

LAURENCE CAMPA

Guillaume Apollinaire



Biographies *nrf* Gallimard

DU MÊME AUTEUR

Aux Éditions Gallimard

- POÈMES À LOU DE GUILLAUME APOLLINAIRE, coll. « Foliothèque », 2005.
Guillaume Apollinaire, LETTRES À MADELEINE. TENDRE COMME LE SOUVENIR, 2005 ; rééd. « Folio », 2006.
- Guillaume Apollinaire, CORRESPONDANCE AVEC LES ARTISTES 1903-1918, en collaboration avec Peter Read, 2009.
- APOLLINAIRE. LA POÉSIE PERPÉTUELLE, coll. « Découvertes », 2009.
- Guillaume Apollinaire, LETTRES À LOU, nouvelle édition revue et complétée, coll. « L'Imaginaire », 2010.
- Guillaume Apollinaire — Madeleine Pagès, LETTRES 1915-1916, à paraître.

Chez d'autres éditeurs

- L'ESTHÉTIQUE D'APOLLINAIRE, SEDES, coll. « L'Esthétique », 1996.
- APOLLINAIRE CRITIQUE LITTÉRAIRE, Honoré Champion, coll. « Littérature de notre siècle », 2002.
- APOLLINAIRE, LA POÉSIE À PERTE DE VUE, en collaboration avec Michel Décaudin, Textuel, coll. « Passion », 2004.
- Charles Vildrac, LIVRE D'AMOUR, Seghers, coll. « Poésie d'abord », 2005.
- JE PENSE À TOI MON LOU. POÈMES ET LETTRES D'APOLLINAIRE À LOU, Textuel, 2007.
- Louis Krémer, D'ENCRE, DE FER ET DE FEU. LETTRES À HENRY CHAR-PENTIER (1914-1918), La Table Ronde, 2008.
- POÈTES DE LA GRANDE GUERRE, coll. « Études de Littérature des xx^e et xx^r siècles », Éditions Classiques Garnier, 2010.

Biographies *nrf* Gallimard

Laurence Campa

GUILLAUME
APOLLINAIRE

nrf

GALLIMARD

PROLOGUE

*Hommes de l'avenir souvenez-vous de moi
Je vivais à l'époque où finissaient les rois
Tour à tour ils mouraient silencieux et tristes
Et trois fois courageux devenaient trismégistes*

Guillaume APOLLINAIRE

La vie d'Apollinaire s'inscrit dans une histoire mouvementée, qui s'ouvre à l'aube du xix^e siècle, dans une Pologne démembrée par la convoitise de ses voisins russes, prussiens et autrichiens, et s'achève provisoirement à Paris, au cours des dernières semaines de 1918, alors que les Polonais s'apprêtent à recouvrer leur indépendance à la faveur de l'effondrement des empires, et que l'ancien ordre européen expire d'une guerre sans merci, dont on ne cesse, encore aujourd'hui, de ressentir l'onde de choc.

Tout commence par l'errance d'une famille italo-polonaise désunie, et tôt disloquée, entraînée par les hasards et ses propres démons, de la lointaine Finlande aux couloirs du Vatican, de la vie des camps du tsar aux perfides alcôves de l'aristocratie cisalpine. En 1880, à Rome, cette branche chancelante de la petite noblesse lituanienne donna naissance à un rejeton, Wilhelm de Kostrowitzky, dont la gloire poétique est aujourd'hui « universelle » sous le nom de Guillaume Apollinaire. L'enfant grandit dans le sillage d'une mère altière, joueuse et vénale, que le sort fixa sur la Côte d'Azur puis à Paris, au tournant du xx^e siècle. Quand il eut sept ans, le français devint sa langue et remplaça l'italien. Vers vingt ans, il conjura sa bâtardise en s'inventant un nom nouveau ; aux accents slaves et germaniques de son matronyme, il substitua les inflexions poétiques et solaires d'un pseudonyme composé de deux de ses prénoms francisés. Persuadé qu'« un poète n'est jamais un étranger dans le pays de la langue qu'il emploie », il voyait en sa nation d'accueil un modèle d'humanité, de

civilisation, de beauté, dont il espérait enrichir le « patrimoine spirituel », à la manière dont « le chocolat et le café » avaient étendu le « domaine du goût ».

À partir de 1903, de galeries en ateliers, de bistrots en salles de rédaction, Guillaume Apollinaire noua des amitiés durables. Comme lui, ses intimes venaient d'ailleurs : son plus ancien camarade, René Dalize, de lointaine ascendance créole, avait couru les mers lointaines, et André Salmon vécu à Saint-Pétersbourg ; Max Jacob était juif et breton, et Picasso le Malaguène signait du nom de sa mère, d'origine italienne. Les milieux artistiques foisonnaient alors d'artistes, marchands et mécènes, polonais, russes, allemands, italiens, scandinaves, suisses, nord- et sud-américains, dont la plupart vivaient à Paris depuis longtemps ; certains ne faisaient qu'y séjourner, d'autres y passaient pour profiter de la « ville mondiale » avant d'aller essaimer à Berlin, New York, Oslo, Florence ou Moscou. Tous s'exprimaient en français, avec un fort accent ou une petite inflexion chantante, et tous jouissaient du brassage exceptionnel qu'offrait la liberté parisienne.

Source de création, la mobilité native d'Apollinaire fut aussi cause d'inquiétude et de fragilité. Il ne pouvait oublier qu'il était transplanté, sujet russe-polonais, pour ainsi dire apatride, et soumis aux obligations relatives à son statut. Proche des pérégrins, des migrants et des saltimbanques qui peuplent les vers d'*Alcools* et les toiles de Picasso en sa période rose, il était jaloux de son indépendance mais vivait dans le souci constant du lendemain et ne désirait rien tant que la reconnaissance et la stabilité. Sa renommée littéraire naquit d'une inlassable persévérance, encouragée par le soutien sans faille de ses amis, l'intercession de ses aînés et l'admiration d'un nombre croissant de lecteurs, sensibles à la grâce et à la modernité de son art. Doué d'étonnantes capacités d'adaptation, il sut se faire une place majeure, mais les mécomptes ne lui furent pas épargnés. En 1910, des critiques crurent déceler des barbarismes dans *L'Hérisiarque et Cie* et lui reprochèrent de malmener la mesure française. Quand *Alcools* parut en 1913, on salua son lyrisme neuf et le puissant sortilège de ses images mais ses bigarrures, son charme insolite et son érudition singulière furent parfois attribués à un cosmopolitisme barbare. Le poète payait aussi pour ses idées plastiques, jugées trop hardies. Défenseur du cubisme et de la peinture nouvelle, il était la cible d'attaques passionnelles où se mêlaient toutes sortes de considérations étrangères au domaine esthétique. En septembre 1911, quand il fut accusé de complicité dans un larcin commis au Louvre et emprisonné à la Santé, la presse d'extrême droite s'empressa d'en faire un « métèque » à la solde d'une bande internationale de malfaiteurs ; son nom polonais et ses origines obscures rejoignirent soudain comme des marques d'infamie. Les milieux littéraires et artistiques prirent aussitôt sa défense en dénonçant sa détention et les calomnies dont il était victime ; dès qu'il fut tiré d'affaire, ils

s'empressèrent de tourner la page, de retrouver leur effervescence ordinaire, et continuèrent d'assimiler les nouveaux venus qui voulaient réussir à Paris.

Apollinaire vivait dans un monde en plein changement, machiné par les échanges et le progrès des communications, épris de vitesse et de nouveauté, qui avait hérité des valeurs et des usages d'un autre temps. L'humeur querelleuse des hommes de plume n'étonnait pas à une époque où l'on tirait l'épée pour régler des questions d'honneur et d'esthétique, où les petits groupements poétiques se défaient à coups de manifestes dans une course effrénée à l'innovation. La dynamique des avant-gardes ne se fondait pas seulement sur l'émulation et les stratégies habituelles, mais aussi sur des antagonismes doublés d'après rivalités nationales. Pôles d'influence stylistique, Paris, Munich, Berlin, Moscou, Londres, Florence et Milan se mesuraient les unes aux autres en relayant, à des degrés divers, les ambitions hégémoniques de leurs États respectifs. Quoique rétif aux mots d'ordre et enclin à la concorde, Apollinaire défendait sans hésiter la tradition artistique française contre l'influence de l'expressionnisme allemand et les prétentions du futurisme italien. Cette tradition n'était pas, selon lui, la sempiternelle reproduction des canons classiques mais la transmission d'un idéal de discipline et d'audace, doué des vertus du phénix. Contrairement aux zélateurs de la table rase, il savait que nulle floraison ne sort du néant et que seul est fertile le principe du renouvellement perpétuel. Né à la poésie dans le symbolisme finissant, il était redevable à ses prédecesseurs, Rimbaud, Verlaine, Mallarmé, et surtout Nerval, mais ses vrais maîtres étaient les poètes du Moyen Âge, les conteurs de la Renaissance, les tragiques du Grand Siècle, les libertins du XVIII^e et les géants de la littérature européenne, Shakespeare, Cervantès, Goethe et Gogol. Telle était sa véritable ascendance, celle qu'il s'était choisie et qui lui ouvrait grand l'avenir ; il la complétait de lectures curieuses et fantasques, contes de fées, recueils folkloriques, almanachs, catalogues, grammaires, romans-feuilletons... En fondant le nouveau sur le passé, il participait lui-même à la tradition et ralliait une position médiane, censée concilier les diverses tendances littéraires de son temps, l'héritage symboliste de *La Phalange*, le classicisme moderne de *La NRF*, les tentatives novatrices de l'unanimité et du dramatisme. Or la passion du mouvement pour le mouvement l'entraînait irrésistiblement, malgré les avertissements de Baudelaire quant aux origines militaires de l'avant-garde. Vers 1913, la provocation et l'agressivité faisaient partie de la vie moderne des lettres et des arts, tout comme les luttes coloniales, les ambitions territoriales et l'irrédentisme appartenaient à la vie des nations et des empires, du Maroc à la Mandchourie, des Sudètes aux Balkans.

Quand la guerre survint en 1914, la violence contemporaine s'afficha sans fard et libéra la fureur primitive des peuples. Les relations

artistiques européennes se disloquèrent et les arts nationaux se replièrent sur eux-mêmes, se calquant sur les alliances politiques et militaires en vigueur. Apollinaire obéit aux événements qui lui commandaient de s'engager pour devenir français, accepta l'anonymat de l'action collective et partit défendre un pays dont il se sentait citoyen de cœur, sinon de droit. Il se battit en Champagne et dans l'Aisne, sans jamais aliéner sa vie intérieure. Quand un éclat d'obus lui perfora la tempe droite en mars 1916, il était français depuis huit jours. Au sortir de sa convalescence, il soutint sans ambiguïté l'effort de guerre mais, plutôt que bourrer les crânes et chanter la tuerie en la parant des oripeaux d'un héroïsme périmé, il préféra le détour de l'anecdote et du détail curieux, le lyrisme et la cocasserie. Fidèle à ses aspirations pionnières, il défendit derechef l'art auquel il s'était toujours voué. Aux ennemis de la peinture moderne, qui la taxaient d'« art boche », et à Maurras, qui ravalait le calligramme au rang de « truc », il rappela que la hardiesse appartenait au génie français, que la France, terre généreuse, avait toujours engendré les meilleurs surgeons, que la poésie transcendait les races et les nations : « Je voudrais qu'aimassent mes vers un boxeur nègre américain, une impératrice de Chine, un journaliste boche, un peintre espagnol, une jeune femme de bonne race française, une jeune paysanne italienne et un officier anglais des Indes », écrivit-il à sa marraine de guerre, du front champenois, en novembre 1915. Quand *Calligrammes* parut en 1918, l'engagement et la blessure avaient fait de lui un poète français dont on n'osait plus railler les origines douteuses, mais dont l'inspiration composite et les formes excentriques ne laissaient pas d'étonner, voire de diviser. Entre la bouffonnerie des *Mamelles de Tirésias* et la mélancolie de *Vitam impedere amori*, les convictions nationales de *L'Esprit nouveau* et les proclamations téméraires de « La Victoire », ses pairs le situaient mal et ses jeunes admirateurs hésitaient. Ses expériences les plus aventureuses passèrent parfois pour des volte-face incohérentes, son désir d'ordre et d'harmonie pour une faiblesse rétrograde. Or, s'il cherchait à conserver l'allant qui faisait sa force et sa grandeur, il se sentait surtout plus lucide, sinon plus sage, et certainement plus sombre. La souffrance et le long désastre de la guerre lui avaient fait perdre le goût des conquêtes et des batailles ; comme tous les combattants, le front l'avait brutalement vieilli. Au cœur du présent plein de décombres, il voyait tout le passé grandir et se lever l'aube la plus incertaine. Mais loin de céder au déclin, il chercha passionnément, dans les sources du classicisme français, le point d'équilibre entre la tradition et l'invention. Il mourut d'une épidémie fatale à trente-huit ans, l'avant-veille de l'armistice, sans avoir pu jouir de la « paix solaire » pour laquelle il avait versé son sang. En 1927, le nom de Guillaume Apollinaire fut frappé sur les murs du Panthéon, avec ceux des quelque cinq cents écrivains morts pour la France durant la Grande Guerre. En 2008, année du quatre-vingt-dixième anniversaire de l'armistice, on lut l'extrait d'une

lettre à Lou lors des funérailles du dernier poilu, l'engagé volontaire d'origine italienne Lazare Ponticelli.

Trouée d'ombres, orientée par l'Histoire et les fatalités intimes, cette existence intense, fluctuante et trop brève, s'épanouit cependant grâce à son heureuse propension à la joie, à l'amour de la vie et du destin, aux ressources d'une intuition prodigieuse et d'un talent protéiforme, dont l'aisance trompeuse éclipse la patience et la pugnacité. D'une réceptivité sans égale, Apollinaire imposa ses idées et ouvrit des voies nouvelles à la poésie de son temps. Journaliste, critique d'art, critique littéraire, éditeur de *curiosa*, directeur de revue, il regretta constamment de ne pouvoir se consacrer à son art, rêver et flâner à son gré, mais sut, presque toujours, changer ses devoirs quotidiens en occasions créatrices et la réalité la plus prosaïque en matériau poétique. La faculté d'enchanter le réel lui venait d'une disposition naturelle au merveilleux et d'un caractère étonnamment mobile, ondoyant et parfaitement plastique, partant insaisissable, comme le temps qui passe ou qu'il fait, tempérament capable d'engendrer tour à tour la fluidité familiale du « Pont Mirabeau », les collages de « Lundi rue Christine », la brûlante célébration de Madeleine, la gravité tragique de *Couleur du temps*, la noirceur terrifiante des *Onze Mille Verges* et la fantaisie déconcertante de *L'Hérésiarque et Cie*. Car sa lyre produit des accords singuliers, agencés selon des lois mystérieuses, qui modulent à l'infini les ambivalences, les surprises et les énigmes, inversent les pôles du vrai et du faux, lustrent l'ancien, patientent le nouveau, cultivent les pouvoirs féconds du contraste et du paradoxe : « Rien ne détermine plus de mélancolie chez moi que cette fuite du temps », écrivit-il encore à sa marraine après sa blessure. « Elle est en désaccord si formel avec mon sentiment, mon identité culturelle qu'elle est la source même de ma poésie. »

Aussi les lecteurs d'Apollinaire sont-ils des plus variés, parfois des plus dissemblables. Quand certains saluent ses ruptures, d'autres préfèrent ses trouvailles à ses recherches ; ceux qui goûtent son eurythmie et sa sincérité profonde regrettent ses mystifications ; les plus friands de sa grivoiserie méjugent souvent sa verve troupière et ses élans cocardiers. Alors que les uns trient dans son œuvre, en occultent ou en ignorent des pans entiers, au risque de l'appauvrir ou de la déformer, d'autres l'admirent sans réserve, dans toutes ses dimensions. Mais tous partagent cette parenté d'âme, à laquelle se sont toujours reconnus ses amis et ses amateurs. Aux tourments, aux plaisirs, aux regrets de l'amour, ses vers offrent l'expression la plus simple et la plus sûre. Ses mélodies sont si captivantes, elles saisissent si bien le génie du vers français qu'on ne peut sans s'émouvoir les entendre, sans se ressouvenir, les eût-on jamais connues, des romances de tous les temps, dont les échos roulent dans notre mémoire et modèlent nos souvenirs.

L'histoire d'Apollinaire est aussi celle de son existence posthume,

de sa postérité littéraire et de sa présence, tangible et diffuse, dans l'air de notre temps. Ce livre la tisse au récit de sa vie d'homme et de poète, tel que l'ont guidé de longues recherches. André Billy, qui avouait ne pas toujours saisir les contours de son ami, estimait qu'il fallait interroger tous les témoins pour écrire la vie d'Apollinaire. Ainsi procéda le premier biographe du poète, Pierre-Marcel Adéma, quand il entreprit, dans les années 1950, de recueillir les souvenirs des survivants et de collectionner de précieux documents. Depuis ce temps, les témoins ont disparu, laissant des écrits dont la qualité littéraire et humaine passe souvent la véracité, de nombreuses archives se sont ouvertes, les connaissances ont beaucoup progressé, un nouveau siècle est né. Le livre s'est inspiré des témoignages publiés, ainsi que des gloses, lectures et interprétations suscitées par l'œuvre d'Apollinaire au cours du siècle écoulé. Les travaux de Michel Décaudin, des savants et des connaisseurs, français et étrangers, ont contribué à reconstituer des épisodes majeurs, l'ascendance polonoise des Kostrowitzky, la trajectoire romaine d'Angelica, la jeunesse du poète, ses voyages en Belgique, en Allemagne, son séjour à la Santé... et à peindre les relations artistiques parisiennes et européennes, grâce aux acquis de la recherche dans les domaines de l'art et de la littérature. Mais parce qu'il était inconcevable de réduire l'évolution des formes, des hommes et des nations à un décor de toile peinte, le récit s'est tourné vers d'autres domaines de l'esprit, vers l'*Histoire* en particulier, qui lui ont offert le cadrage et la profondeur de champ nécessaires.

Chaque fois que c'était possible, l'enquête a d'abord puisé aux sources premières pour discerner les faits, dissiper les incertitudes, ruiner les idées reçues, explorer de nouveaux territoires. Elle a recomposé la vie quotidienne du poète et ses principaux événements, ses amours, ses amitiés et ses relations professionnelles, au moyen d'une masse exceptionnelle de correspondances, manuscrits et papiers personnels, pieusement réunis par les proches et les collectionneurs, scrupuleusement conservés dans les bibliothèques privées et les fonds publics, en France, en Europe et aux États-Unis. Complétées de nombreux documents d'époque, issus de la presse, des catalogues, des éditions originales, ces sources éclairent la vie des œuvres, leur naissance, leur devenir, et la contribution des artistes et des écrivains les plus illustres, sans oublier celle des figures oubliées ou méconnues de la postérité. Quant aux archives historiques, elles permettent d'élucider des questions cruciales : aux Archives nationales, on découvre comment le poète est devenu français ; aux archives de l'Armée de terre, quels furent son parcours de soldat et celui de ses amis mobilisés, grâce aux dossiers individuels et aux journaux des unités ; enrichie des éléments conservés par les services de santé et les registres de la censure, c'est toute la vie militaire du poète qui se trouve ainsi détaillée, et reliée à l'*histoire générale de la guerre sur le front occidental et à Paris*. Favorisés par la rencontre du

désir et du hasard, les voyages ont mené l'enquête sur la Côte d'Azur, en Ardennes, en Rhénanie, à Londres, sur les champs de bataille... Révélant de nouveaux indices, traces et vestiges, ils ont fait s'incarner ce que les écrits avaient d'abord exprimé. Peu à peu, le livre s'est mué en quête dans le monde d'Apollinaire, parmi les pages des poètes et les toiles des peintres, au cœur d'un univers de mots, d'images et de créations extraordinaires.

Or ces investigations auraient abouti à un copieux inventaire, contraire au génie d'un poète qui s'est d'abord vécu sur le mode légendaire et mythique, si le récit n'avait constamment aimanté les faits et, comme en un kaléidoscope, combiné les fragments et les reflets d'un personnage toujours changeant ; s'il n'avait chargé la rêverie et l'imagination de rebâtir les pans détruits, d'abandonner la chronologie au flux de la vie, de raviver les portraits ternis par le temps et l'oubli. Car si toute ressemblance avec des personnes ayant existé, et toute similitude de lieux, de détails ont été voulues par les conventions du genre biographique, lequel marie la saveur du réel au plaisir de l'invention, c'est-à-dire de la recherche et de la recréation, l'auteur convient qu'il a ainsi suscité tout un cortège d'illusions, comme en créent les lanternes magiques.

PREMIÈRE ÉPOQUE

LES DÉMONS DU HASARD
NOUS MÈNENT

1880-1902

Qui suis-je ?

Un fils caché

Le 31 août 1880, vers 1 h 30 de l'après-midi, Luisa Molinacci, épouse Boldi, sage-femme de son état, vint déclarer une naissance à l'état civil de Rome, auprès du podestat Leopoldo Torlonia. Elle n'avait pas emmené l'enfant pour raison d'hygiène mais produisait une attestation médicale confirmant la naissance et le sexe du nouveau-né. C'était un garçon, né dans le Trastevere, le 26 août à 5 h 10 du matin, d'une mère désirant garder l'anonymat. De son père il ne fut pas question. Comment s'appelait l'enfant ? Guglielmo Alberto, répondit la déclarante. Nom de famille ? La signora Boldi jeta un coup d'œil embarrassé aux deux employés faisant office de témoins, les dénommés Cesare Giuli et Carlo Guidi. Le duc Torlonia choisit le patronyme de Dulcigni et autorisa Luisa Boldi à garder l'enfant jusqu'à ce qu'il fût confié à une femme habitant 8, piazza Mastai, dans le Trastevere.

L'automne arriva. Le 2 novembre 1880, M^e Vincenzo Castrucci, notaire, piazza Aracoeli 34, reçut la visite de Mme Angelica de Kostrowitzky, née à Sveaborg en Finlande et domiciliée via del Boschetto 40, près de Santa Maria Maggiore ; elle venait établir un acte de reconnaissance : Guglielmo Alberto Dulcigni, né le 26 août 1880 dans le Trastevere, était son fils. Il s'appellerait désormais Guglielmo Alberto Wladimiro Alessandro Apollinare de Kostrowitzky ; la notification fut inscrite dès le lendemain sur les registres officiels.

Établie noir sur blanc, l'identité du nourrisson restait cependant obscure. L'Église avait des clés qu'ignorait l'état civil. Le 29 septembre, la jeune mère avait fait baptiser son fils dans sa paroisse de San Vito, non loin de Santa Maria Maggiore, sous le nom de Guglielmo Apollinare Alberto, né le 25 août. Elle s'était déclarée fille d'Apollinare de Kostrowitzky, née à Saint-Pétersbourg, et domiciliée 19, via

Milano. Lorenzo Ciccolini et Maria Gribaudi avaient porté l'enfant sur les fonts baptismaux.

En paix avec Dieu, en règle avec l'administration, Angelica de Kostrowitzky confia l'enfant à une nourrice et s'en fut retrouver ses occupations ordinaires.

Une mère seule

Angelica de Kostrowitzky fréquentait assidûment les salons de la bonne société romaine. On connaissait bien cette petite personne altière, ombrageuse et piquante, surtout les hommes, les jeunes comme les vieux. Quand elle paraissait au bras de tel ou tel, on murmurait, on échangeait des regards entendus, on feignait l'indifférence, même la courtoisie, pourvu que cette fille évitât le tapage. Elle faisait partie des créatures errantes abritées par les marges d'un milieu avide de faire-valoir et de ragots, qui travaillaient à la mue des jeunes gens en les dispensant de promesses en mariage ou épargnaient aux hommes respectables les risques du jupon fangeux. Angelica était une femme entretenu que son nom, ses manières et les hasards de l'existence avaient jusqu'alors laissée en lisière du ruisseau. On ignore comment elle entra dans le monde vers 1874. Peut-être grâce à un dénommé Giulio de Faltenino, entremetteur ou faquin, prétendument armateur génois, dont les bons offices assouvitaient les appétits des hommes de robe et d'épée peuplant les couloirs du Vatican ; ou bien grâce à son père, qui l'y aurait introduite pour la marier. Livrée à elle-même depuis 1878, Angelica devait survivre sans déchoir. De caractère tenace et jouisseur, prompte à s'étourdir, à s'entourer, mais désespérément seule, elle possédait à peine un nom, n'avait pas de fortune et comptait sur des appuis transitoires ; ses amants se succéderent. Arriva l'inévitable : une grossesse non désirée, que la jeune fille entendit cacher le plus longtemps possible. Peut-être hésita-t-elle à garder son enfant, comme Macarée dans « Le Poète assassiné ». Il est plus vraisemblable que cette âme pieuse s'en remit à Dieu et à la Vierge. Elle accoucha discrètement, peut-être même en effet dans le Trastevere, faubourg champêtre à bonne distance du Vatican et des rencontres fâcheuses, probablement le 25 août 1880. La naissance la laissa désemparée, hésitante ; elle compromettait sa vie, son avenir. Il fallait déclarer l'enfant dans les cinq jours. Peut-être Angelica songea-t-elle à l'abandonner. Ou plutôt à le cacher chez une nourrice, sous un autre nom. Qui était le père ? Parmi ses amants, lequel était le plus probable ? N'avait-elle qu'un seul amant à l'époque ? Sans doute attendit-elle que le père se manifestât. Elle tarda tant que Luisa Boldi fit sa déclaration le 31 août. Le délai légal étant dépassé, la sage-femme mentit sur la date de la naissance afin d'éviter de nouvelles complications. La même prudence présida, quelques mois plus

tard, à la reconnaissance de l'enfant : on conserva la date du 26 août. Mais on peut supposer que la jeune mère n'avait pas osé mentir à son curé quand elle lui avait donné celle du 25.

Le père de l'enfant reste aujourd'hui inconnu. Après la mort d'Apollinaire, le monde, divers témoignages et la tradition familiale nommèrent Francesco Flugi d'Aspermont. Vers 1880, ce fils de la vieille noblesse grisonne, né en 1837, ancien capitaine d'État de Ferdinand II, roi des Deux-Siciles, démissionnaire à la proclamation de la République italienne en 1860, occupait son âge mûr entre plaisirs mondains et intrigues politiques. On le suspectait d'être monarchiste et on tolérait mal la façon dont il menait grand train. Il aurait eu une liaison tapageuse avec Angelica, de vingt ans sa cadette mais rien ne permet d'affirmer que l'enfant était de lui. Cette paternité putative a toutefois longtemps semblé probable. Les Aspermont l'indiquèrent eux-mêmes dans les années 1950 au biographe d'Apollinaire, Pierre-Marcel Adéma¹, dont la tante avait connu Angelica et reçu d'elle des confidences en ce sens. Un frère aîné de Francesco, Emanuele, était entré dans les ordres sous le nom de dom Romarico. En 1868, le pape Pie IX lui avait confié la direction de la toute nouvelle abbaye *nullius diocesis* de Monaco². Or Angelica quitta l'Italie pour la principauté en 1887. La famille d'Aspermont aurait donc séparé Francesco de sa tapageuse maîtresse, en invitant cette dernière à s'installer à Monaco, sous l'œil ferme et protecteur de dom Romarico. L'hypothèse n'est guère crédible. Quant au sémillant quadragénaire, on lui aurait enjoint de voyager. Francesco prit le bateau à Naples en mars 1884, mais l'on perdit sa trace à partir de Messine.

Certains éléments, au dire d'Apollinaire lui-même, semblent confirmer cette romanesque filiation. Il aurait déclaré à divers amis, le tenant de sa mère, que son père était un officier italien. Il en taisait le nom, à supposer qu'il le connaît. Or, à la naissance du poète, Francesco était rendu à la vie civile depuis vingt ans. Vers 1901, Apollinaire aurait montré une photographie de son père à son ami René Nicosia. Un homme brun au front fier et dégarni y présente un profil décidé et placide. Son nez, droit et fort, s'encadre de petits yeux noirs, légèrement enfoncés, et d'une moustache soigneusement ourlée. Un bouc orne son menton bref et, semble-t-il, un peu saillant³. Sa ressemblance avec Apollinaire n'est guère flagrante, mais cela ne prouve rien. Cette photographie se trouve aujourd'hui dans les archives d'Adéma⁴ mais on ignore si elle provient des papiers personnels du poète. C'est probablement elle que le biographe montra à René Nico-

1. Pierre-Marcel Adéma, *Guillaume Apollinaire, le mal-aimé*, Plon, 1952.

2. L'abbaye dépendait donc directement du Saint-Siège. La Principauté, de la sorte, s'était libérée de la tutelle de l'évêque de Nice. Dom Romarico occupa son poste un an et demi, seulement. Après une période de transition fertile en dissensions, Mgr Theuret prit la direction de l'abbaye en 1878.

3. *Guillaume Apollinaire. Documents iconographiques*, Genève, Pierre Cailler, 1965, n° 3.

4. Bibliothèque historique de la Ville de Paris (BHVP).

sia, lequel aurait reconnu le personnage, sinon le document. Nicosia pouvait-il être absolument sûr de son fait cinquante ans après ? On a également retrouvé, voilà une quinzaine d'années, un portrait à l'encre dessiné par Apollinaire à une date inconnue. Il représente un personnage brun en dolman, dont l'attitude et la pilosité rappellent le personnage de la photographie¹. Mais on peut aussi bien attribuer cette ressemblance à la mode de l'époque, d'autant que les traits des deux individus ne sont guère similaires. Cette dissemblance, à l'inverse, pourrait être imputée à la maladresse du dessinateur, peu habile à représenter la figure humaine.

D'autres allégations se sont révélées beaucoup plus fantaisistes. Descendant de l'Aiglon par les femmes, affirma l'écrivain tchèque Anatole Stern dans les années 1960, en se fondant sur une convergence d'hypothèses invraisemblables, mais pas toujours dénuées de fondement. Fils de Jules Weil, le dernier compagnon d'Angelica, déclara en 1938 Max Jacob qui, s'il se piquait de prédire, prenait en l'occurrence les dates à la légère (Weil avait seulement onze ans de plus qu'Apollinaire). Fils de prélat — archevêque ou cardinal —, disaient plusieurs amis du poète, au regard de son digne profil et de ses mains onctueuses, sur la foi de la gravité épiscopale qu'il se plaisait à prendre, des préoccupations religieuses émaillant les contes de *L'Hérésiarque et Cie*, ou plus simplement, par malice. L'année même de leur rencontre, en 1905, Picasso traça un portrait-chARGE d'Apollinaire en pape². Toutes ces légendes pontificales devaient réjouir Apollinaire, même si elles lui rappelaient le mystère de sa naissance et les hésitations de son identité. Elles comportent une curieuse part de vérité, tout comme la déclaration faite par le frère du poète, Albert, dans *Paris-Journal* le 13 septembre 1911, pour attester l'honorabilité de sa famille au moment où son frère était emprisonné à la Santé dans l'affaire des statuettes volées au Louvre :

Originaires de Minsk, en Lithuanie, plusieurs de nos ancêtres ont servi la Russie. L'un est mort à Sébastopol ; notre père se distingua dans la bataille de Crimée ; il devint plus tard camérier secret du pape Pie IX.

Voici qui mêle à l'envi le vrai et le faux.

Des Polonais aventureux

Les Kostrowicki, eux, étaient originaires de la région de Minsk, qui fut jadis lituanienne³ avant de faire l'objet d'incessants échanges

1. Voir cahier hors texte, n° 2.

2. Picasso-Apollinaire, *Correspondance (PA)*, p. 17.

3. En français, on écrit « Lithuanie » et « lithuanien » avec un *h* jusqu'après la Seconde Guerre mondiale.

entre la Pologne et ses voisins. Elle était devenue russe en 1793, après le partage de la Pologne entre la Russie, la Prusse et l'Autriche. Deux ans plus tard, un nouveau traité rayait la nation polonaise de la carte. L'ordre ancien s'écroula. S'ils étaient tous sujets du tsar et de nationalité russe, les Polonais de cette région n'étaient pas russifiés au même degré ; ils secouèrent maintes fois le joug de l'occupant. Après l'insurrection manquée de 1830-1831, une vague d'immigration dissémina les élites polonaises en Europe. Le poète Adam Mickiewicz partit pour Paris, un Kostrowicki s'installa en Belgique. En janvier 1863, entrèrent en lice les Kostrowicki, propriétaires des domaines de Doroszkowicze et d'Orniany, respectivement situés dans les districts de Dzisna et de Wilno (ou Vilna, puis Vilnius). L'insurrection s'acheva par un échec en mai 1864. La répression renforça la russification des provinces polonaises, intensifia les priviléges des orthodoxes aux dépens des catholiques, et déporta des milliers de personnes. Plusieurs Kostrowicki furent envoyés en Sibérie avec 38 000 compatriotes, tandis que d'autres membres de la famille, à l'instar du staroste de Grzybiany, Michel Kostrowicki¹, furent contraints de prendre la fuite. Orniany fut cédé aux Tyszkiewicz, et les autres domaines confisqués puis attribués à un Russe répondant au nom de Sergei Karpov, qui s'empressa de détruire la chapelle familiale de Dzisna².

Les Kostrowicki installés plus à l'est depuis le XIX^e siècle, sur le domaine de Skorynicze, à Siennica, tout près de Mińsk, étaient des hobereaux plus dociles que leurs cousins. Le patriarche, Franciszek, était assesseur au tribunal nobiliaire de Mińsk. Peu soucieux de son bien, il mit ses fils dans la gêne. Son aîné, Apollinaris, né entre 1817 et 1820, dut s'engager dans les armées du tsar. Il servit dans un régiment de uhlans sibérien puis dans celui du prince Nasalski. En 1855, une balle française l'atteignit à la tête pendant le siège de Sébastopol, tandis qu'il escortait la caisse de son régiment. La place forte tenue par les Russes était alors assiégée depuis octobre 1854 par des troupes anglo-françaises décimées par le choléra. La France et l'Angleterre avaient déclaré la guerre à l'Empire russe en mars 1854 pour soutenir l'Empire ottoman ; menaçant les détroits, la Russie attisait les tensions entre minorités religieuses dans les lieux saints dépendants de Constantinople. Abandonnant leur neutralité, la Prusse, l'Autriche et la Suède menacèrent de se joindre aux alliés. Sébastopol tomba le 12 septembre 1855. En décembre, les Russes avaient perdu la guerre ; en janvier 1856, ils étaient contraints de traiter avec leurs adversaires.

1. Jusqu'aux découvertes du chercheur russe Wladimir Diakov et du chercheur polonais Zdzisław Rylko, c'est-à-dire jusqu'au début des années 1970, on crut que Michel Kostrowicki était le grand-père d'Apollinaire. Maria Kostrowicka-Dabrowa, parente éloignée du poète, l'affirma aussi.

2. Selon Maria Kostrowicka-Dabrowa, « Les Ancêtres maternels d'Apollinaire », *Le Flâneur des deux rives*, n° 1, mars 1954, p. 13-14.

À sa mort en 1850, Franciszek Kostrowicki avait légué à ses héritiers près de 30 000 roubles de dettes. Rentré de Saint-Pétersbourg où il était en convalescence, Apollinaris s'opposa ouvertement à ses frères Ludwick, Wincenty et Nikolaj, Dominik¹ ayant, quant à lui, disparu. Le domaine passa finalement entre les mains d'un pope russe nommé Bobarykin. C'était une sinistre période pour cette branche mineure qui s'enorgueillissait d'une illustre ascendance. Leur chronique raconte qu'originaires du hameau de Kostrowicze, près de Słonim, à 150 kilomètres au sud-ouest de Mińsk, tous les Kostrowicki descendaient du prince Rurik, issu du peuple varègue qui commerçait de la Baltique à la mer Noire. Comme de nombreux Varègues devenus mercenaires de princes locaux ou de Byzance, Rurik était venu de Suède soumettre les Slaves orientaux à l'appel des Slaves du Nord au IX^e siècle. Il avait fondé la principauté de Novgorod en 862. Sa dynastie avait ensuite régné sur le monde russe jusqu'à l'avènement des Romanov, en 1613. Vers 1906, ébauchant « Cortège », poème de l'identité mouvante et composite, Apollinaire peignit en quelques touches ses lointains ancêtres maternels :

Les Varègues barbus et Rarik [sic] mon aïeul
Chassant les lièvres blancs dans les plaines polaires

L'histoire familiale des Kostrowicki rapporte également que le roi Ladislas II Jagellon anoblit la famille à la fin du XIV^e siècle. Les Kostrowicki comptaient plusieurs hommes d'épée. Au XVIII^e siècle, l'un d'eux aurait appartenu aux redoutables cavaliers de l'Aube du prince Charles Radziwill, palatin de Vilna et gouverneur de Lituanie. En 1812, le comte Samuel Kostrowicki mit au service de Napoléon la compagnie d'artillerie à cheval qu'il avait formée à ses frais en Lituanie afin de défendre l'indépendance de son pays ; en janvier 1813, l'Empereur la réunit aux troupes du grand-duché de Varsovie, fit passer son capitaine dans la Garde d'honneur polonaise du prince Poniatowski et le nomma chevalier de la Légion d'honneur ; en janvier 1814, ruiné, épuisé par les campagnes, le comte démissionna². Chaque branche avait son blason, ainsi qu'Apollinaire l'expliqua à Madeleine Pagès en mai 1915 :

Au demeurant mon totem est un serpent. Les vieilles familles polonaises ont un totem dont elles portent le nom. (Il ne faut pas confondre le nom du clan et le nom de famille.) Le nom de notre clan est Wąz qui se prononce Wonsch et signifie serpent et les armoiries portent effectivement

1. Nés respectivement en 1822, 1826, 1832 et 1824.

2. Vincennes, Service historique de la Défense, département de l'Armée de terre. La chronique familiale affirme que deux Kostrowicki, un père et son fils, avaient servi dans la Grande Armée, mais on n'a retrouvé dans les archives que le dossier du comte Samuel. Elle raconte aussi que ces deux hommes s'installèrent à Vienne en 1810 : au regard des dates du dossier, ce fut plus probablement en 1813.

un serpent d'or enroulé autour d'une flèche d'or posée en pal sur fond d'azur¹.

Le blason de la branche de Skorynicze, dont descend le poète, a en effet pour meuble principal un serpent (Wąż), tandis que celui de la branche de Doroswicze s'orne principalement d'une flèche, le long de laquelle s'entortille un serpent tête en bas, avec trois champignons au-dessus². La légende raconte qu'un aïeul sauva un prince lituanien en décochant une flèche au serpent qui s'apprêtait à le mordre. L'archer s'appelait Hrybun-Bakunowicz, Hrybun signifiant « champignon » en blanc-russien. En 1647³, le savant Nicolas Dadzbog Kostrowicki, qui avait étudié la théologie et le droit canon à l'université de Cracovie, publia son ouvrage *La Flèche indiquant le but de l'existence* afin de « présenter les trois buts à atteindre par la Flèche du noble lignage des seigneurs Kostrowicki pour la prospérité perpétuelle de leurs armoiries familiales » : « Dieu, Sagesse et Gloire. » Quand il fabriqua son ex-libris, Apollinaire s'inspira des armoiries de sa famille en apposant ses initiales et son serpent tête en bas, une fleur dans la gueule, adaptant librement la tradition héraldique de ses ancêtres à sa symbolique personnelle et à son intention plastique.

En 1857, Apollinaris Kostrowicki fut mis à la retraite avec le grade d'officier de 2^e classe de la cavalerie légère (*rotmistrz*) et une pension d'invalidité. Sa convalescence, longue et difficile, l'avait laissé exsangue et ombrageux. Il partit s'installer à Helsingfors (l'actuelle Helsinki), en Finlande russe, avec celle qu'il avait épousée récemment, Julia Floriani, dont la famille d'origine italienne habitait la région de Wilno depuis plusieurs générations⁴. Le 17 avril 1859 (selon le calendrier russe) naquit Angelina Alexandrina, que le père Gorbatzky, chapelain des troupes stationnées en Finlande, baptisa dix jours plus tard. L'enfant avait pour parrain le baron Kasimir von Koten, général-major de la suite de Sa Majesté le Tsar, et pour marraine une dame nommée Nadiejda Devel. Le sacrement fut très certainement administré selon le rite orthodoxe. Issu d'une famille catholique⁵, Apollinaris avait peut-être troqué ou masqué sa confession originelle depuis qu'il était dans l'armée russe. Mais, comme le

1. Apollinaire à Madeleine, 20 mai 1915.

2. La recomposition tardive de Konarski (BHVP, donation Adéma. Voir *Apollinaire. La Poésie perpétuelle*, p. 12) propose une variante : un blason de gueule à serpent entortillé autour d'une flèche coupé du trait et de sinople (autrement dit, rouge et vert). Le serpent se présente tête en haut. Il semble qu'il y ait là quelque amalgame entre les blasons des deux branches de la famille. Mais l'état actuel de nos connaissances ne nous permet pas d'en dire davantage, ni de conclure qu'Apollinaire avait préféré, pour inventer son ex-libris, s'inspirer du blason de la branche guerrière et rebelle, plutôt que de celui dont il était issu, terrienne et russifiée.

3. M. Kostrowicka-Dabrowa, « Les Ancêtres maternels d'Apollinaire », art. cité, p. 12.

4. Au xv^e siècle, la République polono-lituaniennes, qui formait une mosaique religieuse et ethnique, comptait déjà une minorité italienne.

5. On ignore quand les Kostrowicki abandonnèrent la religion orthodoxe. Au milieu du xvii^e siècle, ils étaient déjà catholiques romains (M. Kostrowicka-Dabrowa, art. cité, p. 12).

montrera la suite de l'histoire, il revint à la religion romaine tandis que sa femme se proclama constamment fille de la Sainte Russie.

La vie de la famille était difficile. Apollinaris n'avait pas recouvré toutes ses facultés ; instable et dépensier, il multipliait les démarches pour améliorer sa situation financière. L'automne 1859 le trouva seul à Kiev ; on le promut capitaine de cavalerie. Il adressa une supplique au tsar Alexandre II, de passage dans la ville : sa santé sacrifiée au service de l'Empire à Sébastopol nécessitait un changement de climat ; il se dirigeait vers l'Italie méridionale mais le manque de ressources et une crise d'épilepsie l'avaient retenu à Kiev. Sa maigre pension ne suffisait pas à faire vivre sa femme et ses « trois enfants en bas âge » à Helsingfors. Sa Majesté aurait-elle la bonté de lui attribuer des subsides pour lui permettre d'acquérir une terre au sud de la Russie, où les cieux sont plus cléments ? Apollinaris obtint gain de cause sur un point l'année suivante : on le classa dans la première catégorie des mutilés de guerre avec une pension substantielle de 715 roubles annuels. Après un séjour à Saint-Pétersbourg, il s'installa avec sa famille à Oszmiany, près de Wilno, sur une petite propriété lui assurant 200 roubles de rente. En 1863, il devint membre de quatrième rang de la Société de restauration de la chrétienté au Caucase, région où l'impérialisme russe se heurtait toujours à la résistance musulmane soutenue par l'Empire ottoman bien que la capture de l'imam Chamil en 1859 eût dû clore près de vingt ans de guérilla. En novembre 1864, Apollinaris prit les fonctions de directeur administratif de la Société et adhéra à une association similaire en Ukraine, où la Sainte Russie cherchait toujours à faire pièce aux revendications locales, soutenues par les Polonais de la Galicie autrichienne frontalière. Paradoxalement, elle s'appuyait sur le clergé uniate, méprisé par Vienne, exposé à des tentatives récurrentes de « polonisation », pour répandre le panslavisme russe.

L'honorabilité d'Apollinaris n'était qu'un trompe-l'œil ; il spéculait de façon hasardeuse, hypothéqua sa maison, cédait à de soudains accès de violence et menaçait sa femme, qui réclamait à cor et à cri la séparation. L'acte de réconciliation signé à Wilno en août 1865 ne fit que donner le change. Il confirma la décision rendue en mars d'accorder à Julia et à sa fille la part de pension qui leur revenait en propre : 60 roubles mensuels. Mais Apollinaris ne l'entendait pas de cette oreille. Il ne paya rien et devint incontrôlable. Un soir vers 11 heures, il se jeta sur son épouse un couteau à la main. Julia s'enfuit dans la nuit. C'est ce qu'elle raconta quelques semaines plus tard, témoignages à l'appui, dans une supplique adressée au chef du 3^e département de la chancellerie privée du tsar : son mari était devenu fou, il l'injurait et la battait, délaissait l'éducation de leur fille de huit ans, qui était malade de peur, venait de les abandonner pour se rendre à Varsovie, avait l'intention d'aller vivre en Italie et de placer Angelina chez les jésuites. Elle demandait la réévaluation

de sa part de pension et le placement de son époux sous surveillance judiciaire.

Pendant ce temps, Apollinaris multipliait les démarches. Ses rêves méridionaux ne le lâchaient pas. Il régla, Dieu sait comment, quelques dettes, dont le montant de son adhésion à la Société de restauration de la chrétienté au Caucase, qu'il n'avait toujours pas honorée. Puis il chercha, depuis Varsovie, à faire lever son hypothèque, en adressant à la mi-janvier 1866 un rapport au chef de la police pour que ce dernier agît auprès du gouverneur de Wilno. Quelques jours plus tard, en route pour Rome, il fit étape à Vienne pour presser l'une de ses parentes. La comtesse Mélanie Kostrowicka le reçut avec méfiance le 23 janvier. Fille et petite-fille des Kostrowicki de la Garde polonoise de Napoléon, elle était née en 1813 et avait été admise, avec sa sœur Julia, dans l'entourage de Marie-Louise, rentrée à la cour des Habsbourg avec le roi de Rome en mai 1814, après la chute de l'Empereur. Elle comptait également une autre sœur, Anna, qui habitait Vienne, ainsi que deux frères, Lucien, qui était retourné sur leurs terres polonaises, et Samuel, qui soupirait auprès de la grande amie de la comtesse, la célèbre danseuse Fanny Elssler, ancienne maîtresse de l'Aiglon. Mélanie n'avait jamais entendu parler de cet Apollinaris Kostrowicki, prétendument son parent, qui se présentait à elle sans recommandation. Après l'avoir éconduit, elle écrivit à son fidèle correspondant le père Semenenko, premier abbé général de la Congrégation de la Résurrection et premier recteur du collège pontifical polonais de Rome : qu'il prît garde à ce personnage douteux, un homonyme sans nul doute, et un usurpateur¹. Se pouvait-il qu'un tel individu fît partie de la famille ? La comtesse était fort soucieuse de sa réputation dans cette cour qui ne connaissait pas les siens et pouvait tout imaginer. Une relation bien informée rassura la comtesse : ce Kostrowicki, de piètre réputation, n'était pas des leurs. Ce que l'informateur ignorait ou omettait de préciser, c'est qu'Apollinaris appartenait tout simplement à une autre branche de la famille. Mais la pauvre comtesse n'était pas au bout de ses surprises. Quelques jours après la visite importune, elle reçut une lettre d'un créancier d'Apollinaris qui, connaissant l'itinéraire de son débiteur, demandait à Mme Kostrowicka de l'aider à recouvrer ses fonds et de transmettre une lettre à l'intéressé.

Entre-temps, à Rome, Apollinaris était reçu par le père Semenenko le 26 janvier. Il se présenta comme un cousin issu de germain du père de Mélanie, déplora dignement son triste sort et exprima son désir de rejoindre Palerme. Il ne souffla mot ni de sa femme ni de sa fille. Le prélat se laissa convaincre et l'enjoignit de rester à Rome. Le capitaine blanchi sous le harnois balaya le soleil sicilien d'un revers de manche pour envisager une vie érémitique dans la Ville

1. Lettre du 23 janvier 1866 (copie, BHVP, fonds Décaudin).

éternelle. Devant tant de bonne volonté, le Père lui attacha le service des époux Zurowski, qu'il chargea discrètement d'une mission de surveillance. Si l'on ne sait quelle fut la vie d'Apollinaris à Rome, il semble qu'il prit des dispositions pour son installation définitive. Il hantait probablement l'antichambre du père Semenenko et les couloirs du Vatican pour pousser son avantage. Il écrivit à Mélanie pour lui adresser les compliments du prélat et lui faire savoir que le pape lui-même lui avait donné audience : il avait demandé la bénédiction du Saint-Père pour toute la maison des Kostrowicki, et en particulier pour Julia et Mélanie. Cette indulgence plénière existe. Guillaume Apollinaire la conserva toute sa vie dans ses papiers. Son grand-père maternel avait été reçu dans le cabinet très dépouillé de Pie IX ; il s'était agenouillé pour baisser le pied et l'anneau du Pontife ; Sa Santeté l'avait relevé, écouté, et exaucé. Mélanie aurait préféré se passer de cette intercession douteuse. Elle était aux cent coups¹.

À Oszmiany, Julia et Angelina vivaient avec les deux tiers de la pension d'Apollinaris, obtenus grâce une décision du gouverneur de Wilno en date du 28 janvier 1866. En septembre, on était toujours sans nouvelle du chef de famille quand il finit par se manifester en écrivant qu'il se trouvait à Saint-Pétersbourg et demandait à sa femme de le rejoindre². Julia céda. Elle expliquerait plus tard qu'il avait réussi à l'amadouer en lui faisant des promesses mensongères. De la capitale impériale, la famille partit sans tarder pour Rome. Protégé par le père Semenenko, Apollinaris voulait se montrer respectable. Le 26 novembre, il inscrivit sa fille, rebaptisée Angelica, comme pensionnaire de sixième chez les Dames françaises du Sacré-Cœur, sur la Trinité-des-Monts, une maison religieuse qui donnait aux jeunes aristocrates romaines l'éducation due à leur rang. Julia clama illlico qu'on avait arraché l'enfant à l'amour maternel pour la placer sous la coupe des jésuites et des Français. Après avoir vendu ce qui lui restait d'objets précieux, elle retourna seule à Saint-Pétersbourg pour défendre sa cause. Le 11 janvier 1867, elle adressa une nouvelle supplique au chef du 3^e département de la chancellerie privée du tsar : son mari échappait à tout contrôle, il dilapidait leur maigre bien ; prétextant une promenade dans les jardins du Pincio, il avait enlevé et enfermé au couvent leur fille sous ses propres yeux ; il fallait obliger son mari à rentrer en Russie, délivrer Angelica des catholiques et la ramener à Saint-Pétersbourg où elle pourrait de nouveau être élevée comme une vraie fille de la sainte et douce Russie. Apollinaris para sans tarder les coups de son épouse. Le 19 mai, il s'adressa au ministre impérial de la Guerre, Miliutin, afin qu'on lui restituât

1. Lettre du 28 février 1866, citée par Michel Décaudin, « D'Apollinaire à Apollinaire ou la saga des Kostrowitzky », *Apollinaire*, n° 1, Calliopées, mars 2007, p. 20.

2. On ignore s'il vendit son domaine en 1865, avant de partir pour Rome, comme l'indique la supplique de Julia de janvier 1867, ou s'il le fit vendre par sa femme en septembre 1866, au moment du départ définitif de Pologne.

sa pension, se disant obligé de vivre avec les allocations du chargé d'affaires russes de Rome, alors que sa femme avait abandonné le domicile conjugal.

Apollinaris ne parvint pourtant pas à échapper à la misère et à l'opprobre. De couloir en antichambre, il se retrouva frappant à la porte du consul russe de Nice au mois d'octobre. Dans sa poche, 2,50 francs et une reconnaissance du mont-de-piété de 15 francs pour gage de sa montre en argent. Le sort du vieux capitaine échoué à l'hospice apitoya le consul et la colonie russe ; on lui fit des dons et obtint de Saint-Pétersbourg une subvention de 150 roubles. Les autorités russes ne se montraient pas dupes pour autant. Dans son rapport de février 1868, le consul fit savoir que Julia, revenue de Saint-Pétersbourg, menait à Rome une vie dissipée. On ne saurait dire s'il accréditait la thèse de l'époux bafoué ou s'il tenait ses informations de source sûre. En Russie, un conseiller d'État apostilla le document sans ménagement : Kostrowicki était un « intrigant » et son épouse une femme « immorale » ; la pension de leur progéniture était payée grâce à la libéralité de la grande-duchesse Marie, qui habitait Florence.

Apollinaris rentra en Italie. En grand uniforme, il se rendit dans la cité toscane afin de remercier leur bienfaitrice, femme du futur tsar Alexandre III. La police italienne l'arrêta pour un motif inconnu. À Rome, le père Semenenko restait animé d'intentions charitables ; le 22 mars 1867, il avait adressé à l'administration pontificale une attestation en faveur de son compatriote, certifiant son honorabilité et son appartenance à la religion catholique romaine. Mais le Saint-Siège était alors tout occupé à résister aux assauts des troupes garibaldiennes contre les États pontificaux. Apollinaris parvint néanmoins à ses fins. En 1868, il s'adressa au Saint-Père dans son meilleur italien, latinisant son prénom et italianisant son patronyme :

Apollinare Kostrovitzki [...] desiderando ardemente di dedicare il resto di sua vita alla difesa della S. Persona della Santità Vostra ed al trionfo della Chiesa, ardisce d'implorare umilmente l'altissimo onore di poter far parte, come ufficiale onorario, nel valoroso esercito di Vostra Beatitudine.

Nella ferma fiducia di espere fatto degno di tanta grazia, prostrato al bacio del S. Piede, implora l'umile Oratore l'Apostolica Benedizione¹.

Le 17 août 1868, une notification pontificale le nomma camérier d'honneur d'épée et de cape surnuméraire du pape Pie IX. Par la voix

1. « Apollinare Kostrovitzki [...] désirant ardemment vouer le reste de sa vie à la défense de la Sainte Personne de Votre Sainteté et au triomphe de l'Église, ose implorer avec humilité le suprême honneur de faire partie, comme officiel honneur, de la valeureuse armée de Votre Béatitude. / Dans la ferme confiance d'espérer être fait digne de tant de grâce, prosterné pour baisser le Saint Pied, l'humble orateur implore la Bénédiction Apostolique » (copie de la lettre, BHVP, fonds Décaudin ; lettre transcrive par Sergio Zoppi, *I Kostrowitzky a Roma*, Turin, G. Giappichelli, 1968, p. 8. C'est à S. Zoppi que l'on doit l'essentiel des informations issues des archives romaines et pontificales).

de son majordome Son Excellence Révérendissime Monseigneur Bartolomeo Pacco, Sa Sainteté avait « *benignamente* » offert un poste honorifique au quémandeur. Aux côtés des camériers ecclésiastiques, les camériers laïques, nommés « secrets », se répartissaient en trois catégories : ordinaires, ils étaient commis à l'intendance ; surnuméraires, ils étaient choisis parmi les grandes familles pour servir dans l'antichambre pontificale ; d'honneur, ils étaient simplement tenus de figurer dans les cérémonies. Ils n'avaient de « secret » que leur contiguïté avec la vie privée du pontife, dont ils étaient, par tradition, en droit d'attester l'austérité. La cape et l'épée empanachaient leurs attributs.

Cette sinécure aurait dû neutraliser Apollinaris. Mais le mythomane se crut immédiatement investi d'une mission d'importance. Il écrivit le jour même au tsar pour l'informer qu'il avait été nommé chambellan représentant les nations slaves auprès du pape. Un fonctionnaire pétersbourgeois nota sur sa lettre : « Demander au plénipotentiaire à Rome qui est celui-là et s'il n'est pas fou. » Enhardi par ses nouvelles fonctions, le mari de Julia multiplia les suppliques et demanda le 22 octobre au comte Tolstoï, procureur général du Saint-Synode, la révision de la décision de Wilno qui l'avait spolié de l'essentiel de sa pension. Sa femme avait censément disparu. D'elle, l'administration impériale recevait cependant des pages entières de doléances.

Julia quitta définitivement Rome à la fin de 1868. On retrouve sa trace à Marseille en 1869 et 1870. Les autorités impériales ne lui accordaient plus qu'un tiers de la pension de son mari. En 1874, de St Ann's Hill, Great Malvers, Worcestershire, elle adressa de nouvelles plaintes à Saint-Pétersbourg. Alerté, le consulat russe de Rome dépêcha un certain Salviati au pensionnat le 7 avril pour rencontrer Angelica et son père, qui jura ses grands dieux que tout allait bien et promit tout ce qu'on voulut. Le 26 septembre, la jeune fille se faisait renvoyer : les Dames du Sacré-Cœur avaient « dû contraindre [son] père à la reprendre ». En dépit de son éducation religieuse, c'était une « enfant extrêmement difficile » et une élève très médiocre¹. Que devint-elle ? Quittant la calmeenceinte, elle découvrit, éblouie, les spectacles du monde, flanquée d'un père volubile et pressé de la marier aux meilleures conditions. Il ne manquait probablement pas de jeunes gens pour trouver la demoiselle à leur goût. Aucun, toutefois, ne songea un instant à s'allier à ces Kostrowicki. Comment ces derniers tenaient-ils leur rang ? On sait qu'Angelica demanda en 1876 que le tiers de la pension de son père lui fût directement versé. C'est sans doute à cette période qu'elle abandonna la forme polonoise de son patronyme, Kostrowicka, dont la désinence marque la noblesse, pour la graphie russe et la particule, de Kostrowitzky. Apol-

1. Extrait du registre de l'établissement, cité par M. Décaudin, « D'Apollinaire à Apollinaire... », art. cité, p. 24. Angelica fit sa première communion le 6 mai 1869 (photographie reproduite dans *Apollinaire. La Poésie perpétuelle*, p. 13).

linaris avait, de son côté, suivi le pape, lequel avait abandonné le Quirinal pour se réfugier au Vatican, après la conquête de Rome par les troupes italiennes et le rattachement de la Ville éternelle au royaume d'Italie, en septembre-octobre 1870. Toujours instable et toujours impécunieux, le camérier secret subsistait grâce à sa part de pension, à sa charge et sûrement à des expédients. Julia donna signe de vie à la chancellerie privée du tsar le 31 mars 1878. Elle était à New York, 162 W. 36th Street, dans la plus grande misère, et réclamait sa pension en souffrance depuis septembre 1876. Le ministère des Finances lui répondit qu'elle n'y avait plus droit, ayant émigré sans autorisation. À partir du mois de mai, ses 20 roubles mensuels revinrent par décision administrative à Angelica. Julia disparut sans laisser de traces. Sa Sainteté Pie IX s'éteignit le 7 février 1878 après trente-deux ans d'un règne marqué par la promulgation du dogme de l'Immaculée Conception, et par le concile Vatican I, qui avait renforcé l'autorité pontificale en la fondant, entre autres moyens, sur le dogme de l'Infaillibilité¹. Comme c'était la règle, tous les camériers attachés au pape perdirent leur charge. Apollinaris s'évapora. Angelica resta seule. On peut supposer que « la liberté [la] saisit à la gorge² ».

Une famille fantôme

En juin 1882, Angelica mit au monde un second fils, qu'elle déclara sous le nom d'Alberto Eugenio Giovanni Zevini, de père inconnu, et probablement différent du précédent géniteur. Ses fils l'embarrassaient mais, en mère digne et pieuse, elle s'efforça de les entretenir sans modifier sa façon de vivre. Elle les plaça en nourrice, ensemble ou séparément, on ne sait, et continua de vivre au gré du jeu et de la galanterie. De cette période de sa vie, on connaît peu de choses. Une adresse pour 1882 : via dei Pontefici 49, dans le centre historique de Rome, non loin du Tibre et de la piazza del Popolo³. Deux photographies faites à Bologne en 1883 ou 1884, où il semble que la famille se fût momentanément installée. La première a été prise dans le studio des frères Alinari. Angelica, enchaînée, gantée, vêtue

1. Apollinaire aborde la question de l'Infaillibilité dans deux contes de *L'Hérésiarque et Cie*, « L'Hérésiarque » (préoriginale parue dans *La Revue blanche* du 15 mars 1902) et « L'Infaillibilité » (préoriginale parue dans *Messidor* le 8 novembre 1907).

2. « L'Œil bleu », *Le Poète assassiné* (Pr 1, p. 345). Dans ce conte, une vieille dame parle de sa jeunesse au couvent. Apollinaire s'est peut-être inspiré des souvenirs de sa mère ; il lui en a probablement aussi prêté.

3. « Nous habitons la belle rue du Singe, où vous êtes né », écrivit Cocteau à Apollinaire en mars 1917 (JCGA, p. 26). La via dei Pontefici se situe non loin de la via del Babuino, qui relie la piazza di Spagna à la piazza del Popolo. Soit l'adresse donnée par Angelica au notaire en 1880 (via del Boschetto) était fausse, soit Apollinaire indiqua la via del Babuino à Cocteau, parce qu'elle est plus connue que la via dei Pontefici, à moins que sa mère elle-même ne lui ait donné cette information.

de sombre, un réticule de fourrure blanche dans ses mains jointes, fixe ses yeux fardés hors du cadre de toile peinte et de pelouse factice. La seconde, signée par Roberto Peli, est un portrait des deux frères. Wilhelm¹ et Albert semblent effarés par l'objectif. L'aîné arbore une coupe au bol bouclant sur les longueurs, il tient dans ses bras son cadet en claire chemise de baptiste. Les dernières traces de la vie bolonaise se trouvent dans une lettre écrite par Apollinaire au poète italien Raimondi en février 1918. C'est à Bologne qu'il apprit à lire et à écrire, « douloureusement car [il avait] horreur de ça », et qu'il ressentit « une première, [sa] plus grande, [sa] véritable frayeur ».

C'était à une fête, une sorte de foire, avec des baraques de paillasses. J'étais avec ma mère et mon petit frère. Ma mère pour nous amuser voulut nous faire assister à un spectacle dans une baraque devant laquelle nous venions de voir la Parade. Mais il n'y eut pas moyen de me faire entrer, les paillasses m'avaient fait peur. Ils sont restés pour moi quelque chose de mystérieux et ce sentiment j'ai semé [*sic*] dans l'âme de Picasso où il a germé en œuvres merveilleuses².

Les souvenirs de la petite enfance ont une présence tantôt précise, tantôt diffuse chez Apollinaire. Ils apparaissent de loin en loin dans sa correspondance. Dans son œuvre, et plus particulièrement dans les textes dont la dimension autobiographique est communément admise, divers éléments en ont l'apparence. L'enquêteur prudent les interprète comme des indices à partir desquels il dessine par touches la prime jeunesse du poète. Mais Apollinaire lui-même n'a jamais cessé de commémorer les événements de sa vie personnelle en les recomposant, en se réinventant. Ces constructions rétrospectives livrent peu de faits tangibles, à moins qu'on ne cède à une lecture autobiographique littérale ou ne choisisse les voies de l'interprétation psychanalytique. Plutôt que d'indices, on parlera volontiers d'impressions pérennes aux formes mobiles. Plusieurs pages d'Apollinaire nous conduisent à Rome et en Italie. Elles contiennent des réminiscences de sensations, des images de déguisements et de costumes, de violence et de hasard. Il y a les goûts et les odeurs. Dans la cheminée, la « combustion [...] d'une pomme de pin pignon », dont on goûte les amandes « à l'enveloppe dure comme un os ». Les « dragées fourrées d'écorce d'orange » et les « bonbons à l'anis », dont « l'arrière-goût délicieux » persiste indéfiniment. Les « *confettacci* », les « bonbonnières » et les « fleurs » pleuvant des chars du Carnaval romain, la « timbale de macaroni au jus mêlés de foies de poulet » et celle, si « douce », de sucre et de cannelle³. Mais il y a aussi les masques

1. Forme allemande de l'italien Guglielmo (Guillaume, en français). C'est toujours ainsi qu'Apollinaire fut appelé dans sa famille.

2. Apollinaire à Raimondi, 22 février 1918 (*ŒC IV*, p. 895).

3. « Giovanni Moroni » (*Pr I*, p. 321 et 325).

avinés prompts aux forfaitures qui sont au personnage de Giovanni Moroni¹, fils d'un fabricant de jouets et grand admirateur de Gian-douia, la marionnette grandeur nature, ce que les paillasses bolognaises étaient au petit Wilhelm. Il y a enfin les mères souffrantes, absentes ou distantes : celle de Giovanni, Attilia, que son mari traîne par les cheveux, et celle de David Bakar, dans « Le Départ de l'ombre », « très belle », qui conduit son fils sur la piazza Ripetta pour lui faire « tir[er] le lotto », avant de se volatiliser pour reparaître au matin sans une explication.

Il en va des impressions comme des mystères de la vie d'Apollinaire. Ce sont des zones de clair-obscur que balaien les faisceaux de l'investigation et l'imagination. Que savait Angelica de sa propre famille ? Qu'en avait-elle dit à ses fils ? On peut la supposer très fière de ses origines et encline à en raconter l'histoire. Mais, chassés par les malheurs et par les guerres, les Kostrowicki avaient perdu les traces de leur passé, les domaines aux sentiers millénaires, les demeures peuplées de portraits et d'armures, les folios poussiéreux tassés dans les tiroirs et les reliques polies des consoles votives. Les aïeux morts, la parentèle dispersée à travers l'Europe, ils ne recueillaient plus les récits qui construisent, transmettent et confrontent les versions successives d'une histoire familiale. Angelica disposait d'éléments orphelins, tel le portrait de son père en camérier du pape. Apollinaris est alors âgé d'une cinquantaine d'années. Sa large tête anguleuse émerge d'une fraise immaculée. Le front se dégarnit un peu, mais la moustache est imposante. Le regard, cerclé de lunettes, vous fixe bien droit. En grand uniforme, paré de sa cape et médaillé, le camérier secret se tient campé, sec et nerveux, la main gauche à l'épée qu'il porte au côté. De Julia, en revanche, il n'est rien resté.

Sur ses lointaines origines et sur les pérégrinations de ses parents, Angelica en savait moins que nous aujourd'hui. Elle répétait sans doute ce qu'elle avait entendu dire : les Varègues, les Jagellons, la geste napoléonienne, le patriotisme... Que les Kostrowicki aient lié leur histoire aux grands moments de l'Histoire polonaise n'est pas indifférent. Rurik aurait fondé leur lignée en même temps que le peuple « Rus' », à l'origine de la Russie. La tradition marchande des Varègues s'était alors éclipsée devant leur puissance militaire et politique. Ladislas II aurait anobli la famille au début d'un règne dynastique de deux siècles correspondant à l'âge d'or de la Pologne... Les Kostrowicki étaient assurément une vieille famille, véritablement glorieuse à certaines périodes, mais également ennoblie par la légende. Il importe peu que leur geste fût, comme il arrive toujours, tissée de songes et d'erreurs. Qu'on la crût, qu'on pût la partager et la transmettre, tel était l'essentiel. Elle était vraie puisque, racontée d'une

1. Personnage du conte éponyme appartenant au *Poète assassiné*. Apollinaire lui a indéniablement prêté plusieurs souvenirs personnels.

génération à l'autre, elle fondait l'identité de la famille et réclamait qu'on fût, en quelque manière, digne d'elle. Elle était vraie car on y puisait pour vivre, se comprendre et se reconnaître. Elle était vraie tant qu'elle était vivante.

Voilà pourquoi la fille d'Apollinaris était si soucieuse de son rang, fût-il dégradé, et de la formation de ses fils, leur naissance fût-elle à moitié douteuse. Une véritable aristocrate n'oublie jamais qui elle est, même dans la honte et la misère ; elle est le fruit d'une longue chaîne d'individus policiés par des siècles de prérogatives et de culture. Nous savons aujourd'hui qu'Angelica et ses fils étaient les derniers maillons de leur chaîne. La vie avait infligé à Mlle Kostrowicka bien pire qu'une mésalliance, une maternité solitaire, et l'occasion ne s'était pas présentée, comme cela se voit parfois dans les romans, de revenir à meilleure fortune grâce à un homme généreux et bien né. Quant à ses enfants, ils menèrent une vie difficile, souvent inconfortable, et moururent sans descendance. Mais leur mère leur avait donné pour seul apanage une éducation dont les fondements séculaires demeuraient peu sensibles aux revers de fortune et aux errements individuels. Leur viatique se résument à quelques fragments, récits et certitudes. Apollinaire imagina le reste et voulut en savoir plus. Le peintre Marcoussis racontera tardivement comment le poète chargea le critique et marchand d'art Adolphe Basler, d'origine polonaise comme eux, de faire des recherches à la bibliothèque polonaise du quai d'Orléans moyennant finances. Basler retrouva des armoiries, variante des armoiries Wąz, portées par le prince régnant de la principauté de Halicz¹. Mais les recherches d'Apollinaire restèrent superficielles. S'il avait des amitiés et des relations polonaises — les sculpteurs Edvard Wittig et Gustav Gwozdecki —, il ne fréquentait pas particulièrement la communauté polonaise de Paris. Il ne se rendit jamais sur les terres de ses ancêtres, alors qu'un tel voyage était chose aisée pour un sujet russe. S'il était fier de ses origines, il ne se sentait pas, à proprement parler, polonais. Quand il écrit en pleine guerre à Madeleine Pagès :

Nietzsche était un Polonais comme moi-même.

Le grand écrivain allemand d'aujourd'hui est encore un Polonais Pzybyzeswky. Je n'ai rien lu de lui. Il y a trois Polonais connus dans les lettres aujourd'hui et ils n'écrivent point en polonais.

Conrad en Angleterre (il a du talent).

Pzybyzeswky en Allemagne.

Et moi en France²

1. Copie d'un extrait de lettre de Marcoussis à un destinataire inconnu (BHVP, donation Adéma).

2. Lettre du 3 août 1915. Apollinaire reprend à son compte la légende des origines polonaises de Nietzsche, lequel, né à Röcken, en Saxe, était prussien.

il exprime son antigermanisme, puisque la Prusse domine encore une partie de la Pologne. Il insiste surtout sur sa place de poète en montrant à celle qui deviendra bientôt sa fiancée que d'illustres Polonais conquièrent leurs lauriers sur des terres étrangères. Sa Pologne n'était pas celle, « légendaire et démembrée », où se joue l'*Ubu roi* de Jarry, c'est-à-dire « Nulle Part¹ ». Elle était, pour ainsi dire, intérieurisée. Sa vie de poète était à l'image du peuple polonais que l'Histoire avait fait « pèlerin ». Son ascendance maternelle y avait ajouté une instabilité congénitale et le secret de sa propre naissance le souci d'une identité versatile.

La figure paternelle ne fut, pas plus que la Pologne, l'objet d'une véritable quête personnelle et littéraire. Dans les contes d'Apollinaire, les personnages de père sont inexistants ou falots. Dans « Le Poète assassiné », le géniteur de Croniamantal, un chemineau rencontré par Macarée au détour d'un sentier, disparaît dès le premier chapitre. François des Ygrées, baron postiche qui convole en justes noces avec la jeune mère et reconnaît son enfant, se suicide sans tarder. Débarrassé de ses pères, le héros trouve en la personne du pédagogue hollandais Janssen un maître à sa mesure. Peu après la majorité de Croniamantal, Janssen meurt « subitement, lui laissant par testament le peu qu'il possédait. Et après avoir vendu la maison appelée le Château, Croniamantal vint à Paris pour s'y livrer paisiblement à son goût pour la littérature [...]² ».

Apollinaire se savait fils du mystère et du hasard. Il comprit probablement très tôt qu'il lui revenait de se construire. Plutôt qu'idéaliser son itinéraire, il se créa des vies multiples et mythiques. « Ton père fut un sphinx et ta mère une nuit », déclare le chœur au Larron du poème éponyme. À ses interrogations le poète trouva des réponses imaginaires et poétiques ; son inquiétude devint source de poésie, ses incertitudes un art du mouvement. Il s'inventa.

1. Alfred Jarry, « Ubu roi », *La Critique*, 20 décembre 1896 (*Oeuvres complètes*, t. I, éd. de Michel Arrivé, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1972, p. 401 et 1166).

2. *Pr 1*, p. 254.

Les dés marquent les sorts

1887-1899

Prestiges monégasques

Poursuivie par ses rêves et par ses créanciers, Angelica de Kos-trowitzky quitta l'Italie pour tenter sa chance sur la Riviera. Quand elle descendit en gare de Monaco, le 4 mars 1887, tout était sens dessus dessous entre Nice et Gênes. Un violent séisme s'était produit le 23 février au petit matin. Les victimes et les destructions se compattaient par centaines. À Menton, les habitants vivaient dans des abris de fortune. La catastrophe avait toutefois épargné le Rocher, seule la caserne avait souffert. Posant le pied sur cette terre étrangère, Wilhelm et Albert sentirent profondément la fébrilité ambiante¹. Il fallut d'abord se présenter aux services de police pour les formalités. Sur le registre, on inscrivit : « Olga de Kostravitzky », née à Helsingfors le 29 avril 1865, rentière, de nationalité russe, descendant au garni Dagnino, boulevard de l'Ouest². Trois personnes l'accompagnaient, ses deux fils et un tiers qui demeure inconnu, sans doute une rencontre fortuite ou une relation italienne, peut-être même un individu censé servir de domestique. Angelica s'était rajeunie et trouvé un nouveau prénom ; c'est Olga qu'on l'appellera désormais. Quant à son patronyme, le policier monégasque, bien qu'habitué aux consonances étrangères, n'y avait probablement rien entendu.

La Principauté offrait alors un large éventail de divertissements, opéra, théâtre, concerts, restaurants, le tout dans un printemps perpétuel, comme disaient les réclames. Profitant de l'interdiction des jeux en Allemagne, le casino, construit sur les plans de l'architecte

1. « Te souviens-tu d'un tremblement de terre entre 1885 et 1890 / on coucha plus d'un mois sous la tente », écrit Apollinaire à Albert dans son poème « Lettre-Océan » de juin 1914. Le « on » désigne davantage les habitants de la région que les deux frères, qui n'eurent pas à camper à leur arrivée à Monaco. L'allusion complice rappelle sans doute leur inquiétude d'alors.

2. Près de la gare. L'artère se nomme aujourd'hui boulevard Rainier-III.

Garnier, attirait l'Europe entière depuis son inauguration, en 1879. Il avait fait prospérer toute la Principauté et permis la création de Monte-Carlo par ordonnance en 1866. Son concepteur, François Blanc, avait vu grand. Les salles de jeu étaient monumentales, les vastes tables offraient des sensations d'aisance et d'intimité. Pour décourager le tout-venant, on avait fixé un montant élevé aux mises minimales. Le casino offrait toutes les commodités. Desservi par sa propre gare, il montait directement les clients au moyen d'un ascenseur. La région tout entière était en pleine modernisation. D'imposantes villas fleurissaient de Saint-Raphaël à Bordighera, formant une mosaïque de styles composites où le goût mauresque voisinait avec l'inspiration moyenâgeuse. Les grands hôtels s'étaient équipés de l'électricité et de l'eau courante, chaude et froide. Chemins de fer, gares et tramways maillaient le paysage escarpé et les grands axes des principales villes. La Côte d'Azur accueillait chaque hiver des têtes couronnées — des princes russes, le roi de Serbie — et de riches hivernants. À leurs basques s'accrochaient des théories de parasites. Aux abords des beaux endroits s'activaient des silhouettes équivoques et des ambitieux, gitons, grisettes et demi-mondaines, entremetteurs, quémandeurs et astucieux. L'un avait une martingale, l'autre l'adresse d'un homme qui pouvait vous sortir de ce mauvais pas. Entre le prince de sang et la fille entretenuée, toute une zone labyrinthique et ténébreuse de relations intermédiaires et de passions communes couleur de luxe, de ruine et de besoin. Olga en connaissait tous les détours, tous les codes, tous les caprices. À la roulette, elle avait la sûreté, le silence et l'indifférence par quoi le vrai joueur reconnaît ses semblables. Il se tissait entre eux des liens secrets que le naïf ou le profane croirait de solidarité, mais qui sont plutôt de connivence instinctive dans l'intérêt et la déraison.

Olga se promettait une vie brillante. Elle ferait sauter la banque et alors, finis les meublés, les lits grincheux, les cloisons bavardes et la soupe graisseuse ! Palaces, porcelaines, soieries, voitures, cuir de Russie !... Dans la foule vibrionnante et cosmopolite des salles de jeu, elle céderait facilement au vertige si elle n'avait son idée en tête. On la remarque à la roulette, au trente-et-quarante. En voici un qui a la main heureuse aujourd'hui. Entre deux mises, une silhouette frôle le chanceux, une voix susurre dans le halo des havanes. Un coup d'œil de côté, la femme lui plaît. C'est un grand soir... Le lendemain, la petite personne s'est installée dans un sofa du grand salon, elle semble attendre quelqu'un. Mais à cette façon de capter le regard de celui qui passe, on voit bien de quelle sorte elle est. D'ailleurs, on l'a vue l'autre jour dans l'atrium, elle était plus pressante. Elle assurait à un tel qu'ils s'étaient déjà rencontrés, à tel autre elle soufflait des phrases convenues derrière une colonne en stuc.

Son manège ne tourna pas longtemps. Au début d'avril, on refusa de lui délivrer un permis de séjour. À elle, la fille d'un colonel russe,

pensionnée du Czar ! Avec son aîné au collège Saint-Charles et son puîné de quatre ans ! Stipulant la plainte de l'intéressée dans son rapport hebdomadaire, le gouverneur général de la Principauté nota : « [D]ame dont l'attitude laisserait supposer qu'elle emploie pour vivre, en dehors de cette pension, des moyens plus ou moins moraux. » Vivre à Monaco avec 20 roubles, deux enfants et de grandes ambitions, quelle misère ! Or, contrairement aux affirmations de sa mère, Wilhelm n'était pas encore inscrit à Saint-Charles, mais elle avait sans doute entrepris des démarches pour le placer dans cette institution respectable. En mai, « Olga de Kostrowiska » se retrouvait fichée comme femme galante et interdite de casino pour allure équivoque dans les salons et recherche de petits jeunes gens dans l'atrium. Le vice-président de la Société des bains de mer, Schauffer, avait déposé plainte après avoir découvert que son fils de quinze ans s'apprétrait à louer à la gourgandine un appartement vers le boulevard des Moulins¹. La voilà consignée au même titre que ses semblables : Claire d'Arthes, Julie Bourgeois, entrée dans les salons sans payer sa dette à la caisse, Jeanne Bourgeois, fille de la précédente, dix-huit ans, trop jeune, la nommée Leblanc, reconnue comme femme de chambre alors qu'elle se présentait avec une carte de comtesse. Sans casino, pas de gains, pas de rencontres fructueuses sous les lustres. Olga dut se résoudre à hanter les alentours du bâtiment, guetter les veinards et les suivre dans les cafés et les restaurants. Peut-être fut-elle obligée d'accoster des chalands plus modestes, croisés sur les terrasses et les promenades.

La Principauté n'avait plus rien d'une terre promise ; elle déployait insolemment ses fastes inaccessibles. Les Kostrowitzky passèrent de garni en meublé ; Olga allait et venait sans cesse. À l'automne 1887, ses garçons l'accompagnèrent à Paris ; le 2 novembre, du balcon de leur appartement, Wilhelm remarqua une grande agitation autour de l'Élysée : des « landaus [...] partaient pleins de colis, de paniers, de ballots enveloppés dans des draps de lit² ». Le président Jules Grévy, démissionnaire, quittait l'Élysée. L'histoire ne dit pas si l'enfant vit arriver son successeur Sadi Carnot le lendemain. En janvier 1888, Olga retourna seule à Rome, chez M^e Luci. Six ans après la naissance d'Albert, elle s'était enfin décidée à le reconnaître pour son fils et à lui donner son nom. Elle possédait suffisamment de courage et d'obstination pour veiller sur sa famille : la vie était dangereuse dans les couloirs feutrés des grands hôtels. Apollinaire se le rappela, écrivant à Lou en avril 1915 :

À propos de l'Égyptien [...] : j'ai toujours nourri de la méfiance à l'égard des Égyptiens. Étant gosse, 6 ans, dans un grand hôtel de la Côte d'Azur, un Égyptien qui me trouvait à son goût m'avait fait voler par un garçon.

1. Un rapport du 16 mars 1896 rappelle les faits (copie BHVP, fonds Décaudin).

2. « La Vie anecdotique », *Mercure de France*, 1^{er} décembre 1911 (*Pr* 3, p. 93).

Ça a été un drame épouvantable. Ma mère a mis 6 heures à me retrouver... vierge d'ailleurs¹...

La jeune mère trouva les moyens de placer ses fils en pension au collège Saint-Charles. Sur le Rocher cruel s'ouvrit aux deux enfants un havre salutaire.

Chez les Marianistes

Le collège Saint-Charles était un petit établissement primaire et secondaire fondé en 1880, à ses frais, par Mgr Charles-Bonaventure Theuret, précepteur du prince Albert, aumônier princier et abbé de Monaco depuis 1878. En 1883, l'établissement avait déménagé dans un bâtiment plus grand, construit sur un terrain de belles dimensions appartenant au prélat, au pied du palais princier, non loin de l'évêché. L'endroit, assurait une communication publicitaire publiée par *Le Pays* du 1^{er} août 1882, jouissait de la situation « la plus agréable » qui se puisse trouver dans le « petit paradis terrestre » monégasque. Le hall et les galeries extérieures de la bâtie, sobre et élégante, étaient dallés de marbre. Les cours et les terrasses dominaient la mer ; en contrebas s'étageaient des jardins suspendus dont les sentiers se dispersaient tout alentour. Mgr Theuret avait souhaité unir l'agrément à l'efficacité. L'intendance — cuisine, lingerie, infirmerie — répondait aux plus grandes exigences d'hygiène et de modernité. Des religieuses s'occupaient des classes enfantines, des laïcs et des ecclésiastiques du cycle classique secondaire. On y apprenait le français, le latin et le grec, l'allemand, l'italien et l'anglais, on pratiquait le dessin, la musique et la gymnastique. « En un mot », concluait la réclame, « Mgr Theuret n'a[vait] reculé devant aucun sacrifice pour faire de Saint-Charles un établissement de premier ordre digne, à tous égards, de la confiance des familles² ». Maternelle autant que joueuse et galante, Olga pouvait être rassurée.

Wilhelm de Kostrowitzky entra en neuvième — ou classe préparatoire — en octobre 1888, dans la classe de sœur Odile. Fut-il accueilli par « des rires et des quolibets », comme le racontera plus tard son condisciple James Onimus, qui était alors dans la classe de huitième de sœur Henri ? Il est certain que Wilhelm et son frère, inscrit deux ans plus tard, durent susciter quelque curiosité chez les élèves, par leur nom d'abord, que les bouches enfantines peinaient à prononcer ou se plaisaient à déformer, par leur probable réserve ensuite, quand il s'agissait d'évoquer leur famille, par leur mise enfin : « Ces deux enfants n'avaient rien d'extraordinaire dans leur visage »,

1. *LL*, 21 avril 1915, p. 303.

2. Cité par Jean-Jacques Pauvert, *Apollinaire et Monaco*, Monaco, Éd. du Rocher, 1999, p. 45-47.

se souviendra Onimus. « Tous deux étaient plutôt de beaux enfants aux traits fins. Le plus jeune [...] avait les cheveux courts, mais son frère, Wilhelm, avait des boucles châtain qui lui descendaient jusqu'aux épaules. Tous deux étaient d'une élégance recherchée, peut-être un peu féminine¹. » Sur une photographie de 1888, on voit les frères vêtus du même costume marin. Une frange rectiligne leur barre le front. Elle rappelle les rayures de leur marinière. Leurs cheveux portés longs sont soigneusement coiffés, comme il se doit quand on se fait tirer le portrait. Les deux frères regardent sagement l'objectif, de cet air légèrement absent des enfants dociles qui trouvent le temps de pause un peu long à leur goût.

Dans les premiers mois, Wilhelm ne quitta guère Saint-Charles. Le plus souvent, il regardait les autres pensionnaires sortir le jeudi après-midi et le samedi soir, « seul et mélancolique au milieu de la cour, de l'autre côté de la grille », se rappellera l'un de ses condisciples dans les années 1920². Que savait-il des agissements de sa mère ? Albert en nourrice jusqu'en 1890, elle rentrait souvent à Paris et logeait toujours du côté des Champs-Élysées : 12, rue Keppler à une date inconnue ; 15, rue de l'Arc-de-Triomphe au début d'octobre 1889.

À Saint-Charles, les enfants menaient une vie sans histoire. À la fin de la huitième, Wilhelm reçut les premiers prix d'Excellence, de français, de lecture, d'histoire, de géographie, de récitation et d'allemand ; les deuxièmes accessits de calcul et de dessin ; le troisième d'orthographe. Sa face ronde se distingue au dernier rang d'une photographie de groupe prise en 1889. On y voit tous les élèves de Saint-Charles, ils sont environ soixante-dix, quatre-vingts peut-être — le collège ne compta jamais beaucoup d'élèves. Ils sont tous en uniforme à double boutonnage doré. Leur col empesé s'adorne d'une cravate au noeud incertain. Wilhelm est de ceux qui ont mis leur casquette, la plupart tiennent la leur à la main³. Ils représentent, nous disent les prospectus du collège, l'élite de la jeunesse monégasque et étrangère du Rocher. À la vérité, le niveau de Saint-Charles n'avait rien d'exceptionnel. En classe de septième, à la fin de l'année 1891, Wilhelm se vit décerner les seconds prix d'Honneur, d'Excellence, de latin, de géographie et d'exercices religieux ; les premiers prix de français et de calcul ; les premiers accessits d'orthographe, d'histoire, d'allemand, de piano et de dessin. La même année, son frère, en classe préparatoire, récolta trois prix et trois accessits⁴. Les récompenses se succéderont ainsi

1. James Onimus, « Les Boucles du petit Wilhelm », *Les Marges*, n° 220, 10 juin 1935. Onimus raconte aussi que les élèves criaient : « Wilhelm, vilaine, vilaine grimace ! » Mais ses souvenirs restent confus : il se rappelle l'arrivée simultanée des deux frères, alors qu'Albert n'entra à Saint-Charles que deux ans plus tard.

2. Michel Décaudin, « Une jeunesse monégasque : 1887-1898 », *Apollinaire*, n° 2, Callipées, août 2007, p. 19.

3. *Album Apollinaire*, p. 22.

4. André Billy, *Avec Apollinaire. Souvenirs inédits*, Paris-Genève, La Palatine [1966], p. 20-21. Billy ajoute qu'il rectifie légèrement les informations publiées par P.-M. Adéma dans *Guillaume Apollinaire, le mal-aimé*, op. cit.

d'année en année. À la fin de la quatrième, en juillet 1894, un prix de version et de thème latins valurent à l'aîné l'ouvrage de J. de Beauregard, *Chez nos amis de Russie* (Paris, Jules Vic et Amat, 1893). Cette relation de voyage bien-pensante célèbre l'entente franco-russe, formée contre l'ennemi commun, l'Allemagne, et dissipant la hantise française de l'isolement. Entre deux diatribes antigermaniques et antisémites, le lecteur apprend que le voyage de Moscou à Varsovie dure trente-deux heures et que les Polonais sont catholiques et franco-philes. L'ouvrage fait également découvrir une portion de la Suisse, de grandes villes allemandes comme Stuttgart, Dresde et Berlin, ainsi que Prague, Vienne et la Croatie. Lisant l'ouvrage, Wilhelm suivait par l'imagination une partie de l'itinéraire qui serait le sien en 1901-1902.

La vie à Saint-Charles encourageait la piété des Kostrowitzky. Wilhelm fit sa première communion le 8 mai 1892. Comme c'était l'usage, on le photographia. Son visage s'est allongé. L'ovale est solide. Ses cheveux sont à présent coupés très ras. Pour les yeux, c'est toujours sa mère... En cette occasion, Albert offrit à son frère un livre saint, *La Journée du chrétien*, orné d'une dédicace artistement calligraphiée et enluminée de sa main¹. Olga lui donna *L'Imitation de Jésus-Christ* dans la nouvelle traduction de Lamennais, ainsi qu'un *Paroissien romain* où elle avait inscrit : « À mon cher Enfant en souvenir du plus beau jour de sa vie et qu'il n'oublie pas sa Maman dans ses prières². » Elle était profondément croyante ; péchant beaucoup, elle espérait qu'il lui serait beaucoup pardonné. Elle vouait son fils à la Vierge et l'habillait de bleu et de blanc. Comme le faisaient les membres de la Société de Marie dans les différents endroits où ils exerçaient, les mariannistes, qui avaient repris la gestion du collège en 1890, avaient fondé une association consacrée au culte de la Très Sainte Vierge, qui avait pris le nom de Congrégation de l'Immaculée Conception le 5 février 1892³. Le 2 juin, la Congrégation accueillit « sans difficultés » Wilhelm comme « aspirant »⁴. Le 8 décembre 1892, elle l'admit officiellement au sein de ses membres :

En conséquence, notre très aimé frère aura le droit et l'avantage de participer à toutes les indulgences, faveurs, grâces et priviléges dont jouissent les Congrégationnistes formés ; et lorsqu'il passera à une meilleure vie, il aura part à tous les suffrages qu'on a coutume de faire pour les Congrégationnistes défunt^s⁵.

1. Photographie en communiant et dédicaces dans *Passion Apollinaire*, p. 21.

2. BGA 1, p. 181.

3. Le dogme de l'Immaculée Conception avait été promulgué par Pie IX en 1854.

4. René Dupuy et deux autres condisciples suivirent la même voie. L'acceptation n'allait pas de soi. En 1892-1893, la candidature de Charles Tamburini avait été repoussée pour lui permettre de prouver qu'il persévérait dans « ses bonnes résolutions ». Il fut finalement intégré et nommé vice-président en octobre 1894 (Michel Décaudin, notice sur les « Manuscrits et Documents de la Bibliothèque nationale », présentés par C. Jacquet-Pfau, *Que vlo-ve ?, 2^e série, n° 23, juillet-septembre 1987*, p. 3).

5. BnF, département des Manuscrits.

Deux ans plus tard, le 26 octobre 1894, le jeune homme prit le secrétariat de la Congrégation, fonction remplie avec componction, comme en témoignent ses comptes rendus, soigneusement notés sur des cahiers d'écoller. Contrairement à ce qu'on pourrait croire, les réunions manquaient parfois de sérénité. Le président avait ses humeurs, on discutait tel choix pédagogique, on tentait vainement de faire cesser le « schisme » qui partageait les élèves du collège en deux camps. Fort heureusement, la prière de clôture apaisait les âmes et les esprits¹. Voici les congréganistes immortalisés par le magnésium à l'issue d'une de leurs séances. Tête découverte, ils sont une vingtaine, sage-ment distribués de part et d'autre de la statue de la Vierge. Sur la plupart des poitrines, la médaille de l'Immaculée Conception, dont la taille semble fonction de la ferveur, ou de la bourse, de son propriétaire. Ces jeunes gens n'ont pas l'air fort austère. Un sourire s'est figé sur les lèvres des uns ; les autres sont surpris à regarder ailleurs ; certains sont sérieux comme des papes. Wilhelm fixe bravement l'appareil, la plume à la main. Attablé, il a pris la pose du secrétaire. Il est désormais dignitaire de la Congrégation ; Mgr Theuret lui a donné la confirmation le 26 février 1893. Le jugement ne fait cependant pas défaut à l'enfant, qui s'amuse, en cachette, à caricaturer le ministre des Cultes recevant les hommages des représentants judaïque, catholique et protestant². En vérité, sa foi n'est guère sereine. En décembre 1894, il écrit l'un de ses tout premiers poèmes, « Noël », une longue pièce en octosyllabes inspirée du rondel, illustrée et calligraphiée. Douloureuse Nativité que la sienne. Nulle allégresse mais la tempête, la violence, la souillure et la mort des Innocents qui annoncent la Crucifixion ; entre la Vierge de vignette et la caricature des Rois mages, un crâne au pied de la Croix. Dans la composition du jeune artiste, le miracle de l'incarnation s'abolit en vanité³.

Saint-Charles représentait aussi le temps des jeux et des découvertes. En 1892, Wilhelm entra en sixième, prit de l'assurance, consolida ses amitiés et ses aspirations personnelles. Il se rapprocha de son condisciple de cinquième James Onimus⁴. En milieu d'année arriva René Dupuy, qui prendrait plus tard René Dalize pour nom de plume. Né dans le VI^e arrondissement de Paris⁵, il était l'avant-dernier des quatre enfants de Charles Dupuy, rédacteur à l'hebdomadaire monarchiste *La Gazette de France*. Le père possédait quelques terres à la Martinique, berceau de la famille. Le rejeton prétendait-il déjà qu'ils descendaient du poète créole Dupuy des Islets, amant

1. Christine Jacquet-Pfau, « Manuscrits et documents... », art. cité, p. 3-15, et p. 10-11 en particulier. Photographie des congréganistes : voir cahier hors texte, n° 5.

2. Vers 1894 (*Les Dessins d'Apollinaire*, éd. de C. Debon et P. Read, Paris, Buchet-Chastel, « Les Cahiers dessinés », 2008, p. 23).

3. Dessin daté « 1894 » et signé « W. de Kostrowitzky » (*ibid*, p. 22).

4. Né le 24 février 1879.

5. Le 30 novembre 1879.

de Joséphine de Beauharnais et introducteur du menuet aux Antilles ? Leur état civil ne mentionne que le banal patronyme de Dupuy. Cultivait-il déjà ces inflexions créoles, traînantes et grasseyanteres, qui feraient les délices de la bohème montmartroise ? Pourquoi se trouvait-il à Monaco ? D'où venait-il précisément ? On sait seulement qu'il quitta rapidement Saint-Charles, en 1893, sans terminer son année de cinquième. À la fin de l'année de sixième, il s'était arrogé la plupart des lauriers du palmarès ; Wilhelm avait dû se contenter des deuxièmes prix dans toutes les matières, sauf un premier prix d'allemand et un premier accessit d'arithmétiques.

Entre Wilhelm et René, la complicité fut immédiate. Ils partageaient la même ferveur...

Tu es très pieux et avec le plus ancien de tes camarades René Dalize
Vous n'aimez rien tant que les pompes de l'Église
Il est neuf heures le gaz est baissé tout bleu vous sortez du dortoir en
cachette
Vous priez toute la nuit dans la chapelle du collège¹

... et la même audace enfantine : « nous passions des heures à jouer à la petite guerre », se souvint Apollinaire en 1917.

Nos soldats n'étaient pas de plomb, mais peints à l'aquarelle sur des cartes de visite repliées pour qu'ils se tinssent debout. Je dirigeais l'armée romaine où figuraient, je ne sais pourquoi, quelques Mounet-Sully dans *Oedipe-Roi* et René Dalize régentait les Mèdes entre lesquels un superbe monstre Oannès repliait majestueusement sa queue de poisson. Il y avait encore dans la classe l'armée gauloise, l'armée grecque, etc. [...] Le jeu consistait à armer d'un petit rouleau de papier replié un élastique noué au pouce et à l'index de la main gauche, on tirait le projectile de la main droite pour tendre l'élastique et il s'agissait d'abattre les soldats d'une des armées adverses. Le jeu finissait souvent par la confiscation d'une armée tout entière ou encore de l'artillerie par le professeur qui, myope à l'excès, ne s'apercevait de notre manège que lorsqu'un projectile l'atteignait ou tombait de son pupitre, et les arrêts ou les « lignes » de pleuvoir².

Les cartes, dit encore Apollinaire, étaient peintes par deux artistes en herbe de la classe. Charles Tamburini avait exécuté celles de nos deux complices ; Lempereur, qui s'était fait une spécialité du dessin militaire, s'était occupé des autres. Du premier on perdit rapidement la trace ; le second « connut plus tard à Montmartre une certaine fortune » grâce à « quelques tableaux délicats et d'un bon coloris », à des dessins publiés dans *Le Rire* et d'autres journaux humoris-

1. Vers du poème « Zone » (*Alcools*), écrit en 1912.

2. « Sur la mort de René Dalize », « La Vie anecdotique », *Mercure de France*, 1^{er} septembre 1917 (Pr 3, p. 256-257).

tiques¹. En 1892, Wilhelm se fit un autre ami, Louis Frick, demi-pensionnaire de septième et camarade d'Albert, qu'on retrouvera à Paris en 1907, monocle vissé sur l'œil, amant du mot rare, habile à favoriser les rencontres et les occasions.

En classe de sixième, Wilhelm découvrit Jules Verne. Enthousiasmé par ses lectures, il se lança dans l'écriture d'un roman d'aventures en collaboration avec James. *Orindiculo*, tel était le titre de ce premier essai littéraire, dont l'action devait mener le lecteur de France aux « savanes d'Amérique ». Wilhelm avait déjà exécuté les décalcomanies du premier chapitre quand un surveillant zélé fit disparaître à jamais le précieux manuscrit². À Saint-Charles, daucuns trouvaient au jeune garçon l'esprit original, la plume habile et les compositions curieuses. Charles Bellando de Castro se souviendra du manque de méthode de son ancien condisciple en fin de cycle secondaire : il « faisait son thème latin à l'heure de la version allemande et sa trigo pendant l'heure réservée aux devoirs de géographie ». Ses maîtres le traitaient d'« indépendant » et un répétiteur lui aurait dit : « Vous êtes un anarchiste. Vous n'écrivez pas mal, mais vous écrivez fin de siècle³. » Plus remarquable est le souvenir qu'en garda René Dupuy. Dans l'hiver 1902, Dupuy, de passage à Paris après une longue absence dans les mers lointaines, apprit qu'un certain Wilhelm de Kostrowitzky publiait dans *La Revue blanche*. Il lut le conte « Trois histoires de châtiments divins », signé Guillaume Apollinaire, dans la livraison du 1^{er} octobre 1902, et s'empressa d'écrire, par le canal de la revue, à celui qu'il croyait reconnaître :

Comme il ne doit en exister deux, il me semble probable que l'auteur est celui que je connus autrefois en cette vieille cité monégasque, au misérable bahut de St Charles où de concert nous gémissions sous la férule cléricale. Si tu n'es pas ce Wilhelm toi qui lis cette lettre — si tu la lis — passe et ne fais pas attention. Mais si tu l'es et tu dois l'être, car à la lecture des Châtiments Divins, j'ai retrouvé l'âme attique et paillarde du Wilhelm Monégasque, sache que j'aurai plaisir à évoquer de compagnie avec toi ces souvenirs des temps lointains⁴.

À la date de cette lettre, Dupuy n'avait pas revu Wilhelm depuis près de dix ans. Apollinaire était encore inconnu. Nulle légende, nul souvenir recomposé n'était encore attaché à son nom. Il faut croire qu'à l'âge de douze ans Wilhelm se montrait déjà spirituel et grivois. En 1892, le professeur de grec de cinquième le poussa « à faire de la littérature ». Son influence fut pourtant minime : aussi maigre que volubile, le pédagogue était la risée de ses élèves, qui lavaient

1. *Ibid.*, p. 257. Si l'on suit la chronologie d'Apollinaire dans cet article, Tamburini et Lempereur demeurèrent dans la classe du poète jusqu'en troisième.

2. Pierre-Marcel Adéma, *Guillaume Apollinaire*, Paris, La Table Ronde, 1968, p. 27.

3. Cité par M. Décaudin, « Une jeunesse monégasque... », art. cité, p. 21.

4. Dupuy à Apollinaire, 6 décembre 1902 (BnF, département des Manuscrits).

surnommé Meleta ou Catherine. Meleta parce que, comme le menu fretin que le mot désigne dans le parler de la région, le professeur Becker était quantité négligeable. Catherine ou Caterina, parce qu'on appelait ainsi les moulins à paroles : « en dehors de lui », racontera le poète à Madeleine Pagès en 1915, « je fis cette année même et vers cette époque mes premiers vers sans intérêt je crois¹ ». Songe-t-il à « Pan est mort », poème daté du 3 juillet 1895 et dédié à Charles Tamburini, complice dessinateur et vice-président de la Congrégation ? Le sonnet n'est pas si mauvais, il s'efforce, non sans maladresse proso-dique, de suivre les règles. Certes, les images ne sont pas neuves, ni le thème : Cythère, les flots grondants, Vénus est blonde, les dieux trépassent, Jésus va naître... Plus original est le poème dessiné « Minuit », que le jeune homme composa vers 1894-1895. À droite, dans un grenier, un enfant dort sous un plaid écossais. Plus bas, la ville découpe ses ombres. Au ciel, par-dessus le toit, une horloge marque minuit. À gauche, dans une chapelle, sous la lampe consacrée, une religieuse en oraison. Quatorze mots étoilent le ciel nocturne :

Dans l'ombre sombre
d'une nuit
sans lune
sans bruit
L'heure pleure²

Ce sont les larmes du temps qui scintillent dans la nuit. Dans le mystère du rêve et de l'heure, l'espace prend possession du temps. C'est le premier essai d'alliance du vers et du trait, et la première tentative de simultanéité poétique d'Apollinaire qu'on connaisse.

Les influences bienfaisantes ne venaient pas des maîtres de Saint-Charles, mais d'ailleurs. Externe, Bellando de Castro passait des livres à son camarade, du Baudelaire et du Mallarmé, affirmera-t-il tardivement. Si Baudelaire entra d'une manière ou d'une autre à Saint-Charles, ce fut certainement sous le manteau ; le règlement était formel : « Les élèves ne peuvent apporter dans la Maison que des livres de piété ou des livres autorisés. » Quant à Mallarmé, les élèves de Saint-Charles le lisaient probablement dans *La Plume* ou *La Revue blanche*. Il semble, toutefois, qu'Apollinaire découvrit l'auteur d'« Hérodiade » et les poètes modernes un peu plus tard, pendant ses années de lycée. En revanche, les livres peuplèrent très tôt sa vie, et avec eux La Fontaine, « [s]on poète préféré durant toute [s]on enfance ». « Racine, La Fontaine, Perrault, et aussi Mme Leprince de Beaumont furent mes grandes admirations d'enfant »,

1. Quand il raconte l'anecdote à Madeleine Pagès le 14 octobre 1915, Apollinaire ignore toujours le sens de ces deux mots. Le sens en est donné par Alex Benvenuto dans M. Décaudin, « Une jeunesse monégasque... », art. cité, p. 21.

2. Po, p. 317, et Apollinaire. *La Poésie perpétuelle*, p. 17.

écrira-t-il au jeune André Breton en février 1916¹. Il faut leur ajouter les romans populaires en livraison à 15 centimes.

Le personnage le plus influent de ces années monégasques fut le père de son ami James. Le docteur Onimus² avait quitté son Alsace natale après l'annexion de 1871 ; c'était le type même du savant cultivé, curieux de tout, grand lecteur, versé dans les progrès de son art, cardiographie, psychologie, traitements électriques... Il avait acquis une immense propriété au Cap-d'Ail, baptisée Jansen-Onimus, dont les massifs luxuriants, les pins et les palmiers séculaires s'étageaient jusqu'à la mer. En haut, non loin de la moyenne corniche, se trouvait la clinique qu'il avait fait construire, un bâtiment néoclassique de belles proportions, clair, moderne et feutré, où les patients se sentaient chez eux ; à mi-pente se dressait la résidence de la famille, la villa Charles James, où les fils Kostrowitzky se rendaient de plus en plus fréquemment. On envoyait le cocher chercher James et ses amis le jeudi ; ils revenaient le samedi soir et rentraient à Saint-Charles le lendemain. La bibliothèque de la demeure offrait à Wilhelm de vastes trésors, Cervantès, Goethe et Shakespeare, Villon, Ronsard et la Pléiade, sans compter toutes les œuvres de Racine et de La Fontaine, que le programme de Saint-Charles ne comprenait pas. Avec le médecin, le jeune homme parlait des inventions nouvelles, de la vie des peuples anciens, de climatologie, d'hygiène, de linguistique. Apollinaire s'en souviendra dans une ébauche autobiographique, ou « Histoire de Nyctor », entreprise vers 1898, puis réutilisée vers 1913-1914 dans l'écriture du conte « Le Poète assassiné ». L'éducation de Nyctor est confiée à un maître hollandais, Janssen, qui lui apprend le grec, le latin, l'italien et l'allemand, le familiarise avec Goethe, Schiller, les poètes de la Renaissance, les auteurs du Grand Siècle, et l'introduit dans le monde des romans de chevalerie « dont plusieurs avaient fait partie de la bibliothèque de Don Quichotte ». Et le narrateur d'ajouter : « Ces romans développèrent en moi un goût insurmontable pour les aventures et les amours périlleuses³. » Plus qu'à Saint-Charles, où se dispensait un enseignement académique, c'est avec le docteur Onimus que Wilhelm eut le sentiment de faire sa véritable éducation.

Le reste du temps, les deux frères jouaient avec James dans la propriété. La métairie, le moulin à huile et la remise devenaient des bastions inexpugnables, l'anse orientale à la pointe des Douaniers un repaire aventureux où cacher leur butin. Ils allaient aussi canoter vers l'ouest, sur le petit bateau pointu *Noëmie*, en compagnie des fils du douanier, du métayer Chiron et des pêcheurs voisins, plongeurs habiles au verbe patoisant plein d'éclats sonores. La mer s'étendait, « calme et bleue par places comme si l'eau laissait transparaître d'énor-

1. Apollinaire à Breton, 14 février 1916 (*ŒC IV*, p. 875).

2. Ernest Onimus, 1840-1915.

3. *Pr 1*, p. 1196-1197.

mes saphirs¹ ». Le soleil écrasait les ombres en frappant la roche aveuglante, piquetée de pins et de broussailles. Le paysage vibrait, on l'eût dit peint au couteau. Lieux et gens méconnus des touristes et des pensionnaires de Saint-Charles :

Avec tes amis tu te promènes en barque
L'un est Nissard il y a un Mentonasque et deux Turbiasques
Nous regardons avec effroi les poulpes des profondeurs
Et parmi les algues nagent les poissons images du Sauveur²

Wilhelm regardait sinuer la côte sertissant Monaco. Quelque part dans cet écrin, il y avait sa mère. Que faisait-elle ?

La roue tourne

Olga continuait de vivre au gré de la fortune. Comme le casino, sa bourse avait ses saisons. Elle fut un moment suffisamment garnie pour améliorer la vie de la famille. Un revenu régulier, provenant d'un homme ou d'un appointement obscur, permit aux Kostrowitzky de s'installer, le 1^{er} janvier 1891, au 15 rue Louis³, à l'angle de la rue Princesse-Antoinette, dans le quartier neuf de La Condamine, gagné sur une vaste plantation d'agrumes et d'oliviers. Le petit appartement de trois pièces se trouvait au second étage de la villa Canis, du nom de son propriétaire, marchand de grains et issues, rue Basse à Monaco-Ville. Des fenêtres on voyait le port, au-delà de l'esplanade vouée à la vente d'une invention récente : le canot automobile⁴. La salle à manger et la chambre des enfants, séparées par les toilettes, étaient agrémentées d'un balcon qui donnait sur la place. De part et d'autre du couloir, la cuisine, ouvrant sur une cour, et la chambre d'Olga, la salle de bains et le débarras, surplombant la rue Louis. Wilhelm et Albert n'y venaient que de temps à autre, le dimanche et pendant les vacances, quand leur mère était disponible. Olga se déplaçait souvent. Le 18 ou le 19 octobre 1891, une lettre de Wilhelm la rejoignit à Bruxelles, 25, rue du Gouvernement-Provisoire. Elle était adressée à Mme Olga de Kostrowitzky :

Ma chère Maman
Je vais bien, mon ne me fais plus mal [sic]. Nous sortons Mardi. Je n'ai plus de gargarismes. On fait mon mantelet. Albert va bien.

Je t'embrasse de tout mon cœur avec Albert.

Ton fils

W. de Kostrowitzky

1. *Pr* 3, p. 219.

2. « Zone » (*Alcools*).

3. Devenue rue de la Poste puis rue Louis-Notari.

4. Et non pas le terrain de tennis que montre l'habituelle photographie des lieux, prise en 1911 (voir Alex Benvenuto, *La Côte d'Azur d'Apollinaire*, Nice, Serre éditeur, 2003, p. 37).

À Monaco, quand elle en avait le loisir, Olga venait chercher ses fils à la sortie du collège. Alors,

un trouble s'emparait de tous les adolescents. Ils cherchaient tous les prétextes pour aller chez [Wilhelm] de façon à s'approcher de sa mère, faisant entre eux le pari de se rendre le plus séduisant, avec serment d'abandonner la partie sans récrimination contre le vainqueur [...] l'occasion s'offrit bientôt à eux de se rendre chez la mère de leur camarade, mais elle fut si distante envers ces gamins, qu'ils furent les premiers à rire de leur plan présomptueux¹.

L'appartement petit-bourgeois de la villa Canis ne faisait guère illusion chez les jeunes collégiens, qui n'étaient pas si niais. Mme de Kostrowitzky était bel et bien une « cocotte » ; elle hantait des songes de dortoir et suscitait des messes basses à la récréation.

Le répit de la villa Canis dura deux ans à peine. Après une halte dans un autre domicile monégasque, la famille échoua au Tonkin, une petite portion du quartier populaire du Carnier, à La Turbie. Elle habitait désormais en France, parmi les immigrés piémontais commis à la modernisation et à l'embellissement de la région. Quand on y montait à pied, on arrivait par des ruelles pavées de briques, parsemées de « pancartes annonçant des monts de piété, des prêteurs sur gages, des officines louches, des revendeurs de bijoux achetés aux joueurs² ». Chaque jour, Olga prenait le train à crémaillère pour descendre sur la Côte. Dans un premier temps, Wilhelm et Albert se rendirent plus souvent au Cap-d'Ail qu'au Tonkin. Des hauteurs du Carnier ils pouvaient scruter les pentes du promontoire et deviner les frondaisons de la villa Charles James. Ils furent bientôt assez grands pour que leur mère les laissât sans surveillance. Alors, ils déambulèrent dans les ruelles tortueuses, humides d'eaux croupissantes, le long des masures sordides soustraites au regard des touristes. Les consonances de la langue italienne mâtinée de dialecte piémontais tintaient à leurs oreilles. « Par la porte ouverte d'une maison pleine d'hommes », on entendait une « voix monotone » tirer le *lotto*. Les vieilles avaient la « peau sèche et mate comme la paille de maïs³ », les jeunes filles n'étaient guère farouches mais on les surveillait. Debout, le jarret tendu, ou assis face à face, le coude planté sur la table, le poing à hauteur du visage, des hommes jouaient à la *morra* durant des heures. Au moment où les deux joueurs ouvrent ensemble leur poing fermé, chacun doit deviner simultanément le nombre de doigts levés par l'adversaire. Le public fait son pronostic

1. Fonds Louis Capatti, Archives municipales de Nice, cité par A. Benvenuto, *op. cit.*, p. 48.

2. *Pr 1*, p. 1301.

3. « La Favorite », conte issu de l'*« Histoire de Nyctor »* et repris dans *Le Poète assassiné* (*Pr 1*, p. 331-334).

en même temps. *Uno ! due ! tre... due ! quattro !...* 4 rouge, pair et manque... faites vos jeux... Sous les yeux d'Olga, la roulette joue la girandole. Rien ne va plus, encore perdu, il faut trouver un client et vite fait...

Les humains savent tant de jeux l'amour la mourre
L'amour jeu des nombrils ou jeu de la grande oie
La mourre jeu du nombre illusoire des doigts
Seigneur faites Seigneur qu'un jour je m'énamoure¹

À cette époque, Olga était aux abois. Le 15 mars 1896, à minuit dix, au café de Paris proche du casino, elle se disputa avec une autre femme galante, Marguerite Bertanesco, dite Marthe Leblanc. « Sans l'intervention des personnes présentes, précisa la permanence de nuit de la sûreté monégasque, [elles] allaient se jeter des bouteilles et des verres à la tête. » On prit un arrêté d'expulsion contre « les deux tapageuses ». Dans son rapport du lendemain, 16 mars, le directeur de la police précisa qu'Olga de Kostrowitzky était « d'un caractère d'une extrême violence », mais que, nonobstant ce « caractère détestablement violent et hautain », c'était « une bonne et excellente mère. Elle a[vait] deux fils, très intelligents [...] et s'impos[ait] des privations pour leur donner une instruction soignée. [...] Elle [était] criblée de dettes² ». L'arrêté d'expulsion fit miraculeusement long feu. Dix jours plus tard, Olga rentrait à Monaco. Une main protectrice et influente l'avait probablement tirée de ce mauvais pas.

Ses fils n'en surent rien. Depuis février 1896, ils étaient internes à l'institut Stanislas de Cannes ; Saint-Charles avait fermé ses portes l'été précédent. Mgr Theuret avait hypothéqué le bâtiment et le mobilier au profit du comte Gastaldi ; il n'était pas en mesure de rembourser les 300 000 francs que lui avait avancés le prince Charles. Les mariannistes qu'il avait installés gracieusement au collège refusaient de payer la location que l'équilibre de ses comptes réclamait au prélat. L'établissement était trop petit et pas assez rentable³. Les jésuites ne voulaient pas se charger d'un établissement supplémentaire à Monaco. Lors de la remise des prix de juillet 1895, Mgr Theuret avait pourtant annoncé la prochaine rentrée. Le collège ferma, les élèves furent dispersés. Comment Wilhelm occupa-t-il son temps jusqu'à son entrée à Stanislas ? On l'imagine au sortir du cocon, curieux de tout, rêveur, flânant, entreprenant, jouissant de sa liberté neuve. Chaque jour, quand l'aube enflammait le ciel du côté de l'Italie, la mer se mettait à scintiller comme une promesse. Dans le port, pêcheurs, marins et portefaix étaient déjà à la peine. Les rues peu à peu s'encombraient,

1. « L'Ermite », travaillé entre 1898 et 1904, repris dans *Alcools* (1913).

2. Procès-verbal du 16 mars 1896 (copie BHVP, fonds Décaudin).

3. Rapport du 1895, Archives du Palais princier de Monaco, cité par M. Décaudin, « Une jeunesse monégasque... » art. cité, p. 24-25. Depuis 1905, le bâtiment abrite la mairie de Monaco.

les ombres reculaient dans les pinèdes. Croupiers et mouchards finissaient leur nuit, tandis que bonnes et larbins s'affairaient en époussetant des tapis et des équipages.

... Nyctor rôdait dans les vallons sur les montagnes autour de Monaco. Il fréquenta les forêts d'oliviers et les petits bois de citronniers. Il grimpa sur des rochers à pic en s'agrippant à des touffes de romarin odorant. Il suivit les grèves et pieds nus chercha les oursins aux endroits peu profonds de la mer. Il visita aussi les villages et toute la contrée à la ronde¹.

Le monde s'ouvrait à Wilhelm. Et dans le monde, il y avait des filles et des femmes, toutes différentes les unes des autres, toutes également impressionnantes pour l'ancien pensionnaire rompu aux jeux virils et aux exercices spirituels. « J'étais un enfant de quinze ans à peine quand j'ai connu entièrement les joies de l'amour », confia le poète à Lou en avril 1915². Comme les souvenirs de sa prime enfance, ses premières amours tournent dans un kaléidoscope. Un fragment de l'*« Histoire de Nyctor »* montre le héros déniaisé par une femme de trente-cinq ans. D'autres pages nous apprennent que le héros est amoureux de Mia, la fille du croupier Cecchi.

Mia était toujours vêtue de couleurs voyantes comme toutes les filles de Monaco. Sa démarche était balancée, sa taille était cambrée ; elle avait moins de poitrine que de croupe, et un peu de strabisme donnait à ses yeux noirs un regard un peu égaré qui ne la rendait que plus désirable³.

La jeune fille cherche le mariage :

[Elle] était belle physiquement mais son esprit n'était pas orné et ses réflexions étaient en général assez vulgaires. Et pour que Nyctor se mariât il lui eût fallu une fille non parfaite, mais belle physiquement et intellectuellement⁴.

Le soupirant de Mia lui propose de fuir plutôt que convoler en justes noces. La minaudante refuse. Passé dans « Le Poète assassiné », le personnage de Mia séduit François des Ygrées qui, devenu veuf, s'est installé à Monaco. Mais les soupirs du baron postiche la laissent froide :

Et il pensait encore :

« Elle ne m'aime pas. Macarée morte. Mia indifférente. Allons, je suis malheureux en amour⁵. »

1. *Pr I*, p. 1181.

2. *LL*, 8 avril 1915, p. 264.

3. *Pr I*, p. 1178.

4. *P I*, p. 1181.

5. *Pr I*, p. 245.

Qui était Mia ? Probablement la fille de Jean-François Rocca, employé de la Société des bains de mer, née en 1882 et prénommée Euphémia. Dans les années 50, elle parla à une cousine de ce garçon qui l'avait courtisée et qui était devenu célèbre ; la fille d'Euphémia l'attesta trente plus tard dans les colonnes du journal *Réalités niçoises*¹. Or Mia est avant tout une recréation poétique. En elle se cristallisent toutes celles qui émurent le jeune poète sans lui rendre son amour. Il voulait les faire siennes ; elles ne pensaient qu'à elles. Telle est aussi Mariette, une « ravissante paysanne de près de seize ans » rencontrée par Nyctor devant une métairie à « laver des hardes dans une cuve à l'ombre d'un figuier ». Aux yeux du héros, elle se livrait à une « noble » « fonction domestique », « car plein de souvenirs antiques, il la comparait à Nausicaa² ». L'aventure tourna court. Les parents arrivèrent sur ces entrefaites, la belle se montra indifférente :

Il remonta sur son cheval et reprit la route de sa demeure. Étant pour la première fois triste d'amour, il trouva une mélancolie extrême aux paysages parcourus auparavant³.

De cette Mariette on connaît aussi le probable modèle : Henriette Véran, née en 1879, fille d'un métayer voisin des Chiron, eux-mêmes métayers des Onimus. Une brune aux yeux noirs, comme le personnage du récit. Mariette emprunte cependant beaucoup aux accortes servantes des romans chevaleresques ou comiques, et sans doute aux élogues romantiques, dont les touchantes rencontres se produisent sur fond de ferme et de petit moulin. Dans ses vers, l'illustre poète polonais Adam Mickiewicz chante aussi une Mariette, la femme aimée sans espoir. Nul ne sait ce qui advint réellement entre Wilhelm et toutes les jeunes Monégasques croisées en chemin. Mais il est certain que Mia et Mariette inaugurent le cortège du mal-aimé.

Le casino émergeait de la forêt des arbres rares de ses jardins. Nyctor le regardait. Le casino ressemblait à un homme accroupi et levant ses bras au ciel. Près de soi Nyctor entendit un Mammon invisible : « Regarde ce palais, Nyctor. Il est fait à l'image de l'homme. Il est sociable comme lui. Il aime ceux qui le visitent et surtout ceux qui comme toi sont malheureux en amour. [...] Dans ce palais, on joue avec l'or [...], fin de la misère humaine [...] on le multiplie. On devient comme un dieu, on crée de l'or avec son or. On le crée réellement et sans truc. [...] Descends de la montagne, Nyctor [...]. Entre et tu gagneras. Car on ne peut pas perdre lorsque comme toi, l'on est malheureux en amour⁴.

1. N° 274-275, mars-avril 1985, entretien avec Jean-Jacques Varagnat. On doit aussi à Jean-Jacques Varagnat l'éclaircissement du modèle de Mariette.

2. *Pr I*, p. 252.

3. *Pr I*, p. 253.

4. *Pr I*, p. 1181-1182. Nyctor perdra mais ne se tuera pas. Dans « Le Poète assassiné » en revanche, François des Ygrées, qui a reçu l'oracle de Mammon, perd tout et se suicide.

Qui gagne, qui perd aux jeux de l'amour et du hasard ? En 1896, Olga rencontra Jules Weil, israélite strasbourgeois de onze ans son cadet¹, fils de mercier, un homme timide à la taille modeste et au visage taché de son, un joueur comme elle, et comme elle, vivant au petit bonheur. On ignore tout de leur intimité et de la qualité de leur relation. On sait seulement qu'à partir de cette date ils ne se quittèrent plus. Jusqu'à leur mort.

Les jeunes ambitions

En entrant à Stanislas, Wilhelm et Albert retournaient au sein de l'enseignement religieux. Mais ils changeaient d'échelle. Conçu dans le prolongement de l'Institut de Paris, l'établissement cannois présentait à la ville une façade large et sévère ; destiné à la progéniture des riches hivernants étrangers, il pratiquait des prix similaires à ceux des établissements privés des grandes villes européennes, c'est-à-dire bien supérieurs aux tarifs locaux. Les fils des notables de la région y côtoyaient des camarades à particule — de Broglie, de La Rochefoucauld, d'Orléans — et des rejetons fortunés — John Gray Taylor, dont les parents avaient mis Cannes à la mode ; Oleg Tripet-Skripitzine, dont le père était le Russe le plus riche et le plus influent de la Côte d'Azur. Comment Mme de Kostrowitzky put-elle offrir à ses fils une scolarité si dispendieuse ? Jules Weil, peut-être, l'y aida. On imagine aussi que, sauvant les apparences, elle se fit adresser les résultats de ses fils non pas à La Turbie, mais à son ancienne adresse du 15, rue Louis à Monaco². Inscrits comme internes en seconde et en cinquième, Wilhelm et Albert découvriraient des lieux bien plus imposants que leur ancien giron monégasque ; le niveau de l'établissement était aussi plus élevé. Dans les premières semaines de son arrivée, Wilhelm témoigna d'une faculté d'adaptation qui se révélerait plus tard prodigieuse. En février et mars 1896, il était inscrit au tableau d'honneur du second degré, ce qui le situait dans la première moitié de sa classe. Or, au mois de mai, on le renvoya discrètement. L'affaire est obscure. En avril 1903, Apollinaire notera dans un carnet après avoir assisté à la répétition générale du vaudeville de Willy et Luvey, *Le Ptit Jeune Homme* : « Polaire est très bien et ressemble au Paul Beaupré pour qui je fus foutu à la porte du Stan' de Cannes³. » Avait-il payé pour un condisciple ? Pour quel forfait ? Un écrit de jeunesse d'Apollinaire, retrouvé dans les archives d'Alberto

1. Né le 9 novembre 1869.

2. C'est en tout cas à l'ancienne adresse monégasque que fut envoyé le bulletin du troisième trimestre de rhétorique de Wilhelm en juin 1897 (BnF, département des Manuscrits). Autre hypothèse, plus douteuse : entre le Carnier et le nouveau domicile monégasque de 1897, la famille serait momentanément retournée rue Louis.

3. *JI*, p. 130.

Savinio à Rome, propose une version comique des faits. Le jeune Cupidon Pétard écrit à Isidore Bobineau, l'auteur des *Contes du WC* publiés par la revue *Le Jupon blanc*, et l'appelle à l'aide :

[...] j'étais un assez bon élève, quand un jour un des numéros du *Jupon blanc* me tomba dans les mains, je trouvai cela un peu cochon et [ç]a me plut. Je lus plusieurs de vos contes dans ce journal, que je pris par la suite régulièrement, c'est ainsi que j'ai commencé à vous connaître. L'autre jour un copain me prêta un livre de vous « Les Contes du WC » en me disant « lis cela c'est un bouquin salop. » Je le lus, mais un pion me pigea le livre et c'est ainsi que passé par le conseil de discipline je viens d'être mis à la porte.

J'ai reçu chez moi de nombreux suifs et je suis passablement emmerdé d'avoir été foutu à la porte du bahut. [...] vous n'êtes pas tout à fait étranger à cette histoire ; c'est pourquoi je me permets de vous écrire, pensant que vous voudrez bien tenter qq chose auprès du proviseur afin que je puisse rentrer en Boîte¹.

Une vulgaire histoire d'adolescents montés en graine expliquerait donc l'exclusion de Wilhelm. En 1905, Apollinaire donna une réécriture de cette lettre dans le conte « Histoire d'une famille vertueuse, d'une hotte et d'un calcul ». Moins potache mais assez semblable à la précédente, la nouvelle version fait parler un ancien élève du collège imaginaire des Prémontrés de Saint-Cloud :

J'avais tout cela dans mon casier, au collège. En même temps j'écrivis, vers et prose. Vos livres et mes écrits furent pigés. Vos livres sont à l'index, vous n'en doutez pas. Mes écrits tournaient en ridicule nombre d'institutions que les Prémontrés ont coutume d'honorer. On en conclut que je n'avais plus l'esprit de la maison. Les préjugés de mes maîtres prévalurent contre les qualités du bon élève que j'étais. On me mit à la porte, on me renvoya [...]².

Des écrits tendancieux à l'origine de l'exclusion ? L'hypothèse est séduisante... mais sans doute l'effet d'une reconstruction postérieure, qui lie les lectures érotiques à l'écriture. Un poème daté « Cannes 1896 » et signé « Wilhelm de Kostrowitzky » montre toutefois sa jeune âme saisie par le doute et la révolte, quand le retrait du divin laisse éclater la vanité de toute chose :

Ô ciel, vétéran vêtu de défroques,
Après cinq mille ans tu nous sers encor,
[...]

Parfois là-haut tu dois rire de nous,
Qui gesticulons, poussons des cris rauques

1. *Pr I*, p. 1143.

2. *Pr I*, p. 187.

Qui prions et nous traînons à genoux
Pour avoir la gloire ou d'autres breloques¹ ?

Quoi qu'il en soit, l'épisode de l'exclusion propagea un souffle émancipateur. Au sortir de Saint-Charles, Wilhelm avait goûté la liberté. Comme tous les jeunes gens pressés par la puberté, il était d'une curiosité énorme. Avec ses condisciples de Stanislas, il avait mis la main sur une littérature libre et interdite. Après son exclusion, il se trouva plus libre encore. Son cadet terminant normalement l'année scolaire, il pouvait muser à sa guise.

Il découvrit Cannes et sa région au hasard de ses flâneries. C'était bien plus intéressant que les excursions programmées par la pension le jeudi et le dimanche. On partait en silence, en rang trois par trois, et on traversait la ville sous le regard panoptique du chef de division pour rejoindre le but hautement pédagogique de la promenade. Défense de quitter le rang. Défense de fumer. Défense de parler. Défense... défense... défense²... À présent, Wilhelm n'en faisait qu'à sa tête, s'arrêtait devant les étalages et les affiches, entrait dans les cafés, les auberges et les boutiques, regardait les jolies Cannoises et les belles étrangères, observait depuis les quais du port le prince de Galles manœuvrer « son yacht à voile : le *Britannia*³ ». En mars, les hivernants quittaient la Côte et Wilhelm ignorait les saisons. Il s'ébattait tout son soûl, les yeux éblouis par le mica. « Les eucalyptus tapissèrent le sol de petits cheveux odoriférants. Il y en avait tant, qu'éteignant l'éclat du mica, ils recouvreriaient entièrement les allées des jardins, et le mimosa enflammait toutes ses fleurs embaumées⁴. »

L'interlude se prolongea jusqu'à la rentrée suivante, où les deux frères se trouvèrent inscrits au lycée de Nice, l'aîné en rhétorique (ou classe littéraire), le cadet en quatrième classique. C'était un établissement public grandi sur les bases d'un ancien couvent du XVII^e siècle. Sa façade quadrangulaire donnait sur une petite place où gazouillaient les tritons d'une fontaine dédiée en 1825 à la reine Marie-Christine, épouse de Charles-Félix, duc de Savoie et prince du Piémont. Pour se rendre dans la Vieille-Ville, il suffisait de traverser le pont ; en contrebas, au bord du Paillon, des lavandières échevelées battaient leur linge. Le lycée était un lieu ouvert où régnait une discipline de bon aloi. En se cachant bien, on pouvait fumer dans un coin de la cour, de quoi encourager la sociabilité. Sur les bancs de la classe de rhétorique B, les potaches recevaient la bonne parole de deux personnalités captivantes, Georges Doublet et Jean Padovani. Le premier, professeur de français, leur parlait de Verlaine, ce qui

1. *Po*, p. 837.

2. Extrait du règlement intérieur de l'Institut, cité par A. Benvenuto, *La Côte d'Azur d'Apollinaire, op. cit.*, p. 46.

3. « La Vie anecdotique », *Mercure de France*, 1^{er} décembre 1911 (*Pr 3*, p. 94).

4. « La Fiancée posthume » (*Pr 1*, p. 341).

était fort moderne. Le second, qui enseignait l'histoire et la géographie, agrémentait son cours de ses souvenirs d'archéologue en Algérie¹. À leur arrivée, Wilhelm et Albert eurent le plaisir de retrouver quelques-uns de leurs condisciples monégasques, tels Louis Frick et James Onimus, qui était alors en classe de philosophie. Wilhelm se mêla aisément aux autres élèves, qui firent bon accueil à son tempérament enjoué. Ils lui trouvaient cependant l'air singulier, peut-être parce qu'il dégageait une gravité peu commune à son âge et semblait avoir un monde à lui, où il n'avait besoin de personne. Sa serviette était toujours bourrée de journaux et de livres², qu'il achetait probablement chez Visconti, la plus grande librairie de la ville, qui abritait aussi une galerie et un salon de lecture très prisés. Il les lisait la nuit avec James, à la lueur vacillante des lucioles qu'ils enfermaient dans des bocaux.

Ceux qui aiment la poésie et goûtent le plaisir solitaire de la lecture se reconnaissent rapidement entre eux. En classe, Doublet, qui trouvait Kostrowitzky « fantaisiste et chahuteur³ », épingleait régulièrement Toussaint Luca qu'il trouvait trop hardi. Tantôt, cet élève écrivait ses dissertations dans le style marotique, orthographe archaïsante comprise ; tantôt, il faisait référence à des poètes modernes pour traiter de Racine et Corneille. Henri de Régnier, Francis Vielé-Griffin, Emmanuel Signoret, passe encore, mais ce Stéphane Mallarmé totalement abscons ?... L'amateur de Verlaine prit son élève pour un fantaisiste. Wilhelm, lui, sut immédiatement que penser. À la fin d'un cours, il interrogea son camarade :

- Tu connais Mallarmé ?
- Oh ! peu.
- Henri de Régnier ?
- Je suis enthousiasmé par *L'Homme et la sirène*.
- Vielé-Griffin ?
- Oui, je voudrais écrire un poème comme *La Chevauchée d'Yeldis* !
- Eh bien, me dit-il, moi aussi. Je les ai tous lus. Et puis il faut lire de Remy de Gourmont *Les Chevaux de Diomède*⁴.

Les présentations étaient faites. Les deux amateurs de poésie moderne ne tardèrent pas à devenir intimes. Ange Toussaint Luca était corse. Né le 3 décembre 1879 à Campile, non loin de Bastia, il était orphelin et vivait chez son frère aîné, négociant en vins à Monaco⁵.

1. A. Benvenuto, *La Côte d'Azur d'Apollinaire*, op. cit., p. 50.

2. Ange Toussaint Luca, *Guillaume Apollinaire (Souvenirs d'un ami)*, Éditions de la Phalange, 1920, p. 5-6.

3. C'est le souvenir qu'il avait gardé de son élève, si l'on en croit le témoignage de Chobaut, ami de Doublet, recueilli par André Billy (*Avec Apollinaire*, op. cit., p. 23). Le bulletin du 3^e trimestre de rhétorique ne mentionne pas d'indiscipline notable, pour cette période en tout cas.

4. A. Toussaint Luca, op. cit., p. 4-5.

5. M. Décaudin, « Une jeunesse monégasque... », art. cité, p. 26.

Comme Wilhelm, il ignorait les normes de la vie familiale ordinaire et jouissait d'une grande liberté. Wilhelm ne craignait pas de l'emmener chez lui au Carnier, où de nombreuses scènes de rue se gravèrent en couleurs pittoresques dans leur mémoire. C'étaient des promenades interminables, les jours de congé, pendant les vacances, et même le soir, au sortir du lycée, à partir de février 1896, quand Wilhelm et Albert devinrent demi-pensionnaires.

Au début de juillet 1897, Wilhelm se présenta au baccalauréat. Son dernier trimestre s'était achevé sur des résultats juste convenables, voire médiocres en allemand, ou nettement insuffisants en latin. La conclusion était sans détour : « Intelligent, des connaissances, mais pas assez d'efforts et progrès bien lents. Aurait pu s'assurer plus de chances de succès¹. » À l'examen, les candidats eurent à traiter l'un des trois sujets de dissertation suivants : 1° Guez de Balzac a reçu de Corneille sa tragédie *Cinna*. Il adresse au poète des remerciements et ses félicitations. 2° Indiquez les principaux traits qui composent la physionomie morale de l'Alceste de Molière. 3° Fontenelle prononce l'éloge funèbre de Vauban². On ignore quel fut le choix de notre candidat, mais on le voit bien se décider pour le premier sujet. Il décrocha son admissibilité, sans obtenir pour autant son diplôme. Échec ou absence aux oraux, il est impossible de le dire. À la rentrée suivante, ni lui ni son frère n'étaient plus inscrits au lycée ; ils se retrouvaient libres comme l'air.

Wilhelm flâna dans Nice aux mille et un contrastes : il suivait le paisible lacis pavé qui mène en pente douce au belvédère du Château ; descendait dans les ruelles humides, criardes et tortueuses de la Vieille-Ville aux accents italiens, « aux parfums de fruits et d'arômes mêlés de chair crue, de pâte aigre, de morue et de latrines³ » ; longeait les abords du théâtre flamboyant neuf, inauguré en 1885, et sa haie de jeunes bouquettières ; se mêlait au nonchalant ballet des promeneuses du bord de mer ; observait les clients sortir furtivement du 5, rue de Foresta et des bandes de matelots braillards s'y engouffrer sous l'œil goguenard de la lanterne rouge. Au détour d'une venelle, il croisait des pénitents encagoulés revêtus de la *cappa*, cette longue robe qui les faisait tous semblables, portant la corde qui les liait à Dieu. Les pénitents noirs de la Miséricorde assistaient les mourants et accompagnaient les convois funèbres. Avec leur voix sans visage et leurs corps incertains, ces êtres transitoires semblaient au passant l'image même de la finitude et de la mort.

Mais Dieu, dans son immense bonté, savait aussi exaucer ses créatures. Les pèlerins de Notre-Dame de Laghet le croyaient profondément. Les plus sincères montaient régulièrement, pieds nus dans la poussière, poïs chiches dans les souliers, jusqu'au sanctuaire situé

1. BnF, département des Manuscrits.

2. M. Décaudin, « Une jeunesse monégasque... », art. cité, p. 26.

3. « Le Giton », in « Trois histoires de châtiments divins », *L'Hérisiarque et Cie* (Pr 1, p. 123).

dans l'arrière-pays, au-dessus de La Turbie. Les autres s'y rendaient aux fêtes religieuses. Peu avant la Trinité, il en arrivait de partout : des Piémontais qui avaient suivi la crête depuis le col de Tende, des Niçois arrivés à mi-hauteur sur des chars à banc et qui finissaient à pied, des Monégasques et des Turbiasques encombrés d'enfants et de victuailles. Là-haut, c'était une foule grouillante mêlée d'amateurs de chromos venus s'offrir des souvenirs de dévotion populaire et de sensations fortes. Les gens raisonnables s'extasiaient sur la majesté du site et les frondaisons avoisinantes ; les jeunes gens lorgnaient les fraîches paysannes dont les yeux clignaient sous la claire-voie des chapeaux de paille ; les curieux et les pervers venaient se repaître du spectacle offert par la procession monstrueuse d'infirme, de scrofuleux et de phthisiques égrenant des rosaires et des litanies. Les ex-voto l'attestent toujours : la Vierge accomplit des miracles à Laghet. Sur les murs noircis du cloître se racontent tous les malheurs, toutes les douleurs, toute la piété du monde. Un miraculé a dessiné un triptyque pour narrer comment Notre-Dame le sauva d'une chute mortelle. Une paysanne rendue à la vie a réuni quatre sous pour qu'un professionnel la peigne à gros traits sur son lit de douleur, avec la Vierge nimbée en un coin du tableau. Un vieillard a offert sa béquille devenue inutile ; des parents fervents ont encadré les langes et la brassière de leur nouveau-né afin d'attirer sur lui la protection divine. La poussière du temps rend les couleurs incertaines, l'humidité fait pleurer l'encre des calligraphies. Wilhelm admirait ces réalisations naïves, merveilleuses de gaucherie et de minutie, touchantes de simple sincérité. À ses yeux, la piété qui s'exprimait à Laghet était tout autre chose qu'un folklore pour badauds et touristes. Elle incarnait la permanence de la pensée magique dans le monde moderne, l'irruption de l'irrationnel dans la liturgie ordinaire et le pouvoir thaumaturgique de la parole au sein du réel le plus fatal. Au casino comme à l'église, les hommes interprètent les signes et cherchent à s'attirer les faveurs du Ciel ; le monde n'a pas le même sens pour qui croit au prodige. Écrivant son conte « Les Pèlerins piémontais », Apollinaire fondit dans une même transe ses souvenirs personnels et livresques, et les fantaisies de son imagination¹.

À l'époque du Carnaval, la liesse populaire s'affublait de guirlandes, de dominos et d'effigies géantes, ne craignait plus rien, reprenait en main son destin. Sur le cours Saleya pluvent des fleurs par milliers, des confettis de plâtre en cascade, des lazzis, des baisers, des coups bas. Tout est permis, rien ne va plus. Tintamarre de grelots, vacarme des cavalcades, sarabandes masquées, masques en grappes essaimant de char en char, parmi les rouges oriflammes, les bandières et les drapeaux. La fête se termine en apothéose quand la

1. Voir la notice de ce conte publié dans *La Grande France* le 1^{er} mars 1903 (*Pr I*, p. 1137).

foule brûle Sa Majesté Carnaval sous les feux de Bengale. Quand « le roi flambe », au cœur du poème « Mardi gras » écrit à cette époque, la nuit tout entière étincelle comme une « lampe merveilleuse ». Mais le mirage ne dure qu'un instant, le bruit « meurt » déjà comme « meurt » la nuit, « [e]t point le jour, le jour pâle ». Feux de paille et d'artifice, les merveilles s'en sont allées. Puisque la vie n'est qu'illusions, célébrons les pouvoirs du factice.

Toussaint et Wilhelm allèrent au théâtre. Ils virent Sarah Bernhardt incarner une Marguerite Gautier exsangue et inaccessible. Ils observèrent des histrions difformes jouer un misérable *Faust* sur des tréteaux ambulants. Aux pieds d'une Marguerite géante, hors d'âge, emperruquée, soupirait un Faust infirme, affublé d'une jambe de bois, qu'un Méphistophélès en maillot rouge, gibbeux et édenté, avait séduit dans le tableau précédent au son d'un piano piteux. Au clavier s'échinait un individu chevelu, « long comme un jour sans pain », arborant un authentique faciès de poète maudit, dont les jeunes spectateurs apprirent qu'il avait naguère fréquenté Verlaine¹. Au sortir des représentations, les deux amis s'installaient aux terrasses des cafés. Ils guettaient les jolies filles et les conversations savoureuses. Les clients jugeaient les courtisanes qui s'adonnaient à leurs bicheries sous l'œil vigilant des protecteurs. Wilhelm songeait peut-être à sa mère, qui fréquentait d'autres lieux. Maintenant que ses fils étaient adultes, Olga ne pouvait plus dissimuler ses activités. Sans en faire étalage, elle se sentait assez confiante pour leur raconter des anecdotes sur la Belle Otéro et sur toutes ces dames dont les noms de guerre donnaient à penser. Wilhelm, toujours curieux des mœurs et des caractères, retrascrivit plusieurs bribes de conversation dans son carnet, comme ce dialogue « entendu Hiver 1898, raconté le 17 janvier 99 par maman », entre Poupette de Retz et Suzanne d'Ormont², deux vraies menteuses et deux sacrées comédiennes ! Les deux amis connaissent quelques-unes de ces filles de joyeuse compagnie, comme la dénommée Yvonne qui, à la brasserie Gambrinus de Monte-Carlo³, leur répétait à l'envi les blagues qu'elle avait lues dans les journaux.

Wilhelm prêtait au monde une attention constante ; il était fasciné par le phénomène de l'« acousmate », ce « bruit de voix ou d'instruments qu'on croit entendre dans l'air », auquel il consacra deux poèmes⁴, et qui lui donnèrent probablement l'intuition du poème-conversation. Bavardages entendus d'une oreille indiscrette, paroles proférées par les saints et les damnés, voix de poètes ou de prophètes,

1. A. Toussaint Luca, *op. cit.*, p. 8.

2. *JI*, p. 101-102.

3. *Ibid.*, p. 100. « Gambrinus » est le titre du chapitre vi du conte « Le Poète assassiné ». Après avoir été bénis par le pape au chapitre précédent, Macarée et son époux François des Ygrées veulent se rendre à Monaco. Mais à la suite d'un malentendu linguistique, ils sont conduits à Munich (*Pr. I*, p. 236-237).

4. *Po*, p. 1130, 513 et 671.

toutes les formes du verbe l'enchantaien. Libéré de ses obligations scolaires, il s'était mis à lire de plus belle. Ouverte de 7 heures du matin à 10 heures du soir, la bibliothèque municipale de la rue Saint-François-de-Paule mettait à sa disposition une belle collection de livres et de périodiques. À l'écart de l'agitation urbaine, il « s'inquiétait[t] du Fraxinet des Sarrasins », lisait « avec volupté l'*Histoire de Provence de Nostradamus*¹ », mais aussi « des livres spéciaux sur tous les sujets, des catalogues, des journaux de médecine, des livres de linguistique, les contes de Perrault, des grammaires, des voyages et des poètes par fragments² ». L'exploration méthodique et la spécialisation l'indifféraient. Il musardait, passait d'un thème à l'autre, selon l'inspiration du moment ou une association d'idées ; une anecdote tirée d'un journal le faisait rêver ; une référence bibliographique l'invitait à poursuivre sa recherche. Savourant les anas, pleurant aux élégies, il vibrait aux vers d'Hugo et se repaissait des *Sonnets du Docteur*, compositions lestes et scatologiques du docteur Camuset³.

Dans son carnet⁴, il recopia des citations : « La gloire donne le passé à l'avenir, dont il est séparé par un espace immense. Napoléon I^{er}. » Le jeune homme dessina l'Empereur sur la page suivante et nota : « Napoléon avait 1 m 72⁵... C'était presque sa taille. Un peu plus loin, il copia une définition : « Ligures aiment la musique (Platon croit que de là vient Liyuros qui qualifie une voix agréable). » Les mots, surtout, lui donnaient le vertige. Il en dressait d'interminables listes. Noms de microbes, familles de mots... « acéphale », « acridophage », « algorythme », « alicante », « alopécie »... On trouvait « argyraspide » chez Armand Mandel... « Acedia : mélancolie (Spleen). » Autre mot formidable : « Aséité : être par soi-même superl. de indépendance. » Le poète s'en souviendra⁶, comme des oiseaux fabuleux découverts dans le *Journal asiatique* :

Les poissons *pi-mu* (aux yeux accouplés).

N'ont qu'1 œil Les oiseaux *pi-i* (aux ailes accouplées) n'ont qu'1 aile. Ils vont par couple. (Poème chinois) Mâle à dr. femelle à gauche.

1. « Les Quais et les bibliothèques », *Le Flâneur des deux rives* (Pr 3, p. 34). Le Fraxinet était une forteresse du X^e siècle dans les Maures. À la fin du Moyen Âge, elle fut remplacée par le Fort Freinet.

2. Apollinaire à Breton, 14 février 1916 (*ŒC IV*, p. 875).

3. Wilhelm découvrit l'ouvrage grâce à Toussaint Luca ou à James Onimus ; grand ami d'Ernest Onimus, Camuset était devenu son beau-frère, puis l'oncle maternel de James.

4. *Carnet 1897-1900* (coll. part.), *passim* pour tous les extraits cités ensuite. On trouvera une description non exhaustive de ce carnet dans M. Décaudin, « Autour de Stavelot. Deux cahiers et un agenda », *Que vlo-ve ?, 3^e série, n° 21, janvier-mars 1996*.

5. *Les Dessins d'Apollinaire*, *op. cit.*, p. 40 (et non 1,69 mètre, selon la transcription donnée par cet ouvrage). Napoléon mesurait en réalité 1,69 m, taille que le livret militaire d'Apollinaire attribue au poète en décembre 1914, alors que le bureau de recrutement des *Marches de l'Est* mentionne 1,72 m en août 1914. En octobre 1899, le registre d'immatriculation des étrangers indique 1,64 m.

6. Apollinaire utilisera notamment « argyraspide », « dendrophore » et les « pihis » dans « Zone », les « pimus » dans « La Porte », ou encore « aséité » dans « Le Larron ».

Il aimait la forme des lettres, calligraphiait de l'hébreu, du sanskrit, des idéogrammes chinois. Il dessinait, illustrait ses proses. Écrire, agencer les lettres et les vers, unir le rythme au trait, les Anciens en savaient quelque chose. Dans les arts de rhétorique anciens, il compila les formes fixes, acrostiches dont il ferait grand usage, lais et rondels, tous ces jeux du vers et de l'esprit où la contrainte féconde la dextérité. Il fit un détour par la poésie syriaque, puis par la coréenne. Pourvu d'une « imagination ardente¹ », il n'avait nul besoin « de la musique et [de] la poésie des lieux et des hasards » pour comprendre la grâce poétique des chansons populaires en « vraie langue française² », dont le charme opère par la souplesse de l'assonance et la naïveté du rythme :

ce sont les filles de La Rochelle — qui ont armé un bâtiment — Pour aller faire la course — dedans les mers du Levant — + — La coque est en bois rouge, — travaillé fort proprement ; — la mûture est en ivoire — les pouilles en diamant. — + — La grand'voile est en dentelle — la misaine en satin blanc — les cordages du navire — sont de fil d'or et d'argent — + [...]³

Wilhelm s'imprégnait de la poésie galante et d'ouvrages savants. Il voulait tout apprendre et copiait des pages de poèmes, pêle-mêle ou par série. En exergue, il plaça le sempiternel « Sonnet d'Arvers », que tous les lycéens de cette époque connaissaient et que plus d'un murmurerait, dans un soupir à fendre l'âme ou dans une affreuse insomnie, se sentant transi ou trahi : « Ma vie a son secret mon mal a son mystère », etc. Juste à côté, il nota le nom du devin, du voyant par excellence : « Tirésias. » Puis se succédaient des citations de l'*Inferno* de Dante, du *Macbeth* de Shakespeare. Un peu plus loin, des vers de Samain et de Jean Lorrain, dont Wilhelm lisait la chronique « Le Pall Mall de la semaine », signé Raitif de la Bretonne, dans *Le Journal*. Voici La Fontaine et Vigny, Mallarmé et Baudelaire. Il eut sa période parnassienne, Leconte de Lisle surtout ; puis ce fut le tour de Verlaine et des symbolistes, Vielé-Griffin, Stuart Merrill, Gustave Kahn, Maeterlinck, Saint-Pol-Roux, et Georges Rodenbach :

Poème ! Une clarté qui, de soi-même avare,
Scintille, intermittente afin d'être éternelle ;
Et c'est, dans la nuit, les feux tournants d'un phare⁴ !

Tantôt c'était un distique, tantôt une pièce entière, selon que le jeune poète cherchait une formule ou voulait s'incorporer la chair du poème.

1. « Gérard de Nerval », in « La Vie anecdotique », *Mercure de France*, 16 juillet 1911 (Pr 3, p. 76).

2. Gérard de Nerval, « Chanson et légendes du Valois », in « Sylvie », *Les Filles du feu*.

3. *Carnet 1897-1900*, f. 26-27. Notes prises à partir de « Sylvie ».

4. Derniers vers du sonnet de Georges Rodenbach « Pour la gloire de Mallarmé » (*La Jeunesse blanche*, A. Lemerre, 1886).

Plusieurs poèmes d'Henri de Régnier furent entièrement copiés ; l'« Hérodiade » de Mallarmé aussi, dont il offrit une copie enluminée en couleurs à sa mère¹. Charles Guérin et Marceline Desbordes-Valmore n'avaient droit qu'à quelques lignes. Il avait de la considération pour Sully Prudhomme, qu'il n'osait pas encore conspuer : « Tes vers sont bons, un peu trop prud'hommesques pourtant, quoique cela ne soit point un défaut », déclara-t-il avec prudence à Toussaint Luca². Tout cela s'entremêlait d'interludes comiques, de citations latines et de quelques lieux communs. « Une rose d'automne est plus qu'une autre exquise. » Tous les collégiens connaissaient ce vers d'Agrippa d'Aubigné mais tout de même, la césure était belle... Le poète avait déjà le goût de l'anecdote, de la rareté, des curiosités. Les guides étaient bons pour les touristes, la géographie pour les forts en thème. Vivent les chorographies de la Renaissance, dont le nom résonne de toutes les anciennes traditions gréco-latines. Avec Nerval, il voyageait en demi-songe à travers le Valois de « Sylvie » et s'abîmait dans la rêverie devant le cénotaphe de Rousseau à Ermenonville ; il reprenait son carnet pour transcrire quelques lignes, dont celle-ci : « Pourtant ne désespérons pas, et, comme tu fis à ton suprême instant, tournons nos yeux vers le soleil. »

Dans *L'Écho de Paris* du 7 novembre 1897, il prit note d'un article de Lucien Descaves faisant suite aux écrits de Tolstoï sur les exactions russes, publiés par *La Revue blanche* :

Les Doukhobors (en Géorgie)

Églises, leur âmes [sic] — ne reçoivent pas argent des pauvres — des riches un peu — Matvei Lebedev — [illisible] feu au fusil enduits de pétrole — écrasés par les soldats — Ils refusent autorité et de faire mal à leurs semblables — non résistance au mal par la violence³.

Le cas de cette peuplade chrétienne persécutée par la Russie lui inspira « Les Doukhobors ». Attaquant ce poème épique et douloureux, le jeune poète d'origine polonaise s'écrie : « Ô frères, mes frères lointains ». Il chante ces « pâles géants » aux « épées claires », dont les « chevaux sauvages hennissent dans les steppes » parmi les étendards en feu ; il chante leur résistance aux charges des cosaques et leur héros Matvei Lebedev, qui refusa de servir dans les troupes impériales. Il brandit une dernière image : une tête au cou tranché dont le sang « éclabousse [le] monde⁴ ». Peuplant l'imaginaire oriental du poète, les Doukhobors vinrent grossir le cortège apollinarien

1. Voir la reproduction en noir et blanc dans *Les Dessins de Guillaume Apollinaire*, op. cit., p. 31.

2. Apollinaire à Toussaint Luca, s. d. [1898], *OEC IV*, p. 695.

3. *Carnet 1897-1900*, f. 5.

4. *Po*, p. 715-716.

des révoltés qu'avait ouvert, à l'époque de Saint-Charles, un dessin représentant l'imam Chamil¹, dont la mort en 1859 avait signé la pacification relative du Caucase. Wilhelm savait-il que son grand-père s'était occupé de la chrétienté dans cette région frontalière ? La découverte était peut-être fortuite. Au cortège se joindront plus tard, dans les années 1900, les Cosaques Zaporogues, les Albanais et toutes les minorités opprimées des empires. Grâce aux droits de son livre *Résurrection*, Tolstoï soutint l'émigration des Doukhobors au Canada en 1899. S'il l'apprit, Apollinaire songea sans doute à les placer dans la foule errante des « pauvres migrants » de ses poèmes. En octobre 1915, dans un trou sordide des Hurlus, sur le front de Champagne, il arracha la couverture de son édition populaire de *Résurrection* pour y recopier « Le Palais du Tonnerre » et l'envoyer à Madeleine.

À dix-sept ans, sa voix de poète, encore incertaine, cherchait sa tonalité. Il choisissait des thèmes, des univers, des mots et des personnages auxquels il resterait fidèle : Merlin et Gauvain, Lilith et les fées, Hérodiade et Salomé. Ses poèmes mêlent des expériences personnelles, des réminiscences livresques et des influences diverses. Les trois pièces du « Triptyque de l'homme » rappellent Leconte de Lisle, Henri de Régnier, les chansons de geste, etc. Il s'en souviendra en composant des poèmes plus personnels et plus aboutis, tels « L'Ermite » et « Merlin et la vieille femme ». Il écrivit en vers comptés, essaya le vers libre. Quand ils se sentaient l'âme en peine ou des velléités littéraires, les jeunes gens de cette époque faisaient des vers, plutôt que des romans. La formation académique leur apprenait à imiter des modèles, dont la plupart s'étaient illustrés dans le genre poétique. L'habitude de la prosodie classique les familiarisait avec une mesure commune dont se souvenait le vers libre. Ils n'avaient donc pas trop de peine à rimer et versifier. Être poète, en revanche, était une autre affaire. Quant à la prose... « Quelle chose difficile ! » déplora Wilhelm dans une lettre à Toussaint Luca. « On réussit les vers bien plus facilement. » Toussaint était alors « dans une crise », il « mépris[ait] les vers, la poésie », attitude de jeune rebelle qui refusait le passage obligé par les maîtres et les genres canoniques. Wilhelm, qui l'admettait, préférait « travailler » et lire Balzac, Zola, Bourget, Tolstoï, Élémir Bourges².

Les deux jeunes gens se montraient contestataires, comme il est naturel à leur âge. Quand ils étaient encore en rhétorique, ils avaient composé un petit journal qu'ils faisaient circuler dans l'établissement pour 10 centimes payables d'avance. Ils l'avaient intitulé *Le*

1. Le dessin se trouve dans un « album » de dessins utilisé par Apollinaire entre 1893 et 1895 (coll. part.). Il est légendé « Schamyl, "Le second prophète d'Allah" » (voir P. Caizergues, « Guillaume Apollinaire : "Album" (1893-1895) », *Revue d'histoire littéraire de la France*, n° 3, 2003, p. 703).

2. Lettre sans date [1898] (GEC IV, p. 696).

Vengeur ou *Le Transigeant*, pour se démarquer du quotidien antidreyfusard d'Henri Rochefort, *L'Intransigeant*, et affirmer leur position dans l'Affaire. Depuis le milieu de l'année 1896, une partie de la presse et de l'opinion réclamait la révision du procès de Dreyfus et découvrait les soupçons pesant sur Esterhazy. De leur côté, les nationalistes se répandaient en attaques antisémites et les pouvoirs publics, autorités militaires en tête, refusaient de se désavouer. Mais en 1896-1897, l'affaire n'était pas encore tout à fait l'Affaire, c'est-à-dire la manière de bataille rangée entre dreyfusards et antidreyfusards déclenchée par « J'accuse... ! », la lettre ouverte au président Félix Faure publiée par Zola le 13 janvier 1898. Wilhelm était donc un dreyfusard précoce, comme l'étaient des Français que leurs origines, leur confession ou leur statut rendaient sensibles à la mise au ban de Dreyfus : des Alsaciens, comme le commandant Picquart et le vice-président du Sénat Scheurer-Kestner, des protestants comme l'historien Gabriel Monod, des juifs indépendants comme Bernard Lazare. Il nota pêle-mêle dans l'un de ses carnets les noms de Spinoza, de Barrès et du Juif errant, mais aussi de Balzac et de Zola, songeant probablement à *Gobseck* et à *L'Argent*, des références à *La Libre Parole*, que Drumont avait fondé en 1892, et à *La Gazette de France*, où Maurras avait commencé d'exposer son nationalisme intégral avant de fonder l'*Action française*¹.

Quand l'Affaire prit une dimension nationale, Wilhelm avait perdu sa tribune. Il voulut s'y prendre autrement. Un beau jour de février 1899, il se sentit d'aller provoquer Rochefort, qui séjournait dans sa villa de Monaco. Il aborda le journaliste, lequel était train de lire *La Libre Parole*, avec l'intention de le défier en brandissant son exemplaire de *L'Aurore*, le journal où il avait lu « J'accuse... ! ». Mais au moment crucial, le courage manqua au jeune effronté, qui se mit à balbutier bêtement :

[...] je le quittai maudissant cette maudite timidité qui m'empêcha de lui parler quand j'en avais une si belle occasion. Un autre que moi se serait bien amusé, je crois... Enfin, pour aujourd'hui, c'est assez [...] que vienne Souvarine, l'homme qui doit venir, le blond qui détruira les villes et les hommes. Que 1899 entende encore une voix comme celle de Zola et la Révolution est au but. Mais Picquart-Athéné, ils ne le lâcheront pas. Il est martyr, et tout en admirant Picquart-Athéné, je songe au mot de Proudhon : « Il n'y a qu'une espèce qui soit plus haïssable que les bourreaux, ce sont les martyrs². »

Il voulait changer les moeurs, changer le monde, se déclarait libertaire et antimaurrassien :

1. Cahier dit de Stavelot, f. 58. L'*Action française* fut fondée en 1897 ; la *Revue d'Action française*, créée en 1899, devint le quotidien *Action française* en 1908.

2. Ibid.

Idioties que l'esprit de race ce qui est bon est bon qu'il vienne de Paris ou de Pékin

Ch Maurras cuistre cagot pédant ingénieux sophiste style Barrès¹.

Il l'écrivit en prose, mais aussi en vers : « Pour être bonne / société donne du pain à tous les hommes / société tous les hommes ont droit au pain². » Le progrès délivrerait l'humanité et libérerait les femmes, comme dans les pays du Nord, où l'émancipation féminine était en marche³. Le féminisme de Wilhelm n'allait pas sans arrière-pensées à demi-avouées : et si l'égalité des sexes permettait de se débarrasser du fardeau de l'amour, né des différences abyssales entre hommes et femmes ? On faisait de la sorte, et très rationnellement, l'économie de la chasteté, de la culpabilité, de la frustration et de la domination : « Nyctor a écarté toute préoccupation amoureuse il satisfait un rut qui le pousse et respecte la liberté d'amour de la femme. » Wilhelm se rassurait et justifiait peut-être la conduite sa mère. *Nyctor ou le Puceau philosophe*, tel eût pu être le titre de son autobiographie⁴.

Le jeune anarchiste était encouragé dans ses idées progressistes par son journal préféré, *La Volonté*, syndicaliste et radical-socialiste, qui haranguait régulièrement la jeunesse. Wilhelm le lisait assidûment depuis la première livraison du 17 octobre 1897. Devenu sceptique, il avait désormais foi en l'art :

L'art en effet, se trouve essentiellement *communicatif*; mais du fait, aussi, qu'exclusif, j'adopte les termes. Diffusion à *qui veut*; par suite d'un retrait ou isolement, d'abord. À part quoi, l'instinct religieux reste un moyen offert à tous de se passer de l'Art, il le contient à l'état embryonnaire et l'art n'émane soi ou pur que distrait de cette influence⁵.

Telle était la réponse de Mallarmé à l'enquête d'Halpérine sur le rôle de l'Art, publiée dans *La Grande Revue* du 1^{er} mars 1899. Et le grand poète avait aussi déclaré ailleurs : « Je ne sais qu'une bombe, c'est le livre. » Wilhelm recopia consciencieusement tout cela dans son carnet, et plutôt deux fois qu'une. La religion ne l'intéressait plus guère que comme érudition : « En matière de religion la première cause du doute est souvent l'ennui surtout chez les jeunes gens⁶. » Il dressait la liste des différents ordres religieux, de la hiérarchie angélique, des conciles, des noms du Seigneur, des livres de la Bible. Il aimait le mystère, la puissance herméneutique et le pouvoir poétique

1. *Cahier dit de Stavelot*, f. 53 et 58. Voir M. Décaudin, « Autour de Stavelot... », art. cité, p. 6.

2. *Agenda russe*, f. 23 v° et 24 r°. Voir M. Décaudin, *ibid.*, p. 41.

3. « Mais les femmes s'en vont libres et n'ont pas tort » (*Po*, p. 845).

4. *Agenda russe*, f. 23 v°. Voir M. Décaudin, « Autour de Stavelot... », art. cité., p. 41.

5. *Carnet 1897-1900*, f. 63. Willard Bohn a retrouvé une autre copie de la réponse de Mallarmé à l'enquête de *La Grande Revue*. Elle est écrite sur une enveloppe à en-tête du Salon de lecture du Cercle des étrangers de Monaco (« Apollinaire au centre Getty », *Que vlo-ve ?, 4^e année, n° 4, octobre-décembre 1998*).

6. *Po*, p. 659.

des termes bibliques. « Tu ne feras point d'idole par tes mains, ni avec l'image de ce qui est dans *les étonnantes eaux supérieures* », dit le Décalogue, cité par Chateaubriand dans *Le Génie du christianisme*¹. Il écrivit des vers qui proclament les poètes hommes de l'avenir :

Au siècle qui s'en vient hommes et femmes fortes
Nous lutterons sans maîtres au loin des cités mortes [...]

Les poètes vont chantant Noël sur les chemins
Célébrant la justice et l'attendant demain²

Mais chez lui, les convictions côtoyaient les inquiétudes. Que lui réservait la vie ? Il espérait échapper au destin de cet Adrien Blandignère qui habitait le Carnier. Un original, qui vivait en faisant des acrostiches de commandes dans les cafés. « Candidat perpétuel à l'Académie française », il ne sortait « jamais sans avoir la poitrine constellée d'un nombre infini d'ordres étrangers de toutes sortes et de toutes nuances³ ». Il s'était fait une spécialité des célébrations et des vers de circonstances, sur une inauguration, une visite officielle, une élection, l'alliance franco-russe, grands sujets qui l'inspiraient. Il attendait la gloire comme le Messie.

Wilhelm voulait se faire un nom tout de suite. Il serait journaliste. Un jour, il prit sa plume la plus flatteuse et la plus séduisante pour proposer aux directeurs de *La Volonté* de devenir leur correspondant monégasque. Sa lettre resta sans effet. Le 24 octobre 1898, le secrétaire de rédaction du journal lui répondit que le poste était déjà pourvu et qu'on ne pouvait malheureusement donner suite à sa demande⁴. Adieu son nom aux côtés des autres signatures du quotidien, Gregh, Gourmont, Moréas. Les jeunes collaborateurs avaient plus de chance que lui, pauvre provincial inconnu ; Paul Fort avait déjà un nom, Laurent Tailhade aussi : Wilhelm recopia des vers de ce dernier dans son carnet. Le jeune homme se consola en changeant son dépit en mépris : « Elle a été bonne. [...] Maintenant *La Volonté* ne vaut plus rien et paraît le matin et depuis son apparition je prends *Le Journal du Peuple* anarchiste et dirigé par Sébastien Faure. Voilà. » Il mit ses espoirs dans sa tentative de « traduction esthétique » de la *Fiametta* : « J'essaie de traduire l'italien de Boccace en lui conservant en français sa saveur originale », précisa-t-il à Toussaint Luca. Dans l'un de ses cahiers, il nota pour lui-même : « Traduire l'œuvre le plus mot à mot possible de façon équivalente, en conservant les beautés et les défauts⁵. » Mais à Toussaint Luca, il confia : « Il est

1. Phrase recopiée dans le *Carnet 1897-1900*, f. 30 ; *passim* pour les listes. C'est Wilhelm qui souligne ; il recopie l'expression un peu plus loin dans un autre contexte.

2. « Les Poètes » (*Po*, p. 720).

3. « La Vie anecdotique », *Mercure de France*, 1^{er} août 1914 (*Pr* 3, p. 217-219).

4. Réponse retranscrite dans J.-J. Pauvert, *Apollinaire et Monaco*, *op. cit.*, p. 103.

5. Cahier dit de Stavelot. Voir M. Décaudin, « Autour de Stavelot... », art. cité, p. 9.

dans le prologue que je t'envoie deux phrases que je n'arrive pas à traduire de façon satisfaisante et tu me rendrais service en me les faisant traduire¹. » Le projet n'aboutit pas, mais Apollinaire trouva plus tard d'autres occasions de s'adonner à la traduction.

Malgré sa gaieté, malgré ses convictions et ses projets, le jeune homme se sentait souvent mélancolique et comme inassouvi. Peut-être entretenait-il son spleen pour le plaisir de se sentir souffrir et de faire des vers élégiaques. Il se tourmentait cependant. Certes, sa famille s'était quelque peu stabilisée. En 1897, probablement grâce à Jules Weil, Olga avait enfin quitté le Carnier pour s'installer de nouveau à Monte-Carlo, passage Barriera, au niveau du 32, boulevard des Moulins. De cette période favorable témoigne peut-être le poème non daté « Le Repas » : « Il n'y a que la mère et les deux fils² » dans une scène familiale joyeuse, sereine, ensoleillée, qui célèbre la chère et le plaisir de vivre. La page du manuscrit s'orne d'un dessin de femme en corset et en cheveux, sensuelle, le poing sur la hanche, qui suggère une tout autre intimité que celle d'un déjeuner familial³. Au verso, en marge de la fin du poème, se trouve une autre femme, habillée celle-ci, la taille marquée, les hanches larges, parée d'un immense chapeau. Impossible de dire si le voisinage du poème et des figures féminines est fortuit ou nécessaire, ni ce qui l'a inspiré, l'ambivalence maternelle ou les contrastes intérieurs du jeune homme. Dans un autre carnet, l'humeur du moment choisit ses citations : « *Perdido per desamor* », dernier vers de l'épitaphe de Chrysostome, trouvé dans le *Don Quichotte* (I, XIV)... « Notre amour sera grave ainsi qu'un dieu vieilli / Qui se croit éternel, et sent l'autel qui tremble » (Anna de Noailles)... « Ariane, ô ma sœur, de noble amour blessée »... Penché sur ses livres et ses feuillets comme un moine sur son grimoire, comme un saint abîmé en prière, le jeune homme sentait circuler la sève et le désir, sourdre la tentation du plaisir interdit : « Et je frissonne d'entendre en ma chambre derrière moi / Comme un bruissement de soie⁴ ».

Qui suis-je ? s'interrogeait-il comme font les jeunes gens à l'orée de leur vie. De quel frisson funèbre était-il parcouru en recopiant cette scène du *Petit Eyolf* d'Ibsen, où Allmers et Rita s'accusent mutuellement d'avoir désiré la mort accidentelle de leur enfant infirme⁵ ? Quelle sombre fascination l'invitait-elle à s'intéresser longuement à Gilles de Rais, et à noter les références des *Diaboliques* et de *La Philosophie dans le boudoir*⁶ ? En rhétorique, Wilhelm avait commencé à signer ses poèmes Guillaume Macabre. Toussaint Luca avait choisi

1. *ŒC IV*, 695.

2. *Cahier dit de Stavelot*, f. 21, et *Po*, p. 669-670.

3. *Les Dessins d'Apollinaire*, *op. cit.*, p. 51.

4. « Lecture » (*Po*, p. 714).

5. *Carnet 1897-1900*, f. 21-22.

6. Pour recopier ces références et les pages sur Gilles de Rais, Apollinaire réutilisa un ancien cahier d'écolier contenant le règlement de la Congrégation de l'Immaculée Conception (f. 14-22. Bnf, département des Manuscrits).

Jehan Locques. C'était bohème, provocateur, décadent comme savent l'être les adolescents qui croient avoir épuisé leurs possibles avant même de les avoir tous entrevus. Mais chez Wilhelm, c'était moins le manque d'imagination et d'expérience qui lui faisait préférer l'ombre à la lumière, et la délectation morose à la ferveur juvénile, que l'interrogation sur ses origines, que l'instabilité de cette vie marginale imposée par les occupations d'une mère contradictoire en laquelle les principes se mêlaient à la duplicité, et le despotisme à la licence. Quelle était sa noblesse et quel était son destin ?

Pendant le temps que je fus [au] lycée, malgré l'entourage, malgré l'air marin, je devins triste, rêveur, préoccupé. Comme je dormais fort peu et me relevais souvent la nuit pour me promener ou penser à une fenêtre du corridor, mes camarades m'appelèrent Nyctor et j'ai voulu garder ce nom nocturne¹.

Nyctor était le nom choisi par Wilhelm pour se raconter. Mais il en cherchait un autre, non pas un nom d'emprunt, de masque ou de guerre, mais un nom qui sonne et qui rayonne, un nom nouveau, un nom de poète : Guillaume Apollinaire. C'est ainsi qu'avant même ses vers il signa l'une de ses lettres à Toussaint Luca dans l'hiver 1899. De son dernier prénom il s'était fait un patronyme placé sous les auspices solaires et poétiques du fils adultérin de Zeus. Dans l'ombre mélodieuse du dieu musicien s'avance Hermès son frère, « voleur subtil, aux pieds ailés² », divinité des bornes et des carrefours, messager soufflant la ruse, le désordre et la violence. La palin-génésie ne rompt pas le fil de l'ascendance maternelle mais en dévie la boucle. Aux accents slaves et germaniques il préféra l'élégance latine et les résonances universelles, qui lui permettaient d'augmenter la beauté de la langue française, cette corde de sa lyre. Mais le temps n'était pas encore venu de devenir Guillaume Apollinaire. Pendant plusieurs années, il signa tantôt de son nom, tantôt de son pseudonyme, comme s'il hésitait et se cherchait toujours.

Un jour
Un jour je m'attendais moi-même
Je me disais Guillaume il est temps que tu viennes
Pour que je sache enfin celui-là que je suis³

Il essaya divers paraphes, scruta ses noms imprimés, les prononça mille fois, à voix haute ou pour lui-même, jusqu'à sentir la coïncidence attendue, jusqu'à ce que le nom dît parfaitement le poète. Il lui fallut beaucoup de temps, de travail et de détours.

1. *Pr I*, p. 1203.

2. *Pr I*, p. 151.

3. « Cortège » [1909] (*Alcools*).

Au début de 1899, en janvier peut-être, Olga fit ses valises pour tenter sa chance ailleurs. Jules Weil resta sur la Côte. En gare de Monte-Carlo, les Kostrowitzky jetèrent un dernier regard au kiosque agrémenté de parterres et de jeunes palmiers qui saluaient le flux et le reflux des visiteurs aux périodes charnières de l'année. Alors que les hivernants continuaient d'affluer, eux savaient que leur propre voyage était sans retour. Ici s'achevait l'enfance, c'était la seule certitude. Pour le reste, le hasard orientait toujours la vie :

Les jeux sont faits rien ne va plus
C'est ma destinée que je lis¹

Le train s'ébranla dans un crissement de roues. Au sortir d'un virage apparut l'horizon bordant la mer étale, « Ce flot méditerranéen / Que jamais jamais on n'oublie² ».

1. « Je me souviens de mon enfance », poème offert à Philippe Soupault en 1917.

2. Poème à Lou « Rêverie sur ta venue » (*Po*, p. 403).

Vers le Nord

1899

Entre Saône et Rhône

En provenance de Monaco, les Kostrowitzky quittèrent la ligne du PLM pour se diriger vers Aix-les-Bains, où Olga espérait se refaire au casino. Pour répondre à l'affluence, l'établissement ne cessait de s'agrandir et de s'embellir ; une opulence soigneusement pesée promettait au visiteur ébloui toutes les bénédicences. Les plafonds de la salle de jeu s'évasaient en larges coupoles enrichies de mosaïques dorées à la gloire du temps, de rosaces et de cartouches en stuc, où serpentait tout un enchevêtrement d'arabesques florales et aquatiques, dont la réalisation, due à l'artiste vénitien Salviati, fait aujourd'hui encore l'orgueil de la ville thermale. Mais la chance snoobaît la belle Olga, dont la bourse demeurait désespérément vide. À Aix-les-Bains, les pièces ne pleuvaient que sur les réclames et les cartes postales.

De ce bref séjour sur les bords du Bourget il reste peu de traces. L'élan des sommets avoisinants, la transparente luminosité de l'air, si peu semblable à la dense lumière du Midi, la neige que Wilhelm et son frère n'avaient peut-être jamais vue d'aussi près, rien ne subsiste dans les écrits du poète, sauf un court poème vespéral traversé de cygnes¹, et la transcription d'un fait divers, probablement tiré d'un journal local, recopié dans un vieil agenda russe périmé depuis sept ans : l'histoire d'une jeune femme « dans la dèche », conduite au commissariat avec sa complice pour avoir déménagé de son hôtel « à la cloche de bois² ». L'intérêt de Wilhelm pour cette anecdote n'est pas étonnant. En matière d'expédients, voire de grivèlerie, il n'était pas naïf. Que sa mère se fût efforcée de garder la face et d'éle-

1. Po, p. 510.

2. BnF, département des Manuscrits.

ver dignement ses fils ne l'empêchait pas de savoir son impécuniosité et de deviner ses astuces. La famille menait une vie précaire qui n'avait rien de picaresque. C'était sordide, angoissant, humiliant, et ça n'avait pas de fin. L'un des moyens de le supporter était peut-être d'en écrire quelque chose. C'est ce que fit le jeune homme quelque temps plus tard, en ébauchant une nouvelle sur ce thème¹. En 1900, peu après son retour de Stavelot, il en tira une pièce en un acte dans le vain espoir de gagner d'honnêtes subsides².

Olga quitta Aix-les-Bains pour Lyon, où elle aurait peut-être été entretenue par un riche soyeux³. Était-ce un curiste ou un joueur aixois ? « L'Amour puise aux sources bienfaisantes d'Aix-les-Bains », promettait l'allégorie de la verrière au casino. Quelques notes, souvenirs et témoignages épars nous livrent de menues informations sur la vie de Wilhelm à cette période. Amie d'Apollinaire à partir des années 1910, la femme de lettres Louise Faure-Favier, originaire du Forez, racontera qu'elle avait questionné le poète sur son séjour lyonnais. S'il taisait le nom du quartier où il avait habité, il semblait bien connaître la bourgeoisie lyonnaise ; il l'avait donc approchée ou fréquentée en quelque manière. Il connaissait aussi quelques expressions patoisantes, glanées dans son voisinage ou lors de ses promenades⁴. La ville ne paraît pourtant pas l'avoir beaucoup inspiré. Il n'évoquera pas cette parenthèse lyonnaise quand il résumera son itinéraire à James Onimus dans une lettre de juillet 1902, mais cette année-là, il publierá dans *La Revue blanche* un conte intitulé « D'un monstre à Lyon ou l'envie⁵ », qui narre le châtiment d'un soyeux fortuné, Gaétan Gorène, ainsi prénommé parce qu'il était né le jour de la fuite du pape Pie IX à Gaète ; et dix ans plus tard, il convoquera les anges de Fourvières et les fleuves confluents dans le poème « Vendémiaire ».

En 1899, quand l'errance urbaine provoquait en lui « des lassitudes profondes », le jeune poète entrat à la bibliothèque se reposer. Comme celle de Nice et comme toutes celles qu'il fréquenta par la suite, la bibliothèque de Lyon formait « une part importante de [s]es souvenirs de voyage ». C'était l'« une des plus agréables » parce que le jour y pénétrait « mieux que dans toutes les bibliothèques de Paris » ; elle lui devint un repère, puisqu'à la merci des pérégrinations maternelles il se sentait sans feu ni lieu ; sa propre bibliothèque tenait dans une valise. Il se sentait chez lui parmi les livres, « en famille⁶ », retrouvait de vieilles connaissances et en faisait de nouvelles, tel François Villon, découvert là-bas et désormais chéri. « Pourquoy es tu laron en mer ? » demande Alexandre au pirate Diomède, qui lui répond :

1. M. Décaudin, « De la Riviéra à l'Ardenne : 1899-1901 », *Apollinaire*, n° 3, Callipées, mars 2008, p. 13.

2. BnF, département des Manuscrits.

3. M. Décaudin, art. cité., p. 14.

4. Louise Faure-Favier, *Souvenirs sur Guillaume Apollinaire*, Paris, Grasset, 1945, p. 29-30.

5. *Pr 1*, p. 127 sq. Le pape Pie IX fuit Rome le 24 novembre 1848.

6. « Les Quais et les bibliothèques », *Le Flâneur des deux rives* (*Pr 3*, p. 34).

Mais que veux tu ? De ma fortune,
 Contre qui ne pui bonnement,
 Qui si faulcement me fortune
 Me vient tout ce gouvernement.

Langue de poète et de proscrit, belle langue française, tonalité douce-amère d'orgueil et de chagrin mêlée. Il est certain que ces vers du *Testament*, comme bien d'autres, touchèrent le jeune lecteur en sa transition lyonnaise¹ et inspirèrent durablement le futur poète d'*Alcools*. « Connaissez-vous mon cher Villon, Mademoiselle ? » demanda Apollinaire à la jeune voyageuse qui partageait son compartiment de train entre Nice et Marseille le 2 janvier 1915. Et Madeleine Pagès lui répondit par deux vers de la « Ballade pour prier Notre-Dame ».

Il en est pour qui les catalogues de bibliothèques et les bibliographies sont d'inépuisables motifs de rêverie. Les listes codées d'italiques, les litanies alphabétiques et chronologiques, les théories de ponctuations complexes et d'abréviations normées n'ennuient que l'individu dépourvu d'imagination. Tout jeune encore, Apollinaire se laissa saisir par le vertige des catalogues. Chaque référence était un univers qui s'offrait et un mystère en puissance. Que de noms aimés ou inconnus, de titres curieux, de vignettes gracieuses, de lieux tenus secrets ! Pour toutes les choses du monde, il y avait un livre, et parmi toutes ces choses, nombreuses étaient celles qu'un poète avait créées. Bien des choses n'existaient pas si elles n'avaient d'abord été imaginées par un poète.

Lyon offrit à son visiteur un tout autre répertoire : le Guignol Mourguet, qu'on jouait dans les castelets du quartier Saint-Georges et du quai Saint-Antoine. La marionnette lyonnaise rappelait au jeune homme de dix-huit ans les Giandougias et Pulcinellas de son enfance italienne. Mais à Lyon, les enfants et les familles n'étaient pas forcément les plus nombreux dans la salle, surtout quand les pochades de Guignol empruntaient à la satire politique et sociale ou tournaient au « drame médico-légal ». Ce personnage de canut bambochard et astucieux intéressera le poète toute sa vie ; Apollinaire en aimait la fantaisie, la franche gaieté, la finesse gauloise sans grossièreté. Il riait sans arrière-pensée devant les *Cyrano*, *Robert le Diable* et autres *Salammbô*, dont les poupées à gaine figuraient en les parodiant les héros des spectacles à succès. Alors le Carnaval entrait en scène et les pirouettes retournaient les valeurs. À seize ans, Wilhelm en avait déjà tiré parti dans *Un buveur d'absinthe qui a lu Victor*

1. Il existe dans une collection privée des pages de carnet d'Apollinaire remplies de ballades de Villon. On saura quels poèmes ont retenu l'attention du jeune homme quand ces documents reparaîtront (voir M. Décaudin, « Autour de Stavelot. Deux cahiers et un agenda », *Que vive ?, 3^e série, n° 21, janvier-mars 1996*, p. 45).

Hugo, une saynette illustrée de trois personnages de Guignol, qui parodie « La Prière pour tous » des *Feuilles d'automne*¹.

Le temps vint de repartir. Au mois d'avril, les Kostrowicki monterent à Paris.

Un printemps parisien

Olga descendit dans un hôtel de l'avenue Mac-Mahon, à deux pas de l'Étoile, son quartier de prédilection. La vie de la famille restait désespérément précaire. Jules Weil, qui avait rejoint Paris, partageait son sort. Solitude, pauvreté, incertitude taraudaient le jeune poète². Dans un cahier, il fit dire à un personnage :

Pourquoi ne suis-je pas né riche comme tant d'autres ? Pourquoi mon avenir se présente-t-il mystérieux, hermétique alors que les autres, fils de famille, ne voient dans leur avenir qu'une succession de fêtes, de noces, avec le gâtsme final à l'heure du mariage, tandis que moi... J'eus [sic] mieux fait au Lycée de bûcher mes maths, et d'essayer Centrale, de tâcher d'en sortir ingénieur, d'avoir une position assurée. Non, au lieu de travailler, j'ai fait des vers, j'ai eu des rêves, je me suis occupé de littérature, merde, merde³.

Pourquoi le destin avait-il jeté naguère les Kostrowicki sur les routes d'Europe ? Pourquoi la poésie avait-elle détourné le fils d'Olga des efforts ordinaires qui bâtissent une vie d'ordre, de mesure et d'habitude ? Aux pieds du jeune homme, Paris déployait ses fastes moqueurs et miroitait de tous ses possibles. Se pouvait-il que Guillaume Apollinaire fût mort-né à dix-huit ans ? Heureusement, le printemps de son âge l'entraînait à découvrir la ville où vivaient ses écrivains, où d'autres avant lui étaient venus à la rencontre de leur renommée. Le hasard n'était pas toujours fatal, il fallait s'en faire un allié ; une rencontre pouvait tout changer, l'essentiel était de rester attentif.

Wilhelm quittait les hauteurs de l'Étoile et partait à l'aventure : « après 5 heures du soir », ses pas le ramenaient au bord de la Seine pour « fouiller le long des quais dans les boîtes de bouquinistes ». « Chaque jour », se souvint-il en 1910, « je me figurais rencontrer tel ou tel poète que j'aimais, tel prosateur que j'admirais, tel doctrinaire

1. Apollinaire, *La Poésie perpétuelle*, p. 19, et *Pr 3*, p. 1005-1006.

2. Il tenta vainement de trouver un emploi, comme en témoigne un brouillon de candidature rédigé dans l'*Agenda russe* (f. 76) : « Je viens de lire aux petites annonces du journal que vous cherchez un secrétaire ayant belle signature. Je ne sais si je satisfait à la condition requise, en tout cas je me propose. J'ai dix-huit ans, je sors du collège et n'ai encore été placé nulle part. [...] je parle l'allemand et l'italien [...]. »

3. Cité par M. Décaudin, *Le Dossier d'« Alcools »*, Genève, Droz, 1996, p. 19. Ce fragment, difficile à dater, pourrait aussi avoir été écrit entre l'hiver 1899 et le milieu de 1901.

que je détestais¹ ». Quand le crépuscule fondait les formes et les silhouettes, il croyait voir Jean Moréas et suivre Henri de Régnier, dont les portraits illustraient ses revues préférées. Aux heures incertaines où le rêve et la réalité se confondent, les grands auteurs semblaient sortir de leurs boîtes et s'incarner dans les passants. Wilhelm repéra un habitué des quais :

Les premiers temps que je le vis, je ne nommais pas l'inconnu, mais je l'appelais : le Fabuliste, le comparant à La Fontaine duquel je me figurais qu'il avait les allures.

Un soir où, avant la tombée de la nuit, tel qu'un Alceste paré de ses rubans et prêt à s'assombrir, le ciel, un peu nuageux, avait par places des bandes vertes, je vis le fabuliste inconnu, le promeneur philosophique, l'amateur de livres et de spectacles dans la rue, regardant vers ce ciel délicat.

La première étoile apparut distincte, mais brillant à peine, l'inconnu fit un geste, puis s'en alla, marchant très vite. Son geste ?... Je crois bien qu'il avait envoyé un baiser à l'étoile.

Aussitôt, je nommai l'inconnu. Il devint pour moi : Remy de Gourmont.

C'était lui-même qu'intéressaient toutes les choses : les bêtes et les astres, les livres et les rues, l'humanité et l'amour qui émeut toute la nature.

Rêve éveillé, faux souvenir, qu'importe... L'auteur d'*Une nuit au Luxembourg* et des *Promenades littéraires* apparut sur le pont des Arts à partir du moment où le poète le nomma et le dit son semblable. Entre chien et loup, les hasards sont propices aux métamorphoses ; les quais eux-mêmes devinrent une « délicieuse bibliothèque publique² » à ciel ouvert, piquant la curiosité du flâneur.

Devant le pont des Arts se dressait la coupole de l'Institut ; dans son ombre se carrait la bibliothèque Mazarine, où Wilhelm passait le reste de son temps à explorer ses domaines préférés. Il poursuivait ses recherches dans la littérature médiévale :

∞ Roman fait et composé à la perpétuation des vertueux faits et gestes de plusieurs nobles et vaillants chevaliers qui furent au temps du roi Artus, compagnons de la table ronde, spécialement à la louange de Lancelot du lac, Rouen, Gaillard le Bourgeois 1488, in folio, velin jaspé, la 1^{re} et la 2^e partie seulement — réserve — 490 xv^e s. —

∞ Histoire de Raymondin et de Mélusine, roman tiré du latin de Jean d'Arras... in f° parchemin... — Réserve — Vitrines — 1284 xv^e s. —³

1. Pr 2, p. 1044-1045, de même que les citations suivantes. Le texte a d'abord paru sous le titre « Remy de Gourmont » dans la série « Contemporains pittoresques » de la revue *Les Marges* (février 1910). Apollinaire en donna une version remaniée et complétée sous le titre « À propos des croquis de Raoul Dufy d'après Remy de Gourmont », pour servir de préface au livre de Gourmont *Des pensées inédites*, dont la parution aux éditions de La Sirène sera retardée jusqu'en 1920.

2. Pr 3, p. 34.

3. Cahier 1897-1900, *passim*.

Roman de la Charrette, Romans d'Alixandre, Les Quatre Fils Aymon, Carnmina Burana, dont la frénésie érotique l'enivrait, histoires de la magie... Lut-il tous les ouvrages dont il relevait les cotes et recopiait des pages dans son cahier ? Peut-être pas, mais les titres à eux seuls lui donnaient à rêver, comme des germes qui ne demandent qu'à s'épanouir en contrées luxuriantes. La plupart du temps, Wilhelm parcourait les volumes pour glaner une anecdote, un épisode, un personnage. La fée Morgane apparaissait par mille détours parcheminés dans son castel du Mont Gibel. Des forts volumes surgissaient plusieurs avatars de Messire Gauvain et de l'Enchanteur Merlin... « Gauvain ne vit pas Merlin sous le buisson d'aubépine ».... Tous venaient peupler un univers mental rythmé des ritournelles trouvées dans les compilations, « *bellissime canzonette* » de 1622, vaudevilles et airs à danser du XVIII^e siècle, poèmes des bardes bretons. Un univers pétri de noms propres aux consonances enchanteresses — Saigremor, Urien, Château de Landemor, monstre Chapalu, tête de chat, pieds de Dragon, corps de cheval et queue de lion —, ponctué de citations charmantes : « Gauvain est aimé de toutes les demoiselles même de celles qui ne le connaissent pas ».... Quand le désir le tourmentait, le jeune solitaire demandait discrètement en magasin des livres connus pour soulager les ardeurs des érudits courbés sur les incunables : *Mémoires de Casanova* en 6 volumes, *Instruction pour les jeunes filles*, piperies, pièces libres (Londres, MDCCXLIV), *Catalogue des fableaux, chansons, facéties, ouvrages galants de la bibliot. Viollet-le-Duc...*

Flâneries et lectures paraient la pauvre vie du jeune marginal de durables prestiges. Mangeait-il toujours à sa faim ? C'est peu probable. Olga réglerait-elle son terme ? Il est permis d'en douter. Un beau jour, elle repartit brusquement, pour la Belgique, ses fils dans son sillage. Jules Weil les avait précédés en éclaireur.

Une saison en Ardennes

Quand il se présenta un jour de la fin juin 1899 dans la petite bourgade de Stavelot, non loin de Spa, dans les Ardennes belges, Jules Weil attira tous les regards : il « éblouissait par sa mise recherchée, son chapeau melon couleur feuille morte et les nuances suaves de ses chemises de soie », se souviendront des témoins dans les années 1930¹. Le compagnon d'Olga n'était pas à court de ressources quand il s'agissait de faire illusion. Il s'installa chez Constant, 12, rue Neuve, en se déclarant officier français en congé et grand voyageur. Les Stavelotains crurent sans arrière-pensée qu'il était un véritable homme du monde, soucieux de tranquillité, et modeste

1. Christian Fettweis, *Apollinaire en Ardenne*, Bruxelles, Librairie René Henriquez, 1934, cité par M. Décaudin, « De la Riviéra à l'Ardenne... », art. cité, p. 16.

avec ça, puisqu'il avait préféré la pension du charcutier-restaurateur au confort de l'hôtel d'Orange recommandé par le Baedecker. Quant à Constant, il se frotta les mains dès que son client annonça qu'il attendait ses deux « neveux » pour l'été. On se mit d'accord sur 3 francs par jour et par personne « sans les extra ». Constant pensait profiter de l'aubaine — c'était 50 % de plus que le tarif ordinaire — et, pour couper court à toute discussion, ne réclama pas d'acompte, ce dont son client se garda bien de parler.

Jules Weil accueillit ses « neveux » à la mi-juillet. Quelques jours plus tard, prétextant des affaires à régler, il prit courtoisement congé de son hôte. Il reviendrait bientôt chercher les jeunes gens et, bien entendu, s'acquitterait de la totalité de leur séjour. Puis il s'en fut rejoindre Olga, sans la moindre intention de revenir jamais à Stavelot. Sa compagne était arrivée à Spa aux alentours du 18 juillet pour confier une nouvelle fois son sort à la roulette. Les autorités l'avaient enregistrée sous le nom d'*« Olga Kostrowsky »*, hôtel de la Clef d'or, rue de l'Hôtel-de-Ville¹, tandis que la gazette *La Saison de Spa* comptait, à la date du 19 juillet, « de Kostrowitzky Olga, rentière, Paris », au nombre des nouveaux estivants². Comme Aix-les-Bains, la ville de Spa avait fondé sa réputation sur le thermalisme, les établissements de jeu, les festivités et les divertissements. Depuis des siècles, on affluait de l'Europe entière pour y prendre les eaux. Villégiature prisée, la petite cité se modernisait d'année en année. Dans ses parcs et jardins, elle faisait fleurir des structures de fonte et de métal. Au détour des galeries et des pavillons roucoulaient des jets d'eau et des fontaines aux vertus bienfaisantes. La collégiale Saint-Remacle, monumentale et flambant neuve, recueillait les dévotions des malades et des bien-portants. Arrivée au cœur de la saison spadoise dans le flot d'une cinquantaine de personnes, Mme de Kostrowitzky espérait peut-être passer inaperçue. Or elle se vit refuser l'accès aux Cercle des étrangers. Peut-être s'était-elle déjà « brûlée » lors d'un précédent passage, quelques années auparavant. À moins qu'un mouchard ne l'ait reconnue pour l'avoir déjà vue à l'œuvre à Monaco, ou que le casino de Spa ne fût en possession d'une liste noire donnant son nom et son signalement. Elle se fit photographier durant son séjour. Sous l'auréole emplumée de l'immense chapeau, sa chevelure bouclée au fer semble avoir un peu éclairci. Ses traits sont plus accusés, plus anguleux, plus larges aussi, soulignant le nez droit et saillant. Sa bouche fermée semble s'être encore affinée. Elle a toujours fière allure mais elle n'est plus la jeune femme sombre et vénéneuse de Bologne³. Elle

1. Maurice Piron, *Guillaume Apollinaire et l'Ardenne*, Bruxelles, Jacques Antoine, 1975, p. 23, n. 13.

2. Cité par M. Décaudin, « De la Riviéra à l'Ardenne... », art. cité, p. 15. *La Saison de Spa* publiait chaque semaine, entre le 1^{er} mai et le 31 octobre, « la liste officielle des Étrangers, les programmes des concerts du Parc et du Casino et tous les renseignements concernant les festivités de saison ».

3. *Passion Apollinaire*, p. 44.

a aujourd’hui quarante ans. « Mal famée dans l’opinion publique » ou « de nature à produire le scandale¹ », elle est indésirable au casino. Jules Weil n’eut apparemment pas plus de chance. Le 25 juillet, le couple quitta les lieux pour Ostende.

À 25 kilomètres de Spa, Wilhelm et Albert vaquaient dans Stavelot. Observant ses pensionnaires du deuxième sur rue, Constant devait se demander si c’était du lard ou du cochon. Certes, ils avaient de bonnes manières et s’exprimaient dans le français châtié des personnes bien éduquées. C’étaient des Russes, n’est-ce pas ? On ne savait pas dire, mais on avait entendu que c’étaient de riches barons. Pourquoi se fier aux apparences ? Le grand ne changeait jamais de complet, le plus jeune portait son sempiternel costume marin, mais on était peut-être radin chez les Russes... Les riches ne sont pas toujours les plus soignés, c’est pour ça qu’ils sont riches, non ? Ils savent compter. Tout de même, on en voyait à Spa des Russes, ils n’avaient pas cette mine de baron déchu... Comment s’appelaient-ils déjà ? Quel nom ! Allez prononcer tant de lettres à la fois... Les langues allaient bon train dans les ruelles pavées du bourg. De blouses bleues en tabliers fleuris, des bords de l’Amblève à la route de Trois-Ponts, tout le monde s’accordait à trouver ces deux personnages singuliers. Mais on ne s’en méfiait pas. Leur oncle, par contre, un type antipathique celui-là. Évidemment, ils n’étaient pas très causants, mais ils étaient polis ; le grand, surtout, semblait s’intéresser à la vie d’ici... On aurait bien le fin mot de l’histoire.

Contrairement à son frère, qui préférait les promenades solitaires, Wilhelm se mêlait volontiers à la vie stavelotaine tout en décourageant les curiosités importunes. La petite ville avait ses habitudes et ses coteries. Forte d’à peine 5 000 habitants, elle ne comptait pas moins de cinq sociétés musicales : L’Émulation, L’Orphée, L’Harmonie, La Bourgeoise et Les Artisans réunis. Les notables catholiques fréquentaient une brasserie qui répondait au nom paradoxal de Cercle ouvrier, fondée par les patrons tanneurs qui se fournissaient à Malmedy, la grande rivale de Stavelot. Ils ne mettaient jamais les pieds au café des Brasseurs, place du Vinâve, ouvert en 1898 par les brasseurs stavelotains Lhoist². De son côté, la pension Constant-Lekeu accueillait les séances hebdomadaires du cercle littéraire La Fougère, fondé en 1896-1897 par la section dramatique de La Bourgeoise³. Dans une atmosphère sérieuse et tempérante, les participants disaient des vers, jouaient de la musique et répétaient des spectacles. Une fois la séance levée, ils avaient le droit de se détendre à grand renfort de bières et force pékets — l’alcool local, clair et dense, sec comme un coup de trique, « la plus vulgaire eau-de-vie de grains, à laquelle [...] on donne par euphémisme le nom de

1. Selon les termes du règlement intérieur du casino de Spa (M. Piron, *op. cit.*, p. 24).

2. M. Décaudin, « De la Riviéra à l’Ardenne... », art. cité, p. 17 et 21.

3. M. Piron, *op. cit.*, p. 28.

genièvre¹ ». On dansait, on jouait aux cartes, on blaguait jusque tard dans la nuit. Le jeune poète, qui rêvait encore de bohème parisienne et de gloire littéraire, ne pouvait s'empêcher de trouver un peu ridicule la componction des commensaux, tel ce « sieur Albert Auguste », bibliothécaire du cercle, qui récitait du Coppée d'un air pénétré. Il se plut à composer un poème pour brocarder gentiment la digne assemblée :

LE CERCLE « LA FOUGÈRE »
Littéraire et stavelotain

Air : *À Ménilmontant*

Les braves Stavelotains
 S'embêtant soirs et matins
 Fondèr'nt un cercl' littéraire
 De la fougère
 Mais en fait d'littérature
 Il n'y en pas plus qu'au
 Congo que dans la nature
 Qu'à la cascad' de Coo

On essaie d'poétiser
 La couqu'lard les ch'veux frisés
 La cultur' des pomm'de terre
 À la fougère
 On prend quelques jolies filles
 On leur donne un p'tit bécot
 Puis l'soir on va-t'en famille
 À la cascade de Coo [...]

Il n'affichait cependant ni hauteur ni mépris. Il laissa même le souvenir d'un garçon agréable, fantaisiste, un peu moqueur, mais fort susceptible si l'on se gaussait de ses vêtements ravaudés. Il désirait paraître à son avantage. Aux réunions de La Fougère se rencontraient d'avenantes jeunes filles, peu farouches, auxquelles il était facile de voler des baisers. Le cercle était fréquenté par les trois sœurs Dubois, filles des cafetiers de la place du Vinâve. Plus que Jeanne et Irma ses cadettes, c'était Maria, la vedette de la troupe théâtrale de La Fougère, qui faisait soupirer le pseudo-baron russe². Une jolie brune, plus fine que ses sœurs, dont les tenues colorées avaient la grâce. Le ruban noir à son cou lui faisait un col de cygne. Quand elle vous regardait franchement de son regard soyeux, elle vous touchait au cœur. On la voyait passer avec son galant, le soir, quand on prenait

1. « Que vlo-ve ? », *L'Hérésiarque et Cie* (Pr 1, p. 149).

2. Maria (1881-1919), Irma (1882-1942) et Jeanne (1886-1915) Dubois. Voir la généalogie établie par Gilbert Déthier, « Acrostiches et autres », *Que vlo-ve ?, 4^e série, n° 9, janvier-mars 2000*, p. 11.

le frais sur le pas de la porte en compagnie des voisins. On trouvait charmants les madrigaux qu'il lui adressait et dont elle ne faisait pas mystère. D'ailleurs, il versifiait bien, il avait composé de jolis acrostiches pour plusieurs filles du pays, Élodie et Louise Daron, Alice et Henriette Job les filles du boulanger, Émeline¹, et pour les jeunes couples comme Marie et Émile. Maguerite Constant, la fille de l'aubergiste, lui demanda un jour d'écrire dans son album. Comme elle était promise à Antoine Chock, le jeune poète leur composa à chacun un poème acrostiche. Il les berça de présages ambigus :

Mariez-vous un beau jour tendre et calme et bleu,
Amour s'en vient et vous sourit : arrêtez-le !

disait-il à Marguerite ; ce seront « frais baisers à saveurs de myrtilles / Et de fraises des bois, de raisins écrasés ». Mais sur ce bonheur planent de sourdes menaces et de ténébreux oracles. Quand l'amant parle d'amour, l'amante lui répond : « On prétend qu'on en meurt. » Ainsi se clôt le poème. Au jeune Antoine, le poète demanda de prendre garde aux fées et de leur faire bonnes grâces. Son poème, lui assurait-il, conjurait le mauvais sort :

Tous mes vers seront bons, si chacun vous inspire
Et la vertu si rare et le bien et l'honneur²

Ces bluettes de circonstances étaient gentilles, peu serviles, au demeurant agréables. Wilhelm s'y pliait avec grâce, et se défoulait dans ses carnets en rimant le conformisme local : « Parmi le tan et le plantain / Et les ruines légendaires », les bons bourgeois stavelotains sont « puceaux [...] / Jusqu'au mariage c'est l'us³ ». Il dessinait des caricatures priapiques qui se souvenaient des gravures de Callot, des récits de Rabelais et, sans doute, des masques de la Confrérie stavelotaine des Blancs Moussis, à l'appendice nasal turgescent.

Avec Maria — ou Mareye, ou encore Mareï, comme on disait en wallon — c'était autre chose, c'était plus sincère. Wilhelm l'emmenait en promenade. Éitant la cascade de Coo où les visiteurs se pressaient pour voir l'Amblève rouler son écume entre deux crevasses élargies au siècle précédent, ils montaient à la Pierre du Diable. La brise faisait trembler la cime des arbres, des branches craquaient dans les sous-bois, les frondaisons dégouttaient dans leur clepsydre végétale. Les jeunes cœurs en émoi sentaient vibrer dans l'air tout le mystère de la contrée. Le diable emporta cette énorme pierre pour la précipiter sur Stavelot. Mais Dieu envoya un rêve à saint

1. *Po*, p. 843-844, pour Élodie, Louise et Émeline.

2. Claude Debon, « Un carnet retrouvé à Stavelot : deux acrostiches d'Apollinaire », *Apollinaire*, n° 1, Calliopées, mars 2007, p. 41-45.

3. *Po*, p. 717.

Remacle. Le fondateur de l'abbaye prit son âne et chargea sa charrette de vieilles chaussures. Quand il rencontra le diable sur la route, ce dernier lui demanda si Stavelot était encore loin. Le saint homme lui montra toutes les chaussures qu'il avait usées pour venir de la ville. Découragé, le diable abandonna la pierre le long du chemin et quitta les lieux. Nichés dans une anfractuosité de la roche, parmi le lichen et la mousse, les amoureux murmuraient. Le poète s'épanchait. C'était la première fois que l'amour l'inspirait ainsi, qu'une femme lui offrait de cultiver ce lyrisme amoureux qu'il porterait à son point de perfection. C'était un lyrisme sensuel mêlé de mélancolie, qui puisait aux sources classiques mais faisait entendre sa propre musique, une chanson qui sourdait naturellement, comme sourd le ruisseau dans les tourbières des Fagnes, parmi la fougère et le genêt... « Dis-le-moi mon amour est-il vrai que tu m'aimes »... Un refrain qui enflé comme bouillonnent les fontaines sylvestres qu'on nomme ici « pouhons »... « Dis-le moi mon amour est-il vrai que tu m'aimes / Car je veux si c'est vrai le crier dans la nuit¹ »... Un blason d'autrefois pour une fille d'aujourd'hui, un éloge qui devait toucher, séduire et flétrir :

Ma chérie, oh ! j'aime ta voix [...]
 Ta voix de cloche cristalline [...]
 J'aime tes yeux où je me vois
 Tes yeux qui sont de l'eau qui rêve [...]
 Ta bouche que tu livres à tous
 Je t'aime et j'adore tes lèvres
 Ton corps délicat comme un Sèvres [...]
 Tes cruelles lèvres sanguines [...]
 Je voudrais ton corps charmant [...]
 Ton corps blanc et pur comme aube
 Que tu gardes pour ton amant².

Mareye recevait les hommages sans céder. La jolie brune était prodigue en baisers mais son cœur voyait plus loin. C'était avec d'autres garçons qu'elle allait danser la maclotte, la contre-danse sautillante la plus populaire dans la région. L'amoureux transi fantasmait dans ses carnets :

Les aisselles aux toisons sombres
 L'autre, plus bas, qu'en les ombres
 jusqu'à ce qu'en volupté tu sombres
 Je lécherai de mon mieux³

1. « Mareï » (*Po*, p. 514).

2. *Po*, p. 841.

3. C'est ainsi que se termine le poème précédemment cité au f. 39 *Cahier dit de Stavelot*. La version de la Pléiade en est amputée (M. Décaudin, « Autour de deux cahiers... », art. cité, p. 15).

Mareye marivaudait, faisait des serments sans suite. Le prenait-elle pour un niais ? Elle était comme toutes les autres... « Les femmes mentent mentent¹. » Il soupirait mais ne désarmait pas, feignait la légèreté. Peut-être sa courtoisie aurait-elle raison des résistances de la belle et des gars du pays ? « Mon amour si tu veux nous irons par les sentes »... Certains jours, les deux amis quittaient la Pierre du Diable pour descendre vers l'Eau rouge courant dans les ajoncs jusqu'à Francorchamps. Puis ils allaient scruter l'Amblève, au nom doux et caressant, bordée d'aunes, dont les fonds soyeux recélaient des perles sombres. En pensée ou en paroles, le poète paraît sa belle de ses vers choisis... « Oui je veux vous aimer mais vous aimer à peine² »...

Au cours de ses longues promenades solitaires, le jeune poète revenait souvent seul au bord de la rivière, le cœur plein de chimères et de chagrins ; la solitude lui pesait. Il se lassait parfois de ce paysage bistro hanté des vestiges de son ancienne splendeur. Qu'attendre d'un tel endroit ? Une abbaye en ruine, maintes fois détruite et reconstruite, fondée au VII^e siècle, agrandie, cinq siècles plus tard, par le prince-abbé Poppon, saccagée par les révolutionnaires ; un pays démembré à la chute de l'Empire par le congrès de 1815, comme le fut la Pologne ancestrale, devenu le confin d'une nation jeune et fragile ; une région rurale, plus que bucolique, où l'horizon ondoyait parmi les bois, les sapinières et les landes austères. Un peu loin, là-bas, presque à portée de main, c'était déjà la Prusse et, dans son giron, Malmedy, cédée en 1830. Il y avait « des poteaux noir et blanc, sable et argent, couleur de nuit, couleur de jour, sur toutes les routes³ ». Depuis Bismarck, le Reich ne cessait de s'étendre. Qui pourrait le contenir ? Une cinquantaine de kilomètres au sud commençait le grand-duché du Luxembourg. La région de Stavelot était un pays de frontières curieusement isolé. Le chemin de fer y conduisait par la ligne reliant Verviers et Pepinster à Troisvierges et Luxembourg ; en provenance de Liège, il fallait changer à Trois-Ponts et, pour se rendre à Malmedy, prendre la diligence. Un monde séparait Stavelot de Spa, dont les plaisirs rappelaient la vie brillante de la Côte d'Azur.

Sur ces terres où voisinaient le français et l'allemand, le wallon survivait comme une tradition, ou plutôt comme la résurgence sonore et colorée d'un monde très ancien.

Vinez, Marèye, i lût l'baîté,
Oyez-ve les râskignons chanter

1. *Po*, p. 511.

2. *Cahier dit de Stavelot*, f. 37 (M. Décaudin, « Autour de Stavelot... », art. cité, p. 16). Apollinaire se servira de cet alexandrin ainsi que de la maclotte dans le poème de fin d'amour « Marie », commémorant sa récente rupture avec Marie Laurencin (1912).

3. *Pr 1*, p. 148.

Avâ totes les prairêges ?
 On ode les rôses qui sont florèyes ;
 ' fait paluûle di tot costé,
 Vinez Marèye !

C'est la première strophe du poème « Marèye », composé en wallon par Bailleux en 1856. Wilhelm la recopia entièrement dans son cahier, avec d'autres pièces. Il l'avait trouvée dans la feuille liégeoise *Li S'priche (Le Jet)* du 1^{er} septembre 1898¹. À Malmedy habitait un musicien et compositeur du nom d'Henri Dehez, qui publiait des ouvrages de défense du wallon. On encouragea le jeune poète à lui rendre visite. Ce fut chose faite dans le courant de septembre. Intéressant personnage que ce Dehez, il était aussi imprimeur, facteur de piano, etc. Il offrit à son visiteur une livraison du *P'tit Lîgeois*, un exemplaire du *Clabot (Le Grelot)* et un *Système d'orthographe pour le wallon malmédien avec l'exposé de sa phonétique*, étude écrite par l'abbé Pietkin pour faire pièce à la tutelle germanique de son pays natal². Mais Wilhelm s'intéressait davantage à la poésie du wallon qu'à ses qualités identitaires. Il prit des notes sur la forme de circonstance qu'on nommait « pasquête », et sur le « crâmignon », qu'on chantait pour accompagner la danse. Le parler local, qui lui rappelait l'ancien français, le frappaît par l'étrangeté de sa graphie pleine d'accents et par sa syntaxe singulière : « on ne se tutoie pas », « la négation (nenni) a souvent le sens de l'affirmation ; (nôna) est toujours négation³ ». Le poète y prit garde quand il voulut rimer en wallon pour la jolie Mareye :

Mi crapaute, ji v'sainme et vos l'sépez, Marèye. [...]
 I fat todis m'warder, divins vosse p'tit cour ;
 Elle est triste li vëïe, i fot qu'noste Amour mourt⁴ !...

Malgré les maladresses et les erreurs, il se montrait plutôt habile à imiter le rythme et les tournures de la poésie régionale⁵ : « I fât todis warder Guyame en vosse cour⁶ ». Il cherchait à s'incorporer la chair de cette langue qui chantait si bien le climat du pays et l'esprit de ses habitants. Il en fit le sel du conte qu'il écrivit à Stavelot et publia à Paris en 1903 : « Qu'vlov' ? » (prononcez « ku vlof »), qui porte le nom de son héros, le musicien Poppon Remacle Lehez, dit « Qu'vlov' ? c'est-à-dire : *Que voulez-vous ?* », et surnommé « *Li bai*

1. *Cahier 1897-1900*, f. 66.

2. M. Décaudin, « De la Riviera à l'Ardenne... », art. cité, p. 18-19.

3. *Cahier dit de Stavelot*, f. 16, in M. Décaudin, « Autour de Stavelot... », art. cité, p. 21.

4. « Mon amie, je vous aime et vous le savez, Marie [...] / Il faut toujours me garder, dans votre petit cœur / Elle est triste la vie, il faut que notre Amour meurt !... » Cité par M. Décaudin, « De la Riviera à l'Ardenne... », art. cité, p. 18-19.

5. « Il faut toujours garder Guillaume dans votre cœur. » Voir « Les Wallonismes de Guillaume Apollinaire », in M. Piron, *Guillaume Apollinaire..., op. cit.*, p. 75 sq.

6. Cité par M. Piron, *ibid.*, p. 64.

valet (le beau garçon) », « né prussien à Mont, lieu appelé Berg en allemand et situé près de Malmédy¹ », dans les Hautes-Fagnes. Plus encore que son compère Guyame, poète gueusant doué d'ubiquité, Qu'vlov' ? est déguenillé, soiffard et querelleur. Il tue le *babo*, « c'est-à-dire le coyon, ouvrier tanneur de Malmédy », au cours d'un combat cruel qui sera sa gloire et sa perte. Comme aux personnages et au cœur sanglant du récit, il revient à cette langue étrange et pittoresque d'opérer la fusion du réel et de l'imaginaire, en laquelle André Breton verra la formule même du surnaturalisme². Une opération alchimique héritée de Nerval, où la rudesse ardennaise remplace la douceur du Valois, l'ivresse violente les visions vaporeuses et les instincts brutaux la recherche amoureuse.

Le jeune Apollinaire se laissait charmer par cette région septentrique si différente de son Sud natal. L'Italie et la Côte d'Azur rayonnaient de couleurs impétueuses jaillies des secrets de la mer et de l'insolence du ciel. À Stavelot, la lumière adoucissait les formes que la brume crépusculaire fanait et fondait ; les tons se déclinaient en brun et camaïeux, l'air piquait dès la fin du mois d'août. Ce paysage, où gémissait toujours le vent, répondait à son tourment, le cultivait, l'épousait :

Tant de tristesses plénières
 Prirent mon cœur aux fagnes désolées
 [...]
 La vie s'y tord
 En arbres forts
 Et tors
 La vie y mord
 La mort
 À belles dents
 Quand bruit le vent³

À Stavelot, le jeune poète sentait partout les mythes et les légendes lues dans les livres ; ils prenaient diverses formes, vaste lande, blanche bruyère, chanson populaire, craquement des aunes « emmantelant » l'Amblève. Quand il laissait aller sa plume, le rêveur plongeait dans un monde archaïque peuplé d'anciennes croyances, dans une époque où le catholicisme ne s'acharnait pas encore sur les superstitions, où le rationalisme ne quadrillait pas encore l'enchevêtement merveilleux des phénomènes naturels et des récits que les hommes font pour les apprivoiser.

1. *Pr 1*, p. 148 sq. Le texte de la Pléiade, qui reprend l'édition originale de *L'Hésiarque et Cie* (1910), francise la graphie du patronyme en « Que vlo-ve ? ». Sur les différentes graphies et la prononciation, voir M. Piron, *op. cit.*, p. 88-92.

2. *Les Pas perdus*, *Oeuvres complètes*, t. I, éd. de Marguerite Bonnet, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1988, p. 208.

3. « Fagnes de Wallonie » (*Po*, p. 370). Apollinaire ne publia ce poème qu'en 1915.

Se sont évanouis les fées et les démons
 Quand jadis en l'étable est venu Saint Remacle
 Et les moines ont fait ce si triste miracle
 La mort des enchanteurs et des gnomes des monts¹

Le Progrès prit plus tard le relais des vieux moines et des princes-abbés. La Révolution les chassa et confisqua leurs biens. Ils se réfugièrent non loin de Stavelot, à Lodomez, sur la colline, où ils fondèrent en 1794 une lignée de « papes » laïques, dont le dernier, Antoine Hurdebise, venait de prendre la tiare en 1897. Mais on croyait de moins en moins aux prodiges dans les parages. Les esprits forts démythifiaient les histoires anciennes pour les renvoyer au folklore. Tenez, les perles, dont on disait naguère qu'elles venaient des elfes de l'Amblève, de simples moules les fabriquaient, des « mulettes », précisément, qui devenaient rares d'ailleurs ; les bijoutiers de Spa en étaient très demandeurs.

Pourquoi les elfes n'existeraient-ils pas ? Ils troubulent l'eau « qui rêve ».

Quand un chercheur s'en vient. Mais lorsque [un] pâle amant
 Ému vient demander la perle en l'eau dormant
 Un elfe la lui donne et quand il part l'incante
 Afin que l'aime aussi sa dédaigneuse amante²

L'Amblève a des vertus méconnues du profane ; certaines sont dévoilées aux mourants, comme à Qu'vlov' ? qui, passant dans l'autre monde, « connaît que l'Amblève communique souterrainement avec le Léthé, puisque ses eaux font perdre connaissance³ ». La légende ne le dit pas mais le poète l'a trouvé, son conte le lui a dicté. Quand le voyageur aux pieds blessés

Va parmi les grandes fougères
 Les myrtilles et les bruyères [...]
 Roule de vulgaires pensées
 Vieilles et saines et sensées

il « foul[e] les dieux sous [s]es pas » et « tue les dieux quand ils naissent ». Les faunes, les nymphes et

Les dieux narquois partout se meurent
 Et s'émeuvent les enchanteurs,
 Les fleurs se fanent, les fées pleurent⁴.

1. *Po*, p. 842.

2. *Ibid.*

3. *Pr I*, p. 157.

4. « Élégie du voyageur aux pieds blessés » (*Po*, p. 337-338).

Le jeune poète regarde en arrière, il veut arrêter le temps et le faire revenir. Les sortilèges l'attirent, lui offrent l'oubli, l'étourdissent et le subjuguent. Ils sont maîtres du temps. Les elfes de l'Amblève jasent « joliment maintenant, de plus en plus près. [...] Et partout, à la ronde, les elfes des *pouhons* » leur répondent¹...

Mais la vie l'appelle et le retient. Elle dit l'amour qui s'en vient et qu'il ne connaît pas, elle dit son devenir de poète et tous les vers qu'il écrira. Autour de lui bruit « la forêt périlleuse », semblable à celle où la belle Viviane incanta Merlin de ses gestes gracieux de danseuse charmante. « Au secours du devin enchaîné vint Morgane » :

Merlin [...]
 Un charme puissant te tient en Brocéliande
 Pour le rompre veux-tu les trois herbes d'Irlande
 Ou la bruyère blanche [...]²

Pour rompre le charme funèbre, le poète devait connaître l'art des formules et des prodiges, devenir lui-même un enchanteur, inventer des phrases, des rythmes, des images capables d'enserrer le temps, les mauvais sorts et les femmes fatales. Il lui revint alors une formule notée naguère dans son vieil agenda russe : « enchanter pourrisant³ », celui qui pourrit mais ne meurt jamais. À Stavelot naquit l'œuvre qui deviendrait le premier livre d'Apollinaire, *L'Enchanteur pourrissant*, publié en 1909 et illustré par le peintre André Derain. À Stavelot, le jeune homme sentit germer ses intuitions poétiques les plus fécondes et les plus pérennes. Se souvenant des poèmes symbolistes qui influençaient ses tout premiers vers, il perçut qu'il faudrait un jour s'en déprendre. Le temps viendrait où les nymphes ne riraient plus au miroir des fontaines, où se dissiperaient les quatrains indécis aux syllabes mineures. Il viendrait un temps où les sources populaires irriguerait de leurs forces premières, nues et brutales, les arts du présent.

Sans doute le jeune homme de dix-neuf ans n'eut-il pas une claire conscience de toute cette germination. Mais Apollinaire sut s'en souvenir en écrivant « Le Poète assassiné » à la veille de la Grande Guerre. Croniamantal, son double mythique, est conçu « à deux lieues de Spa », sur une « route bordée d'arbres tordus et de buissons », par « Viersélin Tigoboth, musicien ambulant », et par Macarée dont les « seins, pareils aux fesses des anges », ont « l'aréole [...] de couleur

1. Ce sont les dernières phrases du conte « Qu'vlov' ? », qui s'achève sur la mort du héros.

2. Dans le *Cahier dit de Stavelot*, cité et commenté par Jean Burgos, *Apollinaire et L'Enchanteur pourrissant*. *Genèse d'une poétique*, Callipées, 2009, p. 81-82. Le poème « Merlin et la vieille femme » fut également mûri à Stavelot.

3. *Agenda russe*, f. 12.

tendre comme les nuages roses du couchant ». Des seins « couleur de lune / Et ronds comme la roue de la Fortune »...

Bientôt il n'y eut plus que des soupirs, des chants d'oiseaux, et des lièvres roux et cornus ainsi que des diablotins passaient, vites comme des bottes de sept lieues [...].

Puis, la bécane emporta Macarée.

Et triste jusqu'à la mort, Viersélin Tigoboth maudit l'instrument de la vitesse qui roulait et s'engloutit derrière la rotundité terraquéee, au moment où le musicien se mettait à pisser en fredonnant une pasquée¹...

À Stavelot, au début d'octobre 1899, le sort décida de remettre Wilhelm sur la route. Olga avait envoyé à ses fils un mandat assorti d'instructions. Ils devaient discrètement rentrer en train à Paris en se chargeant le moins possible. C'était à eux de jouer. Constant réclamait son dû depuis la mi-septembre ; il avait d'abord envoyé la note à Olga puis, ne voyant rien venir, exigé une avance de 200 francs. Olga lui avait alors promis de venir chercher ses enfants au début d'octobre et d'apurer ses comptes ; elle en avait peut-être l'intention mais certainement pas les moyens. Le mercredi 4 octobre au soir, les deux frères se mirent à plier bagage. Au cœur de la nuit, l'un chargea la malle sur son dos, l'autre prit la valise. L'escalier de bois se garda de les trahir. Ils filèrent par-derrière et gagnèrent la forêt. La sente montueuse appesantissait leur marche. À chaque inspiration, l'odeur humide des champignons glaçait leur poitrine. Alentour, les bois gémissaient, les feuilles frissonnaient. On n'y voyait goutte.

Au bout de sept kilomètres, ils débouchèrent dans un vallon et aperçurent une longue bâtisse de briques à peine éclairée. C'était la gare de Roanne-Coo, où ils avaient choisi de se rendre, parce qu'elle était plus isolée que celle de Stavelot ou de Trois-Ponts. De là ils devaient rejoindre la frontière française à Jeumont puis trouver un train pour Paris. Olga avait probablement mis au point cet itinéraire contourné pour déjouer les recherches ou limiter les frais. En temps ordinaires, ses fils auraient pu prendre, plus simplement, le Liège-Paris ou encore attraper le Nord-Express en provenance de Berlin en gare de Namur. À Roanne-Coo², on leur expliqua qu'une petite gare comme celle-ci ne savait vendre de billet au-delà de Namur, qu'ils devaient changer de train à Liège et qu'à Namur ils pourraient acheter leur trajet pour Jeumont. 5,35 francs par personne en troisième classe, s'il vous plaît. Le premier train passait à 6 h 21 ; il fallait donc patienter deux heures. Les rails luisaient sous la lune. Mareye dormait avec ses sœurs, l'eau suintait sur la Pierre du Diable, les ajoncs chuintaient au bord de l'Amblève. Les minutes s'écoulaient, lente-

1. *Pr I*, p. 228-229.

2. Pour les informations ferroviaires, voir M. Décaudin, « De la Riviéra à l'Ardenne... », art. cité, p. 23.

ment. Wilhelm sommeillait sur sa malle où se mêlaient ses hardes et ses trésors, des journaux, des revues, des cahiers et des carnets pleins de notes. Le cœur serré, il était las. Son complet, plein de rosée, sentait l'effort et les sous-bois.

Dans le train, les deux frères se jetèrent sur une méchante banquette de bois, saisis de faim, de froid et de fatigue. À Liège, ils durent encore attendre près d'une heure. Vers 10 h 30, ils étaient à Namur. À Stavelot, Constant avait dû découvrir la fuite et la malle abandonnée avec les vieilles chaussures. Tout le bourg était au courant, on avait prévenu la police. Qu'allait penser Mareye ? Les elfes pouffaient sous les aulnes dorés. Wilhelm et Albert montèrent dans le train de Paris de 11 h 57. Il leur en avait coûté 22,96 francs chacun en seconde. À la frontière, en gare d'Erquelinnes, la police se fit soupçonneuse ; Wilhelm se troubla. Heureusement, ce n'était pas lui qu'elle cherchait, mais un anarchiste qui portait un nom semblable au sien¹. Allez savoir avec ces noms slaves ! Vers 8 heures du soir, jeudi 5 octobre, les frères Kostrowitzky arrivèrent à Paris où leur mère les attendait.

Dès le lendemain, une enquête fut diligentée par le juge d'instruction de Verviers, Dumoulin. Constant avait déposé plainte pour escroquerie. Les journaux locaux suivaient l'affaire dans leurs colonnes de faits divers. Mal renseignée, *La Semaine*, feuille d'annonces et revue des cantons de Stavelot et de Vielsalm, affirma que « les deux passereaux » avaient pris soin de déposer leurs malles la veille à la gare de Roanne-Coo et qu'une voiture commandée par leur oncle les avait attendus au sortir du bourg pour les amener au train². Constant criait à qui voulait l'entendre que la dot de sa fille s'était volatilisée, près de 700 francs ! À Spa, le surlendemain, la police constatait que ni « Wel, de Kostrowisky Albert et William », ni « Olga Kostrowistky » n'avaient été enregistrés au Cercle des étrangers³. Elle le notifia le lendemain au juge Dumoulin, qui adressa une commission rogatoire à Paris. C'est là qu'en décembre le juge d'instruction Lascoux interrogea les auteurs du délit, qui se défendirent assez habilement : « Il est vrai que nous avons dû quitter Stavelot [...] sans payer notre note », convint Wilhelm. « Mais ceci concernait notre mère, nous vivons chez elle, elle subvient à nos besoins et nous ne possédons pas de ressources personnelles. » « C'est évident qu'ils sont partis sans rien dire », ajoutait Olga, arguant de ses dettes de jeu : « [J]e suppose que c'était embarrassant pour eux de dire que je ne pouvais pas envoyer l'argent et ils devaient, par conséquent, comme deux enfants qu'ils étaient, chercher d'éviter les brutalités qui en auraient résulté. »

1. Apollinaire à James Onimus [juillet 1902] (*ŒC IV*, 714).

2. Livraisons des 8 et 15 octobre 1899 ; voir le fac-similé *in Passion Apollinaire*, p. 47.

3. Voir le fac-similé du rapport de police *in M. Décaudin, « Olga à Spa... encore », Que vlo-ve ?, 4^e série, n° 12, octobre-décembre 2000*.

Le droit donna raison aux prévenus. Nonobstant le déroulement des faits, on ne pouvait prouver la prémeditation, ni conclure au délit d'escroquerie ; celui de grivèlerie n'était pas inscrit dans le droit belge. De surcroît, pour prouver sa bonne foi, la mère promettait de rembourser si l'on suspendait les poursuites. Finalement, le tribunal de Verviers prononça un non-lieu le 18 janvier 1900. Rue Neuve à Stavelot, Constant ne décolérait pas, sa femme pleurait toutes les larmes de son corps, et les enfants prenaient fait et cause pour leurs parents. Cette fois-ci, Olga et ses fils s'en tiraient à bon compte.

Que faire ?

1899-1901

Vivre et se laisser vivre

Les frères Kostrowitzky s'installèrent dans le garni qu'occupait Olga depuis le 1^{er} septembre au 9, rue de Constantinople, derrière la gare Saint-Lazare, à quelques pas du parc Monceau. Elle les présenta comme ses neveux arrivés d'Ostende ; l'hôtelier ferma les yeux. Le quartier regorgeait de femmes seules ; les mieux loties occupaient la garçonnière de leur amant, les autres se contentaient de meublés. La locataire s'était inscrite sous le nom d'Olga Karpoff, vingt-six ans, de nationalité russe. Pour l'instant, elle payait son terme, cela seul comptait.

La loi du 8 août 1893 relative au séjour des étrangers et à la protection du travail national obligeait tout étranger à se faire immatriculer dans les huit jours de son entrée en France après avoir justifié de son identité et déclaré une résidence ; en cas de changement de commune, le déclarant devait faire viser son certificat dans les deux jours ; toute déclaration fausse ou inexacte était passible d'une amende de 100 à 300 francs, voire d'une interdiction temporaire ou indéfinie du territoire français. Le texte faisait suite à plusieurs séries de lois et de décrets visant à restreindre la liberté des étrangers et à les ficher¹. Le 11 octobre 1899, Wilhelm se rendit à la préfecture ; après avoir produit son acte de naissance et son attestation de domicile, il déclara être arrivé le 7 octobre pour exercer la profession d'employé de commerce. Quelques minutes plus tard, l'agent lui tendit le précieux papier qui avait valeur d'état civil et permettait d'occuper un emploi. Il s'appelait désormais Wilhelm Kostrowitzky, né le 26 août 1880 à Rome, de nationalité italienne et fils d'Angélique Kos-

1. Le nombre des étrangers avait dépassé le million en 1886, soit environ 3 % de la population totale.

trowitzky. Quand son fils lui montra le document, cette dernière, croyant devoir préciser sa propre situation, remplit elle-même les rubriques « Veuf de » et « Enfants » en notant successivement « Wladimir K. » et « 2 ». C'était plus respectable. Une autre main ajouta la nationalité russe¹. Cette pièce composite ponctuée de demi-mensonges et d'irrégularités servit de papier d'identité au poète jusqu'à sa naturalisation, en mars 1916.

La famille passa un hiver difficile ; Jules Weil, qui l'avait retrouvée, n'était pas d'un grand secours. Wilhelm entra dans une maison de publicité pour écrire des bandes d'adresse, un labeur de tâcheron, incapable de nourrir son homme, « juste de quoi réfléchir à la mort² ». Il passait ses journées dans un local puant de la rue d'Amsterdam où venait s'échouer toute une « plèbe de meurt-de-faim », « des repris de justice, d'anciens avocats sans le sou, des aventuriers retour des mines d'or³ » qui rêvaient d'en découdre au Transvaal. Mieux valait se faire trouer la peau pour les Boers que gratter du papier à 4 sous de l'heure ; on disait que la lyddite, le nouvel explosif anglais, pouvait se manger et vous donner « des rêves essentiels et délicieux⁴ », une douce extase, comme un petit bout de paradis. Profondément malheureux, Wilhelm caressait ses chimères. Sur les bords de l'Amblève, Mareye souriait gentiment, sa main rosée retenait son fichu fouetté par la bise. Étaient-ce les rafales ou les compliments qui rougissaient ses joues ? « Mon amante d'antan dans quels bras t'endors-tu⁵ »... Un soir, il avait composé un poème à ses amours défuntes. Ses doigts gourds étaient maculés de l'encre des journées. Il avait froid, il avait faim, il était si démuni que ses vers se faisaient rares. Dégoûté, il demanda son compte au bout d'un mois ; on lui versa 23,50 francs. Il s'enferma à la Mazarine.

Littérature médiévale, anecdotes piquantes, aperçus saugrenus, Wilhelm explora de nouveau des mondes de lettres et de papier, passant d'une cote à l'autre, recopiant une phrase qui tintait joliment, notant quelques mots sur l'immortalité d'Empédocle. Il se plongea dans *La Vie d'Apollinius thyanéen* de Philostrate, dans la traduction de 1599 par Blaise de Vigénère, revue par Fed. Morel et enrichie d'amples commentaires d'Artus Thomas (À Paris, chez la Veuve Matthieu Guillemot, en la galerie des prisonniers du palais, avec privilège du Roy, 1611). Quand elle portait Apollonius en son sein, sa mère vit apparaître Protée et lui demanda ce qu'elle enfanterait. « Tu m'enfanteras », répondit le dieu égyptien. Protée « estoit variable, & se transformoit tantost d'une sorte, tantost d'une autre, si qu'il estoit bien malaisé de le pouvoir prendre. On dit pareillement

1. BnF, département des Manuscrits, document reproduit dans *Passion Apollinaire*, p. 49.

2. Fragment manuscrit (*Pr 1*, p. 1155).

3. Apollinaire à James Onimus [juillet 1902] (*ŒC IV*, p. 714-715).

4. *Pr 1*, p. 1155.

5. « Mareye » (*Po*, p. 846).

qu'il scavoit tout ce qui avoit esté, & ce qui devoit estre¹ ». Apollonius était prophète et protée. Aux environs de Tyane, on assurait qu'il était fils de Zeus, mais lui maintenait l'être de son père, dont il portait le nom. Il pratiquait pieusement le culte solaire ; l'ascèse et le silence lui avaient appris la sagesse et toutes les langues humaines.

L'assiduité du jeune lecteur lui permit bientôt de lier connaissance avec deux érudits, Albert Delacour, collaborateur du *Mercure de France*, et André Walckenaer, sous-bibliothécaire, chartiste de trente-quatre ans à la santé délicate, auteur d'une thèse sur Louis I^{er}, duc d'Anjou. Il finit même par attirer l'attention du conservateur Léon Cahun, fin lettré, orientaliste à l'érudition universelle, qui avait publié des essais, dont *La Vie juive*, en 1886, et une remarquable *Introduction à l'histoire de l'Asie* en 1896. Son premier roman, *Les Aventures du capitaine Magon*, avait connu un réel succès, tout comme *La Bannière bleue* (1877), qui raconte l'amitié entre un juif, un musulman et un chrétien. Cahun n'était pas seulement un homme de bibliothèque. Après l'abdication de Napoléon III, il s'était engagé dans un régiment de marche parisien et avait été promu capitaine pour sa valeur au feu pendant la déroute française ; il avait en revanche refusé de participer à la Commune malgré ses sympathies socialistes. Il était ensuite parti en mission en Syrie avant d'entrer à la Mazarine². À près de soixante ans, il avait encore belle allure et la moustache d'un janissaire. Avec lui, le jeune lecteur s'entretenait à voix basse de son cher Villon, de Rabelais et d'archéologie. Il devint bientôt le familier du conservateur, qui logeait quai Malaquais, au sein même de l'Institut de France. Il dinait en compagnie de deux autres personnalités de la Mazarine, le conservateur Maxime Formont, qui lui parlait de Vittoria Colonna, et le bibliothécaire Louis Ravaisson-Mollien, qu'accompagnait parfois son père, le philosophe Félix Ravaisson, un aimable vieillard de quatre-vingt-sept ans. Il s'arrangeait pour paraître à son avantage malgré son veston élimé et son faux col douteux. Il s'enhardissait, causait avec toute la grâce dont il était capable, acquiesçait aux propos de son hôte, qui défendait les syndicats, autorisés depuis la loi Waldeck-Rousseau de mars 1884, mais insuffisamment développés dans le monde ouvrier... Oui, en effet, il faisait des vers, il devait travailler encore... Les commensaux appréciaient son esprit délié, ses connaissances étonnantes et ses raccourcis singuliers. Un soir, Cahun lui présenta son neveu : Marcel Schwob, le dédicataire d'*Ubu roi* en personne, le collaborateur du *Mercure de France*, l'auteur des *Vies imaginaires* et du *Livre de Monelle*, qui avait connu Mallarmé, l'ami de Remy de Gourmont ! Un homme jeune et malade, au « teint de cire », « débonnaire et déplumé³ », plein d'acuité.

1. Philostrate, *De la vie d'Apollonius thynaén en VIII livres*, 1611, Livre premier, chap. III, 4, p. 96.

2. Sylvain Goudemare, *Marcel Schwob ou les Vies imaginaires*, Le Cherche-Midi, « Documents », 2000, *passim*.

3. *Pr 2*, p. 379.

Que se dirent-ils ? Aucune archive n'en a gardé la trace, mais on suppose le jeune poète soucieux de retenir chaque parole, ébahi d'entendre prononcer des noms illustres d'un ton si familier qu'il prenait chaque allusion pour une confidence, tremblant d'un secret vertige... Ils parlaient sans doute de leur intérêt commun pour l'anarchisme, de Ravachol, devenu légendaire et que Schwob considérait avec prudence ; de l'Affaire, qui n'en finissait pas : la famille avait subi de violentes attaques antisémites deux ans auparavant, Schwob avait perdu ses amis Léon Daudet et Paul Valéry dans la bataille ; de la traduction d'*Hamlet*, que Schwob venait de faire paraître en décembre 1899, de son travail en cours sur Villon¹ et de *Moll Flanders* ; Wilhelm découvrit ainsi l'œuvre de Daniel Defoe, qui aurait sa faveur sa vie durant. Il en oubliait les miséreux de la rue d'Amsterdam qui le hantaient comme un méchant rêve, son hôtel blasé et le hareng étique qui faisait sa pitance du soir.

Un beau jour, le hasard plaça sur sa route une vieille connaissance monégasque, un dénommé Henry Esnard, avocat sans cabinet ni cause, habitué des salles de rédaction où il mendiait les piges. Il occupait 14, passage de l'Opéra, galerie du Baromètre, une chambre sordide, dont il sortait chaque soir pour arpenter les Grands Boulevards. Il avait signé naguère deux ouvrages sous le pseudonyme de Desnard : en 1881, chez Tresse, un drame patriotique en sept tableaux, *La Dégringolade*, et, en 1883, un copieux roman policier dans la veine rocambolesque, *Le Secret de Sabine*². Au début de 1899, le quotidien *Le Matin*³ avait accepté son projet de roman-feuilleton *Que faire ?* L'idée était habile : imaginons que, lors d'un procès, l'auteur rencontre une jeune femme de sa connaissance, Emma de Montfort-Chalosse ; elle est en plein dilemme : doit-elle choisir le couvent ou l'amour ? révéler ou taire son passé à l'homme qu'elle aime ? trahir ou respecter la promesse faite à son père avant son suicide ? Afin que son interlocuteur puisse la conseiller dans ce cas de conscience, elle lui confie un manuscrit révélant son histoire. C'est ce récit que *Le Matin* publierait en livraison à partir du début 1900, parallèlement aux *Compagnons de minuit* de Braddon et aux *Chevaliers du pneu*, le grand roman parisien d'Anfossi. Restait à en écrire d'avance les premiers épisodes. Le plumeau, qui peinait, avait eu l'idée de les sous-traiter à Eugène Gaillet, homme de lettres et journaliste bohème de sa génération, qui avait déjà commis plusieurs ouvrages en collaboration. Esnard comprit rapidement que le jeune Kostrowitzky, désireux d'écrire à tout prix, pouvait lui sauver la mise ; ce dernier

1. Patrice Allain, « La famille Schwob : *Le Phare de la Loire* et les lumières de la République », *Marcel Schwob l'homme au masque d'or* [catalogue de l'exposition de Nantes, 2006], Gallimard, « Le Promeneur », 2006.

2. Noémie Blumenkranz-Onimus, « Quand Apollinaire servait de nègre », in Wilhelm Apollinaire, *Que faire ?, La Nouvelle Édition*, 1950, p. 272.

3. *Le Matin* tirait alors à environ 400 000 exemplaires, contre le 1 500 000 du *Petit Parisien* et les 66 000 de *L'Intransigeant* (Pierre Caizergues, *Apollinaire journaliste*, t. I, Lettres modernes, Minard, 1981, p. 54).

vit dans la proposition une aubaine qui le tirerait du marasme. Le feuilleton débuta le 19 février 1900, précédé d'un avant-propos qui précisait le point de départ de l'histoire et invitait les lecteurs du journal à suggérer le meilleur dénouement possible. Pendant trois mois, Esnard, Gaillet et Wilhelm jouèrent leur fantaisie à six mains, sans qu'on puisse toujours mesurer leur contribution respective. Il est toutefois certain que Wilhelm fit souffler sur la prose laborieuse d'Esnard un vent de fantaisie que le style de Gaillet rendait aussi plus alerte. On lui doit, à n'en pas douter, le docteur Cornélius Hans Peters de Prague, personnage cousin du docteur Moreau, phrénologue visionnaire lancé dans une vaste entreprise de « régénération humaine », servi par son gorille Goliath¹. Wilhelm se coula dans le moule initial mais prit bientôt des libertés. Son lecteur oublia de se demander si la pauvre Emma échapperait aux griffes de l'affreux marquis d'Alamanjo, un criminel notoire flanqué d'affidés d'une égale noirceur, comme le dénommé Pranzino, Levantin pervers spécialisé dans les crimes galants ; si elle parviendrait à protéger la réputation de sa mère devenue folle ; si elle épouserait le journaliste Danglars malgré l'interdiction de son père, etc. Le docteur Cornélius prenant de l'importance dans l'intrigue, le pathétique cédait à l'humour noir et à la cocasserie. Le savant a mis au point une technique d'opération du cerveau pour modifier le comportement humain. Il a déjà réussi à douer le fidèle Goliath d'un semblant de parole et obtenu des résultats encourageants sur les animaux de sa ménagerie en contre-carrant leurs instincts ; pour pérenniser son emprise, il leur joue régulièrement sur une viole une improvisation de sa composition. Mais renouveler le miracle d'Orphée ne lui suffit pas, il veut créer un Dieu. Alors, l'humanité n'aura plus besoin de religion, de transcendance ni de morale.

Comment Wilhelm parvint-il à rabouter le messianisme scientifique et le mélodrame, Wells et Ponson du Terrail ? En s'arrangeant pour que le savant pût exercer son art sur le pseudo-marquis, qui deviendrait l'« Adam de l'humanité nouvelle ». Consciencieusement, le feuilletoniste débutant se rendit chez un aliéniste parisien, le docteur Maurice Klippel, membre de la Société analytique de Paris, afin d'éclaircir « la relation à établir entre la conformation des crânes et le caractère des individus² ». Son imagination fit le reste. Au chapitre xv, Cornélius se met à oindre le crâne de son patient de divers onguents pour l'amollir, préparer la cervelle et modifier la forme du crâne afin que ce dernier prenne la forme adéquate, « la forme apollinienne, la seule qui puisse donner le parfait équilibre cérébral ».

1. Pierre Caizeragues voit un écho du personnage de Goliath dans le singe du conte de *L'Hérisiarque et Cie* « Le Matelot d'Amsterdam » ; selon lui, le chapitre xxxvi de *Que faire ?* est une première version ironique d'un autre conte du recueil, « Simon-Mage » ; il attribue également au poète le chapitre iv (*op. cit.*, p. 50-56).

2. *JI*, p. 103-104.

Alors l'« homme de mal sera devenu un homme de bien, admirablement pondéré, une manière de Dieu¹ ». Mais au cœur de l'expérience, se produit un coup de théâtre. Cornélius s'aperçoit que l'assassin est son fils, la surprise le retarde, l'opération avorte ; le cobaye repart frais et dispos. Et la douce Emma ? s'interrogea sans doute le lecteur du *Matin* qui, décontenté par l'amoralité du savant, voyait vaciller ses idéaux de justice et le drame devenir loufoque. Le dénouement publié dans la livraison du lendemain, 23 mai, fit tout rentrer dans l'ordre : Esnard concluait lui-même qu'après avoir vécu dans la misère Emma s'était placée comme dame de compagnie, que Danglars avait perdu sa trace mais vivait dans son souvenir, que le marquis avait continué de perpétrer ses crimes avant de se faire guillotiner, et que le docteur Cornélius, après avoir donné sa ménagerie au Jardin des Plantes, était parti avec Goliath pour Bornéo afin d'y étudier les moeurs des gorilles. Le 24 mai, Esnard livra les ultimes conclusions de son récit : de nombreuses lectrices avaient censément pris fait et cause pour Emma, laquelle, lui conseillaient-elles, devait dire la vérité à Danglars avant de l'épouser ; quelques-unes, cependant, pensaient que ses mésaventures avaient définitivement entaché sa réputation. « Quant au docteur, ses excentricités et sa bonne humeur lui [avaient] à tel point conquis les sympathies, que tout le monde souhait[ait] qu'aucune entrave ne [fût] apportée à ses expériences. On souhait[ait] au contraire qu'un laboratoire lui fût octroyé, et au besoin le droit de soigner les crânes des condamnés à mort. » Sur ces mots, le lecteur se replongea dans *L'Espion de l'Empereur* et *La Grille menteuse*, en attendant le premier épisode de *L'Amant d'Angela*. En 1905, il découvrit dans *Je sais tout* les aventures d'Arsène Lupin, qui inversent les pôles du bien et du mal ; en 1911, il suivit dans *Le Matin* l'histoire en soixante et onze épisodes de l'anthropopithèque Balaoo, racontée par Gaston Leroux ; la même année, les fascicules du *Fantomas* de Souvestre et Allain distillèrent une véritable inquiétude brisant les codes mélodramatiques ; en 1912, *Le Mystérieux Docteur Cornélius* de Gustave Le Rouge le captiva. Wilhelm, quant à lui, avait déjoué les contraintes imposées par Esnard et laissé sa plume tresser la fantaisie à l'imagination la plus noire. En 1909, il retrouva chez Maurice Renard, le romancier du *Docteur Lerne sous-dieu*, ce mélange de burlesque et de merveilleux qui fait les délices des lecteurs d'Apulée².

Esnard se dispensa de rétribuer son nègre. Pour donner le change et lui en remontrer, il le laissa lutiner sa jeune maîtresse. Wilhelm n'était pas dupé, il en conçut de l'humeur mais dut reconnaître que

1. *Que faire ?, op. cit.*, p. 265.

2. La théorie darwinienne de l'évolution, les romans d'anticipation d'Herbert George Wells et *Double assassinat dans la rue Morgue* de Poe ont inspiré divers personnages de singes humanisés et d'hommes animalisés, comme le Goliath de *Que faire ? Balaoo* est une version inversée du *Livre de la jungle* de Kipling. *Le Docteur Lerne* est une réécriture burlesque de *L'Île du docteur Moreau* (1896).

l'exercice de « basse littérature¹ » avait agi comme un tonique. Fréquenter la Mazarine ne nourrissait pas son homme ; depuis la mort de Léon Cahun, le 30 mars dernier, les lieux le rendaient mélancolique ; mais le vieil homme avait déclaré à qui voulait l'entendre que ce Kostrowitzky « deviendrai[t] quelque chose² ». « Enfant je t'ai donné ce que j'avais travaille », disait de son côté Olga à sa progéniture³. Les deux frères apprirent la sténographie dans le cours élémentaire de Mlle Pelzer à Montmartre⁴ ; le 24 juin 1900, Wilhelm obtint de l'Union des sténographes son premier et unique diplôme⁵. Les Kostrowitzky avaient déménagé l'avant-veille au 34, rue Victor-Massé, au pied de la butte Montmartre, à deux pas de Pigalle, du bon côté du boulevard de Rochechouart. Jules Weil, qui avait trouvé à s'employer chez Laferté, un grossiste de la rue de Hauteville, avait réussi à y placer Albert⁶. Grâce à une petite annonce, Wilhelm entra en juillet à la Bourse parisienne, une officine de piètre réputation spécialisée dans les ordres boursiers, face au Palais Brongniart, qui l'appointa comme secrétaire du directeur Alfred Mauser à 25 francs mensuels. Le 17 août, il ouvrit un livret national de Caisse d'épargne. Son travail n'était pas accablant, sa journée se terminait à 3 heures.

Dans la même « boîte » travaillait un factotum de dix-huit ans avec lequel il sympathisa rapidement. René Nicosia habitait chez ses parents, 28, rue Cardinet. Wilhelm se mit à fréquenter la maison et fut de toutes les réceptions. La soeur, Cécile, et la mère, Marguerite, l'appréciaient beaucoup et le trouvaient original. Il avait gracieusement composé pour elles et pour René plusieurs acrostiches à partir de leurs prénoms⁷. Mais à Mme Nicosia, pianiste talentueuse et premier prix du Conservatoire, il ne demanda jamais de jouer la moindre note. La famille avait une très belle bibliothèque, où Wilhelm découvrit des trésors, peut-être même le Philostrate qu'il consultait à la Mazarine et qu'il s'empressa d'emprunter à son ami, lequel ne revit jamais son volume⁸. René avait fait des études classiques mais son esprit pratique était peu versé dans les lettres et les arts. Puisqu'ils aimaient à parler italien ensemble, Wilhelm l'enjoignit de lire Pétrarque. Ils visitèrent les musées parisiens et allèrent écouter les conférences dominicales du musée Guimet ; celle de Salomon Reinach le 17 mars 1901 intitulée « Coup d'œil sur la mythologie gauloise », celle du 24 mars prononcée par Milloué à propos « De quelques res-

1. Apollinaire à James Onimus [juillet 1902] (*OEC IV*, p. 715).

2. *Ibid.*

3. Dernier vers du poème « La Porte » (*Alcools*), de datation incertaine, mais sans doute composé à cette époque.

4. Michel Décaudin, « Contrastes parisiens 1899-1901 », *Apollinaire*, n° 4, 2008, p. 15.

5. BnF, département des Manuscrits.

6. M. Décaudin, art. cité, p. 16.

7. Acrostiche à René (*Po*, p. 718).

8. C'est ce que racontera René Nicosia dans les années 1960 lors d'une série d'entretiens radiophoniques avec Maurice Jacquemont. L'exemplaire en 3 volumes qui se trouve dans la bibliothèque du poète est peut-être celui des Nicosia (*BGA I*, p. 124).

semblances entre le bouddhisme et le christianisme », ou encore celle d'Émile Guimet lui-même, le 14 avril, sur « Les Fong-choué et les superstitions des Chinois ». Les sorties des deux amis n'étaient pas toujours savantes. Ils passaient des soirées à l'Hippodrome de la place Clichy, où Wilhelm connaissait un Italien qui les faisait entrer à la dérobée pour lorgner les écuyères en maillot. René avait, par son oncle maternel Lagoanère, administrateur du théâtre de la Renaissance, des billets de loges à volonté dans toutes les salles des Grands Boulevards ; ils virent beaucoup de pièces dont ils ne gardèrent pas grand souvenir. Ils profitaient surtout de l'aubaine, et voilà comment, avec un peu d'astuce, ils se divertissaient « à l'œil ».

Wilhelm avait retrouvé l'insouciance et les ambitions propres à son âge. En janvier 1901, il quitta brusquement son emploi de secrétaire, estimant qu'il avait mieux à faire. Il ignorait que, le 31 juillet 1900, le ministère italien de la Guerre lui avait notifié son incorporation dans un régiment d'infanterie romain¹. Si la convocation avait trouvé son destinataire, qu'eût-il décidé ? Retourner à Rome et devenir italien ? Le sort le maintint en France, où il désirait ardemment se faire un nom. Il commençait à fréquenter les réunions du Collège d'esthétique moderne, où les poètes naturistes disaient leurs vers et prononçaient des conférences. Créé à l'automne 1900 dans le sillage de la *Revue naturiste* qui paraissait depuis janvier, ce petit cercle avait pour ambition de rassembler les artistes animés du même idéal : rompre avec le symbolisme accusé d'avoir « perdu le sens du monde », « découvrir des harmonies [...] approfondir les lois de la vie [...] représenter toutes les choses sous leurs traits vrais », défendre l'esthétique comme « une science sacrée ». Il était animé par les poètes Saint-Georges de Bouhélier et Maurice Le Blond, qui avaient fondé le naturisme en 1895 en réaction contre la poésie artificielle et crépusculaire du symbolisme finissant. Ils se réclamaient de la Révolution et du positivisme, s'étaient placés sous le patronage de Zola, qui présidait le Comité d'honneur, d'Anatole France, de Monet, Rodin et Cézanne ; mais, comme les symbolistes, ils croyaient à la mission rédemptrice et religieuse de l'artiste². Le jeune poète, qui connaissait ces débats grâce aux revues, vit s'incarner sous ses yeux d'authentiques tentatives de rénovation littéraire. Il entendit Maurice Le Blond dénoncer Mallarmé pour défendre Verlaine, Eugène Montfort faire l'éloge de son temps, défendre la poésie de la machine et la beauté de la vie moderne. C'était pour lui radicalement nouveau, impressionnant. La démarche des naturistes l'influença probablement davantage que leurs théories : il comprit qu'il ne suffisait pas de lire à tout-va, d'admirer largement et d'écrire des vers selon l'inspiration du moment ; il fallait formaliser ses intentions, affirmer de grandes

1. M. Décaudin, « Contrastes parisiens... », art. cité, p. 16.

2. Michel Décaudin, *La Crise des valeurs symbolistes. Vingt ans de poésie française 1895-1914* [1960], Genève-Paris, Slatkine, 1981, p. 115-116.

ambitions et trouver sa propre voie. Les séances l'encouragèrent à se remettre au travail.

Les destins sont rêveurs

Wilhelm commença un roman sur la fin du monde qui, l'espérait-il, « fera[it] grand bruit¹ ». Il s'inspirait de la prophétie dite « de saint Malachie », qu'un faussaire du XVI^e siècle attribua à l'archevêque irlandais du XII^e siècle ; il hésitait encore sur le titre : *Histoire véritable de l'Antéchrist ou le plus mauvais évangile par un hermaphrodite ?* ou bien *par un plongeur de restaurant ?* ou encore *par Élie le prophète ?* Il s'arrêta sur une formule plus sobre et plus mystérieuse, *La Gloire de l'olive, De gloria olivae* signifiant le Jugement dernier dans la prophétie. L'action se passe en 2017 : l'article du savant chimiste-agronome australien Apollonius Zabath, qui presse la population de mettre fin à la culture de l'olivier afin de sauver le monde, sert de prétexte à la persécution des chrétiens, « prétexte unique, admirable [...] sentimental », puisque les propos du savant font « appel à l'amour du merveilleux qui gît dans tout homme et à l'instinct de conservation que connaissent les animaux² ». Zabath, qui a des dons de thaumaturge, manipule les foules : le massacre peut commencer.

À la Mazarine, Wilhelm fit de curieuses découvertes, telle la collection des *Kryptadia*, ou « sujets secrets », un « recueil de documents pour servir à l'étude des traditions populaires », réunis par Friedrich Salomon Krauss, sociologue et folkloriste autrichien, publiés en Allemagne et en France à partir de 1883 sous la forme de forts volumes à faible tirage. Légendes irlandaises, chansons polonaises, dictons de Basse-Bretagne, blasons tziganes, contes flamands de Belgique, nouvelles toscanes, on y trouve tout ce que les folklores européens contient de franche gaieté et d'obscénité pittoresque. Le jeune lecteur s'intéressa au kolo, danse serbe assez obscène, que les femmes exécutent en remuant la croupe sur des airs licencieux ; il apprit le nom flamand des testicules, « Kloot », et ses dérivés ; il recopia des listes d'insultes ukrainiennes, « vit de femme », « né d'un pet de ta mère » ; des jurons juifs, « bâtard conçu pendant les règles », « que le diable entre dans ton père » ; des inventions grand-russes, « il se replia comme le prépuce après le bain ». Et surtout la réponse apocryphe des Cosaques Zaporogues au sultan de Constantinople, qui leur intimait de se soumettre « sans la moindre opposition » ; les grands tableaux de Repine en restituaien la violence

1. Apollinaire à James Onimus [juillet 1902] (*ŒC IV*, p. 715). De cette tentative énergique il n'est rien resté sinon le titre.

2. *Pr I*, p. 1267. Sur *La Gloire de l'olive* et sa réutilisation dans *Le Poète assassiné*, voir la notice, *Pr I*, p. 1264-1265.

bigarrée, mais il leur manquait la verdeur de cette langue qui parlait d'elle-même :

Quel diable de chevalier es-tu là-bas : le diable chie et tes soldats et toi vous mangez cela ! Tu es Brasseur d'Alexandrie, Carquois des Cosaques, Bourreau de la Podolie, Cochon de l'Arménie, Museau de Cochon, cul de la Jument, chien de boucherie... Tu n'es pas digne d'avoir sous tes ordres des fils de Jésus-Christ. Nous te combattrons sur la terre et sur l'eau, toi dont le front n'a jamais porté le signe de la Croix, que ta mère soit f...e !

Nous ne savons pas la date mais nous n'avons pas de calendrier. Le jour est chez nous comme chez vous : baise-nous dans le cul¹.

Wilhelm recopia soigneusement cet admirable modèle de verve et d'agressivité dans un carnet². À mille lieues des avatars romantiques de Mazeppa, vu par Hugo, Liszt et Byron, les guerriers criards le laissaient songeur et hilare. Il aimait l'érudition dans ce qu'elle a de joyeux, de surprenant et de profondément libre. La licence ruine les normes et les conventions. Dans *l'Erotika Biblion*, Mirabeau rapporte que les basiliens et les carpocrates défendaient l'innocence de notre état de nature et pratiquaient leur culte dans des temples souterrains où tout était permis, y compris l'adultère et l'inceste. La licence défie la gravité des moeurs et des corps. Wilhelm avait lu dans le *Lyndamine* (Londres, 1778), attribué à l'auteur du *Portier des Chartreux*, Gervaise de La Touche, que « le Maréchal de Saxe portait un seau d'eau à vit tendu³ »... Toutes les bonnes bibliothèques privées et tous les fonds spéciaux des grandes bibliothèques publiques contiennent un second rayon, sans lequel le premier resterait en ape-santeur. Il se cache de même dans les labyrinthes de l'érudition des recoins dispensateurs de délices intimes et réservées, de fascinants abîmes baignés de cette sombre clarté qui aimante les instincts les plus secrets. Ces lectures poussèrent-elles Wilhelm à s'adonner au roman érotique ? Il est encore un peu tôt pour l'admettre. Une longue tradition apocryphe lui attribue la publication sous le manteau d'un torchon libertin à deux sous, *Mirely ou le Petit Trou pas cher*, mais l'on n'a jusqu'à présent jamais retrouvé trace de cette production, sous quelque forme que ce soit.

Pendant qu'il excitait son imagination, Olga le pressait : que ne trouvait-il un emploi stable au lieu de bader avec on ne sait qui, Dieu sait où, toute la sainte journée ? Wilhelm s'efforça d'apaiser sa mère ; certes, il se laissait vivre, mais il gagnait déjà un peu d'argent, c'était un début, il en gagnerait encore. Se souvenait-elle de Jean Sève, cet ancien condisciple de Cannes ? Il l'avait retrouvé par hasard ; Sève habitait de l'autre côté du boulevard Malesherbes, au 49, rue

1. *Kryptadia*, vol. V, H. Welter éd., 1898, p. 165-166.

2. *Carnet 1901*, BnF, département des Manuscrits, f. 2-3.

3. Noté sur la couverture du *Carnet de 1901*. Sur Mirabeau, voir f. 12 v°.

de Lisbonne ; un garçon sympathique et généreux, vivant à son aise, journaliste à ses heures, qui allait lui ouvrir des portes. Il se garda toutefois de préciser qu'il lui lisait ses essais littéraires et que tous deux partageaient des sympathies anarchistes.

Wilhelm parla surtout de Jacques Molina da Silva. Ce n'était pas n'importe qui, un professeur de danse et de maintien à l'École militaire de Saint-Cyr, qui avait un cours privé dans le VIII^e arrondissement ; un israélite séfarade d'origine portugaise vivant non loin de chez eux, dans un bel immeuble tout neuf de la rue Pierre-Demours, au 26. M. Molina le rétribuait parce qu'il l'a aidait à écrire un livre, *La Grâce et le maintien français* ; le travail était déjà bien avancé, la publication annoncée pour l'automne. Wilhelm avait fait sa connaissance grâce au fils ainé, Ferdinand, qu'il avait rencontré par hasard dans une brasserie en octobre 1900. « Un petit juif », écrira-t-il, sans plus de précision à James Onimus en juillet 1902¹. Un jeune homme de petite taille en effet, mais surtout, un garçon sensible et cultivé, amateur de Rimbaud et de poésie moderne, un ami sincère qui n'avait pas tardé à se confier, un fils attentif aux siens, docile et respectueux des usages. La famille Molina était bienveillante et policée. Française depuis des siècles, elle était parfaitement intégrée ; ses aïeux avaient bénéficié de l'émancipation offerte aux juifs en France au tournant du XIX^e siècle. On ignore si elle était particulièrement observante mais on sait que Wilhelm et Jacques Molina eurent de longues conversations à propos de la culture juive, des interdits alimentaires et des différences entre les communautés méridionale et orientale. Le poète s'en souvint plus tard en contant l'histoire du « Juif latin » Gabriel Fernisoun². À ses yeux, le judaïsme des Molina avait son importance : leur amitié prolongeait l'intérêt que le jeune homme prenait au judaïsme depuis ses années monégasques, et que la fréquentation de Léon Cahun avait encouragé ; elle se tissait sur le fond d'un antisémitisme croissant, exacerbé par l'Affaire et le nationalisme en Europe occidentale, par les pogroms en Russie. De son commerce avec les Molina, Wilhelm apprit sans doute beaucoup sur les juifs et sur lui-même. Les bonnes manières de ces grands bourgeois éclairés n'avaient pas fait disparaître leur altérité fondamentale ; dans leur aisance et leur stabilité, ils avaient conservé quelque chose de l'errance millénaire de leur peuple. La légende du Juif errant, qui fascinait depuis longtemps Wilhelm, était certainement un grand sujet de causerie entre les deux amis.

Mais il y avait autre chose : « Kostro » — ainsi le surnommaient plaisamment les Molina — avait de l'inclination pour Linda, la cadette³. Était-elle particulièrement séduisante ? Certains témoins

1. *ŒC IV*, p. 715.

2. Première publication dans la *Revue blanche* du 1^{er} mars 1903 ; conte repris dans *L'Héritier et Cie* en 1910 (*Pr I*, p. 100-109).

3. Les Molina avaient à cette époque quatre enfants : Ferdinand, Albert, Linda et Yvonne. La dernière, Denise-Marie, naquit en 1904. Le poète dédia à Yvonne, alors âgée de sept ans, une gracieuse pièce de vers intitulée « Aquarelliste » (*Po*, p. 319).

affirmèrent plus tard qu'elle était très belle et avait eu de nombreux amoureux¹. Elle avait sûrement la fraîcheur gracieuse d'une petite personne élégante de seize ans, qu'un léger zézaiement rendait plus charmante encore. On peine à deviner ses traits sur la seule photographie qu'on connaisse, une carte postale prise dans la salle de danse de Cabourg, au cours de l'été 1901². Mais le portrait à la plume dessiné par son soupirant pour illustrer le poème « Le Trésor » la montre s'étirant, fine et piquante, un joli minois couronné de cheveux noirs et bouclés³.

Kostro avait envie d'aimer, avec l'amour revint la poésie. Il avait peu composé depuis son retour à Paris : quelques vers en souvenir de Mareye, une poignée de poèmes qu'il espérait publier, et « La Cueillette », une élégie sans destinataire précise, d'un lyrisme floral aux tons fanés pleurant des pétales de rose dans le vent d'automne. Mlle Molina était bien née et soigneusement éduquée, le poète très fier quoique déclassé. Il fit sa cour avec une galanterie prudente non dénuée d'insistance ; il lui offrait des livres, lui rendait visite et lui écrivait chaque jour⁴. Audace d'amoureux ou manière d'honnête homme, il lui adressa ses premiers poèmes sur des cartes postales ouvertes, dont il soignait les en-têtes et les enjolivements. Conter fleurette eût été s'abaisser, il tressa des blasons à Linda la bien nommée, qui « veut dire "jolie" en espagnol »,

Ce nom devient mélancolique en allemand
Aux brises de l'Avril, il bruisse doucement,
C'est le tilleul lyrique, un arbre de légende,
D'où, chaque nuit, des lutins fous sortent en bande⁵.

Sur un carnet⁶, il inventa des anagrammes à partir du prénom chéri, mais c'est un acrostiche attendrissant, assorti de trèfles à quatre feuilles, qu'il adressa quelques semaines plus tard à la « gente dame-oiselle Linda Molina da Silva⁷ », laquelle ne sentait rien pour lui. Flattée de se voir l'objet de tant de soins, elle l'assurait de sa bonne et sincère amitié mais lui répondait en l'appelant « Mon pauvre Kostro » ; sa commisération était horripilante. La plainte n'y faisant rien, il voulut la faire rire et jouer la complicité. Puis il envoya une fable, afin que la belle réfléchît ; ensuite une histoire dans le goût

1. Ainsi André Warnod dans *Fils de Montmartre. Souvenirs*, Fayard, 1955.

2. *Album Apollinaire*, Gallimard, 1971, p. 54.

3. Reproduit dans André Rodocanachi, « Des chansons pour une sirène. Une mésaventure du mal-aimé », *Bulletin de la Bibliothèque nationale*, 6^e année, n° 2, juin 1981.

4. De cette correspondance on connaît seulement aujourd'hui les poèmes que Linda avait elle-même confiés à Jean Royère en 1924, et la lettre du 3 juillet 1901, publiée par P.-M. Adéma (partiellement dans *Apollinaire, le mal-aimé*, op. cit., p. 42-44, en entier dans *ŒC IV*, p. 709-710).

5. Deuxième quatrain du premier poème envoyé à la jeune fille le 30 avril 1901 (*Po*, p. 320).

6. *Cahier dit de Stavelot*, f. 23. Reproduit dans *Passion Apollinaire*, p. 51.

7. Carte postale du 20 mai 1901 (voir A. Rodocanachi, art. cité).

médiéval pour qu'elle connût sa courtoisie¹. Son art s'affermisait en cherchant à vaincre les résistances. Sorties de ses notes personnelles, les figures légendaires se pressaient dans ses vers, les mots rares surgissaient au détour de la rime ; les tournures traditionnelles et les souvenirs livresques rajeunissaient et se dépaysaient ; les images s'enchaînaient ou se heurtaient en formant des alliances très neuves. Il était là tout entier, poète amoureux incompris. Le 24 juin, de rage et d'impatience, il se mit à railler la vaine « Pandiculation » de sa nonchalante amie. Se pouvait-il qu'elle fût si peu sensible ?

Et moi qui tiens en ma cervelle
La vérité plus que nouvelle [...]
Moi, qui sais des lais pour les reines
Et des chansons pour les sirènes,
Ce bayement long m'éluada.

Rien n'y fit². Le 28 juin, les Molina quittèrent Paris pour passer la saison à Cabourg, où le maître de danse dirigeait les fêtes du casino. Kostro avait envoyé la veille un bien triste poème à sa « Madone » enfuie. Le 3 juillet, il lui adressa un hommage fort tendre ; il avait choisi une forme très ancienne, la tierce rime, dont Dante et Pétrarque avaient fait bel usage, où chaque rime orpheline trouve son écho dans le tercet suivant. Sentirait-elle cette musique impaire ? Quelques heures plus tard, il lui écrivit une longue lettre tour à tour ironique et courtoise ; il lui souhaitait une bonne saison et lui demandait de lui envoyer la copie de tous les vers qu'il avait composés à sa louange. Il savait que cet amour déçu lui avait inspiré de bons poèmes. S'ils péchaient encore par maladresse et parfois par surcroît d'imitation, ils contenaient aussi des trouvailles admirables dont leur auteur se resservirait quelques années plus tard, dans « La Chanson du mal-aimé » et « L'Émigrant de Landor Road », poèmes d'un amour autrement plus sincère, et plus malheureux encore.

Dans Paris déserté, Wilhelm se sentit soudainement seul. Ferdinand, au service militaire, écrivait à son ami de mornes lettres de sa garnison de Blaye, en Gironde, où un « métier déshonorant » lui inculquait des « théories sur le massacre d'autrui ». C'était indigne d'un peuple civilisé, et quelle institution haïssable que l'armée qui vous mettait huit jours pour un pantalon taché³ ! Il cachait sa révolte à son père, qui le croyait parfaitement heureux sous l'uniforme.

Wilhelm venait d'achever « L'Hérésiarque », l'histoire du R. P. piémontais Benedetto Orfei, « théologien et gastronome, pieux et gour-

1. Respectivement « Ville presque morte... », envoyé le 23 mai, « La Force du miroir », le 30 mai, et « Le Trésor », le 7 juin 1901.

2. Jacques Molina racontera plus tard que Kostro lui avait demandé la main de sa fille mais qu'il n'avait pas pensé qu'il « pût faire un mari » (voir Albert Molina, *in* « Apollinaire familier », *La Table Ronde*, n° 57, septembre 1952, p. 98).

3. Lettre du 16 août 1901 (BnF, département des Manuscrits).

mand », prêchant la triple incarnation de Dieu ; un personnage contradictoire comme le sont tous les hommes, lecteur de saint Thomas et de la *Syphilis* de Fracastor, sensuel en diable mais capable de s'infliger de redoutables mortifications, dont on ne sait si elles appellent le pardon ou provoquent l'extase ; une histoire sur les dissensions théologiques bien avant que les luttes religieuses inhérentes à la séparation de l'Église et de l'État ne les fissent resurgir vers 1905. Le poète envoya son conte, sans complexe et sans recommandation, à *La Revue blanche*, qui le reçut « froidement¹ ». Le conte « train[a] dans un tiroir » jusqu'au jour où Catulle Mendès le lut ; on le publia dans la livraison du 15 mars 1902². Sèvè avait également présenté son ami à deux directeurs de *La Grande France*. Marius et Ary Leblond avaient fondé cette revue mensuelle en janvier 1900 avec l'ambition de défendre l'Europe et les nationalités sous la bannière de l'Union latine et de la France en particulier. Préoccupés par les questions politiques et coloniales, ils offraient aussi une belle place à la littérature. Ils décidèrent de publier trois poèmes de Wilhelm en septembre : « Ville et cœur », à la tonalité verlainienne, « Lunaire », qui doit au symbolisme³, et une pièce inspirée par Linda, « Épousailles », dont les allusions intimes sont pudiquement voilées. Mais ils refusèrent le pseudonyme de leur nouveau collaborateur, qui devait signer « Wilhelm Kostrowitzky ». C'était peu de chose après tout, puisque ce nom voisinerait avec ceux de Fernand Gregh et de la comtesse de Noailles. Quant au quatrième poème, « Élégie du voyageur aux pieds blessés », on verrait plus tard⁴.

Eugène Gaillet n'avait pas oublié son jeune complice du *Matin*. Il l'invita chez lui à Montmartre, 26, rue Antoinette, lui présenta sa fille Émilie, et lui proposa une collaboration à *Tabarin*, qu'il avait fondé en octobre 1900. Wilhelm prit d'abord part, de manière gratuite et anonyme, à la campagne lancée le 15 juin 1901 par l'hebdomadaire satirique et socialiste contre Dufayel, un ancien employé qui avait fait fortune en rachetant les établissements de son patron Crespin et développé une chaîne de grands magasins à son nom. Son palais de la Nouveauté trônait boulevard Barbès. Une folie ! On y trouvait de tout, fourrures soyeuses et coupons bradés, confection, sur mesure, vélocipèdes en tout genre, par abonnement ou au comptant, à essayer sur la piste gratuite spécialement dédiée à cet effet. Les bourses les plus modestes et les plus réticentes se trouvaient vaincues par la profusion des bonnes affaires, le son de l'orchestre, l'agrément des plantes vertes, le cinématographe et toutes les attractions. Mégalomane et vain, celui qu'on surnommait « le roi de Montmartre » imaginait son nom inscrit en lettres capitales sur le ciel

1. Apollinaire à James Onimus [juillet 1902] (*OEC IV*, p. 715).

2. *Ibid.*

3. Repris dans *Alcools* sous le titre « Clair de lune ».

4. Le poème sera publié en mai 1902, signé Guillaume Apollinaire.

parisien grâce à une saucisse publicitaire. Il prisait les rubans, les couloirs et les influences occultes mais, malgré ses pratiques financières et commerciales douteuses, n'avait jamais été inquiété. On lui attribuait même des agissements passionnels dignes des romans-feuilletons. Il n'en fallait pas plus à *Tabarin* pour se déchaîner contre lui, dénoncer les argentiers sans scrupules et brocarder au passage l'opportunisme du président du Conseil Waldeck-Rousseau, dont on savait les relations avec Dufayel. Le journal déversa de la sorte sur le parvenu plus d'une cinquantaine d'articles anonymes ou signés de divers pseudonymes¹. Au contact de la rédaction, Wilhelm sentit se ranimer ses idéaux de justice sociale. Il rencontra Francisque Michaux, dont la situation le toucha. L'homme était le fils de Pierre Michaux, l'inventeur du pédalier qui, en 1855, avait transformé l'ancienne draisienne en bicycle, lequel était ensuite devenu bicyclette². Il vivait misérablement tandis que d'autres, apprentis de son père, suiveurs, imitateurs, les Clément et les Gérard, étaient aujourd'hui riches à millions. Il était temps d'exprimer sa reconnaissance à celui qui avait « donné des ailes aux hommes³ ». Muni des renseignements donnés par Francisque, le jeune journaliste débuta sa campagne en faveur des Michaux le 10 août 1900. Il la signa « Guillaume Apollinaire ».

Or les Kostrowitzky avaient déménagé quelques jours auparavant. Ils étaient retournés dans le quartier de l'Europe, derrière les voies de la gare Saint-Lazare, au 29 de la rue de Naples, une rue mal cotée, comme celle de Constantinople, où s'empilaient les garnis qui sentaient la gêne et la vénalité. *Tabarin* ne payant pas, Wilhelm devint courtier de la compagnie d'assurances L'Aigle, mais préférait donner des leçons : il avait trois élèves à 20 sous de l'heure. La quatrième rapportait davantage, 20 francs par mois à raison de deux heures chaque matin. Gabrielle de Milhau avait neuf ans ; elle habitait dans un bel hôtel particulier de la rue Chalgrin, derrière l'Étoile, avec sa mère Élinor, une Allemande originaire de Cologne ; son père, le vicomte Gaëtan de Milhau, Français de souche normande, était décédé d'une tumeur au cerveau en 1899⁴. Wilhelm avait été introduit rue Chalgrin par la mère de René Nicosia, qui enseignait le piano à Gabrielle. C'est ainsi qu'il avait entendu parler des Michaux : vieil ami de Pierre Michaux, le vicomte de Milhau, grand amateur de vélo, avait offert un prix de 50 francs au trente-deuxième arrivant

1. Il demeure difficile de répéter précisément les contributions personnelles d'Apollinaire et d'identifier les pseudonymes (voir la notice et les notes de *Pr 3*, p. 1225 sq.).

2. Les informations fournies par Apollinaire venaient de Francisque Michaux lui-même. On assure aujourd'hui qu'on doit le pédalier à Ernest, fils de Pierre et frère de Francisque. On ignore si Apollinaire l'attribua au père par inadvertance, par ignorance ou pour les besoins de la cause. Voir ses notes du *Carnet période rhénane* (BnF, département des Manuscrits), transcris par P. Caizergues dans *Apollinaire journaliste*, *op. cit.*, p. 248-249.

3. « L'Inventeur de la pédale », *Tabarin*, 10 août 1901 (*Pr 3*, p. 311).

4. Elinor Hölderhoff (1865-1928) ; Gaëtan de Milhaud (1853-1904) était de Bernières-sur-Mer, près de Caen.

de la course Paris-Bar-le-Duc organisée par Pierre Michaux le 29 septembre 1894. Elinor était restée en contact avec la famille Michaux après la mort de son mari ; Francisque lui faisait pitié¹.

Un matin d'août après le cours, Mme de Milhau parla de ses projets : retourner en Rhénanie sur les terres familiales afin de régler des affaires et profiter de la région. Gabrielle aurait besoin d'un précepteur ; voulait-il partir avec elles ? Wilhelm accepta sans hésiter. Rien ne le retenait à Paris, le manuscrit du livre de Jacques Molina était terminé, Linda n'offrait pas le moindre espoir. Il expédia les cours et le courtage à tous les diables, s'entendit avec Gaillet pour s'occuper de Michaux à distance et envoyer des chroniques d'Allemagne², prit congé des Nicosia en leur promettant de donner des nouvelles, emprunta sa valise à M. Weil et fit à sa mère tous les serments qu'elle voulut. Il écrirait longuement et souvent, serait consciencieux, se couvrirait bien car il faisait un froid polaire en Allemagne, leur enverrait de temps en temps quelque chose s'ils venaient à manquer et, bien entendu, passerait chercher la prime chez L'Aigle avant de partir, surtout qu'il n'oublie pas... Au fait, combien lui donnerait-elle, cette Mme de Milhau ?

Le 22 août 1901, Wilhelm monta dans l'automobile de la vicomtesse. Francisque Michaux serait du voyage jusqu'au Luxembourg. Gabrielle, la gouvernante anglaise, et Maria Hölterhoff, la grand-mère maternelle, étaient parties la veille en train avec les bagages. Mme de Milhau démarra prestement sa De Dion-Bouton. Wilhelm ne laissa rien paraître de l'impression provoquée par cette femme de caractère qui tenait à conduire elle-même son véhicule³. Dès qu'on se mit à rouler, il regarda droit devant lui.

1. P. Caizerques, *Apollinaire journaliste*, op. cit., p. 89.

2. Apollinaire poursuivra sa campagne en faveur de Michaux jusqu'au 7 décembre 1901 (*Pr 3*, p. 311-322), et sa collaboration à *Tabarin* jusqu'en décembre 1902.

3. Toute téméraire qu'elle était, Élinor de Milhau ne pouvait envisager de voyager seule ; son employé devait en outre l'aider à s'occuper de la voiture. Un carnet montre qu'il veillait notamment aux fournitures, « goupilles », « trembleur », « vis à oreilles », etc. (*Carnet de 1901*, BnF, département des Manuscrits, transcrit par C. Jacquet-Pfau, *Que vlo-ve ?, n° 23*, janvier 1980, p. 4-5).

Une année allemande

1901-1902

Vers l'Est

La De Dion-Bouton de Mme de Milhau filait ses 30 kilomètres à l'heure en direction de l'est. Elle s'arrêta, tout empoussiérée, au bout d'une soixantaine de kilomètres, devant l'hôtel de l'Ours à Coulommiers. Le lendemain, 22 août, le pétaradant équipage repartit en direction de Rethel ; il passa le château de Montmort et celui de Montmirail, qui avait vu Napoléon défaire ses poursuivants russo-prussiens en février 1814 ; il traversa en vrombissant le vignoble champenois, où les rangées de fruits mûrs attendaient la vendange sous le ciel pommeauté. Quittant Épernay, il se dirigea vers Reims dont on voyait la cathédrale monter sur l'horizon rectiligne. À Rethel, les voyageurs entrèrent en Ardennes et peut-être Wilhelm songeait-il encore à Stavelot au sortir de Vouziers. La nuit tombait lorsqu'ils aperçurent l'ombre des hauts fourneaux mordre le ciel au-dessus de Longwy. Ils couchèrent dans la ville haute, que le prince de Hesse-Hombourg avait assiégiée en 1815 ; ils avaient fait plus de 260 kilomètres dans la journée. Au matin, ils prirent la route du Luxembourg¹. Le véhicule commençait à peiner dans les côtes et il leur fallut tout le jour pour atteindre Grevenmacher, où ils firent halte le 24 août au soir ; Michaux les avait quittés à Luxembourg. Le lendemain matin, ils se présentèrent à la frontière allemande ; les autorités du Reich n'exigeaient plus de passeport, sauf pour l'Alsace-Lorraine, mais la mesure ne concernait que certaines catégories de militaires et d'hommes dispensés de conscription. Le douanier détailla le jeune homme moustachu qui lui tendait sa carte d'identité en ôtant sa casquette et ses lunettes : « Wilhelm Kostrowitzky, sujet russe et homme de lettres » entra en Rhénanie².

1. Apollinaire à Émilie Gaillet du 25 août 1901 (coll. part.)

2. Carnet d'identité avec photographie délivré le 20 août 1901 à Paris (voir le fac-similé dans Apollinaire. *La Poésie perpétuelle*, p. 23).

Le voyage d'agrément commença. Le jour même, le jeune homme découvrit la cité médiévale de Trèves, son musée et ses antiquités romaines. Mme de Milhau décida de rejoindre Coblenz à petites journées en suivant la Moselle ; une étape à Ürzig, une autre au bourg d'Alf, et l'on toucha la ville confluente le 28 août. Au Deutsches Eck, du haut de son gigantesque socle de pierre immaculée, le défunt Kaiser Wilhelm I^{er}, sanglé de bronze, protégeait l'union du Rhin et de la Moselle en disant à son peuple : « *Nimmer wird das Reich verstöret, / Wenn ihr einig seid und treu!*¹. » Le lendemain, l'automobile longea la rive gauche du Rhin en direction d'Andernach. Après plusieurs kilomètres de routes sinuées et mal empierrées à travers la forêt, elle pénétra dans le domaine de Krayerhof par un étroit chemin boisé, bordé d'un ruisseau. La propriété, qui avait naguère appartenu à l'évêque de Cologne, avait été acquise par Katharina Hölterhoff en 1826 et léguée en 1880 à Carolina, Maria et Anna par leur oncle paternel Mathias, un homme d'affaires industrieux dont la prospérité avait crû grâce à l'importation du cuir argentin. Les voyageurs passèrent sans s'arrêter devant une maison forte à tourelles pointues, médiévale et rustique, dont les parties du XII^e siècle rappelaient les prérogatives séculaires attachées à Krayerhof : ce *Rittergut*, ou « bien de chevalier », 300 hectares, d'un seul tenant, de chasse et de pâture, donnait à ses propriétaires le droit de siéger au Landstag et de rendre justice. La famille n'y habitait plus depuis longtemps car elle avait trouvé plus commode de la louer à ses fermiers — des mennonites, comme souvent dans la région, anabaptistes travailleurs et pacifiques que l'on reconnaissait à leurs vêtements sans boutons. Quand ils venaient à Krayerhof, les Hölterhoff logeaient à courte distance du château, dans une bâtisse plus récente de forme quadrangulaire au bout d'une allée plantée de noyers. Le temps de régler quelques affaires, de rendre visite au baron Solemacher, chambellan du Kaiser, en son château voisin de NAMEDY, et Mme de Milhau repartit pour Neu Glück, la maison de campagne familiale située près d'Oberpleis, sur la rive droite du Rhin. Maria, Gabrielle et sa gouvernante l'avaient peut-être devancée, à moins qu'elles ne l'eussent rejointe à Krayerhof. On franchit le fleuve au pont de Neuwied, ou bien l'on prit le bac.

Attraits du pays rhénan

À l'écart du village de Bennerscheid, Neu Glück était une demeure néogothique de belles proportions « entourée d'un parc à l'italienne et nichée dans une clairière à l'orée de laquelle s'ébattaient le matin

1. « Jamais l'Empire ne sera détruit, / Tant que vous serez unis et loyaux. » Le monument avait été érigé en 1897, neuf ans après la mort de l'empereur.

les chevreuils¹ ». Très ouvragée, elle formait un assemblage gracieux, rythmé de colombages, clochetons, lambbris et mansardes que les sœurs Hölterhoff aménageaient peu à peu. Une campagne de gravure à laquelle ne manquaient ni le rosier ni la charmille, où Wilhelm aurait pris ses aises si sa situation avait été moins ambiguë. Maria Hölterhoff le trouvait encombrant et le traitait en domestique ; la vicomtesse l'admettait à sa table parce qu'il avait de la conversation et de l'éducation ; les domestiques gardaient leurs distances ; quant à la gouvernante anglaise, Miss Playden, elle donnait tous ses soins à Gabrielle, ne sachant pas un mot de français ou d'allemand. Quoiqu'elle portât « un nom de fée dans les anciens romans de chevalerie² », Élinor de Milhau était une petite personne décidée et parcimonieuse ; à Paris, elle avait laissé entendre à son employé qu'il contribuerait à son propre entretien. Olga avait alors enjoint son fils de prendre pension à l'extérieur : avec ce qu'il économiserait, il pourrait s'acheter d'élégants vêtements en rapport avec sa fonction. Wilhelm ignora le conseil et s'installa à Neu Glück. Puisqu'elle n'était pas là pour le sermoner, il comptait profiter de la bière et du schnaps, se coucher tard et fumer au lit.

Comme il avait promis à sa mère de progresser en allemand, Wilhelm alla trouver le maître de l'école mixte de Bennerscheid, Carl Rehrmann. Mais la musardise se conjuguant à la curiosité, l'élève préféra l'excursion à l'étude. Il commença dès le 3 septembre par les Sept Montagnes, *das Siebengebirge*, volcans éteints vêtus de vignes blondes dont le vin d'or pâle ravit la vue, bien plus que le palais. Un train à crémaillère hissait les touristes jusqu'au sommet du *Drachenfels*, le mont légendaire où Siegfried tua le dragon. On admirera les trésors offerts par le majestueux paysage : au loin ce sont Bonn et Cologne, plus près le Petersberg couronné d'un palace flambant neuf, en contrebas Königswinter et Bad Honnef. Wilhelm regarda les mornes ruines du château déserté par l'ombre des chevaliers, suivit le sillage des vapeurs sur le fleuve, les allées et venues des bacs et le ballet des trains empanachés de gris. Au pied de la pittoresque montagne déshonorée par « les caboulots³ », il acheta une carte postale à sa mère. Trois jours plus tard, il se rendit à Cologne où il retournerait souvent⁴.

À Neu Glück, Wilhelm donnait ses leçons quotidiennes à la petite Gabrielle, dont la gaieté gracieuse lui plaisait. Aujourd'hui, composition française : décrivez les bords du Rhin. L'enfant, qui parle couramment français, s'exécute sans peine : « C'est si beau les bords du Rhin. Il y a beaucoup de poissons dans le fleuve. On voit des chevreuils quand on se promène sur les chemins. » Elle lève la tête, laisse errer

1. *LL*, 20 mai 1915, p. 386.

2. *Pr I*, p. 94.

3. *LL*, 20 mai 1915, p. 386.

4. Il y revint une première fois le 10 septembre 1901.

son regard dans la pièce et s'aperçoit dans le miroir ; avec son visage arrondi encadré de cheveux clairs, elle ressemble à l'infante d'Espagne peinte par Vélasquez. « Il y a aussi des écureuils charmants et rouges comme le soleil¹. » La leçon terminée, la gouvernante venait chercher Gabrielle et Wilhelm sortait se promener. Miss Annie était décidément « épatante, blonde comme la lune », des yeux de bleuet, une fossette au menton ; tout en rondeurs généreuses avec « une taille mince à ravir² »... Elle semblait ne jamais rien comprendre ; quand il s'efforçait de lui dire des amabilités en anglais, elle se contentait de sourire et gentiment s'esquivait. Dans le cœur du poète, l'Anglaise éclipsait Linda. Il était temps de clore le cycle des « Dicts d'amour à [...] la zézayante » par un long poème aux accents ronsardiens très simplement intitulé « Adieux³ ».

Annie acheva d'occuper tout à fait le jeune homme. À force de patience, il vainquit peu à peu ses préventions et apprit qu'elle venait de Londres, de Clapham plus exactement, au sud-ouest de la Tamise ; elle avait de nombreux frères et sœurs, mais la petite Jenny, dix ans à peine, était sa préférée⁴. Son père, pieux et très strict, avait envoyé tous ses enfants à l'école Saint Andrews, patronnée par l'archevêque de Canterbury. Il avait fallu le convaincre de laisser partir sa fille sur le continent ; le médecin de la vicomtesse, qui le connaissait bien, l'avait persuadé. Si le père savait qu'il y avait un jeune homme au service de Mme de Milhau... Wilhelm ne comprit pas très bien si Mr Playden était pasteur ou chef de la poste. À la vérité, la famille habitait en face de la poste et, contrairement à ce que prétendit Annie bien plus tard, son père n'était pas plus architecte que pasteur ou postier, mais simple jardinier du Fever Hospital, Landor Road, à Stockwell⁵. Wilhelm détaillait discrètement la jeune fille, son chignon victorien et son collet de dentelle apprêtée ; il voyait déjà ses cheveux tomber en cascade sur sa peau nue. Il saurait bien la convaincre d'ici leur départ d'Allemagne, qu'on disait en décembre. Mais il ignorait qu'Élinor et sa mère veillaient jalousement sur leur gynécée. Leurs mises en garde renforcèrent la méfiance de la gouvernante ; leur vigilance exaspéra le précepteur, sans qu'il sût ce que son impatience devait à la surveillance ou à la frustration. On se moquait de lui ; on cherchait à l'amoindrir, à l'humilier, on lui faisait le sort d'Attys, que la déesse jalouse avait châtré devant sa rivale, au pied d'un pin. Dans la nuit, sous le toit, l'amoureux entendait

1. « Puerilia Verba », chronique consacrée à Gabrielle et publiée, sans signature, dans *Tabarin* le 23 novembre 1901. On ignore si Apollinaire a recopié ou recomposé la rédaction de son élève (*Pr 3*, p. 320).

2. Apollinaire à Madeleine, 13 janvier 1915.

3. Poème non daté, probablement envoyé dans l'automne 1901 (*Po*, p. 332-334).

4. Cette sœur se prénommait en réalité Edith Jane. De même, le prénom exact d'Annie est Anna Maria. Elle naquit le 28 janvier 1880 à Berstead dans le Kent.

5. Michel Décaudin, « L'Année allemande », *Apollinaire*, n° 5, Calliopées, mai 2009, p. 17 sq.

[...] se lamenter l'autan
 Et du fleuve prochain à grand'voix triomphales
 Les elfes rire au vent ou corner aux rafales¹

Les elfes à nouveau se riaient de sa peine, comme naguère au bord de l'Amblève, quand Mareye le quittait pour s'en aller danser. Certains jours, il ne supportait rien ni personne, moins encore le maître Rehrmann, qui venait trop souvent présenter ses hommages à ces dames ; Annie lui faisait mille grâces, un pédant tout juste bon à manier la férule. Dès qu'il pouvait s'échapper, Wilhelm allait courir la campagne et songer à son aise. Les sapins dentelant le ciel de leurs cimes pointues chantaient au vent du soir ; le brouillard embuait les sous-bois. La saison était-elle fort avancée en cette fin septembre ? Le paysage lugubre s'accordait-il à son âme plaintive ? Non, c'est plutôt son imagination qui le recompose et le recrée. Un paysan là-bas rentre ses bêtes ; il chante « une chanson d'amour et d'infidélité / Qui parle d'une bague et d'un cœur que l'on brise² » ; les vaches en meuglant quittent les prés languides :

Le colchique couleur de cerne et de lilas
 Y fleurit tes yeux sont comme cette fleur-là
 Violâtres comme leur cerne et comme cet automne³

Les cyprès peuplent le paysage de leurs lignes d'ébène ; au détour d'un chemin, « un Christ de bois [...] pâtit [...] / Une chèvre attachée à la croix noire broute⁴ »... Passion du Christ, passion des hommes... « Et ma vie pour tes yeux lentement s'empoisonne⁵ »...

Les excursions distraisaient le malheureux. Dans les ruines du monastère de Heisterbach, il rêva au jeune moine entré en ravisement pendant trois siècles car Dieu lui avait envoyé un oiseau afin de lui donner un avant-goût de l'éternité⁶. Il trouvait en marchant des vers pittoresques et mélancoliques. Ses pas le menaient parfois jusqu'à la synagogue de Dollendorf, toute proche ; s'il en avait le loisir et l'envie, il pouvait pousser jusqu'à Beuel, qu'un pont métallique garni d'imposantes tourelles médiévales reliait à Bonn en débouchant devant la grande synagogue moderne. N'ayant pas abandonné son projet romanesque sur la fin du monde, il situa sur ce pont un épisode de *La Gloire de l'olive*, où l'on voit le Juif errant sacrer dans l'ouragan d'une nuit de Noël⁷. Quand, à la veille de la guerre, il reprit

1. « Le Vent nocturne », où se trouve l'allusion à Attys (*Alcools*).

2. « Automne » (*Alcools*).

3. « Les Colchiques » (*Alcools*).

4. « Passion » (*Po*, p. 532).

5. « Les Colchiques » (*Alcools*).

6. Dans le conte « Le Sacrilège » (*L'Hérésiarque et Cie*) et dans la lettre à Lou du 20 mai 1915 (*LL*, p. 386), Apollinaire fait de l'oiseau un écureuil.

7. *Pr I*, p. 1253-1255. Le passage fut écrit entre l'automne 1901 et le début 1903.

le passage dans le chapitre xv du « Poète assassiné », il substitua au personnage légendaire une figure de sa composition, le rabbin de Dollendorf, chargé de prophétiser le pogrom des poètes, proscrits de l'humanité¹.

Une autre fois, Wilhelm découvrit la synagogue d'Unkel ; c'était probablement un samedi, jour de *shabbat*. Dans toute la région, à Bonn, Königswinter, Bad Honnef et Dollendorf, la communauté juive, très attachée à ses traditions médiévales, célébrait pendant plusieurs jours la *Soucot*, ou fête des cabanes, qui rappelle l'errance des Hébreux dans le désert : on fait une « cabane » de feuillages à la maison puis on se rend en procession à la synagogue en agitant des palmes — les *loubabim*. Ce spectacle réapparaît dans « La Synagogue », un poème drôle, haut en couleur, où les souvenirs de conversation et de lecture — les *Kryptadia*, les Psaumes — se mêlent aux fantaisies de l'imagination².

Dans les premiers jours d'octobre, la famille fit un court voyage dans la région. Une panne d'automobile à Rhöndorf obligea Mme de Milhau à prendre le chemin de fer ; c'était au fond plus commode, car les routes allemandes étaient mauvaises et le réseau ferroviaire bien mieux organisé. Au sortir d'un tunnel, le train prit le pont de Remagen et continua sa route dans l'Eifel, pays des sources. La petite troupe s'arrêta quelques jours à Krayerhof. Wilhelm visita les environs, la vallée de l'Ahr et le bourg de Hammerstein³, l'église consacrée à saint Apollinaire et la source Apollinaris jaillissant près du Rhin. Le dimanche 6 octobre 1901, il partit à pied de bon matin visiter l'abbaye bénédictine de Maria Laach, muni d'une lettre de recommandation. Un jeune paysan le guidait à travers la forêt ; « il ne parlait que le plat allemand⁴ ». La pluie les surprit en chemin et c'est tout trempé que le visiteur se présenta aux portes du couvent. Dom Benzler venait d'apprendre qu'il était nommé évêque de Metz et, s'apprêtant à quitter les lieux, ne recevait personne. Wilhelm déambula dans le cloître roman ; dans l'abbatiale, il remarqua les fresques des lourds piliers et le bois peint des sarcophages. L'abbé le reçut juste avant son départ. Il s'intéressait à la poésie française et se sentait heureux de devenir le pasteur spirituel de la province qui avait donné à la France sa plus sublime héroïne, Jeanne d'Arc⁵. Après avoir offert à son visiteur une médaille de saint Benoît, « dom Benzler, blond, pâle et maigre, s'en alla en Lorraine⁶ » où, en mai

1. *Pr I*, p. 283-285.

2. Sur les juifs d'Apollinaire, voir Kurt Roessler, « Les Juifs errants d'Apollinaire », *Apollinaire à livre ouvert*, sous la dir. d'Eva Berankova, Prague, université Charles, 2004, p. 179 sq. ; sur « La Synagogue », voir M. Décaudin, *Dossier d'« Alcools »*, *op. cit.*, p. 180-181.

3. *Agenda russe*, f. 91-92, décrits par É.-A. Hubert, « L'Allemagne dans l'*Agenda russe* d'Apollinaire », *Apollinaire*, n° 5. Callipées, 2009, p. 47-48.

4. Lettre à Lou du 20 mai 1915 (*LL*, p. 387).

5. « L'Évêque de Metz et Jeanne d'Arc », *Mercure de France*, 1^{er} août 1915 (*Pr 3*, p. 222).

6. *LL*, 20 mai 1915, p. 388.

1915, il interdirait le culte rendu à la sainte, parce que la passion des peuples le voudrait ainsi. Les tours de la basilique se miraient dans le lac au bord duquel, dit la légende, Geneviève de Brabant vécut seule et sauvage. Une autre légende affirmait que ce grand lac volcanique était un crachat de la Vierge. L'abbaye, elle, était moderne, l'une des plus grandes d'Allemagne et parmi les premières à jouir de l'électricité ; elle avait la faveur de l'empereur.

Wilhelm retourna souvent à Bonn et à Cologne. Il se rendit seul à Düsseldorf le 8 octobre, à l'invitation de Carl Rehrmann, lequel ignorait la sombre rancune qu'on lui vouait à certaines heures. La famille de l'instituteur le reçut chaleureusement et l'invita au théâtre. Comme de nombreuses villes allemandes, Düsseldorf s'était récemment modernisée, grâce aux plans de l'architecte Joseph Stübben à qui l'on devait aussi les récentes extensions de Cologne : elle était « neuve et superbe¹ », avec ses jardins, ses promenades, ses nouvelles maisons, ses magasins « aussi beaux² » qu'à Paris. Seuls le souvenir de Heinrich Heine et le vieux clocher tordu de Saint-Lambert semblaient secouer la rigueur de ses plans rectilignes.

Wilhelm revint le lendemain à Cologne. Avant de rentrer à Neu Glück, il trouva une carte postale qu'il s'empressa d'envoyer à Mlle Molina : les deux châteaux ennemis du Chat et de la Souris, proches du rocher de Loreley, lui semblaient une allégorie assez éloquente de ses rapports avec la jeune fille. La publication du livre *La Grâce et le maintien français* était imminente. Sur la requête de l'intéressé, Jacques Molina avait demandé à l'imprimeur que le nom d'Apollinaire fût remplacé, dans la préface, par celui de Kostrowitzky, mais il était trop tard³. Quand il reçut l'ouvrage signé du maître de danse, le poète lut cette précision : « Je dois quelques remerciements à l'érudition obligeante de mon ami Wilhelm Appolinaire [sic] dont les notes et la riche collection d'anecdotes sur le sujet m'ont été d'un réel secours⁴. » Résumant l'épisode à James Onimus en juillet 1902, le jeune homme prétendit être l'auteur de l'opus, ce qui n'est pas tout à fait exact : il avait collaboré à sa rédaction, suivi de près sa fabrication et en avait trouvé le titre...

À Paris, Albert cherchait à quitter Laferté ; grâce aux Fenwick, des connaissances, il avait postulé une place dans une banque de Saint-Pétersbourg qui devait remplacer l'un de ses sténographes. Olga était fébrile : le départ de son cadet représentait un grand changement, il fallait engager des dépenses, elle se retrouverait seule, Wilhelm s'en rendait-il compte ? Que ne s'intéressait-il à sa famille et à son avenir au lieu de parler « des fromages de Coulommiers et de la hauteur des

1. *Pr* 2, p. 68.

2. Lettre à sa mère et son frère du 19 octobre 1901 (*CFM*, p. 31).

3. Jacques Molina à Wilhelm [11 octobre 1901] (BnF, département des Manuscrits).

4. Jacques Molina da Silva, *La Grâce et le maintien français*, J. da Silva, 1901. En voici la dédicace : « [À] mon distingué collaborateur et ami Wilhelm de Kostrowitzky Hommage affectueux J. Molina da Silva » (*BGA* 1, p. 112).

vignes de la Champagne » ? Il était d'une légèreté « inouïe¹ » ! L'aîné des Kostrowitzky était trop occupé pour s'appesantir sur ces missives comminatoires ; il évita de contrarier sa mère en lui écrivant des lettres rassurantes. Il faisait du tourisme et badait. Il visita la vallée de la Sieg, d'Eitdorf à Siegburg, dont les faux airs de Mont-Saint-Michel prêtaient à sourire². Annie était-elle de toutes les excursions familiales ? Osait-elle accompagner son soupirant dans ses promenades ? On ne sait. Wilhelm parcourait la campagne parmi les vignes rouges illuminant l'automne. Il causait avec les paysans, s'arrêtait dans les auberges au bord des routes, engageait la conversation, écoutait les paroles chuintantes que transportaient la brise et la fumée... « Le vent faisait danser en rond tous les sapins³. »

La saison s'avançait, l'air devint mordant, la nuit tomba plus tôt. Après un passage par Krayerhof, la famille partit s'installer le 20 ou le 21 octobre dans la grande résidence familiale de Bad Honnef, où la soeur de Mme de Milhau, Anna von Fisenne, et son fils Otto, magistrat de Strasbourg, venaient en villégiature. La villa Hölterhoff était située sur le Frankenweg, dans un quartier résidentiel recherché des fortunes rhénanes et des têtes couronnées ; elle touchait les propriétés de la reine Sophie de Suède et des banquiers de Cologne Schaffhausen. Le parc de la villa, « plein de ces pins argentés qui sont le luxe des jardins rhénans⁴ », était un site « exquis » où l'on se sentait l'envie de soupirer et de rêver. Alentour s'étagaient des vignes. On descendait vers le fleuve en suivant un lacis de ruelles claires et proprettes enjambant un ruisseau, parmi de petites maisons à colombages où ruisselaient des treilles. Avec ses villas et sa vie mondaine, Bad Honnef faisait songer à Cannes ou à Menton, malgré ses ciels changeants et sa lumière blonde. Elle recevait des curistes en grand nombre car ses sources étaient réputées pour les maladies de peau ; ils donnaient à la contrée l'air feutré des cliniques et des sanatoriums.

Le rythme des journées prit un cours ordinaire, alenti, propice à l'errance, au fantasme et au ressassement. Laissant Mmes Hölterhoff vaquer à leurs occupations — recevoir leurs voisins, prendre les eaux, gérer la maisonnée (cuisinier suisse, femme de ménage et jardinier), Wilhelm disparaissait des heures entières. Au *Weinhaus Steinbach* tout proche, il prodiguait des *Prosit*⁵ à tous les commensaux. Mais il aimait surtout rêver sur l'autre rive du Rhin, à Rolandseck, le pèlerinage des âmes tendres. Comme Roland remontait le Rhin, il fit étape chez le comte Raymond et s'éprit de sa fille Hildegonde. Le moment vint de partir rejoindre Charlemagne, qui s'apprêtait à guerroyer contre les Sarrasins. Devant l'autel, Roland jura qu'il

1. Lettre d'Olga à Wilhelm du 21 septembre 1901 (*CFM*, p. 25-27).

2. Carte à Émilie Gaillet du 23 octobre 1901 (coll. part.).

3. « Les Femmes » (*Alcools*).

4. « La Comtesse d'Eisenberg », publié dans *Le Soleil* du 7 septembre 1907 (*Pr 1*, p. 387).

5. « À votre santé. »

n'aurait d'autre femme qu'Hildegonde ; elle fit serment d'être à Dieu si elle n'était à lui. Une année s'écoula. Un soir, un chevalier de passage annonça la mort de Roland à Roncevaux dans la lointaine Espagne ; Hildegonde entra au couvent sur l'île de Nonnenwerth. Or les blessures de Roland n'étaient pas mortelles ; le paladin vint chercher sa promise, le comte accablé lui apprit qu'elle avait prononcé ses vœux. Alors Roland fit bâtir un ermitage au sommet de la montagne et descendit chaque jour au bord du Rhin pour apercevoir sur l'île sa bien-aimée. Hildegonde mourut. Roland, le cœur navré, s'en retourna mourir en son ermitage au sommet de la montagne.

Sur la route bordant le fleuve et tachée d'ombre
 Fuyaient tremblant de peur
 Comme des chevaliers indignes les autos
 Tandis qu'au fil du Rhin s'en allaient des bateaux
 À vapeur¹

Au cours de ses promenades, Wilhelm s'arrêtait chez quelque vigneron, où l'on servait du vin clair comme le flot. Dans un coin, des femmes cousent ; il les écoute, sans toujours les comprendre ; leurs paroles font passer le temps, l'étirent, le nouent, l'arrêtent et le renouent, les unes sont graves comme le chant d'un poêle, les autres légères comme une buée, elles se mêlent au bruit du vent et des pas dans la neige, au battement des cœurs et aux vagues du rêve :

— *Cet hiver est très froid le vin sera très bon*
 — *Le sacristain sourd et boiteux est moribond*
 — *La fille du vieux bourgmestre brode une étoile*

Pour la fête du curé [...]
Kaethi tu n'as pas bien raccommodé ces bas²

En chemin, le poète se souvient de ces phrases, les arrange, les ordonne, recompose toute une conversation sur laquelle l'ombre s'étend peu à peu, comme sur la vie planent l'amour et le souci... « *Lotte es-tu triste Ô petit cœur — Je crois qu'elle aime³* »... Les vers lui viennent en foule, images de Neu Glück mêlées d'impressions nouvelles, anecdotes glanées dans l'instant, réminiscences d'anciennes lectures. La plupart sont lugubres et fous : il aime sans retour.

Annie daignait parfois tendre l'oreille, comme le jour où ils étaient assis sur un banc de pierre « à écout[er] longtemps les bruits du crépuscule⁴ ». Elle était charmante et riait à ses facéties ; il était tout

1. « Rolandseck », date de rédaction postérieure au séjour allemand, probablement fin mars 1903 (voir l'état antérieur *JI*, 130-131 et la version définitive *Po*, p. 351).

2. Le poème « Les Femmes » réunit des impressions de Neu Glück et de Honnef (*Alcools*).

3. « Les Femmes » (*op. cit.*).

4. « Dans le jardin d'Anna » (*Po*, p. 347-348).

près d'elle, il pouvait la toucher. Ces moments heureux avaient inspiré un aimable madrigal pour Annie, « Dans le jardin d'Anna », où affleure la silhouette d'Anna von Fisenne, si gracieuse et si bienveillante avec le jeune homme¹. D'autres fois, Annie se montrait timide et réservée. Elle l'entendait distraitemen t déchiffrer les inscriptions gravées dont on avait jadis frappé les murs, les bancs et les stèles du Frankenweg. Le poète tourna une épitaphe à sa manière :

— Gottfried apprenti de Brühl l'an seize cent trente
Ici fut assassiné
Sa fiancée en eut une douleur touchante
Requiem æternam dona ei Domine —²

Se pouvait-il que son amour fût mort avant d'avoir vécu ? Trop souvent, Annie, morose et glaciale, l'accompagnait de guerre lasse. Un jour, il l'avait entraînée en haut de la montagne fière, à l'ombre des ruines ; il lui avait fait des serments devant le fleuve et la vallée ; il l'épouserait, la ferait comtesse, il serait le plus grand poète du monde. Tant de ferveur effrayait la pauvre Anglaise, dont le cœur tendre aspirait à des romances plus mesurées. Il savait pourtant se montrer calme, doux, et comme il faut, quand la prudence ou la patience avait raison de lui. Mais le plus souvent, Annie l'ignorait et semblait avoir oublié tout ce qu'ils s'étaient dit, toutes les petites privautés qu'elle lui avait permises. Alors la jalouse de Wilhelm s'affolait, « elle sor[tait] de lui comme l'écume sort d'une vague brisée contre un rocher³ ». Il voulait piétiner cette femme qui l'aimait si peu et si mal ; il se donnerait la mort ensuite... Son amour était couleur du soleil au déclin « sanglant et rond comme [s]on âme » ; il saignait de toutes ses plaies comme la Vierge aux sept épées, couleur des châtaignes d'automne, là-bas dans l'église d'Oberpleis. Heureux le nain barbu qui renia l'amour tandis que les filles du Rhin chantaient. Maudite soit l'ingrate et maudites les femmes ! À ses pieds coulait le fleuve insoucieux des humains... « Un train passait les yeux ouverts sur l'autre bord⁴ »... Les bateliers allaient et venaient, inlassablement. Ils avaient leurs chaînes, comme le train ses rails, et l'amoureux sa croix.

Vers le 15 novembre, on se rendit à la chasse à Krayerhof. Le *Freiherr* von Solemacher, qui parlait parfaitement français et s'était laissé dire par Mme de Milhau que le précepteur était un homme de talent, invita M. de Kostrowitzky à passer la journée à Nameda y. Wilhelm fit le tour du propriétaire : « Je l'ai fait bâtir après une partie avec le roi Édouard au temps où il n'était que prince de Galles »,

1. Il s'agit du jardin de la villa Hölterhoff ou, peut-être, de la gloriette d'Anna Schaffhausen.

2. « Élégie » (*Po*, p. 530).

3. « La Favorite » (*Pr I*, p. 334).

4. « Élégie » (*Po*, p. 530).

disait son hôte en montrant une tour, une dépendance. Ce Rhénan « aux cheveux bruns, au visage de garnisaire du temps d'Agrippine, au regard aigu qu'ont les vignerons¹ », s'était en effet enrichi grâce au jeu et avait fait restaurer son *Schloss*² dans un grand souci d'authenticité ; le jeune visiteur jugea *in petto* le résultat « d'un toc qui sent[ait] le bazar³ ».

Wilhelm se rendit de nouveau à Cologne. À quelques pas de l'énorme gare aux voûtes métalliques, sur sa place moderne aux enseignes dorées, surgit la masse colossale du Dôme. Un écriveau prévient le fidèle et le curieux : « Gare aux voleurs ! », et à l'intérieur, un autre précise : « Il est interdit de s'entretenir pendant l'Office. Les suisses sont instruits de réprimer tout désordre⁴. » Le jeune visiteur s'étonne, non de cette discipline proverbiale dont on se gausse si aisément, mais de l'usage courant du français dans toute la région. L'allemand lui-même est mêlé de toutes sortes de mots français : « adieu, merci, pardon » sont demeurés tels quels, « saperlott » a pris l'*« aspect teuton* ». Il semblerait qu'il en soit ainsi dans tout l'Empire ; n'est-ce pas fort paradoxal chez ce peuple en quête d'unité ? n'est-ce pas une preuve du prestige français à l'étranger ? Il faudrait approfondir la question, ça ferait un beau sujet pour *La Grande France*⁵... Wilhelm passe sous le grand saint Christophe de bois et s'arrête devant la châsse des Rois mages. Les cierges luisent dans la chapelle, la poussière danse dans le jour polychrome... On raconte que le dernier architecte du Dôme devint fou. Était-ce d'avoir achevé cette merveille ? Au sortir de la cathédrale, le visiteur ébloui se tourne vers les deux tours gothiques enrubannées d'oiseaux ; des cigognes noires et blanches s'y tiennent comme pétrifiées. À gauche du parvis monte la Haute-Rue, si calme à cette heure du jour ; le soir, ses tavernes s'animent comme autant de stations sur le chemin du plaisir et de la perdition.

Le musée voisin est « riche de toute l'école de Cologne, des Flamands, quelques Rubens, un Murillo. Des bois sculptés [...] uniques⁶ ». La Vierge à la fleur de haricot est une blonde aux yeux doux, pure et pieuse comme son modèle, que « maître Guillaume » peignit « par piété de chrétien ou d'amant⁷ ». Sans sa Haute-Rue, Cologne serait la ville des vierges ! L'église Sainte-Ursule abrite les reliques de la sainte et de ses compagnes. Pour décourager le prince païen qui voulait l'épouser, Ursule, fille d'un roi très chrétien de Bretagne, lui demanda de lui donner mille vierges et de lui envoyer dix autres vierges, chacune accompagnée de mille vierges ; elle resterait trois

1. *La Femme blanche des Hohenzollern*, roman inachevé de 1918 (*Pr 1*, p. 936).

2. « Château ».

3. Lettre d'Apollinaire aux directeurs de *La Grande France* du 15 novembre 1901 (coll. part.).

4. *Ibid.*

5. « Le Prestige français en Allemagne », publié dans la revue en février 1902 et peut-être envoyé dans la lettre aux directeurs du 15 novembre 1901 (*Pr 2*, p. 1070-1073).

6. Lettre aux directeurs de *La Grande France* du 15 novembre 1901 (coll. part.).

7. « La Vierge à la fleur de haricot » (*Po*, p. 534).

ans en leur compagnie et se rendrait à Rome pour y obtenir la consécration de sa virginité ; elle épouserait le prince au terme de ce temps s'il se convertissait. À son retour de Rome, la sainte caravane entra dans Cologne, où elle tomba aux mains des Huns qui la massacrent sauvagement. La froideur d'Annie faisait sourdre en Wilhelm une fureur barbare...

Il aimait Bonn sans bien savoir pourquoi. Le 11 novembre, il avait été présenté au professeur Eugène Gaufinez, agrégé de littérature française attaché au *Kronprinz*¹, qui promit d'aider le jeune homme à entrer à l'université². Le prince héritier était justement à Bonn ce jour-là, Wilhelm l'avait croisé dans un break avec la grande-duchesse de Hesse et le duc de Schaumburg-Lippe, tous deux cousins de l'empereur. Peut-être le *Kronprinz* était-il venu assister à une assemblée, bruyante et arrosée, de la Borussia ? Masculine, aristocratique et bourgeoise, volontiers antisémite, fidèle au *Mensur*³, la puissante corporation réunissait dans divers cabarets de Bonn des étudiants portant couleurs et casquettes, et de bons notables dégarnis parés d'uniformes⁴.

Wilhelm fréquentait la bibliothèque de Bonn. Le 30 octobre 1901, il avait demandé les deux tomes de *Leben des Dichters von Eschenbach* dans l'édition de San-Marte⁵. Il avait pris des notes sur le *Parzival* du Bavarois Wolfram et sur les différents sens du mot « graal » : bâton pastoral, vase, bassin, sang du Seigneur, mais aussi cercle, sphère, grotte et prépuce⁶. Le plus souvent, une image, un mot, une anecdote ravivait ses obsessions. Il lut des *Volkslieder*, qui concentrent tant de poésie qu'il n'est nul besoin de musique pour en sentir la mélodie... « Trois grands lys Trois grands lys sur ma tombe sans croix »... La croyance populaire dit que l'âme d'un homme décapité passe dans cette fleur... « Tout seuls tout seuls et maudits comme moi⁷. »

De Brentano, il lut la « Lore Lay », qu'il recopia entièrement :

*Zu Bacharach am Rheine
Wohnt eine Zauberin,
Die war so schön und feine
Und riß viel Herzen hin. [...]*⁸.

1. Le prince héritier, fils de l'empereur Guillaume II.

2. C'est du moins ainsi que Wilhelm présenta les choses à sa mère dans sa lettre du 13 novembre 1901 (CFM, p. 10).

3. Rituel de duel au sabre, très dangereux, pratiqué par les étudiants allemands et autrichiens.

4. Kurt Roessler, *Le Rabbin de Dollendorf. Les Juifs ruraux de Rhénanie et le poète Guillaume Apollinaire 1901-1902*, Bornheim, Verlag Kurt Roessler, 2006, p. 18-19.

5. *De la vie du poète von Eschenbach*, demande inscrite sur un bulletin de la bibliothèque de Bonn (BnF, département des Manuscrits).

6. Sur l'importance de ces lectures chez Apollinaire, et en particulier dans le poème « Lul de Faltenin », voir Marc Poupon, « Sources allemandes d'Apollinaire », in *Recours aux sources*, t. I, GA 14, p. 26 sq.

7. « Le Suicidé » (Po, p. 566). Voir M. Poupon, art. cité, p. 14.

8. « À Bacharach sur le Rhin / Vivait une sorcière, / Si belle et si gracieuse / Qu'elle séduisait bien des coeurs. »

La ballade est belle mais plus fascinante encore l'habileté de Bren-tano à inventer la légende. Le jeune poète plaça la sirène rhénane dans son cortège personnel, aux côtés des nymphes ondoyantes et des baigneuses aux cheveux verts dont lui parlaient les livres¹ et les gens de rencontre.

Sie kämmt ihr goldenes Haar.

*Sie kämmt es mit goldene Kamme,
Un singt ein lied dabei ;
Das hat eine wundersame,
Gewaltige Melodei².*

La mélodie de Friedrich Silcher avait rendu la Lorelei de Heine si populaire qu'on avait peut-être chanté le lied à Wilhelm avant qu'il ne lût l'œuvre du poète rhénan. La poésie de la douleur toucha profondément l'amoureux d'Annie, qui se reconnut dans ces vers à la morale sévère, raillant la comédie du badinage, le bric-à-brac des sentiments délicats, les rigueurs de l'ingrate et les soupirs du mal-aimé :

*Wer zum ersten Male liebt
Sei's auch glücklos, ist ein Gott ;
Aber wer zum zweiten Male
Glücklos liebt, der ist ein Narr³.*

C'était un chant subtil qui disait le malheur et la folie d'aimer, apaisait la peine, un chant simple comme une mélodie populaire, comme un conte des temps anciens, et concerté comme la plus savante musique :

*Ich weiß nicht, was soll es bedeuten,
Daß ich so traurig bin⁴*

Wilhelm était triste car l'amour est aveugle ainsi que le destin ; leurs démons mènent la race humaine « Sur la descente à reculons⁵ ». Sur

1. La légende des baigneuses d'Oberwesel, reprise dans le poème « Nuit rhénane », est notamment rapportée par Kieffel dans *Légendes et traditions du Rhin* (voir M. Décaudin, *Dossier d'« Alcools »*, op. cit., p. 178). La villa Hölderhoff contenait probablement une bibliothèque où Wilhelm pouvait puiser.

2. « Elle peigne ses cheveux d'or. // Elle les peigne avec un peigne d'or, / En chantant une romance ; / Son chant a un pouvoir / Étrange et prestigieux » (Heinrich Heine, *Buch der Lieder* [1827] / *Livre des chants*, t. II. « *Die Heimkehr* / Le Retour », trad. A. Spaeth, Aubier Montaigne, 1947, p. 9-11).

3. « Celui qui aime pour la première fois, / Fût-ce sans espoir, est un dieu ; / Mais celui qui aime une seconde fois, / Sans être aimé, est un fou » (H. Heine, op. cit., p. 70-71).

4. « Je ne sais pourquoi / Mon cœur est si triste » (*ibid*, p. 2).

5. « La Chanson du mal-aimé », de rédaction postérieure.

la danse macabre de l'église Saint-Jean-Baptiste de Bruchhausen bei Unkel, la mort les mène tous au son du luth, de la flûte ou de la viole, le meunier et le bourgmestre, le cardinal et le paralytique, la religieuse et le soldat. Seul le Christ en sa gloire triomphe d'elle, mais quel salut attend celui qui ne croit plus ? Dans le cimetière de Bad Honnef, le jour des morts, des enfants et de vieilles femmes « [a]llument des bougies et des cierges » que le vent du Rhin éteint aussitôt et qu'il faut sans cesse rallumer tandis qu'« ululent les hiboux ». Ici reposent côté à côté des « conseillers », des « bateliers » et des « tziganes sans papiers », des enfants, des femmes et les défunt de la famille Hölterhoff. « L'air tremble de flammes et de prières / [...] L'automne est plein de mains coupées¹. » Annie s'est encore refusée...

Noël passa et Wilhelm ne rentrait pas à Paris ; il n'avait pas même envoyé ses voeux. Olga formula des plaintes amères. N'ayant pu partir pour Saint-Pétersbourg, Albert s'en était retourné chez Pelzer pour améliorer sa sténographie. À Bad Honnef, Mme de Milhau envisageait de faire un grand tour de l'Allemagne avec sa mère et sa fille. Maria Hölterhoff déclara qu'il fallait donner congé au précepteur puisqu'il devenait inutile et dispendieux. Anna von Fisenne prit la défense de Wilhelm, qu'elle savait curieux et désargenté. Il espérait rester auprès d'Annie sans éveiller de soupçons. Après plusieurs jours de tergiversations et de disputes, Mme de Milhau décida qu'on l'emmènerait à condition qu'il pourvût à ses propres dépenses. Maria ne décolérait pas, elle n'avait pas la moindre envie de cohabiter avec lui ni de lui donner l'occasion de courtiser la gouvernante. Elle avait bien compris de quoi il retournerait entre eux et, si elle avait peine à croire qu'Annie était toujours irréprochable, elle ne doutait pas que le « Français » parvînt à ses fins au cours du voyage. Anna préféra, semble-t-il, offrir un peu d'argent au jeune homme.

Le jour du départ à Berlin fut fixé au dimanche 9 février 1902. Mais avant de quitter la Rhénanie catholique et francophile pour s'enfoncer en Prusse, on s'arrêta deux jours à Cologne car c'était l'époque du Carnaval. Chaque année, les festivités culminaient avec le *Rosenmontag*, lundi des roses « charnel et sacrilège² », jour de débauche et de ripaille, soûlé de vins, de cris et de musiques. Une théorie piaffante des chars encombrait les rues, entraînant à sa suite toute une ribambelle de fantoches « tenus par un fer raide à la tête et au bras³ », de masques typiques, *Drikkes*, *Marizibill*, *Bestevater*, preneur de rats de Hameln, *Funken* blanc et rouge la fleur au fusil pinçant les fesses des filles. Sous le ciel vibrionnant de fleurs, de

1. « Rhénane d'automne » (*Alcools*).

2. « Le Dôme de Cologne » (*Po*, p. 538). Marc Poupon pense qu'une partie des éléments contenus dans le poème vient des livres : le Carnaval vu par Apollinaire en février 1902 ne présentait pas tous les personnages dont le poème parle (art. cité, p. 12).

3. *JI*, 104.

confettis et de baudruches, c'était à vous donner le vertige et vous croire le roi du monde. Wilhelm entraîna sa blonde amie vers une baraque où l'on tirait le portrait pour quelques pfennigs. Les voici placés à la portière d'un wagon de carton estampillé de l'aigle impériale, dont la pancarte malicieuse indique « Berlin — Brüssel — London » ; ils sont tous deux fort sérieux, comme figés dans la parenthèse de quelque discussion trop vive. Il arbore un melon qui allonge sa face barrée d'une sombre moustache, elle un chapeau plat élargissant des traits où passent la gêne et la timidité. Elle a croisé les bras, ses mains sont crispées ; il a posé deux doigts sur elle, comme s'il réprimait un geste plus tendre. Il n'aurait pas sa photographie d'amoureux, elle trouvait ça compromettant¹. Le lendemain 11 février, ils prirent le train en direction du nord-est².

À travers l'Allemagne

Wilhelm découvrit Hanovre au matin du 12 février. La ville lui plut, avec « ses vieilles maisons tout en fenêtres », son « grand théâtre » et ses « avenues modernes ». Après l'annexion de son royaume par la Prusse en 1866, Georges V de Hanovre s'enfuit. Parent de la reine Victoria et duc de Cumberland, il s'était allié à l'Autriche contre l'ennemi prussien ; son fils Ernst August II dut se résoudre à porter le titre de prince et voir le palais royal devenir résidence de l'empereur. En 1902, les Hanoviens restaient très attachés à leurs anciens rois, Wilhelm en fut frappé et trouva que les nouveaux souverains avaient mauvais goût : dans le palais, les appartements du Kaiser et de son épouse s'ornaient de tableaux « discutables », voire très « mauvais ». Il préféra le *Conseil de guerre d'Alexandre Farnèse* accroché dans la Grande Galerie et le diptyque de Cranach dans l'église. Il fit ensuite un « pèlerinage » dans « l'antique maison où vécut Leibniz » : la table du « grand philosophe croyant » était « là près de la fenêtre » ; « une malle, le fauteuil, quelques livres » dont le visiteur ne put « voir les titres », et de « grandes plumes d'oie ». Wilhelm sortit « ému » de ce creuset de « la pensée moderne » d'où étaient nées des « idées spéculatives » désormais « certifiées par la science athée³ ».

La petite cité voisine de Hildesheim l'enchanta plus encore. Hormis son hôtel de ville rénové, elle avait conservé ses beautés anciennes :

1. Voir la photographie dans le cahier hors texte, n° 11, et dans *Passion Apollinaire*, p. 80.

2. Dans « Route ou rail ? », Gerhard Dörr montre que le grand voyage à travers l'Allemagne se fit très vraisemblablement en train, et non en automobile comme on le pensait jusqu'à présent (*Apollinaire*, n° 6, Callipées, novembre 2009, p. 39-41).

3. Apollinaire rédigea un texte complet sur sa visite de Hanovre et de Hildesheim ; il avait sans doute l'intention de proposer une série de chroniques allemandes à *La Grande France* (*Cahier période rhénane*, BnF, département des Manuscrits). Sur Hildesheim, voir également Louis Brunet, « Le Voyage d'Apollinaire à travers l'Allemagne au printemps 1902 », *Apollinaire*, n° 5, Callipées, 2009, p. 29-30.

le *Knochenhauer-Amthaus*, la maison de la corporation des bouchers, couverte de bois sculptés ; l'église protestante Sankt Michael, l'une des plus grandes basiliques romanes d'Allemagne, dont la crypte chrétienne remonte au II^e siècle¹. « Avec ses maisons peintes, de forme étrange, aux toits démesurés », Hildesheim semble « sortir d'un conte de fées² ». Son nom vient de « Hildesig » ou « Heilige Hevin ». Dans le cimetière ceint d'un cloître, le visiteur apprend comment le roi Louis le Pieux s'étant perdu à la chasse, la Vierge lui apparut près d'un rosier et lui ordonna de bâtir une ville là où les anges couvraient de neige une biche. Wilhelm admira le rosier millénaire dont les racines s'enfonçaient sous la crypte et qu'un jardinier de Hanovre venait de ressusciter grâce à du sang de boeuf. Le pittoresque de la ville était « fait pour encadrer du lyrique » ; il devint quelques mois plus tard la matière d'un conte de l'amour fidèle et malheureux, « La Rose de Hildesheim ou les trésors des Rois mages », qui parut dans *La Revue blanche* en novembre 1902³.

Le 13 février, après 250 kilomètres de trajet, les voyageurs arrivèrent à Berlin. Tandis que ces dames descendaient à l'hôtel Continental, l'un des plus beaux de la ville, non loin d'Unter den Linden, Wilhelm loua une chambre à ses frais chez l'habitant, au deuxième étage du 21, Johannisstraße, un logement trop onéreux pour sa bourse — Mme de Milhau n'ayant pas augmenté ses appointements, il continuait de vivre avec 200 francs par mois. La capitale du Reich lui déplut d'emblée : elle lui parut « affreuse et commode⁴ », alors que les touristes s'ébahissaient communément de ses gigantesques bâtiments publics flambant neufs et du caractère fonctionnel de son urbanisme. Elle était l'empire du « néo » : néoroman, néogothique, néo-Renaissance, l'ensemble des édifices montraient « un goût détestable », tout comme les trente-deux statues néoclassiques de la *Siegesallee* du Jardin zoologique, commandées par le Kaiser à l'artiste Begas pour célébrer les Bismarck, Roon et autres Moltke : « des épouvantails », jugea le jeune visiteur, « vraiment les Allemands n'ont pas idée de ce que c'est que la sculpture ». Pour s'en convaincre, il suffisait de comparer les réalisations modernes de Max Klinger au Donatello de l'*Altes Museum*, ou, mieux encore, à la gigantomachie décorant l'autel de Jupiter, que le *Neues Museum* exposait avec d'autres découvertes archéologiques faites à Pergame par les savants allemands et que l'on transporterait en 1907 sur l'île de la Spree, dans le tout nouveau *Pergamon Museum*. « Quel magnifique poème de pierre » que ce combat des dieux et des géants ! Il sentait « tellement sa divinité » que le voyageur, « oubliant la foule des visiteurs à mous-

1. Elle rappelait à Wilhelm Notre-Dame d'Ainay à Lyon. *Cahier période rhénane*, f. 12.

2. « La Rose de Hildesheim » (*Pr 1*, p. 158).

3. La rédaction du conte date des derniers mois du séjour allemand (fin mai-fin août 1902) ou du retour à Paris.

4. « Le Pergamon à Berlin » (*Pr 2*, p. 67).

taches en croc et des femmes laides, esp[érait] l'heure où mugir[aient] les taureaux des hécatombes ». Les beautés de Berlin ne se trouvaient pas dans les rues bruyantes et modernes, mais dans les musées : c'étaient les Dürer, les Cranach et les Holbein de l'*Altes Museum*, les chefs-d'œuvre étrangers de la Nationalgalerie : les Böcklin, les Pisarro et les Sisley absents des musées parisiens, *L'Homme et sa pensée* de Rodin. Wilhelm nota tout ce qu'il vit dans son vieil agenda russe, avec une liste d'animaux, « gnou, girafe, ocelot, léopard, loutre, chinchilla¹ », dont on ne sait s'ils s'échappent du Zoo, de quelque toile ancienne ou des pages d'un livre.

Wilhelm trouva les environs de Berlin bien plus agréables. À Potsdam, il visita le vieux palais, le mausolée de l'empereur Frédéric-Guillaume I^{er} et de l'impératrice, et le château de Sans-Souci où coucha un soir Napoléon, un palais plein de stucs, de dorures, de bibelots rococo, de toiles italiennes et françaises, Canaletto, Lancret, Watteau... Dédaignant les avertissements de la Pompadour qui prévoyait la banqueroute, Frédéric II avait fait parer sa demeure de coquillages, coraux et pierres précieuses, « bloc d'améthyste onyx lapis lazuli chrysoprase malachite cristal de roche agate albâtre fragments de ruines huîtres, topazes² », dont les noms irisés ouvraient, plus sûrement que les rocailles royales, le monde chatoyant des merveilles.

Un train ramena Apollinaire dans la géométrie claironnante de Berlin. Le visiteur était insensible à ce vaste carrefour qui drainait des Silésiens, des Polonais, des Poméraniens, des juifs orientaux, toute une population migrante et démunie, venue grossir les faubourgs et les larges artères. Au cœur du Reich, il trouvait le temps long. On ne sait s'il se rendit au Deutsches Theater, qui se trouvait près de chez lui, ni s'il vit *Die Versunkene Glocke* (*La Cloche engloutie*) de Gerhart Hauptmann, qui était alors le dramaturge le plus en vue du théâtre allemand. Quelques notes prises dans son agenda invitent à penser qu'il en eut du moins l'intention, mais peut-être un journal ou un programme avait-il simplement attiré son attention. Il avait publié un article à propos de la première du *Coq rouge* de Hauptmann dans *La Grande France* de janvier 1902. À la vérité, il s'était borné à reprendre un article de la *Kölnische Zeitung* du 27 novembre 1901, qui signalait l'échec de la pièce et « la fin de la tyrannie de la littérature dramatique berlinoise³ ». C'était son premier article de critique littéraire : il commençait en citant sa source mais quelques lignes subtiles réussissaient à la faire oublier, si bien qu'en fin de compte on aurait juré qu'il avait assisté au spectacle. Il voulait aussi publier ses vers à Paris ; il envoya des lettres enflammées d'inquiétude aux directeurs de *La Grande France*, qui lui répondirent, goguenards : « Vous êtes bien ardent [...]. Votre impatience doit

1. *Agenda russe*, f. 202-203.

2. *Agenda russe*, f. 88, décrit par É.-A. Hubert, « L'Allemagne... », art. cité, p. 49.

3. *Pr 2*, p. 1069.

au moins tenir à ce que vous avez séduit une pucelle germaine qui brûle de lire votre prose. » Et ils lui conseillèrent d'écrire à Fernand Gregh, poète d'influence.

Wilhelm avait emporté toutes ses affaires avec lui, comme s'il prévoyait de rentrer directement à Paris dès lors qu'on lui aurait donné congé. Olga n'en pouvait mais : Albert avait trouvé une place dans les bureaux d'une usine de Courbevoie, il fallait maintenant que l'aîné revînt se faire une situation plus « sérieuse » et plus « stable ». Elle comprenait d'autant moins ce séjour à Berlin que son fils ne semblait guère progresser en allemand. Elle s'indignait : « Tu serais alors ou un crétin, ou tu n'aurais que lu et parlé en français. Une des raisons la p[incipale] du reste que je t'ai laissé partir, c'était que tu reviennes en parlant bien allemand ! » Et elle se plaignit des fautes d'orthographe dont ses lettres étaient pleines. Pour finir, elle lui demanda s'il pouvait lui envoyer 100 marks¹. Or le retour de Wilhelm n'était pas prévu dans l'immédiat.

Le 3 mars, le train fila plein sud en direction de Dresde. La police locale chargée d'enregistrer les étrangers inscrivit sur ses registres : « Kostrowitzky, Schriftsteller [écrivain], Honnef. Hotel Lindenauhof, Lindenaustraße 23 / Comtesse [sic] de Milhau, Paris / Frau Hölterhoff, Paris. Hotel Bellevue². » Annie, considérée comme domestique, ne fut pas comptée. Wilhelm quitta son *Gasthaus* dès le lendemain et s'installa dans la même rue, deux numéros plus loin, chez le plombier Leuschner. Logeant dans le quartier de la gare, il devait marcher plus d'une demi-heure pour retrouver ces dames dans leur palace des bords de l'Elbe. Comme à son habitude, il visita la ville et les musées. Dans l'immense galerie de peinture du palais Zwinger, il nota que les Allemands n'hésitaient pas exposer des copies de bonne facture, *nach*³ Holbein le Jeune ou *nach* Bruegel le Vieux. Mais un authentique et très célèbre Raphaël l'impressionna davantage :

Or, Ilse avait un cousin qui étudiait à Heidelberg. Il s'appelait Egon. Il était grand, blond, large d'épaules et rêveur. Les jeunes gens se virent à Dresde pendant des vacances et s'aimèrent. Ils se le dirent devant le tableau de Raphaël, l'admirable Madone Sixtine, dont Ilse avait un peu les traits d'angélique douceur⁴.

Ilse, la Rose de Hildesheim, ressemble à la Madone, comme la Vierge à la fleur de haricot ressemble à son modèle ; toutes ressemblent à Annie. La jeune Anglaise vit-elle jamais la toile de Raphaël ? Peu importe à vrai dire, car on aime à penser qu'elle se montra moins

1. Olga à Wilhelm, 25 février 1902 (*CFM*, p. 42-43).

2. Liste des étrangers enregistrés à la police de Dresde les 3 et 4 mars 1902, publiée dans le *Dresdener Anzeiger* du 5 mars, et retrouvée par L. Brunet, « Le Voyage d'Apollinaire... », art. cité, p. 33-34.

3. « D'après. »

4. « La Rose de Hildesheim » (*Pr I*, p. 160).

rigoureuse en cette aube de printemps. De ces moments de Dresde, l'« Aubade chantée à Lætare un an passé », composée en 1903 et incluse dans « La Chanson du mal-aimé », offre un souvenir heureux. En 1902, le quatrième dimanche de Carême tombe le 9 mars. Wilhelm et Annie sont en promenade. Ils longent le paisible canal bordant le Zwinger couronné d'or. Du quartier de Blasewitz, ils montent en funiculaire au village de Weißer Hirsch, qui domine l'Elbe ; ils traversent le *Kurhaus* et marchent dans le parc. Ils suivent les sentiers du Grand Jardin royal, près de la Lindenaustraße, s'arrêtent au bord des lacs et entrent dans le musée de sculpture antique¹.

C'est le printemps viens-t'en Pâquette [...]
L'amour chemine à ta conquête

Mars et Vénus sont revenus
Ils s'embrassent à bouches folles [...]

Pan siffle dans la forêt
Les grenouilles humides chantent

La jeune fille est insouciante et gaie ; son poète, gonflé de sève et d'espoir, célèbre dans une joie païenne l'éveil de la nature, qui est aussi celui des sens. Les angelots s'en sont allés, les satyres les ont chassés... Mais nul ne sait ce qui est advenu.

Par la Cisleithanie

Wilhelm se rendit seul en Bohême, probablement le 10 mars 1902. De Bodenbach, sur la rive gauche de l'Elbe, on voyait Teschen², où commençait le royaume austro-hongrois. À peine la frontière était-elle franchie que disparaissait toute « la raideur allemande ». Le temps était tiède, les dernières plaques de neige s'évanouissaient sur les talus. À la gare François-Joseph de Prague, le voyageur, « après avoir congédié les faquins, d'obséquiosité toute italienne », laissa son bagage à un employé coiffé d'un « disgracieux képi autrichien³ » et se mit en quête d'un toit. Les passants refusaient de parler allemand ; un homme finit par lui expliquer en français que les Tchèques détestaient les Allemands et leur soif de conquête, mais qu'ils parlaient volontiers français s'ils connaissaient cette langue. De fait, ils

1. Itinéraire retracé par Louis Brunet (art. cité, p. 34-35), à partir d'une indication du *Carnet périodique rhénane* : « Blochwitz, Weisser Hirsch, puis aller parc Curhaus Neustadt. »

2. Aujourd'hui respectivement Podmokly et Děčín.

3. « Le Passant de Prague » *L'Hérésiarque et Cie*, (Pr 1, p. 83). On s'accorde à penser que tout le début du conte représente une relation fidèle de l'arrivée d'Apollinaire à Prague. Vladimír Diviš a reconstitué sur ces bases l'itinéraire du poète dans *Apollinaire. Chronique de la vie du poète*, Artia, 1967, p. 26 sq. (version française de son ouvrage tchèque).

craignaient leurs voisins et se méfiaient des Allemands de Bohême¹ ; c'était aussi une fronde nationaliste : les Habsbourg avaient tenté de fonder le loyalisme dynastique sur le patriotisme provincial et la tolérance linguistique, culturelle et confessionnelle, mais ni le centralisme autoritaire ni le fédéralisme n'avaient réussi à régler l'antagonisme des nationalités sur leur territoire. L'aimable passant indiqua au visiteur deux hôtels bon marché de la rue Poříč. Ce dernier nota sur son carnet « Hôtel Bavarasc Folies Mabil² », mais il est possible qu'il choisît plutôt le « U Rozvářilů », dont le rez-de-chaussée abritait un café-concert³. La francophilie des Bohémiens lui fut confirmée par les librairies et les journaux fêtant le centenaire de la naissance de Victor Hugo : à cette occasion, le maire de Prague avait été invité à Paris, accompagné d'une délégation du *Sokol* (Faucon), mouvement de grande envergure fondé en 1861, « gymnasiarque⁴ » et patriotique, dont les liens avec les associations sportives françaises s'étaient renforcés depuis la protestation des députés tchèques de la Diète de Bohême contre l'annexion de l'Alsace-Lorraine⁵. En mai 1902, Prague devait accueillir pour deux mois une grande exposition d'ensemble de l'œuvre de Rodin.

Wilhelm passa deux jours à Prague, et pendant deux jours il marcha. Ne connaissant personne, il n'entra dans aucun des lieux, cafés ou galeries, qui marquèrent l'histoire des formes et des idées. En déambulant, il vit ce que voyaient les touristes et tout ce qu'ils ne voyaient pas. Les maisons anciennes dont les signes distinctifs rappellent l'époque où elles n'étaient pas numérotées, maisons à la Vierge, à l'Aigle, au Chevalier ; le Ring, ou place de Grève, et l'église du Tyn où repose l'astronome danois Tycho Brahe. Quand il déboucha sur la place de l'Hôtel de Ville, l'horloge tintait : « La Mort, tirant la corde, sonnait en hochant la tête. D'autres statuettes remuaient, tandis que le coq battait des ailes et que, devant une fenêtre ouverte, les Douze Apôtres passaient en jetant un coup d'œil impassible sur la rue⁶. » La légende veut qu'elle soit l'œuvre de maître Hanuš à la fin du XIV^e siècle. En réalité, le génial artisan ajouta les calendriers lunaire et solaire à l'horloge astronomique de 1410, fruit de la collaboration d'un astronome et d'un maître horloger⁷.

Longeant l'ancienne prison, le visiteur pénétra dans le quartier juif de Josefov, où l'élite juive de Prague n'entrait jamais. À l'horloge de

1. En 1897, le gouvernement conservateur du comte polonais Badeni prévoyait une série d'ordonnances imposant le bilinguisme dans les régions allemandes de Bohême. La vive réaction des nationalistes allemands provoqua des représailles tchèques (Bernard Michel, *Prague Belle Époque*, Aubier, « Collection historique », 2008, p. 50-52).

2. *Carnet période rhénane*, f. 15.

3. C'est l'hypothèse de V. Diviš en raison de la mention du café-concert dans « Le Passant de Prague » (*op. cit.*, p. 28, et *Pr I*, p. 84).

4. Note personnelle reproduite dans *Pr I*, p. 1113.

5. B. Michel, *op. cit.*, p. 282-283.

6. « Le Passant de Prague » (*Pr I*, p. 88).

7. B. Michel, *op. cit.*, p. 13.

l'Hôtel de Ville, les aiguilles marchaient à rebours. La plus vieille synagogue pragoise assombrissait la rue de ses contours étranges et massifs ; sous sa voûte flottait un drapeau, témoignage de gratitude de l'empereur Ferdinand III envers les juifs qui défendirent la ville contre les Suédois au XVII^e siècle. À l'intérieur régnait une obscurité sépulcrale et des visages de femmes luisaient derrière une haute lucarne. Le bâtiment avait été épargné par les travaux d'assainissement entrepris en 1896 ; les Pragois, qui préféraient l'Histoire à l'hygiène, parvenaient à réfréner les destructions massives sans empêcher toutes les modifications. Wilhelm erra dans un lacis de ruelles sombres et tortueuses encombrées d'éventaires et de ferrailles, sillonnées d'enfants braillards et de femmes craintives.

Au détour d'une venelle, le flâneur changea soudain de perspective, les lignes s'ouvrirent, la Vlatva¹ aux tons bleus coulait sous le ciel clair. Franchissant la *Carlsbrücke*, le flâneur se pencha sur les eaux du fleuve en songeant au corps de saint Jean Népomucène, supplicié sur ordre de Venceslas IV, en 1393. Puis il gravit les pentes arides du Hradschin. Les salles du château, majestueuses et nues, contrastaient avec les fastes argentins de la cathédrale Saint-Guy. À la porte nord de la chapelle du Couronnement pendait un heurtoir de bronze orné d'un masque chimérique portant un anneau dans la gueule ; à le voir surgir de la tresse rivetée bardant la porte gothique, on croyait sans peine que c'était l'anneau légendaire auquel s'était accroché saint Venceslas I^{er} durant son martyre. Aux murs de la chapelle scintillaient des milliers de gemmes, agates et améthystes, veinées de sombre ; l'une d'elles dessinait un portrait « donné pour celui de Napoléon », dans lequel Wilhelm se reconnut formellement². Quand il sortit, troublé, de la cathédrale, Prague était à ses pieds ; il embrassait toute la ville, ses tours, ses clochers et ses couvents, ses fleuves et ses coupoles, feuilletant du regard le palimpseste de ses constructions gothiques et baroques. Le soir tombait.

Prague la pieuse a son théâtre d'ombres. À la nuit close, Wilhelm fit ce que de nombreux visiteurs faisaient sans le secours des guides. Il se perdit dans les quartiers louche, où des Hongroises et des Bohémiennes en chemise haranguaient le chaland au seuil des hôtels borgnes sous l'œil torve des maquerelles en peignoir ; il entra dans des cafés-concerts de goût parisien, où des chanteuses locales donnaient au son d'un piano à soufflets des spectacles de style viennois, recouvert d'un épais vernis de beuglant montmartrois. Il retourna dans le quartier juif : à la place des étals de viandes étaient postées des femmes en cheveux à la chair fatiguée, qui jargonnaient en tchèque et en yiddish dans le halo des réverbères. C'étaient des Galiciennes, parfois des Ukrainiennes, qui attendaient la nuit et le jour se cachaient ;

1. Ou Moldau, en allemand.

2. Note de carnet cité par Michel Décaudin, « L'Année allemande (suite et fin) », *Apollinaire*, n° 6, Callipées, novembre 2009, p. 12.

toute une troupe de migrantes chassées des confins orientaux par la misère et l'opprobre, pauvres tesselles d'une cité semblable à tout l'empire, composite, cimentée et travaillée par un génie prodigieux.

Prague est fille des astres et mère des alchimistes. Elle est le creuset que Berlin n'est pas ; slave et multiple, elle est le seuil, selon son étymologie et sa situation cardinale en Bohême. La vieille cité se joue du temps, tantôt suit son cours, tantôt le remonte, vit d'une vie toujours renouvelée. Wilhelm en capta la magie et la réenchanta. Quel personnage eût pu mieux l'incarner sinon le Juif errant ? Pendant son séjour, ou peu de temps après, le poète commença un conte, simplement intitulé « Isaac Laquedem », dont le personnage représente la vie cyclique opposée au temps tragique, l'immortalité à la finitude. Contre la hantise de la folie et l'épouvante de la culpabilité, le Juif errant révèle qu'il faut en finir avec les remords, acquiescer au destin, conquérir l'espace pour vaincre le temps et devenir soi-même un dieu : le reniement l'a fait surhumain. Dix ans plus tard, Prague fit retour, similaire et transfigurée dans « Zone », poème de l'errance et du rythme modernes, où le poète, jouet du temps, cherche l'éternel présent :

Tu es dans le jardin d'une auberge aux environs de Prague
 Tu te sens tout heureux une rose est sur la table
 Et tu observes au lieu d'écrire ton conte en prose
 La cétoine qui dort dans le cœur de la rose

Épouvanté tu te vois dessiné dans les agates de Saint-Vit
 Tu étais triste à mourir le jour où tu t'y vis
 Tu ressembles au Lazare affolé par le jour
 Les aiguilles de l'horloge du quartier juif vont à rebours
 Et tu recules aussi dans ta vie lentement
 En montant au Hradchin et le soir en écoutant
 Dans les tavernes chanter des chansons tchèques¹

Ouand ils lurent ces vers dans les années 1920, Nezval et les surréalistes pragois perçurent leur ville avec les yeux d'Apollinaire : leur vision en fut à jamais modifiée.

De Prague, Wilhelm se rendit à Vienne le 12 mars 1902, en passant par Brno et Tábor. Il trouva sans peine un logement bon marché au n° 4 de la Glasergasse, près de la gare François-Joseph. La loueuse Pauline Deutsch et le propriétaire Eugen Hoffmann l'accompagnèrent à la police en vue des formalités ; tous trois signèrent la fiche de « Wilhelm Kostrowitzky, Schriftsteller, geb. in Rom (Italien) 21 Jahre, katolisch² ». Vienne était alors la quatrième métropole européenne après Londres, Paris et Berlin. Vers elle convergeaient des

1. *Alcools*.

2. « W. K., écrivain, né à Rome (Italie) 21 ans, catholique » (voir L. Brunet, « Le Voyage d'Apollinaire... », art. cité, p. 36).

Tchèques, des Moraves, des Hongrois, des juifs polonais orthodoxes originaires de Galicie et de la Bucovine. On entendait parler toutes sortes de langues et du « mauvais allemand », émaillés de mots français et italiens. Dans les tavernes, on servait des pâtés de figues au fenouil et du goulasch au paprika¹. En observant les juifs, Wilhelm vit que l'un d'eux avait déchiré son gilet en signe de deuil ; l'image lui servit à clore « Isaac Laquedem ». Le statut de la bourgeoisie juive le frappa tout autant que les coutumes orientales : « À Vienne beaucoup d'Arthur Meyer », nota-t-il sur un carnet² : en France, on voyait partout le portrait du puissant directeur du *Gaulois*, la soixantaine, le crâne luisant, les favoris souverains à l'ancienne mode ; un monarchiste, converti au catholicisme et antidreyfusard au plus fort de l'Affaire. À Vienne, l'élite juive, parfaitement intégrée, soutenait fermement le régime en place ; elle régnait sur le commerce, la finance et l'industrie, et brillait dans l'administration, l'armée, les lettres et les arts³.

Carrefour du royaume, la capitale des Habsbourg demeurait profondément germanique. Aux maisons basses des villes bohémiennes, à l'enchevêtrement des styles pragois, succédaient les monuments de la vieille ville et les innovations de la Ringstraße. Wilhelm n'y prêta pourtant qu'une attention distraite, préférant les galeries du *Kunsthistorisches Museum* : Tiepolo, Véronèse, Raphaël et le Péru-gin, Rubens, Van Dick et Rembrandt l'intéressaient davantage que les palais princiers et les monuments modernes. Toutefois, il ne put voir l'exposition de la Sécession consacrée à Beethoven, qui fut inaugurée après son départ, le 15 avril 1902 ; il manqua donc l'occasion de voir la grande fresque de Klimt, consacrée au compositeur, et les œuvres des peintres viennois contemporains. Vienne lui semblait plus belle au crépuscule, vue des hauteurs du Kahlenberg, quand elle reflétait ses mille lumières dans le Danube aux tons nocturnes. Il rentra par le funiculaire qui longeait le cimetière de Nußdorf où repose Beethoven ; en ville, il s'attarda dans des tavernes devant du vin de Hongrie.

Un autre jour, il se rendit à Schönbrunn⁴. La résidence de l'empereur ne se visitait pas, mais on pouvait se promener dans le parc. Sur la Gloriette, il suivit du regard les allées et les parterres aux belles proportions ; un rideau de pluie tiède faisait trembler la façade du palais princier. Napoléon y avait par deux fois établi son quartier général, en 1805 après Austerlitz, et en 1809 après Wagram ; il passait ses troupes en revue au petit matin devant une foule de Viennois fascinés et fâchés. À la chute de l'Empire, Marie-Louise était revenue auprès des siens avec son fils, « le roi de Rome tombé

1. Notes personnelles (M. Décaudin, « L'Année allemande... », art. cité, p. 13).

2. *Carnet période rhénane*, f. 21.

3. On songe aux Mémoires de Stefan Zweig, *Le Monde d'hier [Die Welt von gestern]* (1944).

4. « Schönbrunn triste » (note personnelle citée par M. Décaudin, art. cité, p. 13).

au rang de duc de Reichstadt ». Entre 1908 et 1911, Apollinaire se souvint de l'Aiglon, qui avait lui aussi erré dans ce « parc mouillé et mélancolique » et songé du « haut de la Gloriette » à « la gloire de son père et de la France¹ ». Ô l'ironie ! Il écrivait alors « La Chasse à l'aigle », l'histoire fantastique d'un étrange fuyard, fils putatif de l'Aiglon, condamné au masque par raison d'État, « pauvre oiseau humain » dont l'assassinat annonçait à l'aube du xx^e siècle la fin tragique du temps des rois. François-Joseph, qu'une légende disait descendant du duc de Reichstadt, connaîtrait-il le sort du pauvre masque ?... Non loin de Schönbrunn repose la comtesse Melanie Kostrowicka, disparue le 12 août 1889 ; peut-être Wilhelm se rendit-il sur la tombe de sa parente, qui avait connu les fastes de la cour d'Autriche à une époque où les Habsbourg semblaient inébranlables.

La fin du voyage

Wilhelm quitta l'Autriche le 16 mars 1902. Il passa par Melk, en amont de Vienne, où le Danube devient turquoise, s'élargit et s'étrécit au rythme de ses courbes, par Linz puis par Vöcklamarkt dont il croqua le clocher boursouflé ; il aperçut plusieurs lacs, traversa Salzbourg et descendit à Munich, fourbu par 500 kilomètres de train. Il retrouva Annie et Mme de Milhau à l'hôtel Zu den vier Jahreszeiten², recommandé par le Baedeker, sur la Maximilianstraße, et se logea non loin, chez un certain Georg Ilbeck, au troisième étage du n° 3 de la Neuturmstraße³. Il arrivait à point nommé : la fête de la bière commençait le jour même et durerait deux semaines. Son logeur l'emmena sur le Nockerberg pour la mise en perce de la Salvator au nom heureux⁴. Le voyageur fut subitement plongé dans une frénésie sans mesure : parmi la foule démente, les victuailles et les souvenirs, volailles rôties, harengs grillés, bretzels, charcuterie, bibelots et cartes postales, les buveurs les plus aguerris se défiaient du geste et de la voix ; les *maaskrugen*⁵ s'entrechoquaient, on vomissait, on sacrifiait, on chantait à qui mieux mieux, on valdinguait avec les filles aux jupes folles dont le regard brillait. Il fallait voir ce carnaval renversant, cette procession de fûts portés en grandes pompes au son des cloches, ces Munichois fessus et pantagruéliques dont la vue seule vous convulsait de rire. Il était bon de vider des bocks et de jouir de l'instant pendant que ces dames Hölterhoff buvaient des tisanes dans de fines tasses de porcelaine dont elles pinçaient l'anse avec com-

1. « La Chasse à l'aigle » (*Pr 1*, p. 369). Le poète publia son conte dans *Paris-Journal* en 1911 puis le plaça dans *Le Poète assassiné* (1916).

2. « Hôtel des Quatre-Saisons ».

3. Louis Brunet, « Le Voyage d'Apollinaire à travers l'Allemagne au printemps 1902 (suite et fin) », *Apollinaire*, n° 6, Callipées, novembre 2009, p. 25-26.

4. *Ibid.*, p. 26.

5. Nom traditionnel des choppes de bière.

ponction, et qu'Annie, silencieuse et servile, se tenait à l'écart, corsetée sur sa chaise. Et Wilhelm dut rire tout son soûl comme rit Macarée au chapitre vi du « Poète assassiné », secouant de ses spasmes l'enfant à venir, le futur Croniamantal :

Or l'allégresse de la mère eut une heureuse influence sur le caractère du rejeton qui en acquit beaucoup de bon sens, dès avant sa naissance, et du véritable bon sens, s'entend, celui des grands poètes¹.

Munich était opulente et conviviale, méridionale à sa façon. Elle regorgeait de brasseries où l'on se désaltérait pour rien, comme à l'Hofbräuhaus, taverne proche de la Neuthurmstraße, qui pouvait accueillir jusqu'à mille personnes². Vivant des vies multiples, grossissant à vue d'œil, Munich rivalisait avec Hambourg et Berlin.

Wilhelm se croyait de passage, son séjour dura plus de six semaines. Mme de Milhau appréciait la vie munichoise mais on ignore comment elle occupait son temps. Son précepteur employait si bien le sien qu'il en oubliait d'écrire à sa mère, laquelle en concevait de l'humeur : « Est-ce que tu t'es noyé dans un tonneau de bière que tu ne nous réponds plus ? [...] Quand reviens-tu³ ? » L'impécunieuse Olga avait renoncé à son voyage à Monte-Carlo, mais elle espérait partir pour Aix, si son aîné rentrait enfin avec de l'argent⁴. Albert s'apprêtait à quitter Courbevoie et à débuter dans une banque rue de la Victoire, où Jules Weil se trouvait placé depuis l'automne⁵. Wilhelm avait annoncé le 17 mars à sa mère que la famille irait à Nuremberg et à Leipzig. Il est certain que le voyage à Leipzig fut abandonné, mais la visite de Nuremberg eut probablement lieu à la fin de mars ou au début d'avril. Délaissant le pittoresque de la cité médiévale, Wilhelm visita le Musée national germanique, créé à l'initiative du Reich avec l'aval du roi Maximilien, propriété de l'Empire allemand en terre bavaroise, spécialement dédié à l'art allemand du Moyen Âge et de la Renaissance, qui lui sembla une belle affirmation du génie germanique digne d'inspirer les pays latins⁶.

Il visita les églises et les musées de Munich, l'ancienne Pinacothèque et les collections des anciens ducs de Bavière, la nouvelle Pinacothèque, la galerie Schack et la Glyptothèque, que le roi Louis I^{er} avait dédiée aux antiquités, le tout premier musée du genre en Europe. Mais les monuments à l'antique, les temples à colonnes et les Propylées, portes monumentales inspirées de l'Acropole, ennuyaient profondément Wilhelm. Les jardins et les fontaines, les perspectives

1. « Le Poète assassiné », chap. vi, « Gambrinus » (*Pr 1*, p. 239).

2. Wilhelm à Olga, 17 février 1902 (*CFM*, p. 46).

3. Olga à Wilhelm, 9 avril 1902 (*CFM*, p. 47).

4. Olga à Wilhelm, 5 mars 1902 (*CFM*, p. 44).

5. Albert et Olga à Wilhelm, 27 et 28 avril 1902 (*CFM*, p. 49-50).

6. Il publierà une chronique à ce sujet, « Le Musée germanique de Nuremberg », dans *L'Européen* du 13 décembre 1902 (*Pr 2*, p. 70-73).

grandioses, la place et la résidence royales, la Ludwigstraße, rares étaient les réalisations de Louis I^{er} trouvant grâce à ses yeux ; le roi avait voulu que sa ville devînt l'Athènes du nord, elle n'était qu'une « Athènes de carton-pierre¹ ». La Glyptothèque, imitée du style grec le plus pur, était faite de briques recouvertes de ciment que des centaines d'ouvriers avaient consciencieusement veiné au pinceau pour lui donner l'aspect du marbre. C'était un décor d'opérette, moins joli que les cartons du Casperl', le Guignol munichois, mais bien digne du souverain qui avait, en son âge mûr, succombé au charme de Lola Montès avant d'abdiquer en faveur de son fils Maximilien.

Le roi Louis II, couronné à dix-huit ans à peine en 1864, après le décès brutal de son père, avait hérité de son grand-père le goût des arts, non le sens politique. Durant son règne, les Munichois avaient opposé une série de mesures somptuaires à sa passion pour Wagner et à ses manies de bâtisseur. S'il avait réussi à protéger la Bavière catholique des effets les plus radicaux du *Kulturkampf*² bismarckien, l'esthète royal n'en avait pas moins accepté l'inéluctable hégémonie prussienne, qui le délestait de certaines affaires publiques. Il put dès lors se consacrer à transformer sa vie en opéra. Il bouda ostensiblement Munich, où il était incompris, et fit bâtir alentour de fabuleux châteaux qui donnaient corps à ses désirs et brillaient sous la lune. Il vécut dans la solitude et la beauté ; rien ne bornait son désir. Créateur, metteur en scène, acteur et public de son univers, il entretint l'illusion de la toute-puissance absolue jusqu'au jour où son gouvernement, excédé de ses lubies, en vint à le destituer. Les psychiatres le déclarèrent fou, on l'exila dans son château de Berg et l'on confia la régence à son oncle paternel, le prince Luitpold. Trois jours plus tard, le 13 juin 1886, par une nuit d'orage, on le trouva noyé dans le lac de Starnberg avec le médecin qui l'avait sous sa garde. Ce trépas était si pathétique qu'il apaisa aussitôt la colère des Munichois. Comme le cadet du roi, Otton I^{er}, lui-même interné, était incapable de prendre la succession, le vieux prince Luitpold conserva la régence³.

Séjournant dans la ville seize ans après cette mystérieuse disparition, Wilhelm sentit que le souvenir du souverain déchu était encore très vif. Il visita peut-être Linderhof, le château merveilleux le plus proche de Munich, dont la grotte électrique unit les prestiges de Lohengrin aux charmes de Capri. Peut-être se borna-t-il à visiter le jardin d'hiver de la résidence royale, où les cygnes glissent sans bruit dans un décor tropical rehaussé de touches indiennes et mauresques, rendu irréel grâce aux jeux de lumière et au roucoulement de la cas-

1. Comme l'essentiel du chapitre VI du « Poète assassiné », ce passage moqueur date probablement de 1903. En revanche, Apollinaire ajouta une charge particulièrement virulente contre « l'esprit antiartistique de l'Allemagne moderne » dans la version définitive de 1916.

2. Ou « combat pour la civilisation », que mena Bismarck contre l'Église catholique après la fondation de l'Empire allemand (1871).

3. Sur Munich et Louis II, voir notamment Jean-Paul Bled, *Histoire de Munich*, Fayard, 2009, chap. 7 et 8 *passim*, et sur les circonstances de la mort en particulier, p. 189.

cade jaillie de la grotte¹. Son imagination était si féconde qu'il n'avait guère besoin de voir ces châteaux sans châtelaine frappés de la triple fleur de lys pour se figurer le monde prodigieux du souverain dément. Il lui suffisait de parcourir des livres et d'écouter les Munichois : Louis II incarnait la beauté romantique et l'éternelle jeunesse aux yeux de ses anciens sujets, qui oubliaient sa chair corrompue par la folie et lui vouaient un culte fertile en contes et en légendes. On disait qu'il vivait toujours, caché par bon plaisir ou par raison d'État. La fantaisie du jeune voyageur interpréta l'idée à sa façon : le roi n'était pas mort, quelque prodige l'avait rendu immortel, l'avait soustrait au temps, comme Isaac Laquedem et « l'Enchanteur pourrissant » :

Un jour le roi dans l'eau d'argent
Se noya puis la bouche ouverte
Il s'en revint en surnageant
Sur la rive dormir inerte
Face tournée au ciel changeant²

Mais avant de conquérir l'immortalité, Merlin avait été trahi par Viviane et le Roi Vierge avait été rejeté des fantômes. Wilhelm poursuivait Annie comme « un fantôme de nuée ». Malgré les serments de fidélité et les promesses de mariage, la jeune fille lui opposait des refus définitifs. Qui ne peut aimer, tourmente ; qui est mal aimé, se venge. Il s'emporta et craignit la déraison. Il avait vu ses « yeux flamboyants et fous³ » aux agates des murs de Saint-Venceslas à Prague. Il scrutait son visage, croyant y déceler ce masque d'orgueil et de folie qui avait défiguré Louis II. La lune au ciel se riait de lui et le menait à son gré, comme elle avait réglé le sort de son royal sujet, le tout-puissant *Launenkönig*⁴ du royaume des simulacres. Isaac Laquedem lui avait ouvert la voie de la vie sans remords, mais la grande lumière de Prague avait approfondi ses ombres : il était percé de désirs désordonnés, songes mort-nés, pulsions cruelles, rêves déçus, et passait de la romance à la fureur, de l'enthousiasme à la langueur. Il se sentait mort parmi les vivants... « Trois grands lys Trois grands lys sur ma tombe sans croix / [...] Majestueux et beaux comme sceptres des rois⁵ »... Son destin demeurait impénétrable, comme celui de son double maudit⁶. Le poète ne le comprit que plus

1. On ne peut se fier aux seules indications du conte « Le Roi-Lune », écrit peu avant la guerre et publié en 1916 ; non seulement elles sont à maints égards fantaisistes, mais elles ne sont corroborées par aucune trace dans la correspondance ou les papiers du poète connus à ce jour. Il est tout à fait possible qu'une bonne partie des informations d'Apollinaire concernant Louis II viennent de oui-dire, de guides touristiques et d'ouvrages divers.

2. « La Chanson du mal-aimé » (*Alcools*).

3. *Pr I*, p. 89.

4. « Roi aux lubies », « roi aux lunes » (*Launen haben*).

5. « Le Suicidé » (*Po*, p. 566).

6. Le roi était né un 25 août, comme le poète. Sur l'interprétation astrologique et symbolique, voir Madeleine Boisson, « Orphée et anti-Orphée dans l'œuvre d'Apollinaire », *G A* 9.

tard, et peu à peu, au prix d'un combat sans merci contre ses démons et ses douleurs. Louis II trouva enfin sa place dans les dernières strophes de « La Chanson du mal-aimé », au terme d'une longue gestation poétique qui commence en 1903 et s'achève en 1913. Puis il vint s'ajouter, entre 1914 et 1916, aux nombreux avatars littéraires du *Märchenkönig*¹ sous les traits du Roi-Lune, souverain de l'univers bouffon, obscène et antiromantique du conte qui porte son nom et réalise, dans une orchestration inouïe, le rêve moderne de la simultanéité et du toucher à distance.

Les promenades au cimetière de Schwabing accurent la mélancolie du jeune homme. Quand il pénétra pour la première fois dans le *Nördlicher Friedhof*, le dimanche ou le lundi de Pâques 1902², les morts eux-mêmes l'accueillirent aux abords de l'entrée, sous les arcades. Ils étaient proprement préparés, bourgeoisement vêtus, impasibles derrière leur vitrine, et attendaient patiemment la sépulture dans leur cercueil ouvert. Cette vision d'outre-monde impressionna le visiteur, qui s'abîma dans une profonde méditation, insoucieux du vent qui le figeait de froid. Elle revint comme une étrange fantaisie funèbre, d'abord sous la forme d'un conte en prose, « L'Obituaire », publié en 1907, avant de devenir un poème en vers libres en 1909, et de s'intituler « La Maison des morts » en 1913. Les morts accompagnent le poète en promenade à travers la campagne, entraînant peu à peu les vivants de rencontre pour aller au bal et canoter ; un vivant se fiance à une défunte, un défunt soupire en vain aux pieds d'une vivante, les morts promettent l'éternité et les enfants dansent des rondes. Quand chacun reprend enfin sa place ordinaire, tout est changé malgré les apparences : les morts ne se doutent de rien mais les vivants, fortifiés par les ombres, comprennent qu'il est vain de chercher dans l'amour l'éternité puisque la mort et la mémoire abolissent le temps : la première est tentation ultime, la seconde promesse d'avenir. La Poésie n'est-elle pas fille de Mémoire ?

Schwabing était le repaire de la bohème artistique mais Wilhelm ne connaissait personne qui pût l'introduire dans l'atelier des peintres : Kandinsky le Moscovite peignait à Munich depuis six ans et avait fondé, l'année précédente, l'association indépendante *die Phalanx* ; il s'était lié avec Paul Klee, qui étudiait aux Beaux-Arts depuis 1898. Les milieux artistiques munichois s'ouvrirent au poète d'une autre manière, grâce aux cabarets littéraires. Il devint bientôt l'habituel d'un lieu ouvert l'année précédente sur le modèle de la *Berliner Überbrett'l* (« hyper-scène »), dans l'arrière-cour de la brasserie *Zum goldenen Hirschen* (Au Cerf d'or), Türkenstraße 28. *Die Elf Scharfrichter* devait son nom aux personnages des Onze Bourreaux qui exécutaient leurs numéros iconoclastes affublés de masques, la hache à la main, sur

1. « Roi de conte de fées ».

2. Soit le 30 ou le 31 mars 1902. Sur ce cimetière, voir L. Brunet, in *Apollinaire*, n° 6, Caliopées, 2009, p. 30.

une scène macabre cernée de tables. Ils défiaient la censure en conspuant le Kaiser, l'impérialisme prussien et les bonnes mœurs. Le maître de cérémonie était un Français installé à Munich, Marc Henry, qui introduisait les pantomimes, parodies et déclamations dans un allemand relevé d'un fort accent montmartrois. Il chantait des chansons de la Butte et ses propres compositions. Chaque soir, sous les lumières électriques et les lanternes de projection, son amie nancéenne Marya Delvard, pâle et longiligne dans son fourreau nocturne, modulait des chansons de Pierrot, des lieder d'Heinrich Heine et d'Otto Julius Biernbaum. Le poète Frank Wedekind s'accompagnait à la guitare ; ses pièces et ses vers satiriques publiés dans la revue munichoise d'Albert Langen, *Simplicissimus*, lui avaient déjà valu plusieurs mois de détention. L'esprit frondeur, la liberté et l'inventivité créatrice des Onze Bourreaux susciterent l'admiration de Wilhelm, qui voyait une nouvelle fois s'incarner l'heureuse influence française sur la culture allemande. Il ne tarda pas à se lier aux membres du groupe, auquel il consacra une chronique publiée dans *La Grande France* en octobre 1902¹.

Mais la censure wilhelmienne veillait à Munich : elle fit fermer le cabaret en 1903 ; les artistes et leur public se transportèrent dans d'autres cabarets contestataires de Schwabing. La vie artistique munichoise contenait des fermentations qui contribuaient à faire lever la modernité en Europe. Elle était suffisamment forte pour faire fi des pressions policières exercées par le Reich ou le pouvoir local. À Schwabing, comme un peu partout en Allemagne, s'élevaient des voix qui aspiraient aux réformes. Le prince Luitpold était vieux et fatigué. Quand Wilhelm l'aperçut entouré de ses chevaliers chamarres au banquet de la Saint-Georges, le 23 avril 1902, ce « tuteur de deux royaumes folles² » avait l'air d'un « maître à danser du XVIII^e siècle » avec sa « toque empanachée ». Le tableau parut à l'observateur des plus surannés, la « mascarade » des plus « sérieuses³ ». Les Wittelsbach, qui formaient l'une des plus anciennes dynasties princières d'Europe, quittaient la scène un à un : après Louis II était venu le tour du prince Rudolf, frappé de balles à Mayerling en 1889 ; de l'ancienne fiancée du roi dément, Sophie-Charlotte de Bavière, sœur de l'impératrice d'Autriche, brûlée vive dans l'incendie du Bazar de la Charité en 1897 ; de l'impératrice Élisabeth enfin, assassinée sur les bords du Léman l'année suivante par un anarchiste italien. Le monde ancien cédait, mais l'on n'imaginait pas qu'il sombrerait dans des convulsions plus cruelles encore.

Le temps vint de rentrer en Rhénanie. Le 30 avril 1902, Wilhelm indiqua aux autorités munichaises qu'il partait pour Darmstadt. Le

1. « Français à Munich », *Pr 2*, p. 1074-1077. Voir également, Louis Brunet, « Le Cabaret des "Elf Scharfrichter" », *Que vlo-ve ?*, 3^e série, n° 16, octobre-décembre 1994, p. 85-98.

2. « La Chanson du mal-aimé » (*Alcools*).

3. *Pr 3*, p. 54.

soir même, ou le lendemain 1^{er} mai, il s'arrêta à Stuttgart ; la capitale du Wurtemberg lui laissa une impression de tristesse et d'idiotie¹. Le 3 mai, il gagna Heidelberg en passant par Heilbronn. Une halte à Schwetzingen le 4 mai lui permit de visiter le château. Avant de rejoindre Mannheim, Mme de Milhau décida de faire un détour par Bad Dürkheim, dans le Palatinat, afin de prendre les eaux. Le temps pour Guillaume de visiter les ruines du château de la Hardenburg et de l'abbaye bénédictine de Limburg, et la petite troupe repartit en direction de Mannheim. Le 7 mai, elle entra dans Darmstadt enneigée. Après une étape à Francfort le 8 mai, elle se rendit à Wiesbaden le 9 mai en longeant le Main. La cité thermale accueillit le lendemain le Kaiser en personne, venu inaugurer le festival local. Wilhelm aperçut son impérial homonyme, dont le « casque d'or brill[ait] au soleil de mai. [...] Le César a[vait] l'air tout jeune, et son poil [était] d'un blond fort clair² ». Le dimanche 11, pendant que s'ouvriraient les festivités, Wilhelm fit une brève excursion à Mayence : il retrouvait le Rhin. Le 12, il repartit en direction de l'est par Rüdesheim am Rhein, où se dresse la Germanie monumentale que Guillaume I^{er} fit construire pour célébrer la victoire prussienne de 1871 et la fondation de l'Empire allemand. Au lieu de descendre le cours du Rhin vers Coblenze, Mme de Milhau s'offrit un nouveau détour thermal par la vallée de la Nahe et Bad Kreuznach le 13 mai, et quelques jours plus tard, par Trarbach, petit bourg lové dans un méandre de la Moselle, dont la source minérale est réputée. Wilhelm, charmé par cet endroit où le grand Goethe avait passé quelques heures en 1792, retour de Valmy, dégusta le vin blanc qui faisait l'orgueil de la région. C'est sans doute en s'attardant au bar de l'hôtel Adolph, donnant sur le fleuve, qu'il fit connaissance avec le propriétaire des lieux, dont il trouva l'accueil si plaisant qu'il vanta illlico ses mérites dans une chronique publiée dans *Tabarin* le 24 mai 1902³.

Pour aller à Coblenze, on prit par la vallée du Rhin. Le rocher de la Loreley était sur le chemin :

À Bacharach il y avait une sorcière blonde
Qui laissait mourir d'amour tous les hommes à la ronde⁴

Mme de Milhau s'y arrêta, sans nul doute, mais l'on s'étonne de n'en trouver trace dans les papiers du poète, si ce n'est dans la mention finale « Bacharach, mai 1902 », accompagnant la publication de « La Loreley » dans *Le Festin d'Ésope* en février 1904. La date indique plus sûrement le moment de la visite sur le lieu légendaire que celui

1. Wilhelm à Olga, 2 mai 1902 (*CFM*, p. 51).

2. *Pr 2*, p. 1491.

3. *Pr 3*, p. 321-322.

4. « La Loreley » (*Alcools*).

de la rédaction du poème, dont on peine à croire qu'il fut écrit sur le vif, le jour même. Apollinaire, qui avait probablement lu à Nice la « Loreley » de Jean Lorrain¹, l'avait sans doute commencé après avoir lu Heine et Brentano à Bonn six mois auparavant ; il est possible qu'il l'ait écrit ou achevé à son retour à Honnef, après le 18 ou le 19 mai 1902. Annie apparaît en surimpression dans ces vers où la Loreley, plus mélancolique et plus humaine que ses modèles, incarne l'amour maudit.

Le séjour de Wilhelm en Rhénanie se prolongea bien après son retour à la villa Hölterhoff. Olga s'impatientait, elle ne comprenait rien aux improvisations de son fils. Le 19 mai, elle avait déménagé au 23, rue de Naples, dans un appartement plus vaste pourvu de trois chambres, une pour elle, la deuxième pour ses fils, la dernière pour M. Weil². En quittant le n° 29, elle avait eu maille à part avec sa logeuse, Mme Boule, et la maréchaussée était intervenue. Albert écrivit à son frère qu'il y avait une place de sténographe à pourvoir à la Banque centrale de Crédit immobilier et commercial où il était lui-même employé³. La perspective de rentrer à Paris n'enchantait pas l'aîné des Kostrowitzky. Comme Mme de Milhau ne semblait pas pressée de lui donner congé, il attendit.

Qu'espérait-il ? S'il voulait se faire un nom, il devait rentrer. À Munich, il avait appris la publication de « L'Hérésiarque » dans *La Revue blanche* du 15 mars, et s'était empressé d'exprimer sa gratitude au directeur Thadée Natanson, en lui offrant de nouvelles collaborations. « Ne nous remerciez pas », avait répondu ce dernier le 2 avril :

C'est nous qui avons beaucoup de plaisir à publier une nouvelle que nous goûtions beaucoup. Nous ne rencontrons pas si souvent des morceaux qui la valent. [...] Envoyez-moi des vers, des nouvelles. Je lirai tout de grand cœur. Un article sur l'allemand si vous voulez. Je ne me rappelle avoir rien lu touchant le *Pergamon* vous pouvez donc vous mettre à l'ouvrage.

Dites-moi un peu ce qu'est votre roman et quand vous pensez l'avoir terminé [...]⁴.

« Le Pergamon à Berlin » parut dans le numéro du 15 mai 1902 : c'est le premier article d'Apollinaire critique d'art. Natanson avait, en revanche, émis quelques réserves sur la nouvelle pragoise. Le 24 avril, il proposa un aménagement en vue de la publication : « Nous croyons bien faire en changeant le titre (comme nous avons supprimé le sous-titre *l'Hérésiarque* pour faire durer la fin). De même

1. Le poème de Lorrain date de 1897 (voir M. Décaudin, *Dossier d'« Alcools »*, op. cit., p. xviii, et « Compléments au dossier », GA 1, p. 60).

2. Olga à Wilhelm, 15 mai 1902 (CFM, p. 54-55).

3. Albert à Wilhelm, s. d. (CFM, p. 56).

4. Thadée Natanson à Apollinaire, 2 avril 1902 (BnF, département des Manuscrits).

nous préférions dire *le Passant de Prague* au lieu d'*Isaac Laquedem*, qui ne laisse plus de surprise. Il me semble que vous auriez pu laisser un petit peu plus le lecteur dans le doute¹. » Quatre jours plus tard, le poète s'adressait au directeur de *La Plume*, Karl Boës, et lui offrait de chroniquer son voyage allemand. Boës ignora la suggestion et s'abstint de publier la réponse envoyée la veille à l'enquête sur l'avenir de la Russie : « Il est évident que l'esprit moderne introduit dans l'empire et l'autocratie russe seront en conflit jusqu'à disparition de cette dernière », avait précisé le jeune inconnu avant d'ajouter qu'il ne croyait pas que le pays fût « digne de recevoir la démocratie » ; la haine existant entre les différents peuples de l'empire lui semblait également remarquable, témoin le cas des Polonais « aussi étrangers en Russie qu'en Allemagne et en Autriche ». Et il avait conclu en ces termes : « Je tiens la politique pour haïssable, mensongère, stérile et néfaste². »

Wilhelm était persuadé que son séjour allemand était un atout dans la presse française. Si l'Allemagne intellectuelle, littéraire et musicale passionnait toujours les critiques de la *Revue bleue* et du *Mercure*, qui lui consacra une enquête en 1902, son essor économique et industriel fascinait tous les observateurs : on ne visitait plus seulement ses universités et ses hauts lieux de culture, on allait aussi enquêter sur les progrès de sa fameuse organisation et mesurer l'efficacité de la *Weltpolitik* impériale ; dans l'opinion française, le redoutable pangermanisme d'origine prussienne s'opposait de plus en plus nettement aux idéaux esthétiques et philosophiques, la tradition européenne et universelle à l'art germanique moderne³. Wilhelm se rendit à la grande exposition de Düsseldorf consacrée au pays du Rhin et à la Westphalie, qui s'était ouverte le 1^{er} mai et devait durer six mois. Les palais du Fer et des Machines présentaient les innovations commerciales et techniques les plus récentes, tandis qu'au bord du Rhin le monumental palais de l'Art, ce chef-d'œuvre de l'architecture sécessionniste, exposait des œuvres contemporaines : le *Beethoven* polychrome de Max Klinger et les toiles des peintres berlinois ou viennois laissèrent une impression mitigée au visiteur, qui leur préféra la santé lumineuse de la jeune école de Düsseldorf, Gebhart, Jansen, Bockmann⁴.

Wilhelm espérait-il encore flétrir Annie ? Il ne pouvait se résoudre à la perdre ; il souffrait de la voir et pleurait son absence. Tout lui rappelait ses désirs déçus, le flux des embarcations sur le fleuve, les

1. Thadée Natanson à Apollinaire, 24 avril 1902 (BnF, département des Manuscrits). « Isaac Laquedem » parut sous son nouveau titre le 1^{er} juin 1902. Apollinaire conserva ce dernier quand il plaça le conte en ouverture du recueil *L'Hésiarque et Cie* en 1910.

2. Apollinaire à Boës, 27 avril 1902 (*EC IV*, p. 712).

3. Voir Claude Digeon, *La Crise allemande de la pensée française (1870-1914)*, PUF [1959], 1992, p. 471-488, et p. 521-522, à propos des désillusions de Romain Rolland.

4. Voir les articles parus sous le titre « L'Exposition de Düsseldorf » dans *La Grande France* d'octobre 1902 (*Pr 2*, p. 68-69) et dans *L'Européen* du 11 octobre 1902 (*Pr 2*, p. 69-70).

saules pleurant sur les rives prochaines, l'effloraison des roses et le soleil moqueur :

Le mai le joli mai en barque sur le Rhin
Des dames regardaient du haut de la montagne
Vous êtes si jolies mais la barque s'éloigne¹

Dans la brise flottait le son d'un fifre ou d'un tambour. Était-ce un régiment, une troupe de cirque ? Sur le sentier pentu passaient des tziganes ; ici ce soir, très loin demain, ils étaient gens plus sages et plus libres que lui. Un jour, ou bien en songe, une bohémienne avait vu sa vie « barré[e] par les nuits² » ; il avait préféré l'espérance au présage et, à présent, s'en repentait. Le Rhin et les regrets coulaient, et lui, tel Orphée, regardait obstinément en arrière, tout son être tendu vers le passé défunt. Seule la douleur était sienne, mais elle était trop intense pour le faire durablement chanter. Il se mit à procrastiner et se confia sans détour à James Onimus : « J'ai peur d'être cocu et suis malheureux. Console-moi³ ! » Il noya son chagrin dans les tavernes en compagnie de Johannes Dahs, le fermier de Neu Glück. À la fin de la nuit, le vin tremblait terriblement, la tête lui tournait, l'univers tout entier tournoyait en dansant une ronde :

Le Rhin le Rhin est ivre où les vignes se mirent
Tout l'or des nuits tombe en tremblant s'y refléter
La voix chante toujours à en râle-mourir
Ces fées aux cheveux verts qui incantent l'été
Mon verre s'est brisé comme un éclat de rire⁴

Au matin, il gisait dans le fossé tout mouillé de rosée.

Le 25 août 1902, Wilhelm fit ses adieux à la Rhénanie après avoir visité une dernière fois la contrée, Rheinbreitbach au sud de Bad Honnef⁵, la vallée de l'Ahr le 14 août, l'Eifel le lendemain, le jour suivant le bourg d'Alf. La boucle se fermait ; plus rien ne le retenait sur les tristes bords du Rhin, pas un espoir, pas un prétexte. Dans sa poche, un certificat de Mme de Milhau attestait qu'elle l'avait employé du 21 août 1901 au 21 août 1902, qu'elle n'avait qu'à « [s]e louer de ses capacités et de sa conduite morale », et qu'il avait demandé lui-même à partir⁶. Annie et Wilhelm se séparèrent. Menda-t-il un baiser ? Osa-t-elle une promesse ? Il chargea son bagage dans la charrette de Johannes qui devait le conduire à la gare ; il

1. « Mai » (*Alcools*).

2. « La Tzigane » (*Alcools*).

3. Apollinaire à Onimus [juillet 1902] (*ŒC IV*, p. 716).

4. « Nuit rhénane » (*Alcools*).

5. Où il aurait écrit son ultime poème rhénan, « Mille regrets » (*Po*, p. 531).

6. Voir le fac-similé dans *Passion Apollinaire*, p. 72.

n'avait rien acheté de tous ces pardessus, parapluies et souliers dont Olga lui avait tant de fois recommandé l'emplette ; il était resté insensible à la musique allemande, qui attirait les amateurs de l'Europe entière, Wolf, Mahler, Brahms, Wagner... Mais il emportait des livres, des journaux, des carnets pleins de notes, de nombreux poèmes, des ébauches de prose, des sensations et des impressions, semences de souvenir, sources de poésie. Il ignorait que rien n'était vraiment terminé, qu'un cycle seulement s'achevait ; son amour connaîtrait plusieurs renaissances et la Rhénanie reviendrait dans ses vers, échappant à la finitude et à l'oubli :

[...] toutes choses se flétrissent & consument avec le temps, lequel ne s'envieillit jamais ny ne se corrompt, ains le conserve en son entier, tournoyant autour la mémoire¹.

1. Philostrate, *De la vie d'Apollonius thynaéen en VIII livres*, op. cit., I^{re} partie, chap. ix, 3.

DEUXIÈME ÉPOQUE
DEVENIR
GUILLAUME APOLLINAIRE
1902-1909

Se faire un nom

1902-1904

Cette vache littérature¹

Rentré au bercail, l'aîné des Kostrowitzky découvrit le troisième étage de la rue de Naples et la petite chambre qu'il devait partager avec Albert. Olga avait décidé que le temps du laisser-aller était terminé ; depuis le mois de juillet, Albert et M. Weil préparaient le placement de Wilhelm à la Banque de Crédit mobilier et industriel, mais attention, avait prévenu Albert dès le 4 août, « Weil ne te placera que si tu apportes de l'argent² ». Wilhelm esquiva momentanément cet emploi de sténographe ; ayant réussi à publier loin de Paris, il espérait mettre à profit son retour et vivre de sa plume. Mais il ne pouvait compter sur ses contributions gracieuses à *La Grande France* et à *Tabarin* ; *La Revue blanche*, quant à elle, ne lui proposait rien de régulier. Il se mit donc en quête d'une collaboration plus fructueuse, revit Jean Sève et, sans doute grâce à lui, se fit introduire à *L'Européen*. Ce « courrier international hebdomadaire », codirigé par Van der Vlugt à Leyde et Seignobos à Paris, paraissait depuis décembre 1901 ; il réunissait des signatures françaises et étrangères indignées par la violation récurrente du droit des peuples et des citoyens, soucieuses de défendre les mêmes « idées de liberté, de justice, de progrès social, de paix, d'arbitrage et de respect des nationalités », rêvant d'une Europe harmonieuse et pacifique qui permettrait « à tous de jouir des progrès accomplis par la science³ ». Comme *La Revue blanche*, *L'Européen* comptait plusieurs collaborateurs de tendance anarchiste. Centré sur la politique internationale, il s'intéressait aussi aux lettres et aux arts ; Stuart Merrill s'occupait

1. Apollinaire à Dupuy, 12 décembre 1902 : « Tu seras le deuxième copain que cette d'ailleurs vache à mon égard littérature m'aura rendu » (*ŒC IV*, p. 719).

2. Albert à Wilhelm, 4 août 1902 (*CFM*, p. 58).

3. *Pr 2*, p. 1541.

de la critique littéraire, Virgile Josz de l'art et Gaston Danville du théâtre.

Courant septembre, on commença par demander au débutant quelques échos anonymes afin de le mettre à l'épreuve. Le nom de Guillaume Apollinaire n'apparut que le 11 octobre 1902, au bas d'un article sur l'exposition de Düsseldorf ; malgré son peu de goût pour la question, le journaliste signa ainsi ses chroniques d'actualité politique durant deux ans. Ses échos, plus libres de ton et de pensée, étaient anonymes ou suivis des seules initiales « G. A. ». Son principal interlocuteur était le poète norvégien Arne Hammer qui assurait le secrétariat de la rédaction, mais il lui arrivait de croiser dans les bureaux plusieurs figures du *Mercure de France* occupant des responsabilités à *L'Européen* : Alfred Vallette, directeur de la revue, était administrateur de l'hebdomadaire ; Pierre Quillard, poète de *La Fille aux mains coupées* et critique attitré du *Mercure*, avait en charge le « Bulletin politique » ; André-Ferdinand Hérold, dont les vers sont si doux, dirigeait la rédaction¹.

Mais à l'automne 1902, ces messieurs ne prenaient guère attention au jeune inconnu qui passait donner sa copie. Son impatience grandissait ; il était mécontent de « Trois histoires de châtiment divin », paru dans *La Revue blanche* du 1^{er} octobre : « [C]'est assez dégoûtant, confia-t-il à James Onimus, et pas aussi bon et beaucoup + enfant que mes contes précédents². » L'illustre revue publia également le conte « La Rose de Hildesheim » le 1^{er} novembre 1902 et, le mois suivant, le poème « L'Ermite », ébauché avant le séjour ardennais et dédié au rédacteur en chef, Félix Fénéon³, en signe de gratitude. De son côté, Thadée Natanson se voulait rassurant : « Je suis moins inquiet que vous ne paraissiez être sur votre avenir et sur l'accueil que rencontrera votre talent », écrivit-il à son jeune collaborateur en novembre 1902⁴. Or la revue était à bout de souffle, nul ne l'ignorait. Le temps était passé où Mallarmé célébrait « l'amicale à tous prête, *Revue blanche* », où Lucien Muhlfeld et Marcel Proust s'affrontaient sur la clarté littéraire, où Julien Benda écrivait sur l'Affaire et Paul Signac sur Delacroix. Cependant, la revue tirait encore à une dizaine de milliers d'exemplaires et la rédaction conservait sa vigueur : le boulevardier Ernest La Jeunesse décochait ses flèches empoisonnées, Claude Debussy signait ses chroniques « Monsieur Croche antidilettante » et Alfred Jarry signait Alfred Jarry. Mais, conjuguée aux difficultés financières, la lassitude faisait sa besogne insidieuse. Apollinaire avait l'impression de venir trop tard et se sentait découragé. Mallarmé était

1. L'écrivain suisse Louis Dumur, secrétaire de rédaction du *Mercure*, succéda à Hérold en 1903.

2. Apollinaire à James Onimus, 8 octobre 1902 (*OEC IV*, p. 716).

3. Né en 1861, Fénéon, fondateur de plusieurs revues anarchistes, avait succédé à Lucien Muhlfeld au secrétariat de *La Revue blanche* en 1895. En 1906, il devint directeur artistique de la galerie Bernheim-Jeune.

4. Thadée Natanson à Apollinaire, 4 novembre 1902 (BnF, département des Manuscrits).

mort quatre ans auparavant, on avait enterré Zola en grande pompe le 5 octobre 1902 — le poète se trouvait alors dans la foule —, des pages se tournaient. Les aînés ne l'impressionnaient plus vraiment, du moins affectait-il de l'affirmer : le poète symboliste et maître du vers libre Gustave Kahn, présenté par Fénéon, lui sembla un « juif assez sale malgré son talent », et il fallait courtiser le puissant Fernand Gregh si l'on voulait faire passer des vers dans la *Revue de Paris*¹.

Le jeune homme était toujours « dans la dèche ». Grâce à René Nicosia, il s'en fut solliciter l'oncle Lagoanère, proposa sa pièce *À la cloche de bois* et repartit avec l'assurance que les Bouffes-Parisiens en feraient un lever de rideau ; malentendu ou promesse non tenue, la saynète resta dans les tiroirs. Apollinaire s'obstina ; son talent éclaterait sous les feux du théâtre, il serait riche et admiré, il se plierait aux conventions qui donnent le succès, ce serait un exercice de style. Il songeait aussi à faire un roman puisque les lecteurs préfèrent la prose aux vers, il l'intitulerait *Le Vieux Rhin*²...

Apollinaire se sentait seul. Il était loin d'Annie, laquelle, on le suppose, écrivait des lettres d'autant plus aimables qu'elle se savait hors d'atteinte, et cultivait une ambiguïté sentimentale qui aiguisait le ressentiment de l'amoureux. Albert Molina ne manqua pas de taquiner Wilhelm à ce sujet en décembre 1902 : « Je me propose [...] de te réfuter entièrement sur ton opinion vis-à-vis des Anglaises³ », lui écrivit-il de Londres où, ironie du sort, sa sœur Linda convolait en justes noces avec un M. Sanchez. À la vérité, Apollinaire restait profondément attaché au souvenir d'Annie, son premier grand amour véritable ; il voulait croire que rien n'était encore perdu :

Ne pas oublier ma précieuse adresse :
 Annie Playden 75 Landor R^d
 Clapham, London S. W. England⁴.

Malgré son amitié avec Jean Sève, les Molina et les Nicosia, malgré les relations qu'il tissait peu à peu dans les salles de rédaction, Apollinaire ne faisait qu'effleurer l'écume du monde littéraire et demeurait inaperçu, même à fréquenter les cafés où les écrivains avaient leurs habitudes, tel Jean Moréas au Vachette, à l'angle de la rue des Écoles et du boulevard Saint-Michel. Eugène Gaillet, que des démêlés judiciaires envoyoyaient sous les verrous, voulut lui confier *Tabarin* en son absence, mais il semble que le passage de relais ne se fit pas⁵. Lors d'un dîner chez Gaillet, Apollinaire sympathisa avec Flor O'Squarr à l'occasion d'une conversation sur Oscar Wilde. Le journaliste belge,

1. Apollinaire à James Onimus, 8 octobre 1902 (*EC IV*, p. 716).

2. Note du 28 janvier 1903 (*JI*, p. 115). Apollinaire abandonna le projet mais incorpora l'ébauche au début du chap. xv du « Poète assassiné » (voit *Pr I*, p. 281-282, 1156-1157 et 1251).

3. Albert Molina à Apollinaire, 19 décembre 1902 (BnF, département des Manuscrits).

4. Note du 5 mars 1903 (*JI*, p. 116).

5. Note du 12 janvier 1903 (*JI*, p. 110).

qui collaborait au *Temps* et signait « Coriolis » au *Figaro*, assurait à son hôte qu'il obtiendrait sa grâce par l'entremise du député corse Emmanuel Arène, qu'il avait connu au *Matin* — le maître de la Corse, réchappé du scandale de Panama en 1896, était aussi journaliste et dramaturge à succès. Apollinaire et O'Squarr se revirent plusieurs fois autour d'un stout ou d'un genièvre et causèrent de l'Angleterre et des romans-feuilletons que le beau-frère d'O'Squarr signait Jules Lermina ou William Cobb. Un beau jour, le jeune homme comprit que l'auteur des *Fantômes* était un personnage douteux : *Le Temps* le renvoya pour fausses nouvelles, Émilie Gaillet apprit de la bouche même d'Arène qu'il n'avait pas revu son ancien confrère depuis vingt ans, on sut qu'O'Squarr s'était rendu coupable d'un vol chez l'ami de son père, Aurélien Scholl, et avait dénoncé un anarchiste belge après avoir gagné sa confiance¹.

Apollinaire retourna à Sainte-Geneviève et à la Mazarine causer avec Walckenaer et poursuivre son exploration des ouvrages curieux : il parcourut les deux premiers tomes du *Mahâbhârata* dans la traduction de Fauche et *L'Art de péter* d'Hurtault dont il scruta les gravures grivoises ; il recopia des passages des œuvres posthumes de Nietzsche et chercha un exemplaire de *Margot la ravaudeuse*, l'histoire licencieuse de Fougeret de Montbron². La compagnie des livres donnait le change à l'isolement et à l'incertitude. Aussi se réjouit-il quand son vieux camarade René Dupuy retrouva sa trace grâce à *La Revue blanche*³ ; il lui donna sans tarder rendez-vous au Vachette : « Cette rencontre du marin type Diraison-Seylor que je te crois et du poète errant que je suis, ne manquera pas de charme, j'espère⁴. ». Ils ne s'étaient pas vus depuis dix ans. Dupuy se faufila entre les tables, sec et pâle, feutre avachi, pardessus sanglé, parapluie au côté ; le pli de son pantalon à pont était impeccable mais son veston de ville bâillait sur un col immaculé, serré d'un semblant de cravate. Il avait débarqué à Rochefort le 20 novembre avec un congé de trois mois pour anémie tropicale. Après Monaco, il s'était retrouvé au collège Saint-Charles de Saint-Brieuc et avait obtenu le baccalauréat avec mention passable en 1895. Deux ans plus tard, il réussissait sans panache le concours d'entrée à l'École navale de Brest, notes calamiteuses en anglais et en géographie, 10 en composition française sur le sujet suivant :

Napoléon a écrit : « Avec de l'audace, on peut tout entreprendre ; on ne peut pas tout faire. » Prouver la justesse de cette remarque par l'exemple de Napoléon lui-même, sous la forme qui vous semblera préférable (nar-

1. *JJ*, p. 110 et 123-124.

2. *JJ*, p. 112-113.

3. Voir la lettre de Dupuy à Apollinaire du 6 décembre 1902, (BnF, département des Manuscrits). L'officier de marine d'origine bretonne Olivier Diraison s'était fait connaître en 1901 par le roman *Les Maritimes*, signé Diraison-Seylor.

4. Lettre d'Apollinaire à René Dupuy du 12 décembre 1902 (*OEC IV*, p. 719).

ration, lettre, dialogue). Vous pourrez, soit envisager la carrière de Napoléon, soit choisir un point particulier de son histoire¹.

Il avait illustré la citation par la vie de l'Empereur en faisant des parallèles avec César et Alexandre ; rien de bien original. Résultat final : 54^e sur 65. Sur le *Borda*, il était toujours dans les derniers : bonne tenue, bonne conduite, mais caractère apathique et travail médiocre. La rengaine n'avait pas varié sur le croiseur *l'Iphigénie*, à l'école d'application des aspirants : « Intelligent mais ne s'applique en rien, très paresseux. Caractère léger, très mou sans entrain. Ne paraît pas pour le moment devoir faire un bon officier². » Or il avait aimé sa vie sur la frégate, le bois luisant du pont, les cordages filant doux, les points blancs des gabiers dans les voiles et les sautes du vent dans la mer des Sargasses... C'était hélas la dernière croisière du trois-mâts, qu'on avait désarmé dès le retour à Brest.

Depuis octobre 1900, Dupuy servait sur le *Suchet* ; ses chefs jugeaient à présent sa conduite et sa moralité excellentes, son zèle et son autorité en progrès. Forcément, après toutes ces années de dressage !... Et Wilhelm riait à gorge déployée en l'écoutant raconter nonchalamment les trafics de l'équipage, les manies des officiers, tout cet entrelacs de discipline et de débrouillardise qui fait la vie à bord d'un bâtiment de guerre. De sa voix créole, plus mâle et plus traînante que naguère, René dépeignait du bout des lèvres le chapelet des Antilles, le souffle joueur des alizés, l'étrave fendant le passage du Vent comme une lame et les nuées tournoyantes crachées par les cheminées du croiseur. Il raconta les ruines fumantes de Saint-Pierre, victime de la colère du mont Pelé en mai 1902, un Pompéi des tropiques... Le navire avait repêché une poignée de survivants hagards couverts de cendres, la famille Dupuy avait perdu toutes ses terres... Les deux amis eurent tout loisir de se revoir : à la fin de février 1903, la convalescence du marin fut prolongée de trois mois ; il avait la vie devant lui ! Et la littérature, René y avait-il songé ? Voyez Pierre Loti ou Olivier Diraison-Seylor et son roman à succès *Les Marmites* ! Pourquoi pas en effet, mais il fallait écrire...

Apollinaire cherchait à se faire remarquer. Le 12 décembre 1902, Fernand Gregh fit paraître dans *Le Figaro* un article définissant l'humanisme : après « la beauté pour la beauté » des parnassiens puis « la beauté pour le rêve » des symbolistes qui, en dépit de certains mérites, avaient oublié l'homme, le temps était venu « de constituer l'école de la beauté pour la vie ». Comprendre la vie, sortir de la « Tour d'Ébène », vivre la vie, telle était son idée de la poésie. Le surlendemain, dans le même quotidien, Saint-Georges de Bouhélier répondit à l'ancien transfuge du Collège d'esthétique moderne que les naturistes défen-

1. Vincennes, Service historique de la Défense, département de la Marine.

2. Note du 28 juillet 1900 (*ibid.*).

daient ces idées depuis longtemps, que l'apport des grands symbolistes était « incomparable » et qu'il fallait désormais « travailler à la Renaissance française¹ ». L'article de Gregh, improvisé sur un coin de table, prit soudain valeur de manifeste et fit resurgir les vieilles polémiques autour du symbolisme. Apollinaire saisit l'occasion de donner librement son avis dans *Tabarin* le 20 décembre : fi des écoles et des mots d'ordre, n'en déplaise aux vieux donneurs de leçons qui feraient mieux de suivre l'exemple de Francis Jammes, esprit indépendant s'il en est ; « la tendance n'est plus à la contrainte² ». Mais sa vigueur juvénile n'était pas exempte de pusillanimité : il avait signé son brûlot Pascal Hédégat ; s'il parlait au nom de sa génération, il devait bien s'avouer qu'il avait encore besoin de Gregh, dont Fénéon disait volontiers de son air glacial : « C'est l'homme le moins intéressant que je connaisse³. »

L'article fit du remous, on ne tarda pas à démasquer son auteur et les Leblond, qui avaient présenté le jeune insolent à leur ami Gregh, se fâchèrent à bon droit. Bien qu'il se fût promis de ne plus rien donner à *La Grande France*, Apollinaire trembla pour ses collaborations. À la réception d'un de ses contes, les Leblond, jouant leur rôle, répondirent à celui qu'ils acceptaient désormais d'appeler Apollinaire :

Vous avez un peu trop dépêché votre nouvelle : la 1^{re} page est très bien [...] et il n'y faut pas retoucher : mais voyez le reste, il faut que ce soit plus vif, *plus serré*, avec des détails pittoresques rapides [...], un style plus nerveux, et surtout mettez une fin, ne terminez pas par un mot de la fin mais par un paysage de caractère local ! Telle quelle cette nouvelle ferait du tort⁴.

Il s'agit sans doute de « Pèlerins piémontais⁵ », puisque « L'Otmika », inspiré des *Kryptadia* et du folklore balkanique, allait paraître dans *La Revue blanche* du 15 janvier 1903. Finalement, les Leblond confièrent à leur collaborateur le compte rendu du roman de Sadia Lévy et Robert Randau *Onze Journées en force*⁶, et lui demandèrent d'écrire sur Pierre Baudin, radical-socialiste et républicain sincère, que les Algériens espéraient voir devenir leur prochain gouverneur⁷. Apollinaire se rendit chez l'ancien directeur de cabinet de Baudin, Paul Clément, puis chez son secrétaire particulier, René Dardenne, lequel fut formel : son patron n'était pas candidat. Publiant son article

1. Voir Fernand Gregh, *L'Âge d'or. Souvenirs d'enfance et de jeunesse*, Grasset, 1947, p. 314-317, et M. Décaudin, *La Crise des valeurs symbolistes*, op. cit., p. 123-125.

2. *Pr 2*, p. 957-958.

3. Propos rapporté par Apollinaire dans son journal intime le 25 mars 1903 (*JI*, p. 122).

4. Marius-Ary Leblond à Apollinaire, 8 janvier 1903 (BnF, département des Manuscrits).

5. Publié en mars 1903 dans *La Grande France*.

6. Alger, Éditions de *La Grande France*, 1903. L'article paraît dans la livraison d'avril 1903 (*Pr 2*, p. 1077-1080).

7. Projets notés le 18 avril 1903 (*JI*, p. 128).

dans *La Grande France* de juin 1903, le journaliste regretta le refus de cet homme politique estimable¹. Les rapports d'Apollinaire et des Leblond manquaient souvent de sérénité. Marius Leblond et Ary Merlot avaient adopté un pseudonyme commun, Marius-Ary Leblond, et parlaient toujours à la première personne du pluriel ; seule l'écriture permettait de distinguer lequel des duettistes rédigeait les missives. Les ignorants les tenaient pour frères ou parents mais les gens avertis ne manquaient jamais de jaser. Mis au courant par Sève, Apollinaire se vit, à la fin d'avril, empêtré dans un imbroglio ridicule auquel se trouvèrent mêlés René Dupuy et sa sœur Charlotte ; les Leblond reprochaient aux Dupuy de nuire à leur identité d'hommes de lettres en divulguant des secrets de famille². C'était une leçon : il fallait apprendre à ménager les susceptibilités du petit monde des lettres.

Apollinaire se livrait à un passe-temps répandu dans les milieux littéraires : savoir qui était juif. Quand l'origine n'était pas avérée, c'étaient des suppositions sans fin, et quand l'intéressé était interrogé, il se sentait obligé de se justifier. Gregh jurait ses grands dieux qu'il était catholique ; en tout cas — Jacques Molina en était certain — son patronyme n'était pas juif. On n'en continuait pas moins de supputer, Apollinaire trouvait même que Mme Gregh mère ressemblait à la femme de Léon Cahun³, mais il s'étonnait qu'on s'interrogeât aussi sur son compte : « Des Juifs m'ont pris pour un Juif⁴ ! » Les rumeurs à son endroit se fondaient tour à tour sur ses fréquentations, son goût de l'érudition, son obscure origine orientale, sa cohabitation avec Jules Weil, sur ses thèmes de prédilection surtout : « Le Juif latin », publié par *La Revue blanche* du 1^{er} mars 1903⁵, alimenta certainement les bavardages. Les prolongements de l'affaire Dreyfus entretenaient aussi la question israélite : tandis que les antisémites profitaient de la tribune acquise au plus fort de l'Affaire, les défenseurs du capitaine, gracié en 1899, cherchaient à obtenir sa réhabilitation. À la fin de février 1903, Joseph Reinach révéla des pièces confondant Esterhazy et le colonel Henry ; Apollinaire s'en fit l'écho dans *L'Européen* qui était ouvertement dreyfusard⁶. Le 27 mars, dans les bureaux de l'hebdomadaire, Fénéon présenta au jeune homme un essayiste anarchiste spécialisé dans les questions d'antisémitisme, Henri Dagan. Après le pogrom de Kichinev en Bessarabie des 6 et 7 avril 1903, ce

1. *Pr 3*, p. 362-368.

2. Différend résumé par Apollinaire à la date du 27 avril 1903 (*Jl*, p. 125).

3. *Jl*, p. 118.

4. Notation du 7 janvier 1903 faisant allusion à une conférence qu'il aurait faite et dont on ne sait rien (*Jl*, p. 108). Peut-être s'agit de la conférence dont parle René Nicosia dans ses souvenirs : dans une petite salle de la rue Richer, devant un auditoire composé des Nicosia, d'Albert et de deux égarés, Apollinaire aurait parlé d'un thème aujourd'hui oublié et expliqué comment la Vénus de Milo avait perdu ses bras en tombant d'un train (« Apollinaire familier », *La Table Ronde*, n° 57, septembre 1952, p. 105).

5. *Pr 1*, p. 100-109.

6. *Pr 3*, p. 323-324.

dernier se mit à écrire *L'Oppression des juifs dans l'Europe orientale*, à paraître en octobre aux éditions des Cahiers de la Quinzaine¹. Le massacre, qui avait suscité une vive réaction de Tolstoï et violement ému l'opinion publique internationale, devint en France l'objet d'une importante campagne de protestation ; *L'Européen* fit paraître un numéro spécial au profit des victimes, qu'Apollinaire vendit à la criée le 15 mai lors d'un meeting rue Serpente².

La situation du jeune journaliste s'améliorait peu à peu depuis le début de l'année 1903. Il avait su gagner la confiance d'Arne Hammer, qui l'avait officiellement présenté à la direction de *L'Européen* : Quillard ressemblait « un peu à Socrate » et Vallette avait « l'allure militaire³ ». On n'avait pas tardé à confier au nouveau frère des pouvoirs au conseil d'administration et à développer sa collaboration. À partir du 21 février, il s'occupa surtout de l'Allemagne, dont il s'était déclaré connaisseur : cléricalisme prussien, relations de l'empire avec le Vatican, vie politique intérieure, il profita de tous les thèmes pour défendre la démocratie, dénoncer les difficultés de la condition ouvrière allemande, railler la passion militaire de Guillaume II et condamner son bellicisme⁴ ; il s'associait à l'antigermanisme croissant des milieux littéraires qui, à de rares exceptions près — les savants Henri Lichtenberger et Émile Durkheim, l'écrivain Romain Rolland —, proclamaient la suprématie française dans le domaine de l'esprit⁵. Il s'intéressa du même coup à l'Autriche-Hongrie et à l'Empire ottoman. Il parla des efforts bulgares pour secouer le joug gréco-turc⁶ et apporta son soutien au docteur Abdallah Djevet bey, médecin attaché à l'ambassade ottomane de Vienne, poète et fin lettré, traducteur de Schiller et Shakespeare, familier de la revue *La Plume*, réfugié à Paris après avoir été expulsé de la capitale autrichienne pour avoir giflé Mahmoud Nedim bey, l'ambassadeur ottoman auprès de François-Joseph⁷. Mais s'il en avait l'occasion, l'échotier traitait volontiers d'une actualité moins pesante qui lui rappelait des souvenirs personnels. Le 7 mars 1903, il signala que la comtesse Ercolani s'était déjà distinguée en 1882 à Rome en prétenant avoir eu un fils d'Humbert I^{er} et en réclamant des subsides au Quirinal⁸... Décidément, le grand monde était prodigue en paternités

1. *L'Oppression des juifs dans l'Europe orientale : les massacres de Kichinef et la situation des prolétaires juifs en Russie*, 5^e série, premier cahier, Cahier de la Quinzaine, 1903. Aujourd'hui, Kichinev se nomme Chișinău et se trouve en Moldavie (Roumanie).

2. *JJ*, p. 134.

3. *JJ*, p. 111 et 114.

4. *Pr 3*, p. 323.

5. Voir la comparaison faite par C. Digeon entre l'enquête du *Mercure de France* de 1895, où les réponses dénoncent le chauvinisme français et forment des vœux de compénétration intellectuelle entre les deux nations, et celle de 1902, marquée par un regain de nationalisme intellectuel et un désir de renaissance classique (*La Crise allemande de la pensée française, op. cit.*, p. 463 sq.).

6. *Pr 3*, p. 325-326.

7. *Pr 3*, p. 341-344.

8. *Pr 3*, p. 324-325.

putatives... Le 17 octobre, le problème des congrégations et la nomination d'un nouvel évêque monégasque ranimèrent chez lui le souvenir de Mrg Theuret¹.

Grâce à Hammer, Apollinaire découvrit, à la mi-janvier 1903, le travail des artistes norvégiens Smith-Harald : le père, qui logeait à l'hôtel de Suez, avait eu l'insigne honneur de vendre l'une de ses toiles à l'État français pour le musée du Luxembourg ; le fils, vingt ans, était un peintre idéaliste, intelligent et drôle². Vers la fin du mois, René Nicosia l'emmena chez Louis Bozzachi, le sculpteur milanais dont la Société des Artistes français avait récompensé le buste en jaspe rouge de Molière d'après Houdon l'année précédente. L'atelier ressemblait à un « intérieur ouvrier³ », le travail de l'artiste indifféra le visiteur. Le 4 janvier, le poète avait fait une rencontre plus intéressante, celle de José de Charmoy chez Raymond Charpentier, un ami commun des Molina. Le sculpteur d'origine créole, « visage rasé, pâle et brun très allure Renaissance⁴ », fier de son tempérament sensuel, provoquait son auditoire et déclarait à qui voulait l'entendre qu'il était « le 1^{er} sculpteur du monde après Michel-Ange⁵ ». Une visite à l'atelier de l'impasse du Maine le 13 mars convainquit aisément Apollinaire que l'artiste mondain se montait la tête : « Il est loin de Rodin encore », nota-t-il dans son journal avant de juger les pièces exposées : le monument à Sainte-Beuve était « très bien », le Baudelaire destiné au cimetière du Montparnasse pas vraiment réussi, le masque de comédie « grotesque à souhait » et « la Camille toute seule » ressemblait à une femme « en chaleur⁶ ». Après avoir longtemps regardé les toiles des maîtres dans les musées français et allemands, Apollinaire rencontrait son premier artiste contemporain ; il commençait d'exercer son œil et sa plume de critique d'art.

Un scandale muséologique lui offrit l'occasion de préciser ses idées. En mars, la preuve fut faite que la tiare du roi Saïtaphernès, acquise par le Louvre en 1896 avec l'aval de plusieurs savants, dont l'archéologue et conservateur Salomon Reinach, était un faux récemment fabriqué par Israel Rouchomovsky, orfèvre d'Odessa ; le musée l'avait retiré des vitrines. Décision « déplorable », lut-on dans *La Revue blanche* du 1^{er} avril 1903 sous la plume d'Apollinaire, dont le parti pris provocateur ne tenait pas du canular mais d'une sincère conviction esthétique : puisque la tiare était belle, pourquoi la mépriser et la cacher ? pourquoi ne pas agir à l'exemple des Allemands qui

1. *Pr* 3, p. 349-350.

2. *Jl*, p. 109-110.

3. *Jl*, p. 114.

4. Paul Léautaud, note du 22 mars 1903, *Journal littéraire*, t. I : Novembre 1893-juin 1928, Mercure de France, 1986, p. 66. Les Charmoy recevaient beaucoup ; Mollet fut invité à l'atelier à la même époque. Léautaud remarquait le 30 avril 1903 : « [I]ls ne savent pas toujours le nom des gens qu'ils reçoivent » (*ibid.*, p. 70).

5. *Jl*, p. 107.

6. *Jl*, p. 118-119.

exposaient sciemment les bonnes copies dans leurs musées ? On ne trouvait personne pour s'émuvoir que la littérature fût pleine de faux, d'enjolivements et d'emprunts dissimulés, ou pour douter des reliques sacrées et profanes dont regorgeaient les lieux saints et les endroits touristiques. Apollinaire se souvenait avoir vu à Honnef

un vieillard fort bizarre, vivant en ermite [...] [qui] avait pour spécialité de fabriquer des fausses poteries de Siegburg. [...] Ce faussaire n'était parfaitement heureux que les jours où il avait maquillé quelque fausseté. Il l'admirait ensuite en souriant et disant : « J'ai fabriqué un dieu, un faux dieu, un vrai joli faux dieu¹. »

L'exemple du génial artisan rhénan surgit-il de sa mémoire ou de son imagination ? La vérité importe peu : la fable affirme que l'artiste est égal à la divinité et fabrique un objet faux à l'égard de nos valeurs, mais vrai en tant qu'il ajoute au monde réalité et beauté. La postérité a donné raison à Apollinaire : depuis 1903, amateurs et collectionneurs du monde entier recherchent les œuvres de l'orfèvre ukrainien, qui intéresse aujourd'hui les archéologues et les historiens de l'art ; en 1997, le musée d'Israël à Jérusalem lui consacra une exposition, où figurait la fameuse tiare, prêtée par le Louvre.

Apollinaire se montrait de moins en moins rue de Naples. Il accompagnait quelquefois sa mère à Enghien le dimanche, et flânaît avec Albert du côté de Montmorency en attendant qu'Olga voulût bien sortir du casino. En semaine, il allait chercher Arne Hammer à *L'Européen* et ils entamaient ensemble une « Bierreise² » ponctuée d'étapes improvisées ou rituelles, comme le café de Versailles, rendez-vous des Scandinaves parisiens face à la gare Montparnasse. Le Norvégien régalait tout le monde, la force et la variété des alcools croissaient au fil des heures, et le périple dérivait vers les bistrots minables des Halles et de Montmartre. Au petit matin, Apollinaire sonnait chez Jean Sève, qui l'envoyait au diable car il avait de la compagnie. Il entraînait parfois René Nicosia dans ces équipées folles. Au détour d'un comptoir, des gens plus ou moins louches voulaient les embarquer pour aller « autre part » ; de jolies filles pouffaient devant leur tasse vide, les deux amis leur payaient un café et les raccompagnaient chez elles, derrière les Grands Boulevards. Un jour, c'était Léa, une juive polonaise, 3, rue de Trévise, au deuxième : « Foutaisons, copulations, soubresauts, une fille folle. Es ist so gut, Schatz ! [...] Oh Komm komm ich bin verrückt. [...] âme assez basse, mais juivement noble. Elle m'a offert de revenir à l'œil quand je veux³. » Un autre jour, c'était Jeanne, 58, rue Richer, au premier au-dessus de l'entresol, qui lui raconta sa vie, sa tante à Pigalle, sa fuite avec un Anglais de Calcutta

1. *Pr 2*, p. 77.

2. Littéralement, un voyage de bière (*JI*, p. 121).

3. « C'est si bon, mon chéri ! [...] Oh Viens, viens, je suis folle » (*JI*, p. 115).

et ses amours avec une sœur de la Recouvrance¹. Au Louvre où il était allé voir les toiles de l'école de Cologne, il avait abordé une petite copiste « un peu mulâtresse » qui aimait Courbet et Gustave Moreau, mais pas Renoir, ni Manet ; une méchante fille au demeurant². L'amoureux d'Annie s'étourdisait, s'oubliait, se rassurait, vivait sa vie de garçon ; on lui donna l'amour et la vérole³.

La rue de Naples reprit de l'attrait le jour où il s'aperçut que sa jeune voisine de palier était « divine [...]. Restif dirait *féïque* ». La Mélusine paraissait parfois à la croisée ; un jour, il osa même la suivre dans la rue toute une heure,

Mince comme une abeille [...]
Serpentine, onduleuse à damner [...]

Sinueuse comme une chaîne de monts bleus
Et lointains, délicate et longue comme un ange [...]

La veille, il lui avait fait des vers mais n'osait les offrir⁴. Le Vendredi saint, ils se mirent tous deux à la fenêtre ; elle s'esclaffa en le voyant grimacer au soleil et lui dit : « Ne vous fâchez pas si je ris. » Ils sortirent ensemble au Bois. Elle avait été élevée chez les Dames de Saint-Maur à Monaco, dans le palais épiscopal à côté du chantier de la cathédrale, à quelques mètres de Saint-Charles. Ils avaient donc grandi au même endroit ! Quelle gentille coïncidence ! La soirée se termina en bamboche au Casino de Paris⁵. La demoiselle du troisième était une « Madone » de madrigal ; le poète, qui n'était pas un niais, savait bien qu'Yvonne d'Albeyron était une comtesse postiche. La « blonde qui paraiss[ait] brune » lui inspira des pièces flatteuses où se mêlaient la comédie sentimentale et l'inclination sincère... « Vous êtes un verger plein de tentations »... Tantôt il jouait avec les clichés de la femme fatale et filait la métaphore courtoise de la douleur d'amour ; tantôt il s'amusait à l'étonner par un acrostiche ou des vers piquants :

Je suis un peu braque
Puisque je suis fou
D'une qui s'en fout
Qui en aime un autre⁶

La reine aux cheveux de scorpions se laissa flétrir par cette cour rafraîchissante ; elle répondit aux lettres et accepta les promenades du côté de l'Étoile ou sur le passage du roi d'Angleterre en visite à

1. *Jl*, p. 116.

2. *Jl*, p. 114.

3. *Jl*, p. 137.

4. Notes du 14 avril 1903 (*Jl*, p. 119-120) ; voir également *Po*, p. 543.

5. Notes du 27 avril 1903 (*Jl*, p. 125).

6. Voir les poèmes dans *Po*, p. 543 sq.

Paris. Son rêve était d'avoir une victoria... Lequel des deux se lassa le premier ? L'idylle, en tout cas, tourna court.

La Rhénanie fluait et refluait dans la mémoire du poète et Annie s'y reflétait en songe. Il revoyait Rolandseck et l'île de Nonnenwerth :

Trois dames au parler hanovrien
Effeuillaient sans raison des roses dans le Rhin
Qui semble une veine de Ton Corps si noble¹

Il revoyait Le Dôme de Cologne environné d'oiseaux... Si l'on tendait des câbles télégraphiques entre les flèches, « l'ouragan / Fera[it] gémir aux fils un hymne extravagant² »... Le souvenir engendrait une émotion très moderne et des sensations nouvelles :

Je m'en souviens, tu vins. [...]
Et nous [nous] arrêtâmes enlacés et regardâmes
Des lumières se refléter dans le Rhin³.

Le souvenir tendait son arc entre le passé et le présent. Le poète se convainquit peu à peu qu'un malentendu l'avait séparé d'Annie et qu'il suffirait d'une explication pour tout arranger ; il entretenait le vague espoir d'aller la retrouver à Londres.

Le soleil dans la cave⁴

Apollinaire accueillit d'un « De profundis » la dernière livraison de *La Revue blanche*, datée du 15 avril 1903. Le 17, Karl Boës, auquel il venait d'être enfin présenté, accepta de publier dans *La Plume* les poèmes « Avenir » et « L'Ermite » en faisant l'éloge de son talent. « N. de D. ! » se dit le poète⁵. *La Plume*, fondée par Léon Deschamps en 1889, était florissante et variée — histoire, philosophie, sociologie, esthétique, prose et poésie ; elle offrait les belles signatures, Barrès, Moréas, Anatole France, Maeterlinck, Camille Lemonnier, Vielé-Griffin, Mirbeau, Jules Renard... Mucha en avait dessiné la couverture ; ornée de gravures, vignettes, lettrines et culs-de-lampe, la revue faisait appel aux meilleurs artistes, Willette, Forain et Steinlein, Toulouse-Lautrec, Pissarro et Gauguin. On admirait son ouverture et son

1. « Rolandseck » (*Po*, p. 351).

2. « Le Dôme de Cologne », daté de février 1902 dans une mise au net, mais écrit à Paris en mai 1903 par recomposition de divers souvenirs (voir le brouillon dans *Jl*, p. 132-133, et la version définitive dans *Po*, p. 538).

3. « Souvenir », copié à la date du 23 janvier 1903 (*Jl*, p. 114). Un autre poème portant le même titre, à la date du 30 avril 1903, a servi de matrice à « Rolandseck » (*Jl*, p. 130-131).

4. Titre du troisième chapitre des *Souvenirs sans fin* d'André Salmon (Éditions de la NRF, 1^{re} époque (1903-1908), 1955 ; 2^e époque (1908-1920), 1956 ; 3^e époque (1920-1940), 1961 ; réédition en un seul volume, Gallimard, 2005 : désormais SSF).

5. *Jl*, p. 127.

audace : la publication de poèmes interdits de Baudelaire et de Richépin lui avait valu des poursuites. Malgré la concurrence du *Mercure de France*, l'*Annuaire de la presse* la tenait pour « la plus importante des publications littéraires indépendantes¹ ». Depuis 1890, la revue avait développé une maison d'édition dont les collections faisaient la joie des amateurs et des bibliophiles. Apollinaire imaginait peut-être son premier livre inscrit au catalogue en compagnie du *Thulé des brumes* de Retté, des *Confessions* de Verlaine illustrées par Cazals et des *Stances* de Moréas. Pour l'heure, Boès l'avait simplement convié à la soirée de *La Plume* du lendemain ; il avait décidé de profiter du vide laissé par *La Revue blanche* pour relancer les réunions littéraires. Il y aurait sans doute beaucoup de monde, des habitués de la première série de soirées, et des nouveaux, des jeunes comme lui, Guillaume Apollinaire, qui diraient leurs vers. Le banquet de 7 heures au restaurant du Palais, 3, place Saint-Michel, était ouvert à tous (3 francs, tenue de ville), les soirées de 9 heures étaient en revanche strictement privées.

Le 18 avril 1903, muni de sa précieuse invitation, Apollinaire descendit vibrant d'émotion l'escalier qui menait au sous-sol du café *Le Soleil d'Or*, à l'angle de la place et du quai Saint-Michel². Personne ne lui demanda de présenter son carton, ni même de signer le registre. Sous la petite voûte enfumée se pressait une assemblée compacte et animée : il retrouva Hammer, reconnut Stuart Merrill, Cazals et Eugène Montfort, se fit montrer Paul Fort et Robert Scheffer ; le romancier Georges Pioch exhibait sa bague d'argent aux trois gougnottes ; des jeunes gens mal vêtus et qui ne connaissaient personne se cherchaient une contenance ; les femmes étaient rares, deux ou trois épouses, la jeune musicienne polonaise Wanda Landowska et l'artiste russe Elisabeth de Krouglikov. Le président de la soirée, Karl Boès, demanda soudain le silence : c'était l'heure d'écouter des vers. Le poète-chansonnier Armory, dont la « barbe rousse dégoutta[t], comme celle d'Aaron, [de] nard et [de] brillantine³ », annonça Guillaume Apollinaire. Le jeune poète avait choisi « Villes » et l'*« Ode au proléttaire »*, que Sève admirait ; ce n'était pas la première fois qu'il disait ses poèmes en public, il l'avait fait à la fin de l'année précédente dans le salon des Duringe, et Charpentier lui avait même

1. Commentaire dans l'édition de 1904. Pour des renseignements techniques concernant la revue, voir la synthèse de Géraldi Leroy et Julie Bertrand-Sabiani, *La Vie littéraire à la Belle Époque*, PUF, « Perspectives littéraires », 1998, p. 256-260.

2. Le café s'appelle aujourd'hui Le Départ ; un Soleil d'or se trouve en face, sur l'île de la Cité, au coin du boulevard du Palais et du quai du Marché-Neuf.

3. Note du *Festin d'Ésope*, juin 1904 (*Pr 2*, p. 1258-1259). Né en 1877, Carle Lionel Dauriac, dit Armory, était aussi romancier et dramaturge à succès. Dreyfusard farouche, il interprétait ses chansons satiriques dans les cabarets, fréquentait le salon de Rachilde et les soirées de *La Plume*. Il dédia son poème « Munich, Loevenbrau » à Apollinaire (*Paris à travers les sages*, Société parisienne d'édition, 1904) et lui offrit un exemplaire dédicacé du recueil : « À Guillaume Apollinaire au poète, à l'ami en compatibilité d'humour, Armory Avril O IV » (voir Peter Read, « Apollinaire et Armory chansonnier montmartrois », *Que vlo-ve ?*, 2^e série, n° 12, p. 13 sq.).

offert un louis pour déclamer chez lui à Chartres mais il avait refusé parce qu'il n'avait pas d'habit¹. Parler devant ses aînés était tout autre chose... On ne sait s'il rencontra l'approbation de l'auditoire, mais au cours de la soirée, un petit homme à la taille nerveuse, au poil de jais, vint à sa rencontre en disant d'une voix nette et rapide :

Ils étaient trois hommes
Sur le Golgotha
De même qu'au ciel
Ils sont en Trinité

Alfred Jarry connaissait donc « L'Hérésiarque » ! Ce « refrain divin », venu en songe au père Benedetto Orfèi, scandait le conte paru dans *La Revue blanche* un an plus tôt ! Jarry, qui en aimait la religiosité archaïsante², cita aussi un vers de « L'Ermite » et raconta « sa vie, ses saoûleries — absinthe et stout » ; les deux hommes firent un billard avec Hammer et Armory. À 3 heures du matin, Apollinaire et Jarry rentrèrent ensemble en causant de Rabelais et de la Bibliothèque rose ; sur le boulevard Saint-Germain, de bec de gaz en réverbère, l'auteur de *César-Antechrist* semblait à son cadet quelque divinité fluviale débordant d'images et de mots : « [S]urtout Jarry l'air d'un noyé, ichtyophage, monstre Oannes, Jarrycoton, Jarnicoton, savant intéressant³ ». La semaine suivante, ce dernier écrivit à Karl Boës que la soirée avait été « mirifique⁴ ».

Apollinaire revint le samedi suivant, 25 avril, signa le registre et fit de nouvelles rencontres, Maurice de Faramond, Stuart Merrill et Maurice Magre, « péteux de Toulouse⁵ » dont la poésie connaissait un joli succès ; Jarry lui présenta son bon ami le poète belge Fagus, qui partageait son goût du Moyen Âge, de Virgile et Shakespeare. Au moment des vers, on écouta l'« Ode au proléttaire » et « Schinderhannes » :

Dans la forêt avec sa bande
Chante Schinderhannes armé.
Le brigand près de sa brigande
Hennit d'amour au joli mai. [...]

Comme la Loreley, Apollinaire s'était approprié le brigand légendaire qui avait désolé les deux rives du Rhin et fini pendu avec ses complices en 1803⁶. Le reste de la soirée se perd dans *l'illud tempus* du mythe : il est pratiquement certain qu'Apollinaire rencontra André

1. *JI*, p. 119 et 110.

2. Selon Patrick Besnier, *Alfred Jarry*, Fayard, 2005, p. 528.

3. Notation datée du 30 avril 1903, *JI*, p. 127-128.

4. Jarry à Boës, 24 avril 1903 (A. Jarry, *Oeuvres complètes*, t. III, éd. établie par H. Bordillon, avec P. Besnier, B. Le Doz et M. Arivé, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1988, p. 575).

5. *JI*, p. 129.

6. Schinderhannes est un héros du folklore allemand. Sur les sources du poème, voir M. Décaudin, *Dossier d'« Alcools »*, op. cit., p. 186.

Salmon le jour où il dit « Schinderhannes », mais était-ce le 25 avril, ou bien le 23 mai, jour où le nom de Salmon apparaît pour la première fois sur les registres¹? Apollinaire récita peut-être son poème à plusieurs reprises, mais alors qu'il notait toutes les rencontres capitales dans son journal, le nom de Salmon n'apparaît nulle part en 1903. À la fin de sa vie, Salmon revivra une fois encore sa première soirée de *La Plume*: Apollinaire se leva pesamment, ôta sa petite pipe en terre blanche émaillée, une Narcisse, et, l'air sombre et la moustache rousse, se mit à déclamer avec violence, d'une voix sourde, serrée, avant de hurler subitement :

On mange alors, toute la bande
Pète et rit pendant le dîner,
Puis s'attendrit à l'allemande
Avant d'aller assassiner².

À cette chute retentissante, la salle applaudit furieusement. Maurice Magre se pencha vers son voisin pour murmurer : « C'est un *geinre*. » Apollinaire poursuivit avec quelques poèmes rhénans et « L'Ermite », qui avait attiré l'attention de Charles-Henry Hirsch dans le *Mercure* de janvier 1903³. Puis, le président de la soirée, Henri Degron, annonça M. André Salmon⁴, qui s'avança, la joue glabre et l'allure dégingandée. « Le Banquet » ayant été chaleureusement accueilli, Degron empêcha le jeune homme de se rasseoir et le pria de dire autre chose : on écouta « Le Poète au cabaret ». Aussitôt après, Boës vint demander ses vers à l'orateur. Quelques jours plus tôt, ce dernier s'était présenté au siège de la revue, 54, rue des Écoles, mais ses poèmes n'avaient pas retenu l'attention du directeur « à la barbe fleurie », qui s'était contenté de l'inviter au Soleil d'or⁵. Il était reparti désappointé ; peu avant cette entrevue, Van Bever, au *Mercure*, l'avait éconduit en disant : « Nous sommes encombrés de vers pour au moins trois ans. [...] Vous feriez mieux de fonder une revue avec vos camarades. »

1. Salmon était peut-être déjà venu sans signer le registre. Dans SSF, il affirme qu'ils se rencontrèrent en hiver, ce qui n'est guère plausible. Par ailleurs, on ne peut pas se fier entièrement aux signatures reportées dans la revue puisque certains invités omettaient de signer. Enfin, la revue ne semble pas avoir rendu systématiquement compte de toutes les soirées.

2. « Schinderhannes », dans la version du *Festin d'Ésope* (n° 7, juin 1904). Le poème fut repris dans *Alcools* avec quelques retouches.

3. SSF, p. 60-61. Le journal d'Apollinaire ne mentionne que l'« Ode au prolétaire » et « Schinderhannes » à la date du 25 avril. Dans ses souvenirs, Mollet, qui affirme avoir assisté à la soirée — sa première à lui aussi —, parle également de « Schinderhannes » et de poèmes rhénans (*Les Mémoires du baron Mollet* [1963], Gallimard, 2008, p. 41-43), mais il est possible qu'il se soit rafraîchi la mémoire grâce à d'autres témoignages et aux souvenirs de Salmon, parus avant son livre.

4. Quand il raconte la soirée dans SSF, Salmon affirme qu'Henri Vernot présidait la soirée (SSF, p. 59-63). Celle du 25 avril était présidée par Henri Degron, celle du 23 mai par Fagus ; aucun compte rendu de *La Plume* ne mentionne en 1903 une présidence de Vernot, qui était cependant très fidèle aux réunions du samedi. La mémoire de Salmon confond sans doute les deux Henri. Mollet prétend qu'Apollinaire passa après Salmon (*ibid.*).

5. SSF, p. 44.

Seulement voilà, Salmon n'avait ni argent ni camarades¹. Sa première soirée de *La Plume* allait changer sa vie, sur le second point tout du moins.

Nous nous sommes rencontrés dans un caveau maudit
 Au temps de notre jeunesse
 Fumant tous deux et mal vêtus attendant l'aube
 Épris épris des mêmes paroles dont il faudra changer le sens
 Trompés trompés pauvres petits et ne sachant pas encore rire²

Ces vers du « Poème lu au mariage d'André Salmon », le 13 juillet 1909, fondent le mythe et la genèse d'une amitié, qui se forma probablement au fil des rencontres de 1903 et dont les deux poètes composèrent plus tard la scène inaugurale qui l'avait rendue possible. Maudit, le caveau du Soleil-d'Or ne l'était certainement pas : les soirées, fort gaies, tournaient souvent au chahut à l'occasion du cake-walk, et se prolongeaient jusqu'au bout de la nuit dans d'autres cafés parisiens. Mais c'était une époque ingrate où les deux amis étaient tendres, incertains de leur avenir et sans le sou. Salmon avait à peine un an de moins qu'Apollinaire³ ; son père, sculpteur aquafortiste, et sa mère, fille de Cattiaux, le cofondateur du parti radical-socialiste, s'étaient exilés à Londres après la Commune. En 1897, la famille s'en fut chercher une vie meilleure à Saint-Pétersbourg. Les parents rentrèrent sans tarder en France ; le fils resta seul dans la cité russe, subsistant grâce à son emploi de commis de chancellerie au consulat de France. Il s'incrusta dans les bals d'ambassade et fréquenta les bordels et les boîtes de nuit. Quand il ne lisait pas Corbière, Rimbaud, Lautréamont et Maeterlinck chez le libraire, il retrouvait ses amis anarchistes dans d'obscures tavernes où l'on ne jurait que par Bakounine et Stirner en fomentant des complots contre le régime tsariste. Appelé sous les drapeaux, Salmon dut retourner en France. Le 1^{er} novembre 1902, on l'incorpora dans un régiment d'infanterie de Coulommiers, mais une réforme à titre temporaire prononcée le 9 janvier 1903 pour faiblesse constitutive le libéra de ses obligations militaires. Le jeune homme quitta le régiment soulagé, mais sans haine :

En somme, je me suis bien amusé au régiment. Je m'y suis instruit. Vous devez savoir que lorsque j'ai décidé d'une épreuve je me lance à fond. Je suis insensible aux petites misères. [...]

J'ai un côté chinois.

Ça n'était pas André Salmon candidat aux couronnes poétiques qu'engueulaient l'adjudant et le sergent de semaine. [...]

Chinois, je laissais le plus souvent pâtir un double de mon invention⁴.

1. SSF, p. 35.

2. « Poème lu au mariage d'André Salmon (*Alcools*).

3. Il était né à Paris, XI^e, le 4 octobre 1881.

4. SSF, p. 29. La réforme à titre définitif fut prononcée le 16 décembre 1905.

Depuis, il tirait le diable par la queue ; son corps anguleux flottait dans ses jolis complets rapportés de Russie. Apollinaire, plus massif, était tout aussi affamé ; il n'avait pas la corpulence d'empereur romain qu'on lui connaît plus tard.

L'amitié grandit avec la poésie, l'aurore d'une époque nouvelle pointa dans la cave au nom prédestiné :

La table et les deux verres devinrent un mourant qui nous jeta le dernier regard d'Orphée
 Les verres tombèrent se brisèrent
 Et nous apprîmes à rire
 Nous partîmes alors pèlerins de la perdition
 À travers les rues à travers les contrées à travers la raison¹

Ils étaient quelques jeunes gens à bénir ces soirées qui élargissaient leurs horizons ; ils ignoraient qu'ils nouaient des amitiés qui résisteraient au temps et à la mort. Arrivé de sa Picardie natale vers 1900, Jean Mollet fréquentait le *Café Napolitain* et le *Cardinal* sur les Grands Boulevards, et *La Closerie des Lilas* carrefour de l'Observatoire. Il vivait sans avoir la prétention ni l'ambition d'être écrivain : il aimait la compagnie des artistes et des gens de lettres ; sociable, audacieux, bon camarade et plaisant commensal, il avait, en très peu de temps, réussi à devenir le familier de Moréas, Paul Fort, Mécislas Golberg et du sculpteur Manolo. C'était un homme de rencontres. Apollinaire fit sans doute sa connaissance le samedi 20 juin², et non le 25 avril, comme le laissent supposer les *Mémoires* de Mollet ; mais ce dernier se trouva par la suite si étroitement lié à l'aventure amicale et poétique de ses amis qu'il concentra, lui aussi, en une seule soirée les moments de leur complicité naissante. Le même jour, Apollinaire se lia avec le peintre normand Edmond-Marie Poullain, que ses parents avaient envoyé à Paris faire son droit, lui qui rêvait palette et pinceaux ; il s'était inscrit en cachette à l'académie Colarossi, rue de la Grande-Chaumière à Montparnasse, et louait un atelier rue de Seine, à proximité de l'Odéon-Restaurant, où Mécislas Golberg, poète et philosophe, conférait régulièrement sur la poésie, la peinture et la philosophie.

Golberg, « l'étrange, le laid, le curieux méphitique, diabolique, mais léger, léger et c'est ce qui le sauve³ », un Ariel phthisique aux allures de Caliban, hâve, hirsute, déguenillé, génial. Ses activités anarchistes lui avaient valu trois expulsions et un séjour à la Santé ; depuis 1900, il jouissait d'un permis de séjour d'une durée indéterminée

1. « Poème lu au mariage d'André Salmon » (*Alcools*).

2. Notation du lundi 22 juin 1903 (*JJ*, p. 136). Le nom de Mollet n'apparaît sur aucun registre de *La Plume*.

3. Notation du 8 mai (*JJ*, p. 133). Apollinaire le rencontra probablement lors d'une soirée de *La Plume* ou à *L'Européen*.

à condition que sa conduite ne donnât lieu à aucune remarque défavorable¹. Il se consacrait à présent à ses *Cahiers Mécislas Golberg*, collaborait à diverses revues et signait Louis Stiti ses satires de *La Plume*. Comme il ne dédaignait pas de poser au maître, l'auteur de *Lazare ressuscité* et de *Prométhée repentant* jouissait d'un grand prestige auprès de la jeune génération. Salmon abandonna sur ses avis un minable emploi pour vivre en poésie : Golberg avait lui-même plaqué des études qui promettaient d'être brillantes parce que la liberté de pensée n'avait pas de prix. Les idées de Golberg et les intuitions d'Apollinaire résonnaient ensemble ; leurs doubles échos se prolongeaient jusqu'au petit matin tandis que les bocks s'entassaient sur la table, les cigares dans les cendriers et les notes dans les soucoupes. Entre deux quintes et une rasade, Golberg parlait de sa Pologne natale, de ses grands-pères révoltés contre l'occupant russe, de sa famille juive qui avait choisi le baptême à Varsovie, reniait ses origines bourgeoises et racontait ses exils à Londres et à Bruxelles ; au fil des heures, sa silhouette exsangue se voûtait davantage, son profil cerné de mauve se creusait, il n'était plus qu'un souffle haletant proférant des paroles oraculaires pleines d'inflexions polonaises : l'eurythmie poétique, la morale de Nietzsche, la ligne de Matisse, l'acuité donnée par la souffrance, l'art domptant la vie qui passe, l'œuvre réalisant l'équilibre entre la vie et la mort, le rire et les larmes, l'ombre et la lumière... Apollinaire buvait ses paroles.

Au printemps 1903, le peintre norvégien Carl Edvard Diriks, qui jouissait alors d'une belle réputation en France, s'installa dans un nouvel atelier rue Boissonnade à Montparnasse. Prévoyant d'inaugurer les lieux par une exposition personnelle, il demanda l'aide d'Apollinaire, rencontré dans les bureaux de *L'Européen*. Le poète lui rendit divers services et passa une partie de la journée du 23 mai à écrire les adresses des invités. Le 27, une joyeuse compagnie envahit l'atelier de Diriks ; Octave Mirbeau, Élémir Bourges, José de Charmoy, le poète belge René Ghil, des Norvégiens et des Suédois venaient fêter le peintre que Marius-Ary Leblond avaient baptisé « le peintre du vent² ». Les petits modèles piaillaient en vidant du champagne, Dédé incitait Apollinaire à passer chez elle et la fille Gaby lui glissa son adresse : 14, rue Girardon³. Les rires et la fumée fusaiient parmi les marines aux ciels tournoyants et les fjords puissants et sereins, baignés de rayons printaniers.

Le jeune poète s'enhardissait et devenait turbulent. Au banquet Mirbeau du 6 juin 1903, on le vit arriver une femme à chaque bras : la jeune artiste norvégienne Borghild Arnesen et la « belle aux che-

1. Voir la chronologie dans *Mécislas Golberg (1869-1907) passant de la pensée. Une anthropologie politique et politique au début du siècle*, sous la dir. de Catherine Coquio, Maisonneuve et Larose, coll. « Quatre fleuves », 1994, p. 43-50

2. Dans leur article consacré à Diriks, *La Grande France*, octobre 1902.

3. *JI*, p. 134.

veux d'or » Ida Delorge, qu'il venait de rencontrer chez Nicosia, un soir où l'on tirait les cartes¹ — une fausse blonde dont la tante était cartomancienne. Secondé par Mécislas Golberg qui chahutait les orateurs, il provoqua un beau remue-ménage qui le purifiait de sa poussiéreuse besogne de la journée.

Vivre double

Wilhelm avait commencé le matin même au Crédit mobilier et industriel, 5, rue de la Victoire, poussé par la nécessité et l'insistance familiale : « emmerdelement », jugea-t-il laconique, dans son journal². Les heures qu'il passait à gratter du papier étaient perdues pour la littérature, mais il était plein d'ardeur juvénile et dormait peu ; sa plume et sa contenance changeaient selon les moments de la journée. Le 8 juillet 1903, Armory le présenta au nouveau directeur de la *Revue d'art dramatique et musical*, Alphonse Séché : il fut décidé que le nouveau venu inaugurerait la revue des revues du mensuel, un travail dans les cordes du poète qui, peu mélomane, avait abandonné le piano dès l'enfance. Apollinaire s'adapta parfaitement : il esquivait les discussions techniques au profit du jugement personnel, et trouvait toujours un angle inédit ou un détail curieux qui lui permit de malmenner les grands noms, les formes déliquescentes et conventionnelles, le théâtre idéaliste de M. D'Annunzio et la pruderie d'un chroniqueur madrilène qui trouvait « cochon » le déshabillé d'Isadora Duncan. Vivent le music-hall, l'opérette et la chanson populaire ! Quant au cake-walk, il devait son nom à la combinaison de son origine simiesque et de l'« abréviation de *Walkyrie* en hommage à Wagner³ ». Mais s'il appelait de ses vœux la rénovation du théâtre, Apollinaire savait que le public n'aime pas les surprises trop rudes et que les plus vieilles recettes garantissent toujours le meilleur succès. Il se lança dans l'adaptation dramatique du mystère de Mayerling mais, au bout d'une dizaine de pages, laissa « La Colombelle » à l'état d'ébauche⁴. Le temps n'était pas encore venu de devenir dramaturge. L'échotier, quant à lui, avait tant d'à-propos et de fantaisie que son confrère de la « Chronique musicale » demanda un jour à Séché : « Et qui est celui qui signe Guillaume Apollinaire ? C'est amusant. Il faut qu'il n'en reste pas là⁵. » Et Romain Rolland d'adresser un mot aimable au nouveau venu. Il se souviendra longtemps après : « [Apollinaire] annonçait peu le poète original qu'il est devenu ; il se montrait sous l'aspect d'un curieux des raretés inédites,

1. Le 31 mai 1903 (*JJ*, p. 134).

2. *JJ*, p. 136.

3. *Pr* 2, p. 1233.

4. Voir *Pr* 1, p. 1033 sq. La date de rédaction, inconnue, est postérieure à novembre 1903.

5. Alphonse Séché et Romain Rolland, *Ces jours lointains*, *Cahiers Romain Rolland* 13, Albin Michel, 1962, cité par Bernard Duchatelet, « Romain Rolland et Apollinaire », *GA* 16, p. 175.

sérieux, poli, correct, pas très soigné ; on le voyait parfois aux dîners de la *Revue d'art dramatique*¹. »

Le sténographe ne fréquentait pas ses collègues de la rue de la Victoire. Le matin, il arrivait tout abruti, la bouche pâteuse, posait son melon à la patère, passait la journée penché sur ses écritures, la tête ailleurs, et repartait à 5 heures, non sans avoir distrait quelques feuilles de papier utiles à ses brouillons nocturnes :

L'amour un jour je l'ai perdu
Dans une forêt d'Allemagne
Il gît là-bas le cou tordu
Derrière les Sept Montagnes
Et je voudrais être pendu [...]²

Il passait ensuite à *L'Européen*, rue Dauphine, où la soirée commençait. Il causait avec Fort, Hammer et Fénéon en vidant un flacon, s'occupait de ses articles et parfois de son courrier : « Je commence à être assez connu en France et en Norvège », déclara-t-il fièrement à James Onimus.

On m'aime assez je crois.
Mais ceux qui me goûtent le plus sont
Fargue
Alfred Jarry
Charles-Henry Hirsch.

Les deux derniers qui sont exquis sont mes amis littéraires les plus sincères.

J'oubliais Fénéon.
J'ai d'autres amis littérateurs mais tous ne m'ont pas lu et par conséquent ne me goûtent que comme homme.

J'ai aussi beaucoup d'amis moins célèbres et des ennemis célèbres et incélèbres.

Des femmes par flopées par ribambelles, pour l'instant je suis saoul et je pense à toi³.

Entre une échappée cycliste et une partie de billard ou de pêche au surmulet, Jarry lui avait présenté ses fidèles camarades du temps de *L'Art littéraire*, Léon-Paul Fargue et Charles-Henry Hirsch,

1. Dans *Mémoires IV*, cité par B. Duchatelet, art. cité, p. 176.

2. Poème composé sur une feuille de papier à l'en-tête de la Banque de Crédit mobilier et industriel, et qui constitue le noyau de « La Chanson du mal-aimé » (cité par M. Décaudin, *Apollinaire, Le Livre de Poche*, coll. « Références », 2002, p. 111 ; voir le fac-similé dans *Passion Apollinaire*, p. 31). Il n'est pas certain que ces vers soient de 1903 : Apollinaire fut employé dans cette banque jusqu'en mai 1904 ; il avait en outre l'habitude d'utiliser sa réserve de feuilles vierges pendant plusieurs années.

3. Apollinaire à Onimus, 15 juillet 1903 (*GEC IV*, p. 718 : la lettre est de 1903, et non de 1904, comme indiqué dans cette édition). On aura remarqué la forfanterie : le poète n'est connu que des Norvégiens de Paris.

lequel tenait la revue des revues au *Mercure* depuis trois ans. Le nom d'Apollinaire commençait à circuler et le poète à trouver des lecteurs.

Le 29 août 1903, *L'Européen* publia sa chronique « La Lutte contre les mots français en Allemagne¹ ». Dans un souci de purification de la langue amorcée par le premier romantisme, Guillaume II exigeait le remplacement des vocables allogènes par leur équivalent allemand ; une circulaire indiquait de surcroît comment germaniser l'orthographe et la prononciation « des mots étrangers indéracinables ». Au lieu de réprouver cette politique linguistique, Apollinaire souhaitait que la France s'engageât dans une démarche similaire de francisation et suivît les simplifications orthographiques préconisées par le poète Louis Ménard². Peu après, il reçut plusieurs lettres postées de Londres, signées Thrank-Spirobeg, écrites d'une plume ronde et très régulière, dans un français parfait. Son auteur, qui avait fondé la revue *Albania* à Bruxelles en 1897, travaillait à purifier la langue albanaise de ses termes impropre et parasites ; il menait une guerre linguistique et politique sans merci à l'Empire ottoman, qui dominait la terre de ses ancêtres depuis plus de cinq siècles. En traitant de philologie, de folklore, d'histoire et de littérature, il fédérait les Albanais exilés à travers l'Europe et apportait son soutien aux peuples balkaniques en lutte pour leur libération. Il se proposait de résumer l'article d'Apollinaire dans le fascicule n° 6³. Son esprit fin et cultivé fit la conquête du poète parisien ; leur complicité naquit sans détour : « Mon véritable nom est : *Faïk beg Konitza* », dévoila le mystérieux correspondant le 21 octobre ; « “beg” est la forme archaïque de “bey”, et la seule encore en usage en Albanie. Les “beks” étaient sous l’ancien régime (qui, en Albanie, a pris fin en 1830) les feudataires du pays ». Et il précisa que le sultan Mamhoud, afin d’abaisser l’arrogance des « begs », avait décidé que tout le monde pouvait porter ce titre, devenu l’équivalent de « monsieur », mais que les Albanais et les Kurdes avaient conservé au mot quelque chose de son ancienne signification. Il avait pris ce pseudonyme quand il avait commencé d’organiser son mouvement politique en 1896. Le nom lui avait été soufflé par Trank Spiro bey, le personnage du roman de Léon Cahun *Hassan le Janissaire*. Konitza lui avait récemment ajouté un *h*, « de façon à lui donner une apparence moins baroque », et comptait même « lui infliger une *r* » : « Thrank-Spirobeg » serait la forme définitive car « beg » heurtait trop l’oreille, et « berg » ferait corps avec « spiro »⁴.

1. *Pr* 2, p. 1083-1088.

2. Et mises en œuvre dans le recueil de Ménard, *Poèmes et Rêveries d'un païen mystique*, Librairie de l'Art indépendant, 1895.

3. Thrank-Spirobeg à Apollinaire, 17 octobre 1903 (BnF, département des Manuscrits). La première lettre conservée date du 16 septembre 1903 ; elle fait allusion à une lettre envoyée la veille (absente de la liasse) mais on ignore si cette dernière constitue la toute première missive de l'Albanais à son confrère parisien.

4. Konitza à Apollinaire, 21 octobre 1903 (BnF, département des Manuscrits).

Quoi de mieux qu'une revue si l'on veut s'affirmer en toute liberté ? Apollinaire y avait probablement songé dès l'agonie de *La Revue blanche* ; il était désormais entouré d'amis qui partageaient le même désir. Le groupe n'avait pas de programme, de dogme moins encore, mais ses intentions étaient fermes : avoir sa propre tribune et publier « des œuvres, en tous genres, des littératures d'imagination et d'idées¹ ». Apollinaire prit la direction du projet, Nicolas Deniker accepta d'assurer la gérance et Salmon de faire de sa chambre garnie du 244, rue Saint-Jacques le siège de la revue, puisque les locaux de *L'Européen* ne pouvaient les accueillir. Mollet se proposa d'aider en tout. Il fallut d'abord trouver un titre : puisqu'il n'était pas question de faire école, tous les noms en « isme » furent exclus ; ceux qui usaient du terme « revue » ou de grands mots comme « art » et « lettres » semblaient classiques et convenus ; ceux qui brandissaient la bannière du renouvellement, « vie nouvelle », « effort », « renaissance », étaient si nombreux ces derniers temps qu'on finissait par les confondre. *Le Rouet d'Hercule* ? *L'Esclave aux murènes*² ? Apollinaire voulait surprendre, mais à trop dérouter, on finit par devenir obscur ou saugrenu. Comment dire l'amitié, la jouissance des mots, l'indépendance, la diversité des styles et des domaines, le goût de l'ancien et l'envie du nouveau ? Les mots tournaient dans tous les sens en formant des alliances étonnantes ou absurdes. La langue était bien la meilleure et la pire des choses ! Le titre était trouvé : ce serait *Le Festin d'Ésope*. Quand son maître Xanthus l'envoya au marché acheter ce qu'il y avait de mieux, Ésope revint avec des langues qu'il fit accommoder de toutes les façons ; aux convives qui se plaignaient, Ésope répondit que la langue était pourtant la meilleure des choses puisqu'elle est l'organe de la vérité et de la raison, l'instrument des sciences, de la politique, de l'instruction et de la louange des dieux. Alors Xanthus lui demanda d'aller chercher ce qu'il y avait de pire ; Ésope revint à nouveau avec des langues, car la langue fomente les guerres et les polémiques, et sert au mensonge comme au blasphème. « Quel charmant titre vous donnez à votre revue ! écrivit Konitz le 21 octobre 1903 en acceptant de participer à l'aventure. [...] un fin lettré seul pouvait faire cette trouvaille de bon goût³. » Les fondateurs de la revue avaient prévenu l'ensemble de leurs aînés et de leurs relations : ils avaient besoin de patronage, d'intercession et de copie. Remy de Gourmont répondit aux sollicitations d'Apollinaire de son écriture élégante et harmonieuse :

Je suis très flatté de votre invitation et m'y rends volontiers. Votre titre est original et d'une jolie ironie. Je connais de vous quelques pages de bonne littérature.

1. Note liminaire du *Festin d'Ésope*.

2. Notes sur l'*Almanach domestique en allemand*, f. 28 (BnF, département des Manuscrits).

3. Konitz à Apollinaire, 21 octobre 1903 (BnF, département des manuscrits).

Votre ambition est excellente.

Croyez-moi, je vous prie, votre dévoué confrère. [...]¹

Jarry² et Golberg promirent quelque chose, Ernest Raynaud et Han Ryner en firent autant, Fénéon parla du projet à son entourage. Toussaint Luca se trouva un nom de plume — Ange Toussaint ; Apollinaire, Deniker et Salmon choisirent soigneusement leurs propres pages et les mirent au net. On démarrerait dès qu'on aurait réglé la question de la « phynance » ; l'état des bourses excluant de se constituer en société comme *La Plume* et le *Mercure*, on paierait les frais à mesure et les collaborations quand on pourrait. Le tirage fut fixé à 500 exemplaires et l'abonnement pour la France à 12 francs, 15 pour l'étranger, le numéro 1 franc. C'était trop cher : *La Revue blanche* coûtait ce prix pour une cinquantaine de pages et *La Plume* vendait ses trois cents pages 0,75 franc. Dans les derniers jours d'octobre, la première livraison sortit des presses avec la date de novembre 1903 et fut déposée solennellement chez des libraires bienveillants : le mensuel avait modeste allure, une couverture brique fort terne, où le nom de Guillaume Apollinaire, « rédacteur en chef », précédait fièrement le sommaire, seize pages sur un méchant papier, les proses sur deux colonnes par économie, aucune illustration. Mais que de joie et de fierté ! « N'étant l'organe d'aucune école », précise la note liminaire, « [Le Festin d'Ésope] sera seulement soucieux de mérriter, par l'équité de sa critique et la qualité des œuvres qui le composeront, son sous-titre de Revue des Belles Lettres ». Le numéro s'ouvre sur le conte d'Apollinaire « Qu'vlov ? », suivi de poèmes de Moulinas, Deniker et Salmon alternant avec les proses de Lanne, Ryner et Ourdeck³. Quelques jours plus tard, Apollinaire reçut une lettre fort chaleureuse du poète et romancier John-Antoine Nau qui avait, en octobre, accepté le principe d'une collaboration. De Saint-Tropez où il s'était retiré après avoir longtemps navigué, cet homme de quarante-quatre ans peu connu du grand public écrivait : « Votre nouvelle wallonne salée rablée et violente m'a beaucoup plu : j'aime les choses qui vivent fortement⁴. » Plusieurs revues françaises et étrangères saluèrent la naissance de leur consœur.

Apollinaire, qui avait d'abord envisagé de se rendre à Londres en février, décida d'avancer son voyage⁵ ; il se sentait fortifié par le lancement du *Festin* et la perspective de rencontrer Konitz. Ce dernier,

1. R. de Gourmont à Apollinaire, 13 octobre 1903 (BnF, département des Manuscrits).

2. Lettre de Jarry à Apollinaire, 27 octobre 1903, publiée dans *Les Soirées de Paris*, n° 23, 15 avril 1914, p. 211-212.

3. Moulinas et Ourdeck n'ont laissé aucune trace dans l'histoire littéraire ; peut-être s'agit-il de pseudonymes. Han Ryner avait participé aux efforts de l'École française en 1901 et de l'intégralisme fondé par Lacuzon en 1902. Michel Décaudin nous apprend que Lanne était un « vieil érudit maniaque » (*La Crise des valeurs symbolistes*, op. cit., p. 257).

4. Nau à Apollinaire, 18 novembre 1903 (BnF, département des Manuscrits).

5. Konitz fait allusion à ce projet dans sa lettre du 21 octobre 1903 (BnF, département des Manuscrits).

ne pouvant le loger dans sa maison d’Oakley Crescent, City Road, E. C., se proposa de l'accueillir à la gare et lui annonça en manière d'encouragement : « [L]e traditionnel vilain temps de Londres a fait place à une température douce et claire de printemps¹. » Apollinaire avait fini par lui confier les raisons de sa venue : « L'amour, cher Monsieur, est un *mal-de-dents* du cœur, si j'ose dire », lui avait répondu son correspondant dans un sourire. « Shakespeare a remarqué que "pas un philosophe, eût-il écrit dans le style des dieux, ne saurait endurer avec patience un mal de dents". » Et de lui conseiller plus sérieusement de se guérir par l'« homéopathie », en remplaçant son amour par un autre, avant de lui faire remarquer : « D'ailleurs, un peu de souffrance d'amour sied à vingt-trois ans et même plus tard, et c'est d'une grande utilité pour la maturité de l'esprit. Moi, je suis très près de la trentaine, mais les aventures de mon esprit m'ont farci d'expériences, et je peux dire peut-être que j'ai le double de mon âge². » Apollinaire prit le bateau dans la nuit le 6 novembre 1903 ; sa cabine de troisième classe lui sembla si répugnante qu'il passa l'essentiel de la traversée sur le pont, mêlé aux passagers de quatrième. Au loin brillaient « les feux tournants d'un phare », la nuit était belle et limpide³.

Le lendemain matin, vers 9 heures, le voyageur chercha vainement son ami albanais dans Victoria Station. Konitz, qui ne portait jamais de fleur, avait décidé de mettre une orchidée à sa boutonnière en signe de reconnaissance, sans se douter que des centaines de passants suivaient cette mode ! Apollinaire raconta plus tard qu'il prit un cab pour Oakley Crescent et arriva au moment où Konitz s'apprêtait à passer chez le fleuriste avant de se rendre à la gare⁴. Son ami le conduisit dans Picadilly, à l'hôtel Mathis, Arundel Street, et lui proposa de venir déjeuner chez lui chaque jour avant de faire un peu de tourisme. Pour se rendre à Landor Road, c'était très simple : un *tube* fort rapide y menait de City Road en douze minutes très exactement. Mais Apollinaire n'avait pas annoncé son arrivée à Annie, il craignait sa réaction et se sentait peu à l'aise en anglais ; Konitz voudrait-il l'aider et intercéder en sa faveur ? La jeune Anglaise refusa tout net l'entrevue. Konitz voulut distraire son invité mais les repas étaient interminables et le plaisir de la causerie les menait si loin qu'ils arrivaient toujours aux musées après la fermeture. Alors ils prenaient un verre près de la colonne de Nelson ou flânaient dans les parcs. L'Albanais transportait sa terre avec lui : condamné à mort par contumace, soucieux des siens restés à Istanbul, il était voué à l'exil. Mais l'Europe occidentale était sa seconde patrie : issu d'une ancienne famille islamisée, il en avait choisi la culture dès l'enfance, chez les

1. Konitz à Apollinaire, 25 octobre 1903 (BnF, département des Manuscrits).

2. Konitz à Apollinaire, 28 octobre 1903 (BnF, département des Manuscrits).

3. *JJ*, p. 137-138.

4. « Faïk bég Konitz », in « La Vie anecdotique », *Mercure de France*, 1^{er} mai 1912 (*Pr* 3, p. 106).

jésuites de Scutari, puis au lycée français de Galata. Vers dix-neuf ans, une crise mystique l'envoya en France, à la Grande Chartreuse de Grenoble ; renonçant finalement à entrer dans les ordres, il poursuivit ses études à Lisieux, à Montpellier puis à Paris¹. À la bibliothèque Mazarine, Léon Cahun lui montra de vieilles chroniques attestant que la cavalerie légère était une invention albanaise introduite en France au Moyen Âge². Littérature médiévale, migration des légendes, langues artificielles, les passions communes illuminaient le commerce des deux amis. De Paris, Albert envoyait à son frère des nouvelles du *Festin d'Ésope* et supposait étourdiment : « Il doit y avoir du brouillard à Londres³. »

Le 10 novembre, Annie finit par céder à l'insistance de son soupirant et proposer une rencontre le vendredi suivant entre 6 et 7 heures du soir⁴. Le 13, Wilhelm pénétra dans Landor Road, une artère grise encadrée de maisons victoriennes en brique rouge, toutes similaires, dont la perspective rectiligne fuyait dans l'air poisseux. Au n° 106, s'étalait la triste façade du South Western Fever Hospital ; autour du n° 75, un marchand de fruits, une salle de réunion publique et une épicerie au nom de Thomas Hayward Baker. Annie parut à son amoureux « plus jolie que jamais », elle le trouva grandi et lui raconta qu'elle était à nouveau placée, à Earlie Gardens, West Kensington. Sa jeune sœur Jenny batifolait dans le salon⁵, naïvement excitée par cette présence masculine étrangère ; le visiteur se montra d'une politesse exquise avec Mrs Playden. Peut-être Apollinaire parvint-il à convaincre Annie de le retrouver le lendemain après sa journée, ils se promèneraient dans Hyde Park, l'austère Mr Playden n'en saurait rien :

Les Faiseurs de religions
Prêchaient dans le brouillard
Les ombres près de qui nous passions
Jouaient à colin-maillard
[...]

Regards sacrés
Mains énamourées
Et les amants s'aimèrent
Tant que prêcheurs prêchèrent⁶

Wilhelm rentra sur le *Sussex* par un froid polaire le 15 novembre 1903. Il balançait entre le doute et l'espoir, mais se persuadait

1. Sur l'itinéraire de Konitz, voir la présentation de Luan Starova *in* Faik Konitz et Guillaume Apollinaire, *Une amitié européenne*, L'Esprit des péninsules, 1998.

2. Konitz à Apollinaire, 28 octobre 1903 (BnF, département des Manuscrits).

3. Albert à Wilhelm [novembre 1903] (CFM, p. 64-65).

4. Annie Playden à Konitz, 10 novembre 1903 (coll. part.).

5. *Jl*, p. 138.

6. « Hyde Park », poème probablement écrit au retour à Paris (*Po*, p. 354).

qu'il reverrait bientôt sa bien-aimée... « My lady, My Darling ma chérie Herzschens Annie / Pardon me, I cannot English better write [...] you must come à Paris. » Il la priaît de ne pas l'oublier, craignait de verser des larmes, promettait d'apprendre l'anglais et d'être son « Wilhelm de Kostrowitzky for ever » avant d'ajouter : « You can therefore write : Guillaume Apollinaire¹. » Annie savait-elle ce qu'elle voulait ? Peu avant le départ de Wilhelm, elle se serait ravisée et aurait envoyé une lettre désagréable, mais le 17 novembre, elle écrivit à Konitza qu'elle regrettait son geste². L'Albanais plaida la cause de son ami dont la situation le touchait : le voyant céder au découragement, il lui conseillait de parler de ses débuts parisiens « car les femmes ne sont pas toujours dédaigneuses de la renommée littéraire³ ». La médiation albanaise et l'entêtement du mal-aimé finirent par incommoder la jeune fille : pourquoi le directeur d'*Albania* se mêlait-il de cette « farce » ? Wilhelm avait tort, son « engouement » était aussi « ridicule que peu raisonnable », etc. Elle se montra soudain si têtue, si farouche, que Konitza renonça à l'inviter pour l'attendrir⁴.

Les lettres du polygraphe albanaise n'adoucissaient pas seulement les peines de son ami ; elles prodiguaient les judicieux conseils de l'homme d'expérience à son cadet. Au *Festin d'Ésope*, Apollinaire improvisait au gré des collaborations ; il comptait sur les signatures régulières et la communauté spirituelle de la revue pour atténuer le disparate des sommaires. Abandonnant l'idée des pages critiques, il ouvrit le deuxième numéro par des « Notes du mois » : de livraison en livraison, sa plume habile, curieuse et décidée fit passer les lecteurs d'une citation de Goethe aux progrès du téléphone, de la polygamie mormone au carnaval de Cologne, et de l'actualité anglaise au projet autrichien de Transcontinental asiatique reliant Vienne à Shanghai en sept jours et quatorze heures⁵. Juste avant la parution du numéro 2, dont on avait réussi à baisser le prix⁶, Nicolas Deniker voulut abandonner la gérance pour cause de langueur. C'était un drôle de garçon, indécis, souffreteux, une nature inquiète et rêveuse plus attentive à ses turbulences intérieures qu'encline à démarcher les libraires : « je considère mon exil comme une nécessité », avait-il

1. « Tu peux désormais écrire Guillaume Apollinaire. » Brouillon de lettre à la date du 17 novembre 1903 (*JJ*, p. 138).

2. Post-scriptum du 18 novembre à la lettre de Konitza à Apollinaire du 16 novembre 1903 (BnF, département des Manuscrits).

3. Konitza à Apollinaire, 20 novembre 1903 (BnF, département des Manuscrits).

4. Konitza à Apollinaire, 7 décembre 1903 et 1^{er} février 1904 (BnF, département des Manuscrits).

5. *Pr 2*, p. 1245-1263.

6. Soit 0,50 francs le numéro. Un prix raisonnable rendait la revue plus attractive. Il fallait réduire les coûts et compenser le manque à gagner : Jean Sève ou Baudin firent peut-être des dons ; Konitza, qui subissait les avanies de l'exil et peinait à soutenir sa propre revue, ne put probablement pas en faire autant. Plusieurs devis et factures conservés dans les papiers d'Apollinaire indiquent par ailleurs que la revue changea d'imprimeur, probablement en janvier 1904, et fit ainsi baisser les coûts de 30 francs : Roche à Neuilly facturait 120 francs les 500 exemplaires, l'Imprimerie d'Alsace à Paris 90 francs (BnF, département des Manuscrits).

déclaré avec le plus grand sérieux¹ ; ses amis le persuadèrent de continuer. Dans ce numéro de décembre 1903, déparé par les coquilles, « L’Apostrophe à la gloire » d’Ange Toussaint, dédiée à Emmanuel Signoret, poète lyrique d’inspiration classique, est placée entre un fragment de l’opérette de Jarry, *L’Objet aimé*, et la « Lettre à Alexis sur la passivité » de Mécislas Golberg. Jarry, qui avait envoyé à Apollinaire le *César-Antechrist* promis depuis six mois², avait choisi cette pièce légère d’après Töpffer plutôt qu’un extrait de *Faustroll*, alors largement inédit. Sans doute était-ce une connivence avec son ami du *Festin*, dont il partageait le goût du conte et de la littérature enfantine ; sans doute pensait-il aussi que son mirliton passerait plus aisément dans *Le Festin* que dans une revue à l’ambition sérieuse et savante comme *La Plume*³. Le fascicule publia également deux poèmes d’Apollinaire, « L’Adieu » et « Le Retour », l’« Esquisse d’une méthode pour se faire applaudir des bourgeois », essai de psychologie humoristique signé Thrank-Spiroberg, et un « Nietzsche à Sorrente », dû à Jean de Gourmont, critique littéraire au *Mercure de France*⁴.

Le sommaire du numéro 3 exhiba fièrement le nom de John-Antoine Nau, dont le roman *Force ennemie* venait d’être couronné par le premier prix Goncourt, le 21 décembre 1903⁵. Au cours de ce mois de janvier 1904, Apollinaire reçut maints encouragements, dont les félicitations de Paul-Napoléon Roinard, qu’il tenait en haute estime. Né en 1874, ce dernier avait compté parmi les premiers collaborateurs de *La Plume*, fréquenté Mallarmé et fondé les *Essais d’art libre* avec Remy de Gourmont ; on parlait encore de son chef-d’œuvre dramatique, *Le Cantique des cantiques*, tentative d’art total et sensoriel présentée au Théâtre d’Art de Paul Fort en décembre 1891, surtout des parfums abondamment vaporisés dans la salle et des vives réactions déclenchées par cette « orchestration colorée ». Tout confidentiel qu’il était, *Le Festin* commençait à faire parler de lui dans le monde des lettres ; Apollinaire arborait son titre de rédacteur en chef, gage d’autorité dans les prises de position publiques⁶.

En 1902, avait paru *Le Jardin des ronces* du chansonnier et dessi-

1. Nicolas Deniker à Apollinaire, 29 novembre 1903 (BnF, département des Manuscrits).

2. Avec cette dédicace : « À Guillaume Apollinaire / “hérésiarque” et “enchanteur pourrissant” / son admirateur et ami / Alfred Jarry » (cité par P. Besnier, *Alfred Jarry, op. cit.*, p. 529). La première version de *L’Enchanteur pourrissant* n’avait pas encore paru ; Apollinaire en avait donc parlé avec Jarry et la lui avait peut-être fait lire.

3. Patrick Besnier ajoute que Jarry refusait la hiérarchie entre ses différents textes et qu’en faisant le choix de l’opérette, il avait voulu décevoir une attente trop sérieuse (*ibid.*, p. 541).

4. Apollinaire avait, au début de l’année 1903, envisagé d’écrire un article sur Nietzsche à Menton (*JI*, p. 115).

5. John-Antoine Nau avait déjà participé au numéro 2 en publiant son poème « Pour Lily Dale ».

6. C’est au titre de rédacteur en chef du *Festin* qu’il répondit le 8 décembre 1903 à l’enquête sur le roman lancé par la *Weekly Critical Review*. Dans sa réponse, cette remarque : « [L]es écrivains sont plutôt poussés par le désir d’obtenir une vente considérable que par celui de renverser les anciennes valeurs morales ! » (cité par Pierre Caizergues, « Réponse à une enquête », *GA* 10, p. 113).

nateur Cazals¹, proche de Verlaine et témoin des grandes heures du Quartier latin, du temps de l'école romane et des premières soirées de *La Plume*. Mais où sont les poètes d'antan ? regrette le livre spirituel et nostalgique du « peintre de chansons » ; Apollinaire en fit l'éloge le 9 novembre 1903 dans *Le Journal de Salonique*, hebdomadaire politique, commercial et littéraire, qui assurait le lien entre les Thessaloniciens de Grèce et de Paris, et avait accueilli deux de ses contes l'été précédent². Loin de penser qu'il était né trop tard, le jeune poète invitait Cazals à faire connaissance avec la jeune génération, dont le talent et l'énergie n'avaient rien à envier à son aînée. Dix jours plus tard, l'hebdomadaire publia un article signé « Qu'vlov' ? », que son correspondant parisien, le docteur Léon Modiano, avait choisi à dessein après avoir lu *Le Festin d'Ésope* : Modiano, qui avait connu les lieux et les personnages dépeints dans *Le Jardin des ronces*, remerciait son confrère d'avoir ranimé ses souvenirs. Apollinaire lui répondit : « Quant aux souvenirs que vous évoquez ils m'ont fait rêver. En 1886, j'avais six ans, les milieux littéraires se sont renouvelés. On va toujours au Soleil d'Or dire des vers mais il n'y a plus de petites chapelles. L'abscons et l'absurde ne sont plus de mode³. » De passage à Paris, le directeur du *Journal de Salonique*, Sam Lévy, voulut rencontrer son collaborateur dans les bureaux du *Festin* ; le premier sur cour de la rue Saint-Jacques le déçut : après « l'escalier humide, obscur, un peu visqueux », il lui avait « fallu marcher à quatre pattes pour atteindre une courte échelle, [s]e hisser dessus et entrer dans une tabatière sibérienne encombrée de livres où il y avait pour tout chauffage le feu roulant d'une conversation vraiment spirituelle, intéressante au plus haut point et pleine de promesses d'avenir⁴ ». Il se rendit ensuite à la soirée de *La Plume* et entendit Nicolas Deniker déclamer de sa voix lunaire la chanson populaire *Le Pauvre Laboureur* :

Qu'il pleuve, qu'il tonne, qu'il vente,
Qu'il fasse mauvais temps,
L'on voit toujours, sans cesse,
Le laboureur aux champs.

Lévy ressortit dépité : « Pourquoi le Soleil-d'Or est[-il] devenu le café du Départ ? ironisa-t-il dans sa tribune le 19 novembre 1903. Est-ce parce que les dieux sont partis [...] ? » C'étaient toujours « des vers

1. Poèmes et chansons du pays latin, illustrés par F.-A. Cazals, précédés d'un poème d'Albert Mérat et d'une préface de Rachilde (1889-1899). À Paris, 31 rue Bonaparte, à La Plume, près l'abbaye Saint-Germain-des-Prés. Avec privilège d'Ubu-Roy.

2. Le 17 août 1903, « Le Masque », fragment de ce qui deviendra le conte en partie autobiographique « Giovanni Moroni » et, les 3 et 7 septembre 1903, « La Rose de Hildesheim », accompagnée de la mention « nouvelle inédite », bien que cette version ne différât en rien de la première publication dans *La Revue Blanche* du 1^{er} novembre 1902. Sur l'hebdomadaire, voir *Pr 2*, p. 1544.

3. P.-M. Adéma, *Guillaume Apollinaire*, op. cit., p. 91-92.

4. Cité par P. Caizergues, *Apollinaire journaliste*, op. cit., p. 138.

amorphes, des poèmes abscons, des rimes blanches [...] des chansons de prolétaires, des airs d'outre-tombe », des « soirées archidécentes¹ », et que dire de « ces cake-walks faramineux » ? Le 4 janvier 1904, Apollinaire rectifia ces erreurs d'appréciation dans une lettre publiée par l'hebdomadaire la semaine suivante ; Sam Lévy mit enfin terme à la polémique sur un ton paternel et conciliant². De ces échanges grinçants il y avait une chose à retenir : face aux aînés qui réclamaient toujours des preuves, les jeunes poètes devaient imposer leurs propres valeurs, autant dire : inventer.

Dans la chambre de Salmon, les idées fusaien autour du réchaud ; Dupuy, affalé sur sa natte, donnait son avis mais ne voulait rien écrire. Cinq mois d'Extrême-Orient à bord du contre-torpilleur le *Mousquet* l'avaient expédié à l'hôpital ; débarqué chez Salmon avec cantine et pipe à opium, il attendait de regagner son bâtiment le 1^{er} janvier... Quel jour de l'An !... Inspiré par son expérience à la *Revue d'art dramatique et musical*, Apollinaire pensait que *Le Festin* devait élargir ses horizons en lançant une grande enquête auprès des musiciens et des écrivains français et étrangers³ ; Konitz lui conseilla de laisser à ses interlocuteurs le temps de répondre aux questions. Les résultats furent publiés dans la livraison de février 1904, avec les poèmes « La Loreley » et « Passion », puis dans celle de mars, où parut la première partie de *L'Enchanteur pourrissant*. Entre-temps, le siège de la revue avait déménagé chez Apollinaire rue de Naples, en janvier 1904, et, à partir de février, dans les locaux de son nouvel imprimeur, 37, rue d'Alsace dans le X^e ; les animateurs du *Festin* renoncèrent à recevoir le samedi de 5 à 7 heures.

Au début de janvier 1904, Olga emménagea au Vésinet, 8, boulevard Carnot, sous le nom de comtesse de Kostrowitzsky, dans une spacieuse villa louée à André Royer, artiste lyrique parisien, lequel eut tôt fait de regretter son bail. Ses locataires n'avaient personne à leur service et n'en faisaient qu'à leur tête : Weil transforma la salle de billard en tripot, la comtesse se montra intractable, fit abattre un chêne qui lui faisait de l'ombre et brisa des glaces et des boiseries en se disputant avec son compagnon ; c'était toute une affaire pour payer le terme⁴. Wilhelm rentrait moins souvent chez sa mère ; il faisait mine de manquer le dernier train, dormait sur une vieille banquette chez des amis, couchait chez les filles ou dans un garni près de Saint-Lazare ; il lui arrivait même de rester debout toute la nuit. Il rentrait le samedi ou le dimanche par devoir filial, se débarrassait de sa crasse,

1. *Pr* 2, p. 1733. *Le Soleil d'or* était en effet récemment devenu le *Café du Départ*.

2. *Pr* 2, respectivement p. 1092-1093 et p. 1734.

3. 1^o « Que pensez-vous des transformations subies par l'orchestre depuis deux cents ans ?

2^o Quelle a été l'influence de l'évolution de l'orchestre sur l'art musical ? 3^o Pensez-vous que la composition actuelle de l'orchestre se modifiera bientôt ? 4^o Quelle a été l'influence de l'orchestre sur la littérature ? »

4. Souvenirs d'André Royer dans « Apollinaire familier », *La Table Ronde*, n° 57, septembre 1952, p. 80-85.

écoutait patiemment sa mère se plaindre de ses absences et retournaît à Paris le sac bourré de confitures et de fruits à l'eau-de-vie. C'est ainsi qu'il perdit le manuscrit de *La Gloire de l'olive* dans un train de banlieue.

À la mi-février 1904, Wilhelm partit pour Strasbourg rendre visite à la famille de M. Weil. Le but de ce voyage demeure obscur. Pourquoi Jules Weil trouva-t-il plus commode d'envoyer dans sa ville natale l'aîné des Kostrowitzky ? Olga se rendit elle aussi à Strasbourg, seule à la fin de septembre, avec Weil au début d'octobre¹. Wilhelm arriva le lundi 15 février, jour de Carnaval ; après avoir consulté quelques adresses à la mairie, il s'en fut chez Mme Weil, qui possédait un bel immeuble au 62, avenue des Vosges, puis chez d'autres parents, peut-être enfin chez le juge Otto von Fisenne, dont il avait apprécié la compagnie en Allemagne². À l'hôtel, une *Kellnerine* rousse et semblable à Hébé le servit devant l'âtre :

Je soupai d'un peu de foie gras
De chevreuil tendre à la compote
De tartes flans etc.
Un peu de kirsch me ravigote
Que ne t'avais-je entre mes bras³

Il quitta Strasbourg le lendemain, rapportant peut-être de l'argent au compagnon de sa mère.

En Orient, la guerre venait d'éclater : dans la nuit du 8 au 9 février 1904, le Japon avait déclenché, sans déclaration préalable, une attaque surprise contre l'escadre russe dans la rade de Port-Arthur ; sa flotte avait détruit plusieurs navires ennemis et bombardé les forts côtiers. De Paris à Londres et à Berlin, on ne parlait que de cela. Le directeur d'*Albania*, qui se félicitait de la déroute des Russes, écrivit une lettre de félicitation au ministre japonais en songeant à ouvrir une souscription auprès des Albanaïs pour lui offrir une épée d'honneur⁴. Autour d'Apollinaire, on avait plutôt tendance à soutenir le Japon contre le géant russe. L'épreuve de force était l'aboutissement logique de la politique expansionniste de Nicolas II en Extrême-Orient : la construction du Transsibérien, achevée en 1903, reliait désormais la Russie à la Chine et à la Corée, la rapprochait dangereusement du Japon et étendait son influence en Mandchourie. À l'issue de sa victoire contre la Chine en 1895, le Japon avait obtenu Formose,

1. Olga partit le 25 septembre et revint le 1^{er} octobre avec « une bonne badoise » ; elle repartit avec Weil du 4 au 7 octobre (*Carnet de visites, septembre-décembre 1904*, Bnf, département des Manuscrits). Les Kostrowitzky pouvaient-ils s'offrir une bonne ? À l'époque, ce type de personnel, nécessaire à tout foyer bourgeois, coûtait peu. Mais l'on se demande si l'employée n'était pas destinée à entrer dans le circuit galant.

2. Sur la famille Weil et le voyage à Strasbourg, voir Louis Brunet, « Jules Weil et ses origines strasbourgeoises », *Que vlo-ve ?*, 3^e série, n° 13, janvier-mars 1994, p. 1-6.

3. Fin du poème « 1904 » évoquant le voyage et le carnaval de Strasbourg (*Po*, p. 355).

4. Konitz à Apollinaire, 10 février 1904 (BnF, département des Manuscrits).

les îles Pescadores et la péninsule de Liao-Tung (Liaodong), sans compter l'indépendance de la Corée ; mais il avait dû renoncer à Liao-Tung sous les pressions russe, française et allemande. Deux ans plus tard, à la faveur d'un incident local, Nicolas II avait réussi à prendre un bail de vingt-cinq ans sur le sud de la péninsule et Port-Arthur ; il avait ensuite profité de la révolte des Boxers pour laisser des troupes en Mandchourie et soutenir les intérêts russes à la frontière coréenne. Le Japon, fort de son alliance avec les Britanniques, s'était alors lancé dans une guerre préventive visant à faire valoir ses droits. Dès le 11 février, le haut commandement français annonça que des contre-torpilleurs iraient renforcer l'escadre française d'Extrême-Orient.

Où était Dupuy ? Dans la seconde quinzaine de février, il envoya son abonnement au *Festin* : « [J]espère ne pas avoir à m'y réabonner hors de France l'an prochain », écrivit-il à Guillaume depuis le *Mousquet* : « à moins que les poisons subtils d'Extrême-Orient ne me retiennent aux pays jaunes et ne m'y attachent par les liens de l'abrutissement. Au revoir, je te quitte car je suis débordé de travail¹ ». La manœuvre, les signaux, l'artillerie légère et la mousqueterie accaparaient l'enseigne de vaisseau dont le navire mouillait en rade de Toulon afin de compléter ses approvisionnements. Le 28 février, il cinglait vers la mer de Chine. À la fin de mars, une série d'incidents dans le secteur de Djibouti incita Dupuy à envoyer un bref récit susceptible d'intéresser *L'Européen*². « Je te remercie de ta lettre fort intéressante. Envoie-moi quelque chose pour *Le Festin d'Ésope* », lui répondit chaleureusement Apollinaire en lui demandant des détails sur la guerre : il prévoyait la défaite russe³.

Au printemps 1904, l'amoureux d'Annie voulut retourner à Londres. La petite Jenny avait chipé le portrait de sa sœur et le lui avait envoyé en cachette⁴. Konitz engageait son ami à retenter sa chance, l'assurant que la jeune fille tenait encore à lui. Comme à son habitude, cette dernière soufflait le chaud et le froid : « Je suis effrayée, Kostro, d'avoir été peu gentille avec toi, durant ta dernière visite, mais j'essaierai de l'être un peu plus si tu reviens », expliqua-t-elle en anglais le 20 avril, et elle lui proposa de venir la première semaine de mai car elle avait beaucoup de choses à lui dire : « C'est peut-être la dernière fois que je pourrai te voir, car j'ai l'intention de quitter la maison en mai [...]. Je ne sais pas encore où j'irai mais je suis fatiguée de l'Angleterre⁵. » Annie voulait-elle donc partir ? Où ? Quand ? Il lui demanda de venir à Paris tout de suite. « What you ask is impossible », répondit-elle le 23 avril :

1. Dupuy à Apollinaire [s. d.] (BnF, département des Manuscrits).

2. Dupuy à Apollinaire, Djibouti, 28 mars 1904 (BnF, département des Manuscrits).

3. Apollinaire à Dupuy, 30 juin [1904] (*IEC IV*, p. 719-720).

4. Lettre en anglais de Jenny Playden à Apollinaire du 28 mars 1904 (coll. part.).

5. Annie à Apollinaire, 20 avril 1904 (coll. part.).

I want *you* to come to London as you promised ! [...]

I do *not* detest you as much as I used to, & if I were sure you would be true and faithful to me *always*, I might try to love you, Kostro ! But I will promise nothing unless I see you. [...]

Now, *will* you *come* or *not*.

J'attends ta lettre

ta gentille chérie

Annie¹

Apollinaire se déclara prêt à tenir sa promesse : « *Il ne faut pas* que tu viennes chez moi tout de suite, lui précisa-t-elle en français trois jours plus tard ; allez *d'abord* chez ton ami, et vienne ici à loisir ; et je promis d'être gentille. Seulement si tu ne me fâché pas. Mais ça serait beaucoup mieux si tu m'oublier tout à fait, car je serai toujours une petit méchante². » Apollinaire prit le bateau le 3 ou le 4 mai ; Konitza vint le chercher à la gare et le reçut dans sa nouvelle maison de la banlieue est de Londres : le cœur de l'Albanie libre battait désormais dans le Lincoln Cottage, au bout de Garfield Road, tout près de la gare de briques de Chingford, derrière les voies de chemin de fer. En attendant des nouvelles d'Annie, Apollinaire et Konitza visiteront les environs et cherchèrent dans le parc de Waltham Abbey la tombe du roi Harold, tué à la bataille d'Hastings en 1066. Ils parlèrent des difficultés de l'exil, des propriétés de Konitza séquestrées par les Turcs, et des coutumes slaves en terre balkanique :

Au cri d'*Otmika*, tous avaient compris qu'il s'agissait du rapt traditionnel chez les Sud-Slaves. Un amoureux éconduit, sachant que sa bien-aimée dansait le kolo sur le pré, avait réuni une troupe d'amis, et ils étaient venus, décidés à ravir la dédaigneuse³.

Pourquoi ne pas enlever Annie et l'emmener à Paris ? Mais le ravisseur passerait pour un Lovelace furieux...

Omer se récria :

« Je ne veux pas la séduire, je veux l'épouser. Qu'importe qu'elle ne me veuille pas ? L'homme doit-il s'embarrasser des volontés des femmes qui pleurent quand elles veulent et rient quand elles peuvent⁴ ? »

Le 5 mai, Apollinaire reçut un mot d'Annie : il devait reporter sa visite au lendemain après-midi car Mrs Playden était malade. Le jour

1. « Ce que tu demandes est impossible. Je veux que *tu* viennes à Londres comme promis ! [...] Je ne te déteste *pas* autant qu'avant, et si j'étais sûre tu serais sincère et me resterais fidèle à *jamais*, je pourrais essayer de t'aimer, Kostro. Mais je ne *promettrai rien* avant de t'avoir vu. [...] Maintenant, *viendras-tu ou non* ? » Annie à Apollinaire, 23 avril 1904 (reproduite en fac-similé dans l'*Album Apollinaire*, p. 86).

2. Annie à Apollinaire, 27 avril 1904 (coll. part.).

3. « L'*Otmika* » (*Pr 1*, p. 138).

4. *Pr 1*, p. 142.

même lui parvint un télégramme d'Albert : « Reviens immédiatement affaires graves pour banque chez nous¹. » Wilhelm ignora l'injonction. « Maman t'avait écrit de venir plus tôt », lui rappela son frère le 7 mai : « [T]u pars pour quatre ou cinq jours et tu restes absent dix jours². » La Banque centrale de Crédit mobilier et industriel se trouvait alors au cœur d'un scandale financier qui avait atteint jusqu'à la Chambre ; le directeur Lepère était en fuite, convaincu d'escroquerie et d'abus de confiance pour avoir fait coter en Bourse des sociétés fictives, le député Giaccobi était mouillé ; les actionnaires de la Banque venaient de voter la dissolution, tous les employés seraient mis à la porte à la fin de mai. Apollinaire laissa courir ; il lisait des romans-feuilletons, le temps était superbe, les Anglaises divines et Annie la plus belle de toutes³.

Le jeune homme rentra plein d'espoir à Paris dans les derniers jours de mai. Le 26, Annie lui adressa un mot charmant :

Merci pour carte chère Je pense à toi N'oublier pas ton photographie pour moi Mille baiser. Penser à moi

Annie

Bonjour à ta mère⁴

Il se mit en quête d'un nouvel emploi. Non seulement il avait peur de manquer⁵, n'en déplût à Mécislas Golberg, mais il devait aussi rassurer Annie et Olga. Il parvint à se placer comme rédacteur anonyme au *Guide du rentier pour la défense des petits capitalistes*, hebdomadaire d'une douzaine de pages, fondé au début de 1904 par un ancien caissier de Lepère nommé Blas, qui proposait conseils et articles aux boursicoteurs ; la besogne était moins ingrate que celle de sténographe et laissait du temps libre. Dans les bureaux de la rue de Provence, il retrouva Henri Frick, avec lequel Mollet avait projeté des tournées théâtrales sur les scènes des faubourgs et de la banlieue au tournant de 1904⁶. Les deux collègues allèrent boire ensemble des Burton du côté de Saint-Lazare, à l'Austin's ou au Critérion. Frick gravait et dessinait, portait le costume « périmé » des artistes : « feutre

1. Télégramme d'Albert à Wilhelm, envoyé à l'hôtel Mathis de Picadilly et réexpédié au Lincoln Cottage le 5 mai 1904 (*CFM*, p. 70).

2. Lettre envoyée de Bruxelles par Albert à Wilhelm, 7 mai 1904 (*CFM*, p. 71).

3. Apollinaire à Dupuy, 30 juin 1904 (*IEC IV*, p. 719-720).

4. Cité par M. Décaudin, « Les Manuscrits de "La Chanson du mal-aimé" », *Que vlo-ve ?*, 2^e série, n° 9, janvier-mars 1984, p. 3.

5. A cette époque, Apollinaire faisait soigneusement le compte de ses dépenses, même des plus minimes.

6. Projet annoncé dans les « Notes du mois » du numéro 3 du *Festin d'Ésope* de janvier 1904 (*Pr. 2*, p. 1250) et raconté par Mollet dans ses *Mémoires* : une riche commanditaire, auteur de drames dans le style « boulevard du Temple » lui demanda de monter une troupe de théâtre social ambulant ; Mollet et ses amis ne goûtaient pas la pièce proposée, la dame ne voulut pas payer, le projet tourna court (*op. cit.*, p. 49-51). On notera qu'Apollinaire avait sans doute déjà rencontré Henri Frick avant de le retrouver au *Guide du rentier*. Peut-être l'un aidait-il l'autre à entrer à la feuille boursière.

à larges bords, veston-dolman à col officier, falzar à la houzarde, le tout noir, et très [...] propre [...]. Un binocle, une barbe blonde, en pointe ». Il n'avait pas d'atelier, « se contentait d'une chambre aux Feuillantines¹ », et cherchait à se faire connaître. Le rédacteur en chef du *Festin d'Ésope* lui offrit donc une collaboration : en juin 1904, le poème « Schinderhannes » parut illustré d'un profil gravé du bandit légendaire.

Hélas, la revue ne se portait pas bien, elle était mal organisée. En janvier 1904, plusieurs abonnés s'étaient plaints de n'avoir toujours rien reçu ; en avril, Nicolas Deniker avait écrit à Guillaume :

Cette fois, très sérieusement, je donne ma démission de gérant du *Festin d'Ésope*. Cette « sinécure » est vraiment trop insupportable. Depuis quatre jours je me trimballe à la recherche de Salmon, pour avoir les exemplaires à déposer au Palais. Impossible de le trouver. J'en ai assez. [...] J'ai à essuyer les rebuffades de ma famille, qui me corne aux oreilles qu'elle va être obligée de payer 40 francs d'amende, si je ne porte pas à temps les exemplaires à la censure. [...] Par conséquent, trouve un autre gérant qui ira faire la déclaration au Palais. Je repousse absolument cette place pour l'avenir².

Mollet s'était dévoué pour le remplacer. René Dardenne, qui signait une chronique économique, politique et sociale depuis février, accepta de devenir corédacteur en chef à partir de juin. Mais pas plus que le bulletin financier signé Fortunio³, les questions d'actualité n'avaient conquis de nouveaux lecteurs ; malgré le regard vers la littérature étrangère, avec des traductions de Kipling et de Hebbel, vers l'érudition, grâce à l'étude de Van Bever et Sansot-Orland sur trois conteurs italiens du xvi^e siècle, malgré la fraîcheur de Salmon et de Paul Géraldy — dix-huit ans à peine mais beaucoup d'ambition —, *Le Festin* courait après la copie et les financements⁴. Sans le dernier fragment de *L'Enchanteur pourrissant*, le fascicule de juillet aurait paru étique. Quand les « Notes du mois » d'août proclamèrent fièrement que la revue était assurée de l'immortalité parce que Willy l'avait citée dans son roman *En bombe*⁵, elle était déjà condamnée : ce neuvième numéro serait le dernier. Apollinaire se consola ; les revues vivaient la vie des papillons.

Remy de Gourmont l'avait récemment introduit chez Rachilde, qui recevait amis et collaborateurs du *Mercure* tous les mardis. Née Marguerite Eymery en 1860 dans le Périgord, elle avait fait irruption dans le monde littéraire parisien affublée d'un costume masculin, et signé de son pseudonyme un premier roman scandaleux, *Monsieur Vénus*, en 1884 ; sa beauté piquante et son esprit délié conquirent le

1. SSF, p. 327.

2. Nicolas Deniker à Apollinaire, 9 avril 1904 (BnF, département des Manuscrits).

3. Où Apollinaire recyclait ses échos du *Guide du rentier*.

4. La revue ne parut pas en mai 1904.

5. Pr 2, p. 1263.

très sérieux Vallette, qui l'épousa. Le temps épaisse la taille de Mme Rachilde mais n'altéra pas la fermeté de son tempérament ; chargée de la critique des romans du *Mercure*, elle était maîtresse de la rue de Condé. Grâce à Gourmont, la revue venait de publier une étude d'Apollinaire sur les avatars de Thaïs, en souffrance depuis trois ans : en juillet 1901, Jean Sèvre l'avait adressée à Tristan Klingsor¹ mais *La Vogue* n'en avait pas voulu ; en novembre 1902, *La Grande Revue* l'avait refusée à son tour². En se consacrant au roman de Gabriel Ranquet, *L'Exil de la volupté* (1611), Apollinaire souhaitait faire montre d'érudition, mais son papier, copieux à souhait, truffé de citations et de références bibliographiques, n'allait pas sans maladresse³. Il parvint toutefois à se faire remarquer en accusant Anatole France d'avoir plagié son prédécesseur dans son roman « lyrique » et « troubant » de 1890, *Thaïs*⁴. Le maître et son entourage en furent piqués.

Grâce au *Festin*, Apollinaire avait surtout donné à lire une version aboutie de cet *Enchanteur* mûri dès son jeune âge, œuvre ambitieuse dont la prose poétique pénètre les arcanes de la création. La nuit de Noël, au cœur de la forêt obscure et profonde, la dame du lac, qu'on nomme aussi Viviane ou Eviène, a enserré Merlin dans un tombeau mais le fils du Diable ne peut mourir ; son corps pourrira mais son âme survivra. Défilent alors, devant le prodigieux sépulcre, des serpents, des corbeaux, des guivres et des grenouilles, des sphinx, des druides et des naïades, Lilith et trois faux Rois mages. Ils sont les anges et les démons du poète, sa crainte, sa haine et son désir ; ils disent la méchanceté des femmes, la perdition, la finitude et le destin cruel devant lequel on plie. Un univers guidé par l'ombre d'où le salut s'absente, infécond et maudit, régressif et funèbre. À Morgane accourue du haut du Mont-Gibel, proclamant ses mirages à son défunt ami, Merlin répond :

Proclame ma renommée car tu sais que je fus un enchanteur prophétique. De longtemps, la terre ne portera plus d'enchanteurs, mais les temps des enchanteurs reviendront⁵.

Or, quand se clôt *L'Enchanteur* de 1904, ces temps sont encore à venir.

Vus d'Europe, le siège de Port-Arthur et les combats dans la baie de Kiaou-Tchéou semblaient plus féroces et plus meurtriers. Entre le 1^{er} et le 5 avril, le correspondant du *Matin*, Gaston Leroux, avait

1. Sèvre à Apollinaire, 4 juillet 1901 (BnF, département des Manuscrits).

2. Charles Chavin à Apollinaire, 5 novembre 1902 (BnF, département des Manuscrits).

3. Dans son journal, au 1^{er} juin 1907, Apollinaire se plaint que le *Mercure* a « gâté » son article et mis « en charabia » les premières phrases (*JJ*, p. 147).

4. Article publié dans le *Mercure de France* de juin 1904 (*Pr 2*, p. 1094-1106). Marie-Jeanne Durry a repéré dans le poème « L'Ermite » plusieurs réminiscences, dont *La Tentation de Saint-Antoine* de Flaubert et *Thaïs* d'Anatole France (*Guillaume Apollinaire. « Alcools », t. I*, SEDES, 1956, p. 193-207).

5. *Le Festin d'Ésope*, n° 6, avril 1904, p. 112.

accompagné de Port-Saïd à Marseille les rescapés russes du *Varyag* et du *Koreetz*, détruits devant le port coréen de Chemulpo le 9 février ; à partir du 6 avril, il avait livré le récit de leur combat héroïque aux lecteurs du quotidien. L'ensemble de la presse relayait les événements et les commentait. Dans *Le Festin d'Ésope* de juin 1904, Apollinaire n'avait pas manqué d'ironiser sur les aberrations du soutien français aux belligérants : tandis que les capitalistes couvraient l'emprunt nippon grâce à leurs souscriptions, on laissait mourir les blessés japonais à cause de l'alliance franco-russe ; pendant ce temps, les stratèges russes détournaient les fonds de la Croix-Rouge sous le nez des pacifistes qui s'obstinaient à défendre la cause de l'empire¹. Bien informé, le journaliste signa un « Historique des relations entre la Russie et le Japon » dans *L'Européen* du 30 juillet : il défendait le droit des Japonais à civiliser les peuplades voisines en raison de la parenté de leur langue avec les dialectes de la Sibérie orientale ; si les cruautés japonaises existaient — les presses russe et française les dénonçaient inlassablement —, elles « n'[étaient] imputables qu'à l'état d'esprit qu'a toujours créé la guerre chez tous les peuples civilisés » ; et le Japon était une « civilisation supérieure² ». Chacun avait ses raisons de s'intéresser à l'interminable siège de Port-Arthur et à la supériorité technique japonaise. « Constellé des ors du *Figaro* et de M. Fasquelle », Jarry, qui venait de toucher une avance pour *La Dragonne*³, invita Apollinaire à boire un « Château-du-Pape » et à jouer « au billard aux quilles » ; il joignit à sa missive une coupure de presse qui indiquait : « Tokio, 20 juillet. L'escadre de Vladivostock a gagné de vitesse un vapeur japonais⁴. » L'auteur du *Surmâle* s'intéressait au progrès des machines de guerre ; il devait suivre les opérations en lisant le journal au comptoir du bar le Port-Arthur de Corbeil.

Les deux hommes se retrouvèrent au café du Rocher puis s'en furent au spectacle du dompteur américain Franck Bostock à l'Hippodrome de la place Clichy. Que se passa-t-il ensuite ? Apollinaire raconta maintes fois l'épisode, qui allait s'enjolivant au fil des versions, et chacun broda dessus à son tour selon les caprices de son humeur et de son imagination :

Aux dernières galeries, il effraya ses voisins en leur tenant des propos sur les lions, en leur dévoilant certains secrets épouvantables du domptage. L'odeur des fauves le grisait. Il prétendait avoir chassé la panthère dans un jardin de la rue de la Tour-des-Dames.

1. *Pr* 2, p. 1258.

2. *Pr* 3, p. 352.

3. Selon Patrick Besnier, qui rappelle comment la collaboration de Jarry au *Figaro* fit long feu et explique l'avance de 1 500 francs par le réel succès de *Messaline* et du *Surmâle* en 1901 et 1902 (*Alfred Jarry, op. cit.*, p. 523 et 562).

4. Jarry à Apollinaire, 1^{er} août 1904, lettre transcrise dans *Les Soirées de Paris*, n° 23, 15 avril 1914, p. 213.

Jarry conta à la cantonade comment, ayant revêtu un jour une armure exposée par ses hôtes, il avait, « tout bardé de fer », dompté deux jeunes panthères en leur présentant un verre vide :

Car, disait Jarry [...] de même que la plupart des hommes, les bêtes les plus cruelles ont horreur des verres vides, et, lorsqu'elles en voient, l'effroi les rend poltronnes [...].

Et comme en racontant ces histoires, il agitait son revolver, les spectateurs se reculaient, les femmes manifestaient leur terreur [...]. Ensuite, Jarry ne me cacha pas la satisfaction qu'il avait éprouvée à épouvanter des philistins, et c'est revolver au poing qu'il monta sur l'impériale de l'omnibus [...]. Là-haut, pour me dire adieu, il agitait encore son bull-dog¹.

Jarry donna-t-il le goût des armes et de l'escrime à son ami ? L'auteur de *La Dragonne* tirait en sa bonne ville de Laval chez M^e Blaviel ; retrouvait-il Apollinaire dans l'une des nombreuses salles parisiennes où artistes, hommes politiques et journalistes allaient croiser le fer² ? L'escrime était alors en vogue mais les duels, que le boulangisme, l'Affaire et la montée de l'antisémitisme avaient un temps multipliés, se faisaient plus rares et moins meurtriers. Toutefois, le panache du combat singulier et le risque de la mort volontaire séduisaient toujours les caractères trempés et virils. Jarry, qui n'en faisait pas une question d'honneur, défendait le duel pour des raisons paradoxales :

L'épée a ceci de bon qu'elle est une pincette à une seule branche. Le contact est moindre. [...]

Le pistolet est plus propre encore. Il opère à distance : c'est un message. [...] Et maintenant qu'il n'est plus de mode de porter l'épée au côté, sauf pour les officiers militaires qui, pour la plupart parvenus, la portent mal, nous avons en verrouil, habituellement, le revolver.

Le duel... c'est encore la meilleure façon de supprimer qui vous encombre, sans se salir, du bout des doigts, d'un très long doigt, et quasi légalement.

C'est un tout-à-l'égout moral³.

Ce disant, il ne pensait pas à Vigny mais à De Quincey, et s'il ne se battait jamais duel, il lui suffisait sans doute que la chose fût possible et significative. Mirbeau, Tailhade, Lorrain, Proust, Jaurès et Déroulède, eux, passaient aux actes.

À la fin du mois d'août, Jarry partit pour Grand-Lemps retrouver Claude Terrasse et le projet d'opéra-bouffe *Pantagruel*. Dupuy rentra d'Extrême-Orient avec un congé de convalescence de neuf mois à compter du 26 août ; il avait été débarqué à Saigon pour anémie à

1. « Feu Alfred Jarry », *Les Marges*, novembre 1909 (*Pr* 2, p. 1040-1041).

2. Voir la photo d'Apollinaire en salle d'armes dans l'*Album Apollinaire*, p. 95.

3. Réponse à une enquête [s. d.] (A. Jarry, *Œuvres complètes*, t. II, éd. établie par H. Borillon avec P. Besnier et B. Le Doz, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1987, p. 672).

la fin de juillet. En réalité, il avait cédé à l'empire des poisons jaunes : le commandement en chef de l'escadre française s'était débarrassé de cet « officier négligent et paresseux » qui n'avait ni « l'entrain ni l'amour-propre d'un homme de son âge et de sa situation » et dont le départ représentait « un grand soulagement » pour le commandant du *Mousquet*, trop indulgent avec son subordonné¹. Hébergé par son père rue de Seine, Dupuy conservait ses prérogatives d'officier et en faisait profiter les amis. Il invita Apollinaire au Cercle militaire et à la brasserie Mollard, face à Saint-Lazare ; Mollet, Sève et Frick les retrouvaient dans la soirée et le marin leur racontait des histoires de bordels niçois, de lazzaroni napolitains et de tripots à Port-Saïd, hilarantes comme les paillardises péchées par Jarry dans les bistrots de Grand-Lemps. La compagnie fluctuait au fil des heures, il arrivait un officier de la marine roumaine, une vicomtesse des Batignolles, certains partaient boire ailleurs, d'autres allaient fumer l'opium chez une connaissance complaisante, et le docteur Roussel, rivé à son absinthe, parlait de l'homéopathie et de son frère, le peintre Ker-Xavier Roussel². Plus tard, Dupuy passait au *Caveau des Innocents* où il engageait une messe basse avec le dénommé La Chaloupe ; au petit matin, il échouait avec Apollinaire à *La Belle de Nuit*, boîte ou claque des abords de Saint-Merri, dont le chasseur, un repenti vêlé dit La Danse, était capable de danser dans une assiette à soupe et connaissait Casque d'or³, la catin magnifique pour qui s'étaient affrontés deux chefs de bande et dont les Mémoires avaient paru dans la presse en 1902. Rappelé par le service, l'enseigne de vaisseau rejoignit la flottille des torpilleurs de la Manche le 1^{er} décembre 1904. Un soir d'octobre, Frick était triste, sa bonne amie avait rendu l'âme, le matin même, à l'hôpital : il fallut le consoler⁴. Apollinaire et lui s'étaient fait un nouveau camarade au *Guide du rentier*, un type assez singulier, insaisissable, doué d'une faconde peu commune et parfaitement comédien, un Belge appelé Géry Pieret, qu'ils entraînaient parfois dans leurs courses nocturnes. L'artiste se plut à brosser le personnage contrefaisant le nain, aux côtés du poète ; il offrit la caricature à Guillaume, qui s'empressa de la coller dans un carnet⁵. Il dessina aussi plusieurs portraits d'Apollinaire : l'un d'eux, au crayon bleu, le montre écrivant à sa table, la pipe à la bouche ; au second plan, dans un coin de la feuille, un druide en célébration devant un autel⁶. Sinon, il s'adonnait au dessin érotique.

1. Note du 20 juillet 1904 (Vincennes, Service historique de la Défense, département de la Marine).

2. Apollinaire le rencontra par hasard à la fin de septembre ou au début d'octobre dans un bar de Saint-Lazare. Le *Carnet de visites*, op. cit., indique que les deux hommes se virent quasi quotidiennement durant le mois d'octobre 1904.

3. Note des 15 et 16 octobre 1904 (*Carnet de visites*).

4. Note du 20 octobre 1904 (*ibid.*).

5. À la page du 30 septembre 1904 (*ibid.*).

6. Le dessin est ainsi légendé de la main du poète : « Mon portrait (lumière de gaz au-dessus de moi) par Frick (17 novembre 1904). » Voir cahier hors texte, n° 12.

Les cours du ciment et de la potasse n'embarrassaient pas l'esprit d'Apollinaire, qui lisait à l'envi — l'admirable *Candide*, la *Juliette de Sade*¹ —, et préparait son recueil de poèmes rhénans, *Le Vent du Rhin*. Après en avoir agencé les pièces et rédigé la préface, il demanda un devis : 100 francs les cent exemplaires, lui fut-il répondu. Était-ce trop cher pour sa bourse de crysographe ? Méprisait-il la publication à compte d'auteur ? Le projet n'était pas mûr, le poète y renonça et se laissa entraîner dans d'autres directions. Le 8 octobre, les lecteurs de *L'Européen* eurent l'occasion d'aborder la question albanaise sous un angle inédit grâce à « Deux faux princes d'Albanie² ». La Sublime Porte soutenait alors un prétendant au trône qui arguait de ses grains de beauté pour attester sa parenté avec Georges Castriota (ou Gjergj Kastriot), dit Scanderbeg, l'héroïque défenseur de la chrétienté et du peuple albanais dont on chantait la gloire depuis le xv^e siècle. Mais les « Albanais indomptés » n'étaient pas dupes de l'usurpateur espagnol qui conspirait à les dominer. Ils avaient eu affaire à des imposteurs par le passé, Apollinaire le savait grâce aux *Vœux d'un gallophil*, du polygraphe révolutionnaire d'origine prussienne Anarchasis Cloots. Il y avait à la fin du XVIII^e siècle un prince d'Albanie qu'honorait l'Europe entière. Chef et patriarche des Monténégrins, guerrier, thau-maturge et prophète doué d'une éloquence enchanteresse, homme de lettres polyglotte, il prétendait descendre de Scanderbeg, se disait Pierre III de Russie et briguait la couronne de Pologne avec le soutien du grand général de Lituanie. L'on finit par apprendre la vérité : le pseudo-Castriota distribuait des millions de pacotille en soutirant de l'argent aux puissants ; fils d'un Vénitien véreux, moine défroqué, il répondait au nom de Stiépan Zamouvich ; on le jeta dans la prison criminelle d'Amsterdam où il s'ouvrit les veines avec les ongles. Au cours de son récit, entraîné par le destin de ce mystificateur de génie qui avait su changer sa vie en légende, Apollinaire manqua perdre de vue son propos initial. Mais il fut assez habile pour conquérir les lecteurs d'*Albania*, qui reprit l'article en janvier 1905, et fit sensation partout où l'on s'intéressait à la cause albanaise³.

Quand Apollinaire se promenait aux environs du Vésinet le dimanche, il lui venait toujours de nouvelles idées d'articles, sur la superficie réelle de Monaco, sur Formose, sur Nietzsche et Rohde, et sur Gobineau ; le succès de son papier sur la germanisation du français en Allemagne lui donna l'idée d'aborder le problème des Wallons prussiens⁴. À la fin du mois d'octobre, le nouveau directeur

1. Note du 24 octobre 1904 ; le poète dit avoir « parcouru » le roman de Sade (*Carnet de visites, op. cit.*). À partir du 2 novembre 1904, la direction du *Guide du rentier* accepta de donner à son collaborateur un appointement fixe de 500 francs mensuels.

2. *Pr* 3, p. 356-362.

3. Konitz lui écrit le 2 février 1905 : « Votre article sur les faux Kastriots a fait sensation en Albanie, en Grèce, et un peu partout où l'on s'occupe des choses albanaises » (BnF, département des Manuscrits).

4. Note du 22 octobre 1904 (*Carnet de visites, op. cit.*).

de *L'Europe artiste*, Ricciotto Canudo, lui passa commande d'un article sur l'anthologie de Van Bever et Sansot-Orland *Oeuvres galantes des conteurs italiens*¹ ; Apollinaire, qui connaissait le livre, accepta cette occasion de célébrer en plein jour l'union d'Aphrodite et d'Athéna. Les faux princes albanais étaient venus clore inopinément sa contribution à *L'Européen* : en novembre 1904, l'hebdomadaire fut repris dans des conditions conflictuelles, réorganisé et rebaptisé le mois suivant *Le Courier européen*. Hammer avait beau le rassurer, Apollinaire s'abstint de fréquenter les nouveaux bureaux du 280, boulevard Raspail ; on ne sait s'il s'y sentait mal à l'aise ou s'il profita de l'occasion pour changer d'horizon.

Le 15 octobre 1904, grâce au docteur Roussel, Apollinaire se rendit pour la première fois au Salon d'automne, dont c'était la deuxième édition. En frayant son chemin dans la foule parmi plus d'un millier de toiles, il visita les salles particulières consacrées à Renoir, à Lautrec et à Puvis de Chavannes, mais Cézanne et Redon, qui jouissaient du même privilège, ne paraissent pas avoir retenu son attention, non plus que les quatorze toiles de Matisse. Il découvrit Maufra, cofondateur du Salon, Bonnard, Vuillard et Vallotton, mais admira surtout Ker-Xavier Roussel, dont la peinture le charma sa vie durant. Quant aux jeunes Picabia, Delaunay et Metzinger, qui débutaient leur carrière dans le sillage de l'impressionnisme et du pointillisme, ils passèrent à ses yeux inaperçus².

Un dimanche d'octobre, Apollinaire flânait sur les bords de Seine aux environs de Chatou. Deux peintres travaillaient côté à côté ; la toile de l'un distordait les lignes et provoquait des contrastes violents ; sur celle de l'autre, les touches mobiles de vermillon, de vérone, de cobalt semblaient directement jaillies des tubes. Le premier, brun, immense et sec, paraissait réservé ; le second, massif et sanguin, se montra plus disert : il s'appelait Maurice de Vlaminck, son ami André Derain, ils habitaient Chatou et peignaient ensemble depuis 1900 ; Derain revenait du service militaire, où il s'était ennuyé durant trois longues années dans la Meuse. Aucun d'eux n'avait encore exposé, mais ils travaillaient beaucoup, ils cherchaient. La sympathie naquit aisément entre ces trois hommes mus par l'audace et le désir de nouveauté³. Derain aimait la littérature, lisait Nietzsche, Stirner, Zola et Paul Adam ; Vlaminck avait publié deux romans : Apollinaire connaissait-il *D'un lit l'autre*, écrit avec Fernand Sernada ? La critique s'était montrée favorable lors de sa sortie, en 1902. Le

1. Note du 29 octobre 1904 (*Carnet de visites, op. cit.*). Article payé, paru dans la livraison d'octobre-novembre 1904 de *L'Europe artiste* (Pr 2, p. 1106-1109). Voir aussi la lettre de Canudo à Apollinaire du 29 octobre 1904 in Ricciotto Canudo, *Lettres à Guillaume Apollinaire 1904-1918*, éd. de Giovanni Dotoli, Klincksieck, « Bibliothèque contemporaine », 1999, p. 46.

2. Note du 15 octobre 1904 (*ibid.*). Les noms de Cézanne, Redon et Matisse ne sont pas mentionnés.

3. Les archives accessibles n'indiquent ni la date précise de leur rencontre, ni la fréquence de leurs rendez-vous à cette période.

second livre, *Tout pour ça*, avait paru l'année suivante. Derain les avait illustrés pendant qu'il était à Commercy ; on l'avait aussi envoyé dans le Nord à deux reprises avec son régiment pour maintenir l'ordre pendant les grèves. Et Vlaminck, collaborateur au *Libertaire*, de fulminer contre cette république bourgeoise et policière qui traitait la question sociale par la force. Derain, que l'anarchisme rendait sceptique, avait choisi la peinture contre l'avis de ses parents ; il devait à Matisse, rencontré en 1900, d'avoir convaincu son père, cré-mier glacier à Chatou et membre du conseil municipal, lequel avait accepté de mauvaise grâce d'entretenir un fils sans métier respectable. Vlaminck et Derain admiraien Cézanne et Van Gogh, découverts chez Bernheim-Jeune en mars 1901 et qui leur avaient donné la passion de la synthèse : rendre la fugacité des impressions ne les intéressait pas, ils voulaient atteindre à l'intensité en découvrant ce que la nature avait de fixe et de complexe.

Cette amitié toute neuve, née sous le signe de l'eau et de la couleur, vint embellir les lieux qu'Apollinaire se plaisait à découvrir. La curiosité le poussait chez les bouquinistes, le hasard sous les treilles d'une guinguette ; il rêvait sur les passerelles des lacs ondoyant sous la brise. Quand, épousant les courbes de la Seine, le rythme de ses pas le menait vers Croissy, il songeait à cette époque, très lointaine et très vague, où Renoir et Monet faisaient chatoyer les reflets et vibrer les étoffes :

Au bord de l'île on voit
Les canots vides qui s'entre-cognent
Et maintenant
Ni le dimanche ni les jours de la semaine
Ni les peintres ni Maupassant ne se promènent [...]¹

La Grenouillère n'était plus qu'un havre pâle aux lugubres échos... Il restait heureusement Fournaise, où les « bombes » étaient proverbiales, Apollinaire pouvait en témoigner.

Au Pecq, Derain peignait des mariniers, des débardeurs et des péniches aux silhouettes tordues, aux couleurs jamais vues. À Chatou, Vlaminck embrasait les berges, entraînait les ciels et les eaux dans une sarabande où dansait un remorqueur, léger comme un bouchon ; au loin, un pont aux arches sombres apaisait l'horizon et le regard. La peinture s'affranchissait de la réalité et des usages séculaires de la vision : quelque chose d'inouï se jouait qui n'avait pas de nom.

Le dimanche soir, derrière la vitre sale du train de Paris, le poète regardait s'évanouir les paysages familiers de la banlieue.

1. « La Grenouillère » (*Po*, p. 352).

Ombres et soleils

1905-1907

La croisée des chemins

Les abords de la gare Saint-Lazare formaient un carrefour tonitruant sillonné d'omnibus bondés, de voitures hippomobiles et de piétons pressés ; du matin au soir, les trains déversaient des flots de voyageurs en provenance de Normandie ou de l'Ouest parisien, et engloutissaient tous ceux qui traverseraient la Manche à Dieppe. Chaque jour, attablé devant une Burton dans un box de l'*Austin's Railway Hotel Bar and Restaurant*, 26, rue d'Amsterdam, à l'angle de la place de Budapest, Apollinaire lisait en attendant ses amis, qui savaient où le trouver. Des jockeys commentaient leurs courses à Maisons-Laffitte sous le regard fané de quelques filles mal attifées, offrant aux insulaires frais débarqués les prémisses payantes du gai Paris ; des clients aux allures de clergymen, des négociants, des dames roses dont la chair débordait des corsages avaient un haddock ou un pâté en croûte en parlant dans leur langue tonique et soyeuse ; ça sentait le bois, l'ale et le tabac blond. On se croyait à Londres¹.

En ce début d'année 1905, Apollinaire pensait toujours à celle qui l'occupait bien plus que toute ambition littéraire. Annie aurait vingt-cinq ans le 28 janvier ; il voulait retourner la voir au plus vite, la demander en mariage et partir avec elle pour le Nouveau Monde. Contre toute attente, la jeune fille ne disait pas non, peut-être même avait-elle sa part dans la séduisante proposition reçue par le poète : un poste de professeur à 25 000 francs annuels en Utah, dans la ville pionnière de Salt Lake City, fondée en 1847 par une poignée de mormons ; ainsi commencerait une vie nouvelle, soustraite aux aléas des

1. L'*Austin's* est le très probable modèle de la taverne anglaise de Saint-Lazare où s'attarde des Esseintes dans *À rebours*. L'atmosphère de l'endroit suffit au personnage de Huysmans pour se sentir à Londres et renoncer à son voyage.

immigrations hasardeuses¹. Or Annie n'envisageait pas sérieusement cet avenir commun ; si elle avait un temps cédé, c'était sans doute par sentimentalisme — ou par pusillanimité, car elle esquiva sans tarder tout engagement concret ; son amoureux comprit peu à peu qu'elle partirait seule et qu'il la perdrat à jamais. Plus de trois ans s'étaient écoulés depuis leur rencontre, trois ans de désirs furieux et frustrés, trois ans de peine et de songes déçus. Apollinaire reprit les vers épars et les séquences ébauchées depuis 1903, et se remit à composer sans savoir quel poème sortirait de ce chaos.

Un soir de demi-brume à Londres
 Un voyou qui ressemblait à
 Mon amour vint à ma rencontre
 Et le regard qu'il me jeta
 Me fit baisser les yeux de honte²

Il savait seulement que l'amour était un mensonge et qu'il avait le cœur navré. Pour elle, il eût vendu son ombre, il se sentait martyrisé...

À Port-Arthur, le 2 janvier 1905, les Japonais avaient contraint les Russes à capituler et fait 34 000 prisonniers. Ils remportèrent de nouvelles victoires : le 10 mars, en anéantissant les forces de l'amiral Kouropatkine à Moukden³ ; les 27 et 28 mai, en décimant la flotte russe de la Baltique dans le détroit de Tsoushima. Mais la guerre épuisait les adversaires sans choisir son vainqueur. Les Japonais jetèrent fièrement leurs ultimes forces dans la grande lutte et les Russes, qui rattrapaient leur retard balistique, ramenèrent des renforts de tout l'Empire, où la Révolution grondait : tandis que les paysans se soulevaient, Saint-Pétersbourg et Varsovie vivaient des « Dimanches rouges ». À Paris, les observateurs s'intéressaient moins à l'issue du conflit qu'à la modernisation de l'armement, dont quelques idéalistes pensaient sincèrement qu'elle faisait décroître le nombre des victimes ; ils imaginaient que la guerre du futur serait moins meurtrière car plus scientifique.

À Menton, la tuberculose minait Mécislas Golberg qui tentait péniblement de juguler la crise qui l'avait assailli en octobre : « Je suis [...] très malade », écrivit-il à Apollinaire le 12 janvier en lui demandant s'il connaissait quelqu'un qui voulût bien le soigner gracieusement. Et il ajouta : « Des amis préparent à la Jeune Champagne un numéro sur moi. Veux-tu secouer ta paresse et écrire quelques mots⁴. » La revue, fondée à Reims en 1903 à l'intention de Golberg par Jean-René Aubert, un amateur éclairé secondé par son frère Georges (le premier était marchand de bois, le second peintre), était de ces petits

1. Apollinaire s'ouvrit de son projet à Konitz qui, le 2 février 1905, lui déconseilla de partir sans assurer préalablement son installation (BnF, département des Manuscrits).

2. « La Chanson du mal-aimé » (*Alcools*).

3. Puis Fentiang et aujourd'hui Shenyang.

4. Golberg à Apollinaire, 12 janvier 1905 (BnF, département des Manuscrits).

organes qui animaient la vie littéraire provinciale et trouvaient une audience à Paris. Son directeur venait de la rebaptiser *Revue littéraire de Paris et Champagne*. La livraison de mars 1905 réunit les hommages de Paul Fort, Salmon, Deniker et Apollinaire, dont le panégyrique glorifie l'ascendance de Golberg : « [N]ous sommes les fils de ton Prométhée qui annonce la mélancolique beauté de l'ombre et nous le savons¹. » Golberg leur avait appris tant de choses ! Se libérer du romantisme et des conventions, assumer la fatalité de la révolte, considérer « l'angoisse de vivre et la tendresse² » comme forces créatrices de vie, inventer les formes qui disent le drame fondamentalement contradictoire de la pensée moderne — nul doute que l'*amor fati* nietzschéen n'ait trouvé en Golberg un passeur d'envergure. L'écrivain polonais était un sublime modèle de cohérence : il vivait absolument selon sa pensée ; chez lui comme chez Jarry, la vie et l'œuvre ne faisaient qu'un. Certes, *Prométhée repentant* avait influencé la poésie dramatique de *L'Enchanteur pourrissant*, mais Apollinaire cherchait toujours la formule personnelle de ses propres contradictions. Si Annie n'accédait pas à l'existence poétique, elle serait deux fois perdue... « Regrets sur quoi l'enfer se fonde / Qu'un ciel d'oubli s'ouvre à mes vœux³ »...

je ne veux jamais l'oublier
 Mon tout d'amour ma blanche rade
 Douce Madone du pilier
 mon île au loin ma désirade⁴

Pour se réconcilier, le poète devait encore aimer, souffrir et travailler.

Un soir de février⁵, Mollet vint à l'*Austin's* accompagné d'un jeune homme râblé, glabre et très brun : Pablo Picasso, peintre espagnol, né à Málaga, qui avait choisi de s'installer définitivement à Paris en avril 1904 et que le sculpteur catalan Manolo lui avait présenté récemment au cabaret du Lapin Agile. Mollet, qui avait un sens aigu des relations, était persuadé que Picasso et Apollinaire s'entendraient bien. Il en fut ainsi, en effet. Dès le lendemain, l'artiste revint à l'*Austin's*

1. *Pr 2*, p. 1001.

2. M. Golberg, préface à *Lazare ressuscité. Plainte en douze tableaux*, Châteauroux, Wolff éditeur, 1901.

3. « La Chanson du mal-aimé », version définitive (*Alcools*).

4. Brouillon de datation incertaine, cité par M. Décaudin, « Les Manuscrits de "La Chanson du mal-aimé", art. cité, p. 10.

5. Sur les circonstances de chaque rencontre et sur la chronologie des personnages, voir *Max Jacob et Picasso*, catalogue d'exposition, Quimper, musée des Beaux-Arts / Paris, musée Picasso, sous la dir. d'Hélène Seckel, RMN, 1994 ; Peter Read, *Picasso & Apollinaire. The Persistence of Memory*, Berkeley, Los Angeles, Londres, University of California Press, 2008. Grâce à des arguments convaincants, H. Seckel et P. Read situent la rencontre de Picasso et d'Apollinaire à la mi-février 1905, et non à la fin d'octobre 1904, comme on a pu le supposer précédemment (voir notamment John Richardson, *Vie de Picasso*, vol. 1 : 1881-1906, Éd. du Chêne, 1992, p. 327).

avec son ami Max Jacob, poète. Le nouveau venu se hâta peut-être de préciser qu'il était aussi peintre ; pauvrement vêtu, le visage rasé, le front haut clairsemé de cheveux flous, lorgnon sur le nez, il avait le regard perçant et l'esprit délié. Picasso habitait sur les hauteurs de Montmartre, dans une drôle de bicoque en bois, une ancienne manufacture divisée en ateliers ; Max, qui logeait au pied de la Butte avec son frère Jacques, venait le voir chaque jour. Depuis qu'ils s'étaient rencontrés au début de l'été 1901 à la suite de l'exposition Iturrino/Picasso chez Ambroise Vollard, les deux hommes étaient inséparables, surtout Max... C'est Max qui avait appris le français au Malaguène en lui lisant Vigny et Verlaine, et l'avait hébergé boulevard Voltaire, du temps où il travaillotait sans conviction chez son cousin Gompel. Max avait fait tous les métiers depuis qu'il avait renoncé à l'administration coloniale : critique au *Moniteur des arts* sous le pseudonyme de Léon David, employé de commerce, magasinier, mais c'en était fini : à vingt-huit ans passés, il vivait désormais en poète, c'est-à-dire de rien et librement. Picasso, de cinq ans son cadet, n'était pas plus opulent : une poignée d'amateurs suivaient son travail mais il n'avait pas d'acheteurs sérieux ; il lui arrivait de vendre ses dessins 10 sous au père Soulié de la rue des Martyrs¹. La critique s'était pourtant montrée très élogieuse lors de l'exposition chez Vollard : Apollinaire le savait-il ? Fagus avait écrit de lui qu'il était « peintre, absolument peintre, et bellement », que « sa personnalité » se trouvait dans son « emportement », « sa spontanéité impétueuse et juvénile », et sa « brillante virilité² ». Apollinaire était-il allé à l'exposition collective organisée par Berthe Weill rue Victor-Massé à l'automne dernier³ ? Il fallait qu'il vînt à l'atelier. Apollinaire tendit son agenda ; Max Jacob écrivit : « Picasso 13 rue Ravignan » et Picasso : « Max Jacob 33 boulevard Barbès⁴. »

1. Souvenirs de Max Jacob, cités par H. Seckel, *in cat. exp. Max Jacob et Picasso, op. cit.*, p. 28.

2. Fagus, « L'Invasion espagnole », *La Revue blanche*, 15 juillet 1901 (cité par J. Richardson, *Vie de Picasso, op. cit.*, p. 199). Fagus fut le premier critique à consacrer un article important et pertinent à Picasso ; il repéra chez l'artiste l'influence probable, « passagère, aussitôt envolée que captée », de Delacroix, Monet, Van Gogh, Toulouse-Lautrec, Degas, Forain, Rops, etc., et le mit en garde contre son « impétuosité », qui pouvait l'entraîner « à la virtuosité facile, au succès plus facile ».

3. En 1901, Picasso avait exposé une fois à Barcelone et trois fois en France, notamment avec Iturrino à la galerie Vollard, rue Laffitte, du 25 juin au 14 juillet 1901. On se souvient qu'à cette époque Apollinaire ne s'occupait pas encore de peinture contemporaine. L'exposition à la galerie Berthe Weil, du 24 octobre au 20 novembre 1904, présentait également des toiles de Dufy et de Picabia. Apollinaire en possédait le catalogue et avait noté l'adresse de Picasso sur la couverture. Il est possible que cette exposition ait constitué un premier contact avec l'œuvre du peintre, ainsi que le concède Peter Read (*Picasso & Apollinaire, op. cit.*, p. 7). Toutefois, le *Carnet de visites, op. cit.*, où le poète relate jour après jour ses activités entre la fin septembre et la mi-novembre 1904 n'en porte pas la trace. Il est également possible, et sans doute plus probable, qu'Apollinaire soit entré en possession du catalogue après sa rencontre avec Picasso ; il aurait alors découvert les toiles dans l'atelier du peintre.

4. Coll. part. (reproduit dans *Passion Apollinaire, op. cit.*, p. 86). Les adresses sont inscrites à la date du 1^{er} mars 1905, mais rien ne prouve qu'il s'agit de ce jour-là : Apollinaire, qui ne suivait pas toujours l'ordre de ses carnets, avait sans doute trouvé une page libre non loin de la date exacte de l'échange.

Au rendez-vous des poètes

Dans les jours qui suivirent ces premières rencontres, Apollinaire se rendit à Montmartre. Mise à la mode par ses cabarets — le *Chat Noir* puis le *Lapin Agile* et le *Moulin-Rouge* —, la Butte demeurait champêtre et excentrée ; on en franchissait les pentes éventrées par les carrières en longeant des masures, des roulottes et des carrés de jardin où caquetaient des poules. Le soir, c'était un mélange de faune interlope, de bourgeoisie en mal de sensations et de bohème débridée. Aux abords du numéro 13, la rue Ravignan s'évasait en formant une placette plantée d'arbres étiques et de bancs où s'échouaient les pochards de passage¹. Le numéro 13 offrait une pauvre façade de plain-pied ; l'entrée franchie, on se trouvait face à un labyrinthe de coursives et d'escaliers flanqués d'une série de portes branlantes ; un geste brusque ou un courant d'air faisait-il claquer une porte, tout l'édifice se mettait à trembler. Le visiteur croyait pénétrer dans une cave ou dans une cabane et débouchait en plein ciel : le faux rez-de-chaussée formait en réalité le troisième niveau du bâtiment, construit à flanc de colline, en surplomb de la rue Garreau. C'est à cet étage hybride que Picasso avait élu domicile, dans l'ancien atelier de Paco Durrio, qu'il avait un temps partagé avec son ami peintre Sebastià Junyer-Vidal ; puis Fernande était entrée dans sa vie un dimanche d'août 1904 par un après-midi d'orage². En cette bleue d'électricien, les pieds nus, le peintre recevait son visiteur au milieu d'un fouillis de toiles, de tubes, de pinceaux, d'objets glanés dans la rue ou les brocantes ; des bêtes familières et les souliers de Fernande traînaient près du lit, dans la cuvette sommeillait un peu d'eau tiède, la lampe à pétrole faisait danser les ombres. Sur la porte de l'atelier, un écriveau : « Rendez-vous des poètes », car l'artiste préférait la compagnie des poètes à celle des peintres, il aimait les vers.

[...] au moment où il se disposait à toquer contre une porte, son cœur battit plus fort, crainte de ne trouver personne.

Il toquait à la porte et criait :

« C'est moi, Croniamantal. »

Et derrière la porte les pas lourds d'un homme fatigué, ou qui porte un faix très pesant, vinrent avec lenteur et quand la porte s'ouvrit ce fut dans la brusque lumière la création de deux êtres et leur mariage immédiat³.

1. Aujourd'hui, place Émile-Goudeau.

2. Fernande Olivier habitait le Bateau-Lavoir et croisait souvent Picasso, dans les couloirs ou à la fontaine. Elle s'installa chez le peintre le 3 septembre 1905 (H. Seckel, *Max Jacob et Picasso, op. cit.*, p. 41). En 1904, elle aurait habité 110, rue Broca.

3. « Le Poète assassiné », chap. x, « Poésie » (*Pr 1*, p. 255).

C'est ainsi qu'Apollinaire narre la rencontre de Croniamantal et de l'oiseau du Bénin, recrée la genèse de son amitié avec Picasso, célèbre l'union de la peinture et de la poésie, et fonde le mythe de l'art moderne. Au sein de la bâtisse lépreuse que certains surnommaient la « Maison du Trappeur », s'ouvrait un antre constellé d'images miraculeuses : « des nourrissons allaités à la lune », un aveugle aux mains décharnées, des vieillards attentifs « enveloppés de brume », tous baignés de cette « peinture mouillée, bleue comme le fond humide de l'abîme » où flottaient des « ciels tout remués d'envolements » ; ça et là, luisaient des touches roses : losanges des maillots d'acrobates au teint pâle et au sexe incertain, dont les yeux étaient pareils aux étoiles, pattes dansantes des animaux, chiens, ours et singes semblables aux « demi-dieux de l'Égypte¹ ». Peinture pieuse et pitoyable, peinture divine.

Salmon devint lui aussi familier des lieux. Une huitaine de jours après la rencontre d'Apollinaire et de Picasso, un soir, alors que 11 heures sonnaient au clocher voisin, il entra dans l'univers du peintre, mené par Manolo, auquel il s'était lié en fréquentant le *Bar de l'Odéon*. Picasso convia Salmon à déjeuner le lendemain et à rencontrer Max Jacob. Le jour suivant, Salmon, errant seul dans les couloirs noirâtres de l'immeuble, demanda son chemin à un petit personnage à la taille médiocre qui semblait connaître parfaitement les lieux : « Vous êtes M. André Salmon ? », lui fut-il demandé, et de répondre : « Vous êtes M. Max Jacob ? » Une minute après, ils étaient « assis sur le sommier grenat sans pieds, qui servait de divan à l'atelier² ».

Qui baptisa les lieux le Bateau-Lavoir ? Max a toujours assuré que c'était lui et on le croit volontiers tant la trouvaille est digne de lui : le bâtiment malpropre semblait un paquebot amarré à la Butte, mais, en fait de passagers, elle abritait des commis, des blanchisseuses et des marchandes des quatre-saisons, des écrivains, des artistes et des hôtes de passage venus partager un hareng saur, un saucisson, ou simplement causer en fumant la pipe, camarades en mal de toit auxquels on offrait un coin de banquette et un pan de plaid humide. Il y faisait trop chaud, le plus souvent trop froid ; on y vivait mal mais on vivait quand même, on se débrouillait. Poullain y avait passé quelques semaines au tournant de 1905, après avoir été chassé de son atelier de la rue de Seine pour tapage nocturne, et avoir trouvé refuge dans un petit appartement derrière la caserne Lourcine, 110, rue Broca, au bord de la Bièvre, parmi les tanneries et les commerces de charbon, où il avait créé un phalanstère fouriériste bien éphémère avec Salmon et Mollet. En février 1905, il s'installait rue Campagne-Première à Montparnasse.

Au cours de ce mois de février, Picasso se préparait à exposer à la

1. Apollinaire, « Les Jeunes. Picasso, peintre », *La Plume*, 15 mai 1905 (*Pr* 2, p. 19-21).

2. Souvenirs de Max Jacob, cités par H. Seckel, *op. cit.*, p. 37.

galerie Serrurier une trentaine d'œuvres, dont plusieurs saltimbanques¹. Toujours entreprenant, Max envoyait les invitations et travaillait inlassablement à placer les toiles de son ami ; il pressait son cousin Gompel, qui n'y comprenait goutte, d'acquérir un second Picasso². Le jour du vernissage, la peinture de Picasso fit renaître en Apollinaire une « joie féconde ». Charles Morice avait tort, dans sa préface au catalogue, quand il déplorait le « précoce désenchantement » du peintre ; du « monde supraréel de la *Misère bleue*³ », le critique du *Mercurio* ne retenait que la terrible mélancolie, hantée par le suicide de l'ami Carlos Casagemas ; des saltimbanques, il ne voyait que les corps graciles et les yeux troublés d'inquiétude. Or Apollinaire sentait intensément que tout enchantait le peintre aux yeux inquiets, que sa « fantaisie » mêlait « justement le délicieux et l'horrible, l'abject et le délicat⁴ », Raphaël et Forain. Il fallait que cela fût dit. Et écrit.

Depuis quelque temps, le poète caressait l'idée de fonder une nouvelle revue avec Mollet et Salmon. Afin d'éviter les errements financiers du *Festin*, il chercha un commanditaire, sa liberté dût-elle en souffrir : il rêvait d'un bailleur qui se sentît mécène. Henry Delormel se voyait assez bien dans le rôle. Fils du chansonnier Lucien Delormel qui avait fait fortune en 1888 grâce au « Père la Victoire » interprété par Paulus, il taquinait la plume et fréquentait l'Austin's. Il accepta d'héberger la nouvelle revue chez lui, 3, cité de Londres, à deux pas de Saint-Lazare. Couvrant les frais d'impression⁵, Delormel se sentit le droit d'ouvrir le premier numéro de *La Revue immoraliste*, daté d'avril 1905, avec deux « Essais d'immoralisme » où, en apologue de la liberté, il oppose les hypocrisies de l'ordre moral à la beauté des courtisanes, « hétaires de Montmartre » et « péripapéticiennes de promenoirs », « dont le charme s'harmonise à l'esthétique des temps modernes », comme le fait le Music-Hall, « dont l'art n'est nullement vulgaire », quoi qu'en disent les conventions. C'était une manière d'exalter la bohème artistique et le goût des filles dont les portraits de Vlaminck et de Picasso diffusaient l'attrait puissant. En guise de préambule, la revue citait Stendhal en terminant par ces mots : « Songez, ami lecteur, à ne pas passer votre vie à haïr et à avoir peur⁶. » La camaraderie, un état d'esprit commun étaient les seuls ciments de cette revue sans programme, à l'organisation informelle, gérée par Mollet le toujours dévoué, et sur laquelle le commanditaire exerçait sa présence tacite. Le sommaire réunit deux anciens du

1. Exposition avec Trachsé et Girardin du 25 février au 6 mars 1905.

2. Le premier est *Bibi-la-Purée*, le second *Les Saltimbanques au chien* (H. Seckel, *op. cit.*, p. 38 et 44).

3. Selon le mot de Salmon (*SSF*, p. 180).

4. Apollinaire, « Picasso, peintre et dessinateur », *La Revue immoraliste*, avril 1905 (*Pr 2*, p. 78).

5. 100 francs les 40 pages (Delormel à Apollinaire [mars 1905], BnF, département des Manuscrits). Le docteur Roussel habitait aussi 3, cité de Londres : n'aurait-il pas pu héberger la revue ?

6. Le propos, tiré de *Lucien Leuwen* (édition de Jean de Mitty, Dentu, 1894), est précisément signé « H. Beyle ».

Festin d'Ésope, Alfred Pouthier¹ et Salmon, qui livrait les premières pages de son récit poétique « Le Manuscrit trouvé dans un chapeau », ainsi qu'Eugène Morel et Paul Gabillard, vieux camarade de Verlaine qui se tuait peu à peu dans les cafés en préférant le rêve à l'action². Apollinaire, qui prit part à l'élaboration du numéro, s'attribua les « Propos mensuels », où transparaissent la variété de ses intérêts et la vigueur de ses points de vue. Hormis un article humoristique sur l'affaire Syveton³ et l'interlude du poème « Le Mendiant », il a choisi la plume critique : il éreinte vigoureusement D'Annunzio, alors considéré comme l'un des plus grands dramaturges de son temps, en raillant son style abscons et factice ; il fait le point sur le livre de Wilhelm von Scholz paru à Leipzig *Der Spiegel*, recueil influencé, selon lui, par Verlaine, et l'éloge du *Prêteur d'amour* de John-Antoine Nau, dont l'histoire « variée comme la vie », est « supérieure [...] à la plupart des romans actuels où l'imprévu est préparé plusieurs chapitres à l'avance, où tout s'enchaîne sans raison⁴ ». Il publie surtout son premier article sur « Picasso, peintre et dessinateur », suscité par l'exposition Serrurier — une paraphrase lyrique proche du poème en prose —, et termine par un vibrant hommage à Marcel Schwob⁵.

Le 26 février vers 1 heure de l'après-midi, dans le petit appartement de l'île Saint-Louis où Apollinaire s'était rendu quelquefois, l'auteur des *Vies imaginaires* avait expiré parmi ses livres, ses estampes et ses curiosités, dans les bras de Ting-Tse-Ying, un lettré chinois rencontré à l'Exposition universelle de 1900 dont il avait fait son serviteur ; sa femme Marguerite Moreno était alors en tournée. Depuis près de dix ans, il résistait à un mal mystérieux qui lui rongeait le ventre et le livrait à la morphine. Une pneumonie le vainquit à l'âge de trente-sept ans ; il fut impossible, dit-on, de lui fermer les yeux. On l'inhuma aux côtés de Léon Cahun, au cimetière du Montparnasse. Max, Salmon et Cremnitz avaient suivi ses derniers cours sur Villon à l'École des hautes études sociales près de la Sorbonne⁶, dans une « petite salle étroite, ayant pour tout mobilier une table de bois blanc et quelques chaises. [...] Marcel Schwob entr[ait], blanc comme un

1. Apollinaire avait rencontré Pouthier au *Guide du rentier*.

2. Voir le portrait posthume brossé par Apollinaire dans *L'Intransigeant* du 22 mai 1912 (*Pr 2*, p. 1029-1030).

3. *Pr 3*, p. 372-374. En 1904, le ministre de la Guerre, Louis André, demanda au Grand Orient de France de l'aider à ficher les cadres catholiques de l'armée. Dénoncé par la presse de droite en octobre 1904, le procédé fit scandale. Nationaliste, antidreyfusard et membre de Ligue de la Patrie française, le député Gabriel Syveton gifla le ministre André en plein hémicycle en novembre ; en décembre, peu avant son procès, il fut trouvé mort à son domicile. Si la police conclut au suicide, l'opinion publique fut persuadée qu'il s'agissait soit d'un crime maçonnique, soit d'une vengeance de la Ligue, dont Syveton aurait détourné des fonds, soit d'une affaire de moeurs (Mme Syveton était une épouse infidèle ; le député harcelait sa belle-fille, Mme Ménard). L'affaire des fiches contribua à exacerber les antagonismes à la veille de la loi de séparation de l'Église et de l'État en 1905.

4. *Pr 2*, p. 1112, et pour l'ensemble des articles de critique littéraire, p. 1109-1112.

5. *Pr 2*, p. 1002.

6. Ils signèrent le cahier de présence dans lequel on trouve également le nom de Picasso, sans qu'on sache si le peintre s'y rendit lui-même ou si ses amis s'amusèrent à signer pour lui.

cadavre. On lui met[tait], sous les pieds, une bouillotte d'eau chaude ; il b[uvait] une gorgée d'eau, et d'une voix douce, si basse qu'elle ne dépass[ait] guère les premiers rangs des chaises occupées une demi-heure à l'avance par ses admirateurs, il évoqu[ait] Paris et Villon¹ ». Apollinaire n'avait pas suivi ses cours, mais se souvenait de cet « écrivain incomparable », et le revoyait, « enveloppé dans un épais manteau [...] étendu dans un fauteuil [...] muet et immobile, pareil à un Napoléon vaincu et malade² » : un enchanteur pourrissant. Schwob et son œuvre avaient fait naître en lui une authentique affinité élective : érudition, goût du masque, éloge de la fausseté en art, pratique de la biographie imaginaire, dont se trouve imprégnée la chronique publiée par Apollinaire dans *L'Européen* du 13 février 1904, « La Mort de Kant »³. Le jeune poète conclut son éloge funèbre en promettant un prochain article sur Schwob dans *La Revue immoraliste*, qui annonçait également en page 2 :

Pour paraître prochainement
Guillaume APOLLINAIRE
Le Vent du Rhin
suivi de *la chanson du mal aimé*

Mais, pas plus que le recueil prévu, le grand poème n'était abouti. Apollinaire en avait, du moins, trouvé le titre ; il voulait que le lecteur connût ses projets et espérait que cette publicité le pousserait à les mener à bien.

À peine créée, *La Revue immoraliste* disparut pour laisser place, en mai 1905, à un « essai de renaissance » baptisé *Les Lettres modernes* parce que, précisait avec une désinvolture ambiguë la première page, l'ancien titre, souvent mal interprété, « tourné en ridicule », perçu comme ostensiblement provocateur, avait entraîné des « malentendus burlesques » et de vifs reproches. En conclusion, la rédaction prévenait que la revue paraîtrait irrégulièrement car elle obéissait à son « bohémianisme » et aux fluctuations de la « quête incertaine et capricieuse » de « frissons nouveaux ». C'était faire de nécessité vertu. Mollet hébergea la revue chez lui⁴, Delormel se réserva de nouveau les premières pages du fascicule, Georges Périn, collaborateur du *Festin d'Ésope*, dédia son poème « Le Beau Tilleul » à Guillaume Apoll-

1. Souvenirs de Jules Claretie, cités par le site marcel-schwob.org, animé par la Société Marcel Schwob.

2. *Pr* 2, p. 1002. C'était aussi l'avis de Léautaud : « Un individu charmant, d'un visage curieux. Il ressemble à Napoléon. Infiniment instruit, il sait tout, et toujours simple, jamais pédant » (note du 22 mars 1903, *Journal littéraire*, *op. cit.*, p. 66).

3. *Pr* 2, p. 1190-1194. Sur la convergence avec Schwob et les liens avec De Quincey, voir L. Campa, « Vie imaginaire d'Emmanuel Kant par Apollinaire », *Que vlo-ve ?*, 4^e série, n° 14, avril-juin 2001, p. 46. Voir également Monique Jutrin, « Guillaume Apollinaire et Marcel Schwob : une affinité », *GA* 15, 1980, p. 69 sq.

4. 1, rue Saint-Laurent dans le X^e arrondissement, selon Pierre Caizergues (*Apollinaire journaliste*, *op. cit.*, n. 55, p. 208).

naire, Salmon donna « Le Poète au cabaret » et « Chanson marine », et Max Jacob, qui publiait ses vers pour la première fois, cinq pièces totalement insolites où carambolaient les mots, « Nombril dans le brouillard », « Calvitie de la butte Montmartre », « Bielles », « La Gale » et « Le Cheval », dédié à Picasso. Les « Propos mensuels » d'Apollinaire avaient laissé place au conte « Histoire d'une famille vertueuse, d'une hotte et d'un calcul¹ » ; *Le Vent du Rhin* et « La Chanson du mal-aimé » étaient à nouveau annoncés mais ne paraissaient pas. Pérenniser la revue était une lourde tâche que ses animateurs abandonnèrent sans regret pour s'occuper d'autres choses.

Au mois de mars 1905 avait paru le premier tome de la revue trimestrielle *Vers et Prose*. Son fondateur, Paul Fort, était un poète fécond et reconnu ; né en 1872, symboliste ardent, familier des mardis de Mallarmé et des soirées de Vallette, il avait créé, à dix-huit ans, un Théâtre d'Art à vocation expérimentale, passé plus tard à Lugné-Poe sous le nom de Théâtre de l'Œuvre où, en décembre 1896, avaient été données les deux premières représentations d'*Ubu roi*. Vers 1895, Paul Fort avait trouvé sa formule poétique définitive, la ballade, dont le lyrisme simple et familier, volontiers populaire, libéré des contraintes du vers, s'exprimait dans une prose rythmique, tour à tour ironique, émouvante et pittoresque, chantant le plaisir de vivre et de sentir ; ce n'était pas une manière habile de s'affranchir des querelles de versification, c'était un véritable style. Comme le remarquait avec humour Remy de Gourmont en 1897, Paul Fort « fai[sait] des ballades. Il ne fa[llait] rien lui demander de plus, ou du moins, présentement² ». En 1905, il en faisait toujours — et devait continuer jusqu'à sa mort. Il était persuadé que le symbolisme survivait aux attaques subies au tournant du siècle, et qu'il pouvait, avec l'aide des jeunes poètes, le prolonger en le revivifiant. Il avait conçu *Vers et Prose* comme une revue anthologique et critique où les grands écrivains symbolistes côtoieraient les jeunes « qui, sans abdiquer leur neuve personnalité », pouvaient « se réclamer d'aînés initiateurs³ » ; son ami Pierre Louÿs en avait trouvé le titre, discret hommage à Mallarmé, approuvé par Schwob, Stuart Merrill, Verhaeren et Moréas. André Salmon, qui avait emménagé en avril 1905 dans les locaux de la revue, rue Boissonade, et assurait avec dévouement le secrétariat de rédaction, allait glaner les collaborations chez Gide, chez Henri de Régnier, bref chez tous « ceux qui, à la rigueur, auraient pu se passer de *Vers et Prose*⁴ ». Le tout jeune Maurice Raynal, qui venait d'hériter et rêvait de se soustraire à ses études de médecine pour devenir homme de lettres, mettait

1. *Pr 1*, p. 181-190.

2. Remy de Gourmont, « Paul Fort », *II^e Livre des masques* [1898, rassemble des chroniques parues dans le *Mercure de France* d'octobre à décembre 1897], rééd. dans *Le Livre des masques*, texte établi et annoté par Daniel Grojnowski, Éditions Manucius, 2007, p. 171.

3. Ouverture du premier tome de *Vers et Prose*, mars-avril-mai 1905. Sur la revue, voir M. Décaudin, *La Crise des valeurs symbolistes*, op. cit., p. 180-183.

4. SSF, p. 202.

sa bourse à la disposition de la revue. « *Défense et Illustration* de la haute littérature et du lyrisme en prose et en poésie¹ », *Vers et Prose* sut très rapidement renforcer le lien entre les générations et créer un consensus plein de vitalité : aux défuntes soirées de *La Plume*, dont les dernières éditions avaient suscité maints sarcasmes chez les observateurs, succédèrent les joyeux mardis de *La Closerie des Lilas*, animés par un Paul Fort à la moustache fière, accueillant et disert. Dès le premier tome, la revue comptait 455 abonnés et, en juin 1906, plus de 1 000. Peintres, journalistes, écrivains français et étrangers convergeaient vers la grande guinguette du carrefour de l'Observatoire, Picasso descendait à pied de Montmartre, Moréas remontait le boulevard Saint-Michel depuis le café Vachette. Montparnasse frémisait.

Apollinaire n'avait pas attendu la fondation de la revue pour fréquenter Paul Fort et la Closerie mais, à la différence de Salmon et Deniker, ne publia rien dans le premier tome de *Vers et Prose* ; peut-être ses poèmes n'étaient-ils pas encore prêts. Paul Fort, qui cherchait à l'attirer, lui confia un peu d'administration et la publicité². Maurice Raynal, qui régalaît complaisamment ses amis poètes dans son pavillon de la rue de Rennes, convia Apollinaire à dîner le 20 avril ; Salmon, Cremnitz, Picasso, Manolo, Max et Jarry seraient de la fête. Le soir dit, il y avait du canard sauvage, « [e]t les convives mastiquaient à qui mieux mieux³ ». Les alcools valsaiient dans les verres, les têtes tournaient, les invités dérivaient ; Max voulait lire dans la main de Jarry, qui affirmait avoir toutes les lignes en double. Soudain, Jarry, revolver au poing, fit feu sur Manolo. Max, vautré dans l'escalier, émergea de sa léthargie : que s'était-il passé ? Jarry avait pris les amabilités de Manolo en mauvaise part, racontera Apollinaire en 1909 : deux femmes enceintes s'évanouirent⁴. Manolo déplut à Jarry, relatera-t-il plus sobrement en 1914 : trois dames enceintes s'évanouirent⁵. Manolo énerva tout simplement Jarry par son calme et sa sobriété, indiquera Raynal en 1933, tout en précisant : « [P]ersonne ne prêta attention à l'incident. Même, aucune dame ne s'évanouit⁶. » Jarry hurlait « À mort les bougres ! » ou « Dehors les bougres ! », se souviendra Max bien plus tard : « J'ai su le lendemain qu'il chassait Manolo ! Jarry n'aimait pas les incorrects⁷. » « Alfred Jarry feignit de tirer à balles sur le sculpteur catalan Manolo, dont le sauvage catholicisme ne lui paraissait pas de bon aloi », expliquera Salmon dans ses souvenirs : « Au moins fallut-il confisquer le corset de

1. C'est le sous-titre de la revue.

2. Fort à Apollinaire, 9 juin [1905] (BnF, département des Manuscrits). Selon Pierre Caiergues, Apollinaire assura le secrétariat administratif de la revue de janvier à mai 1906 (*Apollinaire journaliste*, *op. cit.*, n. 14, p. 190).

3. « Palais » (*Alcools*).

4. « Feu Alfred Jarry », *Les Marges*, novembre 1909 (*Pr 2*, p. 1041).

5. Note dans *Les Soirées de Paris*, n° 24, 15 mai 1914, p. 275.

6. « Coups de feu chez moi », *Le Minotaure*, n° 1, juin 1933, cité par P. Besnier, *Alfred Jarry*, *op. cit.*, p. 581.

7. Manuscrit de la *Chronique des temps héroïques* (Louis Broder, 1956), cité par H. Seckel, *op. cit.*, p. 50. « Bougre » au sens ancien de « sodomite ».

la maîtresse de maison et confectionner pour la pauvrette un révulsif¹. » Quant à Manolo, il résumera laconiquement : « La folie est souvent l'excuse de la connerie². » Jarry buvait alors de plus en plus et mangeait de moins en moins ; comme l'éther devenu son Léthé, l'alcool le faisait sortir de lui-même, l'incorporait au Père Ubu, le hissait dans les sphères où le lyrisme se confond avec la satire au point d'inverser les valeurs admises et les polarités du goût.

La soirée du 20 avril tourna court pour essaimer de bouche en plume durant tout un siècle. Aidé d'un autre invité, Apollinaire désarma Jarry et l'emmena : « Dans la rue, il me dit de la voix du Père Ubu : "N'est-ce pas que c'était beau comme littérature ? Mais j'ai oublié de payer les consommations³." » Pourquoi Jarry « éprouvait-il le besoin de se cacher et de se trahir à la fois ? [...] Pour vérifier que son masque tenait bien, sans doute⁴... » Deux jours plus tard, de passage à Paris entre Coudray et la Bretagne, il écrivit à Apollinaire :

Vous seriez aimable de me garder par devers vous le bull-dog que je vous ai prêté et de me le rendre à mon retour. [...]

Je pense que les émotions de cette soirée charentonesque n'ont pas fâcheusement impressionné la maîtresse de maison.⁵

« [S]ix mois après, il vint à Montmartre nous réclamer le revolver que notre ami avait oublié de lui rendre⁶ », précisa Apollinaire dans *Les Marges* en 1909. On lui rendit le revolver « quelques jours plus tard », affirma-t-il dans *Les Soirées de Paris* du 15 mai 1914, le souvenir raccourcissant les distances temporelles. « C'est ce revolver qui devint le revolver de Picasso. Jarry le lui donna », déclara Max dans sa *Chronique des temps héroïques*⁷. Picasso avait donc raccompagné Jarry ce soir-là et ce fut sans doute leur unique rencontre⁸. Quant au revolver ? Fut-il gardé, fut-il rendu ? Picasso n'en possédait-il pas un, lui aussi ? De rumeurs de comptoirs en propos d'ateliers, les histoires d'armes à feu ne manquaient pas : Casagemas se suicidant devant Picasso le 17 février 1901 à Barcelone ; Jarry sortant quatre pistolets d'arçon dans un café de la rive gauche pour viser la pipe de Salmon comme à la fête foraine⁹ ; Picasso tirant dans la nuit devant

1. SSF, p. 166.

2. S. d., cité par P. Besnier, *op. cit.*

3. « Feu Alfred Jarry », art. cité, *Pr 2*, p. 1041. Variante de la citation dans la note des *Soirées de Paris* du 15 mai 1914 (p. 275) : « N'est-ce pas que c'était bien, comme littérature. Seulement, j'ai oublié de payer les consommations. »

4. Le narrateur à propos du Surmâle (A. Jarry, *Le Surmâle*, 1902, fin du chapitre II).

5. Jarry à Apollinaire, 22 avril 1905, *Les Soirées de Paris*, *ibid.*

6. « Feu Alfred Jarry », art. cité. On ignore qui avait conservé le revolver.

7. Voir n. 7, p. 184.

8. Salmon affirme que Picasso était absent quand Apollinaire emmena Jarry au Bateau-Lavoir. La chronique de la soirée Raynal demeure, à l'heure actuelle, la seule trace tangible de la rencontre entre Jarry et Picasso.

9. Anecdote racontée dans *L'Intransigeant* vers 1906, que Salmon rapporte afin d'en dénoncer les affabulations : cette fois-là, Jarry n'avait qu'un pistolet, vide... (SSF, p. 166).

le Lapin Agile ou menaçant Berthe Weill ; Jarry couchant le poète Lucien Bercail en joue, dans *Les Faux-Monnayeurs* de Gide en 1925... De Villon le voleur à Verlaine blessé par Rimbaud, tout un cortège de poètes proscrits et d'artistes maudits avaient vécu des vies violentes qui fascinaient Apollinaire et ses amis ; la bohème était bagarreuse, dure au mal, fréquentait les mauvais garçons, fuyait les tours d'ivoire pour habiter la rue. Elle se racontait sa propre geste, se mettait en scène. Ainsi s'inventaient ses artistes et ses poètes, qui supprimaient les frontières entre l'art et la vie, plutôt que de copier la vie falote et corsetée au moyen de vieilles ficelles réalistes. Jarry était « homme de lettres comme on l'est rarement¹ » ; c'est pourquoi Salmon, Apollinaire, Raynal et Creminitz l'admiraien, le lisaien, lui pardonnaient tout, et ne se lassaient pas de l'imiter contrefaisant le Père Ubu.

— On fait Degas ?

— Qui fait Degas, aujourd'hui ?

Au Bateau-Lavoir, un membre de la bande « faisait Degas, illustre bougon, visitant Pablo et le jugeant² ». Le vieux peintre était connu pour ses « mots » redoutables, délices des gazettes³. On faisait aussi Puvis de Chavannes, Bonnat, Bouguereau, Courbet, ou même Baudelaire préparant un Salon. Picasso en entendait de belles : « Encore trop Lautrec ! » le narguait-on en lui rappelant ses débuts. Les amis pleuraient de rire et ne se lassaient pas ; ils ne finiraient jamais comme les vieux fantômes d'académie, ils étaient jeunes, vigoureux, ambitieux, avaient des vers à écrire, du métal à dompter, des formes à créer. Le peintre feignait de se fâcher et ripostait d'un trait de plume ou de crayon. Sur l'une de ses innombrables caricatures, Salmon ramasse sa carcasse anguleuse dans la pose des pantins ou des animaux familiers, un méchant rictus figé sur son profil au menton prognathe⁴ ; sur cette autre, Delormel flotte, l'air lunaire, avec une tête d'andouille à col empesé⁵ ; sur la troisième, Apollinaire Rex adorne son cou massif d'un papillon et son crâne d'une couronne ubuesque. Le poète est la cible préférée du dessinateur : le voici fumant, la pipe ou le fume-cigarette planté dans la face piriforme, le poil ras, la moustache en brosse ; en habit d'académicien, pipe derrière l'oreille, s'apprêtant à lire un grand discours ; débraillé, s'adonnant au plaisir solitaire la bouteille à portée de main⁶...

L'art est génésique. Picasso dessinait des corps perdus de volupté, Apollinaire enflait de maints détails les copulations glanées dans

1. *Pr 2*, p. 1042.

2. *SSF*, p. 595.

3. Léautaud en rapporte quelques-uns, fort savoureux, glanés dans le *Chroniqueur de Paris* (*Journal littéraire*, *op. cit.*, p. 605).

4. Portrait-chARGE à la plume (1905) reproduit dans H. Seckel, *op. cit.*, p. 35. Voir également Fort, Delormel et Salmon dans le cahier hors texte, n° 13.

5. Caricature en marge d'un dessin d'Arlequin à l'encre de Chine (1905), encadrée de deux caricatures d'Apollinaire, reproduit dans *Apollinaire, portraits*, dessins et notices réunis par A.-M. Conas et M. Touret, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 1996, p. 83.

6. Caricatures de 1905 (*ibid.*, p. 85, 91 et 93). Voir aussi cahier hors texte, n° 19.

Sade ou dans Mirabeau, les saillies de Max se faufilaient entre ses phrases, les filles et les modèles gloussaient en se tapant les cuisses.

Entrent la d'Escarène, la d'Épernay et Ninetta avec deux soupeurs. La d'Escarène et la d'Épernay sont en robes de bal, très élégantes, très bijoutées, très décolletées et en dominos. Ninetta, elle, est en arlequine rose et noire. Les deux hommes sont en habit et ils ont jeté sur leurs épaules des dominos noirs. [...]

Le premier acte se passe à Nice, une nuit de dimanche gras. Dans la petite salle du Grand-Guignol, rue Chaptal, les spectatrices se pressent contre leur voisin ; elles vont avoir peur, elles le savent, elles sont venues pour ça. Soudain, la porte s'entrouvre, un clown s'adresse à la d'Escarène sur un ton grossier et boulevardier :

[...] tu ferais mieux de payer ta note de l'Hôtel de Paris, au lieu de venir faire la petite bouche à Nice. On pave pour toi à Monte-Carlo ; et ta culotte d'il y a dix jours, au trente et quarante, personne ne l'a encore payée ? Les temps sont durs mais tes nichons le sont moins !

Un peu plus tard, la d'Escarène se penche « *pour ramasser son étole*. *Tout à coup, elle jette un cri* ». La salle s'émeut, soupire, retient son souffle. Il y a quelqu'un sous le divan, un masque de verre sur le visage, ça pue l'éther :

Premier soupeur, *poussant un cri, le masque retiré*. — Ah !

La d'Escarène et la d'Épernay. — Quoi ?

Premier soupeur. — Voyez !

Deuxième soupeur. — Cette blessure là au cou ! ces caillots de sang !

La d'Escarène. — Ah ! c'est horrible, c'est une assassinée !

Ninetta, *criant et allant ouvrir la porte*. — Au secours, une assassinée !

Acte II, à Paris, hôtel de l'Ouest, le mardi gras suivant : voici les deux dominos qui ont fait le coup ; l'un tue son complice puis étrangle un rat d'hôtel qui l'a surpris ; il file sans être inquiété : « *Le rideau tombe lentement*¹. »

La salle se rallume, on respire, on se regarde : une bourgeoise s'évente nerveusement, une grisette revient à elle, un monsieur endimanché s'éponge la face, son voisin le lorgne crânement en poussant du coude un camarade. Que leur réserve la pièce suivante ? Hallu-

1. Jean Lorrain, Gustave Coquiot, *Hôtel de l'Ouest... Chambre 22...*, drame en deux actes représenté pour la première fois au Grand-Guignol le 28 mai 1904, et fréquemment repris (voir le texte dans *Le Grand-Guignol. Le Théâtre des peurs de la Belle Époque*, édition d'Agnès Pierron, Robert Laffont, « Bouquins », 1995, p. 68 sq.). Picasso connaissait Coquiot, dont il avait peint le portrait en 1901. L'homme de lettres, qui publiait sa pièce chez Ollendorf, demanda au peintre d'en réaliser la couverture, mais le projet en resta au stade de la maquette. Il existe de même un projet d'affiche pour la pièce de Lorrain et Coquiot *Sainte Roulette*, jouée en octobre 1904 au théâtre Molière (voir H. Seckel, *op. cit.*, p. 32, et J. Richardson, *op. cit.*, p. 300).

cinations, mort lente, décapitation, torture, éventration, démence, ingrédients d'une horrible volupté assénés à coups de trucages et de carmin liquide, secouent le spectateur avide d'émotions fortes, qui se détend grâce à l'alternance des comédies et des drames. Apollinaire et ses amis goûtent ce passage incessant du rire à l'épouvante, ces excès sans états d'âme, ces dénouements sans justice ni moralité qui leur jettent à la face la souffrance et la turpitude, ces effets de théâtre voués à l'outrance et ce public populaire insoucieux de vraisemblance. Au théâtre Montmartre, place Dancourt, à deux pas du Bateau-Lavoir, drames et mélodrames encouragent le mépris du réalisme et de la mesure ; comme dans les cabarets, les music-halls et les caf'conc', l'atmosphère est moite, insolente, la voix libre et le verbe haut.

Sur la rive gauche, *La Plume* agonisait ; au début de 1905, son nouveau commanditaire, Alfred Trortot, l'avait fait fusionner avec *L'Europe artiste*, qu'il dirigeait depuis juin 1904, mais il cherchait surtout à s'en débarrasser. Dans les bureaux de la revue, l'air était lourd. À la fin d'avril ou au début de mai 1905, Apollinaire entendit Trortot déclarer qu'il ferait cesser la publication sous peu. Il s'alarmea : que deviendrait son grand article sur Picasso ? Il l'avait soustrait au *Mercure*, où il fallait attendre, contre la promesse d'une publication rapide dans *La Plume*¹. À son grand soulagement, le numéro 372 parut le 15 mai et, avec lui, « Les Jeunes. Picasso, peintre », illustré d'une reproduction des *Saltimbanques au chien*. Moins encore que dans le court hommage de *La Revue immoraliste*, Apollinaire n'y joue le juge ou le scoliaste ; célébrant celui dont le trait « fuit, change et pénètre », sa plume lyrique épouse l'émotion plastique, communie avec l'art du peintre, enfante des images vivantes. « Si nous savions, tous les dieux s'éveilleraient », écrit-il devant les mères au corps angélique dont le regard tremble, les hermaphrodites rosis par « la force et la durée des passions », toutes ces « images humaines qui flott[ent] dans l'azur de nos mémoires et qui participent de la divinité pour damner les métaphysiciens ». Les lecteurs de *La Plume* ne pouvaient plus ignorer le peintre divin dont l'« insistance dans la poursuite de la beauté a[vait] tout changé [...] dans l'Art² ».

1. C'est ce que raconte Apollinaire à Karl Boës dans sa lettre du 25 octobre 1905 (*EC IV*, p. 713-714) ; mais il se trompe en datant l'épisode du mois de juin alors qu'il affirme dans le même temps s'être rendu à *La Plume* pour corriger les épreuves de son article sur Picasso, publié dans la livraison du 15 mai. Directeur de *L'Europe artiste*, Canudo, qui tient la rubrique des « Lettres italiennes » au *Mercure* depuis 1904, a pris ses nouvelles fonctions à *La Plume* au moment de la fusion entre les deux revues, en février 1905. Voir ses trois lettres à Apollinaire du début de mai, du 8 et du 13 mai 1905 (R. Canudo, *Lettres..., op. cit.*, p. 47-50).

2. *Pr 2*, p. 19-22.

Frontières

L'été vint, dispersant les amis. Dans la seconde quinzaine de juin, Picasso partit pour Schoorl, près d'Alkmaar, à l'invitation d'un journaliste hollandais, Tom Schilperoort, rencontré à Montmartre¹. Matisse était à Collioure depuis le 16 mai ; invité à le rejoindre, Derain quitta Chatou le 5 juillet avec l'assentiment de ses parents, que le maître avait su flétrir. Vlaminck, resté chez lui faute d'argent, consolé par le cyclisme et la peinture, recevait de son ami des lettres lumineuses et exaltées. Le 11 juin, Apollinaire se rendit à Liège. Il rentra en passant par Fumay le 14 et Charleville le 15. À chaque étape, il adressa une carte postale à sa mère, sans un mot, sans une signature, comme s'il s'agissait d'attester sa présence en ces lieux tout en brouillant les pistes. Qu'allait faire Wilhelm en Belgique ? Seuls le savaient Weil et les Kostrowitzky.

À son retour, Apollinaire passa rue Campagne-Première où Poullain, désirant achever son portrait, lui réclamait huit séances de pose². On sait que le peintre termina son œuvre à l'aide de photographies probablement prises à cette époque : sur l'une d'elles, le poète a les yeux baissés sur un livre, les doigts maculés d'encre ; sur l'autre, c'est un regard de buveur de lune, perdu de rêve, de guetteur dont l'air triste et pensif fait songer à la femme de l'arlequin peinte par Picasso³. Vlaminck aussi sut saisir ce regard vague et pénétrant, que Max Jacob rendait noir et grave dans ses propres dessins⁴. Un poète en équilibre instable, un éternel forain suspendu entre ciel et terre, dont le visage « extrêmement mobile paraissait tour à tour plein de joie ou d'inquiétude⁵ », d'ombres et de lumières. Pour sa fête, le 23 juillet 1905, Max et Picasso envoyèrent à leur ami une carte postale ornée de deux bouquets et d'une colombe voyageuse prenant son envol sur une mer céruleenne ; au loin flotte un navire sous un soleil splendide frappé de ces mots : « Sainte Apollinaire⁶ ».

1. Apollinaire logea probablement au Bateau-Lavoir en l'absence de son ami. Picasso envoya d'Alkmaar une carte postale illustrée par ses soins et adressée à : « Monsieur Guillaume Apollinaire / Chez — Picasso — 13, rue Ravignan / Paris / France » (transcription et fac-similé dans CA, p. 123-125).

2. Poullain à Apollinaire [17 juin 1905] (CA, p. 133). Poullain savait probablement déjà qu'il serait obligé de rentrer en Normandie et craignait de manquer de temps. Il avait exécuté un portrait de son ami en 1904.

3. Portraits photographiques d'Apollinaire par Poullain (voir *Apollinaire. La Poésie perpétuelle*, p. 29 et p. 10). Picasso, *Arlequin et sa compagne (Les deux saltimbanques)*, 1901, huile sur toile (voir par exemple Marie-Laure Bernadac et Paule Du Bouchet, *Picasso. Le Sage et le fou*, Gallimard, « Découvertes », 1986, p. 38). En 1905, Picasso dessina une caricature montrant le poète soucieux, les sourcils froncés, la bouche crispée sur le fume-cigarette (*Apollinaire, portraits*, op. cit., p. 77).

4. Vlaminck, *Portrait de Guillaume Apollinaire*, huile sur toile, reproduit dans *Vlaminck. Un instinct fauve*, sous la dir. de Maïthé Vallès-Bled, Skira, 2008, p. 28 (dans ce catalogue, la toile est datée 1903-1904 ; les deux hommes s'étant rencontrés à l'automne 1904, la toile est nécessairement postérieure à cette date). Voir également les dessins de Max Jacob dans *Apollinaire, portraits*, op. cit., p. 32-37.

5. C'est ainsi que « Le Poète assassiné » décrit Croniamantal (*Pr 1*, p. 254).

6. Reproduit dans PA, p. 33. Picasso s'exprimait mal en français.

À la mi-juillet, le poète retourna en Belgique avec Albert. Le 14, ils envoyèrent deux cartes à leur mère, l'une muette, l'autre agrémentée de quelques banalités ; ils firent de même à Anvers le 15. Comment ne pas prêter un sens caché à leurs phrases ? « Excellente journée. [...] Wilhelm trouve tout très bien. Nous serons demain à Liège. / Je pense que tu es contente. » Le 16, Wilhelm adressa à Olga deux cartes revêtues de sa seule signature ; il recommença le 17 en inscrivant la date du 16¹. Ce séjour avait sûrement les mêmes buts que celui de juin ; on en saura bientôt davantage grâce aux traces laissées par un nouveau voyage, fait en août 1906. À Paris, Max reçut une carte postale postée de Bruxelles le 14 juillet, conjointement signée par Apollinaire et Géry Pieret. Au début de l'année, le *Guide du rentier* avait renvoyé Pieret, qui voulait faire chanter le directeur Blas ; il était alors retourné en Belgique, où il avait fait de la prison pour vol² :

Mons, le 3 mars 1905

Mon bien cher Kostro

Je sors de prison pour rentrer au régiment. Je me suis si brillamment défendu devant le conseil de guerre que je n'ai été frappé que du minimum de la peine : 14 jours de prison militaire. — « Messieurs, ai-je dit aux jurés, vous avez affaire à un artiste et l'art excuse tout ! » — Est-ce que ce coquin de Blas n'est pas encore en prison ? Présente-lui l'expression de tout mon mépris — Écris-moi quelques mots à Tournai, 1^{er} chasseurs à cheval et crois à mes sentiments bien amitieux [sic].

Géry³

Que faisait Géry à Bruxelles en juillet 1905 ? Sa rencontre avec Apollinaire était-elle purement amicale ? Géry avait-il affaire avec la mystérieuse mission de Wilhelm en Belgique ? Le 21 septembre, le poète publia dans *Le Journal de Salonique* une note datée du 10 août à propos de l'Exposition universelle de Liège, inaugurée en avril. Sans insister jamais sur sa présence en ces lieux, il rendit justice au modern style né dans la ville ; quant au groupe sculpté *Le Faune mordu* de Jef Lambeaux, qui choquait tant les prudes et les bigots, il était surtout navrant de médiocrité plastique⁴.

Ce voyage dura quelques jours à peine. À son retour, Apollinaire invita Jarry à passer le dimanche au Vésinet : « Je ne suis jamais à Paris », lui répondit ce dernier le 28 juillet. Il était requis par l'érection d'« une tour horrifique au bord de la Seine » ou, plus exactement, d'une baraque en planches baptisée Tripode, située non loin de la villa des Vallette, aux Bas-Vignons vers Corbeil, un vieux rêve. « J'ai toujours votre petit livre : *Histoire du Prince Croqu'étron et de*

1. CFM, p. 75-78.

2. Voir Jacqueline Stallano, « Une relation encombrante : Géry Pieret », *Amis européens d'Apollinaire*, sous la dir. de Michel Décaudin, Presses de la Sorbonne Nouvelle, 1995, p. 12.

3. Pieret à Apollinaire, 3 mars 1905 (BnF, département des Manuscrits).

4. Pr 2, p. 79-80.

la princesse Foirette », lui rappela-t-il en post-scriptum¹ ; la scatalogie était du goût des deux hommes.

Apollinaire passa sa journée du 5 août à La Ferté-sous-Jouarre avec Mollet, dont le beau-frère, le poète Henry Vernot, tenait la fabrique familiale de meules à moulins. Rien de remarquable ne se produisit au cours des semaines suivantes. À la fin du mois d'août ou au début de septembre, il partit en Hollande. De son passage à Amsterdam, il reste l'adresse de l'hôtel Oldenwelt, 100 Nivendijk, la trace d'une visite à Tom Schilperoort², et ces réminiscences de « Zone » :

Te voici à Amsterdam avec une jeune fille que tu trouves belle et qui est laide
 Elle doit se marier avec un étudiant de Leyde
 On y loue des chambres en latin Cubicula locanda
 Je m'en souviens j'y ai passé trois jours et autant à Gouda³

De son passage à Sluis, on connaît une bribe de phrase adressée par Olga à son fils, hôtel Hof van Brussel, en septembre : « Je te souhaite de passer de bonnes vacances⁴ », et peut-être les souvenirs d'une visite à Gustave Kahn, par un soir d'orage⁵.

À son retour, courant septembre, Apollinaire entra comme employé à la Banque Chateauneuf et Poitevin, 58, rue de la Chaussée-d'Antin, probablement grâce au poète et dramaturge Auguste Achaume ; il se lia sans tarder avec son collègue René Prath, un Tourangeau qui faisait des illustrations au *Gil Blas* et des natures mortes pleines de truculence que le poète trouvait trop brutales, comparées aux œuvres charmantes de Poullain⁶. Le peintre normand s'apprêtait à retourner à Cherbourg ; il avait achevé son droit sans s'en apercevoir. Après leur première exposition au dernier Salon des indépendants, Derain et Vlaminck préparaient le Salon d'automne. En octobre, les éditions Vers et Prose publièrent le premier recueil de Salmon, *Poèmes*, illustré d'un portrait à la plume par Picasso. Salmon en dédicaça un exemplaire « à Guillaume Apollinaire à l'ami parfait au cher Poète de tout cœur⁷ » et offrit à son ami un tiré à part de la gravure de Picasso pour enrichir sa collection naissante⁸. On tint bientôt Salmon pour

1. Lettre reproduite dans le numéro 23 des *Soirées de Paris*, 15 avril 1914, p. 214. Apollinaire invita probablement Jarry pour le dimanche 23 juillet ; il rentra donc de Belgique aux alentours du 18 juillet.

2. « Bernouard est un petit sot qui a osé publier une plaquette : *Roses sous la pluie* que je n'ai vue qu'à Amsterdam chez ce sot de Tom Schilperoort » (note du 19 avril 1907, II, p. 145). La visite peut aussi bien avoir eu lieu en août 1906 (voir la note suivante).

3. Il peut également s'agir du second voyage hollandais d'août 1906, ou encore d'une superposition d'images liées aux deux séjours, enrichie d'invention poétique (on n'a, par exemple, aucune trace d'un passage à Gouda).

4. *CFM*, p. 78.

5. Sur la date de cette visite, voir *infra*, n. 2, p. 255.

6. Apollinaire à Poullain, 26 décembre 1905 (CA, p. 136).

7. *BGA I*, p. 142.

8. C'est Apollinaire qui demanda la gravure afin d'en truffer son exemplaire (lettre à Salmon d'octobre 1905, *ŒC IV*, p. 724).

le poète le plus prometteur de sa génération : Maurice Barrès l'encouragea personnellement et, dans le *Mercure de France* du 1^{er} mars 1906, Pierre Quillard salua son monde polychrome, plein de nègres, de moujiks et de tziganes, où les spectacles de la vie moderne forment une féerie nouvelle, librement rythmée, qui se souvient de Baudelaire, Laforgue, Verlaine, Shakespeare et Nerval.

Apollinaire ne faisait paraître aucun livre ; depuis les « Propos mensuels » de *La Revue immoraliste*, il n'avait signé qu'une mince poignée d'articles. En mai 1905, dans le journal féministe *Les Droits de la femme*, il avait publié une diatribe antigermanique violemment mysogyne intitulée « L'Allemande ». Pourquoi le journaliste, présenté par la rédaction comme « le célèbre écrivain anti-féministe », s'était-il offert en pâture aux lectrices du bimensuel¹ ? Il fallait qu'il fût plein de rancune et de tristesse. Le 5 octobre 1905, dans l'hebdomadaire socialiste *La Vie de Paris*, il traita fort sérieusement des « Ordres de chevalerie du Saint-Siège », un papier qui tire à la ligne et dont la procession de détails ne manque pas d'ironie à l'égard du protocole pontifical, désuet et vétilleux². Dans le numéro 7 d'*Albania*, il parla d'« Une prophétie contemporaine » prévoyant l'élévation de l'Albanie au rang d'État indépendant ; il en profita pour revenir sur la question des alliances européennes et sur les risques d'une guerre franco-allemande ranimés par le coup de Tanger à la fin de mars 1905³.

Dans l'imagination du poète, Annie allait se métamorphosant ; elle se mêlait à tout un cortège de femmes cruelles, affleurait dans les figures légendaires ou les simples silhouettes, perdait de sa substance personnelle pour incarner la fatalité de l'amour humain :

Venez tous avec moi, là-bas sous les quinconces.
Ne pleure pas, ô joli fou du roi ;
Prends cette tête au lieu de ta marotte et danse.
N'y touchez pas, ma mère ; son front est déjà froid⁴.

Apollinaire malmenait Salomé, enviait la réconciliation des époux royaux Sakountala et Dushmanta⁵, rêvait à Pénélope, la plus sage des femmes, et au bonheur d'Ulysse rentré dans sa patrie :

1. *Pr 3*, p. 381-384 et p. 1244.

2. *Pr 3*, p. 385-390 et p. 1245. On se demande si l'article intéressa les lecteurs de ce journal qui se voulait plaisant et comptait Willy parmi ses collaborateurs.

3. *Pr 3*, p. 368-372. Le 28 mars 1905, l'empereur Guillaume II, qui faisait une croisière en Méditerranée, débarqua à Tanger sur l'insistance de son chancelier von Bülow, fit des déclarations en faveur de l'indépendance du Maroc et réclama une conférence internationale. Il s'ensuivit une crise franco-allemande et la démission du ministre français des Affaires étrangères, Delcassé. Contrecarrant la stratégie allemande, la conférence d'Algésiras de janvier 1906 réaffirma conjointement la prépondérance de la France et l'indépendance du Maroc.

4. « Salomé », version ponctuée parue dans le tome IV de *Vers et Prose*, déc. 1905 — janvier-février 1906 (cf. la version d'*Alcools*).

5. Apollinaire envoya à Picasso un poème intitulé « Sakountala » en 1905 (voir *PA*, p. 186-187). Le thème était à l'époque très en vogue.

Qu'il fut heureux quand il revint
 De voyage le sage Ulysse
 Sa femme
 Près d'un tapis de haute lisse
 Et de lui son chien se souvint

 Le sage roi de Sakontale
 Las de vaincre fut très joyeux
 Lorsqu'il la retrouva plus pâle
 Des larmes d'amour dans les yeux
 Caressant sa gazelle mâle

 Et Thomas de Quincey buvant
 L'opium poison doux et chaste¹

Adieu Landor Road, pauvre paradis aux serments illusoires :

Les vents de l'Océan en soufflant leurs menaces
 Laissaient en ses cheveux de longs baisers mouillés.
 Des émigrants tendaient, vers le port, leurs mains lasses
 Et d'autres, en pleurant, s'étaient agenouillés².

Quand finiraient l'errance et le regret ?

Pantin ballotté par la sphère de Fortune, le poète cherchait dans le flux des rythmes et des images la formule de sa gravité. Comme le clown en haillons comiques ou l'arlequin aux damiers bariolés, il voyait sa vie « barrée par les nuits³ ». Sous les chapiteaux suant le musc et l'effort, il scrutait le secret de l'équilibre et de l'apesanteur : la boule obéissant à l'acrobate, les pieds prestes du funambule, le corps céleste de la trapéziste, les entrechats de l'écuyère, la mêlée des lutteurs lourds et prompts. La chair vive et légère y dansait dans la lumière pailletée de poussière. Après le spectacle, Apollinaire, Picasso et leurs amis s'attardaient près des roulettes ; à la lueur blême des quinques, le maquillage suintait sur les maillots ternis, les gestes devenaient familiers et dérisoires, mais la maigreur était pleine de vie fragile et nerveuse, et la grâce de la piste nimbait encore les acrobates, qui évoluaient tels les anges et les songes. Au Bateau-Lavoir, Picasso peuplait ses nuits de ballerines gracieuses, d'arlequins ambigus, de pitres en bonnet pointu, de toute une enfance sans parole : c'était « un nouveau-né qui met[tait] de l'ordre dans l'univers pour son usage personnel », un « nouvel homme » qui faisait du monde « sa nouvelle représentation⁴ ».

1. Brouillon s. d. dans le *Carnet thérapeutique Wellcome 1906* ; les deux derniers vers prennent place dans « Cors de chasse », le reste, avec des variantes, dans « La Chanson du mal-aimé » (BnF, département des Manuscrits, f. 87).

2. « L'Émigrant de Landor Road », version ponctuée parue dans le tome IV de *Vers et Prose*, décembre 1905 — janvier-février 1906 (cf. la version d'*Alcools*).

3. « La Tzigane » (*Alcools*).

4. *Pr* 2, p. 24.

Des mots naît la vie quand ils sont inventés par un poète. Alors que Picasso donnait à son ami le dessin d'un bouffon élévant un nourrisson comme une offrande, Apollinaire lui adressait une carte postale toute bleue, contenant deux poèmes traversés d'êtres transitoires :

Dans la plaine aux calmes jardins,
Où s'éloignent les baladins,
Devant l'huis des auberges grises
Et les villages sans église,

Les plus petits s'en vont devant,
Les autres suivent en rêvant. [...]

L'ours et le singe animaux sages,
Quêtent des sous sur leur passage¹.

Quand le peintre plaçait sa famille de saltimbanques aux confins du rêve et de la réalité, le poète saisissait ses baladins dans les instants où le spectacle et la vie se confondent :

Ayant la forêt pour décor,
Sur l'herbe où le jour s'esténue,
L'arlequine s'est mise nue
Et dans l'étang mire son corps.

Sur les tréteaux, l'arlequin blème
Salut d'abord les spectateurs :
Des sorciers venus de Bohème,
Avec des fées des enchanteurs. [...]²

Leurs saltimbanques ne sont pas des histrions piteux livrés à la risée ou à l'admiration du public dans leur décor de toile peinte, ni des images romantiques de la condition de l'artiste ravalé au rang du bonimenteur ou du phénomène de foire³. Ils se ressouviennent de leur nature stellaire, « célébrent des rites muets avec une agilité difficile », appartiennent à un monde païen ignorant le péché et le salut : la puissance divine de leur créateur les engendre, « le spectateur doit être pieux⁴ ».

Le troisième Salon d'automne, inauguré le 17 octobre 1905, célébra Renoir, Ingres et Manet ; oubliées les querelles de 1874, l'impressions

1. « Les Saltimbanques », envoyé à Picasso et daté du mercredi 1^{er} novembre 1905, remanié et publié dans *Alcools* sous le titre « Saltimbanques » (PA, p. 35).

2. « Spectacle », sur la même carte postale ; une version remaniée du poème, réintitulé « Crémusule », paraîtra, dédié à Marie Laurencin, dans *Alcools* en 1913 (*ibid.*).

3. Voir Jean Clair, « Parade et palingénésie. Du cirque chez Picasso et quelques autres », *La Grande Parade. Portrait de l'artiste en clown*, Paris-Ottawa, Gallimard-musée des Beaux-Arts du Canada, 2004, et Jean Starobinski, *Portrait de l'artiste en saltimbanque* [1970], Gallimard, « Art et artistes », 2004.

4. Apollinaire sur Picasso dans *La Plume* du 15 mai 1905 (Pr 2, p. 21-22).

sionnisme était communément admis, admiré, et ses héritiers, Vuillard et Bonnard, encensés. Les amateurs en seraient volontiers restés là si, parmi les 1 625 œuvres exposées au Grand Palais, plusieurs n'imposaient leur radicale nouveauté. La salle VII, réunissant les Matisse, Camoin, Manguin, Marquet, Vlaminck et Derain, attira toutes les attentions : l'explosion des couleurs libérées du sujet et le farouche défi lancé aux habitudes du regard susciterent de violentes émotions. Débauche, puérilité, improvisation, hallucination, débilité, décadence, anarchie, conclurent plusieurs journaux. « Est-ce de l'art ? [...] Est-ce une plaisanterie ? », s'indigna *L'Intransigeant*. « L'art n'habite pas les extrêmes ; c'est une chose tempérée. [...] Par la raison [...] ! Mais pas la raison raisonnable... », déclara Gide dans la *Gazette des Beaux-Arts*. Maurice Denis, perplexe et mesuré, regretta que Matisse fût dénué de naturel dans sa recherche de l'absolu. Mais l'audace avait ses défenseurs : dans *La Chronique des arts et de la curiosité*, Roger-Marx salua « la sensation de vie intense et [...] les recherches actives dirigées en tous sens » ; le jeune peintre normand Georges Braque, Parisien de fraîche date, sentit la grande santé dispensée par la peinture de Matisse et de Derain. Défiant les critiques, un collectionneur américain, Leo Stein, encouragé par sa soeur Gertrude, acheta la toile la plus décriée du Salon, *La Femme au chapeau* de Matisse, dont l'envoi courageux connaissait « le sort d'une vierge chrétienne livrée aux fauves du cirque¹ ». Apollinaire, hélas, ne publia rien au sujet du Salon, car il était alors dépourvu de tribune. Le visita-t-il ? Ni ses papiers personnels, ni sa correspondance ne le disent, mais il ne pouvait ignorer ce qui s'y passait. Favorable à ses amis par le cœur et l'esprit, il saisirait bientôt l'occasion de défendre cet art qui visait bien plus que l'invention d'un style : la modification du regard².

On crut bon de baptiser ce groupe de peintres qui n'avaient pas même songé à se donner un nom, et qui, sans manifeste, sans théorie, sans goût du scandale, montraient ensemble le fruit de leurs travaux personnels ; ils étaient mus par l'amitié, des admirations et des valeurs communes, et croyaient en l'acte pur de peindre. Ils regardaient dans la même direction. La présence, au centre de cette salle outrancière, aveuglante, de deux sculptures candides d'Albert Marque, un torse d'enfant et un buste de marbre, frappa le critique du *Gil Blas*, Louis Vauxcelles, et lui souffla ce mot : « [C]est Donatello chez les fauves³. » L'étiquette était collée : ces peintres furent nommés fauves et leur mouvement fauvisme. Mais dans la salle VII rebaptisée « cage aux fauves », qui des peintres ou des railleurs étaient les plus féroces ?

1. Louis Vauxcelles, « Le Salon d'automne », supplément au *Gil Blas*, 17 octobre 1905. Voir la revue de presse du Salon, in Rémy Labrusse et Jacqueline Munck, *Matisse-Derain. La Vérité du fauvisme*, Hazan, 2005, p. 242-246.

2. R. Labrusse, « Matisse-Derain : soixante et une propositions pour l'histoire d'une rencontre », in *ibid.*, p. 154.

3. L. Vauxcelles, art. cité.

Exilé à Valognes où il faisait l'avocat, Poullain recevait des nouvelles parisiennes par Apollinaire, qui se proposait de lui vendre des toiles et lui prodiguait des conseils : « Je suis heureux que tu travailles ton dessin », lui écrivit-il dans les derniers jours de 1905. « Fais surtout de l'anatomie avec modèle. Pour être maître il faut y être maître. » Et lui suggérant de lui envoyer des essais d'eau-forte, « Je te dirai mon avis. Je détruirai s'il le faut », il lui donnait des nouvelles du Bateau-Lavoir, de Picasso qui passait le plus clair de son temps rue de Fleurus, chez Gertrude Stein, dont il avait entrepris le portrait, et de Max qui jalouxait Fernande et persiflait en la nommant « le lys dans la belle vallée¹ ». Apollinaire venait de publier plusieurs poèmes dans le tome IV de *Vers et Prose* de décembre 1905 : « L'Émigrant de Landor Road » et trois pièces rhénanes, « Mai », « Salomé » et « Les Cloches ». Plus d'un an avait passé depuis ses parutions du *Festin d'Ésope*, et près de deux ans depuis les vers publiés dans *La Plume*.

Au tournant de l'année 1906, le désir dramatique le reprit. Deux ans auparavant, Salmon et lui avaient commis deux comédies qu'un petit théâtre avait acceptées peu avant de fermer ses portes : *Omar ou les Délices de Becnadir*, facétie turque, et *La Température*, mari-vaudage frivole qui « aurait pu faire de l'Henri Becque acceptable » si les deux amis s'en étaient donné la peine² ; ils n'avaient pu les replacer nulle part. Ils décidèrent alors de tenter leur chance dans la revue, genre populaire qui leur semblait facile et peu contrariant : quelques couplets, de l'actualité, de la franche gaieté, un peu d'impertinence, et le tour était joué. En quinze jours, Apollinaire écrivit les deux premiers actes d'une pièce intitulée *Le Marchand d'anchois*, parce que le personnage principal était un marchand d'anchois norvégien, qui empruntait ses traits à Diriks et Hammer³. Salmon rédigea les dix tableaux du dernier acte mais, trouvant le titre décourageant, voulut le remplacer par *Mominette* et persuader son ami de mettre un bémol à sa grivoiserie ; il songeait surtout au couplet de Borghilde sur l'air de la *Marche des vieux beaux* :

J'nettoyais l'trou,
V'là qu'un jeun'fou,
Par-derrière me pinc' la taill'.
L'balai tombe au fond.
« Laissez mon jupon ! »
Au même instant j'ajout' : « Monsieur, aïe, aïe !

1. Apollinaire à Poullain, 26 décembre 1905 (*CA*, p. 136-137). Fernande Olivier, de son véritable patronyme Amélie Lang, avait été élevée par une parente nommée Mme Belvillé, nom qui était peut-être la francisation de Schönfeld (J. Richardson, *Vie de Picasso*, *op. cit.*, p. 310). En déformant le titre du roman de Balzac, Max transforme la relation de Picasso en amour impossible, et ironise sur l'honnêteté de Fernande.

2. *SSF*, p. 577.

3. *Pr 1*, p. 984-1007.

Ah ! comm' c'est bon !
 Monsieur, je fonds.
 N'sentez-vous pas l'balai dans l'trou [...]¹ »

Apollinaire supprima le rondeau à regret, et bien inutilement : L'Européen de la rue Biot refusa la pièce, adieu les droits d'auteur... Au printemps 1914, pour complaire à son ami Soffici, le poète, qui savait ne pas se prendre au sérieux, publia « Le Petit Balai » dans la revue futuriste florentine *Lacerba*, en compagnie d'autres caprices poétiques sous le titre général de « Quelconqueries² ». Dans un esprit cousin, les jeunes poètes du groupe *Littérature* réimprimèrent la série en 1920, avec une volonté d'impertinence qui fit grincer bien des dents.

Apollinaire partageait son temps entre le quartier de la Bourse, Montmartre, Montparnasse, le *Critérion* de Saint-Lazare et le *Crucifix* de la rue Daunou. Certains dimanches, ses meilleurs amis venaient déjeuner chez lui au Vésinet ; flanquée de ses chiens, l'altière Olga les recevait avec le soin jaloux d'une mère slave soucieuse des fréquentations de sa progéniture. À vingt-cinq ans, Wilhelm souffrait de cette dépendance qui faisait tant rire la bande à Picasso³ ; il rêvait d'une vie à lui mais les moyens manquaient : contrairement à ses amis peintres, il ne pouvait compter sur un mécène, un collectionneur ou un marchand avisé — Vollard, qui avait acheté plus de cent soixante œuvres à Derain en novembre 1905 et envoyé le peintre à Londres en mars 1906, était sur le point d'acquérir tout l'atelier de Vlaminck. Apollinaire projeta de louer l'appartement de Van Dongen, impasse Girardon⁴. Le peintre hollandais, installé à Paris depuis six ans, venait de prendre un atelier au Bateau-Lavoir, en face de chez Picasso ; après avoir connu la misère, déménagé des baraqués foraines et donné des illustrations aux journaux satiriques, il vivait mieux grâce à Vollard mais se sentait toujours bohème ; depuis 1904, il sortait avec la bande, au *Moulin de la Galette* et aux *Folies-Bergère* les jours d'opulence, au beuglant et au cirque Médrano quand l'argent était rare ; il aimait la lumière violente de la piste et la peau moite des écuyères aux cuisses écartées. La location ne se fit pas et le poète dut se résoudre à demeurer nomade. Salmon l'accueillait volontiers ; las d'assurer le secrétariat de *Vers et Prose*, il avait quitté la rue Boissonade pour emménager au 3, rue Soufflot. En provenance de Dunkerque ou de Cherbourg, Dupuy hissait à grand fracas sa cantine jusqu'au huitième étage, Salmon le faisait

1. *Pr 1*, p. 988, et *Po*, p. 668 et p. 1146-1148.

2. *Po*, p. 660 sq. « Fjord » et « Le Phoque » sont également issus du *Marchand d'ancheois*.

3. Le 6 décembre 1905, Picasso avait envoyé au poète une carte-letter avec ces mots : « Je ne te vois plus / tu es mort ? » ; au-dessous, une caricature montre Apollinaire dans le quartier de la Bourse, les bras chargés de livres, le chien de sa mère en laisse (CA, p. 126-127).

4. Note marginale d'Apollinaire sur son catalogue des Indépendants de 1906 (*BGA* 2, p. 134).

entrer à la lueur d'une méchante lampe à pétrole et, tandis qu'il réchauffait un repas frugal, le marin tirait de son bagage un bouquin défraîchi — Poe, Quincey, Coleridge — et déballait « son matériel : une pipe cantonaise nullement précieuse, une lampe en cuivre émaillée qui perdait son émail, avec le verre conique fendu, raccommodé avec des timbres postes, une aiguille d'argent, seule pièce noble de la collection¹ ». C'est ce que Dupuy appelait « la pipe d'arrivée », qu'une vieille tringle à rideau servirait à débourrer...

*Day after day, day after day ;
We stuck, ne breath ne motion,
As idle as a painted Ship
Upon a painted Ocean².*

Entre le 20 mars et le 30 avril, Apollinaire visita le Salon des indépendants en annotant précisément certains numéros de son catalogue ; il ne voulait pas seulement fixer ses idées et ses souvenirs, comme aux Indépendants de 1904, mais aussi procéder à la manière d'un critique d'art préparant un compte rendu³. Il ne plaça toutefois aucun article. La presse, prodigue en commentaires, prenait pour cible *Le Bonheur de vivre* de Matisse : les anciens admirateurs du peintre prononçaient des condamnations à la mesure de leur déception, dénonçant de conserver toute la peinture fauve, à peine assez bonne à berner les étrangers. Henri Rousseau, au moins, était plus amusant ; on attendait chaque année ses envois comme, au cirque, les enfants réclamaient Footit et Chocolat ; on ne comprenait pas bien pourquoi Signac et Seurat avaient encouragé cet ancien gabellou venu tardivement à la peinture⁴, mais enfin il était pittoresque. Cette année-là, il présentait trois portraits, une *Vue des bords de l'Oise*, et *La Liberté invitant les artistes à se rendre à la 22^e exposition de la Société des Artistes Indépendants*. En face de son nom, Apollinaire se contenta de noter « ami de Jarry⁵ » ; indifférence ou perplexité, il attendait que Jarry le conduisisse dans le lointain quartier de Plaisance visiter l'atelier de la rue Perrel. Mais en avril 1906, occupé par la traduction de *La Papesse Jeanne* et de fréquents séjours au Tripode, Jarry reporta la « mirifique expédition chez Rousseau ». En mai, sa

1. SSF, p. 347.

2. « Jour après jour encalminés / Ni voile ni vent de la journée / Nous avions l'air d'un Vaisseau peint / Sur une toile peinte d'Océan » (S. T. Coleridge, *The Rime of the ancient mariner / La Ballade du vieux marin*, édition bilingue, traduit par J. Darras, Gallimard, « Poésie », 2005, p. 42-45). En 1893, Jarry entreprit de traduire le poème en s'aidant de la traduction de Barbier (Hachette, 1877) ; il ne put la voir paraître mais s'en servit par fragments dans son œuvre. Dalize connaissait peut-être la traduction de Valery Larbaud (Vanier, 1901).

3. BGA 2, p. 129-134.

4. Rousseau exposa aux Indépendants à partir de 1886. Sur le soutien de Signac, Seurat, Gauguin et Puvis de Chavannes, voir Claire Frêches-Thory, « Des sarcasmes à la consécration : fortune critique », *Le Douanier Rousseau. Jungles à Paris*, RMN, 2006, p. 173.

5. BGA 2, p. 133.

santé était si compromise qu'il partit en toute hâte chez sa sœur à Laval : « Cette maladie sera sa mort ou sa vie », augura Max en juillet. « Alcoolique, il peut mourir ; convalescent, il peut revenir un magnifique et frais Jarry. Alors gare ! mais Jarry mort, la place d'Arlequin est à prendre¹. » Quand il se rendit enfin chez Rousseau dans les derniers mois de 1906, Apollinaire découvrit les débris calcinés d'un portrait de Jarry, présenté aux Indépendants de 1895 et dont il ne restait « que la tête très expressive² ». L'art du peintre le laissa insensible mais la simplicité du bonhomme le toucha.

Dans la seconde quinzaine d'avril, Picasso, qui refusait d'exposer aux Salons, reçut la visite inopinée d'Ambroise Vollard ; sous les yeux ébahis de Max et de Salmon, le marchand acheta une vingtaine de toiles qu'il fourra dans un fiacre. Le peintre, qui tenait son premier marchand d'importance, se trouvait soudainement riche de 2 000 francs : il décida de partir pour l'Espagne avec Fernande. Le 21 mai, les amis convergèrent vers le Bateau-Lavoir, les époux Princet, Junyent et Manolo, Max, en habit, cachant sa peine. « Alors entra vainqueur, Guillaume Apollinaire. » Mollet était absent, Salmon manquait aussi ; arrivèrent Soto, « dit le tombeau des vierges », et Ponscarme l'Hercule aux manières « lascives ».

Puis Max Jacob chanta des romances vieillottes
 Nous dit un monologue et dansa des gavottes.
 Et l'heure ayant sonné,
 Le chant du départ entonné
 Les mains pleines de palmes
 Et des larmes sur nos visages calmes
 Nous chargeâmes sur notre dos
 Vos vingt malles, si lourds fardeaux
 Et de la place Ravignan aux rives de la Seine
 Nous courûmes courbés et sans reprendre haleine³.

En gare d'Orléans, Picasso paya des cigares. Ses amis lui firent cent discours, Max se lamenta, on manqua se tromper de train.

Mais le train tout à coup redrevint électrique
 Et partit comme un pet vers le sol ibérique⁴...

La joyeuse compagnie s'égaya, Max partit se soûler « avec du vieux Burton » en compagnie d'Apollinaire et tous deux adressèrent le soir même une carte en vers à Picasso⁵.

De Barcelone, le peintre et sa compagne partirent pour Gósol, petit

1. Max à Picasso [7 juillet 1906] (H. Seckel, *Max Jacob et Picasso*, *op. cit.*, p. 49).

2. *Pr* 2, p. 627. La toile avait partiellement brûlé ; elle a aujourd'hui totalement disparu.

3. Apollinaire à Picasso, 29 mai 1906 (*PA*, p. 41-45).

4. *Ibid.*

5. Texte retroussé dans H. Seckel, *op. cit.*, p. 46.

village catalan très isolé où l'on parvenait à dos de mullet. À Montmartre, la vie n'avait plus tout à fait la même saveur. Max fuyait la compagnie et écrivait à son ami des lettres-fleuves qui charriaient ses plaintes et ses sarcasmes. Apollinaire, qui le trouvait « de plus en plus second Empire¹ », envoyait des missives pleines de fantaisie en Espagne. Moréas, Max et Willy encourageant chez lui le goût de l'épigramme et des bouts-rimés, il s'adonnait au mirliton en contant l'épopée héroï-comique de leur groupe d'amis. Il avait « liquidé » Yette, qui était bête et qui riait à tout bout de champ², enrichissait sa collection de cannes et assistait au ballet des allées et venues : Salmon séjournait chez ses parents à Chelles, Mahaut était revenu du Cotentin³ et Mollet de La Ferté, la barbe rasée. Chez un marchand de tableaux de la rue Laffitte, il avait retrouvé son vieux camarade monégasque Edmond Lempereur, peintre et dessinateur apprécié par Diriks, membre du Comité des indépendants, qui lui avait présenté Charles Morice⁴. En 1904, ce dernier avait, avec Jean Dolent et Eugène Carrière, fondé le Dîner des Quatorze afin d'offrir aux écrivains, aux artistes et aux amateurs de poésie des occasions de rencontre et de rapprochement ; l'initiative connaissait un grand succès. La réunion de juin 1906 célébra la génération du Chat Noir, qui avait connu ses plus belles heures dans les années 1880. Apollinaire s'y ennuya terriblement : le dessinateur Willette, décorateur du Moulin-Rouge et caricaturiste de *L'Assiette au beurre*, fit « un discours digne de sa connerie » ; on tira une tombola en faveur d'Émile Goudeau, le complice de Rodolphe Salis et fondateur des Hydropathes, qui languissait à l'hôpital ; en fin de soirée, Morice et Durio s'en allèrent ivres morts tels Don Quichotte et Sancho Pança⁵. Ce qui restait du vieux style montmartrois était beaucoup moins drôle que l'esprit moderne de la bande à Picasso.

À Montparnasse, les réunions de *Vers et Prose* manquaient parfois de sérénité. Un mardi soir, Ernest La Jeunesse se battit avec Paul Fort pour un motif obscur : « Les soucoupes volaient, les tables de marbres s'abattaient et quelques étrangers venus des antipodes aux Lilas pour y voir des poètes s'enfuirent effrayés guidés dans leur retraite par le prudent Moréas⁶. » Le boulevardier à la méchante langue n'avait pas son pareil pour alimenter dissensions et commérages : il avait dit à Vernot qu'Apollinaire était faux, Vernot s'était

1. Apollinaire à Picasso, 27 juin 1906 (*PA*, p. 55).

2. On ignore qui est cette femme qui sortit un temps avec Apollinaire. Son nom revient en décembre 1914 dans le poème « La Colombe poignardée et le jet d'eau » ; il se superpose à celui de Mariette, une des amours monégasques de Wilhelm.

3. Le peintre Henri Mahaut était un ami d'Edmond-Marie Poullain.

4. Apollinaire à Picasso, 12 juin 1906 (*PA*, p. 46-47). Poète et théoricien du symbolisme, Charles Morice était alors critique d'art au *Mercure de France*.

5. Apollinaire à Picasso, 27 juin 1906 (*PA*, p. 55).

6. *PA*, p. 55. Sur La Jeunesse, voir *Pr 3*, p. 27-33. Célèbre figure du monde littéraire parisien, chroniqueur à succès, excentrique et querelleur, La Jeunesse avait une langue et une plume redoutables.

empressé de le répéter à l'intéressé, qui se croyait haï mais tenu de rester courtois avec le « sinistre ténor » du petit monde des lettres¹. La paix et l'allégresse présidèrent à l'inverse au banquet Moréas organisé par *Vers et Prose* le 26 juillet 1906 : parmi les quarante-deux convives venus fêter la promotion du poète au grade d'officier de la Légion d'honneur, se trouvaient les Vallette, Apollinaire, Cremlitz, Cazals, Manolo, et Jarry, rentré de Laval dans la journée, passablement rétabli, sans fraîcheur ni magnificence, en sursis plus que guéri.

Moréas était un pilier des milieux littéraires². Enfant de la grande bourgeoisie athénienne, Ioánnis Papadhamandopoúlos avait fait un premier séjour à Paris à l'âge de vingt-trois ans, dans l'hiver 1878-1879, après avoir abandonné des études de droit commencées à Munich ; poète grec prometteur désirant devenir poète français, il se mit à fréquenter les Hydropathes et le Chat Noir, à gaspiller son bien et sa santé dans les plaisirs. Il s'installa définitivement dans la capitale en 1882 et, prenant le nom de Jehan Moréas, sut rapidement attirer l'attention, moins par la qualité de ses vers, dont l'inspiration sincère jonglait avec les manières de Baudelaire, de Verlaine et de Mallarmé, que par son personnage de dandy provocateur et vipérin. En 1886, la publication du « Manifeste du symbolisme » dans *Le Figaro* acheva de le lancer ; ses relations, son tempérament polémique, sa réputation de bretteur et son sens de l'air du temps firent le reste. Pour la génération d'Apollinaire, Moréas était le poète de la tragédie *Iphigénie* et du recueil des *Stances*, celui qui avait su tirer la poésie de l'ornière symboliste grâce à l'école romane et au retour à l'inspiration classique. Léautaud appréciait beaucoup l'homme mais déplorait les lieux communs du poète : « Rien n'y choque, n'y surprend, n'y déplaît : on est en pays de connaissance. Moréas serait un grand poète, oui, mais si Racine et Ronsard n'avaient existé³. » Gourmont en était d'accord mais le taisait.

Comme le faisait naguère son ami Verlaine, Moréas accueillait les jeunes poètes, le plus souvent à *La Closerie des Lilas*, bien avant que Paul Fort ne s'emparât des lieux ; on venait le consulter, lui montrer des vers, écouter les fameuses épigrammes qu'il improvisait selon l'humeur et le moment, comme ce soir d'hiver en l'honneur de la Norvégienne Anna Diriks, « qui n'en fut pas peu fière » :

Anna sur sa cavale écumante et fleurie
Passe dans l'air glacé comme une Valkyrie⁴.

Mais cet homme qui portait beau, honoré à Paris comme à Athènes, cachait sa misère et sa lassitude derrière sa moustache corbeau et

1. Note dans le *Carnet thérapeuthique Welcome 1906* (BnF, département des Manuscrits), f. 91.

2. Voir Robert Jouanny, *Jean Moréas écrivain français*, Minard, « Bibliothèque des Lettres modernes » n° 13, 1969.

3. Note du 21 novembre 1906 (*Journal littéraire*, op. cit., p. 327).

4. SSF, p. 226.

son monocle étincelant ; nul n'ignorait que l'œillet blanc de sa boutonnière, son faux col et ses poignets postiches dissimulaient la crasse et l'absence de linge, que son logis de la barrière d'Orléans était un pitoyable taudis, que l'alcool et la maladie le pourrissaient depuis longtemps. Son inspiration s'était tarie passé 1903, ses pièces *Ajax* et *Philoctète* languissaient, mais une fière dignité paraît sa solitude de grandeur et son amertume de nobles prestiges poétiques ; l'illumination des *Stances* l'auréolait. Apollinaire l'aimait ; il admirait ce Grec de haute culture, passionné par les questions linguistiques, fin connaisseur des littératures européennes, dont le français avait cette sorte de perfection admirable que seuls peuvent atteindre les poètes d'origine étrangère :

Ô Maître on t'a prisé moins que tu ne valais
Les poètes du jour ne sont que tes valets ;
Et puissé-je, meilleur, ne plus grossir leur nombre
Mais fidèle à ton pas, doubler au moins ton ombre¹.

Se laissait-il abuser par la pose olympienne de celui qu'il nommait affectueusement « l'archiduc » ? Moréas était un vrai poète chez qui « tout devenait poésie », le reste était sans importance. Quand ils traversaient tous deux les Halles à l'aube après une équipée nocturne, ils contemplaient les légumes entassés, les corbeilles de fruits semblables à des pierres précieuses et les écroulements d'oranges qui les transportaient « tout à coup dans un port de la Méditerranée. Machinalement, [leurs] yeux, se détournant, cherchaient la mer avec ses felouques, ses tartanes, ses lougres, ses brigantines et les deux mâts des polacres² ».

Apollinaire retourna en Hollande ; Nimègue le 4 août 1906, Amsterdam le 7, Delft le 10, Rotterdam le 12, Marken le 14, Laren le 15 : un itinéraire singulièrement contourné dont témoignent deux cartes signées, adressées à Picasso, et plusieurs cartes muettes destinées à Olga. La lettre qu'Albert écrivit le 17 août à son frère à l'hôtel Oldenwelt d'Amsterdam recèle des indices sur les pérégrinations des Kostrowitzky :

Je viens de t'envoyer un télégramme pour te dire de prendre la bonne qui ne parle ni français ni allemand puisque c'est la meilleure, à condition qu'elle soit libre pour le 15 septembre au plus tard. Nous ne pouvons pas attendre plus longtemps.

Si tu ne prends pas celle-là — pour une raison ou pour une autre, *ne reviens pas sans bonne*. [...]

Reviens IMMÉDIATEMENT [...]

On a été coulant à la douane française³

1. « À l'Archiduc Jean Moréas », quatrain envoyé sur une carte postale le 27 août 1908 de Knokke, en Belgique (*Po*, p. 821).

2. Apollinaire, « Jean Moréas », publié en mars 1911 dans la série « Contemporains pittoresques » de la revue *Les Marges* (*Pr 2*, p. 1050).

3. *CFM*, p. 83.

Albert revenait donc de l'étranger en passant des choses en fraude. Pascal Pia suggéra tardivement que les deux frères agissaient pour des diamantaires, mais l'on imagine aisément un trafic plus prosaïque, de tabac, d'alcools ou de stupéfiants. Quant aux histoires de bonnes, elles semblent grossièrement camoufler un commerce autrement vénal¹. Dans ces affaires, Jules Weil, Olga et ses fils n'étaient certainement que des intermédiaires, chargés de rabattre des filles aux souteneurs et tenanciers parisiens.

Un cœur en guerre

Apollinaire rentra dans les premiers jours de septembre, las des hôtels en forme de cage, des chambres veuves et des cloisons flétries : « On se demande ou ets tu. Tu ets par hazar en Pologne ? Ou en convalescence au Vésinet ? » s'enquit « Picasso peintre y [s]on ami » le 12 septembre 1907². Le poète doutait : qui était-il ? qu'allait-il devenir ? trouverait-il sa place dans les milieux littéraires où sa personnalité semblait parfois plus fameuse que ses vers ? Au printemps dernier, la *Revue littéraire de Paris et Champagne* avait lancé une enquête sur « L'Avenir littéraire de la langue française » ; sa réponse, d'une sincérité confondante, était publiée dans le numéro de septembre. S'agissant de savoir quelle forme correspondait le mieux aux aspirations contemporaines, il déclara que « vers libre et classique, poésie et prose, théâtre, poème et roman » étaient tous également excellents. Refusant de choisir entre « l'art de la construction, des lignes sobres et des paroles essentielles » et celui « de l'anecdote lyrique, intuitive, chargée d'images, d'inversions et d'adjectifs », il défendait « un art de fantaisie, de sentiment et de pensée, aussi éloigné que possible de la nature », tels ceux de Racine, Baudelaire et Rimbaud. Mais s'il exprimait ainsi ses plus intimes convictions poétiques, il se refusait à donner la composition significative réclamée par Jean-René Aubert à tous les participants de l'enquête : « Je ne possède point de "composition significative" et je le regrette », lança-t-il de mauvaise grâce³. Pourquoi n'avait-il pas proposé des fragments de *L'Enchanteur*, qui le contient tout entier, ou l'un de ses poèmes rhénans, où sa voix s'entend à nulle autre pareille ? Le poème « Palais », que la revue publierait en novembre, n'était probablement pas achevé : ses fantasmagories, suscitées par la fantaisie de Max, par l'imagination vivace de son auteur, peut-être même par les visions opiacées, n'avaient pas encore trouvé leur résolution poétique.

1. Salmon écrira toutefois qu'Olga avait des « boniches allemandes qu'elle menait sec » (*SSF*, p. 324).

2. *PA*, p. 58.

3. *Pr* 2, p. 958-959 et p. 1696.

tique¹. Apollinaire semblait douter de tout, de son talent, de son avenir, de l'amour et de la poésie. La rage grondait en lui.

Devant ses amis, il ne se départissait pas de sa verve et de son alacrité ; il blaguait Salmon qui, las de composer des couplets avec Mac Orlan pour *L'Assiette au beurre*, partait en Afrique du Nord avec les Tournées Baret². Grâce à la complicité des frères Deniker, qui habitaient le logement de fonction de leur père, directeur du Muséum, il pénétrait nuitamment dans le Jardin des Plantes avec toute la bande du Bateau-Lavoir, se glissait dans les serres pour observer la croissance des plantes et, dans l'ombre habitée de cris et de soupirs, guettait l'ombre soyeuse des serpents :

Qui donc ulule si lamentablement ? Ce n'est pas un oiseau nocturne. La voix est plus qu'humaine. [...] Nous l'avons vue celle qui ulule, elle était dans le paradis terrestre en même temps que nous-mêmes. Sifflons, cherchons celui que nous aimons, qui est de notre race et qui ne peut pas mourir³.

Le poète nourrissait en grand secret ses esprits animaux.

Les temps étaient aux instincts brutaux. Le conflit russo-japonais venait de s'achever ; la conférence de paix engagée le 9 août 1906 avec la médiation du président Theodore Roosevelt avait abouti à la signature du traité de Portsmouth le 5 septembre : la Mandchourie était rentrée dans le giron de la Chine, la Russie avait reconnu la prééminence japonaise en Corée, cédé ses droits sur la péninsule de Liao-Tang et sur le sud de Sakhaline. La guerre avait fait plus de 150 000 victimes. « La guerre, ça me va, déclara Cornabœux, et les culs des Japonais doivent être savoureux⁴. »

Tout commence comme une fantaisie orientale, aux confins de l'Europe et de l'Asie, à Bucarest, « belle ville où il semble que viennent se mêler l'Orient et l'Occident⁵ ». Comme tous ses compatriotes, le prince roumain Mony Vibescu, hospodar héritaire, rêve de Paris ; dans la Ville lumière, il rencontre Culculine d'Ancône par une belle matinée de printemps et lui fait ce serment : « Si je vous tenais dans un lit, vingt fois de suite je vous prouverais ma passion. Que les onze mille vierges ou même les onze mille verges me châtiennent si je mens⁶ ! » L'irruption d'un cocher de fiacre à la recherche de son fouet l'arrête dans son élan ; dès lors, Mony court à sa perte pour n'avoir pu tenir parole : de Paris à Bucarest, de sleepings en ballon

1. Préoriginale publiée dans la *Revue littéraire de Paris et Champagne*, n° 32, novembre 1905 ; voir M. Décaudin, *Dossier d'"Alcools"*, *op. cit.*, p. 109 sq., et la version définitive d'*Alcools*.

2. Apollinaire à Salmon, 5 septembre et 2 octobre 1906 (*OEC IV*, p. 722-723). Salmon faisait office de second régisseur et jouait de petits rôles.

3. « Couvée de serpents à la lisière de la forêt », *L'Enchanteur pourri*ssant (*Pr 1*, p. 23).

4. *Les Onze Mille Verges* (*Pr 3*, p. 915).

5. *Ibid.*, p. 887.

6. *Ibid.*, p. 892.

dirigeable, d'hôtels luxueux en champs de bataille, de flagellations en sodomies, il rejoint les armées du général Kouropatkine en Mandchourie et trouve la mort au siège de Port-Arthur, après avoir involontairement déclenché la réaction victorieuse des Japonais à Moukden. Tout au long de cette course folle, variée et rythmée comme la vie moderne, l'imagination d'Apollinaire se libère puis se déchaîne ; entraînée par sa propre *hybris*, elle enfante les scènes les plus cruelles : flagellation, pédérastie, inceste, scatomanie, zoophilie, nécrophilie... éventrations, assassinats, vampirisme... Qu'ils conspirent à l'assassinat d'Alexandre de Serbie ou qu'ils se vengent de la domination russe en Pologne, qu'ils soient des brutes au sadisme grossier ou des libertins raffinés, tous les personnages cherchent la convergence de la jouissance et de la mort. « Pareille à l'amour est la guerre¹ »...

Comme aux officiers japonais en campagne, l'écriture clandestine donne au poète l'impunité : il mutile et tue avec Cornabœux et La Chaloupe ; il souffre avec Katache sur les bords du Rhin, à Nice, à Monaco, et avec lui, conchie sa mère ; il flétrit les amours fidèles en empalant le bel Egon et sa maîtresse Kyliému, pitoyable Butterfly ; il blesse Mony, l'humilie, et lui inflige onze mille coups mortels de baguettes japonaises. Ainsi s'achève la guerre de siège du malheureux hospodar héréditaire. Le poète libère toute sa haine, toute sa souffrance et tout son désespoir ; il éprouve une liberté absolue, celle qui surgit du plus profond de ses abîmes, déborde et renverse tout, l'amour filial, les conventions sociales, l'identité polonaise, la malédiction du masochisme chrétien et la séduction trompeuse des beaux sentiments. Il se repaît des mondes énormes du rire et de l'effroi. Son roman est une satire au sens où l'entendaient les Grecs, macédoine de calembours, de vers satyriques et de parodie picaresque, de paysages rhénans et de bordels à soldats, de surprise féroce et de détumescence livide, de grâce et de démesure.

Il l'embrassa tendrement et, de temps à autre, pendant cette belle nuit d'amour, on entendait le bruit du bombardement. Des obus éclataient avec douceur. On eût dit qu'un prince oriental offrait un feu d'artifice en l'honneur de quelque princesse géorgienne et vierge².

Apollinaire cherche le lieu et le moment où les contrastes s'annulent, où le corps et l'écriture s'engendrent. Et puisque l'écriture devient corporelle, le corps, par un retour nécessaire à l'équilibre, devient écriture ; alors les coups du Tatar forment une calligraphie sur la croupe de la *Kellnerine* du Brunschwick.

Les Onze Mille Verges appartient à la pornographie, non à l'érotisme ; roman masochiste, il rejoint cependant Sade dans la violence extrême, la toute-puissance de l'imagination et le pouvoir créateur des

1. Poème à Lou, 7 février 1915 (*LL*, p. 185).

2. *Pr* 3, p. 926.

mots, mais n'en retient ni le système, ni la morale, ni le matérialisme, ni l'ataraxie ; atypique, inclassable, ce philtre de sorcière ne connaît d'autre loi que sa propre fantaisie mortifère. Le récit se clôt sur la morale malicieuse de l'épitaphe dont s'orne la tombe monumentale dédiée à Mony en Mandchourie, et qui le représente en cavalier géant de marbre blanc :

Ci-gît le prince Vibescu
Unique amant des onze mille verges
Mieux vaudrait, passant ! sois-en convaincu
Dépuceler les onze mille vierges¹

L'histoire de Mony Vibescu invente ce que « La Chanson du mal-aimé » ne parvient pas encore à réaliser en 1906 : la victoire de l'art sur la souffrance et la mort, la conquête du chaos par la forme.

Apollinaire publia *Les Onze Mille Verges* au début de 1907 chez Élias Gaucher, imprimeur spécialisé de Malakoff, à compte d'auteur, peut-être même avec l'argent qu'il réservait au *Vent du Rhin*. Ironie de ce tout premier livre : un volume discret, à la couverture muette, sans date ni mention d'éditeur, signée des seules initiales : « G***. A***. », vendu sous le manteau par des réseaux spécialisés et destiné au second rayon des bibliothèques. Quelques amis et relations plaisamment travestis par ce récit à la saveur montmartroise se reconnaissent sans doute, tels Jean Mollet et Tancrède de Visan, devenus tenanciers du bordel *Les Samouraïs Joyeux* sous les noms de Genmollay et Tristan de Vinaigre ; au chapitre vi, ce dernier pastiche « d'une voix chantante » le poème de Visan, « Éveil d'âme », paru dans le tome V de *Vers et Prose* au deuxième trimestre 1906 : « Mes jours se sont dorés d'une joie plus vermeille / [...] Et mon esprit s'est incliné comme un fruit lourd » devenait « Mon vit a rougi d'une allégresse vermeille / [...] Et mes couilles ont balancé comme des fruits lourds² », etc.

Quelques amis reçurent leur exemplaire dédicacé : Maurice Cremnitz et Pierre Mac Orlan en 1907, Henri Hertz³ et Auguste Achaume en 1908 ; Konitza attendit le sien de longs mois durant⁴, celui de Picasso comportait cet envoi complice et acrostiche :

1. *Pr* 3, p. 954.

2. *Pr* 3, p. 924 et p. 1323.

3. « Apportez-moi les 11 000 verges, car je bâille après, comme 11 000 cons », écrit Henri Hertz dans une lettre non datée : le cachet postal au recto de l'enveloppe est illisible, au verso se distingue 1906 ; si cette date est exacte, elle indique peut-être que Hertz lut le manuscrit ou, plus probablement, que le livre fut imprimé à la toute fin de 1906 mais considéré comme paru l'année suivante.

4. Le 27 décembre 1907, il écrit à son ami qu'il n'a reçu ni le livre ni l'aquarelle promise (BnF, département des Manuscrits). Deux jours plus tard, Albert de Kostrowitzky, alors en poste à Londres, précise à son frère qu'il a pris rendez-vous avec Konitza afin de lui donner le livre (*CFM*, p. 96). Le 6 février 1908, Apollinaire apprend qu'Albert a fait la commission le samedi précédent (*CFM*, p. 100).

Prince roumain, Mony convergea vers l'Amour ;
Il périt en servant les peuples de l'Amour,
C'est un titre à la gloire énorme qu'il mérite.
À toute heure il pouvait se servir de sa bitte.
Son martyre lui vaut de flageller les dieux,
Son nimbe est un gros cul qu'on nomme lune aux cieux.
Ô Pable sois capable un jour de faire mieux !

G. A.

Par la suite, Apollinaire avoua la paternité de son livre aux gens avertis, du bout des lèvres, la prudence le disputant à la fierté : *Les Onze Mille Verges*, régulièrement réédité, était un secret de Polichinelle dont on s'entretenait discrètement dans les salons et les milieux littéraires. Pierre Louÿs possédait un exemplaire soit de l'édition originale, soit de la réédition de 1912, et avait fait une note de lecture en vue de composer une anthologie érotique¹. Comment le roman était-il lu ? Comme une curiosité hilarante, un aphrodisiaque puissant ou un roman d'épouvante, peut-être même comme une œuvre littéraire ; sa singulière outrance exerçait une séduction profonde sur les caractères affranchis.

En outrepassant toute limite, Apollinaire avait enduré l'épreuve physique de l'écriture jusqu'au vertige. Le temps venait enfin de disiper les ombres.

1. BHVP, fonds Décaudin. L'anthologie en question ne vit pas le jour et la note serait actuellement dans une collection particulière.

Des joies de toutes les couleurs

1907-1909

S'affranchir

Montmartre vivait au gré des plumes, des pinceaux et des caprices de Fortune ; ateliers et soupentes passaient de main en main, on déménageait en un clin d'œil, on s'installait trois mois, dix jours, un an, le temps de voir venir. Bientôt, voisins et logeurs perdaient patience, alors même que l'instabilité reprenait le locataire. Au Bateau-Lavoir, c'était un mouvement continu. Chez Picasso, rien ne bougeait mais tout changeait sans cesse ; Apollinaire passait son seuil comme on franchit une frontière :

[...] un innombrable troupeau gisait éparpillé, c'étaient les tableaux endormis et le pâtre qui les gardait souriait à son ami.

Sur une étagère, des livres jaunes empilés simulaient des mottes de beurre. En repoussant la porte mal jointe, le vent amenait là des êtres inconnus qui se plaignaient à tout petits cris, au nom de toutes les douleurs. Toutes les louves de la détresse hurlaient alors derrière la porte, prêtes à dévorer le troupeau, le pâtre et son ami [...]. Mais dans l'atelier il y avait des joies de toutes les couleurs. Une grande fenêtre tenait tout le côté du nord et l'on ne voyait que le bleu du ciel pareil à un chant de femme¹.

Dans l'hiver 1906-1907, le sol de l'atelier se couvrit de têtes de femmes qui exhibaient au visiteur leur profil oblong, leurs traits anguleux, leurs grands yeux sans regard, l'arc du sourcil tendu jusqu'à la bouche. Aux amis qui l'interrogeaient, Picasso se contentait de lancer entre ses dents : « Allez vous amuser² ! » Peu à peu, il s'efforça de dessiner ses masques d'un seul geste, de les synthétiser d'un seul

1. « Le Poète assassiné », chap. x (*Pr I*, p. 255).

2. Souvenirs de Max Jacob, cités par H. Seckel, *Max Jacob et Picasso, op. cit.*, p. 54-65.

trait ; il les refaisait chaque jour, au fusain, au pastel, à l'encre, à l'huile, sur des feuilles, des carnets, du bois, du métal ; il les simplifiait, les étirait, les allongeait, les grandissait, les isolait, les regroupait. Il avait le front sombre de celui qui cherche obstinément. Ses nus massifs de l'automne lui semblaient trop harmonieux, comparés aux antiques sculptures ibériques récemment mises au jour en Andalousie et exposées au Louvre l'hiver précédent ; il pensait à la rétrospective Gauguin du dernier Salon d'automne, aux *Baigneuses* de Cézanne, mais aussi à une statuette nègre en bois qui l'avait dernièrement frappé. Max précisera certaines fois que le peintre avait vu l'objet chez Matisse dans l'hiver 1906-1907, lors d'un dîner où figuraient aussi Apollinaire et Salmon¹ ; une autre fois, il racontera que Matisse avait déniché la sculpture dans la boutique de curiosités exotiques du père Sauvage, rue de Rennes², en se rendant rue de Fleurus chez Gertrude Stein, où Picasso le retrouva plus tard dans la soirée³. En mars 1907, Géry Pierret reparut au Bateau-Lavoir muni de deux têtes ibériques de Cerro de los Santos en calcaire sculpté⁴ qu'il se proposait de céder pour rien. Picasso les prit, se moquant bien que Géry les eût subtilisées au Louvre en se jouant des gardiens ; il voulait les méditer à loisir : les oreilles démesurées de la tête masculine l'intriguaient. Aux environs de juin 1905, Vlaminck avait trouvé trois objets africains chez un brocanteur d'Argenteuil ; son père lui en avait offert trois autres, dont un grand masque fang que Derain racheta au printemps de l'année suivante à son retour de Londres, après avoir visité les collections ethnographiques du British Museum. Mais au début de 1907, seul Picasso doublait le cap de l'exotisme pour découvrir les ressorts magiques et plastiques de ces arts étranges. Cette germination extraordinaire ébahissait Apollinaire :

Le soir dîné chez Picasso, vu sa nouvelle peinture : couleurs égales, roses de chairs, de fleurs, etc., têtes de femmes pareilles et simples, têtes d'hommes aussi. Admirable langage que nulle littérature ne peut indiquer, car nos mots sont faits d'avance. Hélas⁵ !

1. Notamment dans une lettre à Robert Lévesque du 27 janvier 1927 et dans « Naissance du cubisme et autres » (*Les Nouvelles littéraires*, 30 avril 1932), textes cités par H. Seckel, *ibid.* Salmon dit ne pas s'en souvenir précisément (« Véritables clés d'un domaine imaginaire », postface à *La Nègresse du Sacré-Cœur*, préface de J. Gojard, Gallimard, 2009, p. 287).

2. Le père Sauvage était le surnom d'Émile Heymann, qui faisait commerce de curiosités, d'antiquités et d'« armes de sauvages » à l'enseigne du *Vieux Rouet*, 87, rue de Rennes, à deux pas de la rue de Fleurus. Gertrud Stein confirme le rôle fondateur de Matisse dans l'intérêt que Picasso marqua pour l'art nègre et situe la découverte après l'achèvement de son portrait par l'artiste espagnol, soit à la fin de l'automne 1906 (*Autobiographie d'Alice Toklas* [1934 pour la traduction française], Gallimard, « L'Imaginaire », 2002, p. 71).

3. Épisode rapporté par Georges Duthuit, confirmé par Matisse à Tériade et cité par H. Seckel, *op. cit.*, p. 56.

4. V^e-III^e avant J.-C., Saint-Germain-en-Laye, musée d'Archéologie nationale.

5. Note du 27 février 1907 à propos du dîner de la veille (*JJ*, p. 142). Apollinaire a vu les dessins préparatoires aux *Demoiselles d'Avignon* ; les études en couleurs datent de la fin du printemps et l'achèvement du tableau de juin-juillet 1907.

Il se sentait découragé : « Au Louvre, notait-il le 5 mars 1907, vu la nouvelle salle des Rembrandt. Je ne veux plus parler de peinture, je n'y entends rien ; les peintres non plus¹. » En révolutionnant l'aspect même de la vie, Picasso le laissait sans voix.

Quand il n'y avait personne à l'atelier, un message indiquait au visiteur : « Je suis chez le bistrot », « Fernande est au marché ». Une myriade de papillons constellait la porte, mais il ne fallait pas chercher bien loin : passer d'abord au bar du *Téléphone* rue Lepic, puis chez le marchand de vin de la rue des Trois-Frères, aux *Enfants de la Butte*, où Mme Azon choyait sa jeune clientèle d'artistes avec une admiration candide ; remonter ensuite rue des Saules chez Frédé, qui avait racheté le *Cabaret des Assassins* d'Adèle en 1903 et l'avait rebaptisé *Au Lapin Agile* ; pousser enfin jusqu'à la rue Cavallotti, entre l'Hippodrome de Clichy et le Mont-de-Piété, en descendant par la rue des Abbesses et le pont de Caulaincourt, où un restaurant joliment baptisé *Les Lettres et les Arts* servait des pitances à crédit, monotones et grossières, dont il fallait trop souvent se contenter... De cette époque, Mac Orlan se rappellera surtout la souffrance, la famine et l'infécondité, Salmon l'obsédant souci de survivre et le glaçis dont l'insouciance et la fantaisie lustraient l'inquiétude quotidienne. Les souvenirs de Dorgelès et de Carco ont orné la bohème de chaudes couleurs pittoresques : les plats torchés et les soirées sans feu prennent relief et consistance, la camaraderie dégèle l'eau des cuvettes, remplit les verres, la liberté met aux souliers éculés des semelles de vent. En bâtissant la légende de la Butte, les deux anciens Montmartrois retrouvaient un temps que leur jeunesse avait perdu dans la déveine, la débrouille et l'incertitude. Contrairement aux mémorialistes et à leurs lecteurs, aucun bohème ne savait d'avance s'il aurait le prix Goncourt, si ses tableaux feraient l'orgueil des plus grands musées du monde, si telle place parisienne porterait un jour son nom. Le regard rétrospectif produit de singuliers effets d'optique : il projette sur les années noires les prestiges de la reconnaissance conquise par quelques-uns et, quand il ne les réduit pas en oripeaux, pare la détresse, la déchéance et le suicide de vertus historiques. Mais il resterait sans effet sur les esprits rêveurs si la nostalgie, réelle ou imaginaire, n'instillait ses propres sortilèges. Quant aux touristes et aux bourgeois qui montaient jadis guincher sur la Butte à l'heure où l'ombre adoucit les contours, ils n'avaient pas assez d'imagination pour se figurer le faix des jours sans pain et la détresse tapie dans les regards troublés de sombres flammes². La bohème elle-même

1. *II*, p. 142-143.

2. Dans les petits restaurants de Montmartre, un repas complet coûtait environ 90 centimes (3 euros), un plat cuisiné 60 centimes, et dans les crêmeries chaudes, un potage 20 centimes. Un atelier sommaire au Bateau-Lavoir était loué 15 francs mensuels, une chambre meublée au Quartier latin, 40 francs. Le minimum vital était estimé à 200 francs, soit 720 euros environ (Jacqueline Gojard, « Sources et ressources d'Apollinaire et de quelques-uns de ses contemporains », *Apollinaire en son temps*, sous la dir. de M. Décaudin, Publications de la Sorbonne nouvelle, 1990, p. 34).

inventait son histoire au jour le jour, manière d'amadouer la vie difficile et parce que vivre veut dire inventer.

À la fin de l'année 1906, séduit par un amour illusoire et passager, docile à l'affectueuse tyrannie de ses amis, Salmon vint vivre sur la Butte, qu'il détestait. Il avait déniché un vaste logis au 36, rue Saint-Vincent : changeant de rive, il troquait le dôme doré du Panthéon contre les pauvres tombes de l'étroit cimetière qu'encadrait sa fenêtre, voisinage paisible aux allures de jardin folâtre qui ne l'attristait nullement et qu'il observait, la nuit, en écoutant Dupuy conter ses histoires de la Chine et des îles¹. L'enseigne de vaisseau avait mis pied à terre : « Démission, dix ans de navigation... suffit comme ça », déclara-t-il « en peu de mots, selon son style² », quand il débarqua chez Salmon un beau soir de mars 1907. Il disait vrai, mais il ne disait pas tout.

En juin 1906, il avait obtenu de permutter avec un camarade et de servir sur le contre-torpilleur *Claymore* de l'escadre légère de Méditerranée. Six mois plus tard, alors que le bâtiment se trouvait à l'arsenal de Toulon, le commandant Renard lui confia officieusement les fonds de l'ordinaire, agissant à l'encontre du règlement qui lui en conférait la responsabilité exclusive. À l'approche d'une inspection, l'officier réclama l'argent : Dupuy dut avouer qu'il l'avait joué et perdu ; il conjura son supérieur d'abandonner toute plainte et lui adressa une demande de démission pour raisons de santé³ ; Renard l'accepta, considérant l'indélicatesse comme un problème privé à régler secrètement : il avancerait la somme à son subordonné, qui le rembourserait. À la mi-janvier 1907, le haut commandement eut vent de l'affaire et apprit, par Renard lui-même, que le jeune officier « fumait l'opium, était joueur, complètement dépourvu de sens moral » et « couvert de dettes⁴ ». Dupuy, hospitalisé à Saint-Mandrier le 16 janvier 1907 pour bronchite et anémie, se trouvait dans l'impossibilité de rembourser quoi que ce fût ; son commandant venait de recevoir une nouvelle saisie-arrêt sur solde — 530 francs dus à une blanchiseuse⁵, et depuis le mois de mai 1906, un banquier de la rue des Martyrs réclamait sa créance. Charles Dupuy proposa au préfet de police de payer les dettes de son fils dans un délai de deux mois⁶, mais le lendemain, le vice-amiral Touchard, commandant en chef de l'escadre de Méditerranée, demandait à son ministre d'entériner

1. Salmon, « La Butte secrète » in *Histoires montmartroises racontées par dix Montmartrois*, L'Édition française illustrée, 1919, p. 239. Le nouvel appartement était beaucoup plus spacieux que ceux de ses amis : quatre pièces, une entrée, une cuisine et la jouissance du jardin (*ibid.*, p. 227).

2. SSF, p. 348.

3. Le 29 décembre 1906 (Vincennes, Service historique de la Défense, département de la Marine).

4. Lettre du contre-amiral Manceron commandant la 2^e division au contre-amiral commandant la division de réserve, 12 janvier 1907 (Vincennes, Service historique de la Défense, département de la Marine).

5. Lettre du même au même, 22 janvier 1907 (Vincennes, Service historique de la Défense, département de la Marine).

6. Le 19 février 1907 (Vincennes, Service historique de la Défense, département de la Marine).

la démission de l'enseigne de vaisseau, lequel, guéri, attendait à l'hôpital qu'on décidât de son sort. Le 8 mars 1907, Dupuy quitta la Marine avec soulagement : outre ses dettes courantes, il devait encore 1840 francs au titre de la bourse et du demi-trousseau obtenus par son père dix ans plus tôt ; il n'avait pas eu l'énergie d'aller au bout de son engagement décennal, qui s'achevait sept mois plus tard. En octobre 1907, on le rétrograda sergent d'infanterie dans la réserve. Délicatesse ou ignorance, tous ses amis affirmeront qu'il avait démissionné pour se consacrer à la littérature.

Dupuy était libre comme l'air. Il habita un peu partout, chez les siens, chez ses amis, se laissa guider par la fée noire aux aiguilles habiles, et demeura « marin tout à fait, dans la démarche et dans l'âme¹ ». Son père lui confia la rubrique maritime du quotidien monarchiste *Le Soleil*, où il était lui-même rédacteur depuis une dizaine d'années. Chaque jour, vers les 5 heures du soir, l'ancien marin, dont la discipline le disputait à la nonchalance native, s'en allait invariablement écrire ses opuscules anonymes dans les bureaux du journal ; quant à ses grands articles, il les signait du pseudonyme dont il usait naguère dans les correspondances qu'il envoyait au *Gaulois* depuis les mers lointaines : René Dalize.

En février 1907, Apollinaire avait débuté une collaboration à *La Culture physique*², revue mensuelle illustrée, fondée en 1904, qui se faisait une place modeste aux côtés des grands quotidiens et magazines soutenant l'essor du sport moderne — *L'Auto*, *Les Sports*, *La Vie au grand air*. Le jeune journaliste profita d'une initiative du directeur Surier, qui souhaitait ouvrir ses pages à l'actualité littéraire et artistique³, pour publier un long article intitulé « La danse est un sport⁴ ». Il avait rouvert le livre de Jacques Molina da Silva et complété sa documentation par une étude sur le ballet russe et les livraisons du *Journal de la danse et du bon ton*. Mondaines, populaires, en vogue, maclotte ardennaise, kolo serbe, boston et cake-walk américains, mouillette espagnole — dont l'étymologie vient de la tauromachie —, scottish, valse, polka, mazurka, Apollinaire défendit les vertus

1. Apollinaire à propos de Dupuy, cité par Jean Le Roy dans son carnet de guerre, *Le Cavalier de frise*, Bernouard, 1928 [n. p.]

2. *Pr* 2, p. 1754.

3. D'après Adéma, Apollinaire dut cette collaboration à Dupuy, censé être « fanatique de la méthode Hébert » (*Guillaume Apollinaire, op. cit.*, p. 119). Or, l'hébertisme de Dupuy ne paraît pas une cause directe et avérée de cette collaboration. Officier de marine issu de l'École navale, Hébert se trouvait avec Dupuy sur le *Suchet* lors du sauvetage des rescapés de Saint-Pierre de la Martinique en 1902. Mais c'est seulement à partir de 1905-1906 qu'Hébert fut officiellement chargé de l'éducation physique des fusiliers marins de l'école de Lorient, avec laquelle Dupuy n'avait aucun rapport direct. La « méthode naturelle » mise au point par Hébert, appelée plus tard hébertisme, fondée sur le mouvement, le rythme personnel et les parcours de plein air, fut formalisée et diffusée auprès du public à partir de 1908 dans *Le Guide pratique d'éducation physique*, et surtout en 1911 dans *Le Code de la force*. Mais Dalize célèbre la méthode d'Hébert dès le 8 septembre 1907 dans *Le Soleil*, avec un compte rendu de *L'Éducation physique raisonnée* (sur l'hébertisme, voir Jean-Michel Delaplace, *Georges Hébert, sculpteur des corps*, Vuibert, 2005).

4. Dans le numéro de février 1907 (*Pr* 3, p. 393-402).

hygiéniques, récréatives et artistiques de toutes les danses. Était-il meilleur moyen de lutter contre l'alcoolisme, la dépopulation et la dégénérescence ? Honte aux esprits chagrins : cet exercice « moral et joyeux » civilisait, embellissait ; les Grecs le savaient déjà mais il avait fallu que l'Église la jugeât immorale. Les idées d'Apollinaire s'accordaient à celles d'Isadora Duncan, qui, se libérant des apprêts corsetés du ballet grâce à la réinvention de l'ancienne danse grecque, fondait la danse contemporaine sur l'harmonie naturelle, la beauté et la santé, et sa chorégraphie sur un abandon dionysiaque justifié par la philosophie nietzschéenne¹ ; mais avec sa tunique aérienne et ses pieds nus, la danseuse du Nouveau Monde semblait à ses admiratrices, engoncées et froufroutantes, « une évadée », plus qu'« une libératrice² ». Quant à Loïe Fuller, cette autre autodidacte américaine dont la « danse serpentine », après avoir enchanté les parterres symbolistes, renouvelait à l'infini l'art de la lumière et des formes abstraites, elle était démiurgique : « La Loïe Fuller fit des miracles ; elle joua avec le feu ; il lui prit la vue³. » On n'épouse pas impunément la lumière : l'ardeur des projecteurs électriques faisait perdre la vue à celle qui, transformant délibérément le corps féminin en pure expression plastique, réinventait les formes mêmes de la vie.

Un mois plus tard, en mars 1907, Apollinaire publia un portrait sportif de l'auteur du *Horla* sous le titre « Maupassant athlète », un papier surprenant, plein d'humour, maniant l'anecdote et la surprise avec le même entrain que le Normand pratiquait le bateau, la pêche, la chasse ou la natation, avant de sombrer dans les drogues et la folie. C'était un Maupassant vigoureux, splendide et aristocratique, fervent défenseur du tir au pistolet, placé par lui au premier rang des exercices d'adresse, avant même l'escrime. Grâce à cette collaboration, Apollinaire dépaysait son inspiration hantée de danseuses fatales⁴, assouvissait sa curiosité, trouvait des angles inédits, étonnait son monde. S'il avait continué à fournir des articles au mensuel, nul doute qu'il en eût consacré aux activités sportives de son milieu, à Picasso boxeur, à Braque danseur et lutteur ou à Mac Orlan rugbyman. Ses amis riaient aux larmes de voir ce viveur mettre de si

1. Dans l'article de *La Culture physique*, le passage consacré à la danseuse ne permet pas d'affirmer qu'Apollinaire avait vu Isadora Duncan se produire, ni qu'il connaissait, grâce à la presse française ou allemande, la conférence prononcée par la danseuse à Leipzig en 1903, *Der Tanz der Zukunft* [La Danse de l'avenir], où l'oratrice affirma que le retour à la force originelle, aux mouvements naturels du corps féminin aiderait les femmes à se parfaire et à engendrer des enfants beaux et sains (I. Duncan, *La Danse de l'avenir*, textes choisis et traduits par S. Schoonejans, suivis de *Regards sur Isadora Duncan* par É. Faure, Colette et A. Lévinson, Bruxelles, Éditions Complexe, « Territoires de la danse », 2003, p. 58).

2. Colette, *Paysages et portraits* (I. Duncan, *op. cit.*, p. 128).

3. Pr 3, p. 398. Sur Loïe Fuller, voir notamment Giovanni Lista, *Loïe Fuller, danseuse Belle Époque*, Somogy, 1994, et Loïe Fuller, *Ma vie et la danse*, autobiographie suivie de *Écrits sur la danse*, préface de G. Lista, L'Œil d'or, « Mémoires et miroirs », 2002.

4. Voir le poème « Salomé », le conte « La Danseuse » dans « Trois histoires de châtiment divin » (Pr 1, p. 125-127), les ébauches de « Merlin et la vieille » dans le *Cahier de Stavelot* (M. Décaudin, *Dossier d'« Alcools »*, *op. cit.*, p. 144) et la version définitive de ce poème dans *Alcools*.

bon cœur sa plume au service de la « culture physique » ; Picasso, toujours malicieux et toujours synthétique, le transforma en hercule hypertrophié, pourvu d'une tête ridiculement petite et d'un sexe non moins minuscule¹. Apollinaire était corpulent, vigoureux, bon marcheur, plein de santé, grand buveur et fumeur impénitent ; sa faculté d'adaptation répondait aux exigences d'une vie incertaine, elle était aussi son talent et son plaisir ; comme son esprit rompu à la souplesse et à l'agilité, elle s'exerçait dans les domaines les plus divers. Il s'amusait, et ne faisait pas semblant.

Le journaliste Max Daireaux l'apprit à ses dépens. Dans *Le Censeur politique et littéraire* du 2 mars 1907, il donna un article de cinq pages sur deux colonnes, « Symbolistes et mi-carême », où il brocarda le dernier Dîner des Quatorze et se paya la tête de tous les commensaux. Au détour d'une phrase, il livra cette anecdote mordante : « Il y avait un Appolinaire [sic] qui pour se faire remarquer buvait de l'appolinaris [sic] en répétant, avec un gros rire : "c'est mon eau" "c'est mon eau..." » N'écoutant que sa fierté blessée, l'offensé provoqua le journaliste :

Monsieur depuis hier je veux vous embrasser ;
 Dans les lettres hélas ! je n'ai fait que passer
 Nul auteur, nul censeur, depuis bien des années
 N'a prononcé devant les foules étonnées
 Mon nom que vous citez d'ailleurs avec esprit. [...]]
 L'amour des jeux de mots vous fait me faire abstème
 Moi m'abstenir de vin comme les musulmans
 Monsieur, je me rebiffe et je vous dis : « Tu mens »
 [...] Cette façon d'écrire
 Sans doute vous vaudra quelque jour du bâton
 Cher Âne, reprenez le bât, quittez ce ton².

Et il envoya ses témoins au *Censeur*. Rue des Belles-Feuilles et rue Lafayette, Max Jacob et Jean de Mitty³ ne trouvèrent ni Daireaux ni André Billy, secrétaire de rédaction de l'hebdomadaire qu'ils connaissaient depuis *Le Festin d'Ésope* ; ils se rendirent donc chez Daireaux, où leurs homologues, le baron de Montrémy et le comte de Failly, les reçurent avec une condescendance goguenarde. La futilité de l'affaire ne faisant aucun doute, le procès-verbal fut ainsi rédigé :

Après examen approfondi de la question, et après avoir mûrement pesé les termes dont s'est ému M. Guillaume Apollinaire, les quatre témoins

1. Voir cahier hors texte, n° 20.

2. Poème épistolaire autographe s. d. [vers le 21 mars 1907] (coll. part.).

3. Pseudonyme de Jean Galfineau (1864-1911), journaliste et polygraphe. Apollinaire lui devait ses deux collaborations au *Cri de Paris* (17 décembre 1905 et 28 janvier 1906) ; la seconde, une chronique intitulée « Billet du vieux diplomate », fut l'occasion d'évoquer avec humour l'Albanie et Konitsa. Billy raconte l'épisode du duel dans *Apollinaire vivant*, Éditions de la Sirène, « Tracts », 1923, p. 25-26.

ont jugé d'un commun accord que ces termes ne constituaient pas une offense, qu'il n'y avait pas en conséquence de suite à donner à cette affaire, et que l'incident était clos¹.

Au retour, Max adressa au poète une facture de 50 centimes :

0,10 pour café destiné à soutenir, vivifier et chauffer énergie du témoin
0,10 pour croissants... *idem*

0,05 pour tabac destiné à calmer ce que les précédents auraient d'excessif

0,20 pour timbre destiné non à lettres testimoniales mais à lettres figuratives et magistrales bonnes à maintenir le témoin en honneur du terrain.

Etc.².

Picasso ne résista pas au plaisir de charger son ami duelliste : en bras de chemise, le geste sûr, le muscle saillant et le jarret tendu, Apollinaire s'est mis en garde ; derrière lui, au second plan, un Max malingre en redingote et gibus observe le bon déroulement de l'assaut de l'air gourmet d'un pompe-funèbre. Le matamore avait-il pris la mouche ou voulu se faire valoir ? Daireaux caricaturait Paul Fort et Charles Morice de manière plus musclée qu'Apollinaire. La querelle et le duel manqué firent le tour de Paris.

À Bruxelles, Géry jouait les chimistes : il avait inventé « une pomade à la guérison des cheveux claqués », l'avait vendue à de gros propriétaires français mais ajoutait piteusement : « [E]t il n'y a qu'un cheveu — c'est que je ne suis pas bien certain qu'elle puisse guérir quelque chose. » Afin de parfaire son histoire, il désirait qu'Apollinaire lui écrivît une lettre en se faisant passer pour un acheteur mécontent³. Environ ce temps, il rencontra une débitante de tabac bruxelloise « tout à fait ravissante : du 3 %, des obligations de Bruxelles [...] de la Briansk, du Trieu raisin etc. », qu'il décida d'épouser dès la fin du mois d'avril. La promise désirait un cadeau de fiançailles : Picasso pouvait-il lui brosser quelque chose au plus vite, « quelque chose d'original, dans sa note » ? Géry le paierait en mai et joignait à sa lettre une reconnaissance de dettes de 175 francs⁴. Le peintre choisit un pastel⁵ qu'Apollinaire remit lui-même à Géry, le 13 avril à Bruxelles⁶, lors d'un court voyage « pour Léon⁷ », personnage dont on ne sait s'il faisait partie des réseaux douteux d'Olga et de Jules Weil,

1. BnF, département des Manuscrits. Le procès-verbal est de la main de Jean de Mitty.

2. Cité par H. Seckel, *op. cit.*, p. 57. 50 centimes, soit un peu moins de 2 euros, le café valant dans les 35 centimes d'euro.

3. Pieret à Apollinaire, 15 mars 1907, sur papier à en-tête « Géry Pieret, chimiste, 242 chaussée de Jette, Bruxelles » (BnF, département des Manuscrits).

4. Du même au même, 4 avril 1907 (BnF, département des Manuscrits).

5. Max Jacob à Apollinaire [2 avril 1907] (*CA*, p. 68). Soit Géry n'a pas daté correctement la lettre du 4 avril, soit il s'est déjà ouvert de son projet à Picasso.

6. Les deux amis envoient le 13 avril 1907 une carte à Picasso (*PA*, p. 59).

7. Note du 19 avril 1907 (*JI*, p. 145) ; Apollinaire précise qu'il a vu Géry et Pauline (on ignore s'il s'agit de la fiancée, que Géry nomme Annette dans sa lettre du 4 avril 1907).

ou s'il était, comme le suggère Pascal Pia, libraire spécialisé dans les publications clandestines et lié en quelque manière à la diffusion des *Onze Mille Verges*. Apollinaire profita de son passage pour se rendre chez l'éditeur Lacomblez, auquel il acheta un exemplaire sur Hollande de la deuxième édition des *Serres chaudes* de Maeterlinck¹.

À son retour, le poète régla une affaire de première importance : il avait trouvé un petit deux-pièces au pied de la Butte, de l'autre côté du boulevard de Clichy, dans le IX^e arrondissement, au 9, rue Léonie, premier étage à gauche. Le propriétaire, M. Péteil, lui avait fait signer le bail le 10 avril sur la base d'un loyer de 900 francs par an et l'engagement de ne pas avoir de chien². Le 15, Apollinaire était dans ses murs ; à vingt-six ans passés, il vivait enfin seul. Il fit bientôt savoir qu'il recevrait chaque jeudi de 5 heures à 7 heures et après dîner ; les amis montmartrois³, descendus par les rues Lepic, Houdon ou Germain-Pilon, s'étonnèrent de son intérieur bourgeois, de ses bahuts bretons — un choix d'Olga, sans doute —, de son lit de cuivre aux dimensions matrimoniales et de la propreté des lieux, dont le locataire impécunieux s'occupait lui-même. Il les laissa dire ; il avait tant attendu cette indépendance qu'il se refusait à la compromettre par un désordre d'emprunt. Profiter de la Butte sans subir la promiscuité convenait à ce garçon « voué à bien trop d'aventures quoique, de nature, fort ennemi des histoires⁴ ».

Gagner sa vie devint une priorité : il travaillait chez Chateauneuf et Poitevin, donnait ses notes au *Guide du rentier* et venait de trouver une collaboration anonyme au *Journal financier* de la rue Le Peletier. Mais il fréquentait toujours la Nationale par bon plaisir⁵ et comme il avait repris confiance, retournait dans les galeries : le 19 avril, chez Bernheim, la peinture de Maurice Denis lui déplut et celle de Cézanne l'enchantait⁶. Il appartenait aussi au Comité d'initiative théâtrale chargé de lire des pièces pour l'Odéon, tout comme Ricciotto Canudo, qu'il voyait régulièrement sur les Grands Boulevards, au *Café de la Paix*, au *Riche* et au *Cardinal*, où ils retrouvaient Creminitz et son jeune ami François Bernouard, Max, Salmon et de gais compagnons de Ganymède⁷. À la mi-avril, Apollinaire et Canudo décidèrent d'écrire une pièce pour la célèbre comédienne Réjane, dont Canudo connaissait l'amant, mais leur *Femme de demain* ne prit jamais corps.

1. *JJ*, p. 146. Le volume, édité à Bruxelles par Lacomblez en 1895, se trouve dans la bibliothèque d'Apollinaire.

2. BnF, département des Manuscrits. 900 francs, soit environ 3 240 euros.

3. André Derain s'était installé cité des Fusains, 22, rue de Tourlaque, entre fin août et début septembre 1906.

4. *SSF*, p. 165.

5. Où il retrouvait quelques lecteurs de sa connaissance, comme l'abbé Martin qui s'était mis à l'albanais sur ses conseils (*JJ*, p. 142 et 144).

6. *JJ*, p. 146.

7. Apollinaire commente leur orientation sexuelle le 19 avril 1907, en insistant sur l'inversion de Salmon, « devenu très tante » (*JJ*, p. 145). À cette époque, Salmon eut vraisemblablement des expériences homosexuelles.

Un jour de printemps, de grand matin, Apollinaire ouvrit en grand négligé à un personnage en monocle et chapeau de soie qui, malgré son extrême courtoisie, ne s'était pas annoncé : Louis Frick, son ancien condisciple de Saint-Charles, se faisait désormais appeler Louis de Gonzague Frick, conformément à son état civil¹, et avait retrouvé sa trace grâce à Paul-Napoléon Roinard², lequel lui avait dévoilé que l'Apollinaire dont Frick aimait les pages publiées dans *La Revue blanche* était Wilhelm de Kostrowitzky. L'amitié conforta l'admiration ; Frick n'avait encore donné aucun livre mais ciselait ses vers à la manière d'un orfèvre d'autrefois, avait le génie de l'entregent et collaborait à *La Phalange*, que le poète Jean Royère avait fondée en juillet 1906. Apollinaire devait publier davantage ; plusieurs textes étaient en chantier mais seul le conte « Le Sacrilège » avait paru dans *Vers et Prose* au printemps 1907 ; comme « Le Juif latin » et « L'Hérésiarque », ce récit mêlait les questions casuistiques de fantaisie subversive. Frick, qui se piquait de pratiquer la phyllorhodomancie, l'art de prédire grâce aux pétales de rose, mit tout son dévouement et toute sa délicatesse à préparer l'avenir de son ami.

La vie et l'amour renouvelés

Un beau jour de mai 1907, Picasso donna rendez-vous à Apollinaire chez Clovis Sagot³, l'ancien clown devenu marchand de tableaux, qui tenait boutique dans une ancienne pharmacie du 46, rue Laffitte. Ce jour-là s'y trouvait « une jeune fille, svelte et brune⁴ », fine comme un Clouet, anguleuse comme une idole nègre. Picasso fit les présentations. Mlle Laurencin sortait de l'académie Humbert où elle était entrée en 1904 après un passage par la peinture sur porcelaine à Sèvres ; elle peignait des bouquets, des natures mortes, des portraits, des autoportraits, et gravait à l'eau-forte sous la houlette de Madeleine Lemaire. Elle venait de faire la connaissance de Picasso grâce à son ancien condisciple Georges Braque, qui avait rencontré l'artiste espagnol quelques semaines auparavant aux Indépendants, lors de

1. Voir l'extrait de naissance et l'acte de baptême publiés par Marcel Lobet à la suite de son étude « L'Amitié d'Apollinaire et de Louis de Gonzague Frick », *Que vlo-ve ?*, n° 5, janvier 1975, p. 25-26.

2. Louis de Gonzague Frick, « Le Jupiter de l'Olympe poétique », *Le Flâneur des deux rives*, n° 4, décembre 1954, p. 19. Frick se rappelle être allé rue Léonie, où Apollinaire lui ouvrit « nu comme un dieu grec ». Apollinaire, en revanche, situe ces retrouvailles le 27 janvier 1907 à 5 heures du matin (« M. Louis de Gonzague Frick ou le phyllorhodomancien », in « La Vie anecdotique », *Mercure de France*, 16 septembre 1912, *Pr 3*, p. 125). Cette minutie chronologique ressortit à la fantaisie : à cette date, Apollinaire le sait pertinemment, le bail de la rue Léonie n'était pas encore signé.

3. « Morice m'a dit que Sagot était très emballé par toi. Il faut le faire marcher » (Apollinaire à Picasso, 12 juin 1906, *PA*, p. 47).

4. *Pr 1*, p. 268 et p. 1235-1236. Le chapitre du « Poète assassiné » narrant la rencontre de Croniamantal et de Tristouse Ballerinette sort de fragments écartés de *L'Enchanteur pourrisant*, antérieurs à la rencontre avec Marie.

la grande rétrospective Cézanne qui avait marqué tous les esprits¹. Marie Laurencin y avait exposé pour la première fois, Max montré six œuvres, Matisse son *Nu bleu*, acquis par les Stein, Derain ses grandes *Baigneuses* et Braque six toiles, dont cinq étaient désormais la propriété du marchand et collectionneur allemand Wilhelm Uhde, celui-là même qui avait présenté Apollinaire à Robert Delaunay à la fin de janvier ou au début de février 1907.

« J'ai vu ta femme hier soir.

— Qui est-ce ? demanda Claude.

— Je ne sais pas, je l'ai vue mais je ne la connais pas, c'est une vraie jeune fille, comme tu les aimes. Elle a le visage sombre et enfantin de celles qui sont faites pour les amours éternelles. Et parmi sa grâce aux mains qui se redressent pour repousser, elle manque de cette noblesse que les poètes ne pourraient pas aimer car elle les empêcherait de souffrir. J'ai vu ta femme te dis-je. Elle est la laideur et la beauté ; elle est comme tout ce que nous aimons aujourd'hui. Et elle doit avoir la saveur de la feuille du laurier². »

L'apparition de Marie Laurencin étonna Guillaume Apollinaire au plus au point. Lui « qui avait aimé », « n'aimait plus » et « croyait ne plus pouvoir aimer³ » tomba follement amoureux ; il courtisa la jeune femme au Bateau-Lavoir, dans les cafés, dans les galeries, chez Sagot et Devambez. Fine et drôle, curieuse, indépendante, elle rehausait sa franchise d'une feinte naïveté qui lui donnait un petit air de rouerie parfaitement irrésistible, insupportable à Fernande ; les cheveux crépus nattés en chignon sur la nuque, les yeux obliques étoilés d'éclats effrontés, le long nez trop mince, la bouche gonflée que les coins retroussés rendaient sensuelle ou disgracieuse, elle tenait sa touche exotique d'une lointaine et mystérieuse origine créole. Elle vivait avec sa mère 51, boulevard de la Chapelle, sur l'autre versant de la Butte. Elle avait à peine connu son père, un monsieur très vieux dont le nom ne figurait pas sur son état civil, qui avait passé de loin en loin dans son existence et payé ses études au lycée Lamartine. Sa

1. 33^e Salon des indépendants, du 20 mars au 30 avril 1907. Cézanne venait de mourir, en octobre 1906.

2. *Pr 1*, p. 1213. L'extrait provient d'un texte ancien réutilisé par Apollinaire dans « Le Poète assassiné » : il s'agit des premières pages d'un récit autobiographique intitulé « Histoire de Claude Auray », dont la rédaction date probablement de 1907, après la rencontre avec Marie Laurencin, voire de 1908, en tout cas, du printemps de cette histoire d'amour. Quand Apollinaire reprendra le texte en 1913-1914 dans « Le Poète assassiné », il remplacera le nom de Claude Auray par celui de Croniamantal et le nom de Lain Corazo par celui de Paul Assot, puis de l'oiseau du Bénin. La variante la plus importante porte la marque de la rupture de 1912 : « Elle a le visage sombre et enfantin de celles qui sont destinées à faire souffrir » (*Pr 1*, p. 256).

3. « Mais Claude Auray qui avait aimé et qui n'aimait plus croyait ne plus pouvoir aimer. Ce que disait Lain Corazo le faisait rire et il se mit à raconter des histoires » (*Pr 1*, p. 1213). En 1906-1907, Apollinaire fréquentait une danseuse allemande de l'Olympia et des Folies-Bergère, Carola Stein ; il avait sans doute rompu avec elle peu avant la rencontre avec Marie (P. Caizergues, « Wilhelm de Kostrowitzky, le très aimé : inventaire de la correspondance sentimentale d'Apollinaire — documents inédits », *Quinzaine littéraire*, n° 276, 1^{er} novembre 1997).

mère, Pauline, fille de forgeron normand, avait rencontré cet homme en 1883 à Paris ; elle avait vingt-trois ans et lui cinquante-cinq ; elle était employée de maison, lui, contrôleur principal des contributions, futur député de Péronne et gendre de général : une histoire terriblement banale, couverte d'ombre et de secret. Il était mort à Vichy en 1905 sans leur avoir vraiment manqué¹.

Marie était vive, vibrante, sautillante ; le plaisir la faisait danser, la joie courir et virevolter. Ni les silences de son enfance ni les règles d'une éducation petite-bourgeoise n'avaient terni sa spontanéité ou forcé ses audaces ; elle avait ses pudeurs et ses rêveries, ses désirs, ses exigences, elle aimait qu'on lui fit la cour dans les règles de l'art mais qu'on sut en venir au fait ; vous la croyiez fragile, elle était impériale, vous la sentiez ardente, elle jouait l'ingénue. Elle avait les fraîcheurs de l'enfance et l'indépendance de la femme moderne, alliance qui avait séduit Henri-Pierre Roché, son premier amant et premier collectionneur, qui l'avait partagée un temps avec son meilleur ami Franz Hessel, un juif allemand fortuné que Paris avait conquis². « Elle est gaie, elle est bonne, elle est spirituelle et elle a tant de talent. C'est moi en femme », confiera ingénument Apollinaire à son amie Louise Faure-Favier vers 1912. Peut-être croyait-il avoir eu la prescience de cette rencontre ; il se plaisait plus probablement à penser que le cours du monde avait rencontré son désir. La jeune fille devint sienne. Elle avait les cheveux « touffus et noirs comme une forêt nocturne³ »....

LA CHÈVRE DU THIBET

Les poils de cette chèvre et même
 Ceux d'or pour qui prit tant de peine
 Jason, ne valent rien au prix
 Des cheveux dont je suis épris⁴.

Marie peignait selon sa nature et son caprice ; elle dessinait avec grâce, sans effort apparent, le lorgnon sur le nez et le nez tout contre la toile. Elle préférait les visages aux paysages et les petits formats aux grandes compositions ; les expressions, les regards la passionnaient, elle pouvait regarder les gens passer sous ses fenêtres des heures durant⁵. Elle contemplait longuement son amant, « une belle

1. Parmi tous les travaux consacrés par Daniel Marchesseau à Marie Laurencin, voir, par exemple, *Marie Laurencin*, catalogue d'exposition, Martigny (Suisse), Fondation Pierre Gianadda, 1994. Selon D. Marchesseau, le peintre eut confirmation de l'identité de son père en 1913 seulement, soit cinq après la mort de ce dernier et juste après celle de sa mère.

2. Marie était encore la maîtresse de Hessel au moment de sa rencontre avec Apollinaire. Sur Roché, Hessel et Marie, voir Scarlett et Pierre Reliquet, *Henri-Pierre Roché, l'enchanteur collectionneur*, Ramsay, 1999.

3. *Pr 1*, p. 268.

4. *Po*, p. 6.

5. Marie Laurencin, *Le Carnet des nuits*, Genève, Pierre Cailler éditeur, 1956, p. 32.

tête, de grands yeux noirs, d'une mobilité inouïe, des sourcils comme des masques de tragédie grecque, une toute petite bouche¹ ». Elle aimait aussi sa voix, surtout quand il disait des vers, « une voix basse et chantante » dont elle se ressouviendrait en son âge mûr écoutant Poulenc². Elle-même aimait chanter, elle savait toutes les chansons des rues, et ils se rappelaient gaiement ensemble les airs anciens, spirituels et colorés, pleins de bonheurs sonores, que chantent les filles de Nerval.

Apollinaire se sentit renaître à la vie et à la poésie. Tout un monde naquit en lui, comme chez les anciens Grecs du chaos, de la nuit et de l'union des dieux. Rien n'avait radicalement changé mais tout était nouveau : « La Chanson du mal-aimé » s'achemina vers son dénouement en célébrant la poésie salvatrice dans un Paris « Flambant de l'électricité » ; d'anciennes pièces poétiques trouvèrent leur forme définitive, des vers s'épanouirent et des images inouïes s'épousèrent tressant une couronne laurée... L'ardeur du poète purifia la pitié, les fausses espérances, « le Dieu de sa jeunesse », l'amour maléfique et les « glaciers de la mémoire³ » :

Jadis les morts sont revenus pour m'adorer
Et j'espérais la fin du monde
Mais la mienne arrive en soufflant comme un ouragan

J'ai eu le courage de regarder en arrière
Le cadavre de mes jours
Marquent ma route et je les pleure
[...]

À la fin les mensonges ne me font plus peur
C'est la lune qui cuit comme un œuf sur le plat⁴

Le passé ne l'accablait plus et le destin d'Orphée lui semblait enviable. Hécatombe, autodafé, Pentecôte, épiphanie, l'amour et la vie se mirent à flamber, et du bûcher surgirent, tels des phénix, « Onirocritique », « Le Pyrée » et « Les Fiançailles », qui ne sont pas des poèmes d'amour heureux, mais de confiance et d'acquiescement, de promesse et de consentement :

Descendant des hauteurs où pense la lumière
Jardins rouant plus haut que tous les ciels mobiles
L'avenir masqué flambe en traversant les cieux⁵

1. *Ibid.*, p. 44. La plupart des témoignages et le poète lui-même déclarent plutôt ses yeux marron ou bruns.

2. *Ibid.*, p. 40. Les mélodies de Poulenc sur les poèmes d'Apollinaire furent composées après la mort du poète.

3. « La Maison des morts » (*Alcools*).

4. « Les Fiançailles » (*Alcools*).

5. « Le Brasier » (*Alcools*). Le premier titre du poème était « Le Pyrée ».

Sans commune mesure avec les ornements parnassiens et les gemmes symbolistes, ils chantent le pouvoir créateur dans toutes ses dimensions, sensibles, dionysiaques, mnémoniques et propitiatrices, connues et inconnues :

Pardonnez-moi mon ignorance
 Pardonnez-moi de ne plus connaître l'ancien jeu des vers
 Je ne sais plus rien et j'aime uniquement
 Les fleurs à mes yeux redeviennent des flammes
 Je médite divinement
 Et je souris des êtres que je n'ai pas créés
 Mais si le temps venait où l'ombre enfin solide
 Se multipliait en réalisant la diversité formelle de mon amour
 J'admirerais mon ouvrage¹

L'été arriva. Vers la fin du mois de juin, une multitude de bêtes unilinéaires, oiseaux, paons, tortues, chevaux, chenilles, mouches et dro-madaires, envahirent les carnets de Picasso : Apollinaire lui demandait d'illustrer ses petits poèmes inspirés des bestiaires médiévaux. Mais l'énergie du peintre se consumait dans son grand tableau, lequel fut déclaré achevé au début de juillet². L'artiste l'intitula *Le Bordel d'Avignon* : il avait enlevé les deux clients qui figuraient initialement sur la toile, escamoté le marin assis, changé en femme l'étudiant en médecine ; cinq « demoiselles » nues offraient désormais au regard médusé leurs corps difformes et véhéments, et leur faciès de fétiches aux yeux obliques. Ce qu'il avait pu blaguer devant la toile avec Max, Apollinaire et Salmon ! Un véritable rituel : l'un reconnaissait la grand-mère de Max, d'ascendance avignonnaise, l'autre Fernande, le troisième Marie Laurencin ; Max reparlait d'une opulente maison close en Avignon et Picasso songeait à la ruelle où il achetait ses couleurs, naguère, à Barcelone³. La toile fut ensuite, on ne sait trop comment ni pourquoi, rebaptisée *Le Bordel philosophique*, titre trouvé par Salmon avec la complicité de Max et d'Apollinaire, que Picasso n'aimait pas mais dont l'humour exorcisait l'immense surprise du mystère abyssal conçu par l'artiste. Quand, à l'automne, Braque et Derain découvrirent cette œuvre qui prenait radicalement congé des conventions occidentales, ils frémirent d'étonnement ; le premier déclara que « c'était comme si quelqu'un buvait du pétrole pour cracher du feu », le second avertit que l'on retrouverait un jour Picasso « pendu derrière son grand tableau tellement cette entreprise paraissait désespérée⁴ ». Les futures *Demoiselles d'Avi-*

1. « Les Fiançailles » (*Alcools*).

2. Voir l'étude des carnets de Picasso par P. Read, *Picasso & Apollinaire*, *op. cit.*, p. 58.

3. Voir H. Seckel, *Max Jacob et Picasso*, *op. cit.*, p. 56.

4. Selon le témoignage de Kahnweiler, maintes fois repris par la suite (*Mes galeries et mes peintres. Entretiens avec Francis Crémieux* [1961], Gallimard, 1998, « L'Imaginaire », p. 52).

gnon expulsaient la question du Beau ; elles ne sortirent de l'atelier qu'en 1916.

Chaque année, à l'approche de l'été, Marie grimaçait : elle détestait ce moment où l'on se croyait obligé de fuir Paris pour jouir des bienfaits du grand air... Quel ennui ! Sans projet rustique, Apollinaire quitta simplement ses lieux familiers pour retourner au Vésinet et, aux alentours du 15 juillet, se rendre à Anvers, voyage dont il reste un court poème tout aussi déroutant que les secrets séjours du poète en Belgique et en Hollande¹. Il paressait en travaillant. Qu'elles lui plaisaient ces heures qu'on passe à ne rien faire ! Le soleil par la fenêtre, un nuage dans le ciel, le désir de voir Marie, de la mener en promenade, tout le distrayait de son ouvrage, le poussait à fumer rêvant à la croisée, à sortir à tout bout de champ, courir les rues, retrouver la Seine. Au rythme de la marche et Paris pour décor, il lui venait des idées inédites, des images nouvelles, des sonorités inouïes, qu'il se répétait jusqu'à son retour ; il les ajoutait alors à une pièce inachevée, déplaçait un vers ancien dans un quatrain récent, dépaysait un lieu commun, forçait une cadence afin qu'elle prît l'allure la plus naturelle.

Des contes germèrent et mûrissent dans cet élan nouveau que les amis d'Apollinaire avaient à cœur d'encourager. Grâce à Dalize, il publia « L'Obituaire » dans la rubrique « Variétés » du quotidien *Le Soleil* le 31 août 1907². De son côté, Henri Frick le recommanda chaudement à son ami Louis Lumet, l'ancien naturiste qui avait fondé le Théâtre civique en 1897 et collaborait au quotidien *Messidor* : « 150 à 180 lignes — Pas de choses trop légères — Les lecteurs de *Messidor* sont très pudibonds. Prix habituel 25 frs », précisa l'artiste au poète en juillet³. Sa prudence dut faire sourire Apollinaire, qui fit passer « L'Albanais » le 7 septembre, l'histoire d'un homme ravissant une jeune fille, consentante, afin de se guérir d'une Anglaise infidèle « qui le faisait souffrir comme peuvent pâtir d'amour ceux-là seuls qui appartiennent à l'élite de l'humanité⁴ », un conte qui conjuguait plaisamment des souvenirs de Konitza, de Londres, de Cologne, et le rapt des folklores balkaniques dont « L'Otmika » avait déjà sondé les ressources imaginaires. Le 21 septembre, *Messidor* publia « La Serviette des poètes », où la vie précaire du Bateau-Lavoir devient une légende dorée, une serviette maculée le linge de sainte Véronique et les réalités les plus dérisoires la matière d'une création placée « sur la limite de la vie, aux confins de l'art⁵ ». Les lecteurs de *Messidor*

1. Voyage attesté par une carte d'Apollinaire à Picasso, revêtue de la seule signature du poète (PA, p. 62). Voir le poème « Anvers » (Po, p. 590).

2. Voir *supra*, p. 123, et *infra*, p. 288. Le conte sera de nouveau publié dans la livraison de *Vers et Prose* de juin-juillet 1909.

3. Henri Frick à Apollinaire, 19 juillet 1907 (CA, p. 58). 25 francs équivalent à 90 euros environ (on se souvient que le loyer mensuel d'Apollinaire est de 75 francs, soit 270 euros environ).

4. *Pr 1*, p. 391.

5. *Pr 1*, p. 191-194.

surent-ils déchiffrer la vérité profonde de cette fantaisie qui annonçait la fin des hiérarchies en art et célébrait le miracle créateur ? Sans doute furent-ils plus encore fascinés par « Le Matelot d'Amsterdam », paru dans la livraison du 11 octobre, qui leur offrit les sensations violentes du crime passionnel. Tout commence comme une histoire de marins dans le port de Southampton : « Le brick hollandais, l'*Alkmaar*, revenait de Java, chargé d'épices et d'autres matières précieuses¹. » Henrijk Wersteeg, matelot hollandais, suit un homme dans l'espoir de lui vendre son perroquet, son singe et ses étoffes, mais l'inconnu l'attire dans un pavillon isolé, le constraint à tuer celle qu'il retient prisonnière, puis l'assassine. Personne ne saura que lord Finngal, animé d'une fureur jalouse, avait sciemment commis un meurtre inexpiable ; le perroquet du matelot répétera au veuf jusqu'à la fin de ses jours les dernières paroles de lady Finngal : « Harry, je suis innocente ! » La semaine suivante, les lecteurs du *Soleil* découvrirent une autre histoire de vengeance, « La Comtesse d'Eisenberg² », située sur les rives du Rhin, où un tzigane déclare à celle qu'il vient de sauver : « [D]ans notre langage, *Vie* et *Mort* ne sont qu'un seul mot, de même qu'*Hier* et *Demain*, de même qu'*Amour* et *Haine*. »

Apollinaire aimait attirer ses lecteurs sur des terrains familiers pour mieux les dérouter vers des climats étranges. Géry Pieret lui offrait une matière savoureuse ; parti conquérir le Nouveau Monde, l'aventurier lui écrivit de San Diego : « Je me suis suicidé à Bruxelles » ; il avait organisé sa disparition avec l'aide de son logeur, s'était engagé dans la marine anglaise, avait déserté et se trouvait à présent en Californie où il disait dresser des chevaux sauvages et se livrer à la spéculation immobilière³. Géry et sa folie douce inspirèrent au conteur les aventures du baron d'Ormesan : publié par *Messidor* le 25 octobre 1907, « Le Guide » raconte comment ce personnage d'astucieux polyglotte mystifie les touristes, non comme un vulgaire escroc, mais comme l'inventeur d'un nouvel art, l'amphionie, ainsi baptisé en l'honneur d'Amphion, qui éleva les murs de Thèbes grâce au son de sa lyre, de même que le ver Zamir bâtit le temple de Jérusalem sans outils :

L'instrument de cet art et sa matière sont une ville dont il s'agit de parcourir une partie, de façon à exciter dans l'âme de l'amphion ou du dilettante des sentiments ressortissant au beau et au sublime, comme le font la musique, la poésie, etc.

Pour conserver les morceaux composés par l'amphion, et pour que l'on puisse les exécuter de nouveau, il les note sur un plan de la ville, par un trait indiquant très exactement le chemin à suivre. Ces morceaux, ces

1. *Pr I*, p. 176. On se souvient que Picasso séjourna à Alkmaar en 1905.

2. Publié le 19 octobre 1907 (*Pr I*, p. 387-390).

3. Pieret à Apollinaire, Moutain's cottage, 1325, A. Street, San Diego, Californie, USA, 16 octobre 1907 (BnF, département des Manuscrits).

poèmes, ces symphonies amphioniques se nomment des antiopées, à cause d'Antiope, la mère d'Amphion.¹

Paru le 2 décembre 1907, « La Lèpre » place d'Ormesan dans une amusante histoire de quiproquo linguistique² ; le personnage donne sa pleine mesure dans « Un beau film », publié le 23 décembre : devenu cinéaste d'actualités, le baron fait fortune en filmant un double assassinat fabriqué de toutes pièces par ses soins, un crime dont l'authenticité enthousiasme le voyeurisme des foules, promptes à croire ce que la police prend pour une fiction tant il est vrai que le réel n'est pas toujours vraisemblable. En inversant les pôles du vrai et du faux jusqu'au vertige, d'Ormesan bascule au-delà du bien et du mal, dans les parages incertains où l'imagination dévore le réel. Quelle serait sa prochaine invention ?

Comme son personnage, Apollinaire était prêt au défi. Le 25 juillet 1907 avait débuté sa collaboration signée Pascal Hédécat à l'hebdomadaire impertinent *Je dis tout*, avec une chronique consacrée à l'actualité artistique : les Bernheim ayant spéculé sur « la valeur des Cézanne, Van Gogh, Seurat, Gauguin » afin d'abuser leur nouvel associé Alexandre de Wagram, les esprits rétrogrades profitait du procès en cours pour conclure à l'inanité de la peinture moderne. L'occasion était belle d'entrer dans la mêlée et de pourfendre les « critiques sans goûts », les « amateurs ignares » qui voulaient « râver l'art à leur niveau » : « [Q]u'il leur reste dans la gorge et les étrangle ! » lança insolemment le jeune critique d'art³. Depuis le scandale du Salon d'automne de 1905, le fauvisme avait réussi à vaincre certaines résistances grâce à quelques marchands, collectionneurs et critiques d'art ; Apollinaire cherchait à le défendre à son tour. Au cours de l'été, Mécislas Golberg conçut le projet de consacrer son *Cahier* de septembre à Matisse, Derain et Picasso ; il invita Matisse à lui envoyer des photographies de ses œuvres principales et à « poser en quelques lignes quelques idées *spécieuses* et précises [...] utiles à ces gourdes de critiques » et susceptibles d'« ouvrir des horizons aux jeunes peintres cherchant leur voie ». Il ne lui demandait pas « de faire de la critique d'art mais *d'annoter l'œuvre* qu'on verrait⁴ ». Il lui indiquait enfin qu'il lui enverrait sans doute « quelqu'un », se sachant trop malade pour mener lui-même l'entretien. Il écrivit à Apollinaire à la fin d'août :

[Matisse] m'a prié de venir le voir. Comme cela m'est impossible à cause de mon état de cadavre ambulant qui n'... ambule guère — je l'ai prévenu

1. *Pr 1*, p. 196.

2. Le 8 novembre 1907, « L'Infaillibilité » vint clore la série des contes consacrés aux questions religieuses sur le thème du dogme promulgué le 18 juillet 1870 par le concile Vatican I, à la demande du pape Pie IX.

3. *Pr 2*, p. 82-83.

4. Golberg à Matisse, 16 août 1907, cité par J. Munck, *Matisse-Derain, op. cit.*, p. 291.

qu'un de mes bons amis ira — Donc après le 1^{er} septembre tu iras le voir — Quai Saint Michel — En causant tu auras des indications utiles — tu tâcheras même qu'il te fasse une note sur le côté technique qu'on publiera — [...]

Je suis content de savoir que tu reprends ton travail littéraire. Je suis heureux de pouvoir t'offrir l'occasion de l'exécuter¹.

Après avoir quitté le sanatorium d'Avon, où on l'avait soigné grâce à la générosité du dessinateur André Rouveyre, Golberg affrontait la phthisie qui lui rongeait les os dans une pauvre maisonnette de la rue Lagorsse à Fontainebleau. Quand Matisse se rendit auprès de lui le 9 ou le 10 septembre, le polygraphe polonais n'était plus qu'un souffle ; le jour même, il confia le soin de son article à Apollinaire, qui n'avait toujours pas vu le peintre, en lui faisant maintes recommandations :

Matisse est venu me voir et a apporté ces notes — et les photos que j'ai choisi[es] [...] Donc, va directement chez Matisse Il est très intéressant. Il sera bon alors [que] tu viennes passer une journée avec moi pour causer là-dessus. Je fais moults éloges de ton genre de critique.

L'étude s'appellerait : *Quelques-uns* :

et comprendrait : Picasso (à qui tu arracheras des photo[s]), Matisse, Derin [*sic*] habitant Chatou [...], et Puy [...]. Quand feras-tu tout cela et quand te reverrai-je. Il faut te dépêcher pour venir me voir parce que le 29 7^{bre} de plus en plus pauvre, je vais m'enterrer dans la Beauce à 88 kilomètres de Paris².

Le jeune poète lui promit en retour de collaborer à la nouvelle revue que Georges et Jean-René Aubert venaient de fonder à Reims : « [Golberg] m'a appris que vous deviez m'envoyer un article sur le Salon d'Automne, pour *Poliche* », écrivit Georges au poète le 10 octobre 1907. « Vous seriez bien aimable de me l'adresser le plus tôt possible, d'ici samedi (après-demain), de façon qu'il puisse paraître dans le prochain numéro³. »

Apollinaire publia sa chronique du Salon le 12 octobre 1907... dans *Je dis tout*⁴. Il avait choisi la provocation, favorisée par le ton du journal : comme dans une revue de music-hall, ses caricatures assorties de poèmes chansonnés font défiler le président du Salon, Frantz Jourdain, éclatant d'ignorance et de myopie, les peintres Desvallières et Abel-Truchet, chez qui l'opportunisme commercial et les

1. Golberg à Apollinaire [20 août 1907] (BLJD).

2. Golberg à Apollinaire [9 septembre 1907] (BLJD).

3. Date du cachet postal (CA, p. 150). Gazette bimensuelle, *Poliche* parut chaque mois du 1^{er} septembre 1907 au 1^{er} février 1908. Golberg avait d'abord suggéré à Apollinaire de « faire 2 feuillets vifs sur le Salon d'Automne — à emporte-pièce, sans ménagement » pour le n° 22 des *Cahiers Mécislas Golberg* (Golberg à Apollinaire [9 septembre 1907], BLJD).

4. Apollinaire publia une seconde chronique dans *Je dis tout* le 26 octobre 1907 ; voir l'ensemble dans *Pr 2*, p. 83-99.

ambitions officielles font office de talent, le sculpteur de Charmoy qui ne doute jamais du sien... Pour faire bonne mesure, l'humour du chroniqueur n'épargne pas les personnalités auxquelles vont sa sympathie ou son admiration : de Cézanne, Vollard, Friesz, Rouault et Rousseau, il brosse des portraits pittoresques ; il met en scène les Stein, ces mécènes en sandales auxquels manquent les garçons de café, et raconte les déboires de Matisse, Vlaminck et Braque, victimes des incohérences et du conservatisme du jury. Jourdain se fâcha contre l'insolent qui le tournait publiquement en ridicule, mais le mécontentement de Golberg ne fut pas moins grand : « Que signifie ta fumisterie ? Il n'a expédié ni le manuscrit, ni ma lettre ! Tu es venu pourtant pour cela [...] tu ne m'as même pas avisé de ta résolution Aubert n'a rien reçu de toi ! De grâce cher Guillaume — si tu as des sursauts — je te supplie de me rassurer sur mon Matisse et d'expliquer tout ça¹. » On ne sait quelles explications lui fournit Apollinaire. Avait-il préféré l'hebdomadaire national, plus avantageux que la gazette rémoise ? Avait-il trouvé Golberg trop directif ? Ce dernier lui avait écrit à la fin de septembre : « sur le Salon, pas trop de copinage, ni de crosses — mais l'atmosphère l'esprit — relève les travaux de [sic] Émile Bernard, de Vibert [...] » ; il le chargeait de prendre le nom des exposants de la rétrospective Cézanne, de leur demander les autorisations de reproduction, lui recommandait de « bien faire le coup d'œil du vernissage », lui proposait le titre « Brisées d'automne (impressions du Salon) » et terminait sur ces mots : « [S]urtout débarque Gros Guillaume III². » Matisse, laconique, demanda une rencontre au chroniqueur, qu'il n'avait toujours pas vu³ : Apollinaire avait raconté avec beaucoup de mordant comment le jury avait refusé *La Coiffure* en dépit de tous les règlements et au grand dam de Desvallières et Rouault ; Matisse, qu'on imagine indisposé par la légèreté d'Apollinaire, lequel n'avait dit mot de la qualité de sa toile, s'inquiétait sans doute de l'entretien destiné au *Cahier Mécislas Golberg*. Les deux hommes se virent trois ou quatre fois à dîner entre le 8 et le 20 novembre afin de préparer l'article.

Pendant ce temps, Louis de Gonzague Frick servait la cause d'Apollinaire auprès de Jean Royère :

Faites en sorte que j'aie de vos vers pour demain — au plus tard — ; je les irai porter dimanche à Monsieur Jean Royère — et je lui lirai, moi-même, votre *Enchanteur* qui m'a vraiment « emballé » — à un degré que je ne saurais dire. [...]

À vous de dilection et de prédilection — intensément — [...]

PS Pouvez-vous me recevoir lundi ou mardi soir ? Je vous présenterai

1. Golberg à Apollinaire, s. d. (BLJD). Peu avant, Golberg avait annoncé à Jean-René Aubert qu'il lui faisait expédier un article d'Apollinaire sur le Salon d'automne (lettre s. d., BLJD).

2. Golberg à Apollinaire, [28 septembre 1907] (BLJD).

3. « Je voudrais vous voir au sujet de votre article du *Je dis tout*. » Matisse à Apollinaire, s. d. (CA, p. 205).

Monsieur Louis Latourrette — que vous connaissez déjà d'ailleurs — et je lirai vos œuvres si belles, si grandes, si émouvantes. [...] votre *Enchanteur* a fait pleurer mes amis poètes, et moi, très hautement¹.

Grand admirateur de Mallarmé, qu'il n'avait pas connu, Royère avait fondé *La Phalange* afin de cultiver la postérité symboliste mais accueillait volontiers les poètes les plus divers, pour peu qu'il leur trouvât du talent². Le dimanche 3 novembre, Frick porta deux poèmes d'Apollinaire chez Royère qui, les jugeant « remarquables », les inséra immédiatement dans la livraison suivante ; le messager lui laissa aussi entendre que leur auteur était prêt à faire un article sur sa *Sœur de Narcisse nue*, qui allait paraître. Royère écrivit aussitôt à Apollinaire :

[...] nul plus que vous ne saurait m'agrérer comme juge ; je sais que vous êtes impartial et d'une haute franchise ; j'espère que vous voudrez bien me juger sévèrement si vous croyez devoir être sévère. Je vous remercie de ce bel hommage que vous consentez aussi à me rendre³.

La Phalange du 15 novembre 1907 publia non pas deux, mais trois poèmes d'Apollinaire, « La Tzigane » et « Les Colchiques », pièces mélancoliques d'inspiration rhénane, pleinement lisibles, sur l'amour maudit et le poids du souvenir, et « Fragment » — le futur « Lul de Faltenin » —, de composition récente, où l'alliance de l'héritage symboliste et de l'imaginaire personnel suscite une obscurité déconcertante, sur laquelle on s'interroge encore aujourd'hui. Le poème, auquel les archaïsmes et les raretés de Louis de Gonzague Frick ne sont pas étrangers⁴, n'avait pas été choisi par hasard. Proche du « Pyrée » et des « Fiançailles » car il démythifie la fatalité de l'amour et célèbre la reverdie poétique, il substitue à la veine élégiaque des fantasmagories brutales, plus audacieuses que celles des anciens poèmes « L'Ermite » ou « Merlin et la vieille femme » ; il s'accorde avec le néosymbolisme de Royère, qui se plaisait à répéter : « Ma poésie est obscure comme un lis. » Début décembre, Royère chargea Frick d'offrir à son jeune confrère⁵ un exemplaire de *Sœur de Narcisse nue*,

1. Louis de Gonzague Frick à Apollinaire, s. d. [fin octobre-début novembre 1907] (BnF, département des Manuscrits). Frick lut probablement *L'Enchanteur pourri*sant dans la version du *Festin d'Ésope*. Le poète Louis Latourrette gagnait sa vie comme journaliste financier et avait rencontré Apollinaire dans le cadre de leurs « anonymes besognes » (voir « Un aspect de Guillaume Apollinaire », *SIC*, n° 37-38-39, *En mémoire de Guillaume Apollinaire*, janvier et 15 février 1919, reprint Jean-Michel Place, 1980 et 1993, p. 297-298).

2. Le premier numéro de *La Phalange* parut le 15 juillet 1906.

3. Royère à Apollinaire, 3 novembre 1907 (BnF, département des Manuscrits).

4. Dans le numéro, les poèmes d'Apollinaire précèdent celui de Louis de Gonzague Frick « Déréliction », dédié à Apollinaire. Frick sera le dédicataire de « Lul de Faltenin » dans *Alcools*. Les deux poètes partagent le goût du mot rare et de l'archaïsme, dont le potentiel suggestif intéressait les symbolistes ; chez Frick, il sert la préciosité, alors que, chez Apollinaire, il est sans vocation maniériste et provoque la surprise, le dépaysement.

5. Royère était né à Aix-en-Provence le 4 juin 1871. Son ami d'enfance, le poète Joachim Gasquet, lui présenta Cézanne en août 1896.

dédicacé de ces mots : « Au grand poète À l'artiste lointain Au bel écrivain rarissime son admirateur et son ami Jean Royère¹. » Le directeur de *La Phalange* était un homme sincère et sérieux.

Le 15 décembre, *La Phalange* publia l'essai d'Apollinaire sur Matisse², qui venait compléter la première étude d'ensemble que le peintre et critique Michel Puy avait consacrée aux « Fauves » dans la revue le 15 novembre. Un post-scriptum précisait : « Cet article paraîtra illustré en janvier, dans les *Cahiers Mécislas Golberg*. *La Phalange* en donne la primeur. » Apollinaire cherchait-il à faire diversion ? Le même mois, la gazette rieuse et hardie, *Poliche*, contenait trois échos de lui, dont une anecdote sur Ernest La Jeunesse, prétexte à déclarer publiquement « j'ai beaucoup de bonheur. J'aime et il est possible que je sois aimé³ », et un hommage intitulé « Le Sanatorium. La Maison de Golberg », peignant l'ami polonais en patriarche de Fontainebleau, pressé de lettres et de visites, promis à une longue vie pleine d'admirateurs. À cet éloge lénifiant, Golberg préférait sans doute l'apré portrait dessiné par Rouveyre :

Quelle vision ! [...] Cet être recule d'épouvante et de colère. Ses yeux — des flèches et des traits — veulent arrêter la fatale loi du néant. Il veut résister au silence, il veut défendre ce reste de chair, ce peu de son moi que la mort n'a pas encore détruit. Sur ces jambes frêles éclate un mouvement de force, sur l'assise des épaules branle la tête révoltée... mais la main — une ligne peine — une indication — pend inerte. La mort vaincra⁴ !

Apollinaire s'était approprié l'article sur Matisse parce qu'il devait absolument saisir sa chance et forcer le destin : en s'affranchissant de Golberg et signant un grand article dans une revue en plein essor, il s'imposait critique d'art aux yeux des confrères et des artistes. Matisse l'avait laissé faire⁵ ; on ne sait comment réagit Golberg. Le poète avait récrit l'entretien de manière à développer ses propres vues : contrairement à ce que prévoyait le projet initial, ce n'était plus Matisse, « le fauve des fauves⁶ », qui commentait ses œuvres mais Apollinaire qui prenait son relais en défendant l'union de la

1. BGA 1, p. 140. Royère en offrit un autre exemplaire à Marie.

2. Pr 2, p. 100-103. Le numéro du 15 décembre reproduit plusieurs œuvres de Matisse en noir et blanc : l'article d'Apollinaire est accompagné de l'*Autoportrait* de 1906, du *Luxe I* et d'un portrait de femme dessiné ; l'article suivant, signé Paul Adam et intitulé « Éloge du présent », est illustré par *La Coiffure et Madame Matisse au madras rouge*.

3. Pr 3, p. 1036.

4. Mécislas Golberg, *La Morale des lignes*, Vanier, 1908, p. 42, avec une reproduction du portrait de Rouveyre en regard, p. 43. Voir cahier hors texte, n° 17.

5. Dans sa lettre à Apollinaire du 30 novembre 1907, Royère convie Apollinaire, Marie et Matisse pour le mardi suivant, 2 décembre ; l'opportunité de publier l'article a probablement été discutée à cette occasion.

6. Expression d'Apollinaire dans le *Je dis tout* du 12 octobre 1907 (Pr 2, p. 91). Golberg avait insisté dans sa lettre du 28 septembre 1907 : « [N]jempiète pas sur son travail à lui. Qu'il fasse ses notes frustes sans commentaires » (BLJD). Matisse se servira de cet entretien dans ses « Notes d'un peintre », publiées dans *La Grande Revue* du 25 décembre 1908.

raison et de l'instinct, et la confrontation féconde avec d'autres conceptions plastiques occidentales ou allogènes — primitifs italiens, arts grec, égyptien, cambodgien, africain... La vocation de la peinture, assurait le critique, n'est pas de reproduire les objets mais de combiner des couleurs et des lignes selon une logique propre au tableau et à son créateur : « Ordonner un chaos, voilà la création. » Même si l'artiste cherche « l'expression plastique » alors que le poète cherche « l'expression lyrique », l'un et l'autre offrent d'eux-mêmes l'image de « dieux omniscients, tout-puissants, mais soumis au destin¹ ! »

Comme naguère le symbolisme vers la musique, la jeune génération se tournait vers les arts plastiques ; les méditations esthétiques d'Apollinaire évoluaient, se précisaien, s'affirmaient au contact des artistes et ce nouveau compagnonnage faisait rougeoyer l'horizon. Comme naguère le giron de *La Plume* et de *La Revue blanche*, l'orbite de Montmartre attirait tout ce qui était jeune et tout ce qui était neuf. Dans l'automne, Max Jacob s'était rapproché du Bateau-Lavoir en transportant sa malle, ses plumes et ses pinceaux au 7, rue Ravignan, dans un rez-de-chaussée sur cour et poubelles que l'éther et la jusquiame agrandissaient démesurément. Des messieurs bien mis et de jolies dames s'y pressaient certains jours, succédant aux commères du quartier, le cœur ému, la main dégantée, avides d'oracles et de tarots, et repartaient, titubant de trouble, propriétaires d'un horoscope, d'un fétiche, d'un gri-gri, et parfois d'une gouache ou bien d'une aquarelle. Chaque lundi, Max recevait ses amis avec une générosité jalouse, récitat des vers, inventait des histoires et s'adonnait à cette « bouffonnerie concertée » qui était « chez lui un très scrupuleux exercice spirituel² ». Les astres, les étoiles et l'avenir illimité pénétraient la pauvre pièce obscure et proprette, qui dérivait dans un étrange voyage jusqu'aux lueurs de l'aurore...

Le jour doré s'accroche à l'aile
D'un moulin qui ne tourne plus
Et l'on sent bouillonner le zèle
De Paris, moi je suis perclus³.

Vers le 7 octobre 1907, Jarry revint rue Cassette, après avoir passé l'essentiel de l'année chez sa sœur à Laval ; peu avant son départ, fin janvier, Léautaud l'avait jugé « détraqué par les privations, l'alcoolisme et la masturbation, incapable de gagner sa vie en aucune façon⁴ ». Le 30 octobre, Vallette et le docteur Saltas emmenèrent Jarry à l'hôpital de la Charité, 47, rue Jacob ; le docteur Stephen-

1. *Pr* 2, p. 100-101.

2. À propos du personnage de Septime Fébur, inspiré par Max Jacob (André Salmon, *La Négresse du Sacré-Cœur*, *op. cit.*, p. 189).

3. André Salmon, « L'Aube rue Saint-Vincent », *Le Calumet*, Henri Falque éditeur, 1909, p. 37.

4. Paul Léautaud, note du 23 janvier 1907 (*Journal littéraire*, *op. cit.*, p. 375).

Chauvet diagnostiqua une anémie due aux carences, aggravée par l'abus d'alcool et compliquée d'une névrite des deux jambes. De nombreux amis se rendirent au chevet du moribond, Rachilde, Terrasse et Quillard, Mirbeau, Van Bever et les Natanson. Comme il conservait quelque espièglerie dans son affreuse faiblesse, on voulut croire à la rémission de son mal. Mais le jour de la Toussaint 1907 à 4 h15 du soir, Alfred Jarry était mort ; il avait trente-quatre ans. L'autopsie conclut à une méningite tuberculeuse d'évolution anormale ; en 1933, le docteur Stephen-Chauvet précisera que l'alcoolisme n'avait pas tué Jarry, mais favorisé le développement de la tuberculose mortelle¹. Dans le monde des lettres, chacun interpréta cette mort à sa façon : Fagus la mit sur le compte d'une lassitude croissante et du lent décervelage opéré par l'alcool, et Salmon se persuada que le Père Ubu avait tué ce « grand frère génial [...] promis à l'agrément du xx^e siècle² ». Apollinaire accusa la profonde misère, le manque d'alimentation et de dévouements féminins³ ; mais il savait qu'en mourant comme il avait vécu, Alfred Jarry avait égalé son destin. S'il avait manqué les derniers instants de son ami, il l'accompagna, avec une cinquantaine de personnes, jusqu'au cimetière de Bagneux le dimanche 3 novembre. À 5 heures du soir, le cortège traversa la foule se pressant parmi les tombes au lendemain des Défunts ; se remémorant la scène deux ans plus tard⁴, le poète affirma que personne ne pleurait derrière le corbillard car la douleur et la tristesse ne convenaient pas à celui qui avait uni la plus grande sensibilité à la plus haute fantaisie : le défunt fut mené en terre dans un décor à la trivialité sublime digne de Rabelais et de Bruegel, les tavernes alentour regorgeant de commensaux. En bâtissant la légende que Jarry avait lui-même fondée et transmise à ses amis, Apollinaire restait fidèle au disparu et lui conférait l'immortalité. Il ne retournerait plus dans la « grande chasublerie⁵ » de la rue Cassette, cet entresol au deuxième et demi sur cour composé d'une seule pièce maigrement meublée mais pourvue de cabinets à l'anglaise, dont la chasse d'eau, grâce à un ingénieux mécanisme, servait aussi à ouvrir la porte d'entrée, et d'un plafond si bas que la chevelure nocturne du locataire tutoyait les toiles d'araignées. Mais tel un génie tutélaire, Jarry continuerait de lui souffler ses phrases majuscules constellées d'or et de l'accompagner à travers les espaces infinis du langage et de l'imagination.

1. Voir P. Besnier, *Alfred Jarry, op. cit.*, p. 679-684.

2. SSF, p. 164.

3. Pr 2, p. 1042-1044.

4. « Feu Alfred Jarry », *Les Marges*, novembre 1909 (Pr 2, p. 1043-1044). Apollinaire avait envisagé de rendre hommage à Jarry dans *La Phalange* (Royère à Apollinaire, 29 novembre 1907, BnF, département des manuscrits) et dans *Police* (Georges Aubert à Apollinaire, 30 novembre 1907, CA, p. 151), mais ces projets ne virent pas le jour.

5. La rue Cassette est située près de Saint-Sulpice, quartier traditionnel du commerce d'objets cultuels et religieux ; sous le logement de Jarry se trouvait un atelier de vêtements sacerdotaux. Dans « Feu Alfred Jarry », Apollinaire place abusivement l'entresol de Jarry au troisième et demi (Pr 2, p. 1039).

Dans sa maison de la rue Pierre-Charles-Comte à Fontainebleau¹, Mécislas Golberg luttait au fil des jours, décidé à ne céder à la mort que « pas à pas, contre toute évidence, contre toute science² ». Il écrivait ses souffrances de poitrinaire qu'une société éprise d'ordre et de science avait placé parmi les parias, et racontait son agonie comme nul ne l'avait fait avant lui car « l'humanité aime les situations précises ; elle admet la vie et la mort ; elle ignore les débuts de la vie et les premiers murmures de la mort. Tout crépuscule lui est étranger³ ». Il mourait depuis si longtemps qu'il sentait dans leurs détails les plus subtils les nuances, les murmures et la pénombre des derniers moments de son existence. Il lui fallut bientôt se soumettre à la loi fatale. Le 28 décembre 1907, il était mort. Il laissait deux volumes sous presse, quelques inédits, son dernier *Cahier* à paraître en janvier 1908, sans l'article d'Apollinaire sur Matisse, et un fils d'une douzaine d'années, prénommé comme lui Mécislas, qu'il avait soigné nourrisson et n'avait pas revu depuis 1900, date de sa rupture avec Berthe Charrier. En 1922, reconnu coupable de l'attaque du rapide Paris-Marseille, Mécislas Charrier fut exécuté le 3 août à l'aube ; ceux qui avaient connu son père le peignaient comme un pauvre garçon en rupture de ban, passé de l'anarchisme au banditisme.

Golberg et Jarry commencèrent une vie posthume en poussant leurs jeunes amis vers la maturité. Le 25 décembre, Apollinaire donna aux lecteurs du *Soleil* « La Noël des milords », qui raconte comment le capitaine Mordant, corsaire français au service de l'Empire, pourchassait les Anglais en hissant les pavillons blanc et tricolore au mât d'artimon de sa *Belle Malouine*, et coula la frégate *Junon* à la veille de la Noël 1812 dans les parages des Antilles ; Mordant poursuivait une âpre vengeance contre les Anglais, qui tuèrent à Trafalgar le fiancé de sa fille, laquelle en mourut de chagrin. Larguant les amarres avec l'Angleterre, Apollinaire livrait un conte de Noël aux accents virils, et offrait à René Dalize une aventure des temps de la vieille marine.

Le premier rôle

À Nice, le poète Guy Lavaud reflétait le paysage intime et délicat de son cœur en des vers tendres et fluides. À la fin de l'année 1907, il créa *La Revue des lettres et des arts*, « sœur cadette » de *La Phalange*, disait Royère, où Toussaint Luca chroniquait les revues. Lavaud désirait la collaboration d'Apollinaire ; dès le 4 janvier 1908, il lui demanda un article sur Mécislas Golberg⁴ ; un autre sur Derain devait suivre.

1. Où il avait probablement emmenagé dans le courant d'octobre 1907.

2. M. Golberg, « Disgrâce couronnée d'épines », *Dernier Cahier Mécislas Golberg*, janvier 1908, pagination spéciale, p. 25.

3. *Ibid.*, p. 38.

4. Lavaud à Apollinaire, 4 janvier 1908 (BnF, département des Manuscrits).

Mais un mois plus tard, Apollinaire n'avait toujours rien fait¹, il était ailleurs. Au tout début de janvier, le quotidien *Le Financier* l'avait envoyé dans un grand hôtel parisien interviewer El-Mokri, que le sultan Abd el-Aziz avait dépêché en France afin de négocier un nouvel emprunt marocain, le quatrième depuis 1902 : une guerre et des révoltes locales, une fiscalité inique et les caprices du souverain ruinaient ce pays que la France contrôlait pratiquement depuis la conférence d'Algésiras de janvier 1906². Apollinaire prit la rencontre comme un exercice de style à la Rouletabille³ : n'ayant rien obtenu de son interlocuteur rusé et taiseux, il rapporta leurs échanges pleins de malice et de non-dits, et les dénégations concernant la déchéance d'Abd el-Aziz au profit de Moulai-Hafid, khalife de Marrakech, prononcée le 3 janvier 1908 par les hauts dignitaires de Fez⁴. L'envoyé du *Financier* compléta son article par les confidences de « quelqu'un » qui était « fort au courant des dessous financiers du Maroc » et interpréta le voyage en France comme une fuite⁵. Le poète fut certainement plus frappé par le pittoresque de la scène que le journaliste par les arcanes de la mission marocaine ; après l'interview, dans un café du quartier du Sentier, il se prit à rêver au personnage dont « l'aspect général » rappelait « celui d'un banquier levantin », et à l'infant du Portugal dont il avait lu le fabuleux voyage dans *Le Monde enchanté* de Ferdinand Denis⁶ :

Avec ses quatre dromadaires
 Don Pedro d'Alfaroubeira
 Courut le monde et l'admirâ.
 Il fit ce que je voudrais faire
 Si j'avais quatre dromadaires.

Apollinaire songeait toujours au Nouveau Monde. Une photographie de cette époque le montre en compagnie d'une poignée de col-

1. Du même au même, 3 février 1908 (BnF, département des Manuscrits).

2. Voir Michel Abitbol, *Histoire du Maroc*, Perrin, « Pour l'Histoire », 2009, p. 391 sq.

3. *Le Mystère de la chambre jaune* de Gaston Leroux avait paru en feuilleton dans le supplément littéraire de *L'Illustration* en septembre 1907 ; on ne sait si Apollinaire le lut mais le roman eut un tel succès qu'il fut publié en volume dès janvier 1908.

4. M. Abitbol, *op. cit.*, p. 398-399. Apollinaire assure qu'il apprit lui-même la nouvelle à El-Mokri, juste après l'avoir lue dans les journaux du matin reprenant une dépêche du *Times* ; on peut donc supposer que l'interview eut lieu le 3 ou le 4 janvier 1908.

5. *Le Financier*, 14 janvier 1908 (*Pr 3*, p. 402-405). La notice de la Pléiade précise que les contributions étant anonymes, celles d'Apollinaire sont difficiles à repérer, mais qu'il a été possible d'identifier celle-ci grâce au témoignage de Louis Latourrette (*ibid.*, p. 1249).

6. Ferdinand Denis, *Cosmographie et histoire naturelle fantastique du Moyen Âge*, Paris, A. Fournier, 1843. Voir Marc Poupon, « Quelques énigmes du *Bestiaire* », *GA 5*, p. 86. Apollinaire possédait le livre de Ferdinand Denis. C'est encore Latourrette qui raconte l'anecdote du poème composé dans le café et inséré plus tard dans *Le Bestiaire* sous le titre « Le Dromadaire » (*SIC*, n° 37-38-39, *op. cit.*, p. 297-298). Apollinaire improvisa probablement son poème mais le retravailla par la suite. Plusieurs témoins ont attesté sa spontanéité créatrice (à propos du « Poème lu au mariage d'André Salmon » ou du « Musicien de Saint-Merry » par exemple). Il se plaisait à donner cette impression, mais ses manuscrits montrent qu'il ne composait pas d'un seul jet.

lègues de tous âges, sur un monumental escalier de pierre blanche, le pardessus rectiligne et le col empesé. Trois d'entre eux sourient au premier plan ; au second plan, Guillaume Kostrowitzky, melon sur le chef, maussade et constraint, fuyant l'objectif¹. Son frère Albert est parti en Angleterre en août 1907 et se meurt d'ennui dans une banque londonienne ; il lui décrit le réseau tentaculaire des transports modernes, les plaisirs du tennis, les meetings de suffragettes, ses visites au British Museum et ses rencontres avec Konitz². Il encourage son aîné, qui s'est inscrit aux cours d'anglais de l'école Berlitz à la fin de 1907, dans la vague idée de changer de vie.

« Chislam Cox [...] avait provoqué le *rush* dans cette partie, vierge alors, des montagnes Rocheuses, où est située aujourd'hui encore Cox-City », racontait le baron d'Ormesan aux lecteurs de *Messidor* dans le quatrième épisode de ses aventures³ : il se souvenait de l'époque où il était « fondateur de cité ». Une rencontre à New York avec « un gaillard moitié homme de science, moitié aventurier » nommé Cox les avait conduits, lui et sa maîtresse, une Allemande originaire de Cologne baptisée Marizibill, jusqu'en Colombie-Britannique où l'or abondait. Ils bâtirent une ville florissante. Lors d'un terrible hiver, souffrant des « affres du froid et de la faim », Cox poussa ses fidèles à se tuer d'une balle au front et leur donna l'exemple. D'Ormesan manqua son suicide ; demeuré seul sur la grand-place, il dévora les morts et l'anthropophagie le sauva. Sa cicatrice, depuis lors, lui rappelait « sans cesse Cox-City, la nécropole boréale, et ses habitants glacés, que le froid garde ainsi qu'ils tombèrent, armés et blessés, les yeux ouverts, et les poches pleines de l'or inutile pour lequel ils moururent ». Son acte monstrueux n'avait guère ému le singulier personnage, auquel la Fortune avait rappelé la vanité des ambitions et le danger des utopies.

L'éloge de Jean Royère parut dans *La Phalange* du 15 janvier 1908⁴. Semé de termes rares et d'images mystérieuses, il plaide la cause du vers libre, c'est-à-dire d'un vers libéré, issu de la métrique traditionnelle mais en rupture avec elle. Comme il l'a fait à propos de Matisse, Apollinaire imagine et façonne son sujet, doue le poète d'ubiquité et lui confère l'allégresse de la statue de Memnon, que les rayons du soleil faisaient chanter à l'aurore. Il défend ses propres convictions esthétiques : telle une Pentecôte, les poèmes de Royère sont « plus beaux à cause de leur obscurité » ; au lieu de vouloir les éclairer vainement, il faut les accepter comme il faut admettre que leur poésie « est aussi fausse que doit l'être une nouvelle création au regard de l'ancienne. Quelle fausseté enchanteresse ! Rien qui nous ressemble et tout à notre image ». De l'art à la poésie, Apollinaire proclamait

1. Voir *Passion Apollinaire*, p. 73.

2. *CFM*, p. 87 sq.

3. « Cox-City », *Messidor*, 18 février 1908 (*Pr 1*, p. 208-212).

4. *Pr 2*, p. 1003-1006.

la même rupture avec les conventions, le réalisme, le trompe-l'œil et la mainmise de l'intelligence. Sans avoir encore signé de livres ou de manifestes, il bâtissait sa réputation, refusait de « penser en bande » et d'encaserner la création dans les mots d'ordre, de favoriser la compulsion des étiquettes ; il affichait des idées, des goûts et des ambitions qu'il espérait fédératrices. Plus que chef de file, il s'imaginait à la tête d'un cortège formé d'affinités électives et d'aspirations communes. Il n'avancait plus seul. Sans prêter allégeance à Royère, il l'invitait à marcher de conserve, à le suivre peut-être ; il n'avait pas inversé les rôles mais les avait simplement déplacés. En homme sensible, Royère ne lui en tint pas rigueur : le directeur de *La Phalange* avait trouvé un allié et un collaborateur de talent, l'homme un ami, et le poète un admirable confrère.

Le 25 janvier 1908, la revue fêta ses dix-huit mois d'existence par un banquet au *Cardinal*, 103, rue de Richelieu, où convergèrent, malgré la bise et le brouillard, près de cent personnes et deux générations de poètes : aînés issus du symbolisme tels Roinard, Vielé-Griffin, le président d'honneur, et Paul Fort, « saoul dès le potage¹ » ; cadets aux inspirations diverses, tels Jules Romains, Louis de Gonzague Frick et Apollinaire, qui s'était impliqué dans l'organisation de la soirée en suggérant d'inviter diverses personnalités² et de faire déclamer deux sonnets des *Chimères* de Nerval³. On vit aussi Jacques Copeau, Henri Ghéon et André Gide, Max, Salmon, Dalize et Marie Laurencin ; Paul Valéry, Saint-Pol-Roux, Moréas, Fénéon, Reynaldo Hahn et quelques autres s'étaient fait excuser⁴. Peu après, Gide nota dans son journal : « Très amusé et séduit par la figure d'Apollinaire⁵. » Le lendemain, Copeau fit de même : « À la table d'honneur [...] Gustave Kahn, Fontainas, Ghéon, Gide, de Souza et un certain Apollinaire extrêmement sympathique⁶ ».

La renommée d'Apollinaire allait croissant, les sollicitations redoublaient. Marie retournaît seule au Jardin d'Acclimatation et s'ennuyait de tout son cœur :

Cher Wilhelm,

Je suis votre petite fille — mais ce matin encore j'étais malade de vous avoir vu trop peu de temps hier — et puis demain vous avez encore des

1. Jacques Copeau, *Journal*, t. I : 1901-1915, éd. de Claude Sicard, Seghers, « Pour mémoire », 1991, p. 394-395.

2. Apollinaire suggéra le nom de Matisse, qui se rendit effectivement au *Cardinal*.

3. On déclama aussi des poèmes de Mallarmé, Verhaeren, Laforgue, Jammes, etc. Dans sa lettre du 19 janvier 1908 (BnF, département des Manuscrits), Royère le remercia des conseils qu'il lui avait adressés par l'intermédiaire de sa compagne, Mme Legentilhomme (vente Drouot / Castaing, Guérin, Courvoisier / Ader, Picard et Tajan, 22 novembre 1985, n° 146 ; ce catalogue signale le nom de Legentilhomme mais ignore l'identité de la correspondante).

4. Liste de présence et transcription des discours de Cochard et Royère dans *La Phalange* du 15 février 1908, p. 775 sq.

5. André Gide, *Journal*, t. I : 1887-1925, éd. d'É. Marty, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1996, p. 260.

6. Note du 26 janvier 1908, J. Copeau, *Journal*, t. I, *op. cit.*

rendez-vous avec des gens — et moi je serai de mauvaise humeur et je dirai des méchancetés. [...]

Si vous vouliez m'aimer beaucoup je serais votre petite Coco bien sage et tendre. [...] Je vous aime et vous savez comment — M. m'a dit qu'il ne développerait pas tout de suite les sens de sa femme — pour être tranquille — La belle histoire — Au revoir, cher Wilhelm — J'espère ne pas passer une semaine aussi chaste que la précédente — si tu veux bien [...]¹.

À aimer sans souffrir, Apollinaire négligeait son bonheur d'amant :

Ne sois pas lascif et peureux
Comme le lièvre et l'amoureux.
Mais que toujours ton cerveau soit
La hase pleine qui conçoit².

Son influence augmentait à *La Phalange* ; le sachant, Canudo le pressa de placer un poème de sa muse et maîtresse Valentine de Saint-Point, qui sortait un volume de vers³. Puis vint le tour du poète Alfred Mortier, auquel Apollinaire voulait complaire, tout comme à sa digne épouse Aurélie de Faucamberge, qui écrivait des romans féminins et fades sous le nom d'Aurel et tenait un salon couru où il n'était pas inutile de paraître⁴ ; un « spécimen de ménage littéraire », disait Léautaud. Le 1^{er} mars 1908, dans le *Mercure de France*, Charles-Henry Hirsch s'en prit au paradoxe d'Apollinaire sur l'obscurité poétique de Royère, lui reprochant d'encourager les jeunes gens à mépriser la clarté et à devenir abscons sous couvert d'originalité. On revenait aux querelles byzantines du temps du symbolisme, qui avaient vu Proust et Mußfeldt s'affronter dans les pages de *La Revue blanche* plus de dix auparavant. « Charles-Henry Hirsch m'accuse de corrompre la jeunesse. Dois-je, si jeune encore, me résoudre à boire la ciguë ? » rétorqua insolemment l'intéressé dans *La Phalange* du 15 mars. Hirsch ne s'emporta pas pour si peu et l'invita cordialement à l'un de ses lundis⁵. Quand Apollinaire se rendit chez lui le 6 avril, Hirsch lui déclara, goguenard, qu'il avait l'intention de comparer son « Poème », paru dans *La Phalange* du 15 mars, aux meilleurs vers d'Abel Bonnard, encensé par un concert de louanges depuis que le ministère de l'Instruction publique avait décerné aux *Familiers* le Prix national de poésie 1906 : Apollinaire défendit son sonnet avec une telle conviction qu'il pensa sincère-

1. Marie Laurencin à Apollinaire [9 février 1908] (CA, p.176).

2. « Le Lièvre » (*Po*, p. 10).

3. Canudo à Apollinaire [26 mars 1908] (R. Canudo, *Lettres à Guillaume Apollinaire*, op. cit., p. 68).

4. Voir la réponse très onctueuse d'Apollinaire à Alfred Mortier du 4 juillet 1908 (*ŒC IV*, p. 726-727).

5. Lettre s. d. à Apollinaire, dans laquelle Charles-Henry Hirsch revient sur le « galimatias » du poème « Déréliction » publié par Louis de Gonzague Frick (BnF, département des Manuscrits).

ment avoir convaincu son ancien camarade des soirées de *La Plume*¹. Mais après cette feinte, Hirsch porta une nouvelle botte dans le *Mercure* du 16 avril : « M. Apollinaire se méprend : je ne lui crois pas, personnellement une telle influence littéraire qu'il puisse corrompre qui que ce soit. » Et comme il ne lui déplaisait pas de donner une leçon à son cadet, il opposa le « pathos » et l'« obscurité prétentieuse » de son sonnet, si « pénible à lire », à la « grâce adorablement française » de Bonnard. La querelle n'eut pas de suite ; elle dispensa ses vertus publicitaires jusqu'au mois de mai 1908 en redessinant la carte des héritages et des alliances. Aux yeux du monde, Apollinaire appartenait au groupe de *La Phalange*. Dans son discours du 25 janvier, Royère l'avait désigné parmi les talents confirmés aux côtés de Francis Jammes, Han Ryner et John-Antoine Nau, avant même les plus prometteurs de la jeune génération, dont certains avaient déjà signé des livres, Thibaudet, Romains, Spire et Vildrac. Apollinaire figurait dans la série de silhouettes *La Phalange intime* du dessinateur Jeoffroy² : la manière de l'artiste lui confère la même tournure élégante, le même torse avantageux qu'à ses confrères³ ; avec son monocle de fantaisie, le poète a l'allure convexe d'un homme de lettres respectable, de quoi délier la langue de Max signant une de ses lettres à Salmon : « À toi vaillamment / la phalange intime de Guill. Apollinaire⁴. » Sur le dessin, le collaborateur de Royère n'a plus de moustaches, il s'est rasé récemment ; Picasso l'avait fait après son installation définitive à Paris, et Max l'avait rapidement imité. Cette mode rendait perplexes tous ceux qui, comme Léautaud, jugeaient le poil indispensable à la physionomie virile.

Plus encore que ses poèmes parus depuis cinq ans, les déclarations d'Apollinaire et sa présence au sommaire de revues comme *Vers et Prose* ou *La Phalange* le désignaient comme un hoir du symbolisme. Il accepta cette situation qui le soutenait dans son élan et qui, dans le paysage poétique du moment, conciliait tradition et invention. En citant son médiocre « Poème », Charles-Henry Hirsch avait désiré s'en tenir à la question du vers ; il avait ignoré l'« Onirocritique », prose

1. Explication donnée par Apollinaire à Louis de Gonzague Frick dans sa lettre du 7 avril 1908 (*EC IV*, p. 728). Il précise que le titre « Poème » est dû à Royère et que le texte « n'a pas été donné tout à fait selon [s]on gré » ; le sonnet sera publié en 1952 par Jeanine Moulin sous le titre « Pipe » (*Po*, p. 572). Apollinaire crut bon d'apprendre à Hirsch que Frick était le seul poète qui sût par cœur les vers de ce dernier.

2. La première série de silhouettes est publiée dans la livraison de décembre 1907, qui contient également l'article d'Apollinaire sur Matisse. Dans sa lettre à Apollinaire du 29 novembre 1907, Royère rappelle que la revue ne peut pas financer seule la série de Jeoffroy et qu'il a été convenu avec les intéressés que chacun paierait son portrait 10 francs ; moyennant quoi, on offrirait l'original après le clichage et, sur demande, 50 exemplaires sur papier glacé (BnF, département des Manuscrits). Voir cahier hors texte, n° 22-23.

3. Tous les personnages ont le torse bombé, excepté Latourrette, qui a la poitrine creuse.

4. Max Jacob à Salmon du 23 janvier 1908 dans Max Jacob-André Salmon, *Correspondance 1905-1944*, édition établie, annotée et présentée par Jacqueline Gojard, Gallimard, « Les Cahiers de la NRF », 2009, p. 23. Max parodie Apollinaire, qui aimait terminer ses lettres par « la main amie de Guillaume Apollinaire ».

poétique parue dans *La Phalange* du 15 février 1908, d'une originalité stupéfiante, pleine d'obscurité, parente du « Pyrée » par ce « lyrisme neuf et humaniste¹ » dont les flux d'images traversent « Les Fiançailles » comme « La Chanson du mal-aimé ». Ce n'est pas un récit de rêve réel ou une fiction onirique. Le « je » qui parle n'est ni l'homme éveillé contant un songe ni le rêveur contemplant le sien dans le rassurant miroir de l'apparence ; il est celui qui pénètre au sein d'un monde où il se projette en images². Le poète avait jeté dans ce creuset des souvenirs de lectures — l'imagerie médiévale issue de Villon et du cycle breton, la tradition d'interprétation des songes qui lie Artémidore à Rabelais et Collin de Plancy, le Rimbaud d'*Une saison en enfer*, l'*Aurélia* de Nerval, les voyages d'opium et de haschich dépeints par Baudelaire et De Quincey³ — et ses propres fantasmagories, issues du sang noir des pavots et de la puissance sidérale de son imagination, de l'union du rêve et de l'ivresse. Il en était sorti un univers sans équivalent connu, sardonique, foisonnant de prodiges et d'enchantements, d'animaux, de fleurs et d'arbres fabuleux, traversé de fleuves et de vaisseaux dorés, sanglant comme la guerre et comme les passions, éblouissant de neige et d'astres soyeux... « Un troupeau d'arbres broutait les étoiles invisibles et l'aurore donnait la main à la tempête »... « Une bête molle couverte de plumes blanches chantait ineffablement »... Un univers où le temps se dilate, s'inverse, se suspend, où les visions et les sensations s'associent, se heurtent, s'agglutinent... « Arrivé au bord d'un fleuve, je le pris à deux mains et le brandis. Cette épée me désaltéra »... Et le poète éclatant de rire, dansant à quatre pattes, devenu, tel un chaman, fleur, feuille, lion, paysage, dit l'acquiescement dionysiaque au tragique de l'amour et de l'existence :

Je brandis le fleuve et la foule se dispersa. [...] Je me sentis libre, libre comme une fleur en sa saison. Le soleil n'est pas plus libre qu'un fruit mûr. [...] Je ramassai les couronnes des rois et en fis le ministre immobile du monde loquace. [...] Mais, j'avais la conscience des éternités différentes de l'homme et de la femme. Des ombres dissemblables assombrissaient de leur amour l'écarlate des voilures, tandis que mes yeux se multipliaient dans les fleuves, dans les villes et dans la neige des montagnes⁴.

1. Apollinaire à Toussaint Luca, 11 mai 1908 (*OEC IV*, p. 696-697). « Le Pyrée » paraîtra dans *Gil Blas* le 4 mai 1908. Mécontent que son ami rapproche sa poésie de celle de Guy Lavaud, le poète définit son lyrisme.

2. C'est ainsi que Nietzsche définit le poète lyrique dans *La Naissance de la tragédie*, qu'Apollinaire possédait dans la traduction de Jean Marnold et Jacques Morland, Mercure de France, 1901 (traduction reprise et révisée par Jacques Le Rider in *Oeuvres*, t. I, éd. de J. Lacoste et J. Le Rider, Laffont, « Bouquins », 1993 ; sur le poète lyrique, voir p. 47-52).

3. Sur les différentes sources et allusions d'« Onirocritique », voir notamment les savants commentaires de Jean Burgos, dans son édition de *L'Enchanteur pourrissant*, Lettres modernes, Minard, « Paralogues » n° 5, 1972, p. 178.

4. *Pr I*, p. 76-77.

Sidérante comme un rêve éveillé, ivre de forces obscures, « Onirocritique » est une œuvre perlière. Délaissant le rivage brumeux des songes symbolistes tissés de demi-teintes impalpables et de sonorités mineures, fragments ineffables d'un idéal hors d'atteinte, sa « fausseté enchanteresse » diffuse une « lumière intérieure au fond de laquelle gît [...] un gouffre de mystérieuses ténèbres¹ ».

Comme la plupart des polémiques agitant les milieux littéraires, la querelle de l'obscurité dépassait largement les questions de personnes ; elle était l'écume de préoccupations plus larges et plus profondes : le principe du clair génie français et l'héritage de Mallarmé². Face à la multiplication des hommages à l'auteur d'*Hérodiade*, le poète néoclassique Jean-Marc Bernard, dont la virulence égalait la témerité juvénile, avait, en mai 1907, déclenché de vives réactions en déclarant Mallarmé « l'exacte personnification de la stérilité consciente³ » et inauguré une assez longue période d'escarmouches tactiques où la figure tutélaire du poète, disparu neuf ans plus tôt, devenait tantôt l'enjeu, tantôt le prétexte de conflits territoriaux, de rivalités narcissiques et de batailles esthétiques livrées le verbe haut à grands coups d'oxymores. Né en 1870, Hirsch, qui avait connu la mêlée naturiste vers 1896 et fréquenté pieusement le salon de la rue de Rome, tenait grandement à ce débat ; Mallarmé, rappelait-il dans sa chronique du *Mercure* le 16 avril 1908, devait son « charme unique » et son « influence considérable » à « la limpidité de sa parole profonde » : « son excellence a[vait] disparu avec lui » et ses « disciples les plus proches » avaient choisi de se taire ou de revenir « à la simplicité » plutôt que de l'imiter. Hirsch soupçonnait Royère de confisquer Mallarmé à son profit. Apollinaire ne voulait pas d'une querelle votive ; si le nom de Mallarmé revint plus fréquemment sous sa plume à cette période, c'était sans préméditation particulière, simplement parce qu'on prononçait souvent son nom dans l'entourage de Royère. Nerval et Verlaine occupaient, en revanche, une place de choix dans ses préférences. Quand Jules Romains se réclamait d'Hugo et Duhamel découvrait Claudel, lui se choisissait des modèles rares et anciens : « Mes maîtres sont loin dans le passé, ils vont des auteurs du cycle breton à Villon. C'est tout et le reste de la littérature ne sert que de cible à mon goût⁴. » Sa sincérité n'était pas dépourvue de stratégie : avec de tels maîtres, il esquivait les questions de filiation et de fidélité.

Son printemps fut plein de fièvre. Royère venait de lui confier la

1. Apollinaire en janvier 1918, à propos de l'art de Picasso comparé à une perle (*Pr* 2, p. 875).

2. À ce sujet, voir M. Décaudin, *La Crise des valeurs symbolistes*, op. cit. ; Thierry Roger, *L'Archive du Coup de dés. Étude critique de la réception de Un coup de dés jamais n'abolira le hasard de Stéphane Mallarmé (1897-2007)*, Classiques Garnier, 2010.

3. Jean-Marc Bernard, « Stéphane Mallarmé et l'idée d'impuissance », *L'Occident*, mai 1907. Il comptait cependant parmi les collaborateurs occasionnels de *La Phalange*.

4. Apollinaire à Toussaint Luca, 11 mai 1908 (*OEC* IV, p. 696-697).

chronique des romans¹, qu'il avait jusqu'alors répartie entre divers collaborateurs. Le nouveau critique en fit immédiatement une tribune et un miroir, où l'humour, l'à-propos et l'ironie corrigeaient l'ennui de la production courante et se jouaient des règles tacites du petit monde littéraire, lequel manquait souvent de franchise. Sa première chronique de mars 1908 s'ouvre sur *La 628-E 8* d'Octave Mirbeau, journal de voyage automobile plutôt que roman, grâce auquel Apollinaire ranime les souvenirs de son périple allemand, déforme sciemment les vues de l'auteur et, jouant sur la véhémence proverbiale du polémiste, réitère ses propres griefs contre l'Allemagne. Elle s'achève sur un éloge funèbre de Mécislas Golberg à propos de *La Morale des lignes*, essai posthume consacré aux dessins de Rouveyre et à d'ultimes méditations esthétiques.

Le 3 mars, Paul-Napoléon Roinard invita Apollinaire à faire une conférence sur la jeune génération dans le cadre de *L'Après-midi des poètes* et du 25^e Salon des indépendants, où devaient exposer Max, Marie, Matisse et Derain ; la causerie, destinée à clore un triptyque intitulé par Roinard « Les Temps héroïques », était une occasion exceptionnelle de tenir le rôle fédérateur pour lequel Apollinaire se sentait fait. Mais comment s'y prendre ? La tâche était considérable : n'oublier personne, ménager les susceptibilités, exalter la vitalité de la poésie nouvelle sans griser ses chatoiements. Les poètes étaient si nombreux et si variés que c'était une gageure de les présenter tous et de choisir les poèmes qui seraient déclamés par les acteurs, Marcel Olin, Charles Dullin et Berthe Reynold². Roinard, qui devait présenter Apollinaire dans sa propre conférence, peinait en préparant le poème « Salomé », qu'il trouvait « bougurement difficile à dire » :

[...] je l'étudie et je la mâche il y a un « côté du dauphin » qui ne me tourne pas bien entre les dents.

Enfin ! Vous me la direz Mardi ; et d'ailleurs il faut faire sentir la folie je pense et la hâcher sans doute. Je tâcherai de [ne] pas trop vous estropier³.

Le 4 avril 1908, dans les serres de la ville de Paris, sur le Cours-la-Reine, le poète des *Miroirs* ouvrit le ban par « Nos Maîtres et nos morts », tandis que la bise s'insinuait par les croisées disjointes, charriant le vacarme des bords de Seine. Pour exposer « l'histoire tragique de la Poésie et de ses martyrs pendant ces derniers quarante ans de souffrance », il célébra, non sans grandiloquence, les illustres descendants de la poésie contemporaine, Charles Cros, Georges Rodenbach, Éphraïm Mikhaël, Emmanuel Signoret, Charles Guérin, Charles

1. *Pr 2*, p. 1113-1152. Apollinaire tint sa rubrique jusqu'en avril 1909.

2. Voir la liste des poèmes et des récitants dans *Pr 2*, p. 1653.

3. Roinard à Apollinaire [29 mars 1908] (*CA*, p. 36-37). Roinard avait également choisi de dire « Fragment » (« Lul de Faltenin »).

Van Lerberghe, Tristan Corbière, Alfred Jarry, Arthur Rimbaud, Paul Verlaine... et acheva son discours sur « la discrète lumière toute mystérieuse » de Stéphane Mallarmé, semblable à « un inef-fable rêve, à cette heure imprécise, où la candeur de l'aube reste encore éclairée de mourantes étoiles¹ ». Une semaine plus tard, par un temps radieux, Victor-Émile Michelet présenta plus sobrement « Les Survivants », ces aînés symbolistes qui glorifiaient leur temps et seraient bientôt couronnés de nouveaux lauriers, Henri de Régnier, Vielé-Griffin, Gustave Kahn, Gourmont, Moréas, Verhaeren, Jammes, Roinard lui-même, Paul Fort...

Le 25 avril, Apollinaire prononça « La Phalange nouvelle² » au sein d'une ondoyante assemblée d'amis, d'amateurs et de poètes amassés dans trois salles de peinture. Max, qui exposait six œuvres dont la majorité prêtée par Apollinaire, Picasso et Sagot³, était arrivé dans les beaux atours que les tailleur de sa famille quimpéroise lui fabriquaient pour ses soirées parisiennes : « Quel est donc ce parfait gentleman, qui doit avoir pour le moins 50 000 livres de rente ? » aurait demandé à son fils la mère de Louis de Gonzague Frick⁴. Après avoir remercié Roinard et Michelet de l'avoir « élu pour qu'il] tent[ât] d'être en quelque sorte le prophète de [l']avenir », l'orateur s'adressa aux jeunes poètes en sollicitant leur bienveillance :

Je ne vous connais pas tous et, pardonnez-moi, mes inconnus, si mon ouïe n'a pas été assez fine pour percevoir le divin concert de vos voix lointaines. Pardonnez-moi, vous qui souffrez et qu'on ne console pas ; pardonnez-moi, vous qu'on ne comprend pas, vous qu'on ne veut pas comprendre ; pardonnez-moi de ne pas avoir découvert vos retraites ; pardonnez-moi d'ignorer la beauté de vos harmonies⁵.

De sa voix vibrante, il regretta l'omission des poétesses, dont les mérites réclamaient une conférence entière, et justifia ses choix d'un accent ample et ferme : il avait avant tout « consulté [s]es préférences » ; au-delà des disparités, deux fils le liaient à ses amis poètes, « une communauté de pensée et de méthodes » et leur appartenance à la tradition poétique française que Verlaine et Mallarmé avaient transmise aux symbolistes, lesquels l'avaient relayée aux naturistes et à la génération actuelle ; ainsi vivait la poésie en passant des uns aux autres, non par la répétition, comme la pratiquaient les néoclassiques et les néoparnassiens en « ressuscit[ant] des systèmes poétiques morts », mais par la transmission. Royère n'avait pas dit autre

1. Paul-Napoléon Roinard, « Nos Maîtres et nos morts », *La Poésie symboliste. Trois Entretiens sur les temps héroïques*, L'Édition, 1908, p. 74.

2. *Pr 2*, p. 885-898.

3. Béatrice Mousli, *Max Jacob*, Flammarion, 2005, « Grandes biographies », p. 77.

4. Hubert Fabureau, *Max Jacob, son œuvre*, Éditions de la Nouvelle Revue critique, 1935, cité par B. Mousli, *op. cit.*, p. 80.

5. *Pr 2*, p. 885-886.

chose dans son discours du 25 janvier ; Roinard et Michelet avaient fait de même dans leur propre causerie.

Apollinaire se mit alors à égrener une théorie de trente-sept noms assortis de brefs commentaires et de déclamations poétiques. Après les anciens naturistes, Magre, Bouhélier, Signoret, il procéda par associations d'images et affinités subtiles, passant de Tancrède de Visan à Henry Jean-Marie Levet, et d'André Mary à Fagus ; il réserva une place particulière aux poètes étrangers de langue française au nombre desquels il ne se comptait pas : son vieil ami Canudo le « philosophe¹ » et Marinetti l'« épique », fondateur de la revue milanaise *Poesia*, Italien natif d'Alexandrie, éduqué chez les jésuites français, qui avait publié ses premières œuvres en français². Après quelques mots sur Paul Fargue, dont on attendait toujours un livre, le cœur de la causerie fut consacré au groupe de l'ancien *Festin d'Ésope*, à l'inspiration marine d'Henri Hertz, dont l'âme « a les caprices de l'Océan », à l'« exquise nouveauté » de Salmon et à la limpidité lumineuse de Nicolas Deniker. Au moment de célébrer Max Jacob, le causeur se serait mis à pouffer, coïncidence ou réaction malheureuse qui blessa profondément l'immense sensibilité de l'intéressé³ :

La renommée viendra bientôt prendre Max Jacob dans sa rue Ravignan. C'est le poète le plus simple qui soit et il paraît souvent comme le plus étrange. Cette contradiction s'expliquera aisément, lorsque j'aurai dit que le lyrisme de Max Jacob est armé d'un style délicieux, tranchant, rapide, brillamment et souvent tendrement humoristique, que quelque chose rend inaccessible à ceux qui considèrent la rhétorique et non pas la poésie⁴.

Puis il prononça quelques mots mesurés sur Jules Romains, qui liait inlassablement le poète à la ville, l'individu à la collectivité, et annonçait l'avènement d'une fusion poétique de l'homme et du monde baptisée par lui « unanimisme ». Romains avait eu la révélation de ce « réel idéal » à l'automne 1903, en remontant la rue d'Amsterdam, avec son ami Léon Debille, devenu poète sous le nom de Georges Chennevière, son premier apôtre.

Apollinaire poursuivit en parlant longuement de Jean Royère et de ses proches, évoqua Guy Lavaud, Théo Varlet, *Les Bandeaux d'or* de Paul Castiaux et *Le Beffroi* de Léon Bocquet à Lille, puis s'attarda sur Vildrac, Duhamel, Arcos et Mercereau, qui avaient, en 1906-1907,

1. Apollinaire élagua considérablement le « mémorandum » adressé par Canudo dans une lettre d'avril 1908, où le poète italien se présentait et célébrait la nouveauté de Lucie Delarue-Mardrus et de Valentine de Saint-Point (R. Canudo, *Lettres..., op. cit.*, p. 70).

2. La première lettre [s. d.] retrouvée de Marinetti à Apollinaire date des semaines précédant la conférence (*CI I*, p. 20).

3. « Max m'a raconté que dans sa conférence sur les poètes, arrivé à lui, Apollinaire avait éclaté de rire dans sa main », se rappellera Cocteau (*Le Passé défini*, t. I : 1951-1952, texte établi et annoté par Pierre Chanel, Gallimard, 1983, p. 62).

4. *Pr 2*, p. 894.

tenté une expérience de phalanstère artistique, l'Abbaye de Créteil. Il énuméra encore des dizaines de noms en terminant par celui du Slave Milosz, au lyrisme évocateur et byronien, et conclut enfin :

Nouveaux Amphions, nouveaux Orphées, les jeunes poètes dont je viens de vous parler forceront prochainement l'admiration, rendant sensibles à leurs accents les pierres mêmes et les animaux sauvages¹.

La salle applaudit vivement et, pendant plusieurs semaines, journaux et revues rendirent compte de la manifestation. « M. Guillaume Apollinaire était très qualifié pour cette présentation, par son talent de poète et par son remarquable esprit critique », approuva Gustave Kahn dans son « Feuilleton » de six colonnes en première page du quotidien *Le Siècle*, le 26 avril 1908 ; il était trop heureux que le symbolisme eût engendré une si nombreuse progéniture : « [T]rente-sept. C'est un beau chiffre, et tout le monde n'y est pas, qui aurait pu prétendre à y être. En revanche, parmi ces trente-sept noms, il y en a peu qu'on eût retranchés². » Jules Romains ne l'entendait pas de cette oreille : « Ces 37 noms, par leur défilé rapide, ne faisaient plus qu'une bande de film cinématographique », fit-il remarquer dans *La Phalange* de juin 1908 tout en louant son confrère d'avoir su fièrement affronter les dangers de l'exercice : « Au reste, ajoutait-il, je ne mets là aucun reproche pour Apollinaire qui fut éloquent, serein, impartial et qui usa d'un langage adorablement rythmé³. » De son côté, Canudo protesta longuement contre l'allégeance symboliste qu'il jugeait inadmissible dans son propre cas, hypocrite dans celui d'Apollinaire, et inadaptée au lyrisme et à l'indépendance de l'avant-garde, qui refusait aussi bien l'empire des maîtres et des morts que la piété filiale⁴.

Après la publication de la conférence dans *La Revue des lettres et des arts* de juin, le directeur des *Argonautes*, Camille Lemercier d'Erm, accusa l'orateur d'avoir conduit « une adroite réclame pour la revue *La Phalange* ». Tout en résonnant avec l'ensemble du cycle « Les Temps héroïques », le titre d'Apollinaire, « La Phalange nouvelle », prêtait de fait à l'équivoque : sa référence au groupe de Royère et ses allures martiales appelaient la polémique malgré les aspirations consensuelles du propos. « Sans doute, le conférencier a loué quelques talents remarquables, mais il n'en a pas moins recommandé à la bienveillante crédulité de ses auditeurs beaucoup de médiocrités et

1. *Pr* 2, p. 898.

2. Dans une lettre à Apollinaire [s. d.] postérieure à la conférence, Marinetti annonce qu'il reproduira l'article de Kahn dans *Poesia* ; mais il ne le fera pas (*CI* 1, p. 21).

3. Jules Romains, « L'Après-Midi des poètes », *La Phalange*, n° 24, 15 juin 1908, repris dans *JRA*, p. 127-129. Apollinaire avait lui-même demandé à Romains de faire le compte rendu dans une lettre du 6 mai 1908 (*JRA*, p. 19). Romains était un collaborateur régulier de la revue.

4. R. Canudo, *Lettres..., op. cit.*, p. 71-75. Canudo admet l'influence de Claudel et de Malarmé tout en affirmant qu'ils ne sont pas « immédiatement fécondateurs ».

de non-valeurs, fades produits des vieilles écoles », ajoutait Lemercier d'Erm ; il lui reprochait aussi d'avoir affirmé que tous les poètes contemporains écrivaient en vers libre¹. Apollinaire s'était pourtant refusé à ranger les poètes par écoles : « [L]eurs personnalités sont trop différentes pour que les manifestes qu'ils se sont plu à écrire, ou simplement contresigner, les contraignent à conserver toute leur vie des étiquettes parfois gênantes². » Dans les semaines qui suivirent, plusieurs revues vinrent se mêler de cette affaire, *Pan*, *La Phalange*, *La Revue des lettres et des arts*, et le 25 juillet, Apollinaire demanda un droit de réponse³. Le directeur des *Argonautes* n'était pas un homme de conflit ; reconnaissant en son for sa maladresse, il écrivit à son frère une lettre courtoise qui nuancait son propos sans le renier et s'achevait sur un post-scriptum heureusement inspiré : « Puisque l'occasion m'est fournie d'entrer en relations avec vous, voulez-vous, Monsieur, être des nôtres et me permettre de vous inscrire parmi nos principaux collaborateurs⁴ ? » C'était rappeler l'esprit d'ouverture des *Argonautes*⁵. Le 20 août, Apollinaire accepta son offre en l'accompagnant d'une lettre ouverte : la sévérité de son interlocuteur lui paraissait injustifiée ; les poètes écrivaient en vers libre car ils avaient toute liberté d'innover en matière de versification ; et si sa « science » avait été « à la hauteur de [s]a bonne volonté », s'il avait connu *Les Argonautes* et le « nouveau Jason » qui les menait « vers une lyrique Colchide », nul doute qu'il eût « loué » leurs efforts⁶...

Apollinaire était désormais lancé, et doublement : dans *La Revue des lettres et des arts* de mai 1908, sa chronique des Indépendants avait imposé son autorité critique en signalant, parmi des centaines de noms, les peintres les plus remarquables⁷. Voici Friesz, Dufy, Girieud et Camoin, dont il faut momentanément regretter les vains efforts, les régressions ou les hésitations ; Henri Rousseau, que son « ingénuité [...] hasardeu[se] » et un peu « ridicule » rend pareil à un « artisan » inculte, malgré d'« indéniables » « qualités naturelles » ; Diriks, dont la « fougue » est « toujours juvénile » ; Van Dongen, dont l'« impudeur » et la brutalité « prostitue[nt] » les « plus nobles et [...] les plus belles couleurs » ; René Prath et Paterne Berrichon, commentés de quelques mots complaisants, le premier parce qu'il est un vieux camarade, et le second, artiste, poète et beau-frère de Rimbaud, parce qu'il est l'organisateur délégué de « L'Après-Midi

1. Camille Lemercier d'Erm, « Leurs "Écoles" ! », *Les Argonautes*, n° III, juin 1908, p. 1-2.

2. *Pr* 2, p. 889.

3. Apollinaire à Lemercier d'Erm, 25 juillet 1908 (*EC IV*, p. 908).

4. Lemercier d'Erm à Apollinaire, s. d. (BnF, département des Manuscrits).

5. Collabéraient à la revue d'anciens parnassiens (Coppée, Mendès), des symbolistes (Kahn, Dierx, Moréas, Régnier), des poètes d'inspiration classique ou traditionnelle (Le Braz, Delaure-Mardrus, Dorchain, Le Goffic), ainsi que Gourmont, Gregh, Richepin et Verhaeren.

6. Lettre ouverte publiée par *Les Argonautes* dans la livraison de septembre-octobre 1908 et reprise dans *Pr* 2, p. 898-900 (voir la lettre jointe dans *EC IV*, p. 908).

7. *Pr* 2, p. 104-110.

des poètes » ; Paul Signac, président-fondateur des Indépendants, dont le métier a, cette année-là, tenu lieu d'inspiration. Mais surtout voici Derain, dont la « sincérité plastique » et l'inspiration très pure s'allient à une « noble discipline » ; Vlaminck, son « sens flamand de la joie » et sa peinture semblable à « une kermesse » ; et voici « la grâce toute française », pure, allègre et vibrante de Marie Laurencin qui, contrairement à ces femmes artistes gaspillant leur énergie à surpasser les hommes, sublime ses qualités féminines grâce à sa « conscience des différences profondes [...] entre l'homme et la femme ». « L'effort le plus nouveau de ce Salon » est sans conteste la grande composition de Georges Braque, ajoutée par l'artiste au dernier moment et aujourd'hui disparue¹ : un grand nu, sobrement intitulé *La Femme*, où la simplification géométrique outrepasse la leçon que Braque a prise chez Cézanne². « Il ne faut pas s'attarder à l'expression sommaire de cette composition », précise Apollinaire : « on doit reconnaître que M. Braque a réalisé sans une défaillance sa volonté de construire³ ». Louis Vauxcelles, lui, avoue perdre « définitivement pied » devant cet « art canaque, résolument, agressivement inintelligible⁴ ». Le peintre a découvert *Le Bordel philosophique* au Bateau-Lavoir, où le poète l'a conduit à l'automne 1907 ; ses efforts le mènent vers un art de conception de plus en plus éloigné de l'imitation de la nature.

Dans sa ville du Havre, le père de Georges, Charles Braque, entrepreneur de peinture en bâtiment et peintre amateur, avait fondé le Cercle d'art moderne en 1905 avec Georges Jean-Aubry, poète et critique musical, collectionneur de Boudin et collaborateur de *La Phalange*. La troisième exposition annuelle de l'association devait se tenir en juin ; à la demande de Georges et de son ancien camarade des Beaux-Arts Othon Friesz⁵, Apollinaire signa la préface au catalogue, « Les Trois Vertus plastiques », qui présente les principes fondateurs de la création : la pureté, libérant l'œuvre de l'imitation du réel ; l'unité, liant la création au geste qui l'engendre ; la vérité « toujours nouvelle », que l'imagination de l'artiste invente en créant la réalité. Dans ce propos traversé de flammes et de rayons polychromes, transpositions poétiques de la peinture fauve⁶, germent des idées communes à « La Phalange nouvelle » :

On ne peut transporter partout avec soi le cadavre de son père. On l'abandonne en compagnie des autres morts. Et l'on s'en souvient, on le regrette,

1. Cet ajout tardif explique son absence dans le catalogue. On n'en connaît pas de reproduction.

2. Perceptibles dans les envois de Braque *Le Vallon*, *La Calanque*, *Dessin* et *Paysage*.

3. *Pr 2*, p. 105-106.

4. *Gil Blas*, 20 mars 1908.

5. Othon Friesz à Apollinaire, 3 mai 1908 (CA, p. 240).

6. C'était la plus largement représentée dans l'exposition du Havre de 1908 (voir la notice de *Pr 2*, p. 1510).

on en parle avec admiration. Et si l'on devient père, il ne faut pas s'attendre à ce qu'un de nos enfants veuille se doubler pour la vie de notre cadavre.

Mallarmé était aux symbolistes ce que Cézanne était aux jeunes peintres ; mais alors que Braque dépassait nécessairement son maître, Royère n'imaginait pas de trahir le sien. Les convictions d'Apollinaire avaient plus de bon sens, étaient plus amples que la défense néoclassique de la beauté immarcescible ou le désir de tuer le père chez les avant-gardes naissantes.

La création et la pensée offrent une liberté intime, charnelle, absolue, que viennent trop souvent contrarier les mornes impératifs de la vie ordinaire. « Et quand trouverai-je les 300 francs par mois nécessaires pour que je puisse me livrer à la littérature poétique de mon cœur sans être obligé d'écrire de stupides circulaires financières et d'encore plus stupides articles de Bourse pour gagner ma vie », se plaignit Apollinaire auprès de Toussaint Luca, que la littérature distrayait de son rôle de magistrat¹. Les peintres réussissaient mieux et plus vite. « Le chameau voyage sans boire / Et moi je bois sans voyager² », soupira le poète en souriant :

Le travail mène à la richesse.
Pauvres poètes, travaillons !
La chenille en peinant sans cesse
Devient le riche papillon³.

Parmi les poètes, rares étaient ceux que la Fortune avait gratifié d'un héritage ou d'une rente ; quand ils se sentaient incapables de faire fi du lendemain, il leur fallait se vivre double en attendant les faveurs du sort. Auréolé de sa couronne laurée, Royère avait au front un triste pli que la frustration et le fonctionnariat creusaient chaque année davantage⁴ ; pour se soutenir, il songeait au maître de la rue de Rome, Mallarmé, demeuré professeur d'anglais toute sa vie. À vingt-deux ans, Louis Farigoule se muait en Jules Romains ; élève de l'École normale supérieure de la rue d'Ulm, il suivait un brillant parcours de fils d'instituteur, mais laissait son nom de plume prendre son essor : la révélation de l'unanimité l'avait poussé à lever peu à peu le secret de sa vie pseudonyme ; en cette année 1908, le succès de *La Vie unanime*, relayé par la conférence d'Apollinaire, lui offrit une entrée remarquée sur la scène poétique.

1. Lettre du 11 mai 1908 (*ŒC IV*, p. 696-697).

2. Ébauche du « Dromadaire » (*Po*, p. 1038).

3. « La Chenille » (*Po*, p. 16).

4. Royère fut successivement fonctionnaire à l'hôtel de ville de Paris, à la préfecture du département de la Seine, à la Direction administrative des services de l'architecture, des promenades et des plantations, et à la Direction des Beaux-Arts. Le 23 mai 1934, il se plaignait encore à Gide « de la misère qui empêche le génie d'être lui-même » (Vincent Gogibu dans son édition de Jean Royère-André Gide, *Lettres 1907-1934*, Les Éditions du Clown lyrique, « Les Inédits », 2008, p. 19 et 88).

Les fondateurs de l'Abbaye de Créteil, eux, avaient préféré vivre selon leurs voeux. Charles Vildrac et Georges Duhamel s'étaient rencontrés en 1901 au kiosque à musique du jardin du Luxembourg, un jour où l'on jouait du Wagner. Leur amitié jaillit comme une source neuve. Georges louait une chambre avec deux amis rue Saint-Jacques, il avait dix-huit ans ; Charles était né à deux pas, 22, rue Berthollet, en 1882. Fils d'une directrice d'école laïque et d'un journaliste que la liquidation de la Commune avait déporté en Nouvelle-Calédonie, Charles Messager avait emprunté son pseudonyme au Wildrake de Walter Scott en 1897. Huit ans plus tard, au sortir du service militaire, il épousait Rose, la sœur aînée de Georges, et publiait aux éditions du Beffroi son premier recueil, *Poèmes 1905*. Duhamel était alors en troisième année de médecine dans le service de chirurgie de l'hôpital Saint-Antoine, vivait avec sérénité ses vocations jumelles, et composait les poèmes qu'il réunirait l'année suivante dans son premier recueil, *Des légendes, des batailles*. Depuis longtemps, Vildrac rêvait de fonder un phalanstère accordant la vie et l'art, une « Abbaye hospitalière [...] / Où vivre libres, en thélémites passionnés¹ ». En décembre 1906, l'utopie trouva son lieu, une belle demeure champêtre des bords de Marne, à Créteil, rue du Moulin, où les deux amis vinrent s'installer avec le peintre Albert Gleizes et les poètes René Arcos et Henri-Martin Barzun. Ils vécurent ainsi en communauté, cultivant l'amour des livres ; ils en fabriquaient le matin avec l'aide du typographe Lucien Linard, l'après-midi était consacré à leur œuvre. Sans renoncer à son rôle d'animateur d'avant-garde, Alexandre Mercereau quitta Moscou pour se joindre au « groupe fraternel d'artistes » ; le musicien Albert Doyen et le dessinateur Berthold Mahn gagnèrent Créteil à leur tour. Les abbés recevaient en fin de semaine ; l'accueil était chaleureux, les causeries fécondes et les fêtes réussies, pleines de personnalités intéressantes ; on y rencontrait Marinetti, Léon Bazalgette, le traducteur de Whitman, et les unanimistes Romains et Chennevière. Apollinaire n'eut pas l'occasion de s'y rendre.

Dissensions personnelles et difficultés financières firent, hélas, sombrer le rêve et la nouvelle Thélème ferma ses portes en décembre 1907. Chacun s'en retourna vers la vie séculière, le cœur gros de regrets. En un an, l'Abbaye avait inscrit à son catalogue une quinzaine de livres ornés du chardon et tirés sur japon, hollandé ou papier courant ; les abbés avaient publié leurs œuvres et celles de leurs camarades Deniker et Vanderpyl, imprimé deux *Cahiers Mécislas Golberg*, et profité du soutien de deux écrivains renommés, Paul Adam et Robert de Montesquiou, qui avaient accepté de leur donner un texte. Les presses se turent en février 1908, après l'impression de *La Vie unanime*, et les éditions de l'Abbaye honorèrent leurs derniers engagements grâce à des imprimeurs parisiens. Les amis s'étaient quittés

1. « Je rêve l'Abbaye », *Poèmes 1905* (Lille, Le Beffroi, 1905). Le rêve avait germé dès 1901.

déçus mais sans haine ; ils reprirent leur compagnonnage lyrique à Paris.

Un soir, Wiegels se pendit¹. Il était peintre ; après des études à Munich, il avait poursuivi sa chimère jusqu’au Bateau-Lavoir. C’était un de ces Allemands fous de la France, ensorcelés par Paris, un petit homme chauve « aux traits brutaux », d’« apparence équivoque », doux et sensible autant qu’exalte². La misère l’a tué, dirent les uns : il attendait un mandat qui ne venait pas et le facteur l’a trouvé trop tard. La pauvreté n’a jamais tué personne à Montmartre, rétorqua Salmon : il fréquentait la fumerie du maquis de l’avenue Junot³ ; l’opium, l’éther et le haschich l’ont suicidé. La mort avait frappé tout près, émouvant même les amants de la vie dangereuse, lesquels savaient qu’ils vivaient au bord de l’abîme mais tenaient à la vie par mille liens, amis, voisins, parents, commères et commerçants, toile ou page précieuse. Wiegels avait largué les amarres en silence, sans avoir prévenu personne, sans l’avoir vraiment voulu peut-être ; son travail de peintre ne laissa qu’un vague souvenir mais sa mort vint illustrer un fragment de la Danse macabre de Montmartre et l’on se répéta longtemps sa triste histoire⁴ comme on conjure un fantôme familier.

Les démons du hasard selon
Le chant du firmament nous mènent
À sons perdus leurs violons
Font danser notre race humaine
Sur la descente à reculons⁵

Picasso, plus superstitieux que jamais, déclara qu’il ne toucherait plus une pipe, Max répéta que l’éther était le seul moyen de calmer ses rages de dents, Apollinaire se promit de rester raisonnable, Dalize et Salmon haussèrent les épaules :

Fume ! impavide et doux, comme on boit des vins rudes ;
C'est d'entre ce brouillard que surgit le dieu vrai
Et tes yeux clairs ravis par ces similitudes
Reconstruiront cent fois l'empire et la forêt⁶.

« Le Pyrée » figurait dans l’anthologie de *Gil Blas* du 4 mai 1908, où Gustave Kahn, présentant son auteur comme un « nouveau symboliste », annonçait la parution prochaine d’un volume intitulé le

1. On le découvrit au matin du 1^{er} juin 1908.

2. Fernande Olivier, *Picasso et ses amis* [1933], Stock, 1973, p. 145.

3. SSF, p. 410. L’avenue Junot était alors un lacis de bicoques et de terrains vagues.

4. La figure de Wiegels apparaît notamment chez Salmon (SSF, p. 408-411), Dorgelès (*Bouquet de bohème*, Albin Michel, 1947, p. 48-49) et Fernande Olivier (*op. cit.*, p. 145 sq.).

5. « La Chanson du mal-aimé » (*Alcools*).

6. A. Salmon, « Tu seras innocent, dédaigneux et candide », *Le Calumet*, *op. cit.*, p. 11.

Roman du Mal-Aimé. Quelques semaines plus tard, Royère écrivit subtilement à Apollinaire :

Vous êtes le seul qui, en notre époque, donnez l'impression que notre poésie française est *un tout* et que nos premiers maîtres sont les trouvères. Il y a dans votre art beaucoup de volonté et une grande maîtrise, mais aussi une profonde intention et de l'éloquence. Constamment des audaces heureuses en forme de fausse élégance. C'est une poésie très humaine et générale malgré la recherche qui en est la garantie d'art et pour ainsi dire l'honnêteté. Je pense que vous devriez publier un volume¹.

Le mois suivant, Apollinaire donna dans *La Phalange* une suite de dix-huit poèmes, *La Marchande des quatre saisons ou le Bestiaire mondain*², premier ensemble d'envergure qu'il publiait depuis *L'Enchanteur pourrissant* dans *Le Festin d'Ésope*. Ces pièces ne laissèrent pas d'étonner : que signifiait ce titre aux accents populaires et savants qui faisaient résonner ensemble le genre comique des siècles classiques, les allégories médiévales et les cris des commères de Montmartre ? Quelle était cette bateleuse, cousine des boutiquières de Londres et des Marchandes de Mallarmé³, qui, par trois fois, faisait admirer ses créatures et ses prodiges en se réclamant d'Hermès Trismégiste ?

Admirez le pouvoir insigne
Et la noblesse de la ligne [...]

Regardez cette troupe infecte
Aux mille pattes, aux cent yeux [...]

[...] N'oyez pas ces oiseaux maudits,
Mais les Anges du paradis⁴.

« Elle loue les images au trait, gravées sur bois, qui accompagneront, quand il paraîtra en librairie, le divertissement dont nous donnons ici un poétique fragment », expliquait Apollinaire dans une note. Pendant qu'il composait ses vers, son cerveau était plein d'images, calendriers et almanachs, lettrines, enluminures, emblèmes, catalogues⁵, porches des cathédrales, animaux esquissés de sa main malhabile en marge des brouillons⁶ et premiers essais de Picasso qui, à

1. Royère à Apollinaire, 7 juillet [19]08 (BnF, département des Manuscrits).

2. « La Marchande », « La Tortue », « Le Cheval », « La Chèvre du Thibet », « Le Chat », « Le Lion », « Le Lièvre », « Le Lapin », « Le Dromadaire », « La Marchande », « La Chenille », « La Mouche », « La Puce », « La Marchande », « Le Paon », « Le Hibou », « Ibis », « Le Bœuf ».

3. M.-J. Durry, *Guillaume Apollinaire*, « Alcools », *op. cit.*, t. II, p. 129-137 ; M. Poupon, « Quelques énigmes du Bestiaire », art. cité., p. 85-96 (où sont signalées les *Chansons bas de Mallarmé*) ; É.-A. Hubert, « Petit Cortège pour *Le Bestiaire* », *Que vlo-ve ?, 4^e série, n° 2, avril-juin 1998*, p. 37-39 (à propos, par exemple, des ouvrages *Les Cris de Londres* et *Les Cris de Paris*).

4. *Po*, p. 3, p. 15 et p. 26.

5. Sur les sources visuelles, voir Anne H. Greet, *Apollinaire et le livre de peintre*, Lettres modernes, Minard, « Interférences arts / lettres », n° 4, 1977, p. 71-77.

6. *Les Dessins de Guillaume Apollinaire*, *op. cit.*, p. 96-98.

l'entrée du printemps 1907, avait tiré de deux dessins unilinéaires des gravures sur bois du plus bel effet qu'il avait gouachées¹. Comme il cherchait à lier la lettre au trait, le poète avait donné à ses moralités poétiques le format des vignettes². Les petits poèmes faisaient songer aux blasons, aux fables, aux tapisseries, aux histoires naturelles ; on se souvenait d'avoir lu les « mouches ganiques » chez Remy de Gourmont et l'« Ibis » trouvait un lointain écho chez Hugo³. Mais l'ensemble sonnait d'étrange manière : les images étaient simples et profondes à la fois, insolites et familières, quoique dépourvues des effets hallucinatoires d'*« Onirocritique »* :

LE LION

Ô lion, malheureuse image
 Des rois chus lamentablement,
 Tu ne nais maintenant qu'en cage
 À Hambourg, chez les Allemands.

Or les ébauches étaient autrement plus claires :

Voici le roi des animaux
 Tâche d'égaler sa noblesse
 Chaque poète est Daniel
 Parmi les lions dans la fosse
 Tous les hommes des lions
 Voulant dévorer les poètes⁴

Ainsi resurgissait l'obsession du poète martyr de la foule, racontée naguère par *La Gloire de l'olive* et reprise plus tard dans « Le Poète assassiné » ; mais en transposant la scène dans le zoo de Hambourg, alors célèbre dans l'Europe entière, Apollinaire ne voulait pas seulement railler les Allemands et masquer sa confidence, il voyait son destin semblable à ceux des rois dans une Europe en marche. Tout poète est mal-aimé.

Apollinaire se plaisait à décontenancer son lecteur en feignant de l'éclairer : à l'en croire, le Don Pedro du « Dromadaire » sortait tout droit de l'*« Historia del Infante D. Pedro de Portugal, en la quie se refere lo que le sucedio en le viaje que hizo cuando anduvo mas siete partes del mundo, compuesto por Gomez de Santistevan, unos de los doce que llevo en su compania el infante, Valencia (s. d.) in 4° »*. C'est

1. P. Read, *Picasso & Apollinaire, op. cit.*, p. 57.

2. Il choisit le quatrain ou le quintil d'octosyllabes à rimes suivies.

3. La référence au poème « Ibo » des *Contemplations* est probablement ludique (C. Debon, « Relire et revoir *Le Bestiaire ou Cortège d'Orphée d'Apollinaire* », *Que vlo-ve ?, 4^e série, n° 1, janvier-mars 1998*, p. 1-6). Les « mouches ganiques » sont empruntées au chapitre xx du livre de Gourmont *Chez les Lapons. Mœurs, coutumes et légendes de la Laponie norvégienne* (1890).

4. *Po*, p. 1038 (p. 9 pour la version définitive).

une affabulation mais elle a belle allure¹ et n'en dit pas moins une vérité : ce qu'Apollinaire glana ici ou là dans les vieux livres, mot, couleur, climat, tonalité, transparaît dans la composition subtile, les images curieuses et la morale en demi-teinte de ses vers spirituels, lestes ou mélancoliques, où s'expriment l'effort et la joie de créer, le plaisir et le tourment d'aimer, le ridicule des passions et la petitesse de notre condition... « Mon pauvre cœur est un hibou / Qu'on cloue, qu'on décloue, qu'on recloue »...

LE PAON

En faisant la roue, cet oiseau,
Dont le pennage traîne à terre,
Apparaît encore plus beau,
Mais se découvre le derrière.

Chaque poème ajoute un motif à cet autoportrait fragmenté, qui est aussi plaisir d'érudit, sagesse de moraliste et divertissement de poète : « Oui, j'irai dans l'ombre terreuse / Ô mort certaine, ainsi soit-il² ! »

Apollinaire ne commémorait plus le passé, il agrandissait le présent et regardait l'avenir. Tandis que Matisse méditait les leçons de Giotto et de Piero della Francesca, que Picasso, Braque et Derain scrutaient les reliefs des reliquaires kota et dévisageaient les masques fang, qu'en Russie de jeunes peintres redécouvriraient l'art des enseignes, de la broderie et des icônes, Apollinaire cherchait dans les tréfonds de l'imagerie occidentale les forces vives qui brisaient les habitudes, faisaient surgir des mystères et briller un soleil nouveau.

Les anciens « abbés » de Créteil préféraient une poésie dépouillée de toute culture comme de toute rhétorique, un chant simple capable de parler directement aux coeurs des hommes. Après la conférence des Indépendants, Duhamel avait remercié Apollinaire en lui offrant *Des légendes, des batailles*, publié par l'Abbaye en 1906 : « [Je] vous envoie, à titre documentaire, un petit livre dont vous ne retiendrez, je vous prie, que peu de choses ; ainsi j'en veux juger du fait de mes plus récentes victoires ou si vous aimez mieux de l'assentiment de mes plus récentes convictions. / Et sûr ainsi que vous ne lirez même pas une préface damnablement enfantine³. » Apollinaire suivit ses conseils au pied de la lettre, apprécia l'« Hommage de haute estime⁴ », feuilleta le livre sans le couper et le rangea dans sa bibliothèque.

Il consacra son début d'été à la publication de sa conférence « La

1. M. Poupon a montré qu'Apollinaire a lu non pas le texte espagnol (langue que le poète ne parlait pas), mais la version qu'en donne *Le Monde enchanté* de F. Denis (voir *supra*, n. 6, p. 232).

2. « Ibis » (*Po*, p. 31).

3. Duhamel à Apollinaire, 28 juin 1908 (L. Campa, « D'Alcools à Civilisation. Contribution à l'histoire des relations entre Guillaume Apollinaire et Georges Duhamel », *Une traversée du xx^e siècle. Hommages à Jean Burgo*s, sous la dir. de B. Meazzi, J.-P. Madou et J.-P. Gavard-Perret, Chambéry, université de Savoie, 2008).

4. *BGA 1*, p. 58.

Phalange nouvelle » ; les frères Briffaut, qui éditaient les trois conférences du cycle « Les Temps héroïques », pressaient les auteurs de remettre leur manuscrit avant le mois d'août afin de paraître au 15 septembre¹, avant les anthologies concurrentes annoncées pour la rentrée. « Nous doublerons dans ce volume nos programmes de façon à donner de la poésie contemporaine une anthologie plus complète que celle de Van Bever et Léautaud », avait prévenu Apollinaire avant même sa conférence². Il joua son nouveau rôle d'éditeur, demandant poèmes et renseignements à tous ceux qu'il avait nommés. Mais les uns étaient oublious et négligents, les autres vains ou vétilleux. Négligeant sa notoriété, Toussaint Luca, qui n'avait rien publié récemment, laissa son ami reprendre l'« Apostrophe à la gloire », parue naguère dans *Le Festin d'Ésope*. En revanche, il lui fit remarquer que le poète Emmanuel Signoret n'était pas mort dans ses bras, contrairement à ce qu'affirmait sans scrupule la notice d'Apollinaire. « Pas d'importance », rétorqua ce dernier. « Que la légende s'en forme et tout sera bien³. » Il supprima finalement l'anecdote de son manuscrit. Léon Bocquet, quant à lui, craignait une confusion entre son groupe et l'Abbaye de Créteil ; devant son insistance, Apollinaire modifia son paragraphe sur *Le Befroi* en suivant librement les notes rédigées par le directeur de la revue⁴. Pour des raisons de prestige commercial, les éditeurs voulaient intituler le cycle de conférences *La Poésie symboliste*, choix qui semblait trop univoque aux conférenciers : « Ne faites pas attention [...]. Ça se tassera », assurait Michelet le 2 juillet⁵ ; on chercha des compromis et des aménagements : « C'est entendu, Roinard y consent et le surtitre *Anthologie de la poésie symboliste* ajouté à nos divers titres et sous-titres facilitera sans aucun doute la vente de l'ouvrage », écrivit plus tard Apollinaire aux frères Briffaut⁶.

La chronique des romans de *La Phalange* était accaparante ; il paraissait sans cesse des romans dont il fallait rendre compte. Certaines fois, Apollinaire répondait au voeu d'un intermédiaire complaisant⁷ ; d'autres fois, il consacrait quelques lignes au dernier livre d'un collaborateur de la revue ; d'autres encore, il étouffait sa rubrique comme il pouvait. La plupart du temps, les ouvrages étaient d'une grande platitude ; c'étaient des récits conventionnels vernis d'une originalité qui ne l'était pas moins, de « pauvre[s] petite[s] histoire[s] de rien du tout »,

1. Apollinaire à Saint-Georges de Bouhélier, 10 août 1908 (« Index — 8 », GA 16, p. 197).

2. Apollinaire à Guy Lavaud, 23 avril 1908 (*ŒC IV*, p. 957). L'anthologie de Van Bever et Léautaud, *Les Poètes d'aujourd'hui*, était alors une référence : le Mercure, qui l'avait publiée en 1900, préparait une réédition augmentée en 1908.

3. Apollinaire à Toussaint Luca, 17 juillet 1908 (*ŒC IV*, p. 698).

4. Apollinaire à Bocquet, 15 juillet 1908 (« Index — 2 », GA 10, p. 130) et 11 août 1908 (*ŒC IV*, p. 734). Voir les variantes de la conférence dans *Pr 2*, p. 1658-1659.

5. V.-É. Michelet à Apollinaire, 2 juillet 1908 (BnF, département des Manuscrits).

6. Quel était ce titre qui ne fut pas retenu ?

7. Apollinaire écrivit par exemple à Guy Lavaud le 23 avril 1908 : « Faites je vous prie savoir à Luca que je parlerai du livre de Bruni dans le prochain numéro de *La Phalange* » (*ŒC IV*, p. 957). Le compte rendu des *Deux Nuits de Don Juan* parut dans *La Phalange* de juillet 1908 (*Pr 2*, p. 1126-1127).

dénues d'imagination, où l'autobiographie tenait lieu de tout¹. Nul besoin d'en couper les pages, il suffisait de les parcourir et d'improviser un commentaire intuitif. Mais un jour de juillet, Apollinaire ouvrit *Le Docteur Lerne sous-dieu* et s'enchanta de cette « petite merveille de fantaisie gracieuse, cultivée et aisément savante » qui lui rappelait Apulée. L'auteur, Maurice Renard, avait un « talent magique » qui le rendait supérieur à Wells ; *Le Docteur Lerne* montrait une inventivité plus débridée que *L'Île du docteur Moreau*, une imagination très féconde qui ne se contentait pas d'emprunter aux conquêtes de la science, mais les précédait, et haussait l'invraisemblance jusqu'à la vérité. Qu'est-ce, en effet, qu'un ouvrage poétique ? « La fausseté d'une réalité anéantie » : la créature du poète est « fausse au regard de nos visions mais [...] présente aux puissances momentanées une vérité éternelle », elle est vraie comme toute création divine ; de même que les événements forment chaque jour une réalité nouvelle anéantissant la réalité de la veille, de même chaque œuvre conforme à la vie invente une nouvelle vérité niant l'ancienne² ; dès lors, elle nous émeut et nous étonne. « Le merveilleux devrait être le premier souci du romancier », insista le chroniqueur dans la livraison de septembre 1908. Les romans récents étaient si ennuyeux qu'il décida d'en inventer trois et de les mêler à des livres réels afin d'en parfaire la vraisemblance : *Tzimin-Chac*, de Louis Bréon (Moin-Dic et Cie), le transporta au Mexique des conquistadores et des sacrifices humains, du sang et du soleil, où les noms, pareils à des formules magiques, grouillent dans la mer végétale des jungles, éventrent le secret perdu des mondes souterrains et des eldorados... « Montezuma », « Vitziloputchli », « Condors du Chimborazo, jaguars des montagnes [...] poissons nageant dans des vasques de porphyre »... Mystères des Mayas à jamais enfouis dans la profondeur des temps et le sens perdu des signes, Nouveau Monde cruel et fabuleux, eclipsant les ténèbres africaines et les aubes mouvantes de l'Extrême-Orient. Aux antipodes se trouve « l'amplification de collège » de Léopold Lekeu (*Marninx*, Édition générale, Bruxelles), dont les ressorts conventionnels gâchent « l'histoire des ordres guerriers », livre pour prix scolaire auquel on préférera *Le Pont chinois* de Marie Dhormoy (J. Chaume), une « idylle [...] exquise [...] plein[e] de fraîcheur », digne de Bernardin de Saint-Pierre. Puisque la plupart des romanciers manquaient d'imagination, Apollinaire s'amusait à en avoir pour eux, et voyait déjà son lecteur se troubler devant ces noms d'auteurs et d'éditeurs tour à tour étranges et familiers³...

Marie regardait toute cette agitation d'un œil morne. Rares étaient ses moments d'intimité avec Wilhelm ; elle figurait à ses côtés dans les banquets et les soirées littéraires, aux réunions de leurs amis peintres,

1. *Pr* 2, p. 1133.

2. Chronique des romans d'août 1908 (*Pr* 2, p. 1129-1130).

3. *Pr* 2, p. 1132-1134. Seule Marie Dhormoy existait mais elle n'avait encore rien publié à cette époque.

et allait volontiers chez Royère, dont elle venait d'achever le portrait. Le poète des *Eurythmies*, marqué par sa rencontre avec Cézanne, était enchanté par la peinture de Marie, dont il aimait la simplicité synthétique ; à Klingsor, qui la trouvait à peine « jolie », il parlait de son « hiératisme vivant » plein de charme et de noblesse¹. Marie se lassait de la désinvolture de son amant, qui l'accusait en retour d'égoïsme : « Mon Wilhelm bien-aimé, /Je vous aime de tout mon cœur », se défendait-elle en juin 1908, « mais quelle force il me faudrait pour vous faire travailler — et pourtant malgré tous vos reproches personne au monde ne souhaite votre gloire autant que moi². » Quand il recevait ses amis chez lui rue Henner³, Marie se sentait potiche ou domestique ; ces messieurs se faisaient servir mais l'excluaient de leurs conversations. Elle n'avait pas toujours la force de s'imposer. Quand sa patience était à bout, elle se répandait en plaintes amères et paroles blessantes ; il soupirait et retournait à ses papiers :

Je souhaite dans ma maison :
Une femme ayant sa raison,
Un chat passant parmi les livres,
Des amis en toute saison
Sans lesquels je ne peux pas vivre⁴.

L'amour partagé leur semblait féroce autant que douloureux...

Qu'ils sont cruels ceux qui nous aiment !
Tout notre sang coule pour eux.
Les bien-aimés sont malheureux⁵.

Quand la liberté le taraudait, il disparaissait des journées entières, sans dire ce qu'il faisait, où il allait, qui il voyait... « Je connais un autre connin / Que tout vivant je voudrais prendre⁶ »... La jalouse s'en mêlait, et le remords et le regret.

Le Douanier Rousseau conçut le désir d'immortaliser le couple ; il avait toujours admiré les écrivains, s'était lui-même adonné au genre dramatique, et tenait Apollinaire en haute estime. Dans son petit atelier du 2 bis, rue Perrel, il organisait chaque samedi d'amicales soirées littéraires et musicales où il grattait son violon ; quelqu'un chantait, un autre disait des vers, c'étaient des moments simples et conviviaux, à l'image de l'hôte, demeuré généreux dans sa grande pauvreté. Mais les invités n'avaient pas toujours le courage de pousser

1. Royère à Apollinaire, 7 juillet 1908 (BnF, département des Manuscrits). Royère dit que Marie est venue lui apporter le portrait

2. Marie à Apollinaire [8 juin 1908] (CA, p. 177).

3. La rue Léonie avait été rebaptisée rue Henner aux environs de mars 1908.

4. « Le Chat » (*Po*, p. 8).

5. « La Puce » (*Po*, p. 18).

6. « Le Lapin » (*Po*, p. 11).

jusqu'à Plaisance, si loin derrière Montparnasse, et moins encore de venir chaque semaine ; ces réunions manquaient de relief à leur goût, et si le Douanier était brave homme, il se montrait parfois tatillon à l'excès, un reste de déformation professionnelle sans doute. À quarante et un ans, il avait abandonné son emploi de fonctionnaire à l'octroi de Paris pour se consacrer à la peinture ; de là lui venait ce surnom trouvé par Jarry, qui contenait moins d'ironie que de clairvoyance : Apollinaire le comprit tardivement mais bien mieux que quiconque, ainsi qu'on le verra. Le pauvre Douanier avait à présent soixante-quatre ans, ne vendait guère et survivait en donnant des cours de musique et de dessin à l'Association philotechnique : ses cartes de visite arboraient un titre de professeur du meilleur effet. Il s'était habitué à vivre dans la gêne, comme il avait admis les râilles qui le prenaient pour cible aux Indépendants. Il était peintre et tête. Quand Apollinaire vint lui présenter Marie à la fin de juillet 1908, Rousseau sentit que leur portrait ferait « une œuvre importante et jolie¹ », et se mit en devoir de régler les séances de pose. Mais le poète avait fort à faire et sa nature, rétive aux contraintes, le persuadait d'esquiver les rendez-vous de la rue Perrel ; d'ailleurs, l'art du peintre ne l'enchantait toujours pas et le projet lui semblait secondaire. Henri Rousseau tint bon.

À la mi-août, Apollinaire partit pour la Hollande, où il séjourna plus longuement que de coutume. Cette fois, aucune affaire mystérieuse ne l'appelait, il prenait tout simplement des vacances. Marie était restée à Paris. Aux environs du 18, il descendit à l'hôtel Oldewelt d'Amsterdam, où il avait ses habitudes ; du 26 au 28, il vit la mer à Knokke et envoya plusieurs cartes postales, à sa famille, à Moréas, à Dalize², et à Salmon au sujet de l'article qu'il lui consacrait dans *Vers et Prose*³. Poussé par ses contradictions, Salmon venait d'emménager au Bateau-Lavoir, au cœur de ce Montmartre dont il ne savait se défaire. Apollinaire, qui avait vouluachever son portrait lyrique avant le bouclage du tome XIV, l'avait expédié à Paul Fort depuis la Hollande ; mécontent de sa hâte et gêné de ne pouvoir corriger les épreuves, il demandait à Salmon de le relayer en lui promettant d'améliorer l'article quand il réunirait ses contributions en volume⁴. Ce grand hommage, qui contient tout son cœur et tout son lyrisme, est un commentaire, un éloge et un poème en prose à la mesure des dons de l'auteur des *Fées*⁵. Salmon hérite de Banville mais le dépasse en variété et en liberté ;

1. Rousseau à Apollinaire, 14 août 1908 (*CA*, p. 253). La première visite du couple à Rousseau date probablement du 22 juillet (« Il est bien entendu que vous venez demain Mercredi prendre le café, avec votre collègue artiste la dame dont vous m'avez parlé », lettre du même au même, 21 juillet 1908, *CA*, p. 251-252) ; dans sa lettre du 10 ou du 11 août (*CA*, p. 252-253), puis dans celle du 14, Rousseau relance Apollinaire, qui n'est toujours pas venu.

2. *CFM*, p. 117-118 ; *Po*, p. 821 pour Moréas ; *ŒC IV*, p. 958, pour Dalize.

3. Deux cartes postales du 26 août 1908 (fonds André Salmon).

4. Deux cartes postales d'Apollinaire à Salmon, Knokke, 26 août 1908 (fonds André Salmon).

5. Article paru dans le tome XIV de *Vers et Prose*, juin-juillet-août 1908 (*Pr 2*, p. 1007-1014).

il se place parmi les « poètes qui, premiers-nés du symbolisme, préparent le grand renouveau du classicisme français, pour la gloire [du] xx^e siècle ». Apollinaire, qui se sent de ceux-là, célèbre leur fraternité poétique en forme d'amitié stellaire. Vierge d'affectation savante ou d'artifice folklorique, la poésie de son ami est populaire sans vulgarité, singulière sans aberration, moderne et très ancienne, exotique et européenne. Quand la peinture montre la réalité aux hommes en leur présentant ce qu'ils n'ont pas l'habitude de voir, sa poésie donne « de l'univers une vision essentielle, concrète et merveilleuse », grâce au miracle du regard « admirant le monde et des doigts étoilés faisant vibrer la Lyre qui constelle le ciel et l'espoir des poètes ».

Apollinaire traversa la frontière pour s'installer à Sluis à l'hôtel Hof van Brussel, qu'il connaissait déjà ; il découvrit l'île de Walcheren et le joli village frontalier de Sint Anna ter Muiden¹, où Gustave Kahn résidait l'été, dans une « vieille petite maison rouge aux fenêtres vertes [...] aux cuivres étincelants, embaumée par une odeur de pommes nouvellement cueillies² ». La contrée était prisée par une petite société de peintres et d'écrivains français qui en aimaien la villégiature. Apollinaire improvisait au gré de sa bourse et de ses envies : « Je pense que tu seras à Paris dimanche au plus tard », lui avait écrit Albert dès le 17 août³. Le 21, Fernande rappela qu'il était attendu à La-Rue-des-Bois, petit village de l'Oise où elle passait le mois d'août chez une fermière avec Picasso.

Mon cher Guillaume. figures toi si je suis content de te voir ici je ne attends que ton arrivée.

Je tembrasse
Picasso

Mon cher ami, nous t'attendons avec impatience.

La main amie de Jean de Mity
Max Jacob
[...]

À bientôt la main amie de Madame Puthman fermière
Fernande⁴

1. Apollinaire à Gustave Kahn, 10 septembre 1908 (« Index — 5 », GA 13, p. 163).

2. Recension des *Contes hollandais* de Gustave Kahn, *Les Marges*, novembre 1908 (Pr 2, p. 1134-1135). Dans cet article, Apollinaire dit avoir rendu visite au poète symboliste l'été précédent. Or, le 10 septembre 1908, deux jours avant de quitter Sluis pour Paris, il avait écrit à Kahn en regrettant de l'avoir manqué (« Index — 5 », GA 13, p. 163). Sur la foi de cette lettre, Michel Décaudin estime que les souvenirs de la visite à Kahn datent du premier séjour à Sluis de septembre 1906 et que le poète brouille les pistes dans son compte rendu des *Marges* (« Apollinaire en Belgique après Stavelot », *Que vlo-ve ?*, 2^e série, n° 21, janvier-mars 1987). Toutefois, Apollinaire a pu rencontrer Kahn avant le 10 septembre, ce que confirme Théo Varlet dans ses souvenirs (feuillet dactylographié daté de 1928, Bibliothèque municipale de Lille, fonds Jules Mouquet). Il rencontra peut-être aussi Laurent Tailhade, qui séjournait alors à Sint Anna.

3. *CFM*, p. 117. Le dimanche suivant est le 23 août.

4. *PA*, p. 70. Fernande écrit à Paris, croyant Apollinaire sur le retour.

Quelques jours plus tard, un représentant du ministère de l'Instruction publique et des Beaux-Arts s'adressa au poète car, s'étant laissé dire qu'Apollinaire possédait des Monticelli, il le priait d'en prêter à la rétrospective du prochain Salon d'automne¹. « Au sujet de votre portrait vous pourrez venir à partir du 15 septembre soit le matin ou après déjeuner ce qui serait préférable je crois, lui précisa le Douanier Rousseau le 31 août². Sitôt votre retour vous pourrez m'envoyer un mot puis nous nous entendrons pour la grandeur de la toile etc. Je vais aller ces jours-ci prendre un fond au Luxembourg. J'ai trouvé un joli coin très poétique. »

« Tu as été bien 6 ou 7 jours sans m'écrire », fit remarquer Olga le 3 septembre, la plume chargée de reproche et de colère. Le 11 septembre, Wilhelm était encore à Sluis. « Cher Ami », lui disait Marie la veille,

Je n'ai pas écrit en Hollande parce que vous ne m'avez envoyé votre adresse que 10 jours après votre départ — et j'ai pensé que vous était tout-à-fait indifférent d'avoir de mes nouvelles après ce temps-là — Vous vous êtes rattrapé sur les cartes postales, comme vous en envoyez à tout le monde, à votre femme de ménage et à votre concierge — Je n'en ai pas fait grand cas [...]

Vous avez sans doute fait un bon voyage. Vous n'avez pas perdu votre temps à m'écrire et c'est ce qui me rassure. J'espère que les joies ne vous ont pas manqué en route³

Marie s'ennuyait, se sentait souffrante et de si méchante humeur qu'elle avait jeté au feu le dernier tome de *Vers et Prose* où se trouvait *Diane*, un autoportrait qui la montrait nue sur un cheval de bois à roulettes. Elle ne voulait plus rien savoir, n'y était pour personne, que Wilhelm se le tînt pour dit.

Les estivants quittaient la Zélande. Le vent courrait libre au long des plages pâles, fouettait les plaines des polders, plissait les crêtes chauves piquetées d'oiseaux. Des brassées de nuages assombrissaient les crépuscules et la mer drapée de métal. La pluie troubloit l'horizon camaïeux et des bateaux glissaient le long des dunes, comme en un théâtre d'ombres...

Tu regardais un banc de nuages descendre
Avec le paquebot orphelin vers les fièvres futures

1. Charles Faure à Apollinaire, 29 août 1908. Olga possédait en effet une toile de Monticelli, mais on ignore si elle la prêta : les œuvres de la rétrospective sont numérotées de 1 à 177 dans le catalogue du Salon ; parmi les prêteurs se trouvent par exemple Élémir Bourges et Gustave Geffroy, mais le nom des Kostrowitzky n'apparaît nulle part (peut-être Olga prêta-t-elle sous un faux nom).

2. Henri Rousseau à Apollinaire, 31 août 1908 (CA, p. 254).

3. Marie Laurencin à Apollinaire, 10 septembre 1908, adressée au domicile du poète (CA, p. 178-179). Il y est question du *Vers et Prose* de juin-juillet-août 1908 et de *Diane*.

Et de tous ces regrets de tous ces repentirs
Te souviens-tu¹

Dans la solitude zélandaise, le poète renouait avec la Belgique, terre d'apprentissage peuplée de souvenirs, ponts jetés sur le fleuve du temps... Mareye, Marie... sables du Zwin, galets de l'Amblève... « agonie infinie des estuaires [mourant] calmement et sans trêve² »... Sa rêverie ondulait sur les lames coiffées d'écume, suivait la ligne claire des quais, refluait tantôt vers Paris, tantôt vers le morne miroir des canaux monotones « Où glissent lentement les pensives bélantes³ »... Vivre sa vie, égaler son destin... Quitter les chiffres pour les mots ! Au diable Bourse, banque, bilans et bordereaux ! Apollinaire s'était ouvert de son projet de *vita nuova* à Théo Varlet au moment de rentrer à Paris⁴. Varlet habitait Knokke avec sa jeune femme ; d'un naturel musard et mélancolique, volontiers sauvage, il cultivait amoureusement ses nostalgies sous les ciels gris du Nord. De Varlet, Apollinaire savait peu de choses avant de le rencontrer, qu'il se prénommait Théodore-Louis-Étienne, était né à Lille deux ans avant lui, collaborait à une vingtaine de revues depuis 1896, avait publié un « juvénile volume de poésies » en 1898, *Notes et poèmes* en 1905, les vers de *Notations* et les contes en prose du *Dernier Satyre* en 1906⁵. Dans « La Phalange nouvelle », l'orateur avait salué, sans l'avoir lu, « cet étonnant visionnaire » aux poèmes d'une « singulière magnificence⁶ » ; un échange de lettres avait suivi, et Varlet avait aimablement aidé Apollinaire à préparer son séjour en Zélande⁷. Les deux hommes s'étaient alors souvent retrouvés à Sluis ou à Knokke, villa Walther ; ils avaient parlé de poésie, de Kipling et Stevenson, que Varlet traduisait, et de leur ami commun Pierre Mac Orlan⁸. De cette rencontre très poétique, simple et sincère, naquit un portrait de Varlet, poète « inspiré », « à peine connu », parcourant « les rivages, cheveux au vent, fixant dans de belles strophes les épopeées sans fin des nuées et des vagues⁹ ». L'éloge vola vers Paris chez

1. « Le Voyageur » (*Alcools*) ; le poème, de rédaction postérieure, mêle les invention à diverses réminiscences, méditerranéennes, rhénanes, parisiennes, et probablement zélandaises.

2. *Pr* 2, p. 1015.

3. « Souvenir des Flandres » (*Po*, p. 691).

4. Varlet à Apollinaire, 19 septembre 1908 : « Je souhaite vivement que votre plan de *vita nuova* réussisse. Ce sera du moins un essai curieux — que vous pourrez toujours interrompre » (BnF, département des Manuscrits).

5. Note de Théo Varlet jointe à sa lettre à Apollinaire du 17 juillet 1908 (BnF, département des Manuscrits).

6. *Pr* 2, p. 896.

7. Varlet à Apollinaire, 18 août 1908 (BnF, département des Manuscrits).

8. Mac Orlan date sa rencontre avec Apollinaire aux environs de 1903 (« Retour de Guillaume Apollinaire, *Le Flâneur des deux rives*, n° 2, p. 6-7) ; le biographe de l'écrivain, Bernard Bariteau, la situe entre 1904 et 1906 (*Pierre Mac Orlan, sa vie, son temps*, Droz, 1992, p. 55). En avril 1907, Mac Orlan, toujours instable et impécunieux, était entré au service d'une femme de lettres belge comme gardien de sa villa de Knokke ; c'est ainsi qu'il avait rencontré Varlet, auquel il devait d'avoir lu Kipling et Stevenson (*ibid.*).

9. *Pr* 2, p. 1017.

Royère, qui proposa de le faire passer dans *La Phalange* d'octobre en regrettant qu'il fût trop tard pour le publier de suite¹ ; il prit alors le chemin de Nice, où Guy Lavaud le publia dans *La Revue des lettres et des arts* de décembre 1908. Le voyageur quitta Sluis le 12 septembre.

Mille et deux visages

À Paris, les peintres préparaient le prochain Salon d'automne. Dès les premiers jours de septembre, Braque, rentré de l'Estaque où il avait travaillé avec Dufy, envoya une demi-douzaine de toiles que le jury refusa tout net : Matisse fit savoir qu'il ne voulait entendre parler ni des héritiers de Cézanne, ni des fauves devenus picassiens ; au printemps dernier, il avait rompu avec Derain, Braque et Friesz parce qu'ils s'étaient tournés vers le peintre espagnol. Dans un souci d'apaisement, Guérin et Marquet voulurent repêcher deux œuvres du peintre normand, qui mit un point d'honneur à repartir avec tous ses tableaux². À l'été 1907, Braque avait trouvé son marchand, Daniel-Henry Kahnweiler, jeune Allemand de vingt-quatre ans à peine, né à Mannheim, qui s'était très tôt passionné pour la peinture et avait persuadé son père et ses oncles, qui lui préparaient un brillant avenir dans les affaires familiales — à Londres dans la finance, à Johannesburg dans l'or et le diamant —, de l'aider à fonder une galerie d'art à Paris. En février 1907, Kahnweiler avait ouvert une boutique rue Vignon, un mouchoir de poche de 4 mètres sur 4 loué à un tailleur polonais. Le nouveau venu avait du flair et le sens des affaires. Aux Indépendants de 1907, il avait beaucoup acheté, Matisse, Vlaminck, Van Dongen, etc. L'été suivant, il s'était rendu au Bateau-Lavoir sur les conseils de son compatriote Wilhelm Uhde, qui lui avait parlé d'un tableau « tout à fait étrange », « à l'air assyrien³ ». Un jeune homme lui ouvrit qu'il reconnut pour l'avoir vu dans sa galerie quelque temps plus tôt, seul la première fois, accompagné d'un homme corpulent et plus âgé la seconde : l'un était Ambroise Vollard, l'autre Picasso. « Personne ne pourra jamais se faire une idée de la pauvreté, de la misère lamentable de ces ateliers de la rue Ravignan », se souviendra Kahnweiler une cinquantaine d'années plus tard.

Le papier de tenture pendait en lambeaux des murs en planche. Il y avait de la poussière sur les dessins, les toiles roulées sur le divan défoncé. À côté du poêle une sorte de montagne de lave agglomérée était les cendres. C'était épouvantable. C'est là-dedans qu'il vivait avec une très belle femme, Fernande, et un très gros chien qui s'appelait Fricka. Il y avait aussi [...] ce grand tableau que depuis on a appelé *Les Demoiselles d'Avignon* [...]

1. Royère à Apollinaire, 9 septembre 1908 (BnF, département des Manuscrits).

2. Daniel-Henry Kahnweiler marchand, éditeur, écrivain, Centre Georges-Pompidou, 1984, catalogue d'exposition sous la dir. d'Isabelle Monod-Fontaine, p. 98-99.

3. D.-H. Kahnweiler, *Mes galeries...*, op. cit., p. 50.

Kahnweiler comprit rapidement que Picasso était allé beaucoup plus loin quaucun autre de ses amis et peignait avec un « héroïsme incroyable » dans une « solitude morale¹ » effrayante. Il devint son marchand.

La richesse était encore un songe, mais grâce à une petite poignée de collectionneurs audacieux et passionnés, Kahnweiler pouvait vivre et soutenir le travail de ses artistes. Dès qu'il apprit les mésaventures de Braque au Salon d'automne, il décida de lui consacrer une exposition personnelle ; la préface du catalogue serait confiée à Apollinaire, si Braque en était d'accord : « Je serai très heureux de dire le bien que je pense d'un artiste dont j'aime le talent et le caractère », répondit le poète au peintre en octobre 1908². Depuis son retour de vacances, Apollinaire cherchait à vivre de sa plume par tous les moyens. Conjointement à L'Édition, les frères Briffaut venaient de créer une seconde firme, La Bibliothèque des curieux, qu'ils destinaient à la réédition d'ouvrages rares et anciens. Au cours de leurs échanges avec Apollinaire se forma l'idée de créer une collection dédiée aux grands classiques de la littérature érotique : les choses de l'amour navaient-elles pas leurs maîtres, comme la peinture et la littérature ? Modernisant la tradition érudite des *curiosa* en proposant à un public élargi des morceaux choisis expurgés de leurs passages les plus licencieux, « Les Maîtres de l'Amour » trouvèrent en l'obscur auteur des *Onze Mille Verges* le maître d'œuvre idéal. Le 29 septembre 1908, contrat fut passé pour un total de 200 francs, en quatre versements, couvrant deux volumes de 224 pages in-8° écu, l'un consacré à l'Arétin, l'autre à Sade, dont il serait respectivement tiré 550 et 500 exemplaires sur simili-hollande vendus 5 francs et 12 exemplaires sur japon à 15 francs³. C'était un début encourageant dont Apollinaire fit part à Théo Varlet, lequel répondit : « Dois-je me réjouir, mon cher ami, de ce que vous avez trouvé des moyens d'existence suffisamment littéraires, — ou déplorer la modicité des salaires en cette branche bâtarde des "Beaux-Arts" ? [...] j'avoue qu[e ce début] me semble remarquable, qu'il décèle en vous une "veine" spéciale justifiant les espoirs que vous formez. — En attendant mieux, l'Arétin et le Marquis vous soient propices ! » Et l'exilé de la mer du Nord lui conta une singulière anecdote locale — l'histoire d'un faux baron, déserteur belge, qui avait organisé sa disparition en la maquillant en suicide par noyade —, puis parla de sa récente expérience « prodigieuse », prendre du haschich puis jouer Beethoven au piano⁴. Ce fin mélomane ignorait qu'Apollinaire avait, en

1. *Ibid.*, p. 51.

2. Apollinaire à Braque, 19 octobre 1908 (CA, p. 233).

3. BnF, département des Manuscrits.

4. Varlet à Apollinaire, 26 octobre 1908 (BnF, département des Manuscrits).

traçant son portrait, singulièrement célébré la musicalité de ses poèmes :

Le goût musical nuirait-il au goût poétique ? [...] un abîme est creusé entre les grands poètes et les grands musiciens. Des sons mélodieux frappent le poète, le touchent, le divertissent, l'inspirent même... Mais cela n'a rien à voir avec l'allégresse, l'émotion clair-écoutantes que ressent le musicien. C'est à peine si les poètes établissent une différence entre les rumeurs des fêtes foraines et les compositions symphoniques d'un Beethoven.

On sait que ce grand homme fut navré par l'incompréhension musicale de Goethe, et, de nos jours, Jean Moréas, John-Antoine Nau, Jean Royère, André Salmon, Théo Varlet [...] ignorent les lois de la pure beauté musicale, et s'en passent¹.

En reprenant son bien à la musique, Apollinaire pervertissait l'injonction mallarméenne², la retournait contre le symbolisme lui-même, et entraînait à sa suite, bien malgré eux, Royère et Varlet, à qui la musique était plus essentielle que la peinture.

Apollinaire sollicita tous les confrères influents susceptibles de lui donner du travail et pria l'érudit Pierre-Paul Plan de lui faciliter l'accès à l'Enfer de la Bibliothèque nationale³. « La Phalange nouvelle » n'avait toujours pas paru ; à la fin d'octobre, il restait encore des autorisations à demander, comme aux éditions Calmann-Lévy, qui refusèrent la reproduction du poème de Baudelaire « Correspondances »⁴. Au même moment, Van Bever entendit parler du programme de La Bibliothèque des curieux et s'inquiéta : il préparait depuis cinq ans une édition de l'Arétin chez Sansot⁵. Apollinaire fit diversion sans vergogne : « [P]uisque vous l'accaparez, je vous l'abandonne, à moins toutefois que d'ici huit jours je ne trouve un éditeur qui me fasse une commande ferme, ce qui ne s'est pas encore produit [...]. Il me faudrait sept ou huit mois pour mettre sur pied un Arétin passable et encore. » Puis il tenta une autre manœuvre :

De votre côté vous préparez une anthologie. Vous n'ignorez pas que nonobstant une absence presque complète de sympathie venant des revues et des gens en place, j'ai réussi à prendre un rang honorable (peut-être plus même) parmi les poètes de ma génération. Et cela, sans livre, sans argent, avec le souci constant du lendemain. Vous me dédaignez peut-être, mais l'avenir ne me dédaignera pas, pensé-je [...]⁶

1. « Théo Varlet », *La Revue des lettres et des arts*, décembre 1908 (*Pr 2*, p. 1017).

2. « Reprendre à la musique son bien », *Richard Wagner, réverie d'un poète français* (1885).

3. Apollinaire à P.-P. Plan, 22 octobre 1908 (« Index — 3 », *GA 11*, p. 188).

4. Lettre d'Apollinaire aux éditeurs Calmann-Lévy, 31 octobre 1908 ; l'autorisation de publier le poème de Baudelaire fut refusée (M. Décaudin, « Une lettre d'Apollinaire », *Que vlove ?*, 3^e série, n° 15, juillet-septembre 1994, p. 77-78).

5. Van Bever à Apollinaire, 27 octobre 1908 (BnF, département des Manuscrits).

6. Apollinaire à Van Bever, s. d. (« Index — 3 », *GA 11*, 1972, p. 189).

Van Bever et Léautaud s'occupaient en effet de la réédition des *Poètes d'aujourd'hui*, l'anthologie de référence qui, depuis 1900, faisait l'objet de maintes discussions et convoitises. Apollinaire ne vit jamais son nom figurer dans le précieux ouvrage, où il n'apparaîtra qu'en 1929.

Le poète voulait également monter une exposition de peinture nouvelle, inspirée par la communauté artistique de ses amis, mais peut-être aussi par La Peau de l'ours : cette association, fondée en 1904 par le collectionneur André Level et son entourage, avait pour but d'acheter des tableaux grâce à une cagnotte commune et d'en avoir la jouissance chez soi ; au bout de dix ans, on les revendrait aux enchères afin que chacun pût acquérir ses œuvres préférées et que la somme atteinte par la vente fût redistribuée entre les sociétaires¹. Le poète avait parlé de son projet au peintre Girieud, dont la réputation allait croissant ; Girieud en avait causé avec Metzinger et les deux artistes avaient conclu que cette réalisation était prématuée : « [I]l serait nécessaire pour affirmer une grande idée d'art de chercher longuement les bases sur lesquelles édifier un Salon qui deviendrait une grande œuvre par la collaboration désintéressée de tous les artistes », avait répondu le peintre de la rue des Saules à la fin de septembre². À force de patience et de maturation, l'idée vit le jour quatre ans plus tard en devenant le Salon de la Section d'or.

Jules Romains était en quête d'union et de communion. Chennevière et lui s'étaient d'abord rapprochés des abbés de Crêteil, tant les valeurs semblaient communes, simplicité, communauté humaine, refus de l'artifice et de la préciosité au profit de la « poésie immédiate ». Mais ce qui chez Vildrac et Duhamel était dépouillement formel, sentiment poétique de la vie et pure aspiration fraternelle, prenait chez les unanimistes un caractère messianique et doctrinaire. Aussi Duhamel était-il fort agacé qu'on le prît pour un converti de la nouvelle Église : « [I]l faut être bien personnel pour pousser si loin le désir d'impersonnalité », écrivait-il à Jules Romains dès octobre 1906, jugeant sévèrement *Le Bourg régénéré*, récemment paru chez Vanier :

Je ne suis pas unanimiste. Certes non. Parfois, j'ai eu quelque plaisir à me laisser glisser à cette abstraction de mon individu, j'avoue y avoir éprouvé une certaine volupté, aussi malsaine en mon souvenir que celle que provoque l'abus des poisons abrutissants et engourdisants, capables d'amoindrir, voire d'annihiler. [...] Se laisser devenir la foule est pour moi plus dangereux qu'utile, d'ailleurs c'est multiplier les brèches par lesquelles s'insinue le venin des influences. [...]

1. La collection fut vendue avec succès à Drouot le 2 mars 1914 ; c'était la première fois que les peintures fauves et cubistes se vendaient aux enchères et que 20 % du produit de la vente étaient réservés aux artistes (voir « La Vie anecdotique » du 16 mars 1914, *Pr 3*, p. 188-189).

2. Girieud à Apollinaire, 28 septembre 1908 (CA, p. 245).

Je n'aime pas à être un mouton. [...]

Que s'écarte de moi l'épuisement qui me conduira à la prostitution unanime¹.

Il en fallait davantage pour décourager Romains et provoquer une rupture entre les deux courants poétiques. Entêté et convaincu, le poète de *La Vie unanime* n'aimait rien tant que surmonter les « dissidences² » ; il se tourna vers Apollinaire, son confrère de *La Phalange*, rencontré au printemps 1907 grâce à Louis de Gonzague Frick. Jules Romains était un vrai fils de Montmartre ; il avait grandi entre la rue Ordener et la rue Simart, joué dans le maquis de l'avenue Junot, arpentiné les carrières et les chantiers, sillonné les pentes en tous sens pour se rendre à Condorcet ou partir se promener en banlieue³. En 1908, il habitait impasse Girardon ; la rue Ravignan était à deux pas, mais c'était un autre monde : la société polychrome et déracinée du Bateau-Lavoir semblait fort pittoresque au fils de l'instituteur de la rue Hermel, la joyeuse érudition d'Apollinaire curieuse et confuse à l'agrégatif de philosophie, l'insolite fantaisie de Max Jacob amusante au prophète de l'unanimisme. « [J'] avais affaire à de pauvres diables, dotés d'une instruction de base légèrement inférieure au niveau du certificat d'études primaires », fera dire le romancier des *Hommes de bonne volonté* à son personnage de normalien philosophe Jallez : « et qui se grisaient de mots auxquels ils n'entendaient rien ». Mais « [j'] ai réfléchi qu'il arrive à des autodidactes, tout en maniant les concepts avec maladresse, de tâtonner autour de vues assez neuves. Hélas, j'ai continué à ne saisir qu'un galimatias désarmant⁴ ».

Cependant, Jules Romains aimait ce milieu « plein de talent, de verve, de jeunesse⁵ », qui l'accueillait sans préjugé, le dépaysait des concepts professés par la rue d'Ulm, et dont l'esprit fumiste lui paraissait entretenir quelque cousinage avec les facettes des normaliens. À l'automne 1908, il se mit en tête de rapprocher Montmartre et l'Abbaye en organisant des réunions mensuelles où il jouerait un rôle plus ambitieux que Paul Fort à La Closerie, celui de constructeur d'une époque nouvelle. Au premier dîner du 26 octobre, chez Léon, rue Saint-Honoré, ils étaient onze : lui, Chennevière, Hertz, Vildrac, Arcos, Duhamel, Mercereau, Périn, Castiaux, Apollinaire et Max Jacob,

1. Lettre reproduite dans *L'Abbaye de Crèteil, l'utopie et le monde*, *Les Cahiers de l'Abbaye de Crèteil*, n° 23, décembre 2004, p. 211-217. Jules Romains répondit à Duhamel en le remerciant de sa franchise et en l'encourageant à publier sa lettre dans la *Revue littéraire* pour alimenter les discussions (*ibid.*, p. 218).

2. Jules Romains, *Souvenirs et confidences d'un écrivain*, Arthème Fayard, 1958, p. 26.

3. Voir Olivier Rony, *Jules Romains ou l'appel du monde*, Laffont, « Biographies sans masques », 1993.

4. Jallez ajoute : « Pour me reposer, j'observais Ortega. [...] / J'aimerais bien savoir ce qui passe dans cette tête-là. » Le modèle du peintre Ortega est Picasso (Jules Romains, *Les Créateurs, Les Hommes de bonne volonté*, t. XII [1936], Robert Laffont, « Bouquins », t. II, 1988, p. 848).

5. *Ibid.*, p. 33.

lequel dressa un horoscope du dîner que les commensaux interpréterent selon leur goût : « Bel avenir mais fin [éclatante *biffé*] tragique. » À 11 heures et demie, ils quittèrent le restaurant, prirent ensemble le fiacre 11460 et partirent pour une longue promenade noctambule¹. Ils se retrouvèrent un mois plus tard, 23 novembre, au Palais-Royal, dans le petit restaurant de la galerie de Valois qui donna son nom aux réunions. Sur le registre, Jules Romains inscrivit cette déclaration collégiale : « Le Dîner de Valois blâme le Mercure de France². » Il caressait l'idée de fonder une nouvelle revue ; or, si ses amis souhaitaient rompre avec le symbolisme de la rue de Condé, nul, excepté Chennevière, ne désirait vraiment participer à son projet et tous esquaient ses approches.

Rue Vignon, l'atmosphère était chargée d'électricité. L'exposition Braque, qui se déroulait du 9 au 28 novembre, attirait grand monde depuis que Louis Vauxcelles avait fait passer cette chronique dans le *Gil Blas* du 14 :

M. Braque est un jeune homme fort audacieux. L'exemple déroutant de Picasso et de Derain l'a enhardi. Peut-être aussi le style de Cézanne et les ressouvenirs de l'art statique des Égyptiens l'obsèdent-ils outre mesure. Il construit des bonshommes métalliques et déformés et qui sont d'une simplification terrible. Il méprise la forme, réduit tout, sites et figures et maisons, à des schémas géométriques, à des cubes. Ne le raillons point, puisqu'il est de bonne foi. Et attendons.

Matisse aurait glissé au critique en parcourant le Salon d'automne : « Braque vient d'envoyer ici un tableau fait de petits cubes³. » Le mot resta, la parole publique le fit sien, le cubisme était né. Qui avait vu les toiles de Braque avait à présent à sa disposition une expression commode et qui ne les connaissait pas s'en faisait désormais une idée fort simple. Imaginons un néophyte lisant la préface lyrique d'Apollinaire :

[Braque] exprime une beauté pleine de tendresse et la nacre de ses tableaux irise notre entendement.

Un lyrisme coloré [...] l'emplit d'un enthousiasme harmonieux et ses instruments de musique, sainte Cécile même les fait sonner.

Dans ses vallons bourdonnent et butinent les abeilles de toutes les jeunesse et le bonheur de l'innocence languit sur ses terrasses civilisées⁴.

1. Registres de Dîners de Valois dans *JRA*, p. 132.

2. *Ibid.*, p. 133.

3. Louis Vauxcelles, « Les Fauves », *Gazette des Beaux-arts*, 6^e période, t. XII, 1934, 2^e semestre, p. 273. La phrase attribuée à Matisse suppose un envoi récent de la part de Braque ; le critique affirme ensuite que Braque avait retiré sa vue de l'Estaque la veille du vernissage ; or Braque avait été refusé bien avant l'inauguration de l'exposition ; les souvenirs de Vauxcelles raccourcissent la chronologie.

4. « Georges Braque », préface au catalogue de l'exposition Braque (*Pr 2*, p. 110-112).

Pense-t-il à la géométrie ou à la schématisation ? Il se figure plutôt la vie dans toutes ses vibrations et tous ses éclats ; il veut voir cet « effort » tout entier tendu vers « une renaissance universelle » : « [Braque] ne doit plus rien à ce qui l'entoure. Son esprit a provoqué volontairement le crépuscule de la réalité ». Les impressionnistes avaient exprimé « fiévreusement, hâtivement, déraisonnablement leur étonnement devant la nature » ; désormais, « pour le peintre, pour le poète, pour les artistes [...], chaque œuvre devient un univers nouveau avec ses lois particulières », sans rapport aucun avec les réalisations scientifiques¹.

Depuis qu'il allait poser chez Rousseau, Apollinaire portait sur sa peinture un autre regard. Paysages de banlieue traversés de fleuves larges et sombres, silhouettes de pêcheurs plantés sur des berges paisibles, péniches aux pavillons aplatis et multicolores, horizons de verdure rythmés de cheminées d'usine, dirigeables, ballons et aéroplanes flottant dans des ciels incertains, il se dégageait de ces toiles minutieuses une poésie déconcertante, dont le puissant réalisme faisait la part du rêve. Forêts obscures parsemées de fruits semblables à des lampions, fauves tapis dans des jungles touffues ployant dans l'orage, éventails des taillis, vibration marine des fougères, rideaux ouverts des branches aux feuilles lisses, oiseaux — flamants, colibris, paradisiers, spatules, perroquets... Par le rapport incongru des plans et des proportions, par la scrupuleuse netteté des détails, le proche semblait lointain, l'étrangeté familière, le moderne ancien et le naïf nouveau. Picasso venait d'acheter une toile du Douanier au père Soulié, un portrait de femme à l'aspect sévère, la mystérieuse Yadwigha, debout devant une fenêtre décorée de plantes en pot et d'un lourd rideau frangé. Robert Delaunay, qui avait rencontré Rousseau aux Indépendants de 1906, possédait plusieurs de ses toiles et fréquentait les soirées de la rue Perrel, tout comme l'artiste russe Serge Jastrebzov, installé à Paris depuis 1900. Afin de faire ressemblant, le Douanier prenait scrupuleusement les mesures d'Apollinaire, nez, bouche, oreilles, front, mains, corps tout entier, et les transposait sur sa toile en les réduisant à la dimension du châssis. Pendant qu'il travaillait en fredonnant des valses et des chansons de sa jeunesse, le poète méditait.

En novembre 1908, Picasso décida d'organiser à ses frais une soirée en l'honneur du vieux peintre dans son atelier du Bateau-Lavoir. « Il n'y eut ni tapage excessif, ni fantaisies stupides à la Montmartroise, ni déguisements, et ce fut seulement grâce à la qualité de certains de ses assistants que la fête prit les proportions que l'on va connaître », racontera Maurice Raynal dans *Les Soirées de Paris* du 15 janvier 1914, consacrées au Douanier Rousseau. Son évocation relaie la légende du banquet et inaugure une ample série de souvenirs à l'authenticité relative qui, encore aujourd'hui, fait croire à une

1. *Ibid.*

mystification : « Le projet enthousiasma la bande, enchantée de monter un bateau au douanier », déclara Fernande elle-même en 1933¹. « On a publié beaucoup de sottises sur ce beau soir ; beaucoup de fausses relations de ce qui ne fut que gentillesse », s'indignera Salmon dans ses *Souvenirs*², et de proposer une version vraisemblable de la soirée. Pourquoi, en effet, Picasso aurait-il exceptionnellement bouleversé le savant désordre de son atelier pour se payer la tête du vieil homme ? C'était une bien grande malveillance que de prêter aux admirateurs de Rousseau tant de rourerie et de calcul. Si la fête devint délirante, c'est parce qu'elle réunissait de nombreux convives, la plupart jeunes et gais, heureux de faire plaisir et de s'amuser : Jacques Vaillant proposa de se travestir avec les effets laissés dans l'atelier voisin transformé en vestiaire, puis, avec la complicité de Salmon, simula une dispute et un *delirium tremens* en mâchant du savon, histoire de mystifier les Américains Gertrude et Leo Stein, de chahuter leur sérieux³. De même que la satisfaction des convives, les anecdotes et les saynètes inlassablement répétées sont les gages d'une soirée réussie ; celle-ci devint mémorable car elle alimenta longtemps la chronique du Bateau-Lavoir et de l'art moderne : le retard du dîner commandé à l'extérieur, l'ivresse de Marie provoquant la jalousie d'Apollinaire, la cire d'un lampion près de s'enflammer dégouttant sur le crâne du vieux peintre assoupi, épuisé de vin et d'émotion...

Ce banquet ne fut pas une blague d'atelier ou une parodie de cérémonie fomentée par de jeunes insolents, mais un hommage à Rousseau à la manière de Rousseau. Des guirlandes de lumignons, de feuillages et de fanions encadrent la scène ; au fond, sur un chevalet, trône le portrait de Yadwigha enchassé de reps vert, surmonté d'une large banderole en « Honneur à Rousseau » ; au centre, une longue table dont l'ample nappe dissimule la planche rude et les tréteaux de menuisier. À la place d'honneur, sur un siège surélevé par une simple caisse, le peintre écoute, avec une componction proche du ravissement, les compliments qu'on lui adresse. Cremnitz pousse une chansonnette sur l'air de *Bous-Bous-Mé de Maskara* :

C'est la peinture de ce Rousseau
Qui dompte la nature
Avec son pinceau magique⁴ !

Apollinaire a composé un poème de circonstance :

Tu te souviens, Rousseau, du paysage astèque,
Des forêts où poussaient la mangue et l'ananas,

1. F. Olivier, *Picasso et ses amis*, op. cit., p. 77.

2. SSF, p. 435.

3. C'est l'interprétation de Salmon, dont la relation diffère grandement des pages consacrées au banquet par Gertrude Stein dans *l'Autobiographie d'Alice Toklas* (op. cit., p. 111-116).

4. SSF, p. 442.

Des singes répandant tout le sang des pastèques
Et du blond empereur qu'on fusilla là-bas¹

Henri Rousseau se souvient de ce jour d'avril 1866 où les deux bataillons de son régiment, le 51^e de ligne, étaient rentrés vaincus du lointain Mexique, où Napoléon III avait envoyé ses troupes soutenir l'accession au trône de l'archiduc autrichien Maximilien, afin d'accroître sa propre influence en contenant celle des États-Unis. Rousseau était resté longtemps à écouter les récits de ses camarades. Apollinaire savait-il que le peintre n'avait jamais quitté la caserne d'Angers ? Qu'il allait chercher ses bêtes féroces dans les chromos, gravures et vignettes du *Magasin pittoresque*, ses décors foisonnants dans les serres du Jardin des Plantes et ses scènes de jungle dans sa propre imagination ? Le poète croyait ce qu'il voulait ; s'il interrogeait le peintre, il voyait sa face barbue se fendre d'un sourire entendu et ses yeux s'étoiler de malice. Issu des collections ethnographiques du Trocadéro, des vieux livres et des gravures chargées de glyphes et d'ornements obscurs, le Mexique d'Apollinaire était une contrée plus étrange et plus familière que l'Afrique ; recomposant le sien à partir de mille et une images exotiques, Rousseau le suspendait entre ciel et terre comme il suspendait le temps. Leur Mexique n'était pas celui des soldats, des missionnaires et des savants.

Nous sommes réunis pour célébrer ta gloire [...]
En criant tous en chœur : « Vive ! vive Rousseau ! »

C'était aussi impressionnant que *Les Représentants des puissances étrangères venant saluer la République en signe de paix*, aussi beau que *La Liberté invitant les artistes à prendre part à la 22^e exposition de la Société des Artistes Indépendants*² !

Et que renaisse ici la française gaîté ;
Arrière noirs soucis, fuyez ô fronts sévères,
Je bois à mon Rousseau, je bois à sa santé³ !

Après le repas, le vieil ange prit son violon pour régaler ses amis d'une polka et leur chanta ses airs préférés, *Pan ! Pan ! ouvrez-moi, Léonor, mon amour brave... Oh ! là ! là ! que j'ai mal aux dents... Moi j'n'aime pas les grands journaux / Qui parl' de politique*⁴... Alors, la liesse tourna au charivari et s'acheva dans les folies montmartroises. La peinture, le théâtre et la vie se fondirent.

Comblé d'aise, Rousseau ne comprit certainement pas tout le sens

1. *Po*, p. 655.

2. Deux toiles de Rousseau, la première datant de 1892, la seconde de 1905-1906.

3. *Po*, p. 655.

4. *SSF*, p. 442.

de cet hommage. Alors qu'il rêvait d'exposer aux Artistes français, il se contentait des Indépendants que Signac avait voulu sans jury ni récompense ; alors que ses maîtres étaient Bouguereau, Gérôme et Bonnat, il était fêté par de jeunes gens qui auraient pu être ses petits-enfants et dont il ne comprenait pas la peinture. Mais il aurait dit à Picasso : « Nous sommes les deux plus grands, toi, dans le genre égyptien, moi, dans le genre moderne¹. » Son innocence n'étant pas dénuée de finesse, il appréciait les hommages de ses admirateurs, que leur intuition poussait à chercher l'aurore d'une nouvelle Renaissance, découvrir les ressorts de la surprise et de l'incongruité, changer les lois du réalisme et réinterpréter le réel. Comme les arts nègres et populaires, la peinture de Rousseau les aidait à se défaire de ces règles, réflexes et habitudes que des siècles de tradition savante, d'éducation et d'apprentissages inscrivaient dans le geste et le regard. Si l'admiration n'était pas exempte de paradoxe et de provocation, les plus avisés avaient une claire conscience de leur choix. Mais cet engouement, enté sur le « primitivisme » ambiant, ne manquait pas d'affliger des esprits aussi pénétrants que celui de Derain, lequel considérait toute cette naïveté comme une niaiserie : « Alors, quoi. C'est le triomphe des cons ? » aurait-il soupiré devant Salmon².

Les mardis de Rachilde réclamaient plus de tenue que les soirées du Bateau-Lavoir. En parfait homme du monde, Apollinaire ravisait les dames et surprenait ceux qui le connaissaient sous un autre jour. Un soir, il s'attira les sarcasmes de Léautaud qui lui trouvait « la physionomie en cul de poule ». Van Bever s'adressa à lui en ces termes : « Hein ? Vous pensez que c'est de vous qu'on rit. Vous vous dites : Ils se payent ma tête ? » Apollinaire s'en défendant, Léautaud lui rétorqua : « Vous savez, on ne fait pas seulement les caricatures des gens avec les traits. On les fait aussi avec les paroles³... » Environ un mois après cet échange acide, Vallette demanda à Léautaud de trier les manuscrits poétiques en souffrance au *Mercure* ; à la fin de l'après-midi, ce dernier, qui n'était pas grand amateur de poésie, lui signala néanmoins quelques pièces intéressantes, dont « des vers apportés récemment par Apollinaire et qui n'[étaient] pas sans attrait⁴ ». Vallette accepta de publier « La Chanson du mal-aimé » dans une prochaine livraison de la revue. Ce poème exceptionnel conquit ensuite une place si fondamentale dans la poésie française du xx^e siècle que Léautaud dut maintes fois en répéter l'histoire. En 1950, il en donna une autre version au micro de Robert Mallet : un jour qu'il promenait ses chiens boulevard du Montparnasse, il croisa Apollinaire qui lui demanda des nouvelles des vers qu'il avait envoyés au *Mercure* ; le lendemain, Léautaud les trouva dans le casier des

1. Propos rapporté par D.-H. Kanhweiler dans *Mes galeries et mes peintres*, op. cit., p. 90.

2. SSF, p. 436.

3. P. Léautaud, note du 17 novembre 1908 (*Journal littéraire*, op. cit., p. 691-692).

4. Note du 16 décembre 1908 (*ibid.*, p. 704).

manuscrits à lire et les recommanda à Vallette, qui les accepta sans se déranger ni discuter¹. La perspective de publication fut une grande joie pour Apollinaire ; « Les Fiançailles » avait paru dans la revue montpelliéraise *Pan* de novembre 1908, mais il n'avait rien donné au *Mercure* depuis l'article sur Thaïs de juin 1904. Grâce à *La Poésie symboliste*, qui contenait sa conférence « La Phalange nouvelle », il voyait enfin son nom en couverture d'un livre².

Dans les premiers jours de décembre, Apollinaire reçut une lettre d'Eugène Montfort, qui l'invitait à renouveler connaissance. Le directeur des *Marges* venait de quitter *La Nouvelle Revue française* qu'il avait cofondée ; il en avait dirigé le premier numéro, de novembre 1908. Son échec n'étonnait personne. Antinaturistes vers 1898, peu enclins à goûter le réalisme romanesque de Montfort, Gide et ses amis s'étaient toutefois rapprochés de lui en constatant que leur propre revue, *L'Ermitage*, partageait avec *Les Marges* une haute idée de la littérature et des gens de lettres, la défiance envers le néoclassicisme et l'admiration pour Claudel. Quand *L'Ermitage* disparut au printemps 1907, Gide et Montfort décidèrent de s'allier ; un an et demi plus tard, le projet commun montrait toute la fragilité de leur rapprochement : Montfort avait laissé Boulenger encenser D'Annunzio et Bocquet encourager les nouvelles attaques de Jean-Marc Bernard contre l'impuissance mallarméenne³ ; Gide estimait aussi que les orientations de Montfort n'étaient pas assez vigoureuses et que ses efforts d'ouverture et de synthèse supposaient une direction très lâche ; des questions de préséance et de personne achevèrent de consommer leur rupture. Montfort décida donc de relancer *Les Marges*, mais, ne souhaitant pas les animer seul comme naguère, chercha des collaborateurs. Sa grande idée était d'inaugurer une rubrique dédiée à la littérature féminine. À *La Phalange*, Apollinaire jugeait les romans de la princesse Bibesco, d'Héra Mirtel et de Gabrielle Rosenthal ; on trouvait partout des chroniques sur les femmes de lettres les plus célèbres, Rachilde, Lucie Delarue-Mardrus, Renée Vivien, Judith Gautier, Gyp, Jane Catulle-Mendès, Colette Willy ; la gazette en était friande. Mais seuls les périodiques féminins ou féministes insistaient vraiment sur la montée en puissance des femmes dans le monde littéraire. Montfort s'en fut d'abord trouver la plus fameuse et la plus volubile d'entre elles, Anna de Noailles, en ses appartements de l'avenue Henri-Martin ; la comtesse, qui aimait par-

1. Paul Léautaud, *Entretiens avec Robert Mallet*, Gallimard, 1951, p. 274-275. À la date du 11 novembre 1918, il se rappela cette rencontre en termes pratiquement analogues (*Journal littéraire*, op. cit., p. 1059).

2. Le volume, sous-titré « Trois entretiens sur les temps héroïques », d'après le titre initial donné par Roinard au cycle de conférences d'avril 1908, parut courant décembre 1908.

3. Marcel Boulenger, « En regardant chevaucher D'Annunzio » (p. 21 sq.), et Léon Bocquet, « Chronique des revues » (p. 77 sq.) à propos de l'article de Bernard dans *La Société nouvelle* (Mons, août 1908), *La Nouvelle Revue française*, n° 1, 15 novembre 1908. Gide dut insérer une note rectificative sur Mallarmé dans le nouveau n° 1, du 1^{er} février 1909 (p. 96-98).

ler politique et relations internationales, ne vit pas l'intérêt d'écrire sur ses contemporaines et peut-être ne voulut-elle pas s'y risquer. Montfort n'eut pas plus de succès auprès de Marie de Heredia, femme d'Henri de Régnier, grande amie de Pierre Louÿs, qui écrivait sous le nom de Gérard d'Houville. Le compositeur et critique Émile Vuillermoz plaida vainement la cause de son ami auprès de Colette Willy qui, tenant toute critique pour arbitraire, refusa de s'y livrer¹.

Soucieux, le directeur des *Marges* se souvint de la séduisante suggestion de Gérard d'Houville : pourquoi ne pas tenir lui-même la rubrique sous un pseudonyme féminin ? Il lui sembla préférable d'inventer une femme ; dans ses relations littéraires, il ne voyait qu'un homme capable de jouer le jeu, Guillaume Apollinaire. Il le connaissait à peine mais goûtait « son talent très souple² », avait certainement lu les fausses chroniques parues dans *La Phalange* de septembre 1908, et apprécié les vérités énoncées par cette fiction. Apollinaire accepta la proposition : il adorait passer pour ce qu'il n'était pas. Tout à son nouveau personnage, il adressa à Montfort ces mots pleins de malice : « Cher monsieur, je vous prie de dire à ma femme de ménage si je puis monter chez vous vers 6 h ce soir pour vous amener Louise Lalanne, qui souhaite vous connaître [...]. Ma main amie, Guillaume Apollinaire³. » Dans l'entre-deux-guerres, Montfort avouera ne plus savoir d'où venait ce pseudonyme⁴ ; Apollinaire l'inventa peut-être à partir du nom d'un érudit de l'Institut récemment disparu, Ludovic Lalanne, dont la série des *Curiosités* relatait plusieurs mystifications littéraires. Qui serait capable de faire le rapprochement ? Louise Lalanne serait de la même trempe que Bradamante, Clara Gazul et Bilitis. Restait à construire le personnage ; après quelques ajustements, Apollinaire réussit à lui donner corps et à le faire vivre.

L'article inaugural parut en tête de la livraison des *Marges* de janvier 1909⁵. La jeune Louise Lalanne, dont l'esprit délié rappelle Marie Laurencin, s'y montre causante et primesautière, impertinente et impulsive, audacieuse, résolument moderne. Se réclamant de Mme de Staël, elle ose penser et juger : le génie d'Anna de Noailles gagnerait à se libérer des modèles classiques ; Judith Gautier et Marcelle Tynaire devraient arrêter de singer les hommes ; Colette Willy, en revanche, va trop loin : « bien française », elle « étonne [...] comme les Américaines », « doit être charmante, mais trop indépendante » ; Renée Vivien distille un charme sensuel et comme vénéneux ; dans son livre « amer », « injuste » et « fatal » *Pour en finir*

1. Les détails de cette genèse sont racontés par Montfort lui-même dans *Apollinaire travesti*, Seghers, 1948, p. 9 sq.

2. E. Montfort, *op. cit.*, p. 12.

3. Apollinaire à Montfort, 26 décembre 1908 (*ibid.*, p. 13, et *ŒC IV*, p. 910).

4. *Apollinaire travesti* est une réédition de *La Véritable Histoire de Louise Lalanne ou le Poète d'« Alcools » travesti en femme*, Les Marges, 1936 (*Pr 2*, p. 1665).

5. *Pr 2*, p. 919-922.

avec *l'amant*, Aurel propose une « morale austère et passionnée », mais incompréhensible : pourquoi veut-elle tuer l'amour par amour ? et que dire de sa langue, « pénible » et « inconsciente » ? En s'avancant masqué, Apollinaire s'inventait une consœur selon ses vœux, vive, indépendante, féminine sans féminisme, tout le portrait d'une femme libre.

La nouvelle venue fit une entrée remarquée sur la scène littéraire. On se demanda immédiatement qui se cachait derrière ce nom inconnu mais personne ne songea que ce pût être un homme. On ne soupçonna pas immédiatement le canular car l'humour était assez subtil pour ne pas sentir le pastiche ou la supercherie ; on ne crut pas davantage à l'existence réelle de la demoiselle. Les deux complices décidèrent de pousser leur avantage. Montfort annonça que Louise Lalanne participerait au premier dîner des *Marges*. Le 25 janvier 1909, alors que les convives attaquaient le rôti, le directeur reçut un pneu de la jeune femme excusant son absence — c'était le jour de son départ pour le Midi — et l'erreur glissée dans son premier article — elle avait cru que Mme Gustave Kahn écrivait. Tant pis ! On la voyait « telle » qu'elle était, « aussi ignorante que possible des choses de Paris », avouant ses faiblesses : « [J]e vois bien maintenant combien il est difficile de composer¹. » « Moi, je trouve qu'elle a du talent », déclara pour sa part Apollinaire ; son voisin Jean Viollis, qui flairait la fumisterie, garda un silence entendu par crainte du ridicule ; les dîneurs se passèrent la missive et se perdirent en conjectures. Environ ce temps, le poète Louis Codet interrogea Montfort : « Cette Louise Lalanne, c'est bien une femme, n'est-ce pas ? Viollis se figure que c'est toi, mais c'est tout à fait femme... » Afin d'être vraiment crédible, la demoiselle devait se montrer : Montfort la photographia chez lui. Étendue sur un sofa moiré, Louise Lalanne apparaît telle une odalisque ou une olympia : elle est vêtue d'une chemise blanche, d'un veston, ses jambes disparaissent sous des couvertures qui laissent deviner une main très blanche ; l'accroche-cœur des sombres cheveux virgule un large front pâle ; le regard fixe délibérément l'objectif d'un air indéfinissable, d'audace et de douceur mêlées. La finesse des traits ne dissipe pas l'étrange impression produite par les contours massifs de la carrure et du visage ovale. Louise ne ressemble pas à la jeune Rachilde, qui portait le costume masculin avec une élégante insolence et tendait sa carte d'« homme de lettres » ; plus encore que la silhouette vieillissante de Mme Vallette ou de certain bas-bleu un peu hommasse, son allure rappelle les lignes puissantes de Gertrude Stein, ses proportions les nus de Braque, son type la densité des profils picassiens. Apollinaire ne s'était pas déguisé, mais travesti, de même qu'il avait modifié son écriture en lui conservant son naturel ; il exhibait toute sa féminité et conjugua « les

1. E. Montfort, *Apollinaire travesti*, op. cit., p. 14-15. Voir cahier hors texte, n° 24.

éternités différentes de l'homme et de la femme ». Le trompe-l'œil répondait à son désir d'ambivalence et d'ambiguïté, quand un faux-semblant trop réaliste eût manqué de justesse et dénoncé ses traits. Personne ne le reconnaît, chacun imagina ce qu'il voulut.

Apollinaire menait plusieurs vies. Dans l'hiver, il avait donné des cours de français au fils d'une connaissance de Royère, une Polonoise habitant boulevard Haussmann¹, mais le professeur et son élève s'étaient vite lassés. Au début de janvier, il avait emménagé 15, rue Gros, au premier étage d'une vieille petite maison, dans un logement dont il avait signé le bail le 6 novembre 1908, alors que Marie et sa mère s'étaient décidées à quitter le boulevard de la Chapelle pour le 32, rue La Fontaine²; ce rapprochement prenait valeur d'engagement à un moment où les amants traversaient un nouvel orage :

À propos de mon changement de caractère vous réfléchirez sur ce que nous devons faire mais je ne me crois pas capable de beaucoup d'améliorations quoique mon désir ne soit pas de vous importuner mais de vous rendre quelquefois les services légers que je puis vous rendre. Il est évident que si vous ne tenez à moi que pour cela, c'est bien peu de choses, et je comprends que vous soyez grossier avec moi quand je vous sers à table³.

Marie était prête à rompre ; la négligence de Wilhelm lui avait plus d'une fois donné les preuves de son infidélité :

Tout est fini entre nous. Je te rends ta clé
Comme il ne me plaît pas que tu mentes et que j'ai lu une lettre à toi
adressée signée Hélène je suis fixée⁴.

Loin de la Butte fertile en égarements et en compromissions, le charmant quartier champêtre d'Auteuil était un lieu propice à l'amour et au travail. « Tu me fuis ! tu vas habiter Passy pour me fuir », fulmina Max Jacob un jour de fâcherie. « Tu viens à Montmartre sans même venir chez moi alors que tu me sais malade et pauvre. J'entends parler de tes invitations sans jamais en recevoir : et tu oseras dire que tu ne me fuis pas⁵ !! » Apollinaire recevait désormais chaque vendredi ; les autres jours, il était censé se trouver chez lui à partir de 3 heures, le vendredi de 4 heures et jamais le dimanche⁶. Un jour, Max le prévint de sa visite, fit tout le trajet à pied, trouva

1. Royère à Apollinaire, s. d. [fin novembre 1908], indiquant l'adresse de Mme Podviszotzky et de son fils « Toto » (BnF, département des Manuscrits).

2. Elles emménagent à cette adresse le 16 novembre 1908.

3. Marie Laurencin à Apollinaire, 1^{er} novembre 1908 (CA, p. 180).

4. Marie Laurencin à Apollinaire, s. d. [1908] (CA, p. 181).

5. Max Jacob à Apollinaire, s. d. [1909] (CA, p. 76-77). Dans le début de sa lettre, Max écrit : « Tu fais dire à Lucien Rolmer que je "semble avoir renoncé à ton amitié". Or c'est toi qui me fuis ! Moi, le seul qui te comprenne complètement !! »

6. Apollinaire à Jules Romains, 16 janvier 1909 (JRA, p. 21-28).

porte close, et reparti ulcéré que la désinvolture de son ami se fût encore vérifiée¹. Marie n'était pas toujours mieux traitée ; elle avait la clé, s'occupait de la maison et souvent, lassée d'attendre son amant, partait en lui laissant un mot :

Cher Mi en sucre et bien gentil —
Je reviendrai ce soir à 6 heures — 6 heures et ½
Quelles circonstances m'empêchent de te rencontrer —
Matisse, Picasso ta salle bande d'amis qui me feront mourir.
Je t'aime mais je ne suis pas contente²

Mais la joie venait toujours après la peine. Marie avait peint un portrait de groupe, *Apollinaire et ses amis*, qui la représentait aux côtés du poète entouré de Picasso, de Fernande et de la chienne Fricka³, et préparait une toile de plus vastes dimensions comprenant les mêmes personnages en compagnie de Gertrude Stein, Marguerite Gillot et Maurice Cremnitz⁴. Elle participait aussi à l'aventure de Louise Lalanne. Le 16 janvier 1909, la jeune inconnue des lettres envoya des poèmes à Montfort, « Chanson », écrit par Apollinaire, « Hier » et « Le Présent », composés et copiés par Marie, qui aimait écrire pour se récréer. Les vers du poète retrouvaient l'inspiration dansante et populaire de Stavelot — « Quand cueillerons-nous les airelles / Lanturlu⁵ ». Ceux du peintre étaient pleins d'une douce mélancolie amoureuse — « Si tu veux je te donnerai / Mon matin, mon matin gai / Avec tous mes clairs cheveux / Que tu aimes ». C'était un joli duo d'amour où les amants jouaient le même personnage.

Une nouvelle polémique agita le mois de janvier. Les poètes Jean-Marc Bernard et Raoul Monnier venaient de lancer une nouvelle revue batailleuse, *Les Guêpes*, dont les aiguillons prompts et cruels — brèves, controverses, satires et épigrammes — visaient la médiocrité notoire, l'imbécillité générale et le symbolisme, morne et rassis, qui usurpait les lauriers poétiques. Les collaborateurs faisaient front contre la décadence et l'anarchie en servant avec une audace véhémente et irrévérencieuse la dignité des lettres et la civilisation française. Le premier assaut fut livré sous la forme d'un long poème satirique intitulé « Les Poètes », dédié à Charles Maurras ; il mit le petit monde des lettres sens dessus dessous. Jean-Marc Bernard s'attaquait à tous les romantiques démodés, à Henri Barbusse et John-Antoine Nau, dont « le chant incohérent » faisait « pleuvoir », à Royère

1. CA, p. 77.

2. Marie Laurencin à Apollinaire, s. d. (CA, p. 182).

3. *Apollinaire et ses amis* (ou *Groupe d'artistes*, ou encore *Les Invités*), 1908, Baltimore, Museum of Art.

4. Ainsi qu'un personnage féminin chapeauté non identifié : *Apollinaire et ses amis* (ou *Une réunion à la campagne*), 1909, Paris, MNAM. Voir cahier hors texte, n° 27.

5. Po, p. 339.

et ses suiveurs « membres loufoques / Et rigolos de *La Phalange* aux noms baroques » :

Depuis celui de la princesse Bibesco,
Jusqu'à celui, connu du juif Kahn (Horresco
Referens !) ; Monsieur Bois dont l'occulte génie
Est un remède sûr pour chasser l'insomnie ;
Montesquiou, promenant de New-York à Paris
Ses Perles et ses Paons et des Chauves-souris ;
Guillaume Apollinaire et sa Muse pédestre ;
Enfin, le plus bruyant, René Ghil, l'homme-orchestre !
Ils courrent tous vers le tombeau, mais Max Elskamp,
Écœuré par l'odeur infecte, f... le camp.

Bernard exaltait en revanche plusieurs jeunes poètes — Bonnard et Géraldy, Lavaud et Vildrac, devenus malgré eux des « forgeurs d'épopée » —, et surtout « [...]e premier, le plus grand de [leur]s contemporains : / Jules Romains¹ ». Parfaitement mécontent, Apollinaire se tourna vers l'animateur des dîners de Valois :

Je voudrais bien connaître votre sentiment sur un factum dans lequel il n'y a de justes que les éloges qu'on vous décerne et l'injure que l'on m'adresse, qui montre combien je suis plus simple qu'on n'a dit jusqu'ici. Le reste est une salade bizarre où la plupart des opinions sont généralement plus conformes aux miennes qu'aux vôtres, d'ailleurs².

Il ne cherchait pas à rompre avec Jules Romains, mais à clarifier leur situation respective et à se retirer sans fracas des dîners mensuels dont la bonne entente masquait les profonds désaccords poétiques : il défendait un art cultivé quand la poésie immédiate de Jules Romains et l'émotion directe des anciens abbés voulaient abandonner toute référence comme tout raffinement. Un poète tel André Spire était plus à sa place que lui dans ces dîners ; quant à Max, il se dévouerait pour donner le change en continuant d'y figurer. La situation de Jules Romains devint délicate : il perdait le soutien d'Apollinaire, ne pouvait compter sur la pleine adhésion d'Arcos, Vildrac et Duhamel, et se trouvait pourvu d'un admirateur encombrant, Bernard, dont les convictions monarchistes et traditionalistes étaient fort éloignées des siennes.

Camille Lemercier d'Erm publia « Saltimbanques » et « Crénule » dans *Les Argonautes* de février 1909. Apollinaire avait recomposé les deux poèmes envoyés à Picasso en 1905, eux-mêmes issus d'un noyau commun plus ancien³ ; ils formaient à présent comme un diptyque dont la double parade conjuguaient la simplicité la plus

1. « Les Poètes », *Les Guêpes*, n° 1, janvier 1909.

2. Apollinaire à Jules Romains, 16 janvier 1909 (*JRA*, p. 21-28).

3. Voir notamment M. Décaudin, « Alcools » de Guillaume Apollinaire, Gallimard, « Folio-thèque », 1993, p. 190-194.

subtile à de troublantes allusions ésotériques, trouait d'étrangeté les décors familiers, peignait une image incertaine et fugace de la vie fragile et des désirs d'idéal. Le mois suivant, *La Phalange* fit paraître son portrait de Paul Fort, qui chantait sans réserve le désintéressement, la musicalité, la jeune « gaîté » et le « lyrisme malicieux » du poète des *Ballades françaises*¹. Apollinaire approuvait l'indépendance et l'ouverture du directeur de *Vers et Prose*, rappelait leur attachement commun à l'héritage symboliste, et retrouvait en son modèle ses propres convictions : comme lui, Paul Fort s'inspirait des moyens poétiques du Moyen Âge et de la Renaissance, de ces temps bénis où l'*e* muet donnait des ailes aux rythmes, avant que grammairiens et versificateurs ne vinssent figer la poésie dans des systèmes que le vers romantique comme le vers libre s'étaient efforcés de briser, mais dont les néoclassiques se faisaient un canon. En vérité, l'admiration d'Apollinaire n'avait rien de profond ; l'amitié, la reconnaissance et la stratégie littéraire la lui dictaient plus que l'inclination² : en vantant Paul Fort, il répondait à Jean-Marc Bernard comme à Jules Romains.

En mars 1909, la revue montpelliéraise *Pan*, qui avait accueilli « Les Fiançailles », donna un long article d'Apollinaire « À propos de deux ouvrages sur la question des langues artificielles³ » parus en 1904, le premier à Leipzig, le second à Bruxelles : *Die Weltsprache* du chimiste allemand Wilhelm Ostwald et *l'Essai sur les langues naturelles et les langues artificielles* de Pyrrhus Bardyli, pseudonyme de Konitzka, qui en avait offert un exemplaire dédicacé à son ami parisien. Depuis une trentaine d'années, les projets de langue internationale essaient partout en Europe afin de conjurer la malédiction de Babel⁴. Le temps était venu des inventeurs de langage et des prophètes tels Johann Martin Schleyer, curé badois puis camérier secret du pape, fondateur du volapük en 1879, et Ludwik Zamenhof, juif de Białystok, grandi dans cette Lituanie multilingue dominée par la Prusse, père de l'espéranto, qu'il espérait substituer à l'hébreu archaïque dans la grande quête sioniste. Au tournant du siècle, des nostalgiques avaient défendu le retour au latin et des réformistes proposé la création de langues artificielles néolatinées ; soupirant après la noblesse perdue de leur langue, les Français, qui cherchaient à lui rendre sa préséance internationale, étaient prêts à défendre, contre l'impérialisme germanique, l'entente cordiale linguistique et le bilinguisme franco-anglais dont rêvait Wells. Au printemps 1909, les débats animaient toujours l'actualité : scientifiques, savants, pédagogues, politiques, écrivains discutaient de la viabilité

1. *Pr 2*, p. 1018-1021.

2. La bibliothèque d'Apollinaire contient plusieurs volumes dédicacés de Paul Fort ; la plupart n'ont jamais été coupés (*BGA 1*, p. 69-71).

3. *Pr 2*, p. 1152-1156.

4. Les considérations historiques qui suivent doivent essentiellement aux travaux d'Anne Rasmussen, *L'Internationale scientifique (1890-1914)*, t. II, thèse dactylographiée, EHESS, 1995.

d'une langue entièrement artificielle et de l'adoption d'une langue auxiliaire à la langue naturelle. En journaliste bien informé, Apollinaire se faisait l'écho d'un problème qui l'occupait depuis longtemps¹, et donnait raison à Bardyli : non seulement le panglottisme « compliquera[it] la lutte naturelle entre les idiomes nationaux », mais le « rythme, produit de la race, de la tradition, de l'habitude fera[it] défaut à une langue fabriquée et impersonnelle » ; il n'y aurait « plus de littérature, qui est une collection d'individualités caractéristiques » et le « style, synthèse de la race, de la catégorie de lecteurs et de la personnalité de l'écrivain » ne serait plus « possible ». Pourquoi se soumettre au volontarisme des savants, si peu habiles à inventer des mots, quand tout « un travail latent », facilité par les relations modernes entre les peuples, produisait « un vocabulaire international » évoluant de lui-même parmi « les langues, les dialectes, les patois, les argots et les jargons » ? Apollinaire ne détestait rien tant que l'artifice, la tyrannie scientiste et l'expansionnisme allemand. Il se sentait poète français, poète en cette langue que la tradition avait toujours associée à la civilisation universelle et à la vie de l'esprit².

Grâce au succès des « Temps héroïques » de 1908, Roinard organisa un nouveau cycle de conférences au Salon des indépendants. Préparant « Les Poétesses modernes » pour le 8 avril 1909, il était fort désireux d'inclure la nouvelle collaboratrice des *Marges* dans son programme ; vers le 30 mars, il envoya une invitation à Louise Lalanne, qui lui répondit prestement : elle lui adressait ses trois poèmes, regrettait de ne pouvoir faire de même avec son recueil *Les Mains jointes* et énonçait quelques vérités tranchantes :

Mon art est pour moi la plus haute, la plus haute et la plus subtile manifestation de ma vie. [...] La civilisation ayant toujours été le but de la vie, je conçois que mon art doit être le produit de la culture et non point la manifestation d'une sauvagerie factice et imbécile comme le pensent beaucoup de poètes actuels³.

Le cycle prévoyait trois autres entretiens : une première série de « Poèmes de l'année » présentée par Victor-Émile Michelet le 15 avril, une deuxième par Apollinaire le 22, et « Les Poètes inédits » par Henri Strentz le 29. Les serres du Cours-la-Reine ayant été détruites et le

1. La notice de la Pléiade suggère que le texte sur les langues artificielles remonte à 1904, après la publication des deux ouvrages (*Pr* 2, p. 1747). Mais *Pan* n'aurait pas accepté l'article si la question n'avait pas été alors d'une brillante actualité. Apollinaire retrouva probablement les idées qu'il avait eues cinq ans auparavant pour écrire son article de 1909. On se souvient par ailleurs de ses articles de 1902 et 1903 sur la place du français en Allemagne et la germanisation de l'allemand.

2. Apollinaire reprendra les mêmes idées en se servant de Goethe contre l'Allemagne moderne dans « La Germanisation de l'Allemagne. Le mouvement pédagogique contre la culture européenne » (*La Démocratie sociale*, 25 décembre 1909, *Pr* 2, p. 1161-1163).

3. *ŒC IV*, p. 911 : cette édition fait de Montfort le destinataire de la lettre (s. d.) d'Apollinaire, mais de toute évidence, cette dernière s'adresse à Roinard.

prêt du Grand Palais refusé par l'État, on installa l'exposition au Jardin des Tuilleries dans un décor de goût oriental : « tapis persans, portières d'Afghanistan, de Turquie contribuaient à donner aux légères constructions [...] l'aspect somptueux que devait avoir le camp de Tamerlan¹. » Par manque de place, le comité avait refusé de nouveaux sociétaires et réduit à deux les envois des anciens ; mais aux yeux d'Apollinaire, ces contraintes avaient le mérite de dessiner plus clairement les grandes tendances du moment. Hormis les envois décevants de Bonnard, Vuillard et Manguin, malgré l'académisme larvé de Van Dongen et les hésitations de Matisse, la qualité globale est indéniable. Friesz et Girieud trouvent enfin leur « personnalité », Metzinger « est en progrès certain », Derain « dirige [le goût] et crée la beauté », « le tempérament » de Vlaminck « se déploie avec une joie coloriste très abondante » et « Mlle Marie Laurencin apporte à l'art une grâce forte et précise qui est très nouvelle » ; sa *Réunion à la campagne* fait preuve d'une grande solidité architecturale, d'une harmonie formelle et chromatique surprenante, d'« une riche personnalité » et d'« une sensibilité très aiguë ». En revanche, les « volumes [...] sans vie » de Braque, témoignant d'une propension excessive pour la géométrie, manquent de sensibilité². Quelques mois après l'exposition Kahnweiler, Apollinaire refuse-t-il les orientations résolument cubistes du peintre ? Juge-t-il ses efforts malheureux ? Ou fait-il concession au goût du public ? Plus étonnant encore, il ne mentionne pas son portrait par Rousseau, achevé juste avant le vernissage, malgré le peu d'assiduité des modèles aux séances de pose. Le peintre admirait déjà son ouvrage, fidèle à ce que devaient, à ses yeux, être un Poète et sa Muse, quand lui vint l'idée d'ajouter une rangée d'œillets de poète au premier plan ; peut-être voulait-il camoufler les pieds des personnages, qu'il peinait toujours à réaliser convenablement. Ignorants ou négligents, les fleuristes de la rue Vercingétorix lui vendirent des giroflées. Rousseau comprit tardivement son erreur, laissa son tableau en l'état et en commença aussitôt un autre. « J'ai terminé le portrait de ta chère Muse, et il va bien ainsi que toi-même, ainsi que le disent les personnes qui vous connaissent », écrivit-il à son ami poète³. « J'espère que tous les deux vous serez satisfaits, et la preuve que ton tableau plaît, c'est que je fais un autre portrait dans le même jour qui va être exposé aussi. » Espérait-il terminer sa seconde version avant le 24 mars, jour du vernissage ? Il l'acheva seulement dans l'été.

À l'exposition, *La Muse inspirant le poète* fut particulièrement remarqué. Dans *Le Matin* du 25 mars 1909, Pascal Fortuny demanda :

1. « Le Salon des Indépendants » (*Pr* 2, p. 113).

2. Cette chronique est apparemment demeurée inédite ; elle n'a sans doute pas trouvé preneur. Mais sa forme est suffisamment aboutie pour qu'on la suppose fidèle au point de vue du critique (*Pr* 2, p. 113-116).

3. Henri Rousseau à Apollinaire, 6 mars 1909 (CA, p. 260).

dait de ne pas railler Derain, Braque, Laurencin, Van Dongen et Matisse, de « patienter » et de leur faire crédit ; comme plusieurs de ses confrères, il craignait de se tromper sur la valeur des tentatives les plus sérieuses de la peinture contemporaine. Mais il ajoutait : « D'ailleurs, si l'on veut s'amuser, on a toujours et sans remords possible le recours au Douanier Rousseau, qui présente en liberté Apollinaire et sa muse. » À la demande du poète, le peintre n'avait pas dévoilé l'identité de son modèle ; si les rumeurs d'atelier avaient éventé le secret, le voisinage de la *Réunion à la campagne* de Marie avait plus probablement aidé au rapprochement. « Le Douanier Rousseau, pilier du Salon des Indépendants, est l'un de ceux dont on attend les envois avec le plus d'impatiente curiosité », rappela Paul Gabillard dans *L'Encyclopédie contemporaine illustrée* du 31 mars : « Cette année, il nous présente le portrait du poète Apollinaire, joufflu, rosé, heureux de vivre et de vivre voluptueusement¹. » Certains trouvaient le portrait « touchant », d'autres « grotesque », tous s'accordèrent sur un point : le portrait n'était pas du tout ressemblant ! Métamorphosée en muse, Marie, couronnée de fleurs, porte une ample et sombre robe plissée dans le goût antique ; sa silhouette gracieuse est devenue puissante, ainsi qu'il sied à une déesse ; elle adresse un signe au poète qui la regarde, grave et recueilli, vêtu de noir profond, plume et rouleau à la main. Le couple, comme surgi de terre, occupe le cadre de verdure de sa présence colossale.

Les réactions de la presse et des visiteurs amusaient énormément Apollinaire. Après l'article du critique Arsène Alexandre, dans *Comœdia* du 3 avril², il adressa une mise au point au directeur du journal, Gaston de Pawlowski, afin d'éclairer les lecteurs sur les « arcanes de la peinture moderne³ » : « [C]omment se faisait-il, puisque ce portrait ne [lui] ressemblait pas, qu'on [l']eut reconnu ? » Même « ceux qui ne [le] connaissaient pas [l']avaient immédiatement reconnu... ». La réponse était simple et paradoxale : « [C]e portrait était d'une ressemblance si frappante et si nouvelle qu'elle a[vait] ébloui malgré eux ceux qui ne s'en rendaient pas compte et n'y voulaient pas croire⁴. » La minutie du peintre n'avait rien laissé au hasard mais l'erreur s'était introduite dans ses savants calculs et avait ainsi changé la réalité en vérité. Dénué d'éducation artistique et de science picturale, le Douanier se laissait guider par sa fraîcheur de conception, sa liberté d'artiste, et la claire conscience de sa force et de son dessein. Parmi tous ceux qui avaient déjà fait le portrait d'Apoll-

1. Paul Gabillard, « Chronique des Beaux-Arts », *L'Encyclopédie contemporaine illustrée. Revue hebdomadaire universelle des Sciences, des Arts et de l'Industrie*, 31 mars 1909, p. 23-24.

2. Article accompagné de la reproduction du portrait, cité par Apollinaire dans son hommage au Douanier des *Soirées de Paris* de janvier 1914 (Pr 2, p. 636).

3. Note reproduite dans la rubrique « Petites nouvelles des lettres et des arts » de *Comœdia*, 25 avril 1909, et reprise avec quelques variantes dans l'article des *Soirées de Paris* (voir notes précédentes) ; pour la lettre d'Apollinaire à Pawlowski accompagnant la note, voir *ŒC IV*, p. 724.

4. « Le Douanier Rousseau », *Les Soirées de Paris*, 15 janvier 1914 (Pr 2, p. 634-635).

naire, Rousseau était le seul qui eût peint le Poète plus que l'homme, et réalisé ce qu'Apollinaire désirait en son for : incarner la Poésie. Le portrait ne ressemblait peut-être pas à son modèle, mais le modèle ressemblait à son portrait : « [L]es choses se passaient exactement comme si de la vie s'était transformée en art¹. »

Dans *Les Marges*, Louise Lalanne s'enhardissait ; en mars 1909, elle publia ses trois poèmes ainsi qu'un article consacré à Colette Willy et à Lucie Delarue-Mardrus². La première jouissait d'une belle notoriété que les amours saphiques, les pantomimes et les travestis impudiques ne ternissaient pas ; Louise salua son talent avec une espièglerie teintée de rosserie qui ne devait pas échapper à Colette. La seconde était l'épouse du docteur Joseph-Charles Mardrus, dont la libre traduction des *Mille et Une Nuits* accentuait la verdeur polychrome du texte arabe, atténué par Galland au XVII^e siècle ; poète, elle venait de publier son premier roman à vocation sociale et psychologique, inspiré par l'histoire de sa bonne : *Marie fille-mère*, ou comment une jeune Normande se laisse abuser par un ténébreux Sicilien. Louise reprocha au mari ses efforts inutiles et son succès auprès des esprits courts en mal d'exotisme — Fernand Gregh, pour ne pas le citer ; chez la femme, qui n'avait su épicer « sa panade normande », Louise blâma tout : « la niaiserie d'un titre écœurant, la banalité d'un récit [...] langui(ssant) [...], le convenu des situations, l'insuffisance d'un style sans éclat, sans précision comme sans naïveté³ ». La « gaillarde suffisance » de la « poëtesse modern style » ne manqua pas d'agacer André Ruyters qui, dans *La NRF* du mois de mai, s'en prit à toutes ces femmes verbeuses et véhémentes, sans pudeur ni prudence, qui encombraient le monde des lettres ; il défendit les époux Mardrus, qui le recevaient dans leur roseraie d'Auteuil avec le Tout-Paris littéraire, et railla sans détour les poèmes de Louise Lalanne⁴, qu'on avait cependant salués, dits par Maud Sterny, lors de la conférence de Roinard, le 8 avril, aux Indépendants. Louise répliqua dans *Les Marges* de mai qu'elle n'avait aucune leçon à recevoir de cet André Ruyters qui devait « être bien célèbre dans le Congo ou dans le Brabant⁵ » : le gérant de *La Nouvelle Revue française*, fondateur de la revue bruxelloise *Antée* en 1905, était belge, naturalisé français en 1908, et directeur à la Banque d'Indochine. Après le deuxième article de Louise, Codet ne croyait plus au per-

1. « Paul Fort », *La Phalange*, mars 1909 (*Pr 2*, p. 1019).

2. *Pr 2*, p. 922-927.

3. Dans ses *Mémoires*, Lucie Delarue-Mardrus ne mentionnera pas l'épisode et dira seulement que son roman avait été « une grande déception pour les mondains. Gérard d'Houville et Mme de Noailles venaient aussi de publier leur premier roman. On s'attendait à un troisième portrait en pied de l'auteur par lui-même, et c'était l'histoire d'une petite servante ». Le roman fut, semble-t-il, mieux apprécié par les lectrices du *Journal*, qui en publiait des chapitres tous les vendredis (Gallimard, 1938, p. 158).

4. La « note » publiée par Ruyters dans le numéro 4 de *La NRF* est transcrive dans *Pr 2*, p. 1669-1670.

5. *Pr 2*, p. 929.

sonnage et se demandait quel confrère avait fait le coup ; Saint-Georges de Bouhélier, qui avait d'abord conçu quelque soupçon, était à présent convaincu par ce persiflage typiquement féminin¹. Léon Bocquet accueillit la poésie des *Marges* en publiant son poème « Le Départ » dans *Le Beffroi* d'avril 1909².

L'entretien littéraire des Indépendants demandait une tout autre habileté³. Moins ambitieux et plus personnel que la conférence de l'année précédente, il était tout aussi périlleux : Roinard n'avait pas demandé à un porte-parole de présenter le panorama de sa génération, mais au poète Guillaume Apollinaire de choisir personnellement parmi les publications poétiques de l'année⁴. Le 22 avril 1909, debout sur une estrade improvisée au centre d'une salle de peinture, l'orateur commença par célébrer l'audacieuse fécondité des poètes nouveaux et prédire à la poésie française un destin universel, à la mesure de la Renaissance régénérant les arts plastiques ; il faisait toujours front contre les contempteurs de la nouvelle métrique, tel Paul Reboux qui, signalant la parution de *La Poésie symboliste* dans *Le Journal* du 29 janvier 1909, comparait le vers libre à une « anguille tronçonnée qui sursaute et se convulse avant de mourir » et se félicitait que « les lettres françaises n'aient pas subi l'influence déshonorante de Mallarmé, roi de l'incompréhensible et de Laforgue, prince du maboulisme⁵ ».

Apollinaire rendit justice à quelques confrères qu'il avait oubliés l'année précédente, Henry Vernot, Adelsward Fersen, Georges Pioch, Paul Gabillard, avant de célébrer divers poètes qu'il ne classait pas par école mais selon la personnalité, Guy Lavaud, Jean Dorsal (nom de plume du peintre Émile Bernard), les poétesses Valentine de Saint-Point, Berthe Reynold et Marie Dauguet, Charles Vildrac, Henri Guilbeaux, son vieux complice Latourrette, Lemercier d'Erm, Guy-Charles Cros et Jules-Gérard Jordens. Il en profita pour évoquer le manifeste futuriste de Marinetti, publié dans *Le Figaro* du 20 février 1909 : « La poésie doit être un assaut violent contre les forces inconnues [...]. Nous voulons démolir les musées, les bibliothèques [...]. Nous voulons glorifier la guerre — seule hygiène du monde — le militarisme, le patriotisme, le geste destructeur des anarchistes, les belles idées qui tuent et le mépris de la femme [...]. Une automobile rugissante, qui a l'air de courir sur de la mitraille, est plus belle que la *Victoire de Samothrace* »... Cette « manifestation

1. E. Montfort, *Apollinaire travesti*, op. cit., p. 15.

2. *Po*, p. 578.

3. *Pr* 2, p. 903-909.

4. Louis de Gonzague Frickaida au recensement ; voir la lettre que lui adressa Apollinaire le 1^{er} avril 1909 (« Index — 6 », GA 14, p. 166). On sait par ailleurs que le comité avait voté le principe des conférences sans y affecter de fonds ; afin d'aider Apollinaire, le président, Paul Signac, décida de le rétribuer sur son compte personnel (Signac à Apollinaire, 21 mai 1909, CA, p. 306-307).

5. Extrait cité et commenté très ironiquement dans une note anonyme de *La Phalange* du 15 février 1909.

brutale et incertaine » des « inquiétudes » modernes était, selon Apollinaire, une tentative d'intimidation. Marinetti aimait le tumulte : le 3 avril, son *Roi Bombance* avait enfiévré les esprits au Théâtre de l'Œuvre ; le 17, il s'était battu en duel au vélodrome du Parc des Princes contre Charles-Henry Hirsch, pour venger l'honneur de sa pièce. Voulait-il « démontrer que les Vandales étaient dans le privé gens fort bien élevés » ? Le seul mérite de ce tapage était de souligner l'influence du dynamisme poétique français sur les audaces transalpines, mais, d'après Apollinaire, aucune potentialité lyrique — vitesse, révolte, énergie, machines — ne justifiait la destruction totale ni l'affirmation : « Le Temps et l'Espace sont morts hier¹. » Toutefois, l'outrance du publiciste ne devait pas occulter les qualités du poète. L'orateur termina son discours en mentionnant plusieurs noms, dont ceux de Valery Larbaud et de Roger Allard. Son propos, rythmé de lectures de poèmes², se prolongea par la suite pour piano de Séverac, interprétée par le jeune Maurice Yvain. Cette année-là, l'orateur s'était gardé d'accumuler les noms ou de valoriser une tendance ; bien au contraire, il semblait avoir sciemment choisi les personnalités les plus indépendantes de la poésie contemporaine.

Or, dans *Les Marges de mars*, Eugène Montfort était revenu sur *La Poésie symboliste*, dont il jugeait le titre abusif et les orientations trop exclusives ; il en avait profité pour raviver la question de la clarté lyrique. Apollinaire fut contraint de lui répondre dans *La Phalange* d'avril, en rendant compte du roman de Lucien Rolmer, *Maïvine*³ : la clarté poétique, rappelait-il à Montfort, n'était pas celle des grammairiens et des mathématiciens ; le directeur des *Marges* devait le sentir à défaut de l'admettre, puisque sa revue publiait un sonnet des *Chimères* de Nerval. Le bon sens poétique et la prudence enjoignaient Apollinaire de ne pas désarmer : le poncif de l'obscurité minait l'héritage symboliste et frappait par contrecoup sa propre poésie. Il annonça « l'approche d'un art tout nouveau qui n'a[vait] rien de commun avec le "classicisme renaissant" des béjaunes », avec le parti pris nationaliste de Clouard, par exemple. Quel serait le nom de « cet humanisme, servi par l'intuition et dominé par l'instinct populaire » ? Il n'importait guère et peut-être ne le trouverait-on jamais.

Apollinaire n'avait pas répondu aux souhaits de Royère : peu avant l'impression du numéro, ce dernier l'avait prié de supprimer le passage prophétique sur le nouveau classicisme, ou du moins le terme « classique », qui était, à ses yeux, synonyme de plagiat et de platitudine ; sa revue était « *anticlassique* ». Le directeur de *La Phalange* se

1. Marinetti, « Le Futurisme », retranscrit dans M. Décaudin, *La Crise des valeurs symbolistes*, *op. cit.*, p. 470-471.

2. Voir le compte rendu d'André Warnod dans le *Comœdia* du 24 avril 1909, cité dans *Pr 2*, p. 1663-1664. Warnod parle de poèmes de Salmon et Max Jacob, alors que le manuscrit de la conférence ne donne pas leur nom.

3. *Pr 2*, p. 1150-1151.

repentait d'avoir publié l'enquête d'Henri Clouard sur le classicisme français entre août 1908 et février 1909, et donné au défenseur de la tradition française l'occasion de brandir l'empirisme comtien, de servir le nationalisme militant, et de défendre Racine et Moréas contre l'hypnotisme symboliste¹. Royère avait eu le dernier mot en ajoutant aux conclusions de Clouard une cinglante notule : *La Phalange* avait imprimé les « élucubrations » de Clouard pour les myopes afin qu'ils pussent connaître « en un seul exemple », les « auteurs petits et grands qui, depuis le *Mercure de France* jusqu'aux *Guêpes* de Pézenas, horripil[ai]ent les artistes par l'exhibition de leurs bosses cérébrales et de leurs verrues intellectuelles » ; la revue avait ainsi prouvé son « impartialité ironique » puis sa « partialité ironique² ». Clouard, d'ailleurs, manquait de cohérence : il admirait la façon dont Moréas fécondait la langue française mais injurierait constamment les « métèques ». Épris de discipline et de mesure — ce libre respect des limites de l'individu —, Apollinaire n'entendait pas subir le joug du génie national : il était persuadé que les nouveaux poètes deviendraient classiques, alors que les champions du classicisme rétrospectif cultivaient les artifices canoniques d'un autre âge. Royère percevait parfaitement les nuances de chaque position : Apollinaire aimait Racine en Moréas, lui détestait Racine mais goûtait Moréas : « un romantique évolué comme nous tous³ », notait-il finement. C'était une observation pleine de justesse, que les lecteurs de la revue *Le Voile pourpre* purent formuler à leur tour en lisant les six « Poèmes rhénans » d'Apollinaire, publiés dans le numéro de mai 1909. S'ils se souvenaient des *Volkslieder* et de la poésie allemande, « Le Jour des morts⁴ », « Le Vent nocturne », « Élégie », « Crépuscule », « Les Sapins » et « La Vierge à la fleur de haricot à Cologne » étaient empreints d'une grâce toute française qu'ouvraient les images inédites et les oscillations rythmiques.

Contrarié par ces divergences, lassé par les romans, Apollinaire pria Royère de lui donner une autre rubrique. À peine la chronique romanesque fut-elle confiée à Julien Ochsé qu'Apollinaire se ravisa tout en doutant de l'amitié de Royère. Ce dernier, qui admirait sincèrement son collaborateur, fut d'une patience angélique : il modifia de nouveau la couverture de la revue et dit à son ami :

Je n'ai jamais varié sur le sentiment que j'ai de vous, mais à tort, sans doute, puisque vous l'affirmez, vous avez la réputation d'une sirène perfide. Votre admirable culture, la finesse exquise de votre esprit subtil, toutes les qualités solides et brillantes d'*ornatissimi viri* vous conduisent à une manière critique troublante, charmante et déconcertante. Vous

1. Voir M. Décaudin, *La Crise des valeurs symbolistes*, op. cit., p. 311-313.

2. *La Phalange*, 15 février 1909 : conclusions de Clouard, p. 808-816 ; notule de Royère p. 816-817. Rappelons que le portrait de Paul Fort par Apollinaire se trouve dans le même numéro.

3. Royère à Apollinaire, 14 avril 1909 (BnF, département des Manuscrits).

4. Qui deviendra « Rhénane d'automne » dans *Alcools*.

m'avez joué des tours, comme de supposer des romans, auteurs, contenus, etc. [...] Vos jugements donnent au lecteur l'impression d'un brillant extraordinaire mais d'un esprit qui s'amuse, puisque vous savez louer des œuvres médiocres en laissant transparaître tant d'ironie et les éloges précieux que vous donnez aux autres les inquiètent¹.

Apollinaire savait-il que plusieurs confrères, tels Victor Litschfousse et Robert Randau², jugeaient son esprit « abusif et dédaigneux » ? Il fallait inventer une rubrique à sa mesure : « [O]n ne vous accuserait plus de déchiqueter les monstres avec des dents d'or [...] votre génie, unique en notre temps, de *sirène* éclaterait avec douceur et vous donnerait plus de gloire que vous n'en avez, une grande gloire que vous méritez. » Royère était un honnête homme : « [J]e vous aime et vous admire », assurait-il, « mais je voudrais mettre la revue et aussi et surtout *vous-même*, par affection, en garde contre les dangers réels de votre séduction ». N'était-il pas dangereux de faire croire Marie qu'elle était « le *premier portraitiste vivant* » ? Apollinaire le croyait-il lui-même ? Était-il « sûr d'être très compétent en peinture³ ? » On ignore ce que le poète répondit à ce discours très raisonnable qui le comprenait si bien et si peu ; mais il lui déplut, à n'en pas douter, puisque la collaboration prit fin après ces échanges.

Dans les premiers jours d'avril, alors qu'il préparait sa causerie des Indépendants, Apollinaire avait reçu la lettre d'un jeune admirateur de vingt-quatre ans qui faisait son service militaire au camp de Châlons et osait lui envoyer ses poèmes après avoir lu la conférence « La Phalange nouvelle »⁴. C'étaient de bons vers, témoignant d'un sentiment poétique très pur ; aussi Apollinaire les avait-il recommandés à Henri Strentz pour sa conférence. Par une après-midi printanière, Georges Turpin se présenta rue Gros, le cœur battant de timidité ; Apollinaire le reçut avec une « urbanité » toute fraternelle, l'interrogea et l'écouta la pipe aux dents, le regard tourné vers « la masse verdoyante des arbres » bordant la Seine, assis devant sa « table de travail surchargée de livres et de papiers ». Turpin repartit plein de confiance et d'allégresse : « [J]e me trompe fort ou vous deviendrez un de nos bons poètes », lui avait dit Apollinaire, en lui conseillant de composer un recueil, qu'il se proposait de confier à Raoul Vèze pour la nouvelle collection poétique de L'Édition⁵. Le débutant réunit ses poèmes, les dédia à son maître et lui demanda de bien vouloir préfacer *Parcelles de cœur et feuilles mortes*, dont la poésie était « un

1. Royère à Apollinaire, 14 avril 1909 (BnF, département des Manuscrits).

2. Apollinaire avait rendu compte des *Colons* de Robert Randau en avril 1908 (*Pr 2*, p. 1118-1122) et des *Impudiques* de Victor Litschfousse en juillet 1908 (*Pr 2*, p. 1123-1124).

3. Royère à Apollinaire, 24 avril 1909 (BnF, département des Manuscrits).

4. Turpin à Apollinaire, s. d. [avril 1909] (BnF, département des Manuscrits).

5. G. Turpin, « Mes premières rencontres avec Apollinaire », *L'Acropole*, n° 12, juin-juillet 1951, p. 12-16. Turpin affirme que Vèze créa la collection poétique sur les recommandations d'Apollinaire.

acte de foi en la grandeur de la Nature, en la fécondité éternelle de la Terre [...] en la liberté que chaque humain possède de chanter librement¹ » : « [...] je ferai mon possible pour hausser le ton de ma préface afin qu'il s'approche de celui de votre lyrisme », assura solennellement Apollinaire avant d'ajouter en toute modestie : « Et pour ce qui est du terme *maître* il ne vaut rien pour moi qui n'en suis pas un. Appelez-moi plutôt votre ami² [...]. » Turpin fit paraître son recueil en 1910 et retourna parfois chez son aîné, mais il n'aimait rien tant que le fréquenter seul, amical et sans fard, dépouillé du personnage qu'il se plaisait à jouer les jours de réception, parmi les peintres et les écrivains, quand saillies, paradoxes, provocations et propos d'atelier émaillaient sa conversation étincelante. Turpin, dont la postérité oublierait bientôt le talent et la modestie, préférait le poète à « l'esthète³ ».

« La Chanson du mal-aimé » parut 1^{er} mai 1909 dans le numéro 285 du *Mercure de France*. Près de huit ans avaient passé depuis la rencontre d'Annie, plus de six depuis les premières ébauches du poème. Apollinaire l'avait conçu à partir de diverses séquences composées au fil du temps et de trois pièces indépendantes, « Aubade chantée à Lætare un an passé », la « Réponse des Cosaques Zaporogues au sultan de Constantinople », dont il n'avait gardé que la première strophe, sans sous-titre, et « Les Sept Épées »⁴. Il avait ordonné le chaos des souvenirs et des passions, et trouvé cet équilibre nécessairement incertain entre la rage et l'accablement, le présent de la parole et le poids du passé, la fulgurance et la déploration :

Mon beau navire ô ma mémoire
Avons-nous assez navigué
Dans une onde mauvaise à boire ?
Avons-nous assez divagué
De la belle aube au triste soir ?...

L'amour profane et l'amour sacré se confondent en une seule perte et laissent place béante...

Beaucoup de ces dieux ont péri ;
C'est sur eux que pleurent les saules.
Le grand Pan, l'amour, Jésus-Christ
Sont bien morts et les chats miaulent
Dans la cour ; je pleure à Paris⁵

1. Turpin à Apollinaire, 9 août 1909 (BnF, département des Manuscrits).

2. Apollinaire à Turpin, 4 août 1909 (*ŒC IV*, p. 736).

3. G. Turpin, « Mes premières rencontres... », art. cité, p. 16.

4. La version du *Mercure de France* est reprise et commentée par M. Décaudin dans *Le Dossier d'« Alcools »*, op. cit., p. 92 sq. Voir également son *Apollinaire*, op. cit., p. 107-119.

5. « La Chanson du mal-aimé » (*Mercure de France*, 1^{er} mai 1909).

Des illusions de Londres à la détresse parisienne, des épouses fidèles à la femme fatale, des rois heureux aux souverains déments, de l'hiver au printemps, le poème va de ruptures en métamorphoses, fidèle aux variations du sentiment et aux mouvements de la vie qui toujours porte en soi la mort et la renaissance.

Voie lactée, ô sœur lumineuse
Des blancs ruisseaux de Chanaan
Et des corps blancs des amoureuses,
Nageurs morts, suivrons-nous d'ahan
Ton cours vers d'autres nébuleuses ?

Simple comme un ancien couplet, souple à la manière d'une ballade de Villon, obscure à la façon d'un sonnet symboliste, résolument audacieuse, « La Chanson » narre la geste émouvante du mal-aimé, jette un pont trembleur entre avenir et souvenir, célèbre la puissance propitiatoire de la poésie :

Moi, qui sais des lais pour les reines,
Les complaintes de mes années,
Des hymnes d'esclaves aux murènes,
La romance du mal-aimé,
Et des chansons pour les sirènes.

Ayant relu le poème, Louis de Gonzague Frick salua son « enthousiasme [...] prodigieux et [...] essentiellement poétique¹ ».

« La vie des grands poètes est un mode de leur lyrisme », répondit à part soi Apollinaire en chantant les louanges de Paul-Napoléon Roinard dans *L'Intransigeant* du 14 juin 1909², jour du banquet qu'il devait présider au café Voltaire en l'honneur de son aîné³. Pour sa première collaboration au quotidien du soir, il disait toute sa gratitude au poète des *Miroirs*, mieux connu des milieux littéraires que du grand public. Mais il attendait davantage des « Contemporains pittoresques », série créée pour lui par Eugène Montfort dans *Les Marges* — et que Royère n'avait su inventer dans *La Phalange*. Délivré des contraintes de la périodicité, guidé par sa fantaisie, il commença dès juillet 1909 par un portrait de Raoul Ponchon, dont la personnalité se prêtait parfaitement aux touches truculentes et aux aperçus saisissants ; peut-être Montfort, qui voyait alors souvent le vieux poète, avait-il soufflé son nom à son collaborateur, mais quiconque fréquentait les cafés du Quartier latin connaissait cet original, communément admiré par les milieux littéraires pour ses gazettes rimées du *Journal* et du *Courrier français*, qui se flattait de demeurer

1. Louis de Gonzague Frick à Apollinaire, 6 juin 1909 (BnF, département des Manuscrits).

2. *Pr* 2, p. 1022-1023.

3. Il semble qu'il se soit fait excuser.

un poète secondaire et refusait de publier ses vers en volume¹. Les aînés se souvenaient des tablées du Procope, rue de l'Ancienne-Comédie, quand, vers 1896, voisinaient Ponchon, Huysmans, Golberg, Tailhade, Bouchor et Richépin ; on colportait mille anecdotes sur les ivresses et les emportements du poète bachique dont le Permesse roulait son flot vert de comptoirs en cabarets : « L'absinthe veut d'abord de la belle eau frappée, / Les dieux m'en sont témoins²... » Vert le méchant habit d'académicien parodique dont se vêt le poète, vert le ruban du Mérite agricole qu'Apollinaire veut décerner à cet homme affublé d'un chapeau de jardinier, dont « l'amitié [...] est une fleur merveilleuse », qui flétrit les Sages de la Coupole et les prétentions rassises d'Henri de Régnier, compose « des chefs-d'œuvre dont on n'a pas idée », incarne l'ivresse poétique la plus féconde et la plus moderne.

« [L]a variété est bien la seule arme qu'on possède contre la satiéte », écrivit Apollinaire dans sa présentation de *L'Œuvre du divin Arétin*, dont le premier volume venait de paraître. Ainsi alternait-il les maîtres du passé et les figures contemporaines, les moments d'écriture et les séances de lecture à la Nationale, le portrait bref, semé de choses vues, de scènes imaginaires, et le grand portrait que représente l'édition commentée d'un auteur. « M. Apollinaire fait à la fois œuvre d'historien et de critique », fut-il déclaré dans *Les Nouvelles* du 28 juin 1909. « Poète vigoureux et tendre, infatigable conférencier, premier consul des jeunes écrivains qui forment à eux seuls une petite nation, M. Guillaume Apollinaire est aussi un érudit », proclamèrent complaisamment les Treize dans *L'Intransigeant* du 26 novembre 1909³, sentiment partagé par Louis Mandin dans le *Vers et Prose* de l'été ; seul Gaston de Pawłowski, dans le *Comœdia* du 29 août, tenait cette édition populaire à bas pris pour inférieure à celle, savante et soignée, d'Isidore Liseux. Comme Paul Reboux dans *Le Journal* du 20 août, la plupart des chroniqueurs saluèrent le traducteur, dont le style clair, pittoresque, élégant, respectait la saveur du texte italien⁴ ; un « remarquable "italianisant" », insista Canudo, qui se félicitait de l'hommage, pieux et fécond, rendu au Divin⁵. Or Apollinaire n'a pas signé la traduction : le catalogue de La Bibliothèque des curieux et le livre lui-même n'indiquent aucun nom, et le contrat d'édition ne la mentionne pas ; on s'accorde néanmoins à lui attribuer ce travail qu'on juge aujourd'hui tout à fait

1. *La Muse au cabaret*, premier recueil publié Raoul Ponchon (1848-1937), ne verra le jour qu'en 1920 chez Fasquelle.

2. Vers du « Five o'clock absinthe », cités par Apollinaire dans son portrait de Ponchon (*Pr 2*, p. 1035-1038).

3. Sur les Treize, voir *infra*, p. 310 et sa n. 3. Les lignes consacrées à l'édition de l'Arétin sont une publicité amicale et gracieuse.

4. Voir le dossier de presse de *L'Œuvre du divin Arétin* dans *Que vlo-ve ?*, 2^e série, n° 8, octobre-décembre 1983, p. 3-21.

5. Ricciotto Canudo, « Lettres italiennes », *Mercure de France*, 16 décembre 1909, p. 745.

médiocre¹. Apollinaire savait l'italien mais n'avait rien d'un traducteur ; grâce à l'équivoque, il recevait des lauriers en esquivant la réprobation.

Comme l'*Arétin*, le *Sade*, publié dans la foulée, avait réclamé de patientes recherches biobibliographiques ; puisant largement chez ses prédecesseurs, l'éditeur critique ses sources, propose des inédits et des documents originaux. Mais l'érudition n'est pas la seule ambition de cette première anthologie française des œuvres de Sade² : Apollinaire révèle des idées « mûri[es] dans l'atmosphère infâme des enfers de bibliothèques » et ouvre la voie à « cet homme qui pourrait bien dominer le xx^e siècle ; il devance ses contemporains, lesquels consentent à distinguer l'auteur du pornographe, mais doutent des qualités littéraires d'une œuvre contre nature répugnant au goût, hostile à la morale³. Brandissant Nietzsche contre Anatole France, Apollinaire plaide la cause du proscrit contre les accusations de folie, salue le talent, l'audace et la nouveauté prophétique de l'écrivain, libère la littérature de la morale. Le poète tient à Sade par de multiples liens impénétrables et sensibles. Lisant *Juliette*, il oppose « l'ancienne femme, asservie, misérable et moins qu'humaine », représentée par Justine, à « la femme nouvelle [...], un être dont on n'a pas encore idée, qui se dégage de l'humanité, qui aura des ailes et qui renouvelera l'univers ». Sade, c'est la liberté souveraine de l'artiste, liberté formelle du corps, liberté corporelle de la forme, c'est la colossale fécondité d'une imagination excessive en ses plus impénétrables abîmes, c'est « la fierté tranquille » de celui qui annonce, impassible, « au monde bouleversé » : « Je m'adresse à des gens capables de m'entendre et ceux-là me liront sans danger. » Apollinaire ne discute guère la philosophie sadienne et son matérialisme, auquel il se sent étranger, mais son « intuition » de poète « sauv[e] de la nuit définitive à laquelle l'hypocrisie la vou[e] l'expression d'une pensée tenue entre toutes pour subversive, la pensée [de] "cet esprit le plus libre qui ait encore existé"⁴ ».

Le 13 juillet 1909, alors que la Nation s'apprêtait à fêter la prise

1. Contrairement aux contemporains qui jugèrent par complaisance ou par ignorance, Antoine Fongaro qualifie cette traduction de « lamentable » ; voir ses commentaires et sa propre traduction dans « Apollinaire traducteur des *Sonnets luxurieux* de l'*Arétin* », *Que vlo-vé ?*, 4^e série, n° 5, janvier-mars 1999.

2. Extraits de *Zoloé et ses deux acolytes*, *Justine ou les Malheurs de la vertu*, *Histoire de Juliette ou les Prospérités du vice*, *La Philosophie dans le boudoir* et *Ostiern*. Voir L. Campa, « Apollinaire et Sade », *Cahier international des études françaises*, n° 47, mai 1995, p. 393 sq.

3. C'est notamment l'avis de Jean Florence, qui s'appuie sur le jugement de Gourmont, dans sa « Revue du mois », *La Vie intellectuelle*, 15 février 1911. En revanche, André Ibels, dans *Le Journal du soir* du 18 septembre 1909, et André Mary, dans *Le Courrier français* de février 1910, donnent raison à Apollinaire (voir le dossier de presse de *L'Euvre du marquis de Sade* dans *Que vlo-vé ?*, 2^e série, n° 8, octobre-décembre 1983, p. 3-21).

4. C'est en ces termes que Breton salue l'intuition pionnière d'Apollinaire dans « D.-A.-F. de Sade », *Anthologie de l'humour noir* [1940], *Oeuvres complètes*, t. II, éd. de Marguerite Bonnet, en collaboration avec P. Bernier, É.-A. Hubert et J. Pierre, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1992, p. 890. L'expression « cet esprit le plus libre qui ait encore existé » est d'Apollinaire (*Pr 3*, p. 799-800).

de la Bastille sous les huées conjointes de l'extrême gauche révolutionnaire et de l'Action française, un petit cortège, formé devant la mairie du IV^e arrondissement, cheminait vers la paroisse de la mariée, l'église Saint-Merry, où Gérard de Nerval fut baptisé en 1808.

En voyant des drapeaux ce matin je ne me suis pas dit
 Voilà les riches vêtements des pauvres
 Ni la pudeur démocratique veut me voiler sa douleur
 Ni la liberté en honneur fait qu'on imite maintenant
 Les feuilles ô liberté végétale ô seule liberté terrestre [...]
 Ni même on renouvelle le monde en reprenant la Bastille
 Je sais que seuls le renouvellent ceux qui sont fondés en poésie
 On a pavoisé Paris parce que mon ami André Salmon s'y marie¹

Le poète des *Féeries* avait choisi la veille de la Fête nationale pour épouser Marie-Jeanne Blazy-Escarpette, une fleur frêle, brune et blême, aux yeux las, qu'il avait tirée du ruisseau dans un élan d'amour et de stabilité. C'était « une riche idée de pauvre. La République illuminerait et paierait les orchestres », la noce ouvrirait « le bal, dans la rue² », « sous les soleils verts des lampions³ ». Les témoins de Jeanne étaient René Dalize et Julien Callé, greffier de la justice de paix, chez qui les fiancés s'étaient rencontrés ; ceux d'André, Guillaume Apollinaire et Maurice Cremnitz, Palotin de la première d'*Ubu roi*, poète sous le nom de Maurice Chevrier et rédacteur au ministère de l'Agriculture ; en demoiselle d'honneur, Marie Laurencin. Une dizaine d'amis étaient de la fête⁴.

Mon amour gouverne le monde
 Mais des drapeaux claquent au vent,
 Le feu purifie l'eau immonde,
 Dansons sur les pavés ardents

 Avec la foule magnanime
 Dévastant la geôle et l'autel
 Sans connaître que seuls l'oppriment
 La flamme et l'amour immortels⁵ !

Après l'apéritif au café des Négociants sur le boulevard de Sébastopol, la joyeuse assemblée se rendit chez la mère de Jeanne ; au dessert, Apollinaire se leva pour dire l'épithalame qu'il avait composé en l'honneur de son ami :

1. « Poème lu au mariage d'André Salmon » (*Alcools*).

2. SSF, p. 531.

3. A. Salmon, « Quatorze juillet 1909 », *Le Calumet*, op. cit., p. 45.

4. Mais Max était en Bretagne, Picasso en Espagne.

5. A. Salmon, « Quatorze juillet 1909 », op. cit., p. 80.

Réjouissons-nous non pas parce que notre amitié a été le fleuve qui nous a fertilisés [...]

Ni parce que nous avons tant grandi que beaucoup pourraient confondre nos yeux et les étoiles

Ni parce que les drapeaux claquent aux fenêtres des citoyens qui sont contents depuis cent ans d'avoir la vie et de menues choses à défendre

Ni parce que fondés en poésie nous avons des droits sur les paroles qui font et défont l'Univers [...]

Réjouissons-nous parce que directeur du feu et des poètes

L'amour qui emplit ainsi que la lumière

Tout le solide espace entre les étoiles et les planètes

L'amour veut qu'aujourd'hui mon ami André Salmon se marie

Dalize crut bon d'éventer le secret de ce chant pavoisé dont les accents semblaient si naturellement jaillir de l'amour et de l'amitié : Guillaume l'avait improvisé dans la nuit et achevé sur l'impériale de l'omnibus le matin même. Huit ans plus tard, Apollinaire raconterait la même histoire à Philippe Soupault, en gage de spontanéité poétique, même s'il savait pertinemment que ses vers n'étaient pas de ces variétés hâtives qu'il suffit de cueillir, et qu'un soin minutieux réglait la merveilleuse effloraison de ses poèmes¹.

Commencé au printemps, le second portrait de Rousseau faisait chanter des couleurs plus vives que la majestueuse version hivernale. Une grâce baignait la scène aux contours adoucis, les silhouettes s'étaient affinées, humanisées, et les œillets de poète s'élanceraient vers le ciel avec vivacité. « Je voudrais pouvoir te le livrer la semaine prochaine », écrivit le Douanier à son modèle le 28 juillet 1909 ; à la vérité, le tableau n'était qu'à moitié terminé : comme le peintre devait encore à son marchand de couleurs, il réclamait une cinquantaine de francs pour le temps passé. Apollinaire, qui lui avait donné 20 francs la fois précédente², lui rappela qu'il n'avait rien demandé et ne pouvait le payer ; Rousseau en convint mais il était si géné qu'il sollicita un prêt en ajoutant : « [S]i je t'ai demandé de l'argent, c'est vraiment pour le besoin et le désir de faire honneur à ma signature³. » Apollinaire put-il l'aider ? Ses ressources estivales étaient maigres ; il préparait les trois prochains volumes des « Maîtres de l'Amour », consacrés à Mirabeau, Nerciat et au Baffo⁴, publiait à nouveau « L'Obituaire », dans *Vers et Prose*, mais n'avait placé que

1. L'exposition *Apollinaire* de Rome (1960) présentait un manuscrit très raturé du poème ; Michel Décaudin, qui le considère comme un premier état du texte, démythifie la légende de la génération spontanée (« Compléments au dossier », art. cité, p. 57-58).

2. La toile précédente était plus petite (*CA*, p. 268).

3. Henri Rousseau à Apollinaire, 3 août 1909 (*CA*, p. 270).

4. Contrat passé avec La Bibliothèque des curieux le 14 juin 1909, qui annule et remplace celui du 29 septembre 1908 : il est prévu de tirer de chaque volume 650 exemplaires sur alfa, 12 sur japon, respectivement à 7,50 et 25 francs ; Apollinaire recevra 300 francs de droits en trois fois (soit 100 francs le volume — ce sont les mêmes conditions que dans le contrat précédent) (BnF, département des Manuscrits).

deux articles, un portrait du romancier Gaston Chérau dans *L'Intransigeant* du 25 juillet¹ et une chronique « À propos de Mars » dans *Le Journal du soir* du 9 août².

L'été à Auteuil était plein de charmes. Le poète en aimait les détours et les climats³ : à la mélancolie du rond-point des Boulainvilliers, prolongeant la rue Gros, succédait l'animation du Port-Louis « avec sa flottille de bélandres bariolées de couleurs vives ». De part et d'autre, s'étirait la Seine, jalonnée de bouges et de guinguettes ; vers le sud, le pont Mirabeau, premier pont métallique parisien, jeté à la gloire de l'agriculture et de l'industrie françaises, n'attirait « que les poètes, les gens du quartier et les ouvriers endimanchés » ; au-delà fuyait l'avenue du Point-du-Jour. Apollinaire remontait la rue des Boulainvilliers et prenait, tantôt à gauche dans la rue La Fontaine, tantôt à droite dans la rue Raynouard, qui « ressemblait encore à ce qu'elle était du temps de Balzac », et descendait la rue Berton, « pleine de cailloux et d'ormières », bordée de jardins et de murs lépreux auxquels s'accrochaient de vieux lambeaux d'affiches et d'inscriptions d'amour ou de désespoir ; à mi-chemin s'ouvrait la grille du parc « merveilleux » enserrant la clinique du docteur Blanche, qui soigna Nerval et Maupassant. « Un peu avant l'aube », en son plus beau moment, la rue Berton tintait des trilles de milliers d'oiseaux tandis que « palpitaient encore [...] les pâles flammes » des lampes à pétrole des réverbères. Le poète passait derrière la maison de Balzac et retrouvait les berges ; non loin s'élevait la colline du Trocadéro, face à la tour Eiffel, dont l'immense flèche orange trouait le bleu du ciel ; tapi dans l'ombre, « un escalier très étroit et très raide » conduisait rue Raynouard, face à l'avenue Mercédès.

Apollinaire flânait, travaillait, se promenait avec Marie, recevait des nouvelles des amis éloignés de Paris ; Canudo, son voisin de la rue des Boulainvilliers, était dans sa bonne ville de Bari, Picasso à Barcelone et à Horta de Ebro, Le Fauconnier à Ploumanac'h. Sur la Côte d'Opale, Derain travaillait aux gravures de *L'Enchanteur pourrissant*. Kahnweiler, qui considérait la peinture comme une écriture et discernait de profondes résonances entre les lettres et les arts contemporains, désirait éditer des livres illustrés unissant la plastique à l'écriture. Il serait éditeur comme il était marchand : en accord avec ses peintres, il avait préféré les accrochages aux expositions conventionnelles et la diffusion confidentielle à la publicité ; de même, il publierait des écrivains dont ce serait le premier livre, en édition originale, à l'intention des bibliophiles. Dans les premiers mois de l'année, il s'était entendu avec Apollinaire et Derain, dont il avait admiré les xylographies réalisées entre 1906 et 1908. Le poète

1. *Pr* 2, p. 1023-1024.

2. *Pr* 3, p. 405-407.

3. Voir « Souvenir d'Auteuil », compilation de quatre articles parus en 1911 et 1912, qui forme le premier chapitre du *Flâneur des deux rives* (*Pr* 3, p. 3-10). Les citations suivantes en sont extraites.

avait repris et soigneusement remanié la version parue dans *Le Fes-tin d'Ésope*, corrigéant les tournures les plus anciennes, adoucissant les passages dont la violence juvénile ne correspondait plus à son sentiment. Afin de narrer l'« enserrement » de Merlin et d'éclairer son récit, il avait ajouté un premier chapitre, entièrement repris du *Lancelot* de l'édition Vérard de 1494¹. Seule la phrase initiale est sienne, mais elle dit tout : « Que deviendra mon cœur parmi ceux qui s'entr'aiment ? » ; elle unit Merlin au mal-aimé, le destin du poète à celui du prophète, prolonge la tradition littéraire des légendes celtes, de la poésie du Moyen Âge et de la Renaissance. Quant à « Onirocritique », la dernière partie de *L'Enchanteur pourrissant*, elle permet de l'emporter sur le temps et l'amour maudit :

On ne saisit pas le printemps, on vit en lui, au centre de son éloignement et l'on n'appelle pas le bon printemps fleuri, un fantôme. L'homme devrait vivre en nous comme dans le printemps. [...] Au lieu de cette bonne vie au centre de notre éloignement, il préfère chercher à nous saisir afin que l'on s'entr'aime².

Ainsi parle la dame du lac à la fin du livre, peu avant de s'enfoncer « sous les flots danseurs » : « Mais j'avais la conscience des éternités différentes de l'homme et de la femme », lui répond « Onirocritique ». Comme « La Chanson du mal-aimé », la prose poétique rompt avec l'idéal d'union de l'amour et de la mort ; elle cherche la volupté de vivre, le présent de la création, et préfère, à la mélodie continue de style symboliste ou wagnérien, les surprises d'un agencement composite doué des vertus d'un équilibre fiévreux. Rimbaud affleure : « Je rêvais croisades, voyages de découvertes dont on n'a pas de relations, républiques sans histoires, guerres de religion étouffées, révolution de moeurs, déplacement de races et de continents : je croyais à tous les enchantements³. » Devenue le dernier chapitre du livre, « Onirocritique » commue la dialectique en synthèse et toute l'œuvre en mythe moderne.

L'Enchanteur répondait au goût de Derain, qui en comprenait parfaitement les significations profondes ; tout l'été, il grava passionnément lettrines, frises, bandeaux, planches et culs-de-lampe sur bois de fil, progressant grâce aux premières épreuves reçues fin juillet. Avec la même technique, il réalisa l'emblème des éditions, le monogramme HK encadré de deux coquilles, que Kahnweiler allait apposer sur son papier à lettres, ses livres et ses catalogues⁴ ; ces

1. Découverte faite par Nicolas Malais, *Création littéraire et bibliophilie (1830-1920)*, thèse dactylographiée, université de Paris-Ouest — Nanterre La Défense, 2011, p. 348-349. La Mazarine ne possédait pas encore l'édition de Philippe Noir (1533), dont parle Jean Burgos dans son édition de *L'Enchanteur pourrissant* (Lettres modernes, Minard, « Paralogue », 1972, p. LXIV).

2. *L'Enchanteur pourrissant* (Pr 1, p. 67).

3. Rimbaud, « Alchimie du verbe », *Une saison en enfer*.

4. Daniel-Henry Kahnweiler, marchand, écrivain, op. cit., p. 100.

coquilles, rappelant les blasons, les filigranes médiévaux et les marques des anciens imprimeurs, avaient une forme résolument moderne, tant la stylisation leur conférait d'intensité expressive. Avec beaucoup d'humour, Apollinaire leur attribua aussi un sens figuré : un livre bien édité ne devait jamais compter plus de deux fautes typographiques, ou « coquilles », les ouvrages de Kahnweiler comprendraient uniquement celles de son emblème.

Louise Lalanne continuait de piquer la curiosité masculine. En mai, elle avait acclamé *Le Cœur magnifique* de la poétesse Jane Catulle-Mendès, dont le talent ne devait rien à l'influence de son défunt mari. Dans la nuit du 8 février 1909, Catulle Mendès, se croyant arrivé à Saint-Germain-en-Laye, avait sauté du train dans le tunnel ; on avait retrouvé son cadavre au petit matin, une cinquantaine de mètres en avant de la plateforme de débarquement, le crâne fracturé, la matière cérébrale rejaillie sur le corps, le bras droit et le pied coupés, l'épaule complètement désarticulée. La disparition du poète avait beaucoup ému les milieux littéraires et Montfort avait demandé à son collaborateur de « mettre un mot de sympathie » à sa veuve dans le prochain article de Louise¹. Apollinaire n'admirait pas l'ancien parnassien, mais il l'avait naguère respecté, lui devait la publication de « L'Hésiarque » dans *La Revue blanche*, et semblait apprécier sincèrement les mérites littéraires de son épouse. En juillet, Louise Lalanne rendit compte de deux ouvrages, *La Littérature féminine* de Jules Bertaut, et *La Corbeille des roses ou les Dames de lettres* de Jean de Bonnefon. Elle se gaussa du premier, effarouché par l'amoralisme féminin, peu convaincu de l'importance sociale et littéraire des femmes de lettres contemporaines, mais salua sa clairvoyance puisqu'il reconnaissait la liberté et l'audace qu'elles affichaient ; elle n'épargna pas le second, qui avait fait œuvre mondaine². « [J]e ne m'agenouille point devant l'amoralisme féminin, lui répliqua immédiatement Bertaut, parce que cela me paraît une régression vers la bestialité et non pas un progrès » ; en galant homme, il affirma n'avoir été « nullement piqué » des traits lancés par Louise « avec adresse », mais crut bon d'ajouter : « [V]ous ne m'avez pas concaincu³. » « [...] je suis de tout cœur pour la justice à l'endroit de mes consœurs, lui écrivit en revanche le critique Pierre de Bouchaud en octobre, et c'est pourquoi j'applaudis bien sincèrement à vos nobles idées... Vous combattez le bon combat⁴. » Mais partir en croisade était tout autre chose que livrer des escarmouches. Le masque se mit à peser, le temps vint de l'ôter : « Peut-être faut-il attendre un coup de théâtre imprévu, une occasion favorable de dernière heure pour faire la révélation », écrivit

1. Montfort à Apollinaire, s. d. (BnF, département des Manuscrits).

2. *Pr* 2, p. 929-931.

3. Bertaut à Louise Lalanne, 7 juillet 1909 (BnF, département des Manuscrits).

4. De Bouchaud à Louise Lalanne, 31 octobre 1909 (BnF, département des Manuscrits).

Apollinaire à Montfort le 27 juillet¹. Les deux amis guettèrent le moment opportun tandis que *Poesia* annonçait à Milan la prochaine collaboration de la poëtesse².

À la mi-septembre, Picasso s'installa 11, boulevard de Clichy, mais ne pouvant se résoudre à quitter l'atelier où il avait connu tant de peine, de misère et de bonheur, le conserva comme un repaire de souvenirs et de joies essentielles. Max était affligé, ses amis le quittaient l'un après l'autre : Apollinaire d'abord, qui avait l'inconvénient de préférer Auteuil ; Salmon ensuite, lequel, en digne époux, avait quitté la vie de bohème pour le journalisme et s'était installé sur la rive gauche, rue Rousselet ; Picasso à présent, qui, grâce à son aisance croissante, allait vivre au large et recevoir son monde bourgeoisement. Le soleil tombait sur la rue Ravignan. Un soir, rentré de la Bibliothèque nationale où il dévorait la traduction du *Zohar* par Pauly, Max déposa sa serviette, chercha ses pantoufles et releva la tête :

[...] il y avait quelqu'un sur le mur ! il y avait quelqu'un ! il y avait quelqu'un sur la tapisserie rouge. Ma chair est tombée par terre ! j'ai été déshabillé par la foudre ! Oh ! impérissable seconde ! oh ! vérité ! vérité ! larmes de la vérité ! joie de la vérité ! inoubliable vérité. Le Corps Céleste est sur le mur de la pauvre chambre ! Pourquoi, Seigneur ? Oh, pardonnez-moi ! Il est dans un paysage, un paysage que j'ai dessiné jadis, mais Lui ! Quelle beauté ! élégance et douceur ! Ses épaules, sa démarche ! Il a une robe de soie jaune et des parements bleus. Il se retourne et je vois cette face paisible et rayonnante³.

Max avait rencontré Dieu le 28 septembre 1909, vers 5 heures de l'après-midi. « En une minute, je vivais un siècle, racontera-t-il en 1939. Il me semble que tout m'était révélé. J'eus instantanément la notion que je n'avais été qu'un animal, que je devenais un homme. Un animal timide, un homme libre [...] je me sentis déshabillé de ma chair humaine, et deux mots seulement m'emplissaient : MOU-RIR, NAÎTRE. » Alors « une foule de voix et de paroles très nettes, très claires, très sensées » le tinrent éveillé toute la nuit, « agenouillé devant la grande tenture rouge » ; sous son front se déroula « une suite ininterrompue de formes, de couleurs, de scènes qu'[il] ne comprenai[t] pas et qui [lui] furent plus tard révélées comme prophétiques⁴ ».

Une fois remis, Max se rendit à l'église Saint-Jean-l'Évangéliste, place des Abbesses, où un prêtre écouta son récit en homme

1. Apollinaire à Montfort, 27 juillet 1909 (*ŒC IV*, p. 966).

2. Collaboration annoncée dans le numéro triple 7-8-9 d'août-septembre-octobre 1909, mais qui ne verra pas le jour (selon L. Bonato, *CI I*, n. 3, p. 20).

3. M. Jacob, « La Révélation », *La Défense de Tartuffe*, nouvelle éd. par A. Blanchet, Gallimard, 1964, p. 101.

4. M. Jacob, « Récit de ma conversion », *op. cit.*, p. 291.

de Dieu éprouvé par un mystificateur ; il se confia ensuite à Picasso, qui reçut la nouvelle avec le plus grand sérieux. Les autres amis se montrèrent sceptiques, le plus souvent goguenards : farce, hallucination, paradis artificiel, caprice d'une imagination singulière, enthousiasme d'un caractère prompt aux fantasmes et aux chimères... Chacun glosait, s'apitoyait, se gaussait, songeait. Une chose était sûre, Max était bouleversé. On ne sait précisément comment réagit Apollinaire, mais l'auteur du « Passant de Prague » ne put apprendre sans émotion que la grâce avait touché son ami juif, que rien n'avait préparé « au coup de foudre qui brûla d'un coup [s]on passé¹ » ; né en terre catholique, Max appartenait à une famille non pratiquante qui avait l'orgueil de sa race et ne le comprenait pas². Le poète de « L'Ermite » et de *L'Enchanteur pourrissant*, lui, croyait au prodige, non au miracle ; il avait choisi la chair, le doute et la révolte mais ses blasphèmes et ses sacrilèges n'étaient que l'envers de sa profonde religiosité. Ses hérésies s'arc-boutaient à l'orthodoxie ; son Antéchrist, ses mages et ses thaumaturges appelaient à jamais leurs contraires, comme l'ombre la lumière et la vérité la fausseté. Au sein de cet univers où la transcendance disparue démultiplie indéfiniment sa présence, les pôles interagissent sans cesse, au point d'inventer des valeurs nouvelles qu'aucune catégorie habituelle — athéisme, scepticisme, agnosticisme — ne parvient à caractériser simplement. Comme les traditions populaires issues des *Kryptadia*, sectarisme, sorcellerie et angélologie sont pour Apollinaire une inépuisable matière sonore et polychrome, vouée à l'union du livre et des images, au culte de la poésie : « Merlin aimait ce qui est beau et c'est un goût périlleux³. » La beauté est indispensable à la vie, mais elle est boiteuse, comme le diable et comme le mobilier des hôtels borgnes... « Ô La Vallière / Qui boîte et rit / De mes prières / Table de nuit⁴. »

Il faut être ou avoir été très pieux pour apprécier toute la subversion, goûter tout le sel des cultures schismatiques et sectaires, qui offrent à l'imagination l'expression populaire, dramatique et picturale de la dévotion collective, fortifient le lien vivant des hommes au sacré, libèrent l'esprit des dogmes et de la rationalité de l'Église, échappent à l'accablante dialectique de la culpabilité et du rachat. « Comment faire pour être heureux / Comme un petit enfant candide⁵ » ? Dans ce cœur profondément attaché au mystère et au surnaturel, la nostalgie du divin coule et se répand « comme une onde mauvaise à boire ». Comment retrouver une enfance et une espérance, comment ressentir la confiance que l'enfant met en Dieu ? Quel monde rebâtir puisque les dieux sont morts ? Le poète de « La

1. *Ibid.*, p. 290.

2. « Examen de conscience fait sur l'humilité », *ibid.*, p. 151.

3. *L'Enchanteur pourrissant*, *Pr 1*, p. 13.

4. « Hôtels » (*Alcools*).

5. « La Chanson du mal-aimé » (*Alcools*).

Chanson » se projette dans le rêve et les illusions, dont Nietzsche dit qu'ils nous aident à vivre, adore des souvenirs trompeurs semblables à de belles idoles, contemple les beaux objets factices engendrés par les arts. Célébrer Apollon maître des forces plastiques et de l'imagination recèle la tentation la plus vertigineuse : devenir dieu de la Lumière et de la divination, se faire dieu. Tel est l'artiste apollinaire, « omniscient, tout-puissant, mais soumis au destin¹ » : le réinventant, Apollinaire recrée des dieux et se donne le rôle de mystagogue. Il consent à la douleur de l'existence, non parce que la vie procède de la destruction, comme le postule le pessimiste, mais parce qu'elle est « variable aussi bien que l'Euripe », fertile en prodiges et en catastrophes. Si l'art est salvateur, Apollinaire préfère aux arrière-mondes la magie des apparences, par laquelle la poésie et la peinture se ressouviennent des temps où la croyance irriguait la vie sociale autrement que sous les formes sublimes, monumentales ou convenues de l'art sacré. Les ex-voto naïfs de Notre-Dame de Laghet, les glyphes mayas et les masques nègres manifestent la même ferveur instinctive, le même rapport élémentaire et direct à la divinité, la même communion de l'art et de la vie. Ce que les bien-pensants nomment superstition et les esprits forts suggestion ou hypnotisme n'est qu'un sentiment particulièrement intense de la réalité ; c'est celui d'Apollinaire, du Douanier Rousseau, de Picasso, des tribus yombés et des pèlerins piémontais qui convergent vers Laghet, dans le conte éponyme de *L'Hérésiarque et Cie*.

La grande pureté des arts primitifs n'avait rien de commun avec les « ouvrages bien ordinaires », les « pénibles devoirs d'écoliers », que le Salon d'automne avait le mauvais goût d'exposer cette année-là, aux côtés d'une « regrettable abondance de tableaux sans valeur, venus de tous les coins du monde » et notamment d'Italie, d'où étaient arrivés de « piteux vols d'aéroplanes » et de misérables cuisières auréolées d'assiettes ; quant à la rétrospective Hans de Mares, elle exposait l'ignorance allemande en matière artistique et les manquements d'une admiration erratique². Dans *Le Journal du soir* du 20 septembre 1909³, Apollinaire dénonça l'incurie de l'actuel comité, boudé par les peintres ; les plus remarquables d'entre eux avaient d'ailleurs déserté le Salon : Maurice Denis, Bonnard, Vuillard, Roussel, Dufy, Marie Laurencin, Rouault n'avaient rien envoyé ; Derain, Braque et Friesz non plus, pour d'autres raisons qu'Apollinaire connaissait mais ne mentionnait pas : en accord avec Kahnweiler, ils continuaient d'ignorer les Salons officiels. La petite rétrospective Corot était cependant d'un charme incomparable, Le Fauconnier avait fait de grands progrès, Van Dongen devenait délicieux et séduisant, Vallotton méritait la gloire.

1. *Pr 2*, p. 101.

2. *Pr 2*, p. 117-120.

3. *Pr 2*, p. 116-122.

Plus encore que la plupart des Salons, les musées français étaient « en retard sur le goût ». À Londres, à Berlin, à Copenhague, on pouvait admirer des « chefs-d'œuvre exotiques dont l'aspect n'[était] pas moins émouvant que celui des beaux spécimens de la statuaire occidentale ». À Paris, les œuvres africaines et océaniennes s'entassaient dans la poussière des collections ethnographiques, « pêle-mêle parmi les objets les plus vulgaires, les plus communs et parmi les productions naturelles » de leur région d'origine ; seul le musée Guimet offrait un véritable « asile » aux arts d'Égypte et d'Asie. Le Louvre, qui avait ouvert une section asiatique dans son département d'objets d'art à la fin du siècle précédent, ne faisait encore aucune place aux ouvrages canaques ou maoris ; il revenait d'ailleurs au musée du Trocadéro d'accueillir ce type de collections, si les institutions faisaient le nécessaire pour le rénover¹ : doté d'un budget dérisoire, le musée conservait, dans le même espace restreint, les dons des explorateurs, des militaires et de l'administration coloniale, les collections des anciens cabinets de curiosités du XVIII^e siècle, des vestiges archéologiques américains et des objets du patrimoine populaire français². Picasso, qui l'avait visité sur les conseils de Derain, en avait été vivement impressionné : « Et alors, se souviendra-t-il, j'ai compris que c'était le sens même de la peinture³. » En s'attaquant à ce problème muséologique dans *Le Journal du soir* du 3 octobre 1909, Apollinaire défendait pour la première fois la valeur artistique de ces ouvrages d'outre-mer, sur lesquels ses amis peintres attiraient son attention depuis près de trois ans ; jusqu'alors, occupé par les feux mourants du symbolisme et les efforts de la jeune peinture, il n'avait guère eu le loisir de méditer sur l'art nègre, ni d'engager un nouveau combat esthétique ; mais il avait vite compris que les masques et les fétiches annonçaient le retour des dieux parmi les hommes, non pas tels qu'ils étaient honorés dans les contrées lointaines, mais tels que les arts plastiques européens les inventeraient : « La peinture est l'art le plus pieux⁴. » Ces arts qu'il qualifiait d'« exotiques » en 1909, il les nommerait aussi « nègres », « barbares » ou « sauvages » à la manière de son époque, car il ne disposait pas d'autres mots⁵ ; il cherchait moins à les réhabiliter qu'à changer le regard du public : les arts modernes y gagneraient, et à leur suite, notre rapport au monde et notre vision de l'homme.

« Nous ne rimons point de curiosités, nous chantons pour l'humanité tout entière des chants dignes d'elle » : ainsi se conclut la confé-

1. « Sur les musées », *Pr 2*, p. 122-124.

2. Francine Ndiaye, « Apollinaire et les musées : l'exemple du Trocadéro », *Apollinaire critique d'art*, Paris-Musées / Gallimard, 1992, p. 239-241.

3. Cité par William Rubin, « Picasso », *Le Primitivisme dans l'art du xx^e siècle. Les Artistes modernes devant l'art tribal*, sous la dir. de W. Rubin, Flammarion, 1987, p. 242.

4. *Pr 2*, p. 634.

5. « Primitifs » désignait alors les peintres du Quattrocento, avant que la critique d'art de l'entre-deux-guerres n'en vînt à forger le « primitivisme » dans son acception contemporaine.

rence prononcée par Apollinaire le 6 novembre 1909 à l’Université populaire du faubourg Saint-Antoine. Discours programmatique, « Les Poètes d’aujourd’hui¹ » présentait le courant poétique nouveau formé par les anciens abbés de Créteil et le groupe du défunt *Festin d’Ésope*. Cette union était amplement souhaitée, par le public d’abord, qui, ne pouvant se référer à quelque nom en « isme », finissait par penser que plus rien n’advenait en poésie ; par Jules Romains ensuite, dont la conférence du 6 octobre au Salon d’automne, « La Poésie immédiate », avait pris la même direction² ; par Apollinaire enfin, persuadé qu’il était des avantages d’un regroupement où il jouerait son rôle...

Le cortège passait et j'y cherchais mon corps
Tous ceux qui survenaient et n'étaient pas moi-même
Amenaient un à un les morceaux de moi-même
On me bâtit peu à peu comme on élève une tour³

Le poète préférait la symbiose aux stratégies d’alliance. Il s’efforça de dépasser les divergences : fécondes et complémentaires, elles étaient appelées à engendrer « une beauté toute nouvelle et conforme à la vie, à ce que l’humanité aux grandes époques a toujours considéré comme le beau, le sublime ». Ses amis et lui partageaient les mêmes valeurs, l’union du vers libre et de la discipline, de l’ordre et de l’audace, un lyrisme à la « portée universelle » et aux vertus classiques. Leur mouvement n’avait pas encore de nom : en le baptisant, on le figerait ; l’avenir se chargerait de le nommer, de même que le public avait appelé « fauvisme » et « cubisme » les efforts communs de quelques artistes contemporains. Sans avoir l’« entêtement d’apôtre » de Jules Romains, Apollinaire se sentait porté par cette union nouvelle : « Tout s’annonce bien, lui déclara-t-il avec chaleur après sa conférence. Il semble que l’on sente que nous allons lutter⁴. »

Jules Romains avait alors les faveurs de *La NRF*. Gide tenait *La Vie unanime* pour « un des [livres les plus] remarquables et significatifs [de] la jeune génération » : la pulsation organique de ces « vers haletants et spasmodiques », diluant l’alexandrin, lui rappelait « l’élan étrange et le bondissement passionné des meilleurs poèmes de Verhaeren⁵ ». « Je crois, non pas précisément qu’on peut compter sur lui, mais qu’il faut compter avec lui », avait-il déclaré à Jean Schlumberger en juin 1909, alors que Romains venait de lui proposer un article

1. *Pr* 2, p. 913-916.

2. Publié dans le tome XIX de *Vers et Prose*, octobre-décembre 1909 (reproduite dans *JRA*, p. 140-149).

3. « Cortège » (*Alcools*).

4. Apollinaire à Jules Romains, 8 novembre 1909 (*JRA*, p. 55).

5. André Gide, « Jules Romains : *La Vie unanime* », *La Nouvelle Revue française*, n° 1, février 1909, p. 98-99.

sur quelques jeunes écrivains « du plus grand talent ». Ne voulant pas « perdre une rare occasion de crédit et de sympathie », Gide pensait qu'il serait « précieux » de compter ces nouveaux venus parmi leurs « collaborateurs », à moins qu'ils ne fussent « médiocres ou fâcheusement tendancieux » : « [N]ous serions de force à défendre *La NRF* contre eux¹... » assurait-il. La revue avait donc publié « La Génération nouvelle et son unité » en août 1909 : se référant à Goethe, Hugo, Whitman, Rimbaud et Claudel, l'article de Romains insistait sur Arcos, Max Jacob, Vildrac, Durstain, et se bornait à mentionner Apollinaire, Varlet et Mercereau, qui n'avaient censément nul besoin d'être signalés à l'attention des lettrés. Apollinaire espérait que Romains favoriserait la publication de sa conférence dans *La NRF*, « pour faire suite » à cet article et « sceller à jamais une entente » qu'il imaginait « féconde² ».

Ses relations avec *La NRF* demeuraient en effet superficielles. Il gardait le meilleur souvenir de l'ami de Gide, Pierre-Dominique Dupouey, un homme « très intelligent, très ouvert et très gentil³ », enthousiaste, raffiné, passionné de poésie, de musique et d'aventure, doué d'une âme élevée et vibrante. En 1903, le jeune officier de marine avait écrit à Gide parce qu'il aimait le tumulte dionysiaque des *Nourritures terrestres* ; les deux hommes s'étaient rencontrés et compris. En février 1908, Dupouey lui avait dit : « Je vous aime, parce qu'entre tous mes amis vous êtes le seul homme aussi tyanniquement hanté par une foi — ou le regret d'une foi⁴. » Mais l'idée même de conversion, de « retour à l'antique poison romain⁵ », cabrait cet esprit perspicace. En 1909, Dupouey était enseigne de vaisseau à Brest, où Jules Romains se trouvait en poste après avoir obtenu l'agrégation de philosophie ; leur rencontre avait tissé un nouveau lien entre *La NRF* et le poète unanimiste, mais n'avait pas précisément renforcé son influence auprès des collaborateurs de Gide : l'ardent Ghéon blâmait Romains de réifier ses plus riches élans par esprit de système et de les « congeler en formules⁶ ». « Les Poètes d'aujourd'hui » resta dans les tiroirs d'Apollinaire ; l'heure n'était pas encore venue d'écrire dans *La NRF*.

Aux *Marges*, Louise Lalanne s'apprétait à quitter la scène en faveur de Guillaume Apollinaire ; dans la livraison de novembre, elle signala d'un trait de plume la parution de *Sibylle mère*, le roman de Renée

1. Gide à Schlumberger, 23 juin 1909 (André Gide-Jean Schlumberger, *Correspondance 1901-1950*, éd. de P. Mercier et P. Fawcett, Gallimard, 1993, p. 206-207).

2. *JRA*, p. 55.

3. Apollinaire à Jules Romains, 8 novembre 1909 (*JRA*, p. 56).

4. Cité par Gide dans sa préface à L^e de vaisseau Pierre Dupouey, *Lettres et essais*, introduction d'H. Ghéon, Les Éditions du Cerf, s. d. [1933 ou 1934], p. 37.

5. Cité par Ghéon dans son introduction à *ibid.*, p. 12. Dupouey se convertira au moment de son mariage, en 1911.

6. *La NRF*, décembre 1910, p. 787 sq., cité par J. Tipy dans Henri Ghéon - André Gide, *Correspondance*, t. II : 1904-1944, texte établi par J. Tipy, introduction et notes d'A.-M. Moulènes et J. Tipy, Gallimard, 1976, p. 777.

d'Ulmès, tandis que le chroniqueur des « Contemporains pittoresques » consacrait tout son art à commémorer Alfred Jarry¹. Apollinaire venait d'achever un « misérable ouvrage² » pour l'éditeur Michaud, une anthologie intitulée *Le Théâtre italien*, à paraître en 1910 dans l'« Encyclopédie littéraire illustrée » dirigée par Charles Simond, lauréat de l'Académie française. Il avait compilé différents ouvrages et manuels, plagié et arrangé des traductions antérieures sans souci du texte original, rédigé les notices, choisi les extraits et banalement suivi la chronologie usuelle. En ouverture du livre, le directeur de la collection présentait « Le Théâtre italien en France » tandis que, dans sa préface, Ugo Capponi, « professeur de littérature italienne, lib. doc. », félicitait Apollinaire d'avoir publié cette première anthologie française avec « une grande sûreté d'érudition et un goût très averti³ ». Le savant italien n'était que pure fiction : Apollinaire l'avait inventé pour faire valoir son travail et donner du relief à sa basse besogne⁴. L'année suivante, dans *L'Œuvre libertine des poètes du XIX^e siècle*⁵, il ne jouerait pas moins de trois rôles : l'éditeur Guillaume Apollinaire, l'érudit Germain Amplecas et l'Abbé de Thélème, auteur du poème satirique « Hercule et Omphale », emprunté aux *Onze Mille Verges*.

Le triomphe de la pièce de Giacosa *Comme les feuilles* à l'Odéon en disait davantage sur l'état de la scène française que sur l'évolution de théâtre transalpin. Apollinaire voulait en convaincre ses lecteurs en présentant le dramaturge du Risorgimento dans *La Démocratie sociale* du 18 décembre 1909⁶ : Giacosa ne s'était jamais détaché de ses premières amours parnassiennes ni de ses modèles français, Dumas fils et Augier, que seuls Ibsen et D'Annunzio s'étaient efforcés de dépasser ; le théâtre européen demeurait obstinément réaliste et le théâtre français, qui lui avait d'abord montré la voie, suivait désormais ses suiveurs. Quel poète oserait franchir les limites imposées par le prosaïsme ? Pour sa première collaboration au nouvel hebdo-

1. « Littérature féminine. Bibliographie » (*Pr* 2, p. 933) et « Feu Alfred Jarry » (p. 1038 sq.). Dans l'hommage à Jarry, la définition de la satire s'inspire peut-être de la conception nietzschéenne de l'art dans *La Naissance de la tragédie* : un « magicien sauveur » capable de « transmuer ce dégoût de ce qu'il y a d'horrible et d'absurde dans l'existence » grâce au « *sublime*, où l'art dompte et assujettit l'horrible », et au « *comique*, où l'art nous délivre du dégoût de l'absurde » (1872, traduction de Jean Marnold et Jacques Morland, révisée par Jacques Le Rider, in F. Nietzsche, *Œuvres*, t. I, *op. cit.*, p. 59).

2. Le manuscrit est achevé et donné à l'éditeur le 5 novembre selon la lettre d'Apollinaire à Jules Romains du 8 novembre (*JRA*, p. 55).

3. *Le Théâtre italien*, Michaud, 1910, p. 7-8. Apollinaire en corrigea les épreuves au cours de l'été 1910. La préface est datée « Naples, juin 1910 ». Le livre parut probablement à la rentrée 1910.

4. C'est l'interprétation convaincante d'Antoine Fongaro, qui n'a retrouvé nulle trace d'Ugo Capponi ; voir son étude sur les choix et les traductions dans « *Le Théâtre italien* de Guillaume Apollinaire », *Que vlo-ve ?, 3^e série*, n° 17, janvier-mars 1995.

5. À propos de cette anthologie publiée en 1910 dans la collection des « Maîtres de l'Amour », voir L. Campa « Sous le signe d'Aphrodite et d'Athéna », *Littératures classiques*, n° 31, 1997, p. 203-216.

6. « Giuseppe Giacosa » (*Pr* 2, p. 1156-1161).

madaire radical¹, Apollinaire sut mesure garder : contrairement aux revues littéraires, *La Démocratie sociale* était peu propice aux batailles esthétiques, surtout si les livrait un auteur dont le talent dramatique demeurait infructueux. Mais il laissa libre cours à son impatience dans une parodie dramatique à plusieurs personnages — comédiens médiocres, auteur infatué, critiques pontifiants — farcie de dérision et d'effets dévastateurs :

Pièce à thèse : Le prince de San Meco trouve un pou sur la tête de sa femme, il lui fait une scène. [...]

Comédie-vaudeville :

Le bel automédon
Criait à sa voisine :
Si tu me fais voir ton salon,
Je te ferai voir ma cuisine.

Tels étaient les usages du théâtre contemporain : de la facilité, des conventions, une imagination factice et pas la moindre invention. La charge d'Apollinaire égaya les invités de la rue Gros puis disparut, jusqu'au jour où elle fut recyclée².

Le 27 novembre 1909, dans l'ancien couvent de la rue de Douai, Paul Birault³ acheva d'imprimer *L'Enchanteur pourri*sant à vingt-cinq exemplaires numérotés de 1 à 25 sur japon ancien des manufactures de Shidzuoka, soixante-quinze de 26 à 100 sur papier verger à la forme des papeteries d'Arches, et quatre copies de chapelle de I à IV⁴, soit cent quatre exemplaires, tous signés par Apollinaire et Derain, qui en avaient dirigé l'impression de conserve. En plongeant ses racines au plus profond des traditions livresques médiévales, cette « pure merveille artistique » réformait simultanément la gravure sur bois et le lyrisme contemporain : « On connaît peu de livres où l'accord des génies de l'auteur et de l'artiste apparaît mieux », déclara Apollinaire dans le bulletin de souscription rédigé par ses soins. « Pleine de cris rauques, de froissements d'ailes et de chants », de végétaux grouillants et turgescents, la forêt gravée bruit d'ardeur végétale, d'être visibles et invisibles, oiseaux, poissons, quadrupèdes, démons biscornus, d'« êtres beaux ou laids, gais ou tristes⁵ » et de

1. Le premier numéro de *La Démocratie sociale* date du 16 octobre 1909. Apollinaire était entré à l'hebdomadaire grâce à Toussaint Luca et à Henri Hertz ; sa collaboration se poursuivit jusqu'au 5 octobre 1913. Voir la notice de *Pr 2*, p. 1698-1699, et P. Caizergues, *Apollinaire et la démocratie sociale*, *op. cit.*

2. C'est-à-dire dans le chapitre xi du « Poète assassiné », trois ou quatre ans plus tard (voir *Pr 1*, p. 259 sq., et les variantes p. 1216 sq.).

3. Sur Paul Birault et son imprimerie, voir « Le Couvent de la rue de Douai » dans *Le Flâneur des deux rives* (*Pr 3*, p. 39-42).

4. Selon les indications du colophon ; il faut ajouter les deux exemplaires destinés au Dépôt légal.

5. *Pr 1*, p. 12 et p. 25.

nudités aux traits d'idole, orantes, offertes, brutales, saisissantes de grâce et de chair épanouie. L'enchanteur squelettique, enclos dans son sépulcre, vit de cette efflorescence surgie de l'ombre même. L'art de Derain, échappant à toute paraphrase, éclaire l'affabulation poétique et impose leur évidence commune.

De même que « La Chanson du mal-aimé », le premier livre signé Guillaume Apollinaire, fruit douloureux d'une gestation cruelle et voluptueuse, représentait une manière d'aboutissement. Mais il passa pratiquement inaperçu du public en raison de sa parution confidentielle et de son prix — 80 francs les japon, 40 francs les hollandes¹. De rares échos l'annoncèrent ainsi qu'un court article de Salmon dans *Paris-Journal* du 20 janvier 1910². Délivré de cette œuvre matricielle et labyrinthique, qu'il nommait lui-même le « testament de [s]a première esthétique³ », le poète put se consacrer au projet mis en chantier à l'automne, une suite de douze poèmes inspirés du calendrier révolutionnaire, *L'Année républicaine*, dont deux chants étaient en voie d'achèvement ; il cherchait le souffle épique et l'amplitude capables de résonner avec la voix de Jules Romains et d'exprimer leur rapprochement.

[Je m'enfermais chez moi durant un mois entier
Avec les quelques morts qui savaient mon métier
Je relus lentement les poèmes d'Homère
Pour savoir ce qu'on fait d'une belle colère]

[...] Un jour je m'attendais moi-même
[...]
Je disais : il est temps il est temps que je vienne

Un jour je m'attendais moi-même
Pourquoi faut-il être si moderne ?
Ils vinrent tandis que je m'attendais moi-même

Mais se fondre dans la multitude, s'abandonner au rythme collectif, ne donnait aucune joie lyrique au poète. Les ébauches de « Brumaire » manifestent les incertitudes d'une personnalité rétive à la dissolution qui, par disposition naturelle, revient toujours à soi et se construit par démultiplication. Le poème ne pourra s'achever qu'en devenant « Cortège », publié en novembre 1912, comme « Vendémiaire », qui fut aussi longuement retravaillé :

1. Soit environ 250 et 125 euros ; rappelons que le loyer mensuel d'Apollinaire rue Léonie se montait à peu près à 225 euros environ et qu'un volume des « Maîtres de l'Amour » coûtait entre 20 et 25 euros.

2. Voir le dossier de presse de *L'Enchanteur pourrissant*, *Que vlo-ve ?*, n° 7, janvier 1976, p. 5 sq.

3. Selon la dédicace : « À mon ami Jean Sève / Auquel j'ai lu pour la première fois / *L'Enchanteur* en 1900. Il était le premier / À qui je confiais mes idées / Personne ne connaît ce testament / De ma première esthétique avant lui » (P.-M. Adéma, *Guillaume Apollinaire*, op. cit., p. 162-163).

Un soir que je passais dans une avenue sombre
Un homme m'appela par mon nom et me dit :
Tourne-toi ! sur le sol, vois ces membres raidis
[...]
Et m'étant retourné je m'aperçus moi-même
Étendu de mon long avec la face blême
L'homme reprit en m'entraînant : Aie bon courage
Te voici parvenu au milieu de ton âge¹

Ni l'enthousiasme révolutionnaire, ni la terrifiante séduction de la beauté moderne chantée dans le poème « 1909 » ne rassuraient ce cœur sensible à la brutalité du destin : le 28 décembre 1908, Charybde et Scylla, soudainement réveillés, avaient secoué la terre jusqu'à Naples et Salerne, provoqué un immense raz-de-marée, dévasté Messine et Reggio :

Le détroit tout à coup avait changé de face
Visages de la chair de l'onde de tout
Ce que l'on peut imaginer
Vous n'êtes que des masques sur des faces masquées²

Le 1^{er} février de la même année, le roi Carlos du Portugal avait été assassiné dans son carrosse, devant la foule assemblée sur le passage du cortège nuptial du roi d'Espagne. La mission du poète n'était pas de révéler aux foules leur unité vivante, comme le croyaient Jules Romains ou les activistes, mais de défier le passage périlleux reliant les anciennes valeurs à la beauté nouvelle, d'incarner une époque barrée de crépuscules et d'aurores boréales :

Hommes de l'avenir souvenez-vous de moi
Je vivais à l'époque où finissaient les rois
Ils [tombaient] mouraient chaque jour [tour à tour] [sous les coups d'anarchistes] silencieux et tristes
Qui trois fois courageux devenaient trismégistes
[Il naissait chaque jour quelques êtres nouveaux
Le fer était leur sang, la flamme leur cerveau
Et parmi tout le peuple habile des machines
La poésie errait, plaintive et si divine !
Je la pris dans mes bras, moi, poète inconnu
Et seul de mon temps qui m'en sois souvenu³.]

1. Ébauches de « Brumaire » transcrives par M. Décaudin, *Le Dossier d'« Alcools »*, op. cit., p. 126-127.

2. « Vendémiaire » (*Alcools*). Il existe un dessin à l'encre d'Apollinaire évoquant Charybde et Scylla (*Les Dessins de Guillaume Apollinaire*, op. cit., p. 90).

3. Brouillon de « Vendémiaire », in *Dossier d'« Alcools »*, op. cit. p. 225. Trois vers seront placés dans le poème « 1909 ».

TROISIÈME ÉPOQUE

LE DON D'UBIQUITÉ

1910-1914

Un homme public

1910-1911

Une agilité sans pareille

« Louise Lalanne vient d'être enlevée par un officier de cavalerie. [...] Nul ne sait où elle est passée », annoncèrent *Les Marges* en janvier 1910 ; la nouvelle était d'autant plus fâcheuse que l'événement interrompait « une carrière brillamment ouverte » et ternissait la réputation d'une revue qui « ne badin[ait] pas sur le chapitre de la vertu ». Une pirouette finale divulguait enfin le secret :

[...] ce n'était pas son véritable nom et, en réalité, elle était de sexe masculin. [...] Nous connaissions le souple et intelligent talent de Guillaume Apollinaire. Nous lui demandâmes s'il consentirait à se déguiser en femme pendant quelque temps. L'idée l'amusa et il accepta. Mais les meilleures plaisanteries sont les plus courtes. Et puis, une critique, même fantaisiste, de la littérature féminine, vraiment cela ne peut avoir qu'un temps... Aujourd'hui, Guillaume Apollinaire enlève sa perruque, son corsage et son jupon¹.

Quarante ans plus tard, Montfort se plut à soutenir qu'Apollinaire « s'habilla [...] en femme² », déclaration spirituelle plus que véridique sans doute, aucun témoignage n'attestant l'apparition mondaine du travesti, sinon par la plume et la photographie.

Débarrassé de son personnage, non de ses effets, Apollinaire se démultiplia plus à loisir. À la mi-janvier, tout en élaborant le second tome de l'*Arétin* dédié aux *Ragionamenti*, il remit le manuscrit de *L'Œuvre libertine des poètes du xx^e siècle* aux « Maîtres de l'amour »³. En novembre 1909, les frères Briffaut avaient lancé « Le Coffret du bibliophile », une collection de petits in-12 reliés, tirés à 500 exemplaires.

1. E. Montfort, *Apollinaire travesti*, op. cit., p. 23-24.

2. *Ibid.*

3. Georges Briffaut à Apollinaire, 21 janvier 1910 (BnF, département des Manuscrits).

plaïres sur Arches, disponibles en souscription, composés d'une courte introduction, de brèves indications bibliographiques et du texte ancien assorti d'une annotation légère. Payé 100 francs le volume, Apollinaire s'était chargé du *Petit Neveu de Grécourt* et de *Julie philosophie*, à paraître en 1910¹. Mais il désirait avant tout réunir ses poèmes épars sous le titre *Eau-de-vie*², et ses contes en un volume intitulé *Phantasmes*, qui conforterait sa réputation dans un genre prisé du public. Il s'en ouvrit à son voisin de la rue du Ranelagh, Élémir Bourges, l'admirable styliste du *Crépuscule des dieux* et de *La Nef*³, le membre de l'Académie Goncourt, l'érudit solitaire en qui s'unissaient Ben Johnson et Wagner, Pétrone et Shakespeare : « Voici, je crois, ce qu'il faudrait faire, écrivit Bourges à son cadet après leur dernière rencontre. Apportez-moi votre volume de nouvelles. J'aurai d'abord le plaisir de les lire ou de les relire ; puis je m'en irai chez Stock avec votre livre sous le bras et je le lui laisserai. » Apollinaire était passé chez lui pour trouver la matière d'une chronique : « [J]e compte sur vous pour en abattre les angles coupants, et poser un masque plus officiel sur mon vrai visage », le pria le maître, songeant à leur causerie « tumultueuse⁴ ».

Apollinaire venait d'entrer au quotidien *Paris-Journal*, grâce au directeur Gérault-Richard, qui lui avait proposé une collaboration plurielle, aux « Livres », aux échos et à la rubrique collective « Le Courrier des ateliers », signée La Palette. Il fallait se trouver tous les jours à la rédaction entre 6 et 8 heures, et beaucoup produire pour gagner sa vie à 2 sous la ligne⁵. À partir du 17 janvier, le journaliste aborda tous les sujets susceptibles d'intéresser ses lecteurs, aux goûts vastes et variés⁶ : gazette dramatique, nouvelles littéraires et artistiques, anecdotes glanées partout, il trouvait toujours le moyen d'étonner par ses aperçus piquants et ses formules amusantes, de convaincre en usant tour à tour de l'éloge, de la satire et de l'humour. S'il ne réussit pas à parler d'Élémir Bourges, il salua *L'Amour moderne* de Meredith et sa traduction par André Fontainas, recommanda la belle biographie de Nietzsche par Daniel Halévy, l'exposition Cézanne chez Bernheim, et lança quelques traits agiles aux poses de D'Annunzio, constraint de se réfugier en France à cause du fisc italien. Il fit aussi connaître la tradition chinoise de la couvade, qui permet au mari de s'aliter et de recevoir des soins pendant que son épouse est en couches ; mais, à l'exactitude folklorique, il préféra le raccourci épâ-

1. Georges Briffaut à Apollinaire, 17 novembre 1909 (Bnf, département des Manuscrits).

2. « Et que devient *Eau-de-vie* ? » demande Jules Romains à Apollinaire le 4 janvier 1910 (JRA, p. 77).

3. Apollinaire lut *La Nef* à Monaco, à l'âge de dix-huit ans.

4. Élémir Bourges à Apollinaire [24 janvier 1910] (BnF, département des Manuscrits).

5. C'étaient les conditions du « Courrier littéraire », tenu par Alain-Fournier à partir du 9 mai 1910 (Alain-Fournier, *Chroniques et articles*, édition d'A. Guyon, Le Cherche-Midi éditeur, 1991, p. 11). Les collaborations d'Apollinaire répondent vraisemblablement aux mêmes exigences.

6. *Pr* 2, p. 126-129, p. 1164-1175 et p. 1264-1293 ; *Pr* 3, p. 413-425.

tant : « Il paraît qu'en Chine les maris accouchent à la place de leurs femmes¹. » Caressant, depuis 1903, le projet d'inventer une histoire d'inversion des rôles², il en profitait pour révéler, à mots couverts, que Willy écrivait désormais sans Colette.

Les horizons s'élargissaient mais la vie s'écoulait grise, au fil uniforme des labeurs quotidiens ; c'était une mélancolie diffuse, insufflée par les sinistres nuées d'un ciel inclément. Il pleuvait à verse depuis de longs jours. Le 17 janvier, la crue des eaux s'accentua et, le 20, la Seine inonda les égouts, les conduites et les tunnels du métro, effondra les sous-sols, les souterrains et les chantiers, roula des flots d'ordures et de matériaux hétéroclites, coupa les communications et les transports... Plus de gaz, plus de lumière, le temps lui-même s'arrêta aux horloges publiques. Le flux gigantesque imposa son rythme et sa loi. Le 23, de Bercy à la Pitié, du Champ-de-Mars à Saint-Lazare, des confins de la rue Lecourbe aux berges d'Auteuil, Paris déborda ; le 28, on mesurait plus de 8 mètres au pont de l'Alma, où le Zouave impassible surnageait dans le flot vert en songeant à la Crimée. Le génie installa des passerelles et des tréteaux, on réquisitionna les embarcations, des inondés descendirent par les fenêtres pour s'enfuir vers Montmartre ou Montparnasse, d'autres se réfugièrent dans les étages supérieurs, les bras chargés de linge, de meubles et de bibelots. On organisa des promenades de plaisance avenue Montaigne, où des photographes tiraient votre portrait en inondé à 30 centimes³, on fabriqua des milliers de cartes postales et d'images commémoratives, les peintres s'installèrent sur le motif. Les journaux regorgeaient de sensations et de nouvelles : Rouen, Ivry, Villeneuve-Saint-Georges sous les eaux... Nouveau contretemps : *Chanteclerc* attend la décrue... Péril dans les caves de l'Institut : les Immortels craignent pour le Dictionnaire... Dans *Paris-Journal*, l'humour d'Apollinaire saisissait sur le vif les gens de lettres⁴ :

Jean Moréas s'est hier longuement accoudé sur le parapet du pont Notre-Dame ; André Gide, l'un des rares habitants d'Auteuil à l'abri des eaux, souriait malicieusement en regardant l'eau envahir le majestueux vestibule de la demeure du poète Vielé-Griffin, quai de Passy.

Maurice Barrès va rêver devant la rue Félicien-David : de l'eau, de la volupté et de la mort !

Et tandis que Charles Maurras, affligé par l'« inondation intégrale » de la rue de Verneuil, intimait à son rameur de ne pas pencher « à gauche⁵ », le journaliste s'enchantait « du spectacle charmant et

1. *Pr* 2, p. 1265 et p. 1773.

2. Qui deviendra *Les Mamelles de Tirésias*, en 1917.

3. *Paris-Journal*, 28 janvier 1910 (*Pr* 2, p. 1275).

4. Apollinaire, « La Seine à faire », *Paris-Journal*, 27 janvier 1910 (*Pr* 2, p. 1273). Le titre est un jeu de mots sur l'expression « scène à faire », mise en usage par le critique dramatique Francisque Sarcey.

5. Allusion humoristique au « nationalisme intégral » de Charles Maurras.

imprévu » qui régnait en son quartier d'Auteuil¹ : « [À] Dordrecht, des maisons basses se miraient ainsi dans un canal où les rayons d'un pâle soleil mettaient parfois d'éblouissants reflets. » Dans l'après-midi, « la Seine immense et furieuse » charria sous ses yeux « un arbre plein de feuilles et un bœuf blanc et roux ». C'était *Le Déluge* de Poussin. Choses vues, tableaux fantasques, le poète embrassait tous les détails du décor liquide et plaignait les pauvres gens jetés dehors, leurs menus trésors sur le cœur.

Parfois, ma joie éclate-t-elle ?
La vie est encore cruelle²

La masse énorme des eaux montait toujours. Un soir, le locataire de la rue Gros boucla sa valise et s'en fut, abandonnant ses livres, guettant le ciel veuf. Dieu avait-il oublié la promesse faite à Noé ? « J'ai mis mon arc dans la nuée pour qu'il devienne un signe d'alliance entre moi et la terre [...] les eaux ne deviendront plus jamais un Déluge qui détruirait toute chair³. » Dans la nuit du 29 au 30 janvier, Apollinaire visita l'asile installé dans l'ancien séminaire de Saint-Sulpice où une poignée de personnes zélées, dont « trois femmes, trois anges », recueillaient les victimes de l'inondation, distribuaient les repas de la Soupe populaire et les dons philanthropiques du Bon Marché : « Par un miracle », écrivit-il dans *L'Intransigeant* le lendemain, « cette nuit, malgré les réverbères éteints, un arc-en-ciel illuminait les tragiques ténèbres de Paris : c'était la charité pleine de grâce⁴. » Hommes, femmes, enfants, vieillards dormaient entassés dans le clair-obscur des salles suant la fièvre, la détresse et l'acétylène, toute une odeur de misère humaine qui perçait le cœur ; parmi les pleurs et les gémissements, un ronflement répondait au murmure d'un chant de femme ; l'un fixait les ténèbres comme un effaré, l'autre emplissait de paroles l'abîme où il était tombé. Plein des souvenirs désolants du séisme qui avait secoué la Côte d'Azur en 1887, ému par la triste condition des hommes, Apollinaire offrit à ses lecteurs une poignante chronique et un ex-voto semblable aux images naïves qui constellent les murs de Notre-Dame de Laghet.

Quand la décrue commença, le rideau se leva sur la générale de *Chantecler*, le 5 février 1910 à la porte Saint-Martin. Après des années de maturation, de reports et d'incidents⁵, la pièce voyait enfin le jour devant une salle échauffée par une longue série de rumeurs et de médiascances colportées par les journaux et les actualités cinématographiques. On s'attendait à tout : rompant avec les formules de ses

1. « Impressions d'un inondé » (*Pr. 3*, p. 407-409 *passim* pour les citations).

2. « Le Dauphin », *Le Bestiaire* (*Po*, p. 21).

3. Genèse, x, 13-15.

4. « L'Arc-en-ciel », *L'Intransigeant*, 30 janvier 1910 (*Pr 3*, p. 410-412).

5. Au sujet de *Chantecler*, voir le colloque du centenaire de *Chantecler*, Arnaga, 25-26 octobre 2010, site rostand-amrnaga.com/Documents.

succès précédents, *Cyrano de Bergerac*, *L'Aiglon*, Rostand prenait tous les risques et livrait aux critiques une fable rococo, en quatre actes et en vers, où des animaux de basse-cour luttent par idéal, par amour et par jalouse. Des semaines durant, le public réserva au spectacle un beau succès populaire tandis que la presse s'acharnait sur Rostand. À *Paris-Journal*, Apollinaire participait à la curée avec entrain, ironisait sur l'admiration des commerçants et relayait abondamment les sarcasmes, épigrammes ravageuses, calembours, avis apocryphes de Kipling et D'Annunzio¹ : « Rostand est un blagueur... Il se plaint. De quoi ? À quarante ans immortel, riche, marseillais, époux et père... Que veut-il de plus ? Il veut mener le combat lyrique. Pourquoi n'écoute-t-il pas sur la route les chansons humaines, tristes ou irritées... Que ne regarde-t-il la réalité, que ne traduit-il les songes de l'humanité² ?... » Rostand jouait les martyrs alors qu'il occupait magistralement le devant de la scène publique ; à son bureau, chez le tailleur, à une remise de prix, dans le parc de Cambo, son image était partout³. La presse, exaspérée, ne lui pardonnait pas d'avoir échoué à lui prouver sa valeur dramatique et Apollinaire se défoulait en l'accablant comme l'incarnation d'une littérature académique à l'originalité controuvée, à la profusion douteuse, pétrie d'ambitions vulgaires et de mauvais vers, dont les tourments sentaient la pose et la province.

Les errements de la jeunesse poétique l'agaçaient tout autant. Le 11 février, à la soirée des *Argonautes*, au premier étage de la taverne du Lion-Rouge, rue de Rivoli, la gravité ambiante lui donna fort à penser. Dits par le tout jeune comédien Louis Jouvet, ses poèmes « Saltimbanques » et « Crénuscul » figuraient parmi des pièces disparates, que l'auditoire écoutait avec une attention compassée. Qu'était devenu le prime esprit d'ouverture de la revue ? La passion des écoles revenait en force, « impulsionisme » et autres bannières en « isme », dont les prétentions égalaien la vacuité⁴. « N'as-tu pas d'idées touchant un journal ou une revue ? avait-il écrit à Jules Romains. Je me demande sans cesse comment arracher les lettres à la domination des ignorants et des eunuques qui règnent à cette heure ? » Il aspirait sincèrement à un compagnonnage que Romains n'avait de cesse d'encourager : « Tu as dit vrai, enchérit Apollinaire, nos cerveaux à Duhamel et à moi sont assez parents, nos sensations [...] souvent les mêmes dans des circonstances identiques, nos sentiments ont des analogies, seules nos cultures diffèrent, mais nos goûts, je crois, arriveraient sans trop de peine à se confondre⁵. »

1. Voir *Pr 2*, p. 1265 sq. *passim*.

2. Citation censément tirée du quotidien italien *Secolo*, dans la chronique du 26 février 1910 (*Pr 3*, p. 436).

3. Voir la liste ironique des sujets d'actualités cinématographiques dans la chronique de *L'Intransigeant* du 1^{er} mars 1910, « Le Cinéma à la Nationale », signée Pascal Hédébat (*Pr 1*, p. 1401-1402).

4. « Les Petits Groupements », *Paris-Journal*, 13 février 1910 (*Pr 2*, p. 959-960).

5. Apollinaire à Jules Romains, 22 janvier 1910 (*JRA*, p. 82-83).

Apollinaire tentait du moins de s'en persuader car leurs élans respectifs n'avaient jamais su passer les bornes de la bonne volonté, de l'estime et de la courtoisie.

Le métier de journaliste devenait accaparant. À partir du 12 février 1910, le poète se chargea de la presse étrangère à *La Démocratie sociale* sous le pseudonyme de « Polyglotte » : problèmes sociaux, questions politiques et économiques, actualité littéraire, il glissait son avis, tournait l'information à sa manière et prenait parti avec l'aval de la rédaction¹. L'Allemagne demeurant l'une des grandes préoccupations françaises, le chroniqueur traita du militarisme aérien, du succès des socialistes, de la réforme électorale et des rivalités franco-allemandes en Abyssinie ; la séparation de l'Église et de l'État de 1905 suscitant toujours la sévérité des observateurs américains, il défendit la loi française, s'éleva contre l'intrusion cléricale dans l'enseignement et affirma le principe démocratique de la liberté contre les nationalistes français qui criaient à la décadence. Il soutenait l'autonomie administrative de la Bosnie-Herzégovine, la résistance sud-américaine à l'expansionnisme des États-Unis et la cause finlandaise contre le centralisme tsariste, car il tenait pour l'autonomie des peuples et des nationalités, Polonais, Tchèques, Juifs de l'Est, sionistes et panslavistes. Il ne faisait en revanche aucun cas des indigènes aux colonies et préconisait d'imiter l'Australie : remplacer la main-d'œuvre locale, « faible, inintelligente et paresseuse », par des ouvriers blancs².

Mais c'est à *L'Intransigeant* qu'il put donner sa pleine mesure. Le 21 novembre 1909, le directeur Léon Bailby avait lancé une nouvelle formule de courrier littéraire que plusieurs concurrents s'étaient empressés d'imiter. Orchestrée par Fernand Divoire, « La Boîte aux lettres » était signée Les Treize, formule qui ne désignait pas le nombre, au demeurant fort incertain, des collaborateurs de la rubrique collective³, mais s'affichait comme un plaisant hommage à Balzac. À l'invitation de Bailby, Apollinaire entra dans la petite société secrète où il retrouva Salmon, Alain-Fournier et André Billy, qu'il avait perdu de vue après leur première rencontre à Montmartre en 1905. Dans ses premières collaborations des 4 et 5 mars 1910, il fit passer un écho sur le mescal, le nouveau paradis artificiel découvert par les artistes américains chez les Indiens du Mexique, et signala l'érection à Lyon d'une statue en l'honneur de Mourguet, le créateur de Guignol, dont le déperissement le navrait. Il évoqua aussi la disparition récente d'un nain, modèle de Zuloaga, qui avait laissé une autobiographie dont on projetait de faire un opéra. En liant de quelques mots

1. *Pr* 3, p. 426 sq. Sa collaboration est attestée jusqu'au 7 mai 1910 mais, d'après la notice de *Pr* 2 (p. 1698-1699), il y a tout lieu de penser qu'elle se poursuivit au-delà de cette date.

2. *Pr* 3, p. 439-441.

3. Certaines sources affirment que les Treize ne furent jamais que cinq : Fernand Divoire, Louis Thomas, Ernest Gaubert, Jacques Reboul et Apollinaire (*Pr* 2, p. 1717). Billy, en revanche, parle d'une trentaine de courriéristes, la plupart irréguliers, dont il évoque les relations dans *L'Époque contemporaine*, Tallandier, 1956, p. 161-164.

les lettres et les arts, il jetait un pont avec la rubrique « La Vie artistique », qu'il avait inaugurée le 5 mars précédent¹. Jusqu'alors, le quotidien ne comportait aucune chronique de ce type et se contentait de réclamer des comptes rendus ponctuels à Ernest Gaubert, Louis Thomas ou André Salmon, lequel venait d'entrer à *Paris-Journal* en janvier 1910 pour s'occuper des arts. Les deux amis devaient donc ensemble des critiques attitrés, alors qu'approchait le vernissage du 26^e Salon des indépendants. C'est peut-être environ ce temps qu'Élémir Bourges écrivit à son ami de la rue Gros : « Stock prend votre livre et paraît très emballé dessus². »

« Bizarre époque que celle où nous vivons ! » fit remarquer Apollinaire le 8 mars après sa visite à l'exposition des Artistes décorateurs du pavillon de Marsan.

Nous côtoyons partout la laideur. Nous laissons sans protester d'horribles autobus déshonorer les voies parisiennes, nos maisons sont aussi laides que possible... Pourtant, il n'y a pas de jeune fille qui, sortant avec sa mère, n'emporte sur soi un musée tout entier. C'est une bague signée ceci, [...] une ceinture signée un tel, etc.

Notre époque aura un style lorsqu'on attachera moins d'importance aux signatures et alors les autobus eux-mêmes auront de la grâce³.

Il distinguait l'art de la mode et de l'artisanat, la créativité des affiches du vacarme de la réclame. Le culte des apparences, confondant la fugacité manufacturée et l'éternité conçue par la main de l'artiste, était encore moins légitime que le charme suranné de « la dame en robe d'ottoman violine » du poème « 1909 », classique, harmonieuse, élégante et froide comme un médaillon. La vie moderne vivait d'un vertige frénétique, dont il fallait trouver la formule :

J'aimais les femmes atroces dans les quartiers énormes
Où naissaient chaque jour quelques êtres nouveaux
Le fer était leur sang la flamme leur cerveau
J'aimais j'aimais le peuple habile des machines
Le luxe et la beauté ne sont que son écume⁴

On devait s'efforcer de « doter » l'époque « d'un style⁵ ». Cette intention était visible aux Indépendants, inaugurés le 18 mars, malgré la

1. Sa première critique dans le quotidien, « L'Exposition annuelle du cercle de l'Union », date du 28 février 1910. La pige était payée 3 sous la ligne ; à *La Démocratie sociale*, le fixe était d'environ 50 francs mensuels. À partir des carnets de pige d'Apollinaire, P. Caizergues a calculé qu'au mois de mars 1910 il gagna 250 francs, soit environ 930 euros (*Apollinaire journaliste*, t. I, thèse dactylographiée, université de Lille-III, 1979, p. 50).

2. Élémir Bourges à Apollinaire, carte s. d. (BnF, département des Manuscrits). L'associé de Stock, Jacques Bouteilleau, le futur Chardonne, affirma, trente plus tard, avoir également soutenu le manuscrit.

3. *Pr* 2, p. 132.

4. « 1909 » (*Alcools*).

5. *Pr* 2, p. 132.

profusion des toiles — près de 6 000 —, l'« encombrement inévitable d'œuvres médiocres ou ridicules » et « les fumisteries en très petit nombre¹ ». Le carnet en main², Apollinaire visita plusieurs fois les baraquements du Cours-la-Reine et consacra au Salon quatre longues chroniques ; dénué de la pusillanimité du débutant comme de la prudence calculatrice du professionnel influent, il s'exposa, plein d'audace et de franchise. Rappelant qu'on avait honoré Manet puis l'impressionnisme après s'en être abondamment gaussé, il annonça la reconnaissance prochaine des peintres nouveaux. L'impressionnisme, son imprécision et sa brutalité étaient mis en « déroute » par la pure discipline néo-impressionniste, la rigueur de Signac, la rude probité de Maximilien Luce et la sensualité toute spirituelle de Bonnard, réunis en salle 21. Dans la salle 18, l'intégrité de Matisse éclatait de toute sa vigueur aux côtés des compositions de Friesz, Puy, Manguin et Marquet ; au centre de cette salle figuraient les peintres les plus significatifs du moment : si Rouault exposait « des tableaux sinistres » et Van Dongen une grande vulgarité, Girieud, grâce à son « mysticisme moderne », reflétait « un idéal humain très élevé³ », et l'art très pur de Marie Laurencin était l'« honneur » de l'époque. Quant à Metzinger, il présentait un portrait cubiste et clairement lisible d'Apollinaire, des paysages, une nature morte et un nu féminin « solidement construit », pour ne pas dire « maçonné⁴ ». La *Ville* et la *Tour* de Delaunay provoquaient curiosité et commentaires : construites sur le motif de la tour Eiffel par réunion et confrontation de plans simultanés, les deux tableaux papillottaient comme des kaléidoscopes : « Robert Delaunay, dont les aspirations sont louables, semble absolument égaré », remarqua Salmon dans *Paris-Journal* le 18 mars : « Rien dans le paysage parisien [...] ne lui appartient en propre et tant d'efforts contradictoires font son audace injustifiable⁵. » Ces toiles « solidement peintes [...] ont l'air malheureusement de commémorer un tremblement de terre », persifla le jour même Apollinaire dans *L'Intransigeant*⁶.

Mais la grande surprise du Salon était incontestablement cette femme nue allongée sur un sofa, plongée dans une jungle touffue d'agaves, de nénuphars géants, de bananiers et d'orangers, où apparaissaient un singe, des oiseaux de paradis, un serpent sinueux, un couple de lions aux prunelles captives et un éléphant à l'œil bridé, enchantés par la flûte d'un étrange génie en pagne rayé confondu

1. *Pr* 2, p. 140-155 pour les comptes rendus du Salon des 18, 19, 20 et 22 mars 1910 ; p. 141 pour cette citation.

2. *Carnet thérapeutique Welcome 1906* (BnF, département des Manuscrits).

3. *Pr* 2, p. 143. En revanche, dans son *Carnet thérapeutique*, il semble avoir écrit : « faux mystique » (f. 96).

4. *Pr* 2, p. 143. Le *Carnet thérapeutique* comporte cette notation à propos de Metzinger : « femme nul » (f. 97). Le portrait au crayon de Metzinger (MAM, Paris) est reproduit dans *Apollinaire et le portrait*, GA 21, p. 25.

5. Cité dans l'anthologie du catalogue *Robert Delaunay 1906-1914*, op. cit., p. 238.

6. *Pr* 2, p. 143.

dans les ramures. Le Douanier Rousseau s'était plu à orner son *Rêve* d'une pancarte dorée contenant ces vers :

Yadwigha dans un beau rêve
S'étant endormie doucement,
Entendait les sons d'une musette
D'un charmeur bien pensant.
Pendant que la lune reflète
Sur les fleurs, les arbres verdoyants,
Les fauves et autres animaux prêtent l'oreille
Aux sons gais de l'instrument.

En dépit du huitain, le chroniqueur du *Petit Journal* s'interrogea sur « cette femme laide et nue sur un canapé [...] terriblement 1830 », Louis Vauxcelles sur la pertinence de cette étrange figure au sein d'une composition au demeurant cohérente¹, et la majorité des visiteurs sur le sens de cet assemblage invraisemblable : « Eh bien : cela ne signifie rien », répliqua le peintre et critique italien Ardengo Soffici. À ceux qui le pressaient, Rousseau répondait tranquillement que tout cela était absolument nécessaire ; sans jamais raisonner, il se conformait naturellement aux tendances de la peinture moderne qui bannissait toute logique discursive, « tout élément rationnel pour s'abandonner entièrement à l'exaltation lyrique qui émane des couleurs et des lignes, vues et conçues indépendamment de leur destination pratique² ». « Je crois que cette année personne n'osera rire, avertit Apollinaire dans *L'Intransigeant*. Demandez aux peintres. Tous sont unanimes : ils admirent³. » Seuls les bétiens persistaient à voir en Rousseau un fumiste, et Vollard acheta le tableau.

N'entendant rien au cubisme ni au futurisme, Roland Dorgelès enrageait de voir ses amis montmartrois s'engager, les uns après les autres, dans la voie de la laideur et torturer la nature pour se débarrasser des poncifs et « des baigneuses en boule de gomme des *Artistes français* ». À *Paris-Journal*, il harcelait Apollinaire qui lui « opposait [...] un regard olympien et [lui] reprochait de n'aimer que la peinture de singe⁴ ». Vexé, Dorgelès voulut mettre les rieurs de son côté. Flanqué de son complice André Warnod, dessinateur et journaliste, il se rendit au Lapin Agile et convainquit Frédé de lui

1. Article anonyme du *Petit Journal* (19 mars 1910) et celui de Vauxcelles dans *Gil Blas* (20 mars 1910), cités par Nancy Ireson, « Mystérieuses rencontres », in *Le Douanier Rousseau. Jungles à Paris*, sous la dir. de Cl. Frèches-Thory, RMN, 2006, p. 165.

2. Soffici dans *Le Mercure de France* du 16 octobre 1910 (p. 753). La traduction française de son article italien de *La Voce* parut dans « La France jugée à l'étranger », rubrique tenue par Apollinaire sous le pseudonyme de Lucile Dubois, pseudonyme choisi par le créateur de la rubrique, Remy de Gourmont. En introduction de l'article, Apollinaire évoque son portrait par Rousseau et sa traduction des *Ragionamenti* de l'Arétin.

3. 18 mars 1910 (*Pr 2*, p. 144).

4. Roland Dorgelès, *Bouquet de bohème*, Albin Michel, 1947, p. 230-231. Sur l'affaire Boronali, voir l'ensemble du chapitre xi, intitulé « La Queue de l'âne ».

prêter son âne, Lolo : les deux complices attachèrent un pinceau à la queue de l'animal et glissèrent sous son arrière-train une toile placée sur un escabeau. Encouragé par force choux, carottes et scaroles, l'Aliboron barbouilla un chef-d'œuvre improbable dans lequel les uns voyaient une nature morte, les autres un séisme. « Ce sera une marine...», déclara Dorgelès. Boronali est Italien et futuriste. J'intitulerais le tableau *Et le soleil s'endormit sur l'Adriatique*¹. » Un huissier complaisant dressa le procès-verbal, les copains prirent des photos, et la peinture s'en fut au Cours-la-Reine, où elle alimenta généreusement les commentaires. Toute mystification digne de ce nom s'achevant sur sa révélation, Dorgelès se rendit aux bureaux du *Matin* muni de son constat d'huissier ; le lendemain, le quotidien répandit à grand bruit la vérité tandis que *Fantasio* publiait le récit détaillé du canular. Le succès du tableau redoubla et de nombreux curieux processionnèrent jusqu'au Lapin Agile ; à en croire Dorgeles, le *Coucher de soleil* se vendit quatre cents francs et le Bénézit² consacra plus tard une notice à Joachim-Raphaël Boronali. Quant au baudet, il se noya un beau jour pendant la Grande Guerre, à Saint-Cyr-sur-Morin, dans l'anonymat le plus complet.

Cependant, Moréas déclinait dans une maison de santé de Saint-Mandé ; le mal qui dévorait sa vie achevait de la consumer tout à fait. Au dernier banquet de *La Phalange*, le 15 mars, on en avait beaucoup parlé : « J'ai le Phlégeton dans les entrailles », avait-il déclaré à un témoin. « Je sens bien que je vais mourir... La mort n'est rien... La vie non plus d'ailleurs », répétait-il à ceux qui défilaient dans sa chambre bleue foisonnant de fleurs ; sous les fenêtres, le jardin « s'apprête[ait] à renaître. Les feuillards verdoyaient et la brise remuait doucement le bois de Vincennes³ ». Entouré de sollicitude, Moréas se montrait accueillant et discret, comme au Vachette, et quand Apollinaire lui promettait une rémission prochaine, il répondait stoïquement : « Non, il vaut mieux mourir que rester estropié et souffrir... [...] D'ailleurs, après la mort, ce n'est pas fini puisqu'on ne le sait pas⁴... » Au Théâtre-Français, on montait son *Iphigénie*, dont la pure perfection, plus splendide encore que celle des *Stances*, faisait oublier les extravagances langagières de l'ancien symboliste. Quand, à l'orée du siècle, l'auteur du manifeste symboliste de 1886 s'était engagé dans la voie du classicisme en fondant l'école romane avec Du Plessys, Bouhélier, La Tailhède et Maurras, il avait fait preuve de témérité : renouant le premier la « chaîne gallique » rompue par le romantisme

1. Boronali est l'anagramme d'Aliboron. Marinetti venait de rédiger un tract contenant le *Manifeste des peintres futuristes* et l'annonce de leur première exposition à Milan ; diffusé à la mi-mars, ce tract fut publié dans *Comœdia* le 18 mai 1910 (Giovanni Lista, *Le Futurisme. Crédit et avant-garde*, Les Éditions de l'Amateur, « Regard sur l'art », 2001, p. 97).

2. La première édition du *Dictionnaire critique et documentaire des peintres, sculpteurs, dessinateurs et graveurs*, d'Emmanuel Bénézit, parut en 1911. Sa dernière édition date de 2006.

3. Apollinaire, « Jean Moréas », *Les Marges*, mars 1910 (*Pr 2*, p. 1054).

4. Cité par Apollinaire, *Pr 2*, p. 1055.

et le Parnasse, il avait transmis une tradition de claire simplicité à la génération d'Apollinaire, qui le consultait comme un sage.

La vie est la fumée et la mort est son ombre ;
Intérêts, capitaux,
Tout est dans la balance : il faut chercher le nombre
Qui règle les plateaux¹.

Moréas s'éteignit le 30 mars 1910 à 11 heures du soir. Le 2 avril, une foule nombreuse convergea vers le Père-Lachaise, une « foule littéraire, très laide [...] et me donnant (oh ! à moi seul) l'idée de je ne sais quel résidu », confia Paul Valéry à Pierre Louÿs le lendemain : « [...] des tas de gens, morts depuis vingt ans, resurgis du caveau de *La Plume*, sortis des fouilles des catacombes du *Soleil d'or* ; des monocles oubliés et des feutres, hélas ! les mêmes ; il y avait beaucoup de police, et rude, et inexplicable ; une délégation de l'état-major à casoar et aiguillettes². » De nombreuses personnalités vinrent saluer la dépouille du poète grec, Apollinaire et les collaborateurs de *Paris-Journal* qui avaient fêté sa naturalisation le 24 février au Ritz, Louis Barthou, ministre de la Justice, amateur de Sully Prudhomme et ami du défunt, Lévidis, chargé des Affaires grecques, Henri de Régnier de l'Académie française, le directeur de *Paris-Journal* Étienne Chichet, Silvain du Français et Vallette du *Mercure*. Sous un soleil magnifique, Léon Dierx, Prince des Poètes et membre de l'académie Goncourt, ouvrit le ban des discours, Mme Silvain déclama des poèmes des *Stances* et Barrès prononça son « Adieu à Moréas » : « Le bûcher, comme tu l'as voulu, va consumer ta dépouille mortelle. Reçois le dernier salut des écrivains français qui t'entourent avec la plus affectueuse tristesse. [...] Chacun pressent que de la minute où tu sembles t'anéantir, ta gloire va s'élancer plus haut³. »

Et tandis qu'un imposant service d'ordre tenait la plupart des invités à distance respectueuse du crématorium, Valéry vit monter des cheminées jumelles une « exhalaison légère, rousse, noirâtre », produite par l'appareil à gaz, « indiscernable soeur de toutes les fumées de Paris ». « C'est finir comme un cigare », soupira-t-il, confondu par cette évanescence, et il revoyait Moréas « allumant son abominable Londrès constant⁴ » — appendice que Picasso n'avait pas oublié dans sa caricature de 1905. Indifférent aux croyances, abominant la pourriture et la laideur, Moréas s'évanouissait dans le ciel serein sans avoir achevé *Ajax* et *Philoctète*. Apollinaire avait le cœur navré : « Je n'ai plus vu de Moréas qu'une petite fumée », se souviendra-t-il

1. *Les Stances*, Quatrième Livre, xvii.

2. Valéry à Louÿs, 3 avril 1910 (Gide, Louÿs, Valéry, *Correspondance à trois voix 1880-1920*, édition de P. Fawcett et P. Mercier, Gallimard, 2004, p. 991-992).

3. M. Barrès, *Adieu à Moréas*, Émile-Paul, 1910, p. 17-18.

4. Valéry à Louÿs, 3 avril 1910 (*Correspondance à trois voix...*, op. cit.).

l'année suivante, en commémorant la disparition : « et j'imaginai dans le brasier le cœur de notre ami, environné de flammes... Ce cœur ardent, il brûle encore¹ ». Durant de longues semaines, des *Guêpes* à *La NRF* et du *Temps* à *La Démocratie sociale*, on rendit hommage à celui qu'on estimait le plus grand poète de langue française de son temps. Des livres lui furent consacrés jusqu'à l'entre-deux-guerres ; puis on l'oublia peu à peu et son souvenir s'estompa... À la fin du xx^e siècle, seuls quelques savants cultivaient encore sa mémoire².

« Tous mes compliments pour votre très courageuse, très nette critique de notre Salon, écrivit Signac au chroniqueur de *L'Intransigeant* : « ... et tous mes remerciements aussi pour la belle part que vous m'y avez faite [...]. J'en rougis, mais je suis content, au fond³. » Quelques jours plus tard, c'était au tour de Leonetto Cappiello, « profondément touché par la sympathie » qu'Apollinaire lui avait témoignée en saluant son *Henri de Régnier*⁴. Portraitiste pénétrant, l'artiste italien était surtout réputé pour ses affiches éclatantes et ses caricatures du *Sourire* et du *Figaro*. Son talent pétillait au 4^e Salon des humoristes, « vernale et pimpante » réunion des productions « de l'esprit parisien, de la gaieté fine et spirituelle, de la gauloiserie même qui est une forme de l'esprit français fait de mesure et de franchise », ce refuge du « sublime comique » dont la littérature donnait l'exemple et qui désertait les arts plastiques. *Le Thermogène engendre la chaleur et combat toux, rhumatismes, points de côté, etc.* : depuis 1907, le Pierrot crachant du feu du Thermogène endiablait les murs de Paris, happait le passant, frappait l'imagination de son pas leste et dansant de feu follet, escortait le Faune Cognac-Martel, le diable vert Maurin Quina, le zèbre Cinzano, « toute une mythologie mystérieuse et joyeuse de demi-dieux gastriques et hygiéniques, de petits génies industriels, vifs et soudains comme des flammes de sorcellerie⁵ ». Cappiello possédait l'art de la ligne synthétique, de l'arabesque expressive dont les artistes du Cinquecento ciselèrent la formule, dont Baudelaire célébra la beauté et Marie Laurencin illustrait les séductions serpentines. *Corset le Furet donne la souplesse de l'Orientale avec la grâce française...* À la galerie Druet, Othon Friesz honorait, lui aussi, la peinture grâce à « cette pure lumière ni trop pâle ni aveuglante » qui éclairait les toiles du Poussin, du Lorrain, les portraits de Clouet et les figures des frères Le Nain⁶. Touché du voisinage de

1. « Jean Moréas », *Les Marges*, mars 1911 (*Pr 2*, p. 1056).

2. Notamment M. Décaudin, *La Crise des valeurs symbolistes*, *op. cit.* ; R. Jouanny, *Jean Moréas écrivain français 1878-1910*, *op. cit.*, et *Jean Moréas, écrivain grec*, Lettres modernes, Minard, 1975.

3. Signac à Apollinaire, 22 mars 1910 (*CA*, p. 307).

4. Cappiello à Apollinaire, 8 avril 1910 (*CA*, p. 243), à propos du compte rendu de *L'Intransigeant* du 15 avril 1910 (*Pr 2*, p. 172).

5. « Le 4^e Salon des humoristes », *L'Intransigeant*, 23 avril 1910 (*Pr 2*, p. 181).

6. « Exposition Othon Friesz » [4-16 avril 1910], *L'Intransigeant*, 4 avril 1910 (*Pr 2*, p. 160-161).

tant d'illustres noms, le peintre remercia sobrement Apollinaire de ses éloges en ajoutant : « L'art sert à se reconnaître, veuillez donc croire à mon amitié¹. »

La plume du critique avait de la ligne et de la couleur. *L'Intransigeant* proposant quotidiennement des silhouettes de personnages littéraires, elle en composa plusieurs, spirituelles et enlevées² : Judith Gautier était galamment croquée ; Jean Royère apparaissait « petit avec une tête deux fois trop grosse pour son corps rondelet [...] l'aspect monacal et l'air ennuyé d'un frère Jean des Entommures » ; le médaillon de Georges Chennevière était très rosse — « On croit généralement qu'il a du talent et l'on espère qu'il le prouvera un jour » ; le portrait de Max était drôle et affectueux :

Il aime la bonne cuisine, la Bretagne, les friandises et les chapeaux hauts de forme. Et si vous le compariez à quelqu'un il serait furieux.

Détail particulier : Max Jacob écrit un poème chaque matin, l'après-midi il peint pour se récréer et le soir il le consacre à ses amis, à ses cousins et aux grâces³.

« Je vois que vous écrivez en bien des endroits, que vous vous répandez », fit remarquer Remy de Gourmont à son jeune confrère : Apollinaire lui avait récemment consacré un portrait spectral, qui cultivait le mystère d'une vie et d'une œuvre en clair-obscur⁴. La notoriété de Gourmont, figure tutélaire du symbolisme et maître à penser de la jeune génération, se limitait au cercle restreint des milieux littéraires ; si les Allemands le comparaient à Bayle, bien des Français le croyaient peintre ou imprimeur : « Nous connaîtrons toujours bien mal nos vraies gloires », regrettait Apollinaire en le paraphrasant. Plutôt que commenter une pensée pionnière qui montrait les voies du véritable sens critique, fondait l'art sur le mensonge, et conciliait la tradition prosodique française et les conquêtes du vers libre, il préféra présenter Gourmont tel qu'il se l'imaginait naguère quand, jeune ingénue, il le cherchait parmi les inconnus qui fouillaient les boîtes de bouquinistes à la tombée du soir, « promeneur philosophique » et « fabuliste », versé dans « toutes les choses de l'Univers : les bêtes et les astres, les livres et les rues, l'humanité et l'amour qui émeut toute la nature ». Il l'avait ensuite rencontré chez lui, rue des Saints-Pères, « vêtu d'un frac couleur carmélite », vivant « parmi les livres, les gravures de toutes les époques », voué à une érudition gourmande, plus soucieuse de justesse que d'exacititude, de jouissance que d'objectivité. Nul tempérament contempla-

1. Friesz à Apollinaire, 8 avril 1910 (*CA*, p. 243).

2. Entre le 5 avril et le 22 mai 1910 (*Pr 2*, p. 1024-1030).

3. *Pr 2*, p. 1026-1027.

4. « Contemporains pittoresques », *Les Marges*, février 1910 (*Pr 2*, p. 1044-1049, et variantes p. 1722-1723).

tif ou misanthrope, nul inconsolable chagrin n'avait poussé cet homme sensuel et curieux à se retirer du monde, mais un lupus tuberculeux, qui le défigurait depuis de longues années, lui donnait « l'air d'un gnome et d'un vieillard¹ », et le forçait à vivre en robe et en bonnet entre son frère Jean, romancier très ordinaire, et son ancienne maîtresse Berthe de Courrière, une virago à la férule jalouse. Gourmont ne concevait aucune amertume de son état : « Vous avez raison », disait-il à son jeune confrère, « on se diversifie selon les milieux et cela donne occasion de montrer tous ses talents² ». Ce tempérament protéiforme, le dessinateur Paul Iribe l'avait parfaitement saisi dans *Monsieur Puzzle*, une caricature qui parodiait la leçon cubiste, accentuait les contrastes du portrait d'Apollinaire par Metzinger, et outrait le caractère insaisissable du modèle³.

Apollinaire était partout. Au comité Nerval le 24 mars, à la fête annuelle de *L'Intransigeant* au Carlton le 13 mai, attablé à l'heure de l'apéritif avec Dalize et Salmon au *Café de l'Univers* ou à *L'Habitué* de la rue de Buci, chez lui à sa soirée hebdomadaire du jeudi... De l'exposition Gauguin chez Vollard au palais de Bagatelle pour la rétrospective sur les dessins d'enfants, des artistes gascons du Cercle international des arts aux Manet présentés chez Bernheim, de la rue Laffitte au boulevard Raspail, il parcourait des kilomètres de peintures et de sculptures. Mais plus il figurait sur la scène publique, plus il s'exposait aux admirations, aux sollicitations et aux rancœurs. À la suite de sa chronique du 20 mars, qui qualifiait la peinture de Ciolkowski d'« art pour invertis⁴ », l'artiste d'origine polonaise publia une lettre ouverte indignée dans *L'Intransigeant* du 30 avril : il ne s'adressait « pas plus aux invertis qu'aux courtisanes, pas plus aux sodomites qu'aux don juans, pas plus aux impuissants qu'aux priapiques [...] », mais à tous ceux, quels qu'ils soient, qui voudr[aient] bien s'y arrêter⁵ ». Apollinaire répondit sur-le-champ à son directeur sans faire amende honorable : « Si des réponses comme celle qui parut [...] dans vos colonnes se multipliaient, la critique d'art deviendrait impossible. » Que s'était-il passé ? La composition du journal avait censément fait sauter deux lignes et produit le raccourci insolent, qui n'était à l'origine qu'un rapprochement avec le provocant dessinateur britannique Aubrey Beardsley, l'illustrateur de la *Salomé* de Wilde, dont le trait, scolairement copié par « les snobs et les misses américaines », n'était pas sans ressemblance avec celui de Ciolkowski⁶.

1. P. Léautaud, *Journal littéraire*, op. cit., p. 347.

2. R. de Gourmont à Apollinaire, 20 mars 1910 (BnF, département des Manuscrits).

3. Dessin publié dans *Le Témoin* du 2 avril 1910.

4. *Pr 2*, p. 152.

5. Cité dans *Pr 2*, p. 1556.

6. Voir la réponse d'Apollinaire dans *ibid*. Des lignes manquent manifestement dans l'article l'article (*Pr 2*, p. 152) : Apollinaire en donne la teneur dans sa lettre mais ne les cite pas précisément. En 1913, Ciolkowski illustra le premier recueil du jeune Engène Grindel — le futur Paul Eluard (voir Jean-Charles Gateau, *Paul Eluard et la peinture surréaliste (1910-1939)*, Genève, Droz, 1982, p. 12-13).

Apollinaire, qui devait à ses lecteurs le panorama complet de l'actualité artistique, rendit compte du 128^e Salon des artistes français avec son allant et sa curiosité habituels. Quarante-trois salles de peintures sans compter les sculptures, gravures, objets d'art, vitraux, miniatures, projets d'architecture, il lui fallut six chroniques¹ pour rendre compte de l'exposition du Grand Palais, où l'invention et l'inspiration étaient rares, mais la qualité bien meilleure qu'au Salon de la Nationale, où le « maniérisme » sacrifiait à la mode et au portrait mondain. On devait concéder à plusieurs peintres, « gens sincères, habiles dans leur métier, condamnés trop souvent à une médiocrité perpétuelle² », une indéniable « honnêteté artistique » : c'étaient des sujets pastoraux, bibliques et mythologiques (les nymphes peu divines de Comerre), démocratiques (les *Travaux du métro* de Balestrieri, *l'Accident du travail* de Pagès), historiques (Detaille, *La Rue du Petit-Pont le 29 juillet 1830 au moment où le drapeau tricolore, apparaissant sur les tours de Notre-Dame, annonce aux défenseurs de la liberté la fin de la lutte*), des portraits des grands hommes (deux Bonnat, « on ne saurait faire plus ressemblant »), des mélos, des souvenirs de l'inondation, etc. Au sein de la « foule blanche des statues » massées dans l'ombre du rez-de-chaussée, se distinguaient les envois de Niclausse et de Landowski, le métier de Dimitriadis et les *Cerfs* de Gardet. C'est dans ce cadre suranné, inauguré le 29 avril par le président Fallières en présence de son homologue Theodore Roosevelt, que la comédienne Cecilia Vellini déclama des vers d'Apollinaire, le 31 mai, lors de la 3^e séance du Salon des poètes.

Il y avait bien plus de pétulance dans l'exposition Benjamin Rabier, présentée chez l'éditeur d'art Deplanche, chaussée d'Antin, du 8 juin au 4 juillet 1910. Apollinaire, qui avait signé la préface du catalogue, fit l'éloge de l'artiste lors d'une conférence à la galerie : l'auteur de *Tintin lutin*, le dessinateur du *Rire* et de *L'Assiette au beurre*, le « plus spirituel » des animaliers, alliait des dons de fabuliste et d'humoriste à un réel talent d'aquarelliste ; il illustrait parfaitement un genre très français, concurrencé par l'« anglomanie » d'origine américaine envahissant la littérature populaire, par le « japonisme » corrompant les arts, mais aussi par la persistance du « scandinavisme » théâtral et du « moscovisme » romanesque, dont *La NRF* avait précocement indiqué les directions majeures. Défenseur de l'esprit national, l'orateur d'origine polonaise affirmait sa francophilie et son appartenance à la culture française, dont les formes savantes le fascinaient :

Elle avait un visage aux couleurs de France
Les yeux bleus les dents blanches et les lèvres très rouges
Elle avait un visage aux couleurs de France [...]

1. Du 30 avril au 7 mai 1910 (*Pr 2*, p. 185-207).

2. *Pr 2*, p. 187.

Elle était si belle
Que tu n'aurais pas osé l'aimer [...]

Cette femme était si belle
Qu'elle me faisait peur¹

Rabier, ravi, le remercia d'une aquarelle : dans un décor cham-pêtre, un peintre se repose à l'ombre d'un arbre tandis qu'une vache lèche la toile sur le chevalet sous l'œil hilare d'un chien².

Le forain des lettres françaises

Le surcroît d'activités ne laissait pas d'être pesant. Le poète rêvait de thébaïde devant ses morasses, de plein air dans la moiteur des Salons, de nonchalance sur ses apostilles. Mais la vie le poussait en avant. Le 19 mai, il signa le contrat de *Phantasmes* chez Stock ; un mois plus tard, Raoul Dufy le pressa de reprendre le travail du *Bestiaire* en vue du Salon d'automne³. Le poète avait fait appel à lui dans le courant de 1909, quand il comprit que Picasso abandonnait tacitement son projet d'illustrations unilinéaires. Dufy avait commencé la gravure sur bois en exécutant les vignettes du premier recueil poétique de son ami Fernand Fleuret, *Fripères*, paru en 1907⁴. De rencontre en rencontre, il en était venu à exécuter des études à l'aquarelle pour *Le Bestiaire*, au crayon gras et à la mine de plomb, puis à graver des planches à la gouge et au canif sur bois de fil⁵. De sa chambre sans feu de la rue Linné étaient sorties quatre gravures destinées au recueil, trois planches et la page de titre, que l'artiste avait montrées avec quatre autres gravures aux Indépendants de 1910. Apollinaire les avaient alors saluées avec une circonspection un peu ambiguë : « Il faut attacher un grand prix à ces petites choses qu'il s'est contenté d'exposer⁶. » Mais le couturier Jacques Doucet, qui avait rencontré Dufy l'année précédente, montra tant d'intérêt pour elles qu'il lui proposa peu après de fonder un atelier où il pourrait travailler le dessin textile⁷ ; deux ans plus tard, les animaux du *Bes-*

1. « 1909 » (*Alcools*).

2. *Peinture léchée* est la seule aquarelle de Rabier connue à ce jour comme ayant appartenu à la collection Apollinaire ; elle est cependant datée de 1911. La lettre accompagnant le cadeau date incontestablement du 4 juillet 1910 (CA, p. 391-392).

3. Dufy à Apollinaire, 21 juin 1910 (CA, p. 331).

4. Eugène Rey, 1907. Dufy exécuta ses gravures en vue d'une réédition chez Druet, qui ne vit pas le jour. Le recueil illustré parut à la NRF en 1923 (J. de Saint-Jorre, *Fernand Fleuret et ses amis*, Coutances, Imprimerie P. Bellée, 1950, p. 74).

5. Sur l'histoire et les prolongements de cette collaboration, voir Peter Read, « L'Éclat du noir : du *Bestiaire au Poète assassiné*, Dufy illustrateur d'Apollinaire », *Raoul Dufy. Le Plaisir*, sous la dir. de S. Kreds, Paris Musées, 2008, p. 91-95.

6. *L'Intransigeant*, 18 mars 1910 (Pr 2, p. 143).

7. Ce sera La Petite Usine, 141, boulevard de Clichy, montée au printemps 1911 et qui vivra six mois. Voir Christian Briand, « Biographie documentaire », in *Raoul Dufy, op. cit.*, p. 292.

tiaire se démultiplièrent sur les soieries de la maison lyonnaise Atuyer-Bianchini-Frérier, se déclinèrent en vases de céramique dans l'entre-deux-guerres et décorèrent un salon en tapisserie d'Aubusson en 1939¹.

En juin 1910, *Le Bestiaire* n'était toujours pas un livre. Après avoir ajouté plusieurs poèmes à la série de *La Phalange* et métamorphosé la Marchande en Orphée, Apollinaire demanda son avis à Royère, qui lui suggéra de supprimer « Le Morpion » et « Le Condor »², dont la verdeur risquait de détonner :

Cet oiseau s'appelle condor
Et que les filles ne l'ont-elles !
Savez-vous quoi ? Il n'est pas d'or
L'anneau merveilleux d'Hans Carvel³.

Cette hardiesse entraînait sans doute dans les réticences que Deplanche opposait à Dufy, lequel s'efforçait de le convaincre depuis de longues semaines ; à la mi-juillet, l'éditeur d'art refusait toujours sa collaboration. Apollinaire suivit alors la leçon du « Morpion » :

Imitons la ténacité
De cet insecte qu'on méprise
Dames, messieurs qui vous grattez
Il ne lâchera jamais prise⁴.

Le 20 juillet, « Le Courrier des ateliers » de *Paris-Journal* accusa libraires et éditeurs de participer au déclin du livre illustré par ignorance et par mépris : « Derain, Girieud, Dufy, Picasso, Mlle Marie Laurencin, Georges Rouault et quelques autres » ne prouvaient-ils pas qu'ils étaient « de grands illustrateurs synthétiques » quand on les encourageait sur la voie d'un « art nouveau » ? Le lendemain, « tancé » par Dufy et probablement troublé par l'écho, Deplanche sembla se laisser flétrir⁵.

La Seine coulait toujours capricieuse. Par précaution, Apollinaire avait donné son congé du 15, rue Gros le 30 juin ; le 25 juillet, il prit bail d'un nouvel appartement situé un peu haut dans la rue, au numéro 37, un deuxième étage orné de deux glaces, à 800 francs par an, qu'il fit rafraîchir durant l'été. Il passait toujours ses dimanches chez sa mère au Vésinet avec Albert, qui apprenait l'espagnol en vue

1. P. Read, « L'Éclat du noir... », art. cité, p. 94.

2. Royère estimait que « Le Condor » faisait double emploi et ne pourrait pas voir « Le Lapin » « sans le manger » (Royère à Apollinaire, lettre s. d., BnF, département des Manuscrits).

3. Po, p. 724. L'anneau d'Hans Carvel est le sexe féminin. L'anecdote est contée par Rabelais dans *Le Tiers Livre* et reprise par La Fontaine : le vieux Carvel voit en rêve le diable, qui l'assure de la fidélité de sa jeune femme, et se réveille avec le doigt « où vous savez ».

4. Po, p. 725.

5. Dufy à Apollinaire, 21 juillet 1910 (CA, p. 332).

de partir pour le Mexique dans les mines d'or et d'argent. « Je suis devenu de plus en plus indépendant et plus musard que jamais, je n'aime qu'une chose, perdre mon temps », déclara-t-il à Jacques Molina da Silva, qui avait retrouvé sa trace grâce à la librairie Stock, place du Théâtre-Français¹. Il serait volontiers parti vers Strasbourg au fil des canaux s'il n'avait eu tant à faire. Mais, après tout, l'été parisien favorisait le travail et la flânerie : « [P]as de poussière, pas de gens, rien, des arbres, de l'air, de l'eau », écrivit-il à Picasso, qui séjournait depuis fin mai à Cadaquès, où Derain l'avait rejoint². Braque au vert dans l'Eure, Marie à Dinard, Apollinaire retrouvait tous les jours Élémir Bourges, et ils causaient ensemble de livres rares, des feuilletons populaires *Nick Carter* et *Buffalo Bill*, dont ils dévoraient les aventures hebdomadaires. À cet homme au verbe apocalyptique qui l'aimait comme un père, il confia tous ses projets : traduire le « *Licenciado vidriera* » de Cervantès avec Picasso³, terminer *Eau-de-vie*, corriger les dernières épreuves du *Théâtre italien* et de *L'Hésiarque et Cie* — c'était le titre définitif de *Phantasmes*, trouvé en juillet. Il avait également indiqué ce programme à son jeune confrère de *Paris-Journal* Alain-Fournier, dont le « Courrier littéraire » incluait la chronique estivale des « Devoirs de vacances » ; pour faire bonne mesure, il lui avait aussi annoncé qu'il terminait un *Cézanne*, écrivait en collaboration un essai sur *Les Tendances nouvelles de l'art contemporain*⁴, et travaillait « à loisir » « pour se délasser » à un roman d'*origine révélée*⁵, probable hypostase de *La Gloire de l'olive* et prémissse du « Poète assassiné », qu'il espérait en son for terminer en novembre. Quant au « Cortège d'Orphée », il était censément sous presse : « Le bestiaire paraîtra en octobre avec les machins de Dufy⁶ », annonça le poète à Picasso le 7 août. Ses regrets se mêlaient d'un terrible dépit car son ami illustrait le premier livre de Max, *Saint-Matorel*, dont Kahnweiler avait accepté l'édition l'année précédente, peu après l'apparition de la rue Ravignan. Les eaux-fortes cubistes de Picasso étaient d'une modernité saisissante. En manière de défoulement, le jaloux composa un quatrain vengeur :

Jacob et Picasso vivent de compagnie
L'un peignant des tableaux et l'autre divaguant
Pable emmerde sa toile et Max va m'encaguant
L'un d'eux à sa manière et l'autre sa manie⁷.

1. Apollinaire à Jacques Molina da Silva, 7 août 1910 (BHVP, fonds Adhéma).

2. Apollinaire à Picasso, 7 août 1910. « Derain est ici depuis quelques jours », avait écrit Picasso le 1^{er} août (PA, p. 78).

3. Voir les échanges entre Picasso et Apollinaire en août 1910 (PA, p. 78-81).

4. Ces deux projets, dont on ne sait rien, n'aboutirent pas.

5. Alain-Fournier dans le *Paris-Journal* du 8 août 1910 (*Chroniques et articles*, op. cit., p. 36-37).

6. PA, p. 78.

7. Quatrain en marge du manuscrit du poème inédit « La Reine noire », retrouvé par P. Read et cité par H. Seckel, qui donne en note une seconde version, plus injurieuse encore (*Picasso et Max Jacob*, op. cit., p. 86 et 89).

À la fin du mois d'août, le manuscrit du *Bestiaire* était enfin achevé. Trente animaux et orphées prenaient place dans le cortège soigneusement agencé ; « Le Serpent » remplaçait « Le Condor », cinq bêtes aquatiques, « Le Dauphin », « Le Poulpe », « La Méduse », « L'Écrevisse » et « La Carpe », s'intercalaienr entre les animaux terrestres et les créatures ailées ; des notes savantes terminaient le volume. Une marque pleine de sens parachevait l'élegance formelle de l'ouvrage, un Δ traversé par une licorne, orné de la devise « J'émerveille » :

Le Δ signifie le delta du Nil, ce qui est l'emblème de tout ce qu'il y a d'égyptien dans la vie de Deplanche, passage du Caire, architecture égyptiaque de sa maison Chaussée d'Antin. Ce Δ peut aussi à la rigueur dissimuler un D, initiale de Deplanche. La licorne est une marque excellente se prêtant au dessin et fort sonore comme mot. Il doit en être venu en Égypte et le père Lobo prétend avoir vu en Éthiopie des troupeaux de ces bêtes fabuleuses. Quant à la devise, soit la licorne, soit l'éditeur, soit l'auteur, soit le peintre, ils feront merveilles¹.

Dufy, qui connaissait déjà une partie des poèmes, avait travaillé tout l'été à Orgeville, dans l'Eure, où Mercereau avait fondé une « Villa Médicis libre » grâce au mécénat du magistrat parisien Georges Bonjean². Il terminait à présent son ouvrage selon les indications d'Apollinaire, qui avait fait, en marge des poèmes, de frustes esquisses³, et recommandait de « représenter un paon vu par-dessrière et laissant traîner sa queue », non « rouant » comme on le voit d'habitude. « Je suis certain, ajoutait le poète, qu'avec votre art que vous possédez bien et votre culture un idéal vous transportera et que le résultat de votre travail sera merveilleux. »

Les petits poèmes du *Bestiaire* composaient un autoportrait prismatique fort différent du « puzzle » d'Iribe, du fusain cubiste de Picasso, qui donne au visage la semblance d'une tête de l'île de Pâques⁴, ou encore du portrait en Nabuchodonosor, gravé par Marie sur bois à l'encre noire, profil babylonien dont elle avait géométrisé les lignes et simplifié les plans au point qu'on eût dit un fétiche imprimé⁵. Salmon trouvait à son ami « l'air d'un cocher de troïka », Élémir Bourges les traits de Fabrice del Dongo ou d'un « jeune prélat romain » ; Moréas le jugeait d'« apparence italienne », d'autres le comparaient à « un Autrichien et ceux qui [le] pren[aint] pour un Juif ne manqu[aient] pas ». On prononçait aussi les noms de Racine, Napoléon, Nick Carter, Néron et Sébastien Melmoth —

1. Apollinaire à Dufy, 29 août 1910 (CA, p. 335).

2. Christian Briand, « Biographie documentaire », in *Raoul Dufy. Le Plaisir*, op. cit., p. 292.

3. *Les Dessins d'Apollinaire*, op. cit., p. 95-98.

4. Daté de 1908. Voir la reproduction et les commentaires de P. Read dans *Picasso & Apollinaire*, op. cit., p. 36. Voir aussi cahier hors texte, n° 29.

5. Daté de 1909. Voir cahier hors texte, n° 28.

le pseudonyme d'Oscar Wilde, au temps de son exil parisien¹. Origines obscures, culture mosaïque, tempérament protée, mystères soigneusement entretenus, la singularité d'Apollinaire étonnait, influençait le regard et défiait les certitudes, tout comme son personnage Honoré Subrac² : semblable aux bêtes dont l'« ingéniosité instinctive » modifie l'aspect, Subrac se confond « à volonté et par terreur avec le milieu ambiant », depuis qu'un mari jaloux le poursuit de sa rage ; fasciné par ce don mimétique, le narrateur du conte s'efforce vainement de se « changer en autobus, en tour Eiffel, en académicien, en gagnant du gros lot³ ». Pour mieux plaire, racontera Fleuret dans ses souvenirs, Apollinaire « s'identifiait à son interlocuteur ; il en pénétrait très rapidement les goûts et les pensées, il en prenait parfois les manières ». Il était donc aisé de deviner lequel de ses amis Apollinaire venait de quitter : « Vous retrouviez votre voix dans sa bouche, un peu de vos pensées dans les siennes, et quelquefois de vos lettres dans ses articles⁴. »

Le 30 août 1910, les Treize brossèrent de lui une silhouette moqueuse en « personnage d'aspect hollandais », « solidement assis », pipe aux dents (une fine Gambier n° 656) et gilet à boutons d'argent, amateur de « beau subtil », d'« érudition solide », de « vin vieux », d'« art incertain » et de « propos savants qui rest[ai]ent une patte en l'air, entre deux vérités ». Bref un « sage à la manière d'Ésope » qu'on soupçonnait « d'un léger penchant pour la mystification... », mais « si complexe et si artiste »... Le surlendemain, 1^{er} septembre, le poète ne souriait plus : « La Boîte aux lettres » rappelait insidieusement qu'il avait inventé des romans quand il était critique à *La Phalange*, et fait passer « La Maison des morts » pour un poème inédit alors qu'il avait simplement mis la prose de « L'Obituaire » en vers libre. L'amateur de masques et de fabulations fut contraint de se justifier auprès de Fernand Divoire : un homme de lettres ne pouvait-il donc se permettre aucune fantaisie sans encourir la réprobation de ses pairs ? Quant à sa transposition poétique, elle n'avait rien d'une astuce : le texte, d'une inspiration « dantesque », fort louable au demeurant, avait d'abord été écrit en vers ; mis en prose dans un moment de crise lyrique, il avait simplement retrouvé sa forme initiale. Cette genèse, sans doute inexacte, aucune première version versifiée n'étant attestée, avait un seul but, défendre la liberté absolue du créateur : « La chicane me paraît ici outrepasser les droits du critique, protesta l'offensé ; je fais de mes propres productions littéraires ce qui me plaît⁵. »

Un « homme plein de sens, de poésie et qui ne trompait point ceux

1. Apollinaire aux Treize, 5 septembre 1910 (*ŒC IV*, p. 739-741).

2. Apollinaire, « La Disparition d'Honoré Subrac », *Paris-Journal*, 4 février 1910, repris dans *L'Hérésiarque et Cie* (*Pr I*, p. 171-175).

3. *Pr I*, p. 173-174.

4. F. Fleuret, *De Gilles de Rais à Guillaume Apollinaire*, Mercure de France, 1933, p. 283-284.

5. *ŒC IV*, p. 739-741. Voir également M. Décaudin, *Le Dossier d'« Alcools »*, op. cit., p. 120.

qui l'écoutaient », tel était Moréas, tel se voyait Apollinaire, qui se dérobait constamment aux geôles communes du vrai et du faux, et se donnait des tâches « apocalyptiques », semblables à celles de Picasso : révéler, découvrir, annoncer, démêler parmi ses sensations et son imagination, ordonner à partir d'un chaos « parfois [...] magnifique¹ ». Sur une photographie prise par le peintre dans l'atelier du boulevard de Clichy à l'automne 1910, le poète darde un regard intense, inquiet, qui paraît traverser l'observateur, voir au-delà de lui ; curieux cliché tremblé où se devine, à l'arrière-plan, une sculpture Tiki des îles Marquises, semblable à un génie familier². Ce bon sens peuplé de singularités heureuses, le Douanier Rousseau l'avait reçu sans le tenir d'aucun prédécesseur et le laissa en viatique à une poignée d'admirateurs le jour où il trépassa, emporté par une mauvaise plaie à la jambe que la négligence, la vieillesse et la pauvreté avaient pourrie d'un coup. C'était le 2 septembre 1910 à l'hôpital Necker, il avait soixante-six ans. Quelques jours plus tard, un faire-part apprit à ses amis que les obsèques avaient eu lieu le 4 ; les uns ne l'avaient pas su à temps, les autres n'étaient pas encore rentrés à Paris. La chronique raconte que seules sept personnes accompagnèrent le peintre jusqu'à sa concession provisoire du cimetière de Bagneux : le président de la Société des indépendants Paul Signac, les Delaunay, le sculpteur roumain Constantin Brancusi, le peintre chilien Manuel Ortiz de Zarate, le mouleur-statuaire Armand Queval, bailleur de l'atelier de la rue Perrel, et Guillaume Apollinaire. Léonie, la veuve dont Rousseau s'était violemment épris l'année précédente, n'avait pas daigné venir ; elle avait refusé de l'épouser malgré la promesse d'une donation à son profit. Alors que Moréas laissait vacante la place de premier poète français, le Douanier Rousseau, suspendu entre ciel et terre comme ses oiseaux de paradis, occupait pour l'éternité son propre territoire. « C'est ce qui caractérise la peinture populaire, dira plus tard Kahnweiler non sans condescendance : elle n'est pas fixée dans le temps. Les tableaux de Rousseau auraient aussi bien pu être peints cinquante ans plus tôt ou pourraient être peints maintenant, à quelques costumes près³. » Sauf que le vieil ange n'était pas un phénomène anachronique ; grâce à son instinct, il avait rencontré son époque. Ses admirateurs forcèrent la peinture à tenir compte de lui, et d'eux avec lui.

Le 1^{er} octobre 1910, Apollinaire s'installa au 37, rue Gros, à deux pas de la rue La Fontaine et de Marie. Leur amour était alors pur de remue-ménage et de jalouse. Elle aimait son esprit hors du commun et son cœur à la russe qui n'admettait pas la demi-mesure ; il admirait son charme et sa force, « tendre et avisée⁴ » :

1. Apollinaire à Marie Laurencin, 2 septembre 1910 (CA, p. 186).

2. Reproduit dans P. Read, *Picasso & Apollinaire*, op. cit., p. 37. Cliché contemporain de celui qui figure en couverture du présent livre et dont il est question *infra*, p. 327 et sa note 3.

3. *Mes galeries et mes peintres*, op. cit., p. 90.

4. Apollinaire à Marie, 2 septembre 1910 (CA, p. 186).

Colombe, l'amour et l'esprit
 Qui engendrâtes Jésus-Christ,
 Comme vous j'aime une Marie.
 Ou'avec elle je me marie¹.

« *Un uomo in una donna, anzi uno dio* », disait Michel-Ange de la divine poëtesse Vittoria Colonna... On venait d'inaugurer le Salon d'automne, où Marie n'exposait pas². Braque et Picasso y faisaient des émules : « le geai paré des plumes du paon », siffla Apollinaire dans son compte rendu de la revue *Poésie*³ ; ainsi pratiqué, le cubisme devenait une formule opportuniste, bonne à provoquer bourgeois et critiques. Metzinger lui-même « gaspillait » son temps dans ces « efforts stériles » ; que ne suivait-il sa voie au lieu « d'expérimenter tous les procédés de la peinture contemporaine»⁴ ? Les suiveurs ne pouvaient se targuer d'obtenir l'effet dévastateur provoqué par *La Danse II* et *La Musique*, commandés à Matisse en mars 1909 par le collectionneur Chtchoukine pour l'escalier de sa demeure moscovite : lumière crue, couleurs brutales, figures sans modelé d'un rouge mat, sol uniformément vert et sans profondeur, ciel dur, opaque et sans nuance. « Point d'expression, point de regards, point de vie ! » regrettait André Fontainas dans *L'Art moderne*. « Ce pauvre M. Henri Matisse [...] ne peut avoir raisonnablement d'influence que sur des Finlandaises hystériques ou des Norvégiens dont le timbre est très fêlé », déplora Léopold Rude dans *Gil Blas* ; en somme, toute la salle I était digne des « maisons d'aliénés ». « Ce n'est même pas fou, répliqua Charles Morice, dans le *Mercure*. Ce n'est vraiment plus rien d'appréciable, plus rien à propos de quoi on puisse parler ni de la Peinture, ni de la Musique non plus, ni de la Danse. » Mais dans *The Nation*, Roger Fry concédait à Matisse la « maîtrise d'un rythme linéaire tout à fait original qui ressort[ait] admirablement»⁵ , et Apollinaire saluait la « richesse de la couleur », « la sobre perfection du dessin », le « puissant effet » de ces panneaux décoratifs qui déconcertaient les gens de « mauvaise foi » et les « regards mal éduqués»⁶ . Il avait le fier courage de défendre fidèlement le peintre, et le plaisir ambigu de brandir son jugement à la face des détracteurs ;

1. « La Colombe », *Le Bestiaire* p. 28 (*Po*).

2. Le 8^e Salon d'automne consacre une rétrospective à Edmond Lempereur, l'ancien condisciple monégasque d'Apollinaire, décédé en 1910. Le critique l'évoque avec émotion à propos de la rétrospective que lui consacra aussi le Salon des indépendants (*L'Intransigeant*, 1^{er} octobre 1910 ; *Pr* 2, p. 227), et s'attardera plus longuement sur le peintre en évoquant la figure de René Dalize le 1^{er} septembre 1917 dans le *Mercure de France* (*Pr* 3, p. 257).

3. Revue toulousaine dirigée par le poète Touny-Lérys ; voir *Pr* 2, p. 229 et p. 1564.

4. Apollinaire, « Vernissage d'automne », *L'Intransigeant*, 1^{er} octobre 1910 (*Pr* 2, p. 226).

5. Ces divers comptes rendus sont cités dans *Henri Matisse 1904-1917*, sous la direction de D. Fourcade, I. Monod-Fontaine *et al.*, Centre Georges-Pompidou, 1993, p. 463 sq.

6. Dans « Le Salon d'automne », *L'Intransigeant*, 1^{er} octobre 1910 (*Pr* 2, p. 224), et « Le Salon d'automne », *Poésie*, automne 1910 (p. 228-229).

à l'en croire, les deux œuvres étaient ce qu'il préférait chez Matisse. Sa provocation n'était qu'une sincérité outrée : le rythme dionysiaque de *La Danse*, son climat tellurique, la pure sérénité de *La Musique*, la hardiesse primitive des formes, chaque élément rappelait en quelque manière le dessein matriciel de *L'Enchanteur pourrissant*, signalait la pureté plastique du peintre et témoignait de cette double déformation « objective et subjective », sensible dans le réalisme lyrique d'Odilon Redon et devenue « la règle même de l'art moderne¹ ». Quant à Matisse, satisfait de son travail et passablement indifférent aux réactions hostiles, il avait un seul regret : « Je n'ai eu qu'un défenseur, mais comme il m'inspire du dégoût, j'aurais mieux aimé un ennemi. C'est Apollinaire », soupira-t-il auprès de son ami Jean Biette². Sans doute craignait-il que le porte-voix des cubistes ne lui fit tort en épousant sa cause, peut-être tenait-il le critique d'art en piètre estime et qui sait si la personnalité de poète ne l'insupportait pas... Devant l'objectif de Picasso, le poète, confortablement calé dans un fauteuil tapissé, se présente à son avantage, de trois quarts ; son œil est sûr et serein, son visage tourné vers la statue Tiki accroupie à sa droite, totem ténébreux que pointe sa pipe au long tuyau — il a commencé à collectionner l'« art nègre » cette année. La poitrine ornée d'une double chaîne de montre, les pieds chaussés de godillots, un dessin cubiste derrière lui, un livre ouvert sur ses jambes croisées, il unit les temps immémoriaux à la peinture de l'avenir, le rythme de la marche à la ronde des heures, l'univers plastique à la vie des livres³.

L'Hérésiarque et Cie parut le 26 octobre⁴. Aux vingt contes publiés entre 1902 et 1910, Apollinaire avait ajouté trois inédits, « Simon mage », angéologie du temps de Néron, et deux nouvelles aventures du baron d'Ormesan, « Le Cigare romanesque » et « Le Toucher à distance », où le héros, doué d'ubiquité grâce à un appareil de son invention, se donne pour le Messie des juifs ; mais ce dernier conte, placé en réponse à l'ouverture du « Passant de Prague », suscita moins d'intérêt que les récits d'inspiration livresque. Le 30 octobre, veille de l'anniversaire de Marie, le poète offrit à son amante un exemplaire de son livre où était inscrit : « À Marie Laurencin / De tout mon cœur et de toute mon âme. » Il avait dédié son œuvre à Thadée Natanson, qui avait naguère publié ses premiers contes, et la lui apporta le 31 octobre, espérant un compte rendu favorable⁵.

1. Apollinaire, « Odilon Redon », manuscrit, vers 1910 (*Pr 2*, p. 249).

2. Lettre de Matisse à Biette, 26 octobre 1910, citée dans *Henri Matisse 1904-1917*, op. cit., p. 465.

3. Cliché pris par Picasso à l'automne 1910, en couverture du présent livre. Se fondant sur une allusion de la lettre de Picasso à Apollinaire du 17 septembre 1910, les éditeurs de PA se demandent s'il ne fut pas pris à la mi-septembre (*PA*, p. 49).

4. Dans une lettre non datée, Apollinaire demanda à Fleuret de rédiger la bande et la prière d'insérer du livre (*EC IV*, p. 741) ; mais le brouillon reproduit en fac-similé par Pascal Pia est de la main d'Apollinaire (*Apollinaire*, Éd. du Seuil, « Écrivains de toujours », 1954, p. 35). Dans ses souvenirs, Fleuret affirme également avoir corrigé les épreuves du livre.

5. Apollinaire à Thadée Natanson, 30 octobre 1910 (*EC IV*, p. 721).

Natanson promit et demanda des informations biobibliographiques : « Je n'ai pas d'histoire », lui répondit Apollinaire en se dissimulant sous une modestie embarrassée. « Des voyages en Europe, *La Revue blanche*, *Le Festin d'Ésope*, la défense des peintres que j'aime, les lettres et la poésie, je n'ai rien d'autre à mon actif. [...] Mon actif se compose d'un manque absolu d'argent, de connaissances littéraires que j'estime étendues, de quelques langues mortes ou vivantes et d'une expérience de la vie pleine de variété¹. » En homme habile, Natanson s'arrangea :

Son visage est plein, mais oblong, ses yeux ont de la douceur, mais ils brillent étrangement ; la bouche paraît trop menue pour rire, mais rit tant qu'elle peut et se repince : les lèvres sont si rouges qu'elles imposent l'idée du sang parmi ces traits tranquilles, du sang vivace des voluptueux, mais du sang aussi de la cruauté. Et, comme il a infiniment d'ironie dans son irréprochable politesse, tous les gestes de cet homme replet se contournent souplement, et son masque glabre demeurerait ecclésiastique s'il n'avait l'extrême mobilité de celui des mimes².

Le personnage silencieux du mime suggérait un soupçon d'histrionisme, beaucoup de mystère, et ce charme indéfinissable que surent saisir les artistes de son temps. « Vous avez dit sur moi les choses les plus fines que je sache », remercia l'intéressé le lendemain. « Et jusqu'à cette mobilité qui modifie continuellement ma figure, vous avez tout vu et tout dit en quelques lignes parfaites³. »

« Le livre de Guillaume Apollinaire [...] lui ressemble comme un fils », avait ajouté Natanson. Comme lui, la majorité des critiques ne pouvaient s'empêcher d'identifier l'auteur à ce livre dont l'imagination puissante, le climat singulier et l'érudition composite provoquaient l'intérêt, la curiosité et l'étonnement. Prague, Rome, la Bosnie, l'Allemagne et les Ardennes, la Côte d'Azur et le Nouveau Monde, le conteur passait d'une contrée à l'autre sans qu'on sût ce qu'il connaissait et ce qu'il devait aux livres ; son alacrité rabelaisienne se mêlait de hardiesse païenne, ses questions casuistiques d'événements surnaturels, ses histoires d'amour se teintaient de sang et de vengeance. C'était une étrange compagnie de prêtres, gitons, juifs et courtisanes, une curieuse procession de bohémiens, matelots, aventuriers, un monde fantastique et bigarré, tourmenteur, facétieux, qui dispensait le rire et l'inquiétude. On songeait tour à tour à Poe, Wells et Villiers de l'Isle-Adam, Callot, Cazotte, Hoffmann, Heine, Huysmans, Barbey d'Aurevilly, *Faust et Gaspard de la Nuit*.

1. Thadée Natanson à Apollinaire, 9 novembre 1910 (BnF département des Manuscrits) et réponse d'Apollinaire, 9 novembre 1910 (*ŒC IV*, p. 721).

2. *Le Figaro*, 5 décembre 1910, retranscrit dans *Que vlo-ve ?*, n° 8, avril 1976, p. 12. Pour le dossier de presse de *L'Hérésiarche et Cie*, voir ce numéro ainsi que le n° 9, juillet 1976, le n° 10, octobre 1976 et le n° 1 de la 2^e série, janvier-mars 1982.

3. Apollinaire à Thadée Natanson, 6 décembre 1910 (*ŒC IV*, p. 722).

Mais on devait convenir que, paillard ou mystagogue, Apollinaire ressemblait avant tout à lui-même. Ses « philtres de Phantase » étaient des poisons capiteux, des sucs pythiques, des opiums odorant l'encens et le bûcher. Illusions véritables, fausses réalités, on en perdait son sens et son latin.

Alerté par le titre de l'ouvrage, l'abbé Sarton, vicaire général honoraire du patriarcat d'Antioche, s'adressa au conteur en le priant de lui envoyer *L'Hérésiarque* : « En retour je vous enverrai les opuscules mentionnés dans l'entrefilet ci-joint ; vous les lirez peut-être avec quelque intérêt. » Il s'agissait du *Journal d'un pèlerin* et d'une *Introduction aux Quatre Évangiles et aux Actes des Apôtres*, disponibles chez l'auteur, à Châteauroux dans l'Indre¹... Des esprits forts, rétifs aux mirages, ne manquèrent pas d'épingler les faiblesses et les incorrections du recueil : « [I]l ne trouve pas toujours un prétexte suffisant pour faire un conte », reprocha Octave Béliard dans *Les Hommes du jour*. « Il crée une atmosphère et n'y fait quelquefois rien vivre » ; surtout, « il a des néologismes qui font horreur, des patois incompréhensibles, et écrit *revétissait* pour *revêtait*. Tel qui pardonne un solécisme à Lamartine ne le pardonnera pas à M. Guillaume Apollinaire. Dans le genre fantastique, on peut tout se permettre, sauf d'écarter le français ». Le conteur lui répondit posément : « [J]e n'ai pas encore retrouvé le *revétissait* qui vous a indigné. Pour les néologismes, je ne m'en suis pas permis, mais il y a des archaïsmes qui m'ont paru tout rajeunis par leur long sommeil et quelques façons de parler actuelles dont il faudra bien que l'on [se] serve [...]. Toutefois *L'Hérésiarque* est en quelque sorte mon premier livre [...]. Tout cela est plein de défauts, je ne le sais que trop maintenant en voyant l'ensemble [...] mes nouvelles me semblaient meilleures quand elles étaient séparées. Je m'efforcerai de faire mieux². » Mais la plupart des commentateurs n'étaient pas choqués. Le *Gil Blas* loua son « style merveilleusement sobre, nerveux et classique » ; les *Nouvelles de la République des lettres* enchérirent : « Européen, [Apollinaire] pense en homme du Sud qui a contracté des habitudes d'Europe centrale, mais la perfection du style suffit à faire de lui un écrivain bien français³. » Dans *La Revue*, Jules Bertaut admira ces « récits d'une belle lignée française, un de ces livres comme on aimeraient en voir couronnés par une Académie d'à-côté, soucieuse d'une belle langue et d'une grande originalité ».

L'Hérésiarque et Cie pouvait prétendre au Goncourt. Les Dix avaient d'abord pressenti *Marie-Claire* de Marguerite Audoux, modeste couturière sans vocation littéraire mais douée d'un réel talent, encouragée par Michel Yell et Charles-Louis Philippe qui l'avaient rencontrée par hasard et recommandée à Mirbeau ; mais le roman venait de

1. L'abbé Sarton à Apollinaire, s. d. (BnF, département des Manuscrits).

2. Apollinaire à Béliard, 28 novembre 1910 (« Index — 5 », GA 13, p. 161).

3. Ce compte rendu des *Nouvelles de la République des lettres* est peut-être dû à Salmon.

recevoir le Femina le 3 décembre. Il fallut élargir le choix : *Nono* de Gaston Roupnel, *De Goupil à Margot* de Louis Pergaud, *La Joie dans les yeux* de Poinsot, *La Vagabonde* de Colette ou *L'Hérésiarque* d'Apollinaire ? La presse avançait aussi *La Barque annamite* de Nolly, *L'École des indifférents* de Giraudoux, et de Raymond Schwab *Regarde de tous tes yeux*. Le jury vota le 8 décembre au café de Paris. Au premier tour, Apollinaire obtint trois voix (Elémir Bourges, Léon Daudet et Judith Gautier), Marguerite Audoux deux, de même que Poinsot, Colette et Pergaud. Au tour suivant, seuls restèrent en lice Pergaud et Roupnel, qui récoltèrent cinq voix chacun. Au troisième tour enfin, *De Goupil à Margot* l'emporta sur *Nono* de deux voix.

Apollinaire était déçu. Il avait sollicité de nombreux confrères, bénéficié d'une presse importante et de la publicité faite autour du prix, mais il avait échoué. *L'Hérésiarque* n'atteindrait ni les 75 000 exemplaires de *Marie-Claire* ni le succès de Pergaud. S'il n'avait pas à craindre la condamnation du pape Pie X, le conteur ne devait pas s'étonner que ses hérésies dussent demeurer en marge des consécérations officielles. À *La Nouvelle Revue française*, Henri Ghéon blâmait le jury : « [I]l fallait couronner les *Philtres de Phantase*, si amusants, si réussis, de M. Apollinaire », où « la littérature pure, dégagée de l'observation du monde et des êtres », manifestait « un regain bien inattendu de jeunesse ». Même la saveur rustique de Roupnel, louablement pittoresque malgré sa pesanteur, valait mieux que les *Histoires de bêtes* de Pergaud, qui avait le sens sylvestre mais trop peu d'imagination et faisait « le Kipling dans les bois d'André Theuriet¹ ». Malheureusement, l'académie Goncourt préférait les intrigues à l'invention littéraire². Qu'avait-il manqué ? s'interrogea Lucien Maury dans la *Revue bleue* : « un souci plus constant de l'exactitude et de l'élégance — les négligences sont d'autant plus intolérables qu'elles éclatent parmi les pages attentivement écrites — et aussi je ne sais quelle chaleur [...] quel rayonnement qui est comme l'âme d'un style » ; trop de vocables visant l'éclat demeuraient ternes ou mats, et les fantasmagories, artificielles et laborieuses, cherchaient l'effet au détriment de la profondeur ; bref, un livre plein de promesses mais encore incertain. Dans *L'Echo littéraire du Boulevard*, l'élogieuse recension d'André Billy émettait des réserves voisines : l'auteur, qui connaissait « le provençal, l'italien, le wallon, l'allemand et tous les dialectes d'Europe centrale », malmenait « non pas la grammaire ni la syntaxe, mais la mesure française » ; il fallait surtout regretter « l'excès du funambulesque » : l'érudition et le talent se contrariaient, la phrase manquait de nerf et d'aisance, les personnages étaient insidieusement « guignolesques ». Apollinaire remercia poliment Billy en signalant qu'il ne connaissait « à peu près bien

1. Poète et romancier abondant, Theuriet était le chantre de la vie rustique.

2. Henri Ghéon, sous les initiales H. G., *La NRF*, n° 25, 1^{er} janvier 1911.

que le français¹ » et à Lucien Maury, qui avait pointé toutes les références du recueil, il précisa qu'il n'avait jamais lu un conte d'Hoffmann, ne se souvenait guère de Poe, connaissait Barbey par les extraits du *Memorandum* parus naguère dans *La Renaissance latine* et Nerval par quelques sonnets des *Chimères* ; il était probablement le « seul écrivain actuel à n'avoir jamais lu Baudelaire dans le texte » mais dans des « citations d'anthologies ou de journaux² ». Son ignorance et sa musardise étaient à la vérité moins grandes qu'il ne l'affirmait, mais il cherchait à délester son originalité des influences supposées, à se distinguer de ses confrères nimbés de lectures vénérables et canoniques ; il craignait aussi que son érudition ne vînt nuire à son crédit d'écrivain. Son identité foraine lui conférait une place ambivalente et marginale dans les lettres françaises. Pour s'imposer, il aurait encore à convaincre sans s'aliéner ; Moréas l'Hellène y avait réussi...

Plusieurs critiques attendaient de lui le grand roman qui le conscrerait. Il les fit patienter en adressant aux Treize une courte note, à paraître dans *L'Intransigeant* du 3 janvier 1911 : « Monsieur Anatole France n'est pas seul à s'intéresser aux anges. Dans un roman que j'achève, je m'efforce de les faire vivre tout justement parmi les hommes modernes. Au demeurant, j'ai déjà lu des passages de mon ouvrage à MM. Élémir Bourges et René Dalize, rédacteur en chef au *Soleil*³. » L'avenir l'invitait à tourner la page. Mais d'obscures raisons, rendez-vous manqués, désaccords, difficultés diverses, retardaient toujours l'impression du *Bestiaire*. Dufy, qui avait à nouveau montré ses quatre gravures au Salon d'automne, présenta l'ensemble de ses bois chez Druet après la Noël, tandis que Vollard consacrait une exposition aux premières toiles de Picasso. Dans *L'Intransigeant* du 28 décembre 1910, Apollinaire plaça une note qui annonçait *Le Bestiaire* pour janvier et expliquait les sirènes de l'artiste : la disparition de ces êtres lors du séisme de Messine laissant désormais toute liberté de les représenter, Dufy avait fait la synthèse des visions grecque et latine — oiseaux à visage et poitrine de femmes, monstres charmants se terminant en queue de poisson, *desinit in piscem*⁴...

1. Apollinaire à Billy, s. d. [janvier 1911] (*ŒC IV*, p. 967).

2. Apollinaire à Maury, s. d. [janvier 1911] (L. Maury, « Variétés — Une lettre de Guillaume Apollinaire, *Mercure de France*, 1^{er} juin 1954, p. 364-365).

3. Apollinaire aux Treize, s. d. [fin décembre 1910-début janvier 1911] (« Index — 4 », *GA* 12, p. 182-183). Un roman d'Anatole France, intitulé *La Révolte des anges*, paraîtra en 1914.

4. *Pr 2*, p. 247. La citation provient des *Métamorphoses* d'Ovide, et concerne non pas les sirènes, toujours présentées comme des femmes-oiseaux, mais le monstre marin dont Persée sauve Andromaque ; la fusion oiseau / poisson trouve probablement son origine dans les représentations étrusques de Scylla tandis que les premières sirènes aquatiques remontent au VII^e siècle apr. J.-C. (selon Philipp Rehage, « *Desinit in piscem*. À propos d'un texte d'Apollinaire sur les sirènes », *Que vlo-ve ?*, 4^e série, n° 6, avril-juin 1999). L'exposition Picasso chez Vollard est annoncée dans *L'Intransigeant* des 21 et 23 décembre 1910 (*Pr 2*, p. 244-245).

Les vicissitudes d'Orphée

Le poète caressait le dessein de fonder un journal intitulé *Le Prince* et s'en était ouvert à Séché, qui en avait parlé à Bertaut, lequel se proposait de lui donner un article sur les écrivains passés par La Panne¹. Il projetait aussi une *Défense et illustration de la typographie française*, en collaboration avec le jeune éditeur François Bernouard². Très blond, « frivole à souhait », l'« architypographe des Muses³ » était poète, homme de goût et bon camarade. Installée dans la cour du 71, rue des Saints-Pères, à la même adresse que Gourmont, la presse à bras de La Belle Édition imprimait des volumes délicats, ornés d'une gracieuse rose dessinée par Paul Iribe, dont deux revues, *La Vogue française*, encyclopédie bimensuelle des lettres et des arts née en juillet 1910, et *Schéhérazade*, élégant album mensuel d'art et de littérature au format paysage, fondé en novembre 1909 par deux jeunes amis poètes, de dix-huit et vingt ans, Maurice Rostand et Jean Cocteau⁴.

Si *Le Prince* et la *Défense* firent long feu, l'édition du catalogue de l'Enfer de la Bibliothèque nationale, entreprise avec Fleuret et Perceau, donnait des espérances ; c'était une aventure sans exemple qu'il convenait de réaliser promptement car Van Bever, secondé d'un chartiste, prévoyait un projet concurrent au *Mercure*⁵. Apollinaire et Fleuret s'étaient rencontrés en 1909 à la Nationale, à la table de la Réserve. Le premier portait « un gilet gris-bleu à boutons de métal », acheté à Amsterdam, « où étaient figurées des galères, et qui provenait d'un ancien uniforme de la hanse hollandaise⁶ » ; le second, de trois ans son cadet, canne et chic anglais, compulsait les livres rares avec une gourmandise insatiable. Les deux curieux s'étaient vite compris : Colonna, Restif, Vigenère, Tabourot des Accords et chansons farcies les rapprochaient aussi sûrement que la vue d'un chignon et le goût de la marche. Ils se lièrent bientôt à un autre lecteur, qui prisait les poètes satiriques, un homme frêle dont la mise soignée et

1. Bertaut à Apollinaire, 29 octobre et 15 décembre 1910 (BnF, département des Manuscrits).

2. Annoncé par Alain-Fournier dans *Paris-Journal*, le 7 janvier 1911 (*Chroniques et critiques*, op. cit., p. 45).

3. Silhouette de Bernouard par Apollinaire dans *L'Intransigeant* du 6 avril 1911 (Pr 2, p. 1027).

4. Sur *La Vogue française*, voir P. Caizergues, « Apollinaire et *La Vogue française* », *Quel vlo-ve ?*, 2^e série, n° 2, avril-juin 1982. Salmon publia plusieurs poèmes dans *Schéhérazade* et Apollinaire, dans la dernière livraison de mars 1911, les deux premières strophes d'un ancien poème, « L'Automne et l'écho », auxquelles il donna un double titre, « Signe de l'automne » et « Stances », et qu'il intitula « Signe » dans *Alcools*. Ces vers remonteriaient à 1904 (M. Décaudin, *Dossier d'*Alcools**, op. cit., p. 196).

5. Première mention connue du projet dans une carte postale de Fleuret à Apollinaire du 5 octobre 1910 ; Fleuret avise Apollinaire du projet concurrent dans sa lettre du 22 octobre 1910 (BnF, département des Manuscrits).

6. F. Fleuret, *De Gilles de Rais à Guillaume Apollinaire*, op. cit., p. 285.

l'application d'autodidacte couvaient le feu et la révolte. Ancien garçon tailleur et militant blanquiste, Louis Perceau¹ était la cheville ouvrière du journal anarcho-révolutionnaire *La Guerre sociale*, fondé en décembre 1906 par Gustave Hervé, la mauvaise conscience de Jaurès, l'adversaire de Péguy, l'ennemi juré de Clemenceau. En octobre 1905, l'affaire de l'Affiche rouge placardée par l'Association internationale antimilitariste des travailleurs avait jeté Perceau, Almerryda, Merle et Hervé en prison : appel à la désobéissance des conscrits embrigadés « dans le troupeau de brutes auquel on enseigne l'art de tuer » ; grève et insurrection immédiates en cas de mobilisation : « Toute guerre est criminelle. » Au même moment, Péguy publiait *Notre Patrie*, persuadé que le coup d'éclat du Kaiser à Tanger en mars 1905 était plus qu'une simple manœuvre destinée à soutenir l'indépendance du Maroc contre les intérêts français : une véritable tentative pour ruiner l'Entente cordiale de 1904 et les équilibres coloniaux dont devait traiter la conférence d'Algérias de 1906. La crise avait fait sentir à Péguy l'imminence du danger allemand mais n'avait pas ébranlé outre mesure la majorité de l'opinion française².

Le séjour à la Santé changea la vie du jeune Perceau, qui découvrit Sigogne, Verville, Le Petit et Régnier grâce à l'anthologie de Van Bever prêtée par un codétenu. En mai 1909, alors qu'Hervé, Méric et Almerryda purgeaient de nouvelles peines, Perceau tenait les rennes de *La Guerre sociale* et lançait, à l'initiative de Méric, un grand concours sur le thème : « Doit-on le tuer ? » Contrairement à la majorité des lecteurs du journal, Apollinaire ne désirait pas assassiner Clemenceau, mais l'anarchisme de sa jeunesse ne l'avait pas entièrement quitté et la personnalité de Perceau l'intéressait. Un jour de 1910, place du Théâtre-Français, une fille adressa la parole à Perceau tandis qu'Apollinaire se souvenait l'avoir rencontrée quelque temps auparavant rue de Rivoli ; elle lui avait donné rendez-vous, « sucé la queue dans un cul de sac [...] à côté de la Monnaie » et raconté qu'elle travaillait chez une modiste rue des Saints-Pères ; il comprit plus tard que sa patronne était la maîtresse de Perceau³.

Tels Orphée, le Christ et Dante, Apollinaire, Fleuret et Perceau descendirent aux Enfers par fiches interposées et, les livres licencieux n'ayant pas de catalogue propre⁴, parcoururent des milliers de cotes enjôleuses et réjouissantes... *Le Décaméron*, Londres, 1757, 5

1. Les informations concernant Perceau proviennent de la monographie très complète et très enlevée de Vincent Labaume, *Louis Perceau. Le Polygraphe 1883-1942*, Jean-Pierre Faur éditeur, 2005.

2. Selon Jean-Jacques Becker, « 1905. Un tournant ? », *Encyclopédie de la Grande Guerre*, sous la dir. de S. Audouin-Rouzeau et J.-J. Becker, Bayard, 2004, p. 151 sq. Hervé défendra l'Union sacrée dès 1914 ; en janvier 1916, *La Guerre sociale* prendra pour titre *La Victoire*.

3. Note du 20 février 1911, *JL*, p. 150. Apollinaire et Perceau raboutaient aussi un réseau de relations communes : le contestataire connaissait le pamphlétaire Zo d'Axa, qui avait fondé le brûlot *L'Endehors* en 1891 avec Paul-Napoléon Roinard.

4. Raymond-José Seckel, « L'Enfer, d'Apollinaire à Apollinaire », *L'Enfer de la Bibliothèque. Éros au secret* (cat. exp. sous la dir. de M.-F. Quignard et R.-J. Seckel, BnF, 2007, p. 326).

vol. in-12, Enfer 247-251... *L'Anti-Justine ou les Délices de l'Amour*, par M. Linguet [Restif de la Bretonne], Av. au et en Parlem., Au Palais roial, chez feue la veuve Girouard, très connue, 1798, in-18, Enfer 492... *Les Fouteries chantantes ou les Récréations priapiques des aristocrates en vie*, par la muse libertine, À Couillardinos, de l'imprimerie Vit-en-l'air, et se distribue chez le Sieur Flavigny, Chanteur de Godet, et Marchand de Musique, quai des Morfondus, au Vit couronné, 1791, in-12, Enfer 648... Les ouvrages que la vénérable Bibliothèque cotaient « Enfer » se trouvaient dans des armoires scellées, gardées par des cerbères qu'Apollinaire n'eut jamais le privilège d'amadouer. Mais il obtint la communication exceptionnelle de certains volumes grâce à la complaisance discrète des bibliothécaires Eugène Morel et Félix Cadet de Grassicourt¹, et compléta ses recherches à la Mazarine, chez les collectionneurs, les libraires et les imprimeurs spécialisés. Dans sa librairie de la rue Saint-André-des-Arts, M. Lehec lui dispensait toutes sortes d'anecdotes et de renseignements sur les éditions rares, et ils causaient des deux plus illustres éditeurs de *curiosa*, Alcide Bonneau et Isidore Liseux². Les trois éditeurs de *L'Enfer* travaillaient à l'insu d'une administration tatillonne à laquelle Apollinaire reprochait d'indexer, pêle-mêle et pour l'éternité, le frivole et l'obscène, le paillard et l'athée, Mirabeau, le Baffo, Sade et Baudelaire, lequel mit « l'art, l'orgueil et la volupté au-dessus des bêtises sociales et de la niaiserie morale³ » : condamnés par des principes désormais dépassés, les livres interdits languissaient sans espoir de salut. Pourquoi les choses de l'amour inspiraient-elles toujours ce respect paradoxal, hypocrite, mêlé de crainte et de réprobation ? Pourquoi les savants officiels s'interdisaient-ils une catabase propice à régénérer leurs savoirs ? S'ils osaient remuer les tréfonds, « semblables au devin antique lisant dans le ventre ouvert du taureau de l'hécatombe », ils apercevraient « la source même » de la littérature universelle. Il revenait à une poignée d'esprits libres d'accomplir cette haute mission et d'en publier les résultats.

Apollinaire osa présenter les siens à l'Université nouvelle de Bruxelles, le 13 janvier 1911, dans sa conférence *L'Arétin et son temps* ; fondée en 1894 par des professeurs désireux de rénover un enseignement rétrograde, cette université proposait un cadre favorable à l'audace. Il intervenait dans le cadre du Cours de littérature médi-

1. Le nom du premier est cité dans *l'Essai sur la littérature sotadique au XIX^e siècle*, projet de conférence écrit dans le courant de 1909, au moment où le poète préparait Nerciat pour « Les Maîtres de l'Amour » ; la conférence n'eut pas lieu (*Pr* 3, p. 857). Le nom du second est mentionné par R.-J. Seckel, qui avance également celui de l'aide-bibliothécaire Georges Mignot (« L'Enfer, d'Apollinaire à Apollinaire », art. cité, p. 332-334).

2. Au début de juillet, M. Lehec annonça son intention de passer la main. Apollinaire parla longuement de lui dans son journal le 6 juillet 1911 (*Jl*, p. 151) et lui consacra un chapitre du *Flâneur des deux rives*, composé de diverses « Anecdotiques » de 1911 et 1912 (*Pr* 3, p. 10 sq. et 1145 sq.).

3. « Faguet contre Baudelaire », *Mercure de France*, 1^{er} février 1911 (*Pr* 3, p. 460).

terranéenne créé par Canudo¹ et inauguré en octobre 1910². Grippé, secondé par un comédien chargé de lire les morceaux choisis, il commença par un éloge des lettres italiennes, « avec les lettres antiques la source véritable et admirable de la plus belle des littératures modernes [...] la littérature française, ensemble harmonieux duquel font partie les lettres florissantes de la Belgique ». Puis il prit la défense de l'Arétin qui devait, selon lui, au vicaire espagnol Francisco Delicado, l'auteur de la *Lozana Andaluza*, et avait probablement inspiré Rabelais, Molière et même Corneille. Il importait de réhabiliter ce demi-dieu allègre et vaillant, dont l'impudente pleine d'honnêteté, significative d'une époque exubérante parée « des dépouilles somptueuses du paganisme impérial », ignorait l'idée du vice et du crime littéraire imposée par le XIX^e siècle finissant³. Apollinaire conférait ainsi à son propre travail des ambitions savantes et aux livres licencieux une authentique valeur littéraire qui l'avait conduit, en 1909, à préférer à tout autre vocable moralisateur ou juridique le terme du latiniste Chorier « littérature sotadique », du nom du poète grec Sotades. Peut-être savait-il déjà que ses *Onze Mille Verges* seraient rééditées dans l'année et que paraîtrait son nouvel ouvrage signé G. A., *Les Exploits d'un jeune don juan*, dont la piètre qualité laissa longtemps perplexe. À juste titre, puisqu'on a récemment découvert que le pornographe s'était fait plagitaire en déguisant une traduction de *Kinder-Gelheit oder Geständnisse eines Knaben (Lascivité juvénile ou Confessions d'un garçon)*⁴. La clandestinité autorise bien des licences.

À son retour de Bruxelles, le 17 ou le 18 janvier 1911, Apollinaire apprit par Dufy qu'on imprimerait la première feuille du *Bestiaire* dans la prestigieuse maison Gauthier-Villars le lundi 23, travail minutieux qui prendrait une partie de la journée⁵, l'impression sur presses à bras étant la plus lente mais la plus parfaite. Dans les semaines suivantes, il se partagea tant bien que mal entre la fabrication de son livre, les contraintes du journalisme et de nouvelles occupations. Les milieux littéraires aimaient les comités. Le 24 mars 1910, il avait participé au lancement du projet de monument à Nerval, conduit par Strentz et Roinard, au *Café de l'Univers*, place du Théâtre-Français, et, le 5 novembre, assisté avec Marie à la présentation de la maquette

1. Sur les rapports entre littératures italienne et française à travers les siècles.

2. Canudo à Apollinaire, 25 octobre 1910. En octobre 1910, Canudo présenta deux exposés, *L'Architecture esthétique et morale de la « Divine Comédie » et Esthétique et morale des passions et des châtiments dans l'Enfer dantesque* ; Valentine de Saint-Point traita de *La Femme dans la littérature italienne* le 5 décembre et Paul Vulliaud de *L'Humanisme au XV^e siècle* le 9 janvier ; le programme prévoyait une présentation par Van Bever des conteurs italiens ainsi qu'un *Léonard et le pessimisme* de Mercereau. Figuière accepta de publier les conférences à compte d'auteur mais seules parurent celles de Saint-Point et de Vulliaud (Canudo, *Lettres à Guillaume Apollinaire, op. cit.*, n. 2, p. 99).

3. « L'Arétin et son temps », (*Pr* 3, p. 864-872).

4. Berlin, 1891 et Vienne 1892. On doit cette découverte à Helmut Werner, « *Les Exploits d'un jeune don juan*, un vieux problème résolu », *Que vlo-ve ?*, 4^e série, n° 12, octobre-décembre 2000, p. 110 sq.

5. Dufy à Apollinaire, 19 janvier 1911 (CA, p. 336).

par le sculpteur Jules Desbois ; on espérait réunir les subsides d'ici l'inauguration, prévue le 22 mai 1912 dans le square Saint-Pierre de Montmartre, sur cette butte dont Nerval avait célébré les horizons et les perspectives. En janvier et février 1911, Henri Dagan, vieille connaissance du temps de *L'Européen*, informa Apollinaire qu'il était pressenti pour le comité Moréas, présidé par Anatole France, et qu'une première réunion était prévue chez France, villa Saïd, le 27 février¹. La Comédie-Française avait abandonné *Iphigénie* alors qu'on s'apprétrait à célébrer le premier anniversaire de la mort du poète : une grande réunion était prévue au Père-Lachaise, le 31 mars, à 2 heures et demie, et *Les Marges* s'apprétaient à publier un beau portrait signé d'Apollinaire dans la livraison de mars². Le Comité d'initiative théâtrale prit forme dans les premiers jours de février 1911, au théâtre de l'Odéon, qu'André Antoine mettait obligamment à disposition. C'est sans doute ce projet qu'Apollinaire, l'éditeur Figuière, Paul Fort et Mercereau étaient allés présenter au ministre Jules Claretie le 16 décembre 1910 car il s'agissait d'organiser des lectures publiques gratuites. À la fin de février, le comité comptait dix-huit membres, dont Bouhélier, Canudo, Pierre Quillard, Henri de Régnier, Verhaeren et Ghéon. Prêt à démissionner à l'automne précédent pendant les préparatifs, Gide s'était finalement ravisé³. Le cycle de lectures fut inauguré le lundi 6 mars à 3 heures précises avec l'« hypothèse » en trois actes d'Han Ryner *Vive le roi*⁴.

À la Nationale, Fleuret était absorbé par son édition des *Satyres* de Sigogne à paraître chez Sansot ; le reste du temps, il rêvait robes à basques, empois de collettes et rumeurs du passé lointain. « Je suis peiné, se plaignit Apollinaire, de vous voir vous enfoncez dans cette érudition, aimable à la vérité, mais où j'ai dû pénétrer par nécessité, mais où je ne voudrais pas que vous vous perdiez. » Le présent, la poésie, la prose ne compptaient-ils pas davantage ? Fleuret avait toutes les qualités pour devenir un homme de lettres accompli ; que n'était-il venu avec lui dîner à Colombes le 26 février chez Féret, qui avait donné une lecture rassérénante de son *Verger des muses*⁵ ?

1. Dagan à Apollinaire, 23 janvier et 23 février 1911 (BnF, département des Manuscrits).

2. « Jean Moréas », *Les Marges*, mars 1911 (*Pr* 2, p. 1049-1056).

3. « J'aurais voulu dire [à Verhaeren] mon intention d'envoyer ma démission au comité d'initiative », avait-il écrit à Ghéon. « Cela ne peut durer ainsi : nous ne pouvons rester complices de cette forcerie de médiocrité. Voyez (toi), Verhaeren et Apollinaire que j'irai pressentir à ce sujet) si vous ne voulez pas joindre votre nom au mien sans esclandre. On écrirait à Figuière. "MM. Verhaeren, Gide, Ghéon, Apollinaire prient M. Figuière d'annoncer à la prochaine réunion d'initiative dramatique [sic], qu'ils se retirent du comité." Suivraient nos quatre signatures et nous abandonnerions à sa malchanceuse dérive le pauvre bac qui fait eau de toute part » (Gide à Ghéon, s. d. [novembre 1909], in H. Ghéon-A. Gide, *Correspondance*, t. II : 1904-1944, *op. cit.*, p. 734).

4. « [...] soyons l'un et l'autre à la Nationale vers 1 heure. Je serai exact et peut-être n'ironnons-nous pas à "l'Hypothèse" », Apollinaire à Fleuret, 6 mars 1910 (*ŒC IV*, p. 742 ; cette édition indique simplement « mars 1910 »).

5. Apollinaire à Fleuret, 3 mars 1910 (*ŒC IV*, p. 742). Dédicataire du recueil *Fripories*, Charles-Théophile Féret avait été le mentor de Fleuret en Normandie, où ils s'étaient connus, et à Paris, où il avait présenté à son cadet deux peintres normands, Friesz en 1905 et Duffy en 1907 (J. de Saint-Jorre, *op. cit.*, p. 56-57).

« C'est par nécessité, moi aussi, que je m'enfonce, comme vous le dites dans l'érudition : je voudrais être libre, et imposer à mes amies des chapeaux de mon goût¹ », lui répondit Fleuret en l'assurant de sa fidélité. Tandis que Perceau suait « comme un paysan du Poitou », il effectuait le relevé des condamnations et se préparait à rédiger ses fiches.

Apollinaire était plus tourmenté que Fleuret. Un « douloureux secret », avait-il confié à Féret, le mettait « au désespoir² » : réalisant le vœu des poèmes du *Bestiaire* « Le Chat » et « La Colombe », Féret avait en sa maison une épouse qui lui permettait de concilier « La Poésie ardente et la belle Raison ». « La cétoine qui dort dans le cœur de la rose » : telle était la formule poétique de cette paix amoureuse et domestique, dont l'accomplissement manquait toujours à Guillaume, que Marie ne comblait pas. N'était-ce pas lui qui aimait mal ? Son comportement préoccupait Fleuret : « Mon cher ami, vous menez une vie qui vous ravagera le visage avant qu'il soit deux ans. Et quand vous aurez les yeux flétris, vous pourrez dire adieu aux demoiselles. Quand on n'est pas riche, il faut craindre les rides³... » Apollinaire se plaignait des absences de son collaborateur mais se montrait lui-même terriblement négligent ; il passait à la Nationale quand ses priorités lui en laissaient le temps. Incapable de travailler la nuit, il jouissait de la vie parisienne et rentrait fort tard dans son lointain Auteuil, le plus souvent à pied quand il avait manqué le dernier omnibus ou n'avait plus un sou pour payer la course. Il allait à Medrano admirer « la haute école, les chevaux dressés, les animaux savants, les gymnastes allemands, les jongleurs japonais, les funambules, les jeux icariens et les tours vélocipédiques⁴ », et danser aux bals Monico et Tabarin à Montmartre, au Bullier à Montparnasse, sous les faisceaux empanachés de fumées et de serpentins : bourgeois en goguette, noceuses au bras de leur souteneur, danseuses aux dessous chatoyants, ce n'étaient que quadrilles endiablés, charivaris, mas-carades et fêtes à sujet... Les jambes étaient belles, les gorges déployées, et le vertige vous versait son Léthé jusqu'aux premières lueurs du jour.

Dans sa fébrilité, Apollinaire se reprochait mille et une choses qu'il finissait par chasser d'un revers de manche. Fleuret lui en voulait-il d'avoir dû renoncer à son projet de revue *Curiosa* ? « Ni votre amitié ni votre habileté n'en sont responsables », le tranquillisa Fleuret. Lui reprochait-il l'affaire Crépet ? Dans « La Boîte aux lettres » du 26 jan-

1. Fleuret à Apollinaire, s. d. [l'enveloppe portant le cachet postal 9 avril 1912 ne correspond pas à la lettre] (BnF, département des Manuscrits).

2. Féret lui adressa un poème d'hommage, daté du 4 mars 1910, où il reprenait ces mots comme étant d'Apollinaire (BnF, département des Manuscrits). L'explication se trouve dans le poème épistolaire envoyé à Féret après la visite du 26 février 1910 (*Po*, p. 856). Le vers « La cétoine qui dort dans le cœur de la rose » sera repris dans « Zone ».

3. Fleuret à Apollinaire, 22 octobre 1910 (BnF, département des Manuscrits).

4. Réponse à une enquête de *Gil Blas*, 11 juin 1911 (*Pr* 2, p. 1498).

vier, un filet anonyme avait annoncé que les inédits de Baudelaire publiés en fac-similé par Jacques Crépet et Félix Gautier au Mercure de France comportaient « une liste de *vilaines canailles* qui amusa tout le monde ». Le plus drôle était que le nom d'Eugène Crépet, le père de Jacques, l'illustre éditeur et premier biographe de Baudelaire, figurait sur la liste, que Gautier l'avait scrupuleusement fait « sauter » au cliché, mais qu'un libraire allait publier le fac-similé complet. L'écho de *L'Intransigeant* embarrassa Gautier et Fleuret, lequel tenait l'anecdote de Gautier et avait eu la maladresse de l'éventer. Jacques Crépet, le fils d'Eugène, menaçait de « massacrer tout le monde » et d'arracher le nom du coupable au directeur Léon Bailby¹. Apollinaire démasqué, Crépet adressa à *L'Intransigeant* une lettre indignée : par honnêteté philologique, il venait de demander à Gautier de rétablir le nom de son père aux côtés de ceux de Vacquerie, Charles Hugo et Dubos ; son père, parfaitement instruit de la chose, ne s'était pas moins consacré à la gloire de Baudelaire, et lui-même, tout en soupçonnant l'inimitié du grand poète, n'avait pas hésité à poursuivre les travaux de son père. Apollinaire, peu soucieux des efforts de Fleuret pour lui éviter une nouvelle affaire, justifia son bon droit dans une lettre personnelle qui mit Crépet hors de lui : si le fautif avait le courage de venir le trouver chez lui pour reconnaître ses torts, on en resterait là ; sinon, il était prié d'oublier à l'avenir et le père et le fils². Le ton des échanges invite à penser que, contrairement à ce qui se dit par la suite, il ne fut jamais question de duel ; de son propre aveu, Crépet ne se sentait pas l'âme d'un redresseur de torts.

Mieux valait s'occuper de *L'Enfer*. Tandis qu'il remaniait sa conférence inachevée sur *La Littérature sotadique au XIX^e siècle* en vue de s'en servir en introduction, Apollinaire conseillait à Fleuret de compléter les notices sans chercher l'exhaustivité, la nouveauté important davantage. Mais un mois plus tard, lassé, souffreteux, désargenté, le frêle archer des lettres quittait précipitamment Paris pour Monaco³. Apollinaire était peiné : « [V]ous avez été pour moi un ami parfait, lui écrivit-il dans le courant d'avril, un compagnon charmant et délicat, et parfois un collaborateur dont la collaboration m'honorait infinitement. Je m'étais habitué à vous, à votre conversation nourrie, à votre grâce [...]. N'oubliez pas que je suis de ceux qui mettent vos vers au-dessus de la plupart de ceux que l'on compose aujourd'hui et gardez-moi votre amitié. » Perceau étant accaparé par d'autres tâches, il corrigea seul les premières épreuves de *L'Enfer*, une centaine de pages, et ajouta des éléments bibliographiques et des infor-

1. Fleuret à Apollinaire, s. d. [l'enveloppe portant le cachet postal du 3 novembre 1910 ne correspond pas à la lettre] (BnF, département des Manuscrits).

2. Jacques Crépet à Apollinaire, 1^{er} février 1911 (BnF, département des Manuscrits). On déduit la teneur de la lettre d'Apollinaire de la réponse de Crépet.

3. Fleuret à Apollinaire, s. d. (BnF, département des Manuscrits).

mations relatives aux reliures¹, indications précieuses car les plus beaux livres interdits sont enrichis de rare façon, fers obscènes, emboîtages savants, reliure pleine peau humaine... Sur la recommandation de Fleuret, il s'en fut trouver un éditeur de Vincennes spécialisé dans les arts graphiques et décoratifs, qui lui commanda non un roman de chevalerie, comme il en avait d'abord l'intention, mais une histoire de France de François I^{er} à Napoléon le Grand. L'impécuniosité vainquit les scrupules et l'ennui : compilé à la diable à partir de Cellini, Sévigné, Fénelon, Saint-Simon et de divers documents dénichés à la Nationale, *Chroniques des grands siècles de la France* parut en 1912, dans la collection illustrée en couleurs pour la jeunesse « Pages d'histoire ». Trois siècles d'histoire de France en 160 pages et 22 épisodes, dont l'un entièrement consacré à la première ascension aérienne à ballon perdu : le 21 novembre 1782, les hommes s'élevèrent pour la première fois dans les airs, « il semblait voir les dieux de l'antiquité portés sur des nuages. Les fables [s'étaient] réalisées par les prodiges de la physique et l'invention de M. Montgolfier² ».

Apollinaire et Dufy signèrent les achevés d'imprimer du *Bestiaire* chez Gauthier-Villars à 9 heures du matin, le 15 mars 1911³, jour d'ouverture de la souscription :

Les sobres poèmes dont se compose *Le Bestiaire ou Cortège d'Orphée* forment une des œuvres poétiques les plus variées, les plus séduisantes et les plus achevées de la nouvelle génération lyrique. Ce recueil, très moderne par le sentiment, se lie étroitement par l'inspiration aux ouvrages de la plus haute culture humaniste. Le même esprit qui inspira le poète anima l'illustrateur, Raoul Dufy, qui est, comme on sait, un des plus originaux et des plus habiles réformateurs des arts dont s'honore la France actuelle⁴.

Même si Dufy occupait une place marginale dans la révolution cubiste, il fallait souligner sa modernité afin de promouvoir l'œuvre conjointe. Paru un mois après le *Saint Matorel* de Max et Picasso, *Le Bestiaire*, dédié à Élémir Bourges, était un peu plus grand que *L'Enchanteur pourrissant* et se présentait sous la forme d'un grand in-4° de 33 centimètres par 25, avec une couverture muette en parchemin naturel et un tirage de 120 exemplaires, 29 sur japon à 125 francs et 91 sur vélin de Hollande Van Gelder à 100 francs. Tous ses bois, rayés au couteau, étaient visibles chez Deplanche. Comme le service de presse était mince, les recensions furent rares, mais toujours élogieuses quand elles venaient des amis, Billy dans *Paris-Midi*, Warnod dans *Comœdia*, Alain-Fournier dans *Paris-Journal*. Le

1. Apollinaire à Fleuret, avril 1911 (*ŒC IV*, p. 743-744).

2. *Chroniques des grands siècles de la France*, Vincennes, Les Arts graphiques, 1912, p. 124.

3. Dufy à Apollinaire [mars 1911] (*CA*, p. 339).

4. Bulletin de souscription rédigé par Apollinaire (*ŒC IV*, p. 176).

critique attitré de la poésie au *Mercure*, Pierre Quillard, trouva naturel que l'« esprit étrangement subtil et inquiétant » d'Apollinaire « se [fût] égayé à illustrer de courtes sentences » les bois de Dufy¹. Se méprenant sur la genèse du recueil, il songeait à la tradition : au XVI^e siècle, le botaniste allemand Joachim Camerarius avait enrichi d'allégories latines les *Emblèmes* des bêtes multiples et son recueil était devenu un joyau de la bibliophilie. D'autres critiques commirent une méprise similaire ; Apollinaire, qui considérait les gravures du *Bestiaire* comme des « ornements² » à sa poésie, s'en trouva certainement fort contrarié.

Les premiers lecteurs furent tous frappés par l'alliance des deux arts³. Poèmes et gravures puisent, en les rénovant, aux sources des blasons, des enluminures, des mythes, des légendes, des livres d'enfants et de la littérature populaire ; suggestifs et subtils, ils défilent en couple, série, quatuor ou cortège ; moins univoques et plus mobiles que des symboles, plus déroutants que des allégories, ils se répondent par toutes sortes de correspondances visibles ou invisibles, visuelles, sonores, synesthésiques. Les images ne décalquent pas les vers mais leur confèrent une libre dimension plastique, parfois divergente, comme dans « Le Lion ». Au lieu de reproduire la claire sobriété des poèmes, l'artiste a laissé s'exprimer son abondance décorative en multipliant les stries, hachures et incurvations qui caractérisent sa peinture depuis 1908. Volume et mouvement naissent du foisonnement des lignes et des contrastes permis par l'encre, ce noir dont Hugo dit qu'il crée la lumière. Oves des ciels changeants, tapisseries de flots tempétueux, efflorescences d'arabesques végétales, Dufy reste attaché à tout ce qui expire dans l'abstraction cubiste.

LA SAUTERELLE

Voici la fine sauterelle,
La nourriture de saint Jean.
Puissent mes vers être comme elle,
Le régal des meilleures gens⁴.

Hélas, la merveille artistique et typographique, mise en vente le 8 avril, ne parvint pas à séduire les bibliophiles : à la veille de la Grande Guerre, il en restait encore 70 exemplaires, qu'on finit par solder 40 francs⁵. Mais l'importance du *Bestiaire* ne se peut mesurer à

1. Voir le dossier de presse du *Bestiaire* dans *Que vlo-ve ?*, n° 28, avril 1981, p. 19-23, et p. 20-21 pour le compte rendu de Quillard, paru dans le *Mercure* du 1^{er} juin 1911.

2. *Po*, p. 33.

3. Depuis un siècle, rares sont les éditions à les avoir dissociés. On peut toutefois citer le *Petit Bestiaire*, illustré par Béatrice Alemagna (Gallimard Jeunesse, « Enfance en poésie », 2000). Plusieurs artistes se sont inspirés du *Bestiaire*, comme Graham Sutherland, Moussia de Saint-Avit et Madeleine Ravary.

4. *Po*, p. 19.

5. Elle se vend actuellement autour de 30 000 euros.

l'aune de cette déception. « J'émerveille », de sa part, ce n'était pas trop prétendre, dira Breton dans ses entretiens radiophoniques de 1952¹ ; la devise qu'Apollinaire avait d'abord inventée pour son livre nous paraît aujourd'hui, comme à Breton et grâce à lui, correspondre si naturellement à son personnage et à sa poésie qu'elle est désormais sienne : l'inexactitude philologique est devenue vérité poétique et *Le Bestiaire* le seuil du monde enchanté d'Apollinaire. Du divertissement de 1908, il a fait un art poétique où le personnage d'Orphée tient le premier rôle, succède aux dieux morts et annonce l'avènement de la poésie divine que *L'Enchanteur pourrissant* et « La Chanson du mal-aimé » avaient déjà conçu. Le Thrace n'est plus l'amant d'Eurydice deux fois perdue, déchiré par les femmes au retour des Enfers, mais le premier poète, doté de pouvoirs magiques, qui, selon les humanistes, annonça la venue du Christ. Comme à Amphion et Apollon, Mercure lui fit don d'une lyre « composée d'une carapace de tortue, de cuir collé à l'entour, de deux branches, d'un chevalet et de cordes faites avec des boyaux de brebis. [...] Quand Orphée jouait en chantant, les animaux sauvages eux-mêmes venaient écouter son cantique. Orphée inventa toutes les sciences, tous les arts² ». Sur le rivage, environné d'animaux aquatiques et de créatures fabuleuses, l'Orphée de Dufy lève son index gauche et, de la main droite, tient sa lyre ; près de lui, sur les flots, un vaisseau et une baleine biblique, frappée du mot ικΘys³ :

Que ton cœur soit l'appât et le ciel, la piscine !
 Car, pécheur, quel poisson d'eau douce ou bien marine
 Égale-t-il, par la forme et la saveur,
 Ce beau poisson divin qu'est JÉSUS, Mon Sauveur ?

Mais ni *Le Bestiaire* ni son Orphée ne sont véritablement chrétiens. Par un syncrétisme hérité de la mythologie gréco-égyptienne, de l'hermétisme de la Renaissance et de l'occultisme du XIX^e siècle, Apollinaire se place sous les auspices d'Hermès Trismégiste, le trois fois grand, philosophe, prêtre et roi, fondateur de l'alchimie, dont il interprète le *Pimandre* afin de définir la peinture : la ligne est la « «voix de la lumière» [...] Et quand la lumière s'exprime pleinement tout se colore. La peinture est proprement un langage lumineux⁴ ». Dans sa conférence du Havre de juin 1908 sur « Les Trois Vertus plastiques⁵ », il avait doué le peintre de ce pouvoir lumineux qui le

1. *L'Aventure surréaliste (1896-1966)*, entretiens avec André Parinaud, 2 vol., Radio France / INA, « Grandes Heures », 2003. Voir aussi A. Breton, *Entretien, 1913-1952* (avec André Parinaud), in *Oeuvres complètes*, t. III, éd. de Marguerite Bonnet, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1999, p. 438.

2. *Po*, p. 33.

3. « Poisson » en grec. Voir *Po*, p. 20.

4. *Po*, p. 33.

5. Voir *supra*, p. 244.

rend analogue à la divinité. Mais Dieu seul crée des œuvres véritablement parfaites. L'artiste qui poursuit ce but prométhéen dans l'ordre du monde terrestre doit-il être damné ? « Cela paraît impossible, et [...] les poètes ont le droit d'espérer après leur mort le bonheur perdurable que procure l'entièvre connaissance de Dieu, c'est-à-dire de la sublime beauté¹ ». Le « bon Dieu » sauvera celui qui place son salut en cette Trinité et domptera Pégase pour gagner le paradis :

LE CHEVAL

Mes durs rêves formels sauront te chevaucher,
Mon destin au char d'or sera ton beau cocher
Qui pour rênes tiendra tendus à frénésie,
Mes vers, les paragons de toute poésie².

Dans l'ordre du monde littéraire, la reconnaissance passait par les pairs : inscrire son nom au sommaire d'une revue prestigieuse valait autant qu'un succès d'estime. En 1911, deux titres étaient particulièrement convoités, *La Nouvelle Revue française*, où Apollinaire cherchait toujours à se faire une place durable, et le *Mercure de France*. « Mon cher Apollinaire, avait soupiré Gourmont en janvier. Je vous ai informé, il y a déjà fort longtemps que le *Mercure* acceptait vos propositions, l'une ferme, l'autre en principe et je n'ai reçu de vous aucune réponse³. » La seconde était sans doute relative à l'édition du catalogue de l'*Enfer* ; la première, imaginée selon le goût du poète, prit la forme d'une chronique régulière, intitulée « La Vie anecdotique » et signée Montade, pseudonyme emprunté à Crébillon fils. À partir du 1^{er} avril 1911, Apollinaire laissa libre cours à son goût des mots d'esprit et des choses vues, colporta des propos savoureux, des détails inédits, des rumeurs malignes, suivit l'actualité mais l'oublia aussi, dit la vérité ou bien l'imagina, brossa maints portraits et spectacles divers. Il avait placé en exergue de sa première chronique cette déclaration profonde : « J'aime les hommes, non pour ce qui les unit, mais pour ce qui qui les divise, et des cœurs, je veux surtout connaître ce qui les ronge⁴. »

André Gide, qu'Apollinaire avait su servir en annonçant ses parutions, *Oscar Wilde*, *La Porte étroite*, *Nouveaux Prétextes*, le conviait aux réunions mensuelles du comité de rédaction de *La NRF*, qui rassemblaient, villa Montmorency ou rue d'Assas, de nombreux amis, auteurs et futurs collaborateurs — Alain-Fournier, Fargue, Larbaud, Verhaeren, Vildrac, Giraudoux. Ghéon et Copeau l'appréciaient mais Schlumberger le traitait avec indifférence. Entre Apollinaire et Gide s'exerçait une séduction réciproque, mais l'aîné était d'une telle

1. *Po*, p. 35.

2. *Po*, p. 5.

3. Remy de Gourmont à Apollinaire, 31 janvier 1910 (BnF, département des Manuscrits).

4. *Pr 3*, p. 53. Apollinaire abandonna son pseudonyme à la quatrième livraison (*Pr 3*, p. 1161). Sa rubrique était rétribuée 50 francs par mois (environ 190 euros).

aisance, sa nature si habile et si ondoyante, que le cadet en demeurait fasciné. Au dîner des *Marges* du 21 février, Apollinaire avait entendu rapporter une conversation du temps de *La Revue blanche* entre Gide et Natanson, lequel aurait dit : « Vous savez, moi en affaire, je suis loyal et simple ! » Et Gide aurait répondu « d'une voix de tête » avec « un air innocent » : « Moi, je dois vous prévenir que je suis hypocrite et compliqué¹. » L'anecdote avait l'air sérieuse.

Apollinaire entra à *La NRF* en avril 1911, grâce à un compte rendu de la pièce de Jules Romains, *L'Armée dans la ville*. L'acte de baptême du théâtre unanimiste avait connu une première fort mouvementée à l'Odéon le 4 mars, une petite bataille d'*Hernani*, qui avait sorti brusquement Romains du sérail des revues ; enflammé par cette entrée en scène, le dramaturge s'était enhardi à publier un « Appel à la jeunesse » dans le *Paris-Journal* du lendemain :

La poésie — celle que nous aimons —, bloquée depuis des années dans une étroite citadelle, a trouvé [...] l'occasion d'une sortie, enseignes déployées à travers la masse du public. [...] Il est temps que « l'Autre Renaissance » triomphe sur la scène ; qu'un art à la fois classique et national, traditionnel et novateur, austère et ardent, précipite dans l'oubli les grossiers spectacles que des hommes de peu de foi confectionnent avec les défroques voyantes du romantisme².

« National », s'étonna Apollinaire dans *La NRF*³ : « La pièce se passerait-elle en France ? S'agirait-il de vers français ? » *L'Armée dans la ville* lui faisait l'effet d'une pièce russe traduite du russe, traitant de « quelque épisode malvenu de la guerre russo-japonaise ». Et de quelle tradition s'agissait-il ? La dramaturgie, « inconsistante, d'un réalisme incertain », issue de Claudel et Bouhélier, enchevêtrée de ficelles à la Sardou, témoignait d'un manque d'efforts flagrant. Absence de vérité, personnages sans âme, invraisemblances psychologiques, Romains parlait d'ardeur et d'austérité alors qu'il livrait une œuvre glacée dont toute vie s'était retirée. Et ses vers n'étaient qu'une prose ignorante d'elle-même — bannissement de la rime, vers blancs de huit syllabes, « laissez d'autres rythmes à six, sept, et même douze syllabes » : quelle était la valeur prosodique d'une telle errance ? « S'il y a un esprit nouveau, concluait le critique, qu'il se traduise autrement que par ces imitations du romantisme et du naturalisme par quoi se manifestent les incertitudes actuelles des imaginations. »

Revenant sur ce regrettable incident à la fin de sa vie⁴, Romains dira que *La NRF* avait voulu lui donner une leçon de modestie en

1. *JI*, p. 151.

2. Cité par O. Rony, *Jules Romains ou l'Appel du monde*, op. cit., p. 172.

3. *Pr* 2, p. 960-963.

4. Voir notamment André Bourin, *Connaissance de Jules Romains discutée par Jules Romains. Essai de géographie littéraire*, Flammarion, « Portrait-dialogue », 1961, p. 150-151 ; O. Rony, op. cit., p. 173-175 ; Claude Martin, *Correspondance A. Gide-J. Romains. L'Individu et l'unanimité*, Flammarion, « Cahiers Jules Romains » n° 1, p. 1976.

pressant sournoisement Apollinaire. Contrairement à *La Vie unanime*, ses deux derniers livres, *Un être en marche* et *Puissances de Paris*, avaient déçu Gide, qui aurait alors manœuvré avec sa perversité naturelle, mélange de perfidie et de diabolisme, jouissance de tenter et de voir tomber, plaisir de diviser pour mieux régner. Les autres membres du groupe auraient laissé faire : même s'il intéressait Copeau et Gaston Gallimard, Romains brandissait la bannière d'un classicisme moderne dont *La NRF* voulait conserver l'apanage. Regrettant sa véhémence, Apollinaire serait spontanément venu le trouver lors de l'inauguration du monument Verlaine au Luxembourg le 28 mai 1911 : « Je me suis laissé faire par ces salauds-là. Je n'avais qu'à refuser¹. » N'avait-il pas voulu paraître plus naïf qu'il n'était en réalité ? Il avait envoyé à Jules Romains un exemplaire de *L'Hésiarque et Cie* agrémenté de ces mots : « à l'ami, au rival, son admirateur Guillaume Apollinaire² ». Il avait aussi brossé de lui un portrait mordant dans sa première « Vie anecdotique », en ce même mois d'avril 1911 : deux yeux comme « deux cavernes de glace », « une barbiche dissimul[ant] la volonté que marque le menton », un orgueil remarquable, « l'aspect et l'attitude [...] d'un secrétaire de syndicat socialiste » qui « menace la Bourgeoisie du Théâtre en vers » comme on « proclame la lutte de classes³ ». Il est probable qu'Apollinaire se servit instinctivement de *La NRF* pour clarifier publiquement ses relations avec Jules Romains et se distinguer définitivement de l'unanimisme : la rivalité l'aurait alors emporté sur les efforts de rapprochement littéraire et d'amitié sincère. Obstinent ou magnanime, le dramaturge lui offrit par la suite un volume de *L'Armée dans la ville* avec ces mots : « À Guillaume Apollinaire, ce drame qu'il a jugé bien vivement, son toujours cordial Jules Romains⁴. »

Or le zèle d'Apollinaire fut vain. Son article avait paru revêtu de ses seules initiales, un privilège réservé aux six fondateurs de *La NRF* et à leurs amis, qui engageait la responsabilité collective du groupe. La faute en incombaît probablement au secrétaire de rédaction Pierre de Lanux, dont le Comité avait déjà motif de se plaindre. Apollinaire fut sans doute écarté par prudence : il n'était pas question que la revue devînt la lice d'une garde cadette dont les passes d'armes manquaient de tenue et d'habileté. De leur côté, certains esprits fins regrettèrent peut-être *in petto* que le talent d'Apollinaire ne fût pas assorti des qualités indispensables à son adoubement : l'admiration pour Claudel, le goût de la discipline commune, la préférence pour

1. Témoignage de Jules Romains dans A. Bourin, *op. cit.*, p. 150.

2. « Dédicaces de *L'Hésiarque et Cie* », *Que vlo-ve ?, n° 9*, juillet 1976, p. 16.

3. *Pr 3*, p. 53. Deux ans avant ses déclarations à André Bourin, Jules Romains écrivait dans *Souvenirs et confidences d'un écrivain* (*op. cit.*, p. 26) : « Bien qu'ayant à mon usage des idées assez arrêtées, j'ai toujours eu plus de goût pour ce qui rejoints les hommes que pour ce qui les divise. » Il se souvenait parfaitement de l'exergue d'Apollinaire précédant son portrait dans la première « Vie anecdotique ».

4. Cité par O. Rony, *op. cit.*, p. 174.

l'intelligence ou encore le souci spirituel et métaphysique de la littérature.

Le 27^e Salon des indépendants ouvrit ses portes le 21 avril 1911, au terme de divers démêlés avec la Ville de Paris. Le Douanier Rousseau était à l'honneur avec une rétrospective de 47 œuvres réunies par Robert Delaunay, qui s'était fait prêter par Apollinaire *La Muse inspirant le poète*¹. « Je ne te le cacherai pas : j'adore Rousseau », déclara Alain-Fournier à Jacques Rivière après sa visite : « À cause de tant de grâce et de tant de foi, je crois qu'Apollinaire a raison de dire que c'est un ange². » Ce premier hommage parisien au maître de Plaisance avait été précédé d'une exposition pionnière, organisée par le peintre américain Max Weber, à la fin de 1910, dans la galerie 291 d'Alfred Stieglitz à New York³. Dans l'exposition, deux salles concentraient tous les efforts et toutes les nouveautés. La salle 43 réunissait les réussites de Moreau, Segonzac, Marchand et Roger de La Fresnaye dont *Le Cuirassier* était « un des beaux envois du Salon » ; si une guerre advenait, ce jeune peintre serait le Jean-Baptiste Gros des batailles modernes⁴. La salle 41 avait été conçue par Le Fauconnier en accord avec des peintres soucieux de la forme, plus que de la couleur. S'y manifestaient l'influence du grand absent des Salons, Picasso, et l'éclatante nouveauté des Delaunay, Laurencin, Gleizes, Lehmbrock et Maroussia, talents variés représentant un style qu'Apollinaire, en bon pédagogue et fin stratège, nomma « moderne » afin d'éviter « cubiste », estampille réductrice, source de préventions. Il tenait à rassurer ses lecteurs : « les apparences parfois encore rigides » de cet « art dépouillé et sobre » ne tarderaient pas à « s'humaniser » ; seul Metzinger était à proprement parler cubiste avec son « art cinématique » montrant « la vérité plastique sous toutes ses faces [...] sans renoncer au bénéfice de la perspective ». On ne pouvait plus dire que la discipline cubiste était incompatible avec la réalité sauf, peut-être, à considérer la peinture cylindrique de Fernand Léger qui avait « l'accent le moins humain » de la salle : *Nus dans la forêt* n'allait pas sans « une sauvage apparence de pneumatiques entassés » et témoignait d'un art « difficile », au demeurant plein de promesses. Mais le grand public, qui n'avait jamais vu tant de toiles cubistes réunies ensemble, n'était pas prêt à se laisser convaincre : « Qu'est-ce qu'un cubiste ? » s'interrogea un compte rendu anonyme de la *Gazette de la capitale*. « C'est un peintre de l'école Picasso-Braque. Il fabrique des

1. Delaunay à Apollinaire, 15 ou 16 avril 1911 (CA, p. 471).

2. Alain-Fournier à Jacques Rivière, 21 avril 1911 (J. Rivière-Alain-Fournier, *Correspondance 1904-1914*, t. II : *juin 1907-juillet 1914*, nouvelle édition revue et complétée par A. Rivière et P. de Gaulmyn, Gallimard, 1991, p. 429). Le 2 mai 1909, Alain-Fournier doutait encore du talent du peintre et du goût d'Apollinaire : « Il n'est pas difficile de rendre Rousseau sympathique, mais pourquoi admirable ? » (*ibid.*, p. 288).

3. Apollinaire consacra un article à cette rétrospective dans *L'Intransigeant* du 20 avril 1911 et le reprendra dans *Méditations esthétiques* en 1913 avec quelques variantes (Pr 2, p. 35-36). L'exposition de New York avait été organisée par Max Weber à la fin de 1910.

4. *L'Intransigeant* des 20 et 21 avril 1911 (Pr 2, p. 316-320).

bonshommes en cubes, en dés, en hexagones. C'est idiot et c'est horrible. Un puzzle pictural. Un quarteron d'enfantelets innocents, tels Metzinger et Delaunay, se divertit à ces jeux inutiles. » *Fantasio, Le Radical* et *Le Petit Journal* attaquèrent « les cucubistes », « les tortionnaires et les torturés de la peinture », « les dindonneaux impubères » qui se précipitaient sur les traces du « pince-sans-rire catalan » ; quant à la *Tour Eiffel* de Delaunay, elle dénonçait le goût des catastrophes et des cataclysmes. Ce n'était pas de la peinture mais du barbouillage. De conserve avec leur confrère de *L'Intransigeant*, Roger Allard, Jean Claude et Cyril-Berger ripostèrent dans leurs journaux respectifs : effarante beauté de cette peinture vivante, caractère solide et volontaire de la composition, équilibre plastique d'un genre nouveau¹. Dans cette fameuse salle 41 toutefois, prévenait Apollinaire, trois vieux fauves détonaient : Van Dongen et sa peinture d'affichiste, Girieud, terriblement « triste », et Vlaminck dont on attendait de « grandes toiles tumultueuses » et non « des cartes de visite » ! Leur fougue n'était plus qu'un souvenir, alors qu'en salle 27 les « fauves du temps jadis » montraient toute leur jeunesse : Matisse était plus audacieux que jamais, et Dufy, mystique et poétique, exposait ses bois qui faisaient du *Bestiaire* « un ouvrage digne des hautes époques de la typographie ».

Apollinaire encourageait aussi des initiatives courageuses plus discrètes, comme celle de Charles Vildrac, qui venait d'ouvrir, en association avec Jacques Marseille, une galerie rue de Seine, la première de la rive gauche à défendre les nouveaux peintres — Girieud, Gleizes, Dufy, Laurencin, Herbin². À Bruxelles, le peintre André Blandin, codirecteur de la revue *Le Passant*, préparait la première exposition cubiste en Belgique, prévue au musée d'Art moderne du 10 juin au 3 juillet. En mai, il pria Apollinaire de l'aider à emprunter les œuvres les plus représentatives du renouveau artistique français et de préfacer le catalogue. Le temps pressait. Apollinaire écrivit son texte en hâte et l'envoya le 23 mai ; il espérait descendre à Nice, où les Delaunay l'avaient invité à la villa Moroso-Vilmy, chez une parente de Sonia, voyage repoussé de jour en jour, et qu'il finit probablement par annuler³. Il eut aussi quelque peine à persuader ses amis de l'intérêt d'envoyer à Bruxelles⁴, mais, à l'inauguration, dix-neuf artistes parisiens, français et étrangers, exposaient aux côtés de trente-trois peintres belges⁵. « [L]e cubisme n'est pas un sys-

1. Voir l'anthologie des comptes rendus par Pascal Rousseau dans *Robert Delaunay. De l'impressionnisme à l'abstraction, 1906-1914*, Éd. du Centre Georges-Pompidou, 1999, p. 238-240.

2. *Pr* 2, p. 248 et p. 1566. La galerie ouvrit en décembre 1910 et aurait vendu *La Famille de saltimbancs* de Picasso, exposé chez Vollard en décembre 1910.

3. Le 28 mai, Apollinaire assistait à la Journée Paul Verlaine (« La Vie anecdotique », *Mercure de France*, 16 juin 1911, *Pr* 3, p. 63-64 et p. 1168) ; il était également présent au banquet Verlaine du 9 janvier 1911.

4. Ainsi Delaunay, qui demanda des renseignements avant de se décider (lettre à Apollinaire, mai 1911, *CA*, p. 474).

5. Dont Georges Baltus, Delaunay, Ottmann, Laurencin, Gleizes, Segonzac, Le Fauconnier, Archipenko et Granzow.

tème », rappelait Apollinaire dans sa préface : c'était une « manifestation nouvelle et très élevée de l'art », « un art simple et noble, expressif et mesuré, ardent à la recherche de la beauté, et tout prêt à aborder ces vastes sujets que les peintres d'hier n'osaient entreprendre, les abandonnant aux barbouilleurs présomptueux, démodés et ennuyeux des Salons officiels¹ ».

Cependant, une sourde inquiétude ébranlait son aplomb public. Retour du « Wild West, pays des bucks et des squaws² », Géry Pieret avait réapparu. Guillaume pouvait-il lui trouver une occupation capable de lui assurer le gîte et le couvert ? « Je te le répète, ma vie de débauche est terminée. Je deviens un homme nouveau », avait juré l'aventurier, avant d'ajouter : « Si tu ne t'occupes pas de moi, eh bien, je rejoue et je me tue ! C'est peut-être la fin la plus décisive³. » Peu après, le 10 ou le 11 mai, il était retourné dans la salle du Louvre où il avait agi en mars 1907, et en était ressorti avec une tête de femme phénicienne coiffée de bandeaux, enfouie sous son pardessus. Ignorant le forfait et n'écoutant que son bon cœur, Apollinaire se proposa de recueillir Géry et de l'occuper par de menues tâches de secrétariat. Géry s'installa chez lui à la mi-mai, probablement le 14, et lui montra l'objet volé qu'il espérait revendre à bon compte. Depuis lors, il encombrat la rue Gros de sa présence paresseuse et de ses inclinations suspectes. Apollinaire était si soucieux qu'il s'en ouvrit discrètement à Gide : il ne pouvait « laisser sur le pavé » cet ancien camarade « prêt aux plus vilaines choses » mais s'agaçait de le voir tout le jour et pensait parfois « devenir fou.⁴ » *L'Hésiarque* privé du Goncourt, *Le Bestiaire* paru dans l'indifférence, la déconvenue avec *La NRF*, le poète avait maints motifs de se plaindre : son grand roman sur la fin du monde n'aboutissait pas, *Eau-de-vie* était au point mort, ses plans d'alliance et de renouveau littéraires échouaient. « Cette sorte d'insistance exquise que vous mîtes à me rechercher a été cette année pour moi le seul événement agréable », soupira-t-il auprès de Gide dont il espérait la commisération : sacrifiant tout à son « désir d'originalité » et à sa « soif de perfection », il n'avait produit que de « petites misères » écœurantes et butait sur ses limites avec une rage têtue. À trente ans passés, le fils d'Olga obéissait toujours à la fatalité du travail et au souci du lendemain : il consumait sa vie en « besognes vénéneuses », enviait la vie d'esthète de son correspondant et maudissait la « destinée » qui le privait de reconnaissance et de stabilité. Ses rêves de grandeur épique s'étaient évanouis à jamais, son époque allait le « surpasser sans même [l']émouvoir⁵ », jamais il n'égalierait son destin.

1. Préface au Catalogue du 8^e Salon annuel du Cercle d'art *Les Indépendants* au musée d'Art moderne de Bruxelles (*Pr* 2, p. 358).

2. Pieret à Apollinaire, s. d. [fin avril-début mai 1911 ?] (BCMN).

3. Pieret à Apollinaire, 8 mai 1911 (BCMN).

4. BLJD, s. d., cité partiellement par P.-M. Adéma, *Guillaume Apollinaire, op. cit.*, p. 179 et p. 187.

5. Apollinaire à Gide, s. d. [mai 1911] (BLJD).

Les occupations estivales vinrent peu à peu dissiper ses doutes et ses appréhensions. Il désira déménager de nouveau ; Eugène Montfort, qui habitait toujours rue Chaptal, l'accompagna dans ses visites sur les pentes de Montmartre en juin et juillet 1911. « Rue Clauzel, il y avait un atelier à louer, et la concierge [leur] dit qu'il était "au cinquième"... » Le cuir les amusa et offrit au chroniqueur du *Mercure* le point de départ d'une « Anecdote » qui reprenait les passages les plus savoureux du *Mauvais Langage corrigé*, publié par Étienne Molard en 1810. Blessé par les cuisants reproches adressés à *L'Hérisiarque*, il signifiait qu'en parfait connaisseur des subtilités de la langue française il se sentait libre de dédaigner la grammaire, que devançait toujours l'usage¹. La chronique sur Nerval du 16 juillet², écrite de la même encre que les grands portraits de Jarry et de Moréas, était aussi un autoportrait masqué. Admiré de Goethe et de Heine, des symbolistes et de Mallarmé, Nerval était prisé par les écrivains mais absent des histoires littéraires officielles. Éternel flâneur, grand amateur des meilleures adresses de bouche, de librairies, de bibliothèques, de rondes et de chansons, il avait une conversation « des plus étranges » et d'une « saveur singulière », qui n'indiquait pas l'érudition mais « une imagination ardente » que les « bizarries historiques et littéraires » maintenaient en perpétuel éveil. Gauthier Ferrières raconte qu'il écrivait partout « tantôt une ligne sur une borne, tantôt un alinéa sur un parapet du Pont-Neuf, parfois dans une guinguette de la banlieue, parfois aussi dans le boudoir d'une actrice ». Comme lui, Apollinaire était un fils de l'art et de la fantaisie, un poète du feu, un poète orphique, qui vouait un culte éternel aux souvenirs. Et comme aux images de « La Chanson du mal-aimé », l'obscurité conférait aux sonnets des *Chimères* un charme inexplicable. Leur mythologie personnelle avait valeur d'exemple : elle rendait le réel imaginaire en pénétrant cet espace que Nerval appelait « supernaturaliste », qu'Apollinaire nommerait en 1917 « surréaliste », et dont André Breton revendiquerait l'esprit dans son manifeste de 1924. « Esprit charmant ! Je l'eusse aimé comme un frère », s'exclamait Apollinaire en 1911 ; sa connaissance de Nerval, l'influence indéniable qu'il avait reçue de lui³ s'augmentaient d'une parenté poétique spontanée qui prenait la forme d'une amitié stellaire.

Moins fascinant que le « ténébreux pendu » de la rue de la Vieille-Lanterne, « L'Ancien Tailleur »⁴, présenté dans *Le Printemps des lettres* de juillet 1911, ressemblait, lui aussi, curieusement à son auteur. Trans-

1. *Mercure de France*, 1^{er} juillet 1911 (*Pr* 3, p. 67-73).

2. *Pr* 3, p. 73-78.

3. Voir notamment M.-J. Durry, *Guillaume Apollinaire « Alcools »*, t. II, *op. cit.* ; P. Renaud, *Lecture d'Apollinaire*, *op. cit.* ; L. Campa « Apollinaire et Nerval : une amitié stellaire », *Franco-graphies*, n° 2, t. II, New York, Bulletin de la SPFFA, 1999 ; Z. Naliwajek, « De l'imagination et de l'érudition chez Apollinaire et Nerval », à paraître.

4. *Pr* 2, p. 1206-1208.

crivant une conversation imaginaire, Apollinaire prêtait à ce personnage d'autodidacte inspiré par Perceau quelques-uns de ses propres griefs contre la poésie contemporaine : une platitude digne des pires moments du XVIII^e siècle, un esprit de système, une tendance « sociale scientifico-lyrique » « d' excellente laideur » et une autre, « bigote et cagote [...] du plus pur style jésuite ». Entendez le néoclassicisme, le paroxysme, l'unanimisme et autres doctrines en « isme », l'inspiration spirituelle de Jammes, les versets de Claudel et les tapisseries de Péguy... « Mais il y a eu de vrais poètes après Baudelaire, et je suis certain qu'il y en a encore mais on ne les écoute guère », assure Apollinaire au pseudo-contemteur des lettres françaises, lequel lui demande des noms : « Je vous les dirai une autre fois », répond le chroniqueur. C'est sur cette esquive que s'achève le dialogue digne de la dissociation chère à Diderot et à Gourmont, une manière de camouflage tout de rouerie et de connivence où se lit, entre les lignes, l'insatisfaction d'un poète miné d'impatience.

En s'adressant à Gide courant juillet, Apollinaire prit le style de l'épître, seul capable de hisser l'épistolarier dans la noble sphère des correspondances littéraires. Il fit un éloge substantiel et circonstancié d'*Isabelle*, « récit exquis conduit avec un art délicat », dont il avait reçu un exemplaire « en affectueux souvenir¹ », et de *Nouveaux Prétextes*, dont il soulignait la libre méthode critique et le « courage » éclatant. Mais il ne mit nulle veulerie dans cette démonstration de mesure et de discernement destinée à faire oublier sa véhémence du mois d'avril, osant défendre Catulle Mendès contre la sévérité de Gide et condamner Péguy contre son admiration : « [J]e ne vois dans cet homme que de la banalité, que du radotage, que de la platitude. [...] les mots n'ont plus chez Péguy aucune substance, ils sont vides, légers comme une mouche desséchée. Ils n'existent plus que pour la fatigue du lecteur, et l'esprit, l'attention ne peuvent que rejeter. [...] Le *Mystère* de Péguy a l'air écrit par un Polonais idéaliste, patriote et lettré au temps de la seconde république². »

Les mois estivaux, caniculaires, s'écoulèrent au rythme des flâneries et des tâches quotidiennes. Au Maroc, la guerre couvait. Le 1^{er} juillet, le Kaiser avait envoyé la canonnière *Panther* dans le port d'Agadir : appelés par le sultan pour l'aider à mater une nouvelle révolte, les Français en avaient profité pour étendre leur présence sur le sol marocain, menaçant le *statu quo* d'Algésiras et les prétentions allemandes. Après le coup de Tanger, le nouveau défi allemand cherchait à obtenir de la France des concessions en Afrique centrale en échange du champ libre au Maroc. La Grande-Bretagne appuyait la France qui, confortée par son opinion publique, cherchait à renforcer son alliance avec la Russie, tandis que l'Allemagne envoyait

1. BGA 1, p. 75.

2. Apollinaire à Gide, s. d. [juillet 1911] (BLJD).

de nouveaux bâtiments dans la baie d'Agadir. Paris tenait bon mais voulait éviter la guerre.

Le 21 juillet, Apollinaire prit bail de son nouvel appartement, au deuxième étage du 10, rue La Fontaine ; n'ayant rien trouvé dans le voisinage de Picasso, il avait choisi de rester à Auteuil, « là où la Seine fait parfois son lit, tandis qu'en temps ordinaire des vaches à lait pâturent dans des prairies naturelles et regardent par-dessus la haie des trains passer sur le viaduc...¹ ». La veille, sa signature avait paru dans *L'Action française*, au bas d'une protestation orchestrée par Charles Maurras en faveur du journaliste Henri Lagrange, condamné à six mois de prison par le tribunal de Rouen pour avoir crié « À bas Fal-lières ! À bas la République ! Vive le roi ! » lors d'une manifestation officielle². Geste léger, on s'en apercevra tout à l'heure, puisque Apollinaire avait probablement voulu marquer sa solidarité professionnelle, plus que son allégeance politique. Au mois d'août, *La Revue indépendante* publia de lui un article sur Braque³ et, dans le courant de l'été, des contes inédits parurent dans divers quotidiens, que Picasso lisait à Céret, dans les Pyrénées-Orientales⁴ — des histoires douloureuses et cruelles qui se passaient à Londres, à Cannes, au Cap-d'Ail, à Paris, et brassaient, en les mêlant d'humour et d'invention, souvenirs et fantômes familiers, amour impossible, rivalités, deuils et solitude. « Tourments de jadis, je vous ressens encore... »

Un nouveau projet germa, l'*Annuaire raisonné des Beaux-Arts*, à paraître en douze fascicules et sept cahiers mensuels d'une douzaine de pages à partir du 1^{er} octobre 1911⁵ ; présidé par son fondateur, le critique d'art britannique Robert-René Meyer-Sée, et dirigé par Apollinaire auquel devaient revenir 12 % des bénéfices ; le comité de rédaction comptait trois autres membres, Paul Gournay, le comte Guilbert de Rorthays, hobereau breton qui signait René de Marmande dans *La Guerre sociale*, et le journaliste et critique d'art britannique Robert Dell, cofondateur, avec Roger Fry, du *Burlington Magazine* de Londres, auquel collaboraient des chercheurs et conservateurs réputés. Meyer-Sée avait rencontré Apollinaire après la chronique de *L'Intransigeant* de mai 1911, consacrée à son livre sur les *Pastels anglais 1750-1780*, publié avec Dell chez Hachette⁶ ; quelques

1. « M. Anatole Deibler villégiature au Point-du-Jour », *Paris-Journal*, 11 août 1911 (*Pr* 3, p. 419).

2. Fait rappelé par C. Jacquet-Pfau et M. Décaudin dans « Il y a soixante-quinze ans : La Santé », *Que vlo-vé ?*, 2^e série, n° 19, juillet-septembre 1986, p. 17.

3. Reprenant largement la préface au catalogue de l'exposition Kahnweiler de 1908 (voir *supra*, p. 259 et 263-264) et en partie réutilisé dans *Méditations esthétiques* (voir *Pr* 2, p. 25 sq.).

4. Dans *Le Matin*, « La Fiancée posthume » le 7 juillet, « L'Œil bleu » le 31 juillet, « Les Souvenirs bavards » le 22 août, et « Le Départ de l'ombre » le 5 septembre ; dans *Paris-Journal*, « La Chasse à l'aigle » le 25 juillet, et « La Favorite » le 13 septembre. Picasso partit pour Céret entre le 5 et le 16 juillet 1911 ; il fit allusion à « L'Œil bleu » dans sa lettre à Apollinaire du 9 août (*PA*, p. 87).

5. Le tout devait former un volume de 672 p. Le projet est conservé à la BnF, département des Manuscrits. Voir également P. Caizergues, « Projets et énigmes », *GA* 9, p. 148-149.

6. *Pr* 2, p. 350-351.

conversations l'avaient convaincu de l'importance de la peinture moderne et de l'intérêt de travailler avec le défenseur des cubistes. Afin de préparer tout à loisir le premier cahier, il lui proposa de le rejoindre dans la Somme, où il passait l'été¹. Le 10 août, Apollinaire s'installa dans la petite station balnéaire du Bois-de-Cise, à l'hôtel de la Plage, dont le propriétaire, un vieux Suisse qui avait passé dix ans aux Indes, lui raconta « beaucoup d'histoires de tigres et de cobras ». Pour lui complaire, il composa une annonce en vers que les clients du 15 août découvriraient au Bar américain, sur un calicot frappé de grosses lettres :

Chers clients, payez-nous, à l'heure où l'on vous sert
Vous me ferez plaisir. Signé : M. Suter.

Que Meyer-Sée eût l'idée de traduire en anglais *L'Hérésiarque et Cie* le consola de ne pouvoir travailler à son gré². Un soleil ravageur frappait la mer de lait, la grève grise semée de galets et la falaise chauve, blessée d'un sillon boisé, ourlé de tourelles et de clochetons. Paresse, inertie, distraction. Apollinaire rentra le 20 août et renvoya Géry le lendemain soir. Du Bois-de-Cise, il n'est rien resté, pas même une note de voyage à la manière d'Hugo.

1. Dans sa villa de Saint-Quentin de la Motte. P.-M. Adéma, « Deux notes. I : Un second séjour d'Apollinaire au Bois de Cise ? », *Que vlo-ve ?*, 3^e série, n° 23, janvier-septembre 1996, p. 86-87.

2. Voir les détails de ce séjour dans la lettre d'Apollinaire à Picasso, 17 août 1911 (*PA*, p. 87-88). Il annonçait aussi un article sur le peintre dans le *Mercure* ; le texte ne parut pas mais fut probablement réutilisé dans *Méditations esthétiques*.

La vie variable

1911-1912

Le prix de l'innocence

« Nous nous réjouissons d'apprendre que M. Guillaume Apollinaire vient de se rendre acquéreur du Château de Gréoux (Basses-Alpes) », annonça Jean de l'Escritoire le 4 septembre 1911 dans la « Gazette des lettres » de *Paris-Midi*, un nouveau titre fondé six mois plus tôt : une ruine du XII^e siècle, ancienne commanderie des Templiers, achetée 1 050 francs aux enchères le 20 août, que son nouveau propriétaire restaurerait avec « la piété nécessaire » tout en préparant le recueil *Eau-de-vie*, « un roman, une série d'anecdotes sur des assassins, des Saints et des écrivains célèbres, un livre sur l'Arétin, un livre sur Pierre Bayle ; enfin un volume de grand luxe illustré par M. Picasso¹ ». Bref, le sort d'un « bénédictin », concluait l'échotier qui n'était autre qu'André Billy, puisant sa matière dans le *Paris-Journal* et son « Courrier littéraire », où Apollinaire se déclarait plein d'ambition et d'ardeur, même s'il ignorait comment il viendrait à bout de tous ses travaux : « En prenant comme point de départ l'histoire civile — prise au sens de civilisation — c'est-à-dire tout ce que font les hommes, leurs habitudes, leurs mœurs, leurs superstitions, leur activité, je compose un roman, qui ne sera pas sans étonner sinon les Français du moins les étrangers². » Mais l'achat du château, Billy l'avait totalement inventé, sans malice, histoire de rire, et le principal intéressé n'aurait pas manqué de le faire s'il n'avait eu d'autres sujets d'inquiétude.

Depuis le 21 août, un feuilleton bien plus palpitant donnait des transes à la France entière et passionnait la presse internationale,

1. Écho retracé dans *Le Flâneur des deux rives*, n° 5, mars 1955, p. 8-9.

2. Alain-Fournier, « Courrier littéraire — Les travaux d'été », *Paris-Journal*, 3 septembre 1911 (P.-M. Adéma, *Guillaume Apollinaire*, p. 179-180). Le roman, la série d'anecdotes, l'ouvrage sur Bayle et le livre illustré par Picasso ne verront pas le jour comme prévu ; le volume sur l'Arétin paraîtra au Mercure de France en 1912 dans la collection « Les Plus Belles Pages », *Eau-de-vie* deviendra *Alcools* en 1913 et le roman *La Femme assise*, inachevé en 1918.

de Gênes à Varsovie, Berlin, Madrid et Montréal : Qui avait volé la Joconde ? En s'emparant de Monna Lisa, le malfaiteur avait pour ainsi dire porté atteinte à la sûreté de l'État, violé la France, discrédité la police et l'administration ! Non seulement l'orgueil des collections françaises n'était toujours pas retrouvé, mais l'on s'était aperçu que le Louvre était le musée le plus mal gardé du monde : « Il n'y a même pas un gardien par salle », déplora Apollinaire dans *L'Intransigeant* du 24 août, en écho à l'indignation générale. « Les tableaux [...] ne sont pas [...] cadenassés à la muraille. Il est certain [...] que jamais les gardiens n'ont fait la répétition générale des opérations de sauvetage à effectuer si le feu éclatait¹. »

Mais il y avait pire. *Paris-Journal* promettant une prime de 50 000 francs à qui rapporterait le chef-d'œuvre de Vinci, plusieurs personnages se mirent à sa disposition, dont un certain « Nick Carter, esq. / détective / [...] Écrire poste restante Bureau 28 Philadelphie. / U.S.A.². » Le 25 août, la rédaction reçut un jeune homme très maigre, au chic américain, qui se présenta sous le nom d'Ignace d'Ormesan et raconta comment il avait d'abord, en mars 1907, dérobé dans la salle des Antiquités phéniciennes une tête de femme qu'il avait vendue à un peintre pour 50 francs, perdus le soir même dans une académie de billard, le lendemain une tête d'homme qu'il laissa pour rien à cette même personne pour s'en débarrasser et, le jour suivant, un plâtre couvert de hiéroglyphes dont une autre relation lui donna 20 francs. En mai dernier, il avait eu grand-peine à dissimuler son nouveau larcin sous son pardessus ; il prévoyait de recommencer grâce à un pantalon de cow-boy muni de bretelles suspensives et voilà « qu'un collègue [lui] gâch[ait] [s]a collection en opérant de façon [...] tintamarresque dans le département des tableaux³ ! ». Le quotidien ne précisait pas qu'il avait offert au personnage une jolie somme — 250 à 300 francs — non pour la sculpture, qui fut rendue pour rien, mais pour prix de l'article fourni⁴. L'outrecuidance sensationnelle du voleur souleva une telle volée de protestations qu'il écrivit derechef une lettre ouverte à *Paris-Journal*, publiée le 30 août, où il accusait les sociétés bourgeoises de faire « la vie dure à l'individu dénué quelles que [fussent] ses ressources intellectuelles »... Et de citer le *Grand Testament* de Villon :

[...] De ma fortune
Contre qui ne puis bonnement

1. *Pr* 2, p. 365.

2. Carte s. d. (BCMN).

3. *Paris-Journal*, 29 août 1911. Les citations de la presse proviennent d'un cahier où Apollinaire conserva tous les articles relatifs au vol de la Joconde et à l'affaire des statuettes ; il regroupa également la plupart des lettres de soutien dans un second cahier (BCMN) (on trouvera aussi un dossier de presse dans *Que vlo-ve ?, 2^e série, n° 19, juillet-septembre 1986, n° 23, juillet-septembre 1987, et 3^e série, n° 12, octobre-décembre 1993*). *Paris-Journal* avait reçu le 24 août 1911 une lettre signée d'Ormesan et donné rendez-vous dans ses bureaux à l'expéditeur pour le lendemain.

4. Rectificatif dans *Paris-Journal*, le 4 octobre 1911.

Qui si durement m'infortune,
Me vient tout ce gouvernement.
Et saiche qu'en grant povreté [...]
Ne gist pas trop grant loyauté.

Le jeu devenait trop dangereux. Apollinaire encouragea Géry à quitter la France et le mit lui-même dans le train de Marseille avec un viatique de 160 francs, le 2 ou le 3 septembre. Le 4, jour où Billy publiait son écho fantaisiste dans *Paris-Midi*, le poète attendait le retour de Picasso. La nuit fut houleuse : le peintre reconnut avoir conservé les deux sculptures dont il connaissait parfaitement la provenance. Que faire ? Les jeter à la Seine ? Au matin, les deux amis les apportèrent à *Paris-Journal* afin qu'elles fussent discrètement restituées au Louvre. Mais le juge d'instruction Drioux, dont la presse blâmait l'inefficacité dans l'affaire de la Joconde, tenait enfin une piste sérieuse ; il confia l'enquête au chef de la Sûreté Hamard, lequel eut tôt fait d'envoyer l'inspecteur principal Robert et le brigadier Coste perquisitionner au 37, rue Gros, le 7 septembre en fin de journée¹. Une heure plus tard, Apollinaire passa devant la loge de sa concierge encadré des deux policiers ; après un long interrogatoire au Palais de Justice, le juge Drioux l'inculpa de complicité de vol et le plaça sous mandat de dépôt : des éléments juridiques absolument certains permettaient de relever à charge un délit qualifié par la loi pénale et l'arrestation paraissait indispensable à la poursuite des recherches concernant les voleurs du Louvre.

La lune brillait ronde et vive quand la lourde porte de la Santé fit gémir ses verrous. Passé la première cour arborée, le lieu n'était que pierres et fers. « Une impression de mort » saisit le prisonnier, qui crut « [s']janéantir ». Plusieurs personnages livides le questionnèrent. L'un d'eux inscrivit soigneusement l'identité du prisonnier n° 216 sur le registre d'écrou : « Kostrowitsky Guillaume dit Apolinaire [sic] / [Fils de] père non dénommé / [et de] Angélique Kostrowistsky [sic] [...] Étranger (Russe). » Un autre le fouilla sommairement, un troisième lui donna son « “fourniment” : une grosse chemise, une serviette, une paire de draps et une couverture de laine ». Un labyrinthe de couloirs sévères jalonnés de portes borgnes le conduisit au rez-de-chaussée du quartier des condamnés, jusqu'à sa cellule, la quinzième de la onzième division². Avant de le faire entrer, on fit une nouvelle fouille qui le mit à nu :

Et quelle voix sinistre ulule
— Guillaume, qu'es-tu devenu !

1. Pour le déroulé de l'histoire carcérale, voir Franck Balandier, *Les Prisons d'Apollinaire, Filigranes, Revue de la Direction régionale des Services pénitentiaires de Paris*, n° 1, 2002. Réédition en ligne dans le cadre de l'exposition virtuelle *Prisons de Paris. De la Bastille à Fresnes, 2010* (www.criminocorpus.cnrs.fr).

2. « Mes prisons », *Paris-Journal*, 14 septembre 1911 (Pr 3, p. 420).

Le Lazare entrant dans la tombe
Au lieu d'en sortir comme il fit¹.

Ulysse aux Enfers était plus heureux, allant consulter les oracles. Sous l'œil brûlant de l'ampoule, le détenu chercha vainement le sommeil, soucieux du triste sort et du silence furtif. Au petit matin, on lui donna un pain². Un fragment de soleil filtrait à travers les vitres, quelqu'un là-haut frappait du pied, une fontaine coulait auprès ; entre les murs blêmes où trottaient les mouches, « le quinze de la onzième » contempla sa couchette et son tabouret captif. Au loin s'éveillait la ville... À 8 heures, on le conduisit dans une cour longiligne où il tourna seul durant de longues minutes pâles, dans le sens inverse des aiguilles d'une montre ; il remonta vers 9 heures et consomma des légumes nageant dans un bouillon fade. Plus rien n'advint que des sons orphelins trouant le silence, un grincement de gonds, le râle d'un verrou, des échos de voix. Il se mit à fumer. Aucun repas n'allégea le poids confus du temps, mais une étrange « tisane », distribuée vers midi, à la saveur du cuivre, l'amertume de l'aloès et la couleur du vin blanc³. On accepta de lui donner de quoi écrire et un seul livre, le roman d'aventures de Mayne-Reid *La Quarteronne*, qu'il dut se résoudre à lire lentement et plusieurs fois⁴... « Aiez pitié, aiez pitié de moy, / En cest exil ouquel je suis transmis / Par Fortune, comme Dieu l'a permis⁵. »

Des vers lui vinrent et le consolèrent. Dans les grandes infortunes, disait Nerval, qui avait connu Sainte-Pélagie, des paroles chantées bruissent au fond de nous-mêmes pour accompagner notre pensée surexcitée et anxieuse... « Adieu adieu chantante ronde / Ô mes années ô jeunes filles⁶ ».... Le passé refluait à l'horizon lointain, là-bas, au fond du ciel hostile... Apollinaire songea aux prédictions de Mme Deroy, cette voyante recommandée par un peintre anglais férus d'occultisme, qui savait son passé sans le connaître et dont la prophétie était si « flatteuse » qu'il en avait oublié « les détails fâcheux⁷ ». Il prévint les siens, ses amis et deux avocats de sa connaissance,

1. Manuscrit du premier poème du cycle « À la Santé » (M. Décaudin, *Le Dossier d'« Alcools »*, *op. cit.*, p. 211 ; cf. la version d'*Alcools*).

2. Franck Balandier explique que les prisonniers étaient réveillés à 6 h 30, qu'ils devaient se laver, s'habiller et ranger leur cellule avant la distribution du pain (750 gr) à 7 heures (*Les Prisons d'Apollinaire*..., *op. cit.*, p. 21).

3. « Mes prisons » (*Pr* 3, p. 421). Il pourrait s'agir de bromure (F. Balandier, *ibid.*, p. 22).

4. La bibliothèque prêtait un seul volume par semaine. Les détenus pouvaient aussi demander l'autorisation de faire venir des livres de l'extérieur à condition qu'ils proviennent d'une librairie. Le 9 septembre 1911, Apollinaire déplorait auprès de l'un de ses correspondants de ne pouvoir travailler avec ses propres ouvrages (cité par F. Balandier, *ibid.*, p. 24).

5. Villon, « Epistre [à ses amis] », composé au cours de la captivité du poète à Meung-sur-Loire en 1461.

6. Manuscrit du premier poème du cycle « À la Santé » (*Le Dossier d'« Alcools »*, *op. cit.*, p. 211 ; cf. la version d'*Alcools*).

7. « Les Prédictions de Mme Violette Deroy », *Mercure de France*, 16 octobre 1911 (*Pr* 3, p. 85). Apollinaire dit avoir consulté la voyante en avril 1911.

M^e Fraysse, qui lui proposa immédiatement de consulter le bâtonnier Labori¹, et M^e Théry, en charge des « Questions juridiques » au *Mercure*, amateur d'art, ami des écrivains, qui avait bien connu Schwob et reçu Apollinaire chez lui pendant la crue. Vers 3 heures, on apporta des haricots secs cuisinés au saindoux. Les heures passèrent lentement « [c]ommme passe un enterrement » et la nuit tomba dans la chaleur accablante. Une inscription gravée sur la ferrure de sa couche le saisit à la gorge : « Dédé de Ménilmontant pour meurtre. » La vie brutale des hors-la-loi n'a rien de pittoresque ; les marges ne sont belles qu'en art, quand elles abritent les créations en rupture de ban, transforment les filles en pythies, les gouapes en martyrs et les mythomanes en messies. Et tandis qu'il tentait de s'endormir, il voyait défiler le long cortège de ses « sinistres prédécesseurs », auquel se mêlaient P'tit Louis couronné de roses², Villon, Wilde et Verlaine, maudits et proscrits de tous les temps et de toutes les races :

Assassins escrocs et voleurs
Vous gravâtes ce que vous fûtes
Ô crimes crimes et douleurs³

La nouvelle de la détention fit le tour des camarades et des salles de rédaction. Le samedi 9 septembre, les quotidiens diffusèrent les premiers éléments de « l'affaire des statuettes⁴ », qui soulevait de vives protestations. Salmon œuvrait partout où il pouvait être utile ; à *Paris-Midi*, le chef des informations André Tudesq, le chroniqueur André Billy et leur collaborateur René Dalize prenaient l'affaire à cœur ; à *Paris-Journal*, les lettres de soutien arrivaient en nombre tandis que la rédaction lançait une pétition contre cette arrestation scandaleuse qui mettait « en péril les intérêts de la presse, la dignité professionnelle des journalistes et des écrivains, — et même celle de tout galant homme qui ne veut point trahir sa parole » : Apollinaire avait accueilli le voleur dans une intention charitable, permis de restituer les objets volés, et agi en homme d'honneur refusant la délation ; on réclamait une libération dans les vingt-quatre heures. *La Bataille syndicaliste* ajoutait même insolemment : « Supposer qu'un homme est un voleur parce qu'il héberge un compatriote nécessiteux semble une psychologie un peu courte... même pour un policier. /

1. Arthur Fraysse à Apollinaire, 8 septembre 1911 (BCMN).

2. Jeune voyou qui fréquentait le Bateau-Lavoir et que Picasso avait peint en 1905 sous le titre *Le Garçon à la pipe* (coll. part., voir *Picasso à Paris 1900-1907*, catalogue sous la direction de M. McCully, Van Gogh Museum, Museo Picasso, Fonds Mercator, 2011, p. 170, et le commentaire de P. Read, p. 171). P'tit Louis inspirera le personnage de Mumu à André Salmon dans *La Négresse du Sacré-Cœur*.

3. Brouillon transcrit dans M. Décaudin, *Le Dossier d'« Alcools »*, op. cit., p. 213.

4. Le terme est techniquement impropre, puisqu'il s'agit de têtes ou bustes de pierre ; on l'adopta par commodité, plus que par ignorance, sans doute, et c'est sous ce nom que l'affaire est restée dans les annales.

Est-ce parce qu'Apollinaire vient de s'acheter un château... pour 1 050 fr ?... » Dans le même temps, *L'Aurore* dressa la liste de tous les vols et déprédatations commis au Louvre¹, annonça que deux suspects espagnols avaient été arrêtés à León sous les noms d'Henri Barbusse — le célèbre écrivain, président de la Société des gens de lettres — et d'Henri Letellier — le directeur du *Journal* —, et qu'on venait d'appréhender un Russe soupçonné d'appartenir à une « bande cosmopolite » pilleuse de musées français. Apollinaire perçut l'agitation extérieure en recevant les premières lettres de ses amis juristes, Toussaint Luca et Edmond-Marie Poullain, qui se mettaient à son service. Le courrier trompa momentanément la détresse et l'ennui. La journée s'écoula sans que le prévenu revît le juge Drioux lequel, après un long entretien, autorisa Albert à visiter son frère le lendemain.

Pauvre maman
 Mon pauvre frère
 Pardonnez-moi
 Pardonnez-moi
 Et vous Marie
 Ô mon amie
 Pardonnez-moi
 Pardonnez-moi²

L'héritage maudit des Kostrowitzky pesait soudain sans mesure sur le prisonnier, qui craignait le jugement d'Olga — ses misères judiciaires à elle n'avaient jamais provoqué un tel tapage. Et que pensait Marie, dont la vie avait toujours été si sage ? Plus dérisoire que la mouche errant sur son papier, le poète tournait ses yeux sans larmes vers le ciel vacant : « Ô Dieu qui connais ma douleur / Toi qui me l'as donnée³ »... Pitié... Pitié...

Dimanche 10 septembre, quatrième jour de sa détention, Apollinaire reçut un télégramme et une lettre de M^e Théry qui, séjournant dans sa ville natale de Soissons, venait d'apprendre par les journaux du matin que le poète l'avait pris pour défenseur ; il serait à Paris le lendemain⁴. De son côté, M^e Fraysse l'informa du concours des grands quotidiens⁵ : *L'Autorité*, *Le Matin*, *Le Petit Parisien* et *Le Petit Journal* faisaient front commun ; le quotidien anticlérical de Flachon *La Lanterne* et *La Démocratie chrétienne* de Sangnier s'accor-

1. *Le Journal* du 12 septembre 1911 rapporte des informations convergentes en se fondant sur l'enquête menée par Tudesq pour *Le Siècle* avec la collaboration du directeur intérimaire des Musées nationaux Pujalat : il manquait 323 tableaux au Louvre...

2. Brouillon transcrit dans M. Décaudin, *Le Dossier d'« Alcools »*, op. cit., p. 213.

3. Manuscrit du quatrième poème du cycle « A la Santé » (*Le Dossier d'« Alcools »*, op. cit., p. 212 ; cf. la version d'*Alcools*). Peut-être Apollinaire assista-t-il à l'office du dimanche 10 septembre 1911.

4. M^e Théry à Apollinaire, 10 septembre 1911 (BCMN).

5. M^e Fraysse à Apollinaire, 10 septembre 1911 (BCMN).

daient, « pour une fois », à dénoncer une arrestation inique ; seules l'*Action française* et *La Libre Parole* crachaient du fiel. Mais la police avait saisi des lettres aggravant le cas du prévenu : *L'Action du jour* affirma que le voleur était un Russe, déséquilibré mais d' excellente famille, nommé Vivien, et relaya plusieurs protestations, dont celles de Bourges et de Gourmont, tout en rappelant que le poète n'avait rien à se reprocher, sinon d'avoir commenté naguère des romans fictifs dans *La Phalange*. « Kostrowsky [sic] » n'avait probablement rien à voir avec les vols du Louvre, admit *l'Action française*, mais les soupçons pesaient sur le Russe hébergé par lui : « Nous nous contenterons de répéter que cette bande internationale et juive existe, que ses recéleurs et rabatteurs sont connus » ; si Drioux avait « l'estomac » de plonger dans « la caverne de la brocante juive, du cambriolage d'art juif, de la photographie licencieuse juive », la justice française serait moins décadente ! Le journal royaliste avait reçu de nombreux démentis selon lesquels, à l'inverse de ce qu'il annonçait la veille, Kostrowsky [sic] n'était pas juif : « Nous le désirons pour lui, concéda la rédaction, et le constaterons volontiers », mais son enquête avait réuni des témoignages contraires... Pendant ce temps, Jean de l'Escrivain avouait sa mystification dans *Paris-Midi*, et un ancien caissier de grand magasin, neurasthénique et sans emploi, Paul Blandin, racontait à la police qu'un inconnu lui avait un instant confié, à la gare d'Orsay le 21 août, une valise contenant un portrait de femme.

À 11 heures, on mena le prisonnier au parloir, où l'attendait Albert ; leurs visages se devinaient à peine, derrière le double grillage de l'étroit box de bois. Le cadet repartit au bout d'une heure, promettant de revenir à 2 heures de l'après-midi ; dans la journée, il déposa une somme de 10 francs afin que son frère pût s'acheter du tabac et améliorer son ordinaire ; le préposé lui délivra un bulletin de dépôt pour « Krstrowinsky [sic] Guillaume ». Dans sa cellule, le prisonnier écrivit des lettres et quelques vers. La nuit tomba comme un linceul.

La matinée du 11 septembre fut en tout point aux autres pareille :

Dans une fosse comme un ours
Chaque matin, je me promène.
Tournons, tournons, tournons toujours.
Le ciel est bleu comme une chaîne.
Dans une fosse comme un ours
Chaque matin je me promène¹.

L'année passée — s'en souvint-il ? — il avait loué les réformes américaines destinées à rendre l'univers carcéral plus humain, moins infamant². Rentré à Paris, M^e Théry passa la matinée au Palais pour

1. Manuscrit du troisième poème du cycle « À la santé » (M. Décaudin, *Le Dossier d'« Alcools »*, *op. cit.*, p. 211 ; cf. version non ponctuée d'*Alcools*).

2. « La Prison réformatrice », *La Démocratie sociale*, 19 février 1910 (*Pr 3*, p. 429-430).

prendre connaissance du dossier, se rendit à la Santé dans l'après-midi et s'entretint une heure avec son client. Une ligne de défense fut mise au point : Pieret était fou plus que méchant et Apollinaire l'avait protégé par pitié, par naïveté et par devoir de conscience ; il fallait rappeler au Parquet que le prévenu avait permis de retrouver les sculptures et le persuader de conclure au « vol simple » (auquel cas la prescription s'appliquait, puisque les faits remontaient à 1907), et non au « détournement d'effets dans un dépôt public », passible des assises¹. Restait une incertitude, l'issue de la confrontation avec Picasso. Le dossier autorisait, de fait, à demander une mise en liberté provisoire.

Le lendemain, 12 septembre, un affreux fourgon cellulaire, lugubre et suffocant, conduisit le prisonnier à la Préfecture, où on l'enferma dans l'une « des cellules étroites et puantes de la Souricière ». Il était environ 11 heures. Il attendit, « le visage collé aux barreaux² », incapable de maîtriser son impatience et d'apaiser ses incertitudes. Dans la presse du jour, l'agitation allait croissant. *Paris-Journal* publiait une nouvelle lettre du voleur, qui ne s'appelait ni Vivien ni Pierret (*sic*) mais Ignace d'Ormesan, et qui disculpait le poète : « [J']ai mon sens de l'honneur, avait-il écrit de Francfort le 9 septembre au directeur Chichet, et je m'en voudrais de ne pas mettre les choses au point, au moment où un artiste, dont les aventures romanesques purent arrêter un moment l'esprit curieux, se voit inquiété, au mépris de toute justice, pour des méfaits qui lui furent longtemps inconnus et qui, lorsqu'il en eut connaissance, furent cause de notre rupture. » Le pseudo-baron soutenait qu'il ne connaissait pas encore Apollinaire en mars 1907, l'avait rencontré au Kursaal d'Ostende peu avant son départ pour la Californie, et l'avait retrouvé de même, tout à fait par hasard, à son retour à Paris. « J'étais en difficultés, poursuivait-il, et lui proposai moi-même de lui servir momentanément de secrétaire. C'est peu après, pendant qu'il était aux bains de mer, que la nostalgie du Louvre me reprit et que je me livrai aux voluptés d'un nouveau rapt. » Apollinaire avait découvert la provenance de la « poupée » (comprenez la seconde sculpture féminine) au moment du vol de la *Joconde*, l'avait désapprouvé, engagé à partir et à rendre l'objet. Mais *Le Journal* était allé interroger Mme Kostravitzki (*sic*), laquelle donnait une tout autre version : son fils avait fait la connaissance de Géry Pieret à la Banque Lepère en 1897, n'avait écouté que son bon cœur et s'était « conduit comme un gentilhomme ». Ni Géry ni Olga ne disaient vrai, ainsi qu'on s'en souvient. À *Paris-Journal* et rue Gros³, les lettres continuaient d'affluer, adressées par des personnalités littéraires peu connues d'Apollinaire, Claude Farrère, Edmond Pillon, Henri Massis, des confrères secourables, Pierre Quillard, Roger

1. Déclarations de José Théry dans *Comœdia* le 12 septembre 1911.

2. « Mes prisons » (*Pr* 3, p. 421).

3. Apollinaire n'avait pas encore emménagé rue La Fontaine.

Allard, des relations et des amis de tous horizons, Cremnitz, Kahnweiler, Maurice Renard et Saint-Pol-Roux ; les Nicosia avaient écrit, Ferdinand Molina télégraphié de Cabourg, Figuière, Fort, Mercreau, Gleizes et Metzinger signé de conserve, Dufy offert un dessin de fleurs, et Léger adressé un télégramme signé Firmin, de préférence à Fernand, afin de se rappeler au bon souvenir du critique de *L'Intransigeant*¹. À Paris, en province, à l'étranger, la grande presse donnait de la voix, tout comme les revues littéraires, telle *l'Arthénice* de Georges Turpin, qui défendait « la liberté de l'Écrivain ». Confiant, l'éditeur Stock commençait à se réjouir : Apollinaire était lancé ; avec du travail, son prochain livre serait un succès ; d'ailleurs, on avait sorti 60 à 80 exemplaires de *L'Hésésiarque* ces derniers temps².

À 3 heures, un garde vint enfin chercher l'inculpé, qui le suivit le long d'interminables souterrains blafards. Au débouché, devant le cabinet du juge, des éclairs l'aveuglent : le magnésium de tous les photographes arrivés de grand matin. Il distingue ses avocats, Tous-saint Luca, Salmon, plusieurs confrères. Un premier cliché le montre, hâve, effaré, la tête haute et comme au garde-à-vous, affrontant l'objectif (il a réussi à remettre son faux col et sa cravate à la Souricière) ; à sa gauche se trouve le gardien à lui menotté mais la chaîne est pudiquement dissimulée par le chapeau de paille que le poète tient de sa main prisonnière. Sur un autre cliché, flanqué de son gardien, il esquisse un sourire figé près de M^e Théry. D'autres images le montrent assis dans le couloir avec ses défenseurs ; il n'a plus de menottes et pétrit son chapeau. Il entre enfin chez le juge Drioux et en ressort deux heures plus tard : liberté provisoire. C'est alors en autotaxi qu'il reprend le chemin de la Santé pour la levée d'écrou. Albert, Tous-saint Luca, M^e Théry et de nombreux amis s'amassent devant la prison et patientent longuement, le temps que soient accomplies les dernières formalités, attendre la liste complète des inculpés relaxés dans la journée, remplir les bordereaux, restituer les effets personnels de l'intéressé. À 7 heures du soir, Apollinaire franchit « le seuil de la prison, un petit paquet sous le bras³ ».

L'affaire n'était pas terminée. Tandis que la police considérait la piste d'Antoine-Claudius Rive, appartenant à la bande des frères Thomas, un évadé de Cayenne qui guidait les étrangers au Louvre où il couchait quand il était sans logis⁴, et que les journalistes tentaient de reconstituer la vie de Pieret, les quotidiens du 13 septembre transcrivirent l'interrogatoire du poète tel qu'on avait bien voulu le leur

1. CA, p. 340 pour Dufy et p. 517 pour Léger. Apollinaire s'était en effet trompé de prénom dans son compte rendu des Indépendants du 21 avril 1911 (*Pr 2*, p. 319, où l'erreur est rectifiée par les éditeurs).

2. Stock à un destinataire inconnu, lettre jointe à un mot de soutien adressé à Apollinaire le 12 septembre 1911 (BCMN).

3. *Le Petit Parisien*, 13 septembre 1911. Les journaux affirment qu'il rentra chez sa mère à Chatou.

4. *Comœdia*, 13 septembre 1911.

communiquer. Apollinaire avait notamment déclaré à Drioux que, n'étant pas artiste mais poète, le vol de 1907 lui avait paru « insignifiant ». Le nom de Picasso ne fut mentionné nulle part. Entré chez le juge à l'insu des reporters, le peintre s'y trouvait certainement avant Apollinaire. Quelles astuces ou quelles protections surent-elles lui épargner la mauvaise publicité ? Pourquoi les journaux ne cherchèrent-ils pas du côté de l'acquéreur des sculptures ? Ceux qui savaient, Salmon, Dalize, se gardaient de rien écrire qui pût aggraver la situation ; quant au poète, il protégea toujours l'anonymat de son ami bien que sa loyauté eût été durement éprouvée : le matin même de la comparution, Picasso se trouvait dans un tel état de terreur que Fernande avait dû l'aider à s'habiller ; face au juge, son appréhension se mua en détresse : « Je ne connais pas cet homme », commençait-il par déclarer, tel saint Pierre à propos du Christ. Et il nia tout. Apollinaire se crut perdu mais, autorisé à l'interroger directement, parvint à lui faire reconnaître les faits. Le peintre ne fut jamais plus inquiété. Apollinaire pardonna : un « grand artiste mais sans scrupules aucun », résumera-t-il en racontant l'histoire à Madeleine Pagès en juillet 1915¹. Ce terrible reniement l'affecta peut-être moins, et moins longtemps, que les attaques déclenchées par la presse nationaliste. Libre, mais assujetti à l'appareil judiciaire jusqu'au jugement, Apollinaire vit se répandre des torrents de boue : après les révélations de Mirbeau, toujours prêt à défendre l'individu contre la société, Léon Daudet niait avoir voté pour *L'Hérésiarque* au Goncourt² ; dans l'*Action française* du 13 septembre, il prit prétexte de la lettre de D'Ormesan à *Paris-Journal* pour attaquer ce filou moderne, juif comme son titre de baron l'indiquait, d'une « outrecuidante vanité qui pu[ait] le juif » et dont la psychologie expliquait « l'origine de ses relations avec le Polonais Korskowsky [sic] » ; en 1912, suite à *L'Après-midi d'un faune*, il accuserait le « métèque » Diaghilev de présenter des spectacles barbares, indignes du public français. *La Libre Parole* fit chorus et, deux jours plus tard, *La Voix française* renchérit : « ce M. Apollinaire se nomme en réalité Krakamosky, ou quelque chose d'approchant. [...] Le “critique d'art” et son commensal, le sieur Géry-Piéret [sic], voleur de profession se tutoyaient ; ils vivaient dans la plus complète intimité. » La moralité, la race, la politique, tout s'enflammait mais personne n'eut l'idée d'attiser les polémiques anticubistes. Sous la plume de Paul Gabillard, *Le Radical* répliqua le même jour qu'Apollinaire n'était « nullement d'origine sémité » : « Les Kostrowisky [sic] sont catholiques romains. Ils ont fait leurs études chez les Marianistes ; leur mère a été élevée à Rome au couvent de la Trinité des Monts, et leur père a même été camérier secret du pape Pie IX ! / Nationalistes et antisémites vont plutôt faire

1. Apollinaire à Madeleine, 30 juillet 1915.

2. *Action française*, 11 septembre 1911.

un nez. » Dès le 9 septembre, dans une lettre au directeur de *Paris-Journal*, Toussaint Luca avait insisté sur le catholicisme et « la culture française très approfondie » de son ami d'enfance. Très rapidement, Albert avait fait des déclarations qui attestait la respectabilité de leur famille : « Notre père occupa, auprès du pape, la profession de camérier secret. Guillaume a été baptisé à Saint-Pierre de Rome. Ma mère est une catholique pratiquante. De plus nous ne sommes pas Polonais, mais de nationalité russe¹. » Mieux valait être sujet du tsar qu'originaire d'une nation rayée de la carte.

Heureusement, toutes sortes de gens faisaient cortège autour de poète : « Je suis Aryen, fils de Celte et d'Ibère », lui écrivit le romancier Francis Bœuf, qui n'oubliait pas la bienveillance malicieuse du critique à propos de son roman *Gerbes grises*² : « J'aime les gens braves qui se compromettent pour un sentiment. [...] Je me permets donc de vous adresser, puisque j'ai une occasion digne de mon cœur, mes vœux pour votre prompte libération et vous assurer de ma très haute estime. » « Pardonnez à notre pays, le pria Georges Polti, et ne le confondez pas avec ces gens-là dans une ironie trop méritée. » La baronne Brault, directrice fondatrice de la *Revue de l'indépendance politique et littéraire*, avenue Mercédès, proposa une collaboration dès le 13 septembre. Le lendemain, Perceau écrivit de Bruxelles : « Ne soyez point surpris que je n'aie pas joint mon nom à ceux des écrivains et des journalistes qui ont signé la protestation contre votre arrestation scandaleuse. Je suis un ami compromettant, en ce moment plus que jamais, et je me suis demandé si le meilleur service que je pouvais vous rendre n'était pas de m'abstenir³. » Perceau avait précipitamment quitté la France dans l'été : le 26 juillet 1911, *La Guerre sociale* avait révélé que le secrétaire du syndicat des biscuitiers et membre du Comité fédéral de la CGT Lucien Métivier était un agent double des Renseignements généraux et fomentait des troubles à l'instigation du gouvernement ; pour éviter le scandale, le nouveau président du Conseil Caillaux et son fer de lance le ministre de l'Intérieur Guichard avaient lancé une vague d'arrestations au nom de la sûreté de l'État et, de la sorte, décapité le journal. De Bruxelles, Perceau publia néanmoins un article en faveur d'Apollinaire dans *La Guerre sociale*. Le remerciant, ce dernier lui fit remarquer : « [M]aintenant que j'ai tâté de la prison je comprends qu'on lui préfère l'exil⁴. » Pendant plusieurs semaines, missives et déclarations publiques se multiplièrent, provenant de la Société des poètes girondins, des *Marches du Sud-Ouest*, du comité Renée Vivien auquel Apollinaire appartenait, de parfaits inconnus, indignés ou compatissants, comme ces corres-

1. *Le Radical*, 13 septembre 1911.

2. Dans *La Phalange* de janvier 1909 (*Pr 2*, p. 1145).

3. Perceau à Apollinaire, 14 septembre 1911 (BnF, département des Manuscrits).

4. Sur l'exil bruxellois et la lettre d'Apollinaire à Perceau, voir V. Labaume, *Louis Perceau, op. cit.*, p. 114-117.

pondantes qui avaient modestement signé leur mot : « deux sœurs provinciales rencontrées un jour pluvieux de l'hiver dernier au Musée du Luxembourg ».

Apollinaire mesura l'étendue des sentiments qu'il inspirait et le poids du symbole qu'il représentait. Au fond, les étrangers qui faisaient de la Ville lumière la capitale mondiale de la Renaissance artistique demeuraient allogènes ; un crime était commis et on les croyait complices des bandes internationales. Telles des phalènes, ils convergeaient vers Paris, attirés par la gaieté, la liberté, la nouveauté et le plaisir de vivre, ignorant ses violences, ses geôles et ses douleurs.

Ah ! La charmante chose
 Quitter un pays morose
 Pour Paris
 Paris joli¹

Qui avait bien pu dire que tout homme a deux patries, la sienne et la France ? Lui n'en avait plus aucune. La révélation publique de sa filiation incomplète, de son origine polonaise et de son statut russe avait sapé des efforts de construction personnelle que certains griefs adressés à *L'Hérésiarque et Cie* avaient confusément ébranlés. Il lui revenait en mémoire les malheureuses paroles du poète Féret, auquel il avait parlé de Rurik l'année passée : « Si vous n'avez plus le nom de l'Ancêtre, le choix du prénom Guillaume, c'est encore un hommage à la Race du Bâtard². »

Je suis Guillaume Apollinaire
 Dit d'un nom slave pour vrai nom
 Ma vie est triste tout entière
 Un écho répond toujours non
 Lorsque je dis une prière³

Calomnié, piétiné, dégradé, le vrai nom, étrange, obscur, imprononçable, déstabilisait le nom de plume, dont les consonances classiques sonnaient si bien français. Wilhelm de Kostrowitzky minait Guillaume Apollinaire et lui faisait pitié :

Et moi en qui se mêlent le sang slave et le sang latin
 Je regarde ces pauvres Polonais qui rêvent aux jours lointains
 Aux jours où la Pologne était un grand royaume
 On y cultivait les lettres, on y formait des hommes

1. « Voyage à Paris », extrait du *Marchand d'anchois* (1906), poème que Poulenc mettra en musique (*Po*, p. 656).

2. Féret à Apollinaire, 10 octobre 1910 (BnF, département des Manuscrits).

3. Brouillon du cinquième poème du cycle « À la Santé » (M. Décaudin, *Le Dossier d'« Alcools »*, *op. cit.*, p. 213).

La Pologne était la sœur cadette de la France
 La Pologne aujourd’hui n'est plus qu'une espérance¹

Et les « pauvres Polonaises », filles de la campagne, grossissaient « par troupeaux » les bordels de Hambourg, de la Chine et du Transvaal...

Le premier souci du poète fut de raconter son incarcération dans *Paris-Journal* et de remercier tous ceux qui l'avaient soutenu dans un texte dont il avait emprunté le titre à Nerval, « Mes prisons² » ; après la diffusion de son interrogatoire et ses déclarations à la presse, il tenait à parler en son propre nom. Le lendemain, il publia des vers qu'il avait trouvés dans son fournitement, au dos d'un avis relatif au règlement de la prison. C'était une plainte, maladroite et navrée, à l'orthographe incertaine, signée « Myriès le chanteur, 29 mars 1911 » : « L'on dit courage ayez du sang / Mais il faut en avoir pour vivre là-dedans. / [...] Car cette maison, triste sort, / C'est la maison de la mort. » Ce « gentil chanteur », qui ne pouvait pas être « un grand criminel », avait été le seul compagnon d'infortune du prisonnier :

Vous qui habitez cette cellule,
 Vous entendrez par moment[s]
 Dans votre solitude
 Du métro le roulement³

Curieusement, Apollinaire semble avoir toujours été tenu à l'écart de ses codétenus, en cellule, au parloir, dans la cour ; ses témoignages, ses articles et ses poèmes ne mentionnent aucune silhouette, aucune rencontre. S'agissait-il d'un régime de faveur⁴ ? C'était plus probablement une mesure de prudence : la justice n'avait pas protégé un poète encore méconnu du grand public, elle avait ménagé un journaliste notoire en se couvrant elle-même. Et peut-être fit-il silence moins par crainte ou par discréetion — il avait déclaré que la soupe était bonne et le juge Drioux impeccable — qu'afin de purifier, de distiller, son expérience de la réclusion. Des fantômes, des « battements de cœur », hantent ses vers de prison, des vers plutôt réguliers, que font discrètement vaciller les élisions et les alexandrins libérés ; des vers simples, à la rigueur française, écrits par un homme confronté à la solitude, à la parenthèse du temps commun, que les sons seuls unissent à ses semblables et les cadences familières aux anciennes paroles. La prison le tourmenta longtemps, revint comme un cauchemar dans « Zone » un an plus tard, et comme une

1. Brouillon de « Zone », in M. Décaudin, *Le Dossier d'« Alcools »*, op. cit., p. 79-80.

2. « Mes prisons », *Paris-Journal*, 14 septembre 1911.

3. Pr 3, p. 422-423.

4. Franck Balandier rappelle qu'Albert déclara avoir vu son frère à plusieurs reprises, alors que les visites n'étaient officiellement autorisées que les jeudi et dimanche.

commémoration nuancée de l'humour triste que permet le souvenir dans le cycle « À la Santé », venu ponctuer *Alcools*. Dès le 1^{er} octobre 1911, il publia dans *Fantasio* un conte au titre insolite et paradoxal, « Le Robinson de la Gare Saint-Lazare par une victime de "La Joconde" », lointainement inspiré par l'épisode de la valise de la gare d'Orsay¹. Dans le *Mercure de France*, il commenta les prédictions de Mme Violette Deroy². Lui-même croyait désormais « aux oracles » mais que lui servait-il d'en convaincre les autres ? Tout devin est semblable à Cassandre : comme personne ne le croit, ses présages sont inutiles ; au mieux le dira-t-on visionnaire après coup, Max le savait certainement mieux que quiconque. Qui peut prétendre changer le sort ?

Plus étonnante encore était l'étrange alchimie qui venait de se produire : « Le baron d'Ormesan est un type, avait naguère écrit Natanson. C'est une création qui vous fait honneur³. » Le conteur de *L'Hésiarque* avait réinventé Géry en créant d'Ormesan et, comme dans les contes fantastiques allemands ou les romans d'anticipation qui faisaient ses délices, la créature lui avait échappé. Inspiré par son propre personnage, Géry l'avait doué d'une existence véritable qui confondait si bien la fiction et la réalité qu'on ne savait plus laquelle façonnait l'autre. *Les Marges* d'octobre publièrent opportunément une nouvelle que Géry avait remise au mois de mai, quand Apollinaire tentait vainement de le placer chez Montfort. « *Hands up !* » débute dans un tripot tenu par des Chinois et met aux prises avec le boxeur *heavy weight* Danny Webb un dénommé Robert Astuce, un sale maigrichon qui « s'était sauvé de France, en grande vitesse, après un crime mi-artistique ».

Ce n'était même pas un *Bob*. Ce n'était qu'un *Robert*. Maintenant, après six mois d'exil, ça vous prenait des airs yankees, un accent miauleur, des chiques de Spearmint ou de Sen-sen gommé. [...]

Mais ce Robert Astuce, quoique sale maigrichon, était profond observateur.

Astuce défie Webb le colosse en braquant sur lui son index et celui qui « avait tué des terreurs nègres, massacré des *macs*, défoncé des *cops*, Danny Webb, américain, él[ève] instantanément les deux mains vers le ciel ». Bob Astuce triomphe et, s'enorgueillissant d'avoir fait honneur à la confrérie des *hold up men* !, il aperçoit

une multiplicité de mains humbles et soumises, de mains levées sur toute l'étendue de l'Amérique en respect d'une institution, par principe — de mains soudées à des poignets de fer, qui brisent avec un plaisir instinctif, mais dans les luttes animalesques, vierges de pistolet.

1. Voir *supra*, p. 358.

2. « Les Prédictions de Mme Violette Deroy », *Mercure de France*, 16 octobre 1911 (*Pr 3*, p. 85).

3. Thadée Natanson à Apollinaire, 9 novembre 1910 (BnF, département des Manuscrits).

Alors, Robert Astuce tira, de son crâne qui avait connu beaucoup de chapeaux, son chapeau et, d'enthousiasme, le jeta à la mer¹.

Aux confins de l'art et de la vie, l'imagination côtoie la mythomanie et l'univers devient paramnésique. Géry est une manifestation démente et pitoyable d'Apollinaire, et d'Ormesan un malin génie, d'autant plus inquiétant que le Diable n'y est pour rien.

Marie était choquée. À cause des événements, elle avait brusquement quitté Paris pour fuir son amant, la honte et les indiscretions : « Revenez suis dans grande peine² », l'avait-il implorée. Autour d'eux, ce n'étaient que jaseries et bonnes intentions :

Coco, vous savez bien que quiconque pense que je ne vous aime pas est injuste à mon égard, car je vous aime plus que tout au monde. Je vous aime au point que je voudrais renoncer à mon art si cela devait me donner ma petite Marie pour femme. J'ai déjà mis cela en vers dans *Le Bestiaire*. Je vous aime au point de souhaiter toujours vous regarder et de toujours parler avec vous³.

Il conseillait à Marie d'envoyer beaucoup au Salon d'automne, des choses nouvelles, de plus anciennes aussi, comme la première version d'*Apollinaire et ses amis*. Mais leurs ciels s'assombrissaient. Elle ne voulait plus l'écouter, ni rien savoir du mariage : « Tu as trop mauvais caractère ! » lui avait-elle un jour répliqué, tout en pleurs, les pieds dans le ruisseau : « C'était beaucoup dire en peu de mots », résumera Max en contant l'anecdote⁴. L'installation de Wilhelm au 10, rue La Fontaine ne changea rien du tout⁵. Dépits, dédains et rancunes tenaces étreignaient leur cœur des plus vives alarmes.

Le personnage public reprit le cours de ses activités ordinaires. Au vernissage du Salon d'automne, le 30 septembre 1911, on le vit en compagnie de Picasso devant les peintures cubistes réunies en la salle 8 : « [Ils] se gaussaient [...] et émettaient une opinion plutôt défavorable », affirma Henri Guilbeaux en novembre 1911, dans l'hebdomadaire contestataire de Fabre et Méric *Les Hommes du jour*. Or le même Apollinaire défendait les cubistes dans *L'Intransigeant* : n'était-ce pas une preuve de son ironie, de son « talent de mystificateur » ? Il était grand temps de « traquer » les « fumistes » qui portaient aux nues le Douanier Rousseau et voulaient vous faire accroire que les réalisations les plus « abracadabantes » étaient géniales sous

1. *Les Marges*, octobre 1911, p. 92-97 (reproduit dans *Que vlo-ve ?, 2^e série*, n° 19, juillet-septembre 1986). La rédaction précisait en note : « On a pensé qu'il pouvait être intéressant de publier aujourd'hui cette curieuse nouvelle que Géry Pieret, le jeune garçon qui se comportait si familièrement avec les statuettes phéniciennes du LOUVRE, nous avait remise il y a quelques mois. »

2. Apollinaire à Marie, brouillon de télégramme adressé à May-en-Multien, sur le canal de l'Ourcq, s. d. (BHPV, donation Adéma).

3. Apollinaire à Marie, s. d. (CA, p. 187-188).

4. Max Jacob à Jacques Doucet, 31 mars 1917 (Max Jacob, *Correspondance*, t. I, éd. de F. Garnier, Paris, Éditions de Paris, 1953, p. 149-150).

5. Il s'installa à cette adresse le 1^{er} octobre 1911.

prétexte que tout le monde s'était naguère trompé sur l'impressionnisme. La verve polémique entraîna Guilbeaux à tomber d'accord avec son adversaire politique, le pamphlétaire du *Journal Urbain Gohier*, lequel, au plus fort de l'affaire des statuettes, dénonçait dans *L'Œuvre* l'invasion des « rastaquouères », et accusait à présent la fumisterie critique d'encourager les errements des amateurs de peinture¹. « [J]ai parlé pendant plus d'une heure avec votre rédacteur au sujet du cubisme », protesta Apollinaire auprès d'Henri Fabre, « mais uniquement pour faire comprendre à mon interlocuteur l'importance de ce mouvement d'art. [...] / Il se peut d'autre part que je fasse des réserves quant au talent de tel ou tel peintre [...] mais j'affirme que je n'ai à aucun moment communiqué mes critiques à M. Guilbeaux. » Et il dut, une fois encore, corriger sa mauvaise réputation avant de conclure : « [E]n dépit de son vilain nom, ce mouvement est ce qu'il y a de plus élevé aujourd'hui dans les arts plastiques. Ce qui ne signifie point que je trouve du génie à tous les peintres cubistes². » Il était assez prudent pour ne pas nommer publiquement les « personnalités les plus marquantes de la jeune peinture », mais il confia leurs noms par ordre alphabétique à Soffici quelques semaines plus tard : « Derain, Dufy (pour les petites choses), Marie Laurencin, Matisse et Picasso³. » Braque n'était pas sur la liste : Apollinaire estimait tacitement qu'il devait à Picasso plus qu'aucun autre cubiste ; il avait d'ailleurs trouvé une manière avantageuse et diplomatique de le dire en le baptisant « vérificateur ».

Dans *L'Intransigeant*, Apollinaire consentait enfin à parler d'« école » puisque le mouvement, qui s'affirmait en peinture, essaimait dans tous les arts. Les toiles cubistes déroutaient par les contrastes de leurs formes sombres mais elles représentaient « une réaction nécessaire » et un art noblement mesuré, revenant aux principes du dessin et de l'inspiration, tout comme l'avait fait le fauvisme concernant la couleur et la composition. Il fallait regarder le *Paysage* et *Le Goûter* de Metzinger, qui témoignaient « d'une grande culture », le *Portrait de Jacques Nayral* par Gleizes, qui faisait chanter de belles couleurs, les efforts de Firmin (*sic*) Léger, les paysages au « charme inexprimable » de Le Fauconnier, le *Combat de boxe* de Segonzac et l'« envoi intéressant » de Marcel Duchamp, bien meilleur que ses « nus très vilains » de l'année précédente⁴ : le *Portrait simultané* d'une femme qui se déshabille en cinq étapes⁵. Apollinaire n'ignorait pas que

1. « Le cubisme et MM. Urbain Gohier et Apollinaire », *Les Hommes du jour*, 11 novembre 1911, p. 10.

2. Apollinaire au directeur des *Hommes du jour*, 12 novembre 1911 (*Album Apollinaire, op. cit.*, p. 129).

3. Apollinaire à Soffici, 8 décembre 1911 (*CI 1*, p. 45-46).

4. *Pr 2*, p. 149 et p. 373. Duchamp affirmera qu'il fit la connaissance de Picabia au Salon d'automne de 1911.

5. La toile sera réintitulée *Dulcinée* (1911) ; Apollinaire ne parle pas de *Nu descendant un escalier* mais le vit par ailleurs (voir *infra*, n. 3, p. 400).

Duchamp avait proposé un second tableau, *Nu descendant un escalier*, où la figure anatomique, réduite à un ensemble de lignes, se décompose en une vingtaine de positions ; il ne s'agissait plus seulement de montrer simultanément toutes les facettes d'un objet, comme le faisait communément le cubisme, ni de créer des effets dynamiques à la manière des futuristes, avec leurs sujets modernes, foules, machines, personnages en action, mais de parvenir à une représentation statique du mouvement et de conjuguer la simultanéité à la durée. Or, en appliquant la démultiplication cinétique au sujet traditionnel du nu, ce qu'il était seul à oser faire, Duchamp sortait du champ habituel des sensations et des états d'âme pour entrer dans celui de la géométrie et des mathématiques ; il voulait « remettre la peinture au service de l'esprit¹ ». Le sujet pictural frappé d'obsolescence, le vivant devenu machine, c'était la fin de l'art entendu dans sa définition séculaire². Persuadés que la toile ironisait sur le cubisme en regardant du côté du futurisme, Gleizes et Le Fauconnier demandèrent aux frères du peintre, Jacques et Raymond³, de faire pression sur Marcel afin qu'il modifiât son titre ; ce dernier refusa, retira sa toile et décida de se tenir à l'écart de tout groupe constitué. Dans la salle cubiste manquaient aussi Delaunay, Marie Laurencin, et tous les « jeunes maîtres [...] dont l'influence se fai[sai]t sentir : Picasso, Derain, Braque, Dufy⁴ ». Dans la section des sculptures, l'envoie le plus important, les fragments du *Monument à Beethoven* par José de Charmoy, pesait fort peu face au *Baudelaire* de Raymond Duchamp-Villon et aux deux marbres d'Archipenko, un jeune Russe qui exposait ici pour la première fois⁵. Du côté des arts décoratifs, deux ensembles se distinguaient, la salle à manger et le cabinet de travail conçus par André Mare en collaboration avec plusieurs artistes, Laurencin, Rouault, La Fresnaye, et enrichis d'œuvres de Léger, Segonzac et des frères Duchamp-Villon, dont les efforts modernes devenaient remarquables.

Apollinaire n'aimait les prisons d'aucune sorte. Tenant compte de la variété des styles et de l'évolution des goûts, il fit l'éloge de Pissarro, de Bonnard, de Bourdelle, et revint longuement sur les envois d'Henri de Groux, dont les portraits de grands personnages et les vastes scènes à la technique « démodée » lui étaient longtemps demeurés étrangers, mais dont l'imagination lyrique faisait preuve — il en convenait à présent — d'une probité, d'un talent et d'un

1. Marcel Duchamp, « Propos », recueillis par J. Johnson Sweeney, *The Museum of Modern Art Bulletin*, vol. XIII, n° 4-5, New York, 1946 ; repris dans Marcel Duchamp, *Duchamp du signe*, suivi de *Notes*, écrits réunis et présentés par M. Sanouillet et P. Matisse, Flammarion, 2008, p. 167.

2. Voir Jean Clair, *Sur Marcel Duchamp et la fin de l'art*, Gallimard, « Art et artistes », 2000.

3. Les frères Duchamp avaient choisi un nom d'artiste commun, Jacques Villon et Raymond Duchamp-Villon. Marcel garda son nom ; Suzanne également, avant d'épouser Jean Crotti.

4. *L'Intransigeant*, 30 septembre et 10 octobre 1911, p. 369 et p. 372.

5. *L'Intransigeant*, 14 octobre 1911, p. 378. Les deux œuvres d'Archipenko sont *Maternité* et *La Femme au chat*.

enthousiasme sensibles dans *Le Christ aux outrages*¹. N'en déplût au malveillant Guilbeaux, les comptes rendus de *L'Intransigeant* n'avaient rien d'ironique. Deux « Anecdotiques » du *Mercure de France* étaient en revanche fort cocasses : l'un épingleait les manies du vieux peintre belge, retouchant, en plein Salon d'automne, des tableaux faits depuis quinze ans², l'autre les fantaisies du futuriste Severini lequel, par « coquetterie florentine », arborait des chaussettes volontairement, mais très heureusement dépareillées. Ce dernier détail, ô combien pittoresque, fit le tour de Paris et resta dans les annales³. La chronique relative aux futuristes évoquait aussi Boccioni qu'un « air intrépide et loyal [disposait] en sa faveur » et Soffici, « peintre de talent » et critique d'art parmi « les plus distingués de l'Italie ». Mais elle ne manquait pas de malice quand il s'agissait d'expliquer que les nouveaux artistes italiens cherchaient, selon leurs propres mots, à « exprimer des sentiments, presque des états d'âme » et à « les exprimer de la façon la plus forte possible », démarche que le critique jugeait « avant tout sentimentale et un peu puérile » mais que les peintres étaient prêts à défendre « à coups de bâton ». Florence avait récemment assisté à une lutte héroï-comique : après avoir visité la Première Grande Exposition futuriste de Milan, Soffici, parfait connaisseur de la peinture contemporaine et ardent défenseur de l'héritage impressionniste, déclara, dans *La Voce* du 23 juin 1911, que l'originalité des Milanais, semblables « aux plus pachydermiques marchands de porcs d'Amérique⁴ », était largement surfaite comparée à l'audace française actuelle. Marinetti, Boccioni, Russolo et Carrà organisèrent une expédition punitive à Florence et défièrent les Florentins au café Le Giubbe Rosse ; la police dut intervenir et les deux camps se témoignèrent une « estime réciproque ». Le lendemain, Soffici et ses amis attendaient leurs adversaires à la gare en guise d'adieu... La « bastonnade a beau être empreinte de courtoisie, admit Apollinaire, elle est une singulière façon de forcer l'admiration. / C'est en mars 1912 que les futuristes exposeront à Paris. Nul doute que, s'ils veulent avoir recours aux mêmes arguments, ils n'aient, à cette époque, fort à faire⁵. » Moins radicaux que leurs confrères transalpins, les milieux parisiens n'en étaient pas moins bagarreurs ; informés des scandales provoqués en Italie depuis deux ans, ils s'attendaient à déposer leurs fines lames pour manier la canne et les poings.

1. *L'Intransigeant*, 30 septembre 1911, p. 370.

2. « Henri de Groux », *L'Intransigeant*, 30 septembre 1911 (*Pr* 2, p. 370) et « M. Henri de Groux », *Mercure de France*, 16 octobre 1911 (*Pr* 3, p. 86).

3. « Peintres futuristes », *Mercure de France*, 16 novembre 1911 (*Pr* 3, p. 88-89). Un matin, dans sa hâte, Severini mit des chaussettes dépareillées, ce qui amusa beaucoup son entourage ; Apollinaire transforma le hasard en excentricité et le détail devint proverbial (Gino Severini, *La Vie d'un peintre* [1946, en italien], traduit par A. Madeleine-Perdrillat, Hazan, 2011, p. 72).

4. Cité par Nicole Ouvrard, « Chronologie », *Le Futurisme à Paris. Une avant-garde explosive*, Paris-Milan, Centre Georges-Pompidou — 5 Continents Éditions, 2008, p. 319.

5. « Peintres futuristes », *Mercure de France*, 16 novembre 1911 (*Pr* 3, p. 89).

« [N]ous travaillons avec acharnement pour [...] nous préparer à notre exposition chez Bernheim, le champ de bataille où dans deux mois nous mettrons en batterie nos canons », annonça Boccioni, qui se félicitait de l'article du *Mercure* dont la réclame passait les réserves : « [S]i notre ami Marinetti était là il ne manquerait pas, j'en suis sûr, de [v]ous exprimer lui aussi sa gratitude. » Mais Marinetti se trouvait à Tripoli, sur le front italo-turc, « en vaillant futuriste » convaincu des vertus hygiéniques de la guerre. Alors que la crise d'Agadir peinait toujours à trouver une issue, le gouvernement Giolitti, soutenu par son opinion, avait lancé un ultimatum à la Turquie le 26 septembre 1911 afin d'obtenir la reconnaissance immédiate de l'occupation italienne en Tripolitaine et en Cyrénaïque ; fragilisée par la révolution Jeunes-Turcs de 1908, référence de l'opposition musulmane tripolitaine attisée par les Italiens, Constantinople fit des concessions inutiles. L'Italie déclara la guerre le 29 septembre mais, à la fin de l'année, elle ne maîtrisait toujours pas la situation militaire en Libye. Après avoir lancé son *Manifeste à Tripoli l'Italienne*, Marinetti partit en octobre comme correspondant de guerre de *L'Intransigeant* et du *Piccolo* de Trieste ; des futuristes, excédés par son bellicisme, quittèrent le mouvement ou prirent leurs distances. Sur le terrain, Marinetti se montra « un soldat intrépide et un excellent tireur », prêtant main-forte à une unité d'infanterie lancée à l'assaut d'un village arabe ; en trophée, il reçut de l'officier « une baïonnette turque arrachée à un prisonnier¹ ». Pendant qu'il éprouvait ce phénomène cosmique capable de régénérer l'Italie, Boccioni, Russolo et Carrà, pourvus par sa générosité, découvraient le dernier état de la peinture parisienne. C'était une idée de Severini, qui vivait à Paris depuis 1906 et fréquentait les milieux cubistes ; impressionné par la salle 41 des derniers Indépendants, il avait convaincu ses amis de venir voir dans quelles directions travailler. Les trois Milanais rentrèrent enchantés, enrichis, et se remirent à peindre avec ardeur afin de soutenir leur prochaine confrontation ; Severini s'aperçut que l'influence picassienne et parisienne réorientait désormais leurs recherches².

Les soucis assaillaient Apollinaire. Le 9 décembre 1911, un écho de *L'Intransigeant*, signé Le Wattman, provoqua des remous en traitant de « persaneries parisiennes » et de « piteuses mascarades » les dernières collections du couturier Paul Poiret, l'homme qui avait libéré la femme du corset et réinventé le style Directoire : décolleté princesse, épaules tombantes, taille évanescante, poitrine indécise, drapés et plissés, la silhouette moderne avait, grâce à lui, conquis sveltesse et fluidité. Alors que les troupes italiennes souffraient face aux Ottomans, les turqueries étaient en vogue à Paris : Poiret, enthousiasme

1. Boccioni à Apollinaire, 1^{er} décembre 1911 ; l'éditrice Lucia Bonato n'a pas retrouvé l'article du *Piccolo* relatant les exploits de Marinetti (*CI 1*, p. 150-151).

2. G. Severini, *La Vie d'un peintre*, op. cit., p. 99-101.

siasmé par les Ballets russes et les décors de Bakst, avait lancé sa mode orientale et, en juin, donné une fête costumée mémorable, « La Mille et Deuxième Nuit », dont Apollinaire avait décliné l'invitation. En décembre, il présentait à Vienne ses nouvelles créations — pantalons de harem, tuniques abat-jour, turbans chamarrés —, cependant que les Parisiens admiraien les bijoux du sultan Abdul-Hamid II à la galerie Georges Petit. Comme beaucoup, Dufy crut qu'Apollinaire se cachait derrière Le Wattman et lui battit froid. Le poète fut contraint de lui adresser un démenti formel : il n'y était absolument pour rien et n'avait cure de faire campagne contre un commerçant ou d'écrire sur les modes, sujet commercial par excellence¹. Il se garda de mentionner son article sur les dernières tendances dans *Le Passant* de Bruxelles, mais c'était une chronique si curieuse, si fantaisiste, qu'elle passait les considérations futiles et mondaines :

Pour le printemps, on portera beaucoup de vêtements en baudruche gonflée, formes agréables, légèreté et distinction. Nos aviatices ne porteront pas autre chose. Pour les courses, il y aura le chapeau *ballon d'enfant*, composé d'une vingtaine de ballons, effet très luxueux et parfois détonations bien divertissantes.

Il la placera dans « Le Poète assassiné » pour opposer « le fopôite Paponat », amateur de mode, au « plus grand des poètes vivants », Croniamantal², et ses costumes imaginaires resurgiront dans *Les Mamelles de Tirésias*, avec une fonction poétique et dramatique.

Qui était l'auteur de toutes ces chicanes ? Allard ou La Fresnaye, songeait Apollinaire *in petto* : Allard qui jalouxait son autorité critique et faisait l'important à *La Phalange* ; La Fresnaye parce que Marie et lui semblaient très proches depuis leur collaboration commune avec André Mare. Et que penser de Nicole Groult, épouse du décorateur André Groult et sœur de Paul Poiret, dont Marie faisait grand cas depuis qu'elles s'étaient rencontrées ce printemps, au vernissage des Indépendants ? Le malheureux se sentait cerné de rivaux et d'ennemis. Dans *L'Œuvre*, Urbain Gohier aboyait toujours. « Vive la Pologne, Monsieur ! » clamait-il ironiquement, car la France devait à la Pologne des milliers de juifs qui faisaient parler d'eux. La physicienne Marie Curie, lauréate d'un second prix Nobel, parfait spécimen de la « Sorbonne rastaquouère », déconsidérait l'Université française : accusée d'adultère par l'épouse de son amant, Paul Langevin, elle serait défendue en correctionnelle par M^e Poincaré, dont les chances ministérielles intimidait beaucoup les magistrats. Quant à « M. Krostowski, dit Apollinaire [...] vulgarisateur de

1. Apollinaire à Dufy [décembre 1911], *CA*, p. 341.

2. Dans *Le Passant*, n° 10, 30 décembre 1911. Le texte sera ajouté, avec des corrections, au chapitre « Mode » du « Poète assassiné » (*Pr 1*, p. 275-276).

l'Arétin, du marquis de Sade, d'Andrea de Nerciat », il restait inculpé de complicité dans les vols du Louvre¹.

Le poète était « épouvanté » à l'idée d'être poursuivi pour ses éditions licencieuses. Et si on l'expulsait ? Il n'en dormait plus, n'en travaillait plus, se pensait persécuté : « Renseigne-toi pour savoir où, comment et dans quelles conditions je pourrais me faire naturaliser », demanda-t-il à Toussaint Luca en décembre². Rien ne l'apaisait, ni le soutien de ses amis et de ses pairs, ni l'accueil de sa dernière conférence à la Galerie d'art contemporain³, ni la publication de ses poèmes dans l'anthologie de Florian-Parmentier⁴. La meurtrissure le mordait comme le fer la chair du condamné.

La loi de renaissance

Apollinaire vécut dans l'attente de son jugement ; il espérait un non-lieu qui le blanchirait et favoriserait sa naturalisation. Albert Gleizes était intervenu en sa faveur auprès d'une de ses relations, le substitut Joseph Granié⁵, petit homme fluet, dépourvu d'élégance, mais brillant orateur, esprit des plus fins et des plus cultivés, grand amateur d'art en qui Fernand Léger avait trouvé son premier collectionneur. Le juge Drioux promettait de faire diligence et M^e Théry affichait une belle confiance. Pour tromper l'attente, le poète s'adonnait à ses travaux de plume. Il préparait une anthologie de l'Arétin à paraître dans la collection du Mercure « Les Plus Belles Pages ». Il accepta la proposition de la baronne Brault, qui avait eu l'idée charmante de publier dans sa revue *Le Parthénon* un roman gracieusement intitulé « L'Arc-en-ciel », écrit par sept auteurs dont on ne révélerait pas les noms mais que le lecteur reconnaîtrait aisément par le style et l'imagination. Le roman collectif était en vogue cet hiver-là. Au *Passant*, Blandin avait lancé « Le Mystère du plan astral » le 2 décembre 1911 ; les collaborateurs, signant tous d'un nom fantaisiste, étaient priés de se limiter à trois nouveaux personnages par chapitre, de ne pas en tuer plus d'un, et seulement par nécessité, et de ne pas ressusciter un mort dans les chapitres suivants. Apollinaire qui, depuis novembre 1911, livrait à la revue bruxelloise des chroniques signées « Tyl » et « Le Comte

1. Article repris dans *Que vlo-ve ?, 2^e série, n° 19, juillet-septembre 1986, p. 19.* Veuve, Marie Curie était devenue la maîtresse du physicien Paul Langevin, qui était malheureux en ménage. La femme de Langevin déposa une plainte en adultère et demanda une séparation de corps en justice. La presse d'extrême droite déclencha une campagne contre Marie Curie. Le procès devait avoir lieu le 8 décembre 1911 devant la 9^e chambre correctionnelle. Langevin trouva un arrangement avec sa femme (voir François Rothen, *Et pourtant, elle tourne !*, Lausanne, Presses polytechniques et universitaires romandes, 2004, p. 40).

2. Apollinaire à Toussaint Luca, 9 décembre 1911 (*ŒC IV*, p. 699-700).

3. Galerie de la rue Tronchet qui exposa Laurencin, Gleizes, La Fresnaye, Léger, Duchamp et Metzinger à partir du 19 novembre 1911. Apollinaire prononça sa conférence le 24 novembre mais le texte est aujourd'hui perdu (voir la chronique de *L'Intrangéant*, *Pr 2*, p. 380-381).

4. *Toutes les lyres. Anthologie-critique des poètes contemporains*, Gastein-Serge, s. d.

5. Gleizes à Apollinaire, 3 octobre 1911 (*CA*, p. 287).

AlmaViva »¹, se livra volontiers à cet exercice de style qui lui rappelait sa jeunesse mais la suite qu'il imagina ne put jamais trouver place dans la continuité du récit. *Le Parthénon* lui offrait, en revanche, l'honneur de commencer. Chapitre premier : Un masque dans l'avenue. Le 3 décembre 19..., le narrateur rencontre sur l'avenue Mercédès une poétesse masquée qui lui demande de l'aider à publier ses poèmes, d'authentiques poèmes de poésie, pompeux et fervents à souhait. L'inconnue disparaît sans laisser de trace. Chapitre deux : Le POF. Où l'on apprend que le directeur de la revue *Les Marches du centre* joue au *Pof*, jeu « intellectuel » inventé par M. A. S. (comprenez Parti ouvrier français et André Salmon). Voici la règle : on choisit un nom propre dont les lettres deviennent autant d'initiales formant l'acronyme d'une société bizarre ou d'une nouvelle école poétique. Ainsi Marinetti donne « Manutention astrale reconnue italienne nonobstant explications très très imbéciles » ou encore « Manifestation américaine, roumaine, ibérique, norvégienne, égyptienne, touranienne, turque, italienne ». Bien sûr, le nom du « galant » poète italien était un exemple pris au hasard². Le ton était donné et les milieux littéraires, qui raffolaient de ces romans à clés pimentant le jeu de piste des pseudonymes et des échos ravageurs, attendirent impatiemment la suite sans se douter que l'auteur, au moment même où il se livrait à ce divertissement, était la tristesse même.

Le 17 janvier 1912, le clerc de M^e Théry, alors en voyage, annonça au poète que le juge Drioux avait rendu la veille une ordonnance de non-lieu³. Le voleur de la *Joconde* courait toujours⁴. Deux jours plus tard, le jugement était officiellement notifié et, le 21, l'avocat recevait un aimable hommage ronsardisant :

Maître José Théry
Sans vous j'eusse péri [...]

Que mon Merci soit, Maître,
Plus long qu'un kilomètre,

Et plus sonore encor
Que la voix de Stentor ;
Qu'il dure et qu'il demeure
Jusqu'au jour où je meure.

Puis après mon trépas,
Qu'il ne trépasse pas,
Mais soit devant l'Histoire
Un peu de votre gloire⁵.

1. *Pr I*, p. 1241.

2. *Pr I*, p. 543-548. Les deux chapitres, signés « Le Premier des Sept », parurent le 20 janvier 1912.

3. Le clerc de M^e Théry à Apollinaire, 12 janvier 1912 (BCMN).

4. Sur la fin de l'affaire, voir *infra*, p. 396 et sa n. 3, et p. 408.

5. « Gratitude » (*Po*, p. 346).

Sans avoir anéanti tout désir de postérité littéraire, le malheur minait le cœur d'Apollinaire et le privait d'un véritable soulagement. Encouragée par sa mère qui se méfiait désormais de lui, Marie se montrait de plus en plus rétive, manquait leurs rendez-vous, cultivait de nouvelles relations, gardait un silence têtu. Apollinaire se fit suppliant : « Vous disposez de nous, Marie, que le ciel vous inspire¹. » Mais la plainte de l'amant n'émeuvait plus la jeune femme ; elle se rappelait toutes les soirées qu'elle avait passées seule, comme abandonnée, et tous les moments où, reprisant, repassant, servant, rangeant, elle avait découvert dans une poche, un tiroir, une corbeille, des preuves d'infidélité ou des motifs de soupçons². Elle ne l'aimait plus.

L'amour s'en va comme cette eau courante,
L'amour s'en va ; comme la vie est lente
Et comme l'espérance est violente³ !

Non loin de la rue La Fontaine, le pont Mirabeau tendait ses tristes arches sur le fleuve impassible, gros d'espérances déçues et de vains remords. Le souvenir sublimait les jours heureux, les paraît de grâces à jamais enfuies, et le poète, qui ne savait pas célébrer l'amour heureux, se mit à chanter son chagrin et ses regrets.

« Je suis extrêmement las de tout », soupira-t-il auprès de Gide à la fin de janvier : vivre à Paris misérablement, se consumer dans les journaux, demeurer dans ce quartier d'Auteuil synonyme d'inondation, d'arrestation, de catastrophes⁴. Il n'imaginait pas un instant que son correspondant pût, lui aussi, souffrir d'inquiétudes vitales. Gide n'était-il pas l'aisance même ? Riche, cultivé, entouré, il consacrait ses journées à la musique, à l'écriture, à *La NRF*, à la correspondance, à la méditation ; Paris, Pontigny, Cuverville, l'Algérie, l'Allemagne, la Suisse et l'Italie, l'heureux homme disposait de sa vie. Pendant ce temps, les jeunes poètes fuyaient la misère. Apollinaire et Salmon écrivaient une pièce de commande pour les célébrations du bicentenaire de Jean-Jacques Rousseau et l'inauguration d'un monument au Panthéon le 28 juin⁵ ; mais

1. Apollinaire à Marie Laurencin, s. d. (*CA*, p. 188-189).

2. Ainsi, en 1908, ce mot de Marie : « Tout est fini entre nous. Je te rends ta clé / [...] j'ai lu une lettre à toi adressée signée Hélène je suis fixée » (*CA*, p. 181). On connaît aussi l'existence d'une Jane, employée de magasin, fréquentée par Apollinaire en janvier-février 1911. Le poète inspira également une passion embarrassante à la jeune Marthe Roux, amie de Jeanne Fort, rencontrée à La Closerie en 1911, qui le poursuivit de ses assiduités jusqu'en 1916 (P. Caizer-gues, « Wilhelm de Kostrowitzky, le très aimé », art. cité).

3. « Le Pont Mirabeau », version ponctuée (cf. version définitive d'*Alcools*).

4. Apollinaire à Gide, 26 janvier 1912 (P.-M. Adéma, *Guillaume Apollinaire*, p. 196).

5. *Jean-Jacques*, officiellement commandé par le directeur littéraire de *Paris-Journal*, Charles Morice, ne fut jamais représenté faute de crédits (voit *Pr I*, p. 1008 sq., et M. Décaudin, *Apollinaire, op. cit.*, p. 163).

Salmon passait le plus clair de son temps à suer à *Paris-Journal* pour entretenir son ménage et la pauvre Jeanne, que les drogues étiolaient. Max vivait toujours : tiré à 100 exemplaire de luxe, *Saint Matorel* ne rapportait pas plus que *La Côte*, publié à compte d'auteur chez Birault en août 1911 ; chassé du 7, rue Ravignan par ses voisins qui ne supportaient plus les effluves d'éther, il s'était installé au Bateau-Lavoir à la fin de 1911, dans l'ancien atelier de Salmon, cependant que son voisin Juan Gris vivait en vendant des dessins aux hebdomadiers humoristiques. À quelques pas, impasse de Guelma, Braque et Dufy travaillaient sans luxe mais sans terreur du lendemain, et Severini, habitué aux aléas par la modestie de ses origines et les difficultés de ses débuts parisiens, abordait l'avenir avec une détermination toute juvénile. Certains peintres réussissaient à se faire une situation en professant dans les académies, comme Le Fauconnier, qui venait de remplacer le portraitiste mondain Jacques-Émile Blanche à l'Académie de la Palette : « C'est au mauvais goût, un prêté pour un rendu », commenta Apollinaire avec amertume. En peinture comme en littérature, « les pompiers jouiront toujours de la faveur officielle » et « la médiocrité se tient toujours au premier rang car les médiocres ne sont pas paresseux, ils travaillent sans peine¹ ». Écrire lui coûtait tant ! Son esprit refusait de fixer en phrases la foule de rêves et d'idées dont il était peuplé ; la composition d'*Eau-de-vie* s'étirait : « Je réunis en ce moment mes vers pour en faire un volume mais le dégoût m'accable », déclara-t-il à Gide, dont il attendait peut-être un encouragement.

Quand on enterra Pierre Quillard le 7 février 1912, Apollinaire, Marie, Salmon et Paul Fort retrouvèrent tout le *Mercure de France* au Père-Lachaise. Qui remplacerait le critique, mort subitement trois jours auparavant ? Apollinaire espéra peut-être que Vallette songerait à lui mais le directeur finit par confier la prestigieuse rubrique « Les Poètes » à Georges Duhamel, dont il appréciait la mesure, l'intelligence, la qualité des critiques parues dans *Vers et Prose* et *Les Bandeaux d'or*, et la pertinence des *Notes sur la technique poétique* publiées avec Vildrac en 1910. Docteur en médecine depuis près de trois ans, l'ancien « abbé » de Créteil gagnait sa vie aux Laboratoires Clin, avait fait jouer sa première pièce à l'Odéon, *La Lumière*, en avril 1911, s'apprétait à en donner une deuxième, *Dans l'ombre des statues*, et à publier au Mercure son quatrième volume de vers, *Compagnons*. Apollinaire conserva ses prérogatives anecdotiques.

Heureusement, ses amis veillaient. Pour raviver la flamme intérieure qui vacillait sous la gaieté de façade, Billy eut l'idée de lui offrir une nouvelle revue ; Salmon, Tudesq et Dalize étaient partants. Un

1. Apollinaire à Soffici, 26 janvier 1912 (*CI I*, p. 51-52).

après-midi de novembre 1911, Apollinaire vint les retrouver au café de Flore, à Saint-Germain-des-Prés, un endroit tranquille où la clientèle était rare, une sorte de « café de sous-préfecture » aux glaces ternies et aux murs gris sale, fort différent du haut lieu littéraire qu'il devint à partir des années 1930, ou du rendez-vous touristique qu'il est aujourd'hui¹. Dalize, dont la rigueur égalait la nonchalance, montra les statuts qu'il avait rédigés, mais personne n'eut envie de ses contraintes formelles. Chacun s'engagea toutefois à payer de 20 à 25 francs par mois pour la publication, ce qui représentait un effort très considérable. Billy avait apporté un jeu d'épreuves composées par un sien cousin de Cambrai en Didot romantique, un ensemble qui n'avait pas mauvaise allure malgré le méchant papier de la couverture, qu'on décida de conserver pour le tirage par souci d'économie. Son titre aussi fut approuvé : *Les Soirées de Paris*. Si Billy l'avait proposé en songeant aux *Soirées de Médan* ou aux *Soirées de Saint-Pétersbourg*, c'était pour lui prédir un avenir glorieux, non pour se réclamer du naturalisme, qu'ils abhorraient, ou de Joseph de Maistre, qu'ils méconnaissaient ; il avait également pensé aux *Soirées de Neuilly* de Fongeray, recueil de physionomies et de thèmes satiriques et historiques publié à Bruxelles en 1827. Mais les cinq amis aimaient surtout l'élégance de ce titre où se lisait leur amitié et leurs réunions nocturnes, de cette formule aux consonances simultanément familières et nouvelles, qui se distinguait des habituels *Vers et Prose*, *Phalange* ou *Nouvelle Revue française*, et affirmait la place mondiale de Paris dans le monde des lettres et des arts.

Le premier numéro de la revue parut en février 1912, une trentaine de pages classiquement réparties entre anthologie et notes mensuelles. Tudesq signait une relation de voyage en Alsace-Lorraine qui malmenait la vulgate patriotique de Barrès, Dalize un sujet sur l'usage littéraire de l'opium tissé d'analyse et de fiction, Billy une nouvelle qui transposait des « Scènes de la vie littéraire à Paris », et Salmon une série d'« Observations déplacées », impertinentes et drôles, sur les mentalités françaises et les usages littéraires contemporains. Dans les notes se succédaient un dialogue fictif épingleant une conférence sur Chateaubriand par Jules Lemaître, le critique réputé, une anecdote célébrant le souvenir de Moréas et les couplets d'une chanson chinoise inventée lors des élections consécutives à la révolution d'Octobre 1911, qui venait de renverser la dynastie Qing et d'offrir la présidence à Sun Yat-sen, retour d'exil. L'ensemble aurait simplement témoigné d'une fantaisie de plume et d'une liberté d'esprit ordinaires, guidées par une direction collégiale et bon enfant, si de vigoureux propos ne marquaient sa ligne éditoriale. Signé R[ené]

1. Sur la fondation des *Soirées de Paris*, voir notamment les souvenirs d'André Billy, *Le Pont des Saints-Pères*, Arthème Fayard, 1947, p. 92 sq.

D[alize], le compte rendu du drame familial de Lucien Népoty, *Les Petits*, présenté au Théâtre Antoine, reconnaissait l'habileté du dramaturge, dont le succès faisait foi, mais regrettait l'état de la scène parisienne actuelle : « Nous périssons d'un Théâtre de mots. Les hommes d'esprit, pour notre plus grand malheur, ont accaparé la scène. Avec du métier et des calembours, ils font la Comédie et même la Tragédie modernes. Sur le fond, plus rien. » Dalize, qui rêvait de faire fortune sur les planches, écrivait des comédies jamais jouées avec son compagnon de fumerie Paul-Jean Toulet, ancien collaborateur du *Soleil*, boulevardier brillant, poète, critique et conteur ; il prenait très au sérieux l'avenir du théâtre contemporain. Mais il revenait à Apollinaire de donner le ton le plus novateur de la revue. Rétif aux programmes, il avait préféré signer un article d'ouverture à valeur de manifeste, « Du sujet dans la peinture moderne », où il défendait, plus précisément qu'il ne pouvait le faire à *L'Intransigeant*, l'avènement de la « peinture pure », qui serait à la peinture « ce que la musique avait été à la littérature ». Désormais, les peintres nouveaux procuraient « à leurs admirateurs des sensations artistiques uniquement dues à l'harmonie des lumières et des ombres et indépendantes du sujet dépeint dans le tableau¹ ». C'était, suscitée par les recherches les plus récentes de Delaunay, une première définition de ce qu'il ne tarderait pas à baptiser « orphisme », écho de ce culte ancien dont Apollon solaire était le dieu.

Apollinaire offrit aussi à ses lecteurs une variation poétique sur le thème de la création, « Per te præsentit aruspex² », qui chante la poésie divine et la toute-puissance du créateur : « Ô mon très cher amour, toi mon œuvre et que j'aime »... Mais ce sonnet aux accents ronsardiens et baudelairiens résonne douloureusement à l'oreille de qui tourne la page :

Sous le pont Mirabeau coule la Seine,
Et nos amours, faut-il qu'il m'en souvienne ?
La joie venait toujours après la peine.

La confession remplace le credo, l'enthousiasme lyrique cède à l'élegie. Quand l'amour bannit l'espérance, seuls demeurent le poète et sa poésie. L'absence de tout autre poème dans le premier numéro des *Soirées* confère à ces deux pièces une place un peu solennelle. « Le Pont Mirabeau » résonne d'une simplicité classique et familière, où bruissent des voix anciennes, Rutebeuf, Villon, des tonalités romantiques ; un poème où la Seine, telle une jouvence, rajeunit les vieilleries poétiques, et dont les nouveautés subtiles n'appa-

1. *Les Soirées de Paris*, n° 1, février 1912, p. 2-3 ; repris, avec quelques variantes, dans le deuxième chapitre de *Méditations esthétiques* (*Pr 2*, p. 8-10).

2. Citation de Tibulle : « [...] per te præsentit aruspex, lubrica signaviticum Deus exta notis », c'est-à-dire « par toi l'aruspice comprend les signes du destin imprimés par un dieu dans les glaunts viscères ».

raîtront vraiment que plus tard, grâce à un changement de disposition¹ et à une place privilégiée dans la savante variété d'*Alcools*.

À Saint-Pétersbourg, s'achevait alors la 3^e exposition de l'Union de la jeunesse, qui présentait les toiles du groupe de La Queue de l'âne de Mikhaïl Larionov, inspirées par les sources primitives des gravures populaires, des enseignes et des icônes. À Moscou, la 2^e exposition du Valet de carreau accueillait les Parisiens Picasso, Derain, Gleizes et Léger, et les Allemands de Die Brücke et du Blaue Reiter ; mais, le 12 février 1912, Larionov, fondateur du groupe, rompait violemment avec lui par désaccord artistique, entraînant sa compagne, le peintre Natalia Gontcharova. À Paris, les futuristes italiens menaient la conquête de la capitale à grand renfort de publicité. Le 5 février, jour du vernissage de leur exposition, les cinq membres du groupe avaient posé pour la postérité sur le trottoir de la galerie Bernheim-Jeune. Leurs yeux sont pleins de défi et leur mine sévère : Russolo, regard oblique et noir ; Carrà, canne, cigarette et sérénité ; au centre, l'altière stature de Marinetti, d'une élégance impeccable ; Boccioni, l'air mesuré de l'artiste lucide ; Severini, le visage maigre, les épaules voûtées, plus frileux et plus inoffensif². Illustrant son article « La Peinture futuriste. La doctrine de Marinetti », le quotidien *Excelsior* a découpé les visages du célèbre cliché pour en faire un montage géométrique qui leur donne des mines de bande à Bonnot³.

Marinetti multipliait les prises de parole devant des salles houleuses et passablement hostiles qui le galvanisaient⁴. Dans le catalogue, « *les primitifs d'une sensibilité complètement rénovée* » publiaient leur manifeste et s'adressaient directement au public : attaque frontale des postimpressionnistes et des cubistes français, dont l'héroïsme cache le misérable immobilisme ; armes nouvelles : dynamisme, divisionnisme, simultanéité des états d'âme, destruction de l'intelligence, fusion panique avec l'œuvre d'art. Ce fut l'affolement. Journalistes et critiques se pressèrent au 15, rue Richépanse, où 35 toiles de tous formats les bravaient — Severini, *La Danse du pan-pan au Monico* ; Boccioni, *Les Funérailles de l'anarchiste Galli* ; Carrà, *Les Cahots de fiacre* ; Russolo, *La Révolte*. Dans *Le Journal* du 10 février, le critique Hesley, qui se croyait revenu de tout depuis l'ascension cubiste, railla les prêches de l'« Érostrate déclamatoire » Marinetti, le primitivisme de ses séides et la démence de leurs représentations. Les défenseurs du cubisme se montraient moins grossiers et plus clairvoyants : dans

1. Le décasyllabe du vers 2 se scindera en deux : le vers de 4 syllabes rompra la régularité du rythme traditionnel pour mieux épouser celle du poème. Voir notamment Pierre Souyris, « Les Deux Versions de "Pont Mirabeau" », *Le Flâneur des deux rives*, n° 7-8, septembre-décembre 1955 ; Alexander Dickow, « "Le Pont Mirabeau", une élégie (pas) comme les autres », *Apollinaire en archipel. Dialogues et regards croisés, Revue des sciences humaines*, n° 307, juillet-septembre 2012.

2. Portrait de groupe fréquemment reproduit. Voir par exemple le catalogue de l'exposition *Le Futurisme à Paris, op. cit.*, p. 28.

3. Montage reproduit dans *ibid.*, p. 320.

4. Conférence à la Maison des étudiants le 9 février, à la galerie le 15 février 1912.

Comœdia, Warnod estima que le futurisme dépassait le cubisme grâce à la dimension spirituelle des expériences formelles ; Gustave Kahn, plus sensible à la « fougue » et à l'« éclat » futuristes qu'aux sévères camaïeux cubistes, acquiesça dans le *Mercure*. Mais, dans *Paris-Journal*, Salmon refusa de se laisser impressionner par cet art péremptoire qui devait à la leçon cubiste, à Van Dongen et à Picabia¹.

Apollinaire était aux avant-postes. Au matin du 5 février, il retrouva Boccioni au café de la Paix, place de l'Opéra, et se rendit avec lui au vernissage l'après-midi. Sa riposte parut dès le 7 février dans *L'Intransigeant*². Malgré l'amicale admiration qu'il portait à Boccioni et à Severini, dont il aimait sincèrement *La Danse du pan-pan*, son mouvement et le mélange optique de ses couleurs, il reprochait au second de n'avoir su s'affranchir du néo-impressionniste et de Van Dongen, et au premier d'imiter Picasso jusque dans le choix des caractères d'imprimerie : l'artiste espagnol les avait introduits en peinture un an auparavant et leur simple présence rendait la réalité si « grandiose » que ses toiles s'élevaient jusqu'au « sublime », et qu'elles faisaient leur auteur semblable à « ceux-là dont Michel-Ange disait qu'ils méritent le nom d'aigles³ », l'un des plus grands peintres de tous les temps. Les futuristes, eux, non contents de vouloir fonder leur art sur la table rase du passé, niaient toute influence immédiate avec une insolence qui prévenait en leur défaveur. Carrà était une « sorte de Rouault » en plus « vulgaire » et Russolo prenait ses leçons à Munich et à Moscou, au Blaue Reiter et au Valet de carreau. Alors que les peintres parisiens se libéraient du sujet, les futuristes, voués à l'idéal « pompier » des états d'âme, peinaient à traduire plastiquement leurs intentions ; de même, Jules Romains appliquait ses idées à la poésie sans avoir trouvé de véritable solution poétique. Artifice, cérébralité, allégorie : où était le progrès ?

Persuadés d'avoir raison et se plaisant dans les tempêtes, les Italiens auraient regretté de triompher sans peine. Les coups d'Apollinaire redoublèrent deux jours plus tard dans un long article donné au quotidien *Le Petit Bleu*⁴. Développant les mêmes arguments, il porta deux bottes redoutables : les futuristes réclamaient sollement la suppression du nu en peinture, ignorants d'un art où le vieux Renoir excellait encore, même s'ils affirmaient puérilement une vérité incontestable : la délaisson de la peinture moderne avec l'humanité. Quant à la Renaissance contemporaine, le maniérisme inversé des réalisations italiennes montrait son impuissance à la susciter tandis que les arts français, mais aussi hollandais, anglais, espagnols et belges, le devançaient largement dans cette voie. La querelle faisait

1. Pour la revue de presse, voir la chronologie de N. Ouvrard, in cat. exp. *Le Futurisme à Paris*, op. cit., p. 321-322.

2. *Pr* 2, p. 406-407.

3. « De Michel-Ange à Picasso », *Les Marches de Provence*, février 1912 (*Pr* 2, p. 396-398).

4. *Pr* 2, p. 407-412.

fond sur des rivalités personnelles, artistiques et nationales, lesquelles reproduisaient à l'échelle des arts les tensions politiques européennes. En refusant à Marinetti « le rôle de restaurateur des arts que saint François d'Assise y joua autrefois », Apollinaire entretenait l'espérance secrète et inavouée de devenir un nouveau « *Poverello* », dont la « foi inspirée » éveillerait à travers l'Europe « le sens plastique des artistes » et le « lyrisme des poètes¹ ». Afin de résister à l'impérialisme futuriste, il affirmait la préséance française dans le mouvement artistique universel et renvoyait les Italiens à la sphère d'influence allemande, annulant par là même toute prétention transalpine à jouer un rôle majeur hors de ses frontières. L'ère des avant-gardes, dont Baudelaire rappelait en son temps l'origine militaire, s'ouvrait à 360 degrés.

Chacun se cherchait des alliés et des amis. En brandissant l'exemple de Renoir, Apollinaire croisait l'admiration de Soffici, qui faisait l'éloge de l'impressionniste français dans *La Voce* du 15 février 1912, et qui, par exigence artistique et intelligence critique, portait un regard sévère sur les réalisations picturales les moins convaincantes, qu'elles fussent cubistes ou futuristes. L'amitié des deux hommes, qui avait véritablement débuté l'année précédente, s'enrichissait de convictions et de relations communes. Dans les premiers jours de février, Apollinaire rencontra Hélène d'Oettingen, baronne russe fortunée, divorcée d'un officier balte du tsar, venue à Paris en 1902 pour se consacrer à la peinture ; elle avait rencontré Soffici l'année suivante à la Ruche, passage de Dantzig, et partagé sa vie jusqu'en 1908. « Une femme magnifique supérieure » mais qu'il faut bien connaître, commentait Soffici, qui lui conservait son admiration ; une bavarde qui faisait « tous les frais de la conversation », confiait Fernande à Marie². Apollinaire côtoyait le « frère³ » de la baronne depuis plus longtemps : en 1908, le comte Serge Jastrebov fréquentait l'atelier du Douanier Rousseau, dont il était un collectionneur précoce⁴ ; en relation avec Picasso depuis 1910, il louait une loge à Medrano et bénéficiait de la dynamique cubiste, de l'influence de Cézanne et de l'art nègre. Installé à Paris en 1900, ancien élève de Baschet à l'académie Julian, le comte Jastrebov exposait aux Indépendants depuis 1905 sous le nom de Serge Roudniev.

Le souvenir du Douanier Rousseau n'échappait pas à la polémique ; aux côtés de ses premiers admirateurs, Delaunay, Soffici, se déclaraient un nombre croissant d'opportunistes, artistes pompiers et collectionneurs astucieux, qui prenaient dans la manière du maître de Plaisance les ressorts de leur originalité ou de leurs spéculations. Les amis du peintre entretenaient sincèrement son souvenir. Le

1. *Pr* 2, p. 407-408.

2. Soffici à Apollinaire, 19 février 1912 (*CI* 1, p. 54-55) ; Fernande Olivier à Marie Laurencin (*PA*, p. 93).

3. Ils se disaient frère et sœur mais étaient à la vérité des cousins élevés par la même nourrice.

4. C'est Soffici qui persuada Jastrebov de la valeur de Rousseau.

2 mars 1912, ils convergèrent au cimetière de Bagneux, où Robert Delaunay et Armand Queval avaient acquis une concession trentenaire et une nouvelle tombe, ornée d'un médaillon de bronze à l'effigie de l'artiste, exécuté par Queval. Le transfert des cendres était achevé quand Apollinaire et Serge Jastrebov arrivèrent ; mais le poète prit soin de calligraphier au crayon sur le marbre une épitaphe poétique de sa composition, un hommage simple et très peu sentencieux, animé d'un humour merveilleux, que Brancusi et Ortiz de Zárate relevèrent puis gravèrent sur la dalle, en 1913 :

Nous te saluons

Gentil ROUSSEAU tu nous entends
 Delaunay sa femme monsieur Queval et moi
 Laisse passer nos bagages en franchise à la porte du ciel
 Nous t'apportons des pinceaux des couleurs et des toiles
 Afin que tes loisirs sacrés dans la Lumière Réelle
 Tu les consacres à peindre comme tu tiras mon portrait
 La face des étoiles

Guillaume Apollinaire¹

Contre toute attente, les jeunes *Soirées de Paris* n'entreront pas dans la mêlée cubo-futuriste. Apollinaire décida de publier quatre lettres de Cézanne dans la livraison de mars 1912 ; ce choix consensuel permit à la revue d'arborer une réserve qu'on eût crue sage, ou plutôt pusillanime, si elle ne témoignait, en réalité, de difficultés réelles. Occupé par une commande de La Bibliothèque des curieux sur la Rome des Borgia, dans laquelle il avait impliqué Dalize, accaparé par sa chronique de *L'Intransigeant*, par l'écriture de son roman, la composition de son recueil et son essai sur les peintres, Apollinaire manquait aux réunions et n'avait pas payé sa deuxième quote-part. Dalize, qui courait les libraires et les abonnements, se plaignit amèrement de la négligence de son ami² : « L'argent : *trente francs* est chez ma concierge », rétorqua ce dernier, découragé dès les premières « anicroches » : « N'oublie pas que je suis celui qui a procuré le plus d'abonnements³. » Mais il agissait comme si *Les Soirées* lui

1. Transcription littérale de l'épitaphe gravée, telle qu'on peut la voir aujourd'hui dans le jardin de La Perrine à Laval, où la tombe de Rousseau a été transférée en 1947. Le texte diffère de celui qui fut publié par Apollinaire dans *Les Soirées de Paris* du 15 janvier 1914 et que reproduit *Po*, p. 654 ; on ignore, en l'occurrence, si la version initiale était ponctuée ou si le poète supprima la ponctuation en 1913, comme il fit sur les épreuves d'*Alcools*. On trouve, dans un carnet, un brouillon, non ponctué du poème (« Manuscrits et documents de la Bibliothèque nationale », transcrits par C. Jacquet-Pfau, *Que vlo-ve ?*, n° 19, janvier 1979, p. 3), qui semble indiquer qu'Apollinaire se détachait déjà de la ponctuation avant le coup de force d'*Alcools*.

2. Dalize à Apollinaire, s. d. [mars 1912] (BnF, département des Manuscrits).

3. Apollinaire à Dalize, 10 mars 1912 (« Index — 6 », *GA* 14, p. 163). Le poète a par exemple reçu la demande d'abonnement de son ainé symboliste Stuart Merrill (BnF, département des Manuscrits) et celle du comte Casati, homme de lettres et personnage politique, ami de Soffici (Soffici à Apollinaire, 18 juin 1912, *CI* 1, p. 56).

étaient étrangères : « Vos poèmes m'emballent plus que je ne saurais dire dans une lettre, cela demandera un essai, et si peu de revues me font les yeux doux en ce moment que nous risquerions, vous de n'être point essayé, ni moi essayeur », déclara-t-il à Léon-Paul Fargue sans évoquer sa propre revue. Fargue, qui avait fait paraître *Tancrède* l'année précédente, venait de publier *Poèmes* en mars 1912 aux éditions de la NRF. Ravi de son exemplaire dédicacé sur japon, Apollinaire ne tarissait pas d'éloges : « [D]e savoir que vous avez pensé à me l'envoyer fait que je participe de son essence et de son lyrisme couleur du temps. / [...] vos *Poèmes* [...] me donnent des armes contre la Paresse, ce sont vos images, actives et toutes inventées, qui me défendent et, la combattant, travaillent aussi pour moi¹. » L'exemple de Fargue le poussa peut-être à ne plus différer la publication d'*Eau-de-vie*.

Mais Apollinaire avait au cœur une telle tristesse que Sonia Delaunay était venue le voir, un matin, pour le faire parler. Non, assurait-il à Robert, ce n'était pas « la vilaine et pauvre tristesse qui assombrît tout » ; la sienne brillait « comme une étoile qui illumine le chemin de l'Art à travers l'effroyable nuit de la vie² ». Malgré sa grandiloquence, l'image permettait de garder contenance et de confier son sort à la puissance créatrice. Par les détours d'une alchimie paradoxale et singulière, la douleur d'amour, loin de tarir les sources de la poésie, les faisaient sourdre à nouveau. Filet de voix, flux majestueux, la nuit versait des sons, des silences, des soupirs, « Et le bruit éternel d'un fleuve large et sombre ».

Ouvrez-moi cette porte où je frappe en pleurant
La vie est variable aussi bien que l'Euripe³

L'Euripe... ce détroit reliant la Béotie à l'antique Eubée, dont les marées inversaient le courant quatre fois par jour... Inconstance, errance, exil, souffrance et perdition, le mal-aimé était tourmenté d'images ténébreuses et féroces qui acéraient son humour noir. À la fête de la mi-Carême du 14 mars, il parut à *La Closerie des Lilas* déguisé en eunuque... et trois mois plus tard, publia un conte cruel dans la veine de ses histoires meurtrières et vengeresses de 1907, « L'Ingénieur hollandais », ou comment Van der Wissen conçoit une passion brutale et fatale pour un travesti rencontré dans un cercle mixte⁴. Il espérait pourtant flétrir Marie et la célébrait à l'envi : « [L]orsque Mlle Laurencin peint, les Grâces et les Muses se tiennent près d'elle pour l'ins-

1. Apollinaire à Fargue, s. d. [1911 ou 1912] (*ŒC IV*, p. 767).

2. Apollinaire à Robert Delaunay [3 mars 1912] (*CA*, p. 476).

3. « Le Voyageur », qui sera publié en septembre 1912 dans *Les Soirées de Paris* et intégré à *Alcools*.

4. « L'Ingénieur hollandais », *Les Soirées de Paris*, juin 1912, qui deviendra « La Rencontre au cercle mixte » dans *Le Poète assassiné* (*Pr I*, p. 362-364).

pirer », déclara-t-il dans *L'Intransigeant* du 5 mars, à l'occasion de sa première exposition personnelle à la galerie Barbazanges¹. Marie incarnait « à un degré supérieur » cette « délicatesse nouvelle », sans « mièvrerie », qui était « chez la femme française comme un sentiment inné de l'hellénisme », et montrait « une certaine bravoure à regarder la nature sous ses aspects les plus juvéniles² ».

Les femmes artistes étaient alors partout. Admises à l'École des beaux-arts depuis 1897, elles avaient attendu trois ans pour avoir l'autorisation d'en fréquenter les ateliers, mais la plupart s'inscrivaient dans des académies privées, Colarossi, Humbert, La Palette, où des cours leur étaient réservés ; seul Matisse avait eu l'audace d'instaurer la mixité dans sa propre académie, fondée en 1908. Tout en se mêlant à leurs confrères masculins dans les grands Salons, elles organisaient leurs propres expositions et se regroupaient en associations, telle l'Union des femmes peintres et sculpteurs, qui avait inauguré son 31^e Salon en février 1911. Certaines d'entre elles s'engageaient dans des recherches si modernes qu'il devenait impossible de les maintenir dans le giron sentimental et décoratif qu'on leur avait concédé jusqu'alors. Les « peintresses », ainsi que les nommait plaisamment Apollinaire³, participaient pleinement au mouvement artistique contemporain : parmi elles, le critique signalait en particulier Hélène Dufau, dont l'art « très cérébral » assimilait l'exemple des « maîtres modernes », Mme Marval, qui préférait la « réalité poétique des sujets » à l'« abstraction », et Marthe Galard, artiste « audacieuse » et « mystique ». Aux Indépendants de 1912, il remarqua les « œuvres nerveuses et violemment exécutées » de Georgette Agutte, le cubisme nuancé de la Suisse Alice Bailly, et les réalisations de la Russe Alexandra Exter, associée au Valet de carreau, influencée par Delaunay⁴. Mais Marie les devançait toutes : gracieuse et « serpentine⁵ », si naturellement, si universellement féminine, elle n'était pas seulement l'honneur de son sexe, mais aussi de la peinture tout entière... « J'étais inconnue, pensait [Tristouse], et voilà qu'il m'a faite illustre entre toutes les vivantes. / [...] Quels miracles n'enfante pas l'amour d'un poète⁶ ! »... Apprécier des cubistes, dont elle interprétait très librement la leçon, plus intéressée par les styles du Moyen-Orient que par l'art nègre, Marie trouvait ses

1. Exposition Marie Laurencin-Robert Delaunay, du 28 février au 13 mars 1912, préface au catalogue de Fernand Fleuret (*L'Intransigeant*, 5 mars 1912, *Pr 2*, p. 422). Lors de cette exposition, Delaunay présenta un portrait cubiste inachevé d'Apollinaire, exécuté à l'huile au revers d'une esquisse sur toile pour les *Tours de Laon* (voir P. Rousseau, « Le Portrait d'Apollinaire par Robert Delaunay. La dissection cubiste et l'esthétique de la fragmentation », *Apollinaire et le portrait*, op. cit., p. 23 ; voir aussi cahier hors texte, n° 32). La galerie Barbazanges appartenait à Paul Poiret.

2. « L'Art décoratif et la peinture féminine », *Le Petit Bleu*, 13 mars 1912 (*Pr 2*, p. 426).

3. *Le Petit Bleu*, 5 avril 1912 (*Pr 2*, p. 443-447).

4. *L'Intransigeant*, 25 mars 1912 (*Pr 2*, p. 430-431) et 3 avril 1912 (*Pr 2*, p. 434).

5. *Pr 2*, p. 446.

6. « Le Poète assassiné », chap. xiv (*Pr 1*, p. 277).

amateurs chez les artistes — Picasso, La Fresnaye —, les collectionneurs — José Théry, Nicole Groult — et les écrivains. L'amour du poète et de sa muse se mourait sans freiner leur ascension conjointe.

Cette année-là, les Indépendants consacraient les tendances majeures de l'art contemporain. Apollinaire se félicita de constater que critiques et public finissaient par s'habituer à la « vive » lumière qu'il plaçait sur leur chemin depuis plusieurs années¹. Mais il devait continuer d'allumer « d'autres flambeaux » car les meilleurs peintres avançaient toujours, tandis que leurs suiveurs s'appliquaient à figer des formules. Il suffisait de comparer l'imagerie d'André Lhote, dont le talent varié empruntait un peu partout, et le tableau « le plus important » du Salon, la monumentale *Ville de Paris* de Delaunay, aux dimensions de fresque, résumant à elle seule « tout l'effort de la peinture moderne » : l'inspiration populaire par une citation du *Portrait-paysage* du Douanier Rousseau, la tradition classique grâce à la figure centrale des Trois Grâces pompéiennes, l'art nègre au moyen de la déformation, et le cubisme avec la géométrisation, les ruptures et les contrastes ; par ses effets de transparence et ses rapports chromatiques, la toile engendrait une lumière qui donnait à voir. La salle 20 réunissait les peintres de la tendance cubiste, *Les Baigneuses* de Gleizes, *Le Chasseur* de Le Fauconnier, la *Composition avec personnages* de Léger, le *Port de mer* de Meztinger, lequel, affranchi de ses modèles, s'était enfin trouvé. Scrutant chaque salle, Apollinaire décelait aussi des envois qui eussent passé inaperçus à des yeux moins exercés que les siens : celui de l'Espagnol Juan Gris en salle 17, en particulier *l'Hommage à Picasso*, qui suggéra au critique l'appellation de « cubisme intégral » ; en salle 15, celui d'un jeune Russe inconnu, Marc Chagall, arrivé à Paris en 1910, dont le travail tranchait singulièrement avec le cubisme ambiant : trois vastes toiles aux couleurs jaillissantes, « un art insensé, un mercure flamboyant, une âme bleue² », dont *La Lampe et les deux personnes*, qui figure un taureau fumant l'opium, enlacé par les jambes d'une femme lascive ; quelques heures avant le vernissage, l'artiste en avait atténué l'érotisme rutilant par quelques touches dorées afin d'apaiser les organisateurs, qui réclamaient le retrait du tableau³. À la sculpture, se remarquaient Brancusi, « sculpteur délicat et très personnel dont les œuvres sont des plus raffinées », et Archipenko, « qui a le sentiment de l'élégance comme l'avaient certains imagiers gothiques ». Chacun proposait non plus des recherches mais des « œuvres définitives » qui rendaient obsolètes les notions mêmes d'archaïsme ou de cubisme : « peinture nouvelle » était encore la meilleure expression, celle qui

1. Comptes rendus dans *L'Intransigeant* et *Le Petit Bleu* entre le 19 et le 27 mars 1912 (*Pr* 2, p. 426-440).

2. Marc Chagall, *Ma vie*, traduit par Bella Chagall, Stock, 1993, p. 154-155.

3. La toile sera plus tard rebaptisée *Dédié à ma fiancée* (Berne, musée des Beaux-Arts). Dans sa chronique, Apollinaire se trompe en parlant d'un âne.

donnait leur titre aux deux chroniques d'Apollinaire dans *Les Soirées de Paris* d'avril et de mai. En juin, au Grand Skating de Rouen, dans le cadre de la 3^e exposition de la Société normande de Peinture moderne, sa conférence sur « Le Sublime moderne » évita, elle aussi, les étiquettes en soulignant l'impulsion commune.

Le mouvement qui s'amplifiait dans les arts manquait encore à la littérature. Comme la bannière unanimiste échouait à rassembler, le poète Henri-Martin Barzun pensa que son heure était venue. En 1906, il s'était engagé dans l'aventure du phalanstère de Crétel avec les convictions farouches d'un défenseur de l'Art social ; abandonnant le secrétariat du député radical Joseph Paul-Boncour sans renoncer à son statut de chef adjoint au cabinet du ministère du Travail, il avait largement financé l'Abbaye qui préfigurait, croyait-il, une nouvelle Arcadie artistique¹. Six ans plus tard, l'exemple des peintres, des musiciens et des sculpteurs l'encourageait à parachever son *Orphéide*, le grand poème « universel » qu'il portait depuis près de cinq ans, et à fonder un nouveau groupement, qui fut baptisé en mai 1912, lors d'un déjeuner réunissant chez lui, rue de la Tour, à Passy, Apollinaire, Voirol et Mercereau : le dramatisme était né. « Ce mouvement est bon », reconnut Apollinaire en s'adressant à Mercereau. « Il est tellement conforme à ce que j'ai toujours rêvé, que j'en suis on ne peut plus heureux. » Il l'était d'autant plus qu'il avait « par [s]es observations et [s]es réflexions » contribué à trouver le nom que Barzun, ce « beau » poète, « avait deviné² ». Il exprima son enthousiasme au jeune poète anglais Franck Stuart Flint, proche d'Ezra Pound, qui, guidé par Mercereau et Nayral, le directeur littéraire de Figuière, écrivait sur la poésie française dans *The Poetry Review*. Apollinaire se présenta, envoya des poèmes et précisa : « La littérature actuelle prend une tendance qui me séduit infiniment parce qu'elle est la mienne : c'est la tendance du Dramatisme qui succède au Romantisme. Ceux que je préfère parmi les jeunes sont Théo Varlet, A. Mercereau, H. M. Barzun, H. Hertz, F. Fleuret, Max Jacob, T. de Visan, Deubel, Royère, etc., etc.³ » Mais les poèmes d'Apollinaire déroutaient Flint : il ne les comprenait pas et ne savait qu'en dire ; prétextant le manque de place, il se contenta de traduire et paraphraser Mercereau, qui écrivait dans *La Littérature et les idées nouvelles*, récemment paru : « Le poète est curieux, fantaisiste, raffiné, très souple, expert en notations subtiles, aiguës, rares⁴. »

1. Sur Barzun, P. Rousseau, « L'Art social, Henri-Martin Barzun et le solidarisme de l'Abbaye de Crétel », *L'Abbaye de Crétel. L'Utopie et le monde*, Les Cahiers de l'Abbaye de Crétel, n° 23, décembre 2004.

2. Apollinaire à Mercereau, 31 mai 1912 (« Index — 3 », GA 11, p. 133).

3. Austin, The University of Texas, Humanities Research Center (« Index — 7 », GA 15, p. 184).

4. Flint écrit : « Guillaume Apollinaire, a curious, fantastic, keen, supple poet, expert in subtle and piercing notations. » Sur les rapports précis entre Flint, Mercereau et Apollinaire, voir Willard Bohn, *Apollinaire and the International Avant-garde*, Albany, State University of New York Press, 1997, p. 11 sq. et *passim*.

Dans l'esprit de Barzun, le dramatisme était un lyrisme polyphonique « supérieur », fondé sur des « *voix* » et des « *présences* poétiques simultanées », capables de révéler la vision « multiple et totale de l'*Individuel*, du *Collectif*, de l'*Humain* et de l'*Universel* », et de faire du poème un drame où s'expriment les conflits des ordres psychologiques fondamentaux, de l'individuel et de l'universel¹. De ces sévères considérations théoriques, Apollinaire retint surtout la perspective d'une union littéraire où il jouerait son rôle² et l'ambition de simultanéité poétique, à laquelle il venait de consacrer un conte en forme de fantasme d'éternité, « *L'Infirme divinisé*³ ». La prochaine publication d'*Eau-de-vie*, qu'il avait déposé au Mercure entre mars et avril, couronnerait cet élan nouveau⁴.

Quoiqu'il se plaignît sans cesse de son isolement, Apollinaire vivait constamment en société. En juin, il entraîna Duchamp et Picabia au Théâtre Antoine, où l'on donnait une pièce insolite qui déconcertait Paris, *Impressions d'Afrique* de Raymond Roussel, auteur parfaitement méconnu mais d'une prodigieuse poésie⁵. Indifférents à l'intelligibilité générale du spectacle, ils s'enchantèrent de sa fantaisie absolue, du ver de terre joueur de cithare et du Club des incomparables, dont les membres étaient tenus de se distinguer par une œuvre originale ou une exhibition sensationnelle. Duchamp déclara plus tard que le spectacle lui avait montré la voie d'une création sans écho du monde extérieur ; Apollinaire vit la sculpture de l'avenir s'incarner dans la statue en baleines de corset roulant sur un rail en moue de veau, et dans l'art déroutant de Roussel une libération sans égale du langage et de l'imagination au théâtre⁶. À Medrano, les corps, les bruits, les objets emplissaient tout l'espace. Vertiges de balles et de notes criardes, effluves écoeurants des bêtes grondantes, muscles tendus pailletés de sueur et de poussière, c'était bien « le seul spectacle qui vaille la peine d'être écouté et regardé de nos jours⁷ ». Il y avait aussi les combats de catch, où Apollinaire allait avec Picabia, et les matches de boxe, avec Dalize, Codet,

1. Henri-Martin Barzun, *L'Ère du drame*, Figuière, 1912, cité par M. Décaudin, *La Crise des valeurs symbolistes*, *op. cit.*, p. 477.

2. Il était, de même, favorable au projet de syndicat des auteurs que René Blum et André Du Fresnoy proposèrent dans le *Gil Blas* en juin 1912.

3. Publié le 27 mars 1912 dans *Paris-Journal*, puis repris en 1916 dans *Le Poète assassiné* (*Pr 1*, p. 349-352).

4. « Le roman et les poèmes sont chez leurs éditeurs », assura-t-il à Aurel le 25 mars 1912 (*EC IV*, p. 726). Mais aucun roman n'était achevé à cette date. On connaît le montant de l'avance reçue par Apollinaire (225 francs) grâce à un reçu du Mercure, passé en vente publique en novembre 1987.

5. Une première adaptation dramatique du roman éponyme de Roussel avait eu lieu au Théâtre Fémina en 1911. La reprise d'Antoine en 1912 fut tout aussi houleuse et décevante pour son auteur.

6. Voir la conférence de 1913 « La Sculpture aujourd'hui » (*Pr 2*, p. 594-598). Sur l'influence probable de Roussel, voir Peter Read, *Apollinaire et Les Mamelles de Tirésias. La Revanche d'Éros*, Presses universitaires de Rennes, « Interférences », 2000, p. 66. Sur l'importance de Roussel pour Duchamp, voir « Propos », in M. Duchamp, *Duchamp du signe*, *op. cit.*, p. 168-169.

7. Réponse à une enquête sur le cirque, *Gil Blas*, 11 juin 1911 (*Pr 2*, p. 1498).

Braque et Picasso. Lors de la générale d'*Iphigénie* au Théâtre-Français, le 23 mai 1912, les spectateurs songeaient à tout autre chose qu'à la postérité de Moréas, aux beautés de sa tragédie ou à la médiocrité des décors, des costumes et de l'interprétation : « [P]endant les entractes, dans les couloirs, on entendait prononcer le nom de Carpentier plus souvent que celui d'Agamemnon¹ » car, le soir même, le champion français affrontait Lewis pour la ceinture EBU. Un mois plus tard, Louis Codet fit le déplacement à Dieppe pour assister au duel mondial Klaus-Carpentier². Au bal des Quat'Z'arts, le spectacle était dans la salle : cette année-là, les étudiants des Beaux-Arts avaient choisi le thème des Mille et Une Nuits. Le costume du Mardi gras ferait l'affaire, assura Fernand Léger ; la carte coûtait 15 francs, le graveur Jaudon en serait : « *R. V. vendredi soir 9 h. / Bar Biard à rue d'Amsterdam* », surtout être à l'heure au rendez-vous³.

Les semaines passaient au fil des réunions amicales et littéraires : salon d'Aurel, mercredis rue La Fontaine, dîners et banquets en tout genre et à tout propos. Chaque manifestation devait faire date, alimenter la chronique, peut-être même devenir légendaire. Le 13 juin 1912, le gouvernement portugais offrit un banquet de deux cents couverts à l'hôtel Continental en l'honneur de Camoens, dont on inaugurait le buste, exécuté par le sculpteur italien Luigi Betti, à l'angle du boulevard Delessert et de l'avenue portant le nom de l'auteur des *Lusiades* ; Apollinaire s'y rendit avec la société des Amis de Camoens, dont il faisait partie. Il appartenait aussi aux Amis de Balzac depuis deux ans ; secondé par Barzun, Voirol et Royaumont, conservateur du musée Balzac, il lança en juin les Dîners de Passy, destinés à réunir les hommes de lettres vivant sur le coteau. Paul Fort présida la séance du 6 juillet 1912 : il habitait Montparnasse mais il était Prince des poètes.

Le 13 juin, *La Phalange* avait envoyé une circulaire où elle prenait l'initiative d'un référendum d'où sortirait le successeur du défunt Léon Dierx, qui avait remplacé Mallarmé, lequel avait succédé à Verlaine, premier prince du nom. *Gil Blas*, *Comœdia* et les *Nouvelles* recueilleraient également les votes. Le petit monde des lettres se mit aussitôt en ordre de bataille par voie de presse et réunions informelles : il s'agissait non d'exprimer isolément sa préférence, mais de rassembler le plus de suffrages possibles sur un même nom, non de se livrer à un divertissement littéraire, mais de couronner celui qui incarnerait l'art le plus noble, la vraie Poésie. On sonna le rassemblement et on serra les rangs. Très rapidement, on pressentit Régnier, Richépin, Roinard, Paul Fort, Anna de Noailles, Jammes et Verhaer-

1. « *L'Iphigénie* de Jean Moréas au Théâtre-Français », *La Vie anecdotique*, 16 juin 1912 (*Pr 3*, p. 113).

2. Le 24 juin 1912, Franck Klaus emporta la ceinture mondiale à la 19^e reprise contre Georges Carpentier. Louis Codet à Apollinaire, juin 1912 (BnF, département des Manuscrits).

3. Léger à Apollinaire [13 juin 1912] (CA, p. 517-518). Le bal eut lieu le soir même.

ren. Mais les deux premiers avaient déjà les honneurs de la Coupole, le catholicisme du poète d'Orthez en dérangeait certains et la comtesse était une femme. Verhaeren paraissait l'emporter quand le groupe des Loups lança son appel, le 18 juin 1912 : la couronne de prince messeyant aux fronts royaux et impériaux de Richepin et Verhaeren, il proposait Paul Fort, « vrai poète français selon la tradition [...] gentil trouvère de l'Île-de-France [...] doux ménestrel au grand cœur tendre [...] belle âme du Moyen Âge¹ ». Menée depuis trois ans par le poète Belval-Delahaye, ancien garçon boucher, débardeur et camelot, la meute agitait le monde des revues en annonçant le « 93 des Arts » à grand renfort de vindicte et de lyrisme oratoire². Afin de faire pièce à cette poussée, André Billy mena campagne en faveur de Raoul Ponchon, lequel, préférant l'absinthe aux lauriers, refusa tout net de se prêter au jeu. Le 1^{er} juillet³, dans la salle des fêtes de *Gil Blas*, le bureau présidé par René Blum proclama les résultats du scrutin : Paul Fort l'emportait par 388 voix, devant Raoul Ponchon, loin devant Régnier, Richepin, Verharen et Jammes. Le soir même, le nouveau Prince des poètes tint sa première audience en son domaine de *La Closerie des Lilas* et, fidèle à ses habitudes, accueillit chacun avec chaleur et s'enivra jusqu'au petit matin. Le 12 juillet, *Comœdia* organisa un banquet en son honneur sous la présidence de Richepin dans les salons de Luna-Park au bois de Boulogne. Attablés « sur un pont jeté au-dessus d'une mer en tôle ondulée où naviguaient des fauteuils », les convives dînèrent dans un joyeux vacarme : les clochettes, les cris de femmes, « les nains, les géants, la musique, les feux de bengale, un petit éléphant qui portait galamment une casquette rouge sur l'oreille, les chameaux dont les mâchoires remuaient sans cesse horizontalement [...] tout cela formait un ensemble barbare », qu'on eût nommé « moderne », mais qui était surtout « plein d'une poésie allègre, imprévue et charmante que devait ressentir vivement le poète de *Paris sentimental*⁴ ». Au sortir du banquet, les commensaux se précipitèrent dans le parc... Scenic Railway, Water Chute, Chatouilleur, Roues Diaboliques... étreintes, frissons, dérives... Apollinaire, Picabia et son épouse, Gabrielle Buffet, avisèrent la baraque d'un photographe et, grimpant sur une balustrade figurant le pont d'un paquebot, prirent la pose au bastinage. Le cliché se déclina en une série de cartes postales commémorant cette inoubliable soirée, dont on se mit à faire maints récits fantasques et déformants ; au banquet Royère du 21 juillet, au Montmartre-Bellevue, on en riait encore.

Apollinaire estimait que la photographie n'était pas de l'art et ne

1. Cité par Apollinaire dans sa « Vie anecdotique » du 1^{er} août 1912 (*Pr 3*, p. 118).

2. Sur le groupe de la revue *Les Loups*, voir M. Décaudin, *La Crise des valeurs symbolistes*, *op. cit.*, p. 287.

3. Sur l'élection, voir A. Billy, *L'Époque contemporaine*, *op. cit.*, p. 153-154.

4. Apollinaire, « Le Banquet de Luna-Park », *La Vie anecdotique*, 1^{er} août 1912 (*Pr 3*, p. 122).

mesurait pas le bouleversement qu'elle imposait dans la perception artistique¹. Il lui reconnaissait toutefois quelques mérites : en reproduisant la nature avec une rapidité et une exactitude inégalées, la photographie et le cinématographe contribuaient à libérer les arts de la tradition mimétique et à renforcer la véritable création. Les peintres, qui n'avaient jamais cessé de dépasser la réalité optique pour se hisser au plus haut degré de plasticité, atteignaient donc au « sublime » qui constitue « l'essence même de l'art humain » ; à la semblance du Phénix, ce sublime, conservé par un feu salvateur, renaissait indéfiniment de ses cendres : telle était la loi de renaissance, inspirée par les débats contemporains sur la loi de constance établie en 1904 par le naturaliste René Quinton, une hypothèse discutée dans les milieux scientifiques, où l'évolutionnisme darwinien demeurait prégnant, et dans *L'Évolution créatrice* de Bergson en 1907. En établissant sa propre loi artistique, le poète du « Brasier » et des « Fiançailles » reformulait son propre mythe palingénésique².

Hélas, ce mythe créateur ne pouvait rien contre la cruauté de la vie. Apollinaire et Marie s'inclinèrent au mois de juin 1912, le cœur lourd de regrets et de reproches, accusant le sort :

Mais qu'il pèse lourd l'amour des poètes ! Quelles tristesses l'accompagnent, quels silences à subir ! [...]

Je ne l'aime plus, je ne l'aime plus.

Je n'ai plus besoin de lui, mes adorateurs me suffisent. Je vais me séparer de lui lentement. Mais ces lenteurs vont m'ennuyer. Il faut que je m'en aille ou qu'il disparaisse, afin qu'il ne me gêne point, qu'il ne me reproche rien³.

Il courba la tête, se sentit toujours plus désespéré mais toujours plus attaché à elle. Il mendiait des rendez-vous qu'elle refusait, n'avait de gaieté que s'il la voyait et passait sous ses fenêtres, mais « si par hasard elle paraissait, [il] se sauv[ait] comme un voleur de peur qu'elle ne l'accusât de l'épier⁴ ».

Une heureuse rencontre vint le distraire de son chagrin : « Avez-vous oublié Munich, les Onze Bourreaux, Marya Delvard et Marc Henry ??? Sinon eh bien venez ce soir à 8 heures chez *Gaulois* au coin de la rue de Richelieu et de la rue Saint-Marc [...] et nous renouerons des relations cordiales qui durèrent trop peu⁵. » Marc Henry n'avait pas revu Apollinaire depuis leur rencontre munichoise de 1902. De passage à Paris sur le chemin du Midi, il voyageait en compagnie de Hanns Heinz Ewers, homme aux multiples talents,

1. Objet de la réflexion du philosophe et critique allemand Walter Benjamin dans l'entre-deux-guerres.

2. « La Loi de renaissance », *La Démocratie sociale*, 7 juillet 1912 (*Pr 2*, p. 963-965).

3. « Le Poète assassiné », chap. xiv (*Pr 1*, p. 277).

4. *Ibid.*, p. 278.

5. Marc Henry à Apollinaire, 5 juillet 1912 (BnF, département des Manuscrits).

ancien directeur du cabaret berlinois *Überbrett'l*, éditeur de Villiers de l'Isle-Adam, poète de *Moganni Nameh* (1910), et maître du récit fantastique, dont le dernier roman, *Alraune (Mandragore)*, alliance d'anticipation scientifique et d'érotisme vénéneux, avait été salué par Henri Albert dans le *Mercure de France*¹. En 1911, Henry et Ewers avaient publié ensemble *Joli Tambour. Das Französische Volkslied*, une anthologie de la chanson et de la poésie folkloriques françaises du Moyen Âge au XIX^e siècle². Comme tous deux cherchaient à faire éditer leur traduction de *Wie ich es sehe* de l'écrivain viennois Peter Altenberg, Apollinaire proposa de les mettre en relation avec Stock³. Il leur présenta Marie et ses plus proches amis. Ewers plaisait aux femmes, qui le lui rendaient bien ; élégant comme un dandy, imprévu comme un artiste, il avait un charme irrésistible, avivé par une parole enjôleuse et par une balafre du plus bel effet sur la joue gauche, viril souvenir de la *Mensur* de son jeune âge⁴. Le 14 juillet, Marie s'abandonna au bel Allemand, perdit la tête et crut avoir trouvé remède à son chagrin ; quelques jours avant le départ d'Ewers, elle lui rendit le gage qu'il lui avait confié dans l'ardeur du déduit, et lui offrit une bague en souvenir d'elle⁵. Apollinaire ignorait ce qui avait lieu mais son intuition d'amant malheureux orientait ses soupçons ; il se doutait que Marie avait passé du temps avec Ewers et Henry, et suspectait ce dernier de l'avoir séduite⁶. Il se vengeait en colportant à Marie tous les ragots sur sa maigreur, sa laideur et son peu de talent, mais s'en repentant aussitôt, lui écrivait des lettres d'une tristesse infinie, qu'elle trouvait affligeantes et pénibles. Songeant à ses admirateurs et à son bonheur du 14 juillet, elle écrivait sans relâche à Ewers, voulait le rejoindre à Agay, près de Saint-Raphaël, espérait le revoir à Paris en septembre, puisqu'il reviendrait parfaire ses connaissances cinématographiques aux studios Gaumont et Pathé. Souffrant, éperdu, Apollinaire ne supportait plus Auteuil ; les souvenirs le chassèrent de la rue La Fontaine.

1. En décembre 1911. Sur Ewers, voir notamment la présentation de *Tannhäuser crucifié* par Evangelia Stead, Éditions Sillage, 2006, et Daniel Briolet, « Guillaume Apollinaire et Hanns Einz Ewers », *Amis européens d'Apollinaire*, sous la dir. de M. Décaudin, Presses de la Sorbonne Nouvelle, 1995. *Alraune* sera traduit en une vingtaine de langues (dont une traduction française de Marc Henry chez Crès, après la Grande Guerre) et porté plusieurs fois à l'écran.

2. Henry offrira le volume à Apollinaire en 1913 (*BGA 1*, p. 194).

3. Henry à Apollinaire, 4 août 1912 (BnF, département des Manuscrits). Henry avait aussi sollicité Mercereau pour ce projet ; si Stock refusait, il souhaitait le proposer aux éditions de La Phalange. En août 1912, Marie apprit à Ewers que Stock ne prenait pas le manuscrit (s. d., Düsseldorf, Heinrich Heine Institut, fonds Ewers). Des extraits du texte parurent dans *Les Soirées de Paris* de janvier-février 1913, présentés par Marc Henry, qui en signait aussi la traduction avec Prod'homme, le pseudonyme choisi par Ewers. Mais la publication se fit, semble-t-il, sans l'accord d'Ewers, qui s'aperçut aussi que le texte français avait été modifié à son insu (Marie Laurencin à Marya Delvard, s. d. [avril-mai 1913], Düsseldorf, Heinrich Heine Institut, fonds Ewers).

4. Voir *supra*, n. 3, p. 107.

5. Marie Laurencin à Ewers, s. d. (Düsseldorf, Heinrich Heine Institut, fonds Ewers).

6. Marie Laurencin à Ewers, début août 1912 (Düsseldorf, Heinrich Heine Institut, fonds Ewers).

La vie vagabonde

Apollinaire trouva refuge chez Serge Jastrebzov et Hélène d'Oettingen, qui passaient l'été à voyager selon leurs désirs, en Savoie, en Suisse, en Italie. Dans l'ancien temps, il aurait choisi la vie recluse mais la croyance l'ayant déserté, il fuyait les églises et préférait vaquer seul dans la vaste demeure étrangère. Exil sans joie, dissimulé à la plupart des amis dont il voulait s'épargner l'embarrassante sollicitude. Marc Brésil était l'un des rares à le savoir boulevard Berthier ; ancien condisciple de rhétorique au lycée de Nice, il avait retrouvé sa trace par Louis de Gonzague Frick au début de l'année 1912¹. Apollinaire aimait la compagnie de cet homme au dévouement juvénile et sincère, qui n'avait pas connu sa vie d'Auteuil ; il lui lisait des vers, l'interrogeait, lui parlait de ses poèmes, « Rosemonde », « Clotilde » et « Marie-Sybille », parus dans *Les Soirées* en juillet, et de nouvelles pièces en cours d'écriture qu'il voulait encore ajouter, comme s'il repoussait sans cesse le moment de mettre le point final à son livre. Brésil écoutait, et comprenait à demi-mot tout ce que le cœur de cet admirable poète contenait de grâce et de chagrin. Au printemps dernier, Fleuret avait vainement tenté de réconcilier les amants, qui pliaient devant l'inéluctable sans s'y résoudre entièrement. « Vous êtes deux malheureux qu'un spectre imaginaire irrite et sépare », avait écrit à Marie le délicat Fleuret ; la seule issue était de rompre tout à fait après s'être donné l'assurance d'un amour mutuel². Marie, qui cherchait l'étourdissement des séductions faciles, avait toutefois repoussé la singulière passion de Thankmar von Münchhausen, un aristocrate allemand de dix ans son cadet, juriste en herbe, esthète et francophile. Le malheur liait le poète à sa muse d'une chaîne fatale et très précieuse :

Notre histoire est noble et tragique
Comme le masque d'un tyran
Nul drame hasardeux ou magique
Aucun détail indifférent
Ne rend notre amour pathétique³

Tantôt, le mal-aimé flétrissait celle qui lui volait sa vie et le reniait comme le mauvais larron le Christ en croix... Tantôt, il se souvenait et s'abîmait...

1. Brésil et Frick collaboraient à *La Phalange*.

2. Fleuret à Marie Laurencin, s. d. (BHVP, donation Adéma).

3. « Cors de chasse » (*Alcools*), publié en préoriginale dans *Les Soirées de Paris* de septembre 1912 avec « Le Voyageur » et « Fanny » (qui deviendra « Annie » dans *Alcools*).

Sais-je où s'en iront tes cheveux
 Crépus comme mer qui moutonne
 Sais-je où s'en iront tes cheveux
 Et tes mains feuilles de l'automne
 Que jonchent aussi nos aveux¹

« Je vous vois faible et bête et je ne comprends pas comment vous vous laissez choir ainsi ! » lui reprocha la baronne, qui séjournait à Saint-Gervais : « Il me semble que votre amour-propre laisse beaucoup à désirer — franchement si vous n'êtes pas encore guéri c'est presque idiôt [sic] ! [...] Quand je me rappelle la manière dont vous étiez traité par Marie et puis ses mouvements, ses dents, ses ruades et sa peau huileuse² »... Le poète s'efforça de faire bonne figure en assurant qu'il était « presque » guéri ; il n'osait avouer qu'il demandait chaque jour à la vieille femme de chambre de son amie de lui tirer les cartes au sujet de Marie. Mme d'Oettingen, qui se souciait du bonheur et de la gloire de son poète, se répandait en conseils et avis sur le sens de l'existence : il cultivait le vide « par paresse dans un coin le plus précieux de [son] âme », était incapable d'assumer sa solitude de créateur et vivait « cramponné à un jupon ». Elle écrivait des lettres paroxystiques et sublimes. Or les amis commençaient à jaser ; ne sachant plus où trouver Apollinaire, beaucoup finissaient par penser qu'il se consolait auprès d'elle : « [J]e me suis bien gardée d'aller aux renseignements », assura Marie à Ewers avec un brin d'amertume : « De ce côté, je commence à aller mieux et à m'y habituer. Je crois même qu'il n'a pas dû être aussi peiné que je me l'étais figuré. Je préfère ça³ ».

L'opium versa son poison d'amnésie. Guillaume s'affalait plus souvent chez Tudesq auprès de Dalize, Salmon et Dyssord, écrivain veléitaire et désœuvré, au demeurant charmant camarade, qu'on avait sollicité pour étoffer la deuxième livraison des *Soirées de Paris*.

Pipes de nuit pipes du jour
 Tout l'opium ô chevelures
 Les cheveux bruns de mon amour
 Et ces lenteurs tandis que dure
 L'éveil des monstres tour à tour⁴

Excellent compagnon d'ivresse et de délire, Picabia emmenait Apollinaire dans de folles équipées automobiles dans le Paris nocturne ; avenir de la peinture, douleur de vivre, désordres de l'amour, ils réinventaient tout à grand renfort de paradoxes et d'incongruités, asso-

1. « Marie » (*Alcools*).

2. Hélène d'Oettingen à Apollinaire [24 juillet 1912] (CA, p. 612).

3. Marie Laurencin à Ewers, début août 1912 (Düsseldorf, Heinrich Heine Institut, fonds Ewers).

4. « Veille », publié dans *Poème & Drame*, janvier 1913 (Po, p. 652).

ciations curieuses, sonorités saugrenues, phénomènes ondulatoires. Malgré des origines dissemblables, les deux hommes se comprenaient. Petit-fils d'affairiste, fils du consul de Cuba à Paris, le Franco-Cubain Francis Marie Martinez Picabia n'avait jamais connu les âpres nécessités de l'existence quotidienne ; à trente-trois ans, il vivait dans une exaltation continue propice à son art et à ses ambitions, entouré d'une bande de noceurs qui profitait de ses largesses et de ses initiatives. Grâce à la variété de ses expériences et à la mobilité de son caractère, Apollinaire possédait une disponibilité d'esprit dont jouissait pleinement son nouvel ami : leur imagination était infatigable. Et leur nature, profondément inquiète, se révélait dans leur propension à la contradiction et dans les résurgences de leur mélancolie. Un soir de juillet, le peintre proposa au poète de pousser avec lui jusqu'à Hythe, sur la côte méridionale de l'Angleterre, où sa femme Gabrielle séjournait avec leurs enfants¹. Ils partirent sur-le-champ et arrivèrent impromptu le lendemain, couverts de poussière, d'huile et de cambouis, car Picabia supprimait le pare-brise et les garde-boue pour gagner en rapidité². Les agréments de la paresseuse villégiature surent-ils distraire le voyageur ? L'eau pâle, la longue plage, l'écharpe des nuages et le pastel des façades lui rappelaient la jeune Anglaise qui l'avait naguère rendu si malheureux... À Krayehof, ils se promenaient dans le petit cimetière mennonite voisin... Annie, partie pour cette Amérique dont il avait fait une terre de songes : « Sur la côte du Texas, / Entre Mobile et Galveston »... Galveston qu'un terrible raz-de-marée avait dévastée en 1901... C'était le poème « Fanny », écrit vers 1905 et jamais publié ; il le placerait dans *Les Soirées de septembre*³.

Au retour, le poète se remit au travail. L'éditeur Figuière prenait son nouveau livre sur la peinture moderne pour compléter le traité de Gleizes et Metzinger, *Du « cubisme »* ; les deux volumes relancerait la collection « Tous les arts⁴ », dirigée par Apollinaire, et paraîtraient en octobre, peu avant le vernissage de la Section d'or. L'ouvrage devait s'organiser en deux parties, un aperçu général sur le nouveau mouvement suivi d'une série de courtes monographies⁵, et parvenir rue Corneille le 5 août au plus tard⁶. Apollinaire termina de découper et de monter des articles et des conférences déjà parus ; le 18 août, le

1. Les deux hommes s'arrêtèrent probablement à Étaples, dans le Pas-de-Calais, où Derain avait déjà séjourné pour peindre.

2. Gabrielle Buffet-Picabia, *Rencontres*, Belfond, 1977, p. 62.

3. Le poème, on l'a vu, sera repris dans *Alcools* sous le titre « Annie ».

4. Guide pratique à l'usage des collectionneurs et des amateurs, la collection fut inaugurée par l'étude de Wilhelm Uhde sur *Le Douanier Rousseau* (1910), mais Figuière en proposa la direction à Apollinaire en 1912, au moment du projet sur les peintres nouveaux. La quatrième de couverture de *Méditations esthétiques* (mars 1913) annonce des volumes sur Cézanne, Puvis de Chavannes, Rude, Manet, Seurat, Beethoven, Rimsky-Korsakov, Degas, Daumier, Renoir, Rodin, les Peintres orphiques, etc. Mais aucun des projets prévus ne vit le jour.

5. Picasso, Braque, Laurencin, le Douanier Rousseau, Metzinger, Léger, Picabia, Gleizes, Gris, Duchamp et Duchamp-Villon.

6. Gleizes à Apollinaire, s. d. (*CA*, p. 287-288).

Gil Blas annonça la parution prochaine de *Peintres nouveaux*. De son côté, Salmon s'apprêtait à publier *La Jeune Peinture française* chez Messein.

La mélancolie reprit Apollinaire. « Si vous saviez comme la vie va vite et comme les choses arrivent lentement », confia-t-il à Marie : « Tout se meut avec tant de lenteur même malade. » Il voulait la revoir comme elle était autrefois, non comme elle était devenue : « [É]crivez-moi vite et dites-moi quand vous allez revenir. » Avant de signer, il ajouta puis biffa d'un seul trait ce qu'il n'osait plus dire ni même s'avouer : « Je vous aime¹. » Un autre jour, ils allèrent tous deux voir Fernande à Montmartre ; en raccompagnant Marie, il lui offrit des fleurs : « Ma petite Coco », lui disait-il tout le temps. Elle pleurait depuis le matin, non parce qu'il lui faisait de la peine, mais parce qu'elle croyait être enceinte d'Ewers et se sentait si désemparée qu'elle était sur le point de tout avouer. Guillaume n'étant pas « un homme auquel on [pouvait] confier un secret », elle préféra se taire et conserver cette part de mystère qu'il avait toujours aimée ; elle s'en félicita quelques jours plus tard, quand d'heureuses menstrues mirent fin à son angoisse². Le 29 août, Apollinaire signa le bail d'un nouvel appartement qu'il devait occuper à partir d'octobre au 202, boulevard Saint-Germain ; il se rapprochait de Montparnasse mais la perspective de tout recommencer ne laissait pas de l'effrayer : une « Anecdote » en forme de parcours pittoresque lui permit de dire « Adieu à Auteuil³ ». Il désirait surtout composer de très longs poèmes sur Marie et sur lui-même, mais il avait la sensation qu'ils seraient « orphelins » puisque *Eau-de-vie*, en s'achevant, ponctuait désormais sa vie et son œuvre. Seul, triste et fatigué, il aspirait au départ sans rien vouloir quitter, s'accrochait aux égarements de la vie parisienne et aux errances moroses qui le menaient malgré lui parmi les souvenirs. Paris aimable et détesté... Rues et gares étaient pleines de migrants, Juifs, Russes, Roumains, Polonais et Tartares, qui dormaient dans des halls, s'abritaient dans des bouges, incertains et hagards, les poches vides, le cerveau plein d'eldorados. Paris rutilant de crime et de misère, charnier de débauche et de passion cruelle, crépuscule sanglant à qui s'est fourvoyé. « Le soleil est là c'est un cou tranché⁴. »

Au tournant de septembre, Apollinaire trouva dans son courrier de la rue La Fontaine un poème écrit d'une main nerveuse, signé Blaise Cendrars, New York, avril 1912 ; adresse parisienne, un hôtel de la rue Saint-Étienne-du-Mont. L'inconnu l'admirait et le pria respectueusement de favoriser la publication de ses *Pâques au Mercure de France* :

1. Apollinaire à Marie Laurencin [août 1912] (CA, p. 191-192).

2. Marie Laurencin à Ewers, août 1912 (Düsseldorf, Heinrich Heine Institut, fonds Ewers).

3. *Mercure de France*, 1^{er} septembre 1912, repris dans *Le Flâneur des deux rives* (Pr 3, p. 3 et p. 6-9), où Apollinaire consacre un développement à son ami et voisin Pierre Mac Orlan, installé dans le quartier depuis 1910.

4. Brouillon de « Zone » (M. Décaudin, *Le Dossier d'« Alcools »*, op. cit., p. 81).

Seigneur, c'était aujourd'hui le jour de votre Nom,
J'ai lu dans un vieux livre la geste de votre Passion,

Et votre angoisse et vos efforts et vos bonnes paroles
Qui pleurent dans le livre, doucement monotones.

C'était un long cri en vers libres aux images très neuves, navré d'angoisse et de perdition, litanie dans l'exil des grandes métropoles :

Il y a des Italiens, des Grecs, des Espagnols,
Des Russes, des Bulgares, des Persans, des Mongols.

Ce sont des bêtes de cirque qui sautent les méridiens.
On leur jette un morceau de viande noire, comme à des chiens. [...]

Seigneur, je suis dans le quartier des bons voleurs,
Des vagabonds, des va-nu-pieds, des recéleurs. [...]

Le soleil, c'est votre Face Souillée par les crachats [...]

Le 17 septembre 1912, le jeune Suisse déroba *L'Hérésiarque* à l'étagage de Stock : arrestation, interrogatoire, transfert en voiture cellulaire ; dans la nuit cafardeuse du dépôt, sur sa paillasse polluée, il écrivit de nouveau à son aîné :

Monsieur,
[...] Veuillez je vous prie faire quelque chose pour moi [...]. Je suis l'auteur de « Pâques à New-York », Blaise Cendrars, le poème que je vous ai fait parvenir dernièrement. Venez me voir si vous voulez bien.

Très respectueusement
Frédéric Sauser
Cellule 8
au Dépôt¹

Deux mois plus tard, le *Mercure* retourna le manuscrit sans un mot d'explication ; Apollinaire était-il intervenu comme il l'assura plus tard à Cendrars ? Où en était l'écriture de son propre poème, le futur « Zone » ? On en connaît deux états difficiles à dater, l'un dans le cahier *L'Année républicaine*, l'autre sur papier libre intitulé « Chrétienté »² ; ces deux brouillons forment une longue série de distiques pleins d'analogies avec *Les Pâques* : on les dirait écrits sous l'influence de Cendrars, qui ne cessa, par la suite, de revendiquer son antériorité. Un siècle durant, témoins et commentateurs interpréteront inlassablement la convergence de deux poèmes, chacun défendant la cause de l'un ou l'autre poète selon son cœur et ses

1. Brouillon de lettre dans Cendrars, *Inédits secrets*, présentés par Miriam Cendrars, Le Club français du Livre, 1969, p. 269.

2. Pierre Caizergues, « Cendrars et Apollinaire », *Sud*, 18^e année, 1988, p. 78.

connaissances. Puisqu'il est désormais avéré qu'Apollinaire lut *Les Pâques* avant d'achever « Zone », on pourrait proposer ce récit¹ : Apollinaire lut Cendrars alors que son propre poème était en gestation, et fut frappé par l'étrange similitude de leur inspiration ; comme il composait « Zone », la forme des *Pâques* s'imposa de toute sa force, le contraignit à se démarquer mais laissa une empreinte indélébile. Plus qu'une coïncidence troublante ou qu'un plagiat avéré, la genèse de « Zone » révélerait la part obscure d'une extraordinaire réceptivité — Cendrars dira plus tard que Guillaume était « influençable² » — et le rôle essentiel des *Pâques* — impulsion, aiguillon, étalon — dans la quête d'un lyrisme personnel toujours renouvelé. Embarrassé, Apollinaire comprit qu'il devait achever son poème et publier le premier.

Les Soirées de Paris vivaient grâce aux efforts des fondateurs, qui trouvaient de la copie en sollicitant des confrères en mal de publication, Charles Perrès, René Bizet, et s'astreignaient à publier régulièrement sans toujours chercher à faire œuvre littéraire. Billy enchaînait les « Scènes de la vie littéraire à Paris » et Tudesq se livra à un amusant « Éloge de la prison pour dettes » dans le numéro de septembre. L'actualité fit écho : « Enfin pincé, Géry Pieret ! » titra *Le Matin* du 4 septembre 1912 : le pseudo-baron, condamné par contumace par les assises de la Seine le 12 mai 1912, venait d'être arrêté au Caire, où il se cachait sous le nom de Jouven et passait pour Français ; le juge Drioux demandait son extradition. Si la *Joconde* n'était toujours pas retrouvée³, la nouvelle fit patienter l'opinion. Apollinaire l'apprit avec tristesse et soulagement.

Quand il sortait de sa torpeur, Dalize était à la manœuvre ; il participait aux décisions, équilibrailt les sommaires, relisait les textes et réclamait des ajustements, comme à la baronne d'Oettingen qui, sous le nom de Roch Grey, devait corriger les imprécisions de sa prose « Rafale »⁴. En plein mois d'août, il avait trouvé dix abonnés supplémentaires. Parallèlement au *Club des neurasthéniques*, son roman-feuilleton de *Paris-Midi* signé Franquevaux, il fournissait *Les Soirées* en contes, essais et critiques mais semblait plus soucieux de la revue que de sa propre ambition littéraire ; il écrivait comme il avait été marin, avec un curieux mélange de rigueur et de noncha-

1. Cette hypothèse rencontre celles de P. Caizergues, art. cité, et de Marie-Louise Lentengre, *Apollinaire. Le Nouveau Lyrisme*, Jean-Michel Place, 1996, p. 172 sq.

2. Dans ses entretiens radiophoniques de 1950 avec Michel Manoll, *En bourlinguant avec Cendrars*, INA / Radio France, 1995.

3. La *Joconde* fut retrouvée à Florence en décembre 1913. Son voleur, un ouvrier italien employé au nettoyage et à la restauration au Louvre, voulait venger l'Italie des prises de guerre de Napoléon et remettre l'œuvre au musée des Offices. Quant à Gery Piéret, il fut finalement acquitté.

4. Dalize à Apollinaire, 5 août [1912] (BnF département des Manuscrits). Dalize fait remarquer que ces imprécisions sont normales — la langue natale de la baronne est le russe — et que Moréas en commettait aussi dans ses premières œuvres. Il relève notamment « une main sans frein », expression qui disparaît de la version publiée dans *Les Soirées* de juillet 1912. Les lettres de la baronne à Apollinaire montrent que ce type d'incident fut fréquent (CA, p. 617 sq.).

lance, de panache et de velléité. La désinvolture d'Apollinaire l'écoeurait ; il lui payait sa part et lui réclamait ses contributions en maugréant sans relâche : « La revue doit durer un an, il n'y a plus que cinq numéros. Tu pourrais bien au moins faire pour moi, pour Billy, pour Tudesq un effort microscopique¹. » Mais le Commodore n'était pas seulement le « dieu vivant du Mécontentement² », ainsi que le nommait Tudesq, c'était aussi un ami fidèle et dévoué. À la mi-septembre, il invita le mal-aimé à le rejoindre à Maintenon³, coquet séjour des environs de Chartres, dont la cathédrale émut vivement le visiteur⁴. Pendant ce temps, Marie continuait de poursuivre Ewers de ses assiduités : « ML est carnivore, paradoxale, loufingue, plutôt encore braque, marteau, même piquée ! » écrivit Ewers à Henry en septembre : « [A]lors je fais le sabotage en amour⁵ !! »

« Envoie-moi donc d'urgence une première copie à ton gré : poème, haute prose ou méditation, pour que ton nom figure dès le premier volume qui paraîtra fin octobre », réclama de son côté Henri-Martin Barzun⁶. Le lancement de l'anthologie bimestrielle *Poème & Drame* était imminent : format *Mercure*, couverture paille, Barzun en assumait la charge et la direction dans le respect, assurait-il, de la liberté de chacun. Comme il attendait toujours l'article d'Apollinaire sur le Drame dans le *Mercure*, il en profita pour faire une mise en garde : en évoquant les Dîners de Passy dans son « Anecdote » du 1^{er} août⁷, le chroniqueur avait omis de préciser la vocation de ces réunions et de mentionner les noms de Voirol et Barzun ; ce « silence volontaire », le même qui causa naguère la scission de l'Abbaye, confirmait « telle parole de Mercereau » sur le « muflisme légendaire » d'Apollinaire. D'ailleurs, l'article disait aussi que le petit salon de la maison de Balzac était décoré de journaux illustrés, non des « Raphaëls et des Vincis [que] l'auteur de *La Peau de chagrin* » aurait espérés : ce persiflage gratuit choqua tant l'honorable conservateur Royaumont qu'il pria les Dîners de trouver un autre lieu — ce serait le café des Tourelles. Contre toute attente, Apollinaire répondit rapidement sans attiser la querelle : il avait intérêt à ménager Barzun. *Genus irritabile vatum...* Louise Faure-Favier en eut la preuve la première fois qu'elle vit Apollinaire au *Mercure* le 12 septembre 1912 ; il sortait courroucé du bureau de Léautaud, « les sourcils dressés, presque verticaux, les yeux d'un extraordinaire éclat, la bouche contractée, tout le visage crispé » ; mais à la vue de la jeune femme, son

1. Dalize à Apollinaire, s. d. [septembre-octobre 1912] (BnF, département des Manuscrits).

2. André Tudesq, « Un banquet selon Platon », *Les Soirées de Paris*, n° 4, mai 1912.

3. Dalize à Apollinaire, 19 septembre 1912 (BnF, département des Manuscrits).

4. On en trouve peut-être la trace dans le vers de « Zone », « Entourée de flammes ferventes Notre-Dame m'a regardé à Chartres ».

5. Ewers à Henry, 13 septembre 1912, cité par D. Briolet, « Guillaume Apollinaire et Hanns Einz Ewers », art. cité, p. 143.

6. Barzun à Apollinaire, 22 septembre 1912 (BnF, département des Manuscrits).

7. *Pr* 3, p. 121.

« regard se fit presque caressant » et son visage « s'adoucit dans un sourire si jeune, presque gamin¹ ».

L'automne artistique promettait d'être mouvementé. Le 10 septembre, Apollinaire publia une nouvelle défense des arts exotiques dans *Paris-Journal* : les collectionneurs et les curieux ayant considérablement augmenté en trois ans, plusieurs galeristes s'adaptaient à la nouvelle demande et donnaient à l'art nègre ses lettres de noblesse. « Chaque semaine, souvent plusieurs fois par semaine », se souviendra Mollet, « un jeune homme venait avant le dîner, soit avec une statuette nègre, soit avec une toile, mais c'étaient surtout des statuettes qu'il apportait à Guillaume pour lui demander des conseils et pour savoir où il pourrait trouver un acquéreur². » Le nouveau venu s'appelait Paul Guillaume, un garçon débrouillard d'une vingtaine d'années, dont Apollinaire avait probablement fait connaissance en 1911, qui n'était pas encore à son compte mais sentait bien les nouvelles tendances. L'État français reléguant l'art nègre aux vitrines poussiéreuses des collections ethnographiques, Apollinaire proposa à l'administration une réforme du musée du Trocadéro, et à son ami Lucien Rolmer, fondateur de l'école poétique de la Flora, de cultiver « son art gracieux » en contemplant la perle de cette collection, une grande statue de fer dahoméenne représentant le dieu de la guerre, « l'objet d'art le plus imprévu et un des plus gracieux qu'il y ait à Paris³ ».

Rentré de Maintenon le 25 septembre, Apollinaire se prépara au vernissage du Salon d'automne⁴. Cette année-là, bien « apprivoisés », les anciens fauves occupaient les places d'honneur d'une exposition qui manquait « un peu d'accent » malgré les promesses de la section décorative⁵, laquelle surpassait indéniablement « la tristesse navrante » de l'exposition munichoise de 1910⁶, et présentait une *Maison cubiste* conçue par Mare et ses collaborateurs — trumeaux de Laurencin, bois et cheminées de La Fresnaye, tapis de Ribemont-Dessaignes, façade et sculpture de Duchamp-Villon. Alors que les différentes tendances picturales étaient disséminées dans le Grand Palais,

1. Louise Faure-Favier, *Souvenirs sur Guillaume Apollinaire*, Grasset, 1945, p. 24.

2. *Mémoires du baron Mollet*, op. cit., p. 94-95. Mollet ajoute : « Apollinaire le mit en rapport avec Brummer [...]. / Ce jeune homme revint remercier Guillaume de ce service et lui demanda de le conseiller encore. Apollinaire lui dit qu'il serait très heureux de le voir chaque fois qu'il le désirerait. » Le galeriste d'origine hongroise Joseph Brummer raconte une autre histoire en 1934 à la revue *Art News* : Apollinaire lui ayant signalé une belle sculpture nègre dans la vitrine d'un fournisseur de voitures, Brummer s'était rendu sur place ; le jeune garçon qui gardait la boutique était Paul Guillaume (cité par Jean Bouret, « Une amitié esthétique au début du siècle : Apollinaire et Paul Guillaume (1911-1918) d'après une correspondance inédite », *Gazette des Beaux-Arts*, décembre 1970, p. 376).

3. *Pr 2*, p. 473-476.

4. Comptes rendus dans *L'Intransigeant* des 30 septembre, 1^{er}, 2 et 3 octobre 1912 (*Pr 2*, p. 476-483).

5. Apollinaire, « Un coup d'œil d'ensemble avant l'inauguration », *L'Intransigeant*, 30 septembre 1912 (*Pr 2*, p. 476-477).

6. Les arts décoratifs de Munich s'exposèrent au Salon d'automne de 1910. Apollinaire en dénonça l'« ennui » et la « pauvreté » dans *L'Intransigeant* et dans *Les Marches de l'Est* (*Pr 2*, p. 222-224 et p. 235-236).

le jury avait réuni les toiles cubistes dans une salle toute sombre, au bout de la Rétrospective des portraits. Effrayé à l'idée que le cubisme pût pénétrer dans les foyers, un obscur conseiller municipal du Val-de-Grâce, Pierre Lampué, peintre du dimanche¹, réclama au sous-secrétaire d'État aux Beaux-Arts, Léon Bérard, que le prêt du Grand Palais fût interdit au Salon d'automne ; Frantz Jourdain, son président, protesta, puis transigea : on mettrait Matisse et les cubistes dans des endroits discrets et écartés². L'affaire monta jusqu'à la Chambre. Le 3 décembre 1912, le député socialiste Marcel Sembat, époux du peintre Georgette Agutte, ami de Matisse et collectionneur d'art moderne, contra les contempteurs du cubisme en défendant « la liberté des essais en art » au nom de leur « retentissement ultérieur ». L'État n'avait pas à s'en mêler, surtout s'il s'agissait, sous couvert d'expulser l'« ordure » et de protéger l'art national, d'évincer un groupe de peintres dont la notoriété croissante concurrençaient les valeurs reconnues auprès des marchands et des amateurs. La « prudence avisée » du gouvernement devait demeurer de règle ; lorsqu'on lui demandait son avis sur le théâtre, Charles X répondait placidement : « En pareille matière, je n'ai pas d'autre droit que ma place au parterre³. » Brillant orateur et tacticien subtil, Sembat obtint le *statu quo*.

En octobre 1912, tout à leurs débats d'hémicycle, les hommes politiques ignoraient certainement que la meilleure peinture moderne, et la plus audacieuse, se montrait, non sous la verrière du Grand Palais, mais à quelques pas de là, dans les anciens locaux d'un marchand de meubles reconvertis en galerie, à l'exposition de la Section d'or, 64 bis, rue de la Boétie. L'idée d'une manifestation collective de peinture moderne, sans jury ni comité, avait germé dans plusieurs cerveaux et à plusieurs endroits⁴. Ancien « abbé » de Créteil, Gleizes demeurait persuadé que les valeurs sociale et spirituelle de l'art nécessitaient une action commune. Il s'était engagé avec Metzinger dans une ample réflexion visant à concilier l'héritage classique et les conquêtes cubistes. Il recevait le mardi dans son atelier de Courbevoie et se rendait le dimanche à Puteaux, chez Jacques et Raymond Duchamp, où se retrouvaient plusieurs habitués, Picabia, le peintre tchèque Kupka, qui venait en voisin, ou encore Maurice Princet, actuaire en assurances autopropagande théoricien du cubisme, sur la

1. Apollinaire ironisera sur ses prétentions dans sa « Vie anecdotique » du 1^{er} janvier 1914 : « Vous êtes orfèvre, Monsieur Lampué » (*Pr 3*, p. 174-175).

2. *Entre Jaurès et Matisse : Marcel Sembat et Georgette Agutte à la croisée des avant-gardes*, livret de visite de l'exposition temporaire des Archives nationales (2 avril-3 juillet 2008) ; voir en particulier la lettre de l'inspecteur général des expositions André Saglio au député Marcel Sembat, 28 novembre 1912 (p. 96).

3. Extraits du débat du 3 décembre 1912 sur le site www.assemblee-nationale.fr/histoire/marcel_sembat_1912.asp. Après le discours, Apollinaire écrivit pour remercier le député (Sembat à Apollinaire, 6 mars 1913, BnF, département des Manuscrits).

4. Sauf mention contraire, l'essentiel des informations concernant cette exposition provient de *La Section d'or, 1925, 1920, 1912*, catalogue sous la dir. de C. Debray et F. Lucbert, musée de Châteauroux/musée Fabre de Montpellier, Cercle d'art, 2000.

foi de ses connaissances mathématiques et picturales. Sans être familiers des lieux, Apollinaire, Max et Salmon s'y rendirent probablement quelquefois. Pique-niques, échecs, jeux de ballon, on échangeait des vues sur les phénomènes occultes et les travaux de Poincaré, sur les synesthésies de Jean d'Udine et le *Traité de peinture* de Vinci, dans la traduction récente de Péladan (1910), sur les recherches physiologiques de Chevreul concernant la couleur et le concept de quatrième dimension. Cette dernière idée, diffusée par le *Traité de géométrie à quatre dimensions* d'Élie Jouffret en 1903, était alors popularisée dans *Comœdia* par le feuilleton scientifique de Pawłowski, *Voyage au pays de la quatrième dimension*. Les cubistes s'en étaient saisis pour désigner leur méthode : en peignant les objets tels qu'ils les pensaient, ils donnaient à voir l'invisible, figuraient « l'immensité de l'espace s'éternisant dans toutes les directions à un moment déterminé¹ », transformaient le plan de la toile en un espace pluridimensionnel ; autrement dit, à partir des trois dimensions connues, ils en engendraient une nouvelle, qu'Apollinaire nommait aussi « imagination », et qui douait de plasticité les objets.

Les conversations de Puteaux se poursuivaient à Montmartre chez Metzinger et chez son voisin du Bateau-Lavoir Pierre Dumont, critique et peintre, à l'origine des expositions cubistes de 1911, à Rouen et à Paris, rue Tronchet. Elles se transportaient chez Picabia², avenue Charles-Floquet, à l'ombre de la tour Eiffel, où se déroulèrent, quand l'idée fut mûre, les réunions du comité d'organisation de la Section d'or. Malgré des styles et des objectifs variés, les peintres étaient tous animés de la même ambition fondamentale, qu'Apollinaire partageait et formulait depuis longtemps : inscrire le mouvement moderne dans la tradition universaliste de la peinture. Le titre, dont on attribue le choix à Duchamp et Metzinger, le disait parfaitement : il se référait à la mesure classique de la Beauté tout en chantant avec les nomenclatures habituelles, « salon », « exposition », et les désignations réifiantes en « -isme ».

Au soir du 9 octobre 1912, de 9 heures à minuit, une foule de journalistes, amateurs et curieux se pressa rue La Boétie pour découvrir la plus grande manifestation cubiste jamais donnée : 10 000 invitations, 185 œuvres, 30 artistes³, un *Bulletin* spécialement créé pour l'occasion avec un court article d'Apollinaire, « Jeunes peintres ne vous frappez pas !⁴ », un catalogue édité par Figuière, préfacé par

1. Apollinaire, « La Peinture nouvelle », *Les Soirées de Paris*, avril 1912, repris dans *Méditations esthétiques* (Pr 2, p. 11-12). Sur la quatrième dimension, voir Jean Clair, « L'Échiquier à trois dimensions » et « Métaphores automobiles », *Sur Marcel Duchamp et la fin de l'art*, op. cit.

2. Picabia finança largement la Section d'or.

3. Voir le fac-similé du catalogue dans *La Section d'or*, op. cit., p. 278 sq. Duchamp présenta son *Nu descendant un escalier* retiré du Salon d'automne, mais exposé à Barcelone en 1912.

4. Pr 2, p. 484-485. Dans *L'Intransigeant* du 10 octobre, plutôt que de défendre une fois encore le cubisme, il inventa un dialogue entre deux élégantes visiteuses pendant l'accrochage ; les journalistes pratiquaient fréquemment le dialogue fictif (Pr 2, p. 486-487).

René Blum, et un programme de trois conférences : Apollinaire le 11 octobre, Maurice Raynal le 18 et Blum le 25. Quelle « soif de réclame » pour un fatras de « théories d'où il ne sort rien », s'affligea Louis Vauxcelles le 14 octobre ; la belle affaire que « la peinture pure » : « Qu'est-ce qu'un portrait d'où la *psychologie* est exclue ? Qu'est-ce qu'un paysage qui ne serait point *décoratif* ? » Le critique du *Gil Blas* et les défenseurs de l'art nouveau ne pouvaient se comprendre : ils vivaient dans des univers disjoints. « Il y a partout [...] du neuf, des qualités, de l'obstination et de la puissance », convint Gustave Kahn dans le *Mercure* du 1^{er} novembre, mais sa « bienveillante sympathie » n'était pas de l'admiration : trop de « fantaisies baroques », de chiffres et de caractères d'imprimerie à la valeur picturale douceuse ; « que l'on ménage la face humaine », priait le vieux symboliste. De leur côté, Warnod, Raynal, Hourcade et Apollinaire faisaient front commun. Au-delà des antagonismes, la Section d'or révélait la variété des solutions et des tempéraments : dans son univocité, le terme « cubisme » ne suffisait plus à caractériser le mouvement contemporain, qui prenait plusieurs directions. En somme, on assistait à l'« écartèlement du cubisme », qui donnait son titre à la conférence d'Apollinaire. Nuançant la brutalité de son titre, le poète commença par rappeler l'idéal commun des peintres cubistes : élaborer un art de conception, non d'imitation, qui s'élevât jusqu'à la création. De là partaient quatre tendances mais seules deux d'entre elles étaient « parallèles et pures ». L'une était « le cubisme scientifique », consistant à peindre avec des éléments empruntés « à la réalité de la connaissance » — c'était l'art de Picasso, Braque, Gleizes, Metzinger et Laurencin, mais ce n'était pas, ainsi qu'Apollinaire le rappelait à *L'Intermédiaire des chercheurs et des curieux*, celui des futuristes, qui se bornaient à représenter la réalité de la vision sous différents aspects¹. L'autre tendance pouvait être nommée « cubisme orphique » car les éléments étaient « entièrement créés par l'artiste et doués par lui d'une puissante réalité » — ainsi procédaient Picasso, Delaunay, Léger, Picabia et Duchamp. Préféré à « abstrait », « orphique » avait le mérite de déplacer la question de la perception rétinienne d'amont en aval du tableau, du côté du plaisir de l'œil, de la jouissance du spectateur, mais aussi de distinguer les expériences de Braque et Picasso, absents de la Section d'or en raison de l'exclusivité chez Kahnweiler, de celles de Picabia, Duchamp et Delaunay qui avait, de son côté, refusé de participer à un mouvement auquel il se sentait de plus en plus étranger. Comme il le ferait en 1917 avec « surréaliste », Apollinaire avait forgé l'adjectif « orphique » avant le nom d'*« orphisme »*, car il résistait vigoureusement à l'attrait commode des noms d'école. De la première tendance découlait la troisième, le « cubisme physique » où la construction s'élaborait sur les bases de la vision, comme le faisait

1. Réponse à l'enquête de *L'Intermédiaire* sur le futurisme (*Pr 2*, p. 487-488).

Le Fauconnier qui, ayant pris ses distances avec le groupe de Puteaux, ne figurait pas non plus dans l'exposition. À la deuxième tendance enfin se rattachait la quatrième, le « cubisme instinctif », qui n'était qu'un avatar de l'impressionnisme, c'est-à-dire un art fondé sur l'instinct et l'intuition, sans discipline conceptuelle. Malgré ses visées pédagogiques, l'exposé d'Apollinaire n'éclaira pas vraiment les auditeurs, que ces distinctions abstruses laissaient perplexes.

Une virée dans le Jura, pourquoi pas ? Apollinaire et Duchamp acceptèrent l'invitation de Picabia, l'accompagner à Étival, un petit hameau jurassien, à la frontière suisse, où Gabrielle séjournait chez sa mère, Mme Buffet, une descendante des Jussieu, aimable et cultivée, très « salon littéraire du siècle dernier¹ ». Olivier Hourcade, qui avait lancé en début d'année une enquête sur le cubisme dans la revue *L'Action*, ferait à la place du poète la conférence prévue le 19 octobre à l'Université populaire du faubourg Saint-Antoine. On partit le 17 octobre. Fontainebleau, les confins du Morvan, la Bourgogne, l'horizon venait à la rencontre de l'automobile rugissante, les arbres couraient à ses côtés, tandis qu'emballé par le bruit du moteur Picabia caressait sa machine, une Peugeot 141 A, dernier modèle, la faisait rugir d'une main sûre, s'abandonnait à sa puissance, forçait son obéissance. Qui, du peintre ou du poète, trouverait l'image la plus expressive, la plus pure, la plus apte à célébrer les métamorphoses de cet engin formidable ? Apollinaire et Picabia se défiaient, s'attisaient, faisaient assaut de formules bizarres à la syntaxe hasardeuse, que Duchamp ponctuait à point nommé, de sa voix nette et précise. Issu de la bourgeoisie provinciale — son père était notaire en Normandie —, le jeune peintre avait à peine vingt-cinq ans, le profil pur, l'élégance naturelle et cette politesse parfaite qui s'accorde tous les écarts. Duchamp et Picabia contrastaient. Le premier, remarquablement réservé, était mû par les rouages d'une intelligence cristalline et mordante, le second offrait un curieux assemblage de pénétration, d'intuition, d'impulsion et d'exubérance ; l'un se livrait à d'incessantes expériences, insoucieux des volte-face et des contradictions, l'autre s'imposait par discipline intérieure de ne rien réaliser qui ne fût d'abord mûrement médité. Mais les deux artistes avaient les mêmes aspirations, détruire les vieilles valeurs, refonder l'art, en repousser les limites jusqu'à l'anéantissement, se dépasser sans cesse au mépris de tous gains antérieurs. Malgré un manque flagrant d'affinités personnelles, Apollinaire et Duchamp partageaient le goût du défi, du langage, et une étonnante faculté visionnaire.

1. Gabrielle Buffet, « Rencontre avec Apollinaire », *Le Point*, n° V, novembre 1937, p. 184-199.

À la fin tu es las de ce monde ancien
 Bergère ô tour Eiffel le troupeau des ponts bêle ce matin
 Tu en as assez de vivre dans l'antiquité grecque et romaine
 Ici même les automobiles ont l'air d'être anciennes¹

Un soir, dans le salon lambrissé de Mme Buffet, près de la flambée odorante, Apollinaire lut à ses amis le grand poème qu'il était sur le point d'achever et d'inclure à son recueil, « Cri² », poème de la solitude et de l'errance dans un monde sans dieu, poème de la machine, de la foi et de l'amour perdus, cortège d'images fulgurantes aux cadences libérées. Tous écoutaient et Duchamp dessinait : le lecteur, de profil, la pipe à la bouche, les yeux mi-clos, se recueille comme en prière ; son visage est calme et tout jeune.

Le vent nocturne soupirait dans les sapins, courait le long des chemins creux baignés de brume, des étangs frangés de fougères et d'ajoncs ; un pays d'elfes et de pâtures, rythmé par les travaux et les jours, qu'on eût dit hors du monde ou du temps, si l'électricité ne brillait au plafond des fabriques et des maisons³. Sur le chemin du retour, on fit étape à Avallon. Alors que Duchamp réfléchissait à une « Route Jura-Paris », qui tendrait « vers la pure ligne géométrique sans épaisseur⁴ » et prendrait place dans son *Grand Verre*, Apollinaire écrivait des cartes postales, à Picasso et à Ludwig Markus⁵. Il avait rencontré ce dernier deux ans auparavant, au moment où l'artiste polonais se rapprochait des cubistes, et lui avait suggéré de parachever sa trajectoire grâce au pseudonyme francisé qu'il lui souffla, Marcoussis. Né en 1878 à Varsovie dans un milieu bourgeois et francophile, Parisien depuis 1903, Markus habitait Montparnasse et vivait en marge de la communauté polonaise ; Marcelle Humbert venait de le quitter pour Picasso, qui avait rompu avec Fernande au printemps 1912 — pour le peintre espagnol, elle s'appellerait Eva. Appréciant beaucoup son travail et ses talents de graveur, Apollinaire lui avait parlé du frontispice de son nouveau livre. Marcoussis travailla dans l'automne plusieurs portraits cubistes à la pointe sèche. L'un montre le poète à sa table, l'œil perçant, pipe en main ;

1. Premiers vers de « Zone » ; on ignore l'état d'achèvement du poème lu à Étival.

2. C'est le titre que porte « Zone » sur l'un des manuscrits. Selon Gabrielle Buffet-Picabia, le poème d'Apollinaire n'avait pas encore de titre lors de cette lecture ; quand Mme Buffet posa la question, le poète l'intitula « Zone » immédiatement. Gabrielle affirme aussi que le projet de *Méditations esthétiques* germa lors de ce séjour, ce qui est inexact, comme on sait (*Rencontres avec Picabia : Apollinaire, Cravan, Duchamp, Arp, Calder*, introduction de Maria Lluïsa Borràs, Belfond, 1977, p. 71-72). Voir cahier hors texte, n° 40.

3. L'électricité arriva à Étival en 1912. Cette précocité s'explique par la présence de petites centrales hydroélectriques dans le sud du département (J. Romand, « Octobre 1912 à Étival », *Route Jura-Paris 1912-2012*, Lons-le-Saunier, Aréopage, 2012).

4. Marcel Duchamp, notes pour « La Mariée mise à nu par ses célibataires, même », *La Boîte verte*, repris dans *Duchamp du signe*, op. cit., p. 64.

5. Apollinaire à Picasso, 25 octobre 1912 (PA, p. 99) ; Apollinaire à Marcoussis, 26 octobre 1912 (CA, p. 606).

près de la plume et de l'encrier semblable à un œil, l'autre main, une main que Gabrielle Picabia trouvait « fine et grasse fort mal tenue¹ », paraît esquisser un signe cabalistique ; autour de la face charnue gravitent des inscriptions, *L'Hérésiarque* et *pourriссant* au dernier plan, *Eau de vie* en capitales sous un verre au second plan, comme si se dépliaient simultanément les livres passés et l'œuvre à venir². Le portrait se situe au-delà des trois dimensions, tout comme cet autre qui présente Apollinaire à sa table, tenant sa pipe et le manuscrit de « Cortège », dans un châssis de lignes et de mots figurant ses livres, et qui fut présenté à la Section d'or, cependant que *La Muse inspirant le poète* figurait dans l'exposition Rousseau organisée par Fénéon à la galerie Bernheim-Jeune³.

Le cortège passait et j'y cherchais mon corps
Tous ceux qui survenaient et n'étaient pas moi-même,
Amenaient un à un des morceaux de moi-même,
On me bâtit peu à peu comme on élève une tour,
Les peuples s'entassaient et je parus moi-même
Qu'ont formé tous les corps et les choses humaines⁴.

À la fin de novembre, Cendrars offrit à Apollinaire la revue qu'il venait de fonder, chez lui, rue de Savoie, avec ses amis Emil Szittya et Marius Hanot, *Les Hommes nouveaux* : le numéro contenait ses *Pâques*⁵. Que se dirent-ils lors de leur première rencontre ? Sans doute ce que disent un poète et son cadet en de semblables circonstances. « Il a été très étonné que "Pâques" n'ait pas paru » au *Mercure*, raconta Cendrars à son frère : « Il l'avait chaleureusement recommandé. Puis, il est parti en voyage... Il me dit encore que c'est le meilleur poème présenté au Mercure durant ces dix dernières années⁶... » Leurs arrière-pensées étaient encore moins claires : Cendrars ignorait qu'il avait devancé Apollinaire, lequel ne souffla mot de « Zône », dont la publication, coïncidant avec celle de « Cortège » et de « Vendémiaire », affirmait haut et fort la nouveauté de son lyrisme en préparant l'accueil du livre à paraître ; il se rassurait devant la déférence du jeune étranger et la modestie de sa revue. Aucun d'eux ne percevait alors la nature vitale et définitive du lien qui les arrimait désormais l'un à l'autre.

1. G. Buffet-Picabia, *Rencontres*, op. cit., p. 60. Marie remarqua en revanche avec étonnement qu'après leur rupture Guillaume se faisait manucurer.

2. *Apollinaire, portraits*, op. cit., p. 64. Le 15 novembre, Barzun réclama d'urgence « Cortège », attendu depuis quinze jours : « Oui ou non, veux-tu bien te décider, gros paresseux » (BnF, département des Manuscrits).

3. Fénéon à Apollinaire, 19 octobre 1912 (BnF, département des Manuscrits). L'exposition Rousseau démarra le 28 octobre.

4. « Cortège », paru dans le numéro inaugural de *Poème & Drame* en novembre 1912 (M. Décaudin, *Le Dossier d'« Alcools »*, op. cit., p. 125) et repris dans *Alcools*.

5. On ignore si Cendrars envoya la revue ou s'il l'offrit à l'occasion de la première rencontre.

6. Cendrars à Georges Saurer, 15 décembre 1912 (coll. part.) ; cité par Claude Leroy, *L'Atelier de Cendrars*, Champion, 2011, p. 58.

Comme l'appartement du 202, boulevard Saint-Germain n'était pas prêt¹, Apollinaire répondit à l'invitation des Delaunay, qui l'installèrent rue des Grands-Augustins dans un coin de l'atelier. Depuis le mois d'avril, Robert peignait une série de toiles de tous formats, carré, rectangle, ovale, où les motifs s'évanouissaient dans une pure vibration lumineuse : il voulait ouvrir l'esprit à une nouvelle réalité et créer de la lumière en orchestrant, par contrastes simultanés, des rythmes et des harmonies colorés. Chaque *Fenêtre* réinventait la genèse du monde, le moment où la lumière fut ; rendu à sa simplicité native, l'œil plongeait dans cette jouvence et jubilait. Le mythe solaire d'Orphée chanté par *Le Bestiaire* renaissait. De ce spectacle étourdissant naquit le poème « Les Fenêtres », prisme rayonnant d'un kaléidoscope de mots :

Du rouge au vert tout le jaune se meurt
 Quand chantent les aras dans les forêts natales
 Abatis de pihis [...]

Bigorneaux Lotte multiples Soleils et l'Oursin du couchant
 Une vieille paire de chaussures jaunes devant la fenêtre

Tours

Les Tours ce sont les rues

Puits

Puits ce sont les places

Puits

[...]

Du rouge au vert tout le jaune se meurt

Paris Vancouver Hyères Maintenon New York et les Antilles

La fenêtre s'ouvre comme une orange

Le beau fruit de la lumière²

Fasciné par le surgissement naturel du rythme et de l'image, par la simplification merveilleuse de la syntaxe poétique, en un mot par cette épiphanie, Billy pensa toujours que son ami travaillait sans peine, en improvisant, et affirma que « Les Fenêtres » avait jailli sous le plafond enfumé du *Crucifix* de la rue Daunou, devant un verre de vermouth, Billy, Dalize et Apollinaire lançant tour à tour des mots sans suite qu'on notait fidèlement et qui formaient, à la fin, un « poème-conversation ». Mais l'expérience de la rue Daunou fut très certainement complétée par un patient travail de réécriture, confirmé par le témoignage de Delaunay : Apollinaire acheva son poème rue des Grands-Augustins et, contrairement à ce que laisse entendre le récit de Billy, il ne voulait pas bâcler son hommage mais offrir au peintre un équivalent poétique de sa peinture, *plein de voix*

1. Apollinaire commença toutefois à indiquer sa nouvelle adresse dès le mois d'octobre 1912.

2. *Po*, p. 168-169.

machinées, d'images neuves et de rythmes inouïs. Delaunay le comprit et se laissa gagner par son lyrisme :

de plus en plus J'aime votre plus
Beau poème
Ce Beau fruit de la Lumière il est
Simultanique [...]¹

« Les Fenêtres » composait un écho lyrique à la théorie de la peinture pure, élaborée par Delaunay et présentée dans *Les Soirées de Paris* de novembre 1912².

Dans ce même numéro, il y avait « Zône ». En s'acheminant vers sa version définitive, « Cri » avait changé de titre : en lisière de la Suisse, le pays de Gex et d'Étival formait une zone franche, où le tabac et les alcools bénéficiaient d'un régime douanier particulièrement favorable. Mais plus séduisant encore était le mot « zone » lui-même, un mot très ancien d'origine grecque, dont Apollinaire avait maintenu l'accent étymologique, couramment conservé à l'époque, par attachement au passé, par goût de la rareté, mais aussi par esprit de contradiction, le même qui dirige l'ambiguïté du premier vers, alexandrin ou vers libre selon la scansion, éloge de la vie moderne, où pointe un humour ambigu : « À la fin tu es las de ce monde ancien ». Ce mot scintillait à présent de significations nouvelles : ceinture, banlieue, faubourg, frontière, territoire intermédiaire des marginaux, des bannis et des poètes ; domaine, surface, espace géométrique dont Duchamp avait fait entrevoir les potentialités créatrices sur la route du Jura.

La même impulsion radicale avait, à la fin d'octobre, guidé la correction des premières épreuves d'*Eau-de-vie*. De préférence à « La Chanson du mal-aimé », le recueil s'ouvrait à présent sur « Zone », sans accent, et s'achevait sur les lueurs aurorales de « Vendémiaire ». Entre « Palais » et « Crépuscule », poèmes anciens, Apollinaire disposa une étrange pièce d'un seul vers — un monostiche tout récemment composé, « Chantre », qui, tout en puisant aux sources de la tradition savante et du calembour fin-de-siècle, représente une expérience inédite d'alliance sonore et visuelle :

Et l'unique cordeau des trompettes marines

Un instrument monocorde³ pour un vers unique, un poème sans limite, et, pourquoi pas, un avatar lyrique et plaisant à la fois de la droite à *n* dimensions. La formule *Eau-de-vie* sembla soudain trop

1. Delaunay à Apollinaire [novembre-décembre 1912] (CA, p. 478).

2. « Réalité. Peinture pure » (Pr 2, p. 494-496).

3. La trompette marine est un ancien instrument à archet, utilisé pour émettre des signaux dans la marine anglaise, composé d'une corde unique, tendue sur une table d'harmonie. Monsieur Jourdain en loue l'harmonie dans *Le Bourgeois gentilhomme* de Molière.

lisible et trop facile ; le poète choisit *Alcools*, au pluriel, plus simple et plus riche, plus troublant aussi. Pour finir, il supprima toute ponctuation : le rythme de son vers s'en passait aisément.

« Apollinaire a choisi le titre de son prochain roman », annonça Jean de l'Escritoire dans *Paris-Midi* le 7 novembre 1912 : « *La Mornonne et le Danite*¹ ». La nouvelle se répandit à grande vitesse et Copeau, toujours attentif, s'empressa d'écrire à l'intéressé : « André Gide m'a dit que vous veniez de terminer un roman. Est-il indiscret de vous demander si déjà vous en avez disposé ? Bien que nous soyons assez surchargés de copie pour le moment, je ne voudrais pas laisser échapper, si incertaine qu'elle soit, une occasion de vous ouvrir la *Nouvelle Revue Française*. Si donc cela vous est possible — et agréable — voulez-vous me confier pendant quelques jours votre manuscrit² ? » L'incident de 1911 était oublié depuis longtemps. À la vérité, le roman n'était toujours pas prêt et l'effet d'annonce ne visait qu'à flatter la curiosité. En octobre, alors que paraissait *Les Plus Belles Pages de l'Arétin* au Mercure de France, *L'Enfer de la Bibliothèque nationale* languissait : « Donnez-moi des nouvelles de notre incombustible Enfer », réclama Fleuret³, impatienté par les retards d'Apollinaire qui, depuis des mois, repoussait au lendemain la rédaction de sa préface et de l'ultime notice sur *Le Carquois*, publié en début d'année par Fleuret sous le nom du « sieur Louvigné du Désert, Rouennais⁴ ». Apollinaire venait de s'engager dans plusieurs projets avec l'éditeur suisse Payot⁵ : d'abord *Au pays des Gitans*, un volume de morceaux choisis de George Borrow, issus de *The Bible in Spain* et de *The Zincali (Gypsies in Spain)*, qu'il devait préfacer, traduire et adapter, autrement dit retrancher des détails politiques et ajouter des anecdotes ; ensuite trois volumes pour la « Nouvelle Bibliothèque bleue », *Mélusine*, *Légendes populaires célèbres* (Fortunatus, Juif errant, Geneviève de Brabant, etc.) et le *Perceval* de 1530, qu'il s'agissait de transcrire et de rééditer avec une notice et des notes lexicologiques⁶. Comme il ne pouvait mener de front tous ses projets, Apollinaire décida d'employer Cendrars qui, moyennant 150 à 200 francs mensuels, accepta de recopier, des jours durant, le texte ancien à la Mazarine, et de traduire les *Mémoires d'une chanteuse allemande*, attribués à la cantatrice Wilhelmine Schroe-

1. Qui deviendra *La Femme assise* (*Pr 1*, p. 1329).

2. Copeau à Apollinaire, 26 décembre 1912 (BnF, département des Manuscrits). Copeau dirigeait la revue depuis avril 1912.

3. Fleuret à Apollinaire, 29 octobre 1912 ((BnF, département des Manuscrits). Sur les aléas de cette publication, voir R.-J. Seckel, « L'Enfer, d'Apollinaire à Apollinaire », art. cité.

4. Contrairement à son intention de 1911, Apollinaire renonça finalement à recycler en préface son *Essai sur la littérature sotadique*. L'ouvrage de Fleuret (Londres, Katie Kings, 1912) porte cette dédicace : « Exemplaire pour mon cher Guillaume Apollinaire / Libertin de qualité / Louvigné du Désert / à Paris l'an de la Fouterie 1912, ce 23^e janvier » (*BGA 1*, p. 68).

5. Apollinaire cherchait à créer une collection de réimpression de textes anciens. Le 12 octobre 1912, Pierre-Paul Plan lui écrivit qu'il avait trouvé un éditeur pour ce projet : Gustave Payot à Lausanne, pour lequel Plan travaillait déjà (BnF, département des Manuscrits).

6. Payot à Apollinaire, 26 et 29 décembre 1912 (BnF, département des Manuscrits).

der-Devrient, qu'Apollinaire devait à La Bibliothèque des curieux pour le 5 janvier 1913¹. Il était entendu que la contribution de Cendrars resterait dans l'ombre.

« Comme les hommes sont injustes et peu littérateurs ! » s'avisa Géry en décembre : « Ils ne m'ont pas compris, mon ami, ils n'ont pas senti que je jouais au voleur, que mes frasques étaient le seul roman que j'ai jamais achevé ! Ils m'ont condamné avec un grand cynisme. Je leur pardonne. Mais comment toi, toi n'as-tu pas flairé la vérité ? Et quand je discourais comme un Lupin, en ta présence, ne voyais-tu donc pas que c'était par pudeur, par un sentiment délicat qui m'empêchait de t'enlever le plaisir du personnage si curieux dans la dégustation duquel tu te complaisais ? » Après soixante-dix-neuf jours d'incarcération au Caire, Géry ne s'était jamais senti aussi belge de toute sa vie². Un an avait passé depuis l'emprisonnement d'Apollinaire à la Santé. Dans *Les Soirées de Paris* de septembre et d'octobre, « Le Voyageur », « Fanny », « Cors de chasse » et « Marie » avaient livré des confidences publiques sur la douleur de vivre et la fin de l'amour, puis « Zône » confessé une vie d'inquiétude dont il fallait, malgré tout, prendre congé : « Adieu Adieu / Soleil cou coupé ». Au seuil de l'année 1913, le passé grandissait démesurément et tirait le poète en arrière... « Près du passé luisant demain est incolore »... « Je me retournerai souvent »... Prophétiser sur le devenir de la peinture et de la poésie était un plaisir acrobatique mais bien plus difficile était d'entrevoir son propre futur et d'accueillir l'inconnu. Marinetti, Picabia, Duchamp se jetaient en avant avec d'autant plus d'aisance que leurs origines étaient certaines et leur rente assurée. Mais Cendrars, comme Rimbaud, était parti. En 1904, à dix-sept ans, il s'appelait encore Frédéric Sauser : adieu les rives scintillantes du lac de Neuchâtel, direction la Russie...

En Sibérie tonnait le canon, c'était la guerre
 La faim le froid la peste le choléra
 Et les eaux limoneuses de l'Amour charriaient des millions de charognes³

Il arriva chez l'horloger Leuba à Saint-Pétersbourg le 1^{er} janvier 1905 : le 9, c'était le Dimanche rouge, l'aube de la première Révolution. Retour en Suisse deux ans plus tard : fausses études, vraies lectures, Verlaine, Gourmont, Novalis, et l'amour de Féla, rencontrée à Berne en 1909. Octobre 1910, le voici à Paris, pour manger l'héritage d'une vieille tante dans les bas-fonds, l'orgueil et la débauche en compagnie des marlous et des anarchistes. Saint-Pétersbourg au

1. Cendrars à Georges Sauser, 15 et 28 décembre 1912 (coll. part.) ; cité par C. Leroy, *L'Atelier de Cendrars*, op. cit., p. 65. Le 20 mars 1913, Cendrars écrivit au sculpteur suisse Suter qu'il venait d'achever *Parsifal* et recevrait 200 francs le 23 mars (*Inédits secrets*, op. cit., p. 321).

2. Pieret à Apollinaire, 12 décembre 1912 (BnF, département des Manuscrits).

3. Cendrars, *Prose du Transsibérien*, 1913.

printemps 1911¹ et l'été dans une isba du golfe de Finlande. Partir. La Palestine, la Russie ? Plutôt le Nouveau Monde : New York, la solitude, la misère et l'errance. Dans la nuit de Pâques 1912 surgit le grand poème, *Les Pâques*², et dans la foulée le pseudonyme, Blaise Cendrars, la braise et les cendres, puisque écrire, c'est se consumer, et renaître comme le phénix : un « nom nouveau / Visible comme une affiche », avec lequel le poète revint à Paris dans l'été. Cendrars ne résistait jamais à l'appel de l'imprévu.

Mais comment se délester de ce qui se délite et constitue le seul bien qu'on possède ? Apollinaire cherchait à s'assembler, non à s'arracher ; il devait consentir à l'instabilité et se faire funambule du présent. « Passons, passons puisque tout passe », puisque le poète appartient à l'humanité et partage sa condition profondément transitoire, puisqu'il incarne l'humanité et la devance, comme le disent les correspondances, apparentes et souterraines, reliant les trois grands poèmes, « Zône », « Cortège » et « Vendémiaire ».

Temps passés Trépassés Les dieux qui me formâtes
Je ne vis que passant ainsi que vous passâtes

L'avenir était d'une opacité fascinante mais Apollinaire était traversé de visions vertigineuses : des foules furieuses immolaient les poètes, l'Apocalypse s'abattait sur le monde...

Aux confins de l'Europe, les Balkans s'enflammaient. Le conflit libyen à peine éteint au profit de l'Italie, la Bulgarie et la Serbie déclarèrent la guerre à la Porte le 18 octobre 1912. Encouragés par la Russie, les États slaves voulaient profiter de l'affaiblissement ottoman pour remettre la main sur la Macédoine et les régions circonvoisines. En proie à d'importantes tensions politiques intérieures, Constantinople avait dû affronter un nouveau soulèvement albanais au printemps — une occasion de saluer Konitza dans « La Vie anecdotique » du mois de mai : à la fin de septembre 1909, l'intellectuel, sur le point de rejoindre la colonie albanaise de Boston, avait confié à son ami parisien le soin d'expédier des brochures nationalistes afin de donner le change au pouvoir turc ; il n'avait pas récrit depuis. Au début de novembre 1912, tandis que Konitza se trouvait à Londres pour représenter l'organisation panalbanaise Vatra³, les Bulgares se rendirent maîtres de Thessalonique, les Serbes gagnèrent du terrain dans le Sud et les Grecs s'emparèrent de Salonique, contraignant les autorités turques à demander la médiation des Puissances en faveur d'un armistice. Profitant du piétinement des négociations, les Bal-

1. À la bibliothèque de Saint-Pétersbourg, Cendrars lut *Les Onze Mille Verges*, dont il transcrivit plusieurs poèmes (*Inédits secrets*, op. cit., p. 121).

2. Qui fut probablement achevé à Paris dans l'été 1912 (voir la chronologie de Claude Leroy in Blaise Cendrars, *Partir*, Gallimard, « Quarto », 2011).

3. Luan Starova, *Faïk Konitza et Guillaume Apollinaire. Une amitié européenne*, op. cit., p. 43-44.

kaniques continuèrent leur progression sur terre et sur mer. Correspondants de guerre du *Journal*, Jérôme Tharaud et André Tudesq envoyèrent aux *Soirées de Paris* deux articles assez pittoresques sur l'héroïsme monténégrin et le déroulement des combats. La réalité était bien plus féroce : redoutable efficacité de l'artillerie moderne, exactions raciales et religieuses, massacres de civils¹. Le 29 novembre, l'Albanie, située au cœur des conflits territoriaux, déclara son indépendance malgré l'occupation des armées étrangères ; le 3 décembre, les belligérants signèrent l'armistice, à l'exception de la Grèce. Mais, en l'absence de solution diplomatique satisfaisante, les hostilités reprirent en février 1913 ; enfin, le 30 mai, à Londres, la Porte abandonna les territoires convoités par ses adversaires.

En France, une poignée de jeunes gens impatients, étudiants, intellectuels, hommes de lettres, dénonçaient tout ensemble les désordres de la démocratie et le romantisme anarchiste, les membres de la bande à Bonnot, tombés, les armes à la main, en avril 1912, les affairistes ronflant sur leurs millions et les femmes endiamantées, non « moins nues que les filles de fausse joie », pâmées devant les Ballets russes. « Qui donc, à ces pantins qui s'agitent, ne préfère pas la bonne brute qui s'avance sur son cheval au poitrail fumant, une épée rougie de sang à la main ? » demanda Dalize dans *Les Soirées de Paris* de novembre. « Les vieux ont soif », renchérit-il en décembre, parodiant Anatole France : sur le trône de Charles Quint était assis un vieillard, François-Joseph, qui n'aurait « de repos que son Empire et le monde occidental tout entier n'aient sombré dans un effroyable carnage de sang ». Les gouvernements européens s'efforçaient vainement d'éloigner la perspective de la destruction mutuelle².

Et tandis que la jeune génération brandissait ses valeurs viriles et brutales à la face d'une société étouffante, pervertie, efféminée³, Apollinaire entrevoyait le devenir du monde ancien :

Hommes de l'avenir souvenez-vous de moi
Je vivais à l'époque où finissaient les rois
Tour à tour ils mouraient silencieux et tristes
Et trois fois courageux devenaient trismégistes⁴

1. Voir Olivier Cosson, « Expériences de guerre au début du xx^e siècle », *Encyclopédie de la Grande Guerre*, op. cit., p. 103-104.

2. René Dalize, « L'Appel des barbares » et « Les vieux ont soif », *Les Soirées de Paris*, novembre et décembre 1912.

3. Opinion perceptible dans *Les Jeunes Gens d'aujourd'hui* d'Agathon [Gabriel Massis et Alfred de Tarde], publié au printemps 1912 dans *L'Opinion* et repris en volume chez Plon en 1913. Cette fameuse enquête, qui reflète les convictions d'une minorité de l'élite française, est néanmoins symptomatique de l'essor nationaliste et vitaliste à la veille de la Grande Guerre.

4. « Vendémiaire » (*Alcools*).

1913 et ce qui s'ensuivit

1913-1914

S'avancer le premier

Le nomadisme prit fin le lundi 13 janvier 1913, jour de l'installation au sommet du 202, boulevard Saint-Germain, à l'angle de la rue Saint-Guillaume¹. Au rez-de-chaussée de l'austère bâtisse du XVII^e siècle, propriété du prince de Monaco, se trouvait un antiquaire ; aux étages nobles, de bons bourgeois dont un sénateur ; au cinquième, le ménage Mardrus. Puis le large escalier allait s'étrécissant jusqu'au sixième, et l'on pénétrait de plain-pied dans un endroit biscornu, sous les combles, une succession de corridors et de pièces étroites pourvue d'un colimaçon intérieur menant à un édicule récent qui donnait en plein ciel : de la petite terrasse attenante, à 65 mètres au-dessus du boulevard, on percevait la fourmilière des tramways, des voitures, des piétons et, à perte de vue, des vagues de toits gris et de cheminées fumantes. Un « pigeonnier », comme le nommait lui-même Apollinaire qui, aidé par Raynal et quelque robuste ami, eut toutes les peines du monde à faire entrer sa commode, son armoire bretonne, sa bibliothèque et ses tableaux dans son nouveau logis². Tout en haut, la chambre à coucher ; face à l'entrée, un séjour passablement spacieux ; sur la droite, dans le prolongement d'un petit couloir recelant un réduit équipé de toilettes à l'anglaise, la cuisine comme une coursive de navire et tout au fond, passé un autre conduit, une dernière pièce, cabine ou cellule, le bureau.

Mme de Kostrowitzky venait, elle aussi, de déménager, au 10, villa Lambert, à quelques pas du boulevard Carnot : « Viens dimanche à Chatou », proposa Albert à Wilhelm le 16 janvier ; il s'apprétait à partir pour Mexico, où l'attendait une place au Comptoir franco-

1. Photos, témoignages et évocations dans *Apollinaire chez lui*, Paris Tête d'affiche/Paris Musées, 1991.

2. M. Décaudin, in *ibid.*, p. 51.

mexicain. Le paisible Albert prenait de grands risques ; là-bas, la révolution tonnait. En mai 1911, Francisco Madero, Pancho Villa et Emiliano Zapata avaient constraint le président Porfirio Díaz à s'exiler après trente-cinq années de pouvoir sans partage ; mais les trois vainqueurs n'avaient pas tardé à s'entredéchirer et à replonger le pays dans la guerre civile. Albert arriva à Mexico le 9 février 1913, jour même où les opposants Bernardo Reyes et Félix Díaz, libérés de prison par deux généraux factieux, marchaient sur la capitale. Pendant dix jours, de violents combats se livrèrent, faisant plus de 2 000 morts. Retranché dans la Maison française, Albert attendait le retour au calme en rassurant sa famille¹. Le 18 février, les armes se turent : au terme de cette « décade tragique », le général Huerta, redoublant de félonie, prit le pouvoir en neutralisant le président Madero. Mais le répit fut de courte durée : en mars 1913, Villa et Zapata partirent à la reconquête du pays. Installé à Montparnasse depuis plus deux ans, le peintre Diego Rivera, qui suivait la voie du cubisme, mit dans ses compositions des motifs hispaniques et mexicains qui exprimaient son attachement à la terre natale et son soutien à la révolution zapatiste.

Apollinaire ne devait jamais revoir son frère. L'ultime réunion familiale n'eut pas lieu : le 14 janvier, il arrivait à Berlin avec Robert Delaunay, à l'invitation d'Herwarth Walden, fondateur de la revue *Der Sturm*, pièce maîtresse de l'expressionnisme allemand et des avant-gardes internationales, illustrée par les artistes de Die Brücke et du Blaue Reiter². Convaincu par les peintres Franz Marc et Wassily Kandinsky, Walden avait décidé d'exposer Delaunay dans sa galerie et, sur les conseils de ce dernier, publié en décembre 1912 une traduction de l'article d'Apollinaire « Réalité — Peinture pure ». En dix ans, Berlin s'était encore étendue et modernisée ; avec ses quartiers neufs, la capitale de l'Empire avait l'allure d'une « ville futuriste et américaine³ ». Les 15 et 16 janvier, les deux représentants de l'avant-garde parisienne furent conviés chez les collectionneurs d'art contemporain Bernard Koehler et Karl von der Heydt. Le 17, les Allemands apprirent l'élection de Raymond Poincaré à la présidence de la République française ; aussitôt, dans les cafés, les orchestres entonnèrent *La Marseillaise* et Apollinaire vit

se dresser devant [lui] le dramatique relief que Rude sculpta sur l'un des piliers de l'Arc de triomphe.

En l'air, lourde et légère à la fois comme ces nouveaux simulacres aériens qui traversent les nuées au-dessus de nos têtes et semblent destinés

1. Voir les lettres d'Albert à Wilhelm dans *CFM*, p. 124 sq. Apollinaire évoque la Maison, créée en 1911 et destinée à assurer la protection des ressortissants français, dans son « Anecdotique » du 1^{er} février 1914 (*Pr 3*, p. 184-186).

2. Voir Philipp Rehage, *Correspondance Apollinaire-Walden (« Der Sturm ») 1913-1914*, Caen, Lettres modernes, Minard, « Archives des Lettres modernes », n° 288, 2007.

3. *Pr 2*, p. 519.

à atteindre enfin aux étoiles, *La Liberté*, les ailes frémistantes, les bras levés, criait : « Aux armes citoyens, formez vos bataillons » ; et, sous elle, qui dominait au ciel, les bataillons se formaient, hommes et enfants¹.

Il se sentait français. Dans la soirée, il prononcerait une conférence sur le sculpteur bourguignon et ferait l'éloge de sa *Marseillaise*, première manifestation du « sublime moderne ». S'emparant d'une carte postale humoristique, Apollinaire et Delaunay mandèrent l'anecdote patriotique à Paul Signac et en profitèrent pour se moquer des futuristes². Sur ce, ils se rendirent dans la Königin-Augusta-Straße au vernissage de l'exposition « Robert Delaunay, Ardengo Soffici, Julie Baum ». Le catalogue Delaunay, paré d'une lumineuse couverture safran, contenait le poème « Les Fenêtres » et un exergue élégamment typographié :

J'Aime l'Art d'aujourd'hui parce que **J'Aime**
avant tout la **Lumière** et tous les hommes
Aiment avant tout la **Lumière**
ils ont inventé le **Feu**
G A

Telle était aussi la conclusion de la conférence en français sur « La Peinture moderne » que le poète prononça le lendemain à la galerie³. À Berlin, il n'était plus question d'affirmer, comme à Paris, la pré-séance française, mais de valoriser la vitalité artistique européenne. Tout en reprenant les grandes distinctions présentées à la Section d'or, l'orateur engloba dans l'orphisme les futuristes italiens, « issus du fauvisme et du cubisme », ainsi que les peintres russes et allemands « les plus intéressants », Kandinsky, Macke, Freundlich, etc. Mouvements d'art pur parce qu'ils s'élevaient « jusqu'au sublime sans s'appuyer sur aucune convention », le cubisme et l'orphisme atteignaient au lyrisme plastique, comme le dramatisme au « lyrisme concret ». Une même dynamique réunissait donc l'art et la poésie de ce temps, une dramatisation universelle propre à la sensibilité contemporaine, dont l'œuvre de Rude, « dans sa rudesse et sa simplicité », avait jeté les bases par « l'anoblissement, la poétisation [et] la transformation lyrique [...] de tout ce qui est vrai dans tous les temps⁴ ».

Dans le public se trouvaient Alfred Döblin, Paul Zech, Peter Baum, Rudolf Leonhard et Albert Ehrenstein, collaborateurs du *Sturm*, le

1. *Pr* 2, p. 259. Le texte de la conférence de Berlin n'a pas été retrouvé. Mais il se rapproche très vraisemblablement des deux conférences sur Rude qu'Apollinaire prononça ultérieurement à Paris, en janvier 1913 (voir *infra*, n. 2, p. 416), et le 28 octobre 1913 à l'Université populaire du faubourg Saint-Antoine (*Pr* 2, p. 521-526).

2. *CA*, p. 313-315.

3. *Pr* 2, p. 501-505. Le texte publié dans *Der Sturm* en février 1913 diffère sans doute de la conférence prononcée à Berlin.

4. *Pr* 2, p. 521.

poète Wilhelm Klemm, venu tout spécialement de Leipzig écouter la conférence, Hanns Einz Ewers, qui donna son adresse, et le directeur du *Berliner Börsen-Courier*, Albert Haas, francophile, familier de Paris, de Moréas, Jarry et Mallarmé, passeur des idées nouvelles qui suscitaient la méfiance de certains confrères berlinois¹. « Vive le dramatisme ! Vive l'Ère pure ! Vive *Der Sturm* ! » lancèrent Delaunay, Apollinaire et Walden à Barzun². Il y avait comme une euphorie dans ces rencontres et cette émulation réciproque.

Avant de quitter Berlin, Apollinaire offrit à Walden le poème « *Tour*³ », de la même encre que « *Les Fenêtres* », mais plus brutal encore, écrit au verso d'une carte postale reproduisant *La Tour* de Delaunay. Le Parisien et le Berlinois se promirent un long avenir d'échanges et de projets communs, à commencer par une « Lettre de Paris » sur l'actualité littéraire et le dramatisme, que le poète enverrait au *Sturm* en février⁴. Apollinaire partait sans avoir pu trouver trace de Franz Hessel, que Marie lui avait demandé de chercher, le sachant sur le point de s'installer dans la capitale allemande avec sa future épouse Helen Grund, la jeune femme qu'il partageait encore avec Henri-Pierre Roché⁵. Le 21 janvier, les voyageurs bifurquèrent à Cologne pour passer la journée à Bonn chez August Macke, qui leur montra ses œuvres les plus récentes et les retint à dîner : il y avait, dit-on, ce soir-là, un jeune convive dénommé Max Ernst⁶.

Quelques jours plus tard, Apollinaire reçut une lettre de Léger qui s'adressait, non à l'ami, mais « *au critique le plus autorisé* » du moment. Le peintre le félicitait de sa clairvoyance à son endroit mais ajoutait : « Une simple *nuance* me ferait *plaisir*, c'est le rapport dans lequel je me trouve avec Delaunay. » Il lui rappelait que sa *Noce*, présentée aux Indépendants de 1912, « était au point de vue de la rupture avec l'ancienne perspective d'une *avancée* incontestable » sur *La Ville de Paris* et que si Delaunay l'avait en quelque mesure influencé, il était lui aussi « *pour quelque chose* » dans l'évolution de leur ami. Bref, il demandait que le livre à paraître chez Figuière lui fît « une place plus parallèle et *un peu moins secondaire*⁷ ». Apollinaire avait abandonné l'idée de publier son essai à l'occasion de la Section d'or : sensible à la récente évolution du cubisme, il voulait encore préciser ses idées et leur donner plus de cohérence, ainsi que le suggérait le titre

1. Ph. Rehage, *Correspondance...*, op. cit., p. 5-7, et l'envoi n° 4 de Walden, p. 21-23. Apollinaire publierà « Les Souvenirs littéraires du docteur Haas » dans *Les Soirées de Paris* d'avril 1914.

2. Ibid, p. 14. Barzun venait d'envoyer *L'Ère du drame* à Walden. Voir également le mot collectif envoyé à Mercereau, p. 17.

3. Po, p. 200. Le poème est dédié à R[obert] D[elaunay] dans *Calligrammes*.

4. « Lettre de Paris », datée du 2 février 1913 et parue dans *Der Sturm* en mars (Pr 2, p. 966-968).

5. Apollinaire à Marie Laurencin, 20 janvier 1913 (CA, p. 192). Helen sera la Kathe du roman de Roché *Jules et Jim* (1953).

6. Dans ses souvenirs de la soirée, Elisabeth Erdmann-Macke ne mentionne pas la présence du peintre Max Ernst, dont la signature manque d'ailleurs au Livre d'or des Macke (*Erinnerung an August Macke*, Fischer, 1994, p. 257-258).

7. Léger à Apollinaire, s. d. [début 1913] (CA, p. 519).

définitif trouvé au début d'octobre, *Méditations esthétiques*, dont l'allure lyrique et classique donnait de l'ampleur à sa pensée. En fréquentant Delaunay, il s'était rendu compte que le travail du peintre divergeait du cubisme proprement dit et réclamait une étude particulière, qu'il envisageait d'intituler *Les Peintres orphiques*. Il renonça donc à un chapitre sur le peintre et compléta son livre de divers éléments, dont sa conférence sur « L'Écartèlement du cubisme ». Enfin, pour répondre à l'attente de Léger, il modifia son manuscrit¹ puis effaça toute allusion à Delaunay dans le chapitre consacré à Léger². Il acheva son livre dans le courant de février et, en accord avec Figuière, lui ajouta le sous-titre *Les Peintres cubistes*.

La susceptibilité des artistes égale celle des poètes. Dans le *Hamburger Fremdenblatt* du 15 février 1913, le critique Kurt Küchler traita l'œuvre de Kandinsky d'« imbécile » et de « Pseudokunst³ », provoquant l'indignation du *Sturm*, qui publia le mois suivant la protestation collective « Für Kandinsky », qui contenait cette déclaration d'Apollinaire : « Je suis heureux d'avoir cette occasion d'exprimer toute mon admiration pour un artiste dont l'art me semble être aussi sérieux qu'il est significatif⁴. » Or, aux Indépendants de 1912, les *Improvisations* avaient suscité sa désapprobation sincère : « Kandinsky pousse à l'extrême la théorie de Matisse sur l'obéissance à l'instinct et il n'obéit plus qu'au hasard⁵. » Son jugement ne varia pas quand il prit connaissance de *Über das Geistige in der Kunst insbesondere in der Malerei*⁶. Mais grâce à son voyage à Berlin, il mesurait mieux l'importance de Kandinsky et la question du goût personnel perdit de sa portée. Après avoir célébré l'instinct matissien cinq ans plus tôt, il appliquait à présent le principe de Vinci repris par les peintres de Puteaux, « *la Pittura è cosa mentale* », au moment même où les futuristes en appelaient à la haine de l'intelligence au profit de l'intuition.

Tandis que New York se préparait à accueillir la première grande exposition internationale d'art moderne des États-Unis, l'Armory Show, organisée par l'Association des peintres et sculpteurs améri-

1. Dans *L'Intermédiaire des chercheurs et des curieux* du 10 octobre 1912, il avait écrit : « La lumière des œuvres de Picasso annonce cet art qu'invente de son côté Robert Delaunay et où Fernand Léger n'a pas osé le sujet véritable » (*Pr* 2, p. 1520). La phrase devint : « La lumière des œuvres de Picasso contient cet art qu'invente de son côté Robert Delaunay et où s'efforcent aussi Fernand Léger, Francis Picabia et Marcel Duchamp » (*Pr* 2, p. 17).

2. Alors que la précédente version disait : « Léger voulut s'adonner à la peinture pure en tirant les éléments de son art des œuvres de ses contemporains Picasso dont il n'a pas la clarté de conception et Delaunay dont il n'a pas la clarté de vision » (*Pr* 2, p. 1528). En revanche, dans la livraison de *Montjoie !* du 18 mars 1913, contemporaine de la parution de son livre, Apollinaire maintint Léger sous la bannière orphique à la suite de Delaunay (*Pr* 2, p. 537).

3. « Pseudo-art ».

4. *Der Sturm*, mars 1913 (*Pr* 2, p. 526).

5. *Pr* 2, p. 430.

6. Munich, Piper, 1912 (*Du spirituel dans l'art et dans la peinture en particulier*, première traduction française par M. de Man, Drouin, 1949). Kandinsky envoya son livre à Apollinaire avec une lettre, le 13 mars 1912 (CA, p. 600). Le peintre lui offrit un peu plus tard un *Almanach der Blaue Reiter* (mai 1912) et son recueil de poèmes illustrés de gravures sur bois *Klänge* (Munich, Piper, 1913).

cains dans l'arsenal du 69^e régiment d'infanterie de Manhattan¹, Apollinaire prononçait à Paris sa conférence sur Rude au Dîner de Passy du 25 janvier²; malgré son déménagement, il restait fidèle à ces réunions qui lui permettaient d'entretenir de bonnes relations avec le courant dramatiste³. Barzun menait le renouveau littéraire tambour battant. En janvier, il convia Apollinaire à rencontrer chez lui l'écrivain autrichien Stefan Zweig, que Mercereau venait de lui présenter⁴, et, dans le deuxième volume de *Poème et Drame*, publia « Les Fenêtres » et deux autres poèmes inédits d'Apollinaire, non ponctués, « Rencontre » et « Veille ». Le 18 mars, sur le seuil de la maison Figuière, Apollinaire lui promit sa collaboration annuelle, soit six livraisons bimensuelles, payées 20 francs chacune : « [J]e te prie de me confirmer *par retour* ta promesse qui tiendra lieu de contrat entre nous, et te donnera le droit de figurer, dès le volume de mars sous presse, dans la nomenclature du *comité directeur* », lui écrivit Barzun le soir même en précisant : « Veuillez bien noter qu'il s'agit là d'une œuvre collective très sérieuse, d'un "Mercure International Moderne" à créer, et qui ne pourrait souffrir aucune défaillance de la part de ceux qui s'y engagent. Faute de quoi devraient intervenir la radiation et le remplacement. » En post-scriptum, le « gérant » laissait place au poète : « Tu me parlais ce même jour de l'Orphisme. Constate, très cher, que j'y pensai dès 1908, et que cette *Orphéide* ne sera autre chose que mon prochain poème⁵. » Être le premier était aussi l'ambition de Barzun.

À Florence, la scission de *La Voce* avait provoqué la naissance officielle de *Lacerba* le jour de l'An 1913 : « Vous savez quelle estime je fais de votre génie », déclara Soffici depuis sa bonne ville de Poggio a Caiano ; il invitait Apollinaire à lui envoyer de la prose, d'un français plus clair que les vers pour les Italiens, des notes sur l'art, mais aussi des poèmes dans la veine de « Fenêtres », qu'il aimait beaucoup. Une chose, cependant, le laissait perplexe, il la mentionnait en passant : « Pourquoi vous mêlez avec Canudo et *Montjoie* ! organe de l'académisme⁶ ? » Soffici n'avait guère d'estime pour son compatriote parisien, dont la gazette bimensuelle illustrée avait lancé son cri de ralliement en février 1913 sous la bannière de la *Chanson de Roland* :

Ce n'est pas un bâton qu'il faut pour telle bataille
Mais le fer et l'acier doivent y être bons. [...]
De toutes parts on entend crier : Montjoie !

1. Du 18 février au 15 mars 1913. L'art parisien y prédominait (Picasso, Braque, Derain, Rousseau, Picabia, etc.) mais Delaunay n'y participa pas.

2. Publié dans *Poème et Drame* de mars 1913 (*Pr 2*, p. 518-521).

3. Apollinaire était avec Marie aux dîners Nerval et Cézanne des 30 novembre et 21 décembre 1912.

4. Barzun à Apollinaire, 14 mars 1913 (BnF, département des Manuscrits). On ignore si la rencontre eut lieu.

5. Barzun à Apollinaire, 18 mars 1913 (BnF, département des Manuscrits).

6. Soffici à Apollinaire, 7 mars 1913 (*CI 1*, p. 60).

Montjoie ! n'était pas une revue mais « l'organe très vivant des énergies artistiques les plus dignes » et « de l'impérialisme artistique français » : venue rivaliser avec les revues d'avant-garde internationales dans une « volonté mâle de renaissance », elle entendait « donner une direction à l'élite », et nouer les divers efforts « comme dans un faisceau de licteurs, signe de puissance et de menace devant les nouveaux Barbares » qui menaçaient le monde moderne¹.

De leur côté, les fondateurs du *Gay Scavoir*, Dominique Combette et Henri Strentz, cherchaient à défendre et illustrer un idéal de modération conciliant tradition et modernité. Le numéro inaugural de mars 1913 contenait « Arbre », conjugaison de vers anciens et d'impressions nouvelles qui rappelait le climat de « Zone », poésie simultanée plus déroutante que « Les Fenêtres », où Apollinaire s'était plu à paraphraser la *Prose du Transsibérien*, le grand poème que Cendrars écrivait alors :

Nous avions loué deux coupés dans le transsibérien
Tour à tour nous dormions le voyageur en bijouterie et moi
Mais celui qui veillait ne cachait point un revolver armé²

Et Cendrars faisait de même en reprenant des images du poème d'Apollinaire, « L'Émigrant de Landor Road » :

Puis, tout à coup, les pigeons du Saint-Esprit s'envolaient sur la place
Et mes mains s'envolaient aussi, avec des bruissements d'albatros³

Malgré la dette de « Zone » et les similitudes tenaces, troublantes, déplaisantes, de leur inspiration respective, les deux poètes allaient aussi de connivence. Cendrars était un jeune homme pressé, qui comprenait vite les situations : inconnu, ambitieux, il voulait s'imposer, tentait de fonder avec Apollinaire une nouvelle revue d'art baptisée « Zones », et projetait de traduire en allemand *Méditations esthétiques*, achevé d'imprimer le 17 mars⁴.

Enrichi de quarante-six portraits photographiques et reproductions de tableaux, l'essai d'Apollinaire était accompagné d'une prière

1. « Salut », en première page du premier numéro. *Montjoie !* parut du 10 février 1913 à avril-juin 1914. À l'occasion de cette création, Canudo quitta Auteuil pour le 38, chaussée d'Antin, dans le IX^e arrondissement.

2. « Arbre » (*Calligrammes*).

3. *Prose du Transsibérien* (TADA 1, p. 19).

4. Le 4 avril 1913, Cendrars écrit au sculpteur suisse Suter qu'il fondait la revue « de concert » avec Apollinaire et que le premier numéro paraîtrait le 1^{er} mai 1913 (*Inédits secrets*, op. cit., p. 352). Le projet demeura sans suite, probablement parce qu'il était davantage une initiative de Cendrars qu'une ambition d'Apollinaire, lequel avait déjà *Les Soirées de Paris* et ne semblait guère disposé à s'associer durablement avec le jeune ambitieux. Par ailleurs, Cendrars conserva son projet inédit de traduction allemande de *Méditations esthétiques* (voir la traduction française dans *ibid.*, p. 297 sq.).

d'insérer qui le vantait comme un traité cubiste. Par opportunisme commercial, Figuière avait subrepticement grossi les caractères du sous-titre : *Les Peintres cubistes* sautait aux yeux, quand *Méditations esthétiques* devenait au contraire une manière de surtitre¹. Ce choix éditorial, contraire aux souhaits de l'auteur, orienta immédiatement et durablement l'accueil du livre², qu'on prit comme un ouvrage de vulgarisation du cubisme. Si maints critiques contestaient toujours la valeur de la nouvelle esthétique, la plupart se montraient moins virulents, plus désireux de comprendre et s'en remettaient au jugement de la postérité. Apollinaire n'apparaissait donc plus guère comme un fumiste ou un snob, mais comme une voix d'importance. Dans *La Guerre sociale*, Perceau, qui n'entendait rien au cubisme, estima que les « excès » seraient utiles s'ils provoquaient « un retour salutaire à une plus saine conception des arts et de la littérature » ; il salua le talent d'Apollinaire qui défendait avec « virtuosité [...] les paradoxes les plus étranges » dans un « style élégant, sans le moindre rapport avec le charabia de Paul Claudel dont la gloire littéraire [allait] de pair avec celles du Prince des poètes et du Prince des penseurs³ ». Le chroniqueur anarchiste tombait involontairement d'accord avec son confrère royaliste de *La Gazette de France*, qui jugeait la « langue » d'Apollinaire « un peu sibylline » mais son ton des plus simples et des plus persuasifs⁴. Tel n'était pas l'avis d'Octave Béliard dans *Les Hommes du jour* : « J'ai ouvert le livre de M. Guillaume Apollinaire ; je n'y ai trouvé que des phrases sibyllines encadrant des dessins mystérieux qui semblent les morceaux brouillés et groupés au hasard d'un puzzle. [...] J'ignore même quelle idée commune réunit des hommes aussi dissemblables que M. Picasso, géomètre déliant, M. Metzinger, dont l'art est à moitié compréhensible, M. Gleizes, qui laisse voir quelque dessin, Mlle Laurencin qui se discute mais

1. Voir la prière d'insérer dans *Pr 2*, p. 1506. Apollinaire expliquera le changement dans sa lettre à Madeleine du 30 juillet 1915.

2. Jusque dans les années 1980, le texte a été publié sous le titre *Les Peintres cubistes* ; c'est seulement depuis 1991 et l'édition du deuxième volume des *Œuvres en prose*, dans « la Bibliothèque de la Pléiade », qu'il a retrouvé son titre initial. Dans le monde anglophone, il s'intitule toujours *The Cubist Painters*.

3. *La Guerre sociale*, 7^e année, n° 19, 7-13 mai 1913, repris dans « Dossier de presse : *Les Peintres cubistes* », *Que vlo-ve ?*, 2^e série, n° 4, octobre-décembre 1982. Sauf mention contraire, les citations suivantes proviennent de ce dossier de presse. Agacé par la vogue des « Princes », Jules Romains organisa une mystification en vue d'élire le Prince des penseurs et fit campagne en faveur d'un vrai homme parfaitement inconnu qu'il venait de découvrir, Pierre Brisset, linguiste, historien et philosophe d'Angers, auteur du *Mystère de Dieu est accompli* (1890) et des *Origines humaines* (1912), qui prouvait, grâce aux homonymies, que l'homme descend de la grenouille. Brisset l'emporta largement sur Bergson, fut accueilli en grande pompe à Paris le dimanche 13 avril 1913 et couronné devant le *Penseur* de Rodin (voir O. Rony, *Jules Romains ou l'Appel du monde*, op. cit., p. 197-199). La révélation du canular ne fit pas diminuer l'intérêt pour ce « fou littéraire » : Marcel Duchamp vit en lui « une manière de Douanier Rousseau de la philologie » et l'admit au même titre que Raymond Roussel ; André Breton lui consacra un chapitre de son *Anthologie de l'humour noir* ; Raymond Queneau fit de même dans son *Encyclopédie des sciences inexactes* ; le Collège de 'Pataphysique le canonisa ; et Michel Foucault préfacha *La Science de Dieu* sous le titre *7 Propos sur le septième ange*.

4. Chronique signée du pseudonyme Graville, 16 mai 1913.

s'entend, M. Duchamp qui semble avoir haché en morceaux avec fureur des feuilles de métal, comme un zingueur qui sabote, M. Picabia, sommaire, M. Léger, tôlier-fumiste accumulant vêlementement des monceaux de tuyaux de poêle¹. » Comme de nombreux confrères, Béliard était déçu : il attendait une théorie qui l'eût éclairé, peut-être même une apologie qui l'eût entraîné, un exposé à la manière de Gleizes et Metzinger, qui ralliait de nouveaux amateurs en clarifiant les intentions et les résultats de la cause cubiste. « Malheureusement, [Apollinaire] ne nous révèle toujours pas ce qu'est le cubisme », regretta de son côté Gaston de Pawlowski, plus séduit par l'idée cubiste que par les tableaux eux-mêmes².

Seuls semblaient comprendre le livre les poètes et les habitués des ateliers. Le *Gil Blas* salua la « franchise » et la « bravoure » de l'essayiste : « Parfois ton ton s'élève jusqu'au lyrisme, mais le lyrisme ne peut-il être une forme supérieure de critique ? Baudelaire ne fut jamais si bon critique que lorsqu'il écrivit *Les Phares*. / Les plus belles pages du livre de M. Guillaume Apollinaire sont incontestablement celles consacrées à Pablo Picasso. Tant il est vrai que les bons peintres font les bons critiques³. » Dans *Montjoie !*, Maurice Raynal loua « cette sorte de poème sur la peinture » où l'on sentait toute la « nature poétique » de l'auteur :

Guillaume Apollinaire, sorte de sensualiste mystique, ne comprend pas la peinture, mais *la perçoit, l'éprouve*. Il ne se donne pas le mal de juger. Sa sensibilité de poète, frappée devant certaines toiles, l'induit à paraphraser et à développer le spectacle qu'il a devant les yeux. Et c'est en cela qu'il fait œuvre de poète⁴.

Quand Apollinaire s'exprimait par de voie de presse, personne ne lui demandait de justifier son style et son intelligence ; quand il s'amusait à transposer les conquêtes cubistes à l'art culinaire, on attribuait sa fantaisie à ses talents de conteur⁵ ; mais dès lors qu'il publiait un livre, on le jugeait à l'aune de nouvelles ambitions. De ce moment-là datent les reproches tenaces d'incompétence, d'électisme et d'ignorance intellectuelle qui le poursuivirent pendant plus de quarante ans. Certains témoins, comme Kahnweiler, colportèrent complaisamment ces griefs, plus révélateurs de leur propre point de vue que de

1. *Les Hommes du jour*, 14 juin 1913.

2. *Comœdia*, 7 septembre 1913, repris dans « Dossier de presse : *Les Peintres cubistes* (suite) », *Que vlo-ve ?*, 2^e série, n° 5, janvier-mars 1983, p. 10.

3. Chronique collective anonyme signée « Les Autres », *Gil Blas*, 11 mai 1913.

4. *Montjoie !*, n° 1-2, février-mars 1913.

5. « Le Gastro-astronomisme ou la cuisine nouvelle », publié dans *Fantasio*, journal amusant et satirique, le 1^{er} janvier 1913 (*Pr 1*, p. 401 sq.). Les recettes qu'il invente, moins saugrenues que celles du conte « L'Ami Méritarte » (*Paris-Journal*, 21 mai 1912, *Pr 1*, p. 378), n'étonneront pas les palais d'aujourd'hui : violettes au citron, cailles au jus de réglisse, salade à l'huile de noix et au marc, reblochon saupoudré de noix muscade, et vin d'Arbois pour tout le repas...

la méthode apollinarienne ; paresse ou porosité, d'autres, à l'instar du vieux Braque, finirent par les accréditer tardivement ; des commentateurs prirent le relais, les uns par véritable incompatibilité conceptuelle, la majorité des autres pour masquer leur ignorance ou leur inconséquence d'un mépris entendu. Mais Breton ne cessa de rappeler qu'en situant la démarche des peintres Apollinaire avait inventé des « instruments d'arpentage mental comme on n'en avait plus vus depuis Baudelaire¹ », et Picasso comme Duchamp veillèrent constamment : le premier célébra le sixième sens du poète lors d'un entretien avec André Malraux, le second salua son indifférence au formalisme dans un dialogue avec Pierre Cabanne².

En parlant de style « sibyllin », les critiques oubliaient que le mot a valeur oraculaire : lequel d'entre eux parla de Picasso en 1905 et pressentit l'importance de Duchamp en 1912 ? Sur ce dernier, Apollinaire terminait par une conclusion curieuse : « Il sera peut-être réservé à un artiste aussi dégagé de préoccupations esthétiques, aussi préoccupé d'énergie que Marcel Duchamp, de réconcilier l'art et le peuple³. » L'artiste considéra toujours la phrase comme une absurdité : « C'était un papillon. [...] il écrivait ce qui lui passait par la tête », et de rappeler l'erreur commise sur le titre *Jeune homme triste dans un train*, devenu sous la plume d'Apollinaire *Jeune homme mélancolique dans un train* : « Le jeune homme est triste parce qu'il y a le train qui vient après. » L'allitération créatrice du peintre avait échappé au poète, pourtant sensible à la valeur poétique des titres de Duchamp ; mais c'était lapsus plus que négligence chez celui que les trains ne manquaient jamais d'émouvoir profondément.

Toutefois, Duchamp concédait finement : « C'était sans doute poétique dans son sens à lui⁴. » De fait, Apollinaire comprenait qu'à l'ère des avions et des machines l'art se libérait de l'idéal séculaire du goût et du beau pour devenir un moyen d'action et d'expression — énergie contre esthétique. La réconciliation qu'il entrevoyait n'était pas l'avènement d'un art du peuple, moins encore le succès populaire, ni même le devenir grec ou nègre de l'art occidental, mais la disparition sociale et formelle des frontières artistiques. « Peut-on faire des œuvres qui ne soient pas "d'art"⁵ ? » s'interrogeait Duchamp ; premier artiste à prendre congé de l'art, il concevait son travail comme une opération intellectuelle semblable à celle qui préside aux travaux de l'ingénieur ou aux coups du joueur d'échecs :

1. Dans ses *Entretiens radiophoniques* de 1952 avec A. Parinaud (*Oeuvres complètes, op.cit.*, t. III, p. 438).

2. Sur l'accueil fait au livre, voir G. Apollinaire, *The Cubist Painters*, trad. et éd. de P. Read, Berkeley-Los Angeles, University of California Press, 2004, p. 213.

3. *Pr 2*, p. 48.

4. Marcel Duchamp, *Entretiens avec Pierre Cabane*, Somogy, 1995, p. 29, p. 36 et p. 38.

5. Note de Duchamp datée « Neuilly 1913 » dans *La Boîte blanche, Duchamp du signe, op. cit.*, p. 111.

Nous ne sommes que deux ou trois hommes
 Libres de tous liens
 Donnons-nous la main¹

Au printemps 1913, *Les Peintres cubistes* n'était pas tant la cible des habituels ennemis du cubisme — même Vauxcelles se modérait — que celle des milieux d'avant-garde : « Vous me donnez de bien tristes nouvelles des discussions sur la peinture », écrivit Picasso à Kahnweiler depuis Céret, où il séjournait pour la troisième année consécutive. « Moi j'ai reçu le livre de Apollinaire sur le cubisme. Je suis bien désolé de tous ces potins². » Le peintre ne regrettait pas les propos de son ami poète mais la recrudescence des polémiques et, à demi-mot, la sévérité de son galeriste : Kahnweiler répétait partout que les idées d'Apollinaire sur la peinture étaient parfaitement intéressantes, estimant, en esprit rigoureux et en marchand souverain, qu'elles desserviaient ses artistes en exclusivité. « J'ai défendu seul comme écrivain des peintres que vous n'avez choisis qu'après moi, se défendit Apollinaire : tout ce que l'on fera contre moi ne peut que retomber sur tout le mouvement. Simple avertissement d'un poète qui sait ce qui doit être dit, ce qu'il est et ce que les autres sont en art³. » Pendant ce temps, Picabia, prolongeant son séjour à New York après la clôture de l'Armory Show, persuadait le grand libraire Brentano's de prendre en dépôt *Méditations esthétiques*⁴. Comme il arrive souvent, l'accueil international fut meilleur qu'en France⁵ ; dès la parution, on commenta le livre en Allemagne, en Suède, en Italie, et on en traduisit des extraits en Russie et aux États-Unis.

S'il jouait des coudes sur la scène parisienne, Apollinaire trouvait à l'échelle européenne un univers à sa mesure. Pendant que Paul Fort œuvrait en faveur de sa naturalisation auprès de Philippe Berthelot, le chef de cabinet de Poincaré, un ami des peintres et des écrivains⁶, il répondait aux sollicitations extérieures. À Stockholm, le mécène Carl Fredrik Liljevalch venait de léguer 500 000 couronnes à l'Association des artistes en vue de faire construire une salle d'exposition portant son nom, la plus grande jamais bâtie en Scandinavie. Comme il envisageait d'y présenter des œuvres étrangères, Karl Nordström, cofondateur et directeur de cette association fon-

1. « Liens » (*Calligrammes*).

2. Picasso à Kahnweiler, 11 avril 1913, citée dans la chronologie d'I. Monod-Fontaine, *Daniel-Henry Kahnweiler, marchand, éditeur, écrivain, op. cit.*, p. 113.

3. Apollinaire à Kahnweiler, s. d. [fin avril 1913], citée in *ibid.*, p. 118.

4. Gabrielle et Francis Picabia à Apollinaire [3 avril 1913] (CA, p. 638).

5. Londres, Prague, Düsseldorf, Munich, New York et Amsterdam faisaient très bon accueil à Picasso, Braque et Derain.

6. Dans une carte-lettre du 25 avril 1913, Paul Fort précisa à Apollinaire qu'il avait parlé de son cas à Hélène Berthelot, qui devait s'en ouvrir à son mari ; il lui recommanda également de faire une visite de courtoisie au 126, bd du Montparnasse le samedi suivant à 1 heure (BnF, département des Manuscrits). En juillet 1913, le poète pria sa mère de lui trouver un acte de naissance ; Olga entreprit des démarches auprès des autorités italiennes (CFM, p. 129-131).

dée en 1886, se tourna vers Ivan Aguéli, lequel connaissait bien les milieux artistiques français. John Gustaf Agelii, qui avait pris son nom d'artiste en 1890, séjournait régulièrement à Paris, où il fréquentait le peintre Émile Bernard et la poétesse Marie Huot, anarchiste, théosophe et féministe ardente, qui avait fait de lui un critique d'art de l'*Encyclopédie contemporaine illustrée*, dirigée par son mari. Converti à l'islam en 1898 sous le nom d'Abdul-Hádi¹, il avait durant dix ans délaissé les pinceaux pour les religions comparées, les langues orientales et les sciences occultes. Fidèle à Gauguin, Cézanne et Bernard, il n'était pas cubiste mais défendait sincèrement la nouvelle peinture en favorisant les échanges entre la France et la Suède, ce qui le conduisit naturellement vers Apollinaire en 1912. L'artiste était l'« un des hommes les plus singuliers qui se [pussent] imaginer même en rêve » : « En vêtement merdoie, son filet à provisions dans la main droite² », il parcourait le Paris artistique, pays où, selon lui, les efforts n'étaient pas toujours récompensés. Lui-même avait échoué à convaincre son confrère Richard Bergh de montrer des œuvres cubistes françaises à Stockholm en 1912 ; au printemps 1913 en revanche, Nordström l'écucha, et demanda l'avis d'Apollinaire concernant le futur Liljevalchs Konsthall.

Arrivé de Berlin le 20 mars pour huit jours, Walden et son épouse Nell firent le tour des ateliers parisiens afin de préparer le premier Salon d'automne allemand, organisé par *Der Sturm* en septembre 1913. Théâtres, bals, cafés et cabarets, Apollinaire, les Delaunay, Cendrars et Canudo les menèrent dans les lieux les plus gais et les plus intéressants de la capitale. Rue des Grands-Augustins, les Walden admirèrent les Rousseau de Robert et, dans le pigeonnier du boulevard Saint-Germain, firent la connaissance d'un jeune Russe dont on faisait grand cas : « Savez-vous ce qu'il faut faire, monsieur Walden ? » interrogea impromptu le maître des lieux : « Il faut organiser une exposition des œuvres de ce jeune homme. Vous ne le connaissez pas ? Monsieur Chagall³... » Ce fut chose faite au printemps 1914, quand l'artiste exposa à Berlin avec Klee puis Kubin.

Les Indépendants de 1913 étaient « plus vivants que jamais⁴ ». Le 13 mars, Apollinaire traversa les salles, dont certaines étaient encore en plein accrochage ; chargé par Canudo de commenter le Salon, il mentionna sans parti pris plusieurs peintres remarquables avant de passer aux salles 43 et 44, où se concentrat la peinture nouvelle : « Mais, que de vues de Céret, ce Barbizon du cubisme ! » Le mouvement s'enrichissait de nouveaux noms, le Français Gromaire, le

1. Littéralement « le serviteur du Guide ».

2. Apollinaire, « Le Suédois mahométan », in « La Vie anecdotique », *Mercure de France*, 1^{er} septembre 1912 (*Pr* 3, p. 122-123).

3. Chagall, *Ma vie*, *op. cit.*, p. 158. Sur les souvenirs parisiens de Nell Walden, voir Ph. Rehage, *Correspondance Apollinaire-Walden*, *op. cit.*, p. 42-43. Apollinaire chroniqua l'exposition de Berlin dans le *Paris-Journal* du 2 juin 1914 (*Pr* 2, p. 745-746).

4. « À travers le Salon des indépendants », *Montjoie !*, 18 mars 1913 (*Pr* 2, p. 529 sq.).

Néerlandais Mondrian ; Dufy renouait avec les ambitions picturales, Lhote progressait et Kisling vivifiait son art « selon la discipline des toiles d'André Derain ». Salle 45, c'était l'orphisme : *L'Équipe de Cardiff* de Delaunay était « la toile la plus moderne du Salon » et *Le Bal élégant* de Marie Laurencin « la plus charmante et l'une des plus fortes, des plus libres » ; la *Procession* de Picabia ressemblait à une « machine » à l'utilité mystérieuse, mais douée d'une force et d'un mouvement étonnantes, inquiétants ; avec ses *Joueurs de football*, Gleizes réussissait une composition neuve et difficile sur un sujet radicalement nouveau, l'« élan » ; le merveilleux *Oiseau bleu* de Metzinger montrait enfin que le cubisme n'était pas « de la peinture triste » mais de la « peinture de gala plutôt, noblesse, mesure et audace¹ ». Qui osait encore prétendre à l'erreur collective ? « Si le cubisme est mort, vive le cubisme. Le règne d'Orphée commence². »

« Quant à Guillaume Apollinaire, lui-même de sang italien, nous le remercions d'avoir découvert une nouvelle tendance sans en signaler l'origine futuriste italienne. C'est bien français³. » Dans *Lacerba*, Boccioni cherchait noise aux cubistes, malgré son amitié pour Apollinaire, lequel se tourna vers Soffici : « Je ne demanderais pas mieux que de donner vers ou prose à *L'Acerba* [sic] — Mais est-ce possible ? Boccioni vient de m'y traiter de plagiaire et tous les jeunes peintres français avec moi. » S'il refusait de répondre à tant de mauvaise foi, il n'esquivait pas le défi : « Il y a le même rapport de l'orphisme au futurisme que de Raphaël aux images d'Épinal. Et il y avait belle lurette que Delaunay avait semé les toiles des débris de ses tours que Boccioni vagissait encore⁴. » Les futuristes s'étonnaient d'une hostilité qu'ils avaient provoquée, mais le débat outrepassait largement les querelles d'école. Gleizes l'avait clairement expliqué dans *Montjoie !* Le cubisme renouait avec la « véritable ligne » de la peinture française, que la « greffe » latine pratiquée à la Renaissance avait bannie au profit d'une italianisation séculaire ; issue du gothique, cette tradition liait les peintres contemporains à Clouet, Champaigne, le Lorrain, Chardin, Delacroix et Géricault, Courbet, Manet, Renoir et Cézanne ; la poursuivre, c'était aussi résister à l'hypostase moderne de l'italianité picturale, le futurisme⁵.

Soffici s'efforça de ramener la polémique sur le terrain de la saine discussion : les propos de Boccioni n'exprimaient-ils pas quelque vérité ? Les futuristes ne furent-ils pas les premiers à se préoccuper du mouvement quand les cubistes s'en tenaient encore aux plans ? « Nous sommes ici tous prêts à reconnaître nos dettes envers les

1. *Ibid.*, p. 536-538.

2. Apollinaire, « Le Salon des indépendants », *Montjoie !*, 29 mars 1913 (*Pr* 2, p. 540).

3. « *Tornando a Guillaume Apollinaire, anche egli di sangue italiano, lo ringraziamo della nuova tendenza che a scoperto senza nominarne la provenienza futurista italiana. Questo è molto francese* » (Boccioni, « I futuristi plagiati in Francia », *Lacerba*, 1^{er} avril 1913, cité par L. Bonato, *CI* 1, p. 62).

4. Apollinaire à Soffici [9 avril 1913] (*CI* 1, p. 61).

5. A. Gleizes, « Le Cubisme et la tradition », *Montjoie !*, n° 1 et 2, 10 février et 25 février 1913.

Français, que les Français en fassent autant » : c'était une question de vérité « historique ». Quant aux relations personnelles, elles ne devaient pas souffrir du franc-parler et des différences « de tempérament » et « de moeurs littéraires et artistiques » entre Italiens et Français. Apollinaire était donc toujours le bienvenu à *Lacerba*... Mais pourquoi son livre ne disait-il rien de Soffici ? Ce dernier mit un point d'honneur d'éclaircir son ignorance en lui envoyant ses écrits les plus importants¹.

Depuis sa sortie, à la fin de février 1913², *L'Enfer de la Bibliothèque nationale* rencontrait peu d'écho chez les journalistes, mais semblait trouver son public. Dans la *Revue de psychiatrie* d'avril, le docteur Jean Vinchon, praticien à l'hôpital Sainte-Anne, reconnut que l'« icono-bio-bibliographie descriptive, critique et raisonnée, complète à ce jour de tous les ouvrages composant cette célèbre collection » était « une source de documents précieux pour l'histoire des perversions sexuelles » ; il en aurait volontiers écrit davantage si la tonalité « bourgeoise » de la revue ne l'avait contraint à se censurer. Apollinaire et lui s'étaient rencontrés au seuil de l'année 1913 et causaient très librement de psychanalyse, de cubisme et de bibliophilie³. De son côté, Ludwig Rubiner, correspondant parisien de la *Berliner Zeitung am Mittag*, envoya un article élogieux, dont l'odeur de soufre et de scandale visait à émouvoir l'austérité prussienne : la Bibliothèque avait licencié les complices des trois éditeurs, retiré sa carte à Apollinaire et tenté d'empêcher la publication, informations sensationnelles dépourvues de fondement, puisque l'administration s'était simplement bornée à décliner toute responsabilité dans l'ouvrage. Rubiner se justifia auprès d'Apollinaire, qui tenta d'apaiser Fleuret qui voulait entraîner Perceau⁴. En février, Walden avait prévenu le poète parisien contre son confrère allemand pour une tout autre raison : « J'entends aujourd'hui de source absolument sûre que Monsieur Ludwig Rubiner est allé vous voir pour intriguer contre le *Sturm* et moi-même⁵. »

Quel serait l'accueil d'*Alcools* ? Dans le courant d'avril, La Bibliothèque des curieux fit paraître *La Rome des Borgia*, mais c'était un livre de peu d'importance puisque Apollinaire le devait entièrement à Dalize ; il l'avoua du bout des lèvres à Gourmont, en lui offrant un

1. Soffici à Apollinaire, 12 mars 1913 (*CI 1*, p. 62-64).

2. Bien qu'ayant commencé leurs travaux en 1910, Apollinaire, Fleuret et Perceau ne signèrent leur contrat définitif avec Vallette que le 7 janvier 1913 (voir le fac-similé dans V. Labaume, *Louis Perceau*, *op. cit.*, p. 132) ; l'ouvrage fut achevé d'imprimer le 25 février 1913.

3. Voir Peter Read, « Apollinaire et le docteur Vinchon : poésie, psychanalyse et les débuts du surréalisme », *Apollinaire en archipel*, *op. cit.*

4. L'article de Rubiner parut le 30 mai 1913 ; sa lettre à Apollinaire date du 1^{er} juin ; les échanges entre les trois auteurs de *L'Enfer* se situent entre le 10 et le 12 juillet (voir R.-J. Seckel, « L'Enfer, d'Apollinaire à Apollinaire », *art. cit.*).

5. « Ich höre heute von absolut zuverlässiger Seite, dass Herr Ludwig Rubiner bei Ihnen gegen den Sturm und mich intrigiert » (Walden à Apollinaire, 11 février 1913, in Ph. Rehage, *Correspondance*, *op. cit.*, p. 34-35).

exemplaire non signé, et à Fleuret, en le renvoyant à son « Avant-propos », où il prétendait tenir le manuscrit de « la veuve d'un illustre historien, à cette fin que l'ouvrage fût publié et le nom de l'auteur celé » ; il n'avait fait qu'ajouter des documents utiles¹. Ce premier volume de la série « L'Histoire romanesque » était à peine sorti qu'Apollinaire songeait déjà, sans grand enthousiasme, à fabriquer le suivant, *La Fin de Babylone*². Plus précieuse était la publication, le 14 avril dans *Montjoie !*, du poème « Liens », rêve d'une communauté idéale d'hommes libres de toute tutelle,

D'autres liens plus ténus
Blancs rayons de lumière
Cordes et Concorde

et d'une poésie déchaînant tous les sens

Ô sens ô sens chéris
Ennemis du souvenir
Ennemis du désir

Ennemis du regret
Ennemis des larmes
Ennemis de tout ce que j'aime encore³

Jeux d'images géométriques et de lignes dynamiques assemblées selon une métrique disjointe et l'interaction de plans simultanés et successifs, le poème exprimait l'idéal énergique poursuivi par *Montjoie !* et participait à sa polyphonie large et neuve. Comme l'irradiation de « Fenêtres » et le sanglant crépuscule de « Zone », « Liens » larguait les amarres avec le passé pour vivre un éternel présent, mais voyait plus loin que les poèmes d'*Alcools*.

Achevé d'imprimer le 20 avril 1913, ce recueil donnait à lire, en de singuliers détours, l'itinéraire personnel et poétique de son auteur entre 1898 et 1913. Il s'ouvrait sur un frontispice métaphorique : le portrait au crayon, à l'encre de Chine et au lavis dont Picasso avait conçu les premières esquisses à Sorgues au début d'août 1912⁴. Apollinaire avait apporté le dessin au Mercure, où Gourmont « bégayant ou presque comme ce silencieux avait coutume de s'exprimer [...] manifesta le désir de causer avec l'artiste ». Après la rencontre, Gourmont ne voulut rien tant que son portrait cubiste mais Picasso ne le

1. Avant-propos cité dans *Pr I*, p. 1410-1411. Lettre d'Apollinaire à Fleuret, s. d. [avril-mai 1914] (*ECC IV*, p. 746).

2. Dont la rédaction débute probablement dans l'été 1913 (*Pr I*, p. 1412).

3. « Liens » (*Calligrammes*).

4. Marcoussis avait finalement abandonné le projet de frontispice à Picasso. À propos du portrait, voir Pierre Caizergues, « Sur le paratexte d'*Alcools* », *Alcools en corps. Lecture et situation du recueil d'Apollinaire, Recherches et travaux*, n° 14, Grenoble, 1999, et Peter Read, « Le Portrait cubiste d'Apollinaire par Picasso, frontispice d'*Alcools* », in *Apollinaire et le portrait, op. cit.*

connaissait pas assez pour accepter : il peignait « les visages de l'intérieur¹ ». En février 1913, l'artiste suivit scrupuleusement les dernières étapes de la fabrication : « Max qui à été avec toi l'autre jour au Mercure de France me à dit que il à vu une épreuve [...] tiré en bleu pense que je veux que il soit tiré en noir et pas autrement et empêche tout tirage dans une autre couleur². »

Le frontispice était aussi saisissant que la suppression de la ponctuation. Aux yeux de divers critiques³, l'un et l'autre représentaient une nouvelle manifestation de fumisterie : « Les vers de M. Guillaume Apollinaire ne nous livreraient-ils tout leur secret que par leur transposition en tableaux cubistes ? » se demanda Henri Hoppenot dans la *Rivista d'Italia* devant « le fouillis de lignes brisées, frontispice des *Alcools*, et portrait de l'auteur selon les canons de la nouvelle école ». À son sens, le portrait, dont le but était d'« épater le bourgeois et jouer au public une excellente farce », ne pouvait que nuire à son auteur⁴. Graville approuva dans *La Gazette de France* : « Vous verrez un certain nombre de tuyaux de poêle derrière lesquels une mèche s'échevelle. Tel est M. Guillaume Apollinaire suivant l'esthétique de l'école futuriste dont il apparaît comme l'exégète. Autre singularité : nul signe de ponctuation dans ce volume de poèmes. Voilà bien des recherches de bizarrerie⁵ ! » Et tandis qu'Henri Ghéon, insensible au dernier état de la peinture, ironisait sur ce « chef-d'œuvre indéchiffrable de trigonométrie⁶ », le poète s'enchantait du résultat. Avec le petit cercle central qui figurait toute son âme, son portrait était « ressemblant au sens immédiat du mot⁷ » ; investi d'un très haut degré de plasticité grâce aux rapports nouveaux entre les lignes, les plans, les couleurs et les détails réalistes, il libérait l'énergie vibratoire de la vie et livrait une image parfaitement exacte de la poésie d'*Alcools* : ombre et lumière, discipline et fantaisie, singularité, exemplarité, distillation du réel, prolifération du sens, jeux du cœur, de l'esprit et du langage, alliance d'héritages et d'inventions.

« Le grand peintre espagnol a élaboré une synthèse de décoration métaphysique et a réussi à nous montrer M. Guillaume Apollinaire tout à la fois de face, de profil et de dos ; cette œuvre est surprenante plus que nous ne saurions dire et tous les admirateurs de M. Apol-

1. Picasso cité par P. Read, « Le portrait cubiste... », art. cité, p. 56. Apollinaire raconte l'anecdote dans « À propos des croquis de Raoul Dufy d'après Remy de Gourmont » (*Pr* 2, p. 1046). Dufy remplaça une nouvelle fois Picasso en exécutant les dix-huit dessins de l'édition posthume des *Pensées inédites* de Gourmont à la Sirène en 1920.

2. Sic. Picasso à Apollinaire [27 février 1913] (PA, p. 100 et 102). Voir cahier hors texte, n° 38.

3. Voir « Le Dossier de presse d'*Alcools* » dans *Que vlo-ve ?, 2^e série, n° 18, avril-juin 1986 ; n° 22, avril-juin 1987 ; n° 30, avril-juin 1989.*

4. *Rivista d'Italia*, décembre 1913.

5. *La Gazette de France*, 27 juin 1913.

6. *La NRF*, 1^{er} août 1913.

7. Apollinaire à Madeleine, 30 juillet 1915.

linaire aimeront avoir ce portrait de notre nouvel Amphion, rendu dans son entéléchie », approuvèrent Marc Brésil et Louis de Gonzague Frick dans *La Phalange*¹. Pellerin, Léautaud, Carco, Roinard², les admirateurs ne manquaient pas et Max était transporté :

Voilà du sublime ! « les fiançailles » échappent à l'intelligence c'est démesuré comme un astre. On croit entendre le chant terrible d'un infiniment grand dragon du blason ; on croit voir les profondeurs dorées d'une eau sans limite. Et quoi ! prêtre enivré qui fait chanter la statue de Memnon à moins que tu ne sois cette statue elle-même, n'oserais-je plus t'appeler que « maître » et retiendrais-je mes larmes en te serrant la main. [...]

P.-S. Je ne connais rien de pareil rien de si grand de si beau de si orgueilleusement jeune. Pas même Shakespeare³ !

Mais les anamorphoses poétiques et les associations insolites troublaient assurément. À ceux qui n'y comprenaient goutte, Royère rétorqua fièrement, comme aux plus beaux jours de 1907 : « Le droit à l'obscurité, même à ce que le vulgaire appelle l'incompréhensibilité, est notre plus grande conquête⁴. » Mais le *Gil Blas* jugeait que le poète réussissait où le symbolisme avait échoué quand Ghéon se demandait à l'inverse s'il ne traitait pas son héritage sans une once d'ironie. Beaucoup furetaient dans les influences et triaient dans les pièces ; celui-ci préférait les poésies fugitives à la manière du XVIII^e siècle, celui-là retenait les influences de Villon et Shakespeare, cet autre repérait Rimbaud, Laforgue et Mallarmé, lequel, répétait-on sans cesse, avait supprimé la ponctuation le premier. À Henri Martineau, qui avait fait son éloge dans *Le Divan*, Apollinaire précisa : « [L]e rythme même et la coupe des vers voilà la véritable ponctuation et il n'en est pas besoin d'autre. » Quant à la bizarrie, elle ne tenait pas à un goût particulier, mais à la vie même : « [Q]uand on sait voir autour de soi, on voit les choses les plus curieuses et les plus attachantes⁵. »

Influences, érudition, bigarrure, Ghéon appréciait ce « charme composite », même s'il lui manquait la « cohésion », caractéristique d'*« une complète possession de soi »*, dont se réclamait fièrement *La NRF*. Le climat plein de « passions » et d'*« énervement »* d'*Alcools* n'était pas pour déplaire à Émile Sicard, qui s'imaginait dans des

1. *La Phalange*, 20 juillet 1913.

2. Roinard, « À Guillaume Apollinaire. Prose rythmée pour chanter ses vers », *La Phalange*, 20 août 1913.

3. Max à Apollinaire, s. d. [juin 1913] (*CA*, p. 93-94). Max se trouvait à Céret avec Eva et Picasso. « Les Fiançailles » sont dédiées à Picasso dans *Alcools*.

4. *La Phalange*, 20 juillet 1913. Apollinaire estimait que c'était le meilleur article d'accueil écrit sur son livre.

5. Apollinaire à Martineau, 19 juillet 1913 (*ŒC IV*, p. 768). Compte rendu de Martineau dans *Le Divan*, juillet-août 1913, cité par M. Décaudin, « *Alcools* » d'Apollinaire, Gallimard, « Foliothèque », 1993, p. 180-182. Concernant l'accueil du livre, voir également M. Décaudin, *Le Dossier d'*Alcools**, *op. cit.*, p. 42 sq.

lieux interlopes où l'on dansait le tango, buvait de l'éther et fumait tous les opiums¹. « Ce ne sont point là liqueurs de dames », s'exclama pour sa part Dominique Combette : « Les *Alcools* que M. Guillaume Apollinaire nous sert à la régalaide sont bien des alcools purs : ils flambent et saoulent. Il faut les boire d'un coup, à l'américaine. Pour nos palais blindés de civilisés — foin des vieilles fadaises — il n'est plus douce chose². » Quant à Henri Hoppenot, persuadé que la bigarre et le messianisme prouvaient l'ascendance sémitique, il fabulait sur le pittoresque de l'auteur : « [Apollinaire] tient de sa double origine israélite et polonaise certaines mélancolies sauvages et primitives, certaines nostalgies poignantes, et il possède assez notre langue pour nous les exprimer sans nous laisser l'impression de lire une traduction de Moïse Rosenfeld ou de Mickiewicz³. »

Mais les plus hostiles, dénonçant l'astuce et la disparate⁴, n'étaient pas loin de conclure à la tromperie : « Rien ne fait plus penser à une boutique de brocanteur que ce recueil de vers », déclara Duhamel dans le *Mercure de France*.

Je dis : boutique de brocanteur parce qu'il est venu s'échouer dans ce taudis une foule d'objets hétéroclites dont certains ont de la valeur, mais dont aucun n'est l'industrie du marchand lui-même [...] il se peut qu'on trouve, dans ses étalages crasseux, une pierre de prix montée sur un clou. [...] Pour le reste, c'est un assemblage de faux tableaux, de vêtements exotiques et rapiécés, d'accessoires pour bicyclettes et d'instruments d'hygiène privée. Une truculente et étourdissante variété tient lieu d'art [...]. C'est à peine si par les trous d'une chasuble miteuse, on aperçoit le regard ironique et candide du marchand, qui tient à la fois du juif levantin, de l'Américain du Sud, du gentilhomme polonais et du facchino.

Pourquoi cette exécution ? Duhamel, qui avait jusqu'alors envoyé tous ses livres à son camarade en cordial hommage, se montrait soudain plus acerbe qu'il n'était d'ordinaire. Connu pour son indépendance, il se laissait phagocyté par les préjugés enkystés depuis la publication de *L'Hérésiarque*. S'il méjugeait « le cosmopolite bariolé » d'un recueil qui fleurait « le tabac rare, le *palace hôtel*, le train de luxe et les boissons étrangères », il lui reprochait surtout de sentir la « bibliothèque ». Sa propre poésie, celle de *Compagnons* en 1912, était humaine, authentique, dépourvue d'artifice et de rhétorique. Seule la section « À la santé », dont les courtes pièces lui rappelaient son cher Verlaine, trouvaient grâce à ses yeux :

1. *La Vie*, 3^e année, n° 16, 15 juin 1914.

2. *Le Gay Savoir*, 25 janvier 1914.

3. *Rivista d'Italia*, décembre 1913.

4. « Il me semble que M. Apollinaire se bat les flancs, qu'en dites-vous ? Je croirais volontiers qu'il n'est qu'intelligence érudite, et c'est une mauvaise condition pour la poésie » (Henri Clouard, *Revue critique des idées et des livres*, 25 juillet 1913).

Pour écrire ces lignes, M. Apollinaire a mis de côté tout esprit de littérature, tout faux brillant, tout désir d'étonner. Il a simplement exprimé la détresse sincère d'un homme malheureux de ce qui lui arrive. Cette cinquantaine de vers vaut, à mes yeux, mieux que tout le reste du recueil.

Le diagnostic était formel : la littérature « infect[ait] les meilleures intentions de M. Apollinaire », lequel n'écrivait « que selon les livres » et empruntait à ses amis Hertz, Salmon et Max Jacob.

La charge mit Apollinaire hors de lui. Sur sa demande, Max adressa de Céret un démenti à Vallette le 15 juin : alors qu'Apollinaire publiait des vers depuis 1898, lui n'avait rien fait paraître avant 1911¹. La note prit place dans le *Mercure* du 1^{er} juillet et l'affaire enfla, Billy la relayant dans *Paris-Midi* le 2 juillet, jour où Salmon rétablissait « la vérité historique littéraire » dans *Gil Blas* : l'originalité du poète d'*Alcools* était « indiscutable » mais Max n'avait pas à se sacrifier sur l'autel de l'amitié ; avant *La Côte*, avaient paru en revue, dès 1905, des poèmes en prose, puis *Saint Matorel*, *Le Siège de Jérusalem* et *Les Œuvres burlesques et mystiques de Frère Matorel mort au couvent* ; on attendait l'achèvement de plusieurs manuscrits dont *Le Terrain Bouchaballe* et *Le Phanérogamme*. La lettre de Max Jacob « ne prouve rien », répliqua Duhamel le 13 juillet ; non seulement il n'en démordait pas mais il louait au passage « la précieuse propriété » qu'avait Max « de faire goûter son talent rare et divers sans avoir besoin de montrer ses ouvrages », ce qui lui valait « une réputation qui ne tarder[ait] pas à franchir les bornes de l'intimité ». Billy dissuada Apollinaire de jeter son gant à l'offenseur.

À la manière du « cubisme » de Vauxcelles, la « boutique de brocanteur » passa immédiatement dans l'usage en échappant à son auteur. Non seulement Duhamel se retrouva malgré lui dans le camp des traditionalistes, mais le pire restait à venir : pour la postérité, il devint celui qui n'avait rien compris à l'un des recueils les plus importants du xx^e siècle et fut à son tour victime de préjugés modernistes, qui ajoutèrent au mépris dont il eut à souffrir à partir des années 1950. À cette époque, il éprouva le besoin de revenir sur l'ancienne querelle : « Je ne sais plus vraiment pourquoi, car nous en avions vu bien d'autres, ce livre soudain m'irrita. Je fis un article mordant et le pauvre Apollinaire, en fait, s'estima mordu². » Peut-être s'était-il irrité en comparant le talent d'Apollinaire au génie de Claudel, auquel il venait de consacrer son premier grand ouvrage critique : *Paul Claudel, le philosophe, le poète, l'écrivain, le dramaturge*³. Apollinaire n'aimait pas Claudel, n'avait rien de commun avec

1. Max Jacob à Vallette, 15 juin 1913. Les échanges de lettres sont reproduits dans *Que vlove ?*, n° 22, avril-juin 1987, p. 16 sq.

2. Georges Duhamel, *Le Temps de la Recherche*, t. III : *Lumières de ma vie*, Mercure de France, 1947, p. 198.

3. Mercure de France, 1913.

lui, mais cachait son dédain sous une déférence bien imitée : pour éviter les polémiques et surtout complaire à Gide, il avait déclaré au *Cahier des poètes* que les *Grandes Odes* était « l'ouvrage de poésie le plus important » depuis dix ans¹. De son côté, Gide écrivit à Ghéon à propos d'*Alcools* : « [I]l y a plus et mieux à dire que ce qu'en dit Duhamel. [...] Il parle de tas d'influences et ne signale pas celle de Villon qui me semble pourtant la plus remarquable et celle (la seule) qui donne les résultats heureux (v. "La chanson du mal-aimé")². » La divergence à propos de Claudel n'était évidemment pas une simple question de goût et de couleurs, à peine une question de stratégie littéraire : elle engageait la personnalité, la poésie et l'avenir de chacun. Apollinaire ouvrit la voie au surréalisme, Duhamel resta fidèle à Claudel, se rapprocha de Valéry et vécut toujours en marge des avant-gardes.

Qui pouvait cerner Apollinaire ? Il courait sur son compte les avis les plus contradictoires. Duchamp pensait que tout esprit d'analyse lui était étranger ; Jacques Boulleau, le futur Chardonne, ne comprenait jamais à quoi il jouait quand il recommandait en pouffant un manuscrit chez Stock ; Pierre Margaritis était fasciné par son « raisonnement géométrique » et son « dilettantisme » voltairien, contrairement à Martin du Gard, qui le trouvait « rosse » et spacieux³ : « Tout ce que je lui ai entendu dire (et il parlait beaucoup) était intelligent, prétentieux, *sans vie profonde*. C'est une intelligence d'ingénieur [...] il n'y a jamais, dans ce qu'il dit, le frémissement de la compréhension totale, de la sensibilité qui pénètre l'essence de la question. » Dès 1908, le chartiste Martin du Gard avait eu « l'impression d'un type constipé, amer, très paré d'un savoir de surface » ; quand il avait fait sa connaissance dans l'hiver 1911, après la Santé, Apollinaire lui avait « causé une répulsion instinctive, physique » : une « face de mauvais prêtre », des yeux « faux », un « teint de prisonnier ». Mais de convenir enfin, comme l'aurait fait Gide : « Il ne me plaît que par une certaine brusquerie d'attitude devant la sottise et la routine. » Quant aux « Anecdotes », elles n'étaient que « froid jeu d'esprit » censé surprendre le lecteur et faire valoir leur auteur.

Voyez ses chroniques du mois d'avril 1913. Qu'avait-il dit des deux soirées d'inauguration du théâtre des Champs-Élysées⁴ ? Que la salle sentait l'ail et que « l'élégant et courtois Pétrone de nos cotillons » (lisez Paul Poiret) se mêlait aux Américains qui potinaient sans se soucier de *Benvenuto Cellini*. Rien sur cette salle de béton révolu-

1. Réponse à l'enquête « Nos influences », avril-mai 1913 (*Pr 2*, p. 1500). Dans cette même réponse, Apollinaire salue *La Porte étroite* d'André Gide.

2. Gide à Ghéon [27 juin 1913], *Correspondance*, t. II : 1904-1944, *op. cit.*, p. 826.

3. Margaritis à Martin du Gard [16 décembre 1913] et réponse de Martin du Gard, 17 décembre 1912, dans Roger Martin du Gard, *Journal*, t. I : *Textes autobiographiques 1892-1919*, éd. de C. Sicard, Gallimard, 1992, p. 390.

4. Les 31 mars et 1^{er} avril 1913. « Inauguration du théâtre des Champs-Élysées », *Mercure de France*, 16 avril 1913 (*Pr 3*, p. 142-143).

tionnaire des frères Perret, sur les bas-reliefs de Bourdelle ou sur les peintures de Maurice Denis, mais à peine un mot sur l'éclairage de la façade par le phare de la tour Eiffel, spectacle qui avait fait dire au dessinateur Forain que le nouveau théâtre était « le Zeppelin de l'avenue Montaigne ». Rien sur la représentation ni sur la musique, sous prétexte de ne pas usurper le domaine des confrères du *Mercure*. De toute façon, il n'avait rien entendu à l'opéra, comprenant « rarement les paroles chantées », fussent-elles en français.

Quant aux funérailles de Whitman relatées le 1^{er} avril¹ ! Un témoin oculaire en avait raconté les détails au chroniqueur, qui n'en avait censément rien changé : une grande fête sur un terrain occupé par des cirques ambulants, un pavillon pour le corps, un autre pour le « *barbacue* », le dernier pour les boissons, trois fanfares et trois mille cinq cents personnes de tous âges et de toutes conditions venues rendre hommage au grand poète de *Feuilles d'herbe* ; à force d'alcool et d'excitation, on en vint au pugilat, la police intervint et, à la nuit tombée, on eut grand-peine à faire entrer le cercueil dans le mausolée. Si cette histoire fantaisiste n'était pas une farce, elle en avait tout l'air. Elle aurait aimablement amusé les lecteurs du *Mercure*, avec ses allusions à la nombreuse progéniture naturelle du défunt poète, si elle n'avait souligné la présence du dernier amant de Whitman, Peter Connelly, « vingt-deux ans, célèbre pour sa beauté », et d'une foule de « pédérastes ». Le *Mercure* s'émut en la personne de Stuart Merrill qui, comme plusieurs symbolistes, devait à la vitalité lyrique des versets de Whitman, et nia que le « Good Gray » fût jamais pédéraste. En mai, le journaliste américain Benjamin de Casseres s'indigna à son tour dans une lettre à Vallette : il témoignait que « [r]ien ne fut plus solennel, plus beau et plus digne que l'enterrement du "Vieux Walt" » ; on y avait disserté sur l'immortalité de l'âme². Quinze jours plus tard, un autre journaliste américain, Harrison Reeves, correspondant parisien du *World*, qu'Apollinaire avait hébergé à la fin du mois de mars, prit la défense de son ami français en rappelant que l'homosexualité de Whitman était notoire. Le traducteur Léon Bazalgette se rallia au camp Merrill, Edouard Betz les contra et le 16 novembre, Merrill, qui voulait avoir raison, publia un nouveau démenti farouche dans le *Mercure*, « Le Cas Walt Whitman ».

Apollinaire fut contraint de s'expliquer³ sans pouvoir avouer que l'histoire lui venait, non d'un témoin direct et sûr, mais de Cendrars qui la tenait lui-même, disait-il, d'un ancien charpentier de marine rencontré à la Ferrer School de New York dans l'hiver 1911-1912. En 1952, Cendrars la mentionna dans les mêmes termes à Henry Miller en signalant que sa version correspondait davantage à l'image

1. *Pr* 3, p. 138-140.

2. Lettre du 8 mai 1913, publiée dans la livraison du 1^{er} juin 1913, p. 671.

3. *Mercure de France*, 16 décembre 1913 (*Pr* 3, p. 171-173).

qu'il se faisait de Whitman, « berger pervers, coquebin et bout-en-train », que toutes les versions mystiques qu'on avait pu donner jusqu'alors, mais il semblait avoir oublié que son témoin, Sadacki Hartman, ami intime de Whitman, n'avait jamais été charpentier de marine¹... Comme Cendrars, Apollinaire se souciait peu de véracité et empruntait au réel la matière d'une fantaisie féconde en vérité poétique : ses funérailles de Whitman ressemblaient à son enterrement de Jarry, proportions américaines en sus. Il se contenta d'affirmer que son témoin avait parlé en présence de Cendrars et donna le change en se lançant dans une défense inédite de l'unisexualité, terme qu'il préférait à « pédérastie » et qui lui permettait de distinguer les amours homosexuelles de « la débauche la plus crapuleuse ». Non seulement Whitman était unisexuel — Merrill devait se reporter à l'abondante littérature sur le sujet et se souvenir de *Calamus* —, mais l'unisexualité n'était pas exceptionnelle et avait joué son rôle dans les confréries grecques et allemandes. Comme la « législation barbare et injuste de certains États » la condamnait avec sévérité, il était « du dernier intérêt de montrer » qu'il y avait « des hommes de génie parmi les unisexuels ». Cette riposte publique était aussi audacieuse que l'éloge du cubisme ou la suppression de la ponctuation.

« En somme, la sculpture d'aujourd'hui n'existe pas encore », déclara le poète au public, probablement médusé, de l'Académie de sculpture moderne le 7 juin 1913² : « Il est possible que le retard de la sculpture soit imputable à un manque d'audace de la part des sculpteurs et à l'amour trop grand qu'ils professent pour leur métier et les matières qu'ils emploient. » Pourquoi ne pas s'adresser au toucher et proposer « des sensations esthétiques très nouvelles » ? Pourquoi ne pas imaginer « des sculptures momentanées et gigantesques », semblables à la « riche et lumineuse barre d'or » qui jaillit du phare de la tour Eiffel et « frappe en tout sens Paris nocturne comme une servante [qui] bat les tapis » ? Automates et carrousels, quel sculpteur les emploiera plutôt que figer la figure humaine dans une immobilité monochrome ?

Quel sculpteur mettra sur nous une sculpture semblable à une cloche à plongeurs ? [...] Quelle sculpture se renversera sur nous comme une jarre d'huile ? Quelle sculpture s'étalera sur ce parquet comme les cheveux que coupe le coiffeur ? Où sont vos sculptures transparentes comme des carafes ? Les plantes mêmes ont plus de fantaisie que n'en ont aujourd'hui les sculpteurs.

Apollinaire voyait très loin, aussi loin qu'Archipenko. Le sculpteur russe, qui préparait son exposition de septembre à la galerie Der

1. Cendrars à Miller, 27 juillet 1952, *Correspondance 1934-1979*, établie et présentée par Miriam Cendrars, Denoël, 1995, p. 257. Jay Bochner éclaire en note la présence d'Hartman à la Ferrer School.

2. Conférence « La Sculpture d'aujourd'hui » (*Pr 2*, p. 594-598).

Sturm¹, cherchait la synthèse de la couleur et du volume, de la peinture et de la sculpture, en puisant dans l'art sacré des Égyptiens, des Grecs, des Indiens, de la Renaissance florentine et de Jean Goujon. Il « composait des fétiches qui le protégeaient dans les moments douloureux et d'autres qui évoquaient des souvenirs ». « Si l'on veut réduire son art à une formule concrète », proposait Apollinaire, mésaventurier, mi-badin, « je voudrais le voir représenté par une reine magnifiquement tatouée venue des îles Marquises », à la peau blanchie, dansant, devant l'autel de la déesse marine Atoüa, le « bullier-can-can » qu'elle avait dû « apprendre avec un matelot français ou un forçat échappé de la Nouvelle-Calédonie ». Comme Archipenko, Apollinaire avait une « âme curieuse et insatisfaite », « merveilleusement infantile », qui charriaît des désirs et des inquiétudes, auxquels ne pouvaient répondre aucune science ou religion révélée, et qui poussait son esprit, « entraîné aux abstractions formelles », vers la superstition la plus profonde², manière d'interpréter la nature selon les desseins d'une logique étrangère à l'autorité des hommes. Avec Archipenko, la sculpture, qui n'était alors que *mélodie*, reproduction ou suggestion, faisait entendre les premiers accords d'une grande *harmonie*.

Et quand il marcha sur une boule
 Son corps mince devint une musique si délicate que nul parmi les spectateurs n'y fut insensible
 Un petit esprit sans aucune humanité
 Pensa chacun
 Et cette musique des formes
 Détruisit celle de l'orgue mécanique
 Que mouloit l'homme au visage couvert d'ancêtres³

Comme l'art contemporain et l'idéal dramatiste, « Liens », « Les Fenêtres » et « Un fantôme de nuées » étaient entrés dans l'ère de la composition harmonique. Mais tel Memnon, dont les rayons de l'aube faisaient chanter la statue, Apollinaire voyait encore plus loin, à l'infini. Rude avait ouvert la voie, comme en témoignait le maréchal Ney, place de l'Observatoire : grâce à l'expressivité de son corps, à la vaillance de son geste et à l'élan vital imprimé par l'artiste à toute la matière, il n'y avait pas de « statue plus moderne, plus vivante et plus audacieuse⁴ ». Malgré son admiration, le maître Rodin s'était plu à en relever les invraisemblances, alors même que ces dernières créaient la vie et le mouvement. « Quand l'homme voulut pour son utilité donner du mouvement aux choses inertes, il n'imita point les

1. Préface d'Apollinaire à l'exposition d'Archipenko à Hagen, Allemagne (7 décembre 1912-8 juin 1913), reprise dans *Der Sturm* en mars 1914 (*Pr 2*, p. 660-661).

2. Préface à l'exposition Archipenko du Sturm, mars 1914 (*Pr 2*, p. 656-659).

3. « Un fantôme de nuées » (*Po*, p. 195).

4. *Pr 2*, p. 520.

jambes mais créa la roue¹ » ; ainsi avait fait Rude, ainsi devaient faire les sculpteurs contemporains en méditant la sculpture pure jusqu'à la folie.

« La lecture de vos poèmes m'a causé un très vif plaisir, plaisir d'ami et d'artiste », déclara Soffici au début de juillet ; il plaçait *Alcools* « très haut comme un des meilleurs [livres] qui aient paru depuis bien des années », mais ne pouvait en dire autant des *Peintres cubistes*, où se trouvaient mêlés des artistes de qualité inégale : le « génial Picasso et les mesquins Metzinger et Gleizes », « l'excellent et fin Braque et le stupide Duchamp », « le vigoureux et sincère Léger et le dilettante, l'informe et le répugnant Picabia² ». Soffici et les Florentins épousaient à présent sans réserve la cause futuriste. Apollinaire lui répondit courtoisement qu'il se trompait et que l'avenir jugerait. Quant au futurisme, non seulement il l'avait compris, mais il prétendait être l'un « des premiers pionniers de cet art varié » qui prenait divers noms, revendiquait l'influence de son *Onirocritique* de 1908, et justifiait sa propre « synthèse de tous les efforts artistiques nouveaux³ ». Les Italiens auraient pu dénoncer cet opportunisme mais la période était à l'apaisement. Le 20 juin, le poète s'était rendu au vernissage de l'exposition Boccioni à la galerie La Boétie, et avait diné avec lui et Marinetti sur les quais, chez La Pérouse. Le dialogue s'était renoué dans ce vieux repaire lambrissé, dédié aux soupers galants et aux conciliabules littéraires, cependant que les miroirs démultipliaient la ligne des profils, le ballet des flacons et les hélices de fumée. Puisque Apollinaire s'intéressait au futurisme, pourquoi n'écrirait-il pas un manifeste ? Naturellement, on savait que les injonctions et les ultimatums n'étaient pas son style, mais il trouverait la manière. L'idée fit son chemin tout au long de la semaine, encouragée par les conférences de Marinetti et Boccioni à la galerie.

Cependant, *Les Soirées de Paris* s'essoufflaient⁴. Dalize était plus mécontent que jamais. Depuis janvier, Billy en assumait seul la direction ; pour assurer leur survie financière, il avait racheté toutes les parts, comptant sur un hypothétique commanditaire qui se dépen-sait surtout en approbations, confié les notes du Crocheteur borgne à Louise Faure-Favier, dont il partageait l'intimité, et réuni de nouveaux collaborateurs, Montfort, Derème, Combette, Carco, Zavie, Céard, Pellerin, ainsi qu'un inconnu, retour de Madagascar, Jean Paulhan, lequel publia des traductions de poésie malgache dans la livraison de juin. Mais les sommaires s'amincissaient et les dettes s'accumulaient depuis avril, Billy suspendit la publication au début de l'été.

1. *Pr* 2, p. 525. Cette comparaison capitale servira à définir le surréalisme en 1918.

2. Soffici à Apollinaire [29 juin 1913] et *La Voce*, 26 juin 1913, cité en note par L. Bonato (*CI* 1, p. 65-66 et 68) : « *il geniale Picasso e i meschini Metzinger e Gleizes, l'eccellente e fine Braque e l'insulso Duchamp, il vigoroso e sincero Léger e il dilettante, informe e ripugnante Picabia* ».

3. Apollinaire à Soffici [4 juillet 1913] et [23 juillet 1913], (*CI* 1, p. 76 et 70-71).

4. André Billy, *Avec Apollinaire. Souvenirs inédits*, Paris-Genève, La Palatine, 1966, p. 82 sq.

Apollinaire avait pratiquement déserté la revue¹, lui préférant *Montjoie !*, plus payante et plus pointue : enrichie de pages musicales — chroniques sur Debussy, partition de Roussel — et d'œuvres plastiques — gravures de La Fresnaye, Tobeen et Villon, dessins de Lau-rencin, toiles de Delaunay, Mare, Matisse, Léger —, la gazette de Canudo chargeait virilement le conservatisme artistique et se battait sur tous les fronts : renouveau du théâtre avec des projets de décors de Gordon Craig et Wyspiański, apologie du *Sacre du printemps*, enrichie du fac-similé d'une page de musique dédicacée à Canudo et d'une tribune de Stravinski.

Mois après mois, Barzun livrait dans *Poème et Drame* les clés de *L'Esthétique dramatique*, mise en œuvre dans des poèmes dont la disposition rappelait les partitions orchestrales : le lyrisme se libérait de la linéarité, devenait simultané, plastique, capable de volumes, de masses et de profondeurs. Mais le meilleur moyen de l'incarner était de le confier à un chœur ou au phonographe. En 1908, Jules Romains avait déjà projeté une diction chorale de son poème « L'Église » lors de la conférence *La Phalange nouvelle* ; depuis plusieurs mois, Apol-linaire parlait de l'enregistrement de ses propres poèmes. Mais seul Barzun avait élargi l'idée et fait du phonographe « l'élément principal de la plus importante réforme littéraire de tous les temps », déclara Apollinaire à Jean de l'Escritoire, avant de rappeler que le véritable inventeur de l'appareil était le poète Charles Cros². La poé-sie jalouxait la spatialité des arts : « Mais la parole ne peut être simultanée !!!!!! » s'étonna Delaunay un jour d'inspiration débridée : « [M]es yeux voient le Soleil [...] et nous tournons avec Tour à Tour avec rythme notre mouvement n'implique pas de Centre. Tout est décentralisé ! puisque Simultané Tout est simultané à Tout [...] / La simultanéité c'est la fille éternelle de la Vision »... *Ad libitum* sur une carte-lettre à l'encre rouge où s'esquissait « la 5^e représentation simultanée Paris New York Berlin Moscou la Tour³ ». Les Delaunay passaient alors l'été à Louveciennes, et rendaient visite à Cendrars, qui s'était cassé la jambe en sautant d'une voiture et gardait la chambre dans un hôtel de Saint-Cloud. Robert se livrait à toutes sortes d'expé-riences optiques ; les jours de beau temps, il se plantait dans le jardin et regardait le soleil en face, le plus longtemps possible, jusqu'à s'aveugler, puis baissait les paupières, observait les réactions de sa rétine et enregistrait aussitôt sur ses toiles les contrastes et les formes que ses yeux avaient vus. Il avait occulté les ouvertures de son atelier et, suivant la leçon de Vinci, de Goethe et des traités sur la lumière, pratiqué un petit trou au vilebrequin dans le volet ; dès qu'un rayon

1. Il publie son « Inscription pour le tombeau de Rousseau » en avril et, le mois suivant, un extrait du *Perceval*, transcrit par Cendrars.

2. Apollinaire à Billy, 3 juillet 1913, publiée dans *Paris-Midi* le 5 juillet (lettre citée par M. Décaudin, *La Crise des valeurs symbolistes*, op. cit., p. 478-479). Apollinaire rectifiait ainsi une précédente note de Billy, qui lui en attribuait l'idée.

3. Delaunay à Apollinaire, 8 juillet 1913 (CA, p. 479-481).

L'ANTITRADITION FUTURISTE

Manifeste-synthèse

ABAS LEP_{ominir} A_{liminé} SS_{korsusu}
 otalo EIS_{cramlr} ME_{nigme}

ce moteur à toutes tendances impressionnisme fauvisme cubisme expressionnisme pathétisme dramatisme orphisme paroxysme **DYNAMISME PLASTIQUE**
MOTS EN LIBERTÉ INVENTION DE MOTS

DESTRUCTION

	SUPPRESSION	de la douleur poétique des exotismes snobs de la copie en art des syntaxes <small>déjà condamnées par l'usage dans toutes les langues</small> de l'adjectif de la ponctuation de l'harmonie typographique des temps et personnes des verbes de l'orchestre de la forme théâtrale du sublime artiste du vers et de la strophe des maisons de la critique et de la satire de l'intrigue dans les récits de l'ennui
Pas de regrets	L'HISTOIRE	INFINITIF

CONSTRUCTION

1 Techniques sans cesse renouvelées ou rythmes

Continuité simultanéité en opposition au particularisme et à la division	LA PURETÉ Plastique pure (5 sens) Création invention prophétie Description onomatopéique Musique totale et Art des bruits Mimique universelle et Art des lumières Machinisme Tour Eiffel Brooklyn et gratte-ciels Polyglottisme Civilisation pure Nomadisme épique exploratoire sme urbain Art des voyages et des promenades Antigrâce Frémissements directs à grands spectacles libres cirques music-halls etc.	Mots en liberté Invention de mots Littérature pure
--	---	--

2 Intuition vitesse ubiquité

Coups et blessures	Livre ou vie captivée ou phonocinematographie ou Imagination sans fils Trémolisme continu ou onomatopées plus inventées qu'imitées Danse travail ou chorégraphie pure Langue vélue caractéristique impressionnant chanté siillé mimé dansé marché couru Droit des gens et guerre continue Féminisme intégral ou différenciation innombrable des sexes Humanité et appel à l'autr'homme Matière ou trascendentalisme physique Analogies et calembours tremplin lyrique et seule science des langues calicot Calicut Calcutta tasse Sophia le Sophi suffisant Uffizi officier officiel à fiellies Aficionado Dona-Sol Donatello Donateur donne à tort torpilleur	LA VARIÉTÉ
	ou ou ou flûte crapaud naissance des perles aperçue	

Extrait de *L'Antitradition futuriste*, tract, Milan, 1913

filtrait, il l'analysait et le décomposait¹. À la radiation prismatique des *Fenêtres* succéda la vibration de formes circulaires, organiques, capables d'engendrer la lumière pure. Toute figuration avait disparu.

« ABAS LE Pominir Aliminé SSKorsusu / otalo EI Scramir MENigne » : lire « À bas le passéisme ». Ainsi démarre *L'Antitradition futuriste*, « Manifeste = synthèse » d'Apollinaire, publié par Marinetti sous forme d'un tract de quatre pages, en italien à Milan et en français à Paris, à la fin de juillet 1913. Était-ce un geste d'allégeance ? Le dipptyque central, « Destruction » / « Construction », reprenait les principes futuristes, et dans le « moteur à toutes tendances » s'entassaient tous les mouvements, de l'impressionnisme au paroxysme, en passant par le cubisme et l'orphisme. Mais à bien y regarder, la dernière page de la composition se révélait particulièrement hérétique : un « Mer...de... » en musique, tout aussi décapant que le « Merdre » inaugural d'*Ubu roi*, gratifiait « Critiques / Pédagogues / Professeurs », etc. D'Annuzio et Rostand, mais aussi Dante, que Marinetti admirait, et Goethe et Shakespeare, qu'Apollinaire révérait ; selon les conventions d'un tel manifeste, Apollinaire poussait jusqu'à l'absurde la logique de la table rase. Plus étonnant encore, des « Roses » étaient décernées aux futuristes, aux dramatistes et aux cubistes, à Cendrars et Canudo, mais aussi à Fort, Fleuret, Billy, Carco et Mac Orlan, qui se trouvaient bien dépayrés dans cet entourage. Apollinaire avait même voulu y ajouter Gide, mais Marinetti n'avait pas tenu compte de sa requête. En convoquant ces noms disparates, il entendait rendre hommage à ses amis, faire nombre et repousser les étroites limites du mouvement italien. L'ironie éclatait dans la mention finale, qui précisait, en parodiant Marinetti : « PARIS, le 29 Juin 1913, jour du Grand Prix, à 65 mètres au-dessus du Boul. S[aint]-Germain ». Marinetti comprit probablement toute l'équivoque de *L'Antitradition*, mais la portée publicitaire du message, fût-il simulé, lui suffisait. La plupart des lecteurs n'y regarderaient pas de si près : « Pas de regrets » / « SUPPRESSION DE L'HISTOIRE » / « Coups et blessures » / « Droit des gens et guerre continuelle ».

Le 7 août 1913, la loi des trois ans fut définitivement adoptée. Coup de Tanger, crise d'Agadir, rivalités économiques et coloniales, infériorité numérique française, de constantes tensions entre la France et l'Allemagne avaient entraîné l'allongement du service militaire de deux à trois ans, malgré l'opposition de Jaurès et de la SFIO, qui préconisaient des solutions pacifistes, défensives et diplomatiques, contre la logique martiale. Aux portes de l'Europe, la guerre tonnait toujours. Les feux du premier conflit balkanique à peine éteints par la conférence de Londres de mai 1913, la Bulgarie s'était retournée contre ses anciens alliés grecs et serbes dans la nuit du 29 au

1. Sonia Delaunay, *Nous irons jusqu'au soleil*, avec la collaboration de J. Damase et P. Raynaud, Robert Laffont, 1978, p. 44.

30 juin. Soutenues par Constantinople et Bucarest, Belgrade et Athènes avaient immédiatement répliqué et constraint Sofia à demander l'armistice le 31 juillet. La paix signée le 10 août dans la capitale roumaine enleva aux Bulgares l'essentiel de leurs prétentions en Thrace et en Macédoine ; retenue par l'Allemagne, l'Autriche-Hongrie avait délaissé son allié bulgare mais en soutenant l'indépendance de l'Albanie, empêché la Roumanie de trouver un débouché maritime. Sous le *statu quo* d'août 1913, se mirent à couver des frustrations territoriales farouches et des haines raciales, religieuses et nationales.

Transitions

« Bon souper, bon gîte... et le plus joli paysage du monde. / Des amies qui vous attendent. / L. Faure-Favier / (Une auberge et pas de parisiens)¹. » C'était une carte postée le 8 août 1913, représentant le mascaret de Villequier, en Normandie, où l'expéditrice séjournait avec sa fille, Chériane, dite Chérie, quinze ans². Divorcée, indépendante, Louise avait assez d'aisance pour s'adonner aux lettres en toute liberté. Elle habitait un hôtel particulier tricentenaire à la pointe nord de l'île Saint-Louis, au 45, quai de Bourbon, où elle recevait des musiciens, des écrivains et des artistes³. À l'automne 1912, vers les 5 heures du soir, Billy était arrivé en compagnie d'Apollinaire, qu'elle reconnut pour le personnage versatile qu'elle avait croisé au Mercure quelque temps auparavant. Ganté, cérémonieux, le poète lui parut soudain comme affadi, mais prenant bientôt ses aises, il s'installa dans le salon particulier dont les fenêtres donnaient sur la pointe de l'île et, au loin, le quai aux Fleurs. Ils causèrent longtemps, il devint familier de la maison et son hôtesse une « vieille amie avec qui l'on ne se gêne plus » mais à qui l'on doit de parfaites manières, « même dans les pires extravagances ». Quand il venait, Dalize se figurait sur la dunette d'un cuirassé descendant le fil de l'eau ; il emmenait parfois sa blonde amie du moment, Vera Malfitano, dont on sait peu de choses, sinon qu'elle profitait de ses mauvaises grâces, lui de ses largesses. Un soir de 1913, les amis se rendirent à un spectacle de Nijinsky ; à peine arrivé au Châtelet, Apollinaire, happé par des confrères et des connaissances, disparut avant le lever de rideau, réapparut furtivement dans une avant-scène et s'évanouit dans les coulisses⁴. Il n'était pas mélomane.

1. L. Faure-Favier à Apollinaire [8 août 1913] (BnF, département des Manuscrits).

2. Apollinaire lui écrivit un poème, « Brevet élémentaire » (*Po*, p. 823).

3. L. Faure-Favier, *Souvenirs sur Guillaume Apollinaire*, *op. cit.*, *passim*.

4. De quel spectacle s'agissait-il ? En 1913, *Jeux* et *Le Sacre du printemps* furent représentés au théâtre des Champs-Élysées ; *Tharam*, *L'Après-midi d'un faune* et *Daphnis et Chloé* le furent au Châtelet, mais en 1912, avant la rencontre d'Apollinaire et de Louise Faure-Favier. Cette dernière confond probablement plusieurs souvenirs mais s'il s'était agi du *Sacre*, inscrit dans toutes les mémoires, elle l'aurait immanquablement précisé (*op. cit.*, p. 44-45).

En août 1913, Louise caressait le doux désir de réconcilier Marie et Guillaume, qui lui avait présenté le peintre aux derniers Indépendants ; elle aimait beaucoup Marie et avait rencontré sa mère rue La Fontaine. À la mort de Pauline Laurencin, emportée par une maladie foudroyante le 11 mai, Guillaume avait témoigné tant de fervente sollicitude à Marie que nul ne doutait qu'il demanderait sa main après le deuil ; il lui avait offert *Alcools* avec ces mots :

Mon ALAMBIC vos yeux ce sont mes ALCOOLS
 Et votre voix m'enivre ainsi qu'une eau-de-vie
 De clartés d'astres saouls aux monstrueux faux cols
 Brûlaient votre ESPRIT sur ma nuit inassouvie¹

Le 10 août, à Rouen, Apollinaire et Billy embarquèrent Marie sur le bateau qui faisait le service du Havre, et partirent allègrement à pied vers l'abbaye de Jumièges². Plus de 20 kilomètres de bocage à franchir, deux bacs à prendre, ils n'avaient pas prévu telle aventure, embarrassés qu'ils étaient de leur tenue de ville, chapeau, pardessus et parapluie. Ils sautèrent des haies, passèrent des ponts, traversèrent en plein champ, suant, s'épongeant, empoussiérant leurs effets, entraînés par cette double cadence de la marche et de la parole qui rythmait leurs flâneries parisiennes. Un bosquet, un panneau, un oiseau, un mulot, la forme d'un nuage, la sonorité d'un mot, un accent prudhommesque, d'éclats de voix en éclats de rire, ils atteignaient une exaltation lyrique purement gratuite et jubilatoire que la faim, la fatigue ou le vent faisait expirer d'un coup. Ils passèrent Saint-Martin-de-Boscherville au moment de la distribution des prix et touchèrent Jumièges à l'heure où l'ombre allonge les ruines. L'abbaye bénédictine appartenait à la famille de Jean de Tinan, poète subtil et doué, mort en 1898, à vingt-quatre ans, au moment où la littérature était « trop raffinée, où écrivains et lecteurs, désignés tous ensemble sous le nom d'esthètes, étaient aussi énervés que les fils de Clovis II³ », lesquels, après avoir été châtiés de leur révolte par le supplice de l'énevration au fer rouge, étaient venus mourir à l'ermitage de Saint-Philibert, à Jumièges. Le cabinet de travail de Tinan était resté en l'état, couvert d'affiches, de programmes et de photographies, témoins d'une époque à jamais révolue, beau sujet de méditation mélancolique sur la fuite du temps et la vanité des grandeurs littéraires.

Les deux amis couchèrent à l'hôtel des Ruines et repartirent de bon matin vers Villequier, coupant par deux fois la boucle de la Seine afin de raccourcir leur itinéraire. Un bac les conduisit à destination,

1. *Po*, p. 732.

2. Sur cette excursion, voir A. Billy, *Apollinaire vivant*, *op. cit.*, p. 47 sq. et *Avec Apollinaire*, *op. cit.*, p. 89 sq., qui racontent tout le séjour à Villequier, de même que L. Faure-Favier (*Souvenirs...*, chap. V et VI).

3. « Les Énervés de Jumièges », « La Vie anecdotique », 16 septembre 1913 (*Pr 3*, p. 153-154).

rubiconds, fourbus et affamés ; sur le quai, les attendaient Louise et Marie, robes, cheveux et rubans dansant au vent. Dalize et Vera les rejoignirent dans la journée. Les amis passèrent ensemble huit jours simples et délicieux. Leur plus grand plaisir était de regarder passer les bateaux sur le fleuve immense, voiliers, péniches, remorqueurs aux sirènes gémissantes, et de plonger leur regard dans les eaux tumultueuses qui s'évanouissaient dans les nappes de brume à certaines heures du jour. Où Léopoldine Hugo s'était-elle noyée ? C'était en 1843, le 4 septembre, Charles Vacquerie canotait avec son cadet, son père et Léopoldine, sa jeune épousée ; l'embarcation se retourna et ils périrent tous sous les yeux impuissants des spectateurs du rivage ; Charles avait vingt-six ans, Arthus onze, Pierre soixante-deux et Léopoldine dix-neuf. *De profundis clamavi a Te Domine.* Tous quatre reposent au pied de la petite église du village, côté à côté, comme dans la vie. Sur la tombe de Léopoldine pousse un rosier blanc et, du cimetière, on voit la Seine¹... et le jour sera pour moi comme la nuit... Rien à craindre du mascaret en cette saison ! assuraient les marins qui s'arrêtaien à l'hôtel de France, une petite bâtie étroite et modeste, assez sombre, qui s'animait les jours de grandes tablées, quand les pilotes des remorqueurs de Quilleboeuf et de Rouen intervertissaient à Villequier. Apollinaire les faisait causer de leur métier, de leurs voyages, prenait langue avec d'autres commensaux, un cultivateur, un représentant de commerce, et dévorait les plats de la bonne Mme Durand, championne du canard au sang.

Un jour, la petite troupe partit à pied à Caudebec ; le lendemain, elle poussa jusqu'à l'abbaye de Saint-Wandrille, acquise par Maeterlinck après la loi sur les congrégations de 1901, alors que les moines fuyaient en Belgique vers un exil qui devait durer trente ans. Apollinaire et ses amis purent-ils la visiter ? Louise rapportera que c'était jour de fermeture, Billy qu'ils avaient réussi à amadouer la compagne du grand écrivain, la cantatrice et comédienne Georgette Leblanc, qui ouvrit aux pauvres poètes sans leur réclamer le droit d'entrée². Le 15 août, on se rendit à Yvetot en char à bancs ; à côté du cocher, Apollinaire chantait des chansons de Béranger³, parlait de Flaubert et d'Henri IV, et riait de ce « rire profond et musical qui lui gonflait la gorge par secousses et faisait se rejoindre ses sourcils⁴ ». Son appareil photographique à la main, Louise éternisait chaque instant mémorable⁵. À la terrasse du restaurant, elle saisit Apollinaire, l'église d'Yvetot à l'arrière-plan, les yeux cernés dans la face grave et charnue, surpris dans l'un de ces

1. Apollinaire, « Tombes romantiques » (*Pr* 3, p. 154-157). Le poète releva toutes les inscriptions funéraires des familles Vacquerie et Hugo.

2. L. Faure-Favier, *Souvenirs...*, *op. cit.*, p. 74, et A. Billy, *Avec Apollinaire*, *op. cit.*, p. 93. Sœur de Maurice Leblanc, l'auteur d'*Arsène Lupin*, Georgette avait rêvé de faire de l'abbaye de Saint-Wandrille le Bayreuth français.

3. Il chanta sans doute « Le Roi d'Yvetot » du chansonnier Pierre-Jean de Béranger (1780-1857).

4. A. Billy, *Apollinaire vivant*, *op. cit.*, p. 11.

5. Photos-souvenirs du séjour dans *Passion Apollinaire*, p. 130-131, et *Album Apollinaire*, p. 195-196.

moments où nos pensées profondes s'inscrivent fugitivement sur nos traits. Une autre fois, il parle avec Billy sur la grève et sourit ; Marie grimace au second plan, les mains sur les hanches, visiblement chifonnée. Personne n'ose leur demander où ils en sont. À la table de l'hôtel de France, un cliché troublé, mal cadré, les montre côté à côté : elle prend la pose en fixant l'objectif, il semble absorbé par un détail du plafond. Au bord de la Seine, Marie s'est juchée sur la rambarde de pierre ; elle tient l'équilibre, le chapeau dans une main et, de l'autre, s'agrippe à Guillaume. Jamais ils ne regardent dans la même direction.

La réconciliation était vouée à l'échec, il fallut s'en retourner. Marie, Guillaume et Billy rentrèrent le 19 août en passant par Rouen. La veille, Dalize et Vera étaient partis pour Dieppe ; le 20, Louise et Chérie quittèrent Villequier.

Ô Bateaux Souvenirs et vous Nuages Flottes
Qui fuyez la Sirène et les feux d'un cargo¹

Que comptait faire Apollinaire ? Rien ne le retenait à Paris jusqu'au mariage de Severini. Ses grands livres avaient paru, Max et Picasso étaient toujours à Céret, *Les Soirées de Paris* au point mort et Marie hors d'atteinte. « Cher Guillaume, nous vous attendons [...]. Il fait un temps magnifique : grand soleil, grand vent, l'océan à votre disposition dès le matin — villa au milieu de la forêt pour y dormir [...] casino pour s'amuser et voir les femmes². » Il avait reçu cette invitation du comte Jastrebzov peu avant son départ en Normandie et télégraphia dès son retour³. Le lendemain, il prit le train gare d'Orsay à 9 heures et, huit heures plus tard, descendit à La Baule. Dans la journée, le facteur avait déposé, boulevard Saint-Germain, une carte postale de la maison d'Hugo à Villequier :

Souvenirs et regrets.

Louise

André Billy⁴

La villa Printania était une grande et belle demeure à colombages du quartier de Saint-Clair, aux tons tendres, nichée dans le Bois d'Amour, une sombre pinède ensablée, trouée par les chantiers⁵. Derrière la petite voie ferrée qui longeait son parc, s'ouvraient la promenade côtière et le rivage ourlé de petites cabines bleues et blanches, grève immense

1. Début d'un quatrain envoyé par Apollinaire à *L'Intransigeant* de Villequier, le 19 août 1913, sur une carte postale (*Po*, p. 1028).

2. Serge [Jastrebzov] Férat à Apollinaire [6 août 1913] (*CA*, p. 553).

3. Peut-être avait-il prévu ce voyage avant de partir à Villequier, mais il est probable qu'il l'improvisa à son retour.

4. L. Faure-Favier et Billy à Apollinaire, 19 août 1913 (BnF, département des Manuscrits). Billy l'avait probablement signée avant de partir avec Apollinaire et Marie.

5. Sur La Baule en 1913, voir Jacques Doucet, *Apollinaire à La Baule*, Pornichet, Jean-Marie Pierre, 1997.

où s'effilochaient des écheveaux d'algues et de varech papillotant de méduses argentées. Sur le boulevard des Dunes trônait le Grand Hôtel, le plus imposant des bâtiments récents, construits en prévision d'une affluence qui atteindrait sa pleine mesure dix ans plus tard. Pour l'heure, la modeste station familiale devait à son caractère rustique et inachevé son charme et son ennui. Désireux d'isolement, Serge Jastrebov et Hélène d'Oettingen sentaient le « danger qui mont[ait] avec le flux de la mer et des marais salières [sic], de la forêt plus noire que l'enfer et de toutes les imaginations que réveille la solitude désastreuse de la Grande Aventure » de l'art. En installant leur ami dans une chambre indépendante de leur appartement, ils soufflèrent que la maison était peut-être hantée par « quelques nixes malicieux et bienfaisants¹ ».

Apollinaire avait emporté le manuscrit d'une pièce qu'il espérait achever mais toute chose l'empêchait de se concentrer : la laideur d'un pays sablonneux pénible aux pas du marcheur et moins « délicat » que Villequier, l'absence de cette société qui fait tout le plaisir des villégiatures, la fournaise, redoublée par la chaleur vespérale des pins, les bains matinaux, les longues promenades et l'inlassable ballet des voiles et des barques sur la mer chatoyant comme « un morceau d'arc-en-ciel ». La nuit, les pins dansaient sur la plage dans le tournoiement des phares. L'Océan, qu'Apollinaire voyait pour la première fois, lui rappelait la « profondeur lumineuse² » de la Méditerranée. Sensations d'enfance, souvenirs normands, gracieuse image de Marie, le cœur et l'esprit du poète battaient la campagne.

Je te baise partout et pense à toi sans cesse
 C'est toi mon souvenir et c'est toi ma richesse
 Tes cheveux sont ma vigne et tes pieds mon haras
 Mon dernier souffle encor toi seule tu l'auras [...]]
 Nos coeurs font un écho
 Qui dit bonjour « Coco »
 À bientôt ma chérie
 Je t'adore Marie³

Apollinaire croyait-il encore en cet amour ? En célébrant Marie, il se laissait aller à son inspiration naturelle, qui prenait, à l'adresse de Louise, des demi-teintes familières...

Les noirceurs de mon âme ont bien plus de saveur.
 Et le soleil décline avec un air rêveur
 Une vague meurtrie a pâli sur le sable

1. *Sic.* Féret à Apollinaire, 6 août 1913 (CA, p. 553-554).

2. Apollinaire à Marie Laurencin [20-26 août 1913] (CA, p. 193). On ignore de quel projet dramatique il s'agit précisément.

3. *Ibid.*

Ainsi mon sang se brise et mon cœur misérable
 Y déposant auprès des souvenirs noyés
 L'échouage vivant de mes amours choyés¹.

... et s'adaptait au concours de cartes postales poétiques lancé par *L'Intransigeant* :

Le ciel est bleu la mer est grande
 Je regarde peiner là-bas
 Les paludiers du bourg de Batz
 Et pâlir les tours de Guérande²

Au Croisic, Apollinaire et ses amis russes cherchèrent vainement la maison de Heredia, évoquée dans les *Portraits et souvenirs* d'Henri de Régnier, et visitèrent le musée des Anciens Costumes, où le poète signa le livre d'or³. À Guérande, ils découvrirent « avec émotion » les lieux décrits dans *Béatrix*⁴. Les paludiers du bourg de Batz « ne port[aient] plus le costume blanc qu'ils avaient au temps de Balzac ; mais le paysage n'a[vait] rien perdu des grâces naïves qui le paraient alors ». Murailles emmantelées de lierre, douves aux eaux dormantes, Guérande était « quiète et pensive [...] précieuse comme un bijou de famille ». À la porte Saint-Michel, un ecclésiastique leur indiqua l'hôtel de Calyste, situé au bout d'une rue « silencieuse, humide et sombre » prolongeant la place du Vieux-Marché. La maison n'avait guère changé depuis le temps de Balzac, assurait Apollinaire en racontant son excursion dans le *Mercure de France*, deux tourelles cannelées, une vaste cour, un perron de pierre, seul « l'ancien luxe des Guaisnic » avait laissé place à la rusticité. Demeure imaginaire en vérité, réinventée par le chroniqueur, comme l'avait fait le romancier, qui bâtit la sienne à partir d'éléments empruntés au décor⁵. C'était là tout le charme des promenades littéraires, telles que les faisait Apollinaire en guidant les Amis du Paris historique du côté de Saint-Merry⁶, ou bien le dramaturge Meyerhold à travers les vieux quartiers :

Apollinair [sic] est très gai, spirituel et intelligent. Il est très paradoxal. [...] Il nous a montré des immeubles des XII^e et XVII^e, jusqu'au XIX^e. [...] Apollinaire faisait voir comme un vrai artiste ; comme un véritable chef

1. *Po*, p. 734.

2. Carte postale publiée par *L'Intransigeant* le 3 septembre 1913 (*Po*, 1028). Apollinaire publia trois cartes postales poétiques, que Cendrars commenta ainsi : « Moi je suis triste de voir tant de génie / s'en aller à vau l'eau » (brouillon du poème « Crépitements », qui parut, daté de septembre 1913, dans *Dix-neuf poèmes élastiques* en 1919 ; *Inédits secrets*, op. cit., p. 359).

3. Voir le fac-similé dans J. Doucet, *Apollinaire à La Baule*, op. cit., p. 42.

4. « Excursion balzacienne », « La Vie anecdotique », 1^{er} novembre 1913 (*Pr* 3, p. 162 sq.).

5. Il s'avère que ni le numéro 4 de la place du Vieux-Marché ni aucune maison alentour ne correspondent à la description balzacienne (J. Doucet, op. cit., p. 45).

6. L'une de ses visites eut lieu le 11 janvier 1913.

d'orchestre, il distribuait la force des chocs sur nos nerfs avec une grande maîtrise, une grande sensibilité. On a marché longtemps¹.

Prenant le pas sur l'observation, l'imagination recomposait les vestiges, recomposait les pans détruits, comblait d'images personnelles et d'échos de lectures les lacunes de l'architecture et du souvenir.

Le 28 août 1913, une jolie foule se pressa dans la salle des mariages de la mairie du XIV^e arrondissement en l'honneur de Jeanne et de Severini². Le père de la mariée, Paul Fort, incroyant mais grand amateur de pompe, n'avait pas réussi à convaincre son gendre d'aller à l'autel ; résolument athée, le peintre refusait tout net de dissocier ses convictions de sa conduite malgré les prières de sa fiancée. À la question du maire, le marié prononça un « Oui » plein d'émotion tandis que Jeanne, dans la sincérité de ses seize ans, acquiesça d'une voix sonore et réjouissante. Paul Fort déclara immédiatement : « C'est le mariage de la France et de l'Italie », et fut applaudi à tout rompre. Les époux signèrent les registres, puis leurs témoins, Stuart Merrill et Alfred Vallette pour Jeanne, Apollinaire et Marinetti pour Gino. Les futuristes avaient d'abord désapprouvé cette union et menacé Severini d'exclusion — la promise était beaucoup trop jeune, le promis condamné à la tranquillité lénifiante de la vie domestique ; ils avaient même réglé le différend en organisant à Milan un procès fantaisiste, où les fiancés avaient joué le jeu en toute amitié³. Au sortir de la cérémonie civile, la noce passa devant une machine cinématographique chargée d'enregistrer les actualités de la semaine ; couronnée de fleurs, Jeanne semble un ange musicien, Gino a fière allure avec son claque et son frac, Apollinaire joue les garçons d'honneur, face joviale et chapeau canotier. Les mariés montèrent dans la belle automobile blanche prêtée par Marinetti et se rendirent au café Voltaire, place de l'Odéon. Après les toasts et les discours d'usage, on s'installa au premier étage. Entraînés par la liesse générale, Max se saisit de la *Victoire de Samothrace* qu'un mouleur italien venait d'offrir au couple en déclarant : « Dans une telle assemblée de futuristes, cette vieille statue est un non-sens. » Et il brisa la statuette pendant que Marinetti pensait *in petto* à sa machine rugissante... À la fin du repas, Carco chanta des chansons de Mayol et persuada Rachilde de lire le manuscrit de *Jésus la Caille*, Apollinaire devisait avec Léger, Gleizes et Metzinger, Max « devenait de plus en plus excentrique », Mme Philippe Berthelot pouffait et Paul Fort avait depuis longtemps perdu la tête.

Se marier ? Apollinaire ne s'estimait pas assez riche, Marie ne le vou-

1. Meyerhold à Volkov, 26 mai 1913, à propos de la promenade de la veille, cité par P. Read, « Guillaume Apollinaire et Vsevolod Meyerhold », GA 15, p. 161.

2. Apollinaire rentra de La Baule le 26 août. Sur le mariage, voir G. Severini, *La Vie d'un peintre*, op. cit., p. 143 sq.

3. Voir « La Vie anecdotique » (Pr 3, p. 162 et 167), et la lettre 15 octobre 1913, où Severini explique le procès à Apollinaire et lui demande de démentir le ton « tragique » adopté par la presse à ce sujet (CI 1, p. 165).

lait pas, lui-même n'était pas sûr de le vouloir encore. Qui pouvait vouer sa vie à l'amour ?... Rousseau avait voué la sienne à la vérité... Ainsi le poète songeait-il peut-être en se promenant sur l'île d'Ermenonville, où se trouvait le « triste » cénotaphe du philosophe... La pluie avait cessé et le vent soulevait le « voile roux » des feuilles mortes. L'automne s'annonçait. Et si l'on composait des vers en l'honneur de Jean-Jacques ? Billy s'efforça de rimer, Apollinaire proposa un quatrain¹ et Dalize un douzain d'alexandrins, dont il répéta inlassablement la clausule avec l'accent de Moréas : « Sous les grands peupliers que balance la brise / J'entends monter ce soir les sanglots d'Héloïse². » C'était drôle et plaintif à souhait.

La survie des *Soirées de Paris* représentait une affaire autrement sérieuse. Courant septembre, Apollinaire fit plusieurs propositions de rachat à Billy : il ne pouvait couvrir la totalité des dettes — 1 200 francs — mais offrait 200 francs ; c'était la somme dont il était convenu avec le comte Jastrebov et la baronne d'Oettingen, prêts à financer son nouveau projet³. Créer un nouveau titre ou refonder l'ancien ? L'alternative était périlleuse, puisqu'on risquait de perdre dix-huit mois d'expérience ou de décevoir les anciens abonnés⁴. Apollinaire brûlait de moderniser radicalement *Les Soirées*, de les concevoir et de les diriger avec cette audace et cette énergie dont Canudo montrait l'exemple, d'en faire « l'organe de la rareté⁵ ». Il voulait publier les poètes les plus nouveaux, reproduire les œuvres les plus novatrices, indiquer les directions de l'avenir. Il choisit de lancer une nouvelle série des *Soirées* et, en guise de remerciement, invita Serge à montrer un choix de ses œuvres dans le prochain numéro de *Montjoie !*. Vous prendrez quelque chose « qui vous plaira vraiment », lui répondit modestement le peintre russe, qui avait toute confiance en son ami. Il se trouvait toujours sur la Côte, où il faisait « des promenades exquises » ; l'autre dimanche, au Croisic, il avait assisté à une bataille de pêcheurs qui aurait fait « déliter Marinetti : il y avait beaucoup de sang ». Il se laissait distraire, ne produisait rien, aimait mieux paresser que « tomber dans la fadeur⁶ ». De son côté, la baronne, enthousiasmée par l'aventure des *Soirées*, sollicitait des conseils, demandait des devis, comparait les prix, cherchait un imprimeur. Tout devait être prêt dans les meilleurs délais : « Cher Guillaume ! Énergie, courage — dormez bien », conseilla-t-elle à son ami : « Les Rédacteurs en chef de la Revue seront Guillaume Apollinaire et Jean Cerusse car je fais de Moreval le mousquetaire aux moustaches

1. Quatrain envoyé sur une carte postale à *L'Intransigeant*, publiée le 20 septembre 1913 (*Po*, p. 1028).

2. André Billy, *Intimités littéraires*, Flammarion, 1932, p. 245.

3. En tant que directeur, Apollinaire gagnerait 50 francs mensuels, environ 190 euros (selon J. Gojard, « Sources et ressources... », art. cité, p. 28).

4. Féret à Apollinaire, s. d. [septembre 1913] (CA, p. 554-555).

5. Apollinaire à Fleuret, s. d. [novembre 1913] (IEC IV, p. 745).

6. Du même au même, s. d. [septembre 1913] (CA, p. 555).

cirées¹. » Cerusse était le pseudonyme commun que s'étaient choisi les deux cousins russes, Morenval, un probable surnom de Jean Mollet dit le baron, qu'on venait d'appeler à la gérance des *Soirées*.

Rentré à Paris après dix-huit mois de retraite à La Ferté-sous-Jouarre où il avait rétabli sa santé grâce aux soins de sa sœur, Mollet était devenu secrétaire d'Apollinaire. Quand un visiteur sonnait, le poète l'avisaît par le petit judas de l'escalier et demandait à Mollet de le recevoir ou de l'éconduire, selon qu'il s'agissait d'un ami ou d'un raseur². Certains jours, il y avait forte affluence boulevard Saint-Germain, des amis, des relations, des quémandeurs, des admirateurs — « tout un défilé de casse-pieds » qui parlaient peinture, résumera Cendrars, qui détesta toujours les poses et les milieux³ —, une foule de gens qu'Apollinaire accueillait les bras ouverts, papillonnant, contant des histoires invraisemblables, proférant des énormités qui provoquaient chez lui de grands éclats de rire communicatifs. Mollet s'occupait aussi du courrier, lettres, billets, cartons, cartes postales, pneus et télégrammes en souffrance, plis perdus, pelures déchirées, enveloppes orphelines, paraphes indéchiffrables... Il en venait de partout, Courbevoie, Quimper, Copenhague, Berlin, Barcelone, Milan, Moscou, Montmartre...

Certains matins, Billy venait stimuler le poète, qu'il trouvait trop nonchalant⁴ : tous deux s'attablaient face à face dans le bureau avec la ferme intention de travailler ; mais au moindre prétexte, Apollinaire divaguait, digressait, suivait un fil folâtre, feuilletait un livre ancien, oubliait toute discipline et n'écrivait rien. Un beau jour, Billy lui rappela ses propres conseils : « [Q]uand on ne sait que raconter, qu'on est "sec", écrire n'importe quoi, commencer n'importe quelle phrase et pousser droit devant soi. » Le poète se mit alors à chantonner son petit air familier :

Comme c'était la veille du quatorze juillet, vers les quatre heures de l'après-midi, je descendis dans la rue pour aller voir les saltimbanques.

Ainsi serait né, sous forme prosaïque, le poème « Un fantôme de nuées », ou plus exactement son ébauche puisque sa spontanéité, comme celle des « Fenêtres », fut le fruit d'une patiente maturation. Apollinaire le donna au premier numéro des *Écrits français*, revue fondée par Marc Brésil et Louis de Gonzague Frick, mais les typographes, déroutés, pensant bien faire, l'avaient arbitrairement ponctué⁵. Apollinaire le proposa aussi au graveur Jean-Émile Laboureur,

1. Hélène d'Oettingen à Apollinaire, deux lettres s. d. [septembre 1913] (CA, p. 621-622).

2. *Mémoires du baron Mollet*, op. cit., p. 79 sq.

3. En bourlinguant avec Cendrars, op. cit.

4. A. Billy, *Apollinaire vivant*, op. cit., p. 51 sq.

5. Les *Écrits français*, n° 1, 5 décembre 1913. Les deux fondateurs proposèrent également à Apollinaire de jouer un rôle de critique. Le poète envisagea de se charger de la rubrique des romans, attisant la jalouse de Roger Allard, qui la tenait pour sienne, et qui s'occupait déjà de

qui lui demandait un texte à illustrer pour le premier numéro du *Nouvel Imagier*, réalisé par la Société de la gravure sur bois originale¹. Il l'avait rencontré l'année précédente² et ne manquait jamais d'exprimer son admiration pour la finesse de son trait, le charme de ses compositions et sa maîtrise du burin. Une curiosité commune les rapprochait aussi : originaire de Nantes, très attaché à sa région d'origine, Laboureur s'intéressait à toutes sortes de coutumes locales, comme celle du marâchinage, qui intriguait grandement Apollinaire depuis son séjour à La Baule. Imaginez une coutume qui permit aux jeunes Vendéens de se fréquenter, de se donner de longs baisers, et même de « s'essayer » avant le mariage ; « une forme tolérée de relations sexuelles prénuptiales », disent en leur langage les ethnologues, qui en précisent les règles : les embrassades se faisaient dans les lieux publics, à l'abri d'un parapluie, d'une ombrelle ou d'un grand mouchoir et l'union elle-même ne se consommait qu'entre personnes agréées par les parents, dans la limite de deux partenaires successifs, sous peine de ternir sa réputation³. Une telle liberté faisait fantasmer le conteur de « L'Otmika ». Mais le poète du « Pont Mirabeau » ignorait certainement que Marie et Laboureur s'étaient aimés au printemps dernier, avaient passé Pâques à Fontainebleau, et que Marie avait rompu quand Pauline Laurençin était tombée malade ; il savait seulement, comme tout le monde, que Laboureur conseillait Marie dans l'art de la gravure⁴.

Apollinaire avait besoin de concentration. Il mit un terme à quatre ans de collaboration aux « Maîtres de l'Amour » et au « Coffret du bibliophile », et refusa les projets de collection « Amantes » et « Dames d'amour ». Il rusa avec Payot, même si l'éditeur suisse, s'étant aperçu qu'il avait calqué sa traduction de Borrow sur une version ancienne et méconnue, avait rendu le manuscrit et recalculé les rémunérations⁵. Ilaida sa mère, qui se plaignait sans cesse⁶. Afin de financer les nou-

la critique d'art. Le projet n'eut pas de suite et les romans furent traités par différents collaborateurs (Apollinaire à Brésil, 9 octobre 1913, *Du monde européen à l'univers des mythes*, GA 5, p. 4-5 ; du même au même, 9 décembre 1913, P.-M. Adéma, *Guillaume Apollinaire*, op.cit., p. 234).

1. Laboureur à Apollinaire, s. d. [septembre 1913], 5 et 18 octobre 1913 (CA, p. 719-722).

2. Peut-être au vernissage de l'exposition Delaunay-Laurencin à la galerie Barbazanges en mars 1912, où Marie fit elle-même la connaissance de Laboureur.

3. Étude de Martine Segalen citée par J. Doucet, *Apollinaire à La Baule*, op. cit., p. 47-49.

4. Laboureur le fera jusqu'en 1930.

5. Comme Apollinaire avait touché 250 francs pour cet ouvrage, Payot ne paierait pas la mensualité de juin 1913 et retiendrait 100 francs sur celle de juillet pour les *Romans de chevalerie*. Il lui rappella les termes de leur contrat : Apollinaire et Pierre-Paul Plan s'étant engagés à faire paraître les six premiers volumes de la collection avant la fin de l'année, Apollinaire devait remettre les manuscrits de *Mélusine* et de *Légendes populaires célèbres* avant la fin de juillet (Payot à Apollinaire, 14 juin 1913, BnF, département des Manuscrits). Dans *L'Homme foudroyé*, Cendrars affirme qu'il traduisit *The Bible in Spain* pour Payot en 1910 et pour l'édition d'Apollinaire au Mercure ou à La Bibliothèque des curieux en 1914 : s'il amalgame et déforme les faits, il est possible qu'il reprit la traduction refusée par Payot en 1914 (TADA 5, Denoël, 2002, p. 328).

6. Dans le courant de l'année 1913, Olga, qui recevait de l'argent d'Albert, emprunta 40 francs à son ainé et lui demanda d'aider Jules Weil à trouver une place ; Apollinaire tenta, sans succès, de vendre la toile de Monticelli qu'elle possédait, lui prêta la somme demandée et lui reprocha ses dépenses inconsidérées : « [S]i j'ai de l'argent je veux bien mettre de côté mais je ne veux

velles *Soirées*, il vendit à la Neue Galerie de Berlin, par l'intermédiaire du critique d'art Adolphe Basler, vingt-deux dessins, gouaches et aquarelles de Picasso, un volume de *Sagesse* avec un envoi autographe signé des initiales de Verlaine et illustré d'une gouache originale de Picasso, ainsi qu'une peinture encadrée sous verre et signée Rousseau : 1 200 marks, soit 1 180 francs¹. Il se démultiplia : lancement des *Soirées de Paris*, préparation des prochaines livraisons, mise en place de futurs échanges avec les revues amies *Montjoie !* et *Lacerba*. Il devint centripète et centrifuge. Picabia le dessina en ces moments d'intense activité : l'encre de Chine accentue les contrastes et aggrave les traits du modèle ; cravate à pois, complet sévère, le directeur de revue a la mine redoutable d'un affairiste hispanique. Dans le courant d'octobre, Serge Jastrebov quitta la rue Monsieur-le-Prince et s'installa sous l'égide du lion de Belfort, au 278, boulevard Raspail : *Les Soirées de Paris* avaient désormais leur adresse. Expulsés par les propriétaires, les architectes et les promoteurs, submergés par les touristes, les faiseurs et les suiveurs, la plupart des Montmartrois migraient vers Montparnasse les uns après les autres. Picasso était arrivé parmi les premiers dans ce nouvel asile de liberté et d'émulation : après un bref passage au 242, boulevard Raspail, il s'était installé 5 bis, rue Victor-Schoelcher entre la fin de septembre et le début d'octobre 1913. Seul Max vivait encore sur la Butte ; au début de l'année, il était simplement passé du Bateau-Lavoir au 17, rue Gabrielle.

La nouvelle série des *Soirées* fut lancée le 15 novembre 1913 par une livraison inaugurale très soignée, portant le numéro 18 : elle devançait le *Mercure* de vingt-quatre heures². La nouveauté n'apparaissait ni dans les collaborations habituelles — Dyssord, Billy, Dalize, la baronne signant Léonard Pieux en vers et Roch Grey en prose —, ni dans le compte rendu du Salon d'automne, qui reprenait les idées familières d'Apollinaire, mais dans la contribution de Max, qui entrait aux *Soirées* avec trois poèmes, dans l'ouverture internationale — chronique sur le Salon du Sturm, lettres de Berlin et de Vienne —, et surtout dans la reproduction en noir et blanc de cinq œuvres de Picasso intitulées *Nature morte*, une huile ovale exécutée en 1912 où figure au pochoir le titre des *Soirées de Paris*, et quatre assemblages en

pas me priver non plus. — Cela ne s'est jamais vu que l'on se prive quand on a de l'argent », lui rétorqua-t-elle (CFM, p. 133). Selon J. Gojard, les économies d'Apollinaire commencèrent de décroître continûment à partir de septembre 1913 : en juillet 1911, il avait 800 francs (un peu moins de 3 000 euros) sur son livret de Caisse d'épargne ; début 1912, il ne restait que 250 francs, probable conséquence des frais judiciaires, et en août 1914, 50 francs (J. Gojard, « Sources et ressources... », art. cité, p. 31).

1. Minute d'une lettre d'Apollinaire à la Neue Galerie, s. d. [3 mars 1914]. Le 27 février 1914, le directeur de la galerie déclara au poète que le Rousseau était un faux, qu'il allait le lui renvoyer et réclama un remboursement. Apollinaire rappela que l'affaire avait été traitée à la demande du galeriste, refusa de détacher l'œuvre du lot contre un prix arbitrairement fixé, et déclara qu'il préférât encore reprendre l'ensemble (BnF, département des Manuscrits). On ignore quelles suites eut l'affaire.

2. Le *Mercure* paraissait le 1^{er} et le 16 de chaque mois.

bois et carton, véritables emblèmes de la sculpture pure. La livraison de décembre continua sur cette lancée : « Lundi rue Christine » d'Apollinaire, « Le Bal masqué » de Max Jacob, « La Maison dans l'œil du chat », prose d'une poétesse inconnue de seize ans, Mireille Havet, que le poète fréquentait depuis le printemps, notes anglaises d'Harrison Reeves, évocation de l'Armory Show par Gabrielle Buffet, chronique cinématographique par Raynal, reproductions des meilleures œuvres du Salon d'automne, Matisse, Gleizes, Metzinger, Laurencin, et d'une *Composition* purement abstraite du peintre américain Patrick H. Bruce, à laquelle le cliché noir et blanc ne rend pas justice. « J'aime pourtant vous dire que je m'attendais à une transformation bien plus radicale de votre revue », reprocha Soffici en janvier 1914. « Après votre manifeste magnifique, je croyais que vous vous étiez dégoûté du convenable, du sérieux, du joli. Il faut être absolument moderne et la beauté de nos jours, notre beauté est scandaleuse¹. » Prendre au sérieux les affiches et les prospectus, voici ce qu'il préconisait de préférence à l'ironie de « Zone » :

Tu lis les prospectus les catalogues les affiches qui chantent tout haut
Voilà la poésie ce matin et pour la prose il y a les journaux

Mais c'était, plus qu'une véritable ironie, un humour équivoque, semblable à celui du « Musicien de Saint-Merry » : « Rivalise donc poète avec les étiquettes des parfumeurs. » Un humour teinté d'autodérision, comme celui de Picabia, et que Gabrielle sut très finement définir : « [M]algré leurs audaces, l'un et l'autre souffraient d'un mal qu'il était difficile de préciser : une sorte de nostalgie de la forme objective, le regret du motif et de toutes les formules classiques dont ils s'étaient peu à peu détachés. Cette rupture avec certaines habitudes et inclinaisons de leur esprit les mettait souvent dans le doute d'eux-mêmes². »

Gare à l'esprit de sérieux ! S'il était favorable au futurisme en ce qu'il avait « de large, d'international, de joyeux, de brutal, de non compassé, de non pompier³ », Apollinaire refusait toujours d'en suivre les excès et les ruptures. Ses provocations tactiques n'entraient pas dans une stratégie de la terre brûlée mais servaient un plan beaucoup plus ambitieux : diriger le goût et créer la beauté, visées qu'il admirait dans la discréption d'André Derain ; il fallait de l'audace et de la discipline, des bases solides et de la hauteur de vue. Ses choix effrayèrent plusieurs abonnés, qui laissèrent place à de nouveaux lecteurs, souvent de très jeunes gens, avides d'audace et de nouveauté, inconnus et rêveurs, Jean Cocteau, vingt-quatre ans, André Breton, dix-huit ans, dont l'initiation artistique fut grandement redéuable à la

1. Soffici à Apollinaire [11 janvier 1914] (*CI I* p. 81).

2. G. Buffet, « Rencontre avec Apollinaire », art. cité, p. 191.

3. Apollinaire à Soffici [9 janvier 1914] (*CI I*, p. 79).

découverte du *Chevalier X* de Derain dans le numéro 21 du 15 février 1914.

La grande chance de Cendrars était d'avoir rencontré Apollinaire, qui l'avait introduit dans l'avant-garde parisienne et au *Mercure*, mais aussi présenté aux Delaunay un jour de janvier 1913, lors d'une soirée boulevard Saint-Germain, « coup de foudre de l'amitié » qui attisa la jalouse d'Apollinaire¹. Dès lors, Cendrars, qui logeait dans une méchante mansarde de la rue de Savoie, se rendit presque chaque jour en voisin rue des Grands-Augustins. Le jeudi soir, les trois amis allaient au bal Bullier pour se livrer à cette danse nouvelle dont l'impudent sentait le bordel et le faubourg, ce tango frais débarqué de Buenos Aires qui bouleversait les téméraires et pétrifiait les bien-pensants. Mal d'amour, douleur de vivre, *Et il y avait autre chose ! la tristesse et le mal du pays...* « Les rythmes [...] donnaient envie de faire danser [...] les couleurs » : sans souci de la mode, Sonia se mit à confectionner des pièces simultanées qui se mouvaient en musique. Dans la masse grisaillante des danseurs, surgissaient Robert, « man-teau rouge à col bleu, veston vert, gilet bleu de ciel, minuscule cravate rouge, pantalon noir, chaussettes rouges, chaussures noir et jaune », Sonia « tailleur violet, longue ceinture violette et verte, corsage arlequin composé de pièces de drap, taffetas, tulle, pilou, moire et poult-de-soie juxtaposées² », et Cendrars, « cravates de Chicago plus corrosives que la *tomato-sauce* et les *pickles* américains et plus criardes que le plumage d'un perroquet³ ». Ils retrouvaient Apollinaire, en gilet simultané, et un nouvel élément de la bande, chemise noire, pans flottants maculés de peinture, « plastron découpé d'ajours laissant voir des tatouages sanglants et des inscriptions obscènes », le dénommé Arthur Cravan, un géant blond, imberbe, de 2 mètres et vingt-six ans, parent d'Oscar Wilde — son neveu par alliance —, fier de sa musculature et de ses qualités de boxeur. Ce singulier personnage, de son vrai nom Fabian Avenarius Lloyd, né Anglais à Lausanne, habité du démon de l'inconséquence, avait roulé sa grande carcasse du port de New York aux grands espaces californiens, des bouges berlinois au bush australien. Parisien depuis 1909, il avait pris son pseudonyme l'année suivante et, en avril 1912, créée une petite revue qu'il animait seul et vendait 25 centimes à la criée, *Maintenant*. Des aventuriers et des excentriques, les milieux d'avant-garde en avaient vu d'autres, mais celui-là passait les bornes : au diable l'ancien, la littérature, les hiérarchies, les préséances et la courtoisie la plus élémentaire ; seuls importaient Ici et Maintenant. Sa vie était un ring où tous les coups permettaient d'exister ; un athlète « mais au moral mou », écrira Cendrars, « comme beaucoup de sportifs semi-professionnels éreintés par un entraînement intensif, esclaves de leur beau corps qu'ils

1. Selon Sonia Delaunay, *Nous irons jusqu'au soleil*, op. cit., p. 54.

2. *Ibid.*, p. 36.

3. B. Cendrars, *Le Lotissement du ciel* [1949] (TADA 12, p. 231).

produisent, victimes de leur torse et de leurs muscles qu'ils exhibent, de leurs biceps qu'ils font rouler pour séduire » ; un bagarreur à qui manquaient la discipline et le sang-froid du champion de métier, un hurluberlu qui régalaient les amateurs de sensations fortes, malmenait les esprits les plus larges, et désolaient les cœurs sensibles à tout ce que son cynisme contenait de candeur, de mélancolie et de talent rétif. Car ce mauvais sujet, qui avait corrodé Gide dans le premier numéro de *Maintenant*, Gide rencontré grâce au célèbre dramaturge Porto-Riche et à Copeau ; cet histrion qui avait menacé, revolver au poing, de se suicider en public lors d'une conférence aux Noctambules à l'automne 1913, écrivait des poèmes ambulatoires et cosmopolites, traversés d'express et de paquebots, peuplés de foules des grandes capitales, qui témoignaient d'une plume habile et d'un désarroi profond. « Ange et noceur », téméraire et lâche, iconoclaste et spectaculaire, provocateur comme le fut Jarry, « brute », « bête » et « nègre » à la manière du Rimbaud infernal dont il tenait le prénom, Cravan dansait à corps perdu, boxait à en crever pour tromper la vie et affichait le mépris le plus complet de l'artiste : « une vertu décongestionnante de premier ordre », dira Breton dans son *Anthologie de l'humour noir*¹. Entouré de femmes séduites, de débauchés et d'amitiés incertaines, Cravan était seul, absolument et terriblement seul... *Tous vos amis s'en vont, vous êtes mauvais goût...*

Contrairement aux débutants qui cherchaient à se pousser dans le milieu très fermé de leurs aînés, Cendrars n'alla jamais voir Gide. Il détestait ces maîtres qu'on interrogeait telle la Pythie, révérait comme des saints protecteurs ou prenait pour Dieu le Père, et qui dispensaient leurs conseils, leurs largesses ou leurs bénédictions l'œil sur le miroir ; son seul inspirateur vivant était Remy de Gourmont, le reclus défiguré de la rue des Saints-Pères, dont il connaissait par cœur *Le Latin mystique*, qui lui avait inspiré les poèmes symbolistes de *Séquences*, publié par Les Hommes nouveaux en juin 1913 — un recueil tourné vers le passé qu'il renierait plus tard comme « un péché de jeunesse ». En septembre 1913, Cendrars avait accompagné les Delaunay au Salon d'automne de Berlin, où Sonia présentait plusieurs objets décoratifs simultanés, lampe, abat-jour, rideaux, coupes, coussins, et une maquette de la *Prose du Transsibérien*. Enthousiasmée par le poème de Cendrars, l'artiste avait eu l'idée de réaliser un livre vertical illustré d'une « harmonie de couleurs » au pochoir, placée en regard des vers, eux-mêmes composés en divers caractères colorés : un dépliant à la chinoise de 2 mètres de long, composé de quatre feuilles collées, plié en deux dans le sens de la largeur, en dix dans celui de la hauteur, protégé par un étui décoré. Le poète prévoyait d'en tirer 150 exemplaires sur parchemin, japon ou simili-japon : mis

1. *Oeuvres complètes*, t. II, éd. de Marguerite Bonnet et al., Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1992, p. 1092.

bout à bout, ils auraient égalé la taille de la tour Eiffel. Mais la confection et l'illustration de chaque objet demandaient tant d'efforts que les deux collaborateurs n'en montèrent qu'une soixantaine et les mirent en vente en novembre. C'était un coup de maître : premier livre simultané, la *Prose* devançait largement les réalisations dramatistes de Barzun et Voirol, qui se bornaient à des solutions typographiques. « Mme Delaunay a fait un si beau livre de couleurs, que mon poème est plus trempé de lumière que ma vie. Voilà ce qui me rend heureux¹. » En célébrant les noces de la poésie et de la peinture, des images visuelles et verbales, de l'ouïe et du regard, la *Prose* s'imposait comme un grand poème parfaitement abouti — mieux : comme l'amour, la passion, le vice, la grandeur, le vomissement de son auteur, « une partie de lui-même. Son Ève ? La côte qu'il s'est arrachée. Une œuvre mortelle, blessée d'amour, enceinte. Un rire effroyable ».

En ce temps-là j'étais en mon adolescence
 J'avais à peine seize ans et je ne me souvenais déjà plus de mon enfance
 J'étais à 16 000 lieues du lieu de ma naissance
 J'étais à Moscou, dans la ville des mille et trois clochers et des sept gares
 Et je n'avais pas assez des sept gares et des mille et trois tours
 Car mon adolescence était alors si ardente et si folle
 Que mon cœur, tour à tour, brûlait comme le temple d'Éphèse ou comme
 la Place Rouge de Moscou
 Quand le soleil se couche.
 Et mes yeux éclairaient des voies anciennes.
 Et j'étais déjà si mauvais poète
 Que je ne savais pas aller jusqu'au bout.

Celui qui écrit ces vers n'a que vingt-six ans, mais il a passé par toutes les stations de la misère et de la grâce, il écrit comme on vit et vivre n'est pas un métier. Quand on lui reprochera plus tard de n'avoir pas pris le Transsibérien, il répondra superbement : qu'importe, puisque je vous l'ai tous fait prendre ! Comme Apollinaire, il réalise ce que deux générations de poètes ont cherché avant eux : unir la poésie et la vie. « Je suis en route / J'ai toujours été en route. » Foin des écoles, des cénacles et des hommes de lettres : écrire par besoin, par hygiène, par instinct, par spiritualité, « pour [s']exciter à vivre, mieux, tant et plus ! »

J'ai peur
 Je ne sais pas aller jusqu'au bout
 Comme mon ami Chagall je pourrais faire une série de tableaux déments
 Mais je n'ai pas pris de notes de voyage
 « Pardonnez-moi mon ignorance

1. B. Cendrars, « La Prose du Transsibérien et de la petite Jehanne de France », *Der Sturm*, n° 184-185, décembre 1913 (*TADA* 1, p. 36).

« Pardonnez-moi de ne plus connaître l'ancien jeu des vers »
 Comme dit Guillaume Apollinaire [...]
 À quoi bon me documenter
 Je m'abandonne
 Aux sursauts de ma mémoire...

C'était une grande œuvre, bien plus grande que le poème simultané d'Apollinaire, né dans un café miteux du Quartier latin d'une conversation avec Madsen, représentant des musées danois à Paris, et Dyssord, en partance pour Tunis. Toutefois, « Lundi rue Christine » propose une expérience radicale de « dépassement en quelque sorte spasmodique de l'expression contrôlée¹ » ; l'utilisation systématique du collage, enrichissant sur les expériences cubistes et les assemblages de Picasso, produit un artefact totalement inédit, libéré des canons poétiques et des habitudes lyriques, un poème sans poésie et sans beauté. Apollinaire a momentanément renoncé à l'admiratation des hommes ; enregistrant et manipulant des bribes de paroles, il a dépassé l'art de la citation et du dialogue dramatique, et composé une harmonie pure où la valeur lyrique des éléments tient moins à la mise en vers libre du matériau prosaïque qu'à l'invention d'un nouvel environnement et, plus encore, à la transfiguration de ce matériau grâce à la démultiplication de ses dimensions. Pendant ce temps, dans son atelier de Neuilly, Duchamp se récréait des journées passées à la bibliothèque Sainte-Geneviève, où il s'employait à se libérer du métier de peintre : ayant placé une roue de bicyclette à l'envers sur un tabouret, il la faisait tourner en l'éclairant de manière à faire varier ses ombres mobiles sur le mur.

Apollinaire affichait une assurance croissante, y compris à l'égard de *La NRF*, dont le prestige ne l'impressionnait plus. En inaugurant le théâtre du Vieux-Colombier le 23 octobre avec *Une femme tuée par la douceur* d'Heywood et *L'Amour médecins* de Molière, Jacques Copeau contraint les habitudes dramatiques de son temps et « les lâchetés du théâtre mercantile » avec force exigence et sobriété. Dans l'ancienne salle à l'italienne de l'Athénaïde Saint-Germain, la scène, dépouillée de ses attirails boulevardiers, devenait un « tréteau nu » et le jeu des acteurs retrouvait ses fonctions vitales : dépassant les recherches d'Antoine et de Lugné-Poe, Copeau chassait les séductions vulgaires du spectacle naturaliste et rendait ses droits à l'interprétation littéraire. Apollinaire, qui n'avait pas assisté à la générale mais à une répétition antérieure, salua ses ambitions dans « La Vie anecdotique² » mais refusa malicieusement de communier avec elles. En vérité, il n'était pas convaincu par les intentions du metteur en scène : « [S]on but et son programme sont si modérés », prévint-il dans *Les Soirées*

1. Selon le mot de Breton dans ses *Entretiens* radiophoniques de 1952 avec André Parinaud (*Oeuvres complètes*, op. cit., t. III, p. 451).

2. *Mercredi de France*, 16 novembre 1913 (Pr 3, p. 168-169).

de Paris, « que s'il n'accentue point ce qu'il peut y avoir de nouveautés dans ses tendances, il n'aura bientôt plus avec lui que les plus tièdes et les plus mesquins » ; Copeau risquait de tomber dans une « tiédeur raffinée, pauvre et prétentieuse, mi-munichoise, mi-Salon d'automne », odieusement pompière. Plus qu'une austère célébration littéraire, Apollinaire voyait la scène de l'avenir comme une réjouissance dionysiaque et préconisait, de conserve avec Marinetti, « un théâtre de variétés où les acteurs ne seraient qu'acrobates, clowns et danseurs, tandis que les spectateurs s'y démèneraient, y crieraien, jouant chacun un rôle improvisé, à l'instar de la *commedia dell'arte*¹ ». Au printemps dernier, il avait rencontré Vsevolod Meyerhold², le metteur en scène russe, directeur des Théâtres impériaux de Saint-Pétersbourg, invité par sa compatriote Ida Rubinstein à monter au Châtelet *Pisanelle ou la Mort parfumée* de D'Annunzio, avec des décors de Bakst et une chorégraphie de Fokine ; il avait trouvé la pièce médiocre mais admiré le travail de Meyerhold qui parvenait, sans connaître un mot de français, à diriger plus de deux cents acteurs et figurants, en se démenant, tempêtant, hurlant, rugissant : son art théâtral se fondait sur le geste et la mimique³. Comme il était impossible de compter sans *La NRF*, Apollinaire proposa à Copeau un échange avec *Les Soirées de Paris* : « [J]e n'ai pas sous les yeux les éléments d'appréciation nécessaires », lui répondit glacialement ce dernier en lui demandant de patienter⁴. Apollinaire se sentait de plus en plus étranger aux idéaux d'équilibre et de mesure qui fondaient l'esprit de *La NRF* et présidaient aux matinées poétiques du Vieux-Colombier, que Ghéon composait à parts égales de poésie française passée et présente. La première s'était déroulée le 15 novembre, précédée d'une conférence au cours de laquelle Ghéon avait justifié le besoin de lectures publiques par la nécessité de lutter contre le tumulte ambiant : on lisait trop avec les yeux ; en délivrant le poème du livre, ne le rendrait-on pas à son véritable destin ? Il fallait faire entendre au lecteur cette musique qu'il n'entendait pas encore seul.

Dans l'antique Sorbonne, deux savants distingués démentaient par leurs initiatives les préjugés de conservatisme et de positivisme dont on accablait traditionnellement la vieille institution. Au début de 1913, le professeur de littérature française Gustave Lanson avait fait paraître chez Figuière une *Anthologie des poètes nouveaux* où figuraient Marinetti, Apollinaire et les principaux représentants du dramatisme ; cette reconnaissance académique précoce était remarquable⁵. À la fin de l'année, le linguiste Ferdinand Brunot, fondateur du laboratoire des Archives de la parole en juin 1911, décida de compléter ses

1. Apollinaire, « Chronique mensuelle », *Les Soirées de Paris*, 15 novembre 1913 (*Pr* 2, p. 969).

2. Sur leurs relations, voir P. Read, « Guillaume Apollinaire et Vsevolod Meyerhold », art. cité, p. 159-164.

3. « Une répétition de *La Pisanelle* », *Mercure de France*, 1^{er} août 1913 (*Pr* 3, p. 148-149).

4. Copeau à Apollinaire, 28 décembre 1913 (BnF, département des Manuscrits).

5. « Lettre de Paris », *Der Sturm*, 2 février 1913 (*Pr* 2, p. 967).

enquêtes sur les différents accents du français en enregistrant des poètes vivants, tous issus du symbolisme : timbres sourds de Pierre Louÿs et d'Henri Hertz, voix sonores de Gustave Kahn et d'André Spire, fières inflexions de Paul Fort, ampleur oratoire du grand Verhaeren, « chant vertigineux » de René Ghil, semblable aux « harpes éoliennes », au chant auroral de Memnon et à « l'hymne télégraphique que les poteaux et les fils ne cessent d'entonner sur les grandes routes¹ ». Cadet de la manifestation, Apollinaire n'avait pas choisi ses créations les plus récentes et les plus audacieuses, mais « Marie », « Le Pont Mirabeau » et « Le Voyageur », trois poèmes de l'amour mourant et remourant sans cesse. Il les dit d'une voix grave et cérémonieuse, qu'il pensait adaptée à la situation, atténuant les ruptures et les audaces rythmiques : le décasyllabe découpé du « Pont Mirabeau » revient à la prosodie commune et chaque élision, chaque dièrèse est marquée selon les règles. Aujourd'hui, sa diction déçoit tous ceux qui méconnaissent ou déplorent la déclamation propre aux voix anciennes, que l'emphase de Sarah Bernhardt et des comédiens de cette époque portèrent à leur paroxysme ; habitués aux phrasés d'aujourd'hui, leur oreille reste insensible aux variations de ce lamento où s'entend la musicalité poétique d'Apollinaire : « [J]aurais dû les chanter », regretta-t-il ensuite. De même que la *Prose du Transsibérien* rejoint l'hymne chantée de la liturgie chrétienne, la mélopée d'Apollinaire retrouve les cadences consolatrices et propitiatrices des litanies et des incantations, que les accords d'une mélodie personnelle, familière et populaire, ont dévêtuës de leur solennité. Monotones et variés comme une eau courante, ses vers font entendre « le bruit éternel d'un fleuve large et sombre ».

Bannières et conquêtes

Apollinaire résistait tant bien que mal à la grande passion de l'avant-garde, le mouvement pour le mouvement. Sa nature nostalgique le retenait, un solide bon sens le protégeait, ses convictions profondes y répugnaient ; il savait que « nos pieds ne se détachent qu'en vain du sol qui contient les morts² ». Mais il admettait aussi que les poètes aient besoin de tuer leur père et de se débarrasser de leur cadavre. Cette nécessité symbolique, amorphe, qui était la seule manière de changer de cycle, s'incarnait dans l'humour assassin du *Playboy of the Western World* de l'Irlandais Synge, présenté au théâtre de l'Œuvre en janvier 1914³, et bien accueilli par les poètes au milieu d'une indif-

1. « Les Archives de la parole », « La Vie anecdotique », *Mercure de France*, 1^{er} juillet 1914 (*Pr 3*, p. 212-214). Une audition publique des enregistrements fut organisée le 27 mai 1914 à 17 heures en Sorbonne.

2. *Méditations esthétiques* (*Pr 2*, p. 6).

3. *Les Soirées de Paris*, 15 janvier 1914 (*Pr 2*, p. 970).

férence quasi générale. Or cette loi rencontra une résistance tragique dans le cas du docteur Otto Gross : le psychiatre autrichien avait été arrêté par la police prussienne à Berlin le 9 novembre 1913, transféré aux autorités autrichiennes et interné secrètement, à l'instigation de son père, pénaliste et criminologue réputé de l'université de Graz¹. Pionnier de la diffusion des théories de Freud, Otto Gross les avait aussitôt réévaluées, au grand mécontentement du médecin viennois, à l'aune de sa propre pensée, nourrie de Nietzsche et de Max Weber, afin d'élaborer un programme philosophique et politique qui faisait de la libération intérieure un ferment révolutionnaire : grâce à la psychologie de l'inconscient, l'individu de valeur était en mesure de s'affranchir de la double tutelle pathogène de l'autorité institutionnelle et des normes sexuelles, de sublimer sa dégénérescence, et de recouvrer la santé, entendue comme « épanouissement de toutes les potentialités innées de l'individu ». Abolition du droit patriarcal, anarchisme, polygamie, Otto Gross appliqua ses principes à sa propre vie, qui le conduisit de la bohème munichoise de Schwabing à la colonie artistique d'Ascona, et des cliniques de désintoxication au cabinet du docteur Jung et à l'asile privé de Tulln. L'autorité paternelle avait eu raison du fils et jugulé sa révolte publique. L'arrestation déclencha une campagne de presse en faveur d'Otto, à Berlin grâce à *Die Aktion*, dont il avait été collaborateur, et à Munich dans *Revolution*, où se manifestèrent Rubinier, Schikele, Else Lasker-Schüler, poétesse et première femme de Walden, et Cendrars, qui avait songé à solliciter le docteur Gross au moment de la fondation de la revue *Les Hommes nouveaux* : « Quoiqu'on m'assure que cette façon d'agir soit si fréquente en Autriche qu'elle rentre presque dans le folklore pittoresque de l'Autriche moderne [...], je me joins de grand cœur à votre protestation pour flétrir les procédés indignes d'un père borné (tous nos pères sont bornés) qui n'hésite pas à briser l'œuvre d'un esprit des plus appréciés en France de l'Allemagne contemporaine². » L'autoritarisme habsbourgeois reproduisait le conservatisme paternel à l'échelle étatique, et le cas d'Otto Gross, le conflit oedipien dans la sphère publique. Informé des théories freudiennes par le salon des Stein et les conversations du docteur Vinchon, et de l'affaire Gross par Cendrars et Rubinier³, Apollinaire défendit à son tour la victime dans le *Mercure* du 16 janvier en proposant une définition schématique — sans doute l'une des premières dans la presse française non spécialisée — de la psycho-analyse : « analyse des mouvements inconscients de la personnalité⁴ ». Quoique hostile aux tentatives

1. Les lignes qui suivent doivent avant tout à la magistrale préface de Jacques Le Rider à Otto Gross, *Psychanalyse et révolution*, trad. par J. Étoré, Éd. du Sandre, 2011.

2. Cendrars à Gross, 28 octobre 1912 (*Inédits secrets*, op. cit., p. 282-283). La protestation de Cendrars parut dans le numéro spécial de *Révolution* du 20 décembre 1913 (*ibid.*, p. 369-370).

3. Au sujet de l'intérêt porté par Apollinaire aux théories freudiennes, voir P. Read, « Apollinaire et Jean Vinchon », art. cité.

4. « La Disparition du Dr Otto Gross » (Pr 3, p. 177-178).

de rationalisation de la pensée humaine, surtout quand elles émanaiennt des Empires centraux — la condamnation française du scientisme germanique était monnaie courante depuis vingt ans —, Apollinaire suivait l'actualité de la question. Contacté par le Viennois Hugo Heller, directeur de deux revues psychanalytiques et d'une librairie fréquentée par Freud, Schönberg, Rilke et Hofmannsthal, il envisagea sa collaboration aux *Soirées de Paris* : c'était à la fin de juillet 1914.

Le mouvement, le passage et l'ubiquité appartenaient en propre à sa nature de poète. Il vivait dans une incessante trépidation : bon enfant à la galette des Rois de la Closerie, disert dans ses visites au romancier naturaliste Henry Céard et au critique littéraire Antoine Albalat¹, spirituel et mondain chez les Berthelot, amical et loufoque aux dîners de Fleuret et de Picasso, consensuel et bienveillant avec Lugné-Poe, dont il vit avec plaisir la mise en scène des *Cinq Messieurs de Francfort*, au théâtre du Gymnase le 26 janvier². Dans l'hiver 1913, il avait fait la connaissance du peintre Giorgio De Chirico, dont l'art intérieur et cérébral, fondé sur le mystère des rêves, nourri de Pythagore, Nietzsche et Schopenhauer, ne procédait d'aucun courant connu. Né en Grèce de parents italiens, installé à Paris depuis 1911 avec sa mère et son frère Andrea, qui écrivait, peignait et composait sous le nom d'Alberto Savinio, Chirico s'était présenté au 202, boulevard Saint-Germain sur le conseil de ses relations parisiennes. Le samedi, « de cinq à huit, il se mêlait aux invités d'Apollinaire, « individus taciturnes et délibérément pensifs [...] installés sur les fauteuils et les divans », fumant « de ces pipes de plâtre comme on en voit dans les stands de tir des foires », tandis qu'Apollinaire « officiait, assis à sa table de travail » ; Brancusi exprimait sa « grande joie intérieure », Derain était taiseux, Max Jacob loquace et montmartrois : « [B]ien qu'ils fissent preuve à mon égard de cordialité et d'intérêt, se rappellerait Chirico, Apollinaire aussi bien que les autres membres du cénacle laissaient apparaître envers moi de la méfiance et flairaient en moi un individu bien différent d'eux. » Du reste, ajouterait-il, personne n'avait « jamais rien compris, ni alors, ni depuis », au « lyrisme profond et solitaire » de ses peintures³. Le temps et l'amer-tume avaient flétrti le souvenir de ses débuts parisiens, quand sa jeune ambition ne manquait pas de sincérité : « J'ai la ferme certitude que votre amitié me sera précieuse dans la vie », confiait-il à Apollinaire en janvier 1914 dans son élégant français : « [P]armi tous les hommes que j'ai connus ici à Paris comme en Italie et en Allemagne vous êtes le plus intelligent ; je prends le mot intelligent dans son sens le plus

1. Voir le compte rendu de *Comment il faut lire les classiques de Villon à Victor Hugo* dans *Les Soirées de Paris*, 15 décembre 1913 (*Pr* 2, p. 1178-1180).

2. Voir les deux lettres qu'Apollinaire adresse à Lugné-Poe les 8 et 14 février 1914 dans la mise au point de G. Goutierre, « Un écho du "Wattman" ou Quand Guillaume s'amuse au Boulevard », *Que vlo-ve ?, 4^e série, n° 24, octobre-décembre 2003*, p. 85-87.

3. Giorgio De Chirico, *Mémoires*, trad. de l'italien par M. Tassilit, revue par l'auteur [1965], Flammarion, 2009, p. 87-88.

large, bien entendu. Vous êtes le seul avec lequel je peux parler librement et dire des choses qu'une certaine pudeur m'empêche de dire à d'autres [...] il est vrai qu'il y a la peinture mais¹... » Dans son atelier de Montparnasse, De Chirico réalisait des « peintures étrangement métaphysiques », dispensatrices de « sensations très aiguës et très modernes » : grandes places désertes historierées de statues marmoréennes, gares frappées d'horloges pathétiques, énigmes aux « teintes d'étangs couverts de feuilles mortes », qu'Apollinaire trouvait trop sombres et souhaitait voir « présentées sous des couleurs plus riantes² ».

En janvier 1914, Canudo publia dans *Montjoie !* son « Manifeste cérébriste », défense d'une génération héroïque héritière de Baudelaire et Rimbaud, capable de transposer l'émotion artistique du « plan sentimental » au « plan cérébral ». Apollinaire, lui, consacra le numéro 20 des *Soirées de Paris* au Douanier Rousseau ; c'était une manière de regarder en arrière tout en allant de l'avant, de s'inscrire dans la durée, et d'aborder la situation d'un peintre dont la reconnaissance restait insuffisante : Roch Grey rassembla ses souvenirs, Maurice Raynal raconta le banquet offert par Picasso en 1908, et Apollinaire livra la légende de Rousseau, son frère en poésie. La revue présenta plusieurs toiles, ainsi que des lettres et des poèmes de l'artiste, inspiration lumineuse qui plaçait Rousseau parmi les grands peintres dont la correspondance, comme celle de Cézanne, méritait d'être lue ; la même piété dirigea la publication d'un florilège de lettres de Jarry, entre février et mai 1914. À Pierre Mille, qui trouvait à Rousseau trop de raideur, de minutie, de gaucherie, et ne voyait guère l'intérêt d'évoquer sa vie comme on eût fait d'un Michel-Ange, Apollinaire répondit lucidement : « Les qualités plastiques du Douanier sont pour moi équivalentes aux qualités littéraires d'un Rétif. / Même sentiment délicat de la grâce, [...] même éloignement de la grâce classique, même effort [...] pour être plus grand que la destinée n'avait voulu, même sénilité assez écoeurante, mais [...] sensuelle et féconde. » Sans être géniaux, Rousseau et Restif de la Bretonne avaient de la valeur. Baudelaire l'avait compris : tout n'est pas dans Raphaël ou dans Racine ; « les poetæ minores ont du bon, du solide et du délicieux ». Or Apollinaire trouvait la même sénilité dans *Parsifal*³.

Protégée par la loi allemande pendant trente ans et passée dans le domaine public le 31 décembre 1913, la dernière œuvre de Wagner était jouée dans toute l'Europe. L'Opéra de Paris la donna intégralement le 4 janvier 1914, dans la version française d'Alfred Ernst, sous la direction d'André Messager, en présence du président de la Répu-

1. Chirico à Apollinaire [26 janvier 1914] (CA, p. 785).

2. Compte rendu de l'exposition du peintre dans son atelier du 115, rue Notre-Dame-des-Champs (fin octobre-début novembre 1913) (Pr 2, p. 603). Le 21 janvier 1914, De Chirico indiqua une nouvelle adresse : 9, rue Campagne-Première (CA, p. 684).

3. Apollinaire à Mille, 20 février 1914 (*Que vlo-ve ?*, 4^e série, n° 7, juillet-septembre 1999, p. 125-127).

blique, et la fit jouer trente-quatre fois jusqu'en juillet 1914¹. Apollinaire assista certainement à l'une de ces représentations, mais n'en fut guère impressionné ; il en conserva un souvenir d'ennui, inextricable et sublime, qui lui servirait à décrire, non sans dérision, le front champenois en plein hiver². Gratifié d'un « Merde » en musique dans *L'Antitradition futuriste*, Wagner représentait à ses yeux le passéisme mortifère, le romantisme « colossal » délaissé par Nietzsche au profit de l'art français, et l'idéalisme périmé de la génération symboliste, dont la poésie était sœur de la musique. La première parisienne venait beaucoup trop tard pour rallumer les vieilles lunes : les pèlerins vieillissants pleuraient les sortilèges de Bayreuth sous les dorures du Palais Garnier, les spectateurs trouvaient le temps long et le poème parfaitement ennuyeux, les plus audacieux regretttaient l'étincelante frénésie du *Sacre*, dont la puissance tellurique et génésique avait bousculé tous ceux qui voyaient l'âme slave sous des couleurs naïves et pittoresques. Si le génie de Wagner ne lui échappait pas — il y voyait d'ailleurs, curieusement, un mélange de Zola, de l'Arioste et du *Faust* de Goethe³ —, Apollinaire ne pouvait plus être wagnérien. Dans le salon de Louise Faure-Favier, il demandait à Varèse de lui jouer la « Romance à l'étoile » de *Tannhäuser* et s'en délectait en sirotant un marasquin ; mais sur la scène publique, il flétrissait le *Gesamtkunstwerk*, l'orchestre, le sublime, le leitmotiv, et décernait une « Rose » à l'art des bruits, des machines, des onomatopées, à Stravinsky, à « l'imagination sans fils » futuriste.

Il y avait là des stridences inconnues, des sonorités d'une force inouïe, des timbres d'une nouveauté impressionnante. Il venait de la musique de très haut, comme du ciel. Il en sortait de dessous terre et nous étions noyés, pour ainsi dire, dans un océan de sons magiques⁴.

L'art immatériel du temps cérait à la simultanéité plastique de l'espace. Puisque « la culture artistique » ne relevait « plus d'une discipline sociale », elle autorisait « les artistes à s'exprimer comme il leur plai[sait] », dussent leurs œuvres être taxées d'extravagance⁵.

Cravan l'entendait ainsi, encore que de pire façon : « [I]l n'est point douteux », affirmait-il aux demoiselles dans le numéro 4 de *Maintenant*, « qu'un étron soit aussi nécessaire à la formation d'un chef-d'œuvre que le loquet de votre porte ou [...] que la rose délicieusement alangourée qui expire adorablylement en parfum ses pétales languissamment rosées sur le paros virginalement apâli de votre délicatement tendre et artiste cheminée (poil aux nénés !) ». D'ailleurs,

1. Après une série de représentations intégrales, il fut procédé à des coupures.

2. Apollinaire à Max Jacob, 14 mars 1916 (*CA*, p. 102).

3. Apollinaire à Georgette Catelain, 12 mars 1916 (BHVP, donation Adéma).

4. « Le Roi-Lune » [1916] (*Pr 1*, p. 318).

5. « Avant-vernissage » du Salon des indépendants, *L'Intransigeant*, 28 février 1914 (*Pr 2*, p. 644).

si les critiques l'apparentaient encore à Apollinaire ou Marinetti, il « leur tordrai[t] les parties sexuelles ». Comme à son habitude, Cranav avait poussé jusqu'aux Indépendants la voiture des quatre-saisons où s'entassaient les exemplaires de sa revue. Cette année-là, l'immense majorité des toiles auraient, selon lui, pu trouver place aux Artistes français ou à la Nationale tant elles étaient convenues. Apollinaire regrettait pareillement « le pompiéisme anarchique » du moment¹, mais continuait à défendre l'orphisme de Picabia, toujours « plus concret, plus fort et plus délicat », les gracieuses sculptures polychromes d'Archipenko, et le colorisme sensuel de Chagall. Il se rendait régulièrement derrière les abattoirs de Vaugirard, dans l'atelier de Chagall, à la Rue de la Ruche, la « maison ronde où il nage un haren-saur » ; dans la pauvre pièce à la croisée branlante, ils causaient d'ésotérisme et d'avenir devant la grande toile que le peintre venait d'achever, un *Hommage à Apollinaire* de 4 m², où figuraient les noms de Cendrars, Walden et Canudo, une réinterprétation de l'*Homme de Vinci*, qui montrait Adam et Ève, hermaphrodites et cinétiques, au centre d'un disque multicolore, le cycle du temps. La toile était récemment partie à Berlin pour l'exposition du Sturm, avec plusieurs dessins, offerts par l'artiste au poète :

90 ou 324 un homme en l'air un veau qui regarde à travers le ventre de
sa mère [...]

Et toi tu me montres un violet épouvantable
Ce petit tableau où il y a une voiture m'a rappelé le jour
Un jour fait de morceaux mauves jaunes bleus verts et rouges
Où je m'en allais à la campagne avec une charmante cheminée tenant sa
chienne en laisse
Il n'y en a plus tu n'as plus ton petit mirliton
La cheminée fume loin de moi des cigarettes russes²

Devant *Paris, à travers la fenêtre*, sa toile préférée, Apollinaire voltigeait comme un oiseau, s'élevait en « biplan », devenait Janus ; la fenêtre de Chagall ne s'ouvrait pas à la lumière pure, comme celles de Delaunay, mais sur un univers onirique, où le poète retrouvait une enfance, la sienne, trempée de pleurs et de mystères, la nostalgie de l'amour perdu et la silhouette androgyne de Marie, l'amazone au talent viril :

Nous nous ressemblons comme dans l'architecture du siècle dernier
Ces hautes cheminées pareilles à des tours
Nous allons plus haut maintenant et ne touchons plus le sol

1. *Ibid.*, p. 645.

2. « À travers l'Europe », d'abord intitulé « Rotsoge », dédié à M[arc] Ch[agall] (*Calligrammes*).

dit « Le Musicien de Saint-Merry ». Pour composer son hommage à Chagall, Apollinaire colla divers fragments écrits sur des bouts de papier en lui donnant deux titres, « Prophétie et vision » et « Rotsoge », du yiddish *Rodztag* (« Jour rouge »). Il préféra le second, envoya le « poème portrait (paysage)¹ » au peintre au début d'avril, et le publia dans *Les Soirées* le même mois. Le don lyrique contenait aussi deux vers dont la pointe mouchetée érafla Canudo : « Heureusement que nous avons vu M. Panado / Et nous sommes tranquilles de ce côté-là. »

Cravan, lui, préférait l'uppercut : « [J]e ne puis avoir que du dégoût pour la peinture de Chagall ou Chacal, qui vous montrera un homme versant du pétrole dans le trou du cul d'une vache². » Comme tous les autres, le Russe peignait avec son intelligence ; or « la première condition pour un artiste est de savoir nager » et « le génie n'est qu'une manifestation extravagante du corps ». Cravan réservait ses coups les plus bas aux Delaunay, qui s'étaient brouillés avec lui, sans doute ce fameux soir où, pris de boisson, il avait terrassé Robert et cherché à assommer Sonia, qui défendait son mari à coups de manchon³. Avec sa « gueule de porc enflammé ou de cocher », Robert pouvait ambitionner « de faire une peinture brute », mais avait mal tourné depuis qu'il avait rencontré « sa Russe », une « cé-r-brâââle », qui lui avait « bourré la tête de principes même pas extravagants, mais simplement excentriques ». La Fresnaye avait lui-même perdu de sa fraîcheur depuis que le « juif Apollinaire », « cette espèce de *Catulle Mendès* », lui avait déclaré qu'il tenait de Delaunay. Quant à Marie Laurencin, elle avait « besoin qu'on lui relève les jupes et qu'on lui mette une grosse... quelque part pour lui apprendre que l'art n'est pas une petite pose devant le miroir. [...] La peinture c'est marcher, courir, boire, manger, dormir et faire ses besoins ».

La riposte ne se fit pas attendre : Sonia porta plainte pour insultes et Apollinaire envoya ses témoins à l'insolent, Jérôme Tharaud, chevalier de la Légion d'honneur, et Claude Chereau, artiste peintre. En ranimant l'humiliation consécutive à l'emprisonnement de 1911 et en outrageant Marie, Cravan avait fait mouche. Mais il n'écrivait que pour provoquer ses confrères et faire parler de lui. « N'ayant que très peu d'amour-propre », il se mit « à plat ventre » et rectifia : « M. Guillaume Apollinaire n'est point juif, mais catholique romain. Afin d'éviter toutes les méprises possibles je tiens à ajouter que M. Guillaume Apollinaire n'est pas maigre, qu'il a, au contraire, un

1. Ainsi que le désigne Chagall dans sa lettre à Apollinaire du 25 mars 1914. À cette date, le poète n'était pas revenu à l'atelier depuis plusieurs semaines et le peintre n'avait pas reçu le poème promis. Le 2 avril, Chagall écrivit que le poème n'était toujours pas arrivé et craignait qu'il ne fût égaré (*CA*, p. 781-782). Ces lettres infirment la version postérieure de *Ma vie*, où Chagall affirme l'avoir reçu dès le lendemain de la visite d'Apollinaire ; comme d'habitude, la spontanéité créatrice du poète s'accompagna d'un véritable travail d'écriture.

2. Réaction de Cravan devant la toile de Chagall, *À la Russie, aux ânes et aux autres (Maintenant)*, texte intégral de la revue suivi de *Poèmes, chronique, fragments et documents*, présentés et annotés par G. Saisseval, Ombres, « Petite Bibliothèque », 2010, p. 69).

3. S. Delaunay, *Nous irons jusqu'au soleil*, op. cit., p. 65.

gros ventre et qu'il ressemble plutôt à un rhinocéros qu'à une giraffe¹. » Concernant Mlle Laurencin, on devait compléter ainsi la phrase : « En voilà une qui aurait besoin qu'on lui relève les jupes et qu'on lui mette une grosse paléontologie au Théâtre des Variétés. » À réception de sa lettre, les témoins établirent un procès-verbal et le duel fut évité ; le soir même, pris dans une rixe à Montmartre, Cravan fut appréhendé pendant que son public, massé dans un café-concert du Quartier latin où il devait prononcer une conférence assortie de danse et de boxe, manifestait bruyamment sa déception. Pour faire bonne mesure, Cravan conclut l'incident par une nouvelle édition de *Maintenant*, qui métamorphosa le poète d'*Alcools* en « tapir » et en « vautour », tandis que le *Mercure* du 16 mars publiait une mise au point assortie d'éléments du procès-verbal.

L'affaire en serait restée là si l'on n'en était à la mêlée venu. Dès avril, dans *L'Effort libre*, le peintre Gaston Thiesson, grand chercheur de noise, prit fait et cause pour le boxeur, dont l'action lui paraissait « audacieuse en ces temps de lâcheté » : Cravan avait exécuté des peintres médiocres et mis « *knocked out* » la critique des poètes pour la grande joie de la majorité des lecteurs. Thiesson attaquait simultanément Apollinaire, dont l'« éclectisme » résultait d'une « curieuse incompréhension de la peinture », et Salmon qui avait lancé dans *Montjoie !* : « C'est la critique des poètes qui a délivré le public des plus solides préjugés². » Les observations de M. Thiesson « ne manquent pas d'à-propos », répliqua Apollinaire en mai dans *Paris-Journal*, mais elles « ne manquent pas non plus d'injustice et manquent totalement de charité ». Pourquoi Thiesson insultait-il l'Américain Morgan-Russell en déplorant la saleté de sa synchronie au lieu d'encourager le jeune peintre dans sa difficile entreprise ? Pourquoi réclamait-il perfidement des explications à propos de Picabia au lieu de les fournir lui-même ? Contrairement à ce qu'insinuait Thiesson, Apollinaire ne se payait pas de mots : il avait exactement décrit ses sensations devant *Culture physique* et *Chanson nègre* de Picabia. En cherchant à évincer les poètes de la critique d'art, Thiesson encensait une « brochure » qui se dépensait en injures et portait aux nues « l'éclatante et banale peinture du Van Dongen ». Quels artistes médiocres les poètes avaient-ils mis au premier rang, quels génies avaient-ils méconnus³ ? Leur propos n'était pas un vain bavardage dissimulant l'incompétence sous une insolence trompeuse mais un jugement sûr, étayé par de solides convictions, une sensibilité sans égale et une heureuse intuition. Le mois suivant, le tribunal correctionnel condamna Cravan à huit jours de prison ferme pour injures à Sonia ; la décision suscita l'indignation du *Journal de la Rive gauche*, qui remercia Cra-

1. *Sic.* Cravan à J. Tharaud, 6 mars 1914 (BnF, département des Manuscrits).

2. Articles de Salmon dans *Montjoie !* de mars 1914 et de Thiesson dans *L'Effort libre* d'avril 1914, cités dans *Pr 2*, p. 1618-1619.

3. « La Critique des poètes », *Paris-Journal*, 5 mai 1914 (*Pr 2*, p. 671-673).

van d'avoir défendu l'art français contre « les ordures ménagères, tableaux vaselinés, statues en fer-blanc, gravelures en taille d'ours » exposées par de pseudo-peintres ou sculpteurs métèques dans l'« immense poubelle baptisée [...] Salon des Indépendants¹ ». Que le Néerlandais Van Dongen, admiré par Cravan parce qu'il avait « la peinture dans la peau », ne fût pas français n'embarrassait guère le quotidien, qui s'appropriait sans vergogne l'inclassable iconoclaste. Sensible à la xénophobie ambiante, Apollinaire n'avait pas manqué de faire remarquer, le 13 mai, dans *Paris-Journal* : « Au lieu de se plaindre du grand nombre d'artistes étrangers, il faudrait les remercier de venir demander ici des règles esthétiques et apporter leurs vues nouvelles et leurs efforts. » Il donnait également raison à Fernand Léger qui, dans sa conférence du 9 mai à l'académie de l'artiste russe Marie Vassiliev, avait défendu le Salon des indépendants et son « renouvellement perpétuel », sa profusion « d'émotion, de vie, d'angoisse et de joie très pure », et son identité profondément « européenne² ».

Les coups pleuvaient de toutes parts. Le 2 mars, *L'Intransigeant* avait reproduit, dans sa rubrique « L'Actualité en images », la sculpture d'Archipenko *Medrano*, assortie de cette légende : « Nous reproduisons ici la photographie de l'œuvre d'art (?) qu'apprecie plus loin, sous sa responsabilité, notre collaborateur Guillaume Apollinaire. » Ce dernier écrivait en effet que la sculpture polychrome en verre, zinc et bois était une chose « surprenante, exécutée d'une façon [...] aisée et [...] gracieuse », une œuvre « délicate », qui lui avait causé le plus vif plaisir. L'hommage était sincère mais ouvertement provocateur. La réaction du directeur Léon Bailby fut immédiate : « La liberté que je vous ai laissée n'impliquait pas, dans mon esprit, le droit pour vous de méconnaître tout ce qui n'est pas futuriste. Cette attitude nous crée des inimitiés sans nombre et m'attire [...] des protestations fréquentes [...] je ne renonce à votre collaboration qu'avec un amical regret mais la force des choses m'y constraint³. » Le lendemain, sous le titre « Un scandale », le journal satirique *Le Bonnet rouge* publia des caricatures de *Medrano* et du *Gondolier*, assorties d'allusions meurtrières : « *Le Bonnet rouge* vient de découvrir, installée en plein Champ de Mars, une boutique où, sous un prétexte artistique, certains fabricants étaient impudemment quelques échantillons de leurs derniers produits. / Le commis voyageur de cette maison est un certain Apollinaris, qui s'est fait parrain d'une eau de table. » Brocante et canular étaient devenus proverbiaux : « Relisez donc attentivement l'article du *Mercure* [...] à propos d'*Alcools* ainsi que celui de Thiesson dans *L'Effort* », lança peu après Charles Picart Le

1. *Journal de la rive gauche*, 15 juin 1914 (*Maintenant, op. cit.*, p. 167-168).

2. Apollinaire, « Une conférence de Fernand Léger » (*Pr 2*, p. 697-698). Cette dernière, intitulée « Les Réalisation picturales actuelles », fut retranscrite dans *Les Soirées de Paris* du 15 juin 1914.

3. Bailby à Apollinaire, 5 mars 1914 (*CA*, p. 15). Comme beaucoup de ses contemporains, Bailby confondait futurisme et cubisme.

Doux : « Je vous souhaite d'en tirer profit¹. » L'artiste, ami de Duhamel et de Jules Romains, n'avait pas du tout apprécié le commentaire d'Apollinaire sur ses toiles, exposées à la galerie Vildrac : « Voici un peintre qui s'est humanisé. Son art était dur et chiche. Il tend moins qu'autrefois vers le pompiéisme d'aujourd'hui². » Profitant du désaveu de son concurrent, *Paris-Journal* s'assura la collaboration d'Apollinaire à partir du 1^{er} mai 1914 et lui confia la rubrique quotidienne « Les Arts », qu'on venait de réaménager à son intention ; convenablement rétribué, Apollinaire s'y sentait beaucoup plus libre aussi.

La moindre étincelle enflammait les esprits et transformait la presse en champ de bataille. Le 5 mars, dans *L'Intransigeant*, Apollinaire salua Delaunay et son *Hommage à Blériot*, véritable apothéose inspirée par les départs d'avions à Versailles, mais il le rapprocha du futurisme et conclut à l'influence de Delaunay sur le peintre Henry Ottmann. Maladresse ou bravade, le jugement déclencha des réactions en chaîne qui échappèrent à tout contrôle. Tempérament querelleur prompt à polémiquer, Delaunay se fâcha et le fit savoir à *L'Intransigeant* : « Je ne suis et n'ai jamais été futuriste [...]. Je suis surpris de l'ignorance de M. Apollinaire en ce qui concerne les contrastes simultanés qui forment la nouveauté et la construction de mon métier. » Ottmann demanda une rectification : « M. G. Apollinaire, qui a cru devoir adopter une attitude équivoque, s'applique à discréder l'art français vivant et sensible en exaltant une mauvaise foi qui lui sert à égarer l'opinion, les tendances systématiques et faisandées et les manifestations étrangères les plus absurdes. Je proteste avec énergie contre la soi-disant influence de M. Robert Delaunay (dont j'estime les œuvres, c'est entendu), mais à qui mon renouvellement ne doit rien. » À la lecture des deux lettres, publiées par le journal le 6 mars 1914, Carrà, Papini et Soffici entrèrent en lice dans leur rôle d'agitateurs : « Le caractère futuriste des compositions de M. Delaunay a été signalé maintes fois [...] par les critiques d'art français. [...] nous mettons M. Delaunay au défi de prouver l'antériorité de ses travaux sur les nôtres³. » Apollinaire, s'estimant offensé par les propos d'Ottmann, lui envoya ses témoins, Billy et Léger. Delaunay prit la peine de l'avertir qu'Ottmann l'avait prié d'être le sien avec le peintre Fernand Roches⁴. On évita le duel, Ottmann accepta de prononcer des excuses publiques le 11 mars, mais le mal était fait : adieu l'accord des coeurs, les soirées de Bullier et l'épiphanie des *Fenêtres* ; malgré ses liens avec Sonia, Apollinaire avait perdu un ami.

1. Picart Le Doux à Apollinaire [26 juin 1914] (CA, p. 831-832). Il s'agit de *L'Effort libre*, dirigé par Jean-Richard Bloch. La note d'Apollinaire avait paru dans *Paris-Journal* le 12 juin, et le 15, le critique avait insinué que le fils de l'artiste, alors âgé de onze ans, aurait plus de talent que le père : Jean Picart Le Doux s'illustra comme le grand rénovateur de la tapisserie française avec Jean Lurçat.

2. Pr 2, p. 765.

3. Protestation publiée le 8 mars 1914 dans *L'Intransigeant*.

4. Delaunay à Apollinaire, 7 mars 1914 (CA, p. 484).

Aux Indépendants, la fièvre gagnait au sujet d'une vaste *Nature morte*, d'un coloris éclatant, purement géométrique, composée d'effets de faux bois et de collages — techniques empruntées à Braque et Picasso —, où s'accumulaient des motifs cubistes, pipe, instruments de musique, partition et portées ; à gauche du tableau, s'éaltaient en gros caractères les quatre premières lettres de *Lacerba*. Mais ni l'union des arts, ni l'amitié franco-italienne, ni la singularité de la facture n'intéressaient les peintres ; seule les préoccupait l'identité du signataire, un parfait inconnu nommé Édouard Férat, qui exposait aussi une toile cubiste de format ovale. Qui avait pris ce pseudonyme ? Le catalogue indiquait : « Ferrat [sic] (Édouard), né en Europe occidentale. — Chez M. Lamorelle, 106, boulevard du Montparnasse, 14^e. » Daucuns penchaient pour Picasso, qui recevait la revue florentine et se servait de sa manchette ; par pur esprit polémique, une note anonyme des *Écrits français* conclut au contraire à une mystification qui, sans viser directement le peintre espagnol, entendait « provoquer à son sujet des palabres d'un ordre nouveau¹ ». Au vernissage, Gleizes et Figuière avaient demandé à Juan Gris ce qu'il pensait des deux tableaux et, comme il les jugeait bons, Gleizes avait répliqué, railleur : « Bien sûr qu'ils vous plaisent, c'est vous-même qui les avez faits. [...] Je reconnaissais même ce cadre ovale pour l'avoir vu chez vous [...] et ce numéro de *Lacerba* que Picasso [...] vous a donné². » Préoccupé par l'intrusion d'un nouveau venu dans le petit monde du cubisme, Gleizes n'était plus à même d'entendre les dénégations de Gris, ni de juger la qualité réelle de cette toile qu'on venait voir pour de mauvaises raisons. Il fallut faire cesser les soupçons : Serge Jastrebzov venait d'adopter ce nouveau nom, inventé par son ami Apollinaire, sans se douter un instant qu'on pût conclure à la contrefaçon ou à l'imposture : non seulement son ancien pseudonyme, Roudniev, n'avait jamais intrigué personne, mais lui-même reconnaissait volontiers l'influence de Braque et Picasso, qui connaissaient son travail. Il avait un seul tort, être inconnu des cubistes de Puteaux. La malice d'Apollinaire était peut-être plus fautive : « Voici Édouard Férat qui expose pour la première fois et dont les débuts sont très remarqués », avait-il d'abord écrit dans *L'Intransigeant* du 2 mars ; quinze jours plus tard, une note des *Soirées de Paris* avait opposé aux rumeurs, non une révélation, mais un démenti : « Édouard Férat existe parfaitement et n'a jamais songé à mystifier personne » ; ce « peintre distingué » s'était même « fort bien habitué » au bruit mené autour de lui³ ! Quand le cancanier des *Écrits français* fut enfin démasqué, Apollinaire se montra beaucoup plus net : « Mon ami Serge [...] signe ses œuvres Édouard Férat pour des raisons qui ne regardent personne et qu'il n'a

1. Cité par Peter Read dans « Serge Férat, entre le cubisme et le réalisme enchanté », in Anisabelle Bérès, *Serge Férat 1881-1958*, Galerie Bérès, 2010, p. 46. À propos de la toile *Lacerba*, voir également la notice, p. 135-136.

2. Explication donnée par Gris à Apollinaire dans sa lettre du 3 juillet 1917 (CA, p. 508).

3. Note signée G. A., *Les Soirées de Paris*, n° 22, 15 mars 1914.

pas plus à expliquer que les raisons pour lesquelles vous signez Marc Brésil ou pour lesquelles je signe Guillaume Apollinaire¹. » Peu après cette série d'incidents, l'artiste reprit son prénom : il serait désormais, et à jamais, le peintre Serge Féret.

Replis tactiques, accords stratégiques et retournements d'alliance fragilisaient les individus et les amitiés. Histoire de femmes, de peinture ou de Polonais, on ne comprit jamais vraiment pourquoi les peintres Kisling et Gottlieb s'affrontèrent sauvagement au Parc des Princes le matin du 12 juin 1914. Échouant au pistolet, les adversaires s'acharnèrent au sabre et Kisling s'inclina, le nez tailladé par une estafilade : « Quatrième partage de la Pologne », aurait-il placidement déclaré en abaissant sa lame. Aucune réconciliation ne scella l'issue du combat². Mais il y avait des moyens plus insidieux de procéder. Sollicité par Cendrars depuis janvier 1914, Apollinaire finit par publier son poème « Journal » dans *Les Soirées de Paris* d'avril, entre deux pièces sans grande surprise de Royère et Dyssord, et à distance de ses propres poèmes, « Rotsoge » et « Souvenir du Douanier », que suivait « Printemps et cinématographes mêlés (I) », signé Max Jacob. Les relations des deux hommes étaient encombrées d'arrière-pensées et de ressentiments, rivalité tacite, impatience mal contenue, complicité forcée, désirs hégémoniques. Une fantaisie dialoguée intitulée « Le Poète assassiné », écrite en novembre 1913 par Apollinaire au verso de deux feuillets à en-tête des *Soirées de Paris*, en dit assez long : Cendrars, modeste et obséquieux, apporte ses vers à Royère, qui lui présente des amis poètes ; après son départ, Fleuret interroge Royère sur l'inconnu :

Comment s'appelle ce monsieur

Royère
Cendrars

Fleuret

Jamais entendu parler, Ah si ! un poète idiot, qui se croit nouveau [mais est biffé]... tout à fait passéiste

Royère

Oui, je crois qu'il imite Mallarmé

Fleuret

Je trouve plutôt qu'il pastiche Rabelais et Coleridge³

1. Apollinaire à Brésil, 12 mars 1914 (Willard Bohn, « Apollinaire au Centre Getty », *Quelques lettres* ?, 4^e série, n° 4, octobre-décembre 1998, p. 121).

2. Apollinaire évoque ce duel dans le *Paris-Journal* du 13 juin (*Pr 2*, p. 766) et Salmon le raconte dans *SSF*, p. 656 sq.

3. BnF, département des Manuscrits. Texte intégralement publié par P. Caizergues dans « "Le Poète assassiné" au théâtre ou un suicide d'Apollinaire évité », *Une traversée du XX^e siècle*, op. cit., p. 40-41.

Ignorant ces saillies assassines, Cendrars osa une botte à sa façon dans le *Montjoie !* d'avril-juin 1914 :

Onoto-visage
 Cadran compliqué de la Gare Saint-Lazare
 Apollinaire
 Avance, retarde, s'arrête parfois.
 Européen
 Voyageur occidental
 Pourquoi ne m'accompagnes-tu pas en Amérique¹ ?

C'était clair : Apollinaire ne savait pas « aller jusqu'au bout » ; il voyait le Nouveau Monde et le Transsibérien par les fenêtres de son pigeonnier parisien ; ses mouvements pendulaires donnaient l'illusion du mouvement en conservant la paresseuse oscillation du hamac ; ruptures feintes², nostalgies réelles, opportunisme et valses-hésitations, régner en maître supposait bien des arrangements. Cendrars aurait voulu parler à cœur ouvert en septembre 1913 :

G. A.
 On me dit que je parle trop de vous.
 Ce n'est pas ma faute, car je pense beaucoup à vous
 Je ne tiens pas à dire ici pourquoi. Vous le savez bien. Car nous sommes bons amis.
 Je vous ai une fois envoyé Pâques.
 Vous, vous auriez dû me dédier Zones [sic].
 Nous avions fait de beaux projets et nous voulions travailler ensemble.
 Puis quand je me suis cassé la jambe, les « Alcools » ont paru. Je les aime beaucoup et je les ai beaucoup lus. Si je n'ai pas fait un article, ce n'est pas ma faute. Aucun journal ne voulait alors de ma prose. [...] Nous ferons encore de grands voyages ensemble³.

Mais il n'avait pas envoyé sa lettre, Apollinaire louvoyait toujours avec lui, et maintenant, Cendrars se sentait l'humeur belliqueuse :

Apollinaire
 1900-1911
 Durant 12 ans seul poète de France

La clause du poème « Apollinaire » était une épiphanie de la plus parfaite insolence. L'intéressé ne cilla pas. Quinze jours après la

1. « Apollinaire », publié dans *Montjoie !*, n° 4-5-6, avril-juin 1914, et repris dans *Dix-neuf poèmes élastiques* (1919) sous le titre « Hamac », avec la date de décembre 1913.

2. Selon l'heureuse formule d'Alexander Dickow, qui en analyse les ressorts dans *Le Poète en personnes*, thèse dactylographiée, université de Paris-VIII, 2011.

3. *Inédits secrets*, op. cit., p. 358. Cendrars se cassa la jambe plusieurs mois après la parution d'*Alcools*.

parution du texte, il publia son conte « Arthur roi passé roi futur¹ » dans « La Vie anecdotique » : le 4 janvier 2105, le roi Arthur vient reprendre sa place sur le trône d'Angleterre ; le roi Georges IX abdique et lui donne la main de sa fille...

[...] et la vie reprit son cours ordinaire cette année même 1914, à la date du 1^{er} avril, où j'écris cette chronique, Georges V régnant en Angleterre, et M. Raymond Poincaré, président à la troisième République Française, cependant que Paul Fort, prince des poètes, visite ses peuples des régions les plus reculées de la Scythie, et qu'étendu sur un divan du salon où je me tiens, mon ami André Billy ronfle avec art².

En retournant le temps à son gré, le poisson d'avril visait à dissuader Cendrars d'usurper le trône de la poésie moderne, laissé vacant par Arthur Rimbaud : seul Apollinaire en était l'héritier légitime. Cendrars se le tint pour dit.

« La gloire de Croniamantal est aujourd'hui universelle. Cent vingt-trois villes dans sept pays sur quatre continents se disputent l'honneur d'avoir vu naître ce héros insigne. » Ainsi commence le conte « Le Poète assassiné », autoportrait déformant et légendaire, reconstitution anachronique et mythique, aventure fabuleuse et visionnaire, dont Apollinaire achevait le manuscrit. En France, les poètes l'entouraient, l'admireraient, se récitaient ses vers et le comparaient à Jarry ; à l'étranger, sa notoriété allait grandissant : compte rendu d'*Alcools* par Flint dans la revue londonienne *Poetry and Drama* en mars, contacts avec l'historien de l'art britannique Seymour de Ricci en avril³, échanges réguliers avec Giovanni Papini, le codirecteur de *Lacerba*. Le 15 avril 1914, la revue florentine publia une série de sept poèmes qu'Apollinaire avait donnés à Soffici : caprices poétiques cocasses, vers de mirliton, essais de jeunesse, pages de l'ancien roman de Nyctor, c'étaient de petites pièces sans prétention, de bric et de broc, d'aucuns diraient des versicules, livrées sous le titre « Banalités », manière de ne pas se prendre au sérieux, de troquer ses lauriers contre un bonnet et de blaguer la grande poésie :

Chapeau-tombeau

On a niché
Dans son tombeau

1. Dans la préoriginale du *Mercure*, le conte n'est pas dédicacé ; Cendrars en sera le dédicataire en 1916, quand le texte sera repris dans *Le Poète assassiné*. Dans ses entretiens avec Michel Manoll, Cendrars raconte avoir déclaré à Apollinaire que *Le Poète assassiné* n'était pas un bon livre : « [M]on vieux, t'en fais pas. Tu verras, je vais te dédier une histoire », aurait répliqué Apollinaire. On ignore si cet échange eut lieu en 1914 ou en 1916. Malgré l'absence de dédicace, Cendrars comprit probablement le sens caché du conte dès avril 1914. On doit à Claude Leroy l'interprétation du texte sous l'angle de la lèse-majesté et de la souveraineté poétique (*L'Atelier de Cendrars, op. cit.*, p. 55 sq.).

2. *Pr I*, p. 376-377.

3. Apollinaire aurait effectué pour lui un travail dont on ignore la nature (Apollinaire à Ricci, 27 avril 1914, « Index — 7 », GA 15, p. 189).

L'oiseau perché
Sur ton chapeau

Il a vécu
En Amérique
Ce petit cul
 Or
Nithologique

Or
J'en ai assez
Je vais pisser¹

Soffici prévoyait d'en livrer de nouvelles séries, en juin et juillet : « La prochaine fois au lieu de *Banalités* mets *Quelconqueries* qui est plus drôle », suggéra Apollinaire² ; il inaugurerait un nouveau genre poétique mineur. Le même jour, il répondit à Jean-Marc Bernard qui, ayant remisé son ancienne vindicte, lui avait demandé le service d'*Alcools* en vue d'un article sur les poètes fantaisistes : « Vous le classerez dans l'école poétique qui vous plaira, je ne prétends faire partie d'aucune, mais il n'en est aucune également à laquelle je ne me sente un peu attaché³. » La fantaisie avait alors la vogue : le poète Tristan Derème avait lancé l'idée dans son « Esquisse de la poésie française actuelle », publiée, en août 1912, par la revue londonienne *Rhythm*, fondée par John Middleton Murry et Katherine Mansfield, puis reprise, en mai 1913, par la revue *Les Facettes* du poète toulonnais Léon Vérane⁴. Depuis lors, poètes et critiques multipliaient les définitions les plus nébuleuses en regroupant tous ceux qui, sans se soucier de règles ou de manifestes, cultivaient un humour nonchalant, une ironie discrète et un esprit funambulesque héritiers de Villon, La Fontaine, Laforgue, Lautréamont, Rimbaud, Corbière et Paul Fort. Toutefois, s'ils repéraient les principaux représentants de ce courant, Carco, Klingsor, Bernard, Derème, Toulet, Claudien et Pellerin, tous liés d'une amitié commune, ils y jetaient aussi pêle-mêle des inclassables, connus pour leur indépendance, Vildrac, Fagus, Deubel, Mercereau, Salmon, Max Jacob et Apollinaire⁵.

1. *Po*, p. 663. Sur les poèmes parus dans *Lacerba* sous les titres « Banalités » et « Quelconqueries », voir les notices p. 1146-1148, qui reproduisent également une lettre de Soffici à Vallette du 31 mars 1920, publiée dans le *Mercure* du 15 mai, où Soffici raconte la genèse de ces séries, après les vives réactions suscitées par leur reprise dans la revue de Breton et Soupault *Littérature*.

2. Apollinaire à Soffici, 30 avril 1914 (*CI* 1, p. 84).

3. Apollinaire à J.-M. Bernard, 30 avril 1914 (*EC IV*, p. 783). Bernard avait écrit le 23 avril 1914 (BnF, département des Manuscrits).

4. Sur le courant fantaisiste, *Les Poètes fantaisistes*, anthologie présentée par M. Décaudin, Seghers, 1982.

5. Ainsi fit Carco dans le numéro d'octobre-décembre 1913 de *Vers et Prose* : « Apollinaire choisit des attitudes sprituuelles, l'immobile décor et le miroir du souvenir. Dans les fumées des pipes, au cabaret, dans l'atmosphère de sa chambre, il évoque les jours évanouis et quand il veut se distraire, il le fait avec une telle habileté que notre étonnement ajoute à son prestige. » C'était peu dire. Dans son portrait humoristique de « La Vie anecdotique » (1^{er} juin 1914), Apollinaire se garda bien de classer Carco parmi les fantaisistes (*Pr* 3, p. 205-207).

La réponse parfaitement ondoyante à Jean-Marc Bernard masquait une irritation croissante. Deux jours plus tard, le poète drômois informa son correspondant que trois pages très sincères paraîtraient sur *Alcools* dans la revue *Temps présent*, et précisa, non sans maladresse : « Je vous ai classé parmi les fantaisistes pour faire comme tout le monde : et puis, la fantaisie, c'est tellement peu précis¹ ! » En mai 1914, une note des *Soirées* signée J[ean] C[érusse], mais probablement rédigée par l'intéressé lui-même, fit une mise au point fort sérieuse : l'auteur d'*Alcools* avait toujours aimé la fantaisie mais on comprenait mal sa poésie, surtout sa poésie actuelle, si on « n'en voyait point la réalité ». Entièrement « naturelle », sans rien de « factice », c'était « un naturalisme supérieur, plus sensible, plus vivant et plus varié que l'ancien, un surnaturalisme, tout à fait en accord avec les œuvres surnaturalistes des autres arts » : sa fantaisie n'avait « jamais été autre chose qu'un grand souci de la vérité, un minutieux souci de vérité² ». En un mot, Apollinaire chassait toute étiquette et inventait une esthétique nouvelle, dont le nom, emprunté à Nerval, était plus lisible que celui d'orphisme, balayait le compagnonnage périmé de Delaunay, englobait tous les arts et se distinguait nettement du dramatisme. Après « Lundi rue Christine », « Rotsoge » et « Le Musicien de Saint-Merry », il expérimentait secrètement de nouvelles formes poétiques dont il attendait beaucoup.

Il avait commencé à préparer le terrain en février, dans un long article des *Soirées de Paris* sur les mots en liberté : cette technique, formulée par Marinetti³, affranchissait les mots de la syntaxe et de la linéarité ordinaire : disposition des substantifs au hasard de leur naissance, abolition de l'adjectif et de l'adverbe, substitution de signes musicaux et mathématiques à la ponctuation, disposition spatiale, onomatopées, solutions typographiques. Apollinaire jugeait que l'innovation, succédant aux expériences pionnières de Mallarmé, de Rimbaud, des symbolistes, mais aussi de Jules Romains, renouvelait la description mais demeurait « didactique et antilyrique » : elle ne changeait fondamentalement rien et ne remplacerait pas plus la phrase ou le vers, que la « poésie verticale » l'« horizontale ». Si on voulait renouveler l'inspiration, il fallait observer la vérité extérieure et « s'en rapporter à la nature, à la vie⁴ ». Au lieu de se couler dans une forme préétablie — prosodie traditionnelle, vers libre ou composition dramatiste —, chaque poème devait emprunter sa forme à

1. J.-M. Bernard à Apollinaire, 1^{er} mai 1914 (BnF, département des Manuscrits).

2. Salmon prononça une conférence au Vieux-Colombier le 9 mai 1914, au cours de laquelle il s'attacha à refuser aux poètes de 1900 le titre de fantaisistes, affirma qu'Apollinaire était le chef d'une école qui n'avait pas de nom et fit déclamer « Zone ». Croyant que la rectification signée J. C. l'accusait lui aussi d'amalgame, il envoya une lettre ouverte aux *Soirées de Paris*, qui la publièrent en mai 1914.

3. Notamment dans *Manifeste technique de la littérature futuriste* (mai 1912) et *Imagination sans fils et les mots en liberté* (mai 1913).

4. « Nos amis les futuristes », *Les Soirées de Paris*, 15 février 1914 (Pr 2, p. 970-972).

son sujet même, inventer sa propre forme, et le poète opérer une refonte totale de ses moyens. Ainsi se produirait un renouvellement perpétuel, semblable à la génération continue de la vie.

Formuler la réalité la plus vivante et la transformation du monde moderne occupait tous les esprits. Le dynamisme d'Henri Guilbeaux visait à s'adapter « au rythme intérieur, aux sensations et aux visions » de l'âge nouveau, au moyen d'une langue « simple et solide comme les ouvrages construits en béton armé » ; en fondant le paroxysme, Nicolas Beauduin cherchait à atteindre « la vie multiforme et agissante et les splendeurs neuves », grâce à une esthétique intuitive et dynamique¹ ; à grand renfort de déclarations théoriques, Barzun annonçait que la conjonction des quatre arts réalisée par son dramatisme menait une « croisade » qui donnerait « à l'art mondial un nouveau 1830² ». Mais s'il résistait âprement aux tentatives qui menaçaient son territoire, Barzun n'avait, jusqu'à présent, jamais réussi à s'imposer. Or, depuis six mois, se livrait une nouvelle bataille générale dont il espérait tirer gloire. Tout avait commencé en octobre 1913, avec l'envoi aux journaux du prospectus de la *Prose du Transsibérien*, « Premier Livre Simultané », « Représentation Synchrome », « Peinture Simultané Texte »³, par Cendrars et Sonia Delaunay-Terck⁴. Dans *Paris-Midi* du 7 octobre, Billy/Jean de l'Escritoire mit le feu aux poudres en s'interrogeant sur le sens et la valeur de ce « Simultané ». Cendrars répondit que c'était un terme de métier inventé par Robert Delaunay — on dit « du simultané » comme « du béton armé⁵ » : le « simultané » liait le texte et la peinture, qui n'était donc ni une illustration du poème, ni une ornementation de l'édition. Une dizaine de jours plus tard, *Gil Blas*, qui réclamait des éclaircissements, publia une nouvelle réponse de Cendrars dans la chronique signée « Les Uns » : contrairement au dramatisme, le simultanéisme était une « représentation simultanée et non illustrative ». Le lendemain, le propos fut repris dans une note anonyme de *Paris-Journal* et, vingt-quatre heures plus tard, Allard s'immisça dans les discussions par le canal de la revue financière *La Cote*. Se sentant spolié, Barzun répliqua et reçut le renfort d'un tract signé « Les Antagonistes », auquel il n'était peut-être pas étranger, et qui accusait Cendrars de plagiat. De proche en proche, la polémique se répandit jusqu'à Berlin et

1. M. Décaudin, *La Crise des valeurs symbolistes*, op. cit., p. 462-466.

2. « Pour la rénovation esthétique moderne. Notre contribution — Notre attitude », *Poème et Drame*, janvier-mars 1914.

3. Voir Antoine Sidoti, *Genèse et dossier d'une polémique. La « Prose du Transsibérien » de Blaise Cendrars et Sonia Delaunay*, Lettres modernes, Minard, « Archives Blaise Cendras », n° 4, 1987.

4. Née en Ukraine, Sonia, née Sarah Stern, avait pris le nom de son oncle Heinrich Terck ; en 1913, elle signait encore de son double nom.

5. Apollinaire reprendra exactement la même distinction en juin 1914, en se référant à Delaunay sans passer par Cendrars : « C'est chez lui un terme de métier, car si ce n'avait été pour faire allusion à un métier nouveau, on aurait aussi bien choisi un des nombreux mots en *isme* qui, jusqu'au dynamisme de Guilbeaux, expriment la volonté d'être modernes chez les générations actuelles » (« Simultanisme — librettisme », *Pr 2*, p. 977).

Saint-Pétersbourg. La presse était amplement responsable de tout ce remue-ménage, et plus précisément ses chroniqueurs qui, sous couvert d'anonymat, l'avaient fabriqué de toutes pièces, car leur opportunitisme n'était pas dénué d'intention, ou d'intuition stratégique : la poésie moderne sortait enfin des cénacles et des petites revues pour occuper le devant de la scène à la manière des arts plastiques, par le scandale et la dispute. Nul ne savait si la querelle de la simultanéité égalerait celle des Bouffons ou des Anciens et des Modernes, mais tous pressentaient qu'elle inaugurerait une ère poétique radicalement nouvelle.

Barzun saisit l'occasion de reprendre l'initiative et Cendrars de se mesurer à lui : mais au lieu d'attaquer frontalement, le second commença par préciser au premier que Salmon, le véritable signataire des « Uns », n'avait pas publié l'intégralité de sa lettre ouverte, qui reconnaissait au dramatisme « la profondeur psychologique ». Le camouflet n'ayant pas convaincu Barzun, Cendrars lui récrivit en janvier 1914 pour réclamer une explication sérieuse, ce qui fut fait dans le *Poème et Drame* du premier trimestre 1914, où Barzun réfutait ses accusateurs : le dramatisme était tout autre chose qu'une imitation des modèles musicaux et des livrets d'opéra, qu'une poésie pour phonographe ; il ne dérivait absolument pas du futurisme et unissait les arts au lieu de confondre les genres. Puisqu'on lui reprochait de théoriser, le poète prouverait la fécondité de ses idées dans son tout prochain recueil : *Du poème lyrique au poème orphique par le poème dramatique*¹. Il ajoutait enfin une note parfaitement fielleuse, qui refusait aux poèmes des *Soirées de Paris* toute dimension simultanée, au motif que les images étaient écrites successivement, et faisait ironiquement d'Apollinaire un « champion de la Justice et de la Vérité », sur lequel pesaient des « suspicions illégitimes² ». L'intéressé fut piqué au vif :

Mon pauvre Barzun,
Ce n'est pas sans un certain étonnement que j'ai lu les notes de *Poème et Drame* qui veulent m'être désagréables.

Je te soupçonne donc dorénavant d'être l'auteur des torchons anonymes que l'on répand de temps en temps sur mon compte.

De quelles *suspicions* peut-il s'agir ? Je t'aurai su gré de m'en informer.

Il avait répondu aux sollicitations de Barzun mais s'était rapidement aperçu que leurs « caractères ne s'entendaient point » car ce dernier était « mené par un esprit de domination » inadmissible. Il l'avait néanmoins défendu en plusieurs occasions, alors que Barzun avait ignoré *Alcools* et s'était approprié l'orphisme, sous prétexte qu'il annonçait une *Orphéide* dès 1907. Mais lui avait publié dans *La*

1. « Pour la rénovation esthétique moderne... », art. cité.

2. « Soirée de Paris et d'ailleurs », *Poème & Drame*, janvier-mars 1914, p. 75-76.

Plume, en 1903, « un poème orphique assez moderne avec choeurs » ; il n'en avait cependant jamais revendiqué l'antériorité.

Sois donc aussi généreux que moi. Je t'ai fait une belle part laisse-moi les bribes, domine dans le simultanéisme, bannis-en même ma poésie, mais ne m'injurie pas bassement et gratuitement. [...] Parlementarisme et stratégie ne sont point mon fait. Je suis un honnête garçon qui s'intéresse aux lettres et aux arts.

Ne me présente point à mes lecteurs sous un aspect patibulaire qui est faux. Va-t'en vers la gloire sans insulter quelqu'un qui aime son obscurité et ne t'étonne point si dorénavant tu m'es inconnu. Adieu¹.

Apollinaire voulait, semble-t-il, régler privément les questions de préséance. Son sens de la manipulation n'était pas tel qu'il eût poussé Billy et Salmon à jeter de l'huile sur le feu, mais ces derniers étaient suffisamment dévoués et chamailleurs pour passer seuls à l'offensive. Tout le monde attendait sa réaction, mais, accaparé par d'autres affaires, il cherchait la meilleure manière de contre-attaquer sans se rallier à Cendrars ni perdre la main. Impatienté, ce dernier lui demanda, en mai, de publier rapidement son poème « Fantômas » ; cet éloge lyrique du maître de l'effroi clamait « Le simultanisme est passéiste », et lançait une salve à Barzun au moyen d'un collage astucieux :

« ... vous vous imaginiez monsieur Barzum, que j'allais tranquillement vous permettre de ruiner mes projets, de livrer ma fille à la justice, vous aviez pensé cela ?... allons ! sous votre apparence d'homme intelligent, vous n'étiez qu'un imbécile... »

Et ce n'est pas mon moindre mérite que de citer le roi des voleurs

Vol. 21, *le Train perdu*, p. 367²

Dans le même temps, Apollinaire lui demanda une chronologie sur le simultané, destinée à réfuter les prétentions dramatistes, mais il le fit par l'intermédiaire des Delaunay, comme s'il évitait de traiter directement avec lui : tiraillé par ses propres contradictions, il déplorait le manque de libéralité et d'initiative de la génération cadette³, mais craignait par-dessus tout l'audace de ses personnalités les plus tumultueuses. De son côté, Delaunay plaçait désormais sa confiance

1. Lettre inédite d'Apollinaire à Barzun, 6 janvier 1914 (Université of Columbia, fonds Barzun). Apollinaire fait allusion à son poème « Le Larron », publié dans *La Plume*, 1^{er}-15 août 1903. Barzun lui avait envoyé la référence de son « œuvre-mère de l'Esthétique Simultanée (Hymnes, voix et choeurs) », *La Montagne* (Mercure de France, 1908), dont s'étaient censément inspirés tout le groupe de l'Abbaye et « certains » autres — il songeait probablement à Jules Romains (carte de visite s. d., BnF, département des Manuscrits).

2. « Fantômas » fut repris dans *Dix-neuf poèmes élastiques* en 1919 (TADA 1, p. 87). Dans la série de Souvestre et Allain, Barzum est le directeur et propriétaire d'un cirque énorme, qui se déplace en train ; Fantômas usurpe son identité à plusieurs reprises.

3. Apollinaire à Toussaint Luca, 18 mai 1914 (OEC IV, p. 700).

en Cendrars, qu'il trouvait plus moderne et plus intrépide que le poète des « Fenêtres ». Le 9 juin, Cendrars avertit Apollinaire qu'il avait donné la chronologie à leurs amis communs, avec « un article indispensable et assez bienvenu¹ », qu'il espérait publier dans *Les Soirées*. Mais Apollinaire lui proposa de faire passer le tout dans *Paris-Journal*, sans l'informer que le numéro de juin contiendrait « Fantômas » et surtout sa propre réplique à Barzun, « Simultanisme-librettisme² » : le fondateur du dramatisme y était présenté comme « un personnage atrabilaire », dont la « manie d'avoir tout inventé » égalait « l'outrecuidance », et qui s'appropriait une ambition répandue chez les peintres depuis 1907 ; sa transformation théâtrale du lyrisme n'était qu'un moyen parmi d'autres d'exprimer la simultanéité : il y avait les expériences pionnières de Villiers de l'Isle-Adam, Mallarmé, Jules Romains et, plus récemment, *Le Sacre du printemps* de Voirol ou la *Prose du Transsibérien*, mais surtout les propres « poèmes-conversation » d'Apollinaire. Placé au centre de la vie, ce dernier enregistrait le lyrisme ambiant à la manière dont les appareils sophistiqués du Roi-Lune captaient les bruits de l'univers : sa poésie avait le « don d'ubiquité ».

Cendrars rongea son frein. Comprenant qu'Apollinaire poussait son avantage et protégeait jalousement son autorité critique, il écrivit lui-même une lettre ouverte à son adversaire, publiée le 24 juin dans *Paris-Journal*, où la polémique avait fait la une du 16, avec le pamphlet de Barzun « Donnez-nous un art poétique ! » :

Barzun, je vous dénonce, faux prophète, faux poète.

Quoi, vous mettez les poètes de votre génération en garde contre les jeunes ! Qui ça, les jeunes ? !

Admettons cette délimitation « nous avons presque tous franchi le cap de la trentaine ». [...]

Or sachez, il y a des jeunes qui jamais ne le franchiront ce cap. À 18, à 50 ans, ils seront toujours jeunes. (Rimbaud, non plus, ne l'a jamais franchi.) [...]

Ce temps-ci n'est pas un nouveau 1830 [...]. La poésie date d'aujourd'hui.

[...] les jeunes que vous ne nommez pas, existent. Ils n'ont pas frappé à votre porte, ils y ont carillonné (les portes d'aujourd'hui ont des sonnettes électriques, même chez vous !) et vous ne leur avez pas ouvert.

Je les connais ces jeunes. Je les aime. Je vis avec eux. J'en suis.

Plus direct qu'Apollinaire, Cendrars n'hésitait plus à se livrer à des attaques frontales. Cependant, son attitude ne laissait pas d'être ambiguë : « Apollinaire est dans une assez vilaine posture, il y a du vrai dans ce que Barzun lui reproche ; il a surtout eu le grand tort de trop

1. Cendrars à Apollinaire [9 juin 1914] (BnF, département des Manuscrits). L'article avait déjà paru dans *Die Aktion* en mars 1914.

2. *Les Soirées de Paris*, 15 juin 1914 (Pr 2, p. 974-979).

LETTRE-OCEAN

*je traverse la ville nez en avant
et je la coupe en 2*

J'étais au bord du Rhin quand tu partis pour le Mexique
 Ta voix me parvient malgré l'énorme distance
 Gens de mauvaise mine sur le quai à la Vera Cruz

Juan Aldama

Les voyageurs de *l'Espagne* devant faire
 le voyage de Coatzacoalcos pour s'embarquer
 je t'envoie cette carte aujourd'hui au lieu

Correos
 Mexico
 4 centavos

U.S. Postage
 2 cents 2

YPIRANGA
REPUBLICA MEXICANA
TARJETA POSTAL
 Rue des Batignolles

de profiter du courrier de Vera Cruz qui n'est pas sûr
 Tout est calme ici et nous sommes dans l'attente
 des événements.

Hou le croquant *Vive la République que Zut pour M. Zun Ar tec co chui ve le Roy*
Des clefs j'en ai vu mille et mille *Sur la rive gauche devant le pont d'Iéna* *Eviva il Papa*

bas A *ques La non si vous avez une tache*
tot ca la *c'e Tu di si nous*
tait tait *sie tu fondes un jour*
dé li *on nal*
cieux *la gueule mon vieux pâd*

BONJOUR ANOMO TU NE CONNAITRAS JAMAIS BIEN ANORI LES

Mayas

T

S

F

Te souviens-tu du tremblement de terre entre 1885 et 1890
on coucha plus d'un mois sous la tente

BONJOUR MON FRÈRE ALBERT à Mexico

Jeunes filles à Chapultepec

Guillaume Apollinaire

« Lettre-Océan », *Les Soirées de Paris*, n° 25, 15 juin 1914

tarder avec le Trans[sibérien] », déclara-t-il aux Delaunay quatre jours plus tard. Parallèlement, il écrivit à Apollinaire qu'il souscrivait « des deux mains » aux déclarations de « Simultanisme-librettisme », et qu'il attendait la publication de son article dans *Les Soirées de Paris*¹. Le 29 juin, Apollinaire adressa au directeur de *Paris-Journal* une lettre ouverte à Barzun, qui répondit le 2 juillet ; le lendemain, il répliqua par un « Mot de la fin » mais son rival contre-attaqua le 6 ; le 11, il eut enfin le dernier mot.

Au-delà des jalousesies et des conflits territoriaux, la joute touchait une question cruciale : le rapport des principes à l'action. Comme Barzun les sommait d'« accorder pour une fois leurs actes à leurs déclarations, poèmes, théories en une forme plastique nouvelle », Guillebeaux et Beauduin avaient répondu les 25 et 26 juin dans *Paris-Journal* ; dans sa lettre ouverte, Cendrars jugeait que les derniers poèmes de Barzun le plaçaient « très exactement entre Jules Romains et Marinetti » et leur opposait sa *Prose*. Quant à la conclusion d'Apollinaire, elle était sans détour : « Au lieu de faire de la stratégie littéraire, Barzun ferait mieux de faire de beaux poèmes². » Sa réponse se manifesta surtout par une réalisation spectaculaire : « Lettre-Océan ».

Le premier idéogramme lyrique publié par Apollinaire occupait deux pleines pages des *Soirées de Paris*, qui montrait trois sculptures d'Archipenko et une huile de Léger³ ; placé entre le « Fantômas » de Cendrars et les proses poétiques de Dalize, il défiait grandement les habitudes de lecture et la compréhension. La composition spatiale et dynamique, l'utilisation expressive de la typographie, du signe mathématique et de l'onomatopée rappellent les mots en liberté de Carrà et Marinetti. Mais, malgré la fragmentation du discours, les ruptures et les énigmes, la synthèse lyrique d'Apollinaire ne rompt pas avec le vers libre, la syntaxe ordinaire et l'intelligibilité immédiate ; elle conserve des liens organiques avec le passé, le souvenir, et tente, non de remplacer l'ancienne versification, mais de la renouveler ; non d'installer une formule reproductive, mais de créer une infinité de formes uniques, que le terme « idéogramme lyrique » désigne provisoirement : il ne s'agit pas tant de figurer l'idée par un symbole simple, comme le font les pictogrammes archaïques chinois, ou les idéogrammes sigillaires, que de chercher du côté des glyphes mayas, combinaisons visuelles idéographiques et syllabiques complètes. L'idéogramme forme un tout qui se soustrait au dépeçage de la citation traditionnelle, de même que les toiles cubistes résistent à l'extraction du motif. Quand les futuristes répondent, *à la lettre*, aux injonctions graphiques de la presse et de la publicité, Apollinaire

1. Lettres du 28 juin 1914 (fonds Delaunay et fonds Apollinaire, BnF, département des Manuscrits).

2. *Pr 2*, p. 984.

3. *Les Soirées de Paris*, 15 juin 1914. D'Archipenko, *Femme à la toilette*, *Portrait de Mme Archipenko et Boxe* ; de Léger, *Modèle nu dans l'atelier*.

regarde en arrière, du côté des modèles idéographiques millénaires et de la tradition typographique occidentale, pour inventer un nouveau langage qui donne à la figure la valeur d'un vers : il rend l'écriture à son mystère originel... À son frère Albert, à Mexico, il envoie des briques de conversation, des images surprenantes et des collages, qui s'associent selon leur propre logique verbale et plastique ; la force centrifuge des douze rayons de chaque cercle concentrique métamorphose le double calendrier maya en ondes TSF et en rayons solaires, la tour Eiffel vue d'en haut en astre ou en horloge, et la lettre-océan¹ en poème-univers.

Parmi tous ses essais, Apollinaire avait choisi ce poème, parce qu'il égratignait Barzun — « Zut pour M. Zun » — et surtout parce qu'il représentait une tentative programmatique, particulièrement complexe et ambitieuse. *Les Soirées de Paris* de juillet-août publièrent une défense de l'invention par Gabriel Arbouin² et quatre nouveaux idéogrammes plus sobres mais non moins profonds, « Voyage », « Paysage animé », « La Cravate et la montre », et « Cœur couronne miroir ». L'expérience partageait les critiques : était-ce encore de la poésie ? Warnod s'avoua pantois devant ce « rébus » qui lui semblait « une application exacte du cubisme à la littérature », Salmon proposa de les contempler plutôt que de les lire, et Armand Didier douta de l'avenir de la trouvaille sur la foi d'une précédente déclaration, fort désinvolte, d'Apollinaire : « Après cela, je ferai autre chose. Que voulez-vous ? Baudelaire, Rimbaud, Mallarmé sont morts. Nous ne pouvons pas les recommencer éternellement³. » « Mais c'est vieux comme le monde », pouffa de son côté le poète bruxellois Fagus : ce « farceur » d'Apollinaire oubliait-il que le *Verre de Panard* et la *Dive bouteille* de Rabelais se trouvaient dans tous les dictionnaires⁴ ? Certes non, répliqua l'intéressé, mais ses figures lyriques se distinguaient des anciens modèles par l'expressivité⁵. Il lui fut plus difficile d'argumenter contre Mallarmé : « Je n'ai vu qu'il y a deux jours "le

1. Cette jolie formule désigne les messages télégraphiques relayés d'un paquebot à l'autre, qui permettaient de communiquer en mer avec la terre ferme.

2. Au début des années 1950, Bernard Poissonnier, ami de Jacqueline Apollinaire (qui lui donna de nombreux documents, aujourd'hui conservés à la BnF), mit en doute l'existence d'Arbouin et se demanda si Apollinaire n'avait pas assuré la défense de ses idéogrammes lyriques sous un nouveau pseudonyme. Royère et Férat lui répondirent qu'Arbouin leur était parfaitement inconnu alors que Louis de Gonzague Frick s'insurgea contre ce doute injuste (BHVP, fonds Décadin). Arbouin, collaborateur actif des *Écrits français*, du *Radical* et de *Paris-Journal*, bénéficie d'un chapitre dans l'*Anthologie des écrivains morts à la guerre de 1914-1918* (t. II, Amiens, Malfére, 1927, p. 34 sq.). Pourquoi Apollinaire fit-il appel à lui ? Sans doute crut-il plus judicieux, comme le lui suggéra peut-être Frick, d'engager la plume d'un écrivain détaché des avant-gardes et de lui souffler le contenu du propos.

3. Successivement dans *Comedia*, 22 juin 1914, dans *Gil Blas* sous la signature « Tous et uns », le même jour, et dans *Paris-Journal*, le 31 juillet ; le propos d'Apollinaire est rapporté par Jean de l'Escritoire dans le *Paris-Midi* du 17 juillet (voir Th. Roger, *L'Archive du « Coup de dés »*, op. cit., p. 143-144).

4. « La Gazette des lettres », *Paris-Midi*, 20 juillet 1914.

5. Réponse d'Apollinaire, *Paris-Midi*, 22 juillet 1914, et lettre à Fagus, fin juillet 1914 (Claude Debon, « *Calligrammes* » de Guillaume Apollinaire, Gallimard, « Foliothèque », 2004, p. 185-186).

coup de dés”, ces recherches typographiques sont d’un autre ordre que les miennes et cependant [...] elles justifient ma tentative et lui confèrent des lettres de noblesse. » Sans mentir, il arrangeait la vérité : ses déclarations antérieures l’attestaient, il avait vu le poème spatial de Mallarmé, paru dans la revue *Cosmopolis* en 1897 et connu des seuls initiés¹. Grâce aux efforts de Gide, Claudel et Thibaudet, « Un coup de dés jamais n’abolira le hasard » fut réédité aux éditions de La NRF, le 21 juillet 1914 ; mais les tensions de l’actualité estivale, les derniers soubresauts de la querelle simultanéiste et le coup de force des idéogrammes le privèrent de l’audience espérée : on le rangea dans le domaine du culte et dans le cabinet des curiosités littéraires. L’esprit du « Coup de dés » soufflait sans conteste sur les tentatives apollinariennes, dans le moment où les mots en liberté, n’en retenant que la forme, faisaient la réclame d’une beauté « cocotte et affichiste² », en dépit de Mallarmé lui-même. « Faisons crânement du “laid” en littérature », ordonnait Marinetti, « tuons partout la solennité » : cet esprit cultivé revendiquait la « haine de l’intelligence ».

Tout en niant l’influence de Marinetti, Apollinaire ne trouva pas mieux que lui emprunter une métaphore : il y avait, répondit-il à Fagus, entre les figurations traditionnelles et ses propres créations, la même différence « qu’entre une belle voiture automobile du XVI^e siècle, mue par un mouvement d’horlogerie, et une auto de course contemporaine ». Mais son simultanisme poétique devançait les mots en liberté comme le cubisme et l’orphisme le futurisme : héritières de l’impressionnisme, l’ensemble des réalisations futuristes s’en tenait à un « simultanisme impressif³ » quand Picasso, Braque, Picabia, Duchamp et lui-même mettaient au contraire l’expressivité au service de la création intégrale. Les relations franco-italiennes vivaient de ces escarmouches frontalières. En février, Soffici avait, dans *Lacerba*, violemment contré Apollinaire, mais leur amitié n’en avait pas souffert. En mars, les futuristes avaient chargé Picabia, dont *Les Soirées de Paris* reproduisaient six œuvres : « J’ai vu [...] les divers trucs de Julienne Picabia », déclara Severini ; Apollinaire lui répondit aimablement : « Si les peintures de Picabia ne te plaisent pas tu as tort et peut-être aussi as-tu besoin [...] de revenir à Paris⁴. »

Tel Hermès, dieu des bornes et des carrefours, le directeur des *Soirées de Paris* indiquait les directions artistiques ; doté de l’énergie

1. Le poème avait été commenté par Gourmont dans ses *Promenades littéraires* de 1913 et par Gide à la matinée poétique du Vieux-Colombier le 22 novembre de la même année. Sur la préparation de l’édition NRF et l’accueil immédiat, voir Th. Roger, *L’Archive...*, op. cit., p. 91 sq.

2. Soffici à Apollinaire, 11 janvier 1914 (*CI* 1, p. 81).

3. *Pr* 2, p. 978.

4. « Ho visto [...] i diversi tipi di Julienne Picabia » (Severini à Apollinaire, Anzio, 30 mars 1914, *CI* 1, p. 167). « Si non ti piacciono le pitture di Picabia ai torto e forse anche bisogno [...] di tornare a Parigi » (Apollinaire à Severini [18 mai 1914], *ibid.*, p. 169). Picabia avait payé les reproductions de ses toiles ; deux d’entre elles étaient en couleurs, chose rare dans les revues.

d'un organe vital et de l'efficacité d'un rouage ingénieux, il révélait d'exceptionnelles qualités d'animateur et de passeur. À l'occasion d'un reportage dans les bureaux du boulevard Raspail, le photographe Albert Harlingue, fondateur de l'Agence d'information illustrée, fit de lui une série de clichés : en complet sombre, la cravate piquée d'une épingle, le col rigide immaculé, surmonté d'un cou puissant, le cheveu pommadé soigneusement peigné, Apollinaire carre son large corps dans l'angle d'un sofa, où figure, incongrue, une vierge de plâtre ou de pierre ; il présente à l'objectif son profil de médaille ou sa mine pleine et empruntée : il a trente-quatre ans, c'est un homme fait, et l'une des personnalités les plus en vue de l'avant-garde parisienne. Mais *Le Bonnet rouge* le voit d'un tout autre œil, comme un « gros garçon au visage rasé, dont la mâchoire abrupte avance et dont l'extrémité se trouve sur la même perpendiculaire que l'extrémité du nez. Les yeux au regard tranquille, doux et câlins, un peu rêveurs, les grands yeux orientaux chargés de nostalgie adoucissent la dureté de cette figure barbare, et qu'un cou de "taureau" relie massivement au corps large et puissant. [...] Jusqu'à quel point rêve-t-il de nous faire avaler du Bouillon-Cube¹ ? ».

« Depuis que je vous connais je me sens plus confiant et l'espoir de la réussite est plus fort en moi. J'ai le même sentiment qu'avait peut-être [sic] le jeune légionnaire romain lorsque partant pour une campagne lointaine il rencontra l'amitié d'un commiliton plus aguerri et plus fort que lui². » Ainsi s'était exprimé De Chirico en janvier 1914, au moment où Apollinaire l'introduisait auprès de Paul Guillaume, lequel avait quitté le service d'André Groult et ouvert sa propre galerie au 6, rue de Miromesnil³. Début mai, le poète avait mis Picabia en relation avec Walden ; une exposition était prévue à Berlin en janvier 1915. Comme la galerie Guillaume et les bureaux berlinois du *Sturm*, *Les Soirées de Paris* étaient un haut lieu de passage et de rencontre. Tirée à 1 000 exemplaires, la revue cultivait des relations avec *La Voce* à Florence, *The Egoist* et *Poetry and Drama* à Londres, *Camera Work* à New York, était déposée dans des librairies et des galeries pragoises, munichaises, milanaises, et comptait des abonnés en Grande-Bretagne, en Italie, aux États-Unis, mais aussi en Turquie, en Albanie, en Russie, en Allemagne : parmi eux, le dramaturge autrichien Hofmannsthal, le poète britannique Aldington, les futuristes Papini et Marinetti, le décorateur russe Bakst, l'architecte autrichien Adolf Loos et le peintre suisse Alexandre Cingria, frère de l'écrivain. Envoyé à Paris en début d'année par Alfred Stieglitz pour jeter de nouveaux ponts sur l'Atlantique entre Paris et New York, la galerie 291 et les avant-gardes européennes, le Mexicain Marius de

1. « Médaillon », signé « Le Ratisseur », *Le Bonnet rouge*, 16 mai 1914.

2. De Chirico à Apollinaire [janvier 1914] (CA, p. 787).

3. Exposition peinture nouvelle. Francis Picabia, Giorgio De Chirico, Madeleine Berly, Robert Lotiron, galerie Paul Guillaume, fin janvier-début février 1914.

Zayas avait rencontré Apollinaire grâce aux Picabia. Son arrivée réjouit le poète au plus haut point : les arts contemporains avaient enfin trouvé le caricaturiste hors pair qui serait leur Vinci et leur Daumier. Place lui fut faite dans *Les Soirées de Paris* de juillet-août, qui présentaient un article de Flint sur les imagistes anglais, un autre du jeune poète américain Alan Seeger sur le base-ball et, en un ensemble plus varié que véritablement disparate, diverses reproductions : une nature morte et trois paysages de Vlaminck, quatre huiles de Léger et quatre étonnantes caricatures de Zayas, contrastées, dynamiques, abstraites, pourvues de signes mathématiques : le profil d'Apollinaire, front et menton proéminents, petits yeux perçants fichés dans la face, surgit d'un livre ouvert en éventail, tel un diable de sa boîte.

Montparnasse grouillait de peintres, de poètes et de noceurs. Au sortir des *Soirées*, des magasins de couleurs et des académies de la Grande-Chaumière, ils allaient prendre l'apéritif au carrefour des boulevards du Montparnasse et Raspail, au Dôme, à la Rotonde, à la Coupole, ou un peu plus loin, sur le boulevard Raspail, au petit café des Vigourelles, dont le patron, un certain Vigoureux surnommé « le lion », avait la réputation d'être l'homme le plus « emm... dant » du quartier. Ils dînaient chez le Chinois ou chez Baty, l'un des derniers marchands de vin de Paris, au coin de la rue Delambre, ou encore en contrebas de la rue de la Grande-Chaumière, chez Papa, un petit restaurant tenu « par un ancien Garibaldien qui assaisonnait les pâtes aussi bien que dans les *osterie romaines*¹ » ; ils s'en retournaient prendre un digestif aux terrasses avant de finir la soirée au Bullier, au bordel, ou dans un atelier, à tanguer, s'enivrer, causer, aimer, fumer et chevaucher des chimères. À ce Montparnasse polychrome et vibrionnant, qui avait désormais sa propre revue², Apollinaire conféra forme et saveur dans une série d'idéogrammes pleins d'humour et de prestesse, semblables aux croquis faits à tout bout de champ sur les coins de table³, et dans plusieurs évocations trépidantes et mythologiques, où les sources sont des syphons, des flacons, des tireuses à bière, le nectar et l'ambroisie l'éther, le haschich, l'opium et la coco, et les divinités autant de géants nordiques, modèles mutins, cubistes débraillés, élégants Sud-Américains, Slaves et Juifs des confins de l'Europe, rapins allemands et francophiles. Les femmes « déguisaient leurs cheveux sous des couleurs éclatantes et délicates », qui rappelaient les « lueurs stellaires » et « les fontaines lumineuses » de l'exposition de 1889, et devenaient des « Bérénices, puisque leurs chevelures méritaient d'être mises au rang des constellations ». La mode féminine se prêtait au travesti et l'« on dansait partout, partout

1. « Montparnasse », *Mercure de France*, 16 mars 1914, repris dans *La Femme assise* (Pr 1, p. 420).

2. *Montparnasse*, revue internationale d'art et de littérature, fondée en juin par Paul Husson et Géo Charles sous le patronage d'Apollinaire.

3. *Po*, p. 736-737 (publié en 1921).

avaient lieu des bals masqués¹ ». Couronné de nuées ardentes, dominé par le Carnaval, Montparnasse tressaillait d'une gaieté folle, capiteuse, vertigineuse, et lui, Guillaume Apollinaire, en était le Protée masqué.

Le 24 mai, les Ballets russes présentèrent à l'Opéra *Le Coq d'or* de Rimsky-Korsakov. Les décors de Natalia Gontcharova, inspirés par les images populaires et les meubles peints, avaient vivement intéressé les peintres parisiens et Apollinaire, lequel salua la liberté que l'artiste insufflait à « l'art trop superficiel et falot » des Ballets russes ; au travail de Roerich pour *Le Sacre du printemps* et de Bakst pour *Jeux de Debussy*, il préférait le constructivisme rayonniste, qui intégrait les décors à l'action et s'inspirait de la mise en espace du cirque. Le rayonnisme avait séduit Moscou et Munich, il était temps de l'accueillir à Paris. Venue avec la troupe, Gontcharova était elle-même fort désireuse de faire la connaissance d'Apollinaire ; elle s'en était ouverte à l'artiste nantais Pierre Roy², qui obtint pour elle et Larijanov une invitation au concert d'Alberto Savinio, organisé dans les bureaux des *Soirées* le dimanche 24 mai. En guise de prélude, la livraison d'avril avait publié le tout premier article de Savinio, « *Le Drame et la Musique* », deux arts que le compositeur italien se proposait d'« affranchir » afin de « les établir dans des domaines vastes et sûrs ». De même que la poésie et la peinture, la musique devait rompre avec la description, l'illustration ou l'impression de phénomènes indépendants d'elles-mêmes³, motivations dont, malgré leurs prétentions à la musique pure, « certains musiciens très avancés de l'école viennoise » demeuraient tributaires ; Savinio leur adressait en effet le même reproche qu'Apollinaire aux futuristes : la description d'*états d'âme*. Or l'art musical ne devait pas s'inféoder à une « dramatique » ou à une « psychologie » extrinsèque mais, au contraire, faire jaillir le « *sens métaphysique* » intérieur de l'artiste : l'ère était révolue de la « métaphysique » extérieure qui avait, depuis la nuit des temps, enfanté les religions, la poésie et les arts jusqu'aux conceptions wagnériennes. Dans son numéro de mai, la revue donnait en avant-première le programme du concert⁴. Suivaient une note explicative de Salmon, qui insistait sur le caractère « désharmonisé » et les bases graphiques de cette nouvelle écriture musicale, puis une

1. « Le Bal de l'Opéra », *Mercure de France*, 1^{er} avril 1914, repris dans *La Femme assise* (Pr 1, p. 415).

2. Pierre Roy était allé trouver Apollinaire après les Indépendants de 1913 parce qu'il avait été le seul critique à avoir remarqué ses *Peaux-Rouges* (« Souvenirs sur Apollinaire », extrait du catalogue de l'exposition *Présence d'Apollinaire*, Paris, galerie Breteau, 1941).

3. Dans son « Manifeste cérébriste » de janvier 1914, Canudo ne disait pas autre chose : « On veut des gammes nouvelles de formes et de couleurs, on veut la jouissance de la peinture par la peinture, et non par l'idée littéraire ou sentimentale qu'elle doit illustrer. »

4. Seraient joués des extraits de : *Le Trésor de Rhampsénist*, opéra-bouffe en 3 actes sur un livret de Calvocoressi, *Deux amours dans la nuit*, ballet en 2 actes et 6 tableaux de Calvocoressi et Savinio, *Persée*, ballet en 3 actes et 5 tableaux de Fokine, *Niobé*, musique pour un drame-ballet en 1 acte de Calvocoressi (*Les Soirées de Paris*, 15 juin 1914 ; Pr 2, p. 724). Savinio et Chirico avaient rencontré Calvocoressi, critique musical, musicologue et proche de Debussy, à leur arrivée à Paris (De Chirico, *Mémoires*, op. cit., p. 85).

longue citation de Jacques Rivière à propos de *Parsifal* ; mais le passage choisi, extrait du dernier paragraphe de la chronique parue dans *La NRF* de mai 1914, déformait l'éloge, vibrant et subtil, de Rivière, et transformait Wagner en un mégalomane bismarckien... En vérité, Apollinaire ne l'avouerait jamais qu'entre les lignes, le drame wagnérien avait ravivé en lui les images ternies de la pureté perdue et de la célébration cultuelle, que lui rappelait aussi l'« émouvante variété de colombes » nommée « colombe poignardée », laquelle, entièrement blanche, « porte sur son jabot deux taches rouges, deux gouttes de sang, qui semblent produites par la flèche de Parsifal¹ »...

Le 24 mai, à 5 heures du soir, il y avait foule dans les salles du boulevard Raspail : des artistes parisiens de toutes origines — Picasso, Picabia, Chirico, Archipenko, Alice Bailly, Alexandra Exter, Édouard Féral, Serge Jastrebzov² —, des marchands et des collectionneurs — Paul Guillaume, André Level, Henri-Pierre Roché —, des correspondants étrangers, des poètes et des directeurs de revues — Royère, Mercereau, Canudo, Louis de Gonzague Frick. Se mêlaient à eux Mlle Paula Valmont, de l'Odéon, Henry Siegler-Pascal, avocat et homme de plume à ses heures³, et Mme Malfitano. Apollinaire accueillit tous les invités avec une gaucherie qui frappa Savinio : « Il était d'une timidité extrême [...] il tint à prononcer un laïus en mon honneur, alla se planter auprès du piano, rougit brusquement jusqu'à la racine des cheveux, après quoi, de sa masse imposante de champion de lutte gréco-romaine, on n'ouït sortir pas le moindre filet de voix⁴. » Sa crânerie coutumière se prêtait peut-être mal aux présentations formelles. Le jeune compositeur s'avança en bras de chemise, monocle à l'œil, et se campa devant l'instrument. Alors, raconta Jean Cérusse dans *Les Soirées*, on vit Savinio « se démener à l'extrême, hurler, fracasser les pédales, décrire des moulinets vertigineux, lancer des coups de poing dans le tumulte des passions, du désespoir, des joies déchaînées [...] après chaque morceau, on étanchait le sang qui maculait les touches⁵ ». Dans « La Vie anecdotique », Apollinaire dramatisa tout à loisir : « [I]l maltraitait si fort l'instrument [...] qu'après chaque morceau de musique on enlevait les morceaux du piano droit qu'il avait brisé pour lui en apporter un autre, qu'il brisait incontinent. » Avant deux ans, Savinio aurait détruit tous les pianos de Paris avant d'aller « briser tous les pianos existants dans l'univers. Ce qui sera[it] peut-être un bon

1. À propos d'André Rouveyre et de son intérêt pour ces colombes (*Paris-Journal*, 30 juin 1914, *Pr 2*, p. 798).

2. Voir la liste des invités en première page des *Soirées* du 15 juin 1914 ; la chronique, signée J[ean] C[érusse], distingue encore, malicieusement, Jastrebzov et Féral.

3. Sigismond Siegler, dit Simon, dit Henry Siegler-Pascal, 1872-1953 (voir J.-J. Varagnat, « Biographie de Siegler-Pascal, *Que vlo-ve ?*, n° 16, avril 1978).

4. Alberto Savinio, *Encyclopédie nouvelle* [1977], trad. de l'italien par N. Frank, Gallimard, 1980, p. 44.

5. Selon les mots de Jean Cérusse (voir n. 2).

débarris¹. » L'exagération reflétait surtout l'impression produite sur l'auditoire par un tohu-bohu triomphant de cris, bruits, danses et sanglots furieux, qui dévastait les clairs de lune et les galops chromatiques. Mais l'art de Savinio ne cherchait pas la destruction pour elle-même, Apollinaire l'avait bien compris : sa musique, « limpide », singulièrement ordonnée, possédait une « force de construction et une puissance sévère » parfaitement accordée à l'« austérité » du temps, sans rien de commun avec les « orgies de bon goût » que les musiciens réputés « modernes » servaient au public contemporain. C'était résolument « nouveau² ». Comme une déflagration.

En livrant son premier et seul article important sur la musique, Apollinaire s'exposait à passer pour un excité ou un bétotien : non content de méconnaître Strauss, Ravel et Debussy, il les ignorait délibérément. À peine admettait-il le rôle de Satie dans la destruction de ce « bon goût plein de tristesse », responsable du « marasme » contemporain ; encore était-ce en l'associant à un certain William Molnard, dont l'histoire musicale n'a gardé aucun souvenir. La musique savante manquait à son désir, mais quelle importance ? De même qu'il préférait Rousseau à Bonnat, et Savinio à Schönberg, de même célébrait-il l'inspiration slave de Gontcharova, l'influence hassidique de Chagall, la poésie des grands feuillets populaires et l'imagination phénoménale de *Fantômas*³. À grands coups de cruauté et d'humour noir, les aventures du génie du crime bannissaient toute mesure, toute vraisemblance, toute morale ; qu'elles fussent écrites « n'importe comment » dans « un style déplorable », plein de cuirs et d'incohérences, Apollinaire et Max le reconnaissaient volontiers, mais les canons du goût ne pouvaient rien contre cette énergie protéiforme et subversive et cet « argot vivant » qui enchantait Cendrars. *Fantômas*, c'était le rictus de toute une époque, « La science avec le vol, l'impunissable crime⁴ », l'horreur et le mystère, la revanche de la nuit. Et tandis que *La NRF* refusait à Paulhan un projet d'article sur le sujet au motif que ce n'était pas de la littérature, *Les Soirées de juillet-août 1914* s'ouvriraient sur une note signée *Fantômas*, dans laquelle les rédacteurs déclinaient toute responsabilité :

Les collaborateurs des *Soirées de Paris* sont instamment priés de ne plus envahir la revue avec leurs visions de *Fantômas*, car éléver un roman policier à la hauteur d'une épopée mondiale, c'est encore encourager l'autorité à prendre les libertés les plus imprévues.

1. *Mercure de France*, 1^{er} juin 1914 (*Pr 3*, p. 211).

2. « Musique nouvelle », *Paris-Journal*, 24 mai 1914 (*Pr 2*, p. 723-726). En 1914, Apollinaire confère au « nouveau » le pouvoir de rupture éclatante et profonde que son milieu attribue au « moderne » ; en 1917, en revanche, il considérera le « moderne » comme un équivalent de la table rase et insistera sur les qualités combinatoires du « nouveau » : est « nouveau » ce qui surgit de l'ancien et le recompose.

3. « *Fantômas* », *Mercure de France*, 16 juillet 1914 (*Pr 3*, p. 215).

4. Max Jacob, « Écrit pour la SAF », *Les Soirées de Paris*, juillet-août 1914.

Et Max publiait « Écrit pour la S.A.F », Société des Amis de Fantômas fondée par lui à l'imitation du Stendhal ou du Baudelaire-Club ; ce long poème, censé rivaliser avec celui de Cendrars, s'achevait sur un « Axiome final à prendre ou à laisser » :

Les littératures se meurent de synthèses plus qu'elles n'en vivent. Nous n'avons pas d'études de détail et le détail c'est la mécanique du tout. Les membres de la S.A.F. ne pensent-ils pas que « Fantômas » est à la fois une œuvre de synthèse et une étude de détails ?

Face à la série-fleuve de Souvestre et Allain, tout volait en pièces, les vastes analyses d'un Romain Rolland, les sentences d'un Claudel, la gravité d'un Copeau — ce « Pollock Nageoire » du théâtre contemporain¹ —, les synthèses prétendument modernes grimées de noms pompeux, et le réalisme ronronnant que l'adaptation cinématographique de Louis Feuillade envoyait à tous les diables, à grand renfort de sarabandes infernales, trains déroutés sur ordre, empoisonnements massifs, pluies de sang, de perles et d'or². Seuls échappaient à cette sape généralisée ceux qui cherchaient à « pénétrer les arcanes » de l'« art universel » annonçant la « synthèse » de « la peinture, la sculpture, la poésie, la musique, la science même sous ses apparences multiples ».

Ainsi le peintre russe Leopold Sturzwage, qui signerait bientôt Survage, et faisait ses premières tentatives d'orchestration colorée : son art dynamique se fondait sur l'analogie avec la musique ; afin de donner à la forme visuelle colorée un rôle équivalent au son, il cherchait le moyen de dérouler de 1 000 à 2 000 images devant l'objectif d'un projecteur cinématographique³.

Ainsi Larionov et Gontcharova. Après le concert de Savinio, Apollinaire et les deux artistes russes s'étaient spontanément découvert de profondes affinités. Gontcharova, qui parlait assez bien français, servait d'interprète à son compagnon qui, ne sachant rien dire en notre langue, sinon « c'est bon » et « c'est mauvais », croquait chacun d'un trait spirituel et saisissait toutes les facettes d'Apollinaire : l'humour, dans un dessin proche de la caricature, où le modèle, la mâchoire forte, ponctuée d'une bouche minuscule, accentuée d'un semblant de moustache, le sourcil froncé, les yeux tombants, trop rapprochés, cernant

1. Voir le jugement très sévère d'Apollinaire à propos de *L'Échange* dans *Les Soirées de Paris* du 15 mars 1914 (*Pr* 2, p. 972) et sa réponse plus mesurée, publiée le 7 juillet 1914, à l'enquête sur Claudel lancée par *Paris-Journal* (*Pr* 2, p. 1500). Dans « Arthur roi passé roi futur », Apollinaire dit plus exactement d'un des médecins de l'entourage de Georges IX, chargés d'expertiser le Chevalier d'Airain, qu'il « ressemblait à M. J.cqu.s. C.p... dans le rôle de Thomas Pollock Nageoire » (*Pr* 1, p. 375).

2. Dans le même numéro des *Soirées de Paris*, la chronique cinématographique de Maurice Raynal fait l'éloge des *Fantômas* de Feuillade, qui participa grandement au succès du feuilleton de Souvestre et Allain, inauguré le 1^{er} février 1911 (voir la préface de Francis Lacassin à *Fantômas*, t. I, Robert Laffont, « Bouquins », 1987). Apollinaire signale la rivalité de Max et de Cendrars dans sa lettre à Picasso du 4 juillet 1914 (*PA*, p. 114-120).

3. L. Sturzwage, « Le Rythme coloré », *Les Soirées de Paris*, juillet-août 1914.

le nez rectiligne, a un air pénétré fort cocasse ; le sacré, quand les yeux clos, comme en prière, le Christ en croix derrière lui, « Apolliner ekriet une chose religieuse » ; la luminosité, dans un portrait abstrait — seule la pipe se reconnaît — composant le nom solaire à la manière d'un idéogramme lyrique¹. Apollinaire emmena ses amis chez Vlaminck à Chatou à la fin de juin et offrit à Larionov un poème aujourd'hui disparu, que le peintre, s'étant tourné vers la lithographie et l'illustration en 1912, désirait éditer en français et en russe, à Paris ou à Moscou². De leur côté, Larionov et Gontcharova offrirent plusieurs toiles³ à celui qui avait encouragé Paul Guillaume à les exposer rue de Miromesnil et à organiser deux vernissages, les 17 et 24 juin, afin de montrer toute l'étendue de leur travail. Dans sa belle préface au catalogue⁴, Apollinaire exaltait la place du rayonnisme au sein de la peinture européenne : la lumière parvenait à exprimer « les sentiments les plus subtils, les plus hilares, les plus cruels de l'humanité moderne » et les œuvres, tels des aimants, attiraient « toutes les impressions, toutes les lumières, toute la vie ambiante ». Mais si la forte personnalité de Larionov, son intelligence vive, ses jugements pénétrants, son sens des nuances, sa sobriété et sa rigueur faisaient l'admiration d'Apollinaire, les dons de Gontcharova l'enchaînaient plus encore : en elle s'unissaient l'influence de Cézanne et des grands peintres français, les somptueux trésors de l'art populaire, la « brutalité moderne » du « futurisme métallique » et « la lumière raffinée » du rayonnisme ; en un mot, la « vraie tradition occidentale » et la « riche tradition orientale ». Le cheveu noir, le teint clair, les pommettes hautes, les yeux légèrement bridés, Gontcharova n'était pas belle, au sens où on l'entend communément, mais elle dégageait une séduction piquante, dépaysante et singulière, qui lui donnait une grâce toute byzantine ; son rire ingénue et sa modestie attiraient la sympathie de tous ceux qui l'approchaient. « Le mouvement dans son art est une danse rythmée par l'enthousiasme », synthétisa Apollinaire ; il retrouvait les mots avec lesquels il avait, naguère, célébré Marie...

Ô nuit
Toi ma douleur et mon attente vainc
J'entends mourir le son d'une flûte lointaine⁵

À l'automne 1913, Marie avait rencontré Otto von Wätjen, un hobereau allemand né à Düsseldorf en 1881, petit-fils du peintre vaudois

1. *Apollinaire. Portraits, op. cit.*, respectivement p. 49 [daté 24 mai 1914], p. 45 [daté 1913, mais probablement *a posteriori*] et p. 47 [1914, et non 1913 comme l'indique la légende].

2. Gontcharova à Apollinaire, juillet 1914 (*CA*, p. 807).

3. Dans une lettre du 22 mai 1914, Paul Guillaume annonçait à Apollinaire que Gontcharova l'avait chargé de lui envoyer « des présents », c'est-à-dire des toiles et des lithographies (BnF, département des Manuscrits).

4. Également publiée dans *Les Soirées de Paris* de juillet-août 1914 (*Pr* 2, p. 798-800).

5. « Le Musicien de saint-Merry », comme les vers suivants (*Calligrammes*).

Benjamin Vautier, peintre lui-même, fort bel homme, du même genre qu'Ewers, prestance de dandy, goût des femmes et des sensations fortes. Ewers avait déçu Marie ; elle avait caché son dépit en lui faisant remarquer que l'humanité n'était pas seulement composée d'hommes et de femmes, mais de « Français et [d']Allemands et encore [d']autres et que tous ces gens-là n'[avaient] rien de commun¹ ». Wätjen lui sembla-t-il une consolation suffisante ? Le coup de foudre fut-il réciproque ? Le 22 juin 1914, à la mairie du XIV^e arrondissement, la gamine illégitime du boulevard de la Chapelle devint baronne allemande et Guillaume songea qu'il avait toujours détesté les Allemands...

Dans le quartier de Saint-Merry, un joueur de flûte piégeait les femmes comme son ancêtre de Hameln les rats, comme Orphée charma les animaux, comme Hermès psychopompe mena les âmes dans l'Hadès : « un homme sans yeux sans nez sans visage », ithyphallique, indifférent, « qui s'en allait terriblement »...

Les femmes le suivirent dans la maison abandonnée
 Et toutes y entrèrent confondues en bande
 Toutes toutes y entrèrent sans regarder derrière elles
 Sans regretter ce qu'elles ont laissé
 Ce qu'elles ont abandonné
 Sans regretter le jour la vie et la mémoire

Le mal-aimé voulait se venger de toutes les femmes, charnelles et imaginaires, connues et inconnues.

— Je voudrais qu'on le massacrât sans tarder, dit Tristouse avec un soupir. J'ai idée que cela ne tardera pas.

— Regardez, dit Paponat, voici venir le héros. [...]

[...] Croniamantal tomba à la renverse ; des femmes se précipitèrent sur lui et le frappèrent. Tristouse trépignait de joie, tandis que Paponat essayait de la calmer. Mais du bout de son parapluie, elle alla crever l'autre œil de Croniamantal [...]²

Dans le cœur du poète se disputaient puissance et impuissance, violence et élégie, humour et mélancolie. Quoi de plus triste que les souvenirs ? Quel avenir pour la poésie ? Il lui vint l'idée de libérer « Le Musicien de Saint-Merry » du plan de la page et d'en tirer une composition entièrement subjective, synthétisant le drame, la musique et les arts plastiques : une pantomime. Le vers « À quelle heure un train partira-t-il pour Paris » ferait le titre, des extraits du poème serviraient d'ouverture, puis les paroles seraient réduites à des indications sur des pancartes, à des acousmates, à des cris ; on enten-

1. Marie Laurencin à Ewers, s. d. (Düsseldorf, Heinrich Heine Institut, fonds Ewers).

2. « Le Poète assassiné », chap. XVII (*Pr 1*, p. 295-296 et 299).

drait aussi la rumeur urbaine, « trompes d'auto, son de cloches, de clairon, crépitement de télégraphie sans fil », la flûte de l'homme sans bouche jouant par un trou dans la gorge, et la musique de Savinio. Picabia et de Zayas s'occuperaient des décors et de la mise en scène : un rideau noir, des monuments parisiens, une cheminée d'usine, des projections en ombre chinoise ou de type cinématographique exprimeraient « la vie et sa variété », et « l'histoire de Paris avec ses cortèges anciens ».

Au dernier étage du 202, la canicule de juillet était accablante. Picabia en tricot de corps, Apollinaire en caleçon, Zayas et Savinio suant avec distinction discutaient de la figure du protagoniste : fallait-il « le faire apparaître avec un visage rembourré d'étoupe, avec une couture qui descendrait de l'occiput jusqu'à la mâchoire comme une grosse veine ?... ou bien le synthétiser dans une grappe d'ampoules voltigeante ? ». L'Amérique était plus ouverte à la nouveauté que la vieille Europe ; grâce au soutien financier de Stieglitz, on irait lui présenter la pièce et l'« époustoufler¹ ».... Tout autour, les tableaux regardaient les quatre hommes élaborer cette étrange invention, issue d'une tradition antique et populaire, mais sans équivalent au monde. Sur l'un des murs, la toile de Chirico, issue de la série exécutée au printemps 1914 sur le thème du Poète², et que l'artiste avait offerte à Apollinaire comme son portrait. Au premier plan, une tête romaine à lunettes noires, réinterprétation du poète aveugle et voyant ; à droite, un coquillage et un poisson, attributs traditionnels d'Orphée ; au second plan, l'ombre chinoise d'Apollinaire, un cercle blanc sur la tempe gauche : profil numismatique et cible foraine, silhouette impériale promise « au casse-pipe », le portrait figure la sagesse et la solidité, l'évanescence et la finitude, et les ressorts les plus impénétrables de l'activité créatrice. Le tableau eut probablement pour titre initial *Le Retour du poète*, mais on lui connaît aussi ceux d'*Hommage à Dante* et de *Portrait d'Apollinaire en homme-cible*. Quand le poète sera blessé à la tempe droite deux ans plus tard, il deviendra le *Portrait prémonitoire de Guillaume Apollinaire*. C'était une œuvre étrange, aux lumières impaires, au génie malhabile, une énigme plastique qui figurait les propres recherches du poète : grâce « au ressort le plus moderne, la surprise », De Chirico dépeignait « le caractère fatal des choses modernes³ ».

Pendant ce temps, les Balkans s'embrasaien. Le 28 juin 1914, à

1. Selon le mot de Savinio, cité par Willard Bohn dans sa postface de *À quelle heure un train partira-t-il pour Paris ?*, Fontfroide, Fata Morgana, 1982, p. 34-35.

2. Sur l'histoire de ce portrait, voir W. Bohn, « Guillaume Apollinaire critique de Giorgio De Chirio », *Giorgio De Chirio. La Fabrique des rêves*, musée d'Art moderne de la Ville de Paris, Paris-Musées, 2009, p. 83.

3. « Le 30^e Salon des indépendants », *Les Soirées de Paris*, 15 mars 1914 (Pr 2, p. 654). Le 24 mai 1915, Paul Guillaume rappellera à Apollinaire que son portrait se trouve à la galerie ; le poète l'avait sans doute prêté au marchand de Chirico (BnF, département des Manuscrits).

Sarajevo, l'archiduc héritier d'Autriche-Hongrie François-Ferdinand et son épouse avaient été assassinés en pleine rue par un jeune activiste bosniaque soutenu par les Serbes de la Main noire, Gravilo Prinzip¹. Depuis le meurtre du roi Obrenović en 1903, la Serbie et sa monarchie constitutionnelle avaient acquis une souveraineté relative, mais, en 1908, Vienne avait annexé la Bosnie-Herzégovine afin d'entraver l'édition de la Grande-Serbie. Le gouvernement serbe, dirigé par Nikola Pašić, menait une politique trop mesurée au goût des nationalistes, qui cherchaient à forcer l'émancipation de la Serbie. Malgré l'émotion générale, personne ne redoutait les conséquences de l'attentat : si le gouvernement austro-hongrois trouvait ainsi l'occasion de mater la Serbie, le vieil empereur François-Joseph ne pleurerait pas assez son défunt neveu pour le venger et menacer la paix ; non seulement il fallait prouver la responsabilité du gouvernement serbe, mais le Premier ministre hongrois jugeait aussi que le retour à la vassalité antérieure augmenterait dangereusement la population slave de l'Empire ; enfin, on ignorait quelle serait la réaction de l'allié allemand, qui avait retenu l'Autriche lors du dernier conflit balkanique, et jusqu'où irait la Russie, que la Serbie et d'autres États locaux aidaient à faire pièce aux Ottomans dans la région.

Poincaré avait appris la nouvelle pendant qu'il assistait au Grand Prix de Longchamp. En France, rares étaient ceux qui envisageaient le pire. La majorité des observateurs et de l'opinion ne se sentait guère concernée par ces lointains problèmes ; elle se passionnait davantage pour le procès d'Henriette Caillaux, l'épouse du ministre des Finances, laquelle avait assassiné le directeur du *Figaro*, Joseph Calmette, en mars 1914, parce qu'il faisait campagne contre son adversaire politique avec la vie privée du couple. Les avant-gardes ne mesuraient pas davantage les événements de Sarajevo, mais elles étaient éminemment sensibles à la fébrilité générale et contribuaient à l'aviver. Le 20 mai, la Société des dessinateurs humoristes avait décidé de venir en aide au dessinateur alsacien Hansi, inculpé de haute trahison et déféré devant la Haute Cour de Leipzig par le tribunal correctionnel de Colmar, qui l'avait condamné, en première instance, à six mois de prison et 1 500 marks d'amende pour l'anti-germanisme de son dernier livre *Mon village : ceux qui n'oublient pas*. Alors que les tensions se multipliaient en Alsace, Apollinaire avait épousé la cause du dessinateur dans *Paris-Journal* et menacé les Allemands de « railleries plus cinglantes, plus violentes, plus vengeresses » encore que celles d'Hansi. Les rivalités nationales et les joutes artistiques appartenaient à la même *hybris*, ce mouvement de démesure et d'orgueil châtié par les dieux.

Au début de juillet 1914, les artistes ne songeaient qu'à fuir le cli-

1. Sur les réactions en chaîne et l'attitude française, voir notamment Jean-Jacques Becker, « Le Tonneau de poudre des Balkans », *Encyclopédie de la Grande Guerre*, op. cit., p. 179 sq.

mat suffocant de Paris. Les époux von Wätjen séjournaient sur la côte atlantique et Léger dans sa ville natale d'Argentan ; Larionov et Gontcharova partirent pour Oléron, De Chirico en cure à Vichy, Picasso, Braque et Derain descendirent en Avignon. Face au silence des chancelleries autrichienne et allemande, Poincaré et Viviani maintinrent leur voyage en Russie et dans les pays scandinaves ; le 16 juillet, ils embarquèrent sur le *France* à Dunkerque, pleins de confiance en l'alliance défensive franco-russe, et entrèrent le 20 juillet dans le port de Cronstadt, où Nicolas II les reçut sur son yacht. Ils ignoraient qu'au fil des jours l'Autriche-Hongrie et l'Allemagne se préparaient à punir la Serbie : l'entourage de François-Joseph l'avait convaincu de cette nécessité, le Premier ministre hongrois avait finalement opté pour la riposte et le Kaiser refusé de voir Vienne flétrir devant Belgrade. En grand secret, les deux alliés concevaient un ultimatum, qui serait immanquablement rejeté par la Serbie. Restait à choisir le moment opportun.

À Paris, André Rouveyre avait proposé au directeur de *Comœdia* de couvrir la saison estivale avec Apollinaire ; en attendant sa réponse, il partit pour Compiègne cependant que le poète mettait un peu d'ordre dans ses affaires. En mars dernier, le fracas des polémiques avait étouffé la publication de *La Fin de Babylone*, mais ce roman « historique », compilation de la Bible et d'ouvrages rares, n'était qu'une besogne alimentaire exécutée en hâte, à laquelle l'humour et le libertinage donnaient heureusement quelque relief. Tout autre serait l'accueil du livre *Et moi aussi je suis peintre* : orné d'un frontispice gravé par Pierre Roy à partir du portrait de Chirico, dédié à Albert et confié à l'imprimerie L'Union, qui fabriquait *Les Soirées de Paris*, il devait être tiré à 200 exemplaires sur hollandne Van Gelder ; il fallut toutefois renoncer à l'orner de couleurs au pochoir. Quant aux préfaces et notices écrites pour « Les Maîtres de l'Amour », elles étaient désormais réunies en un volume provisoirement agencé, *Les Diables amoureux*, qui devait paraître au Mercure de France.

Le jour de la Fête nationale, Apollinaire se rendit chez Dujardin du côté d'Avron. Fondateur de la défunte *Revue wagnérienne* et romancier des *Lauriers sont coupés*, Édouard Dujardin, qui désirait lui proposer une série de conférences sur la peinture, l'avait invité avec les Vallette et une demi-douzaine de personnes¹. Dans la soirée, on causa beaucoup de l'affaire Caillaux. Le lendemain, Apollinaire, Vallette, Rachilde et leur fille Gabrielle² déjeunèrent chez Rouveyre à Barbizon ; après avoir déposé Rachilde au Coudray, on repartit en trombe pour Paris. Le 16 juillet, un mot du dessinateur annonça que Pawłowski acceptait d'envoyer les deux correspondants à Deauville : on parti-

1. Sur cette visite, les invités et les activités de la fin de juillet, voir Apollinaire, *Souvenirs de la Grande Guerre*, G. Boudar et P. Caizergues (éd.), Montpellier, Fata Morgana, 1980.

2. Elle était l'épouse de Robert Fort, neveu du Prince des poètes.

rait le 25 en automobile¹ et rentrerait vers le 16 août ; Apollinaire n'irait pas à Étival, où Picabia et Zayas achevaient les décors de leur pantomime à huit mains. Il eut à peine le temps de corriger les épreuves du dernier numéro des *Soirées* et d'achever la mise au net de son recueil de contes « Le Poète assassiné et puis ressuscité », comprenant « Le Poète assassiné » suivi de quatorze histoires, promis aux éditeurs Briffaut depuis septembre 1913 et annoncé dans *Paris-Midi* dès avril 1914². Mollet le servit avec sa patience ordinaire et se dévoua pour aller chez Montfort solliciter la publication du « Roi-Lune » dans *Les Marges*³. Apollinaire était fébrile : il avait porté le conte éponyme, « Le Poète assassiné », pendant de nombreuses années et y avait mis tant de lui-même que la délivrance lui sembla probablement douloureuse. Il avait engendré une œuvre à son image, composite, bizarre, grinçante, fantasmagorique, et un héros, Croniamantal, à l'origine obscure, au sexe incertain, dont des tribus nègres avaient féminisé le nom et qui partageait avec Napoléon certaine particularité physiologique : *partes viriles exiguitatis insignis, sicut puer*⁴. En ce temps-là, le chimiste-agronome allemand Horace Tograth annonça la destruction des lauriers et des poètes, gens paresseux et inutiles, usurpateurs, spoliateurs, indésirables. Aussitôt, tous les États du globe prirent des mesures d'exil ou d'enfermement et des multitudes hurlantes se mirent à massacerer les poètes : c'étaient la terreur et l'apocalypse. Quand Tograth débarqua à Marseille, Croniamantal s'avança pour le défier. Sacrifice inutile : la foule lui planta des couteaux dans la bouche, le ventre, la poitrine, « et bientôt il n'y eut plus sur le sol qu'un cadavre hérissé comme une bogue de châtaigne marine ». « Je confesse mon amour pour Tristouse Ballerinette, la poésie divine qui console mon âme », furent ses derniers mots⁵. Fatalité de l'amour, de la condition humaine et du destin des poètes, voués à la « malemort ». Fatalité d'une époque de persécutions, d'autodafés et de puissance scientifique grandie sur les ruines de la poésie, culte fatal de l'avant-garde et du mouvement à tout prix, dont les zélateurs, dotés de l'orgueil immense et vain des devanciers, roulent immanquablement vers l'abîme. L'art peut-il conjurer le sombre sort ? « Les rois qui meurent / Tour à tour / Renaissent au cœur des

1. Rouveyre à Apollinaire [15 et 20 juillet 1914] (CA, p. 397).

2. À ce moment-là, on ignorait encore lequel des deux contes majeurs donnerait son titre au recueil, « Le Roi-Lune » ou « Le Poète assassiné ». En 1913, le poète Carlos Laronde avait programmé pour 1914, au Théâtre-Idéaliste, une mise en scène des parties dialoguées du « Poète assassiné ». Ce théâtre d'art, cofondé par Laronde et Xavier Lambert dans les premières semaines de 1913, était entièrement bénévole (gratuité des spectacles, concours gracieux des acteurs et des décorateurs, etc.). Le projet avec Apollinaire ne se réalisa pas (M. Décaudin, « Couleur du temps. Naissance d'une œuvre », *GA* 20, p. 9 et 28).

3. Mollet informa Apollinaire le 27 juillet 1914 que le manuscrit du conte était chez Montfort. Ce dernier répondit au poète le 28 juillet que « Le Roi-Lune » était très amusant mais trop long pour la revue, et lui proposa de prendre une autre nouvelle.

4. « Les parties viriles d'une petitesse remarquable, comme celle d'un enfant », selon le rapport du médecin légiste de Napoléon I^{er}, le chirurgien-major Henry (*Pr* 1, p. 227 et 1160).

5. *Pr* 1, p. 299-300.

poètes¹ ». Mais quand meurt Croniamantal, « le plus grand des poètes vivants », que reste-t-il sinon, sculptée par l'oiseau du Bénin, une « profonde statue en rien, comme la poésie et comme la gloire », une tombe plantée d'un beau laurier et la chanson douce-amère de Tristouse :

Toutes ne t'aiment pas tu mens
 Palantila mila miman
 Quand il fut l'amant de la reine
 Et je suis roi puisqu'elle est reine
 C'est vrai c'est vrai je l'aime
 Croniamantal au fond du puits
 Est-ce lui
 Cueillons la marjolaine
 La nuit²

Le 23 juillet à 6 heures du soir, à peine Viviani et Poincaré avaient-ils quitté Cronstadt que l'Autriche posait son ultimatum à la Serbie ; cette dernière avait quarante-huit heures pour accepter la participation de la police autrichienne à l'enquête, couper court à la propagande nationaliste et s'engager à châtier les coupables de l'attentat. Malgré la surprise générale, le président de la République et le président du Conseil décidèrent de poursuivre leur voyage en Suède, laissant au garde des Sceaux qui assurait l'intérim le soin de surveiller la crise. Le lendemain, comme tous les chefs de gouvernement concernés par les alliances, ce dernier reçut de l'ambassade allemande une note arguant de la localisation du conflit : Vienne escomptait que la Russie n'y prendrait aucune part. Le soir même, Apollinaire se rendit avenue Henri-Martin, près du Bois, chez l'une de ses relations mondaines, Mme Bargy, qui recevait le samedi soir pour fumer l'opium. Il y retrouva Paula Valmont, Siegler-Pascal et le peintre Charlotte Gardelle. Ce soir-là, l'opium était mauvais, mais Apollinaire le préférait encore à la « coco » qui stupéfiait Montparnasse, et dont les délires vénéneux, les agissements brutaux lui paraissaient incompatibles avec les rythmes et les aspirations créatrices de sa génération. Le lendemain, 25 juillet, il fit sa valise de grand matin et courut Paris. Faubourg Poissonnière, il conclut avec le libraire licencieux Jean Fort un traité concernant une anthologie intitulée *L'Amour à l'espagnole* et un projet de collection, dont le lancement était prévu le 1^{er} novembre 1914. Rue de Furstenberg, il donna le manuscrit du *Poète assassiné* aux frères Briffaut, qui lui proposèrent de reprendre des travaux d'édition, principe qu'il accepta vaguement car il ne pouvait vivre sans besogne alimen-

1. « Cœur couronne et miroir » (*Calligrammes*).

2. Fin du « Poète assassiné », selon la variante du manuscrit (*Pr 1*, p. 302 et p. 1282).

taire¹. Puis il prit livraison de *Fragonard et l'Amérique*² et se rendit aux abords du parc Monceau, chez Jacques Seligmann. La petite brochure de vingt-quatre pages lui avait été commandée au printemps dernier par le marchand d'art, qui voulait intervenir dans la polémique divisant les experts et les marchands américains depuis plus d'un an : *La Bonne Mère* de Fragonard, achetée 150 000 dollars par le collectionneur new-yorkais Bertron en mars 1913, était-il un faux³? Seligmann en était persuadé ; Apollinaire ne put que lui donner raison, et condamna l'expansion du phénomène, qui « fauss[ait] le goût des véritables amateurs et banalis[ait] les œuvres d'art en multipliant inutilement les copies plus ou moins truquées ». Il ne défendait plus la fausseté : non seulement le faux Fragonard n'avait pas la qualité de la tiare de Saïtaphernès, mais, agissant pour le compte de son commanditaire, il avait choisi de limiter son implication personnelle. Au sortir de l'hôtel de Sagan, il déposa son argent à la banque et partit retrouver Rouveyre, qui l'attendait avec son chauffeur et son automobile, une Renault 12 ou 14 HV. Mollet avait apporté les deux valises, qu'il fallut caser parmi les nombreux impedimenta du dessinateur, bagages et sac à dos de pêcheur contenant trois petits crapauds, offerts par sa maîtresse⁴. Le véhicule s'élança sous le ciel magnifique tandis qu'Apollinaire calculait mentalement son budget : les vacances seraient modestes mais agréables.

Passé Mantes et son voile de pluie, la Normandie s'ouvrit, grasse et verdoyante. Le véhicule quitta les boucles de la Seine en direction d'Évreux, Lisieux, Pont-l'Évêque et Trouville. Les deux hommes, qui s'étaient croisés bien des fois sans se fréquenter, faisaient plus amplement connaissance. Fils d'un éditeur et bibliophile renommé, Rouveyre, trente-cinq ans, s'était lié à Matisse et Marquet dans l'atelier de Gustave Moreau aux Beaux-Arts ; en 1904, un riche mariage lui permit de vivre à son aise, d'abandonner les journaux humoristiques et de se consacrer à son art, dont le trait gras, incisif et cruel déformait les modèles jusqu'à saisir leur vérité intérieure. Admiré par Golberg, Gourmont et Apollinaire, il était honni de ses victimes qui l'accusaient de calomnie : dernièrement, Claudel avait violemment protesté contre les caricatures de *Comœdia* visant sa pièce *L'Otage*, et Jane Catulle-Mendès, s'estimant injuriée, avait traîné le dessina-

1. Apollinaire comptait sur 10 420 francs (un peu plus de 38 000 euros) pour la période novembre 1914-novembre 1915 : chez Fort, 2 400 francs annuels (soit 200 francs mensuels) pour la collection et un forfait de 600 francs pour l'anthologie ; chez les Briffaut, 200 francs mensuels pour la nouvelle collaboration et 500 francs pour le premier tirage du *Poète assassiné* ; 600 francs au *Mercure*, 600 francs aux *Soirées*, 300 francs pour *Les Diables amoureux*, 300 francs pour *Alcools*, 1 020 francs à *Paris-Journal* et 2 000 francs pour *Et moi aussi je suis peintre* (estimation fort optimiste), sans compter de nouveaux articles et contributions (*Souvenirs de la Grande Guerre*, op. cit., p. 19).

2. *Pr* 2, p. 55-64.

3. La brochure rapporta 1 000 francs à Apollinaire. Sur le déroulement de la polémique, voir *Pr* 2, p. 1532-1533.

4. Apollinaire leur consacra une chronique dans « La Vie anecdotique » du 16 janvier 1916 (*Pr* 3, p. 236-238).

teur et le Mercure devant la justice¹. Vers 6 heures du soir, le chauffeur Nolland s'arrêta devant l'hôtel de l'Europe à Deauville, modeste pension de famille bondée d'une nuée d'étudiantes françaises et étrangères au babil sonore et guttural ; deux sœurs polonaises et une jeune Écossaise eurent tôt fait d'attirer l'attention des nouveaux arrivants. En une cinquantaine d'années, le petit village de pêcheurs cerné par les marais était devenu une élégante station balnéaire, nantie d'un casino et de deux palaces flambant neufs, le Royal et le Normandy. Grâce à la vogue des bains de mer, à l'essor de la villégiature estivale et à une liaison ferroviaire directe avec la capitale, le Tout-Paris convergeait vers Deauville, personnalités de la politique, de la mode et des affaires, vacanciers, femmes galantes, gens aux métiers divers et journalistes à l'affût d'actualités mondaines. Le 1^{er} août, la saison s'ouvrait par le couronnement de la Reine de la plage et battait son plein tout le mois. Mais, en ce 25 juillet 1914, une fièvre inhabituelle hantait la rue Gontaut-Biron, les cabines du bord de mer et la salle de baccara. À 6 heures du soir, la Serbie avait fait savoir qu'elle acceptait l'ultimatum de Vienne, hormis la participation des enquêteurs autrichiens ; considérant que la restriction équivalait à un rejet, le représentant de l'Empire quitta Belgrade, qui décréta la mobilisation générale.

Pendant deux jours, les nations européennes tentèrent de se rassurer : même si l'Autriche-Hongrie ne s'apaisait pas, le conflit resterait localisé ; Paris réclama l'intercession allemande auprès de Vienne en échange de ses efforts pour modérer l'allié russe ; le chancelier Bethmann-Hollweg refusa, comme il refusa la proposition britannique de concertation entre le Royaume-Uni, la France, l'Italie et l'Allemagne. À Deauville, Apollinaire prenait des bains de mer, flirtait avec l'une des Polonaises, reprenait la maquette de son recueil d'idéogrammes lyriques, écrivait ses recommandations à Férat et travaillait pour le *Mercure*. Le 27 juillet, comme il pleuvait, il fit un joli calligramme, « Écoute s'il pleut ». Il ne croyait pas à la guerre, mais sentait en lui, et tout autour de lui, se détacher des liens et mourir des souvenirs ; la pluie peuplait l'atmosphère de bruits, de pleurs et de voix de femmes. Le lendemain, l'Autriche-Hongrie déclara la guerre à la Serbie et bombarda Belgrade, cependant que Londres proposait d'admettre l'occupation de la capitale serbe à condition d'ouvrir des négociations. Guillaume II prit un délai de réflexion : « Pour la gueurre [sic] il y a encore un tout petit peu d'espoir (source privée) peu pourtant », écrivit Férat à Apollinaire². Ce jour-là, les envoyés de *Comœdia* allèrent déjeuner à Villerville, chez le dramaturge d'origine judéo-polonaise Alfred Savoir, dont la jeune femme était une délicieuse compatriote, que le poète aurait volon-

1. En juin 1914 dans les deux cas. À la fin de juillet, la justice renvoya le procès intenté par Mme Catulle-Mendès à la session d'octobre.

2. Férat à Apollinaire [28 juillet 1914] (CA, p. 567).

tiers courtisée¹. Dans l'après-midi, ils rendirent visite à Tristan Bernard, qui séjournait dans sa villa des Étincelles. Le célèbre écrivain, connu et craint pour ses bons mots, recevait ce jour-là André Picard, dramaturge à vocation sociale, Lucien Richemond, directeur de théâtre, Louis Bousquet, chansonnier comique, à qui la France devrait bientôt sa *Madelon*, et Helen Hessel, dont l'époux avait contribué aux récents succès de Marie sur le marché de l'art allemand. Les allusions discrètes de l'aimable assemblée au mariage de Marie eurent le don d'incommoder Apollinaire mais, en hôte délicat, le maître des lieux se mit à lui parler de *L'Hérésiarque* et de « La Vie anecdotique ». La conversation roula sur l'affaire Caillaux et sur l'imminence d'un conflit : seul Apollinaire refusait toujours d'y croire. Le soir, au casino, l'or avait disparu des tables, et le jeu le disputait à la guerre dans tous les esprits. Le 29 juillet, Vienne s'aligna sur la position de son allié allemand en rejetant la solution britannique, Poincaré et Viviani rentrèrent enfin en France, et Nicolas II se mit à tergiverser sur les modalités de la mobilisation russe. Les deux jours suivants, alors que tous les yeux se tournaient vers la Russie et que les membres du Gotha austro-allemand quittaient Deauville, des Françaises endiamantées, rivées au baccara, forçaient le destin à leur céder des monceaux de pièces conjuratoires. « Au tango, peu de tangueurs », mais la belle Diane de Gonet « tanguait de façon à ce que nul [...] n'oubliât le volcan sur lequel on dansait² ». Le 31 juillet, convaincu par son entourage que Vienne avait commis l'irréparable en attaquant la Serbie, Nicolas II ordonna la mobilisation générale ; François-Joseph fit de même une vingtaine d'heures plus tard. Pour Berlin, la décision russe signifiait la guerre : se sentant plus que jamais encerclée, l'Allemagne se prépara à déclencher le plan Schlieffen de 1906, qui consistait à éviter un double front en écrasant aussitôt la France avant d'affronter la Russie, que sa taille empêchait de mobiliser promptement. Le soir même, Guillaume II posa deux ultimatums : à la Russie, il réclama l'arrêt de la mobilisation avant le 1^{er} août à midi ; à la France, il demanda compte de sa neutralité en cas de conflit germano-russe. La France fera ce que lui commanderont ses intérêts, répondit Viviani cependant que la diplomatie française s'évertuait à obtenir l'engagement des Britanniques ; rien, dans le traité franco-russe, n'obligeait la France à intervenir puisque la Russie avait mobilisé avant l'Allemagne, mais le gouvernement français était incapable de résister à la mise en marche de la mécanique infernale ; la mort de Jaurès, assassiné par un étudiant nationaliste le soir même, devant le café du Croissant, rue Montmartre, venait d'anéantir les dernières illusions pacifistes.

1. Le séjour à Deauville est raconté par Apollinaire dans *Souvenirs de la Grande Guerre*, op. cit., et dans « La Fête manquée ou le miracle de la mobilisation », article de *Comœdia* repris dans le roman inachevé *La Femme blanche des Hohenzollern* (Pr 1, p. 915 sq.) ; par Rouveyre dans son *Apollinaire*, Gallimard, 1945, p. 11 sq.

2. Pr 1, p. 915.

Ignorant l'exaspération qui étreignait la capitale, les deux correspondants de *Comœdia* refusèrent d'admettre la gravité de la situation mais jugèrent plus prudent de quitter Deauville. À l'hôtel de l'Europe, les jeunes filles résistaient tant bien que mal à la panique ; les Russes brandissaient l'alliance franco-russe, les Tchèques arguaient de leur francophilie, les Suédoises opposaient leur neutralité, mais une Allemande, se sentant piégée, crut devenir folle d'épouvante. La petite auto de Rouveyre quitta Deauville à la nuit close.

Des géants furieux se dressaient sur l'Europe
Les aigles quittaient leur aire attendant le soleil
Les poissons voraces montaient des abîmes
Les peuples accourraient pour se connaître à fond
Les morts tremblaient de peur dans leurs sombres demeures¹

1. « La Petite Auto » (*Calligrammes*).

QUATRIÈME ÉPOQUE
DE L'ORDRE ET DE L'AVENTURE
1914-1918

Étendards

août 1914-avril 1915

La stupeur

La petite auto de Rouveyre fouillait la chaussée aveugle de ses lumières falotes. Des véhicules filaient en sens inverse, peut-être des Parisiens se rendant aux courses avant l'aube — c'était donc que tout s'arrangeait... À Lisieux, un pneu creva. Le mécanicien poussa le véhicule sous un bec de gaz, qui s'éteignit aussitôt : « Ne crois-tu pas que c'est un présage de guerre ? » murmura Rouveyre. À l'approche de Paris, une autre crevaison les retarda. L'aube embrasait l'horizon :

C'est un merveilleux lever de soleil sur la Seine, merveilleux et inoubliable. Des barres noires nagent dans du blanc opalin et qui s'épure, puis mille bêtes célestes se violacent, les étoiles pâlissent, un feu profond et clair dore l'horizon. L'orient blêmit encore pour fructifier enfin en prodigieux jardin des Hespérides. Quelle fraîcheur adorable ! Ensuite tout s'incendie avec grâce comme si l'Amour même était l'incendiaire¹.

La magie aurorale célébrait les noces nouvelles de Mars et de Vénus. S'abîmant dans la contemplation, Apollinaire sentit soudain « le vide infini de son cœur »... Quand la voiture reprit sa course, les voyageurs s'assoupirent dans la chaleur naissante. À l'approche de Paris, des paysans racontèrent que les maréchaux-ferrants avaient été rappelés au milieu de la nuit. Versailles s'éveilla dans les mouvements de troupes. Rouveyre voulut passer chez lui, à Barbizon, où Apollinaire écrivit en hâte le premier article promis à *Comœdia*². S'accordant au « crayon incisif » du dessinateur, il peignit, comme avec un pinceau, le patron du *Journal*, Henri Letellier, lequel « avec

1. *Souvenirs de la Grande Guerre*, op. cit., p. 25-26.

2. Pr 1, p. 915.

une élégance un peu lasse dardait son nez en forme de boomerang » et dont, « dans un langage plus abstrait », on aurait pu dire qu'il était « la nasification de ce retour éternel auquel croyait Nietzsche¹ » ; l'aviateur Santos-Dumont, à la « bouche ouverte en forme de phare d'automobile sur ses dents serrées » ; Mme de La Rochefontaine, qui comptait son argent comme l'impératrice Taitou² les thalers autrichiens ; et un nègre, réel ou rêvé, « vêtu d'une simarre de couleurs changeantes bleu argenté et rose aurore », qui s'enfonçait dans la mer avec sa bicyclette et dont on ne vit bientôt plus que le « turban vert d'eau » se confondant avec l'« onde amère », insolite image d'une fête engloutie par l'affolement général.

Dans la capitale, rues et places regorgeaient de crieurs de journaux, d'anxieux, d'insomniaques et de lève-tôt, qui s'interrogeaient de la voix et du regard. Que répondrait la France à l'ultimatum allemand ? Le Kaiser voulait la guerre, la mobilisation était inévitable, allait-on gagner quelques jours, ou du moins quelques heures ?... À 15 h 45, l'ordre officiel fut placardé partout : on scruta ses lettres grasses et son double drapeau tricolore, on déchiffra la date du 2 août, déclaré premier jour de la mobilisation générale, on lut ce qu'on savait déjà. Sur les Grands Boulevards, photographes et opérateurs de cinéma commencèrent à figer des sourires de commande, et, sur tout le territoire, les tocsins se répondirent de beffrois en clochers. Le pays était parcouru de sanglots étouffés et de paroles tremblantes, de soupirs et de vœux éperdus qui formaient un dououreux silence, fait de stupeur et d'accablement, que déchiraient, dans les grands centres-villes, les manifestations enthousiastes des étudiants nationalistes, des revanchards sur le qui-vive et des suiveurs prompts au mimétisme. Avant même d'avoir rejoint leur corps et endossé leur uniforme, la plupart des civils n'étaient déjà plus des ouvriers, des paysans, des employés, des professeurs, des écrivains ou des artistes, mais des soldats, des fantassins, des artilleurs, des sapeurs et des marins. Ils iraient grossir les rangs massés aux frontières, prendre leur part du fardeau et vivre selon leur grade et leur fonction, minuscules maillons d'une immense chaîne défensive, dont les noms deviendraient bientôt des lettres d'or sur la pierre blême des monuments.

En fin d'après-midi, Apollinaire et Rouveyre déposèrent leur article illustré à la rédaction de *Comœdia*, boulevard Poissonnière. Mais qui se souciait de Deauville, qui voulait rire encore et se moquer du monde ? Pawłowski reléguait « La Fête manquée » dans un tiroir³. Au sortir du journal, les deux amis se regardèrent : allaient-ils se séparer comme si de rien n'était ? Ils avisèrent l'une de ces petites baraques

1. Le nez d'Henri Lettelier était proverbial. Léon Daudet disait qu'il tenait du « toucan et du cimenterre turc » (*Paris vécu, in Souvenirs et polémiques*, Robert Laffont, « Bouquins », 1992, p. 988).

2. L'épouse du négus Ménélik. Les thalers autrichiens étaient en circulation en Éthiopie.

3. Apollinaire réutilisa son article dans son projet romanesque de 1918 *La Femme blanche des Hohenzollern*.

photographiques où l'on tirait des « photos-cinéma » pour trois fois rien. La même idée leur vint :

Nous entrâmes et, le prix réglé, on nous fit pénétrer dans une sorte de guérite [...] où nous avions à peine la place de bouger [...] une voix nous dit : « Ça commence ! » et, toc, un déclic, et puis tout un brimbalement, un déglingage mécanique à l'intérieur de l'appareil. [...]

[...] J'eus l'à-propos de me tourner vers Apollinaire et de lui dire : « Il faut bouger, faire n'importe quoi, sinon nous allons avoir l'air de deux couillons ! » Cela le fit rire et, s'agitant, il balbutia quelques mots vagues que je n'entendis pas, et les accompagnant de gestes que l'on voit dans la suite d'images. Soudain, c'était fini¹.

Sur la série, les deux complices ont l'air jovial et les traits creusés de fatigue. Le chapeau en arrière, la bouche fendue d'un large sourire, Apollinaire s'anime, il est le poète de la vie tendre et gaie, de cette « vie adorable et légère » que la guerre brise « comme verre² ».

Le soir même, il dîna chez la baronne d'Oettingen. Le succès des *Soirées* et des idéogrammes leur serra le cœur : fallait-il donc dire adieu à cette revue tant aimée, si vivante et si neuve ? Il passa le reste de la nuit chez Mme Bargy. Le maître de maison s'apprêtait à rejoindre son régiment d'artillerie au camp de Mailly, un invité était sapeur, quatre autres fantassins, et Siegler-Pascal, qui sortait de la salle d'armes et appartenait à la territoriale³, devait gagner le fort de Saint-Cyr le 12 août⁴. Soustrait aux obligations militaires en qualité d'étranger, Apollinaire était également inconnu des autorités russes et italiennes. Il se sentit soudainement seul, apatride, inutile, livré au regard noyé d'Isa de Comminges, surnommée la Panthère, et de Miss Martins, une Australienne excentrique et fardée, tout de violet vêtue. La fée noire leur délivra l'oubli et le dédain de l'heure. Mais peu avant l'aube, la guerre revint sur toutes les lèvres, Siegler-Pascal fredonna *La Marseillaise*, et les fumeurs, tirés de leur torpeur, la reprirent *mezza voce*, comme à part soi. Au petit jour, Apollinaire, l'avocat et Miss Martins rentrèrent à pied par les Champs-Élysées et la Concorde, alors que s'enfuyaient les derniers Allemands de Paris.

Dans les heures qui suivirent, la capitale fut déclarée « camp retranché » et soumise aux restrictions de l'état de siège. Le métro fonctionnait toujours mais tous les employés du tramway partaient, les omnibus étaient réquisitionnés, les théâtres et les cinémas fermés jusqu'à nouvel ordre⁵ ; la plupart des journaux s'arrêtaient ou ignoraient comment s'organiser. Si la Bibliothèque nationale accueillait

1. André Rouveyre, *Amour et poésie d'Apollinaire*, Éd. du Seuil, « Pierres vives », 1955.

2. *La Femme assise* (Pr 1, p. 417). Voir cahier hors texte, n° 46.

3. Appartaient à la territoriale les hommes âgés de trente-cinq ans et plus.

4. Voir les lettres de Siegler-Pascal à Rouveyre publiées et commentées dans *GA* 12.

5. La Bourse ouvrit jusqu'au 4 août 1914.

encore d'impavides lecteurs, les gares débordaient d'hommes en partance, de femmes en pleurs et d'enfants ahuris ; ceux qui cherchaient contenance se forçaient à rire et les plus insouciants, ou les plus inquiets, s'encourageaient du geste et de la voix, chantaient pour s'étourdir, lançaient des salves de cris et de fleurs qui décuplaient leurs forces et enjolivaient leur destin ; absorbés par le moment présent, ils se sentaient terriblement vivants. Quinze jours plus tard, on comptait plus de 3 700 000 mobilisés, dont quelque 2 700 000 combattants. Face à eux, l'armée allemande opposait près de 4 000 000 d'hommes¹.

Le 2 août, Picasso accompagna Braque et Derain en gare d'Avignon ; citoyen d'un pays neutre, il restait à travailler dans le Midi alors que ses deux amis abandonnaient leurs pinceaux et leur passion aux fracas des armes, à la souffrance et à la mort. Je ne les ai jamais retrouvés, conclura plus tard Picasso avec une rare froideur ; c'était inexact mais au demeurant très juste : cette guerre tua leur compagnonnage plastique. Dans la soirée du 2 août, Guillaume II donna douze heures à la Belgique pour laisser le passage à ses troupes, conformément au plan Schlieffen ; la colère et l'indignation soulevèrent les Belges. Le lendemain, vers 7 heures du soir, l'ambassadeur von Schoen apporta au président Viviani la déclaration de guerre de l'Empire allemand. Dès lors, la conscience française s'estima en état de légitime défense ; la résignation devint résolution, l'accablement devoir de sacrifice. Dans la journée, Cendrars avait signé un engagement de principe sous le nom de Sauser — ou Sauted —, dans un bureau de recrutement installé au coin de la rue Laffitte et du boulevard Haussmann. La veille, plusieurs quotidiens nationaux avaient diffusé son appel aux étrangers :

L'heure est grave.

Tout homme digne de ce nom doit aujourd'hui agir, doit se défendre de rester inactif au milieu de la plus formidable déflagration que l'histoire ait jamais pu enregistrer.

Toute hésitation serait un crime. Point de paroles, donc des actes.

Des étrangers amis de la France, qui pendant leur séjour en France ont appris à l'aimer et à la chérir comme une seconde patrie, sentent le besoin impérieux de lui offrir leurs bras.

Intellectuels, étudiants, ouvriers, hommes valides, de toute sorte — nés ailleurs, domiciliés ici — nous qui avons trouvé en France la nourriture matérielle, groupons-nous en un faisceau solide de volontés mises au service de la plus grande France.

Signé : Blaise Cendrars, Leonard Sarlius, Czaky, Kaplan, Berr, Oknosky, Isbicki, Schoumoff, Roldireff, Kozline, Essen, Lipchitz, Frisendahl, Israïlivitch, Vertepoff, Canudo.

1. Jean-Jacques Becker et Gerd Krumeich, *La Grande Guerre. Une histoire franco-allemande*, Tallandier, 2008, p. 135 et p. 140.

L'ordre de mobilisation s'accompagnait de dispositions concernant les étrangers ; craignant le lynchage, l'expulsion et les camps de concentration, de nombreux Tchèques, Polonais, Grecs, Hongrois manifestaient bruyamment leur francophilie et cherchaient massivement à s'engager. Très attaché à la France, Cendrars fondait ses espérances sur une juste cause. Pendant la Seconde Guerre mondiale, il rappellerait que ses anciens camarades n'avaient pas « obéi à de sordides intérêts d'ordre alimentaire ou de basse police », mais qu'ils s'étaient « engagés par amour pour la France beaucoup plus que par haine de l'Allemagne, et non seulement des intellectuels et des artistes, mais aussi des commerçants et des négociants » ; gens d'ailleurs qui venaient signer pour la durée de la guerre « sans aucun esprit d'aventure », et gens d'ici qui cherchaient à mériter la naturalisation ou gagner la régularisation de leur situation personnelle¹. « Cette guerre est une douloureuse délivrance pour accoucher de la liberté », confia-t-il à son compatriote Suter, en septembre 1914 : « Cela me va comme un gant. Réaction ou Révolution — l'homme doit devenir plus humain. Je reviendrai. Cela ne fait point de doute². » Il n'était pas seul à croire en la nécessité morale de la guerre, mais ne disait pas, ne pénétrait pas encore clairement, que ses propres démons le poussaient aussi, surtout l'un d'eux, qu'il nommait d'un nom terrible : Moravagine. Il ne mesurait pas non plus qu'il obéissait malgré lui aux grands mots qui menaient les peuples, liberté, justice ou civilisation, et qu'il boirait ce « calice jusqu'à la lie ». Pour l'heure, il savait seulement qu'il voulait voir et faire la guerre sans y être contraint, que la vie était dangereuse et qu'il fallait aller jusqu'au bout, « pour savoir ce dont les hommes sont capables, en bien, en mal, en intelligence, en connerie, et que de toutes façons, la mort est au bout, que l'on triomphe ou que l'on succombe³ ».

De Poggio a Caiano, Soffici soutenait ardemment les Français : « [Q]uoи qu'il arrive nous autres italiens d'esprit nous sommes avec la France et avec vous autres de tout notre cœur. Moi particulièrement je songe à vous autres amis parisiens avec la plus grande affection. Dis cela aux amis. J'ai lu avec un très grand plaisir tes idéogrammes. Très bien. Je t'embrasse fort. / Ton Ardengo⁴. » Une partie de l'opinion italienne réclamait l'intervention aux côtés de la France mais le gouvernement Salandra tergiversait. L'Italie appartenait encore à

1. *La Main coupée* [1946], Denoël, TADA 6, p. 89. L'allégation « je déteste les Boches » s'explique en fonction de la Seconde, plus que de la Première Guerre : « Pourquoi vous êtes-vous engagé, alors ? » demande le pseudo-espion du chapitre xvii. « Moi ? Parce que je déteste les Boches. / — Vous n'êtes pas logique avec vous-même, Blaise Cendrars. / — Heureusement ! Vous croyez que la vie est une chose logique ? C'est chien et chat » (*ibid.*, p. 250).

2. Cendrars à Suter, début septembre 1914 (*Inédits secrets*, op. cit., p. 398).

3. *La Main coupée*, op. cit., p. 153.

4. Carte postale à en-tête de *Lacerba* datée du 3 août 1914, mais avec un cachet postal du 2 août 1914 (*CI I*, p. 88).

la Triplice même si l'irrédentisme l'avait poussée à s'en éloigner dès 1900 : le moment semblait venu de reprendre aux Autrichiens Trieste et le Trentin. Marinetti, qui réclamait depuis longtemps l'explosion de la « belle poudrière » triestine et l'expulsion de l'aigle à deux têtes, multipliait les manifestations interventionnistes : « [C]e con de Marinetti se promène avec des drapeaux », commenta Soffici après l'arrestation du chef de file futuriste : « l'Allemagne serait un bon pays pour lui¹. » Le 20 septembre, dans un appel éminemment lyrique, « Aux Italiens, un Italien », publié en première page du *Journal*, D'Annunzio condamna, lui aussi, l'alliance italo-autrichienne et exhorte son peuple à entrer dans l'Entente. En Adriatique, la marine française livrait ses premiers combats.

Le 4 août à 8 heures du matin, les troupes allemandes entrèrent en Belgique et le Royaume-Uni, qui avait promis son soutien en cas de violation de la neutralité, déclara la guerre à l'Allemagne. Portée par son élan patriotique, la France oublia momentanément ses querelles et ses divergences politiques : devant l'ennemi, rien ne briserait son Union sacrée². La presse entière fit chorus et se mit à soutenir le moral du pays jusqu'à l'aberration : « Les statistiques des dernières guerres démontrent que, plus les armes se perfectionnent, plus le nombre des pertes diminue », affirma *Le Temps* ce jour-là³. Comme tous les étrangers, Apollinaire se rendit au commissariat pour obtenir le permis de séjour obligatoire avant la fin du deuxième jour de la mobilisation. Il irait s'engager le lendemain matin. Ne descendait-il pas d'un artilleur du tsar et d'un officier italien ? Un long cortège d'hommes de plume et d'épée se présentait pour le séduire, d'Aubigné, Laclos, Vigny, et l'ennemi allemand prenait les traits de Wätjen ou d'Ewers... Lui aussi voulait voir et faire la guerre. L'orgueil viril le poussait ; sa dette envers la France, « le plus beau pays du monde », sa terre d'accueil, sa patrie de poète, et le mouvement collectif le sommaient d'entrer dans la mêlée, lui réclamaient un sacrifice redoutable. Mais en engageant son œuvre et sa personne, il refonnerait ses origines, rachèterait l'immolation de Croniamantal, et deviendrait enfin français. Cette grave décision n'avait rien d'une lubie ; sans doute s'y mêlait-il un peu de vanité et plus encore de conformisme, mais nulle fantaisie, nulle légèreté. Il avait confiance et n'imaginait pas un instant qu'on pût refuser des bonnes volontés comme la sienne : sa qualité de sujet russe-polonais n'était pas un obstacle à son engagement puisque la Russie était une nation alliée ; si tout continuait de la sorte, « le germanisme [était] foutu. Bons souvenirs et vive la France⁴ ».

1. Soffici à Férat, 21 septembre 1914, à propos de l'arrestation de Marinetti (fonds Serge Férat).

2. Selon les termes du message de Poincaré, lu par Viviani à la Chambre le 4 août 1914 après-midi.

3. Cité par Jean-Baptiste Duroselle, *La Grande Guerre des Français*, Perrin, « Tempus », 2002, p. 70.

4. Apollinaire à Raynal, 4 août 1914 (*ŒC IV*, p. 799).

Non loin de chez lui, 84, rue de Vaugirard, se trouvait le siège de la revue *Les Marches de l'Est*, qui aurait dû accueillir l'exposition du peintre breton Ernest de Chamaillard, dont les aquarelles, pleines de fraîcheur et de vérité, révélaient « aux Français le charme agreste de leurs beaux cantons, la noblesse des rivières qui sont les veines du corps gracieux de la France, les aspects changeants des manoirs qui n'ont pas cessé, malgré les siècles et les révolutions¹ ». En quelques heures, grâce à l'aval du ministère de la Guerre, le directeur de la revue, Georges Ducrocq, écrivain, éditeur et libraire proche de Barrès, avait transformé les locaux en bureau de recrutement auxiliaire, destiné aux gens de lettres souhaitant signer avant le 21 août, début de la campagne officielle d'engagement. Les volontaires qui s'y pressaient n'étaient pas tous nationalistes ; Salmon, qui habitait à deux pas, rue Boissonade, et qui devait à Barrès ses premiers encouragements poétiques, allait y contracter l'engagement sur l'honneur d'un pacifiste pliant devant l'inéluctable : voyant tous ses amis partir, taraudé par la mauvaise conscience, il voulait sincèrement se rendre utile. Apollinaire remplit avec zèle sa fiche de renseignements : il était « russe (polonais) », « homme de lettres », affranchi de toute obligation militaire envers un autre pays, et pur de toute condamnation ; il savait nager, parler allemand et italien, « un peu » monter à cheval et « un peu » tirer, ce qui était trop dire, mais il fallait paraître à son avantage. Il ajouta de lui-même qu'il ne s'était jamais rendu en Russie ou en Pologne, mais qu'« assez bon marcheur » il connaissait « bien la région frontalière belgo-prussienne et la région rhénane entre Cologne et Coblenze », pour les avoir parcourues à pied. S'imaginait-il déjà en territoire allemand ? On disait que la guerre serait courte et la France victorieuse... Il compléta sa fiche sanitaire, vision faible, 1,72 mètre, tour de poitrine 112-109², et fit une demande de naturalisation : la loi votée le jour même, 5 août 1914, autorisait le gouvernement à naturaliser, sans conditions de résidence, tout étranger contractant un engagement volontaire pour la durée de la guerre.

Sur le front franco-allemand, la situation empira tout au long du mois d'août sans que l'arrière en pût rien savoir. Le 8, la I^e armée française entra aisément dans Mulhouse, qui fut reprise par l'ennemi trois jours plus tard, puis reconquise le 19, avant d'être abandonnée le 23, comme l'essentiel de la Haute-Alsace, par des troupes françaises menacées d'encerclement. Les champs de bataille de Lorraine et des Ardennes étaient couverts de soldats français en pantalon garance, fauchés par le feu roulant des mitrailleuses et de l'artillerie lourde allemande. Convaincu de la *furia francese*, le commandement s'entêtait à appliquer sa stratégie périmée à un adversaire mieux équipé,

1. Préface d'Apollinaire au catalogue de l'exposition Chamaillard, prévue à la fin de juillet 1914 et annulée en raison des événements (*Pr 2*, p. 856).

2. BnF, département des Manuscrits.

moins visible et plus efficace. Le 24 août, Français et Britanniques battirent en retraite devant Charleroi et Dinant : la bataille des frontières était perdue. Ce jour-là, tandis que la presse nationale déclenchaît une polémique sur le comportement du 15^e corps en Lorraine et relatait les victoires russes sur le front oriental, Apollinaire apprit l'ajournement de sa demande d'engagement par le conseil de révision des Invalides : débordées par l'afflux de volontaires étrangers, les autorités militaires acceptaient les engagements au seul titre de la Légion étrangère et, dans les régiments métropolitains, donnaient priorité à ceux qui faisaient preuve d'une expérience aéronautique ou de compétences en mécanique. L'engagement de Salmon fut probablement annulé dans le même mouvement : considérant que le bureau des *Marches de l'Est* n'avait aucune légitimité, les services officiels notifièrent aux candidats de suivre la procédure régulière¹. Déçus, inquiets, privés de ressources, les deux amis se trouvèrent brusquement désœuvrés et isolés. Dalize frappait à toutes les portes afin de reprendre du service et de faire valoir ses grades, enseigne de vaisseau démissionnaire ou sergent fantassin de réserve ; Mollet, qui refusait de porter les armes, cherchait à entrer dans les services de santé et Billy s'apprétait à rejoindre Rodez et le 276^e RI ; seul Max était temporairement protégé par sa réforme de 1896. Chirico et Savinio attendaient à Paris les décisions de leur gouvernement mais Canudo, réserviste de l'armée italienne, réussit à se faire verser au 1^{er} régiment étranger à la fin du mois d'août, grâce à l'appui de Barrès et Mithouard. Chagall était rentré en Biélorussie. Après un long détour par la Suisse, l'Italie et la Grèce, Larionov et Gontcharova avaient rejoint Odessa où, lieutenant de réserve, le peintre intégra un régiment d'infanterie en partance pour la frontière prussienne. Tous les Allemands avaient disparu : refusant de se battre contre la France, Wätjen avait fui en Espagne avec Marie ; bloqué en Toscane à la déclaration de guerre, Kahnweiler faillit s'engager côté français ; il s'attarda finalement en Italie puis gagna la Suisse, laissant tous ses tableaux cubistes à Paris ; on confisqua sa collection tout comme celle de Wilhelm Uhde. À Bonn, August Macke avait été mobilisé dès le 8 août, et se trouvait à présent sur le sol français avec son régiment. En juillet, de Berlin, Rubiner avait annoncé à Apollinaire qu'il préparait, avec Kandinsky et le critique d'art Carl Einstein, la première anthologie internationale de poésie, où il espérait le voir figurer avec Cendrars et Max Jacob : « Front contre la paresse, en faveur de l'expansion et de la magie ! » concluait-il avec enthousiasme². À présent, il n'y fallait plus songer.

Le 25 août, les territoriaux parisiens furent convoqués devant le conseil de révision à Versailles : les ayant appelés trop tôt, les auto-

1. SSF, p. 284.

2. « *Front gegen Eckensteher an Gunsten von Expansion und Magie !* », Rubiner à Apollinaire, 13 juillet 1914 (BnF, département des Manuscrits).

rités militaires n'étaient pas en mesure de les incorporer et les renvoyaient massivement dans leur foyer avec un congé de convalescence. Oisif et désargenté, Siegler-Pascal décida de se rendre auprès de son frère, consul honoraire à Nice. Apollinaire voulait-il l'accompagner ? Le désarroi de ce dernier était immense, les nouvelles mauvaises, les amis dispersés, l'attente insupportable. Il enviait les autres de pouvoir être braves et ne savait que faire : « [Il] eut l'idée cocasse de "servir dans les Postes". C'est ce qui fit Dalize s'écrier : "Malheur ! Nous ne recevrons jamais nos lettres¹ !" » Copeau, qu'il croisa par hasard boulevard Saint-Germain, le trouva singulièrement affolé : « Apollinaire me dit tenir d'un commissariat de police qu'on est en train de faire l'armée française prisonnière, que les Allemands en arrivant à Paris feront sauter la Tour Eiffel et l'Arc de Triomphe, etc.² » Sa situation donnait à Guillaume Kostrowitzky les plus vives alarmes : allait-on le déporter, l'expulser, l'expédier aux autorités polonaises ou italiennes ? Le 26 août, il s'adressa directement au ministre de la Justice : il sollicitait sa naturalisation en regrettant que son engagement ait été ajourné ; il habitait en France depuis son enfance et, sous le pseudonyme d'Apollinaire, avait « acquis une certaine réputation dans les lettres françaises comme conteur, critique d'art et poète » ; il promettait de toujours « justifier l'honneur que [lui] ferait la grande et noble nation française en [l']accueillant comme un de ses enfants » et, pour finir, demandait l'exonération totale des droits de sceau en raison des circonstances, qui le privaient de ses ressources, mais surtout de sa « distinction acquise dans les lettres³ ». Avait-il pris seul cette initiative, ou suivait-il un conseil avisé ? Il se repentait probablement d'avoir négligé les démarches officielles en temps de paix. Pourquoi ne signait-il pas à la Légion ? Se laissait-il dire que sa naturalisation serait facilitée s'il appartenait à un régiment métropolitain ? Craignait-il d'attirer l'attention sur son statut d'étranger ou d'être pris pour un blédard ?

Quelques mois plus tôt, Max avait lu dans la main de ses amis et annoncé à Marie un très long séjour à l'étranger ; à Dalize, qu'il mourrait le premier de tous, mais le Commodore avait haussé les épaules, une vieille Hindoue lui ayant prédit qu'il n'atteindrait pas la quarantaine ; à Guillaume enfin, qu'il n'entrerait ni à la *Revue des Deux Mondes* ni à l'Académie française, mais aurait une vie courte et la gloire après la mort : « Les dieux appellent à eux de bonne heure ceux qu'ils protègent... », avait insisté le devin devant la fureur du poète⁴. Le souvenir de ces prophéties ne laissait pas d'être troublant. Mais Apollinaire avait beau regarder autour lui, écouter scrupuleu-

1. SSF, p. 356.

2. Note du samedi 29 août 1914, J. Copeau, *Journal*, t. I : 1901-1915, *op. cit.*, p. 582.

3. Dossier de naturalisation, Archives nationales.

4. Selon Louise Faure-Favier, qui situe cette scène chez Marie rue La Fontaine, six mois avant la guerre (*Souvenirs sur Apollinaire...*, *op. cit.*, p. 109-110).

sement, solliciter les dons d'observation qui faisaient sa fierté, il était incapable de deviner l'avenir. Entrés en Prusse-Orientale afin de soulager le front franco-belge, les Russes étaient encerclés à Tannenberg. L'armée française refluait partout ; Paris était menacé. Le 30 août, Apollinaire obtint son laissez-passer pour Nice, après avoir fait viser par la police un certificat par lequel Louis Dumur attestait qu'il résidait dans la capitale depuis 1903, et collaborait régulièrement à *L'Européen* et au *Mercure de France*¹. Trompant la vigilance de l'unité anti-aérienne postée au troisième étage de la tour Eiffel, un premier taube survola la ville en sommant les Parisiens de se rendre et lança quatre petites bombes, dont l'une abîma la toiture de Notre-Dame². Depuis plusieurs jours déjà, les trains étaient pris d'assaut par la population en fuite. Le statut militaire permit à Siegler-Pascal de partir sans encombre, mais Apollinaire dut régler quantité de formalités civiles avant de prendre un train, le 3 septembre. La veille, le gouvernement français s'était réfugié à Bordeaux, laissant Gallieni défendre Paris, tandis que von Kluck atteignait Senlis et s'enfonçait imprudemment dans le front adverse en direction de la Marne. Les premiers engagements eurent lieu dès le 5 septembre. Alors qu'il menait sa section à l'assaut de Villeroy, le lieutenant Charles Péguy tomba d'une balle en plein front, ouvrant le long cortège des écrivains français morts pour la France. Au matin du 6 septembre, les Alliés jetèrent toutes leurs forces dans la bataille ; trois jours plus tard, les Allemands se repliaient, l'adversaire aux trousses. Paris était sauvé. Le 17 septembre, dans son panégyrique de *L'Écho de Paris*, Barrès fit du glorieux sacrifice de Péguy l'une des sources de la Renaissance française. En créant le symbole du saint poète patriote, le tribun annexait la mémoire d'un écrivain qui lui avait toujours résisté et donnait à la nation en guerre son premier grand martyr : « [P]lus qu'une perte, c'est une semence, plus qu'un mort, un exemple, une parole de vie, un ferment. » Soutenue par la censure, la propagande allait imposer son répertoire, son rythme, son ton et ses images, forcer les consciences, obliger la langue à se mettre au pas et chaque écrivain à l'assimiler, la rejeter, la contourner ou la gauchir, selon sa situation, ses convictions, ses craintes, son libre arbitre et son courage.

L'aube sanglante

Apollinaire arriva en gare de Nice le 6 septembre, s'installa dans l'appartement occupé par Siegler-Pascal au 26 de la rue Cotta³, et

1. BnF, département des Manuscrits.

2. Pierre Darmon, *Vivre à Paris pendant la Grande Guerre*, Hachette Littératures, « Pluriel », 2004, p. 339. Les petits avions appelés « taubes » (pigeons, en allemand) prirent Paris pour cible à plusieurs reprises jusqu'au printemps 1915, où les zeppelins entrèrent en lice.

3. L'actuelle avenue Foch.

partit se promener à Cannes le lendemain après-midi. Loin des canons et des restrictions, les Parisiens de la Côte d'Azur se mêlaient à la petite société locale : le poète Cremlitz et le peintre Tobeen attendaient leur incorporation, les artistes russes Zak et Archipenko n'avaient pas quitté le sol français¹ ; accompagné d'Aurel, Alfred Mortier avait rejoint son frère, le peintre niçois Robert Mortier, et sa belle-sœur Jane, pianiste de talent et future interprète de Satie. Chez l'administrateur de l'Inscription maritime, Borie de la Merline, un ancien marin surnommé « Bord de Mer », qui avait commis des ouvrages littéraires sous le pseudonyme de Borys, l'opium offrait du répit : la guerre serait courte, on n'y penserait bientôt plus, la Marne avait redonné confiance à tout le pays. À partir du 17 septembre, les belligérants se lancèrent dans une course de vitesse en direction du nord, chacun s'efforçant de déborder le flanc de l'autre et d'arriver le premier à la mer. Dans le flux des communiqués et le martèlement du bourrage de crâne, l'appel lancé par Romain Rolland depuis Genève passa presque inaperçu. À quarante-huit ans, l'auteur de *Jean-Christophe* se trouvait en Suisse à la déclaration de guerre ; il choisit d'y rester et de servir la Croix-Rouge. Les 22 et 23 septembre, dans *Le Journal de Genève*, il livra un grand article intitulé « Au-dessus de la mêlée », où il condamnait le militarisme prussien mais prônait le dialogue et la réconciliation : si les peuples laissaient la haine leur dévorer le cœur, ils ne pourraient jamais faire une paix durable. Quand *L'Humanité* et divers journaux publièrent des extraits de son plaidoyer à l'automne 1914, rares furent ceux capables de l'entendre et la majorité des lecteurs l'accusa de trahison.

Cependant, les semaines sanglantes se succédaient et charriaient des flots de blessés à travers tout le territoire. Dans les palaces de la Côte transformés en hôpital, des dames à particules, dignes et candides, maniaient avec dévouement la gaze et le « pistolet ». Robert Mortier, qui avait réussi à se faire réformer mais commençait à craindre pour son sort, se préparait à partir pour l'Espagne ou la Suisse. Apollinaire refusa de l'accompagner malgré la généreuse hospitalité qui lui était offerte : il ne pouvait quitter la France « dans des conditions aussi déshonorantes pour un homme² » et aurait « payé cette tranquillité par des remords³ ». L'Espagne lui semblait d'autant moins désirable que Marie s'y trouvait et les Delaunay aussi : Robert et Sonia avaient rejoint la frontière espagnole dès le début des hostilités⁴. Musard et vergogneux comme un chevalier sans quête, Guillaume laissait ses amis sans nouvelles ; hors de danger malgré lui, il n'avait rien à raconter et ignorait ce qu'eux-mêmes faisaient. Après bien des

1. Zak était souffrant, Archipenko non mobilisable.

2. Apollinaire à Picabia, 29 décembre 1914 (*ŒC IV*, p. 848).

3. Apollinaire à Léautaud, 25 décembre 1914 (*ŒC IV*, p. 838).

4. D'abord appelé sous les drapeaux puis déclaré déserteur, Robert fit jouer ses relations et obtint sa réforme au consulat de France de Vigo, le 13 juin 1916. Le couple Delaunay rentra à Paris en 1921 (*Robert Delaunay. 1906-1914 : de l'impressionnisme à l'abstraction*, op. cit., p. 49).

avanies, Dupuy avait été versé dans l'infanterie, où l'on commençait à manquer cruellement d'officiers ; promu lieutenant, il s'apprétait à rejoindre le 28^e RI à Évreux, et à former une compagnie de 300 hommes, dont plus de 200 recrues¹ ; le 21 septembre, il partit renforcer le 298^e RI en Artois. Infirmier bénévole à l'hôpital temporaire du Ritz, Salmon était devenu un « amphibia de civil et de militaire, coiffé d'un calot d'ordonnance et le coude surmonté d'un brassard blanc à croix rouge timbré gras par le ministère de la Guerre », en bref un personnage burlesque² malgré la gravité de l'heure, un homme utile et occupé toutefois. Cendrars faisait ses classes à la caserne de Reuilly, au 3^e régiment de marche de la Légion étrangère du camp retranché de Paris³, dans une unité de volontaires étrangers distincts des légionnaires. Le 8 septembre 1914, jour de son engagement officiel et de son incorporation, il avait demandé la naturalisation française et, le 16 septembre, épousé Féla Poznanska, sa compagne russe-polonaise, à la mairie du VI^e arrondissement : quelques semaines plus tôt, alors qu'ils passaient l'été à Forges, ils avaient échappé de justesse à la fureur xénophobe des villageois et à la déportation en camp de concentration ; leur premier-né, Odilon, avait six mois. Le 26 septembre, August Macke, vingt-sept ans, tomba en Champagne, dans le secteur de Perthes-lès-Hurlus, et la peinture allemande entra dans une longue suite de deuils.

Un jour de la fin septembre, probablement le dimanche 27, Apollinaire déjeunait en agréable compagnie dans la meilleure auberge de Nice, chez Bouttau, avec Siegler-Pascal, le docteur Grinda, médecin chef de l'hôpital du Grand Hôtel, l'avocat Charles Bernard-Attanoux et Sylviane de Mondouhet. Une Parisienne les avait rejoints, une petite personne piquante, volubile et rieuse, à la chevelure acajou, passée au henné, coupée court, aux yeux effrontés et battus. La comtesse Louise de Coligny-Châtillon s'était réfugiée chez sa cousine par alliance Edmée Dedons de Pierrefeu, dite Mémée, qui habitait la villa Baratier à Saint-Jean-Cap-Ferrat ; elles étaient toutes deux infirmières bénévoles à l'hôtel Ruhl. À la nuit close, Apollinaire se faufila rue de Foresta, emprunta la petite passerelle qui conduisait derrière l'Inscription maritime et monta au dernier étage, dans la pénombre des appartements de Borie, où il s'allongea près de la comtesse pour fumer l'opium. L'aristocrate prisait ce genre de soirée ; au sortir d'une jeunesse cloîtrée dont la stricte éducation n'avait su brider le caractère fantasque, elle avait, en 1904, épousé le baron Édouard Henry Marie de Coudenhove, dont elle avait divorcé huit ans plus tard. Depuis lors, cette personnalité instable et nerveuse, éprise de nouveauté, menait une vie moderne tissée de plaisirs et

1. Dupuy à Serge Férat et Hélène d'Oettingen, 16 septembre 1914 (fonds Serge Férat).

2. SSF, p. 694.

3. C'est-à-dire le 8 septembre 1914. Le 3^e régiment de marche devint le 2^e régiment de marche du 1^{er} étranger le 28 novembre 1914.

d'ivresses variées. Elle aimait le *footing*, se prétendait aviatrice et se plaisait à la réputation d'aventurière que lui faisait le grand monde ; Rouveyre la connaissait pour entretenir avec elle un lointain cousinage et l'avoir croisée quelquefois dans les salons et les fumeries de la capitale. Frivole et désargentée, elle comptait sur la générosité de ses conquêtes, et surtout sur l'appui de son fidèle amant, Gustave Louis Toutaint, un avocat originaire de Charleville, qu'elle surnommait Toutou¹. Son nom faisait le reste : Geneviève Marguerite Marie-Louise de Pillot de Coligny descendait par les femmes de l'amiral Gaspard II de Coligny, qui avait conduit la Réforme avant d'être assassiné à la Saint-Barthélemy ; une pâle statue de l'ancêtre rappelle son souvenir aux passants, rue de Rivoli, derrière l'Oratoire du Louvre, non loin de Saint-Germain-l'Auxerrois, la paroisse des artistes. Au xvi^e siècle, une autre Louise de Coligny avait épousé Guillaume I^{er} d'Orange, que l'histoire du xix^e siècle avait baptisé Guillaume le Taciturne.

Tout en la comtesse était séduisant : l'ascendance prestigieuse, les charmes d'un corps libéré du corset, dont le galbe affleurait sous la fluidité des étoffes, une liberté morale que le rang et l'audace plaçaient au-dessus des conventions ordinaires, l'alliance charnelle de la tradition et de la modernité. Apollinaire avait besoin d'aimer, d'écrire et de sentir briller un soleil nouveau. Il se déclara le matin même et lui adressa, dans la journée, la plus courtoise des déclarations :

Vingt-quatre heures se sont à peine écoulées depuis cet événement que déjà l'amour m'abaisse et m'exalte tour à tour si bas et si haut que je me demande si j'ai vraiment aimé jusqu'ici.

Et je vous aime avec un frisson si délicieusement pur que chaque fois que je me figure votre sourire, votre voix, votre regard tendre et moqueur il me semble que, dussé-je ne plus vous revoir en personne, votre chère apparition liée à mon cerveau m'accompagnera désormais sans cesse.

Ainsi que vous pouvez voir, j'ai pris là, mais sans le vouloir, des précautions de désespéré, car après une minute vertigineuse d'espoir je n'espère plus rien, sinon que vous permettiez à un poète qui vous aime plus que la vie de vous élire pour sa dame et se dire, ma voisine d'hier soir dont je baise les adorables mains, votre serviteur passionné.

Guillaume Apollinaire²

Le compliment était fort bien tourné, mais son auteur répugnait à la comtesse, qui avait trop de hâte à vivre pour s'embarrasser d'un amoureux fervent. Il patienta et tenta de la flétrir en déposant à ses pieds des hommages dévoués, saturés de désir. Pourquoi se refusait-elle à lui quand elle dispensait si facilement ses faveurs et collection-

1. Toutou n'était pas, comme nous l'avons longtemps cru, Charles Cousin, fils d'un notaire honoraire de Sedan, de deux ans son cadet, mort en 1926, aux côtés duquel Lou repose à présent au cimetière de Passy.

2. *LL*, 28 Septembre 1914, p. 11-12.

nait les conquêtes ? Il s'expliquait mal que Siegler-Pascal fût plus heureux que lui¹. Quand la verrait-il seule ?... Il lui lirait des choses neuves, inventerait des histoires et ne franchirait pas les bornes de l'amitié, puisqu'elle le voulait ainsi. Il confia aux mots le soin de la vaincre. Il lui adressa un joli poème idéogrammatique « bien niçois », où il chantait sa bouche, plus rouge et plus désirable qu'une blessure, semblable à une figue ouverte. Les amis de la comtesse l'appelaient Louise ou Loulou : il la nomma Lou, un nom tendre et gourmand, qu'on prononce comme on donne un baiser, un nom « chinois » pour un esprit « attique », un nom très équivoque pour celle en qui s'abolissaient, du moins voulait-il le croire, « les éternités différentes de l'homme et de la femme ». Il lui offrit les deux livres qui faisaient sa joie et son orgueil, *L'Hérésiarque et Cie*, qui montrait son « grand talent de conteur² », et *Alcools*, qui présentait « toute son image³ ». Sur le second volume, il traça une croix et un flacon d'eau-de-vie ; il orna le premier d'un autoportrait lyrique et d'un hommage sensuel, où leurs deux noms encadrent un charmant palmier, comme le sont les arbres gracieux du parc de Baratier... *À Délos autrefois, à l'autel d'Apollon, j'ai vu même beauté : le rejet d'un palmier qui montait vers le ciel*⁴... Mais la comtesse se moquait bien de la poésie, ne connaissait que Sully Prudhomme et regardait son soupirant comme un « enfant contemple un feu d'artifice⁵ ». L'opium les rapprocha plus sûrement que les vers ; sur la natte, Lou adorait son poète, lui laissait flatter sa croupe montueuse et offrait aux baisers ses « paupières meurtries » comme celles « des biques énamourées⁶ »... « Et puis voici l'engin avec quoi pêcheur je capture l'immense monstre de ton désir qu'un art étrange abîme au sein des nuits profondes⁷ ».... De la pipe à opium sortaient des serments, des promesses et des battements de cœur. La princesse noire les enveloppait d'un brouillard menteur qui, se dissipant au petit matin, laissait l'amoureux exsangue et déçu. Quand il était loin d'elle, le moindre détail ravivait ces souvenirs savoureux et nocturnes, que l'espoir d'être aimé en retour paraît de tous les prestiges. Il retrouvait partout son image, dans les lieux chics que fréquentaient ses nouveaux amis, le quartier russe à l'église couronnée d'or, les beaux immeubles aux entrées marmoriennes et le café Vogade, place Masséna ; dans les décors de son enfance, le dédale musqué du vieux Nice, la courbe gracieuse de la baie de saphir scintillant à la tombée du jour, les langoureux palmiers de la Promenade palpitant au vent nocturne. Il persuada Lou de visiter la région avec lui. Il la pressa dans le tram de Sospel qui

1. *LL*, 14 octobre et fin octobre-début novembre 1914, p. 17 et p. 21.

2. Apollinaire à Madeleine, 23 août 1915.

3. Apollinaire à Madeleine, 30 juillet 1915.

4. Ulysse découvrant Nausicaa, *Odyssée*, VI, v. 162-163.

5. Rouveyre, *Apollinaire, op. cit.*, p. 143-145.

6. *LL*, novembre 1914, p. 24-25.

7. Ensemble calligrammatique du 8 octobre 1914 (*LL*, p. 16).

serpentait entre mer et montagne, un jour que le brouillard nappait les derniers oliviers ; dans la petite ville, une enfant qui fouettait ses camarades leur offrit la volupté d'un spectacle équivoque. Au pied du château d'Antibes, il lui montra l'inscription, très belle et très pure, inscrite sur la stèle de l'enfant du Nord, *Saltavit et placuit — il dansa et il plut*¹... Monaco, l'Italie... Dans le train qui revenait de Grasse², elle lui dit, « tout près, tout bas », « [d]es mots de damnation si pervers et si tendres » qu'il se demanda longtemps comment il avait pu « sans mourir les entendre »... Ils passèrent une nuit à Vence et une autre à Menton... « Odeur marine, odeur d'amour, sous nos fenêtres mourait la mer³ »... Mais jamais Lou ne se donnait tout à fait ; elle jouait à se griser, esquissait des pas de deux au bord de l'abîme, et demandait à cette intensité factice de défier le temps, l'ennui et le souci. « Fumerie, cocaïnerie, la guerre était devenue un paradis artificiel⁴. »

Dès que l'ivresse cessait, la guerre, impérieuse, travaillait les coeurs et les esprits des réfugiés de Nice. En cinq mois, la France avait perdu près de 500 000 soldats et plusieurs départements, envahis par l'ennemi. Depuis la mi-novembre, le front s'était stabilisé et les armées enterrées se faisaient face sur 650 kilomètres, entre la frontière suisse et la mer du Nord : la paix ne reviendrait pas à Noël. Alors que les adversaires préparaient de nouvelles offensives, les journaux colportaient, en les déformant souvent, les atrocités allemandes perpétrées dans les territoires occupés, déportations, pillages, viols, sévices, mains coupées des enfants... Aurel se lamentait : « [Apollinaire] nous dit en sensationniste les horreurs de la guerre. C'est d'une précision suppliciante dans les détails [...] en ajoute-t-il ? Peut-on en ajouter ? Il nous crucifie de "renseignements" [...]. Il nous enfonce dans l'horreur. Cela deux mois sadiquement⁵. » Vue de Nice, la guerre semblait tour à tour irréelle, obsédante et fascinante : l'oublier, c'était se montrer coupable d'inconscience ; y penser, c'était avouer son impuissance ; s'y complaire, c'était la vivre comme au théâtre, en jouissant de la distance. La frustration, l'inaction et la culpabilité laissaient le poète sans repos. Le 5 octobre, il avait commencé à écrire ses *Souvenirs de la Grande Guerre*, mais son récit s'était arrêté au 31 juillet : il était incapable de contrer la marche inexorable du monde en rappelant les événements de l'été. L'amour de Lou l'accaparait et répondait au bouleversement des temps : il devait tout à la guerre, son existence, ses formes et son intensité.

1. Apollinaire à Madeleine, 3 septembre 1915. Cette stèle, de l'époque impériale, rappelle que l'enfant de douze ans dansa, deux jours durant, au théâtre d'Antibes.

2. Grasse entre le 13 et le 22 octobre, juste après Vence, Monaco le 31 octobre, l'Italie le 17 novembre 1914 (autorisations administratives, BnF, département des Manuscrits).

3. « En allant chercher des obus », *LL*, 13 mai 1915, p. 359-362.

4. Apollinaire à Férat, 4 janvier 1915 (*CA*, p. 571).

5. Journal d'Aurel à l'automne 1914, cité par Alessandro de Stefani, « Apollinaire devant la guerre. Le témoignage inédit d'Aurel », *Que vlo-ve ?, 3^e série, n° 13*, janvier-mars 1994, p. 9.

Apollinaire aimait cette femme parce qu'elle était la guerre et qu'elle ne l'était pas, qu'elle était la grâce, tout ce qui restait de la grâce, et qu'elle était l'ardeur et la souffrance voluptueuses, le désir ultime, la balle dans le corps. Lou le divertissait de la guerre en lui donnant le souci de l'amour : il ne regardait pas la guerre en face, mais une muse ardente à la chevelure « pareille à du sang répandu ».

Le 29 novembre, une page du *Petit Niçois* le frappa ; elle narrait un glorieux épisode de l'épopée de la Marne, la bataille de l'Ourcq : « Ce récit est un vrai chef-d'œuvre de clarté. C'est ce que l'on a écrit de mieux depuis la guerre », déclara-t-il à Lou¹. Sa remarque n'avait rien d'anecdotique : le récit le touchait car il cherchait à s'engager avec l'aide de Borie. Il ne pouvait continuer à servir Lou sans espoir de retour ; le seul moyen de se sentir véritablement digne d'elle et de lui-même était d'aller se battre : le dépit amoureux ne le gouvernait pas, mais sa transmutation en service amoureux et devoir national. Dans les jours qui suivirent, Lou lui promit une mèche de ses cheveux, l'envoya se rasséréner dans d'autres bras, et s'abandonna suffisamment pour lui donner « un avant-goût de [sa chair]² » : le sachant perdu, elle n'avait cure de provoquer des regrets ; par amour-propre ou coquetterie, elle lui offrait un « bonheur fou³ », qui ne lui coûtaient rien et qui venait trop tard.

Le 4 décembre, dans un austère immeuble de la rue Palermo⁴, le poète passa devant le conseil de révision et renouvela sa demande de naturalisation⁵. Déclaré bon pour le service armé, il serait incorporé au 38^e régiment d'artillerie de campagne de Nîmes. Le lendemain, à la mairie de Nice, Guillaume Kostrowitzky, dit Appolinaire (*sic*), homme de lettres, cheveux châtais, yeux marron, front découvert, nez légèrement busqué, 1,69 mètre⁶, signa, devant deux témoins, un électricien et un employé de mairie, son engagement pour la durée de la guerre. Aurait-il pu intriguer pour obtenir une sinécure à Paris ? Il n'y songea probablement pas, c'eût été s'embusquer. Sans doute aurait-il choisi le régiment de chasseurs de Nice si l'on avait autorisé l'incorporation dans la ville d'engagement. Il serait donc artilleur. Les autorités militaires estimaient-elles que l'homme de lettres avait le niveau d'instruction requis par cette arme de pointe ? Lui-même se sentait-il attiré par ce qu'elle représentait d'élitisme et de modernité ? Songeait-il à son grand-père blessé à Sébastopol ? Peut-être cherchait-il secrètement à se soustraire à la condition de fantassin et à ses dangers immédiats. Les subtilités des affectations

1. *LL*, 29 novembre 1914, p. 26.

2. *LL* [1^{er} décembre 1914], p. 28.

3. Apollinaire à Férat, 4 janvier 1915 (*CA*, p. 571).

4. Au numéro 9 de la rue Palermo, aujourd'hui rue Alfred-Mortier.

5. Sur cette demande, Apollinaire fait naître sa mère en 1865 et non en 1859, et déclare avoir résidé en France de 1886 à 1895, puis à Paris, 202, boulevard Saint-Germain : si le racouci s'impose, les dates sont fantaisistes (dossier de naturalisation, Archives nationales).

6. BnF, département des Manuscrits.

militaires l'envoyaient, non à Draguignan, mais à Nîmes, à quelques heures de train de Nice. Il partit sans prévenir personne, le dimanche 6 décembre 1914 au petit matin.

L'artilleur de Nîmes

Quand les grilles de la caserne se refermèrent sur lui, le poète Apollinaire se dévêtit de son identité civile, s'équipa et prit ses quartiers ; il était désormais le 2^e canonnier conducteur Kostrowitzky, 70^e batterie, 38^e RAC, 15^e brigade d'artillerie, 15^e corps, armée française ; la majeure partie de son régiment se trouvait en Lorraine, dans le secteur de Saint-Mihiel. Le lendemain, contre toute attente, Lou se présenta devant la caserne, non qu'elle fût subitement éprise, mais elle raffolait de l'imprévu et de l'impossible. Installée en ville, au Grand Hôtel du Midi et de la Poste, place de la Couronne, elle attendit jusqu'au soir la venue de son amant. Ce fut un embrasement. Jamais Apollinaire n'avait connu tel tempérament et telle audace, jamais l'accord des corps ne lui sembla si flamboyant. Lou aimait comme une reine et comme une catin ; elle était libre, d'une liberté grandiose, qui la plaçait au-dessus de tout préjugé, du métier vulgaire des filles et des transports insipides de ses anciennes maîtresses. Marie paraissait à présent si lointaine : baronne, allemande, bourgeoise et pusillanime... Rien n'avait d'importance que le dérèglement des sens, la surprise de la conquête et la présence de Lou, que le relief de cette situation affolante rendait sentimentale. Il revint auprès d'elle chaque nuit, et chaque nuit ils s'aimèrent à corps perdu et s'échangèrent des gages. Un soir, ils partagèrent les médailles que portait Lou et une chaîne en or qu'il avait au cou. Il en fit une gourmette, qui se rompit à la caserne dans la nuit du 10 décembre ; il ramassa les médailles en les embrassant et remit au poignet sa chaîne — son talisman, son viatique. Le dimanche soir, 13 décembre, Lou lui écrivit de sa grande écriture aiguë et haletante :

Mon Gui à moi,

Je viens d'écrire à Toutou... à Mémée... je pense que tu es dans ton petit dodo à la caserne... et que tu fais de jolis rêves, où il est beaucoup question de moi... je suis bien fatiguée et ne peux plus respirer avec cet affreux rhume ! Je viens t'embrasser longtemps, doucement, sans t'éveiller... et te dire de très jolies, très tendres choses, tout bas, dans l'oreille... et qui font partie de tes rêves d'or... je te dis surtout : Je t'aime... je t'aime... je t'aime... je suis à toi... pour toujours... et... prends-moi dans ton rêve... toute... toute... Je vais aussi faire dodo... et rêver...

Le temps passa comme un éclair. Le 16 décembre, Lou quitta Nîmes, Apollinaire perdit de nouveau sa chaîne au manège, la chercha en vain mais refusa d'y voir un signe funeste. Lou lui donnerait la sienne, il la porterait au bras gauche...

La vie de caserne parut soudain plus pénible : sans formation militaire, le poète n'en avait jamais eu qu'une idée confuse, composée d'anecdotes de conscrits et de souvenirs de lecture. Au doux regard des femmes, au silence des livres, aux caresses marines succédaient la promiscuité la plus vulgaire, le ronflement des chambrées, les relents de rata et le remugle suret des uniformes râches. Le Lebel pesait lourd sur l'épaule, les brodequins ensanglantaient les pieds, les impedimenta bardaient le corps. L'artillerie de campagne étant toujours hippomobile, contrairement à l'artillerie lourde, il fallut apprendre à monter des bêtes massives, plus puissantes et moins agiles que les chevaux de cavalerie, capables de tirer, comme un paturon sa charrette, caisson de munitions et canon de 75, cet orgueil de l'armée française ; dans les attelages, mieux valait monter le cheval porteur du milieu car, à l'arrière, le timon manquait à chaque pas de vous casser la jambe. C'était un labeur de charretier capable de transformer qui-conque en soudard, un redoutable apprentissage, sans éclat ni panache, pour lequel le poète ne montrait guère de prédisposition. Les jours se ressemblaient, fastidieux et pâles : rassemblements, exercices, manœuvres à tirs réels dans de maigres garrigues glacées de rosée, semblables aux paysages de l'Hellade...

Je pense à toi mon Lou ton cœur est ma caserne
Mes sens sont tes chevaux ton souvenir est ma lutzerne

Lou, « tubéreuse de Nice », « jasmin de Grasse », dont le « regard de volupté et de douleur tendre » l'avait tant touché le jour où il l'avait vue pour la première fois avec son grand chapeau cavalier et sa blouse orange, Lou qui concentrat désormais pour lui « tout le soleil¹ »...

Les journaux apportaient chaque jour leur lot de nouvelles : l'armée française venait de lancer sa première tentative de rupture en Artois et les Serbes de reprendre Belgrade aux Autrichiens ; les Allemands étaient arrêtés en Pologne ; un sous-marin anglais avait coulé un cuirassé turc dans les Dardanelles. Sur le front franco-allemand, la légion garibaldienne se trouvait à la peine en Argonne ; c'était le surnom du 4^e régiment de marche du 1^{er} étranger, composé de volontaires transalpins rassemblés par les petits-fils du patriote italien en novembre 1914 : « On leur a laissé faire le geste mais on ne se sert pas d'eux et sur le front on réforme les Italiens en masse », déplorait Apollinaire. « Je l'avais toujours pensé, on ne veut pas que l'Italie qui ne se décide pas puisse dire que beaucoup de ses nationaux sont morts au service de la France². » Il se sentait triste et impuissant : « Je ne te cache pas », confia-t-il à Lou, « que si tu me relèves de la promesse que je t'ai faite, je demanderai à partir pour le front le plus tôt pos-

1. *LL* [16], 17 et 18 décembre 1914, p. 34, p. 37 et p. 38.

2. *LL*, 20 décembre 1914, p. 45.

sible. Au moins plus d'imprévu ! Plus d'aventures ! Et moins de tracasseries¹ ». Des retrouvailles inopinées avec Drésa le réconfortèrent : à quarante-cinq ans, le peintre et décorateur parisien s'était porté volontaire et servait dans le régiment voisin, le 10^e d'artillerie, sous son véritable nom d'inspecteur des Beaux-Arts, André Saglio. Mais la plupart des recrues du 38^e étaient de jeunes Méridionaux des classes 12 à 14, ouvriers et charretiers, que la situation de leur camarade étranger intriguait : l'âge d'un territorial, un nom imprononçable et un drôle de métier, homme de lettres. Pourquoi n'écrirait-il pas un livre sur eux, *Les Poilus de la 33*² ? Les plus sentimentaux le priaient de composer des vers pour leur fiancée. Ne pouvant rêver à son aise, le canonnier Kostrowitzky se mit à observer ces gens frustes : les Niçois avaient l'esprit critique mais les Marseillais étaient « des poèmes de pusillanimité » ; à ses yeux, « la mauvaise réputation » que leur devait le 15^e corps se trouvait entièrement justifiée : « Tu sais mon Lou que je veux que tu me sois fidèle. Mais si jamais tu flirtais même de loin et innocemment avec un Marseillais, je ne te le pardonnerais pas. Marseille et sa région te sont consignés, le reste aussi, mais les Marseillais ne méritent que le mépris des hommes et le dédain complet des femmes³. » La nuit, il fallait monter la garde dans les couloirs glacés afin d'empêcher les débordements qu'engendre immanquablement la vie grossière des garnisons. Le soir du 24 décembre, la chambrée fêta paillardement Noël, une vraie scène de corps de garde, qu'Apollinaire peignit à Lou pour la récréer :

Les brigadiers sont partis, un homme s'est mis à changer son poisson d'eau sur les dalles. Un autre a fait retomber mon lit. Un fouet de conducteur était pendu près de mon lit. Je l'ai pris et en ai cinglé vertement l'idiot qui gueulait. Là-dessus, bacchanale ! Un Mentonnais essaye d'enfiler un Niçois, un autre type, de Grasse, s'est mis à se faire menotte en public. On avait allumé une bougie. C'était une priapée insensée ! Plusieurs lits sont encore partis en bombe. Puis les lits refaits, ces hommes, la plupart Niçois, Grassois ou Mentonasques se sont mis à chanter exquisement, impression inoubliablement mélancolique. [...] On s'est donc endormi vers 3 h et ce matin vers 5 h avant l'appel je me suis réveillé au grincement des lits qui crissaient en cadence. La plupart de mes camarades de chambrée se faisaient menotte comme ma Lou fait dans son dodo à Baratier. Les plaisanteries fusaient. C'était tordant. Après, je suis descendu p[ou]r changer mon poisson d'eau (ici, on dit changer l'eau aux olives !) et ne pas être tenté de faire comme eux en pensant à toi⁴.

Mais sa curiosité se lassait de ces plaisirs médiocres et la condition de simple soldat le frustrait : pas de galons, pas de privilège, pas d'ini-

1. *LL*, 23 décembre 1914, p. 51.

2. De la chambrée 33 (*LL*, p. 68).

3. *LL*, 30 décembre 1914, p. 73.

4. *LL*, Noël 1914, p. 56. Le pittoresque le cède sans doute au réalisme...

tiative, et surtout pas d'invention. Pour monter en grade, il avait intégré, dès le 16 décembre, un peloton d'élèves brigadiers, formé de riches Nîmois, de polytechniciens et de centraliens, dont la compagnie ne lui convenait pas davantage ; c'était toujours la même « violente monotonie », journées planifiées, repas imposés, sorties réglementées. La vie à Nîmes n'était pas dispendieuse — 1 franc à 1,50 franc par jour suffisait amplement —, mais comme Lou se plaignait sans cesse de manquer d'argent, Apollinaire se privait pour elle et lui offrit l'une de ses actions de l'*East Rand*¹. Ayant déjà engagé plusieurs objets au mont-de-piété de Nice², il n'eut d'autre recours que de tourner vers Picabia, lequel devait à son entourage d'occuper une sinécure de chauffeur au ministère de la Guerre : si le peintre avait la bonté de lui envoyer 50 francs par mois pendant quelque temps, il lui rendrait un fier service d'ami et serait remboursé après la guerre³. Nul n'ignorait la condition misérable des soldats. Bien qu'impécunieux, Léautaud glissa discrètement quelques francs dans une lettre : « Vous êtes vraiment l'âme la plus gentille qui soit au monde, lui répondit Apollinaire, et j'ai accepté le billet avec la simplicité que vous avez mise à l'envoyer, mais de votre [part] il y a quelque chose de plus, la grandeur d'âme⁴. » En janvier 1915, le soldat reçut un petit paquet de nougats, que Sonia Delaunay lui avait discrètement adressé d'Hendaye ; Marie lui envoya un mandat de 25 francs, qu'elle renouvela chaque mois, et, en mars, Picasso envoya 30 francs.

Nîmes était « une ville mélancolique et huguenote », dont les monuments antiques étaient « en quelque sorte dépayrés au milieu d'une population éminemment antipathique⁵ », pleine de méfiance et de ressentiment pour la troupe. Elle méprisait les soldats qui sortaient chahuter, mais craignait plus encore les poilus en partance qu'un humour triste nommait « les Joyeux », d'après le sobriquet des chasseurs du Bat'd'Af. « Pauvres gens », les excusait Apollinaire : « ils vont en première ligne — ils sont nourris d'un pain pour 4 jours, et n'ont qu'une capote pas de veste. Têtes brûlées mais beaucoup de braves types⁶ ». On l'avait plus d'une fois chargé de protéger les « luponars » de leurs excès, mission désolante à laquelle il eût préféré tous les dangers du feu. Les autorités militaires décidèrent de consigner les Joyeux au camp de Massillan et de boucler les plus virulents à la caserne : l'un d'eux, qu'Apollinaire regardait un peu

1. *LL*, 21 décembre 1914, p. 46.

2. Le 26 novembre 1915, il lui demandera de lui envoyer ses reconnaissances du mont-de-piété (*LL*, p. 528). Il avait notamment gagé sa montre de premier communiant.

3. Apollinaire à Picabia, 29 décembre 1914 (*CA*, p. 647). Dans une lettre adressée à Gabrielle, à en-tête du café Tortoni, Nîmes, 22 janvier 1915, Apollinaire écrit : « Ma très chère amie, merci de votre gentille lettre recommandée ; elle était complète avec son billet. Soyez remerciée vous-même et remerciez bien Francis » (Michel Sanouillet, *Dada à Paris*, CNRS éditions, 2005, p. 524).

4. Apollinaire à Léautaud, 14 janvier 1915 (*OEC IV*, p. 839).

5. Apollinaire à Fleuret, 20 décembre 1914 (*OEC IV*, p. 746).

6. *LL*, 28 décembre 1914, p. 65.

trop longuement, déclara « qu'il se souviendrait des artilleurs et que s'il se rencontrait au front avec les poilus du 38^e ce n'[était] pas sur les Prussiens qu'il tirerait ». Cette déclaration, faite par une « espèce d'apache [...] résolu et sans aucune sorte de peur », lui fit « froid dans le dos¹ ». L'ennemi se trouvait donc aussi à l'intérieur, dans l'ingratitude, l'absence de patriotisme, l'égoïsme et les basses rancunes...

Aux heures perdues, Apollinaire flânaît mornement dans la ville, passait et repassait devant la Maison carrée, et rêvait dans les jardins de la Fontaine, aux abords du temple de Diane, parmi les lauriers défleuris :

La tour Magne tournait sur sa colline laurée
 Et dansait lentement, lentement s'obombrat
 Tandis que des amants descendaient de la colline
 La tour dansait lentement comme une sarrazine².

Au tournant du IX^e siècle, Guillaume, comte de Toulouse, repoussa les Sarrazins qui occupaient la ville ; trois cents ans plus tard, il inspira le personnage de Guillaume d'Orange, héros de la geste anonyme du *Charroi de Nîmes*, qui raconte comment il délivra Nîmes en se déguisant en marchand et ses soldats en charretiers³... La moindre curiosité aidait l'artilleur à se distraire, les inscriptions centenaires laissées par les compagnons du tour du France, les quatre crocodiles suspendus dans l'escalier de l'Hôtel de Ville et au musée, le portrait de *Lucrèce Borgia* dont la reproduction ornait sa *Rome des Borgias*. Mais ses pas le ramenaient sans cesse place de la Couronne... « Mia Mareye Yette Lorie Annie et toi Marie où êtes-vous ô jeunes filles »... Les souvenirs venaient en foule, le soir tombait, « sanglante mer », sur le jet d'eau pleurant la paix et le passé :

Où sont-ils Braque et Max Jacob
 Derain aux yeux gris comme l'aube
 Où sont Raynal Billy Dalize
 Dont les noms se mélancolisent
 Comme des pas dans une église⁴

Il avait repris contact avec ses amis, qui avaient, eux aussi, retrouvé sa trace. Les nouvelles arrivaient par vagues, favorisées par la fin d'année : le soir de Noël, il avait reçu quarante-deux lettres, le record de tous les régiments de Nîmes, 17 000 hommes ! Le 3 octobre, au début de la bataille de l'Artois, alors que les Français reculaient

1. *LL*, 30 décembre 1914, p. 72.

2. *LL*, 29 décembre 1914, p. 70.

3. « Perdu parmi 900 conducteurs anonymes / Je suis un charretier du neuf charroi de Nîmes » (« À Nîmes », *Calligrammes*).

4. « La Colombe poignardée et le jet d'eau » (*Calligrammes*), qu'Apollinaire écrit à la fin de l'année, ainsi qu'il le dit à Rouveyre le 24 décembre (CA, p. 399).

devant la VI^e armée du Kronprinz de Bavière, Dupuy avait été blessé à l'aine et au genou à une heure d'intervalle. Évacué vers l'arrière, il avait écrit dès le 9 octobre, mais sa carte n'avait touché Nîmes qu'en décembre :

Suis en traitement au Grand Hôtel de Dieppe, confortable hôpital, ayant reçu samedi dernier coup sur coup une balle et un éclat d'obus. Charmante soirée. Ai dû me traîner 700 mètres dans les betteraves parmi pluie invraisemblable de mitraille. M'en suis tiré grâce à demi-litre de rhum que j'avais dans ma gourde. Réhabilitation de l'alcool. Les Boches en voulaient à ma jambe droite qui a reçu tout ce paquet. Mais guéri dans 2 ou 3 semaines. Prendrai petit congé par Paris avant que de retourner dans bagarre¹.

L'humour du Commodore restait intact, mais sa nonchalance avait laissé place à un flegme effronté où l'opium n'avait aucune part : les fantasmagories devenaient inutiles puisque l'action était enfin la soeur du rêve... Déclaré apte le 28 décembre 1914, Salmon attendait « joyeusement » son ordre de départ pour le 294^e RI, en ligne à Fouquievillers-en-Artois². Cendrars se battait dans la Somme avec son unité de volontaires étrangers : « Je suis très heureux, en pleine ligne. [...] On vit au jour le jour d'une vie qui me plaît beaucoup — quoique parfois un peu trop régulière, donc lassante³. » À Paris, le « beau geste » d'Apollinaire avait suscité l'admiration de plusieurs amis. Savinio, qui le croyait déjà au feu, le félicita d'avoir choisi « un devoir fort », accompli « de façon vaillante et poétique » ; les idéogrammes lui avaient donné « l'élan pourachever le labeur » du jour⁴. Chirico lui adressa ses vœux les plus sincères : « Je vous souhaite une année heureuse et des lauriers bellicopoétiques sur votre lyre stratégique ; / Votre disciple très dévoué et lâche serviteur qui a peur d'avouer son manque de vigueur⁵. » Max et Juan Gris le congratulèrent : « La décision que tu as prise mérite des compliments [...] rien de ce qui est grand ne me surprendra venant de toi, et les compliments ne vont jamais sans quelque étonnement chez qui les fait. En ce moment la conduite de chacun révèle son caractère et c'est un beau spectacle que de suivre les amis⁶. » Dans une lettre collective envoyée par Picasso et ornée de drapeaux tricolores, Féret disait que le sapeur Fernand Léger avait vu les garibaldiens charger en Argonne en décembre, et que Paul Fort publiait « des poèmes de guerre très médiocres⁷ ». La rumeur et le courrier retissaient les liens rompus

1. Dupuy à Apollinaire, 9 octobre 1914 (BnF, département des Manuscrits).

2. Salmon à Apollinaire, 30 décembre 1914 (BnF, département des Manuscrits).

3. Cendrars à Apollinaire, 1^{er} janvier 1915 (BNF, département des Manuscrits).

4. Savinio à Apollinaire, s. d. [fin décembre 1914-début janvier 1915] (*CI* 2, p. 59).

5. Lettre collective à Apollinaire [février 1915] (*CA*, p. 627-628).

6. Max Jacob et Juan Gris à Apollinaire [7 janvier 1915] (*CA*, p. 95).

7. Lettre collective envoyée par Picasso, Eva Gouel, Max Jacob et Serge Féret (*PA*, p. 125-128). La légion garibaldienne attaqua le bois de Bolante en Argonne, le 26 décembre 1914 ; sur cette unité de volontaires étrangers, voir *supra*, p. 518.

par la mobilisation. Chacun s'improvisait « nouvelliste de carrefour » et les ignorants s'affolaient : « Un tel t'avait vu à Rome, tel autre au Vésinet, tel autre à Orléans », raconta Max en riant¹. « Tous étaient sincères et cette sincérité même augmentait la perplexité de tes amis. » En journaliste avisé, Gaston Picard avait eu l'idée de restaurer le contact entre les gens de lettres en créant le *Bulletin des écrivains*, une feuille mensuelle envoyée gratuitement aux Armées, alimentée par les combattants eux-mêmes, qui donnaient leur adresse militaire, diffusaient des informations utiles sur les blessés et les disparus, écrivaient des hommages aux morts. Il y avait de tristes nouvelles. Warnod était prisonnier en Allemagne et Hourcade tombé dans l'Aisne le 21 septembre, un éclat d'obus au cœur. Le lendemain, dans les Hauts-de-Meuse, non loin de Verdun, un détachement du 288^e RI avait été anéanti par une unité prussienne qui l'avait pris à revers dans la tranchée de Calonne ; l'un de ses lieutenants, Henri Fournier — Alain-Fournier, l'auteur du *Grand Meaulnes* —, vingt-huit ans, était porté disparu. À Nîmes, les dépôts fluctuaient : beaucoup d'hommes partaient ; les blessés de l'active qui revenaient décrivaient les épreuves du 38^e et des « obus dans la nuit la splendeur argentine² ».

Lou s'était mise en tête de retrouver Toutou sur le front des Vosges et cherchait un sauf-conduit. Apollinaire eut la complaisance de solliciter Picabia, qui cultivait son entregent dans les états-majors³, ainsi que Philippe Berthelot, chef de cabinet de Briand au Quai d'Orsay, et le ministre des Travaux publics Marcel Sembat⁴. Il devait la retrouver lors de sa prochaine permission, à Nice. Le 31 décembre, ils s'enfermèrent au PLM, un pauvre hôtel sans joie des abords de la gare, passèrent le jour de l'An 1915 à Saint-Jean-Cap-Ferrat et rentrèrent à Nice, où ils retrouvèrent des connaissances ; Cremlitz, sur le départ, était déjà couvert de poux. Ils passèrent la nuit dans un hôtel du quartier Riquier et le lendemain, 2 janvier, filèrent de grand matin à la gare. Quand il grimpait dans le train, il se pencha pour murmurer à sa maîtresse : « Des vers ? Vous voulez lire des vers, dites-vous ? Lisez donc *Les Fleurs du Mal* de Baudelaire. » Et comme elle demeurait devant la portière : « Ne restez pas sur ce quai à vous geler, retournez donc là-bas, la chambre est réglée jusqu'à midi. » La silhouette de la comtesse s'effaça dans le brouillard nacré. Le train partit et suivit la côte, qui scintillait sous le soleil serein. Carré dans un coin avec *Le Cri de Paris*, Apollinaire avisa la voyageuse qui partageait son compartiment et contem-

1. Dans une lettre adressée à Kahnweiler, datée du 22 septembre 1914, Max Jacob affirmait même qu'Apollinaire avait rejoint la Légion étrangère à Orléans, avec Serge Férat et le peintre d'origine grecque Démétrius Galanis (Max Jacob, *Correspondance*, t. I, éd. de F. Garnier, Éditions de Paris, p. 97).

2. « À Nîmes » (*Calligrammes*).

3. Apollinaire à Picabia, 29 décembre 1914 (CA, p. 646-648).

4. Apollinaire à Sembat, 20 décembre 1914 (Paris, Archives Agutte-Sembat).

plait le paysage¹. Il s'approcha de la fenêtre et ils restèrent longtemps à regarder la mer bleu de roi... Quand il rompit le silence, elle put l'observer à la dérobée : le profil pur, les « jambes un peu courtes », le « buste important », des mains blanches « sans bague aux gestes paresseux », il parlait d'une voix posée, un peu sourde, sans la quitter des yeux. Non, elle ne connaissait pas bien Nice, elle était d'Oran, où elle enseignait les lettres au lycée de jeunes filles ; elle était venue voir l'aîné de ses frères, Jean, artilleur lui aussi, en permission dans son foyer. Aimait-elle la poésie ? Quand elle lui répondit qu'elle l'aimait autant que la vie, il ne cacha pas sa joie. Ils se citèrent Verlaine et Villon, mais en résonnant au plus profond d'eux-mêmes, les vers accrurent soudain leur gravité. À Fréjus, le charme se rompit. Un nouveau voyageur s'installa dans leur compartiment, un raseur de Draguignan, dénommé Portal, dans le commerce ou les affaires, qui se plaignait de la difficulté des temps et posait sans arrêt des questions ; c'était un ancien élève de Saint-Charles, un condisciple d'Albert. Quand l'importun descendit à l'arrêt suivant, Apollinaire et la voyageuse revinrent à leur conversation. Il voyait « Nice sous la forme d'un cheval [...] pur sang cabré, dans une fête au milieu des cris du Carnaval et des fleurs que l'on lance » ; elle voyait « Villefranche comme un grand coquillage ouvert offert à la mer et au ciel ». Et doucement, il osa : « Moi aussi, je suis poète, mademoiselle, le pseudonyme sous lequel j'écris est Guillaume Apollinaire, avez-vous entendu parler de moi ? » Non, avoua-t-elle rougissante, elle ne le connaissait pas, tout son modeste savoir sortait d'une anthologie à 15 sous, *Les Cent Meilleurs Poèmes français*... Il promit de lui envoyer son volume de vers, *Alcools*... Le silence tomba sur eux. La tête appuyée sur les coussins, les yeux clos, le soldat parut « soudain triste et fatigué » ; jamais la jeune femme n'avait vu « exprimer tant de choses à un visage aux yeux fermés ».

Je me suis engagé sous le plus beau des cieux
Dans Nice la Marine au nom victorieux²

Peu avant Marseille, il lui tendit un tout petit agenda : acceptait-elle de lui donner son adresse ? En s'apprêtant fébrilement devant la glace, elle se trouva l'air singulier, le visage pâle, les yeux trop grands ; derrière elle, le poète suivait tous ses mouvements. Quand elle abaissa sa voilette, leurs regards se croisèrent longuement. En l'aidant à descendre du train, il garda longuement sa main dans la sienne et la baisa, une petite main tremblante et comme égarée. Elle s'échappa

1. Sur cette rencontre, voir la préface de Madeleine Pagès à *Lettres à Madeleine. Tendre comme le souvenir*, édition revue et augmentée par L. Campa, Gallimard, « Folio », 2006. Sur la permission à Nice, voir Apollinaire à Mollet, 3 janvier 1915 (*ŒC IV*, p. 849-850).

2. « À Nîmes » (*Calligrammes*).

prestement mais la rattrapant, il lui dit dans un souffle : « Au revoir, mademoiselle ! » Elle fila sans se retourner et sauta dans une voiture en criant : « Au port, Compagnie des transports maritimes, Pour le départ du *Sidi-Brahim* ! » Il fouilla dans sa poche et ouvrit son agenda : elle s'appelait Madeleine Pagès. Laissant ses affaires à la gare, il se rendit sur le Vieux-Port et déjeuna en hâte parmi des officiers anglais et des soldats hindous. Il reprit le train pour Tarascon, où une longue correspondance lui permit de voir la ville et sa mairie, la statue de sainte Marthe terrassant la Tarasque, le château, les vieilles ruelles débouchant sur le Rhône aux berges ternes. Dans un café, il écrivit à Lou. Tiendrait-elle ses promesses ? Elle lui avait tant vanté ses amours passées qu'il en était mortifié. À quoi jouait-elle ?

Le 5 janvier, Apollinaire quitta le peloton des élèves brigadiers pour celui des élèves officiers de réserve, une unité improvisée, sans légitimité officielle, que le capitaine Arnaud, commandant du dépôt, avait créée dans le but de sortir du rang, sans examen ni concours, quelques recrues insolites. Menée par un ingénieur maritime nommé Latty, neveu de l'archevêque d'Avignon et maréchal des logis, l'instruction était épaisse, équitation, instruction intérieure, artillerie théorique et pratique, mais elle améliorait le quotidien : plus de corvée, plus d'appel, une chambre à part avec les logis, un soldat pour faire les lits, des sorties, la permission de coucher en ville¹. Il y avait de quoi plastronner : « [J]e ne puis plus me comparer qu'à Napoléon à Brienne quand il se préparait à devenir sous-lieutenant d'artillerie », déclara-t-il à Lou avec amusement. « La comparaison est osée d'ailleurs, mais enfin elle est séduisante². » Il n'était pas insensible à l'imagerie courante, qui comparait les défenseurs de la patrie aux glorieux soldats de l'An II ou de la Grande Armée, qui avaient repoussé les invasions et porté les Lumières dans l'Europe entière. Mais avant tout, cette nouvelle formation différait de plusieurs mois son départ au front : Lou pourrait donc revenir à Nîmes... Trot, galop, assouplissement, bouchonnage... Le corps perclus, l'amoureux songeait au regard effronté de sa maîtresse, à ses malices, à sa croupe cabrée sous la fessée... « La vulve des juments est rose comme la tienne / Et nos armes graissées c'est comme quand tu me veux³ »... Mesures angulaires, trajectoires, défilement... Le projectile était « un petit astre » dont il s'agissait « de connaître la vie, les propriétés afin de le diriger au but⁴ », et l'artillerie de la poésie, de l'astronomie : elle le projetait dans un univers stellaire où les angles étaient des tremplins, les courbes des fils de funambules et les schémas des échelles de Jacob. Son amour aussi était un projectile, un obus qui atteignait Lou et l'enveloppait de toute sa puissance... « Je

1. *LL*, 7 janvier 1915, p. 84-85.

2. *LL*, 5 janvier 1915, p. 80-81.

3. « Je t'adore mon Lou... », 10 janvier 1915 (*LL*, p. 93).

4. *LL*, 7 janvier 1915, p. 84.

veux que tu sois obéissante en tout, jusqu'à la mort et pour t'y réduire, belle indomptée, ce sont tes fesses que je veux cingler [...]. Je te les ferai tordre de douleur et de délices jusqu'à ce que pantelante je te prenne profondément, bouche à bouche et si tu ne te rends pas c'est le supplice du pal que je te réserve¹. » Il mettait dans ses fantasmes de possession toute la violence qu'on réclamait au soldat.

Mais un beau jour, contre-ordre : concours obligatoire pour tous les impétrants du peloton des élèves officiers de réserve. Samedi 9 janvier 1915, composition française : « L'air atmosphérique, ses propriétés physiques et chimiques ». Histoire : « Les guerres du règne de Louis XV ». Dimanche 10 janvier : arithmétique, algèbre, géométrie. Lundi 11 janvier : artillerie, intonation. Comment se souvenir de toutes ces choses oubliées depuis longtemps ? Et quelle idée « de demander des math. à un poète² » ! Le soir venu, Apollinaire s'échappait, allait au café Tortoni écrire ses lettres, dégustait des fougasses à la fleur d'oranger et courait les agences de location dans l'espoir d'attirer Lou à Nîmes : il y avait des chambres convenables à 20 francs par mois, avec toilettes, mais il fallait prendre l'eau à la cuisine, ses repas en pension de famille, ajouter le chauffage, le service et l'éclairage, bref compter une centaine de francs mensuels. Lou l'aimait-elle assez pour abandonner les indolents jardins de Baratier ? Elle le laissait dire, sans acquiescer, sans refuser, et préférait lui conter des histoires compliquées ou des aventures légères qui le torturaient. Il était fébrile : diminué par un refroidissement, il attendait anxieusement les résultats du concours. À la fin des épreuves, le colonel l'avait convoqué pour avoir la « satisfaction raffinée » de causer avec un vrai poète qui publiait à Paris ; au garde-à-vous, jugulaire au menton, le 2^e canonnier conducteur Kostrowitzky l'avait écouté dégoiser sur les poètes soldats dont l'histoire de France donnait l'exemple, tel André Chénier, etc. Mais Chénier n'avait jamais porté les armes... En attendant la fin du laïus, Apollinaire pensait peut-être à ce qu'il avait écrit à Mollet, infirmier à l'Hôtel-Dieu d'Amiens :

Mais tout de même, vieux, les armées de métier, il n'y a que ça. Ce n'est pas notre affaire de guerroyer ou la pensée humaine foutra le camp. On a fait la guerre pendant tout le XVII^e siècle, mais Corneille, Racine, Malherbe avant ne se battaient pas, ni Pascal, ni Bossuet. Nous faisons notre devoir aussi bien que les autres, mais vraiment, c'est ailleurs qu'il devrait être. À chacun son métier. Maintenant, si j'en reviens, ce sera une sacrée cure d'énergie, mon vieux Jean³.

Le lendemain, il avait au contraire affirmé à Serge Férat, qui servait dans un hôpital parisien : « Je suis bien et il me semble que le

1. *LL*, 8 janvier 1915, p. 87.

2. *LL*, 10 janvier 1915, p. 91.

3. Apollinaire à Mollet, 3 janvier 1915 (*OEC IV*, p. 849-850).

métier de soldat était mon vrai métier. J'aime beaucoup ça¹. » Il ne voulait pas décourager son ami russe en lui parlant de la médiocrité de la vie de caserne, des fatigues qui l'accablaient, de l'inquiétude amoureuse qui le rongeait. Son moral fluctuait mais sa résolution ne flétrissait pas : est un homme celui qui se rend utile.

Le 12 janvier², le colonel proclama les résultats du concours en grande pompe : Nicolini était premier en sciences, Kostrowitzky en composition française. Et le poète de rire sous cape : ce qu'il avait pu mettre de « moqueries » dans sa copie ! Deux pelotons seraient formés : dans l'un, les plus jeunes, qui deviendraient aspirants à titre temporaire s'ils réussissaient ; dans l'autre, les plus âgés et les plus instruits, qui passeraient brigadiers, logis et peut-être même lieutenants de réserve à titre définitif s'ils donnaient satisfaction : Kostrowitzky, hommes de lettres à Paris, Nicolini, astronome et professeur de mathématiques à Nîmes, Dérieux, professeur de philosophie au collège d'Apt, Chabrier, avocat de Nice, Kaufer, ingénieur maritime... Il y avait aussi un marchand d'eaux minérales, un banquier d'origine mexicaine et un planteur de la Réunion. Le 1^{er} février 1915, le peloton accueillit un nouvel élève, Émile Léonard³ ; ce jeune chartiste était un grand admirateur d'Apollinaire, dont il avait lu tous les livres, y compris *Méditations esthétiques* ; en 1911, alors qu'il était encore élève au lycée Louis-le-Grand où Nicolini était pion, il avait signé la pétition de *Paris-Journal* en faveur du poète emprisonné. Quand Apollinaire et lui montaient la garde ensemble, à la porte du camp, devant l'arsenal, ils se plaisaient à déchiffrer les graffitis laissés par les factionnaires : « Marie, je t'aime ! », « Je monte la garde puis j'irai me faire tuer ». « Jeunes gens, je pense à vous, qui allez mourir », avait écrit un territorial. Très ému, Apollinaire notait ces phrases en annonçant : « Après la guerre [...] nous en ferons un *Corpus* et nous le présenterons à l'Académie des Inscriptions⁴. » Le poète et ses camarades jouissaient de menus priviléges, parlaient littérature, curiosités et forêts tropicales. Le soir, il leur lisait ses vers et le baryton Giraud de l'Opéra-Comique, vaguemestre de la 69^e batterie, leur chantait un grand air, un extrait de *La Traviata*, du *Barbier* ou de *Rigoletto*, dont les points d'orgue et les trémolos les remuaient jusqu'au fond de l'âme.

Et si la guerre n'était qu'un opéra ? À la mi-janvier, le canonnier

1. Apollinaire à Férat, 4 janvier 1915 (CA, p. 571). Férat ne voulait pas rentrer en Russie mais s'inquiétait de devoir servir n'importe où en France ; il cherchait alors le moyen de rejoindre Apollinaire dans son régiment d'artillerie. Mollet, qui le trouvait nonchalant et souffreteux, ne le voyait pas du tout artilleur (Mollet à Apollinaire, 12 mars 1915, BnF, département des Manuscrits).

2. *LL*, 12 janvier 1915, p. 97-101.

3. Michel Décaudin, « Émile G. Léonard et Guillaume Apollinaire », *Que vlo-ve ?, 3^e série*, n° 20, octobre-décembre 1995.

4. Émile G. Léonard, « Souvenirs sur Guillaume Apollinaire », *Marsyas*, n° 37, janvier 1924. Voir également « Apollinaire à la caserne », signé Jean-René Maurel, *Mercure de France*, 1^{er} décembre 1918.

se fit photographier en uniforme, képi sur la tête, mains dans les poches, devant un décor rustique de toile peinte, en parfait troupier de revue ou d'opérette : « [J']ai pris l'air de Mars quand il attend Vénus », annonça-t-il gaiement à Rouveyre en ajoutant : « Bien bon est qui s'y fie¹. » Il se persuadait que le double jeu protégeait sa vie intérieure. « J'ai tant aimé les Arts que je suis artilleur », répétait-il à l'envi pour désamorcer ses contradictions. Avec ses amies, c'était un vrai poilu, bon enfant, courageux, un peu hâbleur : « Mes éperons et mon étui à revolver ont eu un grand succès avec mes houseaux dans une ville où il n'y a que de l'artillerie lourde », écrivit-il à son retour de Nice à sa petite « poyésesse » de seize ans, Mireille Havet, qu'il traitait en bon camarade, craignant qu'elle ne conçût quelque espérance. « Tout ça est épatait et s'il me tarde que ce soit fini, c'est plutôt à cause de mes amis et de la liberté qui manque un peu aux simples soldats, car sans ça c'est épatait d'être militaire et je crois que c'est le vrai métier pour un poète. [...] Je deviens d'une brutalité merveilleuse. [...] Je crois qu'après la guerre, il ne faudra pas que des poilus m'em... ent². » Avec les amis qui se trouvaient déjà sur la ligne de feu, il était patriote et pétulant :

Je te salue avec le sabre
 Ô mon Louis de Gonzague Frick
 Qui vaillant combats le macabre
 Janus : Bismarck et Metternich³.

Mais la guerre n'était pas une comédie et le métier d'homme de guerre un rôle de composition. Équitation, balistique et hippologie dressaient le corps et l'esprit ; l'œil obéissait aux instruments de mesure, aux schémas de tir, aux quadrilles de chiffres et de lettres grecques qui dansaient sur les cahiers d'élcolier : « Angles de site et toutes les mesures angulaires depuis le millième que pour l'amour du grec on écrit μ jusqu'au décigrade que l'on écrit dx en passant par les points de pointage qu'on écrit π [...]. Mes doigts sont étalon-nés et je vous mesure l'horizon avec la dextérité d'un vieux capitaine⁴. » Il fallait beaucoup d'imagination pour voir dans ces tâches ingrates une épopee, dans l'olivier des champs de tir un symbole de paix et dans le laurier un présage de victoire. Où étaient les guerres d'antan ? Il fallait surtout des miracles d'énergie, de patience et de poésie pour supporter cette vie. De la frontière suisse à la mer du Nord, soldats français et volontaires étrangers tombaient en masse ;

1. Apollinaire à Rouveyre, 14 janvier 1915 (CA, p. 402). Mémée lui trouvait justement l'air de Polin, le célèbre comique troupier (*LL*, 27 décembre 1914, p. 63).

2. Apollinaire à Mireille Havet, 3 janvier 1915 (*Correspondance*, éditée par D. Thiry avec le concours de P. Caizergues et P. Plateau, Montpellier, université Paul-Valéry, 2001, p. 46). La sœur de Mireille, Christiane, était tombée amoureuse d'Apollinaire en 1913 ; éconduite, elle avait épousé le poète suisse Paul Aeschimann en mai 1914 ; à son mariage, le poète était le cavalier d'Hélène Berthelot (P. Caizergues, « Wilhelm de Kostrowitzky, le très aimé », art. cité).

3. Apollinaire à Louis de Gonzague Frick, 17 mars 1915 (*EC IV*, p. 732).

4. Apollinaire à Fleuret, février 1915 (*EC IV*, p. 748).

dans les Vosges, Toutou s'exposait. Au fond, le canonnier les enviait : il renâclait dans les garrigues gardoises où il gelait dur, pétrifié par un mistral inlassable, secoué par les coups de 120, meurtri par le mal d'amour. C'était humiliant, pitoyable. Si seulement il était officier... « Je suis nommé sous-lieutenant », lui avait annoncé Braque en janvier, « et peut-être un jour aurai-je le plaisir d'emmener ma section sous la haute protection de vos pièces ». Le peintre était fantassin au front depuis novembre 1914 : « Nous avons eu avec les boches quelques engagements assez sérieux. La santé est bonne et le moral excellent. / [...] Vive la France¹. » Mais Apollinaire, doutant de sa réussite à l'examen de sortie, avait prié Borie d'influer sur les résultats et prévenu les Picabia qu'il aurait besoin de piston lors de son départ au feu². Une relation bien intentionnée lui avait même donné une lettre d'introduction pour une générale en lui recommandant de faire le galant ; il avait jeté la lettre par fidélité à Lou et dégoût des intrigues.

S'il n'avait pas le cœur d'un héros, l'amour-propre lui commandait de tenir son rang et la passion pour Lou de prouver sa vaillance. En chevalier courtois, il remit son sort entre les mains de sa dame. Que devait-il faire ? Partir après avoir obtenu le simple grade de logis ou attendre la fin de l'instruction et obtenir ses galons sur le front ?

L'amour dit Reste ici Mais là-bas les obus
Épousent ardemment et sans cesse les buts³

Or Lou se moquait bien de ses hésitations ; elle lisait à peine ses lettres, répondait entre deux rendez-vous, égrenait ses plaisirs solitaires et sa collection de « fleurs rares », ces amours passagères dispensant l'ivresse d'une surprise toujours renouvelée ; elle bavardait, s'agitait, voyait du monde, prenait des drogues et s'inquiétait de Toutou, qu'on venait de nommer agent de liaison. Elle ne comprenait toujours rien aux poètes et à la poésie : à quoi servaient-ils exactement ? « Les poètes sont les créateurs », lui expliqua-t-il patiemment : « Rien ne vient donc sur terre, n'apparaît aux yeux des hommes s'il n'a d'abord été imaginé par un poète. » Quand admettrait-elle enfin que c'était un travail essentiel, primordial, nécessaire, un travail divin ? Ceux qui, comme lui, s'y adonnaient « péniblement, amoureusement, génialement » exprimaient « une chose nouvelle » et mourraient « dans l'amour qui les inspirait⁴ ».

C'est pour notre bonheur que je me prépare à la mort
C'est pour notre bonheur que dans la vie j'espère encore.

1. Braque à Apollinaire, 19 janvier 1915 (CA, p. 235). Le peintre passa du 329^e RI au 224^e RI le 15 janvier 1915.

2. LL, 16 janvier 1915, p. 111, et Apollinaire à Gabrielle Buffet-Picabia, 22 janvier 1915 (M. Sanouillet, *Dada à Paris*, *op. cit.*, p. 524).

3. « A Nîmes » (*Calligrammes*).

4. LL, 18 janvier 1915, p. 120.

C'est pour notre bonheur que luttent les armées [...]
 Et que mon cœur ne bat que pour toi ma chérie
 Mon amour, ô mon Lou, mon art et mon artillerie¹.

Militat omnis amans, disait Ovide². Pareil à la guerre est l'amour. Apollinaire avait retourné la formule à son gré : « Pareille à l'amour est la guerre. » Il se battait sur le front de l'amour pour donner sens à sa guerre et, comme les millions d'hommes, défendre les femmes de France et le sol du pays. Lou saisissait-elle ses subtilités ? « Souvent je présente de façon paradoxale des opinions qui ne le sont pas énormément », la prévint-il un jour : « juge-les, ne les condamne pas immédiatement et ne perds pas confiance en moi³ ».

Il devait lui-même rester confiant et demeurer poète malgré tout. Il envoyait à ses amis des poèmes épistolaires, par plaisir de les récréer et de faire des vers ; il écrivait des poèmes à Lou, parce qu'écrire et aimer sont une même chose, que l'amour « est la poésie naturelle de la vie, l'instinct naturel qui nous pousse à créer de la vie, à reproduire⁴ ». Revenant aux premières heures de son aventure, il se mit à composer « La Petite Auto », qui commence comme une équipée et se poursuit comme une apocalypse, embrassant dans la même vision son destin de poète et le devenir sanglant de l'Europe. Quand on croyait encore au règlement prochain du conflit, il avait déjà pris la mesure du gigantesque bouleversement qui éventrait le monde ancien :

Je m'en allais portant en moi toutes ces armées qui se battaient
 Je les sentais monter en moi et s'étaler les contrées où elles serpentaient
 Avec les forêts les villages heureux de la Belgique
 Francorchamps avec l'Eau Rouge et les pouhons
 Région par où se font toujours les invasions [...]
 Je sentais en moi des êtres neufs pleins de dextérité
 Bâtir et aussi agencer un univers nouveau

Écrasant sa fragile mesure d'homme, sa mission de poète lui préparaît le sort de Croniamantal, mais l'amour et la poésie sauraient le protéger.

[...] la petite auto nous avait conduits dans une époque
 Nouvelle
 Et bien qu'étant déjà tous deux des hommes mûrs
 Nous venions cependant de naître⁵

1. *LL*, 17 janvier 1915, p. 117.

2. *Militat omnis amans et habet sua castra Cupido* : « Tout amant est soldat et Cupidon a son camp » (Ovide, *L'Art d'aimer*, I, 9).

3. *LL*, 25 janvier 1915, p. 133.

4. *LL*, 18 janvier 1915, p. 120.

5. « La Petite Auto » (*Calligrammes*).

Dès sa deuxième lettre, il avait promis à Lou d'écrire un livre tout exprès pour elle, son livre le plus humain, le plus rempli de cette humanité qui était à son sens « la seule chose digne de toucher les hommes et d'être recherchée par un écrivain¹ ». Lou le rendait meilleur soldat, meilleur amant, meilleur poète ; quand il lui écrivait, il sentait toutes les dimensions de son être s'unir et s'élever au-dessus des contingences : « Tu as eu des vers avant-hier, l'avait-il prévenue le 14 janvier, je t'en enverrai chaque fois que j'aurai le temps d'en faire. Ne les perds pas car je les réunirai (les meilleurs) en volume et je n'ai pas de copie car je te les écris directement². » Il ignorait encore comment il s'y prendrait, car s'il connaissait la valeur de ses vers, et si les poètes prostituaient leurs sentiments au public comme les « putains³ », il était fort soucieux de sa réputation et désirait sceller le secret de leur amour⁴.

Le 23 janvier, il obtint une nouvelle permission. À Nice, les retrouvailles eurent un goût amer. C'était le même hôtel minable et commode, la même intensité fugace et clandestine, les mêmes paroles rassurantes et vaines. Lou s'offrait par tendresse et par habitude, l'esprit ailleurs, là-bas, vers l'est, du côté d'Épinal. Chez Vogade, comme il gardait son couvre-chef, Mémée conclut que le troupier n'avait pas d'usage et Lou fit remarquer qu'on saluait les dames en soulevant son képi ; il s'irrita contre ces femmes du monde qui opposaient l'étiquette au règlement et se souciaient de vétilles dans les dangers de l'heure. Le 25 janvier, dans le train du retour, il retrouva par hasard un ancien camarade de collège, un certain Gérard, chasseur alpin, interprète auprès de l'armée anglaise, qui allait à Marseille attendre les troupes australiennes. Ils avaient tous deux bien vieilli. Gérard parla de leurs condisciples tués au front et confirma les rumeurs d'un air entendu : le Midi était plein d'espions... Ils se quittèrent au buffet de la gare Saint-Charles après un Pernod. À Tarascon, Apollinaire s'attabla devant un café avec un cigare. Non loin passaient des goumiers en manteau rouge... Son corps frémissoit encore des récentes étreintes, son cœur se serrait, son âme se troublait. La fin arrivait. Mais à mesure que la femme réelle s'éloignait, la muse se rapprochait et se confondait avec la guerre, la France, la vie, le souvenir.

Hausse tes mains Hausse tes mains ces lys de ma fierté
 Dans leur corolle s'élire toute l'impureté
 Ô lys, ô cloches des cathédrales qui s'écroulent au nord

1. *LL*, 3 octobre 1914, p. 14.

2. *LL*, 14 janvier 1915, p. 106.

3. *LL*, 11 avril 1915, p. 275-276.

4. « Tu sais je veux que tu gardes mes lettres, mais veux pas que tu les montres à qui que ce soit », rappela-t-il à Lou le 30 janvier (*LL*, p. 146).

Carillons des Beffrois qui sonnent à la mort
 Fleurs de lys fleurs de France ô mains de mon amour
 Vous fleurissez de clarté la lumière du jour¹

La poésie venait de nouveau à son secours ; elle lui soufflait les vers d'un blason très nouveau, une guirlande de fleurs et de pleurs enlacés, qu'il enverrait à l'inconstante, en gage de tendresse et d'attachement.

Il s'attendait à partir prochainement. Le 29 janvier, 600 hommes avaient quitté la caserne ; on les désignait le soir, ils partaient le lendemain matin ; interdiction aux autres de leur dire au revoir. Plaques d'identité et livrets étaient prêts ; d'ici deux mois, il n'y aurait plus personne au dépôt.

Si je mourrais là-bas sur le front de l'armée,
 Tu pleurerais un jour, ô Lou, ma bien-aimée.
 Et puis mon souvenir s'éteindrait comme meurt
 Un obus éclatant sur le front de l'armée,
 Un bel obus semblable aux mimosas en fleur. [...]

Le fatal giclement de mon sang sur le monde
 Donnerait au soleil plus de vive clarté,
 Aux fleurs plus de couleur, plus de vitesse à l'onde,
 Un amour inouï descendrait sur le monde,
 L'amant serait plus fort dans ton corps écarté²

Il apprivoisait la mort en rêvant de renaissance et chargeait son poème de perpétuer son souvenir. Mais l'approche de la rupture et du départ noircissait ses songes ; la nuit descendait sur les horizons ensanglantés comme aux temps de l'Angoisse, des danses macabres et des terreurs de l'An Mil. Comme il ne pouvait inverser le cours fatal de l'histoire humaine, il voulut conserver Lou au mépris de toute raison. Afin de lui complaire, il écrivit de petits poèmes, simples et tendres, un peu mièvres, qu'elle ne comprenait pas. Il se mit à flétrir Annie et Marie qu'il avait tant aimées, et toutes les beautés du monde, Ève, Hélène, Messaline, Salomé, Cléopâtre, Agnès Sorel, qui n'égalaien pas sa maîtresse. Mais Lou dédaignait la gloire littéraire et prenait tout à la légère : elle avait obtenu son sauf-conduit. Elle serait donc au front avant lui, et pour en rendre un autre heureux. Il ravalà son chagrin en lui annonçant gaiement que les armées prosternées l'accueilleraient comme une reine. L'humour atténuaît sa peine, l'amoralisme aussi : « Le vice n'entre pas dans les amours sublimes³ », lui rappela-t-il le 3 février. Il savait qu'elle le prenait aux mots, ces mots dont il lui avait montré l'immense pouvoir de sug-

1. « Guirlande de Lou », *LL*, 25 janvier 1915, p. 134-135.

2. *LL*, 30 janvier 1915, p. 147.

3. *LL*, 3 février 1915, p. 164.

gestion et de jouissance. Elle lui en était reconnaissante et répondait complaisamment à sa fougue : « [O]h mon gui que j'ai besoin de toi, besoin de ton amour ! besoin de tes caresses les plus douces et les plus enivrantes... besoin surtout de ta sévérité la plus sauvage !... » lui écrivit-elle dans le train de Toulon : « Je t'aime à la folie et tu m'as toute dans ton cœur et dans ta chair... les deux ne font qu'un avec moi... Je n'ai jamais été aussi excitée ! oh mon gui, si tu étais là... Je voudrais t'embrasser, te prendre, te boire... t'embrasser, te caresser de ma langue partout ! partout... toutes les cochonsettes... et tous les vices les ai tous dans le sang en ce moment. Gui mon gui aime moi ! Je veux tout le vice et toute la volupté. » Elle imaginait tout, détaillait tout, s'endiablaît, perdait la tête : « ... tu m'étendras sur le ventre... infiniment vaincue... pantelante... [...] tu écarteras mes fesses en sang... et tu y pénétreras profondément sans pitié... pendant que je m'évanouirai dans un dernier spasme... Mon gui je vois toute cette scène... [...] et je suis grise de volupté à cette seule pensée... » Son esprit d'aventure battait la campagne. Si les Boches voulaient la violer, elle sortirait son browning... Excitée par les secousses du train, elle se pâmaît en silence devant trois officiers anglais ; l'un d'eux la contemplait si intensément qu'elle eut subitement envie de se donner à lui : « [S]i je ne t'aimais pas je crois que je le ferais ! Je crois qu'il veut m'hypnotiser ! Je n'en peux plus d'énerverment... Je viens de jouir sous le regard dominateur de l'Anglais... et je sais qu'il l'a vu ! il ne me quitte plus des yeux... Je suis toute chavirée... brisée à mourir... Zut ! je vais encore être fouettée pour cela ! Mais ma volupté est telle en ce moment que même par un suprême effort de volonté je ne pourrai pas m'y soustraire ! [...] Je n'en peux plus je t'adore !! Le train galope et la pluie tombe... suis trop énervée pour continuer d'écrire¹... » Que de paroles, de fièvre, et de douleur... Quand ce n'était pas Toutou, c'en était un autre : Lou adorait traiter Apollinaire en complice et en tiers ; il l'admettait parce qu'il espérait qu'elle tiendrait sa promesse et repasserait par Nîmes en mars². Peut-être resterait-elle un peu auprès de lui. Il y avait dans la maison de Nicolini, rue de la Biche, à dix minutes du quartier, un appartement de deux pièces à louer, 40 francs par mois, avec toutes les commodités. Il lui en dessinait les plans. Elle y serait tranquille avec ses chiens, Kiss et Tyka, pourrait le recevoir et faire sécher son linge sur la terrasse du toit, qui offrait une très belle vue sur le mont du Plan. Il couchait là-bas certains soirs, quand la caserne lui pesait trop. Quelle chance elle avait d'être aux armées... Il lui recommandait d'être prudente et de saluer son rival. Il l'accompagnait en pensée sur les champs de bataille, et les combats devenaient une immense orgie où les canons « engross[ai]ent l'amoureuse terre³ ». En ces temps

1. Lou à Apollinaire, 8 février [1915] (catalogue Drouot, 31 mars 2011).

2. *LL*, 7 février 1915, p. 182-186.

3. *LL*, p. 185.

d'« instincts brutaux », il jouait le rôle du chaste chevalier, cherchait à fortifier son courage et se montrer digne d'elle. Hélas, il parlait seul. Il envoyait ses lettres à Baratier sans savoir si on les faisait suivre et ne recevait plus un mot. Le 9 février, il écrivit un très beau poème, composé de six calligrammes coloriés au crayon ; quand on les lit, les mots et les images s'animent, le miroir renvoie la double image des amants, le canon lance des baisers, et Lou sourit sous son grand chapeau canotier. La page est pleine d'une présence fragile et vivante¹.

Lou se trouva si bien dans le secteur de Baccarat qu'elle désira rester. Elle avait fini par écrire et racontait des aventures invraisemblables : la proximité du danger et la présence des troupes la grisaien. « Tu es libre », concéda-t-il le cœur serré. Il la prévint toutefois qu'une nouvelle circulaire ministérielle interdisait les promotions au dépôt ; ses trois mois de classes s'achevant, il partirait probablement simple canonnier, entre le 7 mars et le 15 avril. Qui sait s'ils se reverraient ? Mais Lou ne s'en souciait guère et le laissait sans nouvelles. Le silence et la nuit tombèrent, et les mille morceaux d'un amour de cristal, brisé par l'inconstance et la fatalité. Avait-elle trahi sa parole ? L'avait-elle oublié ?

Que je voudrais mourir dans le bel orient
 Quand, Croisé, j'entrerai fier dans Constantinople.
 Ton image à la main, mourir en souriant
 Devant la douce mer d'azur et de sinople !...

Enluminure, miniature, image d'Épinal, il embellissait son histoire pour se la raconter :

Ma vie est un beau livre et l'on tourne la page [...]
 Et souviens-toi parfois du temps où tu m'aimais²

À Paris, Picasso l'imaginait en fier soldat d'Épinal en campagne, sabre au clair mais garde baissée, pipe en bouche, le canon, l'obus, le plan et l'éperon pour attributs ; il avait rehaussé de bleu blanc rouge sa légende aristocratique, écrite en lettres viriles : « Guillaume de Kostrowitzky / Artilleur / 1914 ». « Ne crois pas que ce est un obus qui eclate dans le ciel de ton portrait », avait-il précisé, « ce le soleil le plus beau qui apparaît à travers les nuages³ ».

Où sont-ils ces beaux militaires
 Soldats passés Où sont les guerres
 Où sont les guerres d'autrefois⁴

1. *Je pense à toi mon Lou. Poèmes et lettres d'Apollinaire à Lou*, nouvelle édition commentée par L. Campa, Textuel, 2008, p. 64-65.

2. *LL*, 11 mars 1915, p. 200-201.

3. *Sic*. Picasso à Apollinaire, 22 décembre 1914 (PA, p. 122-124). Voir cahier hors texte, n° 48.

4. « C'est Lou qu'on la nommait » (*Calligrammes*).

À Madrid, Marie le peignit à l'aquarelle : sous l'inscription majuscule « Vive la France », « le Poète Guillaume de Kostrowitzky canonnier », monté sur son cheval cabré, ressemble à un cavalier d'Empire. Comme Picasso, l'artiste a saisi l'identité hybride du poète soldat : au prénom du pseudonyme s'accorde le nom du gentilhomme. Or la longue main féminine du personnage n'est pas de celles qui manient les armes, d'ailleurs elle n'en porte pas et l'on ne voit aucun canon ; les couleurs tendres ont dilué et comme voilé les teintes tricolores. Semblant la tristesse même, l'artilleur androgyne est un miroir de Marie, dont les lettres spirituelles et charmantes, signées de son nom de jeune fille, laissent affleurer l'inquiétude, la langueur et la nostalgie¹. Dans son exil espagnol, Marie regrette encore l'impossible.

À la mi-mars, l'état-major du régiment forma une batterie de 90 à destination des Dardanelles et réclama des volontaires. Espérant toujours, le canonnier se tint coi mais, depuis lors, sa lâcheté le minait. Il partirait avec la prochaine vague : l'Yser, Les Éparges, Bizerte ou la Turquie, quelle importance ? Lou s'en moquait, elle ne l'avait jamais aimé. Qu'attendait-il encore sous le ciel plein d'étoiles, en faction silencieuse au milieu des rafales ?

Amour vous ne savez ce que c'est l'absence
Et vous ne savez pas que l'on se sent mourir. [...]

Le Souvenir au loin sonne du cor de chasse
Ô lente lente nuit ô mon fusil si lourd

La plupart de ses amis ignoraient ses tourments et Rouveyre, qui savait quelque chose, ne recevait de lui que des dénégations : « Il n'a jamais été question d'amour entre moi et la hourie dont tu parles », avait insisté l'amant malheureux : « J'avoue que de mon côté j'eusse volontiers ébauché une liaison sentimentale avec elle. Mais cette fille bizarre a eu soin dès notre rencontre de bien établir entre nous la barrière de l'amitié. Si bien qu'*ami*, je n'ai pas le droit de prétendre à plus que de l'amitié pure et simple² ». Il parlait d'elle au passé, avec distance et dérision, et avait même composé un poème, « C'est Lou qu'on la nommait », en contrepoint plaisant à « La Petite Auto » :

Les loups jadis étaient fidèles
Comme sont les petits toutous
Et les soldats amants des belles

1. Voir la reproduction de l'aquarelle dans *Apollinaire au feu*, sous la dir. de L. Campa et T. Compère-Morel, Paris-Péronne, RMN-Historial de la Grande Guerre, 2005, p. 32. « Marie Laurencin m'a écrit une lettre tordante avec la description de son mari qu'elle traite de soulot », rapporta Apollinaire à Mollet le 7 février 1915 (coll. part.).

2. Apollinaire à Rouveyre, 16 février 1915 (CA, p. 410).

Galamment en souvenir d'elles
 Ainsi que les loups étaient doux
 Mais aujourd'hui les temps sont pires
 Les loups sont tigres devenus
 Et les Soldats et les Empires
 Les Césars devenus Vampires
 Sont aussi cruels que Vénus¹

Le 17 février au soir, André Level, qui rentrait de Marseille où lavaient appelé ses affaires, s'arrêta à Nîmes et passa la soirée en compagnie d'Apollinaire au café Tortoni ; il lui remit un colis de la baronne, contenant les six livraisons des *Soirées de Paris*, un sac de bonbons et un kilo de chocolat². Il y avait bien longtemps que le poète n'avait pas causé avec un ami parisien : que devenaient les amis dispersés ? comment marchait la vie artistique ? Paris s'était peu à peu réorganisé. De nombreux mobilisés erraient encore dans les dépôts, s'ennuyaient, se désolaient ou se félicitaient secrètement de leur répit. Rouveyre, maintenu « sans gloire et sans éclat » dans le service auxiliaire, se démoralisait et jugeait sévèrement ses compatriotes : à l'en croire, tout n'était qu'égoïsme, lâcheté, « décomposition physique et morale » ; il cherchait à soutenir Apollinaire en le persuadant que les forces vives de la nation se trouvaient aux Armées. À Montparnasse, la vie était devenue difficile ; la plupart des artistes manquaient de ressources et survivaient en dessinant des cartes postales patriotiques, des caricatures dans les journaux, en rendant de menus services. Marie Vassiliev avait ouvert une cantine dans son atelier de Montparnasse, et chez le peintre Paco Durrio à Montmartre, une riche Américaine nourrissait une douzaine de pauvres gens que Max Jacob trouvait sinistres³ : il méprisait les commensaux des soupes populaires, regrettait l'absence de ses amis, mais les maigres indemnités qu'il touchait comme ouvrier tailleur au chômage ne suffisaient pas à le nourrir et la faim le poussait hors de chez lui. Le reste du temps, il le passait à peindre et à dessiner. Le Christ lui était à nouveau apparu sur l'écran d'un cinéma qui projetait *La Bande des habits noirs*, d'après le roman d'aventures de Paul Féval⁴. Depuis lors, il préparait son baptême rue Notre-Dame-des-Champs, au couvent de Sion, dont le supérieur, « un grand homme chevelu, robuste et fin », avait connu Coppée et Huysmans. Mais les Pères, voués à la conversion des juifs, refusaient le parrainage de Sylvette Fillacier, au motif que la comédienne des Variétés s'était

1. « C'est Lou qu'on la nommait » (*Calligrammes*).

2. Hélène d'Oettingen à Apollinaire, février 1915 (CA, p. 627).

3. Max à Henri et Emma Hertz, *Correspondances*, t. I : *Les Amitiés et les Amours, avril 1901-novembre 1933*, éd. de D. Gompel Netter, L'Arganier, 2005, p. 53.

4. Il subsiste une hésitation sur la date de l'apparition, Max ayant indiqué tantôt le 22 puis le 28 septembre, tantôt le 7 octobre, et des chercheurs trouvé des éléments en faveur du mois de décembre (B. Mousli, *Max Jacob*, *op. cit.*, p. 95).

mariée sans passer par l'autel. Au grand dam de Max, Picasso, le futur parrain, voulait l'appeler Fiacre, patron des jardiniers. « Quant à la grâce », écrivait Max en janvier, « j'en sens peut-être parfois les effets sans m'en rendre très bien compte car par un effet de mon caractère, j'attribue certaines clartés au fait du soleil, du vent, de la pluie ou de la mauvaise qualité de la nourriture des cantines artistiques¹ ». Il reçut le baptême le 18 février 1915 sous le nom de Cyprien, qu'il avait lui-même choisi en mémoire de saint Cyprien d'Antioche, lequel, versé en philosophie et en astrologie, avait renoncé à ses pouvoirs occultes après avoir reconnu la supériorité du Christ grâce à l'intercession de sainte Justine².

Le cubisme subissait de nouveaux assauts. L'affublant d'un *k* des plus tudesques qui l'assimilait au bouillon Kub (« kubisme »), ses ennemis dénonçaient ses prétendues origines germaniques, l'accusaient de saper l'art national et suspectaient les peintres étrangers d'espiionage, d'embusquage et de démoralisation. Un peintre polonois était arrivé à Nîmes, menottes aux poignets, parce qu'on avait pris ses dessins pour des plans ou des épures ; on avait fini par l'innocenter et il vivait en faisant des portraits³. De l'autre côté du front, les Allemands se montraient tout aussi rétrogrades et se félicitaient que la guerre ait arraché leurs artistes à l'emprise de l'influence française. Le repli nationaliste était partout. Dans un article du *Petit Messager des arts et des industries d'art*, « L'Art vivant et la guerre⁴ », Apollinaire attaqua les contre-vérités et réhabilita ses amis. Certains portaient les armes, tels Derain, Braque, Léger et La Fresnaye ; d'autres servaient dans les services de santé, comme Duchamp-Villon, et Laboureur était interprète auprès du Corps expéditionnaire britannique. D'autres encore mettaient leur art au service de la nation, tel Dufy, qui venait de fonder au Havre l'*Imagerie Raoul Dufy* et commercialisait avec succès ses images patriotiques inspirées de Georin et de la gravure d'Épinal, notamment une ravissante pochette des Alliés en soie pavoisée, figurant les dirigeants des six nations alliées à cheval⁵. Dans un souci d'apaisement, Apollinaire préféra taire le nom de Delaunay et réfuter les rumeurs d'exil, même s'il le considérait en son for comme un déserteur⁶ ; il se contenta aussi de préciser que Marie Laurencin travaillait à Madrid. Quant

1. Max Jacob à Apollinaire, 7 janvier 1915 (CA, p. 96).

2. Antonio Rodriguez et Patricia Sustrac précisent que dans les milieux spirites, la prière à saint Cyprien passait pour éloigner efficacement les mauvais esprits ; le nom de baptême fait aussi référence à Cyprien, qui se convertit dans sa quarantième année, comme Max, et fut évêque de Carthage (voir la chronologie dans M. Jacob, *Œuvres*, Gallimard, « Quarto », 2012, p. 56-57).

3. *LL*, 28 janvier 1915, p. 141.

4. 1^{er} mars 1915 (*Pr* 2, p. 857-858).

5. En quelques semaines, la pochette, inspirée des mouchoirs d'incorporation, se trouva en rupture de stock (*Épinal tricolore. L'Imagerie Raoul Dufy (1914-1918)*, sous la dir. de Christian Briand, Conseil général des Vosges. Serge Domini éditeur, 2011).

6. Marie Laurencin « a vu ce lâche de Delaunay à Madrid où il s'est réfugié. Quel dégoûtant personnage ! » rapporta Apollinaire à Mollet le 7 février 1915 (coll. part.).

aux peintres des nations alliées, Férat, Kisling, Larionov, ils faisaient leur devoir aussi bien que les autres. Mais Picasso, excusé par sa santé et sa nationalité, poursuivait son admirable travail en s'inspirant d'Ingres, qu'il dépassait « en se jouant ». Tout Paris parlait en effet de sa nouvelle direction, oubliant ou ignorant que la manière du maître montalbanais nourrissait depuis longtemps son dessin. Apollinaire ne rappelait-il pas lui-même, en 1911, que les cubistes suivaient la leçon d'Ingres ? « La meilleure façon d'être classique et pondéré, dirait-il à l'automne 1915, est d'être de son temps en ne sacrifiant rien de ce que les Anciens ont pu nous apprendre¹. » Ainsi faisait Picasso, sans esprit de pastiche, comme le montrait le portrait de Max, brossé en janvier 1915 au crayon graphite. Mais s'il sentait l'impérieuse nécessité de retrouver la figure humaine en ces temps de destruction, il n'en abandonnait pas pour autant ses recherches cubistes.

Du côté des écrivains, la littérature patriotique donnait à plein. On ne comptait plus les morceaux de bravoure stylistiques, les resucées épiques et les panégyriques bavards ; poèmes de circonstance, anthologies portatives, concours de vers, la cause nationale était servie par une logorrhée de pièces conventionnelles, pleines d'enflure et de bons sentiments, qui convoquaient l'académisme le plus pompier. Les milieux plus modernes adaptaient leur art aux nécessités de l'heure. En novembre 1914, Iribe et Cocteau avaient fondé le journal *Le Mot* afin de prouver que cubisme et patriotisme se conciliaient : comme plusieurs esprits éclairés, ils refusaient d'assimiler les plus grands noms de l'art allemand, Goethe, Beethoven et Wagner, à la barbarie prussienne mais, comme Apollinaire dès avant-guerre, ils déniaient tout rôle moteur aux avant-gardes berlinoise et munichoise. La couverture du numéro de décembre dessinée par Iribe le montrait avec beaucoup d'esprit : tel un Lohengrin au petit pied, le Kaiser, candide et ridicule, chevauche une énorme écrevisse rouge, crustacé qui, comme chacun sait, marche à reculons ; la scène s'intitule « La Marche sur Paris »². Tout comme les charges et les caricatures des deux fondateurs, les dessins de Sem, Bakst et Dufy illustraient un mélange d'allant et de mesure que Cocteau définissait par une de ces formules spirituelles dont il avait le secret : « le tact de comprendre jusqu'où on peut aller trop loin³ ». *La NRF* s'était, quant à elle, totalement arrêtée mais le comptoir d'édition s'était remis en marche en novembre 1914, grâce aux efforts de Copeau et de Gaston Gallimard ; la publication de *La Belgique sanglante* de Verhaeren et la réédition de *Notre patrie* de Péguy étaient en préparation. Dévoué aux réfugiés du Foyer franco-belge de Paris, Gide continuait d'œuvrer pour la maison, tandis que Schlumberger, engagé volontaire, était artilleur

1. Apollinaire à J.-Y. Blanc, 18 octobre 1915 (*LM*, p. 35).

2. *Le Mot*, n° 2, 7 décembre 1914. Le journal parut jusqu'en juillet 1915.

3. Dans le numéro 5 du *Mot* (9 janvier 1915).

à pied à Saint-Mihiel et Ghéon aide-major dans le secteur de Nieuport. Après une interruption de plusieurs mois, le *Mercure* s'apprêtait à reparaître et à faire la preuve que le patriotisme était compatible avec la modération et la lucidité ; il deviendrait le porte-voix d'une majorité de lecteurs et d'écrivains qu'insupportaient les fanfares chauvines et la sacralisation des œuvres combattantes.

Apollinaire ne voulait pas rester en marge de la vie littéraire. Au moment du départ de Lou dans les Vosges, il avait écrit un poème, « *Dans un café à Nîmes* », à propos d'un canonnier du dépôt et d'un caporal blessé retour du front, une pièce allégorique, patriotique et parfaitement lisible, beaucoup moins novatrice que les poèmes-conversation d'avant-guerre, que l'auteur, en sentant les faiblesses, ne publia jamais. « *2^e canonnier conducteur*¹ » parut en revanche sous le titre allemand « *Feldpostbrief* » dans *Der Mistral*, une jeune revue zuri-choise que son codirecteur Emil Szittya, l'ami hongrois de Cendrars, avait présentée à Apollinaire comme ouverte à toutes les tendances, à toutes les nationalités, et centrée sur les relations entre les arts et la conduite de la guerre² : la composition idéogrammatique, dans la droite ligne des expériences des *Soirées de Paris*, faisait de l'héroïsme personnel et du discours patriotique une synthèse hybride de clichés rénovés, d'images surprenantes, d'ironie claironnante et de franche gauloiserie. C'était de l'Apollinaire, à n'en pas douter. Il s'en trouva plus d'un pour grimacer : la pièce ne convainquit pas plus les réfractaires aux innovations formelles, les nationalistes convaincus ou les pacifistes fonciers, que les tenants de l'avant-garde, que ce mélange de conformisme et de modernité déroutait.

Au moment de prendre congé, Level, sentant l'ennui et le désarroi d'Apollinaire, se proposa d'intervenir en sa faveur. Rentré à Paris, il pria son frère de l'aider à écrire au chef de corps du 38^e régiment d'artillerie de campagne, le colonel Pastoureaud de Labesse. Après avoir rappelé longuement la qualité d'engagé volontaire de son ami, il en vint au fait :

Je suis persuadé que, sans négliger aucun point d'instruction militaire, sa préoccupation dominante à l'heure actuelle, il pourrait, grâce à ses rares facultés d'assimilation, consacrer néanmoins quelques instants chaque jour à l'achèvement d'une œuvre littéraire qui lui tient à cœur, si vous vouliez bien lui accorder à cet égard les quelques facilités — de soir ou plutôt de nuit — qui seraient conciliables avec son service³.

Mais la demande passa entre les mains d'un lieutenant zélé de la batterie, épicer dans le civil, qui annota la lettre en termes choisis :

1. Publié le 3 mars 1915 (*Calligrammes*).

2. Szittya à Apollinaire, s. d. [1915] (BnF, département des Manuscrits).

3. Extrait de la minute conservée dans les papiers militaires d'Apollinaire à la BnF. La lettre est de la main d'André Level. On déduit toutefois de la lettre adressée par Apollinaire à son ami le 15 mars que le frère de Level a usé de son influence dans l'affaire (AL, p. 13-14).

« L'heure est à l'épée non à la plume. » Apollinaire ne l'entendait pas ainsi : l'heure était à la plume *et* à l'épée. « Tu travailles, dis-tu ! où ne travaillerais-tu pas ? Sur la Grande Roue, sur la Tour Eiffel et quand je dis "sur", je donne à ce mot sa véritable signification "à la surface" », lui avait fait remarquer Max avec sa goguenardise habituelle¹.

Un soir de mars², au restaurant *La Grille*, un caporal du 177^e RI vint à la rencontre d'Apollinaire en récitant des vers de « La Chanson du mal-aimé ». L'intéressé, surpris, le dévisagea sans le reconnaître : « Je suis Léo Larguier. Bonjour, Guillaume Apollinaire. » Ils ne s'étaient pas revus depuis l'aventure du *Festin d'Ésope*, dix ans plus tôt. Les deux hommes se retrouvèrent tous les jours en ville et parlèrent de Paris, de la vie d'autan. Un dimanche, Larguier lui présenta le peintre Louis Sainturier, un vieil homme charmant qui vivait en « ermite » à Nîmes. Ses dessins étaient purs comme ceux de Despiau, et sa maison remplie de portraits d'écrivains du siècle dernier, et de toiles de maîtres, Van Dyck, Gréco, Boucher, Latour, Hubert Robert, Cézanne... Dans ce havre de paix et de beauté, on oubliait les malheurs de la guerre. Le lendemain, Larguier ne vint pas au rendez-vous : on l'avait muté dans un camp d'instruction, d'où il partit comme brancardier.

Contre toute attente, Lou annonça son retour à la fin de mars ; plutôt que passer par Paris, elle descendrait directement sur la Côte. À force d'insistance, Apollinaire obtint une permission de vingt-quatre heures du 27 au 28 mars et lui donna rendez-vous à Marseille, près de la gare, à l'hôtel Terminus, le bien nommé. Ils s'aimèrent une dernière fois, s'engagèrent à rester amis, et ce fut tout. Une fois rentré, chacun prit la plume pour honorer sa promesse d'écrire sincèrement. Elle lui adressa une lettre charmante, où elle faisait grand cas de sa tristesse ; il lui envoya des pages désabusées et un long poème allégorique, inspiré par Musset, où la Muse éclipsait la femme de chair et offrait au Poète la consolation de l'illusion poétique³. Le jour suivant, il se déclara plus serein et ajouta : « Tu m'appartiens plus que tu ne crois [...] tu es un peu plus à moi que tu ne penses maintenant et malgré tout et toi et le reste. » Il venait de trouver la forme littéraire qu'il cherchait depuis leur rencontre. À partir du lendemain, il lui adresserait une double correspondance : l'une serait personnelle et privée ; l'autre, écrite en recto seul, formerait un livre, *Lettres à Lou ou Correspondance avec l'ombre de mon amour* : Lou conserverait cette seconde partie et la lui prêterait pour l'impression⁴. Il commença dès le 31 mars, au café Tortoni.

Pendant ce temps, Lou était remontée à Paris régler des affaires et logeait rue Angélique-Vérien à Neuilly, avant d'occuper le pigeон-

1. Max Jacob à Apollinaire, 7 janvier 1915 (CA, p. 95-96).

2. « Le Caporal Larguier », « La Vie anecdotique », 1^{er} juin 1915, repris dans *Le Flâneur des deux rives* (Pr 3, p. 21-22).

3. *LL*, 29 mars 1915, p. 215-216 et p. 212-214, pour le poème « La Ceinture ».

4. *LL*, 30 mars 1915, p. 219.

nier du boulevard Saint-Germain. Il lui parlait désormais d'amour sur le ton de la blague, la mettait en garde contre les zeppelins, « Ceux des Boches sont pas malins / Ceux des Français sont bien plus pleins », et rendait hommage, non plus à son corps, mais à son esprit délié, typique de certaines femmes du gotha : « Voilà, mon vieux, je t'embrasse sur la bouche, malgré notre crise, et voudrais bien savoir comment t'as trouvé Paris en y revenant. Tâche de bien m'exprimer ça, car tous ceux à qui l'ai demandé savent pas exprimer ce qu'ils voient et toi, faut avouer que tu sais le faire beaucoup mieux que beaucoup de mes chers confrères¹. » Le 1^{er} avril, il termina la deuxième lettre d'*Ombre de mon amour* chez une jeune fille qui l'avait accosté trois jours plus tôt dans les rues de Nîmes, une demoiselle de bonne famille très peu farouche, qui l'avait présenté à ses parents ; il écrivait chez eux, sur un coin de table, en attendant l'heure du dîner. C'était un apologue du 1^{er} avril, une vision d'opium en manière de connivence, qui se terminait comme les scythes, en queue de poisson...

Il n'annonça la nouvelle que quand elle fut certaine, le 2 avril 1915, Vendredi saint : il s'était porté volontaire et irait en Argonne renforcer la 43^e batterie, « la plus amochée » du régiment. Pas de rancune, ni de vains adieux grandiloquents, mais une lettre digne et de bon aloi : « Trouve moyen de me faire une place spéciale [...] dans ton cœur, mets-m'y avec une badine ou une cravache, et nous nous entendrons à jamais comme t'as promis. » Mais il était au fond très anxieux : « Je me demande si tu trouveras cette place que je demande² ? » Dans son paquetage, de menus trésors ; dans son cœur, des souvenirs et des regrets. Quand elle serait chez lui, Lou lui enverrait son bon Panama et sa chaîne de montre, un souvenir d'Albert, qu'il n'avait pas vu depuis deux ans et demi, et qui, dans l'épreuve de la Révolution mexicaine, donnait trop peu de nouvelles. Dès qu'il avait su Lou perdue, il avait précipité son départ, malgré les avis qui lui conseillaient de terminer sa formation. Il partait « de la façon la plus dure et le voulant » ; sa rage et sa violence devaient trouver emploi : « Pour le moment, je préfère mourir et ferai possible pour cela³ », déclara-t-il un peu plus tard, sur le chemin du front. La gravité de l'heure et des enjeux attisait sa passion. Le chagrin d'amour ne faisait pas toute sa décision : son engagement de décembre avait depuis toujours rendu son départ inéluctable. Au cours des mois, l'amoureux avait cherché à gagner du temps et compté sur quelque miracle qui n'était pas advenu : « Je peux parfois », écrirait-il un mois plus tard, « au début d'une décision avoir ce trouble, cette profonde douleur comme en eut le Christ qui dans le jardin des Oliviers connut la sueur de sang, l'hématidrose, mais ensuite c'est fini et je marche

1. *LL*, 31 mars 1915, p. 223.

2. *LL* [2] avril 1915, p. 234-235.

3. *Sic. LL*, 4 avril 1915, p. 239.

droit¹ ». Comme il n'avait plus rien à attendre à l'arrière, le moment venait de payer de sa personne et d'égaler son destin.

Le 4 avril 1915, à 3 heures moins le quart du matin, monté au flanc de l'attelage convoyant canon et caissons, Apollinaire quitta le quartier. En sortant, il salua l'étendard.

1. *LL*, 29 avril 1915, p. 330.

Dans la case d'armons

avril-juin 1915

Vers le feu

Le détachement du 38^e monta dans un train militaire occupé par le génie. Apollinaire partait avec le brigadier René Berthier, un garçon de vingt-deux ans, brillant centralien arraché aux études par l'entrée en guerre, mécanicien, chimiste, mais aussi poète : la revue toulonnaise *Les Facettes* avait publié son poème « Grève » en avril 1911¹. Quand il avait su que son aîné partait, Berthier s'était porté volontaire à son tour. Comme leurs quatre compagnons, les deux amis étaient terriblement émus.

Le train remonta lentement vers le Nord. Au bout d'une cinquantaine de kilomètres, il s'arrêta en Avignon. Apollinaire posta sa première carte à Lou ; ainsi ferait-il tout au long de ce long voyage entrepris le jour de Pâques 1915, comput de sa Passion à rebours : « Je prie Dieu pour toi que j'aime infiniment et mystiquement. C'est pour que tu sois heureuse ici-bas et ailleurs que j'accepte avec bonheur toutes ces souffrances qui commencent². » Il se sacrifiait afin d'honorer Lou et sa propre « race », « la plus noble et la plus malheureuse du monde », « la plus brave » aussi. Sur le sol polonais, cet incessant objet de partage et de passage, les troupes de Hindenburg avaient défait l'armée russe à Tannenberg et l'avaient repoussée en Mazurie au tournant de septembre 1914. Larionov avait été grièvement blessé lors de la seconde bataille des lacs Mazures, en février 1915. Dans l'hiver, Joffre avait multiplié les actions en Champagne afin d'accentuer la pression sur le front occidental et de dégager le front russe en Mazurie et Galicie. En février et mars, les secteurs de

1. L'« un des meilleurs poètes de sa génération », selon Apollinaire (*Pr 3*, p. 21). En mai 1913, *Les Facettes* de Léon Vérane avaient publié « La Tzigane » d'Apollinaire et « Nocturne » de Salmon.

2. *LL*, 4 avril 1915, p. 237.

Souain et de Beauséjour avaient changé de main à plusieurs reprises. La cathédrale de Reims chancelait sous les bombardements.

Quelques heures plus tard, le train fit une nouvelle station au Teil, la ville natale du peintre Sainturier. Arrivé à Lyon-Vaise, Apollinaire écrivit tant bien que mal une autre carte en s'appuyant sur son sac. Un changement de direction venait d'être annoncé : Mourmelon-le-Petit, à l'autre extrémité du front de Champagne, qui s'étendait du nord de Reims aux confins de l'Argonne. Salués par les populations, les soldats se rassérénaien. Quand elle lirait ses lettres à Paris, Lou serait fière de son chevalier servant : il s'amusait comme un fou, désirait porter ses couleurs sous sa vareuse et les embrasser en mourant, s'il fallait mourir. Il enjolivait sa situation par besoin de la rassurer et de se consoler. Il fallait rire et chanter pour ne pas penser. Plus le Nord approchait, plus les facéties fusaien. Ensuite, il serait trop tard... Et qui sait s'ils riraient encore ? La vie était étonnante et profonde. Le canonnier refaisait le trajet de son enfance : la première fois, il accompagnait sa mère à Paris ; la seconde, la famille quittait la Riviera et s'acheminait vers une nouvelle vie, comme en ce 4 avril 1915, où il allait vers le feu, le *brazas*, comme disent les gens du Midi... Le brasier, le feu. Que deviendrait sa poésie ?

Dans la nuit, à Dijon, un voyageur originaire de Menton monta dans le wagon et engagea la conversation. Le soldat se souvint aussitôt de Sospel, de Monaco, et ne put trouver le sommeil. Une soudaine alerte le tira de sa torpeur : un zeppelin ayant pénétré très loin derrière les lignes françaises, toutes les lumières s'éteignirent. Le danger devint presque palpable. Apollinaire finit par s'assoupir avant Châtillon-sur-Seine. De là, le train quitta la ligne du PLM et prit le réseau de l'Est. La pluie se mit à tomber sur un paysage morne et tiède, encombré de troupes ; le printemps était resté en arrière...

Le dernier arbre en fleurs qu'avant Dijon nous vîmes
 (Car c'est fini les fleurs des environs de Nîmes)
 Était tout rose ainsi que tes seins virginaux.
 Ma vie est démodée ainsi que les journaux
 D'hier et nous aimons, ô femmes, vos images.
 Sommes dans nos wagons comme oiseaux en cages.

C'était un voyage étrange, semé de souvenirs... « Je te désire encore, ô paradis perdu »... Les pensées de l'amant fuyaient vers le Sud, où leurs deux coeurs pendaient « ensemble au même grenadier ». Peut-être la postérité lui offrirait-elle la gloire d'un Ronsard, qui fut poète et qui fut capitaine :

Et quand tu seras vieille, ô ma jeune beauté
 Lorsque l'hiver viendra après ton bel été,
 Lorsque mon nom sera répandu sur la terre

En entendant nommer Guillaume Apollinaire
Tu diras « Il m'aimait » et t'enorgueilliras.
Allons ! ouvre ton cœur. Tu m'as ouvert tes bras¹.

À Chaumont, il fut à nouveau question de l'Argonne, mais après Bar-sur-Aube le train fila en direction de Troyes ; le long de la voie, on commençait à voir des cantonnements, des huttes, des blessés. Les souvenirs s'évanouirent, l'avenir se tapit derrière l'horizon, et le présent seul demeura, par petites touches lumineuses, dans la pluie au soleil mêlée :

Il y a une batterie dans une forêt
Il y a un berger qui paît ses moutons
Il y a ma vie qui t'appartient
Il y a mon porte-plume réservoir qui court, qui court²

Le train traversait un « pays désolé », que les III^e, IV^e et V^e armées allemandes avaient envahi en septembre 1914, peu avant la Marne, lors du repli stratégique français. L'ennemi avait laissé des plaies béantes en quittant la région. À 8 heures du soir, le convoi fit halte à Châlons-sur-Marne ; Apollinaire et ses camarades s'installèrent dans la salle d'attente de la gare pour y passer la nuit. Leur destination était désormais certaine : Mourmelon, au sud-est de Reims.

Une drôle de guerre

Le 6 avril 1915, le détachement descendit à Mourmelon-le-Petit, une douzaine de kilomètres au sud de la ligne de feu. L'ennemi s'accrochait aux crêtes et fortifiait ses buttes au fil des mois ; face à lui, les Français aménageaient des ouvrages défensifs, casemates, fortins et redoutes. Comme partout ailleurs, les adversaires s'étaient installés dans une longue guerre de siège, usante et indécise, médiévale, livrée au moyen d'un armement moderne terriblement destructeur. Tenant le front de Reims à Verdun, l'immense courtine champenoise supportait une pression formidable. De décembre 1914 à mars 1915, entre Proches et Beauséjour, les Français avaient fixé cinq corps d'armée allemands et, comme le voulait Joffre, « grignoté » le front sur une profondeur de 2 à 3 kilomètres, au prix de 22 000 morts, 16 000 disparus et 60 000 blessés. Au début du printemps, les attaques avaient diminué mais l'on se battait chaque jour, surtout de Souain à Ville-sur-Tourbe ; l'artillerie canonnait et l'infanterie lançait des coups de main, histoire de presser l'adversaire, d'occuper le terrain et l'esprit des troupes. En un instant, Apollinaire

1. *LL*, 5 avril 1915, p. 244-245.

2. *LL*, 5 avril 1915, p. 249.

saisit la violence des combats, la présence des morts et la douleur des hommes.

Cette boue est atroce aux chemins détremplés.
 Les yeux des fantassins ont des lueurs navrantes.
 Nous n'irons plus au bois, les lauriers sont coupés,
 Les amants vont mourir et mentent les amantes¹.

Au seuil de la fournaise, seuls les vers parvenaient à ordonner le chaos de ses impressions et de ses sensations ; ils formaient un assemblage de digne courage, de mélodie mineure, d'amour éperdu et de regrets poignants :

Rome, Nice, Paris, Cagnes Grasse Vence, Sospel Menton, Monaco, Nîmes
 Un train couvert de neige apporte à Tomsk, en Sibérie, des nouvelles de
 la Champagne
 Adieu, mon petit Lou, adieu
 Adieu. Le ciel a des cheveux gris²

Apollinaire gagna la 45^e batterie, postée non loin de Beaumont-sur-Vesles, au beau milieu d'une forêt marécageuse, bordée par le canal de l'Aisne à la Marne. L'épaisse futaie de noisetiers, de pins, de merisiers et de bouleaux était renforcée de bois postiches qui camouflaient les hommes et les armes, tandis que des canons factices, postés à distance du dispositif, donnaient le change aux observateurs adverses. Le ciel était strié de taubes et de zeppelins. Les artilleurs vivaient à côté de leurs pièces, dans des gourbis souterrains dont ils sortaient pour tirer ; pendant les périodes d'accalmie, ils se reposaient un jour sur quatre, dans des huttes en retrait ; le commandant du groupe, un capitaine professeur à Polytechnique, occupait un blockhaus voisin. Un kilomètre à l'arrière se trouvait l'échelon, ou service d'administration et d'intendance de la batterie ; un kilomètre à l'avant se déployaient les premières lignes françaises. En face d'elles, au-delà d'un no man's land de 60 à 150 mètres, l'ennemi.

Les 6 et 7 avril, Courmelois, Verzy et Beaumont furent viollement bombardés. Dans la seule journée du 7, Beaumont reçut près de 200 projectiles qui ne firent aucune victime : « Les obus ne m'ont fait aucune impression », préféra dire Apollinaire dans sa lettre quotidienne à Lou : « Ici, c'est la bonne vie sauvage. Nous vivons comme les Cow-Boys du Far West³. » Avec un peu d'imagination, on se serait cru dans *Buffalo Bill*, Fenimore Cooper ou *Costal l'Indien*. Les hommes vivaient avec leurs bêtes, des chevaux argentins durs

1. *LL*, 6 avril 1915, p. 254.

2. « Ma Lou je coucheraï ce soir dans les tranchées... » (*LL*, 6 avril 1915, p. 253-256).

3. *LL*, 7 avril 1915, p. 257.

au mal, dressés au bruit du canon, et s'abritaient dans des huttes en roseaux bâties de leurs mains, se faisant « terrassier, maçon, serrurier, charpentier, tout¹ ». Ils se rassemblaient autour du feu et, pour tuer le temps, limaient des bagues dans l'aluminium des fusées d'obus boches non éclatés. La cueillette était délicate et périlleuse : il fallait souvent se faufiler en terrain découvert et désosser des projectiles défaillants qui réservaient parfois de mauvaises surprises ; plus d'un maladroit s'était cruellement blessé par manque d'habitude ou d'attention, et certains en étaient morts. Quelquefois, on était déçu car on ne trouvait que des fusées de cuivre, improches aux bagues, qu'on devait employer autrement. L'aluminium était fondu et coulé dans un moule de fortune, par exemple une pomme de terre, puis les mains des soldats transformaient le « métal d'effroi » en talismans bienfaisants, destinés à leurs femmes et à leurs amis, en gage d'alliance dans l'immense épreuve collective. Apollinaire apprendrait bientôt, lui aussi, à fabriquer ces souvenirs². Quand ils étaient particulièrement habiles, ou simplement malins, les poilus en faisaient commerce. Ils n'étaient pas riches et tâchaient d'améliorer l'ordinaire. Anneaux très simples, chevalières ornées d'un trèfle à quatre feuilles et solitaires en bouton de vareuse faisaient les délices de l'arrière, tout comme les douilles détournées en porte-plumes, en encriers, et les obus sculptés changés en vases. On racontait avec indignation qu'il en circulait même des contrefaçons fabriquées à Paris... Certains malheureux n'envoyaient rien dans leur famille, ceux du Nord, des pays envahis, qui ne recevaient ni nouvelles ni argent depuis des mois. Aussi l'une de leurs cabanes avait-elle été surnommée « Villa des Fauchés ».

Dans la nuit du 7 au 8 avril, après avoir joué aux cartes, Apollinaire contempla le ciel étoilé... Altaïr, la Croix du Sud... Quelle serait sa bonne étoile ? Il la trouva « un peu à droite et au-dessus du baudrier d'Orion », le chasseur qu'Artémis changea en constellation. Il la nomma Lou. Plus tard, il se jeta tout habillé sur un grabat ; transi par les ténèbres champenoises, il se sentait « comme une forêt très lointaine » où s'en allait « une toute petite lumière », tremblante et sur le point de mourir³. Le lendemain, un avion survola la zone et l'artillerie ennemie donna toute la matinée, le forçant sans cesse à s'abriter : impossible d'écrire dans de semblables conditions. La pluie s'était mise à tomber et voilait la cathédrale de Reims, qu'on apercevait des hauteurs, par temps clair. Devant la forêt s'étendait une vaste plaine crayeuse, ponctuée de lambeaux boisés géométriques et de mamelons, Mont de Berru, Mont Cornillet, Mont sans Nom...

Apollinaire fut mis à la disposition de l'échelon, qui se composait

1. *LL*, 8 avril 1915, p. 259.

2. Il dessina aussi « Le Canonnier Debaer limant une bague d'aluminium » (*LL*, reproduction n° 8, h.t.).

3. *LL*, 8 avril 1915 au soir, p. 263-264.

d'un ensemble de huttes de huit à dix hommes chacune. En plein marécage, les soldats s'y trouvaient comme Robinson sur son île, et cultivaient « un jardin minuscule avec des parterres de pensées et de pâquerettes et des inscriptions : *Honneur, Patrie, Campagne, 1914-1915* », signe émouvant de patriotisme et d'*« amour profond et désespéré*¹. À la nuit tombée, retiré dans un coin de sa cabane, il prit la plume. Non loin, les obus menaient un tel sabbat qu'on aurait dit que le diable faisait moudre du café, ou qu'un grand roi donnait un feu d'artifice en l'honneur de Lou. Penché sur sa feuille, à la lueur tremblante d'un bout de bougie, il composait son parterre de fleurs courtoises en blasonnant le « corps délicieusement élastique » de son ancienne maîtresse, sa vulve qui serrait « comme un casse-noisettes », son « mamelon droit couleur de champagne non champagnisé », son « mamelon gauche semblable à une bosse du front d'un petit veau qui vient de naître »,

Nombril semblable à une lune creuse et sombre je t'aime
 Toison claire comme une forêt en hiver je t'aime
 Aisselles duvetées comme un cygne naissant je vous aime
 Chute des épaules adorablement pure je t'aime
 Cuisse au galbe aussi esthétique qu'une colonne de temple antique je t'aime

« Oreilles ourlées »... « chevelure trempée dans le sang des amours »... « démarche onduleuse et dansante² »... Il en oubliait la canonnade, les conciliabules des conducteurs et le regard anxieux du Niçois épileptique qui se tassait sur sa paillasse. À 10 heures du soir, comme il refermait sa lettre, un violent bombardement se déclencha sur Wez et Thuisy. Pendant plus d'une heure, une trentaine d'obus visèrent l'échelon, mais leur tir était trop long. Le calme revenu, le canonnier se déchaussa pour la première fois depuis son départ de Nîmes. Il ne trouva pas le sommeil.

Dans la journée du 9, Apollinaire fit fonction de brigadier de la 6^e pièce à l'échelon. La prudence lui recommanda de rédiger son testament. Comme Lou logeait boulevard Saint-Germain, il précisa : « Il n'y a pour le moment puisque la Pologne n'existe pas encore — que des tableaux. Tu n'as vu aucun tableau de valeur, *ils sont tous cachés* avec ma collection de statues africaines³ » ; il les avait mis en sûreté avant de partir à Nice. Quant à ses livres, ils rapportaient entre 3 000 et 4 000 francs annuels en temps de paix. Il lui léguait tout. Songeant au bruit du vent dans sa cheminée, aux vagues brunes des rayonnages couverts de livres, il se sentait comme un naufragé dépouillé par la tempête : un porte-plume, de l'encre, un peu de papier, des lettres, des photos et une orange de Baratier toute flétrie étaient son seul

1. *LL*, 9 avril 1915, p. 268.

2. « Mon cher petit Lou... » (*LL*, 8 avril 1915 au soir, p. 265-266).

3. *LL*, 9 avril 1915, p. 268.

trésor. Le lendemain, alors qu'il achevait sa lettre quotidienne, on l'avertit qu'il était nommé agent de liaison, à la place d'un autre brigadier, qui lui-même remplaçait un maréchal des logis tué récemment. Deux fois par jour, il irait porter des plis dans son secteur, le matin au commandant du groupe, le soir à 9 heures, à l'adjudant observateur d'artillerie dans les tranchées. Le 11 avril à 5 heures du matin, monté sur l'alezan noir Mouton, qu'il avait rebaptisé Loulou, il fit sa première sortie avec son prédécesseur :

Je m'en souviendrai toujours. C'était épatait. Le brigadier Laurent qui est de Roye, me dit : « D'ici les Boches nous voient, faut passer vite et s'ils tirent pas hésiter à descendre de cheval et se cacher derrière un arbre. » Arrivés à la hauteur de la forêt superbe où nous devions aller et qui est bien plus belle que celle où nous logeons, un miaulement déchirant et Pan ! un fusant éclate dans les arbres à 25 mètres et à 15 mètres de hauteur. Des feuilles volent. Les chevaux sont habitués. On les met au galop dans les terres sur la lisière et nouveau miaulement, Pan ! à la même hauteur et un peu plus près mais pas dans les arbres, si bien qu'on a vu la fumée jaune-rougeâtre qui est restée longtemps en l'air. Ça a été tout, ensuite ils ont tiré plus à gauche sur une des batteries du groupe, mais pas la nôtre qui est à même hauteur, mais plus à droite. Puis on est entré dans le joli bois, là on a laissé les chevaux dans une hutte et on a continué le chemin à pied, en passant sur d'extraordinaires ponts en roseaux et en osier.

On est revenu de même, mais sans accompagnement de fusants.

Il est six heures du matin, je repars à 7 heures et demie, mais seul cette fois¹.

Il était « rudement fier » de son baptême du feu. Grâce à cette mission subalterne, mais dangereuse et indispensable, les deux galons rouges de brigadier ne tarderaient plus.

Dans le lacs des sentiers et des boyaux plein de pièges et d'impasses, le messager quête l'aventure. Les avions boches ronflent dans le « beau ciel gemmé de canonnades » et le ciel fait « la roue comme un phénix qui flambe »... Un pont d'osier, un sentier boueux jonché de fascines, une grenouille dans les narcisses « Et les lichens sont pâles / Comme les joues de Lou quand elle jouit »... Où est la branche brisée ? Le Carré de papier blanc sur un buisson à droite ? Égaré, il s'est égaré, égaré... « À droite canonnier et suivez le sentier² »... Le chaste chevalier fait une cible mouvante, un « homme-cible comme dans le portrait de Chirico³ ». En première ligne, il cherche l'adjudant observateur pendant près de six heures, de boyau en boyau, dans tout le dispositif immaculé des Marquises, qui lui rappelle, plus encore que son portrait, les mystérieux paysages du peintre italien :

1. *LL*, 11 avril 1915, p. 276.

2. « Agent de liaison », *LL*, 13 avril 1915, p. 281-284. La même mésaventure est racontée dans l'*« Anecdotique »* du 1^{er} août 1915, « Agréments de la guerre en avril » (*Pr* 3, p. 226-227).

3. Apollinaire à Paul Guillaume, 18 avril 1915 (*ŒC IV*, p. 871).

Très peu de soldats. Parfois une sentinelle près des créneaux. Parfois dans un trou on voit des pieds, poilus dont on voit les pieds et qui dorment. Parfois un type avec un seau de confiture ou avec un seau de vin. Et les boyaux s'entrecroisent. Une balle siffle, Crrrrss, puis 7 ou 8 sifflent ensemble.

Ramper, courir, s'esquiver, atteindre un poste d'écoute à quelques mètres des lignes ennemis, revenir, errer, *Boulevard Bonaparte, Boyau des Foireux, Boulevard Mort aux Boches*, kilomètres sans fin de boue et de craie :

C'est [...] la muraille de Chine, mais en creux. C'est un vrai dédale. Minos avec sa tête de vache s'y croirait dans son labyrinthe, qui était carré somme toute, mais pas d'Ariane, les Arianes sont complètement absentes¹.

Qui tenait le fil tenu reliant ces hommes à la vie ? Une épouse, une fiancée, une marraine, qui les attendaient dans la monotonie des jours sous la lampe, leur donnaient confiance et croyaient leurs pieux mensonges. L'un peignait une « femme à poil » rupestre, l'autre s'inventait une belle selon ses goûts et ses besoins, cet autre encore scrutait dans la pénombre la photographie d'une vedette de café-concert. Des filles de métier ou d'occasion suivaient les troupes en campagne, parfois des gamines de quatorze à quinze ans, mais le secteur avait surtout, dans un village proche de deuxième zone, sa gloire locale, la Boulangère : « elle était jolie au commencement de la guerre » mais depuis que l'armée y avait « passé », c'était « une vérole ambulante, effrayante », sur laquelle couraient les histoires les plus « fantastiques ». Apollinaire la ferait bientôt paraître dans un étrange poème entre bribes et collages, « L'Attente », dont la sauvagerie sautait au visage².

Quand l'inaction pesait, quand le cafard s'insinuait, ces hommes sans femmes se défoulaient dans la lutte à mains plates ou la masturbation ; au cœur de la nuit, leur sœur ou leur mère leur apparaissaient dans des rêves lascifs. Les artilleurs appelaient leurs canons de petits noms, *Ma Jolie, Joséphine*, badigeonnés sur les bouches à feu, et les fantassins leurs voies de communication, *Boyau Gabrielle, Boyau de la Rose...* Théodore Botrel, vieux barde breton proclamé chantre des armées, avait baptisé « Rosalie » la baïonnette :

Rosalie est élégante
Sa robe-fourreau collante
— Verse à boire ! —
La revêt jusqu'au quillon
Buvons donc !

1. *LL*, 16 avril 1915, p. 293.

2. Le poème fut probablement écrit fin mai ou début juin 1915 (*Je pense à toi mon Lou, op. cit.*, p. 164-165).

Les chants de soldats étaient pleins de figures peintes sur fond de bordel, d'accortes servantes et de bonnes amies au joli minois, Madelon, Nichonette, Fleur de Seine. Mais il était aussi des chansons déchirantes, qui parlaient d'amour et d'infidélité... « Aie pitié de ton pauvre artilleur », priait l'une d'elles :

Il était une fois un poète en Bohême
Qui partit à la guerre on ne sait pas pourquoi.
Voulez-vous être aimé, n'aimez pas, croyez-moi !
Il mourut en disant : « Ma comtesse, je t'aime »
Et j'écoute à travers le petit jour si froid
Les obus s'envoler comme l'amour lui-même¹.

Sourd à la basse continue des fusillades, Apollinaire donnait à Lou des baisers à mourir, la sculptait de mots, comme en rêve, et la transformait en rose, en étoile, en amante docile. Il avait fait voeu de chasteté² : ses désirs prenaient corps dans ses lettres, orientaient son élan vital et chassaient la peur des périls par le plaisir qu'ils procuraient. L'amant de Lou savait qu'elle l'aimait à sa manière et qu'elle l'oublierait bientôt, mais il la remerciait d'avoir « mis de la fantaisie charmante dans la vie », souhaitait « qu'un esprit plus élevé » que le sien « en étudiât tous les détails » délicieux, car ils relevaient « du lyrisme le plus pur et le plus subtil » : la civilisation devait en profiter et les hommes « admirer une aussi tendre, une aussi vivante, une aussi élégante variété³ ».

Il y avait aussi cette jeune femme, rencontrée dans le train, à laquelle il adressa une carte, le 16 avril, jour de sa promotion au grade de brigadier :

Mademoiselle,
Je n'ai pas pu vous envoyer mon livre de vers, parce que mon éditeur est aux Armées comme moi et que sa maison est fermée⁴. Je vous l'enverrai dès que je pourrai. Vous souvenez-vous de moi entre Nice et Marseille, au 1^{er} janvier ?

Mes hommages très respectueux
Je vous baise la main
Guillaume Apollinaire

*Envoi du brigadier Gui de Kostrowitzky
38^e d'Artillerie de campagne
45^e batterie
Secteur postal 59*

1. *LL*, 10 avril 1915, p. 272.

2. Il le répète à Lou et l'affirme à Montfort le 4 juin 1915 (*OEC IV*, p. 798-799).

3. *LL*, 10 mai 1915, p. 352.

4. Pieux mensonge : le *Mercure* n'avait pas fermé et ni Vallette ni Léautaud n'étaient mobilisables.

Il n'avait pas écrit de Nîmes, à cause de la confusion et du marasme, mais au front il se sentait plus fier et plus hardi. Dix jours plus tard, une nuit qu'il arrivait des tranchées, le vaguemestre lui cria : « Un paquet d'Algérie pour toi. » À l'intérieur, il y avait un présent et une jolie lettre mauve : « Mais oui, cher Monsieur, je me souviens de vous », lui répondait Madeleine de sa belle écriture régulière.

Je suis même navrée que vous ne vous soyez pas plus tôt rappelé à mon souvenir car j'aurais été heureuse d'échanger avec vous, comme en janvier, mes impressions sur la guerre et la vie, et encore plus heureuse de tricoter pour vous cet hiver. [...]

J'envoie au soldat que vous êtes devenu quelques cigares d'Oran, au poète l'hommage de ma curiosité respectueuse, à Guillaume Apollinaire mon sympathique souvenir.

M. Pagès¹

Les obus passaient au-dessus des huttes, les mitrailleuses craquaient aux abords des Marquises et il tonnait désespérément du côté de Perthes, une trentaine de kilomètres à l'est. Dans « la belle Afrique ensoleillée », la « petite voyageuse diserte aux longs cils, au visage expressif », pensait à lui.

Voici quelques pauvres fleurettes
De merisier et de lilas...
Si Mai, chez vous, a plus de fêtes
Chez nous il a bien plus d'éclats
Mais ce sont nos seules fleurettes :
Brins de merise et de lilas²...

Tandis qu'il lui répondait dans la pénombre, on lui apporta une autre lettre, où elle promettait d'écrire régulièrement : « [J]ai souvent, très souvent pensé à vous », avoua-t-il en retour. « Je suis si loin que je puis bien vous le dire sans vous choquer. » Il donnerait des nouvelles le plus souvent possible, à moins qu'un trop long silence ne fût assez éloquent³...

Bien que soustrait aux premières lignes, l'artilleur n'était pas épargné par les dangers du feu : « On s'habitue à la canonnade. Je ne t'en parle même plus. D'ailleurs depuis hier soir, c'est moins fort », avait-il écrit à Lou le 14 avril⁴, alors même que des 150 et des 105 explosifs avaient fortement éprouvé les positions du régiment, surtout les gourbis de l'état-major à la Corne du Bois, épargnant miraculeusement sa batterie. Les deux jours suivants, les bombardements avaient visé le

1. Madeleine à Apollinaire, 25 avril 1915.

2. Apollinaire à Madeleine, 5 mai 1915.

3. Apollinaire à Madeleine, 5 mai 1915.

4. *LL*, 14 avril 1915, p. 285.

même endroit et causé d'importants dégâts. Au matin du 18 avril, l'agent de liaison se trouva seul, à découvert, sous une bataille d'aéros : « *Le garde à vous* sonnait dans tous les villages et sur le front il signifie *abritez-vous*. Je t'assure que j'avais peur pas pour moi mais à cause de ta lettre et tu peux me croire, grande chérie, je ne suis pas menteur¹. » Lou s'était plainte du manque d'argent et, comme il ne pouvait l'aider, il se tourmentait et sentait son courage vaciller. Il s'enfuit au triple galop. En traversant un village, il entendit le son d'un harmonium et arrêta son cheval sous un pommier : dans un hangar, « des hussards habillés de gris comme les élèves des asiles d'orphelins » assistaient à la messe... « Nous voulons Dieu, c'est notre père, / Nous voulons Dieu, c'est notre roi² »... Il se mit à chanter avec eux. Il y avait quelque chose de profondément touchant dans l'humble recueillement de ces hommes qui s'abandonnaient en choeur à l'omnipotence divine ; la chaleur des voix viriles et la lueur vacillante des cierges ôtaient à la mort son masque d'effroi, consolaient l'âme et l'apaisaient. Il n'était pas besoin de croire pour se ressouvenir des ferveurs de l'enfance, en ressentir les vertus vulnéraires, chasser l'angoisse et le souci. Il y avait aussi la croyance du soldat : à la guerre, il importe de mettre Dieu de son côté. La semaine suivante, il se rendit de nouveau à l'office, mais au lieu de prier, se mit à dessiner³ et à penser à Lou avec mansuétude et mysticisme. « C'est la pécheresse / Au cœur enflammé / Absous ses faiblesses / Elle a tant aimé »... La dévotion du soldat s'adressait à l'amante, qui priait pour lui et méritait vraiment d'être heureuse tant son esprit était « supérieur, primesautier, français, charmant » — d'ailleurs, rien n'est plus désagréable qu'une femme sans intelligence... « Ô Jeanne d'Arc [...] Prends de nouveau ta place / Au front des régiments / Et va bouter hors d'Alsace / Jusqu'au dernier des Allemands (*bis*). » À Reims, les obus n'avaient pas détruit la statue de la sainte guerrière, qui « veill[ait] toujours devant la cathédrale en ruine où elle fut à l'honneur, ayant été à la peine », mais à Metz, ville alors allemande, Mgr Benzler interdisait son culte car la bienheureuse Pucelle avivait l'Union sacrée et la vertu miraculeuse du sacrifice ; la Jeanne du siège d'Orléans et du bûcher symbolisait le salut de la France⁴. À Chatou, Olga recommandait ardemment son

1. *LL*, 18 avril 1915, p. 298-299. Racontant le même épisode à Fernand Divoire le 25 avril 1915, Apollinaire y mit moins d'émoi : « [L]a seule chose qui m'ait donné le frisson, c'est seul sur une route, un Taube qui me semblait au-dessus de moi et qui a lancé une bombe que j'ai entendue éclater. [...] nos 75 tiraient sur l'avion, la fumée persistait blanche, en boule, j'avais une impression désagréable de solitude et le ronflement triste me paraissait quelque chose de monstrueux » (*EC IV*, p. 862-863).

2. *LL*, 18 avril 1915, p. 298-299. C'est le début d'un cantique, de même que « C'est la pécheresse », « Ô Jeanne d'Arc » et « Ave Maria ».

3. *LL*, reproduction n° 6, h.t.

4. Apollinaire connaît les paroles que Jeanne a prononcées, lors de son procès, à propos de la présence de son étandard au sacre de Reims. Mais, plutôt que de développer le discours patriotique habituel, il préfère raconter à ses lecteurs du *Mercure* sa rencontre avec Benzler, à Maria Laach, en 1902 (« L'Évêque de Metz et Jeanne d'Arc », « La Vie anecdotique », 1^{er} août 1915, *Pr 3*, p. 221-222). Jeanne sera canonisée en 1920.

aîné à la Vierge... « Ave Ave Ave Maria / Douce et maternelle / Vois le repentir / De la France si belle / Qui ne peut périr¹ »...

S'endurcir était un autre moyen de résister. Mais le canonnier ne s'était pas encore battu et n'avait pas suffisamment côtoyé le danger pour se forger cette cuirasse d'insensibilité qui protégeait, en l'atrophiant, l'humanité des soldats. Il apprenait à reconnaître les bruits et garder son sang-froid, mais il savait que la peur ne le quitterait plus ; il ment, celui qui prétend la méconnaître à la guerre. Le 25 mai, surpris par une pluie de shrapnells dans le petit bois tout déchiqueté où un éclat d'obus avait frappé à mort le précédent agent de liaison, il sentit sans frémir les projectiles lui frôler le visage : « J'en frissonne maintenant en vous écrivant », avoua-t-il très simplement à Madeleine Pagès, « tandis que ce matin je n'avais ni crainte ni confiance mais une simplicité et une légèreté d'esprit qui m'étonnaient moi-même » :

Je vous écris avec la confiance d'un homme qui écrit à une fille dont il estime infiniment l'esprit, aussi je voudrais bien que vous ne voyiez dans ce récit aucune vantardise ni bravade. C'est loin de mon caractère et je ne me donne nullement pour un foudre de guerre. Il est possible que demain j'aie peur. J'analyse simplement une sensation ou plutôt l'absence d'une sensation. Car la bravoure consiste selon l'étymologie même à braver un danger et il n'y a aucune bravoure dans mon cas, tandis qu'il est possible qu'après tout je dusse être un lâche à la baïonnette ou dans un combat corps à corps ou même dans une casemate pendant un bombardement².

De l'ennemi, « L'invisible ennemi plaie d'argent au soleil³ », il ne connaissait que les 105 et les 305 boches, les 77 et les 80 autrichiens. Au plus profond de la nuit, quand l'activité se calmait dans son secteur, il en sentait la pression immense et silencieuse ; les déflecteurs balayaient puissamment l'obscurité, les girandoles des fusées étoilaient le ciel et dans les lointains, les horizons tremblaient et rougeoyaient inlassablement. La mort régnait partout, creusait les traits des fantassins, éteignait leur regard, commandait leurs gestes, hachait les arbres, éventrait la terre, s'emparait du ciel... « Il pleut mon âme il pleut mais il pleut des yeux morts ».... Sans les avoir peut-être encore vus, Apollinaire imaginait parfaitement les corps pulvérisés par les bombardements ; il écoutait ce qui se racontait, croisait de longues théories d'ambulances et de transports de troupes, regardait sa forêt flétrir sous les obus. Au tournant du mois de mai, on leur distribua des lunettes en mica, des tampons et de l'hyposulfite : des masques à gaz... Les Allemands avaient testé la nouvelle arme, perverse et monstrueuse, à Ypres, en Belgique, le mois dernier ; depuis lors, le brouillard trompeur s'était maintes fois répandu sur le front,

1. *LL*, 26 avril 1915, p. 320-321.

2. Apollinaire à Madeleine, 25 mai 1915.

3. « Visée » (*Calligrammes*).

empoisonnant silencieusement les victimes, qui suffoquaient, se débattaient comme dans le feu ou la chaux, se noyaient sur place ou agonisaient dans les hôpitaux, sans blessure apparente, avec les yeux glauques et bombés des poissons crevés. C'était une mort de bête, sans honneur et sans beauté, une mort de maudits. C'était l'Apocalypse de Jean. Les effets délétères des effluves fatals se faisaient sentir à des kilomètres alentour : « [M]a vue se voilait, je titubais, il me semblait que le sol tournait violemment en changeant souvent le sens de ses torsions », raconta l'artilleur à Madeleine ; un envol de perdrix et un coassement de grenouille, « semblable à la voix des polichinelles à qui on presse sur le ventre¹ », l'avaient tiré de sa torpeur, cependant que le nuage vert roulait au loin... Contre l'arme démoniaque, les premières protections restaient insuffisantes. Trop fragiles, les lunettes se brisaient facilement et les tampons manquaient d'étanchéité, si bien que les artilleurs du 38^e avaient inventé leur propre parade : « On se sert de sa cravate contre bombes asphyxiantes, on la mouille et allez donc². » Ils se moquaient du règlement : « Le mouillage du masque est formellement interdit³ », stipulaient les brochures. « Les masques seront simplement mouillés de larmes de rire de rire », répliqua Apollinaire dans le poème « SP » : le masque de l'ironie n'était pas moins efficace que l'attirail de la « boîte à la malice », puisqu'il transformait le chlore en gaz hilarant. Et le poète d'invoquer le secours de la poésie, comme les Litanies le font de la Vierge :

Ô rose toujours fraîche, ô rose toujours prête
Je t'offre le parfum horrible des combats [...]

Fleuris tous les espoirs d'une armée qui halète
Embaumé tes amants masqués sur leurs grabats [...]

Je joue un air d'amour aux cordes de cristal
De cette douce pluie où s'apaise mon mal
Et que les cieux sur nous font doucement descendre⁴

Les civils ne pouvaient se représenter le sort des soldats. Protégé par ses fonctions de sous-préfet à Lodève, Toussaint Luca envoyait les « sensations *fortes et exquises* » de son ami : était-il imbécile ou maladroit ? En poste aux renseignements à l'École de guerre, Billy gérait les fiches des prisonniers français et encourageait Apollinaire aux dépens de leurs anciennes relations allemandes :

1. Apollinaire à Madeleine, 25 mai 1915.

2. *LL*, 14 mai 1915, p. 367.

3. Brochure officielle citée par P. Read, « Gaz toxiques et larmes de rire », *Apollinaire au feu, op. cit.*, p. 51.

4. « Roses guerrières » [seconde quinzaine de mai 1915] (*LL*, p. 393-394). La pluie anénantisait l'effet des gaz.

Si tu vois Walden, le directeur du *Sturm*,
 Soldat de la Landwehr ou soldat du Landsturm,
 Ne lui fais point quartier, lance sur lui ta foudre,
 Réduis sans hésiter cet affreux juif en poudre.
 Tu portes sur la manche un large et rouge V,
 Initiale du mot Victoire et des mots *Væ*
Victis. Souviens-t'en donc, Guillaume, en menant paître
 Ton canon, animal très friand de salpêtre¹.

Mais l'artilleur n'avait pas encore tiré un seul coup de canon ni tué un seul ennemi, et Walden, qui publiait toujours *Der Sturm* à Berlin, était hors de danger grâce à Nell, qui traduisait la presse scandinave dans un bureau de renseignements du Reich. Que d'ignorance et d'aveuglement à l'arrière ! Olga voyait la guerre comme une « vraie balade au bois de Boulogne », assommée qu'elle était par tous ses soucis : outre ses démêlés avec le percepteur, elle était censée garder les chiens de Lou : « C'est une veuve cette C^{sse} de Coligny ? Jeune ou vieille² ? » Apollinaire mit sa maîtresse en garde : « Offre-lui de payer nourriture et contributions des chiens. [...] Car relations tendues et faut faire bien attention entre Maman et moi. » Mais Lou ne songeait qu'à bambocher boulevard Saint-Germain :

Ne fais pas de bruit, je t'en supplie, n'y reçois pas trop de poilus. C'est une maison où il y a un sénateur et je ne sais quoi encore. Je t'en supplie, mon Lou, tu me ferais un tort irréparable, si je me trouvais sur le pavé après la Guerre. Je ne paye pas mon loyer pendant la guerre et après la guerre on attendra, mais pour ça faut pas que des ptit Lou viennent faire les fous là-dedans. Vue de loin la vie que tu mènes a quelque chose d'insane³.

Oui, ils étaient bien des Robinsons, échoués dans l'inconnu, oubliés du monde. Qu'adviendrait-il à leur retour, si jamais ils revenaient ? Les Pénélopes étaient rares et plus d'un connaîtrait le sort effrayant du colonel Chabert de Balzac : porté disparu durant la retraite de Russie, Chabert revint et retrouva sa femme mariée, heureuse, avec de nouveaux enfants⁴.

Quant aux journaux, ils mentaient effrontément et déformaient tout ; embarrassés par la censure, ils étaient rédigés non « par des écrivains », mais « par des savetiers⁵ » sans ruse et sans esprit. Un peu d'ingéniosité suffisait pourtant à déjouer les censeurs. Dans le train militaire, Apollinaire avait décidé d'un code avec Lou : « Il fait beau » signifiait « Il y a une bataille », « Il fait très beau » « Bataille

1. Billy à Apollinaire, 15 avril [1915] (*Apollinaire vivant, op. cit.*, p. 116-117).

2. Olga à Wilhelm, 13 avril 1915 (CFM, p. 146).

3. LL, 26 avril 1915, p. 323.

4. LL, 25 avril 1915, p. 317.

5. LL, 19 mai 1915, p. 383.

en notre faveur », et « Le temps est incertain » « Bataille perdue¹ ». Le 26 avril, il fit « MAUVAIS TEMPS [...] et de toutes les façons² ». À Salmon, Guillaume indiqua sa position par une devinette : « Brigadier, je suis dans un patelin où j'ai retrouvé le vin de l'Escargot, rue Lepic, ce n'est pas de l'Anjou » ; il était donc en Champagne. Mais il craignait le contrôle postal et l'accusation de défaitisme : « On lit le *Bulletin des Armées de la République*, organe sans envergure, mais où sont rapportés des traits merveilleux de courage, d'héroïsme. Les pages consacrées aux citations sont merveilleuses³ », préféra-t-il affirmer à Level. Cependant, les rumeurs les plus folles fleurissaient sur le terreau de l'ignorance et chacun y allait de sa version, en s'autorisant des sources les plus sûres : « [O]n dit ici que la Roumanie ne marchera pas... Qu'en dis-tu, toi qui peux savoir... et qui es à l'arrière où on sait⁴ ?.... » Mais Paris n'en savait pas plus que les poilus de Champagne : bien que la tentation fût grande de reprendre à l'Autriche-Hongrie la Transylvanie et la Bucovine, où vivaient quatre millions de Roumains, Bucarest hésitait à sortir de la neutralité et cherchait des solutions diplomatiques séparées avec les Russes. Agacée par ses louvoiements, l'opinion française espérait que la Roumanie suivrait l'exemple italien : le 26 avril 1915, à Londres, Rome avait enfin signé un pacte avec l'Entente, fait renaître l'espoir et augmenté les chances de hâter la victoire. « Dans quelques jours l'Italie entrera en campagne et je m'engage », annonça Soffici le 19 mai. « Nous combattrons bientôt pour la même cause qui est celle de l'intelligence et de la beauté » ; désormais, « toutes les âmes et les intelligences » européennes faisaient front « pour créer un monde moins borné, moins plat et moins brutal » que celui rêvé par Berlin. « Enfin ta lettre m'a montré que l'Italie était vraiment avec nous [...] », répondit Apollinaire le 23 mai, jour de l'entrée en guerre italienne. Il était sincèrement ému : « Je suis content que ma terre natale de beauté et de raison se lève aussi pour la beauté et la raison et qu'il n'y ait pas que des officiers italiens qui s'engagent mais aussi des soldats et que d'Annunzio ne soit pas seul à crier la bonne nouvelle mais toi aussi, ô frère d'armes⁵ ! » En quelques jours, tous les collaborateurs de *Lacerba* et de *La Voce* s'étaient engagés et les frères Chirico avaient rejoint Florence.

En Artois, les amis étaient à la peine. Le 9 mai 1915, jour de l'assaut mené par la division marocaine sur la crête de Vimy et la cote 140, Kisling, qui avait combattu dans la Somme avec Cendrars et le 1^{er} étranger, reçut un violent coup de crosse à la poitrine dans un

1. *LL*, 5 avril 1915, p. 245-246.

2. *LL*, 26 avril 1915, p. 324. Toutefois, le Journal de marche et opérations (JMO) de la 45^e batterie se contente de mentionner « RAS ».

3. Apollinaire à Level, 26 avril 1915 (*AL*, p. 17). Ce *Bulletin*, fondé à l'initiative de Barrès, était distribué gratuitement aux soldats.

4. *LL*, 22 mai 1915, p. 399.

5. Soffici à Apollinaire, 19 mai 1915 ; Apollinaire à Soffici, 23 mai 1915 (*CI 1*, p. 90-91).

corps-à-corps à Carency ; on l'évacua vers l'hôpital de Saint-Briac en Ille-et-Vilaine. Le 11 mai, dans le même secteur, à Neuville-Saint-Vaast, un éclat d'obus frappa la tempe droite du sous-lieutenant Braque ; on le trépana le surlendemain. En Argonne, Salmon se trouvait dans un coin relativement calme. Appelé au 294^e RI grâce à l'ordre de route que lui avait trouvé son ami l'écrivain Louis Thomas, il avait pris le chemin de l'Artois en janvier 1915 et s'était arrêté à l'Hôtel-Dieu d'Amiens, où Mollet lui avait trouvé une mine « à faire pitié » : « [I]l ne tiendra jamais », songea l'infirmier¹. À Foucquevillers, il chercha en vain Thomas, lequel était retourné dans son régiment d'origine, le 66^e bataillon de chasseurs à pied : « Affublé d'une capote trop large, la capote d'un mort, je n'étais pas trop assuré d'être vraiment soldat, incapable de dire si je comptais à l'effectif du 66^e BCP ou à celui du 294^e d'infanterie². » Au bout de huit jours, on l'avait renvoyé à cause d'un décret cassant les engagements contractés au front, mais, le 4 février, il avait obtenu son incorporation régulière de Vincennes³. À présent, il était au 66^e BCP, 1^{re} compagnie, agent de liaison du prince Alexandre Berthier de Wagram, lequel, en dépit de son rang et de son nom, était alors simple capitaine. La coïncidence amusa tellement Picasso qu'il adressa à son ami une lettre chaleureuse assortie de son portrait en général d'Empire : le pied sur un canon, coiffé d'un bicorné empanaché, Salmon brandit vaillamment un sabre d'assaut⁴. Quelle blague !...

Dis, l'as-tu vu Gui au galop
 Du temps qu'il était militaire
 Dis, l'as-tu vu Gui au galop
 Du temps qu'il était artiflot
 À la guerre⁵ ?

On rirait plus tard de toute cette vie et de toutes ses souffrances, quand le souvenir en adoucirait les contours et les perspectives. On en riait déjà pour ne pas en pleurer. Elle se déroulait, médiocre et monotone, avec « la banalité singulière d'un front de guerre⁶ ». Le brigadier Kostrowitzky, lui, faisait simplement son devoir : ni ses fonctions ni son caractère ne l'incitaient à l'initiative, à la prise de risque, ne lui conféraient d'intelligence tactique ou stratégique. Il n'était qu'un modeste rouage de l'immense machine qui réclamait à chacun une tâche parcellaire, comme à l'usine. Il ne tirait toujours pas mais s'était

1. Mollet à Apollinaire, 2 février 1915 (BnF, département des Manuscrits).

2. SSF, p. 699.

3. Le fait, rapporté dans SSF, est confirmé par une lettre de Salmon à Apollinaire, écrite du Fort Vieux de Vincennes, le 18 février 1915 (BnF, département des Manuscrits).

4. Picasso à Salmon, 6 mai 1915,

5. « Rêverie », LL, 11 mai 1915, p. 356. Le refrain sera repris avec quelques variantes dans le poème de *Calligrammes*, « Les Saisons ».

6. Apollinaire à Level, 3 mai 1915 (AL, p. 18).

fait photographier auprès d'une pièce anti-aérienne en batterie pour paraître à son avantage¹. Sa situation militaire lui offrait cependant des marges de liberté ; quand il portait ses messages, il s'arrêtait dans des coins abrités, laissait son cheval brouter la luzerne, rêvassait longuement, écrivait en s'appuyant sur un tronc d'arbre ou une machine agricole. Cendrars, lui, se taisait ; mécontent de ses trois poèmes de *Shrapnells*², l'homme de plume n'était plus qu'un homme de main. « On est combattant ou l'on est écrivain », affirmera-t-il à la radio en 1952. « Quand on écrit, on ne combat pas à coups de fusil et quand on tire des coups de fusil, on n'écrit pas, on écrit après. » Et de s'étonner qu'Apollinaire eût composé au front « de gentilles petites poésies ». Si leur rivalité poétique était déjà prégnante en 1915, Cendrars ne pensait pas encore : « On aurait mieux fait d'écrire avant et d'empêcher tout ça³... » De la mi-décembre 1914 à la mi-avril 1915, le caporal Sauser avait vécu dans la boue des tranchées de Frise, près des marais de la Somme et de la Grenouillère : patrouilles, coups de main, attaques surprises, bombardements, guerre de mines, il avait eu son lot de souffrance et de réussite, de bons coups et de pagaille. En mai 1915, après quelques semaines au repos, il se trouvait à nouveau dans la Somme, dans le secteur de Tilloloy, où régnait un calme trompeur⁴.

« Si je vois que je m'embête trop et que j'ai le cafard trop fortement, j'aurai toujours la ressource de demander à aller chez les fantassins où la vie ne traîne point⁵ », avait annoncé Apollinaire deux jours après son arrivée en Champagne. La presse était rare, les livres plus encore : pour l'instant, il avait mis la main sur un dictionnaire médical et une méchante édition du roman populaire de Louis Noir *Les Millions du trappeur*. Il attendait impatiemment des colis en franchise, des « romans d'aventure / Pas de romans d'amour », avec « coups et blessures »,

Des Indiens dans les broussailles
Un bandit sous le lit [...]

Dumas, Féval, Eugène Sue
Hugo, Gaboriau
Et cette liste que j'ai sue
Au temps que j'étais au maillot⁶

1. Il envoya la photographie à Louise Faure-Favier le 24 juin 1915 (*EC IV*, p. 855). C'est le cliché reproduit dans l'*Album Apollinaire* (p. 214). On notera qu'Apollinaire ne fut jamais pionnier.

2. Datés d'octobre 1914, publiés par la revue *Valori Plastici* en février 1919, par les *Écrits du Nord* à Bruxelles en novembre 1922, puis dans les *Poésies complètes* en 1944 (notice de TADA 1, p. 367).

3. *Blaise Cendrars vous parle*, TADA 15, p. 154.

4. Jean Bastier, « Blaise Cendrars légionnaire (1914-1915) », in *Blaise Cendrars et la guerre*, sous la dir. de Cl. Leroi, Armand Colin, 1995, p. 40-41.

5. *LL*, 8 avril 1915, p. 265.

6. Apollinaire à un destinataire inconnu, 6 mai 1915 (*EC IV*, p. 923).

Il s'apprêtait à reprendre sa « Vie anecdotique » au *Mercure*¹ et s'efforçait de faire des vers le plus souvent possible. Grâce à la règle qu'il s'était imposée, « ne compter que sur moi-même, ne jamais demander conseil à personne, toujours prévoir les conséquences d'un acte », il se protégeait des maladies, de l'hébétude, et atteignait « une grande perfection de mœurs », qui ne l'empêchait « point d'ailleurs d'être un imaginatif, un poète, et peut-être même parfois et en certaines choses un névrosé, comme toute [s]a génération née et élevée dans le siècle de l'extrémité et de l'activité vitale excessive² ». Le matin, sur son cheval, il faisait « galoper ses pensées » librement, follement, et s'enivrait « jusqu'au vertige : tel le fakir qui oublie tout dans la contemplation d'un point quelconque de son corps³ ». Il était brusquement « transporté dans une autre planète⁴ », devenait une « parcelle cosmique » de l'éther⁵ et regardait « jongler » les obus. Tout cela était-il vrai, était-il Apollinaire et la terre la terre ? Quand les vers luisants brillaient dans les herbes, la prairie devenait le miroir du ciel étoilé⁶... « J'ai en effet pour la réalité une grande passion et un grand respect », expliqua-t-il à son admiratrice Georgette Catelain, institutrice à Lisieux. « Mais le rêve n'en est pas moins la meilleure chose qui soit au monde car c'est grâce à lui que nous avançons dans le réel⁷. » Nerval n'avait pas écrit autre chose et les surréalistes le diraient bientôt à leur manière.

Quand il ne s'absentait pas, il exerçait sa mémoire et son esprit à tout propos. Le jour de la Saint-Athanase, il prit « le temps à rebours » : « Nous voici au IV^e siècle », en l'an 325 du concile de Nicée ; Athanase, évêque d'Alexandrie, confond l'hérésiarque Arius, mais après la mort de sainte Hélène, mère du premier empereur chrétien, le jeune homme est accusé d'impudicité, de stupre, de meurtre, de magie, et on l'exile à Trèves... Apollinaire avait oublié la suite de cette sainte histoire mais se réjouissait d'en parler à Lou⁸. Ses camarades, épiciers, paysans, mécaniciens, serruriers, étaient de braves garçons, avec lesquels il partageait ses colis et se payait de belles parties de fou rire, comme le jour où ils avaient vu un sous-officier vérifié accrocher sa canule et son bock émaillé à un arbre⁹, mais leur compagnie manquait d'agrément. Quant aux officiers de sa batterie, ils ne se départaient

1. Apollinaire à Vallette, 8 avril 1915 (*OEC IV*, p. 818). « La Vie anecdotique » reprit de façon irrégulière à partir du 1^{er} juin 1915 (*Pr 3*, p. 221 sq.).

2. *LL*, 8 mai 1915, p. 349.

3. *LL*, 5 mai 1915, p. 342-343.

4. *LL*, 29 avril 1915, p. 331.

5. *LL*, 5 mai 1915, p. 342.

6. « Les Attentives », *LL*, 15 mai 1915, p. 371.

7. Apollinaire à Georgette Catelain, 7 novembre 1915 (BHVP, donation Adéma). Célibataire de trente-trois ans, elle lui vouait une admiration tendre, pleine de retenue, et résistait à ses tentatives de mariavaudage (P. Caizergues, « Wilhelm de Kostrowitzky, le très aimé », art. cité).

8. *LL*, 2 mai 1915, p. 336-337.

9. *LL*, 21 juin 1915, p. 446.

guère de leur superbe, commune à la plupart des gradés d'artillerie. Heureusement, Berthier était plein d'attentions délicates, l'éclairait quand il écrivait la nuit, le réconfortait par sa bonne humeur. Tous deux s'étaient aménagé un tub derrière leur cabane, à côté du puits, avec une cuve, une planche et un seau de toile. C'était plaisant comme tout de chahuter en plein air, de sentir le soleil ou la pluie sur sa peau nue, d'ignorer le vol des taubes et l'éclatement des fusants¹. Mais, le 26 avril, Berthier fut affecté à la batterie de tir ; Apollinaire ne verrait plus son ami qu'une seule fois par jour, le matin, en allant porter ses messages au commandant. Au début de mai, le cadet contracta une méningite qui imposa son évacuation et assombrit son camarade. De fortes pluies avaient transpercé tout le jour les toitures, inondant paquetages et matelas, et le bombardement qui s'était déclenché à 7 heures avait été si violent que les corps étaient encore secoués de commotions et de nausées². Esseulé, Apollinaire esquivait le logis fourrier Bodard, un « [P]arisien, pas bête, mais barbant à l'extrême », avec une voix « épouvantable » à taper sur les nerfs et un cerveau d'employé de la Ville de Paris, qui l'empêchait d'écrire en l'assommant d'interminables raisonnements³.

Comme partout ailleurs, le personnage le plus important du secteur postal 59 était le vaguemestre, qui donnait « le lointain, le profond baiser de la vie aux poilus ». On le signalait une demi-heure avant son arrivée, et quand il était là, le cri : « Aux lettres ! » se répétait dans tout le bivouac⁴. On jouait des coudes dans la cohue, on attrapait ses lettres au vol et on allait les lire dans un coin, les relire et s'en repaître, tandis que les camarades bredouilles s'en retournaient limer leurs bagues. À New York, de Zayas projetait une exposition d'idéogrammes lyriques d'Apollinaire à la Modern Gallery, qu'il venait d'ouvrir⁵. Sur sa terrasse d'Oran, Madeleine parlait du « coucher du soleil aux teintes violentes » et du « léger nuage très tendre et très bleu » couronnant les cimes prochaines. De Paris, le substitut Granié diffusait des nouvelles des peintres : Léger, qui se trouvait toujours en Argonne avec le 1^{er} génie, lui écrivait : « J'ai les mains en sang, mais l'âme en fête⁶ » ; guéri de sa dysenterie, La Fresnaye avait rejoint

1. *LL*, 21 avril 1915, p. 304.

2. *LL*, 6 mai 1915, p. 344. Le JMO de la 45^e batterie n'a pas pris la peine de signaler ce bombardement.

3. *LL*, 22 et 31 mai 1915, p. 399 et p. 416.

4. « Agréments de la guerre en avril », « La Vie anecdotique », *Mercure de France*, 1^{er} août 1915 (*Pr* 3, p. 226).

5. *LL*, 21 avril 1915, p. 305.

6. Mobilisé dans ce régiment en août 1914, Léger resta en Argonne entre la mi-septembre 1914 et le mois d'août 1916, où il occupa diverses fonctions, sapeur, brancardier, secrétaire. Dès l'entrée en guerre, il chercha vainement à échapper au service armé en passant dans une administration, une usine ou l'atelier de camouflage d'Amiens. En Argonne, il s'accommoda de la situation grâce à un supérieur amateur d'art contemporain. Ses lettres à Louis Poughon sont beaucoup plus nuancées que sa déclaration à Granié (Fernand Léger, *Une correspondance de guerre*, éd. de C. Derouet, *Cahiers du Musée national d'Art moderne*, « Hors série / Archives », 1997 ; Charles Ridel, *Les Embusqués*, Armand Colin, 2008, p. 265).

son régiment d'infanterie et Allard, remis de ses blessures, opérait en Champagne ; à Verdun et à Sainte-Ménehoulde, le brancardier Mercereau et l'infirmier Metzinger broyaient du noir. À Toul, Gleizes dessinait les costumes d'une adaptation patriotique du *Songe d'une nuit d'été* que Cocteau projetait pour le cirque Medrano et, à Bordeaux, Lhote était chargé de peindre sur le mur d'une salle d'hospice un sujet « devant inspirer aux convalescents le désir de revenir au feu¹ ».

Toute la journée, les soldats guettaient les moments de répondre à leur courrier, dussent-ils s'interrompre souvent. Ils économisaient le papier et les cartes postales, un vieux bidon de pétrole leur servait d'encrier et, quand l'encre manquait, ils en fabriquaient avec un mélange d'eau et de suie. Chaque nuit, à la lueur pâle d'un feu de chêne et d'une veilleuse faite d'un quart, de graisse de bœuf et d'une mèche de coton, l'écriture fine et pressée d'Apollinaire courait sur les pages sans reprendre son souffle ; assis sur sa paillasse de varech, il s'appuyait sur n'importe quoi, un sac, un billot, une plaque en fibrociment, ses genoux. Le voyant si mal installé, le brave servant Ogrez décida de lui fabriquer une table : Kostro ne pouvait vivre sans table, pensez pas ?... Comme il ne tenait pas de carnet de guerre, les lettres lui servaient à saisir et conserver toutes ses impressions. Aux beaux jours, les soldats quittaient leur chape de mouton et se baignaient dans des ruisseaux charmants bordés d'iris ; pensées et pervenches poussaient au pied des troncs brûlés, cassés, « mâchés » comme « les porte-plumes des écoliers² », et dans le no man's land, de frêles corolles multicolores étoilaient les chevaux de frise. Un après-midi, l'agent de liaison revint des tranchées avec « une cargaison » de brins d'églantier, noisetier, pimprenelle, myosotis, aconit et pâquerettes, qui lui avaient coûté une « petite éraflure au front » et une bonne « engueulade³ ». Lou aimait les fleurs, qui, disait-elle, la consolaient de tout... Ce jour-là, il lui avait cueilli une violette. À Nice, un matin qu'ils sortaient seuls pour la première fois, il lui avait offert une énorme brassée d'œillets...

Jolie bizarre enfant chérie
 Je sens ta pâle et douce odeur de violette
 Je sens la presqu'imperceptible odeur de muguet de tes aisselles
 Je sens l'odeur de fleur de marronnier que le mystère de tes jambes
 Répand au moment de la volupté

1. Nouvelles données par Granié à Apollinaire, 6 avril 1915 (BnF, département des Manuscrits). Chargé du divertissement des troupes à Toul depuis l'automne 1914, Gleizes, foncièrement pacifiste, obtint sa démobilisation un an plus tard grâce à Juliette Roche, qui devint sa femme ; le couple partit immédiatement pour New York, où il retrouva Duchamp (*Albert Gleizes. Le Cubisme en majesté*, sous la dir. de C. Briand, Barcelone / Lyon / Paris, Musée Picasso / musée des Beaux-Arts / RMN, 2001, p. 62-69).

2. Apollinaire à Madeleine, 5 mai 1915.

3. *LL*, 16 avril 1915, p. 294.

Parfum presque nul et que l'odorat d'un amant
Peut seul et à peine percevoir
Je sens le parfum de rose rose très douce et lointaine
Qui te précède et te suit, ma rose¹

Quand il chevauchait dans son secteur, il ramenait toujours un souvenir de son équipée : des fragments de tenture second Empire, arrachés aux murs d'une maison détruite² ; deux plumes d'épervier, les élytres d'un drôle d'insecte mordore³ ; une rose cueillie « à l'intersection de 2 routes charretières », sous « un calvaire merveilleux » surmonté d'⁴ une vieille croix de fer forgé du 16^e ; des pétales glanés dans le parc du château de la brigade⁴, où des officiers embusqués écouteaient un concert. Quand vint la saison des lilas, il en disposa tout un bouquet sur sa table... « Derniers lilas pareils à des baisers très las », fugaces comme l'amour même, et comme les bleuets sous le ciel constellé de mitraille... « [J]e sais bien pourquoi je suis ici », écrivait-il à Lou, « À regarder fleurir l'obus à regarder venir la torpille aérienne / À écouter gauler les noix des véhémentes mitrailleuses » ; il chantait pour elle, pour que ses mains pussent fleurir « comme des roses » et ses jambes « comme des lys ».

Sa forêt devenait la « prodigieuse matrice » de *L'Enchanteur pourrissant*, « créatrice de prestiges et de vies sans cesse renouvelés⁵ » ; elle pullulait de loriots, rossignols, grenouilles et crapauds, chats-huants, hérons et rats en bandes, qui menaient nuit et jour une saraïarde infernale, ennemie du sommeil. Les soldats purent même apprivoiser un petit rapace tombé du nid, qu'Apollinaire baptisa du nom du guerrier sarrasin Aquilan, dont une chanson de geste anglo-normande raconte qu'il s'éprit d'une noble demoiselle écossaise, Ysanne, et l'épousa ; hélas, tout attachant qu'il fût, le tiercelet était beaucoup plus balourd que son légendaire homonyme⁶. Silencieuses, les couleuvres « se lov[ai]ent gracieusement et gliss[ai]ent en faisant bruire les roseaux », comme des génies familiers de bon augure : « Au demeurant mon totem est un serpent. [...] Le nom de notre clan est Waz qui se prononce Wonsch et signifie serpent⁷. » Le front lui-même serpentait gracieusement « de la mer jusqu'à l'espoir attendrissant de l'Est », le long des barbelés et des « collines bleues en sentinelle », et « Malourène », l'épée virginale de « La Chanson du mal-aimé », se muait en canon de 75, fièrement dressé pour l'amour et la victoire⁸...

1. *LL*, 28 avril 1915, p. 326-327.

2. *LL*, 9 mai 1915, p. 350.

3. *LL*, 4 juin 1915, p. 432.

4. *LL*, 17 et 22 mai 1915, p. 374 et 398.

5. Apollinaire à Madeleine, 25 mai 1915.

6. Apollinaire à Madeleine, 23 juin 1915, et poème illustré à Lou du même jour (*Je pense à toi mon Lou*, op. cit., p. 186).

7. Apollinaire à Madeleine, 20 mai 1915.

8. « Loin du pigeonnier » (*Calligrammes*).

C'est le galop des souvenances
 Parmi les lilas des beaux yeux
 Et les canons des indolences
 Tirent mes songes vers les cieux¹...

Madeleine, si lointaine et si proche... Le feu du bivouac exhalait une tendre fumée balsamique, dont les volutes bleues se mêlaient à celles d'un cigare d'Oran... La « petite fée² » n'avait-elle pas, « d'un coup de baguette », « rapproché les distances³ » ? Il avait osé lui demander sa photographie, la mesure de son doigt, et lui adresser un joli poème idéogrammatique, inscrit sur une écorce de bouleau⁴ : « Discipline et personnalité, voilà les limites du style comme je l'entends », expliqua-t-il ensuite : « Les canons ne me paraissent utiles qu'en artillerie ; en art tout court ce sont avant tout des entraves au style tel que je le conçois⁵. » Désireuse d'apprendre, Madeleine aimait ses vers. Sa « grave beauté » lui donnait « une si brusque et si tendre et si douloureuse nostalgie »...

[...] les noeuds de couleuvres en se dénouant écrivent aussi le nom émouvant Madeleine, dont chaque lettre se love en belle anglaise
 Et le soldat n'ose pointachever le jeu de mots bilingue que ne manque point de susciter cette calligraphie sylvestre et vernale⁶.

Lou vivait sa vie. Elle s'était fâchée contre son ancien amant, qui lui paraissait soudain trop soucieux des convenances, puis avait envoyé un brin de muguet et deux myosotis en guise de réconciliation⁷. Au début de mai, elle était retournée près de Toutou. Sur le chemin du retour, elle avait mis des vers dans sa lettre : « Ici-bas tous les lilas meurent / Je rêve aux printemps qui demeurent / Toujours »... C'était un « délicieux petit poème [...] sans aucune faute de versification », dont Apollinaire avait fait l'exergue de « Rêverie », un assemblage de pièces disparates qu'il voulait sauver des aléas du front et employer plus tard⁸. Mais quelle déconvenue quand Lou se moqua de sa confusion : n'avait-il pas reconnu Sully Prudhomme ? « En principe je ne connais les vers de personne et je ne sais même pas par cœur les miens... », répondit-il, vexé : « [M]oi-même j'aime beaucoup les vers de romance et je suis plus romance que n'importe quel

1. Apollinaire à Madeleine, 11 mai 1915. Le même poème fut envoyé le même jour à Lou, inséré dans un ensemble plus vaste.

2. C'est le nom qu'Apollinaire lui donne dès le 11 mai 1915.

3. Dans sa réponse du 17 mai 1915, Madeleine file la métaphore féérique.

4. Apollinaire à Madeleine, 15 mai 1915.

5. Apollinaire à Madeleine, 20 mai 1915.

6. « Madeleine », envoyé le 28 mai 1915, qui deviendra « L'Inscription anglaise » dans *Caligrammes*, 28 mai 1915.

7. *LL*, 4, 5 et 9 mai 1915, p. 341-342 et 351.

8. *LL*, 11 mai 1915, p. 354-356. Voir le fac-similé de la lettre de Lou [probablement datée plus tard et par erreur du 11 mai 1915], dans *Je pense à toi mon Lou, op. cit.*, p. 214.

poète peut-être¹. » Il ne lui disait pas qu'il avait toujours trouvé Prudhomme des plus mièvres. Comment demeurer le poète d'une femme qui comprenait si mal la poésie ? Et comment aimer sans espoir de retour ? « [J]e ne déteste pas que l'Amour me fasse parfois souffrir », avait-il un jour convenu : « C'est là une source intarissable de poésie. Il est vrai qu'il faut que la souffrance ne dure pas trop longtemps². » Désormais, les portes du corps de Lou lui étaient closes à jamais³ :

J'ai bien cru prendre toute ta beauté et je n'ai eu que ton corps [...]
Et c'est en vain maintenant que j'essaye d'étreindre ton esprit
Il fuit, il me fuit de toutes parts comme un nœud de couleuvres qui se dénoue
Et tes beaux bras sur l'horizon lointain sont des serpents couleur d'aurore
qui se lovent en signe d'adieu⁴

Tout autour de lui, les obus pleuraient, les fusants éclataient « comme deux seins » qu'on « dégrafe », les villages brûlaient en des gerbes d'acier, et les soldats mouraient dans la blanche étreinte des tranchées : « "Il sut aimer !" Quelle épitaphe⁵ ! » Les femmes étaient fatales et la guerre, la plus cruelle des maîtresses et des marâtres... Il continuait d'écrire à Lou, par jeu, par tendresse et par fidélité, mais ses lettres se faisaient moins fréquentes, ses poèmes moins lyriques ; elles avaient ce ton de complicité qu'entretiennent les anciens amants restés amis. Madeleine gagnait peu à peu son cœur. Exquise hallucination... Échapperait-il au sort d'Ixion, qui s'unît à la nuée semblable à la déesse ? L'avenir était une frêle espérance dans l'encre de la nuit...

Mutations

Le poète se sentait changer. Non qu'il devînt autre, ou que son lyrisme fût altéré, mais il muait, comme l'écrit le poète : « au moment du renouvellement de sa carapace⁶ ». Il arborait à présent la moustache, sombre et drue, d'un parfait poilu⁷. L'expérience de la guerre lui donnait le sentiment d'appartenir plus profondément à l'unité des hommes et de la nation : « Je ne sais pas si la paix me donnera beaucoup de paix », écrit-il à Royère, « mais en fait il est vrai que j'aurai la naturalisation et que c'est là un point important dans la vie d'un poète français ». Depuis l'entrée en guerre, des centaines de milliers de soldats indigènes, enrôlés ou volontaires de tous les confins de l'Empire

1. *LL*, 22 mai 1915, p. 395.

2. *LL*, 11 avril 1915, p. 277.

3. Le motif des neuf portes apparaît dans « En allant chercher des obus », *LL*, 13 mai 1915, p. 360-362.

4. « L'Amour, le dédain et l'espérance », *LL*, s.d. [mi-mai 1915], p. 363-365.

5. « Roses guerrières », *LL*, [juin 1915], p. 393.

6. « Ma sensibilité est devenue... », *LL*, [1^{er} juin] 1915, p. 420.

7. *Album*, p. 219-220.

français¹, servaient dans les troupes coloniales. Plusieurs espéraient que la citoyenneté récompenserait leurs efforts et ceux du député sénégalais Blaise Diagne, élu en mai 1914, qui défendait leurs droits. Dignes et disciplinés, résignés, courageux, parfois téméraires et toujours étrangers, ils souffraient terriblement des combats aux avant-postes, du froid, des injustices et du mal du pays :

C'est dans la cagna en rondins voilés d'osiers
 Auprès des canons gris tournés au Nord
 Que je songe au village africain
 Où l'on dansait où l'on chantait
 Où l'on faisait l'amour
 Et de longs discours
 Nobles et joyeux

Au printemps 1915, le 1^{er} corps d'armée coloniale était déployé en Champagne, où les artilleurs sénégalais servaient des canons gris et des gradés blancs :

J'ai porté l'administrateur de village en village
 En chantonnant
 Et je fus domestique à Paris
 Je ne sais pas mon âge
 Mais au recrutement
 On m'a donné 20 ans
 Je suis soldat français on m'a blanchi du coup
 Secteur 59 je ne peux pas dire où
 Hélas pourquoi donc être blanc
 Est mieux qu'être nègre

Dans leur voix, leur regard se concentraient tous les songes des obscurs et des déracinés :

Je me souviens du fétiche dans l'arbre
 Un fétiche délicat et inquiétant
 Et du double fétiche
 De la fécondité
 Plus tard une tête coupée
 Au bord d'un marécage
 Ô Pâleur de mon ennemi
 C'était donc tête d'argent²

1. 607 000 hommes entre 1914 et 1918, dont 294 000 provenant d'Afrique du Nord, 171 000 de l'Afrique-Occidentale française (AOF) et des Quatre-Communes (Dakar, Saint-Louis, Rufisque et Gorée dont les habitants étaient citoyens français depuis 1792), et 18 000 de l'Afrique-Équatoriale française (AEF) (M. Michel, « Les Troupes coloniales dans la Grande Guerre », *Encyclopédie de la Grande Guerre*, op. cit., p. 341-342).

2. « Le Servant de Dakar », envoyé à Lou le 11 juin 1915 (*LL*, p. 441-443) ; le poème sera inséré dans *Case d'armes* en juin 1915, puis dans *Calligrammes* avec des variantes, sous le titre « Les Soupirs du servant de Dakar ». Annette Becker remarque que le camouflage guerrier agit à l'inverse de la conscription : on se noircit le visage pour se camoufler (*Apollinaire. Une biographie de guerre*, Tallandier, 2009, p. 85).

Apollinaire savait regarder et comprendre. Pièce unique dans la poésie française de son temps, « Le Servant de Dakar » échappe à la mièvrerie et au paternalisme, aux clichés et aux bons sentiments ; il rend hommage aux camarades noirs, à la communauté des souffrances et du devoir, traduit la vérité de la vie humaine mais aussi le sens de l'art nègre : de même que les soldats noirs ne se dénaturaient pas dans leur exil français, leurs idoles, transplantées chez les collectionneurs parisiens, conservaient leur force brutale et mystérieuse en devenant des œuvres d'art. Dans les vers du poète, les uns comme les autres, échappant à la condition de motif ordinaire, formulent les instincts, les violences et les croyances de toute la race humaine.

L'inclination naissante pour Madeleine rafraîchissait son cœur d'homme ; ignorant le monde parisien, ses modes et ses préjugés, la jeune femme apprenait à le connaître en le lisant, très simplement, avec toute la sincérité dont elle était capable. Il lui avait fait un anneau, où il avait sobrement gravé « 1915 », « ne trouvant rien d'autre à y mettre qui fût plus éloquent¹ ». De Verdun aux Dardanelles et de la Lituanie à l'Artois, des millions d'hommes tentaient d'influencer le sort des armes, sur terre, sur mer, dans les airs, et en lui, tout avait changé « Sauf [s]on Amour² », son instinct vital, son besoin viscéral d'aimer et de créer. À coucher sur la paille, comme l'enfant Jésus dans son étable, il éprouvait les vertus de l'humilité et annonçait l'avènement d'une « Humanité [...] plus sensible / plus volontaire / plus libre / plus amoureuse », neuve en un mot, que le monde enfantait dans la douleur parce que « l'ancienne humanité la détest[ait] et [voulait] la tuer³ ». C'était, du moins, ce dont il voulait se persuader tant il avait besoin de trouver sens à sa guerre. Il participait au grand bouleversement du monde, à cette mutation dont sa poésie épousait les formes en les recréant : telle était sa mission de poète en cette guerre désertée par l'épopée traditionnelle, genre que cultivaient encore, contre toute évidence, les poètes patriotiques. « Le glaive antique de la Marseillaise de Rude » s'était mué « en constellation » : cela signifiait qu'il fallait « être de ce temps / Pas de glaive antique / Pas de glaive / Mais l'Espoir⁴ ».

Comme naguère à Paris, sa plume s'appropriait les réalités nouvelles, les travaillait. Avec le redoux, la nature devenait hostile et mal-faisante. Il proliférait des hordes de rats et des myriades de moustiques, semblables à des « oiseaux-mouches velus, emplumés⁵ » ; la chaleur liquéfiait les cadavres assaillis de mouches, qui puaien atrocement

1. Apollinaire à Madeleine, 28 mai 1915.

2. « Mutation » (*Calligrammes*).

3. « Ma sensibilité est devenue... », *LL*, [1^{er} juin] 1915, p. 420. La même croyance est exprimée, quoique de manière plus équivoque et peut-être ironique, dans « Guerre » (*Calligrammes*).

4. « 14 juin 1915 » (*Calligrammes*).

5. *LL*, 20 mai 1915, p. 388.

sous le ciel « épatant¹ ». Mais le mythe du Phénix et « La Charogne » de Baudelaire donnaient la clé de l'éternel renouvellement de la nature, qui mêlait la vie à la mort. Dans cet univers ambivalent, où chaque élément servait tour à tour à l'offensive et à la défensive, l'espace, le paysage, le nom et le rôle des lieux évoluaient sans cesse : dès qu'un secteur changeait de main, on rebaptisait les abris, changeait les pancartes, renommait les voies ; un trou d'obus se transformait en observatoire, un cratère de mine en place d'armes, des débris de ferraille en violoncelle ou en sapin de Noël. Les hommes recyclaient tout ce qui pouvait l'être, avec leurs mains, avec leurs mots. Les mots n'étaient-ils pas aussi les clés de cette guerre ? Selon qui les prononçait, ils devenaient des trésors ou de la fausse monnaie ; la propagande l'avait bien compris, qui jouait constamment sur leur sens et leur valeur. Sur le front, ils étaient dotés d'un pouvoir de vie et de mort : citations, ordres du jour, vœux de victoire et mots de passe...

Vous avez un laissez-passer
Agent de liaison
Le mot
C'était c'était la Ville où Lou je t'ai connue
Ô Lou mon vice²

Les vers d'Apollinaire métamorphosaient la guerre, la détournaient de ses pouvoirs mortels et reconstruisaient sans cesse ce qu'elle s'acharnait à détruire : les formes, l'amour, le temps, la vie. Ils empruntaient à l'argot militaire, si pittoresque, si expressif — « hexaèdres », « auto-bazar », « case d'armons », « crapoussins », « cagna », « gourbis »... Ils réinventaient la topographie : la figure de Lou échangeait ses qualités avec Verzy, le principal observatoire du front champenois³, et la petite localité de Dieuze, sous contrôle allemand, devenait la Jérusalem nouvelle⁴. Épris de vitesse et de raccourci, ils s'inspiraient du style télégraphique auquel l'ellipse donnait « une force et une saveur merveilleusement lyriques⁵ ». Les idéogrammes détournaient les graffitis et les canevas de tir⁶ ; l'explosion des torpilles et des obus suscitait des compositions typographiques inédites ; les instruments de mesure calculaient les trajectoires du cœur :

Un seul bouleau crépusculaire
Sur le mont bleu de la raison

1. *LL*, 8 juin 1915, p. 440.

2. « Agent de liaison », *LL*, 13 avril 1915, p. 283.

3. « Saillant » (*Calligrammes*).

4. « Venu de Dieuze » (*Calligrammes*), dans lequel le mot de passe, ou la clé imaginaire, s'appelle « Claire-Ville-Neuve-En-Cristal-Éternel ».

5. Apollinaire à Madeleine, 1^{er} juillet 1915.

6. Ainsi les poèmes « 1915 » et « Visée » (*Calligrammes*).

Je prends la mesure angulaire
Du cœur à l'âme et l'horizon¹...

Entre le réel et l'imaginaire, se tissait un fil de funambule, sur lequel l'ironie réalisait ses plus belles pirouettes...

Je te le dis, André Billy, que cette guerre
C'est Obus-Roi
Beaucoup plus tragique qu'Ubu mais qui n'est guère
Billy crois-moi
Moins burlesque, ô mon vieux, crois-moi c'est très comique.

« Obus-Roi » ! Apollinaire avait trouvé l'expression si heureuse qu'il l'avait répétée à André Level, à Jane Mortier, à la famille Havet²... Il voulait les amuser et leur présenter le théâtre des opérations, comme Jarry son *Ubu* : « [L]e rideau dévoile un décor qui voudrait représenter Nulle part [...], de même que l'action se passe en Pologne, pays assez légendaire et démembré pour être ce Nulle Part, ou tout au moins, selon une vraisemblable étymologie franco-grecque, bien loin un quelque part interrogatif. » Car « Nulle part est partout, et le pays où l'on se trouve, d'abord³ » ; d'ailleurs, rien ne ressemble davantage à une tranchée qu'une autre tranchée. La guerre met tout sens dessus dessous : les épiciers sont officiers, les gens des carrières libérales simples soldats, les logis « paysans de l'Aisne [...] archipaysans comme dans les opéras-comiques⁴ », et tout à l'avenant. Chacun joue son rôle, affublé de l'uniforme enfermant l'effigie de son personnage, mais « si diverses satires se laissent voir, le lieu de la scène en fait les interprètes irresponsables », car sur eux règne l'Obus, de forme oblongue et piriforme, qui « est un être ignoble, ce pourquoi il nous ressemble (par en bas) à tous⁵ ». C'est pourquoi il est inutile de chasser Monsieur l'Obus : comme Ubu, il réapparaîtra ailleurs, « Maître des Finances à Paris », ou réfugié dans le « pays appelé Germanie », qu'on dit « fort beau », mais qui « ne vaut pas la Pologne⁶ ».

La pièce eût parfaitement marché si les masques avaient été de carton-pâte et les acteurs suffisamment impersonnels pour que le public pût se consentir « Polonais » le temps du spectacle. Mais Apollinaire vivait au sein d'une guerre très réelle, qui durait, tuait, résistait à toute abstraction, et il demeurait un poète lyrique, profondément sensible et personnel, aussi bien qu'un véritable soldat. Il avait beau

1. Apollinaire à Madeleine, 11 mars 1915.

2. Apollinaire à Billy, 26 avril 1915 (*ŒIV*, p. 775) ; à André Level, 26 avril 1915 (*AL*, p. 16-17) ; à Jane Mortier, 26 avril 1915 (*ŒIV*, p. 825) ; à Léoncine Havet, 2 mai 1915 (*Correspondance, op. cit.*, p. 67-68).

3. Jarry, « Autre présentation d'*Ubu roi* », *Œuvres complètes*, t. I, éd. de M. Arrivé, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1972, p. 401-402.

4. *LL*, 20 mai 1915, p. 388-389.

5. A. Jarry, art. cité, p. 402.

6. A. Jarry, *Ubu roi, op. cit.*, p. 398.

disposer son décor, accrocher des gloires aux créneaux et mettre le vacarme en musique, il n'avait pas le pouvoir d'anéantir l'adversité. En persistant à jouer sur l'équivoque, ne finirait-il pas par se duper lui-même ? À la vérité, son intuition était plus clairvoyante qu'un raisonnement : cette guerre était fondamentalement absurde. Dès lors, se vivre double et jongler avec les contraires sauvegardait la vie intérieure en l'ensemencant de rêves et de mélodies inouïes... « La forêt merveilleuse où je vis donne un bal / La mitrailleuse joue un air à doubles croches¹ »... Il ne rimait pas sous la mitraille comme un idiot ou un cocardier, mais cherchait à rester poète, en vers comme en prose, tout au long du jour et de la nuit, à la batterie comme en mission. Il désirait que la beauté et l'harmonie pussent fleurir en pauvre lieu, fussent-elles monstrueuses et convulsives. Sa vie était féerique à la manière des fées du Moyen Âge, dont le nom dérive des Parques², et Madeleine la « jolie Gemiah des contes arabes », la joie et la douceur : « Si vous aimez le printemps éternel de ma poésie, celui du bouleau et de mon étoile logique, Madeleine si vous aimez le printemps du cœur aimez le cœur lui-même... », osa-t-il un beau jour de juin³. Il confiait sa vie à l'amour et à la poésie.

À la fin de mai, il se mit à préparer un « petit bouquin » réunissant ses poèmes de Champagne : les uns avaient été adressés à Lou ou à Madeleine, puis retouchés ; les autres n'avaient pas quitté le front. La plaquette serait tirée, non à l'arrière, mais sur place. En travaillant à l'échelon, Apollinaire avait eu l'idée d'utiliser le duplicateur stencil qui servait à l'impression des papiers militaires. Dans de nombreux régiments, les officiers permettaient aux soldats d'imprimer de la sorte leurs journaux de tranchées, anthologies poétiques et recueils de chansons ; grâce à ce petit privilège, qui soutenait le moral des troupes et renforçait leur cohésion, les unités possédaient leur propre périodique, *L'Artilleur déchaîné*, *Le Cri du poilu*, *Le Rire aux éclats*, *Poil et plume*... La 45^e batterie avait baptisé le sien *Le Tranch-man'Echo*, en l'honneur de l'allié britannique⁴. Apollinaire comptait vendre son recueil 20 francs, en souscription, à ceux qui aimait ses vers. Si Lou parvenait à placer les bulletins qu'il lui envoyait, elle pourrait, avec ce qu'il récolterait de son côté, régler son dentiste⁵. Il prévoyait aussi d'offrir un exemplaire à Marie et aux dédicataires des poèmes, Level, Rouveyre, Royère et Louise Faure-Favier, qui l'aideraient à trouver des souscripteurs malgré la dureté des temps⁶.

Dans la première quinzaine de juin, Apollinaire reçut l'autorisa-

1. « Le ciel est étoilé... », *LL*, 10 avril 1915, p. 270.

2. Le *Trésor de la langue française* donne pour étymologie de « fée » le latin *Fata*, Parques, de *fatum*, destin.

3. Apollinaire à Madeleine, 4 juin 1915.

4. Voir « Histoire d'une gazette du front », « La Vie anecdotique », *Mercure de France*, 16 janvier 1917 (*Pr* 3, p. 247-250).

5. *LL*, 1^{er} juin 1915, p. 420.

6. Il envoyait également des bulletins à Pierre Roy, Toussaint Luca et Paul Guillaume.

tion d'utiliser le duplicateur à condition de verser son bénéfice aux nécessiteux de la batterie, blessés et canonniers des régions envahies¹. Bodard, en bon camarade, et Berthier, revenu guéri, l'aiderent à composer son recueil sur de frustes feuilles de papier paraffiné, qui libéraient les vers des rigidités de la casse. Le premier s'adonna aux enjolivures dont il avait le goût, le second à l'élégance de la calligraphie régulière ; Apollinaire lui-même varia son écriture, la disposition typographique et ajouta des dessins. Chaque poème « Carte postale » était une vraie carte militaire enchaînée dans la page, écrite à l'encre noire à la main ; au verso, était imprimé en lettres grasses le poème « 1915 ». Versifiés, idéogrammatiques ou composites, les vingt et un poèmes représentaient un émouvant témoignage du front, un ensemble poétique et plastique profondément nouveau, et une véritable rareté bibliophilique : la couverture, ornée de son titre contrecollé, était montée sur un papier bleu grossièrement renforcé ; la justification de tirage s'inscrivait dans le profil d'un canon et le colophon s'adornait de deux canons croisés surmontés d'une bombe. Chaque exemplaire était unique. Au 1^{er} juin, Apollinaire prévoyait d'en tirer 112 mais la semaine suivante, le rouleau imprégné d'encre violette n'en tira que 25 : peut-être n'eut-on pas le droit d'en fabriquer davantage ; on dut plus vraisemblablement se hâter, le régiment devant, d'un jour à l'autre, plier bagage et changer de secteur.

En campagne, le 75 formait, avec son affût sur roues, une voiture-canon tirée par six chevaux, remorquant une voiture-caisson, laquelle transportait des munitions et deux « cases d'armons », situées à l'avant-train, destinées aux effets personnels des soldats. Le recueil ressemblait à ces coffres qui lui donnaient son titre : *Case d'armons* contenait la guerre d'Apollinaire, ses impressions, ses sensations, ses craintes et ses espoirs ; Lou et Madeleine y paraissaient un peu partout, dans un choix typographique, une dédicace, une allusion, une image². Conçue dans les ruines puis dispersée de par le monde, la fragile plaquette représentait sa prouesse de poète : saisir tous les ressorts de sa guerre, sauver la création de la destruction, créer à partir du chaos.

Le 25 juin 1915, le groupe du 38^e apprit qu'il serait relevé par le groupe de 80 du 57^e RAC et qu'il devait se préparer à une étape assez longue. Ignorant leur destination, les soldats ne présageaient rien de bon : tout changement brutal les plongeait dans l'inquiétude. Depuis que leur secteur postal avait été modifié, ils ne recevaient pratiquement plus de lettres³ et se demandaient si le courrier les suivrait. Atta-

1. Apollinaire à Paul Guillaume, 1^{er} juillet 1915 (*OEC IV*, p. 875) ; à Laboureur, 19 octobre 1915 (*CA*, p. 730).

2. « Reconnaissance » est ainsi dédié à « Mlle Pagès » mais Apollinaire précise à Madeleine que « Visée » lui appartient aussi, bien que dédié par politesse à Mlle Carrubba, la fiancée de Berthier (10 juin 1915).

3. Le 20 juin 1915, Apollinaire passa du secteur postal 59 au 69 sans changer de position. Les secteurs postaux obéissaient à leur propre logique.

chés à leurs parages, ils abandonnèrent à regret leurs huttes, leurs parterres et leurs moules en pomme de terre. Beaucoup d'entre eux avaient noué des relations avec les civils des villages de deuxième zone ; ceux qui travaillaient occasionnellement dans les vignes prirent congé et les amants se dirent adieu dans l'ardeur et les sanglots¹. Apollinaire n'eut pas le cœur d'abandonner son tiercelet et l'emporta.

Le 27, à minuit, la 45^e batterie prit la direction du carrefour de la route de Wez et de la grand-route de Reims, où elle retrouva les 41^e et 42^e batteries. En tête de la colonne, elle atteignit sans incident, à 7 h 30, la ferme hippique du Piémont, 4 kilomètres au sud de Suippes. Les hommes bivouaquèrent à la belle étoile sous la lune laiteuse. À 4 heures du matin, le groupe leva le camp et arriva vers midi sur sa nouvelle position, au sud-ouest de Laval-sur-Tourbe ; comme le groupe du 9^e qu'il relevait devait quitter l'emplacement quarante-huit heures plus tard, il s'installa 1 500 mètres au sud. Chaque batterie reçut l'ordre de mettre immédiatement une pièce en position pour le réglage. Le 1^{er} juillet, le groupe entier était en position : la 45^e batterie à gauche du front, la 41^e au centre, la 42^e à droite, et les échelons 1 200 mètres en arrière, dans le ravin 146.

1. *LL*, 1^{er} juin 1915, p. 458.

À la lueur des tirs

juillet-novembre 1915

Cote 146

Ma chère fée, je vous écris parmi l'horrible horreur de millions de grosses mouches bleues. Nous sommes tombés dans un lieu sinistre où à toutes les horreurs de la guerre, l'horreur du site, l'abondance épouvantable de cimetières se joignent la privation d'arbres, d'eau, de véritable terre même. Si nous restons longtemps ici, je me demande ce que nous deviendrons hors la mort par les instruments guerriers¹.

Clairsemé de pins misérables, le ravin 146 ressemblait à quelque ruche infernale, perforée d'alvéoles troglodytes, de « trous infects » à donner la nausée. On y végétait comme au désert, dans le plus grand dénuement : les villages alentour étaient détruits, l'abreuvoir à 7 kilomètres et le nécessaire si éloigné que le travail était centuplé. La bataille d'hiver, les mines et les assauts allemands du mois de mai sur Beauséjour et Ville-sur-Tourbe avaient totalement bouleversé le paysage ; depuis lors, le secteur vivait en état de fébrilité permanente. Accolée aux premières lignes, l'artillerie de campagne subissait le sort de l'infanterie et l'échelon, placé derrière la 45^e batterie, courait tous les dangers. Le soir de leur arrivée, les hommes du 38^e couchèrent à même le sol et restèrent longtemps à écouter la pluie marteler leur toile de tente ; ils se prirent à regretter les bois où ils s'ennuyaient si « sottement ». Là-bas, non loin de leur ancienne forêt, entre la ligne nord des Marquises et la croix de la Pompelle, un jeune légionnaire américain faisait des vers :

*God knows 'twere better to be deep
Pillowed in silk and scented down
Wher Love throbs out in blissful sleep*

1. Apollinaire à Madeleine, 1^{er} juillet 1915.

*Pulse nigh to pusle, and breath to breath, [...]
 But I have a rendezvous with Death [...]
 And I to my pledged word and ture
 I shall not fail that rendez-vous¹*

Ancien de Harvard, Alan Seeger, vingt-sept ans, poète et collaborateur de *Soirées de Paris*, s'était engagé en août 1914 par amour de la France ; simple caporal au 2^e régiment de marche du 2^e étranger, il acceptait noblement son sort : plus il s'enfonçait dans la guerre, plus « le sens du chevaleresque » grandissait en lui, plus « la férocité implacable » diminuait². La mort vint à sa rencontre le 4 juillet 1916, à Belloy-en-Santerre, dans la Somme. Il était, de l'avis d'Apollinaire, « l'un des meilleurs d'entre les jeunes poètes qui honorraient les lettres américaines³ ».

Le diable lui-même régnait sur Perthes, Beauséjour et les Hurlus : « Le Seigneur des mouches, Belzébuth est là avec ses légions, ses myriades à l'infini de mouches vertes, bleues, brunes, non pas des taons, mais des mouches et les plus vertes, les plus éclatantes, les plus boches, ont un mufle étincelant de bouledogue », écrivit plaisamment Apollinaire à Madeleine : « Et moi souhaitant la métamorphose du *Diable Amoureux* de Cazotte, je voudrais pouvoir m'écrier à l'apparition de quelque prestige diabolique issu des chaudes et putrides brumes *africaines* : "Mon cher Belzébuth, je t'adore."⁴ » Il voulait dériter la jeune femme et l'enhardir. Depuis quelque temps, elle faisait des déclarations mystérieuses : « Je suis moins libre que vous ne le pensez peut-être. Je ne puis pas vous faire une promesse que je ne pourrai pas tenir. » Quelles chaînes portait-elle, quelle promesse avait-il sollicitée⁵ ? « Laissez-vous aller dites la vérité quelle qu'elle soit, qu'il en doive naître ce qui sera, en faudrait-il mourir », la pressa-t-il : « Allons Madeleine, mettez-vous nue, l'âme, le corps et le cœur⁶. » Au royaume des morts-vivants, il avait une soif immense de vie et de vérité :

Plaines Désolations Enfer des mouches Fusées Le vert le blanc le rouge
 Salves de 50 bombes dans les tranchées [...]
 Trous semblables à des cathédrales gothiques [...]

1. « Dieu sait qu'il serait meilleur d'être étendu au creux des coussins, dans la soie et le duvet parfumé, où l'amour palpite en un bienheureux sommeil, pouls contre pouls, souffle contre souffle [...] Mais j'ai rendez-vous avec la Mort [...] et je suis fidèle à la parole donnée : je ne manquerai pas ce rendez-vous » (Alan Seeger, « I have a rendez-vous with Death », *Alan Seeger, le poète de la Légion étrangère. Ses lettres et poèmes écrits durant la guerre*, réunis par son père et traduits par O. Raimondi-Matheron, Payot et Cie, 1918, p. 246-247 [traduction en prose légèrement retouchée ici]).

2. Seeger cité dans la notice d'Henry-Jacques, *Anthologie des écrivains morts à la guerre 1914-1918*, t. II, Amiens, Malfière, 1924, p. 749.

3. Apollinaire, « Alan Seeger », dans « L'Hommage aux morts » du *Bulletin des écrivains*, septembre 1916 (Pr 2, p. 1321).

4. Apollinaire à Madeleine, 2 juillet 1915.

5. Apollinaire à Madeleine, 20 juin 1915.

6. Apollinaire à Madeleine, 1^{er} juillet 1915.

La corvée d'eau revient avec ses fûts
 Et les blessés reviennent seuls par l'innombrable boyau aride
 Embranchement du Decauville [...]
 Cimetières de soldats croix où le képi pleure
 L'ombre est de chairs putrifiées les arbres si rares sont des morts restés debout

De la cote 146 il faisait un poème et implorait son viatique :

Madeleine ce qui n'est pas à l'amour est autant de perdu
 Vos photos sur mon cœur [...]
 Madeleine votre nom comme une rose incertaine rose des vents ou du rosier¹

À perte de vue, le paysage inquiet déroulait ses vagues de craie, stériles et blêmes, sous le ciel jalonné d'avions et d'aéros. L'air du ravin, saturé de poudre et de pourriture, imprégnait les gourbis, les uniformes, les rations, navrait le cœur et le courage. Accrochages, coups de main, représailles, sous terre et dans les airs, les adversaires se donnaient la réplique à coups de mines et de mortiers, de duels d'artillerie et de tirs antiaériens. Le théâtre des opérations semblait un Vieux-Colombier démesuré où se jouait tantôt Shakespeare², tantôt quelque partie de « cache-cache » ou de « colin-maillard ». Apollinaire s'endurcissait³ et cherchait toujours dans l'ironie une échappatoire, mais le moment viendrait de jeter bas le masque. À force d'astuce et d'abnégation, les hommes du 38^e se bâtirent à main nue des habitations supportables, gourbis enterrés ou kiosques ouverts à tous les vents. Apollinaire prit possession d'un trou de tuf meublé de planches⁴, qu'il aménagea peu à peu au moyen de rondins, de terre, de rigoles, d'un puisard et d'une porte tournant sur un cul de bouteille enfoncé dans le sol ; du treillage et des fils téléphoniques faisaient le lit, et trois petits troncs le fauteuil, « le plus simple et le plus moderne » qui fût. L'abri donnait sur une placette encadrée par deux autres cagnas, la baraque de vivres et la boîte aux lettres, suspendue à un arbre⁵.

Madeleine répondit aux prières de son poète. Le 10 juillet, alors que les Français repoussaient une attaque entre la cote 196 et le fortin de Beauséjour, Apollinaire lut les mots qu'il attendait si ardemment : « Je vous aime aussi [...] et vous ai aimée dès que je vous ai vue », lui déclara-t-il en retour. Sa joie était si folle qu'il ne savait

1. « Cote 146 », envoyé à Madeleine le 2 juillet 1915. Apollinaire envoya un poème portant le même titre à Lou le 14 juillet 1915 (*LL*, p. 464-465). Ces deux poèmes sont assez dissemblables, notamment parce que le premier se tourne vers l'avenir alors que le second cultive le souvenir.

2. Apollinaire à Chérie Faure-Favier, 16 juillet 1915 (*ŒC IV*, p. 793-794).

3. Le rédacteur du JMO de la 45^e batterie, moins sollicitée que les 41^e et 42^e, finit par inscrire laconiquement dans son cahier, d'un jour sur l'autre : « R.A.S. »

4. Apollinaire à Madeleine, 2 juillet 1915.

5. Apollinaire à Chérie Faure-Favier, 16 juillet 1915 (*ŒC IV*, p. 793).

comment l'exprimer et se sentait capable d'affronter toutes les misères. Madeleine avait fait l'« aveu charmant », virginal, d'une jeune femme de vingt-deux ans. Mais lui, s'interrogeait-elle, quelle vie avait-il vécue ? « [J']ai des amitiés solides auxquelles vous ne voudrez pas que je renonce quand vous les connaîtrez, j'ai des amitiés féminines très sérieuses [...] dont vous ne devez nullement être inquiète ». Ils devaient bannir la jalouse et se faire entièrement confiance : à Madeleine de diriger leurs cœurs, d'élucider leurs vies et de présider « à tous les desseins qu'il [fallait] d'ores et déjà former¹. » Ils s'uniraient et seraient heureux. Pendant ce temps, Lou, à bout de nerfs, vadrouillait toujours entre les Vosges et Nice : « Surtout occupe-toi le moins possible de la guerre », lui recommanda son ancien amant : « [J]e t'affirme que j'y pense le moins possible pour penser à toi le plus possible². » Il mentait par une dernière faiblesse, parce qu'il craignait l'oubli et n'avait su vaincre sa tendresse. Il dédiait sa patience et son dévouement à son nouvel amour. Égaux par l'esprit, Madeleine et lui n'en étaient pas moins homme et femme ; il était donc le « maître avec toutes les prérogatives souveraines que peut conférer ce mot » : « Je veux, commanda-t-il, que toujours toutes vos sensations s'éveillent tumultueuses sous mon regard dominateur. » Ainsi concevait-il la possession, comme « une réalité profonde et passionnée », d'amour et de souffrance, pénétrant l'imagination, l'âme et le corps³. « Oui prenez toute mon âme je crois qu'elle vous attendait pour s'épanouir⁴ », consentit Madeleine : son poète la ferait femme.

Le soir du 14 juillet 1915, la majeure partie de la batterie s'adonna au « pinard » ; les rations avaient augmenté, mais pas les distractions, alors qu'en deuxième ligne, les hommes avaient droit, disait-on, aux courses hippiques et au cinématographe. Quel effet faisait la guerre sur un écran ?... Max aurait pu le dire, lui qui fréquentait les salles obscures où passaient les actualités. Le ciel nocturne était balayé de fusées-signal et de projecteurs qui dardaient « leurs lueurs comme des yeux d'escargots⁵ », le sous-sol encaissait le choc de lointaines tempêtes et des champignons poussaient au plafond des cagnas. Contrairement aux fantassins, les artilleurs du 38^e n'allait jamais au repos ; leur moral en pâtissait et les rendait susceptibles à l'extrême, mais ils souffraient moins que la piétaille. Les permissions elles-mêmes se faisaient rares : au rythme où elles allaient — un homme tous les deux ou trois jours, brigadiers et sous-officiers à tour de rôle —, Apollinaire ne partirait pas avant l'automne ou l'hiver. Cependant, depuis qu'on l'avait nommé brigadier-fourrier, le 10 juillet, il se sentait un peu plus libre : commis à l'intendance sous

1. Apollinaire à Madeleine, 10 juillet 1915.

2. *LL*, 11 juillet 1915, p. 462.

3. Apollinaire à Madeleine, 14 juillet 1915.

4. Madeleine à Apollinaire, 26 juillet 1915.

5. « À l'Italie » (*Calligrammes*).

les ordres du capitaine et du chef d'escadron, il s'occupait des registres, livrets, contrôles et magasins du secteur, alors que la comptabilité, à laquelle il n'entendait rien, incombait à l'autre fourrier, un brasseur d'Armentières, en compagnie duquel il découvrit les environs.

Les trois villages des Hurlus¹ dressaient leurs lugubres ruines au cœur d'un paysage livide, semé de tombes et de fosses communes gorgées de combattants des deux camps, mêlés aux débris de mitraille et d'obus. De l'église du Mesnil, vacillant sur sa butte, ne restaient que des bouts de vitraux, une cloche intacte et des pans de mur, sous lesquels les fantassins avaient creusé des abris. Droit devant, au lieu dit « du Trapèze », les premières lignes se frôlaient et les bataillons fondataient en trois relèves ; sur la gauche, Perthes, la cote 200 et les profonds entonnoirs creusés par la guerre des mines ; sur la droite, le fameux pont de Minaucourt, dont on avait fait une chanson sur l'air des *Ponts de Paris*², et au nord-est, la « boucherie perpétuelle » de la ferme et du fortin de Beauséjour. « Foutez le camp », lança quelqu'un depuis les décombres. À peine les deux fourriers avaient-ils décampé que le canon se remit à taper sur le Mesnil. Ils évitèrent les tirs de mitrailleuse qui balayaient la route, doublèrent une croix de pierre et débouchèrent dans une petite combe, devant l'église des Hurlus. De construction récente, l'édifice avait résisté aux bombardements : à l'intérieur, hormis la pierre d'autel, rien n'avait bougé, le tabernacle et sa dentelle, le goupillon et l'encensoir argentés, le chemin de croix et la statue de Jeanne d'Arc. On eût dit les vestiges d'une civilisation perdue... Comme au Mesnil, Apollinaire empocha des bris de vitraux, menues reliques de ces lieux martyrs et désormais célèbres³. Son expédition le rendit plus grave que son baptême du feu des Marquises en avril : fantaisie et forfanterie n'étaient plus de saison.

Cependant, le poste de fourrier avait un inconvénient majeur : subalterne et sans éclat, il ne donnait pas la moindre chance d'avancement. Comme le brigadier désirait toujours améliorer sa situation, fût-ce au prix d'un sacrifice, il s'en ouvrit à André Level dès sa nomination : un margis d'artillerie pouvait-il passer sous-lieutenant dans l'infanterie ? Il fallait s'adresser au général en passant par la voie hiérarchique, répondit l'industriel en ajoutant avec réticence : « [V]ous feriez mieux de ne pas changer [...]. Physiquement quoique maigri peut-être vous êtes plus qualifié pour l'artillerie que pour la ligne⁴. » Piqué, Apollinaire rétorqua fraîchement : « Je me porte très bien. Je jouis d'une constitution physique excellente et ferais très bien là où

1. Les lieux sont décrits dans la lettre à Lou du 23 juillet 1915 (*LL*, p. 472 sq.).

2. Voir « Agréments de la guerre en avril » (*Mercure de France*, 1^{er} août 1915, *Pr* 3, p. 224-225), ainsi que la lettre à Madeleine du 29 novembre 1915, où Apollinaire raconte avoir rencontré le lieutenant commandant la batterie de 155 court dont il est question dans la chanson, et appris des détails anecdotiques à ce sujet.

3. Il les envoya à Madeleine le 25 août 1915, avec des numéros du *Poil civil*, des brochures poétiques et des livres sur le folklore de la Marne.

4. Level à Apollinaire, 28 juillet 1915 (*AL*, p. 35).

vous savez. Mes jambes sont de 1^{er} ordre. Je suis très bon marcheur¹. » D'ailleurs, trois de leurs sous-officiers venaient de passer dans l'infanterie, probablement pour commander des mitrailleurs. Salmon, lui, avait perdu la santé. À la fin de juin, amaigrissement, bronchite et anémie l'avaient évacué vers Chaumont dans un dépôt d'éclopés, une « horrible usine à cafard² », puis vers l'hôpital Colbert de Limoges, dans un piteux état de « demi-malade, demi-convalescent³ ». Il ne retournerait jamais au feu : « Est-ce que je regrettais le front ? Personne ne peut rien soutenir de semblable. Avaïs-je un peu honte de le devoir abandonner ? Possible⁴ », concéderait-il dans *Souvenirs sans fin*.

En soignant son avenir militaire, Apollinaire servait son amour-propre et ses modestes ambitions. Le premier choc passé, il n'était pas peu fier de se trouver sur l'un des champs de bataille les plus disputés du front ; de Reims à Valmy, les Français résistaient à la poussée allemande comme, jadis, Kellermann et Dumouriez à la pénétration prussienne de 1792. « Je me demande pourquoi on a attaqué à Arras ou de votre côté », fit-il aigrement remarquer à Lou : « [I]ci est le noeud de la question. Il n'est pas ailleurs et si on le comprenait, si on recommençait mais sur une échelle énorme, je donnerais bien ma peau pour voir ça⁵. » Il ignorait que le commandement français préparait de quoi répondre à son terrible souhait. Il fortifiait son courage en persuadant les autres : « L'ensemble de la guerre est une chose fort belle, assura-t-il à Gabrielle Buffet-Picabia, et qui sait — cela vaut-il le danger à courir que de venir la voir. Francis a eu tort de n'y pas venir. Dommage que moral et physique se concertassent chez lui pour le détourner du plus beau spectacle actuel celui qu'on donne sur le théâtre de la guerre⁶. » Picabia avait fui la vieille Europe exsangue deux mois auparavant : chargé de négocier à Cuba des achats de sucre pour l'armée française, il avait abandonné sa mission en juin et, déclaré dépressif, évité de justesse le tribunal militaire ; il vivait à New York, où il fréquentait Stieglitz, de Zayas et Duchamp, lequel, réformé pour souffle au cœur, était arrivé en juin.

En Champagne, des fantômes hagards vivaient dans la poussière et les pestilences, aveuglés par la plaie vive de la craie, abrutis par l'aboîement rauque des obusiers et le glas lancinant des pièces de marine. Le soleil était une atroce « blessure par où s'écoul[ait] en vain la vie de l'univers ». Contemplant cette désolation à travers ses lunettes en mica, Apollinaire se sentait coupé du monde. Ingratitude, égoïsme,

1. *Ibid.*, p. 36.

2. *SSF*, p. 700.

3. *SSF*, p. 701. Salmon se rappellera également, non sans agacement, la commisération dont le gratifiait Barrès à cette époque : « Débâlisé bien avant la fin de la guerre, n'en pouvant plus, épave de plusieurs hôpitaux militaires, j'eus moins de plaisir qu'avant à rencontrer Barrès. Il m'ennuyait à me traiter, avec bien de la bonté, certes, comme une sorte d'invalides, me demandant si je m'étais enfin remis "de mes grandes fatigues" » (*ibid.*, p. 285).

4. *SSF*, p. 701.

5. *LL*, [14 août] 1915, p. 501.

6. Apollinaire à Gabrielle Buffet-Picabia, 21 juillet 1915 (*ŒC IV*, p. 866).

incompréhension, l'arrière-front regorgeait de planqués entichés de parades martiales et Paris d'embusqués en tout genre, factotums de ministère, souffreteux d'opérette et journalistes affabulateurs, qui faisaient le jeu des Allemands et déshonoraient l'esprit français : « [J'en connais bien cinq cents qui ne font pas leur devoir et aux-quel il faudra sans aucun doute que je tienne tête après la guerre puisque mon destin est de tenir tête¹. » *La Vie parisienne* insistait pour avoir sa collaboration mais ce journal étant la laideur même², il avait consenti à un seul écho, très mordant, sur les peintres exilés à Madrid où il traitait Delaunay, dont il taisait le nom, de « triste personnage » et de « simultaniste déserteur³ ». Sa véhémence exceptait *Les Hommes du jour*, prêté par Berthier : « Pas mauvais esprit [...], mais pauvre esprit malgré la facilité qui apparaît dans ce journal. [...] Enfin, tel quel, ce canard est plus intéressant que les autres à cause de son effort pour rester libre⁴. » Les notes de Louise Faure-Favier conféraient à l'hebdomadaire une heureuse touche féminine, témoignant que les femmes faisaient leur devoir plus sincèrement que beaucoup d'hommes : pourquoi ne pas leur confier la diplomatie française⁵ ? Mais il préférait encore le *Corriere della Sera*, que le peintre italien Magnelli lui expédiait régulièrement, et surtout *Le Poil civil* de Tristan Bernard, fascicule hebdomadaire des « réserves de l'armée inactive » et des « immobilisés plus ou moins chevelus », d'esprit patriotique et satirique, où se réfugiait « la plus belle qualité française », la « liberté d'esprit ». Apollinaire s'efforçait de concilier la sienne avec son engagement. Or la censure postale prenait un malin plaisir à compliquer les échanges ; à compter du 8 août, les lettres du front durent partir ouvertes avant d'être scellées par l'officier censeur. Il fallut faire de nécessité vertu :

Pour nous, soldats du Front la liberté d'écrire ne nous est plus dévolue [...]. À la réflexion, je me suis dit que l'art épistolaire allait renaître car chacun s'efforcera d'écrire le mieux qu'il peut, on cherchera des formules nouvelles pour dire ce qu'il faut faire deviner, l'esprit critique qui ayant tant de sujets n'avait plus d'objet va s'exercer le plus finement du monde et notre intelligence aiguisée par la nécessité va redevenir ce qu'elle n'aurait jamais dû cesser d'être : forte et subtile⁶.

En littérature, en revanche, sus aux mensonges, aux faux-semblants, à l'ignorance, aux mauvais livres. Pendant que le poète ris-

1. Apollinaire à Madeleine, 3 août 1915.

2. *LL*, 13 août 1915, p. 498.

3. « Au pays de Vélasquez », *La Vie parisienne*, 13 mars 1915 (*Pr 2*, p. 1315).

4. Apollinaire à Louise Faure-Favier, 20 août 1915 (*ECC IV*, p. 856).

5. « Je crois, cher ami, que les femmes sont désormais plus importantes en France que les hommes, qu'on leur confie la diplomatie et ce sera bien fait et mieux que maintenant » : Apollinaire à Level, 29 septembre 1915 (*AL*, p. 50).

6. Apollinaire à Madeleine, 11 août 1915. Le 18 août, on put à nouveau fermer les lettres.

quait sa vie, d'autres claironnaient dans les salons et les rédactions. « Prince des poètes à la manque », Paul Fort publiait un bulletin lyrique bimensuel, où il chantait « les batailles de loin et en un langage vraiment stupide¹ ». Cependant, l'avis d'Apollinaire ne faisait pas l'unanimité. Dans le *Mercure de France* du 1^{er} juillet 1915, Jean de Gourmont exceptait l'auteur des *Ballades françaises* et Anna de Noailles de la médiocrité ambiante : depuis l'été 1914, la plupart des poèmes étaient mauvais, on en avait une nouvelle preuve avec la dernière anthologie parue chez Berger-Levrault, qui réunissait les formules cocardières d'Aicard, Botrel, Rostand, Zamacoïs, Magre et Ponchon, et méritait de s'intituler « Les Plus Mauvais Vers de la guerre² ». Apollinaire, lui, s'indignait que *Les Poètes de la guerre* ait banni toute poésie nouvelle : « Botrel est quasi poète officiel de France, avec Jean Aicard quand l'Angleterre a Kipling et l'Italie D'Annunzio. En voyant de telles insanités dans ce pays qui mérite mieux on se prend à douter touchant d'autres compétences³. » Ses correspondants lui disaient que les revues allemandes étaient plus actives que les françaises, lesquelles avaient presque toutes disparu. La plupart des initiatives lui paraissaient iniques et insultantes, ainsi la séance consacrée aux œuvres des poètes-soldats par la Société des poètes français : « Vous êtes au programme », annonça-t-il avec amertume à Louis de Gonzague Frick, « et vous n'êtes pas seulement dans ce programme un des rares poètes, mais encore un des rares soldats. Quant à moi qu'on connaît fort bien puisqu'on m'envoie le programme on a jugé sans doute que je n'étais ni poète ni soldat⁴ ». Pour contrecarrer les mensonges, il consacrera une chronique de « La Vie anecdotique » aux poètes de sa batterie, le maître pointeur Flavien, commis de quincaillerie, le brigadier Baldy, employé d'une grande maison de soieries de l'Opéra, dont les vers avaient du sentiment, le 2^e canonnier conducteur Coulon, noueur de Saint-Quentin, véritable poète, même s'il ignorait la versification classique⁵. Écrits dans l'urgence et le danger, leurs poèmes valaient mieux que les publications cocardières cultivant complaisamment la paresse du public : « [E]n un temps aussi épique la faveur va à l'orgeat d'un Henry Bordeaux (plate resucée du remarquable Paul Bourget) ou aux Rostand pâles épigones du charmant Banville, voire même à un Zamacoïs imbécile caricature d'un Rostand⁶ ».

Et déjà quand von Kluck marchait sur Paris avant la Marne
J'évoquais le sac de Rome par les Allemands

1. Apollinaire à Madeleine, 30 septembre 1915.

2. *Les Poètes de la guerre*, recueil de poèmes parus depuis le 1^{er} août 1914, Librairie militaire Berger-Levrault, 1915.

3. Apollinaire à Madeleine, 23 août 1915.

4. Apollinaire à L. de Gonzague Frick, 12 septembre 1915 (« Index — 7 », GA 15, p. 184). Frick était simple soldat au 269^e RI, où servait aussi Pierre Mac Orlan.

5. « Les Poètes de ma batterie », *Mercure de France*, 1^{er} novembre 1915 (Pr 3, p. 228-231).

6. Apollinaire à Madeleine, 3 août 1915.

Le sac de Rome qu'ont décrit
Un Bonaparte le vicaire espagnol Delicado et l'Arétin¹

L'épopée qu'Apollinaire composait en l'honneur de l'engagement italien² renouvelerait audacieusement le genre en dépassant, l'espérait-il, les circonstances : sublime et familier, universel et fraternel, le *Cri à l'Italie* substituait le vers libre à l'alexandrin traditionnel et secouait les clichés grâces aux surprises et aux dissonances. La guerre se livrait aussi dans les formes :

C'est la nuit je suis dans mon blockhaus éclairé par l'électricité en bâton
Je pense à toi pays des 2 volcans
Je salue le souvenir de sirènes et des scythes mortes au moment de Messine
[...] Je t'envoie mes amitiés Italie et m'apprête à applaudir aux hauts faits de ta bleusaille
Non parce que j'imagine qu'il y aura jamais plus de bonheur ou de malheur en ce monde
Mais parce que comme toi j'aime à penser seul et que les Boches m'en empêcheraient [...]

Italie
Entends braire l'âne boche
Faisons la guerre à coups de fouets
Faits avec les rayons du soleil
Italie
Chantons et rigolons
Durant des années³

« Le chant est la négation de la solitude poétique », écrirait Aragon en 1946, dans ses *Chroniques du bel canto*. Chanter avec les Italiens, c'était renforcer l'alliance avec le pays natal, célébrer sincèrement la fraternité d'armes, donner courage, unir et enflammer les coeurs. *Lacerba* ayant cessé de paraître, Soffici placerait le poème dans *La Voce* : « [P]ublie-le en français et en italien », insista Apollinaire à la fin du mois d'août. « Si tu voulais même tu pourrais aussi le faire tirer à part texte et trad. en regard⁴. »

Il désirait devenir le Poète de la Guerre et *Case d'armons* lui servait de fusée-signal. Billy et Soffici l'avaient bien senti : « [T]u comprends le lyrisme de la guerre actuelle », lui avait écrit le premier. « Tu as tout un volume à faire. Ce ne serait pas de trop. Il faut que notre génération puisse se retrouver dans tes poèmes. Tout ce qu'on a écrit sur la guerre jusqu'à présent n'a même pas l'apparence de la vie. Or,

1. « À l'Italie » (*Calligrammes*).

2. Apollinaire à Soffici, 24 juillet 1915 (*CI 1*, p. 96).

3. « À l'Italie » (*Calligrammes*).

4. Apollinaire à Soffici, 23 août 1915 (*CI 1*, p. 99). Le poème, réintitulé par son auteur « À l'Italie », parut en français dans *La Voce* du 15 novembre 1915.

ce qui est absolument incomparable dans ce que tu écris, c'est la *vie*¹. » Le second avait renchéri : « [M]erci d'avoir encore donné un exemple de force de vie et de joie et d'art que nous conservons et conserverons malgré tout, nous autres peuples élus². » Mais qui serait à même de lire une telle œuvre ? À la fin de juillet, Apollinaire apprit que le commerce était interdit aux militaires et suspendit les souscriptions³ : devenue rarissime, la plaquette se perdrait dans le flot des publications rétrogrades. S'il n'imaginait pas qu'elle deviendrait l'un des trésors bibliophiliques les plus prisés du xx^e et du début du xxi^e siècle⁴, il savait qu'elle ne manquerait pas d'attirer les curieux ; à la mi-septembre, il en adressa un exemplaire, accompagné du numéro 3 du *Tranchman'Echo*, à un conservateur de la Bibliothèque nationale, qui formait une collection de journaux de tranchées⁵. Mais comment conserver la place de premier plan qu'il occupait avant-guerre ? Par bonheur, Paul Guillaume ne l'avait pas oublié ; sérieusement éprouvée par les événements, la galerie de la rue de Miromesnil stagnait au point qu'il avait dû en arrêter les comptes et s'employer dans une banque, comme chef de la correspondance. Mais il avait une idée d'avenir : l'antigermanisme se confirmant, il prévoyait que Kahnweiler ne pourrait reprendre sa place à Paris et qu'il pourrait « lui succéder » avec « Picasso, peut-être, Derain, Braque, Vlaminck ». Quelle était la nature de leurs contrats ? Les peintres consentiraient-ils à le suivre « en tenant compte de la situation et en se comportant *sagement* et *honnêtement*⁶ » ? Apollinaire lui avait répondu le lendemain même de son arrivée au ravin :

Je crains que les peintres de Kahnweiler ne soient pris, surtout Picasso, essayez tout de même, pour Picasso faudrait lui assurer je crois une cinquantaine de mille francs par an. Les autres moins — mais voyez Braque lieutenant blessé en convalescence à l'Hôtel Meurice, écrivez à Marie Laurencin qu'elle avait 20 000 par an chez Rosenberg et Hessel.

[...] Naturellement si réussissez je fais partie de votre nouvelle combinaison. Mettez votre genre Rousseau de côté et ne montrez cela à personne.

Or, à l'été 1915, le cubisme divisait moins que Romain Rolland⁷ : accusé de défaitisme et de trahison par les nationalistes, tel Henri Massis dans son *Romain Rolland contre la France*⁸, il était défendu

1. Billy à Apollinaire, s. d. [fin juin-juillet 1915] (BnF, département des Manuscrits).

2. Soffici à Apollinaire, 30 août 1915 (*CI I*, p. 102).

3. Ainsi à Pierre Roy, 27 juillet 1915 (*EC IV*, p. 865).

4. En mai 2011, l'exemplaire n° 2, dédicacé à Vollard, a été adjugé plus de 380 000 euros.

5. Apollinaire à Charles La Roncière, 20 septembre 1915 (« Index — 1 », *GA 9*, p. 197). La BnF conserve toujours l'exemplaire de *Case d'armes* et le numéro 3 du journal, vierge de tout article, car son impression fut interrompue par l'ordre de départ du 25 juin. Les numéros 1 et 2, entièrement manuscrits, avaient déjà disparu.

6. Paul Guillaume à Apollinaire, 25 juin 1915 (BnF, département des Manuscrits).

7. *Au-dessus de la mêlée* commençait à se diffuser largement et devait paraître en volume en novembre chez Ollendorf.

8. Publié en juillet 1915 chez Floury.

par des pacifistes comme le peintre Thiesson, qui diffusait tous ses articles¹ en pressant les amis de faire cause commune. Brancardier à Vauquois, Vildrac se rangea sans hésiter aux côtés de Rolland². Duhamel estimait au contraire que le moment était mal choisi. Malgré sa réforme, le médecin s'était engagé dès l'automne 1914 et réparaît avec acharnement ce que la guerre détruisait cruelle : dès lors, il refusait que des considérations d'ordre philosophique vinssent « troubler, au risque de les faire périr, les hommes engagés dans la mêlée ». À longueur de journée, il se livrait à un travail qui était, à son sens, l'un des rares qu'on pût faire « avec la certitude de ne pas se tromper » : trier les blessés, décider de leur vie sur l'instant, sauver en mutilant, adoucir l'agonie, tirer le drap sur un visage. La paix revenue, il serait toujours temps de se livrer à des querelles de penseurs. Apollinaire n'avait pas oublié que Rolland l'avait encouragé dix ans plus tôt, au temps du *Festin d'Ésope* et de la *Revue d'art dramatique et musical*. Mais au contact de l'ennemi ses vieux sentiments antiprusiens s'étaient exacerbés ; il entretenait aussi une vieille rancune contre les poètes allemands, qu'il accusait d'avoir plagié « Zone », et en particulier contre *Der Sturm*, qui aurait publié ses vers sans autorisation ni rétribution. Quand Madeleine lui fit part de son admiration pour *Jean-Christophe*, il rétorqua que Rolland avait peut-être raison, mais qu'au fond, cette raison était « la déraison même³ », et toute réconciliation « impie » :

[Les Allemands] nous mangeront si on les laisse faire et l'on n'a jamais intérêt à être bien avec ces lourdauds et ces malhonnêtes gens. J'en ai connu assez pour savoir ce qu'ils valent. Ils ne sont bien que s'ils sont pauvres et misérables. Leur lourdeur d'esprit alors leur va bien et leur petit lyrisme abstrus s'épanche en petites choses savoureuses où il y a un sentiment de l'infini, musique peut-être, mais conscience humaine non : pour les lettres Goethe seul est grand chez eux, et ce génie n'a de parfait que ce qu'il doit à l'humanisme, le reste est bien lourd aussi et à tout propos⁴.

Piaffant d'impatience en Toscane, quand l'Isonzo était à feu et à sang, Soffici répondait à l'hostilité d'Apollinaire avec la même conviction : « Il faudrait la froide cruauté, le joug dur, la main sur la gorge et le genou sur l'estomac de cette brute gigantesque pendant au moins un siècle jusqu'à ce que cette nation infecte eût appris à reconnaître ses maîtres naturels et les bienfaits de leur châtiment. En tout cas il faut frapper, tenir dur, frapper, tenir dur encore⁵ ! »

1. Ainsi « Le Meurtre des élites », paru dans *Le Journal de Genève* puis dans *La Bataille syndicaliste*, très censuré.

2. D'abord fantassin, Vildrac avait réussi à devenir brancardier en avril 1915 : il ne voulait pas porter les armes.

3. Apollinaire à Madeleine, 14 août 1915.

4. Apollinaire à Madeleine, 3 août 1915.

5. Soffici à Apollinaire, 30 août 1915 (*CI I*, p. 102). Soffici venait de lire le manuscrit du poème « À l'Italie ». Apollinaire lira un long passage de sa lettre aux artilleurs de sa pièce le 7 septembre 1915 (*CI I*, p. 108).

Dans l'automne, Duhamel finit par saluer le combat de Rolland contre la haine, et Apollinaire par concéder à Madeleine : « [J]e suis reconnaissant après tout à Romain Rolland d'avoir été un lien entre nos esprits, car ses scrupules et ce qu'il y a en son œuvre d'esprit européen t'ont gardée à moi¹. »

Dans le cœur du poète, l'amour et la poésie étaient premiers servis. « Si je retrouve un peu de temps à moi [...], je tâcherai de faire des vers et un livre », annonça-t-il le 18 juillet ; il commençait un roman, auquel il ne pouvait travailler tous les jours². Madeleine venait d'achever la lecture d'*Alcools* : « [J]e suis bien content qu'au travers de ces pages vous ayez beaucoup lu de ma vie », lui déclara-t-il en regrettant que le frontispice de Picasso l'eût déçue. Mais comme elle aimait « Zone », il se livra longuement³. En 1907, il avait eu pour une jeune fille peintre « un goût esthétique qui confinait à l'admiration » et qu'il désirait partager avec l'Europe entière ; il refusa toujours le mariage qu'elle souhaitait et, en 1913, elle ne l'aima plus : « C'était fini, mais tant de temps passé ensemble, tant de souvenirs communs, tout cela s'en allant j'en eus une angoisse que je pris pour de l'amour. » Il était resté son ami et son admirateur. Puis il avait connu « une femme charmante, passionnée pour le plaisir », de caractère « exquis » et de naissance élevée, qui l'avait aidé à chasser sa douleur, si bien qu'il lui gardait « une grande reconnaissance et une amitié éternelle » : Madeleine ne devait pas jalousser cette amie digne « d'amitié, de pitié, de vénération et d'indulgence », mais vouée au malheur, car elle n'était « qu'un jouet dans la main des hommes ».

Il arrangeait la réalité pour ne pas blesser Madeleine, lui éviter les doutes, les craintes et les imaginations auxquels conduit assurément le récit des amours passées. Il ne manquait pas de sincérité cependant : le bouleversement de sa vie était tel qu'il se sentait simultanément plus neuf et plus mûr, plus lucide aussi. Quand il évoqua la jeune Anglaise qu'il avait « charnellement » aimée malgré leurs divergences, il conclut honnêtement : « [J]e me croyais mal aimé, tandis que c'est moi qui aimais mal. » Puis il parla de la prison de la Santé, du reniement de Picasso, de « Vendémiaire », qui était son poème préféré dans *Alcools*, et du « Brasier », le meilleur, « sinon le plus immédiatement accessible ». Il brossait son autoportrait : « Ma vie de poète est une des plus singulières sans doute, mais le destin m'a toujours entouré de tant de troubles qui me plaisent infiniment après tout que je suis une des plus grandes joies de l'humanité [...]. » Au demeurant, son désordre n'était qu'apparence ; il était « bon et honnête », doux, tendre, constant, et gagnait bien sa vie avant que la guerre ne vînt tout changer. Il lui faudrait tout reconstruire

1. Apollinaire à Madeleine, 22 octobre 1915.

2. Apollinaire à Madeleine, 18 et 22 juillet 1915.

3. Apollinaire à Madeleine, 30 juillet et 1^{er} août 1915.

mais il avait trouvé celle qu'il cherchait, « le cerveau sororal » du sien, « la plus grande beauté, la plus tendre obéissance attentive », ce qui lui avait toujours manqué. Il désirait impérieusement former une union qui lui promettait l'amour dans la « paix lyrique ». Si Madeleine l'aimait ainsi, il écrirait à Mme Pagès...

Les délais postaux jouèrent aux amoureux de méchants tours. N'ayant pas reçu ses confidences, Madeleine rêvait toujours et chantait ses louanges. « [I]l ne faut pas vous faire une trop grande idée de moi », la prévint-il :

[...] pas laid mais certes plus beau, oh non ! J'ai été un enfant d'une grande beauté et joli quand j'étais jeune mais maintenant je ne suis plus beau. Pas difforme du tout beaucoup de cheveux mais je me trouve presque laid bien souvent. Et défauts en masse. Qualités : pas joueur pas buveur, le reste poète c'est tout. Très gai avec de soudaines tristesses. Une santé merveilleuse que la guerre a affaiblie et affaiblira encore. Mais pour vous aimer, j'ai des ardeurs infinies¹.

Il osait la prendre dans ses bras, baisser sa bouche et ses cheveux. Mais à la lecture de sa confession, Madeleine se révolta et l'accabla de reproches : « N'oubliez pas que vous ne parlez pas à un poète ordinaire, vous parlez aussi à un soldat », l'implora-t-il : « Et il ne FAUT PAS douter de moi² .» Il en allait de son devoir de femme française : ou bien la guerre était insensée et la vie dérisoire. Non, il n'était pas versatile ou « fantasque », ses changements ressemblaient aux nuances « qui animent la gorge d'un pigeon ». Se souvenait-elle du « Pont Mirabeau » ? « Les jours s'en vont, je demeure³ »...

Très émue, la jeune femme s'était ravisée d'elle-même ; dans une seconde lettre, elle disait oui à tout : « J'écris à votre maman, mais jusqu'à sa réponse vous vous appartenez encore et êtes libre de vous dédire », la rassura-t-il aussitôt. Il désirait ce mariage, comme il désirait son devoir :

Aux Armées, le 10 août 1915

Madame,

Madeleine vous a parlé de moi. Je l'adore, elle m'aime. Je veux la rendre heureuse.

J'ai l'honneur de vous prier de m'accorder sa main.

Il formulait sa demande avec une sincérité simple et digne, qui convainc mieux que de grands mots :

1. Apollinaire à Madeleine, 5 août 1915.

2. Apollinaire à Madeleine, 9 août 1915.

3. Apollinaire à Madeleine, 11 août 1915.

J'attends votre réponse avec une très grande anxiété [...].
J'ai l'honneur d'être, Madame, très respectueusement vôtre.

G. de Kostrowitzky
brigadier au 38^e Rgt d'Artillerie de campagne,
45^e batterie secteur 138.

Madeleine était-elle vraiment une femme selon son vœu ? Lui seul pouvait le dire ; il n'en parlait à personne, mais il aimait certainement sa candeur et sa sincérité sans mièvrerie, son intelligence et sa finesse. Elle était malléable, attendait tout de lui, l'aimait purement, mais n'imaginait pas d'union libre : il l'acceptait parce qu'il avait besoin d'aimer, qu'il pensait avoir trouvé en elle l'épouse qui le soutiendrait, et qu'il était naturellement plastique. Il se modelait sur elle pour mieux la guider¹. En contemplant les photos de Madeleine, son regard pudique, les traits pleins de son visage enfantin, la masse onduleuse de ses cheveux sombres et la souplesse de sa taille sans corset, il cultivait le souvenir solaire et maritime qu'elle lui avait laissé entre Nice et Marseille. Les temps rutilants étaient révolus, celui de Lou, des conquêtes et de la fantaisie. Dans la nudité blême de la craie corrompue de cadavres, la guerre avait changé de face et l'amour de couleur :

Vous m'attendez ayant aux doigts
De pauvres bagues en aluminium pâle comme l'absence
Et tendre comme le souvenir
Métal de notre amour métal semblable à l'aube²

« Madeleine mon cher ouvrage ».... L'élever, la façonner, le fortifiait aussi : il protégeait leur secret contre cendres et ténèbres en bâti-sant un rempart de pureté, de devoir et de fidélité, plus solide que tous les abris de Champagne. La case d'armons devenue vulnérable au déchaînement de la mitraille, le volume qui portait ce nom lui semblait refluer dans le passé et commémorer de précieux souvenirs... Alentour, pas un bouleau dont on pût graver l'écorce, pas un pétalement pour orner une lettre : rien, sinon la longue plaine, pâle et blessée, les moignons d'arbres hérissonnant la plaie du crépuscule et les tourbillons de mouches sifflant au passage des hommes. Rien, sinon un profond secret, qui abolissait les distances, repoussait très loin les assauts de la guerre, faisait place à l'amour et à la poésie. Rien, sinon un chant nouveau, une voix libre et pure, en quête d'harmonie et de beauté.

Dans le courant du mois d'août, Marie adressa à Louise Faure-Favier

1. Dans l'une de ses premières lettres à sa marraine de guerre, il déclara en badinant : « [Q]uand vous voudrez me faire connaître ce que vous pensez de nous, je modèlerai mon opinion sur la vôtre (17 septembre 1915, *LM*, p. 26).

2. « À Madeleine », 11 août 1915.

un petit dessin au crayon à l'intention d'Apollinaire, *La Semaine sainte à Grenade*, qui montrait deux Espagnoles dans une loge, l'une assise et songeuse, l'autre debout, le regard plein de détresse, mélancolique image de l'artiste exilée et de la femme délaissée. Touché par cette œuvre ravissante, Apollinaire envoya la feuille de calepin à Madeleine en la priant de l'encadrer¹, et répondit au souhait de Marie qui lui demandait des vers à illustrer au profit d'une œuvre charitable². Il composa un cycle de sept poèmes en mode mineur, qui formait, selon ses propres mots, « un petit roman poétique guerrier³ ». « Le Médailon toujours fermé » répondait à la subtile inspiration de Marie et contenait, concentrée et diffractée, toute l'intimité guerrière de son auteur, ses convictions, ses souffrances et ses hésitations :

Va-t'en va-t'en mon arc-en-ciel
Allez-vous-en couleurs charmantes [...]

Mais un drapeau s'est envolé
Prendre ta place au vent de bise⁴

« Le Médailon » renouait avec la mélancolie d'*Alcools* et répondait à celle de Marie ; il formait un talisman, conservait les reliques de la vie présente et passée, la boucle des souvenirs, une chaîne d'images étonnantes, tressée de rêves et de regrets, d'ironie et de pitié, d'humour et d'élegie... « Et que la grenade est touchante / Dans nos effroyables jardins⁵ »... Apollinaire ne représentait pas la guerre, n'en portait pas témoignage comme on faisait alors communément, mais en augmentait la réalité, la rendait sensible, la recréait en éliminant les contingences. Il la taillait comme un joaillier le diamant brut :

Ah Dieu ! que la guerre est jolie
Avec ses chants ses longs loisirs
Cette bague je l'ai polie
Le vent se mêle à vos soupirs

Adieu ! voici le boute-selle
Il disparut dans un tournant

1. Apollinaire à Madeleine, 25 août 1915.

2. Apollinaire envoya ses poèmes à Marie par l'intermédiaire de Louise Faure-Favier le 26 août 1915 (*ŒC IV*, p. 857). Une copie intégrale fut adressée à Madeleine le 3 septembre 1915 ; « Les Feux du bivouac », « Tourbillon de mouches » et « L'Adieu du cavalier » à Lou les 18 et 20 septembre 1915. Billy comptait publier le cycle dans le premier numéro de sa *Gazette des Lettres pour le temps de la Guerre* mais, à l'automne, la revue était au point mort, faute de copie convenable (Billy à Apollinaire, 2 lettres s. d. [fin août-début septembre et novembre 1915], BnF, département des Manuscrits). « Le Médailon » ne parut qu'en juillet 1916 dans le *Mercure de France*, avant d'être intégré à la troisième section de *Calligrammes*.

3. Apollinaire à Madeleine, 3 septembre 1915.

4. « La Grâce exilée » (*Calligrammes*).

5. « Les Grenadières repentantes » (*Calligrammes*). Le poème est inspiré par le dessin *La Semaine sainte à Grenade*.

Et mourut là-bas tandis qu'elle
Riait au destin surprenant¹

Qui croit échapper au destin se trompe, comme se trompe celui qui lirait tout uniment « L'Adieu du cavalier » comme un éloge de la guerre. Curieux destin que celui de ce poème : quand il fut publié dans *Calligrammes*, en avril 1918, les contemporains y décelèrent « une grâce sentimentale fort pure » et le jeune ennemi de la guerre, André Breton, un « prodigieux don d'émerveillement [...] dans la joie aussi bien que dans la peine² ». Mais bientôt, l'équivoque se retourna contre Apollinaire et le frappa d'une longue infortune posthume : jusqu'à l'aube du xx^e siècle, tous les contempteurs de la guerre condamnèrent sa fantaisie hors de propos et l'accusèrent de bellicisme ou de nationalisme. En 1935, en plein conflit italo-éthiopien, Aragon accusa le poète de s'être laissé « dérouter » par les événements ; au lendemain de la Seconde Guerre mondiale, Breton déclara au micro d'André Parinaud, que l'auteur de *Calligrammes* allait « de l'avant quitte à donner parfois dans l'envers du décor³ ». Par la suite, ignorants, paresseux et gens de conviction isolèrent le premier vers pour en user selon leurs vues ; rares furent ceux qui en sentirent la signification, des anciens combattants, des esprits forts, des personnalités qui refusaient de penser en bande : « Ah, mon Dieu il fait l'apologie de la guerre, s'exclama le peintre André Masson, qui avait connu les tranchées. Non, il a fait tout simplement l'apologie de la vie dans la mort. Il a fait l'apologie de la paix dans la guerre. Car la paix dans la guerre, c'est quelque chose... Le relâchement, tout d'un coup⁴. » Repos du guerrier, deuil des illusions, satire de l'enthousiasme, déploration d'amant trahi, tout cela se trouve dans « L'Adieu du cavalier » sans y être littéralement : avec une rare lucidité, Apollinaire comprend que « même les airs entraînants / Ont quelque chose de déchirant quand on les entend à la guerre⁵ » ; il accueille le destin qui s'avance, masqué par l'amour et le combat, non en héros tragique, jouet du caprice des dieux, mais en poète de la surprise et de la vérité toujours nouvelle : « [I]l se peut », dira-t-il à Georgette Catelain, « qu'il y ait en moi toutes les contradictions pour former l'équilibre que connaissent seuls les poètes que pour ce don dangereux on a comparés justement aux funambules. Vous jouez je ne joue point à moins que je ne joue toujours et je ne sépare pas ma vie en travaux et récréations. Elle est travail entièrement ou si vous préférez récréation perpétuelle⁶ ».

1. « L'Adieu du cavalier » (*Calligrammes*).

2. Compte rendu de Louis Chadourne dans *L'Europe nouvelle* du 17 août 1918 et d'André Breton dans *L'Éventail* du 15 octobre 1918. Ce dernier article avait été écrit à la demande d'Apollinaire mais Breton le reprit en 1924 dans *Les Pas perdus* (*Oeuvres complètes*, t. I, éd. de M. Bonnet et al., Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1988, p. 205).

3. *Entretiens 1913-1952*, in *Oeuvres Complètes*, t. III, *op. cit.*, p. 438.

4. Entretiens radiophoniques avec Georges Charbonnier en 1957, publiés en 1985 et cités par A. Becker, *Apollinaire, op. cit.*, p. 96.

5. « Du coton dans les oreilles » (*Calligrammes*).

6. Apollinaire à Georgette Catelain, 7 novembre 1915 (BHVP, donation Adéma).

Le 15 août, le colonel commandant l'artillerie du corps d'armée ordonna de transférer tous les échelons 2 kilomètres en arrière, à l'est de La Salle. À la tristesse infinie de la cote 146 succéda une belle forêt « de sapins, de genévrier, d'euphorbe verruquée [...] et de mousses¹ », qui rappelait les bois de Beaumont-sur-Vesle. Passé quelques nuits sous la tente, Apollinaire se bâtit un abri souterrain en gazon, semblable à un terrier, pourvu de six marches, d'une table en pente, d'un carreau de fibrociment en guise de sous-main, d'un banc, d'une étagère et d'un lit taillé dans le sol et recouvert de planches. Le 19 août, un fusant de 77 tomba sur le toit : l'artilleur remercia le sort de lui avoir épargné un coup de 105, consolida la construction à grand renfort de craie et garda le culot de l'obus en souvenir. Il était content de sa « cellule » :

Près du culot, mes molletières roulées attendent que je les remette demain matin. À côté, ma gamelle, qui ne me sert que dans nos déplacements. Ensuite, quelques papiers et trois numéros du *Mercure*. Sur l'étagère d'en dessous, une boîte avec une vue de Marseille contient du savon et des cigarettes d'Algérie. Par-dessus, mes cours d'artillerie pris à la dictée, le *Manuel du gradé d'artillerie*, avec couverture de percaline rouge, et le *Traité pratique à l'usage des sous-officiers d'artillerie*, avec 45 figures dans le texte. Un chargeur anglais avec ses cartouches. Un béret boche, un quart de cavalerie, qui me sert, suspendu à des fils de fer, de vide-poche. À côté se trouve une boîte de cigares d'Oran où est mon papier à lettres ; par-dessus, une autre boîte sans couvercle pleine de lettres auxquelles je n'ai pas répondu. Tout près est la boîte du dernier envoi que vous me fites et, entrant l'une dans l'autre, toutes les moitiés de mes noix de coco. En continuant, à gauche, ma selle repose sur un morceau de bois suspendu à deux fils de fer tenant au premier et au sixième rondin, en venant du mur — notez qu'il n'y a pas de mur —, puis ma cuvette émaillée, un grand seau à confitures pour aller querrir l'eau, plus deux seaux d'enfant dont un à couvercle pour des usages indéterminés ; une pelle-pioche boche, un balai. Près de la porte, mon sabre dans son fourreau, mon revolver modèle 1874, ma musette avec le linge destiné au service courant. Près de la porte [...] mon couvre-pieds et par-dessus, ma couverture de cheval et mon manteau. Au pied du lit, suspendus aux rondins, sont mes éperons nickelés, mes chaussures de repos et une autre paire de godasses de fantaisie².

Sa légèreté revenait peu à peu, malgré les bandes de rats qui quadrillaient sa demeure et la « curieuse ménagerie » de mouches et d'araignées qui l'infestait. Mme Pagès lui avait accordé la main de sa fille : « Je vous suis très reconnaissant de la bonne grâce avec laquelle vous avez bien voulu contribuer au bonheur de ma vie », lui répondit-il le 20 août, « et je m'efforcerai toujours de vous prouver

1. Apollinaire à Madeleine, 16 août 1915.

2. Apollinaire à Louise Faure-Favier, 20 août 1915 (*ŒC IV*, p. 856-857).

ma gratitude. / Je vous embrasse filialement. / Gui de Kostrowitzky / sous la tente. » Il espérait partir prochainement en permission chez eux, à Lamur, près d'Oran, mais la situation militaire et les délais du voyage compliquaient son projet. Au grand étonnement de Madeleine, il retardait le moment d'annoncer la nouvelle à Olga : sa mère et lui s'adoraient, se ressemblaient beaucoup, par l'indépendance et par l'orgueil surtout, mais elle était « indomptable », comme seules savent l'être « les femmes slaves (lisez Dostoïewsky [sic])¹ », et même poète en son genre : plusieurs choses qu'il avait écrites lui venait d'elle, de ce qu'elle disait, de ce qu'elle pensait, quoique la littérature, surtout celle de son fils, lui fût tout à fait étrangère ; bref, il était inutile d'accroître ses émotions, quand son aîné était à la guerre et son cadet pris dans les soubresauts de la Révolution mexicaine. D'ailleurs, cette pieuse omission était sans importance². Désormais, les amoureux contrôlaient « tous les points importants » de leur Carte du Tendre et pouvaient, dans le champ clos de l'intimité conjugale, déchaîner les forces immenses de leur désir. Madeleine aspirant à sa nouvelle « naissance » avec la pudeur curieuse propre à son jeune âge, Apollinaire la conduirait peu peu à la Terre promise : « [V]ous êtes à moi jusqu'au tréfonds de vos entrailles jusqu'aux vrilles les plus subtiles de vos toisons, ô ma vigne — ma vigne chérie, aux grappes exquises³ »... Ils inventeraient ensemble un langage secret, ménageant la retenue de la fiancée, stimulant l'inspiration du fiancé :

Il y a déjà *la Grande Chose*, ton être intime, expressions vagues en soi mais précises pour moi. Et j'aime qu'il y ait ce secret entre nous, cette langue convenue qu'il faut enrichir. *Être intime* pour vague qu'il soit est trop précis, non pour nous certes, mais pour ce que tu appelles dans la profonde divination qui est en toi *la pudeur de notre amour*. Ce vocabulaire peut être tiré des fleurs ou d'autre chose⁴.

Cependant, sa situation de brigadier ne laissait pas de l'ennuyer. Il revint vers Level en assurant qu'il n'agissait pas par « impatience intempestive » : « J'aime les responsabilités et loin de m'y dérober les recherche. Mais peut-être suis-je présomptueux. Mais je crois bien que ma présomption ne dépasserait pas en l'occurrence mes facultés, et je parle plus des mentales encore que des physiques car il est vrai que je ne suis plus tout jeune, mais pas vieux non plus cependant, et d'une santé excellente⁵. » Le 22 août, on le promut maréchal des logis : « [S]ous-officier d'artillerie c'est déjà quelque chose », convint-il en refusant de se plaindre ; après tout, il suffisait de voir

1. Apollinaire à Madeleine, 2 septembre 1915.

2. Apollinaire à Madeleine, 2 septembre 1915.

3. Apollinaire à Madeleine, 23 août 1915.

4. Apollinaire à Madeleine, 18 septembre 1915.

5. Apollinaire à Level, 14 août 1915 (AL, p. 40).

la guerre « du bon côté, le côté aventures, la chevauchée, la Victoire, la lutte enfin¹ » ! Jadis, néanmoins, les gens de lettres faisaient tous des officiers : Laclos et Courier dans l'artillerie, Blessebois la marine, Nerciat et Vigny l'infanterie... Apollinaire ne pouvait espérer monter dans l'artillerie, mais il n'avait pas non plus l'intention d'outrepasser son devoir et de courir les citations. D'une certaine manière, il se faisait déjà violence : comment devenir un parfait militaire, ou un héros, quand on est un rêveur, un imaginatif, un poète en un mot ? Alors que l'armée britannique nommait officiers tous ses écrivains volontaires, l'armée française traitait les siens sans faveur : mobilisés, engagés et réservistes s'arrêtaient au grade de lieutenant, sauf pour fait de guerre. Ainsi Canudo et Dupuy. Capitaine à titre étranger depuis septembre 1914, le premier, qui s'était distingué avec le 2^e étranger en Argonne, s'apprêtait à rejoindre les Dardanelles avec le 1^{er} régiment de marche d'Afrique. Servi par sa carrière maritime et son courage au combat, le second était passé capitaine en juillet ; à la mi-août, il était au repos dans la Somme, où il avait retrouvé Larguier, Segonzac et le dessinateur Forain. Le 413^e RI cantonnait dans un village entre Cappy et Bayonvillers, et lui logeait chez le curé, au milieu d'un cimetière rempli d'ancêtres de leur ami Mollet — Célestin, Justin, Firmin, Agénor... « Dans un mausolée plus modeste », gisait « par exception un nommé Apollinaire Ledieu ». Plus près de lui et bien vivant, le jeune éditeur Bernouard faisait un fourrier fort débrouillard : « alors que des officiers d'un grade bien supérieur couchent parfois sur la paille, il jouit généralement de maisons entières où il passe son temps à dormir parmi le confort moderne. Il a résolu le problème militaire. / Grâce à son zèle et à de hautes relations, il sera prochainement revêtu des galons de caporal ». Quant au Commodore, il était en pleine forme et allait à la pêche : « La pêche se pratique au moyen d'une ficelle et d'un flacon de brillantine (ou de téribenthine). Les poissons, poussés par un immoderé désir de se faire une raie, se précipitent en foule au rivage où ils sont instantanément transformés en friture. / Telles sont les principales nouvelles de la guerre. La stratégie bat son plein². »

Aux alentours du 27 août, on nomma le brigadier observateur aux lueurs ; sa mission consistait à fournir des informations sur les batteries ennemis :

Tu tiens de la main gauche le chronomètre que tu déclencheras au moment voulu
 De la droite tu te tiens prêt à pointer l'alidade du triangle de visée sur les soudaines lueurs lointaines
 Tu pointes cependant que tu déclenches le chronomètre et tu l'arrêtes quand tu entends l'éclatement

1. Apollinaire à Chérie Faure-Favier, 26 août 1915 (*OEC IV*, p. 795).

2. Dupuy à Apollinaire, seconde quinzaine d'août (BnF, département des Manuscrits).

Tu notes l'heure le nombre de coups le calibre la dérive le nombre de secondes écoulées entre la lueur et la détonation¹

Il partit un soir à cheval en compagnie d'un trompette, traversa une plaine tavelée par les obus et s'arrêta au pied d'un « mont désolé qui semblait le Broken » ; il gravit la pente arrosée par les marmites, prit place dans le trou de son observatoire et sortit ses instruments : « J'étais comme dans une loge », raconta-t-il trois jours plus tard,

et par l'embrasure je voyais l'opéra se jouer ; une musique barbare et ininterrompue, coups de canons français et boches de tout calibre, coups de fusils, mitrailleuses. Les lueurs des coups illuminaient le ciel, les jets durs de la lumière des réflecteurs parcouraient le ciel acteurs singulièrement allongés qui se rapprochaient se reculaient grandissaient se rapetissaient les fusées les signaux en pluie en gerbe en globe persistants blancs orange rouges bleus verts montaient, danseuses singulières et exquises².

C'était un spectacle étonnant, un feu d'artifice fascinant, qu'il n'aurait pas voulu manquer : en allumant ses propres étoiles, la guerre chassait la lune et le soleil, changeait la nature même du ciel. Sur le bat-flanc, le trompette dormait. Entre deux mesures, dans le halo de la bougie protégée par l'écran de fer-blanc d'un seau à confiture, Apollinaire écrivit un mot à Madeleine sur une feuille minuscule, d'une écriture fine et tremblée, faible fil qu'une explosion pouvait rompre à tout instant. Son rôle n'était pas d'interpréter les observations — c'était celui de ses supérieurs — mais il mit ses propres résultats en poème :

Ainsi dans la vie, mon amour, nous pointons notre cœur et notre attentive piété
 Vers les lueurs inconnues et hostiles qui ornent l'horizon le peuplent et nous dirigeant
 Et le poète est cet observateur de la vie et il invente les lueurs innombrables des mystères qu'il faut repérer
 Connaître ô Lueurs, ô mon très cher amour !

Après une courte période d'accalmie, l'activité des deux artilleries s'intensifia. Sous le feu de l'ennemi, l'infanterie française réclamait des tirs de représailles qui provoquaient immédiatement une riposte. Sur tout le front de Champagne, les Français commencèrent à mettre de nouvelles pièces en batterie, réaménager les routes et les voies ferrées, élargir et multiplier les boyaux de communication, construire de nouvelles places d'armes : au sud de la butte de Souain, on organisa la place dite « de l'Opéra » dans un immense cratère de mine,

1. « Lueurs », envoyé à Madeleine le 10 septembre 1915.

2. Apollinaire à Madeleine, 2 septembre 1915.

renforcé par 20 000 sacs de terre. Partout, les lignes de départ furent avancées d'un kilomètre et portées à 300 mètres, la distance d'assaut. Il se préparait une très grande bataille.

La colombe casquée

Le 1^{er} septembre, Apollinaire passa chef de la 4^e pièce de la 45^e batterie, qui en comptait six : il retournait au plus près de la ligne de feu. Après avoir laissé son cheval et son paquetage à l'échelon, il chemina vers sa position, prit son commandement et s'installa dans sa cagna souterraine, qu'un boyau reliait directement à la pièce camouflée. Le trou abritait déjà six servants, un téléphoniste, un projecteur du génie et un sous-officier en surnombre ; le maître pointeur Deportère¹ servait de cuistot et l'un des pourvoyeurs de tampon². Pour éviter la poussière qui les ferait immédiatement repérer, les hommes entretenaient l'humidité en se soulageant sur le redan à claires devant l'entrée, que fermait un méchant pan de tissu crasseux. La situation lui inspira aussitôt un petit poème très simple, « Chef de pièce³ », qui le préparait à « la Grande Chose » : « [N]ous allons aussi avoir une grande, grande fête, mon pauvre vieux, et faudra en mettre... », s'empressa-t-il d'annoncer à Mollet le jour de sa nomination⁴. Le lendemain, les permissions furent suspendues jusqu'à nouvel ordre et, le jour suivant, le numéro du secteur postal changea, passant de 138 à 80⁵. Le 3 septembre, un avion guida le réglage de la 45^e batterie sur la batterie ennemie 5582 : douze obus de réglage suivi d'un tir à démolir de vingt-trois obus explosifs : « Tir bien réglé, paraissant très efficace », conclut l'aviateur. C'était « très amusant », reprit en écho le nouveau chef de pièce ; le mot, sans doute un peu léger, disait son excitation et sa fascination : les combats aériens comptaient au ciel de curieuses figures, bouquets de « roses blanches⁶ », serpentins de fumées, chapelets de nuages, fantômes de nuées. Apollinaire fourbissait ses armes et son courage : l'amour et le devoir ne s'affrontaient plus en lui comme à Nîmes, ils s'alliaient enfin, à la manière

1. Les trois servants d'Apollinaire, Louis Deportère, Charles Ogrez et Jules Roëls, devinrent les fils de Gaston Picard et de sa fiancée, Suzanne Sourious (Apollinaire à Picard, 5 octobre 1915, in Jean-Pierre Goldenstein, « La Main amie de Guillaume Apollinaire », *Histoires littéraires*, n° 3, juillet-août-septembre 2000, p. 101-102).

2. Apollinaire à Billy, 10 septembre 1915 (*ŒC IV*, p. 919-920). Une pièce de 75 est commandée par un chef de pièce et servie par six servants : deux pourvoyeurs approvisionnent le débouchoir en munitions, le déboucheur débouche les évents ou distribue les détonateurs d'obus explosif et passe les cartouches au chargeur, qui les introduit dans la chambre ; le tireur donne la hausse, ouvre et ferme la culasse, met le feu ; le pointeur donne l'angle de site et la dérive, pointe et repère le canon (*Le Livre du gradé d'artillerie*, Beger-Levrault, 1915, p. 261). L'argot militaire désigne par « tampon » un soldat d'ordonnance.

3. Envoyé à Madeleine le 3 septembre 1915.

4. Apollinaire à Mollet, 1^{er} septembre 1915 (*ŒC IV*, p. 852).

5. Le numéro 138 sera repris le 5 octobre 1915.

6. Apollinaire à Magnelli, 25 septembre 1915 (CA, p. 858-859).

cornélienne, comme dans le projectile inoffensif mais très efficace, chargé de toutes ses valeurs, qu'était son long poème « À Madeleine », écrit au verso d'un portrait du « grand-père » Joffre, découpé en forme d'obus¹.

L'artilleur n'avait pas le droit de dire quelle était cette « Grande Chose » à venir ; il ne le savait pas précisément non plus. L'offensive de mai en Artois ayant fait long feu, le commandement français planifiait une nouvelle offensive, qui soulagerait aussi le front oriental : dans l'été, les Russes avaient reflué presque partout, l'Allemagne avait repris la Galicie, envahi la Pologne russe et progressé en Lituanie ; Varsovie était tombée le 5 août et Vilna le 18 septembre. Commandée par le général Castelnau, menée par la II^e armée de Pétain et la IV^e de Langle de Cary, complétée par une action secondaire en Artois, l'opération avait été programmée par Joffre le 8 septembre, puis repoussée au 25 sous la pression de Pétain. Du 3 au 21 septembre, la batterie d'Apollinaire se régla méthodiquement sur les mêmes objectifs, la tranchée de Cologne, les boyaux Nietzsche et Goethe, la butte de Tahure. Les préparatifs de l'attaque ne passaient pas inaperçus aux Allemands : la III^e armée de von Einem et le 8^e corps de réserve de Fleck attendaient vingt-neuf bataillons supplémentaires, augmentaient les chevaux de frise, cimentaient les voies et les abris, maillaient les contre-pentes d'un inextricable réseau de tranchées et de couverts ; leurs batteries répliquaient à la recrudescence des tirs de réglage, leurs avions donnaient la chasse aux appareils ennemis et abattaient les ballons d'observation. Constatment sur le qui-vive, les Français ne quittaient plus la cagoule qui remplaçait l'ancien masque rudimentaire et leur donnait l'air farouche des guerriers sarrazins², ou l'aspect fantomatique des Pénitents noirs de la Miséricorde qui terrifiaient Wilhelm à Nice autrefois. Au plus fort des bombardements, terrés dans leurs trous surmontés de remblais et de rondins, les combattants des deux camps se recroquevillaient comme des bêtes traquées, secouées, tétanisées par les secousses qui saccageaient les profondeurs de la terre. Les plus imaginatifs se projetaient ailleurs, dans la tiédeur musquée d'une étable embuée du souffle des bêtes, dans le clair velours des bras aimés, dans le demi-jour d'un cabinet tapissé de livres. Leurs songeries convulsives repoussaient au loin les horizons désolés... « Mon enfant, si nous allions en Amérique dont j'ai toujours rêvé »... L'Amazone et les Antilles, les forêts noyées de grands marécages, peuplées de « constrictors », de « singes hurleurs » et d'« oiseaux cloches »... « Ô cahutes d'ici nos pauvres reptilières / Quand dira-t-on la guerre de naguère³ ? »

Apollinaire vivait rivé à sa pièce ; quand il n'était pas confiné dans

1. « À Madeleine ». Reprod. dans G. Apollinaire, *Lettres à Madeleine*, op. cit., p. 130-131.

2. Apollinaire à Billy, 10 septembre 1915 (*OEC IV*, p. 919-920).

3. « Pressentiment d'Amérique » (*LL* [septembre 1915]), p. 508).

sa caverne de craie, il devait rester dans les parages et ne pouvait plus guère s'échapper. Madeleine était alors en métropole ; du Languedoc où elle visitait des parents avec sa mère, elle envoyait des colis qui amélioraient l'ordinaire de son fiancé, de l'eau de Cologne, des fruits, du chocolat, et même un bonbon au miel qu'elle avait croqué en guise de baiser voluptueux¹. Il lui écrivait chaque jour de très longues lettres qui parlaient d'amour et de fidélité, de Tolstoï, ce « Jupiter du roman », de l'« admirable », du « charmant », du « riant » Gogol, dont il aimait tant *Les Âmes mortes*, et de Dostoïevski, qu'il avait peu et mal lu car il lui répugnait malgré son « grand talent² ». Il cherchait à se distraire. Quand il en avait le loisir, il fabriquait des porte-plumes, des encriers et des coupe-papier. Toujours facétieux, Berthier avait arrangé sa photo « en médaille ou plutôt en monnaie » : « comme le Louis », « le Kostro » avait désormais valeur d'unité monétaire³.

Sur l'avers avec mon portrait et la signature R. Berthier il y a :

APOLLINAIRE LE CRVEL
TYRAN DES HVRLVS 1915

Sur le revers il y a l'indication

I
KOSTRO
Le Serpent — la Rose — la Flèche

Et :

38 ARTILLERIE — 45^e BATTERIE
SECTEVR 80 HYPOGÉE 4
1915

Ainsi, « l'esprit gaulois » ne perdait pas « ses droits ». À ses lecteurs du *Mercure*, Apollinaire raconta même que cet esprit animait « un artilleur qui élevait un rapace », qu'il pensait être « un épervier ou un tiercelet » ; « [q]uand il sut le véritable nom de son élève, il le laissa partir : / "Ce n'était qu'un faucon", dit-il à ses poteaux⁴ ». Vauvenargues ne disait-il pas que la gaieté était plus que tout précieuse à la guerre ?

Dans ces jours-là, un sapeur projecteur se présenta sur le seuil de la cagna, ôtant son casque et déclamant : « Le chapeau à la main il

1. Apollinaire à Madeleine, 12 septembre 1915. Les lettres de Madeleine arrivaient donc plus rapidement au front, même si l'approche de l'offensive en compliquait l'acheminement.

2. Apollinaire à Madeleine, 14 septembre 1915.

3. Apollinaire à Madeleine, 19 septembre 1915.

4. « L'Esprit gaulois », « La Vie anecdotique », *Mercure de France*, 1^{er} novembre 1915 (*Pr* 3, p. 231). Apollinaire avait fini par libérer le rapace, qui l'encombrait.

entra du pied droit¹ »... Avec lui entrait aussi le temps de la folle jeunesse, du Bateau-Lavoir, du *Festin d'Ésope* et des frasques nocturnes au Jardin des Plantes ! Dix ans avaient passé. Secrétaire de la légation française à Pékin, Georges Deniker avait quitté son poste en août 1914, s'était fait incorporer à Paris et se trouvait en Champagne avec le génie du 11^e corps. Quand le sapeur qui logeait à la 4^e pièce lui avait parlé d'un type très « rigolo » nommé « Kostro », il s'était aussitôt mis en chemin. Celui qu'Apollinaire appelait, en 1911, « le plus jeune cubiste de France », transmettait des dépêches par signaux optiques et fabriquait des sculptures en ficelle à ses heures perdues. Apollinaire, lui, entretenait son secret... « Tu l'ignores, ma vierge ? à ton corps sont neuf portes / J'en connais sept et deux me sont celées »... Œil droit, œil gauche, oreilles, narines, bouche « Ô porte rouge et tendre »...

Huitième porte de la grande beauté de mon amour
 Ô mon ignorance semblable à des soldats aveugles parmi les chevaux de
 frise sous la lune liquide des Flandres à l'agonie !

Empruntant le motif d'un ancien poème à Lou, il explorait le corps de Madeleine, le célébrait, le possédait. Sa voix et son désir comandaient :

Et toi neuvième porte plus mystérieuse encore [...]
 Porte des sortilèges dont on n'ose point parler
 Tu m'appartiens aussi²

En prévision de l'offensive, on acheva d'équiper les poilus qui portaient encore le vieil uniforme ou la tenue, disparate et non réglementaire, qui en tenait lieu ; le bleu horizonacheva de supplanter le garance, couleur d'orgueil et d'hécatombe. Dans l'été, le casque Adrian avait remplacé la cervelière portée sous le képi, un progrès salué par l'armée et la nation, qu'Apollinaire avait d'abord jugé en artiste : ainsi coiffés, les fantassins ressemblaient à Tartarin en Afrique. Qui avait pu commettre une telle laideur ? « Quelque lamentable Georges Scott », sans doute ; ne valait-il pas mieux « profiter du grand frisson de la guerre pour raviver le sentiment de l'art³ » ? Mais à présent qu'il était habillé et casqué, il se trouvait fière allure, espérait se faire tirer le portrait, et montrait une satisfaction naïve, mâtinée d'autodérision :

1. Début de « L'Émigrant de Landor Road » (*Alcools*). Georges Deniker raconta ses souvenirs à P.-M. Adéma (« Des souvenirs de Georges Deniker », GA 12, p. 137-139).

2. « Les Neuf Portes de ton corps », envoyé le 21 septembre 1915.

3. LL, 13 août 1915, p. 498. Élève d'Édouard Detaille, Georges Scott (1873-1942) était peintre aux armées ; il publiait des dessins et des gravures héroïques et patriotiques dans le journal *L'Illustration*.

Ce casque si tu ne l'as pas encore vu ressemble un peu à une salade casque appelé ainsi j'imagine du nom de Saladin. Je ne le trouve pas laid et il est extrêmement protecteur et agréable à porter quoiqu'assez lourd — Enfin je suis content de mon casque. Je crois qu'il a la forme du plat de barbier que Don Quichotte prit pour l'armet de Mambrin. Mais il est gris au lieu de briller au soleil¹.

Cependant, des renforts massifs prenaient position entre Auberive et Ville-sur-Tourbe. Dans la nuit du 15 septembre, les 2^{es} régiments de marche des 1^{er} et 2^e étrangers, en provenance de Belfort, descendirent de leurs wagons à bestiaux à Saint-Hilaire-au-Temple. Où étaient-ils exactement ? Épernay ? Château-Thierry ? Comme d'habitude, il ne fallait pas chercher à comprendre :

Des fourgons, des camions, des canons nous rattrapent, nous dépassent. De la cavalerie, des cuisines roulantes, des files de mulet. C'est inimaginable, c'est ahurissant. Toutes les routes grouillent dans la nuit. Tout cela bouge, avance par à-coups, va dans la même direction. Martèlement continu de millions et de millions de pièces et de sabots, et bruit grondeur des roues.

[...] Les officiers sont énervés. Les hommes ronchonnent, sacrent, jurent. Il y en a qui vont buter dans le sac de leur homme de file ; d'autres pirouettent, tournent sur eux-mêmes, trébuchent, tombent comme des masses ; d'autres encore dorment en marchant et avancent comme des suppliciés. La consigne est formelle : défense de chanter. Nom de Dieu, ça c'est dur².

Cendrars, ou plutôt le caporal Sauser, et le 1^{er} étranger marchaient entre deux interminables haies de tombes dont les drapeaux claquaien au vent. Clairsemé par les pertes d'hiver, le départ des Italiens puis des Belges et des Russes³, son ancien régiment de volontaires avait été dissous le 8 juillet 1915. À sa grande indignation, les troupes restantes avaient été versées aux 1^{er} et 2^e étrangers, où sévissaient d'authentiques blédards, retour de Sidi bel-Abbès et de Saïda, et tout un lot de desperados et de phénomènes en rupture de ban, qui avaient trouvé refuge dans le feu et l'anonymat : ceux-là n'étaient pas des poètes. Mais Cendrars avait, lui aussi, plein de plaies et de bosses, le goût du mystère et le sens de la vie : il accepta l'« estampille » de la Légion. Ces unités de choc appartenaient à la fameuse division du Maroc, qui s'était illustrée en mai à Vimy, et que le GQG comptait utiliser dans la formidable percée prévue le 25 septembre⁴ ; le pré-

1. Apollinaire à Madeleine, 26 septembre 1915.

2. Blaise Cendrars, *La Main coupée*, manuscrit de 1918 (TADA 6, p. 294-295).

3. La plupart des Italiens avaient rejoint leur armée après l'entrée en guerre du 23 mai ; le commandement avait tenté de combler les manques avec des recrues grecques, qui s'entendaient mal avec le reste de la troupe et faisaient, semble-t-il, souvent preuve d'indiscipline collective. Au début de juillet 1915, deux notes du GQG autorisèrent les Russes et les Belges à rejoindre leurs armées respectives ou à intégrer un régiment métropolitain français.

4. Georges Blond, *Histoire de la Légion étrangère*, Perrin, « Tempus », p. 253 sq. ; J. Bastier, « Blaise Cendrars légionnaire », art. cité, p. 41 sq.

sident Poincaré et le ministre de la Guerre les avait passées en revue le 13.

Le 21, l'ordre du jour fixa les objectifs de la 45^e batterie pour le jour N — 3 : les boyaux de Goethe et de Tahure, les tranchées de Thorn et de Cologne. Le 22, la préparation d'artillerie débuta par temps clair : soixante-douze heures de pilonnage intensif destiné à briser les barbelés, démolir les abris, anéantir les défenseurs, tandis que les pièces à longue portée visaient l'arrière-front ennemi, ses gares, ses cantonnements, ses dépôts de munition. Les positions allemandes ondoyaient comme « une mer soulevée par les vagues ». Le 24 septembre, Apollinaire écrivit à Madeleine pendant le tir : « Quand tu liras cette lettre souhaite que nous soyons loin dans les terres françaises. Nous partons demain en territoires occupés. On nous a monté les selles hier soir. Les paquetages sont prêts et les avant-trains sont munis de fascines pour le passage des tranchées. » Il dut s'interrompre pour lire à sa pièce la proclamation de Joffre aux trente-cinq divisions massées en Champagne :

Soldats de la République ! Après des mois d'attente qui nous ont permis d'augmenter nos forces et nos ressources, tandis que l'adversaire usait les siennes, l'heure est venue d'attaquer pour vaincre et pour ajouter de nouvelles pages de gloire à celles de la Marne, des Flandres, des Vosges et d'Arras. Derrière l'ouragan de fer et de feu déchaîné, grâce au labeur des usines de France, où vos frères ont, nuit et jour travaillé pour nous¹, vous irez à l'assaut tous ensemble.

Apollinaire reprit le feu et continua sa lettre ; à chaque coup, le papier se couvrait d'une fine poussière qui séchait l'encre : c'était « très commode ». À l'est de sa position, le lieutenant-colonel Clot évalua les chances de l'attaque devant le 2^e de marche du 1^{er} étranger. Kupka et Bengoechea n'étaient plus dans les rangs : engagé à quarante-quatre ans, le peintre tchèque était rentré en janvier, le pied pourri par une infection de tranchée², et le poète colombien était tombé à vingt-six ans, le 9 mai, devant les « Ouvrages blancs » de Vimy. Tous les légionnaires écoutaient, le Suisse Cendrars, le Portugais Carvalho, les Américains Chapman³ et Seeger, les Roumains, les Polonais, les Espagnols. On leur distribua des couteaux de boucher gainés de cuir. « L'eustache de Bonnot », soupira Cendrars avec dégoût, l'arme blanche de l'apache et du terroriste, le couteau de l'assassin... Sale métier... En Artois, au printemps dernier, des survivants allemands

1. Dans une usine de Puteaux, Vlaminck tournait des obus à longueur de journée ; avec une femme et trois filles, il était soutien de famille : l'ancien anarchiste payait chèrement sa présence à l'arrière.

2. J. Bastier, art. cité, p. 39.

3. Xavier de Carvalho tomba lors de l'assaut de la ferme de Navarin et Victor Chapman à Verdun. Ils sont, avec le Polonais Mieczyslaw Kohn, tué à Frise avant l'offensive de Champagne, les dédicataires du poème de Cendrars, *La Guerre au Luxembourg* (1916).

avaient pris de revers les premières vagues françaises ; cette fois-ci, on ferait place nette en « nettoyant » les tranchées conquises. On leur donna également un couvre-sac de toile blanche, censé signaler les lignes de tirailleurs à l'artillerie. Logique imparable et lumineuse : avec un tel attirail, l'ennemi pourrait les tirer comme à la foire. Dans chaque régiment, infirmiers et médecins de bataillon achevèrent d'organiser les postes de secours. Mais les travaux de terrassement avaient d'ores et déjà épuisé les brancardiers du 415^e RI ; stoïquement, le caporal Larguier vérifia son matériel : pansements, attelles, gouttières, hyposulfite... Au château de Sapicourt, sur les coteaux de la Vesles, non loin de Reims, l'ambulance chirurgicale 9/3 du 1^{er} corps se préparait à redoubler d'ardeur. Pendant ses insomnies, le major Duhamel jouait de la flûte et écrivait les récits qui formeraient *Vie des martyrs* : il voulait raconter les épreuves de ses blessés et déposer « pour eux devant la conscience du monde¹ ».

Le 25 septembre au matin, les 41^e, 42^e et 45^e batteries du 38^e pilonnèrent les réseaux de fils de fer sur une largeur de 50 mètres puis s'acharnèrent sur les premières lignes allemandes. Apollinaire commandait sa pièce et tirait sans relâche. Une pluie fine et continue se mit à tomber. À 9 h 15, les premières vagues surgirent des parallèles de départ au son des sifflets, clairons et trompettes, tandis que les batteries reportaient leur tir de barrage sur la butte de Tahure, où s'accrochaient les deuxièmes lignes ennemis. Les fantassins progressaient sous un déluge métallique, à travers un épais brouillard de gaz lacrymogènes et suffocants ; dans leurs pas, les sapeurs du 11^e corps détruisaient les obstacles, déblaient les tranchées et les galeries, préparaient des pistes à la progression. Au moulin de Perthes, les légionnaires de la division marocaine découvrirent que les barbelés avaient résisté aux bombardements ; ils se mirent à creuser et à zigzaguer mais refluèrent à 10 h 30 sous le feu de l'artillerie française, que la pluie empêchait de repérer la ligne blanche des tirailleurs². À Tahure, les troupes de pointe furent arrêtées par une résistance implacable : il faudrait deux semaines pour en venir à bout.

Au soir du 25 septembre, l'avancée française n'excédait pas 2 à 4 kilomètres. Il restait des poches de résistance et des saillants en maints endroits du front. À l'aile gauche, dans le secteur d'Auberive, l'infanterie s'était heurtée aux défenses de l'Épine de Védegrange ; plus à l'est, elle avait réussi à prendre pied sur les pentes de la butte de Souain, mais la cote 193 et la butte du Mesnil étaient toujours aux mains des Allemands. À l'aile droite en revanche, la majeure partie de la Main de Massiges était enfin tombée sous la poussée de l'infanterie coloniale du 1^{er} corps. Auprès de sa pièce, Apollinaire se reposait en dînant de pain et de chocolat. Le 26 septembre, à minuit

1. Georges Duhamel, *La Pesée des âmes*, Mercure de France, 1949, p. 140.

2. G. Blond, *Histoire de la Légion étrangère*, op. cit., p. 267 sq.

trente, il reprit le tir sur Tahure ; les quatre pièces de la 45^e batterie lancèrent 900 obus dans la journée. Les troupes françaises, qui s'efforçaient de rectifier le front, encerclèrent les Allemands au Trou Bricot et firent 2 000 prisonniers. Le ravitaillement et le courrier arrivèrent dans la nuit. Le 27 septembre, la 45^e batterie tira 500 obus sur le même objectif. À la fin du jour, les artilleurs, soûlés de poudre et de poussière, étaient totalement abrutis ; ils avaient reçu l'ordre de se tenir prêts à partir, mais l'attaque butait encore sur la deuxième position allemande. L'ennemi avait renforcé ses effectifs en dégarnissant des secteurs plus calmes et en rappelant le 10^e corps du Front russe. Il conservait l'avantage du terrain, tenait les hauteurs et consolidait ses positions à contre-pente, hors de portée de l'artillerie ennemie, alors que les Français se cramponnaient à des tranchées précaires, précipitamment creusées au contact de l'adversaire. Or Castelnau était persuadé que la décision ne tenait qu'à un fil et Joffre promit un renfort immédiat en hommes et en artillerie lourde. La rupture espérée n'avait pas eu lieu mais le généralissime se félicitait : 25 000 prisonniers dont 350 officiers, 150 canons et du matériel. « Les prisonniers étaient tous très jeunes [...] très mal vêtus et très obséquieux », raconta le soir même Apollinaire à Madeleine. Il avait causé avec certains soldats et coupé sur l'un d'eux un bouton de ceinturon de la Garde impériale, modeste prise de guerre dont il pensait faire une broche : « [Il] me tendait son derrière vraiment à l'allemande et avec une patience à mourir de rire. Mon couteau coupe très mal, j'étais pressé pour le tir et j'en mettais tant que je pouvais¹. » Voyant l'ennemi pour la première fois, un ennemi désarmé, pitoyable, affaibli, il se sentait soulagé, satisfait et assez faraud. Bien qu'exposé aux tirs de contre-batterie, il n'était jamais en contact direct avec lui et s'épargnait de penser qu'il donnait la mort : sa tâche, mécanique et répétitive, participait à la montée en puissance du matériel dans une guerre à grande échelle, où la plupart des coups se donnaient à distance. À elle seule, la double offensive de septembre engageait 5 000 canons, dont plus de 1 000 pièces lourdes en Champagne, et 8 millions d'obus². Le chef de pièce avait songé à sa fiancée tout le jour, et scruté la photo qu'il avait glissée dans son carnet de tir :

Mon amour, ma chérie, t'enveloppe toute. Je te prends dans mes bras doucement et vigoureusement, je te dis des mots tendres — nous sommes seuls, je suis fier de toi, mon aimée, je suis aussi fier de toi que je t'aime et ce n'est pas peu tu sais bien, mon amour. Je pense à Oran, ma petite chérie aux jolies mains. [...] Tu es mon amour, ma merveilleuse, ma mira-

1. Apollinaire à Madeleine, 26 septembre 1915. Le 19 octobre, il demanderait à Laboureur de lui procurer un couteau de l'armée britannique (CA, p. 731).

2. Lors de la Grande Guerre, la plupart des morts et des blessures furent provoquées par l'artillerie, soit par l'artillerie proprement dite, soit par l'artillerie de tranchée (mortier ou « crapouillot » français, *Minenwerfer* allemand), qui progressa nettement en 1915 et fut employée massivement, pour la première fois, lors de l'offensive champenoise de septembre.

culeuse Madeleine. Ces jours où je n'ai pas de lettre de toi sont des jours sans couleur et pourtant j'aime bien ma vie en campagne. Mais sans toi tout est gris, tes lettres illuminent mon front comme les fusées le Front des Armées. Je t'adore¹.

Le 28 septembre, de nouvelles divisions vinrent renforcer le dispositif ; le conducteur André Derain arriva de la Somme avec son camion et le 16^e groupe du 2^e régiment d'artillerie lourde. De leur position de départ, en lisière d'un bois, les légionnaires du 2^e étranger reconnaissaient leur objectif : la tranchée de la Kultur, 200 mètres au nord de la ferme de Navarin, dont les lamentables ruines flanquées de casemates se dressaient droit devant eux. Il pleuvait dru. À 15 h 30, ils s'élancèrent sous les tirs de barrage et débouchèrent sur des nids de mitrailleuses protégées par un champ de mines et de fils de fer que l'artillerie française n'avait pu neutraliser. Les cinq vagues se brisèrent les unes après les autres. Hurlements, confusion, pénombre. Le feu foudroya le caporal Sausier, qui continua d'avancer tel un mort-vivant. Ténèbres, silence. À la nuit close, les hommes valides ramenèrent tous les blessés au poste de secours du bois et, de là, les dirigèrent vers la place de l'Opéra. Le bras droit de Cendrars n'était qu'une plaie béante ; sa bataille était terminée mais sa guerre n'aurait pas de fin. Le lendemain, 29 septembre, le chef de corps félicita ses légionnaires de leur conduite « admirable » :

Le chiffre de nos pertes démontre que notre but était impossible à atteindre, mais vos sacrifices d'hier n'ont pas été inutiles.

Devant la vigueur et la répétition de nos attaques, les Allemands ont été obligés de maintenir la majorité de leurs réserves pour nous arrêter, ce qui a permis, cette nuit, à deux divisions [...] de percer la ligne allemande à l'ouest de la ferme de Navarin.

Actuellement, le 7^e corps et le 2^e corps d'armée coloniale, exploitent ce succès en prenant les positions de la Butte de Souain à revers.

Une part de ce succès nous revient ; il vengera nos morts et complétera la déroute allemande.

Mais la déroute ne vint pas et Castelnau suspendit les attaques le soir même. La situation se mit à pourrir ; dans les semaines suivantes, les adversaires se livrèrent à des actions locales, qui pour améliorer sa position, qui pour la maintenir, mais rien de décisif n'advint. Le sommet de Tahure, conquis par les Français le 7 octobre, fut à nouveau perdu dans la contre-attaque allemande des 30 et 31 octobre. Au terme de l'offensive, quelque 170 000 Français et 70 000 Allemands étaient hors de combat². La guerre était incommensurable.

Au soir du 28 septembre, les artilleurs du 38^e se trouvaient tou-

1. Apollinaire à Madeleine, 26 septembre 1915.

2. Tués, blessés ou prisonniers. Il faut leur ajouter 50 000 Britanniques.

jours en état d'alerte et attendaient l'ordre de départ. Une pluie glacée noyait le champ de bataille. Trompant son impatience, Apollinaire écrivait des lettres et parlait de « victoire » : il reprenait ce terme officiel qui n'avait plus son sens, parce qu'il ne voulait pas voir les choses autrement. Il s'indignait aussi qu'on crût les soldats dans la situation de Fabrice à Waterloo. Le grand Stendhal était « souvent esprit faux¹ » : si maints détails leur échappaient, ils n'en étaient pas moins capables d'interpréter les événements selon leur intuition et leur intelligence propres² ; « dans cette guerre en tout cas on sait tout au fur et à mesure. Cela tient peut-être à la guerre de positions que nous faisons. Et *Trappez, Main, Tahure, Mamelles, arbre de la cote 193*, on sait tout ce qui s'y passe, minute par minute pour ainsi dire par les blessés, les camarades du génie, les téléphonistes, les officiers eux-mêmes ». Cela tenait surtout à la stratégie actuelle, qui était « réduite à sa plus simple expression » ! Cet art, ironisa-t-il ouvertement dans le *Mercure de France*, attendait « encore ses novateurs ». Quant à Wells, dont on admirait les anticipations — il avait imaginé les tranchées, le rôle de l'aviation et la guerre des gaz vingt ans plus tôt³ —, il aurait mieux fait « d'indiquer un moyen pratique de réaliser la machine à explorer le temps et l'homme invisible » : on aurait pu transférer une armée affaiblie dans une période plus favorable, et améliorer le camouflage des hommes et du matériel⁴. Dans ce dernier domaine, toutefois, les techniques progressaient rapidement⁵ : à l'initiative du peintre Guirand de Scevola, la première équipe officielle de camouflage avait vu le jour en février 1915 et venait d'être renforcée en août ; au fil du temps, elle intégra des décorateurs, des sculpteurs, Despiau, Landowski, des artistes de toutes manières, Forain, Camoin, Villon, Mare, La Fresnaye, mais aussi des écrivains comme Vildrac. Les techniques de simulation et dissimulation appliquaient notamment les principes visuels du théâtre, décors sur châssis, faux murs, faux buissons, et les acquis cubistes, fragmentation, géométrisation, déformation. Au grand dam de ses pourfendeurs, le cubisme faisait la preuve de ses vertus martiales et visionnaires : dans bien des cas, la dénaturation chromatique des objets trompait beaucoup mieux que le réalisme. Apollinaire le comprit lors d'un passage à Paris en février 1916, quand ses amis lui parlèrent de camouflage : au lieu du bleu horizon, « on aurait dû [...] arlequiner toute l'armée ce qui est la chose la moins visible⁶ ».

Le soldat voulut faire la preuve de ses diverses connaissances auprès d'André Level le 29 septembre. Il avait conscience que l'offen-

1. Apollinaire à Madeleine, 11 octobre 1915.

2. Apollinaire à Billy, 3 septembre 1915 (*Apollinaire vivant, op. cit.*, p. 84).

3. Dans *La Guerre des mondes*, par exemple (1898).

4. « Stendhal et Wells », *Mercure de France*, 1^{er} novembre 1915 (*Pr 3*, p. 231-233).

5. Voir notamment le catalogue *Camouflages*, sous la dir. de V. Harel, Péronne, Historial de la Grande Guerre, 1997.

6. Apollinaire à Madeleine, 5 février 1916.

sive de Champagne n'était qu'un soubresaut dans un conflit promis à l'enlisement : « Si les Hongrois sont définitivement embochés c'est un décennat guerrier qui s'apprête — réjouissant. Le Cobourg Gotha¹ va nous en faire voir de vertes et de pas mûres — il valait mieux dépenser 2 milliards à l'acheter pour empêcher ces putains de Boches d'accomplir la jonction Berlin Constantinople. [...] Si la jonction se fait le blocus est lettre morte, l'expédition des Dardanelles devient plus lamentable encore que devant². » Depuis le mois de mai, en effet, l'Autriche-Hongrie multipliait les offensives combinées avec l'Allemagne sur le front oriental, dont le centre de gravité se déplaçait vers les Dardanelles et Gallipoli, où se massaien des troupes françaises, britanniques et un fort contingent de l'ANZAC³. C'est pourquoi l'Entente cherchait à attirer les neutres balkaniques : elle faisait des ouvertures à la Bulgarie en lui promettant des concessions territoriales, et pressait la Grèce et la Roumanie de prendre position. « L'histoire de l'usure n'est rien si l'action ne l'accentue pas vigoureusement », continuait Apollinaire. « C'est vigueur, coups de canon, hardiesse diplomatiques, coups de tam tam qu'il faut. Il faudrait éblouir les neutres. Un peu de panache que diable ! La diplomatie boche s'exerce à tout bluffer avec des résultats divers, bluffons davantage puisque nous avons des atouts de 1^{er} ordre au point de vue diplomatique ; mais les gens aiment mieux voir les choses de points de vue sentimentaux, quand le sentiment n'a rien à voir dans ces affaires⁴. » Athènes avait fini par mobiliser le 23 septembre mais la Roumanie temporisait toujours ; quant à la Bulgarie, elle abandonna sa neutralité le 5 octobre, au profit des Empires centraux ; le lendemain, une offensive austro-allemande attaqua la Serbie, qui tomba en un mois.

Pendant que sa batterie continuait de bombarder Tahure, Apollinaire causait poésie et tournait des compliments à sa marraine de guerre : « Je ferai volontiers des vers pour vous mais je ne sais ni votre petit nom, ni si vous êtes brune ou blonde grande ou petite. Et cependant vous ne m'êtes plus tout à fait inconnue, si bien qu'il est impossible que j'ignore des choses aussi importantes⁵. » Jeanne Burgues Brun était la cousine d'Émile Léonard, son camarade de Nîmes, et vivait à Montpellier ; elle écrivait des contes et des poèmes d'inspiration classique sous le pseudonyme masculin d'Yves Blanc. En avril, elle avait envoyé un poème qui avait atteint son destinataire en août ; depuis lors, Apollinaire marivaudait gentiment avec elle en

1. Ferdinand I^{er}, tsar de Bulgarie, appartenait à la maison allemande de Saxe-Cobourg. Les duchés de Saxe-Cobourg et Saxe-Gotha, réunis en 1857, appartenait à l'Empire allemand.

2. AL, p. 49-50.

3. Australian and New-Zealand Army Corps, le corps expéditionnaire australien et néo-zélandais. L'ANZAC, débarqué à Gallipoli avec des troupes françaises le 25 avril 1915, avait échoué à forcer les positions turques.

4. Apollinaire à Level, 29 septembre 1915 (AL, p. 49).

5. LM, 28 septembre 1915, p. 28-29.

se disant son filleul : « Je vous remercie de la bonne grâce avec laquelle vous me donnez votre main à baiser. Je la baise à genoux cette main charmante à qui votre *âme* a dicté le quatrain qui me protège. » C'était un plaisir masculin sans conséquence mais de beaucoup d'effet : comme le dit la chanson, tout n'est pas rose à la guerre... L'artilleur, qui comptait six mois de front et n'avait pas vu un seul jupon depuis trois mois, se sentait le droit de faire le joli cœur. Il exhortait Lou qui se plaignait à Baccarat : « Il fait triste, mais je ne suis pas triste et je me demande pourquoi tu l'es puisque tu t'amuses tant — Est-ce que la vie n'est pas toujours précaire, en temps de paix aussi bien qu'en temps de guerre ? Tout ça c'est de la sentimentalité déplacée en ces temps de grande lutte. Faut être plus viril que ça, ptit Lou¹. » Il fallait résister au cafard, chasser la nuit, obéir au seul instinct de vie :

Mon désir est la région qui est devant moi
 Derrière les lignes boches
 Mon désir est aussi derrière moi
 Après la zone des armées

Mon désir c'est la butte de Tahure
 Mon désir est là sur quoi je tire²

La 45^e batterie tenait toujours sa position. Le 5 octobre, elle bombarda la Brosse à dents et la tranchée de Constantinople, au sud de Tahure, en vue de l'assaut du lendemain. Le 6 octobre, la 22^e DI emporta la Brosse à dents mais la 21^e ne put prendre pied au Trapèze. Les artilleurs passèrent tout le mois à viser les objectifs qui leur étaient assignés, toujours les mêmes, des batteries ennemis, les pentes de la Dormoise, le ravin de la Goutte. Dans les intervalles de tir, ils rôdaient alentour, glanaient des journaux périmés et des vestiges — chargeurs, boucles de ceinturon frappées du *Gott mit uns* prussien ou du *In Treue fest* bavarois³. En se rendant un jour dans les lignes conquises, Apollinaire découvrit les restes d'une batterie allemande détruite depuis des mois, pièces brisées, servants massacrés, dépouilles desséchées⁴. Les désastres de la guerre montraient de funèbres tableaux, méconnus de l'imagerie populaire et des communiqués mensongers. La veille de la grande offensive, personne en Champagne n'avait rêvé de gloire, comme dans le grand tableau de Detaille⁵ :

1. *LL*, 30 septembre 1915, p. 523.

2. « Désir », envoyé à Madeleine le 6 octobre 1915 et repris avec des variantes dans *Calligrammes*.

3. « Dieu avec nous » et « Inébranlable dans la fidélité ».

4. Apollinaire à Madeleine, 3 octobre 1915.

5. *Le Rêve d'Édouard Detaille* (1888) représente des soldats endormis au bivouac, rêvant de vitoires passées, Valmy, Iéna, conquêtes africaines et guerre d'Italie (Paris, musée d'Orsay).

Nuit du 24 septembre 1915

Demain l'assaut

Nuit violente ô nuit dont l'épouvantable cri profond devenait plus intense
de minute en minute

Nuit qui criait comme une femme qui accouche

Nuit des hommes seulement¹

Aux yeux d'Apollinaire, l'enfantement seul était douloureux, non la création, « joie parfaite », « expression sereine de l'intelligence hors du temps² ». Mais comment le poète chanterait-il si l'artilleur enfantait des cadavres ? Madeleine s'éloignait vers l'Algérie, des hommes sciaient des planches de cercueil, le mégaphone criait « Allongez le tir », et les gaz serpentaient sur la plaine en se glissant dans les gourbis. Il est des heures où l'âme se creuse et se vide, « On dirait qu'on y tombe sans cesse et sans trouver de fond / Et qu'il n'y a rien pour se raccrocher³ »... S'évader, rêver encore... « Je t'imagine nue pressée contre moi. [...] Nos bras enlacent nos corps comme des serpents lunaires⁴ »... Mourir, dormir, rêver peut-être... Le feu faisait danser les ombres « dans l'abri-caverne » et projetait sur les parois des formes fantastiques. Madeleine existait-elle ? Ne l'avait-il pas créée « pour peupler sa solitude », comme les anciens Grecs leurs déesses pour se désennuyer ?

Le spleen se dissipa comme s'évanouit une illusion démoniaque et Apollinaire se remit à écrire avec énergie, des quatrains, des bluettes, mais aussi des idéogrammes, que le choc des Hurlus avait momentanément chassés, et de longs ensembles en vers libre où s'unissaient l'Afrique et la Champagne, la guerre et l'amour, l'ancien et le nouveau. Il puisait aux sources fraîches dont il avait le secret. Les servants jouaient aux cartes et plaisantaient en picard, les vareuses et les musettes couleur d'horizon accrochaient des pans de ciel au plafond du trou livide, le feu fumait dans l'âtre, des coups mouraient au loin et la photo de Madeleine souriait comme une annonciation. La cagna se transformait en « palais du tonnerre », le souvenir chéri en « lanterne de repérage » et la pensée en « fusée⁵ ». Le poète se sentait protégé tant qu'il pouvait écrire et aimer : « Les obus ont beau siffler qu'ils me tueront près de ma pièce, ils ne le peuvent pas puisque tu m'aimes⁶. » L'adversité appartenait à son amour comme l'ombre à la lumière : dans le tendeur en aluminium d'un avion ennemi tombé entre les lignes, il lima deux bagues, deux alliances tombées du ciel⁷, qui scellaient son union martiale. L'air se radoucit, le ciel s'éclaircit,

1. « Désir » (*Calligrammes*).

2. Apollinaire à Madeleine, 11 août 1915.

3. « Plainte », envoyé à Madeleine le 8 octobre 1915, qui deviendra « Dans l'abri-caverne » (*Calligrammes*).

4. Apollinaire à Madeleine, 7 octobre 1915.

5. « Le Palais du tonnerre », « Fusée », « Désir » (*Calligrammes*).

6. Apollinaire à Madeleine, 27 octobre 1915.

7. Apollinaire à Madeleine, 20 octobre 1915.

et dans les petits bois de sapins, s'épanouirent des parterres de champignons, de pimprenelles et d'euphorbes, poison violent, dont la verrue, rose, brune ou jaunâtre, suggérait délicatement le « bourgeon rouge » où siégeait la « sensibilité voluptueuse » de Madeleine¹. Floraisons, défloration, extase, abandon... Apollinaire poursuivait l'éducation amoureuse de sa fiancée, l'initiait aux postures de l'amour, lui peignait des scènes voluptueuses... Madeleine en chemise, ses « cheveux noirs se déroulant comme les vagues de la mer quand souffle la tempête »... Il l'étreignait comme un séisme assaille un beau paysage ou des soldats la position convoitée... « [M]es lèvres et ma langue jouent longuement d'abord aux abords et à l'intérieur si celé de la 9^e porte [...] puis lorsque le jeu t'aura rendue plus panthère que jamais je te retournerai et ma langue caressera longtemps ton être intime qui se cache *dans l'ombre des forêts* »... Madeleine n'avait plus peur, son désir allait crescendo... « Quel bonheur que tu ensanglantes le parvis du temple ! »... « tu entres dans la neuvième porte en soulevant mes jambes et tes yeux dans mes yeux mon amour je suis profondément secouée de frissons »... « je te dévore tout entier ce soir je veux baiser ta neuvième porte et la caresser longtemps de la langue et serrer tes reins dans mes bras et caresser le sceptre de notre amour² »... Leur duo préludait à leurs retrouvailles.

Georges Deniker revenait souvent à la 4^e pièce³. Il partageait un colis, une gamelle, un quart de vin et ses souvenirs de la Chine. Accoudé à sa table pliante, Apollinaire fumait la pipe, complétait les phrases de son ami par des inventions de son cru, s'éclipsait pour tirer sur les objectifs demandés, et reprenait la causerie au point même où il l'avait laissée. Peut-être parlèrent-ils de Gourmont, mort le 28 septembre à cinquante-sept ans : « C'est un grand esprit qui disparaît », déclara Apollinaire quand il l'apprit. « Ses jugements allaient parfois de travers quand l'intérêt [le] lui dictait mais au reste c'était un puits de connaissances littéraires et qui sait même biologiques. [...] Il y avait en lui de l'esprit de Pierre Bayle du dictionnaire, cet homme chaste qui écrivit pour réclamer le droit aux écrivains d'écrire des obscénités sans être pour cela appelés corrupteurs. Remy de Gourmont a dissocié pas mal d'idées et ce travail d'analyse a fait de lui le plus subtil des vulgarisateurs. Sa mort laisse une place vide que peu peuvent remplir. Il était ouvert aux idées nouvelles et tolérant, chose rare de nos jours⁴. » Il perdait un ami averti, qui avait parfaitement traduit son propre sentiment en justifiant la reparation du *Mercure*, en avril 1915 : « Il faut couler ou accepter le courant, où qu'il nous porte. Le *Mercure* était une revue plus attentive aux œuvres désintéressées de l'esprit qu'aux préparations guerrières : il se réveille guerrier. À peine si c'est un choix de

1. Apollinaire à Madeleine, 17 octobre 1915.

2. Madeleine à Apollinaire, 5 octobre et 11 novembre 1915.

3. P.-M. Adéma, « Des souvenirs de Georges Deniker », art. cité.

4. Apollinaire à Madeleine, 7 octobre 1915.

sa volonté. Il est guerrier, parce que la France entière est guerrière et qu'il fait partie de la France¹. »

Au grand étonnement de Deniker, Apollinaire s'acquittait de ses tâches comme un novice au couvent, avec un respect confinant au conformisme. Il obéissait patiemment, veillait à la discipline de ses servants et donnait l'exemple en faisant preuve d'une grande capacité d'adaptation à la logique militaire. Or sa docilité appartenait à une subtile technique de camouflage, qui conférait à l'uniforme des vertus magiques : « [T]out ce que je fais c'est un être invisible qui le fait / Puisqu'une fois boutonné tout bleu confondu dans le ciel je deviens invisible² ». Le créateur d'Honoré Subrac connaissait pertinemment les limites du mimétisme mais le soldat exposé au danger avait besoin de se fier à son équipement et le poète de sauvegarder sa liberté intérieure en s'évanouissant dans le gros des troupes et le paysage guerrier. Quant à l'étranger, engagé dans cette guerre qu'il s'interdisait de juger alors qu'il la condamnait sans appel en son for, il travaillait à sa naturalisation. Il remplissait scrupuleusement ses registres : coups tirés, résultats, incidents, pertes ; fort heureusement, il n'avait encore rien inscrit dans cette dernière colonne. Mais dans certaines batteries et dans toutes les unités d'infanterie, tués, blessés et disparus venaient chaque jour s'ajouter à la liste. L'arrière foisonnait de brassards noirs et de voiles de veuve, et le *Bulletin des écrivains* allongeait son martyrologue à chaque livraison. En octobre, *Le Divan* publia un nouveau numéro d'hommage aux morts. « C'est avec émotion que j'ai effeuillé la couronne de chêne, d'ache et de lauriers que vous leur avez su trésorer », déclara pompeusement Apollinaire au directeur Henri Martineau. « Et ma piété s'est jointe à la vôtre devant l'horizon des tranchées blanches, tandis que tonnait ma pièce et que je dédiais à nos camarades défunts cent un coups de canon comme il est de coutume pour les morts illustres³. » Paul Drouot, tué à l'ennemi, Louis Codet, tué à l'ennemi, Émile Despax, tué à l'ennemi, Jean-Marc Bernard, tué à l'ennemi⁴... Ces disparitions montraient qu'on poussait, hélas, « très loin durant cette guerre l'art de l'invisibilité⁵ ».

1. Remy de Gourmont, « Hier et demain », *Dans la tourmente*, Crès, 1916, cité dans la biographie de remydegourmont.org. En avril 1891, dans le *Mercure de France*, Gourmont avait publié « Le Joujou patriotisme », un virulent article, non contre l'idée de patrie, mais contre le patriottisme belliciste et revanchard, incarné par la Ligue des patriotes de Déroulède ; le pamphlet lui avait valu de violentes attaques et sa révocation d'attaché à la Bibliothèque nationale.

2. « 4 h. », envoyé à Madeleine le 13 octobre 1916.

3. Apollinaire à Martineau, 31 octobre 1915 (*OEC IV*, p. 961).

4. Arrière-petit-neveu du comte Drouot, général d'Empire, né en 1886, le poète Paul Drouot, collaborateur du *Divan* et de *La Phalange*, servit au 3^e BCP et fut tué par un obus devant Notre-Dame-de-Lorette le 8 juin 1915. Né en 1876, Codet était député, romancier, collaborateur des *Marges* et de *La NRF* ; mobilisé dans la territoriale, blessé au cou le 5 novembre 1914, il succomba au Havre le 27 décembre 1914. Le poète Émile Despax, ancien chef de cabinet du gouverneur de l'Indochine et sous-préfet à Oloron, sous-lieutenant au 49^e RI, mourut dans l'Aisne d'une balle dans la tête en janvier 1915, à trente-quatre ans. Le poète et fondateur des *Guêpes*, Jean-Marc Bernard, né en 1881, soldat au 97^e RI, tomba devant Souchez le 5 juillet 1915 ; son poème écrit au front, « De profundis », est resté fameux (*Anthologie des écrivains*, op. cit., passim).

5. « Il y a » (*Calligrammes*).

« La mort des amis et l'ennui des champs de bataille » : Derain résument parfaitement, et sans ironie aucune, le « tragique journalier » auquel ils s'étaient tous accoutumés. Le peintre avait perdu beaucoup de camarades, vivait avec des spécialistes en mécanique auto et se sentait terriblement seul ; aussi s'était-il réjoui de retrouver la trace d'Apollinaire grâce à sa femme Alice, et à Level. Au repos sur l'arrière-front champenois, il espérait revoir son ami : « [É]crivez-moi bientôt et longuement », le priait-il. « J'ai besoin de vous causer souvent car j'ai peu d'amis qui connaissent mon âme ici¹. » Malgré la chaleureuse camaraderie qui régnait à la 4^e pièce, Apollinaire languissait aussi. Paré au départ depuis près d'un mois, il vivait comme sur un quai de gare, le paquetage bouclé, suspendu aux ordres. Le courrier trompait l'attente et l'ennui. À Montfort, que la mobilisation avait tardivement touché, il parla de son « rêve » de passer sous-lieutenant dans l'infanterie et des complications inhérentes à ce changement². Il interrogea Dupuy, qui commandait à présent une compagnie de mitrailleurs du 414^e RI en position à Givenchy³ : il envoyait la situation de son ami, flegme et panache. Il envoyait aussi Laboureur de vivre en ville et de voir des civils, des femmes, des enfants. Avec sa marraine, qui l'interrogeait sur la poésie, il s'expliquait librement, de la manière la plus claire et la plus naturelle, sans équivoque ou provocation : « Il ne peut y avoir aujourd'hui de lyrisme authentique sans la liberté complète du poète et même s'il écrit en vers réguliers c'est sa liberté qu'il convie à ce jeu. » Mais la poésesse ne comprenait ni les idéogrammes ni leur rapport avec un tel principe : « [D]epuis la guerre, poursuivit-il, on idéogrammatise la topographie et les communiqués vous apportent constamment le nom d'ouvrages ennemis ou nôtres baptisés d'après leur forme : le trapèze, le trident, le poignard, etc. » Conçus dès avant la guerre, les idéogrammes ne faisaient pas autre chose, tout comme la jeune femme, quand elle abrégeait les mots ou employait le signe +⁴.

Son dernier grand poème ne ressortissait pas à cette esthétique mais ne laissait pas d'être nouveau, lui aussi. Dédié au substitut Granié, qui favorisait la naturalisation du poète, monté à partir d'impressions variées et de pièces écrites après la grande offensive⁵, « Chant de l'horizon en Champagne » embrasse la gigantesque simultanéité du front et orchestre des voix multiples, manifestant toutes les sensations, toutes les significations de la guerre : « L'obus miaule / Je te tueraï », le brancardier blessé chante sa cantilène, « Le sol est blanc, la nuit l'azur », le Breton sur sa civière implore le ciel, « Priez pour

1. Derain à Apollinaire, 26 octobre 1915 (*CA*, p. 160-162).

2. Apollinaire à Montfort, 31 octobre 1915 (*ŒC IV*, p. 912-913).

3. Dupuy prit son commandement le 29 septembre 1915 (Vincennes, Service historique de la Défense).

4. Apollinaire à J.-Y. Blanc, 30 octobre 1915 (*LM*, p. 38-40).

5. « L'Inconnue », envoyé à Jean-Yves Blanc le 8 octobre 1915 ; « Le Brancardier », en hommage à Larguier blessé, et « Classe 17 », envoyés à Madeleine les 23 et 25 octobre 1915.

moi Bon Dieu je suis le pauvre Pierre », l'horizon, invisible et rouant, annonce le retour du grand Pan, et le bleuet dit « en mettant sa cagoule » :

Tandis que nous n'y sommes pas
 Que de filles deviennent belles
 Voici l'hiver et pas à pas
 Leur beauté s'éloignera d'elles

Ô Lueurs soudaines des tirs
 Cette beauté que j'imagine
 Faute d'avoir des souvenirs
 Tire de vous son origine

Car elle n'est rien que l'ardeur
 De la bataille violente
Et de la terrible lueur
*Il s'est fait une muse ardente*¹

Par ces derniers vers, Apollinaire prononçait ses vœux, comme on entre au désert. Ses qualités plastiques demeuraient intactes. Pour combien de temps encore ?

Le 3 novembre, la 45^e batterie quitta enfin ses positions avec un groupe du 38^e. Le mouvement fit diversion dans les esprits las des artilleurs, qui se transportèrent, comme étourdis, un jet de pierre au nord-ouest, avec les plus grandes difficultés :

Ah ! Madeleine, quelle boue, quelle boue. Tu n'imagines pas la boue, il faut l'avoir vue ici, ayant parfois la consistance du mastic, parfois de la crème fouettée, parfois encore de l'encaustique et glissant d'une façon extraordinaire. Il faut avoir vu les attelages s'abattre, se relever sous le fouet des conducteurs ou casser les traits quand la chute est trop brusque. Mon cheval a glissé trois fois, il s'est abattu une fois en glissant, je l'ai relevé heureusement. La chevauchée dans ces conditions sur des pistes savonneuses et encombrées de troupes à pied et à cheval n'est pas un agrément. Et ça m'aurait embêté de rouler dans la boue, mais après son agenouillement quelques coups d'éperon ont montré à mon bon cheval (qui ne boite plus) qu'il faut marcher dans la boue comme ailleurs.

Appuyez chevaux, ne glissez pas.

Ils s'installèrent au sud du Trou Bricot, dans les anciennes positions allemandes. En face d'eux, se dressait la butte de Souain, dont les Français tenaient péniblement le versant sud jusqu'à la cote 193. L'offensive avait tellement ravagé le coin qu'il n'en restait plus rien, sinon des légions de souris ; il fallut construire des abris avec des moyens de fortune. Le 6 novembre, lors de la prise d'armes en l'hon-

1. Adressé à Madeleine le 27 octobre 1915.

neur de la décoration du colonel, le maréchal des logis Kostrowitzky, en serre-file de la 2^e section, présenta son sabre pour la première fois au son des trompettes de cavalerie, qu'il trouvait plus poétique, plus lointain et plus céleste que celui des clairons¹. Il se laissait séduire par la pompe militaire ; conjuguée à l'uniforme, aux drapeaux, à la rhétorique et à la tradition, elle soutenait depuis des siècles la cohésion et le moral des troupes, sublimait la tuerie en sacrifice et le sacrifice en honneur.

« Bien que grièvement blessé au début de l'attaque du 28.9.15 et épuisé par la perte du sang a continué à entraîner son escouade à l'assaut et est resté avec elle jusqu'à la fin de l'action » : telle était la citation à l'ordre de l'Armée que recevrait le caporal Sauser, le 27 novembre 1915. Pour l'heure, Cendrars souffrait mille morts à l'Hôtel-Dieu de Châlons-sur-Marne, où on l'avait amputé du bras droit. Passé « les douleurs exorbitantes », il cherchait à retrouver la notion de son corps, boxait son oreiller, jonglait avec des oranges ou de menus objets, et apprenait péniblement à écrire de la main gauche. Dans sa chambre, raconta-t-il vingt ans plus tard, se trouvait un petit berger des landes, transpercé de 72 éclats d'obus : « [C]est lui qui m'a fait comprendre que si l'esprit humain a pu concevoir l'infini c'est que la douleur du corps humain est également infinie et que l'horreur elle-même est illimitée et sans fond². » Tantôt le mutilé maudissait son sort, tantôt le méditait profondément : quelle aspiration effrénée l'avait-elle conduit à cette extrémité ? quel poète ferait-il dès lors qu'il était « allé jusqu'au bout » ? Il ne se payait plus de mots, de gloriole ou d'alibi : s'il l'avait vu, qu'aurait-il pensé de cet Apollinaire en soldat d'Épinal ?

À la mi-novembre, la neige se mit à tomber. Précairement installés, les soldats couchaient dans des niches suintantes et battaient la semelle en guettant leur tour d'approcher le brasero ; les gendarmes leur interdisaient de couper les arbres pour faire du feu... « Je réchaufferai tes mains dans tes fourrures merveilleuses et ton haleine m'entourerait d'une chaleur que j'adore³ »... Le vent apportait des notes de musique militaire, le vauemestre des lettres de Madeleine, les flocons mettaient aux tombes un fin linceul et aux chevaux de frise une toison d'hermine :

Abandonnés et sinistres
Chevaux muets
Non chevaux barbes mais barbelés
Et je les anime tout soudain
En troupeau de jolis chevaux pie
Qui vont vers toi comme de blanches vagues

1. Apollinaire à Madeleine, 6 novembre 1915.

2. Blaise Cendrars, *J'ai saigné*, TADA 8, p. 200.

3. Apollinaire à Madeleine, 14 novembre 1915.

Dans un vieux gourbi qui semblait une crèche, le poète conjurait les maléfices et accomplissait des prodiges, par le seul pouvoir de sa parole et de son imagination :

Si je songe à tes seins le Paraclet descend
Ô double colombe de ta poitrine¹

Ses chants l'emportaient outre-mer, dans un bel Orient tout paré de prestiges, le ramenaient au temps d'Éleusis, des mythes et des symboles, du sphinx et de la roue, pour célébrer le mystère cultuel de son amour sur le parvis du temple où il n'avait pas encore pénétré. Soudain, Madeleine devenait contrée luxuriante, jungle fabuleuse et bruyante, dont il explorait pas à pas les plus sombres détours. La guerre et l'Histoire n'existaient plus.

Le 17 novembre au soir, il fallut de nouveau décamper, dans la nuit et dans la neige, pour aller relever une batterie du 9^e d'artillerie au Trou Bricot. L'ennemi n'avait pas quitté les lieux : vif, il se dressait, terrible et menaçant, à quelque 4 kilomètres au nord de son ancienne position ; mort, il hantait les moindres recoins de son territoire perdu. Tout autour des abris s'étendait le décor hamlétique d'un cimetière allemand, que les obus venaient labourer par intervalles. Cependant, les hommes n'étaient pas mécontents : pour une fois, ils n'avaient rien à construire ; les uns s'installèrent dans la villa Hideck, les autres à la villa Schweizertal, d'autres encore au café Sprind. Apollinaire dénicha un bon gourbi qui arborait un nom de lieder et de contes, *Dic lustige Mühle*, Le Moulin joyeux, mais au lieu d'une belle meunière surgissaient des parois des lambeaux d'ossements. À peine arrivé, il se fabriqua un banc et une table qui lui éviteraient la popote ; à certains moments, la promiscuité lui pesait plus qu'elle ne le rassurait. Puis il partit à la découverte de son funèbre domaine. Le sol vomissait des vestiges, fusils, tessons, débris et bribes de lettres, que les glaneurs envoyoyaient discrètement à l'arrière, en dépit du règlement. Apollinaire collecta de pauvres trophées, une carte postale terreuse, des lettres de Wiesbaden signées « *das hübscheste Püppchen*² ». Il entra dans le cimetière, « entouré d'une jolie balustrade en bouleau » :

[S]ur la chapelle en branches il y a une inscription « *Sei getreu bis in dem Tod* » *Sois fidèle jusqu'à la mort*. Les tombes sont bien faites, croix de bouleau, colonnes brisées, inscriptions sur écriveaux modern style, le coin des sous-officiers est un parterre de beaux rosiers bien soignés avec les petites étiquettes qui en indiquent l'espèce, il y a notamment une *Gloire de Dijon*, un des sous-off s'appelle Bismarck [sic], plusieurs tombes d'offi-

1. « Chevaux de frise », envoyé à Madeleine le 18 novembre 1915, et repris dans *Calligrammes*.

2. « La plus jolie des petites pouپées ».

ciers dont une où ils sont plusieurs avec une grande plaque de marbre aux contours brisés et avec les inscriptions bien faites, la croix de fer qui l'ornait a déjà été arrachée¹.

La plupart des sépultures dataient de février ; il en releva quelques inscriptions. Quelque part, en Allemagne, des femmes pleuraient... « Et leurs visages étaient pâles / Et leurs sanglots s'étaient brisés... » Ces vers lui vinrent en pensant « au retour du poète blessé et à sa rencontre avec sa femme » : il avait appris l'amputation de Cendrars quinze jours plus tôt et y avait souvent songé depuis². Non loin de là s'étageait un autre cimetière « plus beau que le premier » :

Croix très bien sculptées, aigles, inscriptions générales : celle-ci en ancien germanique et qui est peut-être tirée des *Nibelungen* « Liewer dūd as slaw » (plutôt mort qu'esclave) et celle-ci : « *Kein Schöner Tod ist auf der Welt als Wer vor'm Feind erschlagen* » (il n'est pas de plus belle mort au monde que de tomber frappé devant l'ennemi). Et sur chaque tombe est avant le nom la formule suivante : « *den Helden tod Starb...* » mourut de la mort des Héros (un tel)³.

Apollinaire se gardait bien d'exprimer de l'admiration ou de la compassion pour les Boches ; Madeleine et la censure militaire l'auraient interprété en mauvaise part, et lui-même avait besoin d'entretenir sa méfiance et sa haine : l'ennemi était particulièrement proche et son unité très exposée. Le 22 novembre, les artilleurs subirent un terrible bombardement qui dura toute la journée. Dans les abris souterrains, l'un priaît son Dieu et tous ses saints, l'autre s'absorbait dans un petit détail, un fil de fer, un bout de bois, un bouton de vareuse, et Apollinaire écrivait à Madeleine à bâtons rompus. L'avenir était presque certain, seuls échappaient le lieu et le moment : aujourd'hui, dans leurs hypogées ? Un jour prochain, entre les chausse-trapes et les chevaux de frise ? Plus tard peut-être, dans un hôpital moite et empuanti, ou chez soi, dans son lit, le corps rongé de gaz et de gangrène. Seule la discipline intérieure permettait à ces moines d'un genre nouveau d'accepter leur destin.

Ils regardaient la vaste plaine
En parlant entre eux du passé
Et ne se retournaient qu'à peine
Quand un obus avait toussé

1. Apollinaire à Madeleine, 21 novembre 1915.

2. « En silence », envoyé à Madeleine le 19 novembre 1915 et à Jeanne-Yves Blanc, sans titre, le même jour. Quand, aux environs du 6 novembre, Apollinaire reçut de Cendrars la nouvelle de son amputation, il ne laissa rien paraître mais présenta Cendrars à Madeleine comme « un de [s]es amis » et « un des meilleurs poètes actuels ».

3. Apollinaire à Madeleine, 1^{er} décembre 1915.

Tous quatre de la classe seize
Parlaient d'antan non d'avenir
Ainsi se prolongeait l'ascèse
Qui les exerçait à mourir¹

Le jour même, Apollinaire reçut son brevet de sous-lieutenant au titre de l'active², 400 francs d'indemnité de mise en campagne et son ordre de mission ; officiellement nommé dans l'infanterie à compter du 18 novembre 1915, il devait rejoindre le 96^e de ligne. On ignore quand et comment il avait fait sa demande. Il erra deux jours avant de trouver son régiment.

1. « Exercice », envoyé à Madeleine le 22 novembre 1915, et repris dans *Calligrammes*. « Ascèse » vient du grec ἀσκησις, « exercice, pratique ».

2. Ce qui n'était pas logique, puisqu'Apollinaire n'appartenait pas à l'armée d'active ; il aurait dû être promu au titre de la réserve.

L'honneur et la peine

novembre 1915-mars 1916

Cote 193

Quand Apollinaire atteignit le 96^e RI, le 23 novembre au soir, le régiment était au repos depuis trois ou quatre jours ; deux bataillons étaient stationnés à Somme-Suippes, le troisième, la compagnie de mitrailleuses et l'état-major quelques kilomètres au nord-est, du côté de l'ouvrage du Vousoir. C'est dans ce dernier secteur que le commandant reçut le nouveau sous-lieutenant, l'affecta au 2^e bataillon, 6^e compagnie, et l'invita à dîner. Les deux autres officiers de la compagnie accueillirent leur camarade avec une courtoisie chaleureuse et lui racontèrent comment leur unité s'était « particulièrement distinguée aux attaques de septembre », était « entrée la 1^{re} à Tahure » le 31 octobre, et avait fait beaucoup de prisonniers. Moins formalistes que les artilleurs, ils avaient l'esprit « crâne » et, comme leurs hommes, couchaient par terre, couverts par leur ordonnance. Une vie précaire et sans fard.

Le lendemain, le fantassin partit en auto s'équiper à Châlons-sur-Marne : il prit de nouveaux insignes, changea son manteau de cavalier contre une capote, mais conserva ses souliers sans clous et son casque d'artilleur¹. Il venait d'annoncer la nouvelle à Madeleine, en maquillant la réalité afin qu'elle parût moins inquiétante :

Mon amour adoré, j'ai été deux jours sans t'écrire. Sollicité d'être officier je n'ai pu refuser. J'aurais pu le faire, mais étant donné que je suis engagé volontaire, je ne pouvais pas sans avoir l'air de mettre une restriction à mon engagement, restriction qui n'est pas en moi. D'autre part, j'en avais assez d'être sous-off et surtout ce qui prime tout, c'est que ma victoire à moi c'est toi et qu'un amour comme le nôtre exige un très grand sacrifice.

1. Sans doute ces éléments manquaient-ils au magasin d'habillement.

[...] Je crois que du fait de mon passage dans l'infanterie ma permission se trouve avancée¹.

Il passa la journée du 25 novembre à s'organiser car le régiment s'apprétait à relever un bataillon du 122^e RI en première ligne. Les 26 et 27, il écrivit à divers correspondants pour leur faire savoir son avancement et sa nouvelle adresse, toujours très sobrement et comme en passant. Le 28, après la revue, il prit le commandement de sa section, une soixantaine d'hommes, et envoya deux paquets à Madeleine : l'un contenait le catalogue de l'exposition Delaunay de Berlin et « Les Fenêtres », son poème « préféré », l'autre une bague pour Mme Pagès et quelques pièces de son équipement d'artilleur, ses éperons, sa cagoule et son couvre-képi : le cavalier mettant pied à terre, les chevauchées entraient dans le champ du souvenir. Le 2^e bataillon leva le camp après la soupe, vers les 4 heures du soir ; le sol gelé rendait la marche pénible et périlleuse. Il passa par le Trou Bricot et chemina sous les balles dans le blanc dédale des boyaux, pressant le pas dans les zones à découvert. Il prit position sur la cote 193, dans les tranchées de première ligne Audrain et de deuxième ligne Counieng, au sud-est de la butte de Souain, face aux positions allemandes qui tenaient le sommet de Tahure depuis la contre-attaque des 30 et 31 octobre. Il devait rester neuf jours et, en cas d'attaque, mourir plutôt que se replier : c'était la guerre « pour de bon ». Apollinaire se choisit une cagna vis-à-vis d'un poste d'écoute ; il était lui-même de garde par tranche de deux heures, à raison de trois par vingt-quatre heures. Le 29 novembre, il prit son premier quart de 2 à 4 heures du matin :

Et toi mon cœur pourquoi bats-tu
Comme un guetteur mélancolique
J'observe la nuit et la mort²

Les yeux las des veilleurs s'éteignaient dans la pénombre ; avec de grands gestes lourds et silencieux, les hommes élargissaient les boyaux, creusaient des abris, plaçaient des chevaux de frise. Dans la journée, la pluie tomba sans discontinuer ; arrosés par les 77 et les 105, exposés au fusil mécanique qui prenait la tranchée d'enfilade, les soldats avaient de l'eau jusqu'aux genoux et se plaquaient contre les parois qui s'éboulaient. Les 1^{er} et 3^e bataillons du 96^e arrivèrent à grand-peine, dans la soirée.

Le lendemain fut semblable à la veille. Tout en donnant ses ordres, Apollinaire, plein d'épouvante, contemplait les désastres de « cette

1. Apollinaire à Madeleine, 24 novembre 1915.

2. Vers sans date, publié dans *Les Cahiers de la Pléiade*, automne 1951-printemps 1952 (*Po*, p. 505 et 1129).

guerre secrète » dont la stratégie se résumait à des « stratagèmes [...] épouvantables et atroces¹ ». Tels des Sisyphe qui n'auraient rien à expier, les soldats consolidaient inlassablement les tranchées avec des sacs de terre et scrutaient douloureusement l'horizon, fusil chargé, masque et grenades à portée de main, traquant le moindre trouble dans l'inquiétude habituelle du paysage. Le reste du temps, privés d'eau potable, de courrier et de ravitaillement, ils pourchassaient la vermine dans leurs poils crasseux et s'endormaient à tout bout de champ, les uns dans des niches qu'ils creusaient à leur taille et fermaient avec leur toile de tente, les autres telles des statues sous la pluie battante, le capuchon rabattu sur le visage. Une fois masqués, ils semblaient des céphalopodes ruisselants, pantelants, palpitants, tapis dans les profondeurs d'un océan sans repos :

Des poulpes grouillent partout où se tiennent les murailles
Entendez battre leur triple cœur et leur bec cogner aux vitres [...]
Pâles poulpes des vagues crayeuses ô poulpes aux becs pâles²

Vue à travers le verre embué des lunettes, la scène prenait la tourmente énigmatique et inquiétante des toiles de Chirico. Pour connaître la direction des vents, Apollinaire fit placer des girouettes sur le parapet et donna à l'un de ses guetteurs une douille de 75 sur laquelle il devait taper comme sur un gong, à la moindre alerte au gaz. Ce jour-là, les vapeurs méphitiques ne vinrent pas, mais des obus tirés par un 77 et un canon revolver tout proches ; les lignes françaises répliquèrent au mortier de 58 et subirent immédiatement la riposte nourrie de l'artillerie de tranchée allemande, *youyous* invisibles et inaudibles, *boîtes à merde* capables de tout détruire dans un rayon de 200 mètres, *seaux à charbon* fonctionnant sur le principe du shrapnell, etc.³. Par malheur, le tir trop court d'un 75 français tomba sur un poste d'écoute, touchant cinq hommes.

« C'est fantastique ce qu'on peut supporter », soupira Apollinaire auprès de Madeleine sans lui parler des récents incidents... « Et puis nous sommes tant et tant à être nos propres fossoyeurs »... Écrivant sur ses genoux, constamment sollicité par ses subordonnés, il était trop soucieux pour faire l'amour avec elle. Il n'était qu'une « poitrine s'offrant à l'ennemi », un « rempart de chair vivante », qui défendait un arbre, un malheureux arbre dépouillé, âprement disputé, le fameux arbre de la cote 193 dont parlaient les communiqués. Qu'adviendrait-il de lui s'il montait à l'assaut de Tahure, dont l'ombre décharnée se dressait à l'avant comme les ruines d'une forteresse imprenable ? Aux

1. Apollinaire à Madeleine, 2 décembre 1915.

2. « Océan de terre », daté de décembre 1915 et repris dans *Calligrammes* avec une dédicace à « G. de Chirico ».

3. Apollinaire à Madeleine, 30 novembre 1915. Apollinaire dit à Madeleine qu'il échappe à ces engins : soit il ment, soit il écrit sa lettre au moment où la riposte ennemie ne s'est pas encore produite, ou encore cette dernière n'a pas atteint directement le secteur de la 6^e compagnie.

fils de fer du no man's land s'accrochaient des haillons de cadavres pourrissants, qui tressautaient comme des pantins quand passait l'onde de choc des bombardements. Le cœur des hommes se soulevait sous la pression des souffles et la craie vomissait des épaves de chair décomposée. Maçonnant les parois, les morts protégeaient les vivants, couvraient les sentinelles au créneau, jointoyaient la voûte ogivale des abris où se lovaient les dormeurs, comme en un berceau ou un ventre de femme :

Viens avec moi jeune dans mon sexe qui est tout mon corps
 Viens avec moi pénètre-moi pour que je sois heureuse de volupté sanglante
 Je guérirai tes peines, tes soucis, tes désirs ta mélancolie [...]
 J'ai tant aimé de jeunes gens
 Je les aime comme les aime Morgane
 En son castel sans retour¹

« Allons viens », dit la Tranchée, « Viens »... « Viens »... Célébrons notre union funèbre dans la « chanson des obus des balles »... *rran... jjj... plac... pocpocploc*²... Quelle langue saurait rendre le formidable râle des marmites, le geignement déchirant des engins, le chuintement mat des projectiles, décrire l'obscénité des canons accomplissant « le terrible amour des peuples»³ ? Lequel vaincrait du désir de mort ou du désir de vie ?... Dans la mystérieuse horreur des premières lignes s'accomplissaient d'étranges rites, interdits aux profanes et aux civils. Voués à leur sacerdoce, les soldats accomplissaient humblement leur mission avec la patience et le dévouement des serviteurs du Graal : « C'est une vie ascétique et théâtrale à mon sens, écrivit Apollinaire à Level, et chose bizarre la fable et la musique de *Parsifal* rendent bien cette impression de sublime abandon et de guet qui ne se ralentit point, d'infinie chasteté, de monotonie blanche et métallique»⁴. » Que cette œuvre, profondément spirituelle, fit retour sous sa plume face à l'ennemi, fût-ce sous le voile de l'ironie, donnait au « drame nu et profondément fatal » de la guerre les dimensions de la célébration, de l'ascèse, du sacrifice, de la détresse et de la pitié. L'hiver dernier, Giraud lançait les trilles de *La Traviata* dans la chambre nîmoise et Lou la flamboyante était encore à son poète. Aux beaux jours, l'artilleur avait vécu dans des décors shakespeariens, entre le prodigieux royaume de Prospero et le cimetière, grotesque et sublime, d'*Hamlet*. À présent, Madeleine, vestale et panthère, attendait son fiancé comme on se prépare à un sacrement. Dans le leitmotiv des tirs et des alertes, les soldats, croyants et incroyants, venaient chercher l'apaisement auprès de l'aumônier, simple 2^e classe, père de

1. « La Tranchée », envoyé à Madeleine le 7 décembre 1915.

2. Apollinaire à Madeleine, 1^{er} et 2 décembre 1915.

3. « Le... Poème secret », envoyé à Madeleine le 7 décembre 1915, inclus dans *Calligrammes* sous le titre « Le Chant d'amour ».

4. Apollinaire à Level, 3 décembre 1915 (AL, p. 66).

la chartreuse de Parkminster en Angleterre, et assistaient à la messe devant un autel portatif posé dans un poste d'écoute : un encensoir de fortune, fabriqué dans une vieille gamelle percée de trous et garnie de charbon, répandait autour d'eux une âcre fumée blanchâtre¹... « Le Seigneur fit pour nous des merveilles, Saint est son nom », chante un psaume... Quoique sensible aux vertus consolatrices de la religion, laquelle relie les hommes et les élève au-dessus de leur misérable condition, Apollinaire ne plaçait pas son salut dans l'espérance d'un miracle :

Le Christ n'est donc venu qu'en vain parmi les hommes
Si des fleuves de sang limitent les royaumes²

Son seul souci était la Beauté, sa seule mission la protéger, qu'elle eût nom « Grâce Vertu Courage Honneur », Amour ou Devoir. Si la poésie fuyait ses vers, elle se retranchait dans la prose de ses lettres : « Ô pures tranchées comme des lys qui fleurissent en terre au lieu de fleurir vers le ciel. C'est la terre même qui fleurit »... Madeleine, elle, secourait son poète, le retenait à la vie, l'aidait à puiser au plus profond de lui-même les moyens d'inverser les proportions et d'illuminer les ténèbres : « [N]otre amour est la seule étoile, un ange parfumé qui flotte plus haut que la fumée noire ou jaune des bombes qui explosent. / Il sourit au fond des sapes où il fait l'écoute anxieuse, il veille aux créneaux repérés que la balle ennemie traverse à intervalles réguliers³. »

Pendant ce temps, l'ennemi redoublait d'efforts, consolidait ses lignes effondrées et s'avancait effrontément hors de ses défenses. Le 4 décembre, les Français découvrirent l'orifice d'une sape construite par des prisonniers russes, à 35 mètres à peine du 2^e bataillon. Le lendemain, ils chassèrent à coups de grenades une patrouille allemande de trois hommes qui s'aventurait dans le no man's land ; le même jour, le 8^e génie mit en service un dispositif téléphonique pour écouter les conversations de l'ennemi : le rêve du « Toucher à distance » et les fantasmagories du « Roi-Lune » se réalisaient, les indiscretions des « Souvenirs bavards » se transposaient dans le voisinage guerrier.

J'ai creusé le lit où je coule en me ramifiant en mille petits fleuves qui vont partout
Je suis dans la tranchée de première ligne et cependant je suis partout ou plutôt je commence à être partout

1. Apollinaire à Madeleine, 2 décembre 1915. C'est lui qui fit fabriquer l'encensoir par ses hommes et qui donna le peu de charbon dont il disposait. Voir aussi Victor Martin-Schmets, « Un aumônier de Guillaume Apollinaire », *GA* 3, p. 154-157.

2. « Chant de l'Honneur » (*Calligrammes*).

3. Apollinaire à Madeleine, 2 décembre 1915.

« Merveille » de cette guerre pourvoyeuse d'illusion, de crainte et de stupeur... La magie poétique était-elle capable de produire les mêmes enchantements, proliférations, métamorphoses et prophéties ?

C'est moi qui commence cette chose des siècles à venir
Ce sera plus long à réaliser que non la fable d'Icare volant

Je lègue à l'avenir l'histoire de Guillaume Apollinaire
Qui fut à la guerre et sut être partout
Dans les villes heureuses de l'arrière
Dans tout le reste de l'univers
Dans ceux qui meurent en piétinant dans le barbelé
Dans les femmes dans les canons dans les chevaux
Au zénith au nadir aux 4 points cardinaux
Et dans l'unique ardeur de cette veillée d'armes

Mais le ressac des combats et leurs grandes tempêtes le ramenaient sans cesse aux sombres caveaux de craie. À la « Lettre-Océan », solaire, mobile, rayonnante, à l'attraction céleste de « Reconnaissance », succédait un « Océan de terre » affamé de corps humains : « Qui aurait dit qu'on pût être à ce point anthropophage » ?

Et ce serait sans doute bien plus beau
Si je pouvais supposer que toutes ces choses dans lesquelles je suis partout
Pouvaient m'occuper aussi
Mais dans ce sens il n'y a rien de fait
Car si je suis partout à cette heure il n'y a cependant que moi qui suis en moi¹

Le poète cédait du terrain à la marée montante de l'horreur. La désillusion, la crispation et le sentiment d'impuissance l'attiraient irrémédiablement vers la terre.

Le 6 décembre, l'activité allemande s'intensifia. Aucun doute, c'était un prélude. Le lendemain, à 16 h 30, l'ennemi lança une attaque sur les tranchées Audrain et Counieng : le 81^e RI et deux bataillons du 96^e plièrent sous le déchaînement des balles, des bombes et des torpilles. Échappant à l'effort frontal de l'adversaire mais terriblement bombardée, l'unité d'Apollinaire se trouvait en soutien sur la droite. Au bout de deux heures, la tranchée Counieng fut enlevée par les Allemands, le 81^e reflua et perdit la liaison avec le 96^e, qui appela son bataillon de réserve du bois des Perdreaux. On compta cinq tués et treize blessés. À 23 h 30, le 2^e bataillon reçut l'ordre de se préparer à rétablir la liaison à minuit. La contre-attaque nocturne ne donna aucun résultat ; quatre heures trente plus tard, nouvelle tentative, nouvel échec. Aux pertes s'ajoutèrent neuf tués et quinze blessés. Dans

1. « Merveille de la guerre », daté de décembre 1915 et repris dans *Calligrammes*.

la soirée, Apollinaire libéra son violent désir de Madeleine, sans rien dire des événements : « Tu es mon esclave exquise et d'une badine cinglante j'attise tes hémisphères en les caressant âprement. Tu es ma chose, mon esclave passionnée et ton parvis s'ouvre et se ferme de désir jusqu'à ce que j'en approche enfin mon moi pour calmer nos désirs brûlants¹. » L'ordre de relève, prévu pour le 7 décembre et suspendu par l'attaque, fut confirmé par téléphone au bataillon d'Apollinaire dans la journée du 9. Par extraordinaire, trois lettres de Madeleine l'atteignirent ce jour-là ; la jeune femme connaissait désormais son changement d'arme : « Je te demande pardon mon amour de mes sanglots en recevant ta lettre [...] je te comprends entièrement mais ça ne m'empêche pas de souffrir [...] je suis ta femme forte [...] je sais bien que notre amour nous protège. » Il devait lui promettre de ne se porter volontaire pour aucune mission périlleuse². Il promit et répondit immédiatement : « [T]u es digne de mon amour, — mais je déteste cette guerre autant que toi. [...] Ne souffre pas mon amour, peut-être qu'une blessure est nécessaire à moi aussi pour que je sois digne de toi et pur pour toi. » Suivant Wagner en son dernier opéra, il conférait la vertu du stigmate et du sacrifice à « la blessure heureuse », la bonne blessure que beaucoup souhaitaient en secret, une atteinte suffisamment sérieuse pour les soustraire au front sans compromettre leur vie future. Madeleine et lui devaient toutefois penser au pire : « Si je meurs je te donne tout ce que j'ai et cette lettre en fait foi et sert de testament [...] il ne faut se dissimuler que le danger est permanent et excessivement grave³. » Il n'en dit pas plus, sinon que l'artillerie ennemie avait donné la veille et l'avant-veille, que depuis deux jours les hommes ne dormaient plus, s'assoupissaient aux crêneaux, et qu'il devait sans cesse les secourir et les menacer : il opérait une légère distorsion factuelle qui éloignait le danger⁴. Seuls perçaient son découragement et sa grande lassitude. En trois mois, son régiment avait, au dire des fourriers, perdu 28 000 hommes et 90 officiers⁵...

Endurcis-toi vieux cœur entend les cris perçants
Que poussent les blessés au loin agonisants
Hommes poux de la terre ô vermine tenace⁶

1. Apollinaire à Madeleine, 8 décembre 1915.

2. Madeleine à Apollinaire, 30 novembre 1915.

3. Apollinaire à Madeleine, 9 décembre 1915.

4. Il ferait de même dans sa lettre du 10 décembre, qui commence sur la description du bombardement de la veille, dont il n'avait pas parlé le jour même. Pour cette journée du 9 décembre, le JMO du 96^e ne mentionne pas de bombardement particulièrement violent, et celui du 122^e signale un bombardement continué.

5. Appartenait alors au 96^e RI le commandant Raynal, qui prendrait, quelques mois plus tard, le commandement du fort de Vaux, sous Verdun. Au début de décembre 1915, une dizaine d'officiers du régiment furent cités à l'ordre de l'armée.

6. Vers sans date (*Po*, p. 744).

Le 10 décembre, relevé par le 122^e, le bataillon du 96^e progressa péniblement dans la nuit en direction de la tranchée de Hambourg, à moins de 10 kilomètres au sud, où il arriva, épuisé, à la pointe du jour. Mais le sous-lieutenant Kostrowitzky se trouvait toujours à l'avant, chargé de passer le relais à ses successeurs ; il quitta le secteur à 9 heures et retrouva son bataillon vers 2 heures de l'après-midi. Au cantonnement, il reprit le fil de son courrier. Dans le secteur « infréquentable » de Givenchy, Dupuy avait reçu sa quatrième blessure, le 25 novembre : un obus, éclatant à moins d'un mètre, avait broyé son casque et « quelque peu dilué [s]a matière cervicale » ; la commotion l'ayant « réduit à quia », il écrivait par la main du soldat de 1^{re} classe Le Roy, dont il avait fait son secrétaire¹. Les hasards de la guerre avaient encore joué : le jeune poète Jean Le Roy, auteur d'une plaquette parue en 1913, *Le Prisonnier des mondes*, avait publié le poème « Relief des choses » dans *Les Soirées de Paris* du 15 mars 1914. Ajourné pour raison de santé à l'entrée en guerre, il était parti sur sa demande avec la classe 15 en décembre 1914 et avait rejoint le front en avril 1915 ; il était sous les ordres de Dupuy depuis la fin de septembre². Ignorant qu'Apollinaire était passé dans l'infanterie, le Commodore lui indiquait comment rejoindre le 414^e RI et se faire incorporer dans une compagnie de mitrailleurs. Si Level admettait *in fine* la décision de l'artilleur et lui prodiguait des conseils³, Cendrars, soigné à l'hôpital Lakanal de Sceaux, le félicitait en ajoutant : « [G]are à la casse mon lieutenant. Bonne, bonne chance et tâchez de nous revenir. Vous nous devez ça. » Derain, à l'inverse, s'alarmait vivement :

Mon très cher Guillaume

À la suite de quel événement êtes-vous passé dans l'infanterie comme s. lieutenant ? Je vous félicite sincèrement mais je m'inquiète un peu de vous savoir désormais dans cette infanterie où la vie est si pénible et peu sûre. Enfin je pense que vous êtes au-dessus de Tahure en pleine désolation crayeuse là où le drame est le plus poignant. J'ai connu plusieurs autres parties du front mais rien n'égale l'épouvantable aspect de ces coteaux entaillés de tranchées blanches.

Condamné au cantonnement tout l'hiver, dépourvu de camarades, le peintre s'ennuyait « formidablement », cherchait à passer dans une formation automobile plus active, mais aspirait surtout à reprendre les pinceaux. La vie le rendait très mélancolique : Eva se mourait près de Picasso⁴, qui semblait toujours traîner « avec lui un peu de

1. Dupuy à Apollinaire, 28 novembre 1915 (BnF, département des Manuscrits). Voir L. Campa, « De l'amitié dans de sombres temps », art. cité.

2. Né en 1894, Le Roy était lui-même de la classe 14 (sur Jean Le Roy, voir L. Campa, « La Stèle et le chant », *Poètes de la Grande Guerre. Expérience combattante et activité poétique*, Classiques Garnier, 2010, p. 123 sq.).

3. Level à Apollinaire, 30 novembre 1915 (*AL*, p. 64-65).

4. Eva mourut d'un cancer en décembre 1915.

tragique et de misère continuelle » ; le cerveau plein d'images macabres, lui-même vivait environné de cimetières « boches », cherchait le réconfort auprès de son capitaine, vicaire général du diocèse de Tulle, et regardait « les herbes des chemins et les fleurettes » : jamais elles n'avaient été si belles.

Mon vieux Guillaume que je voudrais vous dire de choses quand je pense à autrefois et maintenant la vie au milieu de ces bois, de ces rivières la nuit etc. me font penser constamment à *L'Enchanteur pourrissant* dont la beauté véritable me hante¹.

« Vous avez merveilleusement décrit l'horrible région, lui répondit Apollinaire. Ce que vous me dites [...] de *L'Enchanteur* me touche. En effet j'ai toujours eu la prescience de cette vie tragique dans les bois². »

Le 12 décembre, le sous-lieutenant passa à la 7^e compagnie en remplacement d'un officier permissionnaire et remonta en ligne sur la cote 193. Son unité intervenait en réserve du 122^e, qui s'apprétait à reprendre la tranchée perdue le 7 décembre. L'action se déclencha vers 20 heures, échoua partiellement, et le 2^e bataillon du 96^e, à deux doigts de partir à l'attaque, fut renvoyé dans la tranchée de Hambourg : « Résultat nul, pesta Apollinaire à son retour. Tout le monde est fatigué. Mais les gros sont furieux, ils n'y viennent jamais voir dans les tranchées³. » Préparé à l'assaut, il avait sans doute accueilli l'ordre de repli avec un soulagement mêlé d'amertume et d'abattement. Maintenant, il se sentait terriblement las : « [S]ale secteur ! enfer du front ! » manda-t-il à Level. Derain [...] le juge infernal ; le mot est encore au-dessous de la chose⁴. » Mais à Lou, qui se trouvait entre Paris et Baccarat, il déclara, trop heureux de railler son rival : « [L']artillerie n'est pas intéressante du tout — C'est en ce moment une arme de grand-père et d'eunuque. Tu n'y entends rien. La seule arme intéressante et formidablement tragique c'est cette infanterie d'ici [...]. Surtout ne me dis plus de bien des artilleurs ni des cavaliers maintenant que je suis dans la Biffe⁵. » L'expérience des premières lignes lui donnaient de l'aplomb : il se sentait au-dessus des normes et des jugements ordinaires.

Le 17 décembre, on lui ordonna de préparer la montée en ligne de son unité ; il partit en reconnaissance vers ses anciennes lignes sous une tempête de boue et d'obus. Tous les fantassins en témoignaient : repasser par les mêmes boyaux, rejoindre les mêmes secteurs, y découvrir une situation pire, ou à peine meilleure, que celle

1. Derain à Apollinaire, 9 décembre 1915 (*CA*, p. 165-166).

2. Apollinaire à Derain, 14 décembre 1915 (*CA*, p. 166).

3. Apollinaire à Madeleine, 13 décembre 1915.

4. Apollinaire à Level, 20 décembre 1915 (*AL*, p. 170).

5. *LL*, 16 décembre 1915, p. 530.

qu'ils avaient laissée, souffrir où ils avaient déjà tant souffert, était un véritable chemin de croix. Le 18 au soir, Apollinaire partit avec la 7^e compagnie et prit la tête de la colonne. La boue des chemins avait séché mais les boyaux restaient glissants. La troupe progressait à découvert, sous le clair de lune :

À la lisière d'un bois, je vois des canons sans abri mais recouverts de serpillière, j'ai pensé à ma pièce. C'est curieux. Aussitôt j'entends des voix qui chuchotent : « C'est peut-être la C^{ie} à Kostro » (c'est l'abréviaatif dont on me désignait entre sous-off. à ma batterie, les hommes eux, qui n'ont jamais pu dire exactement le nom prononçaient *Kostro l'exquis* ou *Cointreau-W[h]isky*, selon qu'ils étaient Picards ou Flamands). J'ai entendu tourné la tête en un clin d'œil arrêté la C^{ie} et aperçu dans les arbres mes anciens camarades, l'adjudant de la batterie un nommé Benoît qui est buraliste à Carcassonne et le chef de la 3^e pièce Horb cultivateur de l'Aisne, ils m'ont reconnu aussitôt et j'ai vu leur émotion qui m'a fait quelque chose, surtout qu'il s'agit de gens très froids surtout Horb. La Batterie a bien avancé, elle est près des secondes lignes dans un endroit dangereux et les canons n'ont pas d'abris. J'ai causé deux minutes avec mes anciens camarades et ai eu le temps d'apprendre des choses qui m'ont fait bien de la peine et dont je ne connaîtrai jamais les détails vraisemblablement, car j'ai eu à peine le temps d'échanger quelques mots avec eux et qui sait quand je les rencontrerai de nouveau ! Quoi qu'il en soit, presque toute ma pièce a été massacrée ou blessée. Mon maître pointeur Louis Déportère, de Lille, a été tué. C'était un garçon au-dessus (comme âme non comme instruction) de sa condition d'ouvrier, il ressemblait aux portraits de Beethoven jeune, grand front pur, très doux, très volontaire, très sérieux. Pointeur épatait, 1^{er} prix de tir. [...] Déportère était jeune marié et avait laissé sa femme enceinte à Lille. Il n'avait jamais pu avoir de nouvelles d'elle ni de personne de sa famille. Il y a 10 jours, j'ai reçu un mot de Gaston Picard, me disant que Déportère était content parce qu'il avait eu enfin des nouvelles de sa femme et d'une fille qui était née depuis la guerre...

Je ne me souviens plus, tant l'émotion fut forte des autres pertes, sauf que mon téléphoniste Montélimart a été blessé¹...

L'amour de Madeleine l'avait sauvé : le chef de pièce était, avec le pointeur, l'homme le plus exposé. « Vous voyez qu'il faut suivre son instinct », ajouta-t-il à l'intention de Level : « [L]e mien était de quitter l'artillerie². »

Le bataillon se remit en marche et releva le 122^e : à 22 h 30, il était en position sur la droite de son ancien secteur, un endroit plus périlleux que le précédent. La nuit fut longue et dangereuse. Malgré la lune à la clarté traîtresse, il fallut consolider les lignes abîmées par la pluie et les projectiles, refaire les créneaux, renforcer la défense de sphères et de chevaux de frise. En face, l'ennemi faisait de même

1. Apollinaire à Madeleine, 20 décembre 1915.

2. Apollinaire à Level, 20 décembre 1915 (*AL*, p. 71).

et, des deux côtés, chacun s'efforçait d'éviter la vigilance et l'habileté des guetteurs adverses. Apollinaire s'installa dans une cagna rudimentaire, un profond couloir étagé de moins d'un mètre de large, où l'on pénétrait par une entrée fort basse, une sorte de chambre utérine, qu'il rebaptisa *Parvis Madeleine*. Il s'assit près du brasero, sur la deuxième marche, et se mit à écrire, sa table calée sur la troisième marche. Il devait cet aménagement à son ordonnance, le soldat tourangeau Labin, ouvrier en bois ; son second ordonnance se tenait derrière lui, à recoudre un bouton, et répondait au nom de Crapouillot, « petit crapaud », comme le mortier de tranchée : c'était « le plus rigolo des petits soldats, croix de guerre pour avoir fait seul dix prisonniers à la Côte de Tahure et s'être distingué à la côte 196 ». Le sous-lieutenant aimait ses hommes et les plaignait :

J'ai plus que les trois coeurs des poulpes pour souffrir
Vos coeurs sont tous en moi je sens chaque blessure
Ô mes soldats souffrants ô blessés à mourir

Quand le moment vint de prendre un mauvais repos, il s'allongea au fond du trou, sur un grabat de treillage, ses ordonnances pelotonnés sur les marches...

Depuis dix jours au fond d'un long couloir trop étroit
Dans les éboulements et la boue et le froid
Parmi la chair qui souffre et dans la pourriture
Anxieux nous gardons la route de Tahure¹

Il pensa longuement à Madeleine et à sa permission ; le colonel lui avait dit de se tenir prêt pour le 23 décembre. Sur la paroi de craie, un prédécesseur avait inscrit : « Auque Segula clairon 122 d'Inf. 3^e C^e 2^e section : à moi les femmes à poil, à moi la gnôle à volonté ! »

Les jours suivants, les corvées et les travaux de remblaiement s'effectuèrent sous une pluie battante et dans un calme relatif : on continuait de perdre quotidiennement trois à quatre hommes, tués ou blessés par des tirs sporadiques. Apollinaire en profita pour répondre à l'admirateur inconnu qui lui avait récemment adressé son poème « Décembre », André Breton, un étudiant en médecine de dix-neuf ans, interne à l'Hôpital bénévole de Nantes. Royère avait engagé le jeune homme à lui écrire dès qu'il avait su l'« attrait » que l'auteur du « Musicien de Saint-Merry » exerçait sur son cadet² : « Il y a dans vos vers un talent frappant, répondit l'aîné. Votre personnalité qui ne peut que croître s'y affirme déjà³. » Influencé par Mallarmé, Royère et

1. « Chant de l'Honneur », daté du 17 décembre 1915 (*Calligrammes*).

2. Breton à Apollinaire, 28 janvier 1916 (BnF, département des Manuscrits). Royère avait publié les tout premiers poèmes de Breton dans *La Phalange* en mars 1914.

3. Apollinaire à Breton, 21 décembre 1915 (*ŒC IV*, p. 873). Voir Marguerite Bonnet, « Lettres d'Apollinaire à André Breton », *Apollinaire et les surréalistes*, GA 3, p. 16 et 20.

Valéry, Breton s'adonnait désormais à Rimbaud et recherchait les images curieuses, les « brisures singulières », les associations surprenantes :

Nous taire
Enfants des contes si le beau missel en fleurs
Au minuit de ton gré s'ouvre au feuillet des cloches
Pâles qui sont des jacinthes¹...

Valéry, pour sa part, suivait attentivement les progrès de Breton, dont « Décembre » confirmait l'« instinct » poétique « et même l'instrument très ingénieux » ; mais il n'avait pas manqué d'ajouter *in fine* : « Je ne critique que certains abus de moyens exceptionnels². »

Le sous-lieutenant Kostrowotzky guettait le retour du permissionnaire qu'il remplaçait avec la vigilance d'une sentinelle au crâneau. Il neigeait. Le 22 décembre, le lieutenant tant attendu passa par le boyau. Dans la nuit, un détachement de la 2^e compagnie reçut l'ordre de se mettre à la disposition du 81^e RI pour reprendre les lignes perdues deux semaines plus tôt. Après deux heures de combat, l'une des fractions réussit à enlever une petite portion de tranchée ; on dénombra 3 morts et 13 blessés côté français. Mais Apollinaire était déjà loin ; il filait vers Marseille.

Vers le Sud

Le permissionnaire embarqua sur le *Sidi-Brahim* le 29 décembre. Arrivé à Marseille le jour de Noël, il avait passé son temps à reprendre face humaine. Lavé, rassé, peigné, il avait revêtu son uniforme passé par l'étuve ; plus de boue, plus de poux. Ressemblait-il encore à l'artilleur rencontré par Madeleine dans le train de Nice un an plus tôt ? L'amaigrissement l'avait émacié sans entamer sa corpulence ; sa barbe avait poussé, ses mains étaient gercées, sa peau tannée et ses yeux « moins beaux, moins sombres et moins jaloux » qu'en sa jeunesse : ils avaient pris une couleur « noisette³ » et sans doute étaient-ils cernés de cendre et de lilas. Son regard perçant et rêveur passait toujours d'un monde à l'autre, de l'amour du moment à la douleur de vivre, des horizons gros d'avenir au recel du théâtre intérieur, mais il avait vu ce que des millions d'hommes voyaient : ceux qui n'étaient pas allés là-bas ne pouvaient les comprendre. Il avait scruté le destin, un destin troué, déchiré, monstrueux, hermaphrodite et barbare, au faciès bouffi de hargne et d'orgueil. Combien de vers, combien

1. Ce sont précisément ces vers que cite Apollinaire dans sa réponse à Breton.

2. Valéry à Breton, 14 décembre 1916 ; voir la notice du poème dans A. Breton, *Oeuvres complètes*, t. I, éd. de M. Bonnet *et al.*, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », p. 1080-1082.

3. Apollinaire à J.-Y. Blanc, 6 décembre 1915 (*LM*, p. 59).

d'amour pour sauver la Beauté et l'honneur de sa cause ? Le *Sidi-Brahim* appareilla, suivi de son escorte, un torpilleur censé dissuader les U-Boot, responsables du naufrage de dizaines de navires alliés en Méditerranée.

Du séjour d'Apollinaire à Oran, on ne sait presque rien. Le poète ne s'en ouvrit à personne, si ce n'est allusivement, par une carte adressée à Derain, représentant deux chameaux dans le désert, ou par une photographie offerte à Picasso, qui le montre souriant, béret sur l'oreille, en compagnie d'une Madeleine enchaînée et radieuse¹. Le cliché fait partie d'une série dans laquelle les fiancés sourient et s'enlacent dans le jardin de la maison, au bord de la mer, au pied d'une montagne ; un air emprunté se lit parfois sur leurs traits, comme il arrive quand la grâce de l'instant surprend l'habileté du photographe, mais rien ne trahit en eux la gêne ou l'embarras. Apollinaire, en uniforme, badine à la main, et Madeleine, sagelement vêtue et coiffée, forment ce que les bonnes gens appellent « un couple superbe ». Du golfe d'Oran vu de Notre-Dame-de-Santa-Cruz ou des promenades vespérales à Mers El-Kébir ne subsistent que les évocations de l'*« Histoire du permissionnaire »*, parue dans *« La Vie anecdotique »* du 1^{er} avril 1916 : la mosquée, la cathédrale, les « merveilleux » couchers de soleil « où le ciel s'emplissait de roses ardentes, de lilas flamboyants et de violettes phosphorescentes », les faubourgs où des fillettes françaises, espagnoles et mauresques « chantaient des rondes nouvelles en sautant à la corde² »...

Des retrouvailles d'Apollinaire et Madeleine, de leurs paroles et de leur intimité, il nous faut presque tout imaginer. Il l'avait si longuement, si intensément fantasmée, inventée, elle l'avait si longtemps attendu... Fut-il surpris, fut-il déçu ? « Si la réalité de mon corps te donnait un plaisir moins grand que celui que tu imagines j'en mourrais de douleur ô mon amour », lui avait-elle écrit en octobre³. Le rêve et la réalité pouvaient-ils s'épouser ? Il semble que Madeleine, embellie de bonheur, ne s'abandonna pas tout à fait ; touché mais frustré par son trouble et sa timidité, il dut sans doute se contenter de baisers, de caresses... et patienter jusqu'au mariage : c'était une dimension du Devoir à laquelle il avait peu songé. Les Pagès n'étaient pas des bourgeois rigides, mais ils vivaient en tribu selon des principes ordinaires dont faisaient fi les milieux littéraires parisiens ; Madeleine elle-même convenait qu'elle était docile aux usages et aux obligations sociales. Depuis la mort de son père, professeur de philosophie et inspecteur d'académie, elle veillait sur la famille avec sa mère, professeur au lycée de jeunes filles d'Oran, femme ouverte et

1. Apollinaire à Picasso, s.d. (*PA*, p. 133 et 136). Sur la photographie, ces simples mots : « À Monsieur Picasso / Guillaume Apollinaire. » On ignore si une lettre était jointe au cliché.

2. Cette « Anecdote » sera reprise dans la première version de *La Femme assise* (*Pr 1*, p. 1363-1364).

3. Madeleine à Apollinaire, 5 octobre 1915, 10 heures.

simple, qui témoigna chaleur et sollicitude à celui que son aînée avait choisi¹ ; les puînés, Denise, Louise et Marthe, Émile et Pierre, accueillirent le promis avec curiosité, l'adoptèrent et le traitèrent en grand frère. On lui présenta des amis, des voisins, des connaissances, on lui montra la ville et ses environs, on lui offrit d'interminables repas et une couche molle. La lumière, l'air, la mer, la douceur, tout était propice à la renaissance de l'âme et des sens. Mais quelque chose en lui appartenait toujours au front et sans doute, ne se remettait pas.

L'errance

Le jour du départ, la mer était furieuse. Sur la jetée balayée de bourrasques, Madeleine s'efforçait de garder contenance ; elle avait promis d'être raisonnable : « C'est bien », lui glissa son fiancé à l'oreille avant de s'embarquer. Sa silhouette, droite et menue, s'évanouit dans un rideau de pluie. Au bout de quelques milles, l'escorte du navire fut contrainte de rebrousser chemin et de laisser aux éléments le soin de décourager les sous-marins ennemis. Les voyageurs étaient affreusement malmenés ; même M. Six, une connaissance des Pagès, un joyeux drille, n'avait pas le cœur à plaisanter. Quand le temps s'apaisa, la mer devint d'« or vert et liquide » et « les tirailleurs sur le pont sombre comme celui du Vaisseau-Fantôme » se mirent à chanter « *Amela Djiriwel ya la la*² »... Le 10 janvier, le bateau arriva sans plus d'encombre à Marseille, où Apollinaire déjeuna, à l'hôtel des Phocéens, avec un lieutenant de goumiers rencontré à bord. Le soir même, il s'installa dans un train couchette qui le mena vers Paris. Le 11, il annonça ses fiançailles à sa mère, qui ne vit rien à redire, retrouva brièvement André Level, qu'il avait prévenu la veille par télégramme, mais n'eut pas le temps de passer au *Mercure* pour parler de son prochain livre de vers. Le lendemain, le train le ramena en Champagne : « Il fait beau temps, je pense à toi mon amour, je t'adore, je pense à notre réunion [...] mon très très cher amour, mon Madelon adoré. Je prends ta bouche³. » Sur place, il chercha en vain son régiment et finit par le trouver le lendemain, dans l'après-midi : le 96^e était au repos à Damery.

À peine arrivé, Apollinaire prit le commandement de la 7^e compagnie. Les rets de l'organisation militaire et les récriminations tatillonnes de sa hiérarchie l'accablèrent aussitôt... Pourquoi cette sentinelle n'a-t-elle pas de falot ?... Il me faut la note de service dans l'heure... En tant que commandant de compagnie, vous devez veiller à la bonne

1. Madeleine naquit le 14 novembre 1892 à La Roche-sur-Yon. On se souvient que le frère aîné, Jean, marié à Nice, était mobilisé dans l'artillerie.

2. *Pr I*, p. 1363-1364.

3. Apollinaire à Madeleine, Épernay, 12 janvier 1916.

tenue de vos hommes... De quoi donner le cafard et regretter les premières lignes : face à l'ennemi, on voyait l'essentiel, on dépendait du combat. Paisible bourgade nichée au sud de la montagne de Reims, sur les bords de la Marne, Damery vivait au rythme éternel des travaux et des jours, en dépit des troupes, des manœuvres, des défilés à cheval et du canon qu'on devinait tonnant au nord. Le 8 janvier, la III^e armée allemande avait entamé une diversion dans le secteur de Massiges, afin de détourner l'attention de Verdun, que le général Falkenhayn avait choisi pour la prochaine grande offensive, *Gericht*, le jugement. Pendant ce temps, les journaux parisiens accueillaient 1916 en titrant : « L'année de la victoire »¹.

Entre deux exercices, Apollinaire répondit à Soffici, qui lui avait enfin adressé un exemplaire de *La Voce* et un tiré à part du poème « À l'Italie ». À Breton, qui avait envoyé un nouveau poème, « très joli, très délicat », intitulé « À vous seule² », et lui écrivait des lettres obligeantes et sincères qui refusaient les apprêts sans dédaigner les circonlocutions, faisaient montre d'une personnalité originale et d'une vigueur toute juvénile, dont l'assurance le disputait encore au scrupule. À Lou, dont il avait reçu des vœux de Lunéville :

Je suis content que tu sois contente. [...]

Je te souhaite de belles amours et beaucoup de bonheur.

Alors, on s'habitue à la guerre, moi j'ai participé aux coups de chien de la cote 194 près de la butte de Tahure.

Enfin, je m'en tire pour l'instant sans dégâts c'est pas mal après tout.

Gui³

Ainsi s'achève la correspondance d'Apollinaire à Lou.

Excédé d'enchaîner rapport sur exercice, le fantassin se sentait las et impatient : l'hiver et la routine lui semblaient interminables, malgré l'« indicible » émotion qu'il avait ressentie à conduire à cheval la revue du 20 janvier : un défilé n'était-il pas une manière de cortège ? Comme il enviait Dupuy, le prestige et l'autonomie de son unité, il demanda à Level de lui procurer au plus tôt un manuel d'officier mitrailleur⁴ ; il venait d'en parler au colonel qui lui avait prêté une oreille attentive. Un beau jour, Gabriel Boissy, caporal au 81^e RI, lui rendit visite, monocle à l'œil, et lui sembla « bien vieilli⁵ ». Tous les hommes du front, jeunes et moins jeunes, semblaient des vieillards, fussent-ils archivistes au train de combat comme Boissy. Ils souffraient tant, voyaient des choses si affreuses, rencontraient si souvent la face hideuse de la mort, qu'ils n'avaient plus d'âge et vivaient

1. Rémy Porte, *Chronologie commentée de la Première Guerre mondiale*, Perrin, 2011, p. 255.

2. Apollinaire à Soffici, 17 janvier 1916 (*CI I*, p. 116) ; à Breton, 18 janvier 1916 (*PEC IV*, p. 874).

3. *LL*, 18 janvier 1916, p. 531.

4. Apollinaire à Level, 18 janvier 1916 (*AL*, p. 73).

5. Apollinaire à Madeleine, 19 janvier 1916.

dans un autre temps : l'heure H, le repos, la permission. S'ils rêvaient peut-être encore de victoire, ils avaient tout oublié de la paix.

Comme celle de Dupuy, la division d'Apollinaire était une division volante consacrée à l'attaque : convoquées en cas de besoin, les troupes ignoraient où elles allaient, mais savaient bien ce qui les attendait¹. Le 22 janvier, le 96^e quitta Damery sous une pluie battante ; la 6^e compagnie fermait la marche. Au bout de six heures d'une progression pénible vers le nord-est, le régiment atteignit les baraquements de Ville-en-Tardenois, à mi-chemin de Reims et de Château-Thierry. Apollinaire occupa chez l'habitant une petite chambre basse, pourvue d'un lit garni d'un gros édredon rouge et d'une paillasse pour son ordonnance ; il y flottait un parfum suret de pommes et de poires. L'instruction se poursuivit, monotone, procédurière, épuisante : exercices d'évolution et de combat du bataillon et du régiment ; exercices de détail pour la troupe ; manœuvres du régiment, de la brigade, de la division ; exercices sur la carte pour les cadres. Le 28 janvier fut employé au repos et aux soins de propreté. Apollinaire était au supplice : rien ne l'inspirait, tout lui pesait. Ses lettres à Madeleine se faisaient patientes et domestiques : « Dis à Marthe qu'elle ne doit pas te tartiner quand je suis pas là pour l'en empêcher »... « J'ai aussi ta lettre du 17 ne te force pas à manger du poisson. / J'ai aussi ta lettre du 15 avec ton joli poème en prose. Je t'adore. / J'ai aussi ta lettre du 16, ne m'envoie pas mes poèmes copiés avant que je ne te les demande. » Il répondait comme un automate, se préoccupait avant tout de la copie des poèmes qu'il confiait à sa fiancée, formulant des tendresses convenues et semblait oublier toute ardeur érotique : « Je t'aime bien comme tu es. Je veux que tu calmes tes émotions et que le caméléon diminue un peu dans ma panthère². » À la déception, ou à la frustration, ressentie à Oran s'ajoutait le cafard de la servitude militaire. Madeleine vivait dans l'amour et dans l'attente : elle songeait à l'avenir, envisageait un nouveau poste, en Algérie ou en métropole, et se persuadait que son fiancé reviendrait dans trois mois ; quant aux « petits », très « enthousiastes », ils ne parlaient que de lui³. Mais son cœur lui disait que quelque chose fausait leur harmonie : « Non il n'y a pas de séparation par l'esprit d'avec toi », la rassura Apollinaire, « j'ai en ce moment si peu de temps pour écrire mon amour exquis, que cela m'est comme une absence ». Or le temps lui manquait moins que le courage et la ferveur.

Comme une partie de ses affaires s'était perdue quand il était en Algérie, le colonel l'envoya se faire rééquiper à Paris. Le 30 janvier au soir, le permissionnaire, qui avait perdu ses clés et ne pouvait rentrer chez lui, échoua on ne sait où. Le lendemain, il s'occupa de

1. C'était le rôle du corps divisionnaire, ce qu'était la 154^e DI de Dupuy, mais n'était pas, à cette date, la 55^e DI.

2. Apollinaire à Madeleine, 22, 24 et 29 janvier 1916.

3. Madeleine à Apollinaire, 9 et 12 janvier 1916.

sa naturalisation avec le substitut Granié : l'affaire de la Santé avait resurgi, mais le non-lieu et l'absence de casier judiciaire jouaient en faveur du postulant ; ses origines, en revanche, compromettaient fâcheusement ses démarches : né de père inconnu, il était russe par sa mère mais ne pouvait prouver la nationalité d'Olga, si bien que le ministère de la Justice préconisait l'ajournement de sa demande jusqu'à la fin de la guerre¹. Il quitta le magistrat avec l'espoir que la difficulté finirait par être levée. Il retrouva Max et Picasso, et passa un moment houleux avec Level, l'industriel défendant la victoire par l'économie, le soldat par les armes². La capitale lui déplut souverainement : absorbant les changements imposés par la guerre, elle vivait selon son rythme et ses humeurs...

J'ai vu Paris dans l'ombre
Hypogée où l'on riait trop
Paris une grande améthyste³

Insensitive aux restrictions et à la menace des zeppelins, qui lui semblaient bien anodines comparées aux dangers du front, il ne voyait que le sourire des sursitaires, les femmes au bras des beaux embusqués et les « prix fous » affichés dans les galeries. Rue de la Baume, chez Léonce Rosenberg, les artistes non mobilisés exposaient dans une manière « assez Delaunay trop Delaunay et trop Archipenko », et travaillaient « dans le fin vulgaire⁴ ». Depuis la mobilisation, Rosenberg occupait une place artistique et commerciale de premier plan ; il avait gagné plusieurs artistes de Kahnweiler, auxquels il versait des mensualités, et habilement conjugué la rhétorique patriotique à la touche avant-gardiste en baptisant sa galerie *L'Effort moderne*. Dès lors, il échappait aux attaques récurrentes contre le « Kubisme » : en août 1915, l'hebdomadaire de gauche modérée *La Renaissance artistique et littéraire* avait reproché à Poiret de complaire à sa clientèle allemande et, en octobre, accusé sa maison de décoration Martine de propager le style boche ; elle appelait à mettre le feu « à toutes ces ordures allemandes influencées par Munich⁵ », oubliant que Paris avait fait le meilleur accueil aux arts décoratifs bavarois à l'occasion du Salon d'automne de 1910, alors même qu'Apollinaire en dénonçait la vacuité et la laideur⁶. Le couturier, qui venait de porter plainte, recevait un soutien nourri, mais la polémique continuait de s'étendre jusqu'au front ; en novembre, le directeur de l'hebdomadaire, Henry Lapauze, avait tenté d'impliquer Apollinaire, lequel avait répondu : « Théoricien, moi ? Poète, oui ; esthéticien, sans

1. Rapport du 11 mai 1915 (dossier de naturalisation, Archives nationales).

2. Apollinaire à Level, 4 février 1916 (*AL*, p. 74-75).

3. Envoyé à Madeleine le 3 février 1916.

4. Apollinaire à Derain, 20 février 1916 (*CA*, p. 167).

5. « Juste vérité », 7 août 1915, et « La Mode changera », 16 octobre 1915.

6. Dans *Les Marches de l'Est* du 15 novembre 1910 (*Pr* 2, p. 235-236).

doute. Et comment ne goûterais-je pas aujourd’hui une école de peinture qui est l’honneur de l’art de notre temps¹ ? » En tant qu’officier d’infanterie, il avait le droit et le devoir de légitimer le cubisme qui, profondément novateur et national, témoignait du poids international de l’influence française. Cela ne l’empêchait pas de tenir Rosenberg en piètre estime, de le juger opportuniste et immoral : « Dis Rose et merde / À Rosenber-gue », chantonna-t-il à Max au mois de mars, « Et ose Enfant / À Ozenfant² ». Sa préférence allait en effet aux efforts patriotiques et artistiques de *L’Élan*, dont le numéro de janvier publiait son poème « Guerre » et un très beau dessin à l’encre de Derain, « Soldat aux tranchées ». Du côté des marchands, il poursuivait ses échanges avec Paul Guillaume, qui voulait son avis sur Kisling et Modigliani ; certes, avait-il répondu, avant d’ajouter, songeant aux préoccupations mercantiles de son interlocuteur : « [N]’oubliez pas qu’ils sont juifs, tenez-vous à carreau³ ». Le galeriste en était d’accord : Kisling vendait beaucoup chez Basler, et Modigliani, auquel il proposait un paiement content plutôt qu’un contrat, s’était « cabré comme une vierge outragée⁴ ». Apollinaire lui recommanda également Morgan Russell, dont le mécène, Gertrude Vanderbilt Whitney, consacrait désormais ses subsides à des œuvres caritatives, comme le financement de l’hôpital militaire de Neuilly ; mais Paul Guillaume déclina l’offre du peintre, qui décida de se rendre à New York chez son compatriote Stieglitz, muni d’une recommandation du poète⁵.

Vêtu d’un magnifique uniforme horizon à godets, le permissionnaire quitta Paris sans regret le 1^{er} février. Il ne savait plus où était sa place. *Les Trois Don Juan*, prêt dès avant la guerre, avait paru en octobre 1915 à La Bibliothèque des curieux, mais c’était un montage sans grande valeur, fabriqué à partir de fragments de Byron, Mérimée, Tirso de Molina et d’ouvrages de qualité secondaire. Apollinaire attendait davantage du *Poète assassiné*, mais, les frères Briffaut tardant à l’imprimer, il cherchait un autre éditeur et pensait à Stock. Heureusement, il pouvait compter sur ses amis. Max priaît tous les matins pour lui et pour son retour à Paris, et se mettait à sa disposition, nonobstant la pâleur de son rayonnement parisien⁶. Prévenu par un mot de Marie, Laboureur écrivait :

1. Apollinaire à Lapauze, 27 novembre 1916 (P. Caizergues, *Apollinaire journaliste*, op. cit., t. III, p. 525).

2. Apollinaire à Max, 14 mars 1916 (CA, p. 103). Le premier numéro de la revue patriotique *L’Élan*, dirigée par le peintre Amédée Ozenfant, avait paru le 15 avril 1915 ; le portrait de Max, exécuté au crayon graphite par Picasso au début de 1915, fut publié dans le dernier numéro de décembre 1916.

3. Apollinaire à Paul Guillaume, 7 septembre 1915 (*OEC IV*, p. 873).

4. Paul Guillaume à Apollinaire, 10 septembre 1915 (BnF, département des Manuscrits). Guillaume fut le marchand de Modigliani entre 1914 et 1916.

5. Morgan Russell à Apollinaire, 4 lettres entre l’hiver 1915 et le 2 février 1916 (CA, p. 824-828). Apollinaire à Stieglitz, 29 janvier 1916 (W. Bohn, « Apollinaire et les peintres : Morgan Russell et Carlo Carrà », *GA 15*, p. 113-118).

6. Max Jacob à Apollinaire, s.d. [janvier-février 1916] (CA, p. 99 et 100).

Je vous en félicite mais le plaisir que j'en ai s'est trouvé amoindri à vous retrouver dans l'infanterie et terriblement exposé. Sans doute c'est la plus belle et peut-être actuellement la seule besogne, et qui compte, mais tout de même la victoire qu'il nous faut on la voudrait payée du moindre prix. Il y a des pertes qu'on ne saurait remplacer et vous ne serez pas surpris si je pense que la vôtre serait de celles-là. Je vous souhaite la meilleure chance et au besoin le retour à votre belle arme de canonnier qui devait cependant vous intéresser grandement¹.

Depuis l'Artois, Dupuy avait déclaré : « Mes compliments pour ton élévation aux grades supérieurs. Je n'ai pas le temps de t'écrire une lettre-océan mais une simple carte-flaque d'eau. » Un distique burlesque et affectueux concluait son message : « Avec un geste noble et lançant le tonnerre / Chante sur son canon Guillaume Apollinaire². » Dupuy publiait une petite revue littéraire avec l'aide de Bernouard et Le Roy, *Les Imberbes*, « paraissant de temps à autre et longtemps s'il plaît à MM. les Allemands ». Le numéro 4, « achevé de polycopier le dix-septième jour d'octobre mil neuf cent quinze par La Belle Édition dans une vieille canha boche sur les bords de la Rivière Reconquise Artois », contenait sa « Ballade à tibias rompus », signée « Baron de Franquevaux, gradé de l'échelon », pseudonyme inspiré de son ancienne signature à *Paris-Midi* :

Je suis le pauvre MACCHABÉ mal enterré
Mon crâne lézardé s'effrite en pourriture
Mon corps éparpillé divague à l'aventure
Et mon pied nu se dresse vers l'azur éthéré

Sollicité par les trois complices, Apollinaire leur avait, en novembre, adressé « Chant de l'horizon en Champagne », mais la copie s'était perdue dans les combats du fortin de Givenchy³. Il n'en avait pas d'autre et ne savait quoi envoyer... « Écris un mot si tu l'oses⁴ »... Non seulement sa situation actuelle l'affectait davantage que la vie en première ligne, mais il manquait de temps pour écrire. Il ne se sentait chez lui nulle part. Après son départ d'Oran, les Pagès avaient certainement retrouvé leurs habitudes et leurs occupations ; chaque jour, Madeleine prenait le chemin du lycée, écrivait à son fiancé et cultivait le jardin secret de leur amour. À quoi bon ? En Champagne, son régiment se déplaçait selon les plans de l'état-major et la conduite de la guerre ; l'unité errante était son seul foyer, tous ses biens entraient dans un sac et une cantine, l'uniforme et la section lui tenaient lieu de maison. Les fantassins de première ligne n'étaient pas des chevaliers errants ni même des moines, mais des

1. Laboureur à Apollinaire, 10 février 1916 (*CA*, p. 732).

2. Dupuy à Apollinaire, 8 janvier 1916 (BHVP, donation Adéma).

3. Le Roy dut en réclamer une autre (Le Roy à Apollinaire, 4 janvier 1916, *JCGA*, p. 119).

4. « Du coton dans les oreilles » (*Calligrammes*).

romanichels qui montraient leurs tours d'un lieu à l'autre ; ils s'arrêtaient où ils tombaient, mais la mort ne leur offrait aucun repos, tant les combats bouleversaient les sépultures.

Plaignez mon triste sort
 Nul ne dira sur moi « Paix à ses cendres »
 Je suis mort
 Dans l'oubli désolé d'un combat de décembre. [...]

Il n'est point si gai d'être mort
 Tout cela manque de confort
 Si j'avais un bout de ficelle
 Je sonnerai la sentinelle¹.

Le 4 février, le régiment quitta Ville-en-Tardenois à 9 heures. À Pourcy, où il fit halte vers 11 heures, la pluie se mit à tomber. Cinq heures plus tard, il atteignit Hautvillers : il était revenu sur les flancs sud de la montagne de Reims en passant par l'est ; Damery était tout proche. À quoi pouvaient bien servir tous ses détours ? Hautvillers était un joli village viticole serti de forêts et de vignes étagées sur des collines qui découpaient au ciel un relief sinueux. Apollinaire logea avec son ordonnance dans une belle maison du bourg chez des gens accueillants, dont les fils et les gendres étaient à la guerre. Une grand-mère lui annonça une guerre de cinq ans, mais Max disait trente et prévoyait que 1916 serait plus sanglante que 1915. Apollinaire, quant à lui, voyait l'issue pour la fin de 1917, voire l'hiver 1918. Le temps lui durait, il était d'humeur noire :

Bonjour soldats bouteilles champenoises où le sang fermenté
 Vous resterez quelques jours et remonterez en ligne
 Échelonnés ainsi que sont mes céps de vigne
 J'envoie mon vin partout comme des soldats qui savent mourir
 J'envoie mes bouteilles partout comme les obus d'une charmante artillerie²

Exercices et manœuvres se succédaient sous la neige et la pluie, les soldats toussaient et grelottaient, il gelait tous les matins. Le 10 février, engourdi par un rhume, Apollinaire commença discrètement, pendant une conférence sur les gaz, le grand poème qui devait

1. René Dalize, *Ballade du pauvre Macchabé mal enterré*, suivi de deux souvenirs de G. Apollinaire et A. Salmon, préface de L. Campa, Abstème et Bobance, 2010. C'est sous ce titre que la « Ballade à tibias rompus » fut publiée par La Belle Édition en 1919.

2. « Le Vigneron champenois », envoyé à Madeleine le 7 février et repris dans *Calligrammes*. Sur le mode de l'humour noir, Apollinaire s'est peut-être inspiré d'une carte postale humoristique intitulée « Comment le bouchon de Liège a empêché Guillaume de prendre le et la Champagne » : à gauche, une bouteille débouchée sur la frontière belgo-française ; à droite le profil du Kaiser ; au centre, le bouchon qui saute et un poteau frontalier commun à la Belgique, la France et l'Allemagne, marqué d'une croix ; grâce à un effet d'optique, le bouchon pénètre dans la bouche de Guillaume II.

constituer « le 1^{er} chant de [s]a nouvelle œuvre¹ ». « Du coton dans les oreilles », achevé le lendemain, était le poème le plus ambitieux qu'il ait écrit depuis deux mois, et sans doute depuis le début de la guerre : collages, acousmastes, variations graphiques et typographiques synthétisaient toute la vie sous forme de pluie, pancarte, périscope et mégaphone, blague et plainte, silence et vacarme, lyrisme et calembour.

Rassuré sur la vitalité de ses capacités poétiques, Apollinaire envoya immédiatement le brouillon à Madeleine après l'avoir recopié : en attendant de pouvoir le publier à Paris, dans *L'Élan* par exemple, il l'adressa aux *Imberbes* pour remplacer « Chant de l'horizon en Champagne » : « Vous êtes libre de l'embellir par des rubriques de toutes sortes », écrivit-il à Jean Le Roy en adoptant le ton de « marivaudage » qu'appliquait Dupuy à la guerre, « et votre imagination soumise à celle de votre capitaine illustre trouvera les ornements les plus convenables à ce chant antiphallique au sens où l'entomologiste Fabre découvrait que bien peu de champignons contenait de la phal-line² ». « Antiphallique », le poème l'était car, comme les tampons que les artilleurs se mettaient aux oreilles pour éviter les traumatismes sonores, il atténuaient les effets mortifères de la guerre en ordonnant le chaos et en le soumettant à un principe constructif. Il l'était aussi car aucun canon ne se dressait, obscène, sur la page, la plupart des lignes verticales obéissaient à un mouvement ascendant et la pancarte de la cagna indiquait « Les Cénobites tranquilles ». Quelque temps plus tard, Le Roy renvoya une épreuve en questionnant son auteur avec zèle : « Ai-je bien transcrit le fragment [...] ? cela vous plaît-il ainsi ? Que pensez-vous de cette typographie bicolore ? Et si vous l'approuvez, les rouges sont-ils mis avec tact ? Y a-t-il beaucoup de fautes de copies³ ? »

Apollinaire avait mis toute son énergie dans ce poème et dans le suivant, « Aussi bien que les cigales », une composition idéogrammatique figurant une cigale, une fleur et un revolver, où il haranguait ses camarades en les invitant à creuser pour pouvoir ensuite « sortir au soleil » et chanter, en point d'orgue, « La joie adorable de la paix solaire⁴ ». Mais à Madeleine il n'offrait plus aucune page lyrique, plus aucun poème secret : « Je suis en ce moment dans un état de chasteté morale très grand, non qu'il y ait un vœu, mais cela doit venir de toutes ces manœuvres, de ce qu'on n'est jamais seul, de ce qu'on a si peu de temps à soi. [...] Je voudrais bien que cette guerre montrât enfin son derrière⁵. » Il berçait sa fiancée, la cajolait comme on ferait d'une enfant, la priait de ne pas s'affoler et lui promettait

1. Apollinaire à Madeleine, 29 janvier 1916.

2. Apollinaire à Jean Le Roy, 11 février 1916 (*JCGA*, p. 121).

3. Dans une lettre s. d. [deuxième quinzaine de février 1916] envoyée par Dupuy (BnF, département des Manuscrits).

4. L'argot militaire nomme « cigale » une balle de shrapnell ou un éclat d'obus.

5. Apollinaire à Madeleine, 13 février 1916.

d'écrire longuement ; peut-être ne mesurait-il pas lui-même à quel point son inspiration amoureuse se tarissait malgré lui.

La demi-journée qu'il passa Épernay, le 18 février, lui apporta peu de distraction : le temps était « d'une tristesse navrante » et la petite ville trop proche du front pour donner l'illusion de la paix. Quarante-huit heures plus tard, le régiment quitta Hautvillers, traversa Romery et Fleury-la-Rivière, reprit une portion de la route de Damery à Ville-en-Tardenois, mais cette fois-ci obliqua vers le nord-ouest, direction Orcourt, un pauvre lieu ponctué de maisons verdâtres, où il s'arrêta pour cantonner. Apollinaire se logea chez de modestes paysans. Le jour déclinait, les ombres s'allongeaient, les minutes passaient : *Hora fugit*, disait la grosse horloge... « La nuit descend comme un agenouillement / Et ceux qui vont mourir demain s'agenouillent / Humblement¹ »... À Oran, le crépuscule teignait de mauve les montagnes. Le poète confia sa mélancolie à Madeleine ; il ne lui disait plus qu'il l'aimait, n'inventait plus leur amour au fil de la plume, il racontait l'horloge, le lit Louis-Philippe, les casseroles et le miel du pays au goût de mélisse². Il était las, il ne savait plus où était son désir.

Le lendemain, toute la division fit mouvement vers le nord. La route traversait une succession de plateaux venteux, couverts de nuages bas et pressés. Jonquery, Romigny, Lhéry, Coémy, Serzy, Crugny, litanie des villages, routine des haltes et des départs. Le 22 février, le 2^e bataillon stationna à Fismes, un bourg plat et morne, qui en valait un autre, qui ressemblait à tous les autres :

On est comme inexistants, des Bohémiens. Je lisais tes lettres et n'avais pas le temps, pas la force de répondre. J'ai couché dans des hameaux invraisemblables. Il me semble même que je t'ai écrit en route, mais n'en suis pas sûr. Si bien qu'en tout ceci je vis dans un rêve. Il me semble que je traîne mes pieds dans la boue des grands chemins depuis un temps infini. Je deviens un automate, sans pensée véritable. J'oublie les noms.

Ce rêve n'était pas de ceux dont il avait le secret, mais un cauchemar sans maître, dont seul Vigny avait su saisir toute la mesure dans *Servitude et grandeur militaires* : « Quelle admirable chose ! quel livre ! Dire que je n'avais pas lu cet ouvrage qui est peut-être le chef-d'œuvre de la littérature française du 19^e siècle. » Il le lisait par fragments, le soir, au coucher, et trouvait dans cette œuvre, où la vérité de la nature humaine comptait plus que l'authenticité des faits, « un merveilleux enseignement » : « Que je regrette de ne m'être pas pénétré de cette merveilleuse chose avant la guerre. Comme je l'eusse encore mieux connue que je ne la connais³. » Ce livre classique, prisé par les militaires de carrière, faisait, depuis le début des hostilités, l'admi-

1. Vers d'un poème envoyé à Derain le 20 février 1916 (*OEC IV*, p. 883).

2. Apollinaire à Madeleine, 20 février 1916.

3. Apollinaire à Madeleine, 23 février 1916.

ration de nombreux mobilisés, auxquels il offrait un soutien sans égal : en appelant sur « l'Armée le pardon de la Nation », Vigny plaidait pour cette « famille sacrifiée », dont le destin était de porter « la trace la plus douloureuse de barbarie qui subsiste parmi les hommes ». « Ce qu'il y a de plus beau après l'inspiration, c'est le dévouement ; après le Poète, c'est le Soldat ; ce n'est pas sa faute s'il est condamné à un état d'ilote. » Comment Apollinaire n'aurait-il pas vibré à la lecture de ces phrases dignes et belles, qui célébraient l'Honneur comme « conscience exaltée », comme « respect de soi-même et de la beauté de sa vie porté jusqu'à la plus pure élévation et jusqu'à la passion la plus ardente » ? Chaque page lui rappelait la grandeur et l'humilité de sa pauvre condition obéissante : « Les régiments sont des couvents d'hommes, mais des couvent nomades ; partout ils portent leurs usages empreints de gravité, de silence, de retenue¹. »

Le 27 février, le bataillon fut envoyé à Thillois, non loin de Reims, en réserve du 38^e corps d'armée². Il neigeait toujours. Le 1^{er} mars, Apollinaire reçut l'autorisation de se rendre à Reims, « ville morte et vivante » à la fois : sur la grand-place d'Erlon, les cochers s'alignaient, attendant d'improbables chalands, et, dans le grand bazar, des « vendeuses impassibles » servaient au milieu des obus. Il visita la cathédrale, injuriée par les destructions allemandes mais moins abîmée qu'il ne l'imaginait, déjeuna au Lion d'or et, si l'on en croit ses déclarations à Max, coucha avec deux sœurs en même temps : « Ma déambulation dans les rues obscures la nuit tandis que les Boches bombardaiient et que les deux jeunes filles s'évanouissaient tandis que les éclats sautaient tout autour de nous est un des souvenirs les plus vifs de cette guerre et même de ma vie³. » La scène n'était-elle pas digne des *Onze Mille Verges* ? Elle incarnait la congruence monstrueuse des violences amoureuse et guerrière.

Le 6 mars, le 96^e rebroussa chemin pour se mettre à la disposition du 18^e corps à Baslieux-lès-Fismes. Tandis que les hommes s'acharnaient à construire, à coups de pelle et de pioche, des baraquements qu'ils n'habiteraient pas, Apollinaire composa pour Chérie un cycle de courts poèmes, aphoristiques et mystérieux⁴. Il répondit aussi à Breton, qui continuait de l'interroger ardemment, sur l'évolution littéraire et le problème du raffinement, lequel, à son sens, « inclinait au goût banal⁵ » : le jeune homme voulait suivre la voie d'*Une saison en enfer*, « peintures idiotes, dessus de portes, décors, toiles de saltimbanques, enseignes, enluminures populaires [...] littérature démodée, latin d'église, livres érotiques sans orthographe, romans de nos aïeules, contes de fées, petits livres de l'enfance, opéras vieux, refrains

1. Vigny, *Servitude et grandeur militaire*, Gallimard, « Folio classique », p. 42-43, 294 et 46.

2. Le 28 février, il passa au secteur postal 130. Il reprit le n° 139 le 6 mars 1916.

3. Apollinaire à Max Jacob, 14 mars 1916 (CA, p. 104).

4. Copie envoyée à Madeleine le 10 mars 1916. Apollinaire s'en resservira pour composer « Souvenirs » (*Calligrammes*).

5. Breton à Apollinaire, 25 février et 5 mars 1916 (BnF, département des Manuscrits).

niais, rythmes naïfs », et l'injonction du « Musicien de Saint-Merry » : « Rivalise donc poète avec les étiquettes des parfumeurs. » Peu soucieux de hiérarchies littéraires, Apollinaire minimisa l'influence que Mallarmé avait eue sur lui pour se réclamer de Villon, Racine, La Fontaine, Moréas, des lectures populaires et surtout de Rimbaud. Mallarmé demeurait à ses yeux un parnassien et Valéry un « raf-finé » : ses goûts à lui étaient plus « simples et pas toujours délicats » ; quant à sa méthode, elle se fondait sur le naturel et le retour aux principes, condition première de l'art moderne¹. Il était heureux de jouer les aînés, de parler de lui et de s'entretenir de littérature avec un esprit pénétrant, plein d'acuité et de curiosité.

Les idioties de Camille Mallarmé le ramenaient à l'inverse aux misères de sa condition. De Rome, où elle vivait, la romancière à succès lui adressait des missives bavardes et gourdes qui se voulaient brillantes ; sans parenté avec son illustre homonyme, elle manquait moins d'esprit que d'usage du monde et multipliait les maladresses à l'endroit d'Apollinaire, qu'elle croyait connaître pour l'avoir fréquenté chez les Margueritte et les Berthelot vers 1912 : non seulement elle lui reprochait tout de go de défendre Giovanni Papini et d'ignorer Paolo Orano, mais elle se moquait gentiment de son nom polonais et s'était mis en tête d'obtenir son soutien en faveur de Claudel, dont la *Corona Benignitatis* indignait les milieux catholiques conservateurs : elle s'imaginait que la polémique amuserait son correspondant « comme un bout de tranchée conquise² ». C'était plus qu'Apollinaire n'en pouvait supporter en pareille circonstance. Plein de colère contenue, il persista dans son jugement sur Claudel, dont le grand talent lyrique lui paraissait académique, réaffirma l'importance de Papini et des futuristes dans l'art italien contemporain, et reprocha à la jeune femme d'avoir usé d'une image « impie » pour qualifier une querelle littéraire ; quant à son nom, « de nombreux soldats à différentes époques » l'avaient porté et lui-même, quoique « d'origine slave », défendait la France depuis 1914 alors que rien ne l'y obligeait³. L'incident, au demeurant fort minime, avait un goût amer : la discordance entre le front et l'arrière était saisissante.

Le 11 mars 1916, le régiment se préparait à repartir quand il reçut un contre-ordre tardif. Le 13 mars enfin, le bataillon pénétra dans l'Aisne par le nord-ouest, s'arrêta à Meurival et se mit à la disposition du 87^e corps pour effectuer des travaux dans le secteur de Pontavert. Ce coin-là, tout le monde le connaissait, il se trouvait sur la ligne de feu, au sud du bois de Beaumarais, un coin terrible qui avait déjà englouti des centaines de milliers d'hommes. Plus haut,

1. Apollinaire à Breton, 14 février et 12 mars 1916 (*ŒC IV*, p. 874-876).

2. Camille Mallarmé à Apollinaire, 6 et 18 février 1916 (BnF, département des Manuscrits).

3. Apollinaire à Camille Mallarmé, 10 mars 1916 (Jean-Louis Courtault-Deslandes, « Apollinaire critique de Claudel — Une lettre inédite à Camille Mallarmé », *Studi francesi*, 28^e année, n° 83, mai-août 1984, p. 253-255).

c'était Vauclair, Craonne, Hurtebise, le plateau de Californie et la ferme de la Creute¹ :

Allons Adieu messieurs tâchez de revenir
Mais nul ne sait ce qui peut advenir²

Le bois des Buttes

Le meilleur et le pire arrivèrent simultanément le 14 mars. On commanda au 2^e bataillon d'aller renforcer le 246^e RI, en première ligne au bois des Buttes, et le vaguemestre apporta au sous-lieutenant Kostrowitzky l'ampliation du décret de naturalisation daté du 9 mars 1916. Dans l'appréciation qu'il avait adressée au garde des Sceaux, le chef de corps du 96^e avait salué l'éducation et la correction de son subordonné, son « très grand désir de bien faire », ses qualités de commandement, sa facilité d'assimilation et « ses sentiments » apparemment « bien français » ; le général Franchet d'Esperey, commandant la V^e armée, avait lui-même émis un avis favorable³. Le 8 mars, le ministère de la Justice avait donné son accord à la naturalisation. Apollinaire voyait sa patience et son sacrifice enfin récompensés : il n'était plus métèque, apatride, mercenaire, mais poète et combattant français. S'il survivait à cette guerre, sa respectabilité lui épargnerait la xénophobie qu'il avait connue en 1911 ; s'il tombait sur la terre de France, sa patrie lui rendrait les honneurs. Il remercia Théry et Granié de l'avoir aidé dans cette affaire⁴ puis s'adressa à Madeleine, sans lui souffler mot de la nouvelle :

Je t'écris en toute hâte. Casqué ne sais pas bien ce que l'on va faire. En tout cas je te lègue tout ce que je possède et que ceci soit considéré comme testament, s'il y avait lieu.

Enfin j'espère que pour le moment il n'y aura rien. Je t'adore. Il fait un très beau temps.

Je veux que tu sois forte en ce moment et toujours⁵.

Sur place, il découvrit un entrelacs de boyaux inondés, dépourvus d'abris, que les prédecesseurs avaient laissé se dégrader. C'était une

1. L'ancienne carrière fortifiée, enlevée par les Allemands au début de 1915 et reprise par les Français en 1917, fut l'enjeu d'après combats. On la désigna bientôt sous le nom de « Caverne du Dragon » (*Drachenhöhle*).

2. « Le Vigneron champenois » (*Calligrammes*).

3. Lettre du lieutenant-colonel Pouget au garde des Sceaux, 23 février 1916, avis favorable du général de Cadoudal, commandant la 31^e division, 25 février 1916, et du général Franchet d'Esperey, 29 février 1916 (dossier de naturalisation, Archives nationales).

4. Le directeur des affaires civiles annonça lui-même la nouvelle à Granié et Théry en appelant chacun « cher ami » (BnF, département des Manuscrits ; dossier de naturalisation, Archives nationales).

5. Apollinaire à Madeleine, 14 mars 1916.

sale position, enclavée, exposée aux feux de revers, très bombardée, pratiquement intenable : le parapet faisait à peine 50 centimètres de haut, la position était totalement découverte sur une portion de 60 mètres à gauche et les Allemands tenaient le Bois jusqu'à la sapinière toute proche. Ici, des dizaines d'hommes tombaient chaque jour... Apollinaire s'efforça de faire face à la situation et d'organiser le travail de sa section. Il passa une nuit blanche à la belle étoile, couché comme en un hypogée, à se voir déjà mort. Le lendemain matin, le soleil brillait et un petit écureuil grimpait le long d'un arbre. « Je suis fatigué et gai à la fois », annonça-t-il laconiquement à Madeleine avant d'ajouter : « J'ai la bouche pleine de sable¹. »

Dans l'après-midi du 17 mars, l'ensemble du secteur profite d'une accalmie. Calé contre la paroi, le sous-lieutenant Kostrowitzky lit tranquillement les suites d'une polémique sur la Syrie française dans le *Mercure de France*², tandis qu'à Rome Camille Mallarmé se répand en excuses piteuses : « Claudel, le symbolisme, Papini [...] et toutes les polémiques littéraires m'intéressent beaucoup moins que le sentiment qui vous a porté à défendre la France dans la peine [...] pourquoi donc n'avez-vous pas deviné ma sympathie à travers les mots, — les quelques mots malicieux dont vous ne deviez que sourire³ ? » Soudain, un violent bombardement se déchaîne à 16 heures. Personne n'a donné l'alerte ; le chef de section, qui connaît tous les bruits de la guerre, n'a rien entendu. Un 150 éclate à 20 mètres de lui. Il se protège, et s'apprête à reprendre sa lecture quand il voit du sang couler sur sa revue. Un éclat d'obus a transpercé son casque et troué son crâne au-dessus de la tempe droite. Il n'a rien senti, il s'est fait surprendre. Sa vigilance a faibli, comme il arrive aux soldats quand, épuisés par la tension, ils s'absentent un instant et s'en remettent à la veine, au destin, à la fortune de la guerre ou à la volonté de Dieu ; ou quand, poussés à bout par de trop longues épreuves, ils se laissent dériver sans même s'en apercevoir. Un paquet de compresses sur la tête, il attend la fin de la canonnade, vautré dans un coin. Le bombardement cesse au bout d'une heure et demie ; il a touché deux hommes de la 5^e compagnie, le sergent Balme et le 2^e classe Serre, vingt ans à peine. Le commandant Genet amène lui-même son officier au poste de secours où il est pansé, délirant de fièvre, par le médecin-chef du 246^e, le docteur Chambellan. Après une halte dans le bois de Beaumarais, le blessé est conduit à Romain, non loin de Fismes, dans la vaste demeure abritant l'ambulance 1/55. Rassemblant le reste de ses forces, il envoie sa nouvelle adresse à Madeleine, à Level et au *Bulletin des écrivains*. Le 18 mars à 2 heures

1. Apollinaire à Madeleine, 15 mars 1916.

2. « La Vraie Syrie française », *Mercure de France*, 16 mars 1916, p. 371-372 (pages reproduites dans *Apollinaire au feu*, op. cit., p. 25). Contrairement à ce qu'affirmera Cendrars à plusieurs reprises, Apollinaire ne lisait pas sa propre « Vie anecdotique ».

3. Camille Mallarmé à Apollinaire, 17 mars 1916 (BnF, département des Manuscrits).

du matin, il sombre dans le sommeil glacé du chloroforme ; les docteurs Métivet, Maisonnée et Mancony retirent le métal enfoncé dans la boîte crânienne en pratiquant une incision en T. Leurs instruments cliquettent dans le silence épais, la salle sent l'iodoforme, la chair exsangue et le sang pourri.

Apollinaire reprit ses sens dans une chambre occupée par deux autres blessés ; sa cantine, son casque troué et son *Mercure* maculé l'avaient suivi. Il écrivit à Madeleine une carte au crayon presque illisible et relata les circonstances de sa blessure sur son agenda¹ ; il voulait impérativement conserver le souvenir de ce qui s'était passé. Le 20 mars, on le dirigea vers Jonchery, où il déjeuna dans la salle d'attente des blessés, puis on le conduisit en ambulance à l'hôtel-dieu de Château-Thierry, un lieu candide et pacifique, tenu par des religieuses, où les familles en visite se montraient pleines de bonté pour les soldats, qu'elles comblaient d'illustrés et de douceurs. Le lendemain matin, la radiographie fit conclure qu'une nouvelle opération était inutile². « Grosse comme une pièce de 5 francs », la cicatrice se mit à bourgeonner sur le crâne encrassé, mangé d'eczéma ; un camarade qui l'avait vue assura qu'elle était « profonde mais belle » : il n'en fallut pas davantage au poète, dont l'esprit était encore capable de transcender sa faiblesse, pour assurer à Level que c'était en somme « un beau trou [...] assez semblable sans doute à celui d'où la Minerve sortit toute armée de la tête de Jupiter³ ». Mais comme il était trop fatigué pour écrire, il dictait ses lettres à un voisin ou à un infirmier complaisant. « J'ai été blessé sans doute parce que vous n'avez plus pensé à moi et qu'ainsi le talisman ne pouvait pas agir », déclara-t-il à sa marraine avec un humour ambigu : « Écrivez-moi vite et faites si vous voulez un petit poème sur mon casque qui s'est laissé percer pour me sauver la vie⁴. »

La nouvelle se propagea comme le vent et prépara le lit de la légende. *L'Intransigeant* l'annonça dès le 21 mars, le *Bulletin des écrivains* donna l'adresse de l'hôpital, et Paul Guillaume convoqua les sirènes de la renommée en déclarant au blessé que sa tête appartenait « à l'époque » et que tout le monde recopiait les « phrases hautaines et courageuses » qu'il avait écrites à Level⁵. Plus profondément touché, Cendrars tutoya sans façon son frère d'armes : « Mon cher Guillaume

1. La plupart des informations concernant les circonstances de la blessure viennent de cet agenda (BnF, département des Manuscrits).

2. L'opération qu'annonce Apollinaire à Madeleine, à Max et à Léautaud le 21 mars 1916 n'eut donc pas lieu. L'annulation est confirmée par la lettre à Madeleine du 22 mars. Les renseignements médicaux proviennent des notes du docteur Nageotte (BLJD) et de l'article du professeur J. Bogousslavsky, « L'Amour perdu de Gui et Madeleine. Le syndrome émotionnel et comportemental temporal droit de Guillaume Apollinaire », *Revue neurologique*, 2003, 159 : 2, p. 171-179.

3. Apollinaire à Level, 26 mars 1916 (*AL*, p. 81).

4. Apollinaire à J.-Y. Blanc, 26 mars 1916 (*LM*, p. 68).

5. Paul Guillaume à Apollinaire, 24 mars 1916 (BnF, département des Manuscrits). Apollinaire avait écrit à Level le 19 mars : « Blessé avant-hier à la tête, éclat d'obus, le casque percé. J'espère que ça se passera bien. L'éclat s'est bien incrusté et ma foi, il est possible qu'on l'y laisse » (*AL*, p. 80).

— / J'ai appris ta blessure et j'ai écrit avec Divoire. Comment vas-tu ? Je suis très inquiet. Est-ce très grave ? Pauvre cher ami, courage et patience / Je t'embrasse¹. » Assailli d'« hypothèses désolantes aggravées » par l'éloignement, Breton l'implorait de lui écrire un mot et de le « croire à [l'] aimer presque le plus ardent » de tous les amis². Quant au fidèle Serge Féret, il avait appris la blessure par la presse et savait par Picasso, lequel le tenait de Level, que l'atteinte n'était pas trop grave. Apollinaire devait donc faire son possible pour être transféré à l'Hôpital italien, une annexe du Val-de-Grâce où son ami russe était infirmier : « [I]l nous sera facile de t'avoir dans notre hôpital où tu seras très bien. Écris-moi comment vas-tu et s'il y a les démarches à faire pour te faire venir³. » Mais la fièvre retint plusieurs jours le malade à l'hôtel-dieu, où il patienta dans l'apprehension des piqûres antitétaniques et des pansements. En lui, la stupéfaction le disputait au soulagement. Il avait vu la mort de près ; elle avait pris la forme d'un choc fulgurant et d'un flot de sang, puis d'un cliché de son crâne, passé aux rayons X : nul doute qu'il n'ait reconnu, dans cette image spectrale, sa propre effigie mortuaire.

Le 28 mars, on l'arrima dans une ambulance brinquebalante pleine de blessés, qui prit place dans l'interminable convoi de véhicules sanitaires et de transports de troupes encombrant la route de Paris.

1. Cendrars à Apollinaire, s.d. (BnF, département des manuscrits). C'est la seule fois où Cendrars le tutoie dans la correspondance connue à ce jour.

2. Breton à Apollinaire [mars 1916] (BnF, département des Manuscrits).

3. Féret à Apollinaire, 22 mars 1916 (CA, p. 577).

La ligne de crête

mars 1916-décembre 1917

Les stigmates de la guerre

L'ambulance fit étape à Juvisy dans la nuit et toucha le Val-de-Grâce le 29 mars 1916 au matin. Le sous-lieutenant Kostrowitzky fut admis aux premiers blessés et installé chambre 13, où les docteurs Golaguier et Nageotte¹ l'examinèrent. Il fit connaissance avec son voisin, le capitaine de Corbin, qui se révéla le plus charmant camarade, puis pria Picasso de passer le jour même ; il remit au lendemain de prévenir Madeleine. Bientôt, mille sensations diffuses, douloureuses, vertigineuses, se mirent à l'assaillir ; elles le malmenaient, le ballottaient, l'étourdissaient, lui donnaient la sensation de chuter à travers les plafonds ; en proie aux céphalées, il passait ses journées couché, le plus souvent prostré, hagard, en grand négligé. Au bout de huit jours, on autorisa son transfert à l'Hôpital italien ; en marge de son compte rendu, le docteur Nageotte nota cependant : « Il aurait dû être trépané malgré l'absence d'accidents cérébraux graves, à cause des étourdissements et vu le bourgeonnement prolongé et la crasse. »

Au 41, quai d'Orsay s'élevait un hôtel particulier de belles proportions auquel on accédait par une large cour et un perron. La marquise Tittoni, épouse de l'ambassadeur d'Italie², y avait fondé l'Hôpital du gouvernement italien, un établissement de convalescence dépendant du Val-de-Grâce, au sein duquel se dévouait une nuée de dames cisalpines et de demoiselles françaises, Giovanna Segré, comtesse d'Aramon, princesse Castagneto, marquise Mischiatelli, dont l'ambassadrice orchestrerait le ballet dans les étages. Aimable et lunaire, le poète à la tête bandée devint l'objet de tout leur zèle ; il leur parlait italien, se

1. Le docteur Nageotte a laissé des notes sur l'état du malade (BLJD).

2. Et futur ministre des Affaires étrangères du gouvernement Nitti de juin 1919.

montrait toujours courtois et supportait patiemment les pansements ; elles le sentaient sensible à l'excès, comme à la recherche de lui-même, mal remis de cette commotion que le vocabulaire médical du temps commençait à désigner plus fréquemment sous le nom de traumatisme. Satisfait par la cicatrisation de sa plaie et son état général, le médecin-chef Palazzoli et le sous-lieutenant Phipps, médecin en service bénévole, lui permirent de recevoir des visites et de sortir au jardin. Il faisait un temps radieux. Olga vint voir son fils le 15 avril et lui laissa une impression pénible. Madeleine envoyait des lettres poignantes et des télégrammes pressants qui le perturbaient profondément : « Pas entreprendre voyage maintenant », lui manda-t-il à la mi-avril¹. Trop faible pour lire et écrire, il se laissait soigner par Serge Férat, dont il admirait le « cœur d'élite ». Les derniers jours d'avril passèrent plus doux et plus légers. Le 29, quand l'ambassadrice donna une réception pour les blessés et leur famille, l'hôpital prit des airs de fête. La semaine précédente, Apollinaire avait reçu l'autorisation de se rendre rue de Condé pour s'entretenir avec Léautaud de son prochain livre de vers². Il avait demandé à Madeleine de lui retourner tous les poèmes qu'elle avait recopiés pour lui³, mais il avait perdu la trace de Lou. Sept à huit mois plus tard, la comtesse lui fit savoir, par l'intermédiaire d'un maréchal des logis du 62^e d'artillerie, que ses poèmes étaient au garde-meuble avec toutes ses affaires ; elle en acceptait la publication à condition que son nom ne parût point⁴.

Au début de mai, la santé d'Apollinaire empira de nouveau. Il perdait fréquemment connaissance et sentait son côté gauche s'engourdir jusqu'à l'impotence ; sa main, surtout, refusait de lui répondre. Que se passait-il dans sa tête blessée ? Le docteur Palazzoli prit la décision de le faire trépaner. Le 4 mai, le patient fut conduit à la villa Molière, une annexe du Val-de-Grâce située à Auteuil, boulevard de Montmorency, où il fit connaissance de son infirmier, le journaliste et romancier Henri Duvernois, dont les scénarios et les comédies devaient connaître un grand succès après guerre. Le lendemain, on lui rasa le crâne ; digne et docile, il se laissa faire. Ses pensées étaient incertaines comme le petit jour en Champagne... Où étaient ses camarades, comment allaient-ils, combien en restait-il ? Pourquoi n'était-il plus à leurs côtés ? Il avait honte de sa blessure, honte d'être parti, honte d'être vivant... Madeleine elle-même s'évanouissait dans un halo confus de songes et de souvenirs. Elle lui écrivait des lettres tendres à la gaieté forcée, renouvelait ses serments, mais

1. Télégramme d'Apollinaire à Madeleine, 19 avril 1916.

2. Note du 21 avril 1916. Léautaud parle surtout de leur conversation à propos de Max Jacob, qu'Apollinaire accuse de « parasitisme matériel » et intellectuel (*Journal littéraire, op. cit.*, p. 999).

3. Apollinaire à Madeleine, 12 avril 1916. Il accusa réception des poèmes le 2 mai.

4. Pierre Meugnot à Apollinaire, 21 novembre et 8 décembre 1916 (BnF, département des Manuscrits).

entre eux se creusait une distance fatale. Que ferait-elle d'un fiancé si faible et si peu viril ? Que pouvait-il à présent lui promettre ? Son bras gauche lui pesait tant...

Le 9 mai, le docteur Baudet pratiqua la trépanation¹. Pendant l'opération, les doigts du patient se mirent à remuer faiblement et, au réveil, son corps avait recouvré sa mobilité normale ; vertiges et nausées avaient disparu. D'après de récentes hypothèses neurologiques², la boîte crânienne ne contenait ni débris de métal — il n'aurait pas survécu — ni abcès — aucun syndrome infectieux ne fut décelé —, mais probablement un hématome consécutif à la déchirure veineuse et au saignement chronique provoqués par le choc ; c'est cette lésion expansive, comprimant le cerveau et entraînant des troubles, que la trépanation immédiate aurait permis d'évacuer. Dès le lendemain, Apollinaire reçut la visite d'André Breton, en permission à Paris, qui l'avait prié de le recevoir, comme le « poète de la Rhénane d'automne » un « jeune littérateur provincial³ ! ». Il découvrit un garçon de vingt ans, dont les traits juvéniles adoucissaient le regard fier et le profil décidé ; son visiteur le trouva faible, inquiet, et eut grand-peine à le reconforter. Breton rentra soucieux et garda des lieux un « souvenir étrange », très semblable au climat de « Zone »⁴. Un autre jour, Mme Duvernois vint avec un bouquet de tulipes et d'iris⁵, et une après-midi, le fidèle Royère apporta des bonbons hollandais appelés « hopjes » et une boîte de crayons de couleur. Peut-être le poète aurait-il plaisir à dessiner, se trouvant trop fatigué pour écrire ? Quand son état fut jugé satisfaisant, on le renvoya en convalescence à l'Hôpital italien.

Avec les beaux jours revint peu à peu l'espoir de la guérison. Le soleil attiédisait la chambre, la brise apportait la rumeur confuse de la ville et les journées s'écoulaient alanguies, rythmées par les soins, les repas, les conversations et de rares visites. Texier, un camarade du 38^e, était passé avec sa sœur : « Vous commettez des promenades avec Mlle Texier. Mais où sont les roses d'Oran⁶ ? » s'enquit gaiement Berthier, qui vint avec sa fiancée le 12 juin, jour où la reine Amélie du Portugal honora l'hôpital de sa présence. Le 30 mai, Apollinaire fut autorisé à se rendre au théâtre en soirée et, à la mi-juin, à retrouver des amis chez Férat pour le thé. Mais il fallait tant d'efforts

1. Opération chirurgicale consistant à ouvrir la boîte crânienne, afin d'agir sur le cerveau. Duvernois a évoqué celle du poète dans « L'Opération », *Vient de paraître*, n° 24, spécial Apollinaire, 15 novembre 1920, p. 7.

2. Celles du professeur Julien Bogousslavski dans « L'Amour perdu de Gui et Madeleine », art. cité.

3. Breton à Apollinaire, 5 mai [1916] (BnF, département des Manuscrits). Apollinaire l'avait même convié à venir dès le 9 après-midi, non seulement, sans doute, parce qu'il comptait pouvoir le recevoir aussitôt mais aussi parce que Breton était médecin (*EC IV*, p. 877).

4. Breton à Apollinaire, 9 juin 1916 (BnF, département des Manuscrits).

5. Apollinaire la remercia d'un quintil : « La Mort ô Vie attend son tour [...] /

L'Iris est l'ombre des Tulipes /

Comme la Nuit après le Jour » (*Po*, p. 747).

6. Berthier à Apollinaire, 1^{er} juin 1916 (coll. part.).

pour faire bonne figure qu'il préférait rester au lit, à dessiner au pastel ou à l'aquarelle. Quand il était trop las, il laissait son regard vaguer sur les frondaisons des quais, le dôme irisé du Grand Palais et les renommées du pont Alexandre-III découpées dans le ciel changeant. Il n'écrivait pas. C'était une absence troublante, sinistre même. Il avait manqué mourir et se demandait par quel miracle il avait survécu. Il se sentait lent, lourd, incapable de jamais recouvrer la joie et la santé. Son crâne cicatrisait mais en lui se creusait une béance que rien ne semblait pouvoir combler. La poésie le ferait-elle renaître à lui-même ? Quelle déesse sortirait-elle de sa tête étoilée ?

Ma pensée au vol lourd s'élève
vers toi
Ses ailes sont ouatées de tendresse et de silence [...]
Ma pensée est douloureuse et des voiles de larmes
l'enveloppent
Ma pensée est une femme au regard farouche semblable
à cette femme sculptée par Michel Ange
sur un tombeau
Elle déchire mon cœur de ses ongles rouges de mon sang¹

Par-delà les mers, Madeleine s'épanchait dans des vers malhabiles et anxieux, relisait des pièces d'*Alcools*, des poèmes secrets et des lettres d'amour reçues dans l'hiver. Un an avait passé depuis leurs aveux, temps de désir, d'attente et de promesse, chers souvenirs qu'elle cultivait dans la pénombre de ses volets clos. Elle n'imaginait pas que son fiancé pût manquer de parole et l'oublier ; elle l'aimait de toutes ses forces, d'un amour sans mélange qui devait le guérir et le fortifier. Gui n'écrivait plus parce que la souffrance l'en empêchait, la fatigue, les soins et toutes ces choses dont il taisait le détail... En vérité, elle était au supplice : « [J]e ne peux plus vivre ainsi », lui avoua-t-elle au début de l'été. « [J]ai trop mal je suis trop affolée mon amour, si tu savais comme je suis malheureuse [...] tout mon amour ne peut pas deviner quelle complication s'est produite — mon amour je t'écris en pleurant parce que je suis ta petite sans force je n'ai plus de force du tout mon amour². » Pour l'apaiser, il lui avait adressé un message aquarellé, au coloris délicat et riant : « Puisque je t'aime », avait-il simplement inscrit³, comme si cette évidence suffisait à gager sa constance et sa fidélité. Certains jours cependant, il se sentait totalement étranger à lui-même.

« A donné en toutes circonstances l'exemple du sang-froid et du courage » : le 17 juin 1916, une citation à l'ordre du régiment et la croix de guerre vinrent soutenir ses efforts et récompenser sa valeur

1. Madeleine à Apollinaire, 27 mai 1915.

2. Madeleine à Apollinaire, 8 juillet [1916].

3. Apollinaire à Madeleine [mai-juin 1916].

militaire, laquelle, sans être exceptionnelle, était jugée suffisamment significative pour qu'un dossier de Légion d'honneur fût ouvert au GQG¹. Dans la seconde quinzaine de juillet, les médecins estimèrent que leur patient pouvait quitter l'hôpital et rentrer chez lui : il n'était pas complètement guéri et devait suivre un traitement quotidien au Val-de-Grâce, les militaires n'ayant pas le droit de se faire soigner chez eux ; il lui faudrait au moins un an pour se rétablir. « Si j'ai un conseil à vous donner, ne revenez jamais au front », lui recommanda une connaissance de l'Hôpital italien : « [V]ous avez été comme moi blessé à la tête, eh bien c'est affreux. Le système nerveux ne fonctionne plus comme avant, on n'est plus maître de soi — et puis enfin on ne vaut plus ce qu'on valait avant. » Renvoyé au feu après sa convalescence, Charbonneau venait d'être évacué pour faiblesse générale, mais on le maintenait dans la zone des armées, à l'hôpital temporaire de Meaux, tandis que son régiment se battait au nord-est de Verdun². Depuis le 21 février 1916 et le déclenchement de la grande offensive allemande censée saigner à blanc l'armée française, Verdun engloutissait des centaines de milliers d'hommes. Le 28 février, encerclé avec sa compagnie devant Douaumont, le poète des *Chants perdus*, Lucien Rolmer, simple soldat du 110^e RI, avait été exécuté d'une balle dans la tête pour avoir refusé de se rendre ; quatre ans plus tôt, Apollinaire lui avait parlé de la beauté métallique d'un dieu de la guerre du Dahomey ; ni l'un ni l'autre n'imaginait alors que la civilisation européenne pût engendrer le Léviathan de Verdun. À l'été 1916, grâce à la noria mise en place par Pétain, la poussée adverse était contenue, les combats perdaient en intensité, l'ennemi lâchait prise, mais aucune décision nette ne mettait terme à la bataille. Vaux et Douaumont se trouvaient toujours aux mains des Allemands, qui contre-attaquaient régulièrement, les Français échouaient à reprendre la Poudrière et le feu roulant de l'artillerie lourde continuait d'accabler le terrain. Le 1^{er} juillet, décidés à dégager Verdun et à rompre le front picard, les Alliés avaient déclenché une immense offensive dans la Somme, mais ce nouvel embrasement laissait présager plus de douleur que d'espérance.

Hors de combat, Apollinaire ne se faisait pas à la vie civile : « Je suis encore très nerveux irascible à l'excès », confia-t-il à sa marraine au cours de l'été³. Son affaiblissement général et le long désastre de la guerre augmentaient une susceptibilité proverbiale que son statut d'officier et sa naturalisation doublaient d'orgueil et de méfiance. Il avait récemment reçu de Zurich une lettre en français tapée à la machine :

1. Dossier daté du 23 juin 1916 et transféré au 38^e RAC le 16 août 1916 (Bnf, département des Manuscrits).

2. Jean Charbonneau à Apollinaire, 14 juillet 1916 (Bnf, département des Manuscrits).

3. Apollinaire à J.-Y. Blanc, 25 juillet et 4 août 1916 (*LM*, p. 70 et 73). Léonard fut blessé au bras à Verdun (Léonard à Apollinaire, 3 septembre 1916, BnF, département des Manuscrits).

Monsieur,

Nous vous envoyons le Cabaret Voltaire, dont les premières épreuves viennent de paraître.

Nous vous demandions le permission de publier votre poème Arbre qu'on a récité beaucoup au cabaret. N'ayant reçu aucune réponse et connaissant votre activité anti-germanique (nos meilleures sympathies, monsieur !) Mr Ball ne voulait pas omettre votre nom dans la nouvelle publication de Zurich.

En tout cas nous pourrions faire ôter vos vers (si vous voulez), l'exemplaire que nous vous envoyons étant un des premiers.

Mr Szittya, qui était ici, nous prie de vous communiquer ses meilleures salutations.

L'assurance de notre considération la plus distinguée.

Hugo Ball

Dada¹

Le poète blessé s'était aussitôt senti menacé : l'audace de ces jeunes inconnus, actifs en pays neutre, risquait de le compromettre et frôlait la malhonnêteté ; qu'Emil Szittya² leur fût lié en quelque manière ne le rassurait pas davantage. Il prit des renseignements auprès du consul général de France, qui le rassura :

Au numéro 1 de la Spiegelgasse à Zurich se trouve une petite brasserie — cabaret artistique *d'ordre infime* où des amateurs débitent le soir leurs œuvres et même comme vous le dites, celles des autres : ils vendent au public le texte de leurs compositions, mais il n'y aurait pas, à proprement parler, une publication périodique rédigée par les membres du cabaret.

Il peut se faire qu'une de vos œuvres ait été démarquée ou simplement débitée dans ce cabaret, mais pour intenter une action judiciaire, il faudrait des précisions et surtout un exemplaire imprimé du plagiat dont vous vous plaignez.

Le public et les artistes de ce cabaret, étudiants et artistes, ne sont pas seulement des Allemands, mais appartiennent à la population cosmopolite de Zurich³.

Peu informés, les diplomates français minimisaient l'audience du Cabaret Voltaire et de son anthologie franco-allemande à faible tirage⁴ ; ils ne pouvaient s'imaginer que l'arrière-salle de la taverne Meierei était le foyer d'une véritable révolution artistique. Depuis 1915 convergeaient à Zurich de jeunes Européens qui préféraient l'exil à l'aliénation, les Allemands Hugo Ball, Richard Huelsenbeck et Emmy

1. Hugo Ball à Apollinaire, 10 juin 1916 (BnF, département des Manuscrits). « Arbre » figure dans la première livraison de *Cabaret Voltaire* (mai 1916).

2. Voir *supra*, p. 539.

3. Le consul de France à Zurich à Apollinaire, 10 juillet 1916 (BnF, département des Manuscrits).

4. 500 exemplaires.

Hennings, le Néerlandais Otto van Rees, les Roumains Tristan Tzara et Marcel Janco, etc. Les avaient rejoints Jean (ou Hans) Arp, alsacien par sa mère, allemand par son père, et plusieurs artistes suisses, dont Sophie Taeuber. Peintres, poètes, polygraphes, ils méprisaient autant les identités nationales que les frontières artistiques. Quand d'autres portaient le fusil ou produisaient passivement des vers patriotiques et des affiches pour les emprunts, eux rappelaient qu'il y avait, « au-delà de la guerre et des patries », des hommes « indépendants » qui vivaient « d'autres idéals [sic] » : tel était le programme qu'Hugo Ball présentait en français au seuil de la première, et unique, livraison de *Cabaret Voltaire* ; il prenait néanmoins la peine de préciser en avant-dernière page, « pour éviter toute interprétation nationaliste », qu'il n'avait « aucune relation avec "la mentalité allemande" », c'est-à-dire avec l'impérialisme prussien qu'il accusait implicitement d'avoir jeté l'Europe dans la guerre. Un dessin cubiste de Picasso, un portrait d'Arp par Modigliani, une affiche nègre de Janco, les « Crépitements » de Cendrars, des mots en liberté de Marinetti et Cangiullo, le groupe ne ranimait pas seulement un esprit d'avant-garde étouffé par deux ans de conflit, il prenait une posture subversive et libératrice inédite. Le poème « L'Amiral cherche une maison à louer » avait d'abord été exécuté à trois voix au Cabaret, par ses auteurs, Huelsenbeck, Janco et Tzara. En provoquant chez l'auditeur des associations susceptibles de réaliser la simultanéité, ils s'opposaient à Barzun, qu'ils accusaient d'imposer son idéologie et de pratiquer un agencement purement formel ; ils se sentaient plus proches d'Apollinaire qui, « par son manque de système et par sa fantaisie tourmentée », laissait la « possibilité de commencer à lire un poème de tous les côtés à la fois ». Mais ils avaient surtout la conviction de pousser plus loin que quiconque le processus individuel d'interprétation¹. Expérimenter des formes, désinhiber le public, stimuler des réactions explosives, plus qu'un laboratoire, le Cabaret était un terreau, un creuset, un bouillonnement. Textes criés avec masques et costumes, en russe, en allemand, en français, compositions simultanées avec poupées, danses dada et cubistes, chants nègres avec percussions, etc. Non seulement les artistes ne défendaient aucune théorie, attitude que n'aurait pas renié Apollinaire, mais, plus radicalement, n'affirmaient rien. Ils protestaient. Contre la tuerie qui ruinait le monde, contre leurs aînés qui l'avaient déclenchée et la poursuivaient indéfiniment, contre les chapelles, les hiérarchies, la propagande, qui vivaient de pouvoir et de mensonge. Non, la boucherie organisée n'était pas la croisade de la civilisation contre la barbarie, mais le stade final de la sclérose européenne. Mortifère et nihiliste, l'activité destructrice de ces révoltés portait le coup de grâce aux valeurs

1. Tristan Tzara, « Notes pour les bourgeois », qui commente le poème simultané « L'Amiral cherche une maison à louer », *Cabaret Voltaire*, 1916.

admises tout en témoignant d'une étonnante et paradoxale vitalité¹. Comme la guerre qui l'avait enfanté, le Cabaret faisait surgir des formes nouvelles du chaos et de la nuit.

Peu après l'ouverture de la scène, le 5 février 1916, le mouvement se trouva un nom, Dada² — en français « petit cheval de bois » ou « petit crabe de la Manche », en allemand « Adieu, à la prochaine, au revoir », en roumain « Oui, d'accord, vous avez raison », *ad libitum*... Un nom insolent, valable dans toutes les langues, qui tranche sur les appellations ordinaires, désigne aussi bien l'agrégat que la constellation et, surtout, ne veut rien dire. Un signe sans signifié, un mot qui répète, qui bégaye, qui ruine le langage, une figure peut-être, ou plutôt un sursaut, une convulsion. Qui l'avait trouvé ? Comme toujours, la légende s'était entée sur la réalité. Tzara, auquel on attribua aussitôt la découverte sans qu'il la revendiquât jamais vraiment, récapitula fort habilement à quarante ans de distance :

La légende veut que le nom de Dada fut trouvé en ouvrant le Larousse au hasard, le premier mot tombé sous nos yeux étant celui de Dada. On m'a souvent demandé si cela répondait à la vérité historique. Mais la légende est maintenant si fortement établie, acceptée et contresignée que l'histoire elle-même ne saurait l'ébranler, les limites entre l'histoire et la légende, en général, sont si mal connues qu'il serait présomptueux de ma part d'y intervenir d'une manière ou d'une autre. Je ne veux cependant pas dire que la légende Dada ne correspond pas à la véritable réalité³.

Apollinaire laissa *Cabaret Voltaire* publier son poème, ce qui lui permettait de participer discrètement à un phénomène nouveau, dont les milieux parisiens commençaient à parler. D'ailleurs, trop minime pour attirer l'attention générale, l'affaire menaçait, à s'amplifier, de compliquer le retour du poète sur le devant de la scène. Dans l'été 1916, il fut reçu chez deux personnalités qui comptaient dans le monde littéraire et artistique, Misia Edwards et Eugenia Errázuriz. Il n'était pas familier du monde de Misia : l'étourdissante épouse polonoise de Thadée Natanson, dont la nuque aux cheveux flous et le profil rectiligne avaient inspiré Bonnard, Vuillard et Vallotton, n'avait pas reçu le jeune inconnu qui, vers 1902, collaborait à *La Revue blanche* ; après son divorce en 1904, elle avait épousé le puissant patron du *Matin*, Alfred Edwards, et continué de faire et défaire les réputations parisiennes au gré de ses impulsions, ignorant que Montmartre enfantait l'art moderne sans le secours des mécènes et des salons mondains ; depuis sa rencontre avec le peintre catalan José-Maria Sert en 1908, elle était entêtée des Ballets russes et se

1. Ce dont les travaux de Marc Dachy nous convainquent (par exemple, *Dada et les dadaïsmes*, Gallimard, « Folio essais », 2012).

2. Pour l'histoire du nom, voir M. Dachy, *op. cit.*, p. 95 sq.

3. Tzara, cité par M. Dachy, *op. cit.*, p. 101.

sentait moderne. Plus qu'une protectrice, elle se vivait comme une inspiratrice et une souveraine. L'entrée en guerre en avait fait une bienfaitrice ; en septembre 1914, elle avait organisé, avec son jeune ami Cocteau, un convoi d'évacuation des blessés de Champagne. Plus âgée qu'elle¹, d'une beauté toute différente, plus tellurique et plus dense, d'une élégance parfaite, la Chilienne Eugenia Errázuriz avait choisi de vivre en Europe ; divorcée d'un diplomate, elle menait une vie sage, vouée à l'art et à l'amitié, alliait la pétulance au raffinement, la modestie à la générosité, et se plaisait en compagnie des artistes qu'elle avait choisis. Sa modernité était sûre et profonde. De retour à Paris au début de l'été 1916, elle recevait chez elle, avenue Montaigne, des artistes et des musiciens, Picasso, Satie, Valentine Gross² et le pianiste espagnol Ricardo Viñes, dont Léon-Paul Fargue écrirait un jour qu'il « métamorphosait le piano en express-bar de délices ».

La tête bandée, sanglé dans un uniforme à la beauté mâle et guerrière³, Apollinaire jouait son rôle de poète-combattant d'avant-garde dans des assemblées choisies où il se sentait peu à l'aise. Il préférait la simplicité de Louise Faure-Favier, l'aimable société de Duvernois, qu'il emmenait dîner au chinois de la rue Royer-Collard, la gaieté du poète Fritz Vanderpyl, son bon compagnon de la rue Gay-Lussac, et les soirées au cinéma, place de la République. Les jeux mondains lui semblaient dérisoires et impies. Il avait connu l'urgence et la douleur, le sifflement des balles et la commotion des marmites, les privations et la furieuse étreinte de la vie après le danger ; il avait vu tant de corps meurtris et de vies fauchées qu'il se sentait à jamais incapable de mener une existence ordinaire dans un monde pacifique, tissé de menus intérêts, de routines et de petits spectacles. L'esprit général de l'arrière le choquait : le « particularisme réactionnaire » monopolisait le patriotisme et le bourrage de crâne bien-pensant rassurait les bourgeois⁴. Il lui semblait que toutes les places laissées vacantes par les mobilisés étaient occupées par des intrigants ou par ces « embusqués » de la pire espèce qui, au détriment des gens de lettres, s'arroguaient « le monopole des récits guerriers interdits avec raison aux militaires⁵ ». Il comprenait qu'il lui faudrait jouer des coudes pour retrouver sa situation d'avant-guerre ; alors, il se prenait à rêver qu'il irait vivre de sa plume dans le Midi⁶.

La piètre qualité de la littérature le consternait aussi. Le témoignage de poilu triomphait sous toutes ses formes, journaux, chro-

1. Misia était née en 1872, Eugenia en 1860.

2. Peintre, décoratrice de théâtre et illustratrice, Valentine Gross épousa le peintre Jean Hugo en août 1918 ; c'est alors qu'elle prit le nom de son époux.

3. « Une beauté mâle qui n'emprunte rien à cette splendeur d'apparat que l'on a longtemps cherché à donner aux soldats », peut-on lire dans *La Femme blanche des Hohenzollern* (Pr 1, p. 923).

4. Apollinaire à Madeleine, 26 février 1916.

5. « Ariane et Willy », in « La Vie anecdotique » du 16 janvier 1916 (Pr 3, p. 233). Ne pouvant plus gagner sa vie à Paris, Willy s'était installé à Genève et collaborait au journal franco-phile *La Suisse*.

6. Apollinaire à J.-Y. Blanc, 4 août 1916 (LM, p. 73).

niques, lettres, récits, les éditeurs en redemandaient, les collections spéciales fleurissaient¹. Que faire ? Mobiliser sur le front littéraire les mêmes qualités qu'au feu, l'audace et la patience. « Et après, ce seront de nouveau les jeux charmants de la poésie. Ni intrigues artistiques, littéraires, etc. On organisera le travail fécond dont il faut s'occuper dès maintenant. Mais surtout on pense à la grande victoire². » Apollinaire n'avait dit autre chose à Pierre Albert-Birot, quand ce dernier était venu l'interroger sur « Les Tendances nouvelles », au printemps dernier, à l'Hôpital italien. À quarante ans, Albert-Birot venait de fonder une nouvelle petite revue, *SIC*³, et d'inventer un mouvement artistique, le nunisme, du grec ννν, maintenant. Par cette double initiative, il rompait avec son passé d'artiste manqué pour devenir un homme de lettres original, dont le sens plastique s'exerçait désormais dans la composition typographique et visuelle de *SIC*. En sollicitant des cubistes et des futuristes, il visait la synthèse des lettres et des arts, de la tradition et de l'invention, un programme très apollinarien. Avec une gravité respectueuse, appropriée aux circonstances, il s'était entretenu avec Apollinaire du lyrisme moderne, de l'épopée et du théâtre en temps de guerre. Conforme au rôle que l'on attendait de lui, le poète répondit avec componction qu'il prenait des leçons de discipline dans le passé et d'audace dans l'avenir, et croyait au perfectionnement des arts : « La guerre qui a retrempé les caractères a sans doute retrempé et renouvelé les talents⁴. »

Il espérait en donner lui-même la preuve par ses nouvelles publications. Outre deux poèmes dans *SIC*⁵, l'ensemble « Lueurs des tirs » avait paru dans le *Mercure* du 1^{er} juillet⁶. Toujours enthousiaste, Breton attendait ces parutions comme « la plus jolie lueur de toute la guerre⁷ ». Apollinaire comptait surtout sur *Le Poète assassiné*, sous presse au début d'août 1916. Au manuscrit déposé deux ans plus tôt à L'Édition, il venait d'ajouter une dernière nouvelle au titre étrange, « Cas du brigadier masqué c'est-à-dire le poète ressuscité⁸ », dédiée à André Dupont, journaliste et dramaturge à l'« esprit endiable et

1. Aux yeux d'Apollinaire, la production allemande passait pour pire encore que la française (« La Littérature boche de temps de guerre », in « La Vie anecdotique » du 16 janvier 1916, *Pr* 3, p. 235).

2. Apollinaire à Soffici, 4 août 1916 (*CI* 1, p. 120-121).

3. Pour Sons, Idées, Couleurs, mais aussi adverbe affirmatif latin, également utilisé en typographie.

4. *SIC*, août-septembre-octobre 1916 (*Pr* 2, p. 985-987).

5. Deux poèmes d'Apollinaire figurent au sommaire de *SIC* à cette période, « L'Avenir » dans le numéro 4 d'avril 1916 (repris dans *Calligrammes*) et « Poème » dans le numéro 7 de juillet 1916 (qui deviendra « Souvenirs » dans *Calligrammes*).

6. Comportant « Le Médailon toujours fermé », « Chant de l'horizon en Champagne » et « Chant de l'Honneur ».

7. Breton à Apollinaire, 4 août [1916], avec le poème « Coq de bruyère » (BnF, département des Manuscrits). Breton avait demandé à partir et se trouvait à Saint-Dizier, au centre neuro-psychiatrique de la II^e armée.

8. La nouvelle, probablement commencée au début de 1915, fut achevée en juin à Beau-mont-sur-Vesle puis retouchée sur épreuves dans l'été 1916.

rapide », modèle de bravoure, de bon sens et de bonne humeur¹, transpercé de dix-sept éclats d'obus devant Douaumont le 5 mars 1916. Un canonnier ressuscité quitte son cimetière, repart à la guerre et rencontre un brigadier dont le masque occulte toutes les vérités et toutes les prophéties ; quand le brigadier se démasque, le « nouveau Lazare » voit se déployer tous les fronts de la guerre, sur terre, sur mer et dans les airs, et apprend tout ce qu'il veut savoir. Le lecteur comprend que les deux personnages ne font qu'un, ils sont le Poète assassiné puis ressuscité, qui se démultiplie sous les formes d'un maréchal des logis agent de liaison, d'un chef de section et d'un sous-lieutenant blessé en Champagne, auxquels se joignent la plupart des personnages du livre et son principal dédicataire, René Dalize. Tous sont appelés à saluer « courtoisement la victoire », figurée par une Dame caressant « son collier d'hommes attentifs² », et par une « Minerve triomphale », sortie « comme un pur-sang » de la tête du brigadier au masque aveugle. Grâce à l'allégorie finale, *Le Poète assassiné* est devenu la palingénésie tant attendue, le geste qui vainc le temps, la mort et l'oubli.

Apollinaire avait d'abord songé à illustrer lui-même la couverture de son livre mais, après quelques essais infructueux à l'aquarelle, s'était tourné vers Cappiello en juillet. Il fallait tout le talent du grand affichiste italien pour extirper le livre du cercle étroit de la littérature moderne, l'aider à trouver un large public et souligner le caractère original d'un ouvrage qui, sans commune mesure avec le témoignage ordinaire, ne se voulait pas moins une œuvre de guerre. Contrairement à de nombreux confrères qui différaient leurs publications à cause des coûts d'impression³, les frères Briffaut publiaient *Le Poète assassiné* en misant sur une conjoncture favorable : Apollinaire se rétablissait au moment même où, après deux longues années de dévouement national, les avant-gardes paraissaient prêtes à retrouver leur vocation propre. Picasso ouvrait la voie en montrant pour la première fois son grand tableau de 1907, *Le Bordel philosophique*, réintitulé *Les Demoiselles d'Avignon*, dans l'exposition « L'Art moderne en France », montée par Salmon au Salon d'Antin⁴ : « Il y a [...] un grand navet de Picasso », mentionna *Le Bonnet rouge*. « Les cubistes n'attendent pas la fin de la guerre pour rouvrir les hostilités contre

1. Apollinaire à Léautaud, 21 février 1916 (*ŒC IV*, p. 843). Apollinaire, qui fréquentait Dupont avant la guerre, lui avait écrit plusieurs poèmes épistolaires en 1915 (*Po*, p. 807-809).

2. Image très semblable au front et au collier de la victoire dessinés par Ozenfant sur la couverture du premier numéro de *L'Élan* du 15 avril 1915.

3. C'était le cas de Figuière, qui attendait la paix pour publier un manuscrit sur le Douanier Rousseau pour lequel Apollinaire reçut 800 francs d'acompte ; on a perdu la trace du texte (Figuière à Apollinaire, 2 août 1916 ; BnF, département des Manuscrits).

4. Du 16 au 31 juillet 1916. Les salons Poiret, la galerie Poiret, le Salon d'Antin et la galerie Barbazanges sont un seul et même lieu, situé au 109, faubourg Saint-Honoré (ou 26, avenue d'Antin, l'actuelle avenue Franklin-Roosevelt, qui appartient au même pâté de maisons). Les *Demoiselles* était le seul Picasso de cette exposition, où figuraient notamment Rouault, Roy, Segonzac, Severini, Vassiliev et Ortiz de Zarate. Voir le vol. 2 du catalogue *Les Demoiselles d'Avignon*, sous la dir. de H. Seckel, musée Picasso/RMN, 1988, p. 570 sq.

le bon sens », s'indigna *Le Cri de Paris* : « Ils exposent à la Galerie Poiret des femmes nues dont les morceaux épars sont représentés aux quatre coins de la toile [...]. M. Picasso est peut-être le moins échevelé de toute la bande. Il a peint, peinturluré plutôt, cinq femmes [...]. Elles ont d'ailleurs des groins de truie et leurs yeux se baladent négligemment au-dessus de leurs oreilles. » Dans *L'Événement*, Louis Vauxcelles se demanda plutôt si le titre de l'exposition n'était pas « un trait d'humour un peu osé », puisque les étrangers compattaient pour près de la moitié dans le catalogue. À *Excelsior*, Georges-Michel séparait le bon grain de l'ivraie, d'un côté les « véritables artistes », tous français, à l'exception de Picasso et Van Dongen, de l'autre les « métèques », Scandinaves, Américains et Polonais, « patauge[a]nt » tous dans les imitations les plus burlesques. Albert-Birot pouvait donc se réjouir : enrichie de quatre séances musicales et littéraires non moins remarquées que l'exposition, sa première manifestation *SIC* connaissait un remarquable retentissement¹. Après deux ans de silence, Apollinaire prit de nouveau la parole, lors d'une conférence à la galerie². En insistant sur la confluence hispano-italo-française dans les créations d'avant-garde, il s'engageait dans le camp de la panlatinité. Comme le pannslavisme et le pangermanisme, l'idéologie émanait du pannationalisme du XIX^e siècle ; favorisée par la rivalité austro-hongroise en Italie, en France par la défaite de 1870, elle revendiquait l'héritage de l'Empire romain au sein des grandes nations modernes, France, Espagne, Italie, Roumanie, etc. Elle accroissait son influence à la faveur de la guerre en se superposant à la cause alliée et prenait la direction nationaliste ou universaliste, selon qui se l'appropriait. Apollinaire la défendait à sa façon ; fraîchement naturalisé, il s'en servait surtout pour échapper à un patriotisme étroit, enraciné dans le sol français, auquel il ne pouvait que se sentir étranger ; il voulait avant tout défendre une « civilisation fine mais sans raffinement de mauvais aloi, franche mais sans grossièreté », « *la civilisation*, la vraie, la pure, celle qui permet[ait] à toutes les facultés de l'homme de s'épanouir sans exagérer l'une ou l'autre au détriment de l'équilibre, de la raison³ ». C'est pourquoi sa panlatinité était plus

1. Deux séances musicales, les 18 et 25 juillet, et deux séances littéraires, les 21 et 28 juillet 1916. Au programme de la toute première séance figuraient *Gymnopédies* et *Sarabande* de Satie, des œuvres de Cliquer, Fontenay, Milhaud et Auric, ainsi que *Trois morceaux pour quatuor à cordes* de Stravinsky, exécutés par Y. Astruc, D. Milhaud, A. Honegger et F. Delgrange (*Les Demoiselles d'Avignon*, *op. cit.*, p. 572).

2. Apollinaire à Soffici [27 août 1917] (*CI 1*, p. 124). Le texte de la conférence est perdu ; on connaît les poèmes au programme par P.-M. Adéma, *Guillaume Apollinaire*, *op. cit.*, p. 289.

3. Apollinaire à Meriano, 11 décembre 1916 (*CI 2*, p. 25). Cette conviction explique pourquoi, par la suite, il distingua, avec un humour teinté d'ironie, l'écrivain de l'aviateur D'Annunzio, le premier étant obsolète, le second digne de respect (*Pr 3*, p. 602-604, 1082 et 1097). De même, en juillet 1918, il neutralisa l'influence posthume de l'écrivain rosicrucien Joséphin Péladan, qui avait beaucoup compté pour la génération précédente : non seulement *La Décadence latine*, « éthopée » (peinture des mœurs et des passions humaines) en vingt et un volumes, représentait un esprit fin-de-siècle dépassé, mais elle contredisait la vitalité perceptible au sein des nations latines (*Pr 2*, p. 1065-1067).

ouverte que ses déclarations le laissaient croire : au programme des lectures de sa conférence figuraient des poèmes d'Allard, de Max Jacob, Reverdy, Fleuret et Le Roy, mais aussi du jeune Russe Ehrenbourg¹ et de l'Anglaise Beatrice Hastings, la maîtresse de Modigliani.

Paul Guillaume sentait, lui aussi, le renouveau. Dès qu'il eut vent du Cabaret Voltaire, il prit contact avec Tzara et lui promit de favoriser Dada auprès d'Apollinaire². Il avait repris ses activités de galeriste au 16, avenue de Villiers, et se revendiquait plus que jamais de l'art moderne et de la peinture française. Dès l'été 1916, il envisagea de remettre l'art nègre au goût du jour, mais, ne pouvant compter sur la disponibilité de son précieux conseiller, reporta son projet et décida d'exposer Derain, qui n'avait jamais bénéficié d'une exposition personnelle à Paris, alors qu'on avait admiré ses toiles à Londres, Prague, Amsterdam, Berlin, Munich et Düsseldorf avant guerre. Or, après la bataille de Verdun, Derain peinait dans la Somme, où les coups de boutoir alliés échouaient à venir à bout des lignes allemandes. Apollinaire s'efforça donc de le seconder : « [I]l faut vous occuper pour que les prix que l'on fixera aux œuvres d'André ne soient pas inférieurs à ceux qu'on demandait de lui avant guerre », recommanda-t-il à Alice en lui signalant qu'un acheteur américain s'était fait connaître³. À la demande de Paul Guillaume, il conçut un album-catalogue plié en quatre, enrichi de cinq poèmes, dont son propre poème « Voyage »⁴, et d'une préface où il invitait les peintres à suivre « jusqu'au bout » l'exemple de Derain, en stimulant « leur propre audace, car c'est l'audace même qui est la vraie mesure de la discipline ». Cet hommage sincère était encadré par une mise au point de circonstance qui opposait à la vigueur de la tradition française l'impuissance de l'académisme allemand, assimilé à « l'activité artistique des hordes d'Attila⁵ ». Quoique suscité par les polémiques anticubistes, un tel accent de propagande ne s'imposait pas, mais Apollinaire voulait honorer sa nationalité et soutenir l'effort national ; il « aimait par-dessus tout son pays, ou plutôt la collectivité qu'il constituait et souhaitait que la France fût, à la fois, jalouse de ses traditions et extrêmement audacieuse en ce qui concerne le pro-

1. Poursuivi dans son pays pour ses activités révolutionnaires, émigré à Paris en 1908, le poète Ilya Ehrenbourg (1891-1967) fréquentait Picasso, Max Jacob et Apollinaire à Montparnasse. En août 1914, il avait tenté de s'engager mais on l'avait réformé. Il regagna la Russie à la révolution de 1917. Dans ses Mémoires, il déclare avoir traduit des vers d'Apollinaire en russe avant la Grande Guerre : « [J]e les trouvais très beaux, quoique trop harmonieux ; pour moi il était déjà un classique » (*Les Années et les hommes*, trad. par N. Reznikoff, Gallimard, 1962, p. 206).

2. Paul Guillaume à Tzara, 28 juin, 28 juillet et 10 août 1916 (J. Bouret, « Une amitié esthétique... », art. cité, p. 385-386).

3. Apollinaire à Alice Derain [fin septembre-début octobre 1916] (Archives Derain, cité par L. Campa, « Derain aux yeux gris comme l'aube », *Cahiers André Derain*, n° 7, 2005, p. 17-18).

4. Dédié « À M. P. », c'est-à-dire à Madeleine Pagès. Le poème fut envoyé à Madeleine le 1^{er} octobre 1915 et repris dans *Calligrammes* sous le titre « La Traversée ». Dans l'album-catalogue figurent aussi « Bombay-Express » de Cendrars, « Ronde des signes » de Divoire, « La Messe du visionnaire » et « La Même en prose » de Max Jacob, et « Nature morte » de Reverdy.

5. *Pr 2*, p. 859-861.

grès¹ ». Il manqua toutefois de discernement vis-à-vis de la censure norvégienne.

Le collectionneur et marchand Walther Halvorsen préparait alors à Kristiania, future Oslo, une exposition d'art contemporain français, *Der Franske Utstilling*. L'idée lui était venue un jour d'avril, à la terrasse de la Rotonde, et Picasso s'était immédiatement écrié : « Une exposition à Kristiana ! Pourquoi pas² ? » Le marché de l'art parisien s'étrécissant, les artistes trouveraient de nouveaux débouchés là-bas. Halvorsen s'était introduit auprès d'Apollinaire et lui avait commandé une préface, que viendraient compléter les contributions de Salmon et de Cocteau. Cependant, la censure norvégienne demanda le retrait de tous les passages défavorables à l'Allemagne, incompatibles avec la neutralité nationale³. Le 15 octobre 1916, Halvorsen renvoya la préface corrigée à son auteur en le priant de la recopier de sa main, la *Kunstnerforbundet*⁴ souhaitant conserver le manuscrit dans ses archives. C'est ainsi que « Merveilleuse floraison de l'art français » célébra en Norvège la mission civilisatrice de la France, héritière de la Grèce et de Rome, modèle et lumière du monde, dont le devoir artistique, « pacifique et sublime », s'alliait à l'engagement armé⁵. Après avoir traversé la mer du Nord sous bonne escorte à bord d'un navire marchand, 125 œuvres furent présentées au public, trois semaines durant, entre novembre et décembre 1916 ; 40 d'entre elles furent vendues à bon prix, trois autres rejoignirent la collection permanente du musée d'art de Gothenburg, les deux dernières la Galerie nationale de la Norvège à Kristiania⁶. L'avant-garde française entraînait dans les collections publiques norvégiennes avant même d'intéresser les musées français.

Cependant, à Paris, la Danoise Gerda Wegener régalait de ses compositions malicieuses les lecteurs du magazine *Femina* et de l'hebdomadaire satirique *La Baionnette*. Installée dans la capitale depuis quatre ans, l'artiste exposait au Salon d'automne, aux Indépendants, aux Humoristes, réalisait des affiches et des réclames, illustrait la presse populaire et jouissait d'une belle réputation de portraitiste.

1. Le propos s'applique au personnage de Saintariste dans *La Femme assise* (Pr 1, p. 472).

2. Selon les souvenirs de Halvorsen, « Kunstsverbundets utstilling av moderne fransk kunst i 1916 », *Aftenposten*, 14 décembre 1959, cité par Line Daatland, « Picasso's Art in Bergen », *Picasso Figur og Bilde / Figure and Image*, Bergen, Kunstmuseum, 2008, p. 73-81. Voir également L. Campa et P. Read : « L'Attrait du Nord : Apollinaire et les artistes scandinaves », *Apollinaire dans l'histoire littéraire et artistique européenne*, sous la dir. de D. Alexandre, A. Ernst et P. Geyer, Classiques Garnier, 2013. Peintre et écrivain, Halvorsen s'était installé à Paris pour suivre les cours de Matisse ; ayant découvert Picasso chez Kahnweiler en 1910, il abandonna les pinceaux et devint l'un des plus importants promoteurs, marchands et collectionneurs d'art moderne de Scandinavie.

3. La première version de la préface a été perdue. Les autres pays scandinaves choisirent également la neutralité, à l'exception de la Finlande, sous domination russe, qui obtint son indépendance en décembre 1917.

4. L'Association des artistes, fondatrice de la Galerie d'art contemporain en 1910 à Oslo.

5. « Merveilleuse floraison de l'art français » (Pr 2, p. 863-864).

6. L'exposition présentait Picasso, Derain, Matisse, Dufy, Friesz, Villon, Lhote, Léger, etc. Elle fut ensuite installée à Bergen en janvier 1917. À la suite du succès commercial et public de l'entreprise, Halvorsen organisa une deuxième exposition d'art français, qui ouvrit ses portes à Kristiania en janvier 1918, avant de se déplacer à Bergen.

Mais elle devait surtout ses succès parisiens aux dessins érotiques, spirituels et gracieux, souvent saphiques, qui mettaient en scène son modèle préféré, Lili Elbe, c'est-à-dire Einar, son époux travesti. Apollinaire, qui avait rencontré Gerda avant la guerre et signalé son talent aux lecteurs de *Paris-Journal*, eut l'occasion de la fréquenter plus assidûment dans l'été 1916. Il aimait son couple sans préjugé, d'une liberté inouïe, qui lui rappelait ses fantasmes juvéniles :

Avril qui rit ici connaît-il votre Nord
Les aurores y sont aurores boréales
Mais les femmes s'en vont libres et n'ont pas tort ;
Libres, l'homme et la femme un jour vaincront la mort.
Ah ! mais, pensez au Nord où les cheveux sont pâles¹

Gerda incarnait la femme affranchie que Sade avait imaginé en Juliette et que la guerre créait à grande échelle. Les hommes faisant « leur possible pour s'anéantir », les femmes devenaient les « gardiennes de la vie sociale » ; elles secouaient le « joug viril » car, « pour sauver la race humaine », elles avaient besoin d'« avoir les mains libres² ». Quant à Einar, il assumait sa féminité en participant à une inversion des rôles que *Les Mamelles de Tirésias* réalisa en 1917, et que lui-même n'hésita pas à parachever en 1930, à Berlin, avec une série d'opérations censées le faire changer de sexe. Plus sévère que le public du théâtre Maubel devant le drame surréaliste d'Apollinaire, le roi du Danemark annula le mariage des Wegener.

L'excentricité du couple compensait le conformisme moral qui faisait retour à la faveur de la guerre et prévalait dans les projets personnels d'Apollinaire. Cette ambivalence n'était pas l'aspect le moins curieux de ses contradictions intérieures : le mariage lui semblait plus que jamais nécessaire à sa stabilité et à ses ambitions d'honneur social. Or Madeleine avait, depuis longtemps, perdu toute part à ce dessein. Au cœur de l'été, Apollinaire avait retrouvé par hasard une jeune femme de sa connaissance, une jolie rousse que tout le monde appelait Jacqueline ou Ruby. Elle avait été l'amie du poète Jules Gérard Jordens, un grand garçon délicat, naturellement gracieux, auteur de pages voluptueuses et nostalgiques qui lui avaient valu l'attention et le respect de ses pairs. Mobilisé dès l'entrée en guerre, Jordens, brancardier au 246^e RI, avait fait preuve d'un courage et d'un dévouement « au-dessus de tout éloge » ; un obus l'avait mortellement frappé le 26 avril 1916, alors qu'il portait secours à un blessé au bois des Buttes, le secteur où Apollinaire était tombé un mois auparavant ; il allait avoir trente et un ans³. Guillaume s'aperçut que la

1. Dans un carnet de jeunesse, vers 1900 (*Po*, p. 845).

2. *La Femme assise*, chap. VIII (*Pr I*, p. 486).

3. Jordens naquit le 28 avril 1885. Voir les notices nécrologiques de ses amis Dorgelès et Dekobra dans *Anthologie des écrivains...*, op. cit., t. IV, p. 413-416.

jolie Ruby avait des cheveux de soleil... Mais cet attachement naissant n'avait rien d'une inclination fulgurante ou d'une passion dévastatrice. Ruby peignait sans savoir beaucoup de peinture et n'était pas son égale ; femme sans fortune, elle n'était pas de celles qui offrent avec l'aisance des relations utiles. Douce, bien aimante et dévouée, elle devint la compagne de la convalescence et du retour à la vie.

À partir de la fin d'août, Apollinaire pria Madeleine de lui renvoyer la plupart des affaires personnelles qu'il lui avait confiées, arguant qu'il en avait besoin pour écrire et qu'il voulait rendre à Marie ses aquarelles, s'étant laissé dire que l'artiste exilée affichait des sentiments francophobes. Il justifiait aussi sa langueur et son silence par la fatigue, le dégoût de Paris et le deuil des camarades. « Je crois en l'avenir et j'ai confiance en moi pour te rendre heureux malgré tout, mon Gui j'ai des trésors d'amour dans le cœur », lui promit Madeleine en retour. « [J]e voudrais trouver les mots qui donnent de la joie pour être ta joie et vivre comme tu es la mienne, mais les mots sont lourds et maladroits, ils me gênent, c'est mon regard que je t'envoie, celui que tu aimes mon amour et qui est tout à toi¹. » S'il manquait de franchise et de courage pour détromper sa fiancée, Apollinaire n'était certainement pas insincère. Il était devenu sensible à l'extrême. Les plus petits incidents entre civils et combattants, si courants en ces temps de scepticisme et de suspicion, le mettaient au supplice, si bien qu'il arborait sa croix de guerre et son bandage avec ostentation : il redoutait qu'on le prît pour un embusqué ou lui manquât de respect. Il écrivait encore à grand-peine et doutait de sa tête blessée. Ses amis et ses relations le tranquillisaien et déclaraient compter sur lui : « [L'acier] t'a frappé à ton sommet — le fou : c'est où tu es invulnérable² », lui avait dit Rouveyre avec chaleur. De Ferrare où il servait dans un hôpital auxiliaire, Chirico l'assurait de sa fidélité, espérant qu'à Paris son ami poète et Paul Guillaume, lequel s'occupait de sa peinture avec un « grand zèle », l'aideraient à retrouver la voie de la renommée ; il travaillait toutes les nuits dans cet espoir, aux côtés de Savinio³.

Apollinaire reprit le chemin des salles de rédaction au début de septembre 1916 ; à *Excelsior*, au *Journal*, à *La France*, partout on lui fit comprendre qu'il pouvait placer des articles mais n'aurait pas de rubrique attitrée. Louise Faure-Favier lui souffla que *Paris-Midi* lui réservait une critique d'art mensuelle⁴, mais il n'obtint que deux piges en décembre⁵. Tout n'était qu'impuissance et piétinement. Pour la huitième fois consécutive depuis juin 1915, les Italiens échouaient à reprendre Trieste aux Austro-Hongrois sur l'Isonzo. Bien que Verdun

1. Madeleine à Apollinaire, 22 septembre 1916.

2. Rouveyre à Apollinaire, 4 avril 1916 (CA, p. 439).

3. De Chirico à Apollinaire, 11 juillet et 27 août 1916 (CA, p. 789-791).

4. Louise Faure-Favier à Apollinaire [13 ? octobre ? 1916] (BnF, département des Manuscrits).

5. 2 décembre et 29 décembre 1916 (Pr 2, p. 1316-1317).

fût exsangue, le général Nivelle, artilleur et polytechnicien, inaugurerait une nouvelle méthode de pilonnage millimétré, dont il attendait beaucoup. Dans la Somme, la situation s'enlisait. L'hiver approchait, les premiers froids saisissaient les soldats sur les champs de bataille et, dans leurs lits d'hôpital, les malades se recroquevillaient, l'inquiétude au cœur. Le malaise n'épargnait pas Apollinaire, dont la paraplégie chronique augmentait l'impatience. Il se tourmentait à propos du *Poète assassiné*, dont il se sentait tour à tour très proche et très éloigné ; il avait souvent l'impression qu'un autre l'avait écrit et que, bon ou mauvais, l'accueil du livre reposerait sur des malentendus.

Le livre parut le 26 octobre 1916¹, sous une couverture illustrée qui se jouait habilement de la tonalité tricolore. Sur un fond pâle et nu, les caractères et le cavalier se détachent en bleu ; le sang coule, écarlate, de la tempe droite du personnage, qui s'affaisse, hagard, sur sa monture. Cappiello a choisi d'identifier Croniamantal à son auteur mais adoucit, sans le contrarier, le frontispice de Rouveyre, qui présente un Apollinaire brusquement vieilli, la tête bandée, les traits crispés et creusés, en mai 1916, dans la période de la trépanation. Contrairement à d'autres livres de guerre, plus pathétiques ou plus claironnants, *Le Poète assassiné* surprend, dès l'abord, par son triste étonnement. Toutefois, les critiques les moins attentifs se bornèrent à répéter les mêmes clichés, singularité, excentricité, bizarrerie, mais nul ne parla plus de mystification ou de barbarisme ; les uns admiraient la virtuosité de la langue, les autres saluaient en elle l'héritage du XVIII^e siècle ; l'ironie, la bouffonnerie et la hardiesse ne choquaient plus, on les comparait à celles de Swift, Rabelais ou Champfleury. Le temps et la guerre avaient fait d'Apollinaire un écrivain et un combattant français : « [Ô] poète ressuscité, vous avez bien le droit sinon le devoir de crier : Vive la France, tel un héraut d'armes ou un héros tout court », claironna Rachilde dans le *Mercure* du 1^{er} décembre 1916. Dans *L'Opinion*, Edmond Jaloux reconnaissait à l'auteur des qualités charmantes d'écrivain européen, malgré la « perversité naturelle » qui l'inclinait « au louche, à l'ambigu, au rare, à l'unique ». Paul Margueritte, lui, trouvait le livre « trop libre » : « [I]l ne l'est guère cependant », fit remarquer l'intéressé à Georgette Catelain, « car si des détails crus et satiriques abondent chez moi comme chez tout écrivain véritable en France, il n'y a jamais de descriptions voluptueuses, libidineuses, etc., comme elles sont fréquentes chez Mirbeau, Daudet, Louÿs, etc. ». *Le Poète assassiné* avait l'heure de plaire à Laurent Tailhade, qui préparait un compte rendu pour *L'Œuvre*². Le vieux bretteur patenté, borgne et manchot, admirait la « sèche maîtrise » de l'auteur des « Souvenirs bavards » et lui pro-

1. Voir le dossier de presse du *Poète assassiné* dans *Que vlo-ve ?*, n° 11, janvier 1977 ; n° 12, avril 1977 ; n° 14, octobre 1977 ; 2^e série, n° 5, janvier-mars 1983. Voir cahier hors texte, n° 53 et 54.

2. « Chronique des livres » du 19 novembre 1916.

mettait un avenir libre et serein, couronné « de myrtes souriants et de lauriers immortels. » Quoique gratifiant, l'éloge était des plus conventionnels¹ ; la pratique de la propagande guerrière avait-elle affadi la plume de l'ancien « chrysologue » anarchiste ?

Alors que Tailhade comparait le conteur à Balzac et à Villiers de l'Isle-Adam, les hommes de la génération d'Apollinaire, Edmond Jaloux et Louis de Gonzague Frick, songeaient plutôt à Rimbaud et à Lautréamont. Albert-Briot, lui, s'épargnait les références et devenait lyrique : « Mais, bon Dieu, la vie tout entière est à l'art, à l'artiste, et la vie tout entière doit être dans l'œuvre d'art, et la vie pleure et rit, chante et gémit, souffre et jouit, la vie est noire et blanche et rose et bleue et verte et rouge [...] épique élégiaque tragique dramatique comique douce brutale délicate grossière fantaisiste excessive res-treinte [...] le dernier livre d'Apollinaire est comme la vie. C'est une œuvre². » Sans goûter le recours « abusif » au contraste et à l'anti-thèse, le critique Waldemar George, vingt-trois ans, trouvait la forme et la conception de l'ouvrage « ultra-modernes³ ». Apollinaire, pour sa part, définissait sa modernité en inversant le fameux vers de Chénier, « Sur des pensers anciens faisons des vers nouveaux ». Il expliqua patiemment à Tailhade, qui ne saisit pas la nuance :

Mon esthétique serait [...] de bâtir sur la base solide de ce qui jusqu'ici a constitué le goût, un monument audacieux pour lequel ne manquent point les matériaux nouveaux

Sur des pensers nouveaux faisons des vers antiques

C'est cela même, être moderne mais s'efforcer d'être digne de ce qu'ont fait les anciens, c'est, je crois, ce qu'a réalisé Shakespeare⁴.

Ses convictions les plus profondes n'avaient pas varié, il en avait simplement déplacé les accents. Alors que les réactionnaires se cramponnaient à des attitudes dépassées et ressuscitaient des systèmes poétiques morts, que les activistes faisaient, avec un aveuglement sauvage, table rase de tout le passé, les véritables novateurs cherchaient à se libérer des circonstances, à prendre la mesure des bouleversements et à en exprimer la vérité.

Les objectifs de l'académie Goncourt étaient tout autres : à mérite égal, son prix ne pouvait récompenser qu'un écrivain combattant. L'année précédente, elle avait couronné *Gaspard*, de l'écrivain nationaliste René Benjamin, un récit réaliste et bon enfant, franc comme

1. C'est du moins le sentiment exprimé par Apollinaire dans sa lettre à Georgette Catelain du 4 décembre 1916 (« Index — 1 », GA 9). Le terme « chrysologue » (qui parle d'or) appliqué à Tailhade serait alors ironique.

2. *SIC*, n° 12, décembre 1916.

3. *La Caravane*, 20 mars 1917.

4. Apollinaire à Tailhade, 4 novembre 1916 (« Index — 3 », GA 11). Dans son compte rendu de *L'Œuvre*, Tailhade reprit tel quel le vers de Chénier, en affirmant qu'Apollinaire s'y conformait.

une cocarde. Comme le prix de 1914 avait été annulé par les événements, elle s'apprêtait à primer deux auteurs en 1916 et si le testament d'Edmond avait permis de choisir un mort, Paul Lintier aurait probablement été l'un d'eux ; tombé à vingt-trois ans, le 15 mars 1916 en Lorraine, l'auteur de *Ma pièce* était l'un de ces innombrables talents que la guerre tuait dans l'oeuf. Parmi les livres les plus souvent cités figuraient *L'Appel du sol* d'Adrien Bertrand, *Le Miracle du feu* de Marcel Berger, *La Guerre, Madame...* de Paul Géraldy ou encore *Bourru, soldat de Vauquois* de Jean des Vignes Rouges ; Apollinaire et *Le Poète assassiné* comptaient aussi quelques partisans, surtout au *Mercure*, qui en faisait sa tête de liste. Mais dès avant le vote, il ne fit aucun doute que *Le Feu* obtiendrait le prix. Sous-titré *Journal d'une escouade* et publié en feuilleton dans *L'Œuvre* au cours de l'été 1916, le récit d'Henri Barbusse rencontrait un grand succès populaire. On le considérait comme un modèle d'authenticité et de vérité, dont on finissait par tolérer l'argot et le militantisme — Barbusse était engagé volontaire dans une guerre sociale contre le sabre, la botte et la couronne. Le réalisme prévalait d'ailleurs dans tous les ouvrages en lice, des demi-teintes du *Chass'bi* de Salmon au limpide et vibrant *Sous Verdun* du jeune Maurice Genevoix. Seule exception, *Le Poète assassiné* avait peu de chance de l'emporter : « Les Acad[émiciens] de Goncourt ne me donneraient même pas un prix qu'en bonne justice et aux termes du testament [...] ils devraient me donner puisque la seule œuvre d'imagination que l'on ait mise sur les rangs est *Le Poète assassiné* mais ils se garderont bien de rien me donner, haine de la poésie et de toutes lettres en général¹. » Le « voeu suprême » d'Edmond de Goncourt était en effet que le prix fût donné « à la jeunesse, à l'originalité du talent, aux tentatives nouvelles et hardies de la pensée et de la forme ».

Le 15 décembre, le jury, privé de Mirbeau qui s'était fait excuser², récompensa *Le Feu* et *L'Appel du sol* à l'unanimité. Déçu, jaloux, Apollinaire s'indigna privément contre Barbusse. Écrivain notoire, ancien président de la Société des gens de lettres et gendre de Catulle Mendès, le lauréat avait quarante-trois ans. Cependant, il avait accompli sa mission de brancardier avec un courage admirable qui lui avait valu deux citations et forçait le respect. Fondateur de l'éphémère petite revue *Les Chimères*, journaliste politique à *L'Homme libre* de Clemenceau et à *Paris-Midi*, ami de Dorgelès, Adrien Bertrand avait remisé son antimilitarisme à l'entrée en guerre ; blessé en Lorraine par un éclat d'obus à la poitrine le 15 septembre 1914, il apprenait à mourir en écrivant de la prose et des vers à l'hôpital³ ; son témoi-

1. Apollinaire à Georgette Catelain, 4 décembre 1916 (BHVP, donation Adéma). Le testament fut rédigé par Edmond de Goncourt, Jules étant décédé avant lui.

2. Membre du jury dès 1903, Mirbeau était malade depuis 1908 ; il mourut à soixante-neuf ans le 16 février 1917, jour de son anniversaire.

3. Bertrand mourut des suites de ses blessures le 18 novembre 1917.

gnage honorait la défense du sol et l'élévation morale des combattants. De fait, ce double Goncourt reflétait assez bien l'état des esprits après deux ans de guerre : moins chauvin que celui de 1915, il gratifiait la digne souffrance de la nation et défendait le pacifisme à la française, celui qui prenait les armes pour éradiquer le bellicisme prussien.

Avec cet échec, Apollinaire comprit qu'il n'avait rien d'un écrivain populaire et que sa place était parmi les créateurs de l'art vivant. Ses amis et ses admirateurs n'en avaient jamais douté. Dans l'automne, les animateurs de Lyre et Palette lui avaient parlé de leur initiative en faveur des artistes victimes de la guerre. C'était une idée d'Ortiz de Zárate, qui habitait 6, rue Huyghens : organiser des expositions et des soirées poétiques chez son voisin, le peintre suisse Émile Lejeune, dont le petit atelier accueillait des récitals depuis le mois d'avril. Lors de la séance inaugurale, dimanche 19 novembre, Satie avait joué son *Instant musical* parmi les Kisling, Picasso, Matisse, Modigliani, et vingt-cinq sculptures nègres prêtées par Paul Guillaume : c'était la première fois qu'on exposait à Paris ces fétiches pour leur valeur artistique¹. Convié à la séance du 24 novembre avec Max, Salmon, Reverdy, Cocteau et Cendrars², Apollinaire avait choisi son poème le plus récent, « Tristesse d'une étoile », mais, empêché par des maux de tête, avait prié Cocteau de le dire à sa place devant un public nombreux, réjoui de retrouver l'effervescence de Montparnasse sans avoir à craindre les patriotards. Pour décrire le climat du lieu, Reverdy avait une heureuse formule : « [...] on ne sut jamais, depuis que l'homme tient entre ses doigt autre chose qu'une massue casse-tête, faire contenir tant de talent en si petit espace³. » Dans un esprit plus combatif que Lyre et Palette, l'association Art et Liberté défendait le rôle des efforts modernes dans le rayonnement français. Fondée en réaction aux attaques anticubistes, elle avait publié un manifeste en novembre 1915, faisait paraître un journal, organisait des expositions et des spectacles, et comptait de nombreux membres français et étrangers, artistes, musiciens, architectes, poètes, gens de théâtre⁴. Apollinaire y avait adhéré lors de la dernière assemblée générale, à la Taverne royale⁵.

Dans la génération cadette, Cocteau le recherchait avec insistance

1. Selon les termes du catalogue, où figurent également l'« Hommage à Erik Satie » de Cocteau et « Le Musickissime » de Cendrars.

2. Salmon « Sonnet », Max Jacob « Portrait de M. Voisin », Reverdy « Poème », Cocteau « H.O.E.13 » et Cendrars « Contrastes ». Le programme, sous forme de dépliant, contient également les poèmes « d'une petite fille de 5 ans », Françoise D.V. [Durand-Viel], cousine de Cocteau, lequel se chargea de les lire.

3. « La Critique en 1917 », chronique non publiée destinée à *Nord-Sud* (P. Reverdy, *Oeuvres complètes*, t. I, Flammarion, 2010, p. 473).

4. Parmi lesquels Severini, Rouault, Brancusi, Matisse, Metzinger, Honegger, Stravinsky, Perret, Albert-Briot, Claude et Louise Autant-Lara, etc. Le manifeste parut dans *L'Opinion* du 25 novembre 1915.

5. Le 17 novembre 1916. L'assemblée était présidée par le substitut Joseph Granié, qu'on venait de réélire à la présidence de l'association.

depuis qu'ils s'étaient rencontrés, peu auparavant. Avant-guerre, il s'était fait un nom avec la revue *Shéhérazade*, trois recueils dans le goût fin-de-siècle, des collaborations multiples à divers journaux, mais surtout grâce à l'engouement qu'il avait précocement suscité dans le salon des Rostand, des Daudet, de Mme Edwards et de la princesse Bibesco. Ce fils de famille brillamment doué, protégé par Anna de Noailles et peint par Jacques-Émile Blanche, appartenait à un monde qui encensait les Ballets russes dès 1909 et Stravinsky dès 1913, mais qui vivait loin du cubisme, de l'orphisme et du futurisme. En 1913, *Le Sacré du printemps* l'avait mis sur la voie de la modernité, libéré des bagatelles et des bibelots, et poussé à écrire une œuvre poétique et graphique vraiment nouvelle, *Le Potomak*. Mais la guerre était arrivée... À la fin de juillet 1916, il était revenu, indemne et réformé, du front de l'Yser, où il avait servi comme ambulancier chez les fusiliers marins ; à présent, grâce au ministre Berthelot, il travaillait à la propagande des Affaires étrangères. Grâce à Picasso, que Varèse lui avait présenté en décembre 1915, il fréquentait Montparnasse, où il évoluait avec l'aisance d'un homme du monde et la sensation d'être à nouveau un débutant. À vingt-sept ans, il espérait parachever sa mue de poète moderne grâce à Apollinaire, qu'il admirait sincèrement. Or ce dernier persistait à tenir à distance cet être folâtre et daubeur, qui semblait toujours suivi d'un sillage de frivolité.

À Zurich, Tristan Tzara s'occupait de la future revue *Dada*. Son autorité naturelle et son sens de l'organisation lui donnaient l'ascendant sur le groupe depuis l'été, la fermeture du Cabaret Voltaire et le brusque départ d'Hugo Ball. Il préparait une exposition pour janvier 1917, dans un appartement loué par le galeriste suisse Hans Coray chez le chocolatier Sprüngli, à l'angle de la Paradeplatz et de la Bahnhofstrasse : « Je veux faire œuvre de propagande alliée / Je veux propager un art avancé », déclara-t-il dans sa première lettre à Apollinaire. Il savait, par Paul Guillaume, que le sous-lieutenant avait une obligation de réserve qu'il observait jalousement. Aussi dissimulait-il astucieusement son insoumission civile et artistique :

Pour la double tendance d'une telle exposition j'ai besoin de votre précieux appui et je vous prie infiniment de me le donner. À l'occasion de l'exposition nous ferons paraître une Anthologie artistique et littéraire contenant une trentaine de reproductions, pour laquelle j'ose vous demander des proses et des vers. [...]

L'Anthologie sera imprimée en français et aura un caractère purement philo-français — comme l'exposition d'ailleurs. [...]

Agréez, cher maître, l'expression de ma profonde considération et les meilleurs souhaits de bonne santé de la part d'un allié roumain¹.

1. Tzara à Apollinaire, 9 décembre 1916 (BnF, département des Manuscrits).

À vingt ans à peine, Tzara n'avait pas encore acquis la virulente assurance qu'on lui connaît par la suite, mais il était déjà fort habile. Sans justifier l'absence des cubistes parisiens dans son projet, il se gardait de préciser que Paul Guillaume prêtait des sculptures nègres et que plusieurs artistes invités avaient récemment exposé à la galerie berlinoise du Sturm. Sa tactique de séduction réussit. Après avoir pris ses renseignements, Apollinaire lui répondit sans tarder : « Je ne vous ai pas écrit plus tôt car jusqu'à maintenant je craignais que vous ne fussiez *au-dessus de la mêlée* attitude inadmissible à une époque où le progrès matériel artistique et moral sont menacés [sic] et qu'il faut le défendre victorieusement. » Il assurait Tzara de son admiration, lui promettait d'envoyer des vers et de soutenir à Paris la réputation du jeune Janco, dont il admirait les bois gravés ; il en profitait pour lui demander de l'aider à trouver des collaborations payées dans les journaux suisses et concluait avec enthousiasme : « Vive la France ! Vivent les Alliés ! Vive la Roumanie !¹ »

Apollinaire fondait des espoirs sur les jeunes générations française et étrangère car il se sentait incompris de ses pairs. Rentrée de son exil niçois, Aurel dédiait ses jeudis littéraires aux poètes victimes de la guerre et conviait à ce qu'elle nommait plaisamment son « Panthéon » « tout écrivain de parfaite dignité de vie désireux de propager le nom du poète fêté² ». Le 23 novembre 1916, elle avait tenu à présenter elle-même Apollinaire : « [Elle] a tellement parlé de mon obscénité que malgré le cynisme qu'on m'attribue et mes trente-six ans chaque parole me faisait l'effet d'une trépanation », s'indigna le héros du jour en revenant de la rue du Printemps³. Il ne se reconnaissait plus dans le personnage provocateur et fantaisiste qu'il avait naguère contribué à créer ; quant à la prétendue amitié d'Aurel, il ne supportait plus ce qu'elle contenait d'égoïsme et de vanité. Mais la politesse et l'intérêt le poussèrent à dissimuler son déplaisir : « Je crois, déclara-t-il onctueusement à son hôtesse, qu'on n'a jamais mieux parlé de moi et Dieu sait qu'on en écrit des choses bien diverses. Pour tout ce qui me concerne, même la tendresse, je crois que vous avez dit juste et avec des tours merveilleux. C'est bien simple, je le répète, jamais on n'a dit si bien de moi, et il était donné à la femme de génie que vous êtes de me révéler à moi et aux autres. » Il tint toutefois à lui rappeler que si la nécessité l'avait poussé à éditer des ouvrages érotiques, les « situations scabreuses » de son œuvre étaient fort différentes des « tableaux voluptueux » de Louÿs et « obscènes » de Zola⁴.

1. Apollinaire à Tzara, 14 décembre 1916 (*CEC IV*, p. 884-885). L'expression « au-dessus de la mêlée » fait référence au point de vue de Romain Rolland (voir *supra*, p. 511).

2. Communiqué de presse d'Aurel (Bnf, départements des Manuscrits, papiers d'Aurel).

3. Lettre du 23 novembre 1916 citée par P.-M. Adéma, *Guillaume Apollinaire*, p. 295. Selon Rachilde, qui l'aurait rapporté à la concierge du Mercure, qui l'aurait elle-même confié à Léautaud, Aurel parla d'Apollinaire « en des termes tels » qu'on aurait pu croire qu'elle avait eu commerce avec lui (note du 22 décembre 1916, *Journal littéraire*, *op. cit.*, p. 1006).

4. Vente publique, Hôtel Drouot, expert Mme J. Vidal-Mégrét, 19-20 novembre 1987, n° 9.

D'humeur sombre et grave, il laissait ses réactions fluctuer de moment en moment. Devant Tailhade, il s'était montré plein d'allant : « [B]ien qu'assassiné ainsi que tous les poètes, je suis bien vivant [...] et j'adore la vie¹. » Il cherchait la compassion de sa marraine grâce à un humour badin et touchant :

Apprêtez un bouquet d'ache et d'immortelles
Le mois qui court encor ne s'achèvera pas
Sans que votre poète apporte son trépas
Comme une fleur d'automne à vos pieds fleurs plus belle²

Mais avec Picasso, les relations étaient inquiètes. Le peintre lui semblait distant ; installé à Montrouge depuis la mi-octobre 1916, il reportait leurs rendez-vous, se confiait moins, préférait la solitude. Apollinaire désirait « une explication générale » sur leurs caractères et leurs griefs respectifs ; son amitié était « vive » mais elle « saignait » par endroits³. L'épisode des statuettes, le reniement puis la guerre les avaient éloignés l'un de l'autre. Or Apollinaire avait grand besoin de l'élan que le peintre mettait en toute chose. Où était leur complicité d'antan ? À présent, Picasso travaillait aux décors et costumes d'un projet de ballet que Cocteau avait proposé à Diaghilev en 1916, *Parade*, dont Satie composait la musique et le jeune Massine la chorégraphie. Le 15 décembre, Apollinaire retrouva Picasso et le sculpteur Bourdelle chez les Zetlin, un couple d'émigrés russes qui habitait avenue Henri-Martin. N'ayant pu se parler, les deux amis se virent seuls le 19 décembre après-midi, dans le pigeonnier du boulevard Saint-Germain⁴ ; ils eurent sans doute beaucoup à se dire.

À la même période, Apollinaire s'en prit au poète André Mary, qui était, avec Raoul Dufy, chargé de réunir les contributions à l'*Almanach des lettres et des arts*, publié par Martine, la maison de mode de Paul Poiret. Il avait envoyé des vers que Mary avait refusés, et avait dû dépecher une nouvelle sur l'art tactile⁵, « Mon cher Ludovic », dont il n'était pas entièrement satisfait. Il avait d'ailleurs maintes raisons d'être mécontent du projet : non seulement Mary le traitait avec désinvolture, ne faisait aucun cas de son statut ni de sa blessure et omettait de lui envoyer des épreuves, mais il feignait aussi d'ignorer le rôle précurseur d'Apollinaire et de Salmon dans le mouvement poétique moderne⁶.

Le convalescent se sentait las de tout, parfois même de la vie. Impérieuse, inéluctable, la maladie lui inspirait des déclarations sinistres :

1. Apollinaire à Tailhade, 4 novembre 1916 (« Index — 3 », GA 11, p. 189).

2. Apollinaire à J.-Y. Blanc, 23 novembre 1916 (*LM*, p. 77).

3. Apollinaire à Picasso, 15 décembre 1916 (*PA*, p. 139).

4. Apollinaire à Picasso, 18 décembre 1916 (*PA*, p. 140).

5. Voir *infra*, p. 715.

6. Apollinaire à Mary, 13 décembre 1916 (« Index — 7 », GA 15, p. 185-186) ; échanges entre Apollinaire et Dufy en novembre et décembre 1916 (*CA*, p. 345-347). L'*Almanach* parut en janvier 1917.

Je suis fatigué et il y a si peu d'amitiés pour moi en ce moment à Paris que j'en suis navré.

L'égoïsme est partout. Je vais beaucoup mieux mais avec de grands étourdissements encore et une impotence fonctionnelle du bras gauche.

Je ne suis plus ce que j'étais à aucun point de vue et si je m'écoutais je me ferais prêtre ou religieux.¹

Peut-être, noircissant le trait, cherchait-il à faire comprendre à Madeleine qu'elle devait renoncer à lui ; peut-être s'épanchait-il sincèrement au nom de leurs anciennes promesses. La vie conventuelle des premières lignes et les atteintes de la blessure lui avaient fait l'effet d'une conversion. « Laisse faire le temps qui peu à peu te rendra à toi-même », l'implora Madeleine, en se persuadant que leur amour renaîtrait. Elle n'attendait « qu'un appel pour courir à [lui] » et le soigner sans bruit, avec le dévouement d'une sœur, s'il le voulait ainsi :

Je te demande donc à genoux mon amour d'avoir pitié de moi — je n'ai plus d'orgueil et je ne fais plus la femme forte, je lève vers toi les mains, aie pitié de moi mon amour, je suis brisée par les deux mois sans nouvelles de toi que j'ai passés. Envoie-moi toutes les semaines un tout petit mot qui ne te fatigera pas mais qui me montrera que je compte encore².

Quand vint la période anniversaire du séjour d'Apollinaire à Oran, Madeleine se fit suppliante. La vie lui était insupportable, son entourage la pressait de questions humiliantes, elle se sentait perdue : « Je t'envoie tout mon amour dans ce rayon de soleil qui me baigne — je voudrais qu'il m'arrache le cœur, qu'il m'endorme jusqu'à ta guérison³. » Il n'exauça pas ses prières et ne lui répondit bientôt plus. Né de la guerre, leur amour mourait de la guerre. C'était un phénomène monstrueux, reproduit à grande échelle, puisque la guerre enfantait des soldats pour les tuer. La mort était partout, plus forte et plus désirable que la vie.

C'est pourquoi de mes maux ce n'était pas le pire
 Ce trou presque mortel et qui s'est étoilé
 Mais le secret malheur qui nourrit mon délire
 Est bien plus grand qu'aucune âme ait jamais célé⁴

« Tristesse d'une étoile » n'était pas le poème de renouveau qu'avaient, jadis, représenté « Le Brasier » et « Les Fiançailles », c'était celui du feu fatal qui consume la vie et qu'il faut soumettre pour ne pas mourir.

1. Apollinaire à Madeleine, 23 novembre 1916.

2. Madeleine à Apollinaire, 28 novembre 1916.

3. Madeleine à Apollinaire, 26 décembre 1916.

4. « Tristesse d'une étoile » (*Calligrammes*).

Soucieux de le distraire et de se réjouir en ces temps moroses, les amis d'Apollinaire eurent l'idée de fêter la parution du *Poète assassiné* lors d'un grand déjeuner. Aussitôt se mit en place un comité d'organisation, pourvu d'un secrétaire, le poète liégeois Paul Dermée, et composé de Matisse, Picasso, Braque, Gris, Max Jacob, Cendrars, Reverdy, aréopage chargé de financer les invitations et de récolter les cotisations — 7 francs par personne. Puis on forma un comité d'honneur réunissant quantité de personnalités indispensables, Rachilde, Aurel, Régnier, Gide, Mardrus, Roinard, Billy, Cocteau, Copeau, Doucet, Fénéon, Kisling, Metzinger, Romains, Royère, Salmon, Vallette, Vlaminck, etc. Après avoir longuement tergiversé, on décida que le banquet se ferait rive gauche, au palais d'Orléans, un lieu immense qui avait, en mai 1911, accueilli les trois cent cinquante commensaux du banquet Verlaine. L'entreprise prenait un tour solennel et mondain effrayant. Apollinaire s'en ouvrit à Gris et lui demanda de l'annuler ou, du moins, de supprimer le comité d'honneur, qui interdisait toute intimité ; il souhaitait n'être entouré que de « bons camarades¹ ». Il était malheureusement trop tard pour modifier quoi que ce soit ; l'absence de certains invités de marque, Paul Fort, Doucet, Gide² et Level, ne changerait rien aux dimensions de la fête mais on espérait que la mention du carton, « Déjeuner intime », en dirait assez long sur l'esprit de la réunion.

Le jour venu, 31 décembre 1916, convergèrent avenue du Maine une centaine de convives, parmi lesquels les Vallette, les Zetlin, Mme Errázuriz et Raoul Dufy. Apollinaire arriva, Ruby à son bras, en tenue militaire³, un bandeau de cuir protégeant sa glorieuse cicatrice. Max et lui avaient inventé un menu laissant libre cours à leur fantaisie⁴ :

Hors-d'œuvre cubistes, orphistes, futuristes, etc.
Poisson de l'ami Méritarte
Zone de contrefilet à la Croniamantal
Arétin de chapon à l'Hésiarche
Méditations esthétiques en salade [...]

Le tout était accompagné de « Vin blanc de l'Enchanteur » et de « Vin rouge de la Case d'Armons ». L'arrivée des « Fromages en cortège d'Orphée » annonça le début des discours. « Mes chers amis », commença Apollinaire⁵ : « Une grande émotion m'étreint car si vous êtes

1. Apollinaire à Gris [décembre 1916] (CA, p. 505).

2. « Non, je n'irai ni à l'Opéra ni au banquet Apollinaire ; mais j'ai rapporté du Havre hier *Le Poète assassiné* ; je me doute que le banquet aurait été plus drôle. Y aurez-vous été ? Vous me raconterez, n'est-ce pas ? » Gide à J.-É. Blanche, Cuverville, 29 décembre 1916 (*Correspondance André Gide-Jacques-Émile Blanche, Cahiers André Gide* 8, Gallimard, 1979, p. 204-205).

3. N'étant pas rendu à la vie civile, il était tenu de la porter constamment.

4. Selon P.-M. Adéma, Max proposa une première version qu'Apollinaire retoucha puis envoya à Dermée (*Guillaume Apollinaire*, p. 297-298).

5. Brouillon du discours (BnF, département des Manuscrits). *Sic* pour la ponctuation.

réunis aujourd’hui autour de moi ce n’est pas seulement pour saluer l’auteur du *Poète assassiné*, c’est avant tout pour honorer un poète soldat dont l’action constante dont la volonté depuis qu’il écrit a été que la France occupât à la tête des nations la place qui lui est due par son intelligence, sa finesse... » Il continua en défendant inlassablement ses idées les plus chères, l’audace, la sagesse, « l’originalité profonde de la conscience française », etc. « C’est cette conscience même », ajouta-t-il modestement, « que nous avons voulu honorer aujourd’hui et de cette manifestation honorable je sais bien que je ne suis que le prétexte. Je ne m’en honore pas moins et c’est pourquoi je vous convie avant tout à boire à la victoire... », etc. La salle applaudit à tout rompre. Aurel s’avança ; on n’avait pu l’empêcher de préparer un discours, dont Apollinaire l’avait remerciée par avance, espérant qu’en femme du monde elle passerait sous silence son patriotisme étroit et son anticubisme. Mais les convives, échauffés par le « Champagne des Artilleurs » et les « Alcools », se mirent à faire un tel tapage que l’oratrice dut battre en retraite au bout de quelques phrases. Loin de s’apaiser, l’assemblée, reconnaissant dans ce premier incident le signal du chahut qui, par tradition, terminait toujours les agapes, lancèrent à qui mieux mieux à travers la salle les « Fruits du Festin d’Ésope » et les « Biscuits du Brigadier masqué », couvrant de leur vacarme les vers que Roinard tentait de prononcer en l’honneur du héros. Quand Dyssord voulut dire les siens, il fut apostrophé par l’anarchiste belge Henri Fuss-Amoré, qu’on traita de Suisse, Cendrars s’en mêla et la fête eût fini en pugilat si Montfort, heureusement inspiré, n’avait entonné un gai refrain qui fut repris en chœur. Enfin, tout le monde signa le Livre d’or, Salmon, Max, Dumur et Hammer, Rivera et Gómez de la Serna, Bakst et Ehrenbourg. On se quitta dans la joie vers les 4 heures du soir.

Les jours suivants, *Paris-Midi*, *La Caravane* et le *Mercure de France* ne manquèrent pas de relater cette charmante réunion où le poète avait paru ressuscité. L’intéressé, lui, était plus réservé : « Mon déjeuner a été une sorte d’éclair au magnésium, exactement comme il fallait que ce fût, éclatant et dangereux, bref, mais poussé au paroxysme », résuma-t-il à son vieil ami Raynal, qui se trouvait au front. « L’air était rempli de moignons menaçants, il y en avait de Suisses, mais aussi de Belges. / Voilà mon cher Maurice quelques détails de la vie de l’arrière. Il ne manque que des carambolages d’obus pour que cela ressemble à l’idée que les pékins se font de l’avant¹. » Il devait, malgré tout, convenir que l’amicale comédie, en le poussant à reprendre son rôle, l’aidait à faire son véritable retour sur la scène parisienne.

1. Apollinaire à Raynal, s. d. [1917] (*OEC IV*, p. 800).

Devenir colline

Relancer *Les Soirées de Paris* était l'une des meilleures manières de reprendre l'initiative. Au tout début de 1917, Apollinaire se tourna vers Germaine Bongard, qui le tenait en haute estime et voulait lui complaire. Dans sa maison de couture et de décoration du faubourg Saint-Honoré, la sœur de Paul Poiret avait accueilli la rédaction de *L'Élan* et organisait régulièrement des expositions ; c'était un endroit simple et frais, sans chichis, où la mode et l'art mettaient en valeur le génie français. En signe de renouveau et de continuité, le poète se proposait d'y monter la première exposition des *Soirées de Paris* et d'y présenter Léopold Sturzwage et Irène Lagut. Soutenue par la revue puis contrariée par la guerre, la réputation de l'artiste russe était encore à faire ; Apollinaire en profita pour lui suggérer de franciser son nom en Survage¹, ce que le peintre accepta volontiers. Quant à la Française, elle était encore inconnue du public. Marie-Reine Onésime Lagut avait débarqué à Paris un beau jour de 1913, retour de Saint-Pétersbourg, où l'amour et l'aventure l'avaient menée cinq ans plus tôt, dans le palais d'un prince russe au bord de la Neva. Elle venait de s'engager au music-hall *La Pie qui chante* quand elle fit connaissance de Serge Férat, boulevard Raspail, au café des Vigoureuses. Devenue sa maîtresse, elle avait rencontré la baronne, qui lui battit froid dans l'instant, et le groupe des *Soirées*, qui favorisa son anticonformisme et son sens artistique. C'est ainsi qu'à vingt-trois ans cette fille d'un postier de Sucy-en-Brie était devenue Irène Lagut, peintre. Dans le courant de 1916, elle avait quitté Férat pour Picasso, qui s'était entiché d'elle et l'aidait à progresser ; mais elle avait refusé d'épouser l'Espagnol, de gré comme de force, et s'en était retournée auprès de Férat. Apollinaire suivait attentivement les aventures de cette petite personne mutine et décidée, dont Ruby et ses meilleurs amis faisaient grand cas. Le personnage, hautement romanesque, l'inspirait follement. Irène n'avait peur de rien, n'écoutait que son caprice et sa curiosité, aimait les femmes et les hommes, se moquait du qu'en-dira-t-on et plus encore des « dons » qui lui avaient été départis, « la ruse, la coquetterie, le snobisme, la grâce, le goût, la modestie, l'infocale discréption, le désir de calme et le féerique esprit de révolte² ». Il ne pouvait se défendre d'avoir du goût pour elle. De son côté, elle le défiait, l'excitait, le dessinait d'un trait de plume alerte et fluide, non dénué de finesse, dont la naïveté devait à la maladresse aussi bien qu'à la provocation³. Que son talent fût des plus incertains avait

1. « Je vais recommander le pseudonyme de Survage meilleur que Sarabois étant donné que c'est l'adaptation naturelle de son nom », Apollinaire à Germaine Bongard [janvier 1917] (« Index — 8 », GA 16, p. 191).

2. Catalogue de l'exposition Survage-Lagut, 21-31 janvier 1917 (*Po*, p. 1149).

3. Voir par exemple, le portrait équestre dans *Apollinaire au feu*, *op. cit.*, p. 28. P. Caizergues a retrouvé une petite gouache, signée Irène, représentant une femme nue, et un billet écrit au théâtre et adressé à Apollinaire, qui pourrait être du peintre : « Beau gosse. Trouvez-vous à la sortie

peu d'importance ; seuls comptaient son charme et sa personnalité. L'exposition la révélerait, les dons de Survage rehausseraient les siens, l'adresse d'Apollinaire ferait le reste.

La galerie de la rue de Penthièvre présenta les dessins et aquarelles de Lagut avec les peintures de Survage du 21 au 31 janvier 1917. Conçu par Apollinaire, le catalogue se présentait sous la forme d'un joli dépliant de quatre pages sur faux japon, avec deux textes de présentation typographiés et un ensemble de calligrammes auto-graphes, particulièrement plastiques, des lunettes, un livre, un cygne, des bouquets et un cheval, pour célébrer un « art où le sublime / n'exclut pas le charme et l'éclat / ne brouille pas la nuance ».... Le poète était là tout entier, tel qu'en lui-même, et tel qu'il devenait en se ressaisissant peu à peu.

Parallèlement à l'exposition, Apollinaire prit part à l'organisation d'un banquet en l'honneur de Braque¹. Après sa trépanation de mai 1915, le peintre avait enchaîné les hospitalisations et les congés de convalescence ; il souffrait de troubles cérébraux persistants, vertiges, dépression, fatigabilité, qui l'empêchaient de commander sa compagnie au dépôt de Bernay, où on l'avait affecté à compter du 1^{er} juillet 1916². Contrairement à Apollinaire, qui n'y songeait pas précisément, il demandait à être placé hors cadre et rendu définitivement à la vie civile. En attendant la décision des autorités militaires, il séjournait à Sorgues, où il s'efforçait de travailler. Ses amis anticipèrent sa libération en le fêtant le 17 janvier 1917, dans l'atelier de Marie Vassiliev à Montparnasse. Trop heureuse de ne pas subir les restrictions du couvre-feu, la bruyante assemblée prolongea sa bombance jusqu'au petit matin³.

Chaque mardi, de 5 à 7 heures, dans la petite salle bondée du café de Flore, Apollinaire était au centre de toutes les attentions. Semblable à l'image volatile que colportaient la rumeur et la légende, conforme au personnage infiniment varié qu'il se construisait lui-même, il semblait tour à tour susceptible et provocateur, désinvolte et conformiste, fragile et résistant, terre à terre et subtil, paillard, drôle et sérieux, digne officier et grand poète. Rien ne lui convenait mieux que de déconcerter. Tandis que ses ennemis dénonçaient cette duplicité et que ses amis célébraient cet attrait majeur de son caractère, la plupart de ses relations tentaient de démêler le vrai du faux. Chez les nouveaux venus, les jeunes, les curieux, l'admiration le disputait à l'incertitude. Cocteau, avec qui la glace se trouva rompue dans les premières semaines de

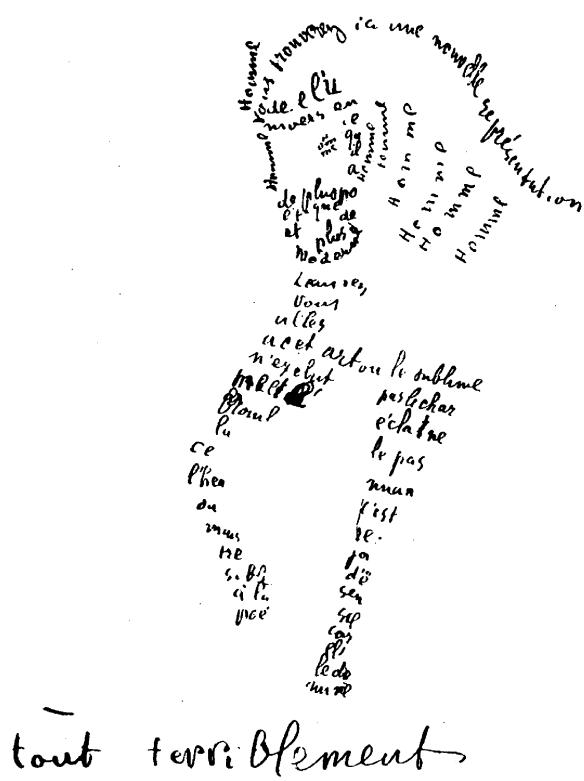
et attendez-moi. Je suis dans la loge à votre droite en toilette bleue. Une Amie » (« Wilhelm de Kostrowitzky, le très aimé », art. cité).

1. Gris, Metzinger, Matisse, Picasso, Marie Vassiliev, Max Jacob, Reverdy et Paul Dermée faisaient également partie du comité d'organisation.

2. Vincennes, Service historique des Armées, département de l'Armée de terre.

3. En tant qu'association privée, la cantine artistique de Marie Vassiliev n'était pas soumise au couvre-feu qui régissait les lieux publics.

Il y aura l'âge des choses légères, On dépensera des millions pour des choses qui serviront durant une minute et qui s'évanouiront, et des chefs-d'œuvre seront aussi aériens que les aviateurs.



Guillaume Apollinaire

Page du catalogue de l'exposition Léopold Survage —
Irène Lagut, chez Madame Bongard, 5, rue de Penthièvre,
21-31 janvier 1917.

l'année, s'enchantait de ce caractère chatoyant, qui semblait répondre au sien sur le mode majeur. Mais Breton, qui avait cru le saisir, le sentait se dérober et s'interrogeait, dépité, sur les raisons médicales de cette inconstance. De son côté, Philippe Soupault, qui refusait de le juger, n'était pas moins dérouté : « Lorsqu'on le regardait, lorsqu'on parlait avec lui, on se demandait toujours à qui l'on avait affaire et réciproquement¹. » Apollinaire et lui venaient de faire connaissance. Mobilisé dans l'artillerie avec la classe 16, Soupault avait contracté la typhoïde au dépôt d'Angers car les services de santé avaient testé sur sa batterie un vaccin hasardeux ; mal remis et versé dans l'auxiliaire, il passait ses journées à gratter du papier au ministère des Travaux publics, où on l'avait casé parce qu'il était bachelier ès-lettres et bachelier en droit maritime. Au cours d'une brève hospitalisation pour bronchite, en février 1917, il avait écrit un poème, « Départ », qu'il avait signé Philippe Verneuil et « ingénument » envoyé au poète « le plus audacieux de son temps ». Apollinaire l'avait fait passer dans *SIC*² et, pour le remercier, Soupault s'était timidement présenté au pigeonnier, un jour de février ou mars 1917, en lui soumettant une nouvelle requête. À l'hôpital du boulevard Raspail, Mme de Chaumont-Quirry, infirmière et visiteuse bénévole, lui avait demandé d'organiser une matinée poétique pour son œuvre caritative, *L'Œuvre du soldat dans la tranchée* : Apollinaire acceptait-il de donner un poème ? Contre toute attente, ce dernier n'avait pas proposé un poème publié, approprié au programme, mais s'était mis à composer devant son visiteur :

Vous voilà de nouveau près de moi
Souvenirs de mes compagnons morts à la guerre
L'olive du temps [...]³

Soupault ne devait jamais oublier le spectacle de cette création. Apollinaire lui avait conseillé de solliciter Cendrars, montré des vers prometteurs d'un dénommé Breton et l'avait raccompagné en lui donnant rendez-vous au Flore. Il appréciait son esprit subtil, son caractère intègre et indépendant ; il le sentait fondé en poésie. Le jeune homme était reparti, un peu ébahie, avec un exemplaire d'*Alcools* contenant ces mots décisifs, mais encore un peu obscurs : « Au poète Philippe Soupault, très attentivement. » Le mardi suivant, au Flore, la déception l'attendait : il ne se découvrit rien de commun avec ces hommes faits qui vivaient depuis trop longtemps entre soi⁴. Soupault ignorait que Max s'y ennuyait aussi.

1. Philippe Soupault, *Profils perdus* [1963], Gallimard, « Folio », 1999, p. 10-12. Voir aussi Lydie Lachenal, *Philippe Soupault. Chronologie*, Lachenal et Ritter, 1997, et Ph. Soupault, *Mémoires de l'oubli, 1914-1923*, Lachenal et Ritter 1981, p. 37 sq.

2. Dans la livraison de mars 1917.

3. « Ombre » (*Calligrammes*). Le même jour, Apollinaire composa et offrit à Soupault « Je me souviens de mon enfance » (*Po*, p. 1027).

4. *Mémoires de l'oubli*, op. cit., p. 39.

Cendrars revint au Flore au début du printemps, après un hiver à Cannes, où il avait conçu cent projets censés dissiper ses spectres et ses cauchemars. Il avait passé toute l'année 1916 à errer de terrasses en comptoirs, parmi les permissionnaires en goguette, les estropiés à la dérive et les bonnes gens sensibles, toujours prêts à payer un verre aux pauvres poilus. Élégant, très gentilhomme et très don juan, Modigliani l'entraînait dans d'effrayantes beuveries. Mais sa main était touchée par la grâce ; quand il ne croquait pas ses voisins de table pour leur soutirer un franc, il dessinait sur le vif son compagnon d'ivresse, le saisissait simultanément du dehors et du dedans, et le montrait tête, tranchant, méditatif, insolent, désabusé. Cendrars, lui, se faisait peur. Où était la main fantôme qui le faisait souffrir et se trouvait « en aura », quelque part, en dehors de son corps ? Qu'attendre de l'autre main, qui lui obéissait si peu, et si mal ? Sans le sou, sans avenir, le cerveau hanté d'images macabres, il avait voulu se suicider cent fois. Mais la vie l'en avait empêché : la belle Gaby, le petit modèle qu'il avait « dans la peau » ; la naissance, en avril 1916, de son deuxième fils, prénommé Rémy, comme Gourmont, un enfant que Féla avait voulu en dépit de tout ; la rencontre, en fin d'année, de Mme Errázuriz qui lui avait présenté le mécène Jacques Doucet ; la publication, en décembre, de *La Guerre au Luxembourg*, son premier livre de la main gauche, illustré par Kisling et dédié à trois compagnons d'armes morts au combat.

Comme Apollinaire et d'autres revenants des tranchées, le manchot considérait les milieux parisiens avec une méfiance mêlée d'exaspération. La guerre et la blessure lui avaient fait perdre le goût de l'art et de l'esthétique. Il reprochait plus que jamais aux zélateurs de la modernité d'agir en militaires : dans leur course éperdue à la nouveauté, ils étaient comme ces fantassins qui courrent un carré blanc dans le dos, franchissent le but prévu et prennent « leurs propres obus sur le citron¹ ». Le poète d'*Alcools* n'échappait pas à son indignation ; trônant au Flore, il jouait au protecteur avec une brochette d'admirateurs naïfs, dont la circonspection le disputait aux ambitions littéraires. Qu'avait-il de si légitime ? En accélérant le renouvellement des générations, l'hécatombe avait placé l'auteur du *Transsibérien* dans le rang des aînés, qui avaient connu *Les Soirées de Paris*, *Le Sacré du printemps*, les premiers scandales cubistes et les querelles simultanéistes. Mais la plupart des jeunes gens semblaient sous-estimer son rôle dans les conquêtes formelles et n'avaient d'yeux que pour Apollinaire. S'il imposait le respect, si l'on plaignait ses souffrances et craignait ses excès, nulle auréole ne nimbait son moignon. Seul Picasso avait pris la mesure de sa métamorphose : Cendrars est revenu de la guerre avec un bras en plus, aurait-il déclaré, un jour à la Rotonde.

1. Cendrars à Jean Epstein [1920], lettre publiée en postface à Jean Epstein, *La Poésie d'aujourd'hui. Un nouvel état d'intelligence*, La Sirène, 1921 (TADA 1, p. 360).

Or, au printemps 1917, l'amputé lui-même n'en avait pas la sensation. Une quarantaine d'années plus tard, il raconta à Michel Manoll :

Soupault [...] voulait me faire faire une conférence chez les *Dames de France*. Je l'ai aiguillé vers Guillaume Apollinaire, dont il n'avait jamais entendu parler, et Apollinaire se montra être enchanté d'avoir l'occasion de se produire et d'aller pérorer en tenue de lieutenant devant les belles femmes du monde du haut-commerce et de l'industrie [...]. Tout cela était ridicule. Mais comment en vouloir à ce pauvre Guillaume ! Depuis sa trépanation, son caractère était méconnaissable et Apollinaire était devenu d'une vanité enfantine¹.

En récrivant l'histoire, Cendrars se donnait le rôle de phare et de passeur qu'il enviait jadis à son aîné, sans se soucier de contredire les faits et les témoins, à commencer par Soupault lui-même, qui l'admirait avant de le connaître et devint son ami grâce à Guillaume en 1917².

Que s'était-il passé en 1916 ? Entre Apollinaire et Cendrars, l'amitié née de la fraternité d'armes et des souffrances communes s'était rapidement muée en une rivalité visible, palpable, que le ressentiment ne peut seul expliquer. Qu'il entrât dans le comportement d'Apollinaire la prévention de l'officier à l'égard du subalterne, c'est probable ; que sa vanité fût sourdement contrariée par l'héroïsme du caporal n'est pas moins plausible. Mais la différence entre une étoile de bronze et une palme de bronze en forme de laurier³ ne suffit pas à ruiner le respect mutuel de deux hommes qui ont fait la guerre. Il fallait que l'un ou l'autre se fût rendu coupable d'un coup bas ou d'une forfaiture. « Je suis très peiné avec Cendrars, confia Apollinaire à Picasso. Tu sais combien j'aime ce garçon et combien je l'estime. / Il prend maintenant vis-à-vis de moi une attitude qui me chagrine. J'ai essayé d'avoir une explication avec lui mais il n'y a pas eu moyen. Il m'en veut je ne sais pas pourquoi⁴. » Sur *L'Hérésiarque* offert à Cendrars, il avait écrit : « À mon cher Blaise Cendrars / avec toute mon amitié / et qu'il me garde la sienne / Guillaume Apollinaire / 14 mars 1917⁵. »

Or, au micro de Manoll, Cendrars laissera échapper : « [J]e n'ai pas seulement reçu des balles à bout portant, mais il y a des choses dans [*Le Poète assassiné*] qui vous blessent peut-être plus profondément

1. Blaise Cendrars vous parle... (TADA 15, p. 36).

2. En 1918, Soupault reçut de Cendrars un exemplaire du *Transsibérien*, inestimable présent que lui envoyait Aragon (Aragon à Breton [18 mai 1918], LAB, p. 74).

3. Cité à l'ordre de l'armée, Cendrars a une palme de bronze sur sa croix de guerre alors qu'Apollinaire, cité à l'ordre du régiment, a une étoile de bronze sur la sienne. Cendrars afficha toujours le mépris des rubans, même si ses réactions vis-à-vis de la Légion d'honneur furent complexes et ambivalentes (L. Campa, « Cendrars à Granville », *Continuité Cendrars*, n° 13, université de Berne-CEBC, Champion, 2008). Apollinaire, en revanche, y attachait beaucoup d'importance.

4. Apollinaire à Picasso, 4 avril 1917 (PA, p. 154).

5. Voir Victor Martin-Schmets, « Dédicaces de *L'Hérésiarque et Cie* », *Que vlo-ve ?*, n° 10, octobre 1976, p. 23.

encore qu'un coup de feu¹. » Cette œuvre l'avait donc atteint plus cruellement que la mitraille allemande... Apollinaire en avait-il conscience ? L'avait-il voulu ainsi ? Cendrars pensait peut-être à « L'Infirme divinisé », qui raconte comment Justin Couchot, privé de la moitié gauche de son corps par un accident d'automobile, accède à l'éternité ; il était à New York quand le conte avait paru dans *Paris-Journal* en 1912, mais, à le lire en 1916, il y voyait peut-être une caricature de son infirmité et de ses faiblesses. Ne songeait-il pas plutôt au conte « Arthur roi passé roi futur » ? Cette fable en forme d'avertissement lui était connue², mais il avait découvert, à sa grande surprise, qu'Apollinaire la lui avait dédiée dans l'édition en volume. Loin d'en être fier et honoré, il se sentit certainement joué et insulté : enhardi par la vénération juvénile, l'aîné s'autoproclamait l'unique héritier de Rimbaud et rejetait toute prétention du cadet à la souveraineté poétique.

Le roman à clés qu'Apollinaire préparait sur Montparnasse pendant la guerre³ promettait d'être encore plus sanglant : Cendrars y apparaissait sous les traits d'un sergent blessé « sur lequel le bruit courait qu'il était Allemand et se nommait Waxheimer, mais qui avait réussi à se faire prendre comme alsacien dans la Légion étrangère, où il s'était engagé sous le nom d'Ovide du Pont-Euxin » ; un personnage de traître et d'espion, constamment qualifié de « faux », « postiche » et « factice », dont la bravoure est attestée par un lot de décorations sensationnelles, « une palme, deux étoiles d'argent et une d'or⁴ ». En l'affublant d'un nom ironique et grotesque, le romancier prêtait à son rival un amour immodéré de la gloire, dont lui-même n'était pas exempt : « Je cours après une renommée éternelle, je veux que mon nom soit célébré dans tout l'univers », écrit Ovide dans ses *Élégies*. Comme Auguste le fit de l'illustre poète pour de mystérieuses raisons, Apollinaire rêvait peut-être d'exiler son coupable rival sur les confins incultes et glacés de son empire, peut-être même dans le port roumain de Constanza, l'ancienne Tomes, ou sur les bords de la mer Noire, occupés par l'Allemagne et ses alliés bulgares depuis le mois d'octobre 1916...

La guerre attisait les susceptibilités et dévoilait les exigences de l'amour-propre et de l'orgueil viril. Le trépané jugeait peut-être *in petto* que sa blessure était plus belle et plus glorieuse qu'une amputation. Ses amis le lui répétaient à l'envi : elle symbolisait les souffrances de la France⁵, le sacrifice des écrivains et le tribut des volontaires ; le glorieux Péguy n'était-il pas mort d'une balle au front ? Alors que le

1. *En bourlinguant avec Cendrars*, op. cit. La version publiée de ces entretiens radiophotiques, *Blaise Cendrars vous parle...*, a été largement remaniée par le poète, qui a fait disparaître la déclaration à propos du Poète assassiné (voir Claude Leroy, « Être le roi Arthur ou rien », *L'Atelier de Cendrars*, op. cit., p. 55 sq.).

2. Voir *supra*, p. 469 et sa n. 1.

3. *Les Clowns d'Elvire ou les Caprices de Bellone*, qui deviendra *La Femme assise*.

4. *Pr 1*, p. 427 et 456.

5. « [...] la France, véritable cerveau du monde, a subi, du fait de la guerre mondiale, une véritable trépanation », écrira Claude Farrère en 1927 (*Anthologie des écrivains*, op. cit., t. IV, p. x). Voir également A. Becker, *Apollinaire*, op. cit., p. 150 sq.

manchot avait perdu sa main de poète, le blessé de la tête se trouvait pourvu des attributs d'Athéna. Son stigmate servait d'épithète homérique et le ciel, désormais, se confondait avec sa tête étoilée¹... Apollinaire ou l'auguste poète. En 1916, Picasso avait fait de lui deux portraits à la mine de plomb, très purs, où l'uniforme et la croix, plus voyante que le ruban, accentuent sa dignité de grand personnage. Sur le premier, le poète se présente de profil, le bandage en forme de coiffe, analogue à une médaille de Pisanello ou à une effigie antique ; sur le second, il se tient sans raideur sur un siège ancien, la tête couronnée d'un couvre-chef qui rappelle davantage la tiare que le calot. Plus fantaisiste et plus malicieuse, Gerda Wegener le déforme en couverture de *La Baïonnette* : affublé d'un képi et d'un uniforme à godets, piriforme, Apollinaire revient du front indemne et souriant ; à sa descente du train, une jolie petite marraine se jette à son cou².

Beaucoup moins primesautière que cette aimable charge, l'image donnée par le premier numéro de *Nord-Sud* était plus fidèle à la vérité du poète. Le fondateur de cette nouvelle revue, Pierre Reverdy, connaissait Apollinaire depuis 1910³. Il avait alors vingt et un an et arrivait tout droit de Narbonne, poussé par le désir de se consacrer aux arts et à la poésie. À Montmartre, il s'était lié avec Max et avait rapidement gagné la confiance des artistes, qui faisaient grand cas de sa sensibilité et de son intelligence picturales. Mais à l'entrée en guerre, il était encore inconnu du public. Ce n'était pas son métier de correcteur d'imprimerie qui l'avait empêché de publier, c'était plutôt sa probité intellectuelle, peut-être même son intégrité farouche, qui l'avait retenu de courtiser les revues et les journaux, de donner de la voix dans les querelles et de rivaliser avec les hérauts attitrés des avant-gardes. Il attendait son heure. En 1916, encouragé par l'accueil fait à ses plaquettes, *Poèmes en prose* et *La Lucarne ovale*, il avait jugé le moment venu et conçu le projet d'une revue consacrée au mouvement moderne, non à la façon approximative de *SIC*, encore moins de celle, vindicative et sectaire, du futurisme, ni même sur le modèle hardi, quoique improvisé, des *Soirées de Paris*, mais selon les principes rigoureux d'une esthétique pensée sans a priori. Ainsi était née *Nord-Sud*, d'après la ligne du métropolitain Montmartre-Montparnasse, grâce au mécénat de Jacques Doucet et à la générosité d'un jeune moderniste tout droit venu de son Chili natal, le poète Vicente Huidobro, grand admirateur d'Apollinaire⁴.

1. *La Femme assise* (Pr 1, p. 417).

2. *La Baïonnette*, 8 mars 1917.

3. Sur Reverdy et *Nord-Sud*, voir les travaux indispensables d'Étienne-Alain Hubert, dont *Circonstances de la poésie*, nouvelle éd., Klincksieck, 2009, et ses éditions de Pierre Reverdy, *Oeuvres complètes*, t. I, *op. cit.*, et de *Nord-Sud*, reprint, Jean-Michel Place, 1980.

4. Catherine Moore, « Guillaume Apollinaire et Vicente Huidobro : l'Esprit nouveau, le créationnisme et les poètes », *Guillaume Apollinaire devant les avant-gardes européennes*, sous la dir. de M. Décaudin, *Quaderni del novecento francese*, n° 17, Rome, Bulzoni, 1997, p. 115 sq.

« La guerre se prolonge. Mais on en connaît d'avance l'issue. La victoire est désormais certaine. C'est pourquoi, il est temps, pensons-nous, de ne plus négliger les lettres et de les réorganiser parmi nous, entre nous », annonça Reverdy au seuil du premier numéro. En trois phrases lapidaires, il évacuait la question de la guerre pour s'assigner un autre but : mettre au jour les fondements de l'art moderne, le dégager des questions de préséance ou de chapelles, le distinguer des imitations opportunistes. Son essai inaugural, « Sur le cubisme », le définissait comme « un art de grande réalité », sans rapport avec le réalisme ordinaire. Apollinaire n'avait jamais dit autre chose, mais dans un style imagé, fantaisiste et provocateur moins lisible que la sobriété sans réplique de Reverdy, lequel usait du terme « cubisme » par commodité et se félicitait que le lyrisme actuel n'ait pas trouvé de nom¹. Le directeur de *Nord-Sud* résistait plus fermement qu'Apollinaire à la compulsion nominative de son époque. Mais n'étant ni saint ni anachorète, il savait se jeter dans les mêlées et se montrer d'une fermeté redoutable quand les circonstances le réclamaient. « Reverdy était beaucoup plus théoricien qu'Apollinaire », se souviendra Breton : « [I]l eût même été pour nous un maître idéal s'il avait été moins passionné dans la discussion, plus véritablement soucieux des arguments qu'on lui opposait, mais il est vrai que cette passion entrait pour beaucoup dans son charme². » Reverdy ne se payait pas de mots.

Il se mit à courir espérant s'envoler d'un moment à l'autre, mais au bord du ruisseau les pavés étaient humides et ses bras battant l'air n'ont pu le retenir. Dans sa chute il comprit qu'il était plus lourd que son rêve et il aimait, depuis, le poids qui l'avait fait tomber³.

Dépouillée de références, de rhétorique et d'idéalisme, dénuée d'artifices formels, sa poésie rompait sans tapage, et d'autant plus sûrement, avec tout ce qui la précédait ; sans équivalent chez les contemporains, elle utilisait la réalité à la manière dont les peintres se servaient des objets, comme « éléments » dont il fallait dégager la teneur « éternelle et constante ».

Comme Reverdy suivait en toute indépendance la voie tracée par Apollinaire, son admiration ne tenait pas de l'allégeance ou de l'imitation, mais de la « ferveur ». Le premier numéro de *Nord-Sud* en faisait la preuve : placé sous l'égide d'Apollinaire, il s'ouvrirait sur « La Victoire » et rendait compte des réunions du Flore. La truculence du poème contrastait avec l'austérité de la revue mais convergeait avec les déclarations du bras armé de Reverdy, Paul Dermée, en faveur

1. P. Reverdy, « Chaque chose à son nom », *Nord-Sud*, n° 2, 15 avril 1917 (*Oeuvres complètes*, op. cit., t. I, p. 463).

2. A. Breton, *Entretiens 1913-1952*, in *Oeuvres complètes*, op. cit., t. III, p. 450.

3. P. Reverdy, « La Saveur du réel », *Poèmes en prose* (*Oeuvres complètes*, op. cit., p. 57).

d'une esthétique « rapprochant les éléments les plus divers et en apparence les plus disparates¹ ».

Remuons la langue
Lançons des postillons

On veut de nouveaux sons
de nouveaux sons
de nouveaux sons

On veut des consonnes sans voyelles
Des consonnes qui pètent sourdement
Imitez le son de la toupie
Laissez pétiller un son nasal et continu
Faites claquer votre langue
Servez-vous du bruit sourd de celui qui mange sans civilité

Le raclement aspiré du crachement ferait aussi une belle consonne
Les divers pets labiaux rendraient aussi vos discours claironnants
Habitez-vous à roter à volonté [...]

« La Victoire » aurait pu passer pour un manifeste en faveur des expériences sonores de Ball et Tzara, s'il n'avait joint aux déclarations irrévérencieuses des vers oraculaires sur les pouvoirs divins de la poésie, et des images lyriques très personnelles, pleines de nostalgie, d'inquiétude et de curiosité, qui nuançaient la tonalité conquérante, sinon triomphale, de certains vers :

La parole est soudaine et c'est un dieu qui tremble
Avance et soutiens-moi je regrette les mains
De ceux qui les tendaient et m'adoraient ensemble
Quelle oasis de bras m'accueillera demain
Connais-tu cette joie de voir des choses neuves

« Apollinaire est comme un bidet fêlé ! » s'emporta Cendrars. « Sa cicatrice n'a plus rien de glorieux puisqu'elle émet les petits nouveaux de sa victoire². » Il était exaspéré par la rengaine des avant-gardes, la collusion douteuse de la provocation et du lyrisme, l'empire de l'équivoc. Cependant, sa véhémence n'allait pas sans arrière-pensée ; son propre art poétique, le subversif « OpOetic », inspiré des affiches de cirque et des « postures alphabétiques de l'homme-serpent », était pratiquement passé inaperçu³. Sans grande estime pour Reverdy, qui le lui rendait bien, Cendrars ne pouvait compter sur l'audience de *Nord-Sud* comme le faisaient Max Jacob, Louis de Gonzague Frick, Hélène d'Oettingen, et tous les jeunes gravitant dans l'orbite apollinarienne,

1. Paul Dermée, « Quand le symbolisme fut mort », *Nord-Sud*, n° 1, 15 mars 1917.

2. P.-M. Adéma, *Guillaume Apollinaire*, op. cit., p. 302.

3. Le poème était imprimé sur le programme de la soirée Lyre et Palette du 24 novembre 1916, au cours de laquelle Cendrars avait lu « Contrastes ».

Cocteau, Breton, Soupault, mais aussi Tzara, qui avait prié Apollinaire de placer ses poèmes à Paris¹.

En rassemblant les efforts épars, en leur donnant une assise esthétique claire et cohérente, Reverdy était en passe de réussir ce qu'Apollinaire n'était plus en mesure de faire. De la vie militaire, il n'avait connu que la caserne ; engagé volontaire en 1914, il avait été réformé au bout de quelques mois. Travailleur de nuit, il consacrait ses journées aux arts, à la poésie et à *Nord-Sud*, tandis que sa femme Henriette veillait sur lui. Pour relancer *Les Soirées*, Apollinaire avait besoin de ses amis dispersés par la guerre : Dupuy était quelque part sur le front, Salmon gagnait sa vie au quotidien *L'Éveil* et Billy se partageait entre le standard de la Censure et la rédaction de *Paris-Midi*, où il retrouvait Tudesq. Quant à Férat et sa cousine, ils recevaient de mauvaises nouvelles de Russie : en février 1917, la saignée de la guerre, les pénuries et l'incurie gouvernementale avaient déclenché des troubles révolutionnaires qui menaçaient dangereusement leur fortune. Apollinaire ne pouvait assumer seul une revue d'envergure, chercher des subsides, du papier et un imprimeur en plein rationnement, placer des abonnements et démarcher les libraires. Depuis la mi-janvier 1917, il complétait sa maigre solde de sous-lieutenant à *Paris-Midi*, où Billy l'avait fait entrer en plaident sa cause auprès du directeur Parsons². Il se levait tous les jours à 4 heures et demie, dans la nuit et le froid, et se rendait rue Notre-Dame-des-Victoires où, à partir de 6 heures, il traduisait et adaptait les dépêches étrangères, parfois même les inventait³, révisait les morasses et donnait, de temps à autre, un écho littéraire ou artistique. Dans la matinée, il allait avec Billy au bar du coin se mêler au petit peuple des typos, porteurs de journaux et employés de banque qui lui rappelaient sa jeunesse ; puis il repartait vers 10 heures, passait au Val-de-Grâce, rentrait chez lui travailler et ressortait vers les 5 heures pour aller au Flore, chez des amis, au music-hall ou au cinéma jusqu'au couvre-feu. À son retour, il passait encore un moment à lire, écrire et rêver près de la salamandre où le charbon manquait. Dehors, Paris portait son manteau de nuit, la bise fouettait le pigeonnier et, dans le ciel obscur, se devinaient de loin en loin, incertains et fantomatiques, les contours d'un zeppelin.

Il ne se ménageait plus. Reprenant confiance en ses facultés créatrices, il se sentait porté par l'admiration d'autrui. Dans la Somme, Laboureur avait rencontré un officier britannique, le capitaine Johnson, qui voulait traduire *Le Poète assassiné* ; Apollinaire suggéra de

1. « Ci-inclus je vous envoie de mes vers et vous saurai bien gré s'ils pourraient paraître quelque part », Tzara à Apollinaire, 29 janvier 1917 (BnF, département des Manuscrits).

2. Apollinaire avait rencontré Parsons en 1910 à *La Démocratie sociale*. Sur la présence de Billy et d'Apollinaire dans les journaux et à la censure, voir notamment A. Billy, *Le Pont des Saints-Pères*, Arthème Fayard, 1947, chap. xii. Sur la collaboration à *Paris-Midi*, voir *Pr 2*, p. 1784-1785.

3. À propos de ses inventions, il aurait un jour répondu sincèrement à Billy : « Il n'y a pas de meilleure façon d'influer sur les événements » (*Apollinaire vivant*, op. cit., p. 92).

choisir *L'Hérésiarque et Cie*, parce que cet ouvrage « raffiné » lui semblait plus approprié au public anglais lettré. Émerveillé par les derniers burins du graveur, il chantait ses louanges à Mme Bongard et souhaitait travailler avec lui à un projet commun¹. De Naples, Giovanni Marone lui proposa de collaborer à sa revue, *La Diana*, et de figurer dans l'anthologie poétique internationale qui devait réunir Ungaretti, Unamuno, Cendrars, Tzara, etc. Le poète français répondit qu'il parlait trop mal italien pour fournir une collaboration suivie mais qu'il serait heureux d'envoyer des textes de temps à autre, si quelqu'un se chargeait de les réviser². De Rome, Cocteau prenait des nouvelles du *Potomak*, qu'Apollinaire tentait sans grand succès de placer au Mercure : « Expliquez-leur qu'on ne doit pas attendre la fin de la guerre pour des volumes *plus actuels que l'actualité* », recommanda-t-il³. Il séjournait dans la capitale italienne depuis un mois en compagnie des Ballets russes et travaillait à *Parade* avec Picasso. Aux charmes de Naples, Florence, Herculaneum et Pompéi s'ajoutait la grâce de la danseuse Olga Khokhlova, que l'artiste espagnol courtisait assidûment.

Picabia vivait à Barcelone, où il fréquentait les Delaunay, les Gleizes et Marie Laurencin. En proie à l'alcoolisme et à la dépression, il avait quitté New York en juin 1916, repris des forces à Gstaad et atteint l'Espagne un mois plus tard. En janvier 1917, il avait lancé le journal de langue française 391 qui, tout en s'inscrivant dans la continuité de la revue new-yorkaise de Stieglitz 291, laquelle avait cessé de paraître en février 1916, lui permettait de publier librement ses propres réalisations, aphorismes déroutants, poèmes énigmatiques, compositions plastiques accusant la disparition de la figure humaine au profit de la machine. Vers le mois de février 1917, Apollinaire lui envoya un très bel ensemble, « L'Horloge de demain », où la forme calligraphique évoluait vers le dessin et la couleur⁴ ; Picabia le publia dans le numéro 3 de mars 1917, où figurait aussi un portrait mécanomorphe du poète ainsi légendé : « Celui qui ne fait pas l'éloge du temps passé / Voilà Guillaume Apollinaire / Gloire au Poète. » Mais, quelques pages plus loin, se glissait cet entrefilet mordant : « Il n'est question que de Paris. À peine remis de ses triomphes littéraires et guerriers, verrons-nous ici Guillaume Apollinaire ? Plusieurs le désirent. Mais le Dieu des Armées abandonnera-t-il son lieutenant ? / Saint Max Jacob, priez pour nous⁵. » Vue d'Espagne, la comédie bellico-poé-

1. Apollinaire à Laboureur [12 janvier 1917] et [23 mars 1917] (CA, p. 736-737). Laboureur participa à une exposition collective rue de Penthièvre en avril 1916 et bénéficia d'une exposition personnelle du 17 au 24 décembre 1917.

2. Marone à Apollinaire [février 1917], et Apollinaire à Marone, s. d. (CI 2, p. 202-204). En définitive, ni la revue ni l'anthologie ne publièrent quoi que ce soit d'Apollinaire.

3. Cocteau à Apollinaire [mars 1917] (JCGA, p. 29). Apollinaire ne réussit pas à convaincre le Mercure. *Le Potomak* parut en 1919 à la Société littéraire de la France.

4. Le premier numéro de 391 date de janvier 1917. Picabia sollicita la collaboration d'Apollinaire en février ou mars 1917 (CA, p. 652).

5. « De nos envoyés spéciaux », 391, n° 3, 1^{er}-24 mars 1917.

tique parisienne semblait à Picabia des plus hilarantes. Si elle avait été suivie d'effet, l'invitation à prononcer une conférence à l'Exposition d'art français de Barcelone¹ aurait permis à Apollinaire de rencontrer ses admirateurs catalans, de se soustraire un temps à la guerre et de prendre ses distances avec Paris. « Il n'est pas donné à tout le monde d'aller à Barcelone². »

La capitale française conservait son hégémonie artistique, mais l'activité reprenait à Berlin et se développait dans plusieurs villes neutres épargnées par la censure et les restrictions. À Zurich, Amsterdam, New York s'allumaient ensemble des foyers de création indépendants, qui profitaient de la présence des exilés sans rien devoir à la tutelle parisienne. Henri-Pierre Roché était arrivé aux États-Unis en novembre 1916, avec la mission de traduire le rapport de l'American Industrial Commission to France sur la situation des industries françaises³, et s'était rapidement lié avec Marcel Duchamp, qui jouissait du soutien de Louise et Walter Arensberg, mécènes et collectionneurs new-yorkais. Bien accueilli par « le pays de l'art futur », ainsi qu'il se plaisait à nommer l'Amérique, le peintre était devenu directeur de la Society of Independent Artists, fondée, l'année précédente, sur des principes éminemment démocratiques. Moyennant 6 dollars, quiconque pouvait adhérer et présenter deux œuvres à la première exposition collective installée au Grand Central Palace de New York, du 10 avril au 6 mai 1917. Pour accompagner la manifestation, Duchamp avait eu l'idée de fonder un journal au titre ironique, *The Blind Man*, dont Roché assumait officiellement la ligne éditoriale. Sur la couverture du premier numéro, Alfred Frueh, le caricaturiste américain, montrait un chien menant un aveugle à travers une exposition d'art moderne. Roché en adressa un exemplaire à Apollinaire, qui l'annonça dans le *Mercure* et salua les Indépendants new-yorkais, dont l'audace et l'intérêt étaient bien supérieurs aux manifestations de la propagande européenne⁴.

Apollinaire apprit par le deuxième numéro du *Blind Man* qu'une œuvre singulière signée « R. Mutt », un urinoir à l'envers intitulé *Fountain*, avait été refusée par le comité des Indépendants au motif qu'elle était une simple pièce de plomberie, immorale et vulgaire. Il observa la photographie faite par Stieglitz et s'aperçut qu'une fois renversé l'objet exhibait à la fois des formes viriles et des courbes féminines, tout en rappelant un bouddha accroupi. Savait-il que R. Mutt était

1. Apollinaire devait peut-être cette invitation à son ami André Saglio, délégué du sous-secrétariat des Beaux-Arts. Finalement, le projet de conférence tourna court (Apollinaire à Picasso, 22 mars 1917, PA, p. 149-152).

2. Inscription sur le *Portrait de Marie Laurencin. Four in Hands*, exécuté par Picabia en 1916-1917.

3. Peter Read, « Guillaume Apollinaire, Richard Mutt et Marcel Duchamp » (GA 16, p. 118).

4. Dans un écho du *Mercure de France* du 1^{er} juin 1917, où Apollinaire feint d'ignorer que la plupart des 2 500 œuvres exposées New-York sont américaines afin de valoriser l'influence française outre-Atlantique (Pr 2, p. 1329-1330).

Duchamp ? Connaissait-il le terme même de « ready-made », grâce auquel l'artiste désignait, depuis 1916, ses œuvres conçues à partir d'objets manufacturés¹ ? Il sentit, plus probablement, que le patronyme n'avait rien de naturel. Et pour cause : non seulement il démarquait le nom du fabricant de porcelaine américain Mott et du héros de bande dessinée Mutt, mais il jouait aussi sur les mots : en anglais, la lettre *r* se prononce comme le nom « art » en français, tandis que *mutt* se prononce « mute » à la française, autrement dit « silencieux », en anglais. En savait-il davantage quand il en parla, un an plus tard, dans le *Mercure de France*² ? L'écho « Le Cas de Richard Mutt » ne comporte aucune révélation, traduit l'éditorial du *Blind Man* rédigé par Duchamp et défend les droits de l'imagination et de la liberté artistique. Bien sûr, Apollinaire comprenait que le détournement n'était pas un canular ou un simple collage, et que l'auteur de *Fountain* avait un véritable sens plastique, dont pourraient difficilement se prévaloir nombre de ses suiveurs. Mais il n'était pas en mesure de saisir toutes les dimensions du ready-made car la reproduction photographique sacrifiait la présentation *in situ* de l'objet, en particulier le rôle cinétique de l'éclairage. Enfin, s'il percevait l'audace de ce geste sans précédent, il l'interprétait assez classiquement comme un ennoblissemement esthétique, non comme une révolution artistique.

Quand il regardait devant lui, Apollinaire n'entrevoyait pas la mort de l'Art, annoncée par Dada et Duchamp, mais la disparition totale du livre au profit du phonographe et du cinématographe : « On n'aura plus besoin d'apprendre à lire et à écrire », lança-t-il à Gaston Picard en juin 1917³. La prédiction, qui semble aujourd'hui visionnaire, sonnait plutôt comme une boutade, tout comme son inversion des valeurs :

Les Artistes que sont-ce donc
Ce ne sont plus ceux qui cultivent les Beaux-Arts
Ce ne sont pas ceux qui s'occupent de l'Art
Art poétique ou bien musique
Les Artistes ce sont les acteurs et les actrices⁴

Plus sérieusement, il voyait le cinéma jouer un grand rôle épique, remplacer le théâtre et absorber les autres arts, à condition que des poètes en fissent autre chose qu'une production commerciale sans imagination. Désireux de s'aventurer lui-même dans cette voie nouvelle, il travaillait avec Billy à un scénario commandé par le produc-

1. La roue de bicyclette de 1913 ne portait pas encore ce nom.

2. « Le Cas de Richard Mutt », *Mercure de France*, 16 juin 1918 (*Pr* 2, p. 1378-1380). L'allusion à Boronali contenue dans cet écho a invité Peter Read à penser qu'Apollinaire avait repéré en R. Mutt un pseudonyme. À la suite du refus de *Fountain*, Duchamp avait démissionné de la direction et du comité d'accrochage des Indépendants de New York.

3. *Le Pays*, 24 juin 1917 (*Pr* 2, p. 989).

4. « Avant le cinéma », publié dans *Nord-Sud*, n° 2, 15 avril 1917 (*Po*, p. 362).

teur Serge Sandberg¹. Les deux amis étaient partis d'un souvenir de vacances de Billy : sur l'île de Bréhat, le phare du Paon était gardé par une femme. Ils avaient alors imaginé l'histoire de cette gardienne, une histoire d'amour et de fidélité, idéale, inactuelle, élaborée sur une habile mise en abyme. Aline s'est confiée au romancier Raymond Breteuil : elle est sans nouvelles d'Yves, son fiancé, qui s'est un jour embarqué ; rentré à Paris, Breteuil le rencontre par hasard dans un bouge et décide d'écrire un roman-feuilleton dans lequel, ayant mal tourné, Yves meurt sur l'échafaud. Aline, qui lit les épisodes dans le journal, croit qu'il en est réellement ainsi et, de désespoir, se jette dans la mer. Pris de remords, Breteuil se rend à Bréhat avec Yves, qui tombe accidentellement dans les flots et rejoint sa fiancée dans la mort. Mélodramatique à souhait, dans la veine bretonnante et sentimentale qui faisait recette avant-guerre, le scénario de *La Bréhatine* eût été des plus conventionnels sans le double jeu de la fiction et de la réalité. Mais Apollinaire cherchait moins à innover qu'à s'adapter à un nouveau langage qu'il ne maîtrisait pas encore ; usant systématiquement des mêmes procédés, fondu, surimpression, montage parallèle, il imaginait « un livre d'images » plutôt qu'un film. Il ne se prétendait ni réalisateur ni cinéphile. Il avait ouvert *Les Soirées de Paris* à l'actualité cinématographique, se régalaît des *Fantômas* de Feuillade et emmenait Léger voir Charlot, mais le cinéma demeurait pour lui un divertissement, un moyen d'expression, un rêve d'avenir. Un moyen lucratif aussi. C'est probablement par opportunisme que les deux scénaristes concurent le synopsis de *C'est un oiseau qui vient de France*. Le titre, emprunté à une romance populaire inspirée par la guerre franco-prussienne de 1870 et remise au goût du jour par le dessinateur Carlègle en 1916, en dit assez long sur le patriotisme de l'argument et l'actualité militaro-industrielle, puisque l'histoire met aux prises deux chimistes, un Allemand et un Français. Toutes ces concessions au goût populaire furent inutiles : aucun des deux projets n'aboutit, sans doute pour des raisons financières. En avril 1917, l'occasion se présenta d'écrire le scénario d'un « beau film littéraire² » en trente pages ; contre toute attente, la suggestion venait de Cendrars, devenu directeur littéraire des éditions de La Sirène, tout récemment fondées par le patron de presse Paul Laffitte. Mais l'idée fit long feu. Le seul « beau film » jamais réalisé par Apollinaire demeure celui du baron d'Ormesan dans *L'Hérésiarque et Cie*.

Mieux valait s'adonner à des genres plus familiers et parler son propre langage. Apollinaire eut l'idée de transposer à l'actualité le prin-

1. Sandberg rencontra Apollinaire au début de 1917. Il paya la commande 2 000 francs, somme supérieure aux prix couramment pratiqués (Francis Ramirez et Christian Rolot, « Apollinaire et le désir de cinéma », *Cinémathèque*, n° 7, printemps 1995, p. 50-60, et M. Décaudin, *Apollinaire, op. cit.*, chap. x).

2. Cendrars à Apollinaire, 7 avril 1917 (BnF, département des Manuscrits).

cipe de l'Histoire romanesque, qui avait servi à *La Fin de Babylone* et à *La Rome des Borgia*. Chez l'allié russe, les événements se précipitaient : les grèves, qui avaient débuté dans les usines d'armement de Petrograd, gagnaient du terrain dans tout le pays, et encourageaient les mutineries et les désertions dans l'armée ; des soviets prenaient le pouvoir un peu partout et, le 15 mars du calendrier grégorien, Nicolas II avait abdiqué, laissant place à un gouvernement provisoire contesté par les bolcheviks. En France, après trois jours de censure, la presse avait été autorisée à titrer sur cette révolution. Mais l'avenir du pays intéressait moins Apollinaire que la disparition de l'ordre ancien, la destinée du tsar et la trajectoire de ses séides¹. La figure la plus fascinante était le moine Raspoutine, thaumaturge, mystique et prophète d'origine obscure, qui avait réussi à prendre l'ascendant sur la tsarine et plusieurs dames de la cour en leur promettant la rédemption par le péché ; une conjuration aristocratique l'avait fait assassiner en décembre 1916. En se penchant sur le destin de Raspoutine, Apollinaire affrontait des questions personnelles que la guerre et la blessure avaient fait resurgir. Pourquoi l'humanité persistait-elle à croire aux « fables de l'expiation et de la récompense² » ? À quelles extrémités une religion sans foi peut-elle mener ? Il se mit à raconter la vie de luxure et de cruauté du faux prophète, et le calvaire « atroce et délicieux » de ses victimes³. Simulateur et mégalomane, le personnage avait sa place dans le cortège des imposteurs mené par le baron d'Ormesan ; pervers et débauché, il semblait tout droit sorti des *Onze Mille Verges* ; brutal, priapique, incontrôlable, il donnait corps aux fantasmes les moins avoués de son auteur. Le manuscrit fut finalement abandonné au bout de quelques pages. Était-il jugé témeraire ou inopportun ? La démesure du personnage entraînait clairement son auteur beaucoup trop loin.

Le roman à clés semblait plus aisément à conduire. En mars, Apollinaire annonça qu'il avait donné son manuscrit à éditer⁴. Dans *L'Éveil* du 7 avril 1917, Salmon annonça *Irène de Montparnasse ou Paris pendant la guerre* et, quelque temps plus tard, le catalogue de la Société littéraire française, une maison d'édition patriotique, inscrivit *Les Clowns d'Elvire ou les Caprices de Bellone* dans sa liste d'ouvrages à paraître. Dans l'intervalle, le travestissement et le camouflage avaient encore gagné du terrain, la nouvelle mouture était en train d'absorber l'ancien projet *La Mormonne et le Danite*, annoncé en 1912, aban-

1. « Un présage sinistre au couronnement de Nicolas II » et « Philippe, le guérisseur », *Paris-Midi*, 18 mars 1917 (*Pr 3*, p. 483-486).

2. *La Femme assise*, chap. ix (*Pr 1*, p. 489).

3. Dans sa postface à *Raspoutine*, P. Caizergues suggère que la lecture de *Par le knout, une idylle policière en Pologne. La Flagellation des femmes en Pologne*, a participé au déclenchement du processus créatif en mars 1917 (Fata Morgana, 2003).

4. Un reçu signé Jean Variot atteste, le 12 février 1917, la réception par la Société littéraire française du manuscrit des *Caprices de Bellone* (vente Hôtel Drouot, expert G. Martin, 31 mars 2011). Apollinaire mentionne le nom de cet éditeur dans sa lettre à Roché (voir note suivante).

donné, puis repris à la faveur de l'entrée en guerre des États-Unis : « [...] la plus grande partie se passe en Amérique vers 1852 », annonça le romancier à Roché. « [Ce] sera je crois la seule résurrection faite avec un soin tout flaubertien de cette curieuse époque de la vie américaine, mal connue des Américains même¹. » Il avait l'intention de traiter de Salt Lake City comme Flaubert de Carthage dans *Salammbô*... Personne n'avait encore lu la moindre page de cette histoire inspirée par Irène Lagut, sa future illustratrice, mais il se murmura que l'intrigue parisienne réservait bien des surprises, des indiscretions et des règlements de comptes. Irène devenait le peintre Elvire Goulot, partagée entre son amant russe Nicolas Varinov (Serge Férat), et son amant hispano-albanais, Pablo Canouris (Picasso), « le peintre aux mains bleu céleste ». À Montparnasse, le trio fréquente Moïse Deléchelle (Max Jacob²), tireur de cartes et trafiquant de souvenirs de guerre, Waxheimer (Cendrars), Anatole de Saintariste, « poète et officier, blessé au bras » (Apollinaire), et son amie Corail (Ruby), une « rousse aux yeux noisette, qui donn[e] dans son ensemble l'aspect d'une goutte de sang sur une épée ». Il est difficile de dire où en était précisément l'écriture du roman au printemps 1917, mais plus qu'une transposition satirique et un défouloir, il prenait la forme d'une masquerade grimaçante sur l'amour, la fourberie des hommes, la fausseté des femmes, d'une sombre comédie humaine qui s'achèverait immanquablement dans la solitude et le néant.

Depuis qu'il avait vu la mort en face, Apollinaire avait changé de perspectives et d'horizons. Quelque chose s'était révélé à lui dont il cherchait à formuler l'image : la souffrance l'avait emporté dans des régions inconnues d'où il était revenu, doté d'une vision plus large, et pour ainsi dire panoramique, de la vie et de sa propre existence. Ses regrets, ses souvenirs et ses espérances s'assemblaient d'eux-mêmes pour former, avec le passé, le présent et l'avenir, un vaste paysage qu'il embrassait comme le voyageur au terme de son ascension, ou comme la sentinelle sur la crête, en surplomb du champ de bataille. Tout lui semblait prendre relief et signification. Il avait éprouvé des sensations insoupçonnées, exploré des dimensions inconnues de son être et découvert des univers vierges, moins mobiles et moins volatiles que les rêves de l'opium, plus denses et plus nets que les vertiges de l'alcool :

Je me suis enfin détaché
De toutes choses naturelles
Je peux mourir mais non pécher
Et ce qu'on n'a jamais touché
Je l'ai touché je l'ai palpé³

1. Apollinaire à Roché, 8 mai 1917 (*Paris-New York*, Centre Georges-Pompidou, 1977, catalogue, p. 30, n° 17).

2. En raison de l'épisode biblique de l'échelle de Jacob (Genèse, xxviii, 11-19).

3. « Les Collines » (*Calligrammes*).

À présent, la gravité lestait sa nature aérienne, accentuait sa mélancolie, et un désir de stabilité et d'enracinement plus vif que naguère atténuaient sa passion du mouvement. Il se sentait vieilli, sinon plus sage, mais s'étonnait à part soi de la folle admiration qu'il suscitait chez les débutants. Une colline, ainsi se voyait-il, frontière et point de repère à la manière d'un mont de Lorraine ou d'un mamelon de Champagne, belvédère des Muses, Parnasse ou Hélicon, versant et sommet chers à Zarathoustra :

C'est de souffrance et de bonté
 Que sera faite la beauté
 Plus parfaite que n'était celle
 Qui venait des proportions
 Il neige et je brûle et je tremble

Pendant que les jeunes gens du Flore buvaient ses oracles, les tranchées étaient jonchées de bleuets fauchés par la mitraille, garçons de la classe 17, bientôt 18¹, ignorants de la vie, envoyés à la mort par de cruels aînés, assoiffés de victoire :

Jeune homme
 De vingt ans
 Qui as vu des choses si affreuses
 Que penses-tu des hommes de ton enfance²

Lui-même était plein de détresse et de pitié. Il sentait qu'il avait absorbé la vie de soldats tombés près de lui et, à présent, leurs ombres unies rampaient à ses côtés, faisaient corps avec lui :

Vous ne connaîtrez plus les poèmes divins que je chante
 Tandis que moi je vous entendis je vous vois encore
 Destinées
 Ombre multiple que le soleil vous garde
 Vous qui m'aimez assez pour ne jamais me quitter
 Et qui dansez au soleil sans faire de poussière
 Ombre encre du soleil
 Écriture de ma lumière³

Il se devait aux morts aussi bien qu'aux vivants. Tous les frères d'armes partageaient cette dette et, parmi les écrivains, Duhamel l'honorait de la plus noble manière. Il témoignait des souffrances

1. La classe 18 fut incorporée dès le mois d'avril 1917 : ces recrues avaient donc dix-neuf ans.

2. « Bleuet », publié avec « Sanglots » dans *Nord-Sud*, n° 4-5, juin-juillet 1917 (*Po*, p. 365-367). Les deux pièces furent mises en musique par Poulenc en 1939-1940. « Bleuet » était le surnom donné aux recrues de la classe 17, âgées de vingt ans.

3. « Ombre » (*Calligrammes*).

de ses blessés et œuvrait contre l'oubli dans *Vie des martyrs* ; trois récits, signés Denis Thévenin, avaient paru en préoriginale dans le *Mercure de France* au cours de l'année 1916, forme sous laquelle Apollinaire les avait découverts, sans savoir que Duhamel avait choisi un pseudonyme de crainte d'être accusé de profiter de la guerre à des fins littéraires. Mais Vallette avait immédiatement rassuré l'écrivain : « Vous pouvez être tranquille, ce n'est pas un acte de littérature — à mon avis, c'est mieux¹. » C'était aussi beaucoup mieux que les mémoriaux et les martyrologes qu'on produisait à l'envi depuis trois ans ; c'étaient, dans leur expression la plus simple et la plus vraie, la voix de la souffrance et le chant de la compassion, de la consolation, de la communion humaine. À sa parution, en mars 1917, *Vie des martyrs* suscita aussitôt l'admiration générale car il exprimait ce que chacun avait sur le cœur et donnait à tous des raisons d'espérer. Apollinaire pria Vallette d'en faire lui-même la critique². Le livre le réconfortait et lui donnait confiance en la vie, « qui se répare si près de la mort » ; les « sentiments fraternels » s'y compliquaient « parfois d'une grande tristesse », mais cette dernière « se montr[ait] le moins possible et ne risqu[ait] pas de donner le cafard³ ». Duhamel et l'ensemble du corps médical consolaient les hommes à défaut de vaincre la guerre, cette maladie de l'humanité. Quand Apollinaire et Duhamel se retrouvèrent en mai 1917, à l'occasion d'une permission, ils se serrèrent la main « sans réserve, du fond du cœur⁴ ». Les temps étaient révolus d'*Alcools* et de la brouille littéraire.

Quel serait le grand livre de guerre d'Apollinaire ? Aux alentours de mars 1917⁵, avant même d'en avoir achevé la composition, le poète ouvrit la souscription de son projet le plus avancé, *Calligrammes (1913-1916)*. Cet élégant néologisme, d'origine grecque, καλλοσ, la beauté, γραμμα, la lettre, lui paraissait plus satisfaisante que l'ancienne formule d'« idéogramme lyrique ». Il répondait à l'appel de « La Victoire » — « Et que tout ait un nom nouveau » —, mais se rattachait aussi à la tradition de la calligraphie et des belles-lettres. Il avait enfin l'avantage de souligner les qualités visuelles et plastiques des poèmes, fussent-ils versifiés, donc la continuité du vers et

1. Vallette cité par Duhamel dans la lettre à sa femme Blanche du 3 décembre 1915 (Georges Duhamel, *Correspondance de guerre 1914-1919*, éd. d'A. Lafay, Champion, 2007, p. 608). À propos de l'accueil fait à *Vie des martyrs* et *Civilisation*, voir L. Campa, « La Parole consolatrice », *Poètes de la Grande Guerre*, op. cit., p. 105 sq.

2. Selon Duhamel dans *Le Temps de la recherche*, op. cit., p. 198.

3. Apollinaire, compte rendu de *Vie des martyrs*, *Mercure de France*, 17 juillet 1917 (Pr 2, p. 1182-1183).

4. *Le Temps de la recherche*, op. cit., p. 199. Duhamel venait en permission pour la naissance de son fils Bernard. Blanche lui écrivit le 20 juillet 1917, après la parution du compte rendu d'Apollinaire : « Que penses-tu de l'article d'Apollinaire ? Il est bien n'est-ce pas et généreux de la part d'un homme que tu n'as pas ménagé. / C'est le seul de tes anciens ennemis qui ayant à parler de *Vie des martyrs* en ait dit le bien qu'il pensait sans regret, sans effort » (*Correspondance de guerre*, op. cit.).

5. Apollinaire indiqua ce titre à Breton dans sa lettre du 19 mars 1917 (*OEC IV*, p. 879).

du trait. Poursuivant ses expériences, le poète concevait ses poèmes comme un peintre ses tableaux : chaque réalisation était unique et recourrait à une technique particulière ; tandis que « L'Horloge de demain » était un poème dessiné, « Pablo Picasso » s'inspirait des papiers collés au moyen d'une composition typographique et de formes abstraites qui défiaient la lecture¹.

L'invention du terme « calligramme » avait quelque chose de réconfortant. Le mot passerait bientôt dans la langue, deviendrait commun, survivrait à son auteur... Comment faire pièce à la mort et à la finitude, sinon par la création, la procréation ? « [L]es ruines mêmes m'émeuvent à la façon dont peut émouvoir la vue d'une femme enceinte », déclare étrangement Anatole de Saintariste. « J'aperçois déjà ce qui sortira d'elles. Et les morts, pour émouvantes qu'elles soient, évoquent pour moi le prochain repeuplement de la France. Il faut que dans cinquante ans elle soit devenue une nation de cent millions d'habitants². » En offrant à la France de rattraper son retard démographique sur l'Allemagne et de compenser ses morts, les femmes enceintes participaient pleinement à hâter la victoire ; c'est pourquoi les soldats et les officiers se devaient de les saluer partout³. Apollinaire avait lui-même quelques raisons d'espérer. De son cerveau sortait une myriade d'idées nouvelles, ses chants tombaient « comme des graines », Ruby portait en son sein une promesse⁴.

Générations

« On sent à l'effervescence des arts et des lettres que la victoire approche », annonça Apollinaire à Picasso le 4 avril 1917. C'était trop dire, mais il voulait s'en persuader malgré tout. Malgré l'hiver glacial qui s'éternisait et chargeait la Seine de congères, malgré les rationnements, le renchérissement et les menaces de bombardement, malgré le découragement et les grèves qui, de la haute couture parisienne en janvier, se propageaient jusque dans l'industrie de guerre, malgré la confusion et les incertitudes marquant la conduite de la guerre. Depuis qu'elle était en marche, la Révolution russe compromettait la cause alliée sur tous les fronts ; si l'entrée en guerre des États-Unis, décrétée le 6 avril 1917, permettait tous les espoirs, il faudrait attendre plusieurs semaines avant que les troupes américaines fussent opérationnelles⁵. Le 9 avril, les Britanniques engagè-

1. Publié en mai 1917 dans *SIC*.

2. *La Femme assise*, ch. VII (*Pr 1*, p. 472).

3. « Le Salut militaire aux femmes enceintes », in « La Vie anecdotique », *Mercure de France*, 16 janvier 1917 (*Pr 3*, p. 246). Dans la rubrique du 16 octobre, Apollinaire recommanda de s'inspirer du système américain des pensions maternelles (*Pr 3*, p. 507).

4. Ruby à Picasso dans la lettre d'Apollinaire à Picasso du 22 mars 1917 (*PA*, p. 152).

5. Le 13 juin, le général Pershing fut accueilli avec enthousiasme à Paris. Les premières unités américaines débarquèrent à Saint-Nazaire le 26 juin 1917.

rent trois armées devant Péronne et Arras, afin d'y fixer l'ennemi et de le forcer à dégarnir son front entre Soissons et Reims, où Nivelle, nommé général en chef en décembre 1916, préparait une offensive formidable, censée reproduire à grande échelle ses succès obtenus à Verdun. Contesté par l'état-major français et contrarié par le repli stratégique allemand de la mi-mars sur la ligne Hindenburg, le plan de Nivelle avait quand même obtenu gain de cause auprès du gouvernement Ribot.

Le 16 avril, à 6 heures du matin, après deux semaines de préparation d'artillerie sur 40 kilomètres, l'infanterie française s'élança sous la neige à l'assaut de la vallée de l'Aisne et du Chemin des Dames. Le pilonnage intensif n'ayant pas anéanti les positions allemandes, elle affronta une résistance farouche. En fin de journée, son avance était loin d'atteindre les 10 kilomètres prévus, et les chars français Schneider, utilisés pour la première fois devant Berry-au-Bac, étaient déjà hors de combat. Le GQG n'en annonça pas moins un gain de terrain satisfaisant et 10 000 prisonniers : « De violentes contre-attaques déclenchées à plusieurs reprises au nord de la Ville-au-Bois ont été brisées par nos feux avec des pertes considérables pour l'ennemi », annonça le communiqué de 21 heures. Apollinaire songea sans doute au secteur où il était tombé. Il ignorait que Dupuy et le 414^e RI se tenaient en réserve avec la X^e armée de Duchêne, à quelques kilomètres de là, dans le bourg de Baslieux-lès-Fismes, où il avait lui-même stationné en mars 1916, avant de monter en ligne.

Par refus du défaitisme, il soutenait tout ce qui pouvait remonter le moral du pays, favoriser la victoire, et alimentait sans hésiter la propagande, dès lors qu'elle lui semblait de bon aloi. Ainsi les initiatives du marionnettiste Gaston Cony¹. Fils d'un prestidigitateur qui avait travaillé avec Méliès au théâtre Robert-Houdin, Cony avait, dès le mois d'août 1914, transformé le castelet des Buttes-Chaumont créé par son père en *Guignol de guerre* ; en septembre 1916, grâce à un don personnel du président Poincaré, il avait fondé un nouveau théâtre au sein duquel le « Tout-Paris enfantin », les « petits éprouvés de la guerre », les blessés et même les hommes de lettres retrouvaient « le bienfait du rire, sain, national et populaire² ». Apollinaire assistait volontiers à ses spectacles qui lui rappelaient son enfance et rencontraient un succès éclatant. Il offrit même à Cony un poème à la gloire du « Guignol-poilu » :

[...] soldat de Foch
 Ou de Pétain, pour notre belle
 France, en haut des Buttes-Chaumont,

1. Sur Cony, voir Patrice Allain et Gabriel Pernet, « Guignol au front des revues. Sur un poème retrouvé de Guillaume Apollinaire », *Que vlo-ve ?, 3^e série, n° 19, juillet-septembre 1995.*

2. Cony à Apollinaire, 13 septembre 1916 (BnF, département des Manuscrits).

Sous les ordres du grand Nivelle
Tu nous montres à tous comme on

Peut garder par ce temps de guerre
Une gaieté de bon aloi¹.

Il accepta d'entrer au comité de patronage de l'œuvre de propagande et de perfectionnement créée par Cony en mai 1917 et baptisée *Nos marionnettes*. Entre autres personnalités éminemment respectables, il y retrouva les académiciens Richepin, Rostand et Régnier, chantres patriotiques, Gustave Kahn et Maeterlinck, symbolistes blanchis sous le harnois, et l'impérissable Laurent Tailhade...

Défendre *Parade* était un exercice autrement plus périlleux car il réclamait de revenir sur la délicate question du cubisme. Cocteau se gardait bien de prononcer le mot et préférait parler de « ballet réaliste » car « les gestes de la vie » étaient « amplifiés et magnifiés jusqu'à la danse² », et la réalité contemporaine traitée de façon plastique. La chorégraphie de Massine et la musique de Satie allaient dans le même sens. Synthèse de l'art populaire et du cubisme, les décors et les costumes de Picasso ne correspondaient pas davantage à la définition communément admise du réalisme ; immeubles de guingois, accoutrements disproportionnés, cheval de toile à la tête d'idole nègre formaient un contraste saisissant avec le rideau de scène inspiré de la commedia dell'arte. L'argument du ballet, lui, n'avait rien d'audacieux ou d'excentrique : dans la rue d'une grande ville moderne, un Prestidigitateur chinois, des acrobates, une Petite Fille américaine et trois Managers s'évertuent à faire la réclame de leur spectacle forain, mais l'assistance se méprend, prend la parade pour le spectacle intérieur et leur tourne le dos. Cette fable très personnelle modernisait le motif romantique et parnassien de l'artiste en saltimbanque et signifiait que le public s'en tenait aux apparences, à la réclame, au lieu de rechercher le spectacle intérieur de la poésie. L'intention de Cocteau n'était pas de choquer mais de se faire comprendre grâce aux formes du cirque, du music-hall et de la vie contemporaine.

De son côté, Apollinaire cherchait depuis longtemps à désigner d'un nom nouveau l'ensemble des tendances modernes, l'orphisme étant dépassé et le cubisme importé des arts plastiques. Vers le mois de mars, il avait inventé le mot « sur-réalisme », qui lui paraissait plus clair et plus précis que le « surnaturalisme » emprunté au vocabulaire idéaliste du xix^e siècle. Mais Reverdy avait rejeté la trouvaille de crainte qu'on ne confondît « surréalisme » et « mystique » ou « mer-

1. Le poème est daté du 3 avril 1917.

2. Jean Cocteau, *Parade, Théâtre complet*, édition publiée sous la dir. de M. Décaudin, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 2003, p. 11. Voir également P. Read, « Picasso fait *Parade* avec nous ! », in *Parade*, catalogue de l'exposition de C. Garnier, Metz, Éd. du Centre Pompidou-Metz, 2013.

veilleux » ; il préférait parler de « grande réalité » ou de « réalité supérieure¹ », ce qui n'était pas forcément plus clair pour le profane... Apollinaire était lui-même conscient de cette ambiguïté puisqu'il avait précisé à Paul Dermée, en le félicitant de son article « Quand le symbolisme fut mort » : « Vous avez eu raison d'insister sur la nécessité d'une prochaine période d'organisation du lyrisme. / Et aussi d'une contrainte intérieure, qui est indispensable à toute poésie, c'est-à-dire à toute création ; il est juste aussi de ramener "l'étrange magie des mots" à son rôle de moyen poétique². » Le « surréalisme » d'Apollinaire ne regardait pas plus vers le surnaturel et les arrière-mondes qu'il ne se réclamait du dérèglement des sens désiré par Rimbaud ; il ne préfigurait pas non plus l'écriture automatique, qui fonderait le surréalisme après la guerre. Il fonctionnait comme « une sorte d'analyse-synthèse embrassant tous [l]es éléments visibles et quelque chose de plus, si possible, une schématisation intégrale qui chercherait à concilier les contradictions en renonçant parfois délibérément à rendre l'aspect immédiat de l'objet³ ». Ainsi faisaient Picasso et Massine dans *Parade*, Apollinaire avec les calligrammes, tous les créateurs vivants. Restait à nommer cette alliance « de la peinture et de la danse, de la plastique et de la mimique », premier « signe de l'avènement d'un art plus complet », qui n'avait pas l'ambition totalisatrice de l'art wagnérien, mais un dessein de synthèse créatrice. Ce serait l'« esprit nouveau ». « Surréalisme » et « esprit nouveau » furent inaugurés dans la présentation écrite à la demande de Cocteau pour le programme de *Parade*, qu'Apollinaire publia en avant-première dans *l'Excelsior* du 11 mai 1917⁴.

Coup d'essai, coup de sonde, cet acte de baptême en annonçait un autre, plus personnel et plus téméraire, *Les Mamelles de Tirésias*, « drame sur-réaliste en deux actes et un prologue, chœurs, musique et costume selon l'esprit nouveau », qu'Apollinaire préparait activement depuis plusieurs mois⁵. Il avait commencé à y songer en novembre 1916, quand Albert-Birot l'avait invité à participer aux manifestations d'art de *SIC*. La répartition des rôles sexuels, qui occupait depuis longtemps son esprit, prenait à la faveur de la guerre un tour inattendu puisqu'un peu partout les femmes remplaçaient les hommes au travail. Leur importance allant croissant dans l'économie et la société, elles gagnaient en assurance et multipliaient les revendications ; occupés à s'entre-tuer, quels arguments les hommes pouvaient-ils leur opposer ? Apollinaire se demandait aussi quelle serait

1. Michel Décaudin et Étienne-Alain Hubert, « Petite histoire d'une appellation », *Cubisme et littérature*, *Europe*, juin-juillet 1982, p. 12.

2. Apollinaire à Dermée [mars 1917] (*EC IV*, p. 886).

3. Apollinaire, programme de *Parade* (*Pr 2*, p. 866).

4. *Pr 2*, p. 865-867.

5. On trouvera une information complète dans Peter Read, *Apollinaire et « Les Mamelles de Tirésias »*. *La Revanche d'Éros*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, « Interférences », 2000.

la place de chacun, la paix revenue, et ce qui se passerait si les rôles s'inversaient vraiment. Qui ferait des enfants si les femmes quittaient le foyer, quand la plupart des hommes étaient morts ou estropiés ? La France avait plus que jamais besoin d'enfants, comme le martelait la propagande sur un ton didactique ou lénifiant qui n'encourageait pas le moins du monde à l'amour. Apollinaire avait donc imaginé une situation théâtrale où un mari ferait des enfants à la place de son épouse. À partir de quelques fragments anciens, issus de ses essais dramatiques de 1904, il avait rapidement écrit deux actes, qu'il retouchait sans arrêt depuis que les répétitions avaient commencé, en mars, chez Serge Féret, boulevard Raspail, et rue du Départ, chez le peintre Carré.

Il profitait aussi des répétitions de *Parade* au Châtelet et de l'expérience des Ballets russes. Réformé en janvier 1915 à la suite de sa blessure, Larionov s'occupait depuis deux ans des décors avec Gontcharova. Dans les temps morts, il croquait sur le vif des scènes de coulisses : plusieurs de ses dessins montrent Apollinaire, aux côtés de Diaghilev, absorbé par le travail de la compagnie¹. Dans l'hiver, le poète avait conçu un projet auquel il espérait intéresser l'ingénieux imprésario des Ballets² ; il était persuadé que la chorégraphie et la musique étaient des arts surréalistes par excellence, puisqu'ils dépassaient toujours l'imitation de la nature. Poussé par le désir de succès et les ambitions créatrices, il avait ressorti sa pantomime, « À quelle heure un train partira-t-il pour Paris ? », pour en faire un argument chorégraphique en trois tableaux, « H.O.S.Y.N.O. l'homme sans yeux, sans nez et sans oreilles³ ». En avril, grâce à Cocteau, il était entré en relation avec un autre décorateur de la troupe, Léon Bakst, en lui confiant qu'il cherchait un musicien⁴. Savinio bloqué à Ferrare et Varèse exilé à New York, il manquait d'entregent dans les milieux musicaux. Cependant, sa poésie commençait à inspirer les compositeurs. Dans sa génération, Carol-Bérard l'admirait beaucoup ; auteur d'une *Symphonie des forces mécaniques* en 1910, cet ancien élève d'Albeniz s'intéressait aux synesthésies, chères aux poètes post-symbolistes Ghil et Roinard, ainsi qu'à la valeur sonore des bruits, dont l'orchestration futuriste cherchait de même à tirer parti. Il avait mis en musique deux poèmes d'Apollinaire, « La Grenouillère » et « Il pleut », que Jane Bathori, la créatrice des œuvres de Ravel, Debussy et Fauré, chanta lors d'une séance d'Art et Liberté, co-organisée par la Société

1. Apollinaire, *portraits*, op. cit., p. 55 et p. 57.

2. « Je vous montrerai aussi un projet qui peut-être vous plaira et plaira aussi au charmant Diaghilev », Apollinaire à Massine, 21 mai 1917 (Ornella Volta, Satie/Cocteau. *Les Malentendus d'une entente*, Le Castor astral, 1993, p. 139-140).

3. Sur ce projet, voir Apollinaire, *À quelle heure un train partira-t-il pour Paris ?*, postface de W. Bohn, Fontfroide, Fata Morgana, 1982 ; Damien Top, « À la recherche du ballet perdu. *Le Musicien de Saint-Merry* de Guillaume Apollinaire et José Soler Casabon », *Que vlo-ve ?, 4^e série, n° 25-26, janvier-juin 2004* ; W. Bohn, « Apollinaire, Soler Casabon et *L'Homme sans visage* », *Que vlo-ve ?, 4^e série, n° 27-28, juillet-décembre 2004*.

4. Apollinaire à Bakst, 10 avril 1917 (GA 7, p. 177-178).

pour la divulgation d'œuvres de compositeurs modernes¹. Un an auparavant, la chanteuse Rose Armandie avait créé trois mélodies composées par un Suisse de vingt-cinq ans, Arthur Honegger, sur « L'Adieu », « Clotilde » et la cinquième pièce d'« À la Santé » ; dans les premiers mois de 1917, le jeune compositeur, qui avait complété son cycle avec « Saltimbanques » et « Les Cloches », cherchait à être présenté au poète par Henriette Charasson². À dix-huit ans, le Français Georges Auric avait lu tout *Alcools* et connaissait des strophes entières de « La Chanson du mal-aimé ». Présenté par Cocteau, il sentit à regret qu'Apollinaire se méfiait de lui, parce qu'ils ne fréquentaient pas le même milieu ; il comprit aussi que la fluidité du poète naissait de mélodies intérieures, étrangères à la musique savante³.

Le 18 mai 1917, jour de la première de *Parade* au Châtelet, Apollinaire n'était pas moins fébrile que la troupe et les auteurs. Inscrit à la deuxième des trois matinées de bienfaisance en faveur des blessés, le ballet figurait dans un programme bien rodé, entre *Les Sylphides* et *Soleil de nuit*, *Pétrouchka* clôturant le spectacle⁴. Le public se laisserait-il mener hors des sentiers battus ? Accepterait-il la « douce violence » de succomber aux « charmes de l'imagination poétique, d'une danse parfaite et de la musique française la plus moderne⁵ » ? Au lieu de se prendre au jeu, comme l'espérait Cocteau, une partie de l'assistance hua et siffla tout, les tours du Magicien, les singeries de la Petite Américaine, le pas cadencé des Managers géants et l'apparence puérile du cheval. Pourquoi ? Parce qu'elle était habituée aux tutus, aux jetés-battus et aux drapés orientaux ; que les effets d'annonce de la presse l'avait préparée au scandale ; qu'un tel spectacle était indigne d'un grand théâtre ; que la naïveté de l'action, la loufoquerie de la gestuelle, les bruits de machine à écrire, bref le cubisme, détonnaient sur une scène française en pleine guerre. Le merveilleux rideau néoclassique de Picasso avait disparu au bout de trois minutes et accentué la surprise. Publiée le jour même dans *Excelsior*, la défense de Cocteau, faisant du rire une arme latine contre la lourdeur germanique, avait échoué à prévenir les accusations d'inconvenance, de germanophilie, de cosmopolitisme et de subversion⁶. Or ceux qui jugeaient la

1. Carol-Bérard à Apollinaire, s.d. (BnF, département des Manuscrits). La Société pour la divulgation d'œuvres de compositeurs modernes était codirigée par Jeanne Bathori, Maurice Ravel, Albert Roussel, Erik Satie, Ricardo Viñès, Georges Auric, Carol-Bérard, Maurice Delage et Roland Manuel.

2. H. Charasson à Apollinaire, 19 mars 1917 (BnF, département des Manuscrits). Après avoir entendu des mélodies du cycle au concert du 6 juin, rue Huyghens, Apollinaire envisagea de confier à Honegger un projet qu'on ignore et qui n'aboutit pas. Le cycle complet fut créé par Jeanne Bathori le 15 janvier 1918.

3. Georges Auric, *Quand j'étais là*, Grasset, 1979, p. 89 sq.

4. *Les Sylphides*, créé en 1909 par Fokine sur une musique de Chopin ; *Soleil de nuit*, en 1915, par Massine sur une musique de Rimsky-Korsakov ; *Pétrouchka*, par Ninjinsky en 1911 sur une musique de Stravinsky.

5. « Le cubisme et "La Parade" » (première publication dans *Pr 2*, p. 867-869).

6. Diaghilev brandit un drapeau rouge lors d'une représentation de *L'Oiseau de feu* à Rome, peu avant la première de *Parade* (K. Silver, *Vers le retour à l'ordre*, op. cit., p. 106).

farce déplacée n'étaient pas seulement des bourgeois conservateurs, des embusqués patriotards ou des poilus traumatisés. Pour Soupault, qui était tout sauf un homme de compromis, le grand éccœurement de la guerre réclamait autre chose que la pochade de *Parade*. Malade, il n'avait pu assister à la représentation, mais pendant que les snobs et les embusqués se repaissaient du scandale, il pensait aux morts, aux blessés, aux disparus, aux survivants. Dès lors, toute sa vie, il s'emporta dès qu'on lui parlait de Cocteau : « *Parade* : étalage que l'on fait d'une chose afin de se faire valoir¹. » On raconta aussi qu'Apollinaire, bandage au front, croix de guerre et tenue militaire, monta sur scène pour défendre ses amis. Réaction invraisemblable : non seulement ce spectacle n'était pas le sien, mais une telle attitude aurait contredit l'idée qu'il se faisait de son statut et de sa dignité. Raccourcissant les perspectives, ce type de témoignage amalgame au tapage de *Parade* le chahut provoqué par *Les Mamelles de Tirésias*, un mois plus tard. Jusqu'à la fin du spectacle, l'indignation fut nettement minoritaire et les applaudissements écrasèrent sans conteste les sifflets². Les proportions s'inversèrent quand la légende s'empara de l'événement, c'est-à-dire presque aussitôt. Cocteau se mit à parler de « colère unanime » et le public eut le sentiment que l'avant-garde était entrée en force dans un haut lieu de l'art consacré. Une telle intrusion ne pouvait se faire sans tapage ni passion. Chez les futuristes et les dadaïstes, elle appartenait à une stratégie séductive ; dans le cas de *Parade*, comme pour le fauvisme et le cubisme, le scandale n'était pas prémedité.

L'entracte arriva à point nommé. Apollinaire et Billy causaient avec vivacité dans le brouhaha du foyer quand une nouvelle vint les frapper net : Dupuy était mort. Soudain, tout sembla dérisoire et impie, le petit apologue de Cocteau, les caprices du public parisien, les échauffourées fratricides de l'avant-garde, le surréalisme, la poésie, la vie même. Dupuy était tombé au Chemin des Dames le 7 mai, tué par un obus à côté de ses pièces. Il était tombé parce qu'en dépit d'une inefficacité patente et de 130 000 pertes, Nivelle s'était entêté et avait engagé son armée de réserve ; on avait attendu le 15 mai pour le relever de son commandement et le remplacer par Pétain. Dupuy était tombé parce que « la routine, la vieillesse et la vieillerie » étaient aussi « des armées ennemis³ », et que « les vieillards, maîtres de la mort », n'avaient pas pardonné le « cri fatal » que Dalize, parodiant Anatole France, leur avait jeté en 1912 dans *Les Soirées de Paris* : « Les vieux ont soif ! » Dupuy était tombé parce qu'il avait voulu reprendre sa place auprès de ses hommes après une première blessure au visage ; il avait eu la mort du héros, la belle

1. Note de Soupault d'après le *Petit Robert* de 1967 dans *Mémoires de l'oubli*, op. cit., p. 34.

2. Sur l'accueil de *Parade*, voir la notice de P. Caizergues dans J. Cocteau, *Théâtre complet*, op. cit., p. 1575-1576.

3. « La Guerre et nous autres », *Nord-Sud*, n° 8, octobre 1917 (Pr 3, p. 605).

mort, celle qui frappe « sans délai et sans souffrance¹ », celle de Péguy sur la Marne en septembre 1914 et celle de Dupouey, tué d'une balle en plein front, à Nieuport, le Samedi saint 1915². L'ancien marin gisait à présent quelque part près de Craonne, qu'on prononce « crâne », du côté d'Hurtebise, qu'il nommait « Cogne-le-Vent », un drapeau pour linceul, et sur la poitrine sa Légion d'honneur et sa croix de guerre avec palme et deux étoiles d'argent...

Ô croix de dévouement [...]
 Ô croix de lourd tourment
 Ô croix d'humble misère
 À travers le temps transperce l'avenir
 Tue à jamais pour tous le mal qui doit mourir³

Créer avait-il encore un sens ? « Je me demande parfois s'il est vrai qu'il soit mort, confia peu après Apollinaire à Georgette Catelain. C'est une chose effrayante que cette mort, je n'y peux penser sans frémir. Je perds outre un compagnon délicieux mon plus ancien mon meilleur ami. [...] Cela ne se remplace pas et celui-là était d'une qualité unique. Quelle triste chose que la guerre et pourtant il faut mourir [pour] que soit la paix⁴. » Renier le sacrifice de son ami, de ses camarades, aurait voulu dire qu'ils étaient morts pour rien, que lui-même avait souffert pour rien, que plus rien n'avait de sens. Vivants et morts avaient besoin de piété, non de révolte ou de nihilisme. L'endeuillé ne manqua pas de le rappeler lors de sa conférence, « Une tendance de la poésie contemporaine », pour l'*Oeuvre du soldat dans la tranchée*⁵, et dans le court hommage à Dupuy qu'il prononça chez Aurel le 21 juin. Mais il était si bouleversé qu'il ne put rien écrire sur lui pendant plusieurs mois.

Mais la révolte et l'indignation grondaient en lui, contre les impérities, les incomptances et toutes les menaces qui pesaient sur la liberté, fussent-elles justifiées par la guerre ou par la révolution :

Maintenant tout est énorme
 Et il me semble que la paix
 Sera aussi monstrueuse que la guerre

1. Apollinaire, « Sur la mort de René Dalize », *Mercure de France*, 1^{er} septembre 1917 (*Pr 3, p. 255 sq.*).

2. Habité par une foi mystique, le lieutenant de vaisseau Dupouey tomba le 3 avril 1915 ; sa mort entraîna la conversion d'Henri Ghéon. En 1922, ce dernier édita à la NRF des *Lettres de Dupouey*, préfacée par Gide.

3. Calligramme en forme de croix de guerre, 1917 (reproduit dans P. Read, *Apollinaire et « Les Mamelles de Tirésias »*, *op. cit.*, p. 48).

4. Apollinaire à Georgette Catelain, 21 mai 1917 (BHVP, donation Adéma).

5. La conférence eut lieu le 16 juin à 17 heures, au théâtre des Champs-Élysées. Son texte a été perdu mais le programme précise qu'elle était accompagnée de poèmes de Breton, Cendrars, Reverdy, Dermée, Albert-Birot, Soupault, Le Roy et Apollinaire, lus par Mmes Lara, Germaine Albert-Birot, Yeta Daesslé et M. Bertin.

Ô temps de la tyrannie
Démocratique
Beau temps où il faudra s'aimer les uns les autres
Et n'être aimé de personne¹

La dictature de l'égalité et l'uniformisation ne lui semblaient pas moins dangereuses que le conservatisme ambiant. Fidèle aux aspirations libertaires de sa jeunesse, il refusait l'esclavage des grandes paroles collectives ; il parvenait cependant, non sans paradoxe, à arborer sa liberté de créateur à l'effort de guerre. D'un côté, il pensait que brider les artistes et les empêcher d'agir avec leurs moyens propres revenait à amputer le patrimoine national, retarder la victoire et compromettre la paix ; de l'autre, que la fécondité artistique était le meilleur moyen d'honorer ensemble son devoir patriotique et sa mission de créateur.

Écoutez ô Français la leçon de la guerre
Et faites des enfants vous qui n'en faisiez guère

En ce dimanche 24 juin 1917, devant le rideau baissé, le Directeur de la Troupe (Edmond Vallée), en habit, canne de tranchée à la main, s'adresse au public du conservatoire Renée-Maubel, rue de l'Orient, à Montmartre. Dès le milieu de l'après-midi, la champêtre ruelle a été envahie par la foule venue assister à la première représentation des *Mamelles de Tirésias*, journalistes affairés, personnalités en grand équipage, gens chics en uniforme de parade, femmes aux yeux cernés de couleurs violentes, aux cheveux coupés court, peintres et littérateurs de tous âges et de tous styles, curieux attirés par les annonces faites par la presse des semaines durant. La cohue était telle qu'on avait dû refuser du monde et fermer d'autorité les portes. Depuis les coulisses, Apollinaire lorgne la salle comble... C'est son baptême du feu, il n'a jamais connu la fièvre des premières... À part Louise Marion, qui joue Tirésias, tous les autres acteurs sont jeunes, inexpérimentés... Comment vont réagir les cinq cents spectateurs qui écoutent le prologue² ? À l'orchestre, on reconnaît Paul Fort, Prince des poètes, Gaston Gallimard, Rachilde et Alfred Vallette, Billy, Jules Romains, Duvernois et Foujita, vêtu de soie brodée. Gris, Lhote, Kissing, Rivera, Severini et Metzinger sont venus, mais Braque et Reverdy sont à Sorgues et Picasso en Espagne avec Olga et les Ballets russes. Cocteau et Jacques Doucet occupent des loges ; Misia passe avec la même aisance des dorures du Châtelet à la modeste salle tendue de bleu et blanc. *Le Bonnet rouge* et *La Rampe* ont envoyé quelqu'un, *La*

1. « Orphée », publié dans *Revue normande*, avril-mai 1917 (*Po*, p. 683).

2. La salle comptait 490 places. Ce prologue remplaçait la conférence d'Apollinaire, annoncée dans les journaux. Il fut à nouveau présenté le 23 juin 1918, à la Maison de Balzac, par le Théâtre idéaliste, avec des pièces inédites de Carlos Larroche, Marinetti et Hans Pipp (*Pr 3*, p. 555).

Vache enragée tous ses collaborateurs, et le fameux critique Paul Souday a fait le déplacement pour *Paris-Midi*. On s'évante avec le programme qui contient quatre poèmes — Max Jacob, Cocteau, Reverdy, Albert-Birot¹ —, le grand *Nu* gravé par Matisse en 1906, une gracieuse écuyère et un cheval cabré dessinés par Picasso. Les plus heureux ont acquis l'un des dix exemplaires de tête sur japon signé par l'auteur avec encartage du *Portrait-cible* de Chirico, gravé par Pierre Roy.

Le prologue se prolonge. Le Directeur raconte ce qui se passa cet autre soir, alors qu'il commandait une batterie sur le front du Nord... « [D]ans le ciel le regard des étoiles / Palpitait comme le regard des nouveau-nés »... Quand les canons ennemis commencèrent à les éteindre une à une, toutes les batteries françaises se firent un devoir de les rallumer, l'une après l'autre. Depuis ce temps-là, le Directeur « allume aussi l'un après l'autre / Tous les astres intérieurs que l'on avait éteints ». Quand il précise que la pièce tente « d'infuser un esprit nouveau au théâtre », l'auditoire frémît. Il y aura des changements de ton, des mirages et des objets parlants. « Les sons les gestes les couleurs les cris les bruits / La musique la danse l'acrobatie la poésie la peinture / Les choeurs les actions et les décors multiples » vont se marier « sans lien apparent comme dans la vie ». Le rideau se lève enfin sur un éblouissement de couleurs : la place du marché de Zanzibar, le matin... Les décors de Serge Férat sont faits d'épingles, de carton et de bandes de papier². Sur le devant de la scène, un mégaphone en forme de cornet à dés ; côté cour, une maison cubique, côté jardin un kiosque à journaux-personnage ; le peuple de Zanzibar est incarné par le sculpteur américain Cecil Howard en costume de Peau-Rouge, personnage collectif et muet qui dispose d'une panoplie d'instruments, revolver, musette, grosse caisse, trompette d'enfant, vaisselle cassée, qui ponctueront la musique excentrique et dissonante de Germaine Albert-Birot, interprétée par Mlle Guyard au piano et par un chœur que dirige Max Jacob.

« Je suis féministe et je ne reconnaiss pas l'autorité de l'homme », clame Thérèse au milieu du tumulte. Le visage bleu, en longue robe bleue ornée de singes et de bananes, conçue par Férat, peinte par Lagut, elle crie son désir d'être soldat, député, avocat, sénateur, mathématicienne, philosophe, chimiste, artiste, pendant que son mari, fardé d'ocre, emperruqué comme un clown, l'implore de revenir à ses devoirs domestiques. Elle entrouvre sa blouse, laisse s'envoler ses deux mamelles, deux baudruches, l'une rouge, l'autre bleue, et les fait exploser avec un briquet³... Transformée en Tirésias, elle part

1. Respectivement, « Périgal-Nohor », « Zèbre », « Mao-Tcha » et « Poème en rond ». Voir la reproduction du programme dans P. Read, *Les Mamelles de Tirésias*, op. cit.

2. Décors et costumes créés à partir des indications d'Apollinaire (voir par exemple Apollinaire à Férat [juin 1917], CA, p. 579).

3. Selon la version initiale, découverte par W. Bohn et qui diffère de la version publiée, où les ballons s'envolent comme des oiseaux (« La Première Représentation des *Mamelles de Tirésias* », Apollinaire, n° 10, Callipées, novembre 2011).

pour une carrière politique et militaire. Pendant ce temps, le mari, laissant s'épanouir sa féminité, donne naissance à 49 051 enfants en un seul jour. La fantaisie paraît-elle énorme ? Les romans et les contes du XVIII^e siècle sont pleins de merveilles similaires ; dans l'*Iso-caméron*, Casanova raconte comment le peuple imaginaire des Méga-micres ignore la différence sexuelle et se reproduit en pondant des œufs ; les deux héros de l'histoire, Édouard et sa sœur Élisabeth, procréent ensemble et comptent, à la huitième génération, des millions de descendants... Se mêlent à l'action dramatique divers personnages, dont deux duellistes en costumes cubistes et un gendarme en cheval-jupon, typique des spectacles de Footit ou de Guignol, et joué par une femme, Juliette Norville, tout comme le journaliste parisien par Yéta Daesslé... *C'est beau comme un périscope !* Avec une foi et une audace toute juvénile, Georges Gabory, poète de dix-sept ans, défend la pièce contre la malveillance de ses voisins, tandis que Jean Le Roy, venu tout exprès de Saint-Cyr-l'École où il suit une formation d'aspirant, s'amuse comme un fou : « C'est le plaisir même et la vie », écrira-t-il à l'auteur le lendemain¹. Acte II, scène 3, le Mari fabrique un bébé journaliste : dans un berceau vide, il déchire des journaux, verse de l'encre, jette un porte-plume, un pot de colle, « de la cervelle pour ne pas penser », des ciseaux, « une langue pour mieux baver ». À sa naissance, scène IV, le fils menace de compromettre toute la famille si son père ne lui donne pas 500 francs. Les gens de la presse ont brusquement fait silence et pâli. La satire fera-t-elle basculer la salle ? Quelqu'un rompt le charme, applaudit à tout-va, entraînant le public, qui rit franchement, libre, proteste. On prête à peine attention au jeune militaire qui se met au diapason du vacarme en brandissant un pistolet et que son voisin fait rasseoir : le premier, Jacques Vaché, vingt-deux ans, est interprète auprès de l'armée britannique et a rencontré le second, André Breton, à l'hôpital de Nantes en 1916, alors qu'il était soigné pour une blessure légère au mollet. Convaincu de « l'inutilité théâtrale (et sans joie) de tout », Vaché est énervé par tant de littérature : « LES Astres encore décrochés ! — c'est ennuyeux. » Que les symboles sont symboliques ! Jarry, c'était quand même autre chose. Au fond, Apollinaire n'est-il pas déjà mort ? Breton n'est pas prêt à l'admettre mais l'influence que Vaché exerce sur lui est presque irrésistible ; il doit convenir que son ami dit vrai : « Rien ne vous tue un homme comme d'être obligé de représenter un pays » ! « ET comme TOGRATH A RAISON D'ASSASSINER LE POÈTE² ! » Vaché n'est pas poète, il n'écrit rien du tout, il suit son malin génie, aime l'opium et se moque de tout : « Well — que voulez-vous y faire ? »

À la fin de la pièce, Thérèse rentre au foyer déguisée en cartoman-

1. Le Roy à Apollinaire, 25 juin 1917 (*JCGA*, p. 122).

2. Jacques Vaché, *Lettres de guerre*, Mille et une nuits, 2001, *passim*.

cienne ; la libération sexuelle lui a conféré le don de voyance de l'antique devin Tirésias, lequel, nous dit le mythe, changea plusieurs fois de sexe. Elle se démasque, se réconcilie avec son mari, et semble revenir au point de départ... encore que pas tout à fait, car elle est la version heureuse d'Elvire Goulot, l'héroïne donjuanesque du roman en gestation. Au lieu de s'affubler de nouvelles mamelles, elle lance des balles en Celluloïd dans la salle tandis que tous les personnages chantent en choeur en passant d'un partenaire à l'autre : « C'est bien plus drôle quand ça change / Suffit de s'en apercevoir »... Le rideau tombe, Apollinaire paraît au milieu de ses interprètes, souriant, soulagé, satisfait de ce déluge d'applaudissements entrecoupés de sifflets et de quolibets... Sa pièce a échappé à la tiédeur et à l'indifférence. Au fond, son succès surpassé celui de *Parade*...

Le retentissement de la pièce dura pendant plusieurs semaines¹. Très éloigné de l'image habituelle du dévouement féminin des temps de guerre, le sujet même des *Mamelles* suscitait maints commentaires : « Apollinaire a donc résolu, pour les époques prochaines et les tueries futures, la crise des effectifs », soupira René Wisner dans *Le Carnet de la semaine* : « Ah ! que les poètes sont donc tristes, puisqu'ils ne croient plus au seul amour désintéressé qui soit au monde : l'amour maternel. » Si on les écoutait, les mères commanderaient bientôt leurs enfants à des chimistes brevetés... Mais Louise Faure-Favier, et plusieurs femmes avec elle, s'enchantèrent de cette apologie, « toute empreinte de poésie et d'optimisme », qui rompait enfin avec le sempiternel trio dramatique, le mari, la femme, la maîtresse, et toutes les intrigues adultérines où la maternité était une déchéance : « La Beauté, c'est la Fécondité ! » La chroniqueuse de *Paris-Midi* fut-elle entendue ? Imaginons un instant l'effet générésique produit par l'exemple de Thérèse... Personne, en tout cas, ne sembla s'aviser de l'extrême liberté avec laquelle Apollinaire traitait le couple, l'exclusivité sexuelle et la confusion des genres. Mais on crut que le théâtre et la vie s'étaient rejoints quand on apprit plus tard, incidemment, qu'à Rennes une dénommée Élisa D., épouse d'un cultivateur idiot, se prétendait de sexe masculin et demandait la rectification de son état civil, ainsi que l'annulation de son mariage...

Comme attendu, les partis pris formels ne laissèrent pas de diviser. Contre toute attente, Paul Souday avait passé un excellent moment sur la Butte, cet « Hélicon » ou ce « Bayreuth » de la Muse cubiste. Malgré quelques longueurs, dues à l'inexpérience dramatique du poète, la pièce était « vraiment plaisante d'un bout à l'autre », savoureuse et fine à maints égards, sous son « extravagance voulue » ; au fond, Apollinaire « n'était qu'un simple passéiste, et si la forme [était] chez lui fantaisiste et tintamarresque, ses idées se rattach[ai]ent étroite-

1. Voir le dossier de presse des *Mamelles de Tirésias* dans *Que vlo-ve ?*, n° 15, janvier 1978 ; n° 17-18, juillet-octobre 1978 ; n° 19, janvier 1979 ; n° 20, avril 1979 ; n° 23, janvier 1980 ; n° 26, octobre 1980.

ment à l'école du bon sens ». Souday simplifiait mais n'avait pas tort : pratiquant la satire à la manière de Térence ou d'Aristophane, et la comédie sociale dans la veine de Beaumarchais, l'auteur respectait la règle des trois unités. Cependant, *Le Carnet de la semaine* ne l'entendait pas ainsi et déplorait une « indigente clownerie » ; *La Vache enragée* parlait de « poudre aux yeux » et souhaitait que l'art, cette activité pacifique par excellence, échappât aux polémiques. Curieusement, les flèches les plus blessantes ne venaient pas des conformistes et des conservateurs, mais des rangs même des modernes. *Le Bonnet rouge*, qui s'était jusqu'alors tant gaussé des cubistes et de leur porte-parole, affirmait à présent que le cubisme était lié aux plus anciennes traditions de l'art. L'idée, défendue par Gleizes et Apollinaire depuis des années, était donc enfin admise. Ce disant, le directeur Georges Axel ne plaiderait pas la cause du dramaturge, il prenait le parti d'un groupe de cubistes indignés, dont il publia la protestation le 27 juin¹ :

Peintres et sculpteurs cubistes, nous protestons contre la fâcheuse liaison que l'on tend à établir entre nos œuvres et certaines fantaisies théâtrales ou littéraires qu'il ne nous appartient pas de juger.

Ceux d'entre nous qui ont assisté aux manifestations de *SIC* et d'*Art et liberté* déclarent formellement qu'elles n'ont rien de commun avec leurs recherches plastiques.

Signé Metzinger, Juan Gris, Diego Rivera, Lipchitz, Henri Hayden, André Lhote, Kisling, Gino Severini.

En découvrant les signataires, Apollinaire se sentit trahi. Dès le lendemain, il envoya une lettre de protestation au *Bonnet rouge*, qui ne crut pas devoir l'insérer², et il prit le deuil de ses anciens amis : « Je t'avertis que notre amitié cesse, écrivit-il tristement à Gris. Et de toi à moi je prends la chose très au sérieux [...] je te dis adieu. [...] N'oublie pas au demeurant que la pièce est *surréaliste*, le mot *cubiste* ayant été soigneusement banni. » Gris répondit que la pièce elle-même n'était pas en cause — il ne l'avait pas comprise — mais que son esthétique était navrante, surtout si on la comparait à la tentative radicalement nouvelle de *Parade* ; ennemi de toute forme de publicité, il avait signé par solidarité avec ceux qui cherchaient à éviter les amalgames entre leur travail et l'expérience farfelue à laquelle ils avaient assisté. Les deux hommes se justifièrent et s'expliquèrent pendant plusieurs semaines, se radoircirent, mais ne parvinrent jamais à se réconcilier tout à fait³. L'orage se dissipa plus aisément avec Severini, qui sut convaincre son ami de sa bonne foi ;

1. Elle parut aussi dans *Le Pays*. Apollinaire envoya une lettre ouverte aux deux quotidiens.

2. Lettre intégralement citée dans P. Read, *Les Mamelles de Tirésias*, op. cit., p. 207-208. Apollinaire y rappelait que sa pièce n'était pas cubiste et jugeait l'attaque déloyale puisqu'il n'avait aucune tribune personnelle pour répliquer publiquement.

3. Échanges entre Gris et Apollinaire entre juin et juillet 1917 (CA, p. 505-511).

il avait été impliqué malgré lui, il connaissait des passages de la pièce par cœur, et se les récitait avec ses amis quand ils se rencontraient... « Et cependant la boulangère / Tous les sept ans changeait de peau / Tous les sept ans elle exagère »... « Revenez dans neuf jours / Voir comment la nature / M'aura donné sans femme / Une progéniture¹ »...

« Je viens d'avoir avec la plus grande joie de ma vie — la plus grande peine, confia Apollinaire à Reverdy². J'ai donné la chose la plus nouvelle, la plus vivante, la plus lyrique, la plus joyeuse dans ces *Mamelles de Tirésias* qui eurent le plus grand succès, sauf que Metzinger, Gris et d'autres culs de cette sorte — Gris l'a fait en sot car je crois qu'en effet il n'était pas mal intentionné mais mû par un désir idiot de commerce imbécile — ont envoyé à la presse une protestation au nom d'un cubisme qui n'était pas en cause. » Apollinaire comprenait qu'à travers lui les signataires visaient Férat, lequel demeurait en marge du groupe cubiste depuis les Indépendants de 1914³ : « Serge ayant fait les décors tous lui sont tombés dessus parce que les décors étant épataints la bande de juifs qui a envahi le cubisme et chez qui je n'ai jamais voulu aller ont pensé que c'était le moment de tomber sur Serge et sur moi. Cendrars n'est pas étranger à l'affaire. » Or, malgré leurs différends, Cendrars n'avait rien à voir dans cette histoire. Apollinaire accusait aussi Max d'avoir fait chuté la pièce⁴, de sorte que ce dernier protestait abondamment de sa fidélité : « Je suis très heureux en cette époque de troubles pour toi et d'orages pour tout le monde d'avoir l'occasion de me dire ton partisan dévoué et inéluctable, indestructible et inébranlable, ton admirateur convaincu persistant et immarcescible contre vents et persiennes et surtout, car c'est l'essentiel n'est-ce pas, ton ami dévoué⁵. » En vérité, le grand orchestrateur de la curée était le marchand des peintres, Léonce Rosenberg, qui voyait d'un mauvais œil la bouffonnerie détruire tous ses efforts pour asseoir la respectabilité du cubisme et appliquer une stratégie commerciale infaillible. Après la secousse de *Parade*, *Les Mamelles* avait eu raison de sa patience : il voulait à tout prix éviter que ses artistes, créateurs du style de l'avenir, fussent confondus avec de vulgaires artisans de tréteaux. Rosenberg soutenait *Nord-Sud*, qui lui servait de caution intellectuelle et esthétique, mais Apollinaire n'avait rien à craindre du côté de Reverdy. Non seulement ce dernier était absent de Paris, mais en mars, reçu chez le peintre Lhote après un dîner organisé chez Lapérouse par Rosenberg, il s'était vio-

1. G. Severini, *La Vie d'une peintre*, op. cit., p. 213-214.

2. Apollinaire à Reverdy, 28 juin 1917 (*EC IV*, p. 890-891).

3. Voir *supra*, p. 466-467.

4. Max raconta le différend à Doucet dans sa lettre du 4 août 1917 (voir François Chapon, *C'était Jacques Doucet*, Fayard, 2006, p. 351).

5. Max Jacob à Apollinaire [juin-juillet 1917] (*CA*, p. 109-110). Max était sans doute l'auteur du compte rendu favorable, publié sans signature dans le numéro 4-5 de *Nord-Sud*, juin-juillet 1917.

lement querellé avec Rivera à propos du cubisme en présence de tous les autres convives¹.

Les attaques dirigées contre la pièce visaient directement *SIC*. Moins respectée que *Nord-Sud*, la revue n'était pas toujours prise au sérieux : « Il y aussi une revue *SIC* qui essaie de vulgariser (pour 4 sous) nos tendances. C'est *L'Élan* bon marché. Rien de tout cela ne nous va », avait persiflé Max auprès de Jacques Doucet, son nouveau mécène². Apollinaire soutenait Albert-Briot de son mieux ; il avait préfacé le recueil *Trente et un poèmes de poche*, avec un *Poèmepréfaceprophétie* qu'il avait présenté le 29 avril chez la danseuse Jeanne Ronsay ; une semaine plus tard, au même endroit, il avait parlé de l'art poétique de *SIC*, lors d'une déclamation de poèmes, accompagnée de danses³. Ses jeunes admirateurs n'en trouvaient pas moins Albert-Briot prétentieux, autocratique et vain. En mai, le directeur de *SIC* avait publié un poème signé Cocteau, « Restaurant de nuit », sans s'apercevoir que c'était un faux qui contenait des allusions insultantes pour Cocteau et formait un acrostiche déplaisant pour lui, « Pauvres Birots ». Cocteau était partisan d'éventer la farce, quitte à passer pour ridicule, plutôt que garder un silence équivoque⁴. Il cherchait à profiter de l'incident pour jouer la complicité avec Apollinaire, jalouxait ses rivaux et sentait leur hostilité latente : « Cher ami, lui déclara-t-il, un brin cajoleur — ne me regardez plus jamais en fronçant les sourcils — j'ai perdu le duvet de pêche mais à passer de main en main, d'arbre en arbre, de boutique en boutique, de table en table — on commence à s'y connaître en contacts — Le nôtre est définitif — [...] un jour nous marcherons bras dessus bras dessous trouvant les "autres" très drôles⁵. » Comme tout le monde, il cherchait à démasquer le mauvais plaisant. Tandis qu'Albert-Briot donnait un rectificatif dans le numéro suivant, Jules Romains sut qu'Apollinaire l'accusait publiquement d'avoir été poussé à la mystification par Royère, et prit la plume après six ans de silence ; Apollinaire s'expliqua et revint sur l'incident de *L'Armée dans la ville*, dont il comprenait mieux la portée maintenant qu'il occupait la place de la victime⁶. Bientôt réconciliés, les deux hommes se retrouvèrent à déjeuner dans un restaurant de la rue du Bac : « Il paraît que tu n'aimes pas *Les Mamelles de Tirésias* ? » s'enquit Guillaume. Jules en convint. Il lui semblait que son ami avait changé de front ; il regret-

1. L'incident fut colporté par plusieurs témoins, dont Max Jacob, et resta dans les annales. Apollinaire le mentionna dans sa lettre à Picasso du 11 avril 1917 en précisant qu'il n'y avait pas assisté (*PA*, p. 158). Sur l'incident proprement dit, advenu aux environs du 20 mars 1917, voir la notice d'*« Une nuit dans la plaine »* par É.-A Hubert dans *P. Reverdy, Œuvres complètes, op. cit.*, t. I, p. 1308 sq.).

2. Cité par F. Chapon, *op. cit.*, p. 349.

3. BHVP, fonds Décaudin. La récitation fut mentionnée dans *Le Carnet de la semaine* du 6 mai 1917.

4. Cocteau à Apollinaire, s.d. [mai 1917] (*JCGA*, p. 39).

5. *Ibid.*

6. Voir *supra*, p. 343.

tait de le voir s'aliéner à la propagande et se fourvoyer dans une bouffonnerie dont il mesurait mal la portée. Ils n'en restèrent pas moins bons amis et se quittèrent sans amertume. Ils ne devaient jamais plus se croiser¹.

On finit par y voir plus clair. La jeune libraire installée rue de l'Odéon depuis 1915, Adrienne Monnier, avait soufflé à Apollinaire qu'elle connaissait le coupable ; mais ce n'était pas Jules Romains, qui venait de faire chez elle une lecture de son grand poème pacifiste *Europe*, c'était un autre habitué de *La Maison des Amis des livres*, Théodore Fraenkel, un ami de lycée d'André Breton. Ce dernier, probable complice de la facétie, avait fini par dire la vérité à Apollinaire, lequel en avait bien ri. Les agissements de ces garçons lui rappelaient sa jeunesse et confirmaient la fraîcheur de l'inspiration des *Mamelles*. Il ignorait que, peu à peu, le doute s'insinuait dans l'admiration juvénile. Soupault, qui avait à contrecœur accepté de faire le souffleur en cédant à son ami Marcel Herrand, le Mari des *Mamelles*, n'avait cessé, dans son trou, de songer aux tranchées². Avec le sérieux de son âge, il ne se rendait pas compte que son aîné en avait assez vu pour se permettre de rire, d'un rire terrible, salutaire et libérateur, qui répondait à la danse macabre de la guerre par un carnaval bouffon plein de vie. À distance, Tzara lisait mieux dans ce « jeu tournant et sérieux de farces, de tristesse, de bonhomie, de naïveté, de modernisme ». Il se moquait de la thèse, « raisonnable et correcte », des *Mamelles* mais reconnaissait, non sans ironie, de solides vertus naturelles à son rire burlesque³. S'il rodait une stratégie destructrice sans commune mesure avec les provocations bon enfant du dramaturge, l'heure n'était pas encore venue de mépriser toute les gloires. Auprès de Breton, Vaché pratiquait un vaste travail de sape : « Mais nous ne connaissons plus Apollinaire ni Cocteau — Car — Nous les soupçonnons de faire de l'art trop sciemment, de rafistolier du romantisme avec des fils téléphoniques et de ne pas savoir les dynamos⁴. » Breton ne demandait qu'à s'abandonner au joyeux terrorisme de son ami mais il n'était pas encore prêt à juger son aîné ; il défendait *Les Mamelles* contre la commune et laide injustice, rapprochait la pièce du *Baladin du monde occidental* de Synge, plutôt que d'*Ubu roi* comme faisait tout le monde, et plaignait le poète de la défection de ses amis. Il tenait à lui rester fidèle.

Cependant, Apollinaire perdit un peu de son aura quand on sut qu'il était entré à la Censure. Le 25 avril, il avait obtenu un congé de convalescence de deux mois, qui avait mis fin à son traitement

1. Le déjeuner eut lieu le 3 juillet 1917, probablement en présence de Ruby (Jules Romains, *Amitiés et rencontres*, Flammarion, 1970, repris dans *JRA*, p. 157).

2. Ph. Soupault, *Mémoires de l'oubli*, op. cit., p. 42-43.

3. « Guillaume Apollinaire » dans les « Notes » de *Dada*, n° 2, juillet 1917.

4. Vaché à Breton, 18 août 1917 (*Lettres de guerre*, op. cit., p. 33).

quotidien au Val-de-Grâce et laissait en suspens ses obligations militaires. Mais dans le même temps, Léon Parsons, excédé par ses retards quotidiens, lui avait donné congé parce qu'il n'assurait plus son service à *Paris-Midi* avec l'exactitude et la régularité nécessaires¹. Apollinaire avait donc dû se mettre en quête d'autres ressources et s'était tourné vers Vallette, qui lui avait confié les échos du *Mercure* à partir du 1^{er} juin. Le 11 mai, la commission spéciale de la Seine l'avait déclaré définitivement inapte au service armé, mais la décision n'excluait pas le service sédentaire, si bien qu'il pouvait, à tout moment, être envoyé au dépôt du 96^e, à Béziers, pour y instruire des recrues et des récupérés. Billy lui vint en aide en le faisant entrer à la Direction générale des relations avec la presse du ministère de la Guerre², autrement dit à la Censure, un repaire d'hommes de lettres où lui-même traitait les journaux de province une heure par jour. Apollinaire eut-il d'autre choix ? Il accepta la fonction controversée, détestée du public, honnie des journalistes, maudite par les écrivains, tout en sachant que la Censure, cet « organe délicat », pouvait à tout moment l'exclure à cause du bruit provoqué par *Les Mamelles*³. Ainsi le voulaient les caprices de Bellone...

À la Bourse et dans les salons XVIII^e du ministère de l'Instruction publique, une armée de censeurs examinait manuscrits à paraître, épreuves de livres et de périodiques, quotidiens nationaux et locaux, hebdomadaires, pièces de théâtre, brochures, télégrammes officiels, messages diplomatiques, etc. La presse pouvait difficilement s'y soustraire mais l'édition s'y employait à la première occasion. Après les chicanes ridicules opposées à *Vie des martyrs*, Duhamel avait juré qu'il ne soumettrait pas son prochain manuscrit. Gaston Gallimard, lui, disposait de toute une batterie d'esquives ; en décembre 1916, il avait évité le visa en tirant *l'Europe* de Jules Romains à 100 exemplaires de luxe en souscription ; en 1917, au lieu de suivre la procédure habituelle, il présenta directement le recueil *Interrogation*, du jeune Drieu la Rochelle, au directeur du service des périodiques du Bureau de la presse, qui censura deux poèmes jugés trop favorables à l'ennemi ; passant outre, le directeur de la NRF publia l'intégralité du livre à 150 exemplaires⁴. Avec leur double crayon rouge et bleu en guise de ciseaux, les censeurs appliquaient les consignes du ministère de la Guerre, lesquelles variaient en fonction des événements et des gouvernements. Accusés de tous les maux, ils répliquaient qu'ils étaient de simples exécutants et réclamaient du discernement ; certes, d'aucuns faisaient preuve d'un zèle aveugle, mais les autres savaient interpréter

1. Parsons à Apollinaire [avril 1917] (BnF, département des Manuscrits).

2. Décision ministérielle du 19 juin 1917, affectation du 20 juin 1917 (BDIC et BnF département des Manuscrits).

3. Apollinaire à Reverdy, 29 juin 1917 (*ŒC IV*, p. 891).

4. L. Campa, « Polyphonie de la Grande Guerre », *Gallimard 1911-2011. Lectures d'un catalogue*, Gallimard, « Les Cahiers de la NRF », 2013 ; Julien Hervier, « Drieu et *La NRF* », *La Place de La NRF dans la vie littéraire du XX^e siècle : 1908-1943*, Gallimard, « Les Cahiers de la NRF », 2009.

les consignes, exercer leur esprit critique et contourner habilement les contraintes si c'était justice. L'autocensure des auteurs et des éditeurs leur facilitant la tâche, ils visaient beaucoup de documents et autorisaient leur publication ; ceux qu'ils échappaient paraissaient amputés des passages incriminés ; quand ils refusaient le visa, la publication était interdite mais il arrivait que le censeur préférât demander l'avis de sa hiérarchie plutôt que prendre lui-même une décision.

Au Palais Brongniart, tous les jours à partir de 3 heures, le lieutenant Apollinaire¹ faisait son office sans zèle ni laxisme. Amphibie de poète et de fonctionnaire, il visait sans difficulté la majeure partie des livres soumis à son jugement, tels *La Sainte Face* d'Élie Faure chez Crès, et le premier recueil de Soupault, *Aquarium*, publié par Birault dans un joli format à l'italienne². Mais le 19 juillet 1917, le censeur trancha dans le petit livre de Guy Hallé, *Là-bas avec ceux qui souffrent*, dont l'intensité pathétique risquait de nuire au moral du lecteur³ ; couvert par les consignes officielles, il estimait que l'appel à la compassion, admissible chez un médecin comme Duhamel, n'était pas de mise chez un combattant. À l'été 1917, il fallait plus que jamais tenir. Au Chemin des Dames, les combats duraient depuis trois mois ; tandis qu'on finissait de juger les soldats du 217^e RI qui s'étaient mutinés en juin et que les améliorations apportées par Pétain soulageaient l'armée française, les Allemands se lançaient à l'assaut du plateau de Californie et testaient un nouveau gaz de combat particulièrement pugnace, dévastateur, capable d'empoisonner, plusieurs mois durant, n'importe quel secteur, l'ypérite, ou gaz moutarde, ainsi surnommé en raison de son odeur et de ses effets vésicants. À Paris, les pénuries multipliaient les succédanés et les rationnements, rendaient la vie quotidienne toujours plus difficile et entravaient la vie littéraire.

Plusieurs écrivains auraient très cruellement pâti des circonstances si Jacques Doucet n'avait, en 1916, sur les conseils avisés de l'écrivain André Suarès, entrepris de se constituer une bibliothèque de littérature moderne. Le grand couturier de la rue de la Paix, alors âgé d'une soixantaine d'années, était l'un des plus grands collectionneurs français. En 1908, il avait fondé une bibliothèque d'art et d'archéologie, mise à la disposition de l'université de Paris⁴, et, en 1912, vendu sa collection artistique du XVIII^e siècle pour acquérir des toiles modernes — Cézanne, Van Gogh, Matisse, Picasso. Dans l'hiver

1. Les registres signalent l'arrivée du sous-lieutenant Kostrowitzky mais, dans les listes d'ouvrages examinés, mentionnent « sous-lieutenant Apollinaire » (BDIC).

2. Livres successivement visés le 7 et 23 juillet 1917 (BDIC). On se souvient que Paul Birault avait imprimé *L'Enchanteur pourri* (1909) et *La Côte* de Max Jacob (1911).

3. Sur ce livre et sa censure, voir Nicolas Beaupré, *Les Écrivains combattants français et allemands de la Grande Guerre (1914-1920). Essai d'histoire comparée*, thèse de doctorat, université de Paris X-Nanterre, 2002.

4. Il en fit don à la fin de l'année 1917 et vendit sa collection de dessins pour aider l'université à faire démarrer la bibliothèque.

1916-1917, il avait passé contrat avec Max et Salmon, qui lui écrivaient régulièrement des lettres rétribuées sur l'actualité artistique et littéraire, et avec Cendrars, qui lui promettait le manuscrit d'un voyage interstellaire. Pour que son fonds fût un reflet fidèle du paysage littéraire des cinquante dernières années, il ne limitait pas ses achats aux grands noms et aux grandes œuvres, mais accumulait les publications mineures et les séries de revues¹. Le sachant, Max avait pensé qu'Apollinaire pourrait gagner un peu d'argent en cédant au mécène des pièces de sa propre bibliothèque², et réussi, non sans peine, à mettre les deux hommes en relation, Apollinaire se montrant, comme à l'accoutumée, négligent dans ses rendez-vous. Doucet s'était alors rendu aux *Mamelles de Tirésias* et en avait goûté le sel, n'en déplût à Suarès, qui tenait Apollinaire et sa bande en piètre estime. Un beau jour de juillet, il se décida même à gravir les cinq étages du 202, boulevard Saint-Germain, espérant compléter sa collection de revues³. Il trouva porte close, laissa sa carte et reçut immédiatement des excuses d'Apollinaire, qui lui promit une visite au premier rayon de soleil. Le temps passa et le poète oublia l'avenue du Bois, non que le manque d'argent fût moindre, mais sa soif d'indépendance semblait se concerter avec sa désinvolture naturelle pour le pousser à remettre constamment l'entrevue.

Le compositeur José Soler Casabón faisait, lui aussi, les frais de sa négligence. Au printemps, Apollinaire l'avait convaincu, non sans peine, de composer la musique du ballet « H.O.S.Y.N.O ». Installé à Paris depuis 1907, le musicien espagnol avait fréquenté Montmartre et connaissait Picasso ; après un séjour à Barcelone au début de la guerre, il était rentré à Paris au cours de l'année 1916, avait rejoint le groupe Lyre et Palette et participé à *L'Œuvre du soldat dans la tranchée* en juin. Séduit par la fougue et la fraîcheur de son inspiration, le poète espérait que Casabón mettrait dans son ballet tous les débordements de la passion⁴. À présent, il délaissait son projet et ses engagements : « Il n'i a pas donc [sic] moyen de vous voir ? » s'irrita le musicien en août. « Je travaille dur à notre histoire et je crois que je suis en train de foutre quelque chose de très sérieux et bien, naturellement c'est long mais j'avance, j'avance, ce n'est pas de ma faute si je suis trop conciençieux, pour faire comme tout le monde ça ne vaut pas la peine et ça ne sera pas par manque de volonté et d'audace⁵. » En réalité, Apollinaire se dispersait. Il avait fort à faire à la Censure, continuait à écrire *Les Clowns d'Elvire*, composait de

1. F. Chapon, *C'était Jacques Doucet*, op. cit., p. 313 sq., et *Mystère et splendeurs de Jacques Doucet*, Lattès, 1984.

2. Max à Apollinaire [février 1917] (CA, p. 107).

3. Le 3 ou le 4 juillet 1917, peut-on déduire de la lettre d'excuses d'Apollinaire du 7 juillet (OEC IV, p. 893).

4. C'est ce que Soler Casabón expliqua à Picasso (cité par D. Top, « À la recherche du ballet perdu », art. cité, p. 8)

5. Sic. Soler Casabón à Apollinaire, 11 août 1917 (BnF, département des Manuscrits).

nouveaux poèmes dont il réservait parfois la primeur à la baronne d'Oettingen et projetait deux nouveaux volumes de vers, l'un sur les peintres intitulé *Le Marchand d'oiseaux*, l'autre illustré de lithographies de Rouveyre, réunissant les poèmes épistolaires échangés entre ses amis et lui, pendant qu'il était au front¹.

Il tentait aussi de se dépittrer d'une affaire ridicule qui mettait aux prises Satie et Jean Poueigh². Ce dernier, de son vrai nom Octave Géraud, compositeur et critique, après avoir félicité les artistes de *Parade*, avait dénoncé l'inanité de la musique de Satie dans *Le Carnet de la semaine*. Piqué, le compositeur lui avait adressé, en mai et juin, une série de cartes postales où il l'agonisait d'injures : « Mais ce que je sais c'est que vous êtes un cul — si j'ose dire, un "cul" sans musique. / Surtout, ne venez plus me tendre votre main de salaud. » Ou encore : « ... Tu n'es pas aussi "con" que je croyais... Malgré ton air d'andouille & ta vue basse, tu vois les choses de loin... » L'un d'elles était adressée à « Monsieur Jean-Foutre Poueigh / Célèbre gourde & compositeur des andouilles ». Poueigh avait alors porté plainte en diffamation au motif que les cartes, envoyées sans enveloppe, pouvaient être lues par n'importe qui. Croyant bien faire, Apollinaire recommanda Satie à M^e Théry sans savoir que Poueigh l'avait choisi pour défenseur³ ; il donna au musicien un rendez-vous au Flore pour lui en faire part et ne vint pas⁴. Satie crut à un coup fourré : comme il doutait des dons dramaturgiques du poète, il avait refusé de composer la musique des *Mamelles* ; Apollinaire, à présent, se vengeait en prévenant l'avocat contre lui. Ignorant tout de cette méfiance, le poète, persuadé que sa présence aurait des vertus apaisantes sur Théry, se demandait pourquoi Satie ne l'appelait pas à témoigner au tribunal. Il excusait la colère du compositeur par la fréquence et la violence des coups reçus, mais il pensait aussi qu'il s'était comporté avec l'imprudence d'un « vieil étudiant du temps de Murger⁵ ». Au procès, le litige fut prétexte à une mise en cause du cubisme. Le 12 juillet 1917, le tribunal condamna le prévenu en première instance à huit jours de prison ferme et à 800 francs d'amende. Trois jours plus tard, Satie remercia benoîtement Apollinaire de sa belle écriture ornée : « Je ne suis point fâché : je vous admire & vous aime toujours — & beaucoup. [...] Mon affaire ? Je suis "*frit*", ni plus ni moins ; & il n'y a rien à entreprendre d'utile ni de juste (*sens de précis*). Tant pis pour moi ! Merci de tout cœur et amicalement vôtre⁶. » Cocteau était dans tous ses états. *Parade* était victime d'une

1. Projets annoncés à Gaston Picard dans l'interview publiée par *Le Pays*, 24 juin 1917 (*Pr 2*, p. 990). Les deux livres de vers n'aboutiront pas.

2. Sur cette affaire, voir E. Satie, *Correspondance presque complète*, réunie et présentée par Ornella Volta, Fayard / IMEC, 2000, p. 270 sq. et p. 1035.

3. Apollinaire à José Théry, 24 juin 1917 (BnF, département des Manuscrits).

4. « Satie m'affirme avoir été à un rendez-vous de Flore où vous n'étiez pas venu quel dommage ! » Cocteau à Apollinaire, s. d. [juillet 1917] (JCGA, p. 44).

5. Apollinaire à une amie, 13 juillet 1917 (« Index — 6 », GA 14, p. 161).

6. Satie à Apollinaire, 15 juillet 1917 (BnF, département des Manuscrits).

nouvelle attaque indirecte et la plaidoirie de Théry, pleine de « joie féroce », reflétait la haine populaire de l'art et des artistes. Affligé, souffreteux, il compatissait avec Satie et jérémiait sur la froideur d'Apollinaire : « Chaque fois que je vous rencontre je vous suis “suspect” — Cloison étanche — solitude — et savoir *du moment qu'un homme comme vous* ne distingue pas mes couches profondes qu'il est impossible à personne de les découvrir¹. » Satie revint en appel en novembre 1917 mais le tribunal maintint sa condamnation ; grâce à l'intervention de Misia, de la princesse de Polignac et d'autres personnalités influentes, la justice lui épargna finalement sa peine en mars 1918, « à condition qu'il [fût] preuve de bonne conduite pendant cinq ans ».

Au Flore se célébraient chaque semaine les rituels de l'amitié. Une après-midi de juillet, Apollinaire accueillit Soupault en le félicitant chaleureusement pour *Aquarium*, qu'il considérait comme un « livre important et caractéristique² » de la jeune génération. Toujours gauche et toujours impressionné, le jeune homme était assis non loin de lui, en bout de table, quand parut un autre garçon en uniforme, qui portait les insignes des services de santé. « C'est André Breton », dit Apollinaire avant d'ajouter « sur le ton prophétique qu'il avait adopté à cette époque » : « Il faut que vous deveniez amis³. » Un peu plus tard, ennuyés par la conversation générale, les deux jeunes gens s'éclipsèrent ensemble. À peine remis d'une appendicite qui l'avait immobilisé tout le printemps, Breton avait repris les cours au Val-de-Grâce et ses fonctions d'externe dans le service neurologique du docteur Babinski à la Pitié. Soupault végétait toujours dans son ministère, subissait les caprices de sa santé et s'évadait dans les livres. Ils se retrouvèrent bientôt de plus en plus souvent. « Il était assez timide, un peu hautain, mais très amical, fraternel même, attentif, se souviendra Soupault. Il était aussi d'une extrême sensibilité. [...] D'une modestie que ses attitudes ne permettaient pas de discerner, il doutait de ses dons. [...] Ce qui surprenait, c'est qu'il était extrêmement poli, d'une amabilité inattendue alors même qu'il pouvait parfois être violent⁴. » De son côté, Breton goûtait toujours davantage la personnalité « aimable » et « aérée », un rien distante, de son nouvel ami, son « sens aigu du moderne⁵ ». Tous deux possédaient, à un haut degré d'intensité juvénile, de grandes facultés d'enthousiasme et d'intransigeance. Apollinaire ne laissait pas de les étonner. Ils l'admirraient mais refusaient de l'entendre pérorer sur la conduite de la guerre et sur la part du combattant, cette résurgence de l'antique butin, de la prise de guerre, en faveur de laquelle Maurras militait depuis octobre 1916 et qu'Apollinaire avait aussitôt

1. Cocteau à Apollinaire, s. d. [juillet 1917] (*JCGA*, p. 44).

2. Apollinaire à Soupault, 28 janvier 1918 (*ŒC IV*, p. 894).

3. P. Soupault, *Mémoires de l'oubli*, *op. cit.*, p. 40 sq.

4. *Ibid.*, p. 48.

5. *Entretiens 1913-1952*, in *Œuvres complètes*, *op. cit.*, t. III, p. 447.

encouragée : « [I]l y a grand intérêt à redonner du ton aux vivants et aux morts en leur faisant la promesse que cette guerre n'est pas seulement un jeu sanglant de l'esprit, mais que le patrimoine de chacun augmentera à proportion des résultats », avait-il écrit à *l'Action française*¹. Breton et Soupault étaient tellement écœurés par la guerre qu'ils refusaient tout lien entre ces discours belliqueux et les plaintes profondes d'« Ombre » et de « Sanglots » :

Voici voici nos mains que la vie fit esclaves
 [...] Ainsi vont toutes choses [...]
 Et rien ne sera libre jusqu'à la fin des temps
 Laissons tout aux morts
 Et cachons nos sanglots²

Du poème « Toujours », ils retenaient trois vers, « Perdre / Mais perdre vraiment / Pour laisser place à la trouvaille », et préféraient oublier la suite, « Perdre / La vie pour trouver la Victoire ». Quand leur aîné tonitruait « Allons plus vite nom de Dieu / Allons plus vite³ », ils souriaient, mi-génés mi-séduits. Ils l'excusaient parce qu'il leur parlait de Sade et leur apprenait à cultiver « ce qu'il y avait en eux de plus vivant, de plus fort et de plus extrême⁴ ».

Apollinaire avait perdu de sa légèreté, de sa célérité, mais il était encore en avance sur son temps ; il l'apprit à ses dépens en corrigeant la première série d'épreuves de *Calligrammes*⁵. Non seulement les coquilles ne se comptaient plus, mais la composition était elle-même catastrophique. À la pénurie de main-d'œuvre qualifiée s'ajoutaient les difficultés d'un manuscrit dont le défaut de lisibilité se conjuguaient à l'impossibilité de composer certains poèmes particulièrement plastiques, tel « La Mandoline l'œillet et le bambou ». Que faire ? Reproduire tous les calligrammes en fac-similé, ce qui risquait d'augmenter considérablement les frais d'impression ? Faire un choix et abandonner ceux qui résistaient à la composition était hors de question. Le poète prit le parti de décider, au cas par cas, quelle pièce serait composée et quelle autre resterait autographe. Le 21 août, les secondes épreuves et le manuscrit des *Clowns d'Elvire* dans sa valise, il prit le train pour Bénodet, dans le Finistère, où il

1. Lettre publiée dans *l'Action française* du 20 novembre 1916 (citée par P. Caizergues, *Apollinaire journaliste*, op. cit., t. II, p. 5-6). La part du combattant devait constituer une sorte de prime, prélevée sur les futures réparations. L'idée défendue par Maurras, qui passa d'abord inaperçue, prit de l'ampleur au printemps 1917 avec le Chemin des Dames et la multiplication des grèves, et fut amplement relayée par la presse, y compris par des républicains avancés. *L'Action française* ouvrit une souscription et fut imitée par d'autres journaux. La prime ne fut pas légalisée mais diverses souscriptions permirent de distribuer des primes (Eugen Weber, *L'Action française* [1962], Hachette, « Pluriel », 1985, p. 120-122).

2. « Sanglots », publié dans *Nord-Sud*, n° 4-5, juin-juillet 1917 (Po, p. 365).

3. « Toujours » (*Calligrammes*). « Allons plus vite », *Nord-Sud*, n° 3, 15 mai 1917 (Po, p. 364).

4. Ph. Soupault, *Profils perdus*, op. cit., p. 17.

5. Sur le détail, voir C. Debon, « *Calligrammes* » de Guillaume Apollinaire, op. cit., p. 101, et *Calligrammes dans tous ses états*, Calliopéées, 2008.

arriva avant le déjeuner. Ruby s'y trouvait avec Irène ; Serge Férat, qui leur avait tenu compagnie tout l'été, venait de rentrer à Paris avec les derniers vacanciers. Le petit port de pêche était si loin du front et si paisible que, malgré le rituel quotidien des communiqués, la pénurie de sucre et le voile des veuves, on en oubliait la « guerre atroce » et les « coups de canon » :

Je vous aime ce soir où monte la marée
Bateaux de Bénodet à la voile azurée
Pêcheurs de Loctudy dont les filets d'azur
Se confondent avec la mer et le ciel pur
Cependant que l'Odet bleu comme une prière
Pâlit et que là-bas chaque phare s'éclaire¹

Le soir illuminait les vitraux de l'église Saint-Thomas et ravivait les joues de la *Pietà* en bois polychrome, « Notre Dame de Pitié / Moitié / Bleue et moitié couleur cerise² », mélancolique image à la grâce naïve des mères éploreades dont les fils sont tombés.

Soustrait à la fébrilité parisienne, Apollinaire tentait d'achever son roman. Saintariste inventait une nouvelle religion, celle de l'honneur, et prônait le suicide en cas de manquement ; Corail le quittait pour Elvire, qui entretenait « un harem des deux sexes ». « La jolie rousse que j'aimais mérite désormais le surnom de *no man's land* », déclarait l'amant trahi à l'Ovide de Pont-Euxin ; il mourrait sans avoir convaincu Corail de l'aimer, après s'être battu à mort avec Moïse Deléchelle. Quelle réalité Apollinaire transposait-il ? Il avait substitué à la douleur romantique du mal-aimé le sombre stoïcisme de son personnage, qui renonçait à conquérir Corail parce qu'il avait « trop longtemps fait la guerre pour croire à la réalité des conquêtes³ ». La perte trop précoce de l'enfant à naître avait-elle définitivement modifié et assombri ses relations avec Ruby ? Apollinaire se sentait-il en tiers à Bénodet⁴ ? Avec son minois mutin, Irène lui semblait plus que jamais cette « singulière satane » dont chacun subissait l'attraction vénéneuse. De même que Férat avait baissé la garde devant la « guerre d'indépendance⁵ » de sa

1. « Bénodet » (*Po*, p. 602).

2. Vers extraits d'un quatrain envoyé à Jacques Doucet, 27 août 1917 (*ŒC IV*, p. 894) et à Férat [28 août 1917] (*CA*, p. 581-582).

3. *La Femme assise*, chap IX (*Pr I*, p. 490-492).

4. Pierre Caizergue, qui a consulté les lettres d'Apollinaire à Jacqueline-Ruby, est demeuré particulièrement discret sur ces deux points (« Un poème inédit de Guillaume à Jacqueline Apollinaire », *Histoire et critique littéraires en mouvement. Mélanges offerts à Henryk Chudak*, sous la dir. de Wiesław Kroker, Varsovie, 2009, p. 69-72). Le poème « Mon amie je pense à toi », daté du 2 août 1917, est d'une tonalité tendre et familière (publié avec de légères variantes dès 1923, puis dans *Po*, p. 749).

5. « Irène a continué sa guerre [sic] dans l'indépendance [sic] jusqu'à hier ; je me suis laisser "grignoter" depuis hier — la paix et le "bonheur" ! Je suis devenu un vrai mari du Montparnasse genre Dumesnil — je joue à la manille tous les soirs, je bois mon verre de liqueur après le repas [...] » (Férat à Apollinaire [été 1917], *CA*, p. 581 ; « grignoter » fait allusion à la stratégie du grignotage de l'ennemi, prônée par Joffre en 1915 et vouée à l'échec).

maîtresse, de même se résignait-il peut-être à l'impuissance face aux deux femmes :

Elvire siégeait devant son chevalet et Nicolas pensa involontairement à la *Femme Assise*, cette pièce de monnaie helvétique que dans son enfance il fallait prendre garde de ne pas accepter.

« Elvire, se dit-il en lui souriant, existera toujours. Elle est, à un haut degré, comme sont toutes les femmes. Ainsi que la femme assise de l'écu suisse de cinq francs, elles sont fausses et ne passent pas. »

Et « femme assise » au temps des « hommes debout », Elvire pensait alternativement aux agréments durables de la faiblesse et aux avantages de la fausseté¹.

La Femme assise, tel serait donc le titre de ce roman qui racontait le désenchantement des hommes, émasculés par la guerre, asservis par la nation, et le triomphe des femmes, incarné dans la polyandrie d'Irène. Comme beaucoup d'hommes, Apollinaire faisait de l'éman-cipation féminine une menace à neutraliser. L'humour et le grotesque l'yaidaient dans *Les Mamelles* ; dans *La Femme assise*, c'était le contrôle du romancier sur sa créature, allégorie de la fausseté artistique, visible dans le choix même du titre, qui faisait du récit l'équivalent d'un tableau.

Le temps passa. Il fallut quitter Bénodet et « sa tendre rivière / [...] plus douce encore que ne sonne son nom² », retrouver la guerre et les batailles artistiques. Il restait à unifier les deux récits qui formaient la matière initiale du roman³ et à chercher de nouvelles solutions typographiques pour *Calligrammes*. Apollinaire et Ruby regagnèrent Paris le 25 août⁴.

Le ressort nouveau

À la mi-septembre, Apollinaire eut le plaisir de rencontrer sa marraine Jeanne ; deux ans durant, il l'avait sincèrement encouragée et tout aussi aimablement courtisée mais elle, par pudeur et par bien-séance provinciale, n'avait jamais accepté de lui envoyer son portrait. Ils se rencontrèrent par un beau jour de fin d'été, devant la fontaine des Médicis, au jardin du Luxembourg⁵. Il découvrit une femme brune aux traits francs, un peu rustiques, tout de deuil vêtue ;

1. *La Femme assise*, chap IX (*Pr 1*, p. 493-494).

2. « Bénodet » (*Po*, p. 602).

3. Dans sa carte à Doucet, Apollinaire annonce *La Femme assise* comme achevé ; c'est probablement la première apparition du nouveau titre sous sa plume d'épistolier.

4. Selon P.-M. Adéma, Apollinaire serait passé par Quimper rendre visite à la famille de Max (*Guillaume Apollinaire*, *op. cit.*, p. 317).

5. Jeanne-Yves Blanc, « Rencontre avec Apollinaire », cahier spécial de *Rimes et raison* consacré à Guillaume Apollinaire, Éd. de la Tête noire, 1946, p. 31-32 ; « Souvenirs sur Guillaume Apollinaire », *La Grande Revue*, août 1934.

elle le vit s'avancer en uniforme, « un large coussinet de drap noir » sur la tête, « un sourire rajeunissant le masque lourd ». Ils causèrent de poésie, il lui dit avec un naturel désarmant combien il aimait *Alcools*, la taquina sur son goût immoderé du vers régulier et lui promit de l'aider à publier à Paris. Il tint parole et parla d'elle à Jean de Gourmont, qui assurait la direction de *l'Almanach des lettres et des arts* de Martine, puis au directeur de *La Grande Revue*, qui cherchait des poèmes de guerre. Jeanne devait elle-même faire un effort : « Il est absolument regrettable que vous ayez adopté un pseudonyme masculin¹ », finit-il par lui déclarer franchement. Elle l'écouta et se forgea un nom neuf en retrouvant son prénom, Jeanne-Yves Blanc. Mais jamais elle ne put se résoudre à abandonner les guirlandes et les festons qui faisaient l'ornement et la saveur de sa poésie : « [V]ous ferez, vous aussi, des calligrammes ! » l'avait-il plaisantée devant le groupe mythologique d'Auguste Ottin.

Pour l'heure, les milieux littéraires se préoccupaient davantage du poème en prose que de poésie plastique. Max venait de faire paraître, en souscription et à compte d'auteur², son *Cornet à dés*, qu'il aurait édité dès l'automne 1914, si le destin ne l'avait contrarié. Il n'avait pas manqué de déplorer ce retard quand les *Poèmes en prose* de Reverdy avaient paru, en octobre 1915. Lui qui travaillait à refonder le genre depuis des années se voyait devancer par son cadet, censément son ami de longue date ; il avait alors dénoncé le pillage à qui voulait l'entendre et adressé à Reverdy, par le biais de la revue new-yorkaise 291, une lettre fictive particulièrement corrosive, où il attaquait aussi Rimbaud³. Reverdy, à l'inverse, se réclamait des *Illuminations*, dont Max raillait superbement le « désordre romantique » et l'« hamletisme », pour mieux singulariser sa propre manière. Négligeant la déférence que lui avait témoignée Reverdy, lequel lui avait soumis son manuscrit et dédié le poème « Envie », Max affichait une méfiance blessante, tout en collaborant régulièrement à *Nord-Sud*. À présent que *Le Cornet* avait paru, il devait convenir, même s'il avait encore motif de se plaindre, que ses quelque trois cents poèmes et sa magistrale préface⁴ rencontraient enfin leur public. Tandis que ses vieux amis saluaient le recueil si longtemps attendu, ses jeunes admirateurs — Gabory, Aragon — s'enthousiasmaient d'une poésie qui valait « par elle-même », « non pour les confrontations qu'on [pouvait]

1. Apollinaire à J.-Y. Blanc, 31 janvier 1918 (*LAM*, p. 82-83). *L'Almanach* ne put paraître en raison du manque de papier et de main-d'œuvre.

2. Grâce au soutien de Doucet, chez l'imprimeur Levé, à 500 exemplaires dont quarante de luxe, les japons enrichis d'un Arlequin gravé de Picasso, les hollandes du portrait à la mine de plomb dessiné par Picasso en 1915. Le recueil parut en novembre 1917 (M. Jacob, *Oeuvres, op. cit.*, p. 62-63).

3. 291, n° 10-11, New York, décembre 1915 (retranscrite in *ibid.*, p. 58). Sur le différend entre Max et Reverdy, voir notamment la présentation d'A. Rodriguez, in M. Jacob, *ibid.*, p. 341-345, ainsi que les notices et notes d'É.-A. Hubert pour *Poèmes en prose, Nord-Sud et Le Voleur de Talan* dans P. Reverdy, *Oeuvres complètes*, t. I, op. cit., *passim*.

4. Préface de 1916, mais antidatée de 1906.

faire avec la réalité ». Max disait qu'une œuvre devait être « située », c'est-à-dire éloignée de son sujet, qu'elle évoluait dans une « marge », une « atmosphère spéciale », et « transplantait » le lecteur dans un univers instable, indécis, où les mots et les images se comportaient de manière insolite et vivaient à leur gré, entre rêve et humour... « Il y a tant de corail enchevêtré que l'eau ne peut être loin : ce sont les cheveux et l'eau, c'est cette topaze à l'oreille¹. »

Cette transplantation n'était pas la surprise baudelairienne de *Fusées* : « Ce qui n'est pas légèrement difforme a l'air insensible ; — d'où il suit que l'irrégularité, c'est-à-dire l'inattendu, la surprise, l'étonnement sont une partie essentielle et la caractéristique de la beauté². » De même, elle prenait la surprise apollinarienne à contre-pied : « Surprendre est peu de chose, assurait Max dans sa préface. La surprise charme et empêche la création véritable : elle est nuisible comme tous les charmes³. » L'auteur de *L'Enchanteur pourri* soupçonna la palinodie et n'en tint pas compte : « Max Jacob a donné son livre le plus important jusqu'ici », annonça-t-il dans *Les Arts à Paris* de mars 1918. « Son inspiration y est variée à l'infini, depuis l'ironie jusqu'au lyrisme, qui se mêlent de façon inattendue [...]. Peu d'auteurs ont plus que M. Max Jacob de liberté vis-à-vis d'eux-mêmes et des autres. Cela lui permet de disposer d'une somptueuse fantaisie où tout trouve sa place, sauf la tristesse et la désespérance⁴. » Mais il se garda de prononcer les mots « nouveau » ou « nouveauté », parce que Max s'excluait lui-même de cet esprit nouveau, dont *Calligrammes* serait l'oriflamme.

Apollinaire pensait qu'avec son recueil la poésie changeait d'ère. Comme la fabrication prenait du retard et qu'il jugeait nécessaire d'occuper le terrain éditorial, il donna plusieurs poèmes versifiés à *La Grande Revue* et à *Nord-Sud*⁵, entre octobre et décembre. Il s'en servit pour confectionner une nouvelle maquette du recueil, découplant et collant tous les poèmes déjà publiés, les secondes épreuves du mois d'août et les manuscrits inédits. Il hésitait encore parfois sur l'ordre à donner, se mettait à rêvasser, à griffonner dans les marges, dessiner une carte à jouer, un faucon, un soldat casqué⁶ ; alors sa rêverie le ramenait aux tranchées, aux deux artilleries qui jouaient aux dés le sort de ses camarades, et à René Dalize auquel, du fond du cœur, il dédiait son livre « de la paix et de la guerre ». *Calligrammes* prenait le relais d'*Alcools* en prolongeant l'itinéraire personnel et poétique de son auteur. 1913-1916, temps de la paix et de

1. « Le Coq et la perle », *Le Cornet à dés*, in *Oeuvres*, op. cit., p. 368.

2. Charles Baudelaire, *Fusées*, VIII, in *Oeuvres complètes*, t. I, éd. de C. Pichois, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1975, p. 656.

3. Préface du *Cornet à dés*, in *Oeuvres*, op. cit., p. 349.

4. *Pr 2*, p. 1409-1410.

5. Voir la liste dans C. Debon, « *Calligrammes* » dans tous ses états, op. cit., p. 49. On y trouvera une description de la maquette (BLJD), p. 36-39.

6. *Les Dessins de Guillaume Apollinaire*, op. cit., p. 144-151.

la guerre, des conquêtes et des épreuves, du sacrifice et de l'engagement ; les poèmes en prenaient la mesure et le sens, de la voyance à la violence, de l'espoir à l'inquiétude, de la nostalgie au désir d'avenir¹. Mais le livre bousculait aussi la chronologie et créait d'autres associations, plus suggestives, des chocs et des surprises, des ambiguïtés et d'étranges harmonies. Il composait un portrait synthétique et composite, semblable à sa maquette en costume d'Arlequin.

Les six courtes pièces de *Vitam impedere amori*, achevé d'imprimer le 10 novembre 1917, présentaient du poète une image non moins fidèle, mais plus déroutante encore, car elles marquaient un brusque retour à l'inspiration élégiaque et au lyrisme régulier, à l'octosyllabe des romances et des *Volkslieder*. L'idée de cette plaquette avait dû germer alors qu'Apollinaire et Rouveyre travaillaient à leur projet de recueil épistolaire². Pourquoi ne pas faire ensemble un livre illustré qui leur appartînt pleinement, sans stratégie éditoriale, sans ambition particulière sinon le plaisir partagé ? Grâce à Vallette, qui les laissa gracieusement disposer de l'imprimerie du Mercure, on tira 215 exemplaires, disponibles par souscription, si bien que l'audience du livre fut aussi confidentielle que son inspiration était intimiste. Louis de Gonzague Frick, qui connaissait bien Apollinaire, ne s'étonnait pas que son ami aimât parfois « faire une halte ou mieux une retraite dans les jardins où fleurissent encore les roses³ ». La première surprise passée, plus d'un se laissa séduire par ce timbre suave et sincère qui sonnait comme une confidence :

Un air qu'on ne peut définir
Hésite entre son et pensée
Entre avenir et souvenir⁴

Et chacun goûta les demi-teintes gracieuses et troublantes qui faisaient trembler le sens des mots :

Dans le crépuscule fané
Où plusieurs amours se bousculent
Ton souvenir gît enchaîné
Loin de nos ombres qui reculent⁵

Derrière chaque image, chaque assonance, pointaient une tristesse, une lassitude, dont témoignait avec humour la dédicace portée

1. En réalité, certains poèmes datent de 1917. Après avoir hésité, Apollinaire choisit symboliquement 1916, année de sa blessure, 1917 ouvrant un nouveau cycle.

2. Rouveyre fait allusion aux épreuves de leur livre dans sa lettre à Apollinaire du 13 septembre 1917 et parle du projet épistolaire jusqu'en novembre (CA, p. 442-444).

3. *SIC*, n° 26, février 1918. Voir le dossier de presse de *Vitam impedere amori* dans *Que vlove ?*, 2^e série, n° 17, janvier-mars 1986.

4. *Po*, p. 162.

5. *Po*, p. 158.

sur l'exemplaire du vieux camarade et compagnon d'armes « Pierre Mac Orlan, / ex-matelot de Montmartre. / Guillaume Apollinaire, / artilleur fatigué ». Le regret de l'amour perdu était partout perceptible. Marie hantait ces vers comme sa présence diffuse flottait dans l'appartement du boulevard Saint-Germain ; mais la nostalgie du « Pont Mirabeau » et du « Médaillon toujours fermé » cédait à la lucidité, au désenchantement, à la gravité :

Ô ma jeunesse abandonnée
Comme une guirlande fanée
Voici que s'en vient la saison
Des regrets et de la raison¹

Les huit dessins de Rouveyre, des têtes de femmes, des mères et des enfants semblables à des anges, semblaient à première vue sans rapport direct avec les poèmes mais, conjugués à eux, ils produisaient un climat insaisissable, imprécis, et suggéraient un douloureux secret, à jamais tu, dont ils étaient l'ombre ou l'écume... « Petits enfants petits enfants / Vos ailes se sont envolées »...

Le livre avait la « couleur du temps », de ce temps de deuil et d'innocence meurtrie, pâle et sombre comme la pièce qu'Apollinaire écrivait alors sous ce titre. Ce nouveau projet théâtral l'éloignait du ballet « H.O.S.Y.N.O », dont l'inspiration moderniste et l'intérêt stratégique lui semblaient moindres dès lors que le souvenir de *Parade* refluait dans les esprits et que la publication des *Mamelles* se précisait. Après la folle expérience de la pièce surréaliste, son inspiration dramatique s'affermisait en s'assombrissant. Comment échapper à la guerre ? La paix véritable existait-elle ? L'harmonie était-elle de ce monde ? Pour répondre, le poète avait choisi des temps et des lieux indéterminés, un pays menacé par la guerre, une île déserte, une région polaire, et des personnages symboliques, un poète, un savant, un ermite, une mère, une fiancée en deuil. Il écrivait surtout des vers de neuf syllabes, ou ennéesyllabes. Le sujet du drame et sa portée universelle lui semblaient digne des grands théâtres, et de la Comédie-Française en particulier². Personne, cependant, n'attendait de lui qu'il devînt le Racine du xx^e siècle ou le Claudel de l'esprit nouveau ! Paul Guillaume avait plus que jamais besoin de ses services comme critique d'art et porte-parole de l'avant-garde. Dans les derniers jours d'octobre, il avait inauguré sa nouvelle galerie, un espace

1. *Po*, p. 162.

2. Le 26 octobre 1917, Apollinaire annonça à Louise Autant-Lara qu'il lui lirait une pièce qu'il voulait soumettre à la Comédie-Française (« Index — 3 », GA 11, p. 184). La comédienne était une ancienne sociétaire du Français et la cofondatrice, avec son époux, l'architecte Édouard Autant, du groupe Art et Liberté. Le comédien et sociétaire du Français Dorival avait complimenté Apollinaire pour *Les Mamelles* : « Évidemment tout cela gagnerait à être un peu plus discipliné dans le jeu et dans la présentation. / Mais enfin tout cela nous fait penser à un art qui ne veut pas tromper. / Et Molière est maître de cet art-là. » (Dorival à Apollinaire [s.d.], BnF, département des Manuscrits).

exigu situé au 108, faubourg Saint-Honoré, avec une exposition de sculptures nègres, pour laquelle Apollinaire avait conçu un *Album-prospectus illustré*, comprenant « À propos de l'art des Noirs », une version remaniée de son article « Mélanophilie ou mélanomanie », publié au *Mercure* en avril. Après *Negerplastik* de Carl Einstein, paru à Leipzig en 1915, et *African Negro Art : Its Influence on Modern Art* de Zayas, à New York en 1916, Apollinaire pouvait s'enorgueillir d'être, grâce à Paul Guillaume, le troisième critique au monde et le premier Français à écrire sur l'art nègre¹. Le 13 novembre à 8 heures, sous le regard obscur des masques et des fétiches, environné des visages triangulaires peints par Modigliani, il prononça une conférence sur l'art tactile, juché sur une estrade près du piano. C'était un art nouveau, imaginé dans le conte « Mon cher Ludovic », où le personnage principal produisait, en sollicitant le sens du toucher, « les combinaisons subtiles et sublimes » d'une « musique muette qui exacerbait [les] nerfs² ». Afin de s'attribuer la primeur de cette invention, Apollinaire passa vraisemblablement sous silence l'existence du « plâtre à toucher », réalisé par l'artiste américaine Edith Clifford Williams ; l'éphémère revue new-yorkaise *Rongwrong*, surgeon de *Blind Man*, en avait publié une photographie prise au printemps chez de Zayas³. Après la conférence, le comédien Pierre Bertin, qui avait monté le programme musical et artistique de la soirée⁴, chanta des interludes d'Auric ; son épouse, la pianiste Marcelle Meyer, interpréta *Masques* de Debussy et, avec Satie, joua *Parade* à quatre mains ; Louise Autant-Lara lut des poèmes de *Calligrammes*, la « Marche » de Ghéon et des extraits de *Barnabooth*, et Henriette Sauvret la prose déroutante du *Profond Aujourd'hui* de Cendrars.

Moins heureux que Paul Guillaume, Tzara sollicitait vainement Apollinaire, qui lui faisait de vagues promesses et n'envoyait rien⁵. S'il pouvait constater que le premier numéro de *Dada* contenait des contributions italiennes, Savinio, Prampolini, le poète français n'ignorait pas que le groupe zurichois comptait des Allemands et craignait

1. Voir J. Bouret, « Une amitié esthétique au début du siècle », art. cité, et P. Read, « Apollinaire, Paul Guillaume et *Les Arts à Paris* », GA 20.

2. *Pr I*, p. 498.

3. On ne connaît que le début de la conférence d'Apollinaire, où il est question de « Mon ami Ludovic », mais nullement du « plâtre à toucher » (*Pr 2*, p. 871-873). Dans « L'Art tactile » (« La Vie anecdotique », *Mercure de France*, 16 février 1918, *Pr 3*, p. 270-271), Apollinaire affirme avoir imaginé cet art avant de voir la reproduction parue dans *Rongwrong*, ce que l'antériorité du conte confirme. En revanche, l'unique numéro de cette revue, publié à New York par Duchamp à la suite d'une partie d'échecs perdue contre Picabia, lui fut probablement envoyé par Roché avec le numéro 2 de *Blind Man*, en mai 1917 (les deux revues se trouvent dans sa bibliothèque, voir *BGA 2*). Il connaissait donc la création de Clifford Williams avant de prononcer sa conférence chez Guillaume.

4. Bertin à Apollinaire, s. d. [12 novembre 1917] (BnF, département des Manuscrits). Le comédien proposa au poète une « liste d'œuvres modernes », indépendantes du sujet de la conférence, mais susceptibles de s'accorder avec lui. D'origine lilloise, Bertin était étudiant en médecine et condisciple de Breton au Val-de-Grâce.

5. « J'ai reçu votre publication. Merci. Je vous enverrai un poème un de ces jours », Apollinaire à Tzara [12 septembre 1917] (*EC IV*, p. 885).

que son nom ne fût associé aux leurs. Son statut de censeur accroissait sa prudence à un moment où la France, au terme d'une année particulièrement douloureuse et troublée, cherchait à remobiliser les consciences et les énergies. Une fois de plus, l'académie Goncourt soutint l'effort patriotique en décernant son prix à l'écrivain de sensibilité nationaliste Henry Malherbe pour *La Flamme au poing*. Mais au lieu d'emporter l'assentiment général, les Dix provoquèrent une nouvelle vague de contestations. La presse et le public espéraient voir couronner *Vie des martyrs*, qui contenait tous les sentiments qui leur étaient étrangers : le cœur, non pas la haine et la violence, l'orgueil et la colère, mais la lassitude et le dégoût, l'amour et la piété, la détresse et la résignation. Si des voix de plus en plus hostiles à la guerre trouvaient les moyens de se faire entendre, la nation, dans son ensemble, demeurait convaincue qu'elle devait aller jusqu'au bout¹. Apollinaire aussi était déçu : non seulement il avait sincèrement souhaité le prix au livre², mais il se reconnaissait dans la position ambivalente de Duhamel. Les incertitudes, les arrangements intimes, les contradictions et les ambiguïtés étaient d'ailleurs des plus courantes, comme il arrive souvent dans les époques troubles. Tout en rejetant la guerre, les institutions et les valeurs établies, le jeune Tzara cherchait encore l'assentiment littéraire de ses aînés et avait envoyé un exemplaire dédicacé de *Dada* à Duhamel, lequel, s'il ne pouvait plus assurer son rôle de critique, demeurait influent au *Mercure de France*. Peu sensible aux expériences avant-gardistes, Duhamel offrit son numéro à Apollinaire, sachant qu'il en ferait meilleur usage que lui³. Après plusieurs semaines d'hésitation, ce dernier finit par répondre à Tzara :

[...] je ne vous ai pas envoyé de copie parce que la situation de cette revue vis-à-vis de l'Allemagne ne me paraît pas assez nette. [...] Je crois qu'il pourrait être compromettant pour moi, surtout au point où nous en sommes de cette guerre multiforme de collaborer à une revue si bon que puisse être son esprit, qui a pour collaborateurs des Allemands, si Entenophiles qu'ils soient. Je dois cela à mes opinions et à ma conduite même, mais je serais imprudent si j'agissais autrement⁴.

Il avait, à l'inverse, répondu favorablement au poète catalan Joaquín Folguera, qui désirait une préface pour une anthologie poétique d'avant-garde préparée par un ami. Comme les causes albanaise et

1. Sur les réactions au prix Goncourt, voir L. Campa, *Poètes de la Grande Guerre*, op. cit., p. 111-114.

2. « J'apprends votre passage à Paris et en profite pour vous souhaiter le prix que mérite votre beau livre », Apollinaire à Duhamel, 27 novembre 1917 (BnF, département des Manuscrits, fonds Duhamel).

3. « À Georges Duhamel très cordial hommage Tristan Tzara Zurich, Rämistrasse 33 Marcel Janco » ; l'exemplaire se trouve dans la bibliothèque d'Apollinaire (BGA 2, p. 31).

4. Apollinaire à Tzara, 6 février 1918 (ŒC IV, p. 885).

polonaise, la cause catalane était sienne parce qu'il se sentait investi de la mission de la France, qui portait la poésie à tous les peuples ; il avait pour les Catalans « la plus vive estime », surtout depuis qu'il avait combattu à leurs côtés dans les rangs du 96^e RI. Porté par son enthousiasme mais dans l'impossibilité d'écrire quoi que ce fût, il envoya outre-Pyrénées un passage de la conférence qu'il devait prononcer la semaine suivante sur l'esprit nouveau¹.

Cette causerie devait inaugurer le cycle de matinées littéraires et musicales du Vieux-Colombier ; avant de partir en tournée américaine, Copeau avait chargé Bertin de les organiser d'après ses indications, Gide, Fargue, Fort, Apollinaire, Valéry, Bédier, Desjardins, Miomandre et Jules Romains². Après les remous provoqués par *Les Mamelles* et les premières réactions au lancement de l'expression « esprit nouveau », Apollinaire avait saisi l'occasion de faire une mise au point sérieuse. C'était aussi une manière de répondre au récent ouvrage de Frédéric Lefèvre, *La Jeune Poésie française*³, qui le classait pêle-mêle avec Max Jacob, Reverdy, Dermée, Cendrars, Cocteau et Albert-Birot, dans le cubisme littéraire. Prenez garde, l'avaient prévenu les poètes dès qu'ils avaient eu vent de son enquête. Dans votre propre intérêt, avait ajouté « le poète assassiné », monté sur son « Pégase blessé », ne nous qualifiez pas de « cubistes », épithète propre à la peinture, non à la poésie⁴. Mais le journaliste, qui jouait au critique averti sous prétexte qu'il habitait Montmartre et fréquentait les cabarets, avait tenu bon et opposé aux « indéchiffrables rébus » du cubisme littéraire, pièces « difformes », « syntaxe au supplice », « morphologie respectée à grande peine », « suites incohérentes d'idées ou de traits descriptifs », « inviolable obscurité », l'antique perfection de Vincent Muselli et « l'absolue beauté formelle » d'Adolphe Lacuzon.

Afin que l'esprit nouveau fît pièce à cette étiquette péjorative et erronée, Apollinaire bâtit une démonstration solide, copieuse, qui n'avait rien d'un brûlot ou d'une provocation : moins elliptique que d'habitude, son propos, sans renoncer à la métaphore, affirmait une réelle ambition théorique. En accord avec lui, Breton choisit le programme des lectures, Rimbaud, le précurseur, Gide et Saint-Léger Léger — le futur Saint-John Perse — puisqu'ils appartenaient à la NRF, Fargue et Paul Fort, Salmon, Divoire, Romains, Reverdy, Max et Cendrars⁵. Apoll-

1. Apollinaire à Folguera [juillet 1917] (M. Décaudin, « Apollinaire outre-Pyrénées », GA 4) et 20 novembre 1917 (W. Bohn, « Joaquim Folguera », GA 15, p. 148). De façon plus large, Apollinaire influenza le modernisme espagnol (José Ignacio Velasquez, « Apollinaire et l'Espagne », *Apollinaire en 1918*, textes réunis par M. Décaudin et P. Caizergues, Klincksieck, « Connaissance du xx^e siècle », 1988).

2. JRG A, n. 2, p. 114. C. Martin précise que Copeau renonça rapidement à la « permanence » du Vieux-Colombier « faute de "collaborateurs sérieux" ».

3. Paris-Fribourg, Rouart et Cie, 1917, rééd. Zurich, Crès, 1918 (les références des citations renvoient à cette dernière édition).

4. F. Lefèvre, *La Jeune Poésie française*, op. cit., p. 193-194.

5. Dans la lettre où il lui offrit d'inaugurer le cycle de matinées, Bertin se proposa comme lecteur avec Mmes Lara, Méthivier et Sauret, et Marcel Herrand, qu'Apollinaire lui avait recommandé (Bertin à Apollinaire, 30 octobre 1917, BnF, département des Manuscrits).

naire, qui souhaitait projeter ses calligrammes au moyen d'une lanterne magique, dut se résoudre à les faire dire de manière classique. Hélas, le 26 novembre, empêché par une indisposition, il confia à Bertin la lecture son discours. Il y définissait l'esprit nouveau comme un mouvement d'ordre et de devoir incarnant la mission civilisatrice de la France contre la vanité d'une illusoire « expression lyrique cosmopolite ». Mais il le caractérisait aussi par l'audace et la liberté : il ne fallait donc pas s'étonner que les réalisations, hasardeuses ou réussies, puissent provoquer la raillerie ; elles constituaient « les bases d'un nouveau réalisme » qui, en science et en poésie, devait égaler celui de la Grèce antique. L'ordre et l'aventure se conjuguaient dans la surprise, « *le grand ressort nouveau* », fruit des milliers de combinaisons nouvelles formées par l'imagination et l'invention des créateurs à partir du fait quotidien le plus simple comme d'ensembles plus « vastes » et plus « insaississables : foules, océans, nations ». Au fond, l'esprit nouveau correspondait à ce qu'Apollinaire appelait avant-guerre « sublime » ou « loi de renaissance » ; c'était la qualité éternelle de l'art d'être « toujours d'accord avec la vie ». Toutes les époques avaient un esprit ancien et un esprit nouveau. Le sien était celui du temps où il vivait.

La salle comble, qui s'attendait au tourbillon des *Mamelles*, accueillit tièdement le propos, qu'elle jugea trop modéré et pour ainsi dire convenu¹. Georges Auric, que *Les Mamelles* avait passablement désappointé, convint que l'esprit nouveau était porteur d'espoir² ; inversement, les esprits épris de rupture étaient navrés. Quelle nouveauté dans cette alliance de patriotisme fervent et d'universalisme, de classicisme et de modernité ? Quelle liberté dans ce pensum de lieutenant de la modernité, sans vigueur conceptuelle, sans surprise — quelle ironie ! Breton ravalait sa déception. En 1922, après que Tzara lui eut appris à tuer les pères et que lui-même eut trouvé sa voie, il se dirait « frappé du néant de sa méditation et de l'inutilité de tout ce bruit³ ». Pour l'heure, il constatait que l'esprit nouveau, loin de clarifier la situation esthétique, la rendait plus confuse et divisait au lieu de rassembler. Qui saurait tout changer ?

Au tournant de l'année 1918, Apollinaire ne contrariait pas seulement ses jeunes admirateurs, il provoquait de vives réactions chez ses pairs, qui l'accusaient d'inventer une étiquette à des fins stratégiques, partisanes et personnelles, dont ils voyaient la preuve dans

1. *Pr* 2, p. 943-954. Le texte de la conférence fut publié dans le *Mercure de France* du 1^{er} décembre 1917, sous le titre « L'Esprit nouveau et les poètes » : ce titre, probablement dû à un rédacteur de la revue, se pérennisa (*Pr* 2, p. 1685).

2. Comme Satie, Auric doutait des dons de dramaturge d'Apollinaire (*Quand j'étais là, op. cit.*, p. 90-91).

3. « Caractère de l'évolution moderne et ce qui en participe », conférence faite à Barcelone le 17 novembre 1922 et reprise dans *Les Pas perdus* en 1924 (A. Breton, *Œuvres complètes, op. cit.*, t. I, p. 293). Après Breton, la conférence continua d'agacer, d'indifférer ou d'ennuyer ses rares lecteurs. On la redécouvre depuis sa réédition dans les *Œuvres en prose* de la Pléiade ; sa dimension conceptuelle et sa portée philosophique deviennent tangibles grâce à la lecture de F. Worms (« Entre deux mondes : Apollinaire et Bergson », *Apollinaire en archipel, op. cit.*).

ses déclarations sur Baudelaire. Tombant dans le domaine public cette année-là, l'œuvre de Baudelaire faisait l'objet d'un nombre considérable d'éditions et de commentaires. Avant elles, plusieurs éditions, œuvres complètes, inédits et correspondances, avaient passé le flambeau aux générations suivantes et si, cinquante ans après la mort du poète, tous les contemporains avaient disparu, son souvenir demeurait vivace chez les vieux symbolistes, qui avaient jadis rencontré des témoins et, pour certains, participé à l'hommage collectif publié dans *La Plume* en 1895¹. En 1917, l'enquête incluse dans *Le Cinquantenaire de Charles Baudelaire* indiquait qu'il était le poète de prédilection de la jeunesse, derrière Hugo, Vigny et Verlaine, avant Lamartine, Musset, Leconte de Lisle, Mallarmé et Samain ; les hommes de la génération symboliste, Fagus, Charles-Henry Hirsch, Fontainas, Paul Fort, Gide et Barrès, lui donnaient la préférence. Cette faveur n'allait pas de soi hors des milieux littéraires. Les pièces condamnées des *Fleurs du mal* n'avaient pas quitté l'Enfer de la Bibliothèque nationale, leur auteur n'était pas réhabilité² et ne figurait dans aucun manuel scolaire ; autour de lui flottait toujours un parfum de scandale et d'interdit, entretenu par les moralisateurs comme par les amateurs de soufre. Outre le professeur Brunetière et le romancier Bourget, le critique Émile Faguet s'était attiré la vindicte en reprochant à Baudelaire son immoralisme, sa banalité, son manque de nouveauté et ses fautes de français. Dans l'hiver 1910-1911, Gide s'en était indigné dans *Prétextes* et Soffici dans un article de *La Voce*, qu'Apollinaire avait relayé au *Mercure de France* en s'attaquant aux « critiques entre deux arts et entre deux âges » et aux « poètes à la religiosité encombrante », qui ne pardonnaient pas à Baudelaire d'avoir placé « l'art, l'orgueil et la volupté au-dessus des bêtises sociales et de la naïsserie morale³ ». Mais en 1913, *L'Antitradition futuriste* avait mis Baudelaire au rebut avec Poe, Whitman, Wagner et Beethoven, et, à présent, Apollinaire affirmait sans ambages à Gaston Picard dans *Le Pays* : « Il faut réagir contre le pessimisme qui depuis le début du xix^e siècle n'a pas cessé de hanter nos écrivains. Il faut exalter l'homme, et non pas le diminuer, le déprimer, le démoraliser. Il faut qu'il jouisse de tout, même de ses souffrances. À cet égard, je suis antibaudelairien⁴. » Une telle déclaration aurait pu passer pour une provocation anticonformiste, que justifiaient les nécessités morales imposées par trois ans de guerre et par la personnalité d'Apollinaire, si ce dernier n'avait tenu le même discours dans sa propre édition de *L'Œuvre poétique de Charles Baudelaire*, publiée par La Bibliothèque des curieux dans la collection « Les

1. Hommage qui contenait notamment « Le Tombeau de Charles Baudelaire » de Mallarmé.

2. Il le fut par la Cour de cassation en 1949.

3. « Faguet contre Baudelaire », in « La France jugée à l'étranger », *Mercure de France*, 1^{er} février 1911 (*Pr* 3, p. 459-460).

4. Interview dans *Le Pays*, 24 juin 1917 (*Pr* 2, p. 989).

Maîtres de l'Amour », à la fin de l'automne 1917. Première édition intégrale des poèmes, le volume contenait notamment les pièces condamnées et les *Amœnitates Belgicæ*, demeurées, jusqu'alors, l'objet d'éditions confidentielles ou clandestines. Contre toute attente, l'introduction d'Apollinaire contournait l'auteur des *Fleurs du mal* au lieu de faire son éloge. Elle commençait par justifier longuement l'héritage de Laclos et de Poe, ce qui revenait à diminuer l'originalité de Baudelaire. Un jeune lecteur du volume s'en étonna aussitôt :

[...] Baudelaire est le fils d'E. Poe et de Laclos¹.

Curieuses mœurs et toutes baudelairiennes, lequel est le père ? Lequel est la mère ? Sont-ils tous les deux pères, à degrés différents ?

Et la mère de Baudelaire ne serait-elle point la religieuse, fille de Diderot ?

À mon humble avis je vois une influence plus faible, partant féminine dans Choderlos de Laclos. Celui-ci tiendrait-il lieu de mère ?

E. Poe le père² ?

La lettre était signée Raimon Rajky, un dessinateur humoriste qui disait avoir dix-sept ans et n'en avait pas quinze ; de son vrai nom Raymond Radiguet, recommandé par Dyscord et Salmon, le jeune garçon tentait d'attirer l'attention du maître avec ses essais littéraires et des propos un tantinet impertinents. Singulièrement agacé, Apollinaire le prenait pour un fumiste et un naïf qui mesurait mal l'ampleur du débat poétique. Il reprochait à Baudelaire d'avoir regardé la vie « avec une passion dégoûtée », « un certain dilettantisme pessimiste », et de la transformer « en quelque chose de pernicieux », loin de « la saine réalité ». On devait toutefois remercier Baudelaire d'avoir défendu la liberté littéraire et le « planter très haut » comme un « drapeau » en cette époque d'antilibéralisme. Mais sa domination était terminée. Si l'esprit moderne s'était incarné en lui « pour la première fois », « son cerveau prophétique n'a[vait] pas su prophétiser », Baudelaire n'ayant pas « pénétré cet esprit nouveau dont il était lui-même pénétré ». Mieux valait l'abandonner comme on fit du lyrique Jean-Baptiste Rousseau... À le lire, on eût cru qu'Apollinaire avait lui-même oublié l'importance de Baudelaire dans sa formation de poète ; en vérité, il avait longtemps cherché à s'en déprendre³. Sa conclusion était une pirouette dont il avait le secret puisque Mallarmé avait le dernier mot...

Le propos serait peut-être passé inaperçu si un large extrait n'avait servi de témoignage dans le dossier Baudelaire de la revue genevoise *L'Éventail*, et de réponse à l'enquête menée par Raynaud

1. « Baudelaire est donc le fils de Laclos et d'Edgar Poe », affirme, en effet, Apollinaire (*Pr 3*, p. 873).

2. Lettre s.d. (BnF, département des Manuscrits. voir P. Caizergues, « Trois lettres inédites de Raymond Radiguet à Guillaume Apollinaire », *Que vlo-ve ?*, 4^e série, n° 14, avril-juin 2001).

3. M.-J. Durry a montré qu'il chassait aussitôt les réminiscences, dès qu'elles affleuraient sous sa plume (*Guillaume Apollinaire. « Alcools »*, op. cit., t. II, p. 51 sq.)

pour *Le Cinquantenaire de Charles Baudelaire*. D'ailleurs, Raynaud n'était pas dupe : « Sous ses dehors de croque-mitaine futuriste [...] Guillaume Apollinaire dissimule une âme ingénue et sentimentale », déclarait la notice associée à l'opinion du poète. « Avec son masque de bouffon, Apollinaire est en possession de faire la leçon à l'hypocrisie, à l'ignorance et à la sottise, ces majestés toujours régnantes. C'est encore, bien qu'il s'en défende, un écrivain de tradition¹. » Mais il s'en trouva plus d'un pour accuser Apollinaire de prendre la parole en chef d'école, de s'attribuer tout le mérite de l'esprit nouveau, en rayant d'un trait de plume l'ensemble des poètes entre Baudelaire et lui. Roger Allard, dont la poésie s'inspirait de Baudelaire, estima nécessaire de consacrer un fascicule entier à la question² ; il y contrait point par point Apollinaire en lui associant Dermée, ce qui lui permettait de viser indirectement *Nord-Sud*. En défendant Baudelaire contre Apollinaire, il qualifiait la poésie nouvelle de « protoplasme verbal » et d'*« aveu d'impuissance »*, et brocardait l'esprit nouveau comme un truisme d'une pauvreté confondante. Moins copieux et moins sévère, Louis Chadourne exprima sa perplexité dans un article de *La Caravane*³. D'abord, où était la phalange de l'esprit nouveau ? À côté d'Apollinaire, Chadourne n'apercevait qu'un simultanéiste, un onomatopéiste — lisez Albert-Birot —, un Dermée et un Cocteau. Ensuite, qu'en était-il de la doctrine ? Les collaborateurs de *Nord-Sud* n'avaient « pas encore donné l'équivalent de la *Défense et illustration de la Langue française*, ni même de la Préface de *Cromwell* ». Pourquoi le poète d'*Alcools* rouvrait-il inutilement la vieille querelle des Anciens et des Modernes ? Non, le lyrisme de Baudelaire n'avait pas vieilli et l'esprit nouveau n'avait pas encore produit d'œuvres convaincantes. Apollinaire prit la peine de lui répondre longuement, point par point, en persistant dans ses vues⁴ ; il estimait même qu'avec son beau poème « Commémoration d'un mort de printemps », « heureusement nuancé et d'un art plein de sensibilité », Chadourne montrait qu'il n'était pas étranger au mouvement qu'il niait. Tout cela était dit sans agressivité, avec une grande sincérité, car les deux hommes se connaissaient et s'estimaient depuis 1909, année où Apollinaire avait donné des poèmes rhénans au *Voile pourpre*, alors dirigé par Chadourne. La guerre les avait à nouveau réunis dans de douloureuses circonstances, entre les murs blêmes de l'Hôpital italien et du Val-de-Grâce⁵, où Chadourne tentait vainement de surmonter ses épreuves ; enseveli par un

1. Cité dans la notice de *Pr 3*, p. 1314-1315.

2. *Baudelaire et « L'Esprit nouveau »* (*De quelques Préfaces, Théories, Prophéties*), édition du Carnet critique, 1918.

3. « Charles Baudelaire et Guillaume Apollinaire », *La Caravane*, n° 11, novembre-décembre 1917, retranscrit dans le dossier de presse de *L'Œuvre poétique de Charles Baudelaire, Que vlove ?, n° 12*, octobre-décembre 1984. Dans le même numéro de *La Caravane*, Allard se montra moins virulent en distinguant Apollinaire de ses suiveurs.

4. *Pr 3*, p. 876-881. On ignore si cette lettre, conservée à la BnF, est une copie ou une lettre non envoyée.

5. Apollinaire à J.-Y. Blanc, 18 janvier [1917] (*LAM*, p. 79-80).

obus en juin 1915 dans les Vosges, porté disparu puis retrouvé, il avait subi un choc dont il ne se remettait pas. Apollinaire lui avait alors offert un exemplaire dédicacé d'*Alcools* et lui témoignait une admiration littéraire où la compassion entrait pour une moindre part. De la douleur de Chadourne avait jailli un chant pur, grave et profond, peut-être l'un des plus beaux et des plus subtils de la guerre. La blessure avait fait de lui un autre poète mais elle eut raison de lui. En 1921, il entra en clinique pour ne plus en sortir, se mura dans sa douleur et mourut en mars 1925.

Apollinaire était sombre et las. La sottise et la folie dominaient le monde entier, la guerre ne finissait pas¹. Les lauriers dont on couronnait sa tête blessée lui semblaient parfois ridicules. En novembre, la comtesse de Barbeylione l'avait convié à sa modeste soirée, « Quelques poètes du front de l'arrière », où il avait retrouvé Paul Fort et des auteurs dont la postérité n'a pas gardé souvenir². Profitant de la vogue des matinées littéraires au théâtre, le comédien Émile Duard, créateur de l'« anthologie parlée des poètes de France », *La Muse française au Pont-Neuf*, l'inscrivit au programme de la première séance du 10 décembre, à l'Odéon, en l'illustre compagnie de Villon, Marot, Ronsard, La Fontaine, Hugo, Musset, Laforgue, Moréas, Claudel, Paul Fort, Romains et Cendrars³. Le résultat fut tout à fait lamentable : devant un public clairsemé, Paul Fort raconta des âneries sur les vers d'Apollinaire et sur *Les Mamelles*, avec un ton docte digne des Annales, tandis que Duard massacra « Les Fiançailles », « Les Sapins » et « Salomé ». Bref, « un emmerdement de premier ordre ». Pour comble du déplaisir, Picasso, revenu d'Espagne au bras d'Olga Khokhlova, lui brossa de Marie un portrait affligeant, « germanophile, rouge, vieille, cynique, une vraie Allemande. Quelle tristesse⁴ ! ».

Le 30 décembre, Apollinaire fut saisi d'une forte fièvre et s'alita. Au jour de l'An, il trouva la force d'envoyer les bulletins de souscription et les exemplaires des *Mamelles* qu'Albert-Birot publiait aux éditions SIC. Au moment de la représentation, le dramaturge avait vainement espéré que *L'Illustration* ou *La Grande Revue*, dont l'audience était plus large et la réputation mieux assise, accepterait le texte de sa pièce puisqu'elle était un acte social et patriotique ; parallèlement, Reverdy lui avait proposé de la publier sous forme de brochure⁵ mais le projet n'avait pu aboutir. Le volume édité par SIC ne contenait pas le bois de Chirico souhaité par l'auteur⁶ mais sept belles gouaches

1. Notes des 1^{er} et 10 décembre 1917 (*JI*, p. 154-155).

2. Fin octobre ou début novembre (« Apollinaire mondain à la fin de 1917 », *Que vlo-ve ?*, 1^{re} série, n° 27, janvier 1981, p. 24-25).

3. Programme donné par la « Revue de la Quinzaine » du *Mercure* du 16 décembre 1917 et par Paul Fort dans sa lettre à Apollinaire du 4 décembre 1917 (BnF, département des Manuscrits).

4. Note des 1^{er} et 10 décembre 1917 (*JI*, p. 153-154).

5. Apollinaire à Reverdy, 29 juin 1917 (*EC IV*, p. 891).

6. Plus exactement, la gravure sur bois exécutée par Pierre Roy d'après le *Portrait prémonitoire* de Chirico, prévue en frontispice d'*Et moi aussi je suis peintre !*.

de Férat, dont le style cubiste puisait aux arts du cirque et des enluminures. Malgré son peu de goût des manifestes et des programmes, Apollinaire avait tenu à écrire une préface, ou plutôt un *pro domo*, qui définissait le « surréalisme » à l'aide d'une image trouvée dès 1913 à propos de Rude : « Quand l'homme a voulu imiter la marche, il a créé la roue qui ne ressemble pas à une jambe. Il a fait ainsi du surréalisme sans le savoir¹. » Lui-même contribuait à douer de vie et de mouvement sa création, à éléver « l'humanité au-dessus des pauvres apparences », à faire paraître « des mondes nouveaux qui élargissant les horizons, multipliant sans cesse sa vision, lui fournis[ai]ent la joie et l'honneur de procéder sans cesse aux découvertes les plus surprenantes ». C'était la mission des génies et c'était la sienne.

Brusquement, son état empira. Le 3 janvier 1918, par 7 degrés au-dessous de zéro, on le transporta d'urgence en automobile jusqu'à la villa Molière, où on l'admit, délirant de fièvre, pour une congestion pulmonaire — ou broncho-pneumonie². Associés à la fatigue et aux séquelles de la blessure, les gaz de combat continuaient de faire leur insidieuse besogne.

1. Préface dans *Po*, p. 865 sq. L'édition est datée de janvier 1918.

2. Apollinaire à Fleuret, 14 janvier 1918 (*EC IV*, p. 750).

Crépuscule de la victoire

janvier-novembre 1918

Les grandes douleurs

La mort régnait partout. Hors du front, elle pénétrait dans les hôpitaux, tourmentait les blessés, épuisait les gazés, gangrénait les grabataires. Les moribonds cherchaient le sommeil où elle viendrait les surprendre, les convalescents détournaient la tête à son passage et les aveugles se voilaient la face en sentant son souffle. Dans les rues, elle exhibait son faciès protéiforme, gueules criblées de cratères et striées de tranchées, vallées de larmes au visage des veuves, mines effarées des petits enfants à brassard noir. Non contents de défigurer les paysages du front et d'y anéantir les hommes, les instruments guerriers se transportaient à l'arrière pour y semer la peur et le néant. Épargnée, plusieurs mois durant, par les taubes et les zeppelins grâce à la chasse française, Paris espérait échapper au sort de Londres, devenue la cible des bombardiers « gothas ». Les Parisiens respectaient moins scrupuleusement le couvre-feu et réagissaient plus nonchalamment aux alertes ; ils ignoraient qu'en janvier 1918 des avions ennemis avaient lancé sur les lignes françaises des tracts menaçant la capitale des plus terribles représailles. Cependant qu'en décembre 1917 Français, Britanniques, Turcs et Autrichiens entamaient des négociations officieuses, Hindenburg planifiait de nouvelles offensives pour le printemps 1918 afin d'arracher la paix blanche à la France. Dans la nuit du 30 au 31 janvier, quand l'alerte se déclencha, les Parisiens découvrirent des « oiseaux de métal et de bois¹ » d'une taille effroyable et d'une rapidité inouïe : échappant à la défense anti-aérienne, onze gothas déversèrent sur Paris et sa banlieue plus de deux cent cinquante projectiles de 100 à 300 kilos, qui firent, en vingt minutes à peine, de nombreux dégâts matériels, une soixantaine de morts et plus de deux cents blessés. Ce

1. *Couleur du temps*, acte I, sc. 1 (*Po*, p. 920).

n'était qu'un début¹. Après ceux des régions envahies et des zones proches du front, d'autres civils pâtissaient directement des armes et devenaient les instruments d'une guerre psychologique, menée à grand renfort de propagande, de surenchère industrielle et d'invention chimique.

Cette fameuse nuit des gothas, la duchesse de Camastra, descendante du maréchal Ney d'Elchingen, brava les bombes et vint à pied de son domicile de la rue Michel-Ange à la villa Molière, où l'appelait son devoir d'infirmière bénévole. C'est ce qu'elle raconta quelques jours plus tard à son patient du sixième étage, le poète Guillaume Apollinaire, immobilisé par une pneumonie qui ne voulait pas guérir. Il avait manqué mourir mais, depuis deux semaines, reprenait vie peu à peu. Un jeune médecin, qui avait perdu sa jambe au feu², le docteur Chaize, lui racontait les rebondissements du procès de Bolo Pacha, accusé d'intelligence avec l'ennemi³; un infirmier, le critique musical Camille Bellaigue, l'entretenait à plaisir de Verdi et Gounod; Ruby lui donnait des nouvelles du monde extérieur, évoquait le manque de farine et le rationnement du pain; M. Chabert, visiteur bénévole, le distraisait de ses recettes de cuisine et de ses souvenirs de garde national en 1871; l'abbé Mugnier, le confesseur du grand monde, lui parlait de la conversion de Huysmans⁴. Le souffle court, la poitrine oppressée, le malade essayait de surmonter sa faiblesse :

Pardonnez-moi belle Dingote
Excusez-moi noble Dingo
Je suis au lit où je ligote
La bronchite qui tout de go
Me menait droit chez le vieux Gotte,
Ce Pluton qui sent le fagot⁵.

1. Sur les raids aériens à Paris, voir Pierre Darmon, *Vivre à Paris pendant la Grande Guerre*, *op. cit.*, p. 339 sq. et p. 351 sq. Les gothas avaient 24 mètres d'envergure, 12 mètres de long, volaient de 120 à 140 km/h et pouvaient transporter jusqu'à six tonnes de bombes.

2. Voir P. Read, « Apollinaire, Jean Chaize et Lucien Descaves en 1918 : correspondances inédites », dans *Le Sens à venir. Crédit poétique et démarche critique*, Hommage à Léon Somville, éd. par D. Gullentops, Berne-Berlin-Francfort, Peter Lang, 1995.

3. Apollinaire consacra deux échos à Paul Bolo, dit Bolo Pacha, accusé d'avoir reçu des subsides allemands. Cet aventurier notoire était en relation avec deux personnalités soupçonnées d'intelligence avec l'ennemi, l'ancien président du Conseil Joseph Caillaux et Charles Humbert, propriétaire du *Journal*, sénateur de la Meuse et vice-président de la commission sénatoriale de l'armée. En février 1918, au terme d'un procès spectaculaire qui passionna l'opinion publique, Pacha fut, malgré l'absence de preuves suffisantes, condamné à mort et exécuté dans les fossés de Vincennes. Humbert fut acquitté en 1919 et Caillaux condamné à trois ans de prison en 1920.

4. Note du 9 février 1918 (*JI*, p. 155-156).

5. Apollinaire à M.-T. Carrier, 14 janvier 1918 (*OEC IV*, p. 895). Sur l'académie des Dingos, voir *Mercure de France*, 16 décembre 1917, p. 752, et Marie-Thérèse Carrier, *Souvenirs, La Plume d'or*, 1954.

Le 5 décembre 1917, Apollinaire s'était rendu au déjeuner de l'académie des Dingos, qui venait d'être fondée en réaction à la morosité générale par Jeanne Landre, romancière en vogue, et André de Lorde, bibliothécaire de Sainte-Geneviève et auteur à succès du *Grand-Guignol*. Tout impétrant devait faire la preuve de sa folie douce devant le jury et, une fois admis, participait à des réunions loufoques, où masques et travestis étaient légion. Incapable de se rendre au repas de janvier, le poète avait voulu se faire excuser de la façon la plus spirituelle.

Au bout d'un mois, il put enfin se lever. Un jour de février, l'idée lui vint d'un roman sur Dieu s'incarnant dans une pierre ou dans une femme, mais il hésitait encore sur la suite à donner : soit la divinité, ayant accompli sa rédemption minérale, prenait la forme d'une femme dont tomberait amoureux un officier athée ; soit cet officier sculptait « la pierre divine à la semblance d'une femme idéalement belle, et la pierre humanisée s'animerait divine. À la fin le sculpteur se reconnaîtrait lui-même¹ ». Comme dans *Les Mamelles*, où il s'était simultanément projeté dans Thérèse et dans le Mari, cette fable hérétique le réinventait. La fécondité étant le privilège féminin par essence, le poète s'identifiait à ce principe prolifique et cultivait son ambivalence. Ainsi captait-il un peu de cette volupté suprême des femmes, que Tirésias avait révélé aux hommes, à la grande colère d'Héra, qui l'aveugla. À devenir hermaphrodite, il échappait à l'empire de la nature et aux « éternités différentes de l'homme et de la femme ». Cette espèce d'aseité, ou capacité divine d'exister par soi-même, qui l'avait toujours fasciné, remplaçait la figure mélancolique et clivée du mal-aimé ; ses délices passaient le regret de l'unité perdue. Mais quand il y pensait de plus près, Apollinaire trouvait qu'à l'image de l'oiseau du Bénin sculptant le tombeau de Croniamantal, la poésie engendrait du « rien », non du néant ou des réalités insignifiantes, mais la sensation du vide engendrée par un trop-plein de sensations simultanées, de biens ou de richesses, aux dimensions immatérielles du souvenir et de la légende : « Le respect des vieillards, le culte des morts, tout cela est la preuve de cette transformation de tout en poésie, en âme de rien². » Lui-même avait l'impression de devenir poésie.

Quand il regardait la morne silhouette du mont Valérien par-delà les toits d'Auteuil, il songeait à ses admirateurs de vingt ans, qui n'avaient pas connu Golberg, Jarry, Moréas, et pour lesquels il était « déjà presque un ancêtre ». En novembre, Soupault lui avait timidement demandé la permission de lui dédier « Souf-

1. Note du 10 février 1918 (*JI*, p. 157). Cette trame sert au projet de « L'Abbé Maricotte » (*Pr I*, p. 945-958).

2. Note du 27 février 1918 (*JI*, p. 158). « Mon cher Ludovic professait que tous les genres de contacts ressentis simultanément procureraient la sensation du vide, car [...] ce que l'on prend pour le vide, c'est le solide même » (*Pr I*, p. 498). C'est aussi le sens de l'étymologie latine de « rien », *res* signifiant « chose ».

france », un poème qu'il aimait beaucoup et devait publier dans *Nord-Sud*¹ :

Si tu savais si tu savais
les murs se resserrent
ma tête devient énorme
Où sont donc parties les lignes de mon papier

Et que dire de ce Louis Aragon, présenté par Breton dans l'automne ? Les deux jeunes gens s'étaient rencontrés à la fin de septembre 1917 au Val-de-Grâce ; le premier venait d'y être affecté comme interne alors que le second, incorporé trois mois plus tôt, y débutait sa formation d'auxiliaire. Un soir, lors d'une séance de bizutage, le nouveau venu avait remarqué le regard affligé d'un ancien, qui se tenait à l'écart du tapage ; le lendemain, dans la cour, ce dernier s'était avancé en disant, avec un brin d'affection : « Nous avons été présentés l'un à l'autre, me semble-t-il, il y a de cela quelque temps, rue de l'Odéon, chez Mlle Monnier, vous lisiez un numéro des *Soirées de Paris*²... » C'était exact. Dès lors, ils ne se quittèrent plus. Ils avaient l'un pour l'autre cette amitié fusionnelle qu'on éprouve à vingt ans et qui embrase le cœur comme l'esprit. Leurs aspirations et leurs admirations étaient souvent les mêmes, Rimbaud, Jarry, Valéry, Royère, Apollinaire, Derain, Marie Laurencin... et Lautréamont, que le hasard avait placé sur leur route parce que son œuvre leur était destinée. Soupault en avait parlé à Breton après avoir acquis un exemplaire des *Chants de Maldoror* à la fin de juin 1917, chez un libraire du boulevard Raspail. Aragon, lui, avait lu le « Chant premier » dès 1914, dans un numéro de *Vers et Prose*, dont il avait ensuite acheté, en cotisant avec Breton, tous les exemplaires soldés par Adrienne Monnier. Voisins de chambrée, Louis et André s'en lisaient des passages pendant les nuits de garde et tandis que les sirènes hurlaient au passage des gothas, que les blessés se terraient sous leur couverture et que les fous du « quatrième fiévreux » menaient leur sabbat, Maldoror secouait ses lecteurs jusqu'au fond des entrailles. *Voilà plus de trente ans que je n'ai pas dormi. Depuis l'imprononçable jour de ma naissance, j'ai voué aux planches somnifères une haine irréconciliable. C'est moi qui l'ai voulu ; que nul ne soit accusé. Vite, que l'on se dépouille du soupçon avorté. Distinguez-vous, sur mon front, cette pâle couronne*³ ?... Peut-être toutes les séances de lecture n'eurent-elles pas

1. Dans sa lettre à Apollinaire du 10 novembre 1917, Soupault déclare : « [...] je n'ai pas osé cet après-midi vous le demander. J'espère que vous l'accepterez » (BnF, département des Manuscrits). Apollinaire lui répondit favorablement le 28 janvier 1918 (*EC IV*, p. 894). « Souffrance » parut dans le numéro 9 de *Nord-Sud*, en novembre 1919, et fut repris dans *Rose des vents*, Au Sans Pareil, 1919.

2. Aragon, « Lautréamont et nous », *Les Lettres françaises*, 1^{er} juin 1967, repris dans Lautréamont, *Oeuvres complètes*, éd. de J.-L. Steinmetz, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 2009, p. 529. La librairie d'Adrienne Monnier offrait aussi les services d'un cabinet de lecture.

3. Lautréamont, (« Chant cinquième »), cité par Aragon dans *op. cit.*, p. 537. Sur les séances de lecture, voir p. 536-538. La livraison de *Vers et Prose* contenant le « Chant premier » est celle de janvier-février-mars 1914.

cette saveur de fin du monde, mais elles sublimaient la démesure et la destruction. Maldoror répondait à la folie du monde en ravageant tout, afin que sur les ruines fumantes de la morale, du romantisme et des valeurs admises, une poignée de jeunes gens pussent apercevoir les premières lueurs de l'aurore la plus terrible.

Singulier personnage que cet Aragon, d'une agilité peu commune, étourdissant comme un feu follet, probablement le plus séduisant et le plus intelligent des trois. Il s'intéressait à la prosodie, aimait les poètes de la Pléiade, mais ses vers péchaient par « un côté Laforgue, un côté fumiste », l'absence de « candeur » et l'« esprit de salle de garde¹ ». Il était venu aux *Mamelles* sans connaître personne. Quand il l'avait su, Apollinaire l'avait prié d'en écrire quelque chose, et voilà comment Aragon publia son tout premier texte, « Le 24 juin 1917 ». Dans le drame surréaliste, il reconnaissait le lyrisme de « La Chanson », la fantaisie du *Poète assassiné*, et la franche gaieté de Charlot ; il acceptait sa « leçon de la guerre », parce que l'auteur « ne sépar[ait] pas le théâtre de la vie² ». Pour le remercier, Apollinaire lui fit porter par Soupault un exemplaire de la pièce, illustré par Férat. « Le livre me restera le patent témoignage d'une des meilleures journées dans ce Paris que je vais bientôt quitter », lui répondit Aragon entre deux cours ; il s'apprêtait à passer l'examen de médecin auxiliaire, à l'issue duquel il devait changer d'affectation. « Sans doute serai-je au front quand aura lieu la seconde des *Mamelles*. Si, ce jour-là, je ne les puis comme jadis applaudir, je devrai à votre obligeance la possibilité de relire la pièce loin de Zanzibar et loin de Paris. [...] / Bien inutilement (car vous le savez) je m'efforce ici de vous assurer de ma respectueuse admiration. » En plein devenir, Aragon se cherchait des phares ou, pour mieux dire, des « intercesseurs », comme Valéry et Picasso³. Il fit aisément la conquête d'Apollinaire, qui déclara bientôt à Breton : « Il est charmant, je goûte son talent et la finesse de son intelligence. Je vous remercie de me l'avoir fait connaître⁴. »

Toujours opportuniste et toujours entreprenant, Paul Guillaume sollicitait son conseiller sans se soucier des petites fâcheries qui avaient dégradé leurs relations dans l'hiver. Comme il montait une exposition Matisse-Picasso en janvier 1918, il lui demanda de rédiger le communiqué de presse et la préface du catalogue⁵. Malgré sa faiblesse, Apollinaire écrivit deux courts éloges, sensuels et saisissants. Matisse était une orange, « un fruit de lumière éclatante », Picasso

1. Jugement d'Apollinaire rapporté par Breton à Fraenkel, dans sa lettre du 12 novembre 1917, citée dans la chronologie de A. Breton, *Oeuvres complètes op. cit.*, t. I, p. xxxv.

2. *SIC*, n° 27, mars 1918, reprint Jean-Michel Place, 1980, p. 206-207.

3. Voir D. Bougnoux, « Apollinaire — Aragon : propos croisés sur une filiation », *Apollinaire en archipel, op. cit.*

4. Apollinaire à Breton, 19 août 1918 (*ŒC IV*, p. 881-882).

5. Voir le communiqué dans J. Bouret, « Une amitié esthétique au début du siècle », art. cité, p. 391-392, et la préface au catalogue dans *Pr 2*, p. 874-875. L'exposition eut lieu du 23 janvier au 15 février 1918.

« une belle perle », dont l'art se colorait d'une « lumière intérieure au fond de laquelle [gisait] pourtant un gouffre de mystérieuses ténèbres ». Il se rappelait leur rencontre, s'imaginait leurs toiles, aurait voulu se lever pour aller les voir faubourg Saint-Honoré... Comme le marchand lui faisait part de son prochain projet, une exposition Van Dongen, Apollinaire le persuada de montrer le travail décoratif de Larionov et de Gontcharova. Tout en bénéficiant de la vogue des Ballets russes, Paul Guillaume contrerait son concurrent Rosenberg qui, après l'incident des *Mamelles*, avait interdit à tous ses peintres de se commettre au théâtre, quel que fût leur désir de travailler pour la scène. Ce serait aussi l'occasion d'achever le projet de ballet « H.O.S.Y.N.O » et de le présenter avec des décors portatifs de Lario-nov¹. Guillaume ne l'écouta pas mais lui proposa de diriger sa nouvelle revue, *Les Arts à Paris*. L'affaire fut faite car Apollinaire avait l'intention de se marier avec Ruby ; sa maigre solde, sa collaboration au *Mercure* et la vente de *Calligrammes* n'y suffiraient pas. L'aisance devait croître avec la renommée.

Il sortit de l'hôpital dans les premiers jours de mars, pourvu d'un congé de convalescence de deux mois qui retardait son retour à la Censure. Sa première mission chez Guillaume fut d'annoncer l'exposition Van Dongen, donc d'oublier qu'il considérait le peintre hollandais comme un « sous-Matisse », racoleur et vulgaire. Mais son inévitable complaisance se doublait du plaisir très sincère de renouer avec la critique d'art. N'avait-il pas déjà prouvé sa perspicacité ? Kahnweiler pouvait se féliciter de l'avoir suivi et Paul Guillaume de profiter de ses compétences ; à la vente Flechtheim de juin 1917, Matisse, Picasso et Laurencin avaient atteint des prix formidables². D'une plume lyrique, Apollinaire célébra la « sensualité nerveuse » de Van Dongen, dont le « luxe effrayant » et « barbare », le « calme panique » et la « volupté de cristal » auraient satisfait « l'esprit trouble mais averti de Baudelaire³ ». Il signa cet éloge de son nom mais, comme il était seul à écrire dans la revue, se choisit divers pseudonymes qui donnaient l'illusion de la variété. Les autres rubriques, « Actualités », « Ventes », « Chroniques des livres », étaient signées « Paracelse », « Dr Pressement », « Louis Troème » ou « F. Jolibois ». Grâce à ces masques, il jouait librement sur plusieurs registres ; c'est ainsi qu'il vanta en fourbe le recueil de Maurice Magre, *La Montée aux Enfers*, resucée baudelairienne qu'il jugeait *in petto* plein de « fatras », de « pièces miteuses » et « presque aussi mauvais que Rollinat⁴ ». Mais il savait aussi être franc. Dans le premier numéro⁵, il salua ensemble *Le Cornet à dés* de Max Jacob et *Les Ardoises du toit*

1. Apollinaire à Guillaume, s. d. [février-mars 1918] (J. Bouret, art. cité, p. 392-393).

2. Apollinaire à Level, [2 avril 1918] (AL, p. 89-90).

3. *Pr* 2, p. 1404-1406.

4. *Pr* 2, p. 1411. *La Montée aux Enfers* est le seul des six livres offerts par Magre qu'Apollinaire ait coupé et annoté (BGA 1, p. 102-103).

5. Mars 1918 (*Pr* 2, p. 1406-1414).

de Reverdy, annonça les prochaines parutions de Cocteau, *Le Poto-mak*, *Le Cap de Bonne-Espérance*, et distingua un « autre livre du premier ordre », *Interrogation*, de Drieu la Rochelle, « poète ardent et divers » au talent « lourd de pensée audacieuse ». Audacieux, le jeune inconnu l'était puisqu'il saluait les qualités guerrières de l'adversaire au mépris de la Censure et exaltait la grandeur mystique du combat au moment même où la poésie n'avait souvent d'autre choix que le thrène, la cocarde ou l'inactualité¹. Apollinaire profita de sa nouvelle tribune pour vanter ses propres mérites. En s'abritant derrière Jolibois, il rappela la parution récente des *Mamelles de Tirésias*, dont la représentation faisait désormais « partie de l'histoire du théâtre et a[vait] pris rang parmi les grandes premières ». Il anticipa sur celle de *Calligrammes*, « peut-être l'ouvrage le plus marquant qui ait paru durant la guerre », dont l'audace, parée « de lyrisme et de raison », avait suscité l'assentiment de critiques les plus difficiles et les moins modernes, tel Brousson d'*Excelsior*. En passant, il rappela qu'en juillet 1914 Gabriel Arbouin « mettait M. Guillaume Apollinaire au premier rang de la poésie contemporaine avec MM. Paul Claudel et Jules Romains² » ! À la vérité, le pauvre Arbouin n'avait rien écrit de tel : décédé en janvier 1917 des suites d'une blessure reçue dans l'offensive champenoise de l'automne 1915, il n'était plus là pour démentir cette respectable trinité...

Aux mois arides succéda le regain printanier. Grâce à un concours de circonstances favorables, sa carrière de poète se relança et sa situation se stabilisa. Désireux de parfaire son honorabilité, il se présenta à la Société des gens de lettres, qui l'admit sans difficulté³. Le 25 mars, il fit son entrée au quotidien *Excelsior* avec le conte « La Promenade de l'ombre », alors même que le directeur Paul Dupuy venait de lui refuser la rubrique « Le Pont des Arts », sous prétexte que son style ne correspondait pas au lectorat du journal⁴. Dans le même temps, Cendrars lui proposa une collaboration rétribuée au volume collectif qu'il dirigeait à la Sirène, *Le Livre de cinéma*, ébauché à Nice en février et qui prévoyait la participation de Cocteau, Romains, Porché, Linder... « et CHARLOT ». « Je vous demande donc de vouloir faire *un film* (30 pages in-18 au maximum) et de m'envoyer votre manuscrit *au plus tard dans 1 mois*. Je compte absolument sur vous », dit-il sur le ton comminatoire qu'il prenait avec lui quand il jouait les

1. Voir *supra*, p. 703.

2. *Pr* 2, p. 1407 et 1410. L'article d'Arbouin sur l'idéogramme lyrique, paru dans *Les Soirées de Paris* de juillet-août 1914, ne contient pas cet éloge.

3. Le reçu de candidature est daté du 27 mars 1918, l'admission du 4 avril (BnF, département des Manuscrits).

4. Ce quotidien conservateur faisait la part belle aux élégances et aux mondanités ; c'est le journaliste Jean-Jacques Brousson qui avait proposé le nom d'Apollinaire. « Paul Dupuy a dit que je n'étais pas pour le public d'*Excelsior* », nota Apollinaire le 10 février 1918 (*JJ*, p. 156). Entre mars et novembre 1918, il put, malgré tout, publier six contes dans *Excelsior* : outre « La Promenade de l'ombre », « L'Orangeade » (5 avril), « Chirurgie esthétique » (31 juillet), « Les Épingles » (31 août), « Traitement thyroïdien » (4 octobre) et « L'Aventurière » (1^{er} novembre).

directeurs littéraires. Apollinaire accepta, temporisa et perdit de vue le projet ; d'abord remise à septembre, la parution du livre fut reportée *sine die*¹.

Le 6 avril, il fit son entrée aux échos de *L'Europe nouvelle*, hebdomadaire consacré aux questions extérieures, économiques et littéraires, fondé en janvier 1918 dans le but de débattre des problèmes de la paix future². Sous la signature plaisante de « L'Écolâtre », il traitait peu de l'actualité politique mais n'hésitait pas, fût-ce indirectement, à servir l'effort de guerre et à commenter les événements, dans les limites de son devoir de réserve³. L'engagement américain recevait tout son soutien alors que la défection russe suscitait sa réprobation. Quand les premiers troubles révolutionnaires s'étaient déclenchés, il avait salué les aspirations du peuple russe, tout comme Salmon et plusieurs amis : « Amaro écoutez / La Russie chante la *Marseillaise*⁴. » Mais la montée en puissance des bolcheviks avait tôt provoqué sa méfiance car il sentait menacer la liberté des arts et des individus. Depuis le 3 mars 1918 et la signature du traité de Brest-Litovsk, il jugeait sévèrement la jeune République, au point d'exprimer quelque mélancolie en songeant au dernier tsar. Il se félicitait cependant que la Russie eût abandonné la Courlande, même si la province lettone retombait dans le giron teutonique⁵. Les nationalités européennes, la résistance polonaise, le nationalisme albanais avaient plus que jamais besoin de soutien contre les empires en perdition⁶. Quand il traitait de l'actualité française, le journaliste choisissait l'humour, et parfois la satire, comme dans *La Baïonnette*, où il se moqua de la loi somptuaire sur les objets de luxe au moyen de calculs fantaisistes⁷. Mais à *L'Europe nouvelle*, il s'occupait avant tout d'art et de littérature ; s'il n'était pas aussi amusant, inattendu, qu'au *Mercure*, il pouvait facilement placer des notes sur ses amis. Néanmoins, il n'était pas entièrement libre. Lorsque Henry Céard fut élu à l'académie Goncourt contre Courteline, il fit un long article sur l'écrivain naturaliste, qui devait amplifier sa réputation à *Une belle journée*, un curieux roman décomposant actions et détails avec la plus scrupuleuse minutie. Quelques années plus tôt, il ne se serait pas privé de railler le naturalisme, dont il avait toujours refusé la morbidité et les impasses. À présent qu'il devait mesurer garder, il jouait l'ironique : le

1. Cendrars à Apollinaire, 28 mars 1917 et 10 mai 1917 (BnF, département des Manuscrits). Cendrars comptait lui-même collaborer au volume. Le projet n'aboutit pas.

2. Le tarif de *L'Europe nouvelle* était de 25 centimes la ligne ou de 17,50 francs la colonne (J. Gojard, « Sources et ressources... », art. cité). En rétribution de sa collaboration du mois de mai, Apollinaire reçut 172,50 francs, soit un peu plus de 300 euros (BnF, département des Manuscrits).

3. Voir P. Caizergues, « Apollinaire et la politique pendant la guerre » (GA 12).

4. « À Luigi Amaro » (*Po*, p. 368).

5. « Choses et gens de Courlande », *L'Europe nouvelle*, 1^{er} juin 1918 (*Pr 3*, p. 610 sq.).

6. Voir la brochure d'Élise Aubry, *L'Albanie et la France. La Question d'Orient*, s. l., 1917 (*Pr 3*, p. 601 sq.). On ignore comment l'auteur était entré en relation avec lui.

7. « Augmentez votre luxe, la taxe enrichit », à propos de la loi du 31 décembre 1917 (*Pr 3*, p. 605-608). L'article parut le 25 avril 1918 dans *La Baïonnette*, où l'avait fait entrer Mac Orlan.

naturalisme et le surréalisme n'étaient pas très éloignés l'un de l'autre, puisqu'il ne se passait rien non plus dans maints recueils de vers contemporains ! La seule différence entre eux (mais quelle différence !) résidait dans le lyrisme, auquel le naturalisme était étranger¹. Mais la semaine suivante, il persifla l'élection du romancier qui, à soixante-sept ans, devenait le doyen d'une académie censément fondée « dans le but de mettre dix écrivains dans la force de l'âge et du talent, mais peu favorisés par la fortune, à l'abri du besoin et des besognes² ». Pourquoi lui refusait-on un honneur dont il se sentait digne ?

Il désirait la quiétude et la stabilité. L'esprit de conquête ne l'avait pas déserté mais il prisait moins les joutes et les mêlées :

Blessé à la tête trépané sous le chloroforme
 Ayant perdu ses meilleurs amis dans l'effroyable lutte
 Je sais d'ancien et de nouveau autant qu'un homme seul pourrait des deux
 savoir
 Et sans m'inquiéter aujourd'hui de cette guerre
 Entre nous et pour nous mes amis
 Je juge cette longue querelle de la tradition et de l'invention
 De l'Ordre et de l'Aventure³

Une grave assurance seyait mieux au personnage respectable qu'il était, à son sens, devenu. S'il se plaisait toujours à provoquer, il n'avait plus l'âge ni le goût de l'insolence ; il avait trop longtemps lutté, contre les hommes, contre les maux, contre le sort, pour cultiver les échauffourées littéraires et courir éperdument après la nouveauté ; il y avait d'autres manières de découvrir les territoires illimités de la poésie. Son vieil ennemi Guilbeaux pouvait lancer ses brûlots, il ne l'atteindrait pas. À Genève, où il était employé par l'Agence internationale des prisonniers, l'ancien collaborateur des *Hommes du jour* avait créé, en 1916, une revue libertaire de courant zimmerwaldien, *Demain*⁴. Depuis février 1918, il était l'objet, en France, d'une instruction pour intelligence avec l'ennemi, et la cible d'une ample campagne de presse pour défaitisme et collusion avec Lénine. Virulent, intrépide, le contempteur du cubisme vouait à l'art moderne la même haine qu'à la guerre : « Le cubisme, comme le journalisme, mène à tout », clamait-il en janvier 1917 :

1. « Henry Céard », *L'Europe nouvelle*, 4 mai 1918 (*Pr 2*, p. 1061-1065).

2. *L'Europe nouvelle*, 11 mai 1918 (*Pr 2*, p. 1431). À la suite d'un différend, Céard, élu à l'académie Goncourt en 1881, avait été radié en 1887. Son élection de 1918 était donc une réélection.

3. « La Jolie Rousse », *Calligrammes*. Selon Louise Faure-Favier, Apollinaire lut ce poème, encore inédit, le 17 avril 1918, dans la maison de Barbizon où elle l'avait invitée avec Ruby (*Souvenirs sur Apollinaire, op. cit.*, p. 183).

4. En septembre 1915, trente-huit délégués socialistes européens s'étaient réunis à Zimmerwald, dans le canton de Berne, pour y tenir une conférence visant à défendre le pacifisme et l'internationalisme.

Témoin, M. Guillaume Apollinaire, esthète fieffé, fumiste patenté que seuls ont pris au sérieux quelques esthètes, marchands de tableaux et « poètes » des bords de la Seine et de la Sprée, M. Apollinaire qui malgré la guerre n'a point renoncé ni au simultanisme, ni à l'orphisme, ni au cubisme, a trouvé refuge à la censure. Voilà par quels « esprits » sont lus, corrigés, supprimés les écrits des écrivains et des publicistes indépendants¹.

Et voici qu'il recommençait :

M. Guillaume Apollinaire qui, par frousse, s'engagea et devint ensuite censeur, représente ce que j'appellerai les apaches de la littérature, êtres sans conscience, éléments de corruption représentants de la société en putréfaction pour laquelle des millions d'ouvriers meurent sur l'immense champ de bataille².

Apollinaire haussait les épaules. Avec les calligrammes, il pouvait s'enorgueillir d'avoir inventé une forme qui faisait des émules. En mars 1918, le poète Josep-Maria Junoy, membre des milieux francophiles catalans, lui avait envoyé la traduction française de son très bel hommage à Guynemer, l'aviateur français abattu dans le ciel belge, au-dessus de Poelkapelle, le 11 septembre 1917. Sur une feuille in-4° de papier japon, des points figurant les constellations écrivent « Ciel de France » et l'apothéose du héros prend la forme d'une ligne sinuuse ascendante, composée d'une seule phrase³. À la vue du poème calligrapmatique, Charles Maurras avait qualifié son singulier arrangement de « dernier truc de la mode parisienne ». La réaction d'Apollinaire fut immédiate⁴. Il se sentait d'autant plus autorisé à le faire que, depuis son retour du front, il lisait régulièrement *l'Action française*, où il avait quelques relations, telle Henriette Charasson, qui signait « Orion »⁵. À la faveur de la guerre, le mouvement nationaliste élargissait son audience au point de séduire des personnalités patriotes, qui n'en étaient pas moins hermétiques au royalisme et à la doctrine maurassienne. Tandis que la sympathie témoignée par Gide semait le trouble et la discorde au sein de la NRF, Apollinaire reconnaissait à *l'Action française* le mérite d'avoir su déterminer un courant de pensée « plus libre, plus intelligent, plus ouvert, malgré

1. « Du cubisme à la censure », coupure de presse envoyée à Apollinaire par Willy le 5 janvier 1917 (BnF, département des Manuscrits).

2. Recopié par Apollinaire dans son *Agenda Bijou* à la page du 12 juin 1918 (BnF, département des Manuscrits).

3. Voir la reproduction de la version catalane et le commentaire dans W. Bohn, « Josep-Maria Junoy » (GA 15).

4. Charles Maurras, « L'Étoile Guynemer », *Action française*, 15 mars 1918 (retranscrit dans *Pr 2*, p. 1709-1710), et Apollinaire à Maurras, 15 mars 1918 (*Pr 2*, p. 996-1000. On ignore s'il s'agit de la copie d'une lettre envoyée ou de la lettre elle-même, jamais postée).

5. En octobre 1916, Apollinaire avait écrit à Léon Daudet pour le féliciter de son essai psychologique et moral, *L'Hérédo* (« Index — 3 », GA 11, p. 185) ; voir P. Caizergues, « Apollinaire et la politique pendant la guerre », art. cité, p. 88 sq.

les apparences¹ ». Mais contrairement au mouvement nationaliste, dont l'approbation à la fermeté politique de Clemenceau était toute récente, il avait toujours apprécié la force du vieil homme : « Clemenceau n'est plus seulement l'écrivain dont nous admirions autrefois les pages sur la Grèce, rappela-t-il à Toussaint Luca, c'est un grand ministre français. Et pour ma part, ses actes me paraissent admirables. / Il a de plus une volonté de vaincre qui ne se contente pas de mots. Et je suis très heureux qu'une de mes premières admirations — t'en souviens-tu ? — s'impose de nouveau à mon esprit². »

« Mon cher Maître », commença-t-il cérémonieusement en répondant à Maurras. Il se présenta en amateur des classiques et précisa que le calligramme, originellement conçu comme un délassement poétique³, était « une tendance, un effort pour retrouver une discipline », tout en profitant de la liberté contemporaine. Autrement dit, le calligramme s'apparentait au sonnet... Cette comparaison témeraire, censée toucher l'ancien membre de l'école romane, en disait long sur les rêves d'Apollinaire. Le jour viendrait peut-être où cette forme libre connaîtrait la postérité d'une forme fixe de la Renaissance, et s'imposerait comme jadis le sonnet italien. La hardiesse, d'ailleurs, n'était-elle pas une qualité éminemment française ? Elle animait les revues les plus avancées, *SIC* et *Nord-Sud*, dont le patriottisme ne faisait aucun doute. Au théoricien de la civilisation méditerranéenne il rappela enfin qu'il était lui-même un surgeon de la Romanité. Né à Rome, « de sang italien et de sang polonais », il vivait en France depuis l'âge de trois ans⁴ et avait gagné sa naturalisation sur les champs de bataille. D'ailleurs, Térence était natif de Carthage, Lucain de Cordoue, leur ami commun Moréas d'Athènes, et un poète n'était « jamais un étranger dans la langue qu'il emplo[yait] ». On ne sait si Maurras réagit à ce long plaidoyer. Plus tard, Apollinaire rassura Junoy : « Je me suis félicité d'avoir imaginé cette plastique poétique, à laquelle vous fournissez son premier chef-d'œuvre. Je m'en félicite doublement comme poète et comme Français puisqu'elle permet à l'amitié catalane de s'exprimer si lyriquement, si finement et si délicatement⁵. » Enfin, en inaugurant sa rubrique de *L'Europe nouvelle*, il consacra un écho au « fruit » de cette « authentique inspiration à la fois lyrique et plastique⁶ ».

S'ouvrant sur le portrait de profil réalisé par Picasso en 1916, et gravé par Jaudon, *Calligrammes* parut au Mercure de France dans

1. « L'Amour et la guerre », *La Femme blanche des Hohenzollern* (*Pr 1*, p. 927).

2. Apollinaire à Toussaint Luca, 22 mai 1918 (*ŒC IV*, p. 708). Apollinaire fait probablement allusion au *Grand Pan* (Charpentier, 1896). Clemenceau publierà un *Démosthène* en 1926.

3. Apollinaire considérait que son poème de jeunesse « Minuit » était son tout premier calligramme (voir *supra*, p. 37).

4. Ce pieux mensonge fait bonne mesure, puisque Apollinaire, on s'en souvient, arriva sur la Côte d'Azur à l'âge de six ans passés.

5. Apollinaire à Junoy, 1^{er} avril 1918 (« Index — 7 », *GA 15*).

6. *Pr 2*, p. 1417-1419.

la seconde quinzaine d'avril 1918¹. Très attendu, le recueil différait tant des publications poétiques du moment que la presse en parla pendant six mois ; la forme expérimentale des calligrammes, qui avait troublé les milieux d'avant-garde en 1914, touchait désormais un plus large public. Tiré à 1 040 exemplaires, sous-titré *Poèmes de la paix et de la guerre (1913-1916)*, il commençait par la dédicace rituelle des ouvrages de guerre : « À la mémoire / du plus ancien de mes camarades / RENÉ DALIZE / mort au Champ d'Honneur / le 7 mai 1917. » L'amitié apparaissait sous les traits de la fidélité, de la fraternité d'armes, et le dédicataire sous son nom de plume, non sous son identité civile et militaire ; dès le seuil du livre se superposaient, se mêlaient, se confondaient la vie intime, la guerre et la poésie. La plupart des critiques commencèrent par saluer le combattant : « Notre poète ensanglanté chante et enchanter cette fournaise de la guerre qu'il a traversée d'un cœur si allègre », s'enflamma Brousson en juin, dans *L'Excelsior*. Dans *l'Action française*, en août, Henriette Charasson insista : « Étranger, fixé en France à l'âge de trois ans, engagé dès le mois d'août 1914, passé volontairement de l'artillerie dans l'infanterie où il a gagné les galons de lieutenant et une citation, blessé et trépané, ce qui lui donne le droit d'intituler une partie (la meilleure) de son livre : la *Tête étoilée*, Guillaume Apollinaire mérite notre gratitude et notre attention. » Comme tous les écrivains combattants, le poète était tabou parce que combattant. Depuis l'été 1914, cette règle protégeait si bien les écrivains des mécomptes que certains esprits lucides comptaient le sens critique et la hauteur de vue au nombre des victimes de la guerre².

Rares étaient ceux que choquaient l'union de l'amour et de la guerre ou l'alliance de la violence et de la fantaisie. Habituer aux strophes vengeresses, aux couplets railleur, aux plaintes déchirantes, ceux de l'arrière ne percevaient pas, ou refusaient de voir l'ironie corrosive de certains poèmes... « Et que la grenade est touchante / Dans nos effroyables jardins³ »... Quant à ceux qui avaient fait l'épreuve du feu, ils comprenaient le poète à demi-mots, jusque dans ses silences. Louis Chadourne l'approuvait de tout cœur :

Apollinaire nous offre de la guerre une image presque voluptueuse. Il s'est plu à lui trouver une splendeur et, les pieds dans la boue, les mains transies, il regarde éclore des diamants au firmament nocturne. Dans cette misère, il sait encore se réjouir des formes, des sons et des couleurs. Et ce n'est pas une des moins merveilleuses ressources d'une âme de poète que d'oublier dans un parfum ou une clarté toute la tristesse de vivre.

1. Achevé d'imprimer le 15 avril 1918. Voir le dossier de presse de *Calligrammes* par C. Jacquot-Pfau dans *Que vlo-ve ?, 2^e série, n° 13, janvier-mars 1985 ; n° 15, avril-juin 1985.*

2. Apollinaire notait lui-même dans son journal, le jour de la fête nationale : « Avec la guerre l'intelligence a tellement baissé que tout le monde est devenu intelligent » (14 juillet 1918, *JJ*, p. 159).

3. « Les Grenadières repentantes » (*Calligrammes*).

Mais il n'oublie pas la présence autour de lui des hommes et qui souffrent¹.

« Splendide collection de météores », « Fusées-glaïeuls », « transmutation poétique », énonça gravement Breton dans la revue genevoise *L'Éventail*. Sa désapprobation se devinait entre les lignes. Comme disait Verlaine, « [i]l n'appartient qu'aux grands poètes de toujours faire luire “un brin de paille dans l'étable” » ; Apollinaire, « en ne voulant rien tenir pour pernicieux, s'engageait à considérer sans amer-tume les spectacles de la guerre. Il fallait s'attendre à le voir exalter cette vie, au moins nouvelle, et d'autant mieux supportée que choisie ». Qu'un tel poète se fût engagé en 1914 donnait, mieux que toute évocation macabre, « la mesure du bouleversement » contemporain. Le jeune homme n'en dit pas davantage car Apollinaire, en personne, lui avait commandé l'article au printemps 1917². « Accordons plutôt au poète un don prodigieux d'émerveillement », concéda-t-il avant de glisser vers autre chose, vers « L'Horloge de demain » qu'il regrettait, tout comme Aragon, de ne voir figurer dans le recueil ; « tout en restant dans la tradition populaire des graffiti, aux confins de l'art d'écrire et de l'art de peindre », le poème représentait une expérience plus intéressante que la bluette à « Lou », « Chant de l'Honneur » ou « Tristesse d'une étoile ». Mais à Marie Laurencin, à laquelle il écrivait fidèlement, Breton confia que le plus beau livre de poèmes de la guerre était, à ses yeux, *Les Ardoises du toit* de Reverdy.

« Il y a de belles ordures dans *Calligrammes* », fulmina Aragon en répondant à son ami à la mi-juin. « Les Collines » était du Jules Romains³ et « Chant de l'Honneur » ne valait guère ; il leur préférait de loin « Lundi rue Christine », « Arbre », « Le Musicien de Saint-Merry », « Un fantôme de nuées », « Océan de terre », les poèmes à Marie et « La Victoire »⁴. Trop de vers sentaient le fard et l'afféterie. « IL FAUT TUER LES CONTEMPORAINS », avait-il un jour déclaré dans le style de Vaché. Il avertissait Breton : « J'aimerais mieux te voir retourner (et retourner) à la mythologie grecque que sacrifier à la mythologie apollinarienne par exemple. Qui nous délivrera du style⁵ ? » À vrai dire, il était embarrassé ; il ne pouvait renoncer ni à son plaisir ni à son déplaisir. Le calligramme était un artifice mais que les « flammes » étaient belles sur ces « oriflammes⁶ » !

1. *L'Europe nouvelle*, 17 août 1918.

2. Apollinaire comptait faire passer cette commande au *Mercure de France*. Il n'y parut pas pour des raisons demeurées obscures et fut publié dans *L'Éventail* du 15 octobre 1918. Breton le reprit, avec quelques variantes, dans *Les Pas perdus* en 1924 (*Oeuvres complètes, op. cit.*, t. I, p. 203 sq.).

3. Inversement, Louis de Gonzague Frick considérait « Les Collines » comme « le plus éblouissant joyau » du recueil, parce que « la plus grande sagesse humaine » s'y fiançait à l'expression lyrique (*L'Action nord-africaine*, n° 64, 1^{er} septembre 1918).

4. Aragon à Breton [15 juin 1918] (LAB, p. 110-111). Allusion au vers du poème « Visée » : « Enfant aux mains coupées parmi les roses oriflammes ».

5. Du même au même [24 mai 1918] (LAB, p. 83).

6. Du même au même [15 juin 1918] (LAB, p. 111).

Les formes poétiques divisaient les lecteurs. Dans *L'Instant* du 3 septembre, Litus, alias Perez-Jorba, poète et critique, manifesta tout l'enthousiasme des modernistes catalans : « Voici un livre grâce auquel la poésie d'avant-garde atteint les plus hautes cimes de l'inspiration moderne. » La voix d'Apollinaire y était « plus forte, plus profonde et plus humaine » que dans *Alcools*, et sous le rapport de l'émotion esthétique, rien ne le touchait davantage que le chant « À l'Italie ». Or conservateurs et réfractaires prisaient aussi ce poème patriotique. Henriette Charasson en faisait un des meilleurs du recueil, avec « La Petite Auto », « Chevaux de frise » et surtout « Tristesse d'une étoile », sans doute le plus beau de tous, « d'une note personnelle très poignante ». Jugeant les calligrammes « une absurdité », à la limite de la « fumisterie¹ », elle croyait que la « vraie voie » d'Apollinaire était « dans la ligne de ses petits poèmes octosyllabiques [...] variés et charmants ». Brousson acquiesçait et se demandait si le moment était bien choisi de jouer les Baïf et les Jodelle ou de réinventer la Pléiade. À *L'Europe nouvelle*, Chadourne justifiait l'invention en la rattachant à la poésie figurée du xvi^e siècle et défendait les droits de la liberté créatrice : « Est-ce que l'on fait grief d'une fantaisie à un poète ? » Au *Canard enchaîné*, Victor Snell feignait l'adhésion pour mieux dénigrer : Apollinaire pouvait bien composer des « poèmes en forme typographique de pipe, de miroir, de harpe, de cœur, ou même de rien du tout », puisque Erik Satie composait « des pièces de musique en forme de poires² » !

Parmi les détracteurs les plus virulents, Georges-Armand Masson, du *Carnet critique*³, ne supportait plus les « fossoyeurs et nécrophores » qui découvraient tous les jours « un génie nouveau, prétexte à conférences, dans les poètes morts à la guerre ». Admirateur d'*Alcools*, il accusait les « brancardiers et infirmières » de l'art moderne d'avoir versé « le délire de la célébrité à tout prix, les bacilles de la mégalo-manie et le poison du contentement de soi-même » dans la plaie de l'illustre trépané. À ce titre, Apollinaire était doublement « victime de la guerre ». Parce qu'il fourvoyait son lyrisme « picrocholin », confondait la synthèse et la disparate — Roger Allard l'avait dit dans son *Baudelaire et l'esprit nouveau* —, il était devenu le poète de l'« arbitraire », de l'« interchangeable » et, en définitive, l'« agent provocateur » de la surenchère. Sa « Jolie Rousse » n'était qu'une palinodie à l'intention des modérés. À quand l'Académie française ?

André Billy regrettait aussi *Alcools*. Dans *L'Œuvre* du 15 juillet, il célébra les vers de son ami,

[...] leur fluidité, leur suavité, leur musicalité aériennes, le voluptueux glissement de leurs images, leur spontanéité, leur fantaisie, leur cocasserie parfois truculente, leur sentimentalité parfois puérile, et par dessus tout

1. H. Charasson à Apollinaire, s.d. (BnF, département des Manuscrits).

2. Compte rendu du 21 août 1918.

3. Compte rendu dans le numéro 7, 15 août-15 septembre 1918.

ce dépaysement [...], cet univers immense et chaotique où le mirage est réalité et dont l'harmonie n'a d'autres lots que les caprices d'une sensibilité quasi primitive alternant avec les profonds artifices d'une culture aussi bigarrée qu'étendue.

Mais le « vertige du mot », parfois « le seul attrait de certaines pièces » de *Calligrammes*, lui paraissait superfétatoire. Pourquoi chercher son plaisir si loin de la « raison raisonnante » ? Billy soupçonnait le poète d'user « de prestiges et de sortilèges connus de lui seul » afin de jouer le fantôme de nuées aux dépens du lecteur. Il regrettait surtout la laideur des calligrammes qui, s'ils étaient portés par une ambition poétique supérieure, n'en étaient pas moins inférieurs aux jeux typographiques des imprimeurs de la Renaissance : jamais le cliché n'atteindrait à la qualité de la composition. « L'éditeur se défendra en arguant de la dureté des temps, du manque de papier, de l'inexpérience des typographes. Mais nous nous serions fort bien passés de calligrammes jusqu'à la fin de la guerre. » « J'aurais voulu », ajoutait-il en songeant aux imprimés de Dufy, aux bibelots, aux beaux livres illustrés, « voir les calligrammes d'Apollinaire gaufrés sur acier, peints sur porcelaine ou sur cristal, brodés sur soie de Chine, imprimés sur vieux Japon ou encrés de couleur ».

Billy n'avait pas tort. Les exemplaires courants étaient imprimés sur un mauvais papier, tout aussi déplorable, au goût d'Aragon, que les lignes biscornues de l'édition¹. Mais Apollinaire préférait insister sur l'authenticité du papier de guerre et la qualité du tirage de tête, 33 vélin à 25 francs, tous souscrits, ainsi que 3 chines hors commerce et 4 japons anciens, contenant un second portrait de l'auteur par Picasso, gravé à l'eau-forte par Jaudon². « Tel qu'il est, livre de guerre », répondit-il placidement à son ami journaliste, « il a de la vie et touchera plus qu'*Alcools*, je crois, si la fortune sourit à ma réputation poétique ». Le clichage était à ses yeux le meilleur moyen, le plus moderne, de reproduire des images et de mettre en valeur la plasticité des calligrammes manuscrits. En justifiant la technique, il ne faisait pas seulement de nécessité vertu, il annonçait une nouvelle ère visuelle où il entrait le premier : « [Les calligrammes] sont une idéalisation de la poésie vers-libriste et une précision typographique à l'époque où la typographie termine brillamment sa carrière, à l'aurore des moyens nouveaux de reproduction que sont le cinéma et le phonographe³. » Il n'était pas un destructeur, mais un bâtisseur et un découvreur :

Soyez indulgents quand vous nous comparez
 À ceux qui furent la perfection de l'ordre
 Nous qui quêtons partout l'aventure

1. Aragon à Breton [15 juin 1918] (*LAB*, p. 111).

2. Le portrait d'Apollinaire assis en uniforme (voir *supra* p. 675).

3. Apollinaire à Billy, 29 juillet 1918 (*ŒC IV*, p. 778).

Nous ne sommes pas vos ennemis
 Nous voulons vous donner de vastes et d'étranges domaines
 Où le mystère en fleurs s'offre à qui veut le cueillir
 Il y a là des feux nouveaux des couleurs jamais vues
 Mille phantasmes impondérables
 Auxquels il faut donner de la réalité¹

Placé en clôture de *Calligrammes*, « La Jolie Rousse » réclamait au lecteur créance et confiance, bienveillance et bonté, compassion et pitié. Ainsi que les pauvres soldats massés sur le front, les poètes, combattant « aux frontières / De l'illimité et de l'avenir », avaient besoin de soutien, et de charité... « Pitié pour nos erreurs pitié pour nos péchés »... Apollinaire, lui-même, implorait miséricorde avec des accents mystiques et christiques. *Ecce poeta*, semblait-il dire en dévoilant sa douleur et son espérance.

Douleur du créateur voué à sa solitude aventureuse, dépositaire de secrets semblables aux savoirs de l'initié et aux révélations du saint, prophète et voyant menacé d'ostracisme, que sa vocation retenait malgré tout parmi les hommes, parce qu'il avait mission « d'exprimer / Tout ce que les autres citoyens / Peuvent ressentir de sublime » : « [...] moi j'aime le danger / Je suis un poète et les poètes / Sont l'âme de la patrie². »

Douleur de l'officier valeureux et de l'étranger naturalisé dont l'État français reconnaissait mal les mérites. En décembre 1917, sachant que l'affaire des statuettes de 1911 pouvait compromettre sa Légion d'honneur, il avait dû faire intervenir le substitut Granié et le ministre des Colonies Henri Simon, qu'il avait rencontré dans le monde, probablement chez Misia. Deux mois plus tard, son dossier était toujours bloqué, situation injuste et cruelle alors qu'il n'avait pas « marchandé » sa vie³; sa décoration n'était toujours pas acquise en avril 1918.

Douleur du combattant frappé dans sa chair, qui se faisait chambre d'échos des malheurs de la guerre, des sanglots des soldats, du silence des morts. Au cours du printemps, la Fortune ne cessait de changer de camp. Depuis la mi-mars, les Allemands enchaînaient les offensives meurtrières, enfonçaient le front britannique en Picardie, déci-maient les Portugais dans les Flandres, accablaient les Français sur le Chemin des Dames et préparaient pour juillet une *Friedensturm* qui se voulait décisive⁴. Dans la matinée du 22 mars, un canon à longue portée, monté sur rails et camouflé à 120 kilomètres de la capitale dans la forêt de Saint-Gobain, se mit à bombarder Paris de quart

1. « La Jolie Rousse » (*Calligrammes*).

2. Nyctor dans *Couleur du temps*, acte I, sc. 1 (*Po*, p. 921-922).

3. Apollinaire à Granié, 1^{er} février 1918 (*ŒC IV*, p. 868).

4. Après l'offensive Michael, déclenchée en Picardie le 21 mars 1918, les Allemands lancent l'offensive Georgette dans les Flandres le 9 avril, puis une troisième offensive dans l'Aisne le 27 avril. *Friedensturm*, ou bataille pour la paix.

d'heure en quart d'heure, causant des dizaines de morts et de blessés ainsi qu'une grande panique. Le 29 mars, un projectile frappa de plein fouet l'église Saint-Gervais pendant l'office du Vendredi saint, tuant et blessant plus d'une centaine de personnes¹. L'artillerie française ne parvenait pas à neutraliser ces *pariser Kanonen*, qui firent régner la terreur jusqu'en août 1918, mais les Alliés réussirent à bloquer la progression allemande sur la majorité des points sensibles au cours du mois d'avril.

Douleur de celui qui perdait ses amis sur les champs de bataille. Le 26 avril 1918, Jean Le Roy tomba d'une balle dans la tête à Locre, en Belgique, alors qu'il protégeait le repli de sa section de mitrailleuses. Un an plus tôt, lors d'une permission à Paris, il avait rencontré Cocteau grâce à Apollinaire, et de cette rencontre était née une amitié sincère et passionnelle. La mort de René Dalize au Chemin des Dames l'avait plongé dans la plus grande détresse : « Capitaine, mon capitaine, l'invoquait-il au cœur de la nuit, venez m'apporter le vent du large. » Il espérait ne pas mourir seul mais « dans une grande bataille, avec dix mille camarades », pour « sentir la relève sur [s]on ventre² ». Le dieu des armées l'avait exaucé en le tuant le jour même où les Allemands, après avoir atteint Locre, leur position la plus avancée dans les Flandres, commençaient à refluer sous la pression franco-britannique. Ce qu'Apollinaire et Cocteau ignoraient toujours, c'est que le corps du jeune aspirant avait littéralement disparu dans la bataille et que jamais nulle sépulture, nulle stèle, ne porterait son nom. Ils décidèrent de faire un livre qui recueillerait, comme un écrin ou un reliquaire, les écrits posthumes de leur ami ; Apollinaire le préfacerait, Bernouard l'imprimerait. Il se préparait aussi, à la Belle Édition, un volume d'hommage à Dalize, avec des souvenirs d'Apollinaire et Salmon, et des illustrations de Derain.

Douleurs doublées de désirs et d'espoirs. « Voici que vient l'été la saison violente / [...] Ô soleil c'est le temps de la Raison ardente », annonçait « La Jolie Rousse ». Cette « Raison » qui alliait l'ordre et l'aventure, la fièvre et la sagesse, la sensibilité, l'esprit, le corps et la pensée, s'incarnait dans « l'aspect charmant / D'une adorable rousse » :

Ses cheveux sont d'or on dirait
Un bel éclair qui durerait
Ou ces flammes qui se pavinent
Dans les roses-thé qui se fanent³

1. Ce canon à longue portée n'était pas, comme on le crut dès les bombardements de 1918, la grosse Bertha, surnommée par les Parisiens du prénom de la femme du métallurgiste Krupp. Il faisait partie d'un dispositif de sept nouvelles pièces, les *pariser Kanonen*, alors que la grosse Bertha était une pièce d'artillerie de siège, d'un autre modèle, utilisée dès 1914.

2. *Le Cavalier de frise. Poèmes inédits de Jean Le Roy, trouvés dans sa cantine*, À la Belle Édition, 1928, n.p.

3. « La Jolie Rousse » (*Calligrammes*).

Ruby n'était pas la Béatrice, la muse ardente à la chevelure sanguinolente, l'épouse à la toison ténébreuse, mais la « femme ayant sa raison », qui panse les blessures et console le cœur. Elle était l'image de la fécondité poétique, la messagère de la bonté. Tout comme l'ultime poème de *Calligrammes*, l'un des rares que le poète ait consacrés à sa femme, le mariage des amants couplait l'amour et la raison.

Le 2 mai 1918, à la mairie du VII^e arrondissement, Guillaume Kostrowitzky, dit Guillaume Appollinaire [sic], homme de lettres, épousa Amélia Emma Louise Kolb, dite Jacqueline, artiste peintre, née le 26 septembre 1891 à Tholy dans les Vosges, en présence de Pablo Picasso et de Lucien Descaves, témoins du marié, de Gabrielle Buffet-Picabia et d'Ambroise Vollard, témoins de la mariée. Il semblerait que nul autre ne fut convié à la noce, pas même Mme de Kostrowitzky. Les temps n'étaient guère propices aux réjouissances, Paris pâtissait des bombardements et, à Nancy, la famille de Jacqueline, amputée d'un frère tombé au combat, vivait sous les obus. « [A]nnonce-le si tu veux mais entre nous, j'aime autant le silence sur un événement aussi sacré et aussi intime », avait déclaré Apollinaire à Divoire¹. Il n'était pas insincère mais embellissait une formalité, à laquelle il était vain d'associer l'entourage et les relations². Il lui avait fallu prendre conseil auprès de M^e Théry, demander une autorisation à la hiérarchie militaire et organiser la cérémonie, alors qu'il était toujours suivi villa Molière et souffrait d'une maladie cutanée récalcitrante³. Dans les derniers jours d'avril, il en était encore à demander copie de sa naturalisation et à choisir la date de la cérémonie⁴. Mais pourquoi Descaves plutôt qu'un ami fidèle ? S'ils se fréquentaient plus assidûment à cette époque, les deux hommes ne semblaient pas avoir d'affinité particulière. Ancien dreyfusard de sensibilité anarchiste, comme le jeune Apollinaire, l'écrivain naturaliste affichait un antimilitarisme notoire ; en 1889, son roman *Les Sous-Offs* lui avait valu des poursuites pour injures envers l'armée. Mais l'ami de Bloy et de Huysmans, le membre de l'académie Goncourt, était un dramaturge reconnu et un collaborateur important du *Journal*⁵. Apollinaire donnait du « cher Maître » à son aîné de vingt ans et cherchait à bénéficier de son influence tout en profitant de la distance qui existait

1. S. d., cité par P. Caizergues, « Le Journaliste », *Apollinaire en 1918*, op. cit., p. 44.

2. Billy lui-même ne l'apprit qu'après coup. Il précisa toutefois que tous deux s'étaient un peu perdus de vue à cette époque, Apollinaire fréquentant Descaves et Brousson, avec lesquels Billy n'avait pas d'affinités (*Le Pont des Saints-Pères*, op. cit., p. 219-220).

3. Il est question de cette inflammation cutanée, attribuée à une intoxication alimentaire, dès le 12 avril (Apollinaire à Chaize, transcrit par P. Read dans « Apollinaire, Jean Chaize et Lucien Descaves en 1918 », art. cité, p. 29). Apollinaire dut consulter à l'hôpital Saint-Louis ; au début de mai, il n'était toujours pas guéri (Apollinaire à J.-Y. Blanc, 10 mai 1918, *LM*, p. 84-85). Il quitta officiellement la villa Molière le 9 ou le 13 mai.

4. *Agenda Bijou 1918* (BnF, département des Manuscrits).

5. Descaves était l'exécuteur testamentaire de Huysmans et membre de l'académie Goncourt depuis sa fondation. Sur Descaves, voir notamment P. Read, « Apollinaire, Jean Chaize et Lucien Descaves en 1918 », art. cité, et le site de la Société littéraire des Amis de Lucien Descaves (lucien.descaves.free.fr).

entre eux. Contrairement à Picasso, Descaves n'avait connu ni son ancienne vie ni ses anciennes amours, et représentait le type de la réussite désirable.

Volland, à l'inverse, était un vieil ami, et un parrain tout trouvé pour Jacqueline, qui voulait peindre. Apollinaire l'avait rencontré bien avant Sagot et Kahnweiler, quand le marchand de Renoir et de Cézanne achetait à des inconnus nommés Picasso et Derain ; au début de 1918, il avait assuré les expertises de la vente Degas avec Durand-Ruel et les frères Bernheim, mais il s'adonnait surtout à la littérature en écrivant ses réincarnations d'*Ubu* à la guerre. Jadis, dans la cave aux murs blanchis de sa galerie, rue Laffitte, de longues années durant, Volland avait donné des dîners savoureux, relevés d'épices de sa Réunion natale¹, qui avaient réuni Léon Dierx, son compatriote Prince des poètes, l'admirable Jarry, et tout un cercle d'habitués, où plus d'un cherchait à entrer. Il avait fermé sa cave au début des hostilités et mis ses toiles en lieu sûr, à la garde de Rouault, du côté de Saumur. Apollinaire, qui avait assisté à de chaleureuses soirées où l'art fréquentait la littérature, gardait un souvenir ému de ce singulier hypogée qui, comme les pentes d'Auteuil, la rue Bourbon-le-Château où vivait Cremlitz et la librairie de M. Lehec, rue Saint-André-des-Arts, appartenait à un Paris pittoresque et secret que la guerre avait fait refluer dans les domaines de la mémoire et de la légende. Plusieurs personnages étaient morts, La Jeunesse, Jarry et Moréas en leur temps, Dalize au combat. Restaient Derain, Vlaminck, Picasso... Et Volland, l'ami fidèle et le témoin, trace et présence du passé perdu. « Les hommes ne se séparent de rien sans regret, et même les lieux, les choses et les gens qui les rendirent le plus malheureux, ils ne les abandonnent point sans douleur². »

Après le mariage civil, le petit cortège se rendit à la paroisse toute proche de Saint-Thomas-d'Aquin. L'union fut bénie sous les coupoles sans grâce de l'imposant édifice baroque, dans le silence mat des stucs, des ors ternis et des peintures pompières. Les registres signés, la noce s'en fut déjeuner chez Poccardi, boulevard des Italiens, où la retrouva Mme Descaves. Hors-d'œuvre, raviolis *al pollo*, filet de turbot, entrecôte, asperges et fraises des bois, le joli repas de fête arrosé de chianti et d'asti spumante fit oublier les restrictions et les succédanés. Après quoi, chacun s'en retourna. Picasso vint dîner le soir même au pigeonnier et fit don d'une grande huile cubiste toute récente, *L'Homme à la guitare*, dont le musicien, strié de bleu horizon, se confondait avec son instrument. Le portrait oblique fut accroché dans le séjour, en regard de la grande toile de Marie, *Apollinaire et ses amis*³. Après le départ du peintre, Apollinaire se retira

1. Volland était né à Saint-Denis de La Réunion en 1866, tout comme Léon Dierx en 1833.

2. « Souvenir d'Auteuil », *Le Flâneur des deux rives* (Pr 3, p. 3).

3. P. Read, *Picasso & Apollinaire*, op. cit., p. 129.

dans son bureau et nota froidement dans son journal : « Je me suis marié ce matin à 10 heures et demie à la mairie du 7^e arr^t avec Amelia Kolb dite en général Jacqueline Ruby¹. » Cette note factuelle, un bulletin de mariage et le menu de déjeuner sont parmi les seules traces de cette journée, dont on ne connaît aucune photographie, aucune relation circonstanciée². La semaine suivante, Cocteau offrit au couple une statuette égyptienne représentant le dieu du mariage et ajouta malicieusement en guise de post-scriptum : « Dites à Guillaume, maintenant qu'il a "une femme ayant sa raison" de répondre aux amis "sans lesquels il ne peut pas vivre"³. »

Les plus jeunes cachaient mal leur chagrin. Quand il y pensait, Aragon en avait le cœur navré : « Marie Laurencin, pauvre, pauvre. Et cet affreux Guillaume : "Maintenant que je suis marié". Dans marié il y a Marie, Monsieur⁴. » Lorsqu'il lui rendit visite à l'improviste le 4 juin, il le trouva couché avec des ventouses : « un paquet de mou sous des méduses. Ô ses bras, ses aisselles », siffla-t-il avant d'ajouter : « Madame Apollinaire quitte Paris. » Par peur des bombardements, Apollinaire envoyait sa femme en Bretagne, après avoir mis à l'abri tous ses Picasso pour les remplacer par des toiles de moindre valeur : « Et ce sont des cubes à revendre⁵ », résuma le visiteur à Breton, lequel avait quitté Paris le 22 mai, pour Moret-sur-Loing et le 81^e régiment d'artillerie lourde, où il servait comme infirmier. Breton aussi songeait à Marie, esseulée dans la lointaine Espagne, oubliée de tous, pleurant sur sa palette aux tons délavés. Que dirait-elle quand elle saurait ?... Il avait tant aimé sentir sa présence diffuse dans la conversation du poète, dans l'appartement du boulevard Saint-Germain... Il lui semblait que tout se dépeuplait dès lors qu'elle y manquait...

Morts et merveilles

Louis et André avaient la sévérité de leur âge. Ils ne comprenaient pas qu'à trente-huit ans, ayant erré, ayant souffert, leur aîné pût désirer ce qui leur semblait parfaitement détestable. Ils lui en voulaient de vieillir. Apollinaire le sentait et « La Jolie Rousse » s'adressait aussi à eux :

Me voici devant tous un homme plein de sens
Connaissant la vie et de la mort ce qu'un vivant peut connaître

1. *JJ*, p. 158-159. Suivent quelques notations succinctes sur le déroulement de la journée.

2. Gabrielle Buffet-Picabia avoua elle-même avoir gardé un souvenir confus de la journée. À l'époque, elle était sur le point de se séparer de Picabia et vivait en Suisse (« Rencontre avec Apollinaire », *Le Point*, n° V, novembre 1937, p. 198).

3. Cocteau à Apollinaire, 9 mai 1918 (*JCGA*, p. 81). Cocteau cite deux vers du poème du *Bestiaire* « Le Chat ».

4. Aragon à Breton, 15 juillet 1918 (*LAB*, p. 149).

5. Aragon à Breton, 5 [-7 juin 1918] (*LAB*, p. 102-103).

Ayant éprouvé les douleurs et les joies de l'amour
 Ayant su quelquefois imposer ses idées

En s'assurant le confort domestique, l'écrivain s'imposait l'entretien du ménage. Comme il n'était pas dépourvu de sens pratique, il cherchait à placer ses contes au *Journal* grâce à Descaves. Dès le mois de septembre 1916, il avait proposé ses impressions de guerre au directeur Mounthon, qui avait décliné son offre¹. En mai 1918, « Les Épingles » fut également refusé sous prétexte d'inconvenance². Afin de consulter une cartomancienne qui n'admet pas les hommes, le personnage principal se travestit en femme mais se trouve démasqué pour avoir d'instinct serré les jambes au moment où une poignée d'épingles tombe sur lui : « Si c'était une femme, elle n'aurait pas serré les genoux³ ! » Cette histoire de camouflage manqué passa dans *Excelsior* du 31 août 1918 et c'est seulement au mois d'octobre que *Le Journal* accepta « La Plante », fable sur la solitude, poétique et touchante, dénuée de tout humour équivoque. Aux environs d'avril, Apollinaire était entré au quotidien boursier *L'Information* pour y traduire les dépêches anglaises ; il s'y rendait aux aurores, avant d'aller à la Censure, où il travaillait matin et soir⁴, sauf le samedi et le dimanche. Cette organisation éreintante prit fin le 5 mai, quand il passa au service de la presse du ministère de la Guerre, où lui fut confiée la rédaction du *Bulletin d'informations coloniales étrangères*⁵. Il s'agissait de collecter, reproduire ou citer des articles de la presse étrangère relatifs aux colonies, labeur anonyme, sans risque et sans peine, qui lui offrait d'alimenter ses échos du *Mercure* et de se présenter, frais et dispos, à ses mardis du Flore.

Devant son Picon citron, le crâne ceint de la protection de cuir qu'il appelait en pouffant son « appareil téléphonique », il animait son cercle, annonçait ses nouveaux poèmes et parlait de vers inédits, adressés à une femme qu'il ne voyait plus et dont il taisait le nom⁶. Un jour de la mi-mai, on vit arriver un fantassin de l'armée italienne en permission. Giuseppe Ungaretti arrivait tout droit de Champagne pour retrouver Apollinaire, qu'il avait rencontré avant-guerre quand il habitait Paris et côtoyait les futuristes. En 1916, il lui avait envoyé sa première plaquette, *Il porto sepolto (Le Port enseveli)*⁷. Apollinaire avait tant apprécié « son talent fluide et tendre » qu'il avait com-

1. Mounthon à Apollinaire, 19 septembre 1916, cité par P. Caizergues, « Le Journaliste », art. cité, p. 49-50.

2. « Notre directeur [...] me rend votre copie, qui devait passer demain, parce qu'il la juge inconvenante. » Descaves à Apollinaire, 4 mai 1918 (cité par P. Read, « Apollinaire, Jean Chaize et Lucien Descaves en 1918 », art. cité, p. 31).

3. *Pr 1*, p. 511.

4. De 9 heures et demie à 11 heures et demie le matin, de 3 à 6 heures et demie le soir.

5. Voir P. Caizergues, « Le Journaliste », art. cité, p. 50-51 et 54.

6. Aragon à Breton [26 juin 1918] (*LAB*, p. 124). Il s'agit des vers inspirés par Lou.

7. Voir F. Bruera, *Apollinaire et C. Ungaretti, Savinio, Sanguineti*, Rome, Bulzoni, 1991, p. 9 sq.

mencé à traduire ses vers¹ ; il aimait particulièrement « In memoria », écrit en septembre 1916, en souvenir d'un étranger qui vivait dans le même hôtel qu'Ungaretti, rue des Carmes, avant la guerre :

En mémoire
de
Mohamed Sceab
descendant
d'émirs nomades
suicidé
parce qu'il n'avait plus
de patrie

C'était un douloureux poème sur l'errance et le déracinement, qui rappelait « Zone » et « Le Servant de Dakar ». Combien d'hommes étaient morts pour avoir quêté une terre et un pays ? Sceab reposait maintenant

au cimetière d'Ivry
faubourg qui paraît être
continuellement
dans une journée
de foire qui finit²

Les nécropoles du front regorgeaient d'engagés volontaires et de tirailleurs coloniaux, morts pour la France, sans avoir pu jouir paisiblement de la citoyenneté. Apollinaire avait chèrement payé la sienne, et ses souffrances avaient lesté sa mobilité native. Ungaretti et lui se comprenaient ; ils étaient heureux de se revoir parce qu'ils aimaient semblablement, d'un amour sans mélange, la France et l'Italie³.

Cendrars venait moins au Flore depuis qu'il vivait sa *vita nuova*. De son séjour à La Pierre, en Seine-et-Marne, à l'été 1917, étaient sorties des œuvres neuves qui avaient tout changé : le récit des *Armoires chinoises*, qui changeait sa mutilation en renaissance ; *L'Eubage*, promis à Doucet, intitulé du nom des prêtres gaulois, voués aux sciences naturelles, à l'astronomie et à la divination ; *La Fin du monde filmée par l'Ange N.-D.*, écrite en un éclair, peut-être même en une nuit, celle du 1^{er} septembre et de ses trente ans, étrange apocalypse inversée inaugurée

1. Le 15 septembre 1918, la réunion littéraire dominicale de la Closerie des Lilas mit Ungaretti à l'honneur (*Pr* 2, p. 1477-1478). *Nord-Sud* et *SIC* n'ayant pas pris les traductions d'Apollinaire, Ungaretti décida de traduire lui-même ses poèmes et de les publier en volume à Paris.

2. Traduction d'Apollinaire (fonds Reverdy, BLID), citée par F. Bruera, *op. cit.*, p. 29-30.

3. Apollinaire l'avait également écrit en 1917 à l'auteur de l'*Élégie héroïque pour la mort de Gallieni*, écrite en français pour célébrer l'union franco-italienne : « Amaro vous savez que je vous aime bien / Et nous aimons tous deux la France et l'Italie. » Luigi Amaro était le nom de plume de Luigi Sanguineti, médecin génois qui s'adonnait aux lettres, vivait à Paris en 1914 et fréquentait Apollinaire (voir *CI* 2 et F. Bruera, *op. cit.*). Le poème « À Luigi Amaro » (*Po*, p. 368-369) parut d'abord dans *Nord-Sud* en août 1917, puis dans la réédition romaine de l'*Élégie* en 1920.

rant le « comput » de sa vie nouvelle ; la prose hyperesthésique de *Profound aujourd’hui*, qui avait paru à Paris en octobre 1917, à la Belle Édition, illustré par l’artiste mexicain Ángel Zárraga de curieux hybrides animaux et humains, mécanomorphes ou estropiés. À la fin de ce même mois, au Café napolitain, où se pressait Paris, le capitaine Canudo avait présenté Cendrars à une jeune comédienne de vingt et un ans, Raymone Duchâteau ; considérant le bel officier de l’armée d’Orient à la moustache fière, l’ingénue avait regardé le manchot blême et timide avec une indifférence mêlée de pitié. Mais lui, sachant combien la guerre avait tout bouleversé, surtout l’amour, sentit se nouer un lien vital et définitif. Cette femme serait sa Béatrice.

À la fin du printemps 1918, Cendrars était occupé par des projets cinématographiques, suscités par sa rencontre avec le cinéaste Abel Gance, à Nice, en début d’année. À la Sirène, il publiait *Le Panama ou Aventures de mes sept oncles*, recueil prêt dès avant la guerre, façonné au format d’une carte routière, avec une couverture en couleurs de Dufy, et les tracés en fac-similé des vingt-cinq lignes ferroviaires américaines. Il prenait aussi très à cœur son rôle de directeur littéraire. Il avait réussi à persuader Apollinaire de donner à la collection « Tracts » ses souvenirs de soldats, *Petites merveilles de la guerre*, initialement prévus chez Payot avec des clichés de Rouveyre ; au début de juillet, le manuscrit était prêt à l’impression, il n’y manquait qu’un portrait de l’auteur au trait¹. Cendrars espérait aussi s’emparer de la collection « Nouvelle bibliothèque bleue », inaugurée chez Payot par *Perceval le Gallois*. Recopié pour Apollinaire en 1913, paru en juillet 1918, le texte médiéval suscitait peu d’échos, sinon les reproches de certains érudits, qui en relevaient les coquilles, les erreurs ou l’indigence philologique. Apollinaire en fit immédiatement le reproche à Cendrars, qui accusa l’éditeur d’avoir coupé, taillé, arrangé une copie qu’il avait faite le plus consciencieusement du monde mais sans jamais avoir eu d’épreuves². On sentait qu’un rien pouvait raviver leur rivalité et c’est sans doute avec le déplaisir le plus vif que Cendrars découvrit la dédicace, paraphrase ou pastiche, apposée sur son exemplaire de *Calligrammes* :

À mon très cher Blaise
Cendrars
ces cendres de la vie
13 juin 1918
Guillaume Apollinaire³

1. Cendrars à Apollinaire, 11 juillet 1918 (BnF, département des Manuscrits). Dans un poème épistolaire daté du 9 juillet 1918, Apollinaire avait annoncé à Rouveyre qu’il envisageait de reprendre son manuscrit à Payot : « Un autre qui l’imprimera / Nous donnera bien plus de pèze » (*EC IV*, p. 836). La Sirène ne publia pas le livre, pour des raisons demeurées obscures ; son manuscrit n’a toujours pas réapparu (P. Caizergues, « Le Journaliste », art. cité, p. 60-61).

2. Cendrars à Apollinaire, s.d. [juillet 1918] (BnF, département des Manuscrits).

3. Exemplaire d’épreuves de l’édition originale. Jean-Benoît Puech et Jacky Couratier, « Dédicaces exemplaires », *Poétique*, n° 69, février 1987, p. 72.

Du jour au lendemain, Aragon disparut du Flore. À peine avait-il été reçu à son examen de médecin auxiliaire qu'il s'était porté volontaire pour le front. Mieux valait risquer sa vie au feu que participer aux mascarades de l'arrière. Le 26 juin, en gare de l'Est, au moment de prendre le train, il avait écouté sa mère lui avouer ce qu'il savait déjà : pour dissimuler la bâtardise de son fils, elle s'était fait passer pour sa sœur, sa grand-mère pour sa mère adoptive, son géniteur et tuteur, Louis Andrieux, le député, pour son parrain. La comédie était donc terminée. À présent, le jeune homme se trouvait dans le secteur de Saint-Dizier, à se demander si les « obus d'Apollinaire » étaient « plus dangereux que les autres » — « question de baccalauréat », aurait dit Vaché. Afin d'éprouver son admiration, il demandait à Breton de lui recopier « quelques Apollinaire de bas étage [...] obus lunaires et fusées chevelues¹ ». Le jeune homme était la proie de sentiments confus où se mêlaient la révolte, l'ivresse du danger et l'inquiétude poétique². Il écrivait des pseudo-calligrammes dont il exhibait l'innocuité, flétrissait les ambitions d'Apollinaire — « S'émerveiller. C'est si facile » — et tentait de résister au charme capiteux de ses vers : « Ha Dieu que la guerre est jolie (meilleur ou meilleure orthographe). » Il refusait surtout de passer pour dupe. « Mais que les noms de ce pays sont héroïques », s'exclamait-il d'un ton ubuesque. « Jamais nous n'en ferons des poèmes que nous n'ayons été trépané et orné de rubans vert et sang³. » Bien plus que la guerre, dont il ne pouvait nier les puissants吸引, un autre principe diabolique sapait ses admirations : il avait nom Isidore Ducasse⁴. La découverte des *Poésies* lui avait fait l'effet d'un séisme, plus ravageur encore que *Les Chants de Maldoror*. Dès qu'il les avait lues, il s'était trouvé pris : « [J]e ne pouvais plus penser à rien d'autre », se souvint-il avec émotion à la fin de sa vie, « rien d'autre ne m'était plus langage. J'étais prêt à jeter mes dieux aux orties. Je tenais des propos insensés. Je ricanais de tout ce que j'avais aimé »... *La poésie personnelle a fait son temps de jonglerie relative et de contorsions contingentes. Reprenons le fil indestructible de la poésie impersonnelle...* Cette déclaration d'Isidore était désormais pour lui le « point de départ de toute pensée » : « C'était fatalement ouvrir le procès de Rimbaud », et Breton s'y refusait⁵ ; c'était aussi faire celui d'Apollinaire qui, comme Gourmont et tant

1. Aragon à Breton [vers le 1^{er} juillet 1918] (*LAB*, p. 128-129).

2. *LAB*, p. 126 sq., en particulier p. 135-136 (7 juillet 1918), p. 154 (vers le 20 juillet 1918) et p. 207 (21 septembre 1918).

3. Le ruban de la croix de guerre est rouge et vert.

4. Ducasse était le véritable de nom de Lautréamont. Il abandonna le pseudonyme qui signait *Les Chants de Maldoror* en publiant sous son vrai nom son recueil de pensées intitulées *Poésies*. Aragon distinguait clairement les deux œuvres et les deux signatures. Il découvrit Ducasse après Lautréamont quand, en mars ou en avril 1918, ayant su l'enthousiasme des jeunes gens pour *Les Chants de Maldoror*, Royère eut signalé à Breton l'article de Larbaud sur Ducasse, paru dans *La Phalange* avant-guerre.

5. Aragon, « Lautréamont et nous », art. cité, p. 541.

d'autres aînés, avaient toujours considéré Ducasse comme une curiosité littéraire, fascinante, certes, mais d'importance toute relative. Dérouté, affaibli par la guerre, berné par les honneurs et les prestiges de la « Raison », fût-elle « ardente », Apollinaire le trépané rejoignait le cortège des « Grandes-Têtes-Molles¹ » raillées par Ducasse — Racine, Corneille, Chateaubriand, Hugo et autres zélateurs du beau ou du sublime, qui faisaient reculer la poésie sous prétexte d'humilité ou d'orgueil.

La guerre, cependant, n'avait pas dit son dernier mot. Entre les mains du « méd.-aux. » passaient des légions d'écorthés, de mourants mangés de vermine, des membres veufs, des entrailles, des coeurs à vif, des chairs dévastées... Entrainé par la contre-offensive Mangin, Aragon se trouvait à Couvrelles, le 6 août, quand un bombardement l'ensevelit trois fois, alors qu'il tentait d'évacuer des blessés. Une lettre tombée de sa poche fut par erreur attribuée à un mort, qu'on prit pour lui. Quand il déchiffra son propre nom sur une croix fichée en terre, il comprit que le destin, battant les cartes à son gré, le sommait de jouer avec lui. « Tiens, la guerre », lança-t-il insolemment quand il rendit compte de *Calligrammes* dans *SIC*, en octobre 1918. « Le poète menteur a la franchise militaire. [...] L'Argonne t'égare. Au carrefour : voici le chemin de Damas, les damas de Madame Rosemonde². » Subvertissant la manière d'Apollinaire, le jeune poète demandait aux images d'ironiser sur l'émerveillement guerrier et de suggérer ce qu'il avait sur le cœur, la mauvaise surprise et la désillusion ; le grand aîné n'y verrait que des éloges³. La « critique synthétique⁴ » empruntait sa pirouette finale à *L'Antitradition futuriste*, « Pan ! sa tête s'ouvre, c'est une fleur. / LES CALLIGRAMMES sont des ROSES ». L'éloge, d'aloï douteux, fonctionnait à la manière du poème « Secousse », écrit après l'ensevelissement ; il enchevêtrait la stupeur, le sérieux et le second degré, inversait les polarités, les valeurs, provoquait une confusion bien plus ravageuse que toutes les équivoques apollinariennes. *Cache-toi, guerre*, disait Ducasse...

Pendant ce temps, le héraut de la poésie moderne jouait son rôle avec une dignité non dénuée de finesse. Envoyé par le quotidien espagnol *La Publicidad*⁵, le Catalan Joan Pérez-Jorba l'interrogea sur la guerre et sur « l'art magique de son œuvre, unique en France ». Apollinaire lui répondit posément en reprenant le fil de sa conférence *L'Esprit nouveau* : refus de l'imitation, éloge de l'imagination, conjonction d'une « illumination interne » et d'une « forte culture ». « Je suis partisan acharné d'exclure l'intervention de l'intelligence,

1. Ducasse, *Poésies I*, in Lautréamont, *Oeuvres complètes*, op. cit., p. 271.

2. Aragon conjugue ironiquement la révélation de saint Paul sur le chemin de Damas et l'itinéraire d'Apollinaire dans le poème d'*Alcools* « Rosemonde », qui s'achève sur le calembour « Pour quérir la Rose du Monde ».

3. Aragon à Breton, 4 [septembre 1918] (LAB, p. 188).

4. C'était le nom donné par Albert-Birot à ce type de compte rendu poétique.

5. *La Publicidad*, 24 juillet 1918 (Pr 2, p. 991-995).

c'est-à-dire de la philosophie et de la logique, dans les manifestations de l'art », insista-t-il. Il visait directement Bergson, lequel critiquait aussi l'intelligence dans *L'Évolution créatrice* ; mais le poète ne reconnaissait pas au philosophe la capacité de l'artiste à dépasser l'intelligence¹. En déclarant dans un entretien que Sully Prudhomme était son poète préféré, Bergson, qui attirait tout Paris dans ses cours du Collège de France, faisait preuve du classicisme le plus pompier. Pour faire bonne mesure, Apollinaire ajouta en éclatant de rire : « La musique n'a pas le moindre attrait pour moi et je la tiens en peu d'estime. » Mais c'est sur un ton plus sérieux, plus sentencieux, qu'il aborda l'avenir du théâtre et du roman, avant d'attiser sciemment la controverse sur le cubisme littéraire : analytiques, les œuvres picturales s'adressaient au regard en exhibant « le secret de leurs volumes et le jeu de leurs dimensions », tandis que les œuvres lyriques « s'ache-
min[ai]ent directement vers l'esprit, auprès duquel elles rem-
pliss[ai]ent plutôt une fonction de synthèse ». Entre le poète et les peintres de Rosenberg, le divorce était consommé ; *Les Mamelles de Tirésias*, la guerre, les rivalités, l'éclatement du cubisme avaient eu raison de leur ancien compagnonnage lyrique et plastique. Tandis que cette mauvaise langue de Metzinger le traitait de « directeur de magasin de nouveautés », ce qu'Aragon rappelait à plaisir², Apollinaire réglait ses comptes en élévant le débat.

Chacun croyait le saisir et tous se trompaient. Alors que Pérez-Jorba buvait ses paroles comme Platon eût fait avec Socrate, qu'Aragon le reniait pour avoir choisi le camp des convenances, Apollinaire suivait son propre génie.

Mon cher Pablo la guerre dure
Guerre bénie et non pas dure
Guerre tendre de la douceur
Où chaque obus est une fleur

La guerre dure et nous amène
Un jour de joie un jour amène
Un jour d'amour un jour de Dieu
Qui sans elle n'aurait pas lieu

Les temps étaient à la fête car son ami Picasso se mariait. L'amour et la guerre l'unissaient à Olga, après deux ans d'amour partagé et plusieurs semaines d'incertitude ; un accident avait longuement immobilisé la danseuse et l'administration russe, la considérant comme en fuite, lui avait refusé les papiers nécessaires à son passeport et à son mariage. Le peintre avait dû faire intervenir ses rela-

1. C'est l'interprétation de Frédéric Worms, « Entre deux mondes : Apollinaire et Bergson », art. cité.

2. Aragon à Breton [3 juin 1918] (LAB, p. 93).

tions et Apollinaire demander à Descaves un acte de notoriété pour la promise¹.

Le vendredi 12 juillet 1918, devant le maire du VII^e arrondissement, Paul, Diègue, Joseph, François de Paule, Jean, Népomucène, Crépin de la Très Sainte Trinité Ruiz y Picasso épousa Olga Khokhlova en présence de Guillaume Apollinaire et de Max Jacob, ses témoins, de Jean Cocteau et du capitaine Valérien Irtchenko Svetlov, cavalier, témoins de la mariée². Puis on se rendit rue Daru où, sous les bulbes chamarrés de l'église russe, les époux, environnés d'icônes et de volutes parfumées, accomplirent les rites sacrés. Tout au long de la cérémonie scandée de litanies ferventes, Cocteau tint une couronne d'or sur la tête d'Olga : « [N]ous avions tous l'air de jouer Boris Godounov », raconta-t-il en riant le soir même à sa mère. La noce s'acheva par un déjeuner dans les somptueux salons de l'hôtel Meurice. Olga était en « satin-tricot-tulle blanc, très Biarritz » et Misia en bleu ciel³ ; Max, impeccable, répétait à l'envi que ce 12 juillet était précisément le jour de son anniversaire et que, d'après ses présages, Olga régnerait sur le couple.

« Et à quelque temps de là, un hobereau venu de Thuringe [...] se présente et pour arranger sa vie elle cherche à se faire épouser. » Dans le secret de son cabinet, Apollinaire racontait l'histoire d'Élodie Couronne, qui savait « de peinture plus que femme au monde eût jamais su ». Tout commençait avant-guerre quand l'amant d'Élodie, Gaétan Villème, écrivain de grande influence sur « le goût universel », s'opposait « de toutes ses forces par la plume et la parole à l'avènement du goût allemand ». Experts en pillage et forfaiture, les critiques tudesques complotèrent de lui enlever sa bien-aimée ; ils commencèrent par la vanter, la flatter, l'encourager, « le sentiment s'en mêle et elle s'habitué à être ainsi adulée ». Survenait alors Odo Riwers, poète « corrompu » qui faisait fureur outre-Rhin ; il accusait abusivement Villème de faire obstacle à ses ambitions parisiennes, se vengeait en séduisant Élodie puis l'abandonnait. La jeune femme tombait dans les bras du nobliau thuringeois, qui l'épousait, bien qu'elle fût enfant naturelle, et laissait son « fiancé de France [...] bien triste et bien malheureux ». Chassée en Espagne par la guerre, Élodie retrouvait le cruel Odo Riwers, découvrait ses calculs et la complicité de son mari. Elle prenait un revolver, les tuait et rentrait l'arme contre elle.

On aura reconnu tous les personnages, Wilhelm, Marie, Ewers et Wätjen. Apollinaire avait fini par apprendre la liaison du peintre avec l'auteur de *Mandragore* et interprétait à sa façon le mariage inopiné de juin 1914 avec Wätjen. Il se vengeait grâce à la fiction, mais

1. Apollinaire à Descaves, 10 juin 1918 (*EC IV*, p. 899) ; échanges entre Picasso et Apollinaire, 10 juin-vers le 8 juillet 1918 (*PA*, p. 165-168).

2. Registre des mariages dans *Max Jacob et Picasso, op. cit.*, p. 158-159.

3. Cocteau à sa mère, 12 juillet 1918 (Jean Cocteau, *Lettres à sa mère*, t. I : 1898-1918, éd. de P. Caizergues, avec le concours de P. Chanel, Gallimard, 1989, p. 397-398).

c'était une bien triste revanche : « [C]e qui est arrivé à Élodie Couronne, confiait Gaétan Villème, c'est à moi qu'il faut le reprocher, qui n'ai pas su la garder, et non à elle, dont la fin est digne d'admiration malgré tout. » La guerre infligeait à l'amour tant de bouleversements que ses méditations devenaient pénibles et mélancoliques. « L'Amour et la guerre »¹ était justement le titre du chapitre qui enchaînait l'histoire d'Élodie dans une conversation entre le narrateur et Gaétan Villème sur le front de Champagne ; c'était le deuxième du roman *La Femme blanche des Hohenzollern*. Le nouveau projet, à la genèse assez confuse, s'ouvrait sur l'article écrit pour *Comœdia* à la fin de juillet 1914, augmenté de passages fictifs, de détails fantastiques, et réintitulé « La Fête manquée ou le Miracle de la mobilisation ». Au troisième chapitre, le narrateur observait une mystérieuse voyageuse aux yeux violets, qui disparaissait après avoir découpé dans un journal un article relatif à la légende de la dame blanche des Hohenzollern. Un dernier fragment cherchait encore sa place dans le récit, « Le Sang noir des pavots », réunissant les notes en français d'un officier allemand opiomane, prétendument retrouvées au Trou Bricot après un assaut².

Alors que *La Gloire de l'olive* n'avait jamais abouti et que *La Femme assise* restait inachevée, Apollinaire s'entêtait à cultiver un genre éloigné de ses dons naturels pour la forme brève, l'ellipse et le racourci. Il voulait s'y confronter, mesurer l'étendue de ses dons, dirait Pascal Pia, et s'illustrer dans un genre roi, synonyme de popularité et de chances au Goncourt. Publié en feuilleton dans le *Mercure de France* entre décembre 1917 et février 1918, le premier roman de Pierre Benoit, *Kœnigsmark*, rencontrait un grand succès. Dans les tranchées de Blanc-Sablon, le lieutenant Vignerte se confie au narrateur ; en 1914, il s'est trouvé mêlé aux événements tragiques du grand-duché de Lauterbourg-Detmold... Emboîtant le pas du romancier, Apollinaire racontait sa propre histoire, en introduisant dans les ressorts romanesques le jeu mystérieux des présages et des prodiges. Or en 1915 avait paru aux Éditions pratiques une petite plaquette, *La Dame blanche des Hohenzollern et Guillaume II*, d'un certain Lavaur, opuscule semblable à tous ceux qui fleurissaient à la faveur de la guerre, sur les croyances, signes célestes, énigmes et prédictions dignes des grands-peurs de l'an mil. On y apprenait que le Kaiser subissait une influence merveilleuse, favorisée par son caractère et ses tares héréditaires : l'atrophie de son bras gauche et sa vanité puérile ne venaient-elle pas de l'orgueil de la race teutonique et de la dégénérescence de sa famille ? Mais cette influence tenait aussi aux forces étranges et mal définies qui gouvernaient le

1. *Pr 1*, p. 922-930.

2. Apollinaire puisa probablement dans divers projets, *Les Caprices de Bellone*, de 1917, les *Petites Merveilles de la guerre*, et d'autres idées, ce dont témoigne un agenda de 1917 conservé dans ses papiers (*Pr 1*, p. 1439, et P. Caizergues, « Le Journaliste », art. cité, p. 60-61).

rappor t des hommes à l'univers et favorisaient la communication entre les vivants et les morts. Les croyances populaires allemandes étaient hantées de dames blanches, inspirant la crainte et le respect, dont les apparitions annonçaient un événement important aux familles illustres. Entre la fin juin et le début juillet 1914, la dame blanche des Hohenzollern était apparue par trois fois au Kaiser. Réelle, elle présageait le prochain malheur de l'empereur et de son empire ; imaginaire, elle prouvait que la « certitude de vaincre » du souverain masquait sa conviction intime de l'échec. Bref, la victoire française et l'anéantissement allemand n'étaient qu'une question de temps...

La merveille, qui suscitait l'admiration, la stupeur ou la crainte des hommes du Moyen Âge¹, avait toujours animé l'univers d'Apollinaire, de *L'Enchanteur pourrissant au Bestiaire*, de *L'Hérésiarque au Poète assassiné*, des « Rhénanes » au « Musicien de Saint-Merry ». Que son origine fût surnaturelle, irrationnelle ou simplement mystérieuse importait moins que ses manifestations et ses pouvoirs. Elle introduisait la surprise dans le cours ordinaire de la vie et l'aventure dans l'ordre du monde ; comme dans les romans de chevalerie, elle était parfois féerique, le plus souvent sinistre et fascinante. Elle était avant tout d'essence poétique, parce qu'elle répondait au goût naturel des hommes pour les mystères et trouvait dans la poésie sa forme et son lieu. C'était le sens du « Sang noir des pavots », dont le titre empruntait à Novalis, « qui vanta la vie magique et indiqua les stupéfiants comme un bon moyen pour y parvenir² » ; le sens du poème « Merveille de la guerre », dont la violence et l'inquiétude passaient l'émerveillement ; enfin, de « Case d'armons » à « La Tête étoilée », de « Fenêtres » à « La Jolie Rousse », le sens de *Calligrammes*, ce « Livre des Merveilles » du monde moderne comme en fit Marco Polo de son voyage en Orient.

Comment les lecteurs du volume de vers ne se seraient-ils pas mépris ? Hormis Max et certains esprits portés à l'étonnement, ceux qui croyaient aux légendes, prophéties et superstitions étaient rarement ceux qui lisraient la poésie moderne ; et si ces derniers connaissaient l'ancien sens du mot « merveille », ils admettaient mal son alliance avec une réalité terriblement cruelle dont personne, sinon par mensonge et par politique, ne chantait plus la geste. En misant sur l'équivoque, Apollinaire risqua l'incompréhension, et finit par perdre au jeu. Après la guerre, alors même qu'ils lui devaient l'intuition du hasard objectif, du merveilleux quotidien ou encore du mythe moderne, les surréalistes lui reprocheront ses collusions hasardeuses et, avec eux, la tradition pacifiste condamnera sa position, jugée intenable. Si *La Femme blanche* avait paru, les lecteurs auraient peut-

1. Les clercs distinguaient la merveille de la magie et du miracle (Colette Beaune, *Jeanne d'Arc*, Perrin, « Tempus », 2004, p. 332).

2. *Pr 1*, p. 942.

être mieux saisi son ambiguïté. Le narrateur part se rééquiper à Paris après avoir égaré une partie de ses affaires en Champagne pouilleuse ; dans le wagon-restaurant, il avise deux voyageurs ressemblant à s'y méprendre, l'un, à Guillaume II, dont Wilhelm de Kostrowitzky avait vu, par trois fois, briller le casque d'or au soleil de mai 1902, l'autre, au baron de Solemacher, rencontré en Rhénanie en 1901. La présence de ces personnalités dans l'express de Dormans est parfaitement invraisemblable, mais *le vrai peut quelquefois n'être pas vraisemblable*. Après un long moment de doute et de songerie, la méprise se dissipe mais le trouble persiste : le Kaiser postiche use d'une expression chère à Guillaume II, « il faut payer de sa personne », et le Gascon qui l'accompagne se cure les dents à la manière allemande. Alors, si les sosies peuvent être pris pour les personnages authentiques, qui dit que ces derniers ne sont pas aussi des sosies ? Et dans ce jeu abyssal du vrai et du faux, où se trouve le véritable Apollinaire ? Officier sentencieux, lyrique en déclin, auteur bouffon, héraut moderne, parmi tous ces rôles, lequel était le vrai ? Apollinaire superposait les masques pour se protéger et donner le change à tous, y compris peut-être à lui-même. Il laissait surtout libre cours à la variété de sa nature, amie du changement, de la trouvaille et de l'improvisation. L'homme aimait les honneurs et le confort domestique, mais le poète habitait un monde intérieur peuplé de vies étranges, de spectacles curieux, de phénomènes extraordinaires et de fantaisies inconcevables. Il se sentait de cette race d'hommes protéiformes qui avait engendré Casanova le libertin, l'aventurier, le joueur invétéré, le mage et l'imposteur, le pseudo-chevalier, le comédien le plus doué de la scène sociale, mais aussi l'écrivain, le mémorialiste de l'art de vivre, et l'écrivain perclus retiré dans son château de Bohême, au cœur de la vieille Europe en proie aux guerres et aux bouleversements. Il avait toujours aimé le XVIII^e, siècle libre, voué aux plaisirs, aux inventions, si fertile en diables amoureux, Laclos, Nerciat, Réveroni Saint-Cyr, Sade. Mais aujourd'hui ne restait de Sade que la violence dévoyée de l'armée allemande, force brutale et cruelle, si inférieure à la violence volontaire et raisonnable des Français¹.

Cher Casanova, sa liberté, son goût du plaisir et de la jouissance, la truculence de son français truffé de bigarrures européennes²... Il était le héros d'une « comédie parodique » dont Apollinaire comptait faire un opéra-bouffe, délaissant « H.O.S.Y.N.O » au profit d'une forme plus adaptée à son talent de poète et aux attentes des amateurs d'opérette. L'idée lui en était venue en écoutant Henry Defosse, le chef d'orchestre des Ballets russes, lui parler d'écrire « une œuvre musicale gaie, facile, accessible au grand public, en prévision du besoin de distraction qui allait certainement succéder aux tristes

1. *La Femme blanche des Hohenzollern* (Pr 1, p. 931-939).

2. Voir Claude Debon, « Apollinaire, lecteur de Salmon, Casanova et quelques autres », GA 14, p. 71-76.

années » qu'ils vivaient¹ ; les deux hommes se trouvaient alors au chevet d'Olga Khokhlova, immobilisée dans une clinique de la rue de la Chaise. Quelque temps plus tard, le poète avait proposé au compositeur le scénario d'une double méprise, inspirée par un passage fameux de *l'Histoire de ma vie*. En 1744, à Ancône, Casanova s'éprend du castrat Bellino, dont son instinct lui dit qu'il est une fille travestie ; à juste titre, puisque la ravissante personne, qu'il est parvenu à fléchir, s'appelle Thérèse ; la vie les sépare alors qu'il s'apprête à l'épouser. Apollinaire avait transposé la scène près de Venise, en période de carnaval.

Je suis Casanova
L'amant joyeux et tendre [...]

Don Juan
Était triste et tragique
Ainsi qu'un chat-huant.
Longue est la liste
De celles qui moururent pour lui.
Mais moi je ne fais pas de victimes
Je suis le plaisir et non l'ennui
Je commets des péchés, non des crimes.
Je suis gai, tendre et charmant
Je suis le meilleur des amants
Car j'aime légèrement².

L'amour est un jeu de dupes qui se pratique à deux et, comme le phénix, il renaît toujours de ses cendres ; il a tous les visages et toutes les formes, se travestit, se démasque, confond les sexes et les échauffe. On avait pris Louise Lalanne pour un garçon, Tirésias avait changé de sexe et son mari l'avait remplacée ; à présent, Casanova démasquait Bellino et l'épousait. Plus que le canular littéraire ou l'écart surréaliste, le carnaval, la commedia dell'arte et sa liberté codifiée permettaient toutes les licences, toutes les confusions et tous les genres, tragédie classique, drame romantique, opéra français, opérette et climat verlainien³. Malgré tout, l'opéra-bouffe n'était pas vraiment joyeux ; la parodie provoquait des dérapages, des dissonances, qui secouaient les masques et déséquilibreraient les accords.

Et ce sourire
Que je fais voir

1. Témoignage autographe d'Henry Defosse, 7 mars 1951 (BHVP, fonds Décaudin).

2. *Casanova*, acte I, sc. 5 (*Po*, p. 972-973).

3. Jean-Jacques Heude, « Le *Casanova* de Henry Defosse », et Jacqueline Bellas, « Apollinaire librettiste. *Casanova* et l'écriture parodique », *GA* 18. J. Bellas a retrouvé dans le livret des parodies de Corneille, Racine, Hugo (*Ruy Blas*), Bizet (*Carmen*), Massenet (*Manon*), Gounod (*Faust*) ainsi que l'opérette d'Adrien Remacle inspiré des *Fêtes galantes* de Verlaine et créée en février 1914 au Théâtre idéaliste de Larronde.

Dissimule le délire
Du désespoir

Le jeune Francis Poulenc l'avait parfaitement senti lors de la représentation des *Mamelles de Tirésias*, qui lui sembla tout ensemble terrifiant et bouffon¹. Depuis l'âge de treize ans, la poésie d'Apollinaire le fascinait et le retenait par des liens mystérieux. Le poète ignorait cet admirateur de dix-huit ans, aperçu dans le sillage de Cocteau ou aux concerts de Lyre et Palette², jusqu'au jour de 1918 où Valentine Gross les convia ensemble à dîner. Poulenc se souviendrait toujours de cette rencontre, de la « cascade d'idées qui s'échappait » d'Apollinaire « avec une prodigalité de nabab », du grand rire qui secouait son imposante stature, mais aussi de cet effet de « sur-impression » qui voilait son sourire de mélancolie et son ironie de tendresse. Il y avait surtout sa voix, ce timbre sourd et doux, triste et gai, que les mélodies de Poulenc rendraient si sensibles. « On dirait la voix de Guillaume Apollinaire quand il récitait des vers », s'émerveillait Marie, écoutant *Le Bestiaire* en 1921³.

Comme le rideau de *Parade*, *Casanova* exprimait la nostalgie de la joie légère et de l'harmonie, du désir ludique, de la forme gracieuse et de la paix. Ces songeries avaient des vertus apaisantes. Sur tous les fronts, le sort des armes demeurait incertain. En mai et juin, sur le front de la Piave, entre Venise et le lac de Garde, Italiens et Autrichiens avaient enchaîné offensives et contre-offensives sans emporter la décision⁴, tandis qu'à Vienne des grèves et des manifestations ébranlaient le vieil empire. Sur le front ouest, au début de juin, les Allemands avaient de nouveau atteint la Marne, comme en 1914, et attaqué dans le secteur de Montdidier ; les Français avaient résisté mais, pendant qu'ils répliquaient sur le Matz, l'ennemi s'en prenait au saillant de Reims et, le 15 juillet, lançait une cinquième offensive d'une surprenante violence. Trois jours plus tard, les armées de Mangin et Degoutte reprenaient l'initiative sur l'Aisne et sur l'Ourcq avec dix-huit divisions d'infanterie, dont six américaines, cinq cents avions et plus de quatre cents chars. Au bout de deux semaines de progression, la contre-offensive Mangin butait sur une résistance farouche. Pendant ce temps, l'armée d'Orient, commandée par le général français Franchet d'Esperey, préparait son attaque sur le front bulgare et Lénine déclarait la guerre aux Alliés, qui soutenaient les socialistes modérés et les armées

1. Voir Hervé Lacombe, « *Les Mamelles de Tirésias* de Francis Poulenc », *Apollinaire en archipel*, op. cit., passim.

2. Poulenc donna sa *Rhapsodie nègre* salle Huyghens le 11 décembre 1917.

3. Poulenc et Marie cités par H. Lacombe, art. cité, p. 143. Voir aussi J. Bellas, « Francis Poulenc et "le son de voix" de Guillaume Apollinaire » (GA 3). Les premières mélodies de Poulenc sur des poèmes d'Apollinaire furent créées en 1919.

4. « Vive Foch, gloire à la Marne, gloire au Piave », écrivit Apollinaire à Marinetti, le 12 août 1918 (*CI 1*, p. 31). Marinetti était décoré pour son action dans les batailles de Kuk (1917) et de Vittorio Veneto (1918). Foch commandait les forces alliées du front ouest depuis mars 1918.

blanches, si bien qu'au tournant du mois d'août des milliers d'Américains, Canadiens, Britanniques et Japonais avaient, avec deux cents Français, pris pied à Vladivostock. La guerre n'en finissait pas et, si l'issue semblait néanmoins se dessiner, nul n'aurait annoncé la victoire alliée pour les prochaines semaines.

Le déchaînement de violence, le climat d'apocalypse, assombrissait Apollinaire, qui se sentait vaciller. L'ancien monde se dérobait sous ses pieds, l'aspirait dans son maelström de cendres et de ruines, et le nouveau monde naissait dans des spasmes terrifiants. À Ekaterinbourg, dans la nuit du 25 juillet 1918, sur ordre du soviet de l'Oural, Nicolas II était exécuté par balles, achevé à la baïonnette et jeté dans un puits de mine avec tous les siens. Ainsi s'écroulait l'empire et, pour honorer l'ancien souverain, il restait à peine une poignée de princes et d'exilés, réunis lors d'une messe basse, sombre et mesquine, à l'église russe de la rue Daru. « Un cinéma tournait la scène qui, dans sa misère, n'allait pas sans grandeur effrayante ni sans tristesse¹ »... Comme le culte des morts, la caméra fabriquait des fantômes...

Tout changeait à une vitesse inouïe, dans la plus grande confusion, avec de grandes secousses et de gigantesques hécatombes. Quels hommes naîtraient ou renaîtraient d'un tel chaos ? Du jour au lendemain et comme par enchantement, le « miracle de la mobilisation » les avait changés en soldats, mais la terrifiante merveille « de la science homicide » les avait mécanisés et machinés. Quoique soustrait au feu, Severini l'avait saisie dès 1915, et Christopher Nevinson affrontée avec la Croix-Rouge sur le sol français. Le peintre anglais traduisait « le côté mécanique de la guerre actuelle où l'homme et la machine arriv[ai]ent à ne faire qu'une seule force de la nature », comme dans son tableau *La Mitrailleuse*. Malgré tout, il réussissait à rendre, à évoquer la souffrance humaine, à communiquer aux autres les sentiments de pitié et d'horreur qui l'émouvaient et le poussaient à peindre². Le « secret de son art » ressortissait au tragique moderne. Celui d'Apollinaire aussi ; comment sa poésie n'aurait-elle pas changé puisque l'humanité se métamorphosait ?... « Les jours s'en vont je demeure »... Pourrait-il encore écrire un tel vers en ces temps d'armes géantes et de gaz maudits ?

L'harmonie, l'innocence et la paix étaient des mondes perdus. De tristes visions avaient fait naître une courte ébauche dramatique sur la stérilité, *La Fin du monde*, très éloignée des *Mamelles de Tirésias*, et le drame en trois actes et en vers, *Couleur du temps*, qu'Apollinaire avait achevé après bien des avanies. Le déferlement des offensives allemandes, d'avril à juin, avait plusieurs fois empêché Larronde et le Théâtre idéaliste d'en donner des extraits ou de le programmer³ ;

1. « La "Panychita" pour le feu tsar », *Mercure de France*, 16 août 1918 (*Pr 3*, p. 564-565). Apollinaire vit très certainement la scène aux actualités cinématographiques.

2. *L'Europe nouvelle*, 20 juillet 1918 (*Pr 2*, p. 1459-1460).

3. M. Décaudin, « *Couleur du temps*. Naissance d'une œuvre » (*GA 20*).

mais, à présent, la pièce était annoncée pour novembre, Laboureur ferait les décors, Carol-Bérard la musique. Alors que Cendrars s'était régénéré en inversant le sens de l'apocalypse, grâce à l'écriture cinématographique de *La Fin du monde*¹, Apollinaire avait entrepris, en vers impairs, un tout autre voyage. Le poète Nyctor, le savant Ansaldin et le financier Van Diemen fuient la guerre en avion pour chercher la paix éternelle ; ils atterrissent sur un champ de bataille où deux femmes pleurent, une mère et une fiancée, penchées sur la tombe d'un soldat mort ; ils passent par une île déserte où un solitaire expie sa faute, et arrivent au pôle Sud, où ils doivent enfin trouver la paix. Mais dans les glaces, ils découvrent une femme que Nyctor croit la Beauté, Ansaldin la Science et Van Diemen la Paix. Ils s'entre-tuent pour la posséder. Les deux femmes restent seules en scène, pleurant la « paix blanche », la « paix homicide / Pour laquelle les hommes se battent / Et pour laquelle les hommes meurent ». La voix des morts et des vivants répète « Adieu Adieu il faut que tout meure² »...

La guerre est la malédiction de l'humanité. Les hommes l'emmènent partout où ils vont, car ils portent la mort, ils sont mortels. Les femmes pleurent leur fils, leur frère ou leur mari, et mourront aussi, froides et stériles comme les glaces. Des millions de femmes de France, d'Europe et d'Amérique ne vivaient-elles pas ainsi ? Curieusement, Apollinaire ne semblait pas craindre l'accusation de défaitisme ; peut-être jugeait-il que sa réputation de poète combattant protégeait sa pièce, que le genre tragique justifiait sa tonalité, que les symboles l'affranchissaient des circonstances à la manière des utopies de Shakespeare et de Voltaire. La fin de la guerre n'était qu'une question de temps, mais il s'épuisait à la guetter et n'osait plus l'appeler « victoire », tant elle avait coûté de vies et de larmes. Il n'était pas seul à craindre que la paix fût aussi monstrueuse que la guerre³ ; une fois conclue, « les hommes réunis en troupeaux dociles », « cantonnés dans leurs nationalités, leurs races, leurs syndicats professionnels et politiques », ne se souviendraient plus des temps bénis « où l'on pouvait faire ce qu'on voulait⁴ ». Ce pessimisme inhabituel était un chagrin tangible auquel l'avaient entraîné l'écriture de sa pièce, sa faiblesse chronique, et peut-être aussi l'opium. Comme l'officier allemand du « Sang noir des pavots », Apollinaire n'était pas un fumeur invétéré mais il avait « une expérience profonde de l'opium », qui l'aidait, depuis sa blessure, à supporter les chancellements de sa santé, les toux violentes et les bronchites aiguës. Et

1. *La Fin du monde filmé par l'Ange N.-D.*, illustré par Léger, ne parut qu'en 1919 à la Belle Édition. Cendrars en avait peut-être parlé autour de lui, mais Apollinaire ne l'avait certainement pas lu.

2. *Couleur du temps*, acte II, sc. 8 (*Po*, p. 962).

3. « *Orphée* » (*Po*, p. 683).

4. « Edward Wortley-Montague », « *La Vie anecdotique* », *Mercure de France*, 1^{er} juillet 1918 (*Pr* 3, p. 284).

comme cet Allemand dont l'esprit découlait « directement de l'idéalisme de Novalis », il avait conscience des effets aveulissants de la drogue, où « les meilleurs esprits et les pires se rencontrent tous dans cette banalité du “à quoi bon” » et des « bons raisonnements fatalistes sur l'inutilité de tout thème unique¹ ».

Cependant, ses forces vitales résistaient au naufrage et inversaient le cours de ses pensées. « Il ne faut jamais déserter », déclare Nyctor dès la deuxième scène, et Ansaldin d'ajouter après lui :

Je ne crains pas la mort cependant
Je ne veux pas être à sa merci²

Dalize aurait pu prononcer cette phrase, tout comme Gabriel-Tristan Franconi. Apollinaire avait rencontré l'auteur d'*Untel de l'armée française* le 16 juillet³, chez leur éditeur Payot : « [É]pris d'action, [Franconi] avait demandé à passer dans les tanks, mais trouvant qu'on ne s'y remuait pas à son gré, il avait demandé à repasser dans l'infanterie métropolitaine » et venait de demander la Légion étrangère⁴. Né en 1887, comme Cendrars, Franconi avait, à vingt ans, fondé l'organe du mouvement visionnaire *La Foire aux chimères*, et rallié, deux ans plus tard, les Loups, qui avaient tant chahuté l'élection de Paul Fort en 1912. Poète et romancier, il s'essayait au cinéma quand la guerre fit de lui un officier valeureux, dévoué à « la grandeur et [à] la servitude de la vie militaire ». Une semaine après sa permission parisienne, un obus lui emporta la tête lors d'un assaut à Sauvillers, dans la Somme ; avant-guerre, une table tournante lui avait prédit qu'il mourrait le col tranché⁵...

Combien avaient tenu quatre ans pour disparaître au seuil de la paix ? Et si tout venait à disparaître ? Il fallait tenir encore. Tandis que les armées adverses jetaient toutes leurs forces dans d'ultimes batailles, des centaines de milliers d'habitants avaient quitté Paris, les uns pour partir en vacances, la plupart des autres par crainte des bombardements et de l'avancée allemande. Le 1^{er} août, Apollinaire prit le train en gare d'Orsay pour le Morbihan. Il emmenait les épreuves de *Petites merveilles de la guerre* et du *Flâneur des deux rives*, recueil de chroniques déjà parues, que Cocteau publiait à la Sirène, dans la collection « Tracts ». En avril, Apollinaire avait promis un roman mais, n'ayant rien de prêt, avait donné à Cocteau ces pages sur son Paris secret, insolite, imaginaire, sur le temps de sa jeunesse et du Café napolitain, celui du *Bestiaire* et de l'imprimerie Biraut,

1. La *Femme blanche des Hohenzollern* (*Pr 1*, p. 942).

2. *Po*, p. 926.

3. Apollinaire nota son adresse, « 272^e / 17^e Cie / SP 118 », dans son *Agenda Bijou*, à cette date (BnF, département des Manuscrits).

4. Écho de *L'Europe nouvelle*, 7 septembre 1918 (*Pr 2*, p. 1473).

5. Gabriel-Tristan Franconi, *Poèmes*, préface de F. Divoire, La Renaissance du livre, 1921.

de la cave de Vollard... Publiées dans *Les Marges et Paris-Journal*, elles étaient à présent marquées du sceau de la guerre, de la disparition et du souvenir.

Au terme d'une longue journée de voyage, Apollinaire descendit à Vannes, ville « des plus curieuses » et des « plus jolies¹ », où il prit un tortillard pour Ambon, puis une carriole qui le mena, à travers les landes, jusqu'au bord de l'océan, à Kervoyal près de Damgan. Jacqueline l'attendait les joues rosies, en compagnie d'Irène². L'air du large lui gonfla les poumons, la mer le baigna de lumière. Sur la grève immense, des enfants jouaient à se poursuivre en tirant de grands cerfs-volants, les pêcheurs à pied charriaient des bourriches de moules et de berniques, les rochers embaumait le fenouil et la criste-marine. Le pays était « épatait », « excellent pour la santé », même si la guerre y rendait, comme ailleurs, la vie plus difficile. Serge ne pouvait-il se procurer un sauf-conduit pour les rejoindre ? Irène l'attendait et Apollinaire le pressait en lui réclamant des produits de première nécessité ; on manquait d'eau, de pain, de savon, de fruits, mais Mme Robert, la vieille propriétaire à laquelle il louait, était une personne fort serviable. Derrière les dunes, les jardiniers cultivaient la sauge, la sarriette, le romarin ; sur les aires, les paysans vannaient l'orge et le blé, et les filles dansaient en rond, « Il ne faut pas danser / Par conséquent je m'en irai / Le curé de chez nous / Ne veut pas qu'on danse ». C'était la vie du XVII^e siècle, rouet, quenouille et fléau, c'était surtout le repos, absolu et merveilleux³.

Les lieux, propices à la paix, vivifiaient l'inspiration. Le livret de *Casanova* prit un rythme allègre et, bientôt, les deux derniers actes furent écrits. À Paris, Henry Defosse composait dans l'enthousiasme une musique d'opérette, alerte et légère, lyrique à souhait, dont il était très satisfait : « Je prie le Ciel de continuer à m'inspirer des chants doux et vivants. [...] Pour m'y encourager, aujourd'hui Bertha tonne de son mieux⁴. » Le mouvement perpétuel du vieil Océan poussait Apollinaire à travailler à un projet qui lui tenait à cœur, un livre d'odes avec Picasso. Le peintre était alors en voyage de noces avec Olga sur la côte basque, à Biarritz, où « la très belle et très gentille Mme Errázuriz⁵ » leur offrait l'hospitalité. Il y avait retrouvé deux marchands, Jo Hessel, l'ami de Vuillard, et le frère de Léonce, Paul Rosenberg, qui lui proposait de remplacer Kahnweiler⁶ ; Paul Guillaume, en revanche, avait renoncé à venir à Biarritz, tout comme Cocteau, qui

1. Apollinaire à Férat, 1^{er} août 1918 (CA, p. 582).

2. *Jl*, p. 159-160, et Apollinaire à Férat, août 1918 (CA, p. 582-585).

3. Apollinaire à Duvernois, 12 août 1918 (CEC IV, p. 900).

4. Defosse à Apollinaire, 5 août 1918 (cité par M. Décaudin, « Histoire d'un texte », GA 18, p. 12).

5. Apollinaire à Picasso [13 août 1918] (PA, p. 174).

6. C'est aussi grâce à Paul Rosenberg que Picasso loua dans un grand appartement, proche de la galerie, rue de La Boétie. Apollinaire visita les lieux avec lui le 16 octobre (*Jl*, p. 161) mais le peintre ne s'y installa qu'après le 13 novembre 1918 ; en attendant, il vivait à l'hôtel Lutetia, dans le VI^e arrondissement.

restait au Piquey, près d'Arcachon. Pour complaire à son hôtesse, Picasso décorait une chambre de la villa Mimosaïe. Entre deux nus et un vase de fleurs, il avait placé ces vers :

C'était un temps béni nous étions sur les plages
 Va-t'en de bon matin pieds nus et sans chapeau
 Et vite comme va la langue d'un crapaud
 L'amour blessait au cœur les fous comme les sages¹

C'était « Les Saisons » d'Apollinaire... Le peintre acceptait d'illustrer les odes et, en signe d'amitié, envoyait à son ami une fleur de tabac et un petit dessin où il se représentait trinquant avec lui à la mode de Biarritz. Le poète était heureux, ils feraient enfin un livre ensemble. Il lui semblait que leur compagnonnage était en train de renaître et qu'ils marchaient du même pas. Il voulait voir l'artiste s'adonner à « de grands tableaux comme le Poussin quelque chose de lyrique comme [s]a copie de Le Nain », quand lui-même essayait « de renouveler le ton poétique mais dans le rythme classique ». Prisée par Ronsard et les poètes de la Renaissance, qui l'avaient imitée de Pindare et d'Anacréon, l'ode était, avec Hugo, devenue un pur poème lyrique de forme libre. Larbaud l'avait modernisée dans *Les Poésies d'A. O. Barnabooth* en 1913, mais il revenait à Claudel de l'avoir illustrée, dès 1910, de la manière la plus ample et la plus mystique en se servant du verset. Apollinaire jugeait cependant que l'auteur des *Cinq grandes odes* délayait « avec assez de bon lyrisme romantique [...] les lieux communs théologiques et des truismes politiques et sociaux ». Lui-même éviterait le pastiche, le centon, et même l'imitation de Moréas, qui avait abouti au classicisme des *Stances*². Puisant à sa propre source, au tréfonds de son rythme, il songeait à Pascal, que rien « de plus neuf, de plus moderne, de plus dépouillé, de plus lourd de richesses » ne pouvait égaler. Étonnant rapprochement. Chez le philosophe de Port-Royal, il retrouvait des dons littéraires semblables aux dons plastiques de Cézanne et une « grandeur » commune, « "qui dépass[ait] parfois l'entendement"³ » ; un ascétisme qu'il se surprenait à rechercher plus souvent ; une méditation sur la finitude et la condition humaine, dont la profondeur se creusait avec les circonstances. De cette époque martiale où refleurissaient les genres classiques, odes, hymnes, élégies, on se souvient peut-être de l'ode « historique » de Maurras à « La Bataille de la Marne », mais bien plus sûrement de l'ode « Au platane » de Valéry, la plus inactuelle et la plus purement poétique⁴. Celles d'Apollinaire, hélas, ont été perdues.

1. Quatrain des « Saisons » de *Calligrammes*. Picasso à Apollinaire, 16 août 1918 (PA, p. 176-179, en particulier n. 2 à 5 ; reproduction de la peinture murale p. 9 et du dessin p. 178).

2. Apollinaire à Picasso, 11 septembre 1918 (PA, p. 181).

3. « Exposition Cézanne », *Paris-Journal*, 20 janvier 1910 (Pr 2, p. 127).

4. L'ode de Maurras parut dans la revue *Le Feu* du 1^{er} septembre 1918, celle de Valéry dans la revue poétique *Les Trois Roses* d'octobre 1918.

Le permissionnaire prit le train de nuit et retrouva Paris le 24 août. Le lendemain, Defosse lui joua le premier acte de *Casanova*. Si le poète perçut quelque affadissement dans son œuvre, il n'en parla pas ; peut-être même pensait-il que c'était mieux ainsi. Les deux hommes se quittèrent satisfaits l'un de l'autre, prêts à poursuivre leur collaboration avec un *Pantagruel* et un *Diable amoureux*. Le 26 août, le musicien retrouva Diaghilev à Londres, où il espéraitachever sa composition. Au début de septembre, Apollinaire quitta *L'Information* pour *l'Excelsior*, le pseudonyme du « Veilleur », les rubriques le « Pont des Arts » et le « Bloc-notes », que lui laissait Brousson ; il continuait à œuvrer au ministère des Colonies mais n'avait plus à se lever aux aurores ; il passait au journal le soir, de 6 à 7 heures. Le cours ordinaire de la vie littéraire reprit avec son lot de contrariétés et de controverses. Le 16 septembre, dans *L'Intransigeant*, le Wattman se moqua du titre choisi par Breton pour son premier recueil, *Mont de piété* : et pourquoi pas *Pompes funèbres* ou *Pommes de terre* ? Mais il y avait pire. Le jeune homme était aux cent coups parce que Valéry n'avait pas goûté son poème « Treize études », coécrit avec Aragon et paru dans *SIC* en mai dernier ; élaborée à partir d'associations d'images et d'idées, libérée du vers, de la syntaxe, du sens littéral, l'expérience était vraiment déroutante pour un esprit féru des transparentes profondeurs de la langue française. Apollinaire avait rassuré Breton : « [Valéry] a trop d'esprit pour ne pas entendre que les grâces d'aujourd'hui sont tout autres que celles auxquelles il avait si peu accoutumé les maîtres de son temps¹. » Lui-même se trouvait encore aux prises avec Allard, qui revendiquait son rôle de précurseur dans la défense du cubisme et cherchait noise à Pierre Albert-Birot. Était-il opportun de rallumer ces vieilles lunes et de provoquer Gleizes ou Metzinger à contretemps ? Fort heureusement, par ses ambitions classiques et sa tonalité tragique, *Couleur du temps* échapperait aux vaines querelles de l'avant-garde. La pièce visée par la Censure courant septembre, Louise Lara pouvait la mettre en répétition et la programmer le 24 novembre au conservatoire Maubel de Montmartre. Apollinaire lui laissait, ainsi qu'à Larronde, le soin de la mise en scène et de l'interprétation² ; il lui importait surtout que son double Nyctor pût enfin prendre vie. À la mi-septembre, il rencontra par hasard son vieil ami Vlaminck et le pria de s'occuper des décors³. Qui d'autre pouvait s'en charger quand Laboureur était accaparé par sa mission d'interprète⁴ ? Dès lors, le poète

1. Apollinaire à Breton, 19 août 1918 (*OEC IV*, p. 881-882).

2. Voir les lettres échangées entre Apollinaire, Louise Lara et Carlos Larronde dans M. Décaudin, « *Couleur du temps* », art. cité, p. 29 à 45. Le 18 septembre 1918 (p. 44), le poète écrit : « Le décorateur ne peut pas venir. Il repart au front. » Il s'agit de Laboureur, qui laissa une seule esquisse de décor, et non de Vlaminck, qui, on s'en souvient, fut maintenu toute la guerre dans une usine d'obus à Puteaux, en tant que soutien de famille.

3. Apollinaire dina avec Vlaminck le 21 septembre, selon une note à cette date de l'*Agenda Bijou*.

4. Un million et demi de soldats américains avaient traversé l'océan en l'espace de six mois.

et le peintre travaillèrent régulièrement ensemble dans l'atelier de la rue du Départ.

Depuis l'offensive générale déclenchée par les cinq armées alliées le 23 août, les événements se précipitaient. Les lignes allemandes cédaient partout, sur la Vesle, sur la Somme et sur l'Aisne. Courant septembre, les Français avaient atteint la ligne Hindenburg, les Américains emporté le saillant de Saint-Mihiel, les Italiens contre-attaqué sur la Piave et les Britanniques chassé les lambeaux de l'armée turque en Palestine ; en octobre, Allenby et l'armée hachémite firent tomber Damas tandis qu'à l'ouest les Allemands se repliaient, incendiant tout, abandonnant des positions vieilles de quatre ans. Au palais de la Hofburg, à Vienne, l'empereur d'Autriche Charles I^{er}, couronné en novembre 1916, à la mort de François-Joseph, tenait conseil sur la façon de négocier l'armistice dans le cadre des principes énoncés par le président américain Wilson en janvier 1918. À Berlin, Guillaume II s'entêtait à compter sur ses troupes, qui faisaient chèrement payer leur retraite aux Alliés ; mais, de régiment en régiment, se multipliaient les mutineries, les conseils de soldats et de marins, et, à travers tout l'empire, s'allumaient des foyers d'insurrection. La situation lui échappait.

Sensible à la fébrilité générale, Apollinaire était plein d'espoirs et de projets. Avec Dufy, il préparait une réédition du *Bestiaire* à la Sirène, dans un format réduit : « Pouvons-nous bientôt nous rencontrer plus régulièrement », souhaita le peintre le 6 novembre, « et oublier ces mauvaises années dont la dernière est celle-ci, j'espère¹ ». Dans le prolongement de *Vitam impedere amori*, le poète voulait faire un nouveau livre avec Rouveyre, à propos des femmes, sur le mode satirique ; il enviait le dessinateur de descendre à Nice soigner ses poumons malades². L'idée d'un roman sur les nuages lui était venue³, puis une tragédie, avec des décors bleus, des princes et des princesses⁴. « L'Enfant d'or⁵ », sonnet donné aux *Trois Roses*, distillait le même climat, irréel et médiéval, souvenir de la cité d'Orkenise, hors le terrible empire de la réalité. Le fondateur des *Trois Roses*, Justin-Frantz Simon⁶, désirait lui aussi s'évader de la guerre pour se consacrer à l'art et à la littérature ; déclaré inapte au service armé après sa blessure de septembre 1914, il enseignait l'allemand à Grenoble et avait créé sa « revue d'art » en juin 1918, dans un esprit parfaitement désintéressé, indépendant de toute chapelle, en faisant appel à « des poètes et des écrivains d'esthétiques et de tendances diverses, mais

1. CA, p. 348.

2. Apollinaire à Rouveyre [30 septembre 1918] (CA, p. 456-457).

3. Note du 16 octobre 1918 (JI, p. 161).

4. Selon un écho anonyme du *Carnet de la semaine* du 15 décembre 1918 (M. Décaudin, « L'Homme à l'œuvre », art. cité, p. 39).

5. Le poème parut dans le numéro 5-6 d'octobre-novembre 1918 (Po, p. 577).

6. Étienne-Alain Hubert, « Justin-Franz Simon et *Les Trois Roses* », préface à la réédition de la revue en fac-similé, Grenoble, Éditions Grande Nature, 1985.

nettement représentatifs de l'effort littéraire de la France moderne ». Aidé par son ami parisien Gabriel Fournier, familier de Lyre et Palette, et par Ortiz de Zarate réfugié à Grenoble¹, Simon avait su convaincre trois générations de poètes, Valéry, Vielé-Griffin, Jammes et Royère, Apollinaire et Max, Breton, Aragon et Soupault ; Reverdy, qui se consacrait à *Nord-Sud* avec un soin jaloux, avait même accepté de participer à l'aventure. Hélas, dans le courant d'octobre, la grippe espagnole emporta Simon et sa jeune épouse en quelques jours. Très ému, Apollinaire salua ce « jeune talent [...] plein de promesses » qui « aimait la vie, cette vie moderne », et que la mort venait d'anéantir².

La mystérieuse épidémie avait frappé une première fois au printemps, dans les camps militaires aux États-Unis, et pris pied en Europe avec les troupes américaines infectées³. Elle s'était alors massivement répandue en Espagne, où elle avait beaucoup tué ; on l'avait su car la censure était faible en pays neutre et on l'avait nommée « grippe espagnole », par commodité, plus que par certitude. Il se disait qu'après les gaz les Allemands utilisaient une nouvelle arme bactériologique sous forme d'agent grippal (on ne parlait pas encore de virus) ; les uns prétendaient que la grippe était contenue dans les cachets d'aspirine du fabricant Bayer, l'inventeur du médicament, les autres que des U-Boot déposaient subrepticement des fioles empoisonnées sur les côtes alliées. Quand, à la fin du printemps, on admit que la maladie décimait aussi l'ennemi et que l'activité militaire avait fléchi partout, on prit grand-peur. De mémoire d'homme, on n'avait jamais connu tel fléau. Ignorant son ampleur létale et les moyens de la vaincre, les autorités chargèrent la Censure de juguler la panique tandis que la contagion paraissait flétrir ou refluer d'elle-même. Mais quand la grippe frappa de nouveau en août aux États-Unis, gagna l'Europe et s'y répandit à une vitesse effroyable, on crut la fin du monde arriver. Tous ne mouraient pas mais la plupart décédaient en peu de jours, parfois en quelques heures. À Philadelphie, il mourait quotidiennement six cents personnes et à Paris, plus de deux cents. À la maladie de la guerre s'ajoutait une nouvelle plaie, une malédiction, une catastrophe, qui laissait la science et la religion impuissantes. On ferma les lieux publics, théâtres, bordels et jardins, désinfecta les rues, imposa le port du masque aux chauffeurs de bus, hospitalisa pour évacuer aussitôt, à cause de la recrudescence de la contagion. L'isolement seul semblait efficace, mais il était difficile à pratiquer. Les soldats tombaient sans combattre, les blessés expiraient sans secours, des hommes sains et valides, des femmes, des enfants, des vieillards, des familles entières, des millions de personnes étaient touchées, comme si quelque force vengeresse et divine s'acharnait sur

1. Effrayés par les bombardements, Zarate et sa famille étaient hébergés par Simon.

2. *L'Europe nouvelle*, 2 novembre 1918 (*Pr 2*, p. 1488-1489).

3. Jay Winter, « La Grippe espagnole », *Encyclopédie de la Grande Guerre*, op. cit. ; Didier Ingrand, « La Grippe espagnole de 1918 », *La Revue du praticien*, vol. LVI, 15 octobre 2006.

l'humanité et cherchait à la punir. Les victimes présentaient tout ensemble les symptômes de la grippe et de la pneumonie. La fièvre et les courbatures gagnaient, la respiration faiblissait, d'affreuses plaques bleuâtres et violacées se répandaient sur la face, les pieds se cyanosaient ; alors le mourant se mettait à vomir l'écume sanguinolente qui lui submergeait les poumons, la bouche et le nez. C'était atroce comme une peste noire.

Affolés, démunis, les gens préconisaient des remèdes de bonne femme, inhalation de jus d'oignon¹, fumigations et cataplasmes en tout genre. Toujours curieux, Apollinaire compulsait de vieux ouvrages sur les épidémies anciennes et les antidotes populaires. Le 3 novembre, il rencontra Cendrars², qui l'emmena déjeuner en garçons chez Baty et lui donna un tube d'huile de Haarlem, une panacée séculaire à base de soufre, réputée pour ses vertus décongestionnantes et assainissantes, « le seul remède du Moyen Âge figurant encore [...] officiellement dans le Codex », dont on attribuait la formule à Paracelse... Le jour même, à la villa Giusti, non loin de Padoue, l'Autriche-Hongrie signait l'armistice avec l'Italie. Tout s'accélérerait. Le 5 novembre, les Alliés intimèrent à Berlin de signer un armistice dont les conditions n'étaient pas négociables ; dans toute l'Allemagne, les troubles révolutionnaires se répandaient comme une traînée de poudre. Trois jours après, alors qu'à Rethondes Foch lisait à la délégation allemande les conditions du traité, Cendrars passa au 202, boulevard Saint-Germain pour y déposer un exemplaire de son nouveau livre, *J'ai tué*, paru chez Bernouard avec des illustrations en couleurs de Léger. Du fond de sa loge, la concierge lui cria que M. et Mme Apollinaire avaient la grippe. Il monta sans écouter ses mises en garde, tambourina à la porte, se fit ouvrir : « Apollinaire était couché sur le dos. Il était tout noir. » Sur le bureau, il remarqua le tube d'huile de Haarlem, intact, et un article en souffrance, « Ma dernière maladie ». Il redescendit précipitamment, appela le docteur Capmas³ et prévint le fidèle Férat.

Cendrars raconte ce qu'il veut. Dans une relation tardive, Cocteau affirma que Max et Picasso vinrent en personne lui demander de téléphoner à Capmas⁴. Quand Pierre-Marcel Adéma leur posa la question, ni le médecin ni Férat n'avaient souvenir que Cendrars fût présent dans ces moments-là. Un autre témoin avança qu'Apollinaire écrivait un article sur la grippe quand le mal l'avait saisi⁵.

1. « La Grippe espagnole », *Mercure de France*, 1^{er} septembre 1918 (*Pr* 3, p. 578).

2. *Blaise Cendrars vous parle* (TADA 15, p. 184 sq.).

3. Le médecin de Paul Laffitte et des collaborateurs de la Sirène, installé rue Saint-Philippe-du-Roule. Il soignera Cocteau, Gance et assistera Radiguet sur son lit de mort, en 1923.

4. Jean Cocteau, « Apollinaire », *La Parisienne*, janvier 1954, cité par P. Read, *Picasso & Apollinaire*, *op. cit.*, p. 133.

5. « Circonstances de la vie et de la mort d'Apollinaire », article probablement dû à Fernand Divoire, *Aux écoutes*, 24 novembre 1918 (cité par P. Caizergues, « Le Journaliste », art. cité, p. 44-45).

Cendrars n'en dit pas moins vrai. *J'ai tué*, la pharmacopée, chaque détail éclaire de biais ce que le « pauvre Guillaume » était alors pour lui, l'attachement, l'hostilité, la magie, et ce qu'il devint ensuite, un fantôme encombrant dont on demanda compte au survivant pendant quarante ans. Alors Cendrars le fit sien en l'enserrant dans un récit dont il ne s'échapperait plus, comme Merlin en son tombeau.

Le 9 novembre, les Parisiens se déchaînèrent aux cris des vendeurs de journaux : l'agence Wolff l'avait câblé à la mi-journée, le Kaiser venait d'abdiquer en Belgique, à Spa, au QG allemand du château de la Fraineuse ; il ne rentrerait pas à Berlin¹ et le Kronprinz renonçait au trône... Les Hohenzollern vaincus, l'Allemagne signerait sans conditions... À mort Guillaume !... À bas Guillaume !... Dans la pénombre de sa chambre en plein ciel, Apollinaire perçoit-il cette agitation singulière ? Peut-être entend-il la rumeur confuse qui affleure à ses fenêtres closes... Spa, Stavelot, les bords de l'Amblève, dont les eaux communiquent avec le Léthé... Mareï, Annie, Marie... Paris, Londres, l'Algérie, et les canons tonnant du côté des Hurlus... Il rassemble ses dernières forces, résiste à la pourriture qui lui bleuit la face, au délire qui flue et refluе dans sa tête blessée, aux brûlures qui consument ses poumons gazés. Quelqu'un bouge près de lui ; Jacqueline est là qui veille, avec Max et Cocteau. Il est 5 heures du soir. On allume une lampe. Son profil est calme, merveilleusement jeune. La vie l'a quitté.

Les regrets

D'un geste lent, Louise Faure-Favier revêtit le défunt de sa tenue bleu horizon, épingle sa croix de guerre, déposa près de lui le képi neuf à deux galons qu'il n'avait jamais mis et, entre ses doigts glacés, plaça un crucifix². La lueur jaunâtre des cierges faisait trembler les ombres sur les murs de la chambre ; par la croisée entrouverte pénétrait un tumulte feutré de clameurs, de chants et de chahut. Dans la pièce voisine, Jacqueline pleurait ; la grippe l'avait épargnée. Pendant deux jours, les visiteurs se succédèrent, les bras ballant de tristesse ou chargés de bouquets. Les uns avaient été prévenus par les amis, les autres par la presse ; le soir de la mort, vers minuit, Cocteau avait prié Salmon de s'occuper des notes aux journaux³. La nouvelle se propagea instantanément, s'égara dans l'émotion géné-

1. Dans la nuit du 9 au 10 novembre 1918, Guillaume II quitta Spa en train pour se réfugier aux Pays-Bas.

2. Promu lieutenant le 28 juillet 1918, Apollinaire mourut sans avoir reçu sa notification officielle, datée du 12 novembre (BnF, département des Manuscrits). Billy raconte qu'il avait acheté son képi quelques jours avant sa mort. Son témoignage ainsi que celui de Louise Faure-Favier et de nombreux amis figurent dans le numéro spécial de *SIC*, « en mémoire de Guillaume Apollinaire » (n° 37-38-39, janvier-15 février 1919).

3. Cocteau à Salmon, 9 novembre 1918 (P.-M. Adéma, *Guillaume Apollinaire, op. cit.*, p. 342).

rale, toucha ceux qui devaient l'être. Le 10 novembre, Billy apprit la disparition dans un quotidien du soir, alors qu'il rentrait d'un reportage en Picardie, où son caveau de famille avait été éventré par un obus. Son sang se glaça, il souhaita mourir aussi ; le lendemain, il accourut boulevard Saint-Germain. D'autres amis arrivaient avec lui, tout étourdis de l'ivresse extérieure, le pardessus semé de pétales, de poussière, de papiers multicolores, les pieds souillés de plâtre, énervés d'avoir dû fendre la foule, jouer des coudes, répondre aux étreintes, aux bourrades, ne sachant plus s'ils devaient rire ou pleurer. L'Allemagne avait signé l'armistice à 5 heures du matin, dans le wagon de Rethondes ; à 11 heures, le cessez-le-feu avait sonné sur tous les fronts et les armes s'étaient tuées... La France était victorieuse... Vive la France !... *Non, il fallait pas, il fallait pas, Guillaume... Non, il fallait pas, il fallait pas y aller !...* « C'est fini, mon cœur, les hommes ne se massacrent plus ! » écrivit Duhamel à sa chère Blanche : « Nous avons offert le champagne aux blessés. Il y en a quelques-uns qui ne survivront pas. Je ne peux les regarder sans avoir le cœur déchiré. » La douloureuse nouvelle était arrivée jusqu'à lui, à Mesgrigny dans l'Aube, où le fracas des deux artilleries ne couvrait plus le râle des moribonds : « Apollinaire est mort de la grippe ces jours-ci — J'en ai été frappé et chagriné¹. » Combien mourraient encore de ce mal maudit, au moment même où s'élevaient, partout en Europe, des cris de rage et de triomphe, des plaintes, des soupirs et des sanglots de désespoir ? Combien succomberaient d'avoir combattu de part et d'autre du front, mortifiés de voir s'échapper la victoire qu'ils avaient payée de leur vie, malheureux d'être vaincus et d'avoir tout perdu ?

Au sommet du pigeonnier, rien ne faisait plus frémir la dépouille pudiquement voilée. Léautaud ne vit qu'un drap sous un amoncellement de fleurs aux relents surets. Dehors, la joie populaire l'assaillit comme une mauvaise maladie ; on avait débaptisé l'eau de Cologne, les bergers allemands étaient devenus alsaciens, la rue Richard-Wagner la rue Albéric-Magnard, il ne restait plus qu'à débaptiser la rue de la Victoire ; décidément, le peuple avait « une sale façon de manifester ses joies, même justes² ». Dans la petite chambre, Max priait sans se soucier de la liesse : « Nous avons assez passé d'heures à rire pour que j'en passe près de lui à pleurer », confia-t-il à son ami René Fauchois. « Vraiment ni le succès de mes amis, ni ceux de la France victorieuse ne peuvent rafraîchir ce qu'en moi cette mort a fané à jamais. Je ne savais pas qu'il était "ma vie" à ce point. » Pâle et raide, Mme de Kostrowitzky veillait aussi son fils. Un air hautain, une toilette inconvenante³, une probable dispute avec Jacqueline

1. Duhamel à Blanche, 11 novembre 1918, (*Correspondance de guerre 1914-1919, op. cit.*).

2. Notes des 6 décembre 1917, 11 et 12 novembre 1918 (*Journal littéraire, op. cit.*, p. 1037, 1059-1060).

3. Elle aurait été averti par télégramme alors qu'elle se rendait à un mariage israélite (A. Billy, *Apollinaire vivant, op. cit.*, p. 108).

avaient achevé de prévenir contre elle, les uns l'accusant d'avoir méconnu la valeur de Guillaume, les autres d'avoir toujours méjugé les artistes. Chacun estimait Olga à l'aune de sa propre peine et nul ne s'imaginait la douleur masquée par l'épaisseur des fards et l'affection des manières, une mère qui perd son enfant.

Le jour des funérailles, le corbillard fleuri tiré par deux chevaux quitta le coin de la rue Saint-Guillaume et se dirigea vers l'église toute proche, suivi d'un long cortège conduit par Jacqueline et Olga en grand deuil ; Max Jacob et Serge Féret les soutenaient¹.

Le prêtre boit les diacres chantent
 Ô mort mon frère qui sut boire et chanter.
 Bien peu retrouvent la forme d'une prière,
 [...] Je t'aperçois parmi les Sages
 Et c'est toi Dieu, le Dieu que tu crées à ton image.
 Tous les autres dieux agonisent.

Pendant la messe à Saint-Thomas-d'Aquin, Salmon le mécréant frissonnait parmi les pierres et « les fleurs aussi [étaient] des pierres ». Le 13 juillet 1909, jour de son mariage, les drapeaux pavoisaient Paris au son des flomflons et Guillaume les avait chantés ; le 13 novembre 1918, le tambour roulait et on avait

[...] trouvé des drapeaux neufs
 Pour la Victoire, pour ta Victoire,
 Mon frère Poète Assassiné
 Par les Boches, le labeur, l'amour, la liberté, le souffle de la ville et l'ivresse de croire².

Dalize mort, Apollinaire mort, lui seul restait à porter le deuil de sa jeunesse, de sa génération, des années merveilleuses de Montmartre et de Montparnasse. Il avait trente-sept ans et se sentait très vieux. Que deviendrait-il après cette « victoire plus terrible / Que la défaite³ » ?

Le cercueil sortit de l'église devant la haie d'honneur du 237^e territorial, et le cortège s'ébranla en direction du Père-Lachaise, de l'autre côté de Paris. La fièvre populaire n'avait pas décru, les étudiants déchaînés entraînaient les filles dans leurs sarabandes, on s'adressait au premier venu parce qu'on ne pouvait pas se taire, qu'on voulait rire et se sentir vivre ; les opérateurs de cinéma et les photographes s'en donnaient à cœur joie. La vie fusait de toutes parts et la mort la fendait, sous la forme d'un interminable convoi funèbre.

1. Article de Salmon dans *L'Éveil* du 14 novembre 1918, cité par P.-M. Adéma, *Guillaume Apollinaire*, *op. cit.*, p. 343-344.

2. André Salmon, « Treize novembre », *SIC*, *op. cit.*, p. 307.

3. André Salmon, *L'Âge de l'humanité. Poème*, Éditions de la NRF, 1921.

C'était un crève-cœur que d'apercevoir d'autres obsèques, de rue en rue, de quartier en quartier, de pleurer au beau milieu de la kermesse, d'attendre les chevaux du char qui renâclaient sur le pavé vineux jonché de détritus, de voir défiler ces moignons, ces béquilles, ces membres de bois, ces drapeaux délabrés qui battaient lamentablement dans les rafales. Jacqueline trébuchait, Hélène d'Oettingen tanguait sous l'effet de l'alcool, beaucoup marchaient en silence, le front baissé, indifférents à la bousculade. Retenu par Paul Guillaume, Severini flétrissait¹; il perdait son ami, son défenseur, celui seul qui avait compris ce qu'il désirait faire, au-delà du cubisme et du futurisme ; il le revoyait, la pipe à la bouche, lançant ses idées comme un enfant ses ballons, riant sous cape, les prunelles étoilés de malice. Quelle perte irréparable pour la poésie française, se lamentait Billy. Nul doute qu'Apollinaire fût devenu quelqu'un dans les lettres, regrettaiient Vallette et Léautaud². Il aurait fait un académicien, assurait Vlaminck. Le jeune Radiguet, qui ne connaissait personne, dévisageait ses voisins à la dérobée et tentait de deviner leur nom. Pour se soutenir, la plupart parlaient du défunt, de ses derniers instants, et si tous s'unissaient de douleur, aucun ne racontait tout à fait la même histoire. Cocteau assurait qu'Apollinaire ne s'était pas vu mourir, que son visage était calme et tout jeune, Picasso pouvait en témoigner : « Regarde », avait-il dit à Cocteau en éclairant le visage du défunt, « il est comme à notre première rencontre³ ». Par quel miracle était-ce possible ? doutaient les incrédules. La grippe nécrosait, Cendrars le confirmerait peut-être, s'il n'avait quitté le cortège avec Raymone et Léger, pour chercher un bistrot où boire un grog⁴. « Il a beaucoup souffert pendant les dernières heures, dit-on à Léautaud. Il s'est beaucoup débattu contre la mort. Il disait au médecin qui le soignait : "Sauvez-moi, docteur, sauvez-moi. Je veux vivre⁵ !" » Quelqu'un rectifia : « "Docteur, sauvez-moi. J'ai tant de choses à dire !" » Les sceptiques grimaçaient poliment : ses dernières paroles ressemblaient fort à ses derniers vers... *Car il y a tant de choses que je n'ose vous dire / Tant de choses que vous ne me laisseriez pas dire...* Et pourquoi pas ? répliquait-on. Il avait eu la préscience de sa mort, « La Jolie Rousse » était son testament. Mais, s'étonnait cet autre, dans « Les Fiançailles », il imaginait sa mort « sifflant comme un ouragan »... Rappelez-vous le chœur final de *Couleur du temps*, murmurait tel autre, « Adieu adieu il faut que tout meure ».... Les uns parlaient de sa sérénité, les autres de sa détresse, tous posaient sur son visage le masque funèbre qui leur montrait la mort en face. Sait-on jamais comment meurt un homme ? Les natures

1. G. Severini, *La Vie d'un peintre*, op. cit., p. 224-226.

2. Note du 13 novembre 1918 (P. Léautaud, *Journal littéraire*, op. cit., p. 1061).

3. Hommage de Cocteau, *SIC*, n° 37-38-39, janvier-15 février 1919.

4. Blaise Cendrars vous parle (*TADA* 15, p. 177).

5. P. Léautaud, note du 13 novembre 1918 (*Journal littéraire*, op. cit., p. 1060).

enclines au merveilleux s'extasiaient que la vie et la poésie se fussent unies jusqu'à la fin, ainsi qu'il l'avait toujours cherché. Fernand Fleuret raconta que le jour de la mort, alors qu'il ignorait tout de l'agonie de son ami, il avait vu un corbeau se poser sur sa fenêtre puis s'envoler vers le boulevard Saint-Germain¹. La semaine précédente, ajouta Vlaminck, lors d'un déjeuner au 202, le sel s'était renversé sur la nappe, Guillaume avait paru inquiet puis s'était disputé avec sa femme pour un détail de service². Picasso se taisait. Le soir du 9 novembre³, alors qu'il rentrait à l'hôtel Lutetia, le vent d'hiver lui avait plaqué sur le visage le voile d'une veuve qui passait à sa hauteur ; un peu plus tard, un coup de téléphone lui avait annoncé la nouvelle alors qu'il se regardait dans le miroir de la salle de bains. C'était voir sa propre mort. La peur l'avait pris, comme elle le prenait dès qu'il sentait la mort autour de lui, même en paroles. Alors, sans réfléchir, il avait saisi de quoi se dessiner tel qu'il se voyait, assis de trois quarts devant la glace, sa large main crispée sur le crayon, le carnet sur les genoux, le visage envahi d'ombre et le regard atterré, le corps à peine esquissé, presque spectral. Un auto-portrait terriblement réel.

Sur les hauteurs du Père-Lachaise, dans la 23^e rangée de la 89^e division, un simple trou, juste assez grand pour un cercueil, et une pauvre croix de bois, Guillaume Kostrowitzky, 9 novembre 1918. Les soldats saluèrent leur camarade et, avec lui, tous les morts à la guerre. L'un après l'autre, les endeuillés défilèrent lentement devant la tombe ; ils lançaient une fleur, un rameau, un peu de terre, méditaient un instant et se retiraient ; nulle femme ne fredonna la chanson de Tristouse Ballerine. La guerre avait pris fin, le temps était clair mais les coeurs étaient sombres. « Par la porte de la victoire et de la paix, nous entrions dans la nuit⁴ », se souviendra Billy. « Le soleil se voile d'ombre... », gémit Gaston Picard, « Apollinaire ! Apollinaire ! La Victoire n'est pas complète où tu n'es pas... ». Salmon vit le ciel bas rouler « des cargaisons de neige » et Reverdy songea : « Il fait noir / On mêle le soleil avec la terre⁵ ». Breton était profondément désesparé : « Guillaume / Apollinaire / vient de / mourir », avait-il écrit à Aragon, sur un petit bout de papier de sa lettre-collage du 10 novembre⁶. Son destinataire ne l'avait d'abord pas remarqué ; il marchait vers l'Alsace avec son régiment, entrerait bientôt en Allemagne, peut-être même en Rhénanie... *Qui donc a fait pleurer les saules*

1. F. Fleuret, *De Gilles de Rais à Guillaume Apollinaire*, op. cit., p. 291-292.

2. M. de Vlaminck, *Portraits avant décès*, op. cit., p. 201.

3. Récits faits par Picasso à Roland Penrose et Jaime Sabartés, cités par P. Read, *Picasso & Apollinaire*, op. cit., p. 134-135 (repr. du dessin, p. 136).

4. A. Billy, *Le Pont des Saints-Pères*, op. cit., p. 221.

5. Hommages poétiques de Picard, Salmon et Reverdy dans *SIC*, op. cit.

6. Ces lettres étaient confectionnées de coupures de journaux et de fragments de textes copiés par Breton. Souvenir d'Aragon, cité par Pierre Daix, *Aragon* [1975], Tallandier, 2004, p. 105.

riverains... « La mort de Guillaume. / Elle vient à point : il est mort avec la guerre, déclara-t-il dès qu'il eut compris. Il n'avait plus rien à dire, commençait à mal tourner. [...] Qu'aurions-nous tiré de lui¹ ? » « Adieu que naguère est jolie », lui avait écrit Fraenkel en septembre². Mais Aragon était plus affecté qu'il ne voulait l'avouer... *Je pleure et je voudrais mourir...* Breton était médusé ; le crépuscule tombait sur sa vie et sur la poésie. Douloureusement, la sonnerie aux morts monta dans le ciel pâle, mêlée aux sons lointains des cloches et des coups de canon.

Qu'aurait pensé Guillaume de ces étonnantes contrastes ? Peut-être aurait-il noté un détail curieux, imaginé quelque scène païenne et mystique, songé au tombeau de Croniamantal dans le bois de Meudon. Sans doute aurait-il aimé accueillir la victoire et son aube incertaine. Le lieutenant Kostrowitzky Guillaume, dit Appolinaire (*sic*), recevrait bientôt l'*Hommage de la Nation*, ce papier décoré d'une image de *La Marseillaise* de Rude, qu'il admirait tant, et qui s'était appelée *Le Départ des volontaires* ; sans être tombé au champ d'honneur, il était mort pour la France³. Mais que lui importait d'être honoré et pleuré puisqu'il avait perdu la vie, son épouse, ses amis et ses camarades ? Quand Ulysse s'en fut aux Enfers interroger Tirésias, il rencontra l'ombre d'Achille aux pieds légers et lui dit :

nul homme plus que toi ne fut ni ne sera heureux.
Jadis, de ton vivant, nous t'honorions autant qu'un dieu,
nous autres Grecs ; et maintenant, ici, parmi les morts,
tu règnes de nouveau : ne regrette donc pas la vie !

Alors le fils de Pelée lui fit cette réponse :

Ne cherche pas à m'adoucir la mort, ô noble Ulysse !
J'aimerais mieux être sur terre domestique d'un paysan,
fût-il sans patrimoine et presque sans ressources,
que de régner ici parmi ces ombres consumées⁴...

Peu à peu, l'assistance se dispersa et chacun s'en retourna le long des tombeaux tristes et des croix de bois. Le vent de bise faisaient trembler les cyprès, battre les gerbes et les couronnes ; les feuilles mortes et les pétales tombés tourbillonnaient dans la poussière. Alors, doucement, Mme de Kostrowitzky prit le képi neuf « et toute seule, toute raide, redescendit des hauteurs du Père-Lachaise en le tenant à la main

1. Aragon à Breton, 13 [novembre 1918] (*LAB*, p. 229).

2. Cité par Aragon dans sa lettre à Breton du 4 [septembre 1918] (*LAB*, p. 188).

3. BHVP, donation Adéma. La mention « Mort pour la France » donne à la veuve droit à une modeste pension.

4. Homère, *Odyssée*, ch. xi, v. 482-491 (trad. de Ph. Jaccottet [1982], La Découverte, 2004, p. 191).

comme un éventail¹ ». La grippe espagnole l'emporta le 7 mars 1919, cinq jours après Jules Weil². Quelques semaines plus tard, Albert périt au Mexique, du typhus peut-être. Ainsi s'éteignit la branche aînée des Kostrowicki de Scorynicze.

1. A. Billy, *Apollinaire vivant*, op. cit., p. 108.

2. L'épidémie disparut comme elle était venue et ne revint pas ; elle fut plus meurrière que la guerre elle-même. On ignore toujours quel a été le nombre de victimes, mais on avance une quarantaine de millions dans le monde, soit quatre fois plus que le conflit.

ÉPILOGUE

Q
L R U M R
ES OIS I EU ENT
TOUR A TOUR
RENAISSENT AU CŒUR DES POÈTES

Quand Cendrars arriva au Père-Lachaise, la cérémonie était terminée. Les invités dispersés, les fleurs pillées par les marchands à la sauvette, la tombe perdue dans l'alignement monotone des fosses fraîchement creusées, il s'apprêtait à repartir quand il vit une étrange motte de terre : « Regardez, dit-il à Raymone et à Léger, regardez, c'est prodigieux ! On dirait la tête d'Apollinaire... » La motte « avait exactement la forme de la tête d'Apollinaire et le gazon était planté comme l'étaient ses cheveux de son vivant, autour de la cicatrice de sa trépanation ». Au sortir du cimetière, il proféra : « C'était bien lui. Nous l'avons vu. Apollinaire n'est pas mort. Bientôt, il va se manifester. N'oubliez pas ce que je vous annonce¹... »

Blaise ne fut pas seul à témoigner d'un prodige. Dans le cortège funèbre, Fleuret vit un personnage en manteau couleur de terre, chapeau pointu à plume de coq, rapière au côté, qu'il reconnut pour Schinderhannes. Allait-il retrouver la Loreley, Isaac Laquedem et le baron d'Ormesan ? Il ne s'en étonnait pas puisque Apollinaire « vivait environné de présages et de signes mystérieux », comme

1. *Blaise Cendrars vous parle* (TADA 15, p. 177-178).

tous les poètes¹. Même Billy, qui était un homme raisonnable, pensa longtemps l'apercevoir parmi les passants parisiens. Sur les bords du Rhin, en décembre 1918, stationnant avec les troupes d'occupation, Aragon devina le regard du défunt dans les profondeurs de l'onde verte. « La légende se créait autour de lui, nimbe doré qu'on voit aux Césars de Byzance », écrivit-il dans une singulière « Oraison funèbre ». « D'elle seule je me souviendrai, soucieux biographe de l'unique beauté qu'il semait sous ses pas, pour que périsse à tout jamais ce cadavre d'homme privé, et que subsiste au creux du chêne l'enchanteur Apollinaire². »

Ces témoignages, diront les esprits positifs, ne sont pas dignes de foi ; ils ressortissent à l'hallucination, au déni, à l'affabulation congénitale ; tout au plus admettra-t-on une propension naturelle à croire, particulièrement vive chez les poètes, les sauvages et les enfants. Où chercher la vérité ? Dès la mort d'Apollinaire, les nécrologies se multiplièrent. Au début de 1919, Albert-Birot lui consacra un numéro spécial de *SIC* et, en juin, Léonce Rosenberg, oubliant les anciennes querelles, une soirée d'hommage à *L'Effort moderne*. Ces éloges, lourds d'émotion, tenaient souvent de l'hagiographie, plus que de la preuve, et en disaient davantage sur leurs auteurs que sur celui dont on cultivait le souvenir. Picabia et Duchamp procédèrent à leur façon et conjuguerent la peinture à la parole. Peu après la disparition, Picabia dessina un portrait mécanomorphe, en forme d'accessoire automobile, semblable à une pompe à moteur pour le gonflement des pneus ; sur la machine, il écrivit « Guillaume Apollinaire / irritable poète », allusion au *genus irritabile vatum* d'Horace et à la susceptibilité proverbiale de son ami, formule à laquelle répond sa propre signature, chargée d'autodérision : « Maître de lui-même / Picabia. » En incipit, le *non omnis moriar d'Horace* est devenu « Tu ne mourras pas tout entier³ » : le poète ne connaîtra jamais l'immobilité du marbre ou de la pierre car son esprit soufflera sans relâche, à l'image de ces machines incorporées à la vie de l'homme contemporain. Duchamp, lui, se trouvait encore à New York à la mort d'Apollinaire ; il était trop tard pour offrir le ready-made réalisé vers 1917, à partir d'une plaque publicitaire émaillée pour la peinture *Sapolin Enamel*. En quelques gestes, l'artiste a transformé la réclame en « Apolinère enameled⁴ », le poète en marque déposée, ou en composé chimique breveté, polymère, prêt à l'usage ; une touche de couleur a ravivé la vitre, au second plan, d'un discret reflet doré ; dès lors, le montant du lit, peint par la petite fille, exhibe effrontément sa forme phallique. L'humour du détail et le détournement de la retouche sont d'une parfaite acuité.

1. F. Fleuret, *De Gilles de Rais à Guillaume Apollinaire*, op. cit., p. 291-292.

2. *SIC*, n° 37-38-39, janvier-15 février 1919.

3. *Genus irritabile vatum*, « la race irritable des poètes », provient des *Épîtres* (II, 2, 102), et *non omnis moriar*, « je ne mourrai pas tout entier », des *Odes* (III, 30, 6). Voir cahier hors texte, n° 63.

4. « Émail Sapolin » devient donc « Apolinère émaillé ». Voir cahier hors texte, n° 62.

Persuadés de leur loyauté, les amis proches du poète commencèrent à se diviser sur la valeur ou l'interprétation à donner à certains symboles. Le 24 novembre 1918, l'association Art et Liberté présenta *Couleur du temps* au théâtre Maubel, dans un climat de polémiques et de malveillances ; le bruit s'était répandu que le poète n'avait jamais assisté aux répétitions, ni vu les décors de Vlaminck, que Jacqueline avait voulu interdire le spectacle et une cabale de jeunes poètes tenté de le faire échouer. Rien de tout cela n'était véritablement fondé. La pièce reçut un accueil favorable, ému, mais son auteur n'était plus là pour en défendre le classicisme et la gravité. On tourna la page et l'œuvre tomba dans l'oubli. *Le Flâneur des deux rives* parut à La Sirène en mars 1919, après que Cendrars en eut corrigé les secondes épreuves, et peut-être même remanié la composition. Demeuré inachevé, *La Femme assise* parut aux éditions de la Nouvelle Revue française en 1920, dans une version fautive et disparate, que son auteur n'aurait certainement pas reconnue¹. Quant aux *Diables amoureux*, ce « fleuve noir plein de goudron et de soufre », que Cendrars voulait réintituler « Le Styx » et publier à La Sirène, il resta en souffrance jusqu'à sa parution chez Gallimard en 1962.

À l'aube des années 1920, la mémoire d'Apollinaire devint une lice. En 1919, Breton, Aragon et Soupault fondèrent leur propre revue, *Littérature*, se tournèrent vers d'autres aînés, Gide, Valéry, Salmon, Cendrars, Max Jacob, et firent de nouvelles rencontres, Eluard, Desnos, Radiguet, Drieu la Rochelle. Arrivé à Paris en 1920, Tzara leur révéla les vertus de la subversion et du scandale. Les futurs surréalistes reprochaient à la garde rapprochée des amis d'Apollinaire de se l'approprier, de l'affadir, de lui imposer une tradition. Comme Rimbaud, l'Enchanteur n'appartenait à personne ; il était tout sauf un « «grand homme» pour personnes pâles² ». De leur côté, les fidèles se méfiaient de ces insolents qui singeaient Apollinaire sans l'avoir vraiment connu et compris. Le 9 novembre 1919, ils s'étaient réunis lors d'une messe à Saint-Thomas-d'Aquin, suivie d'une commémoration au Père-Lachaise. L'année suivante, ils avaient convergé vers une nouvelle tombe, une concession perpétuelle de la 86^e division, offerte par Férat, qui avait financé les funérailles et la concession provisoire de 1918. La revue *L'Esprit nouveau*, d'Ozenfant et Jeanneret — le futur Le Corbusier —, avait ensuite annoncé la création d'une association en l'honneur du poète disparu ; au même moment, Florent Fels lançait, dans sa revue *Action*, une grande souscription en vue du monument destiné à la nouvelle sépulture. Un comité d'intimes et d'anciens amis s'était formé³, qui avait reçu le soutien

1. Défauts et lacunes que sont venues corriger l'édition de 1948, puis celle de la « Bibliothèque de la Pléiade » en 1977.

2. Selon la formule assassine de Soupault dans *Profils perdus* (1963).

3. Billy, Louis de Gonzague Frick, Max Jacob, Toussaint Luca, Rouveyre, Salmon ainsi qu'Elémir Bourges, Brousson, Mac Orlan, Level, Sève, Vlaminck, etc. Sur l'histoire du monument, voir P. Read, *Picasso & Apollinaire*, op. cit., auquel les pages suivantes doivent beaucoup.

de Vallette et Rachilde, à condition qu'il n'y eût « pas trop de gens bizarres [...] : des métèques, des cubistes, des bolchévistes, des dadaïstes et autres sortes de Boches¹ ». Les poètes de *Littérature* ne furent pas associés à ce comité, mais ne le voulaient pas non plus. Ils voyaient plus loin. Breton et Soupault avaient inventé une nouvelle forme d'écriture poétique, fondée sur l'automatisme psychique, qu'ils baptisèrent « surréalisme », en hommage à Guillaume Apollinaire, lequel leur paraissait « avoir obéi à un entraînement de ce genre, sans toutefois y avoir sacrifié de médiocres moyens littéraires. » En 1924, quand Breton consacra l'existence du nouveau mouvement dans son *Manifeste du surréalisme*, il prit de très claires distances avec la formule apollinarienne qu'il avait empruntée : Nerval possédait « à merveille *l'esprit* » dont les surréalistes se réclamaient, Apollinaire n'en avait possédé « que *la lettre*, encore imparfaite² ». Le groupe voulait la rupture comme jamais ne l'avait fait son aîné. Depuis ce temps, et dès lors qu'on vit le surréalisme comme un levier de l'évolution moderne, grande fut la tentation de se demander ce qu'Apollinaire serait devenu s'il n'avait trépassé du jour où la guerre cessa. Question oiseuse et vain souci, avait judicieusement jugé Breton dès 1917 : « Il est des êtres qu'on aime assez pour ne pas vouloir se figurer leur histoire future³. » Même *a posteriori*. Et malgré sa sévérité constante, Breton garda toujours au poète une admiration sincère, indissociable de sa pure passion de la poésie. À ses yeux, Apollinaire était le « lyrisme en personne », le dernier grand poète, de ces poètes que la guerre avait tués. Aragon, en vérité, ne pensait pas autre chose. Les dadaïstes avaient très tôt décelé son attachement au passé et aux formes classiques ; si, pour obéir aux injonctions collectives, il raillait toujours le bellicisme d'Apollinaire, lui qui avait « aimé la guerre comme une négresse⁴ » et deviendrait l'écrivain moderne le plus doué dans l'art de servir, il suivait son sillage et cherchait inlassablement le merveilleux dans les paysages parisiens, les spectacles et les objets quotidiens.

Picasso avait accepté de réaliser le monument funéraire à son ami. En attendant ses premières propositions, le comité eut l'idée de réunir des fonds en organisant des enchères à Drouot, en juin 1924. Chagall, Derain, Dufy, Gris, Laboureur, Lagut, Laurencin, Picabia, Severini, plus d'une soixantaine d'artistes, qu'Apollinaire avait aimés et soutenus, offrirent généreusement des œuvres à la vente, qui fut un grand succès⁵. Trois ans plus tard, Picasso montra un premier projet, aux accents surréalistes, qui déplut à Billy, le membre le plus actif et le plus influent du comité. En 1934, lassé des controverses,

1. P. Léautaud, note du 6 octobre 1921 (*Journal littéraire*, op. cit., p. 1154).

2. A. Breton, *Manifeste du surréalisme* [1924], in *Oeuvres complètes*, op. cit., t. I, p. 327.

3. A. Breton, « Guillaume Apollinaire » [1918], *Les Pas perdus*, in *ibid.*, p. 215.

4. Aragon à propos du recueil de Drieu la Rochelle *Fond de cantine* (*Littérature*, n° 15, juillet-août 1920, cité par L. Follet dans *LAB*, p. 29).

5. Le produit de la vente atteignit plus de 30 000 francs.

insatisfait de ses tentatives, sculptures en bronze, maquettes en fil de fer, Picasso laissa son projet en souffrance ; il ne parvenait pas à transformer son ami en poésie, « en âme de rien ». Alors Férat prit son relais et dessina lui-même un monolithe de granit, semblable à ces peuvens druidiques qu'il avait vus naguère, en Bretagne, avec Apollinaire. Installé au Père-Lachaise depuis 1935, le monument scelle la double identité du poète dans l'inscription de la stèle

Guillaume APOLLINAIRE DE KOSTROWITZKY
26 août 1880-9 9^{bre} 1918

Et figure son image dans les vers frappés sur la dalle¹ :

Je me suis enfin détaché
De toutes choses naturelles
Je peux mourir mais non pécher
Et ce qu'on n'a jamais touché
Je l'ai touché je l'ai palpé

Et j'ai scruté tout ce que nul
Ne peut en rien imaginer
Et j'ai soupesé maintes fois
Même la vie impénétrable
Je peux mourir en souriant

Habituez-vous comme moi
À ces prodiges que j'annonce
À la bonté qui va régner
À la souffrance que j'endure
Et vous connaîtrez l'avenir



Les années passèrent. En 1955, après de nombreuses pérégrinations, Picasso proposa au comité la *Tête de Dora Maar*, un bronze de belles dimensions, fait en 1941. Ce n'était pas la « profonde statue en rien » sculptée par l'oiseau du Bénin pour le tombeau de Croniamantal mais, avec le portrait de son ancienne amie Dora Maar, peintre et

1. Trois quintils des « Collines » et le cœur du poème « Cœur couronne et miroir ».

photographe, l'artiste faisait don d'une effigie féminine, qui entretenait avec le poète de secrètes et subtiles correspondances. Archaïque et moderne, gracile, généreuse, majestueuse et délicate comme une vierge romane, la sculpture n'est pas sans ressemblance avec les têtes ibériques que le peintre avait longuement regardée, dans son atelier, de la genèse des *Demoiselles d'Avignon* à la triste affaire de la Santé. On plaça la tête sur un socle à l'ombre de l'église Saint-Germain-des-Prés, à l'entrée du square de l'Abbaye, qui prolonge la petite rue Guillaume-Apollinaire, baptisée en 1951.

Le jour de l'inauguration, 5 juin 1959, beaucoup d'amis se retrouvèrent, Salmon, Mollet, Severini, Sonia Delaunay, Gabrielle Buffet-Picabia, Tristan Tzara... Mais beaucoup d'autres n'étaient plus là. Quarante ans s'étaient écoulés, et la guerre avait de nouveau tué. Juif converti, Max était mort à Drancy d'une pneumonie, le 5 mars 1944 ; déporté pour actes de résistance, Desnos avait succombé au typhus à Terezin, le 8 juin 1945. Cependant, de nouveaux amateurs étaient présents, qui n'avaient pas connu Apollinaire, mais le lisaien passionnément : des poètes qui suivaient une autre voie que le surréalisme, Philippe Chabaneix, que sa fantaisie rapprochait de ses amis Carco et Pellerin ; Maurice Fombeure, qui admirait Max Jacob et rafraîchissait son inspiration aux sources de la chanson ; des Stavelotains, fiers de leur bourg et de leur région, qui cherchaient les traces du jeune Apollinaire dans leurs archives ; des savants, tels Pierre-Marcel Adéma, Michel Décaudin, que Billy appelait « prince de l'érudition », et Marie-Jeanne Durry qui, la première, eut l'audace d'inscrire Apollinaire au programme de la Sorbonne, en 1954-1955.

Trop ému pourachever son discours, Salmon s'en remit à un ami poète, Henry de Madaillan. Quand Cocteau prit la parole, les regards se tournèrent à la dérobée vers les abords du square où, derrière les grilles, Breton et de jeunes surréalistes, Radovan Ivsic, Jean-Jacques Lebel, Marianne von Hirtum, manifestaient contre sa présence. Le temps, qui flétrit les corps et les visages, n'apaise pas toutes les colères. Aux *Lettres françaises*, on souligna que beaucoup d'amis du poète et du peintre étaient absents le jour de la cérémonie en raison de divergences esthétiques et idéologiques ; certains membres du comité Apollinaire étaient hostiles à Picasso, autrement dit aux communistes. En 1927, Aragon¹ avait adhéré au Parti, ralliement qui entraîna sa rupture définitive avec Breton et les surréalistes cinq ans plus tard. En pleine guerre, engagé dans la résistance, il avait chargé sa poésie de combattre en contrebande, de réinventer la prosodie française à la suite d'Apollinaire et d'exalter la rime, ce « chaînon qui lie les choses à la chanson, et qui fait que les choses chantent² ». Membre

1. Aragon prit la direction des *Lettres françaises* en 1953.

2. « La Rime en 1940 », *Les Yeux d'Elsa* (1942).

du comité central depuis 1954, écrivain du « monde réel », adepte du lyrisme collectif, Aragon avait, un temps, écarté l’Histoire et fait retour sur lui-même dans son autobiographie poétique, *Le Roman inachevé*, dont l’octosyllabe et la romance ne cessent de rappeler Apollinaire. Mais à la parution du recueil, en 1956, les chars russes occupaient Budapest et les accents douloureux d’Aragon furent momentanément couverts par les conflits politiques et les clamours souveraines de l’Histoire.

Quand elles regardaient l’orée du xx^e siècle, les jeunes générations voyaient une époque héroïque et lointaine, dont les ressorts s’étaient à jamais perdus. Ceux qui avaient connu Apollinaire étaient désormais assez vieux « pour qu’on leur imposât des souvenirs¹ » ; ils se mirent à parler de lui, revivre leur jeunesse, ranimer leurs passions et leurs rivalités. Si la mémoire leur faisait défaut, ils empruntaient aux relations de bon aloi de Rouveyre et Billy, puisaient aux souvenirs sans fin de Salmon, s’inspiraient des voyages intérieurs de Cendrars. On les lut, les écouta sur les ondes, les découvrit à la télévision. Tout comme le poète, témoins et mémorialistes devinrent eux-mêmes les personnages d’une vaste geste épique et pieuse, souvent nostalgique et parfois désabusée, d’une immense légende collective, qu’enrichissaient tour à tour les paroles d’autrui. Avec les critiques et les universitaires, Apollinaire devint un objet d’étude, de discours, et gagna en vérité historique. Les enquêteurs se mirent à suivre toutes les pistes et à solliciter tous les survivants, amis, relations, héritiers spirituels, amours passées. Aux États-Unis, trois chercheurs retrouvèrent Annie Playden, qui ignorait tout de la gloire de son ancien soupirant.

Divorcée en 1920, Marie était rentrée à Paris, où elle avait peint de nombreuses personnalités mondaines de l’entre-deux-guerres et conçu des décors de théâtre et de ballet. Toujours éprise de littérature, elle aimait illustrer les livres, de Lewis Carroll et de ses amis, Royère, Gide, Jouhandeau ; mais lassée des hommes, elle couvrait ses toiles de jeunes filles, de femmes, de sylphides et de bêtes gracieuses. Il se raconte qu’à la fin de sa vie elle souhaita être ensevelie avec les lettres d’Apollinaire sur son cœur². Après le décès de son ancien amant, Lou s’apitoya longtemps sur son sort ; elle ne l’avait pas compris, lui avait fait de la peine mais ne pouvait plus se réconcilier avec lui, puisque la mort les en empêchait : « [I]l y avait un trop grand abîme entre sa mentalité et celle dans laquelle j’avais vécu jusque-là³ », confia-t-elle à Rouveyre en 1920. « Oui, je crois que j’étais en vérité ce petit animal sauvage et insupportable », reprit-elle en 1940⁴, « et que Gui était l’être merveilleusement sensible bon

1. A. Breton, « Guillaume Apollinaire », *Les Pas perdus*, op. cit., p. 203.

2. Marie Laurencin est morte en 1956.

3. Lou à Rouveyre, 1^{er} octobre 1920 (coll. part.)

4. Lou à Rouveyre, 17 avril 1940 (Archives Gallimard).

et si chic que vous avez dépeint ». Pendant trente ans, son vieil ami dessinateur la pressa de divulguer ses poèmes ; elle lui en céda quelques-uns pour ses publications, mais une réticence constante la retint de livrer tous ses secrets. Elle se ravisa dans l'immédiate après-guerre et accepta de les publier en Suisse, chez l'éditeur Pierre Cailler en 1947. Depuis 1963, elle repose au cimetière de Passy, aux côtés de son amant de cœur, Charles Cousin, qui la précéda dans la tombe en 1926. Éternelle fiancée, Madeleine vécut à Saint-Cloud, où elle enseigna au lycée de jeunes filles, puis à Nice, où elle fut nommée au lycée Calmette en 1949. Malgré toute sa discrétion, elle ne put se soustraire indéfiniment à la curiosité ; lasse de se sentir pressée, chagrinée des éditions clandestines faites à partir de copies volées, elle se laissa convaincre par Adéma de publier ses lettres en 1952, avec quelques aménagements. Elle vivait au 8, rue Alfred-Mortier, sans peut-être savoir qu'Apollinaire s'était engagé dans un immeuble voisin, en décembre 1914¹. Elle disparut deux ans après Lou. Dévouée à son mari mais d'un veuvage jaloux, Jacqueline œuvra pour la postérité, en opposant à bon droit ses obstacles aux projets de publications qu'elle jugeait inopportunus. Mais elle accueillait volontiers ceux qui venaient l'interroger et, de bonne grâce, cédait à ceux qu'elle estimait de précieux documents, dont beaucoup furent ensuite donnés, par leurs propriétaires, à des bibliothèques publiques. La jolie rousse a rejoint son époux au Père-Lachaise en 1967.

D'un siècle à l'autre, les livres se sont multipliés et, avec eux, de nouvelles générations ont levé. Le lyrisme d'Apollinaire a inspiré des poètes insoucieux des avant-gardes, humanistes et sensibles, tels René-Guy Cadou et les membres de l'école de Rochefort. Son audace a encouragé les expériences les plus variées et les plus hardies ; quoique inimitables, ses calligrammes ont annoncé les métamorphoses de la ligne et de la lettre, accomplies par les inventions lettristes et les logogrammes de Christian Dotremont ; visionnaire, son intuition de la simultanéité et des potentialités du phonographe a ouvert la voie à l'exploration poétique des univers sonores, des timbres, des pulsations organiques, des rumeurs naturelles². Né sans père, Apollinaire est devenu fertile. De jour en jour, de nouveaux amateurs accroissent son cortège ; ils sont gens de toutes sortes, d'ici, d'ailleurs, de partout, de toute langue et de tout continent, créateurs, interprètes, amoureux fervents, esprits curieux, coeurs lyriques... Cendrars savait ce qu'il disait : Apollinaire n'est pas mort, il se manifeste toujours. Dans les pages et les machines, mobiles et tactiles, qui propagent ses mots, ses images, ses cadences ; dans les récits que chacun raconte pour que d'autres, à leur tour, les transmettent ; dans

1. Une plaque rappelant sa résolution figure aujourd'hui sur la façade du numéro 9.

2. Voie suivie par un poète comme Bernard Heidsieck.

les voix, les formes et les phrases qui se mêlent, se mesurent, s'unissent et se répondent...

Tous ceux qui survenaient et n'étaient pas moi-même
Amenaient un à un les morceaux de moi-même
On me bâtit peu à peu comme on élève une tour
Les peuples s'entassaient et je parus moi-même
Qu'ont formé tous les corps et les choses humaines¹

1. « Cortège » (*Alcools*).

Appendices

Abréviations

Quand le lieu est Paris, il n'est pas mentionné.

Oeuvres d'Apollinaire

- Po* : Guillaume Apollinaire, *Oeuvres poétiques*, texte établi et annoté par M. Adéma et M. Décaudin, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1965.
- Pr 1* : Guillaume Apollinaire, *Oeuvres en prose complètes*, t. I, textes établis, présentés et annotés par M. Décaudin, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1977.
- Pr 2* : Guillaume Apollinaire, *Oeuvres en prose complètes*, t. II, textes établis, présentés et annotés par P. Caizergues et M. Décaudin, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1991.
- Pr 3* : Guillaume Apollinaire, *Oeuvres en prose complètes*, t. III, textes établis, présentés et annotés par P. Caizergues et M. Décaudin, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1993.
- PEC IV* : Guillaume Apollinaire, *Oeuvres complètes*, t. IV, édition établie sous la direction de M. Décaudin, introduction et notes de M. Décaudin, iconographie établie par P.-M. Adéma, Balland et Lecat, 1966 : *Les Peintres cubistes, Chroniques d'art, Tendre comme le souvenir, Lettres à sa marraine, Correspondance*, Complément.
- JI* : Guillaume Apollinaire, *Journal intime*, édition présentée et annotée par M. Décaudin, Limoges, Éditions du Limon, 1991.

Correspondance d'Apollinaire

- AL* : Guillaume Apollinaire-André Level, *Lettres*, éd. de B. Level, Aux Lettres modernes, « Bibliothèque Guillaume Apollinaire » 9, 1976.
- CA* : Guillaume Apollinaire, *Correspondance avec les artistes 1903-1918*, éd. de L. Campa et P. Read, Gallimard, 2009.
- CFM* : Guillaume Apollinaire, *Correspondance avec son frère et sa mère*, présentée par G. Boudar et M. Décaudin, Librairie José Corti, 1987.
- CI 1 ou 2* : Apollinaire, *202 boulevard Saint-Germain*, a cura di L. Bonato e F. Bruera, presentazione di M. Décaudin et S. Zoppi, *Quaderni del Novecento francese*, n° 14 et 15, Rome, Bulzoni editore, 1991 et 1992.
- JCGA* : Jean Cocteau-Guillaume Apollinaire, présentée par P. Caizergues et M. Décaudin, Jean-Michel Place, 1991.
- JRA* : Jules Romains-Guillaume Apollinaire, éd. de C. Martin, Jean-Michel Place, 1994.
- Index 1, 2, 3...* : Victor Martin-Schmets, *Index permanent des lettres d'Apollinaire*, série *Guillaume Apollinaire*, n° 9 à 16, *La Revue des Lettres modernes*, Paris-Caen, Lettres modernes, Minard, 1970-1983.
- LAB* : Aragon, *Lettres à André Breton 1918-1931*, éd. de L. Follet, Gallimard, 2012.
- LL* : Guillaume Apollinaire, *Lettres à Lou*, préface et notes de M. Décaudin, nouvelle éd. revue et augmentée par L. Campa, Gallimard, « L'Imaginaire », 2010.
- LM* : Guillaume Apollinaire, *Lettres à sa marraine 1915-1918*, introduction et notes de M. Adéma, Gallimard, 1951 et 1979.

PA : Picasso-Apollinaire, *Correspondance*, éd. de P. Caizergues et H. Seckel, Gallimard / Réunion des musées nationaux, « Art et artistes », 1992.

N. B. : Les références à la correspondance entre Apollinaire et Madeleine Pagès sont indiquées en toutes lettres, sans abréviation ni pagination (Apollinaire-Madeleine Pagès, *Lettres 1915-1916*, Gallimard, à paraître).

Revues

GA : série *Guillaume Apollinaire*, n°s 1 à 21, *La Revue des Lettres modernes*, Paris-Caen, Lettres modernes, Minard, 1962-2001.

Ouvrages de références

Album Apollinaire : iconographie réunie et commentée par P.-M. Adéma et M. Décaudin, Gallimard, « Album de la Pléiade », 1971.

Apollinaire. La Poésie perpétuelle : par L. Campa, Gallimard, « Découvertes », 2009.

BGA 1 et 2 : Catalogue de la Bibliothèque de Guillaume Apollinaire, vol. 1 et 2, établi par G. Bouddan avec la collaboration de M. Décaudin, Éditions du CNRS, 1983-1987.

Passion Apollinaire : par L. Campa et M. Décaudin, Textuel, « Passion », 2004.

SSF : André Salmon, *Souvenirs sans fin*, nouvelle éd. de J. Gojard, préfacée par P. Combescot, Gallimard, 2004.

TADA 1, 2, 3... : Blaise Cendrars, *Tout autour d'aujourd'hui*, vol. 1 à 15, nouvelle édition des œuvres, dirigée par C. Leroy, Denoël, 2001-2006.

Fonds d'archives

BCMN : Bibliothèque centrale des musées nationaux, Paris.

BDIC : Bibliothèque de documentation internationale contemporaine, Nanterre.

BHVP : Bibliothèque historique de la Ville de Paris.

BLJD : Bibliothèque littéraire Jacques Doucet, Paris.

BnF : Bibliothèque nationale de France, Paris.

Remerciements

Ma gratitude s'adresse à mon éditeur Georges Liébert, dont la confiance et l'amitié m'ont été précieuses.

Mon travail a bénéficié du soutien inestimable de la Fondation Les Treilles¹, dans le cadre du prix Jean Schlumberger.

Ce livre a une longue histoire, où Michel Décaudin occupe une place centrale. Que sa mémoire soit ici honorée.

Merci aux personnes et aux institutions qui m'ont prêté leur concours :

Jean-Paul Avice, Philippe Di Meo, Jean Dérens (†), Bibliothèque historique de la Ville de Paris

Philippe Demanet, Jean-Pierre Dauphin (†), Éditions Gallimard, Paris

Marie-Odile Germain, Bibliothèque nationale de France, Paris
Adjudant-chef Philippe Lafargue, Service historique de la Défense, Vincennes

Ainsi que :

Josiane Attuel, Université de Paris Est-Créteil

Franck Balandier, Direction interrégionale des services pénitentiaires, Paris

Christian Briand, Musée national d'Art moderne, Paris

Olivier Devers, Artcurial, Paris

Colonel Frédéric Guelton, lieutenant-colonel Michel Boyer, Service historique de la Défense, Vincennes

Hélène Klein, École du Louvre, Paris

1. Je remercie chaleureusement toute la direction ainsi que les membres de l'équipe d'accueil, en particulier Valérie Dubec-Monnoyer, bibliothécaire. La fondation Les Treilles, créée par Anne Gruner Schlumberger, a pour vocation d'ouvrir et de nourrir le dialogue entre les sciences et les arts afin de faire progresser la création et la recherche contemporaines. Elle accueille également des chercheurs et des écrivains dans le domaine des Treilles (Var).

Bernd Kortländer, Martin Willems, Heinrich Heine Institut, Düsseldorf

Daniel Marchesseau, Musée de la Vie romantique, Paris

Annie Poinsot, Archives nationales, Paris

Michel Raur, Archives de la Préfecture de Police, Paris

Brigitte Richart, Musée d'art moderne Richard-Anacréon, Granville

Armelle Roudaut-Lafon, Affaires maritimes de Nice

Philippe Saunier, Musée d'Orsay, Paris

Valérie Tesnière, Aldo Battaglia, Bibliothèque de documentation internationale contemporaine, Nanterre

Isabelle Vazelle, Bibliothèque centrale des musées nationaux, Paris

Merci à Arnaud Jamin, Anne Egger et à toutes les équipes des Éditions Gallimard, qui ont participé à l'élaboration de ce livre.

Merci à Philippe Bernier, qui l'a parachevé.

Je souhaite à tout biographe d'être accueilli et entouré comme je l'ai été. Merci infiniment :

à Gérard Goutierre, Peter Read et Helmut von Fisenne, les premiers lecteurs de mon manuscrit ;

à Arlette Albert-Biro (†), Armelle et Gillian Joy Bailly-Cowell, Thomas Bauer, Alex Benvenuto, Patrick Besnier, Yves Berrier, Pierre de Bizemont, Noémie Blumenkranz-Onimus et ses sœurs Mireille et Monique, Jay Bochner, Jean Bonna, Philippe Bonnet, Myriam Boucharenc, Gilbert Boudar, Daniel Bougnoux, Pierre Caizerques, Marc Dachy, Bernard Décaudin, Alexander Dickow, Laurent François, Éric Gissler, Jacqueline et Jacques Gojard, Louise Goire (†), Étienne Hellman, Étienne-Alain Hubert, Pierre Jacquemont, Robert Kopp, Anne de Lacretelle, Jacques Le Rider, Claude Leroy, Mikhaël Lugan, Guy Marival, Victor Martin-Schmets, Paul Maunoury, Viviane Morel-Izambart, Claire Mouzas, Antoine Perriol, Bruno Petey-Girard, Véronique Pillon, Anne Rasmussen, Stéphane Rochette, Kurt Roessler, Alban et Madeleine Roussot, Romana Severini, Dominique Tiry (†), et à tous ceux qui m'ont, à leur manière, apporté leur contribution ;

à mes proches, à ma famille et, en particulier, à Th., C. et B.

Index des noms propres

- ABD EL-AZIZ (sultan) : 232.
ABDUL-HÂDI. *Voir* : Aguéli.
ABDUL-HAMID II : 371.
ABEL-TRUCHET, Louis : 225.
ACHAUME, Auguste : 191, 206.
ADAM, Paul : 172, 246.
ADÈLE (Adèle Decerf, *dite la mère*) : 210.
ADELSWARD FERSEN, Jacques : 279.
ADÉMA, Pierre-Marcel : VI, 13, 764, 780, 782.
AGELII, John Gustaf. *Voir* : Aguéli.
AGRIPPINE : 106.
AGUÉLI, Ivan (John Gustaf Agelii, *dit*) : 422.
AGUTTE, Georgette : 383, 399.
AICARD, Jean : 580.
AIGLON. *Voir* : Napoléon II.
ALAIN-FOURNIER (Henri-Alban Fournier, *dit*) : 310, 322, 339, 342, 345, 523.
ALBALAT, Antoine : 458.
ALBÉNIZ, Isaac : 691.
ALBERT. *Voir* : Kostrowitzky.
ALBERT. *Voir* : Zevini.
ALBERT (prince) : 31.
ALBERT, Auguste : 69.
ALBERT, Henri : 390.
ALBERT-BIROT, Germaine : 696.
ALBERT-BIROT, Pierre : 651, 653, 659, 690, 696, 701, 717, 721, 722, 761, 776.
ALBERTO. *Voir* : Kostrowitzky.
ALBEYRON, Yvonne d' : 143.
ALDINGTON, Richard : 481.
ALEXANDRE LE GRAND : 62, 137.
ALEXANDRE II : 18.
ALEXANDRE III : 21.
ALEXANDRE DE SERBIE : 205.
ALEXANDRE, Arsène : 277.
ALINARI (frères) : 23.
ALLAIN, Marcel : 85, 486.
ALLARD, Roger : 280, 346, 360, 371, 472, 562, 654, 721, 737, 761.
ALLENBY, Edmund Henry Hynman : 762.
ALMAVIVA (comte). *Voir* : Apollinaire.
ALMEREYDA, Miguel : 333.
ALTENBERG, Peter : 390.
AMAT (éditeur) : 33.
AMÉLIE DU PORTUGAL (reine) : 644.
AMPLECAS, Germain. *Voir* : Apollinaire.
ANACRÉON : 760.
ANDRIEUX, Louis : 747.
ANFOSSI : 83.
ANGELICA. *Voir* : Kostrowitzky.
ANGELINA ALEXANDRINA. *Voir* : Kostrowitzky.
ANTOINE, André : 336, 454.
ANTOINE (théâtre) : 377, 386.
APOLLINAIRE (Mme). *Voir* : Kolb.
APOLLINAIRE (sainte) : 189.
APOLLINAIRE, Guillaume : *passim*.
APOLLONIUS DE TYANE : 82.
APPOLINAIRE, Wilhelm. *Voir* : Apollinaire.
APULÉE : 85, 252.
ARAGON, Louis : 581, 588, 711, 727, 728, 736, 738, 743, 747-749, 761, 763, 769, 770, 776, 777, 778, 780, 781.
ARAMON (comtesse d') : 642.
ARBOUIN, Gabriel : 479, 730.
ARCHEVÈQUE DE CANTERBURY : 99.
ARCHIPENKO, Alexander : 368, 384, 432, 433, 461, 464, 478, 484, 511, 630.

- ARCOS, René : 241, 246, 262, 273, 297.
 ARÈNE, Emmanuel : 136.
 ARENSBERG, Louise : 680.
 ARENSBERG, Walter : 680.
 ARÉTIN, Pierre l' (*Pietro Aretino, dit*) : 259, 260, 285, 286, 305, 334, 335, 352, 372, 407, 581, 666.
 ARIOSTE (Ludovico Ariosto, *dit l'*) : 460.
 ARISTOPHANE : 699.
 ARIUS (prêtre) : 560.
 ARMANDIE, Rose : 692.
 ARMORY (C.-R. Dauriac, *dit*) : 145, 146, 151.
 ARNAUD (capitaine) : 525.
 ARNESEN, Borghild : 150.
 ARP, Hans (puis Jean) : 648.
 ARTÉMIDORE : 237.
 ARTHES, Claire d' : 30.
 ASPERMONT, Emanuele d' : 13.
 ASPERMONT, Francesco Flugi d' : 13.
 ATHANASE (évêque) : 560.
 ATUYER-BIANCHINI-FÉRIER : 321.
 AUBERT, Georges : 225.
 AUBERT, Jean-René : 175, 203, 225, 226.
 AUBIGNÉ, Agrippa d' : 53, 506.
 AUDOUX, Marguerite : 329, 330.
 AUGIER, Émile : 298.
 AUGUSTE : 674.
 AUREL (Aurélie Octavie Gabrielle Antoinette de Faucamberge, *dite Mme*) : 235, 270, 387, 511, 515, 663, 666, 667, 694.
 AURIC, Georges : 692, 718.
 AUTANT-LARA, Louise : 715.
 AXEL, Georges : 699.
 AZON (Mme) : 210.
 BABINSKI, Joseph (docteur) : 707.
 BÆDECKER (guide) : 67, 119.
 BAFFO, Giorgio : 288, 334.
 BAÏF, Jean-Antoine de : 737.
 BAILLY, Léon : 310, 338, 464.
 BAILLEUX : 73.
 BAILLY, Alice : 383, 484.
 BAKOUNINE, Mikhaïl : 148.
 BAKST, Léon : 371, 455, 481, 483, 538, 667, 691.
 BALDY (brigadier) : 580.
 BALESTRIERI, Lionello : 319.
 BALL, Hugo : 647, 648, 662, 677.
 BALME (sergent) : 639.
 BALZAC (Jean-Louis Guez, seigneur de) : 48.
 BALZAC, Honoré de : 54, 55, 289, 310, 387, 397, 444, 556, 659.
 BANVILLE, Théodore de : 254, 580.
 BARBEY D'AUREVILLY, Jules : 329, 331.
 BARBEYLIONE (comtesse de) : 722.
 BARBUSSE, Henri : 272, 357, 660.
 BARDYLI, Pyrrhus. *Voir* : Konitz.
 BARGY (Mme) : 493, 503.
 BARRÈS, Maurice : 55, 56, 144, 192, 308, 315, 376, 507, 508, 510, 719.
 BARTHOU, Louis : 315.
 BARZUN, Henri-Martin : 246, 385-387, 397, 414, 416, 435, 472-475, 478, 479, 648.
 BASCHET, Marcel : 380.
 BASLER, Adolphe : 26, 449, 631.
 BATHORI, Jane (Jeanne-Marie Berthier, *dite*) : 691.
 BATY (restaurateur) : 482, 764.
 BAUDELAIRE, Charles : III, 37, 52, 141, 145, 186, 192, 201, 203, 237, 260, 316, 331, 334, 338, 349, 368, 380, 419, 420, 459, 479, 486, 523, 719-721, 729, 737.
 BAUDET (docteur) : 644.
 BAUDIN, Pierre : 138.
 BAUM, Julie : 413.
 BAUM, Peter : 413.
 BAYLE, Pierre : 317, 352, 606.
 BAZALGETTE, Léon : 246, 431.
 BEARDSLEY, Aubrey : 318.
 BEAUDUIN, Nicolas : 472, 478.
 BEAUHARNAIS, Joséphine de : 35.
 BEAUMARCHAIS, Pierre-Augustin Caron de : 699.
 BEAUPRÉ, Paul : 44.
 BEAUREGARD, J. de : 33.
 BECKER (professeur) : 37.
 BECQUE, Henri : 196.
 BÉDIER, Joseph : 717.
 BEETHOVEN, Ludwig van : 118, 259, 260, 538, 623, 719.
 BEGAS, Reinhold : 111.
 BÉLIARD, Octave : 329, 418, 419.
 BELLAIGUE, Camille : 725.
 BELLANDO DE CASTRO, Charles : 36, 37.
 BELVAL-DELAHAYE, Anatole Francisque : 388.
 BENDA, Julien : 134.
 BÉNÉZIT, Emmanuel (dictionnaire) : 314.
 BENGOCHEA, Hernando de : 598.
 BENJAMIN, René : 659.
 BENOÎT (M.) : 623.
 BENOÎT (saint) : 101.
 BENOÎT, Pierre : 751.
 BENZLER (Mgr) : 101, 553.
 BÉRANGER, Pierre-Jean de : 441.
 BÉRARD, Léon : 399.
 BERGER, Cyril : 346.

- BERGER, Marcel : 660.
 BERGER-LEVRAULT (éditeur) : 580.
 BERGH, Richard : 422.
 BERGSON, Henri : 389, 749.
 BERNARD, Émile : 226, 279, 422.
 BERNARD, Jean-Marc : 238, 268, 272-274, 470, 471, 607.
 BERNARD, Tristan : 496, 579.
 BERNARD-ATTANOUX, Charles : 512.
 BERNHARDT, Sarah : 50, 456.
 BERNHEIM, Gaston et Josse (frères) : 742.
 BERNHEIM-JEUNE (galerie) : 173, 216, 224, 306, 318, 370, 378, 404.
 BERNOUARD, François (éditeur) : 216, 332, 591, 632, 740, 764.
 BERR : 504.
 BERRICHON, Paterne (Pierre-Eugène Dufour, *dit*) : 243.
 BERTANESCO, Marguerite. *Voir* : Leblanc.
 BERTAUT, Jules : 291, 329, 332.
 BERTHELOT (famille) : 458, 637.
 BERTHELOT, Hélène : 445.
 BERTHELOT, Philippe : 421, 523, 662.
 BERTHIER, Alexandre : 558.
 BERTHIER, René : 543, 561, 571, 579, 595, 644.
 BERTIN, Pierre : 715, 717, 718.
 BERTRAND, Adrien : 660.
 BERTRON (collectionneur) : 494.
 BETHMANN-HOLLWEG, Theobald von : 495.
 BETTI, Luigi : 387.
 BETZ, Édouard : 431.
 BIBESCO (Marthe Lahovary, princesse) : 268, 273, 662.
 BIERNBAUM, Otto Julius : 124.
 BIETTE, Jean : 327.
 BILLY, André : VI, 214, 310, 330, 339, 352, 354, 356, 358, 375, 376, 388, 396, 397, 405, 407, 429, 434, 435, 438-442, 446, 447, 449, 465, 472, 474, 508, 521, 555, 569, 581, 666, 678, 681, 682, 693, 695, 703, 737, 738, 766, 768, 769, 776, 778, 780, 781.
 BIRault, Paul (éditeur) : 299, 375, 704.
 BISMARCK, Otto Eduard Leopold von : 72, 111, 528.
 BIZET, René : 396.
 BLANC, François : 29.
 BLANC, Jeanne-Yves (Jeanne Burgues Brun, marraine de guerre d'Apollinaire, *dite*) : 603, 608, 711.
 BLANCHE, Esprit (docteur) : 289.
 BLANCHE, Jacques-Émile : 375, 662.
 BLANDIGNÈRE, Adrien : 57.
 BLANDIN, André : 346, 372.
 BLANDIN, Paul : 358.
 BLAS (caissier) : 165, 190.
 BLAVIEL (maître) : 169.
 BLAZY-ESCARPETTE, Marie-Jeanne : 287.
 BLESSEBOIS, Pierre-Corneille : 591.
 BLOY, Léon : 741.
 BLUM, René : 388, 401.
 BOBARYKIN (pope) : 16.
 BOCCACE, Jean : 57.
 BOCCIONI, Umberto : 369, 370, 378, 379.
 BÖCKLIN, Arnold : 112.
 BOCKMANN, Gregor von : 127.
 BOCQUET, Léon : 241, 251, 268, 279.
 BODARD (logis fourrier) : 561, 571.
 BOËS, Karl : 127, 144-147.
 BœUF, Francis : 362.
 BOISSY, Gabriel : 628.
 BOLDI, Luisa : 11, 12.
 BOLO PACHA (Paul Bolo, *dit*) : 725.
 BONAPARTE : 381.
 BONGARD, Germaine : 668, 670, 679.
 BONJEAN, Georges : 323.
 BONNARD, Abel : 235, 236, 273.
 BONNARD, Pierre : 172, 195, 276, 294, 312, 368, 649.
 BONNAT, Léon : 186, 267, 319, 485.
 BONNEAU, Alcide (éditeur) : 334.
 BONNEFON, Jean de : 291.
 BONNOT (bande) : 378, 410.
 BORDEAUX, Henry : 580.
 BORGIA (famille) : 381, 521, 683.
 BORIE DE LA MERLINE, *dit* Borys (Marie Joseph Marc Antoine Borie, *dit*) : 511, 512, 516, 529.
 BORONALI, Joachim-Raphaël (peintre fictif) : 314.
 BORROW, George : 407, 448.
 BORYS. *Voir* : Borie.
 BOSSUET, Jacques Bénigne : 526.
 BOSTOCK, Franck : 168.
 BOTREL, Théodore : 550, 580.
 BOUCHAUD, Pierre de : 291.
 BOUCHER, François : 540.
 BOUCHOR, Maurice : 285.
 BOUDIN, Eugène : 244.
 BOUGUEREAU, Adolphe-William : 186, 267.
 BOUHÉLIER. *Voir* : Saint-Georges de Bouhélier.
 BOULE (Mme) : 126.
 BOULENGER, Marcel : 268.
 BOURDELLE, Antoine : 368, 431, 664.

- BOURGEOIS, Jeanne : 30.
 BOURGEOIS, Julie : 30.
 BOURGES, Élémir : 150, 306, 311, 322,
 323, 330, 331, 339, 358.
 BOURGET, Paul : 54, 61, 580, 719.
 BOUSQUET, Louis : 496.
 BOUTELLEAU, Jacques. *Voir* : Char-
 donne.
 BOUTTAU : 512.
 BOZZACHI, Louis : 141.
 BRADDON : 83.
 BRAHE, Tycho : 115.
 BRAHMS, Johannes : 129.
 BRANCUSI, Constantin : 325, 381, 384,
 458.
 BRAOUE, Charles : 244.
 BRAOUE, Georges : 195, 213, 217, 218,
 221, 226, 244, 245, 250, 258, 259, 263,
 264, 270, 276, 277, 294, 322, 326, 345,
 367, 368, 375, 387, 401, 420, 434, 466,
 480, 491, 504, 521, 529, 537, 558, 582,
 666, 695.
 BRAULT (baronne) : 362, 372.
 BRENTANO, Clemens : 107, 108, 126.
 BRENTANO's (librairie) : 421.
 BRÉON, Louis : 252.
 BRÉSIL, Marc : 391, 427, 447, 467.
 BRETON, André : 38, 74, 341, 348, 420,
 450, 452, 588, 608, 624, 625, 628, 636,
 641, 644, 651, 671, 676, 678, 697, 702,
 707, 708, 717, 718, 727, 728, 736, 743,
 747, 761, 763, 769, 770, 777, 778, 780.
 BRUEGEL LE VIEUX, Pieter : 113, 230.
 BRIAND, Aristide : 523.
 BRIFFAUT, Georges et Robert
 (éditeurs) : 251, 259, 305, 492, 493,
 631, 652.
 BROGLIE (de) : 44.
 BROUSSON, Jean-Jacques : 730, 735,
 737, 761.
 BRUCE, Patrick H. : 450.
 BRUNETIÈRE, Ferdinand : 719.
 BRUNOT, Ferdinand : 455.
 BUFFET (Mme) : 402, 403.
 BUFFET-PICABIA, Gabrielle : 388, 393,
 402, 404, 450, 578, 741, 780.
 BURGUES BRUN, Jeanne. *Voir* : Blanc,
 Jeanne-Yves.
 BYRON, George Gordon : 89, 631.
 CABANNE, Pierre : 420.
 CADET DE GRASSICOURT, Félix : 334.
 CADOU, René-Guy : 782.
 CAHUN, Léon : 86, 90, 139, 153, 157,
 181.
 CAILLAUX, Henriette : 490, 496.
 CAILLAUX, Joseph : 362, 490, 496.
 CALLÉ, Julien : 287.
 CAILLER, Pierre (éditeur) : 782.
 CALLOT, Jacques : 70, 328.
 CALMANN-LÉVY (éditeur) : 260.
 CALMETTE, Joseph : 490.
 CAMASTRA (duchesse de) : 725.
 CAMERARIUS, Joachim : 340.
 CAMILLE : 141.
 CAMOENS, Luis de : 387.
 CAMOIN, Charles : 195, 243, 602.
 CAMUSET (docteur) : 51.
 CANALETTO (Giovanni Antonio Canal,
 dit) : 112.
 CANGIULLO, Francesco : 648.
 CANUDO, Ricciotto : 172, 216, 235, 241,
 242, 285, 289, 335, 336, 416, 422, 435,
 438, 446, 459, 461, 462, 484, 504, 508,
 591, 746.
 CAPMAS (docteur) : 764.
 CAPIELLO, Leonetto : 316, 652, 658.
 CAPPONI, Hugo. *Voir* : Apollinaire.
 CARCO, Francis (François Carcopino-Tusoli, *dit*) : 210, 427, 434, 438, 445,
 470, 780.
 CARLÈGLE (Charles Émile Egli, *dit*) :
 682.
 CARLOS DU PORTUGAL (roi) : 301.
 CARNOT, Sadi : 30.
 CAROL-BÉRARD (Louis Ollivier, *dit*) :
 691, 757.
 CARPENTIER, Georges : 387.
 CARRA, Carlo : 369, 370, 378, 379, 465,
 478.
 CARRÉ (peintre) : 691.
 CARRIÈRE, Eugène : 200.
 CARROLL, Lewis : 781.
 CARVALHO, Xavier de : 598.
 CASAGEMAS, Carlos : 180, 185.
 CASANOVA, Giacomo : 66, 697, 753-755,
 759, 761.
 CASQUE D'OR (Amélie Élie, *dite*) : 170.
 CASSERES, Benjamin de : 431.
 CASTAGNETO (princesse) : 642.
 CASTELNAU, Édouard de : 594, 600, 601.
 CASTIAUX, Paul : 241, 262.
 CASTRIOTA, Georges : 171.
 CASTRUCCI, Vincenzo : 11.
 CATELAIN, Georgette : 560, 588, 658,
 694.
 CATHERINE. *Voir* : Becker.
 CATTIAUX (M.) : 148.
 CATTIAUX, Sophie Julie : 148.
 CATULLE-MENDÈS, Jane : 268, 291, 494.
 CAZALS, Frédéric-Auguste : 145, 160,
 201.

- CAZOTTE, Jacques : 328, 574.
 CÉARD, Henry : 434, 458, 731.
 CELLINI, Benvenuto : 339, 430.
 CENDRARS, Blaise (Frédéric Sauser, *dit*) : 394-396, 404, 407-409, 417, 422, 431, 432, 435, 438, 447, 451, 452, 457, 461, 467-469, 472-475, 478, 485, 486, 504, 505, 508, 512, 522, 539, 557, 559, 597, 598, 601, 610, 612, 621, 640, 648, 661, 666, 667, 671-674, 677, 679, 682, 684, 700, 705, 715, 717, 722, 730, 745, 746, 757, 758, 764, 765, 768, 775, 777, 781, 782.
 CÉRUSSE, Jean. *Voir* : Férat et Oettingen.
 CERVANTÈS, Miguel de : III, 38, 322.
 CÉSAR : 137, 536, 776.
 CÉZANNE, Paul : 87, 172, 173, 209, 216, 218, 224, 226, 244, 245, 253, 258, 263, 306, 322, 380, 381, 422, 423, 459, 487, 540, 704, 742, 760.
 CHABANEIX, Philippe : 780.
 CHABERT (M.) : 725.
 CHABRIER (soldat) : 527.
 CHADOURNE, Louis : 721, 722, 735, 737.
 CHAGALL, Marc : 384, 422, 453, 461, 462, 485, 508, 778.
 CHAIZE, Jean (docteur) : 725.
 CHAMAILLARD, Ernest de : 507.
 CHAMBELLAN (docteur) : 639.
 CHAMIL (iman) : 18, 51.
 CHAMPAIGNE, Philippe de : 423.
 CHAMPFLEURY (Jules François Félix Husson, *dit* Fleury, *dit*) : 658.
 CHAPMAN, Victor : 598.
 CHARASSON, Henriette : 698, 733, 735, 737.
 CHARBONNEAU, Jean : 646.
 CHARDIN, Jean Siméon : 423.
 CHARDONNE, Jacques (Jacques Boutelleau, *dit*) : 430.
 CHARLEMAGNE : 103.
 CHARLES (prince) : 41.
 CHARLES I^{er} (empereur) : 762.
 CHARLES QUINT : 410.
 CHARLES X : 399.
 CHARLES-FÉLIX (duc de Savoie) : 46.
 CHARLOT (Charlie Chaplin, *dit*) : 682, 728, 730.
 CHARMOY, José de : 141, 150, 226, 368.
 CHARPENTIER, Raymond : 141, 145.
 CHARRIER, Berthe : 231.
 CHARRIER, Mécislas : 231.
 CHATEAUBRIAND, François-René de : 57, 376, 748.
 CHATEAUNEUF (banquier) : 191, 216.
 CHAUME, J. (éditeur) : 252.
 CHAUMONT-QUITRY (infirmière) : 671.
 CHÉNIER, André : 526, 659.
 CHENNEVIÈRE, Georges (Léon Debille, *dit*) : 241, 246, 261-263, 317.
 CHÉRAU, Gaston : 289.
 CHEREAU, Claude : 462.
 CHÉRIANE, *dite* Chérie. *Voir* : Faure-Favier.
 CHEVREUL, Michel-Eugène : 400.
 CHEVRIER, Maurice. *Voir* : Cremnitz.
 CHICHET, Étienne : 315, 359.
 CHIRICO. *Voir* : De Chirico.
 CHIRON (métayers) : 38, 43.
 CHOCH, Antoine : 70.
 CHOCOLAT (clown) : 198.
 CHORIER, Nicolas : 335.
 CHRISTOPHE (saint) : 106.
 CHRYSOSTOME : 58.
 CHTCHOUKINE (collectionneur) : 326.
 CICCOLINI, Lorenzo : 12.
 CINGRIA, Alexandre : 481.
 CIOLKOWSKI (peintre) : 318.
 CLARETIE, Jules : 336.
 CLAUDE, Jean : 346.
 CLAUDEL, Paul : 238, 268, 297, 343, 344, 349, 418, 429, 430, 480, 486, 494, 637, 639, 714, 722, 730, 760.
 CLAUDIEN : 470.
 CLEMENCEAU, Georges : 333, 660, 734.
 CLÉMENT, Paul : 94, 138.
 CLÉOPÂTRE : 532.
 CLIFFORD WILLIAMS, Edith : 715.
 CLOOTS, Anarchasis : 171.
 CLOT (lieutenant-colonel) : 598.
 CLOUARD, Henri : 280, 281.
 CLOUET, François : 217, 316, 423.
 CLOVIS II : 440.
 COBB, William. *Voir* : Lermina.
 COCO. *Voir* : Laurencin.
 COCTEAU, Jean : 332, 450, 538, 562, 650, 655, 661, 664, 666, 669, 678, 679, 689-693, 695, 701, 702, 706, 717, 721, 730, 740, 743, 750, 755, 758, 759, 764, 765, 768, 780.
 CODET, Louis : 270, 278, 386, 387, 607.
 COLAROSSI (académie) : 149, 383.
 COLERIDGE, Samuel Taylor : 198, 467.
 COLETTE (Sidonie-Gabrielle Colette, *dite*) : 268, 269, 278, 307, 330.
 COLIGNY, Gapsard II de : 513.
 COLIGNY, Louise de : 513.
 COLIGNY-CHATILLON, Louise de, *dite* Lou (Geneviève Marguerite Marie Louise de Pillot de Coligny, *dite*) : V, 30, 42, 512-520, 523, 525, 526, 529-

- 535, 539-541, 543, 544, 546-549, 551-553, 556, 562-565, 568, 570, 571, 576, 578, 586, 596, 604, 617, 622, 628, 643, 736, 781, 782.
- COLLIN DE PLANCY, Jacques : 237.
- COLONNA, Vittoria : 82, 326, 332.
- COMBETTE, Dominique : 417, 428, 434.
- COMERRE, Léon-François : 319.
- COMMINGES, Isa de : 503.
- CONNELLY, Peter : 431.
- CONRAD, Joseph : 26.
- CONSTANT-LEKEU : 66-68, 77-79.
- CONSTANT-LEKEU, Marguerite : 70.
- CONY, Gaston : 688, 689.
- COPEAU, Jacques : 234, 342, 344, 407, 452, 454, 455, 486, 509, 538, 666, 717.
- COPPÉE, François : 69, 536.
- CORAY, Hans : 662.
- CORBière, Tristan : 148, 240, 470.
- CORBIN (capitaine de) : 642.
- CORNEILLE, Pierre : 47, 48, 335, 526, 748.
- COROT, Jean-Baptiste : 296.
- COSTE (brigadier) : 354.
- COUDENHOVE, Édouard Henry Marie de : 512.
- COULON (soldat) : 580.
- COURBET, Gustave : 143, 186, 423.
- COURIER, Paul-Louis : 591.
- COURRIÈRE, Berthe de : 318.
- COURTELIN, Georges : 731.
- COUSIN, Charles : 782.
- CRAIG, Gordon : 435.
- CRANACH, Lucas : 110, 112.
- CRAPOUILLOT (soldat) : 624.
- CRAVAN, Arthur (Fabian Avenarius Lloyd, *dit*) : 441, 442, 460-464.
- CRÉBILLON FILS (Claude-Prosper Jolyot de Crébillon, *dit*) : 342.
- CREMNITZ, Maurice : 181, 184, 186, 201, 206, 216, 265, 272, 287, 360, 511, 523, 742.
- CRÉPET, Eugène : 338.
- CRÉPET, Jacques : 337, 338.
- CRÈS (éditeur) : 704.
- CRESPIN, Jacques François : 93.
- CROS, Guy-Charles : 239, 279.
- CUMBERLAND (duc de) : 110.
- CURIE, Marie : 371.
- CYPRIEN D'ANTIOCHE (saint) : 537.
- CYPRIEN. *Voir* : Jacob, Max.
- CZAKY, Joseph : 504.
- DAESSLÉ, Yéta : 697.
- DAGAN, Henri : 139, 336.
- DAHS, Johannes : 128.
- DAIREAUX, Max : 214, 215.
- DALIZE, René (René Dupuy, *dit*) : II, 34-36, 136, 137, 139, 161, 163, 169, 170, 197, 198, 211, 212, 222, 231, 234, 247, 254, 287, 288, 318, 331, 356, 361, 375-377, 381, 386, 392, 396, 405, 410, 424, 434, 439, 441, 442, 446, 449, 478, 508, 509, 512, 521, 522, 591, 608, 621, 628, 629, 632, 634, 652, 678, 688, 693, 694, 712, 735, 740, 742, 758, 767.
- D'ANNUNZIO, Gabriele : 151, 181, 268, 298, 306, 309, 455, 506, 557, 580.
- DANTE (Durante Alighieri, *dit*) : 52, 92, 333, 438.
- DANVILLE, Gaston : 134.
- DARDENNE, René : 138, 166.
- DARON, Élodie : 70.
- DARON, Louise : 70.
- DAUDET, Léon : 83, 330, 361, 658, 662.
- DAUGUET, Marie : 279.
- DAUMIER, Honoré : 482.
- DAVID, Léon. *Voir* : Jacob.
- DE CHIRICO, Andrea : 458, 557.
- DE CHIRICO, Giorgio : 458, 459, 481, 484, 489, 491, 508, 522, 549, 557, 616, 657, 696, 722.
- DE QUINCEY, Thomas : 169, 193, 198, 237.
- DEBILLE, Léon. *Voir* : Chennevière.
- DEBUSSY, Claude : 134, 435, 483, 485, 691, 715.
- DÉCAUDIN, Michel : 780.
- DÉDÉ : 150.
- DÉDÉ DE MÉNILMONTANT : 356.
- DEDONS DE PIERREFEU, Edmée, *dite* Mémée : 512.
- DEFOE, Daniel : 83.
- DEFOSSE, Henry : 753, 759, 761.
- DEGAS, Edgar : 186, 742.
- DEGOUTTE, Jean-Marie : 755.
- DEGRON, Henri : 147.
- DEHEZ, Henri : 73.
- DELACOUR, Albert : 82.
- DELACROIX, Eugène : 134, 423.
- DELARUE-MARDRUS, Lucie : 268, 278.
- DELAUNAY, Robert : 172, 218, 264, 312, 325, 345, 346, 368, 377, 380, 381-384, 401, 405, 406, 412-415, 422, 423, 435, 451, 452, 461, 462, 465, 471, 472, 474, 478, 511, 537, 579, 615, 630, 679.
- DELAUNAY-TERCK, Sonia (Sara Stern, *dit*) : 325, 345, 346, 381, 382, 405, 422, 435, 451-453, 462, 463, 465, 472, 474, 478, 511, 520, 537, 679, 780.
- DELICADO, Francisco : 335, 581.
- DELL, Robert : 350.
- DELORGE, Ida : 151.

- DELORMEL, Henry : 180, 182, 186.
 DELORMEL, Lucien : 180.
 DELVARD, Marya : 124, 389.
 DENIKER, Georges : 204, 596, 606, 607.
 DENIKER, Nicolas : 154, 155, 158, 160,
 166, 176, 184, 204, 241, 246.
 DENIS, Ferdinand : 232.
 DENIS, Maurice : 195, 216, 296, 431.
 DÉODAT DE SÉVERAC, Marie Joseph
 Alexandre : 280.
 DEPLANCHE (éditeur) : 319, 321, 323,
 339.
 DEPORTÈRE, Louis : 593, 623.
 DERAIN, Alice : 608, 654.
 DERAIN, André : 76, 172, 173, 189, 191,
 195, 197, 209, 218, 221, 224, 231, 239,
 244, 250, 258, 263, 267, 276, 277, 289,
 290, 294, 295, 299, 300, 321, 322, 367,
 368, 378, 423, 450, 451, 458, 491, 504,
 521, 537, 582, 601, 608, 621, 622, 626,
 631, 654, 727, 740, 742, 778.
 DERÈME, Tristan : 434, 470.
 DÉRIEUX (soldat) : 527.
 DERMÉE, Paul : 666, 676, 690, 717, 721.
 DÉROULÈDE, Paul : 169.
 DEROUY, Violette : 355, 365.
 DESBOIS, Jules : 336.
 DESBORDES-VALMORE, Marceline : 53.
 DESCAVES, Françoise : 742.
 DESCAVES, Lucien : 53, 741, 742, 744,
 750.
 DESCHAMPS, Léon : 144.
 DESJARDINS, Paul : 717.
 DESNARD, *Voir* : Esnard.
 DESNOS, Robert : 777, 780.
 DESPAX, Émile : 607.
 DESPIAU, Charles : 540, 602.
 DESVALLIÈRES, George : 225, 226.
 DETAILLE, Édouard : 319, 604.
 DEUTSCH, Pauline : 117.
 DEVAMBEZ : 218.
 DEVEL, Nadieja : 17.
 DHORMOY, Marie : 252.
 DIAGHILEV, Serge de : 361, 664, 691, 761.
 DIAGNE, Blaise : 566.
 DÍAZ, Porfirio (José de la Cruz Porfirio
 Díaz Mori, *dit*) : 412.
 DÍAZ VELASCO, Félix (général) : 412.
 DIDEROT, Denis : 349, 720.
 DIDIER, Armand : 479.
 DIDOT (imprimeurs) : 376.
 DIERX, Léon : 315, 387, 742.
 DIMITRIADIS, Costas : 319.
 DIRAISON-SEYLOR, Olivier (Olivier
 Diraison, *dit*) : 136, 137.
 DIRIKS, Anna : 201.
 DIRIKS, Carl Edvard : 150, 196, 200,
 243.
 DIVOIRE, Fernand : 310, 324, 641, 717,
 741.
 DJEVET, Abdullah : 140.
 DÖBLIN, Alfred : 413.
 DOLENT, Jean : 200.
 DONATELLO (Donato di Niccolò di Betto
 Bardi, *dit*) : 111, 195.
 DORGELÈS, Roland : 210, 313, 314, 660.
 DORSAL, Jean. *Voir* : Bernard, Émile.
 DOSTOÏEVSKI, Fedor : 595.
 DOTREMONT, Christian : 782.
 DOUANIER. *Voir* : Rousseau.
 DOUBLET, Georges : 46, 47.
 DOUCET, Jacques : 320, 666, 672, 675,
 695, 701, 704, 705, 745.
 DOYEN, Albert : 246.
 DRÉSA, Jacques (Jules-André Saglio,
 dit) : 519.
 DREYFUS, Alfred : 55, 139.
 DRIEU LA ROCHELLE, Pierre : 703, 730,
 777.
 DRIOUX (juge d'instruction) : 354, 357,
 358, 360, 361, 364, 372, 373, 396.
 DROUOT, Paul : 607.
 DRUET, Eugène (galerie) : 316, 331.
 DRUMONT, Édouard : 55.
 DU PLESSYS, Maurice : 314.
 DUARD, Émile : 722.
 DUBOIS, Irma : 69.
 DUBOIS, Jeanne : 69.
 DUBOIS, Maria : 69.
 DUBOS, Constant : 338.
 DUCASSE, Isidore. *Voir* : Lautréamont.
 DUCHAMP, Jacques. *Voir* : Villon.
 DUCHAMP, Marcel : 367, 368, 386, 400-
 403, 406, 408, 419, 420, 430, 434, 454,
 480, 537, 578, 680, 681, 776.
 DUCHAMP-VILLON, Raymond (Pierre
 Maurice Raymond Duchamp, *dit*) :
 368, 398, 399, 537.
 DUCHÂTEAU, Raymone : 746, 768, 775.
 DUCHÈNE, Denis Auguste : 688.
 DUCROOC, Georges : 507.
 DUFAU, Hélène : 383.
 DUFAYEL, Georges : 93, 94.
 DUFY, Raoul : 243, 258, 294, 320-323,
 331, 335, 339, 341, 346, 360, 367, 368,
 371, 375, 423, 537, 538, 664, 666, 738,
 746, 762, 778.
 DUHAMEL, Blanche : 766.
 DUHAMEL, Georges : 238, 241, 246, 250,
 261, 262, 273, 309, 375, 428-430, 465,
 583, 584, 599, 685, 686, 703, 704, 716,
 766.

- DUJARDIN, Édouard : 491.
 DULCIGNI, Guglielmo Alberto. *Voir* : Apollinaire.
 DULLIN, Charles : 239.
 DUMAS fils, Alexandre : 298, 559.
 DUMONT, Pierre : 400.
 DUMOULIN (juge) : 78.
 DUMOURIEZ, Charles-François : 578.
 DUMUR, Louis : 510, 667.
 DUNCAN, Isadora : 151, 213.
 DUNOYER DE SEGONZAC, André : 345, 367, 368, 591.
 DUPONT, André : 652.
 DUPOUY, Pierre-Dominique : 297, 694.
 DUPUY, Charles : 34, 35.
 DUPUY, Charlotte : 139.
 DUPUY, Paul : 730.
 DUPUY, René. *Voir* : Dalize.
 DUPUY DES ISLETS : 34.
 DURAND (Mme) : 441.
 DURAND-RUEL, Paul : 742.
 DÜRER, Albrecht : 112.
 DURINGE (salon) : 145.
 DURKHEIM, Émile : 140.
 DURRIO, Paco : 178, 536.
 DURRY, Marie-Jeanne : 780.
 DURTAIN, Luc : 297.
 DUVERNOIS, Henri : 643, 650, 695.
 DUVERNOIS (Mme) : 644.
 DYSSORD, Jacques : 392, 449, 454, 467, 667, 720.
- EDOUARD (roi) : 105.
 EDWARDS (Mme) : 662.
 EDWARDS, Alfred : 649.
 EDWARDS, Misia : 649.
 EHRENBourg, Ilya : 654, 667.
 EHRENSTEIN, Albert : 413.
 EINEM, Karl von : 594.
 EINSTEIN, Carl : 508, 715.
 EISENBERG (comtesse d') : 223.
 ÉLISA D. : 698.
 ÉLISABETH (impératrice) : 124.
 EL-MOKRI : 232.
 ELSKAMP, Max : 273.
 ELSSLER, Fanny : 19.
 ELUARD, Paul : 777.
 ÉMELINE : 70.
 ÉMILE : 70.
 EMPÉDOCLE : 81.
 ÉPERNAY (Mme d') : 187.
 ERCOLANI (comtesse) : 140.
 ERNEST LA JEUNESSE : 134, 200, 228.
 ERNST AUGUST II : 110.
 ERNST, Alfred : 459.
 ERNST, Max : 414.
- ERRÁZURIZ, Eugenia : 649, 650, 666, 672, 759.
 ESCHENBACH, Wolfram von : 107.
 ESCRITOIRE, Jean de l'. *Voir* : Billy.
 ESNARD, Henry : 83-85.
 ESSEN : 504.
 ESTERHÁZY, Marie Charles Ferdinand Walsin : 5, 139.
 EVA. *Voir* : Humbert, Marcelle.
 EWERS, Hanns Heinz : 389, 390, 392, 394, 397, 414, 488, 506, 750.
 EXTER, Alexandra : 383, 484.
- FABRE, Henri : 366, 367, 634.
 FAGUET, Émile : 719.
 FAGUS, Félicien (Georges Faillet, *dit*) : 146, 147, 177, 230, 241, 470, 479, 480, 719.
 FAILLY (comte de) : 214.
 FALKENHAYN, Erich von : 628.
 FALLIÈRES, Armand : 319, 350.
 FALTENINO, Giulio de : 12.
 FANTIN-LATOUR, Henri : 540.
 FARAMOND, Maurice de : 146.
 FARGUE, Léon-Paul : 152, 241, 342, 382, 650, 717.
 FARIGOULE, Louis. *Voir* : Romains.
 FARNÈSE, Alexandre : 110.
 FARRÈRE, Claude : 359.
 FASQUELLE (M.) : 168.
 FAUCAMBERGE, Aurélie de. *Voir* : Aurel.
 FAUCHE (traducteur) : 136.
 FAUCHOIS, René : 766.
 FAURE, Élie : 704.
 FAURE, Félix : 55.
 FAURE, Sébastien : 57.
 FAURÉ, Gabriel : 691.
 FAURE-FAVIER, Chériane, *dite* Chérie : 439, 442, 636.
 FAURE-FAVIER, Louise : 62, 219, 397, 434, 439, 460, 570, 579, 586, 650, 657, 698, 765.
 FÉLA (Félicie Poznanska, *dite*). *Voir* : Sauser.
 FELS, Florent : 777.
 FÉNELON (François de Salignac de La Mothe, *dit*) : 339.
 FÉNÉON, Félix : 134, 135, 138, 139, 152, 155, 234, 404, 666.
 FENWICK (famille) : 102.
 FÉRAT, Serge ou Édouard (Sergueï Nicolaïevitch Jastrebzov, *dit*) : 264, 380, 381, 391, 442, 443, 446, 449, 466, 467, 484, 495, 522, 526, 538, 641, 643, 644, 665, 678, 684, 691, 696, 700, 709, 723, 728, 759, 764, 767, 777, 779.

- FERDINAND II : 13.
 FERDINAND III : 116.
 FERDINAND. *Voir* : Molina da Silva.
 FÉRET, Charles-Théophile : 336, 337, 363.
 FEUILLADE, Louis : 486, 682.
 FÉVAL, Paul : 536, 559.
 FIGUIÈRE, Eugène (éditeur) : 336, 360, 385, 393, 400, 414-416, 418, 455, 466.
 FILLACIER, Sylvette : 536.
 FIRMIN. *Voir* : Léger.
 FISENNE, Anna von : 103, 105, 109.
 FISENNE, Otto von : 103, 162.
 FLACHON, Victor : 357.
 FLAVIEN (soldat) : 580.
 FLAVIGNY (sieur) : 334.
 FLECHTHEIM, Alfred : 729.
 FLECK, Paul : 594.
 FLEURET, Fernand : 320, 324, 332, 333, 336-339, 385, 391, 407, 424, 425, 438, 458, 467, 654, 769, 775.
 FLINT, Franck Stuart : 385, 469, 482.
 FLORIANI, Julia. *Voir* : Kostrowicka, Julia Floriani.
 FLORIAN-PARMENTIER (Serge Gastein, *dit* Ernest Florian Parmentier, *dit*) : 372.
 FOCH, Ferdinand : 688, 764.
 FOKINE, Michel : 455.
 FOLGUERA, Joaquin : 716.
 FOMBEURE, Maurice : 780.
 FONGERAY (Hygin-Auguste Cavé et Adolphe Dittmer, *dits* M. de) : 376.
 FONTAINAS, André : 234, 306, 326, 719.
 FONTENELLE, Bernard Le Bovier de : 48.
 FOOTIT (clown) : 198.
 FORAIN, Jean-Louis : 144, 180, 431, 591, 602.
 FORMONT, Maxime : 82.
 FORT, Gabrielle, née Vallette : 491.
 FORT, Jean : 493.
 FORT, Jeanne (ép. Severini) : 445.
 FORT, Paul : 57, 145, 149, 152, 159, 176, 183, 184, 200, 201, 215, 234, 240, 254, 262, 274, 336, 360, 375, 387, 388, 421, 438, 445, 456, 469, 470, 522, 580, 666, 695, 717, 719, 722, 758.
 FORTUNIO : 166.
 FORTUNY, Pascal : 276.
 FOUGERET DE MONTBRON, Louis-Charles : 136.
 FOUJITA, Tsuguharu : 695.
 FOURNIER, Gabriel : 763.
 FRACASTOR, Jérôme : 93.
 FRAENKEL, Théodore : 702, 770.
 FRAGONARD, Jean-Honoré : 494.
 FRANCE, Anatole : 87, 144, 167, 286, 331, 336, 410, 693.
 FRANCESCA. *Voir* : Piero della Francesca.
 FRANCHET D'ESPÈREY, Louis : 638, 755.
 FRANÇOIS D'ASSISE (saint) : 380.
 FRANÇOIS I^{er} : 339.
 FRANÇOIS-FERDINAND (archiduc) : 490.
 FRANÇOIS-JOSEPH (empereur) : 119, 140, 410, 490, 491, 496, 762.
 FRANCONI, Gabriel-Tristan : 758.
 FRANQUEVAUX. *Voir* : Dalize.
 FRAYSSE, Arthur : 356, 357.
 FRÉDÉ (Frédéric Gérard, *dit* le père) : 210, 313.
 FRÉDÉRIC-GUILAUME I^{er} : 112.
 FRÉDÉRIC II : 112.
 FREUD, Sigmund : 457, 458.
 FREUNDLICH, Otto : 413.
 FRICK, Henri : 165, 170, 222.
 FRICK, Louis. *Voir* : Gonzague Frick.
 FRIESZ, Othon : 226, 243, 244, 258, 276, 294, 312, 316.
 FRISENDAHL : 504.
 FRUEH, Alfred : 680.
 FRY, Roger : 326, 350.
 FULLER, Loïe : 213.
 FUSS-AMORÉ, Henri : 667.
 GABILLARD, Paul : 181, 277, 279, 361.
 GABORIAU, Émile : 559.
 GABORY, Georges : 697, 711.
 GABY : 150, 672.
 GAILLET, Émilie : 136.
 GAILLET, Eugène : 83, 84, 93, 95, 135.
 GALARD, Marthe : 383.
 GALLAND, Antoine : 278.
 GALLES, Prince de : 46, 105.
 GALLIENI, Joseph : 510 ;
 GALLIMARD, Gaston : 344, 538, 695, 703.
 GANCE, Abel : 746.
 GARDELLE, Charlotte : 493.
 GARDET, Georges : 319.
 GARNIER, Charles : 29.
 GASTALDI (comte) : 41.
 GAUBERT, Ernest : 311.
 GAUCHER, Élias : 206.
 GAUFINEZ, Eugène : 107.
 GAUGUIN, Paul : 144, 209, 224, 318, 422.
 GAUMONT (studio) : 390.
 GAUTHIER-FERRIÈRES, Léon Adolphe Désiré : 348.
 GAUTHIER-VILLARS (éditeur) : 335, 339.
 GAUTIER, Félix : 338.
 GAUTIER, Judith : 268, 269, 317, 330.

- GEBHART : 127.
 GENET (commandant) : 639.
 GENEVIÈVE DE BRABANT : 102, 407.
 GENEVOIX, Maurice : 660.
 GEORGES V DE HANOVRE : 110.
 GEORGIN, François : 537.
 GÉRALDY, Paul : 166, 273, 660.
 GÉRARD (M.) : 94.
 GÉRARD (chasseur-alpin) : 531.
 GÉRAUD, Octave. *Voir* : Poueigh.
 GÉRAULT-RICHARD, Alfred Léon : 306.
 GÉRICAULT, Théodore : 423.
 GERVAISE DE LA TOUCHE, Jean-Charles : 89.
 GÉRY. *Voir* : Pieret.
 GHÉON, Henri (Henri Vangeon, *dit*) : 234, 297, 330, 336, 342, 426, 427, 430, 455, 539, 715.
 GHIL, René : 150, 273, 456, 691.
 GIACCOBI, Marius : 165.
 GIACOSA, Giuseppe : 298.
 GIDE, André : 183, 186, 195, 234, 268, 296, 297, 307, 336, 342-345, 347, 349, 374, 375, 407, 430, 438, 452, 480, 481, 538, 666, 717, 719, 733, 777, 781.
 GILLOT, Marguerite : 272.
 GINO. *Voir* : Severini.
 GIOLITTI, Giovanni : 370.
 GIOTTO (Giotto di Bondone, *dit*) : 250.
 GIRAUD (baryton) : 527, 617.
 GIRAUDOUX, Jean : 330, 342.
 GIREAUD, Pierre Paul (peintre) : 243, 261, 276, 312, 321, 346.
 GIULI, Cesare : 11.
 GLEIZES, Albert : 246, 345, 346, 360, 367, 368, 372, 378, 384, 393, 399, 401, 418, 419, 423, 434, 445, 450, 466, 562, 679, 699, 761.
 GOBINEAU, Joseph Arthur de : 171.
 GODOUNOV, Boris : 750.
 GOETHE, Johann Wolfgang von : III, 38, 125, 158, 260, 297, 348, 435, 438, 460, 538, 583, 594, 598.
 GOGOL, Nicolas : III, 595.
 GOHIER, Urbain : 367, 371.
 GOLAGUIER (docteur) : 642.
 GOLBERG, Mécislas : 149, 150, 151, 155, 159, 165, 175, 176, 224-226, 228, 231, 239, 285, 494, 726.
 GÓMEZ DE LA SERNA, Ramón : 667.
 GOMPTEL, Gustave : 177, 180.
 GONCOURT (académie) : 306, 315, 330, 659, 660, 716, 731, 741.
 GONCOURT (prix) : 159, 210, 329, 347, 361, 661, 751.
 GONCOURT, Edmond de : 660.
 GONET, Diane de : 496.
 GONTCHAROVA, Natalia : 378, 483, 485-487, 491, 508, 691, 729.
 GONZAGUE FRICK, Louis de : 36, 47, 217, 226, 227, 234, 240, 262, 284, 391, 427, 447, 484, 528, 580, 659, 677, 717.
 GORBATZKY (père) : 17.
 GOTTLIEB, Adolph : 467.
 GOUDEAU, Émile : 200.
 GOUJON, Jean : 433.
 GOUNOD, Charles : 725.
 GOURMONT, Jean de : 159.
 GOURMONT, Remy de : 47, 57, 65, 82, 154, 159, 166, 167, 183, 201, 240, 249, 317, 318, 332, 342, 349, 358, 408, 424, 425, 452, 494, 580, 606, 607, 672, 711, 747.
 GOURNAY, Paul : 350.
 GRANIÉ, Joseph (substitut) : 372, 561, 562, 608, 630, 638, 739.
 GRAVILLE (pseudonyme) : 426.
 GRÉCO (Domínikos Theotokóopoulos, *dit Le*) : 540.
 GREGH (Mme) : 139.
 GREGH, Fernand : 57, 93, 113, 135, 137-139, 278.
 GRÉVY, Jules : 30.
 GREY, Roch. *Voir* : Oettingen.
 GRIBAUDI, Maria : 12.
 GRINDA (docteur) : 512.
 GRIS, Juan : 375, 384, 466, 522, 666, 695, 699, 700, 778.
 GROMAIRE, Marcel : 422.
 GROS, Jean-Baptiste : 345.
 GROSS, Otto (docteur) : 457.
 GROSS, Valentine : 650, 755.
 GROULT, André : 371, 481.
 GROULT, Nicole : 371, 384.
 GROUX, Henri de : 368.
 GRUND, Helen. *Voir* : Hessel.
 GUÉRIN, Charles : 53, 239, 258.
 GUGLIELMO APOLLINARE ALBERTO. *Voir* : Apollinaire.
 GUICHARD, Xavier : 362.
 GUIDI, Carlo : 11.
 GUILBEAUX, Henri : 279, 366, 367, 369, 472, 478, 732.
 GUILLAUME (comte de Toulouse) : 521.
 GUILLAUME I^{er} : 125.
 GUILLAUME I^{er} d'ORANGE : 513, 521.
 GUILLAUME II : 140, 153, 495, 753, 762, 765.
 GUILLAUME III : 226.
 GUILLAUME, Paul : 481, 484, 487, 488, 504, 582, 631, 640, 654, 657, 661, 662, 714, 715, 728, 729, 759, 768.

- GUILLAUME. *Voir* : Kaiser.
 GUILLEMOT, Matthieu (veuve) : 81.
 GUIMET, Émile : 87.
 GUIRAND DE SCEVOLA, Lucien-Victor : 602.
 GUYAME : 73, 74.
 GUYARD, Niny : 696.
 GUYNEMER, Georges : 733.
 GWOZDECKI, Gustav : 26.
 GYP (Sibylle Gabrielle Riqueti de Mirabeau, *dite*) : 268.
- HAAS, Albert : 414.
 HABSBOURG (dynastie) : 19, 115, 118, 119.
 HACHETTE (éditeur) : 350.
 HAHN, Reynaldo : 234.
 HALÉVY, Daniel : 306.
 HALLÉ, Guy : 704.
 HALPÉRINE-KAMINSKY, Ely : 56.
 HALVORSEN, Walther : 655.
 HAMARD (chef de la sûreté) : 354.
 HAMMER, Arne : 134, 140-142, 145, 146, 152, 172, 196, 667.
 HANOT, Marius : 404.
 HANSI (Jean-Jacques Waltz, *dit*) : 490.
 HANUS (maître) : 115.
 HARLINGUE, Albert : 481.
 HAROLD (roi) : 164.
 HASTINGS, Beatrice : 654.
 HAUPTMANN, Gerhart : 112.
 HAVET (famille) : 569.
 HAVET, Mireille : 450, 528.
 HAYDEN, Henri : 699.
 HAYWARD BAKER, Thomas : 157.
 HEBBEL, Friedrich : 166.
 HÉDÉGAT, Pascal. *Voir* : Apollinaire.
 HEINE, Heinrich : 102, 108, 124, 126, 328, 348.
 HÉLÈNE : 271.
 HÉLÈNE (sainte) : 560.
 HELLER, Hugo : 458.
 HENNINGS, Emmy : 647-648.
 HENRI (sœur) : 31.
 HENRI IV : 441.
 HENRY, Hubert : 139.
 HENRY, Marc : 124, 389, 390, 397.
 HERBIN, Auguste : 346.
 HEREDIA, José-Maria de : 444.
 HEREDIA, Marie de : 269.
 HERMÈS TRISMÉGISTE : 248, 341.
 HÉROLD, André-Ferdinand : 134.
 HERRAND, Marcel : 702.
 HERTZ, Henri : 206, 241, 262, 385, 429, 456.
 HERVÉ, Gustave : 333.
- HESLEY, Édouard : 378.
 HESSE (duchesse de) : 107.
 HESSE-HOMBOURG (prince) : 96.
 HESSEL, Franz : 219, 414, 582.
 HESSEL, Helen : 414, 496.
 HESSEL, Jo : 759.
 HEYDT, Karl von der : 412.
 HEYWOOD, Thomas : 454.
 HINDENBURG, Paul von : 543, 688, 724, 762.
 HIRSCH, Charles-Henry : 147, 152, 235, 236, 238, 280, 719.
 HIRTUM, Marianne von : 780.
 HOFFMANN, Ernst Theodor Amadeus : 328, 331.
 HOFFMANN, Eugen : 117.
 HOFMANNSTHAL, Hugo von : 458, 481.
 HOHENZOLLERN (famille) : 751, 752, 765.
 HOLBEIN L'ANCIEN, Hans : 113.
 HOLBEIN LE JEUNE, Hans : 112, 113.
 HÖLTERHOFF (famille) : 97, 109.
 HÖLTERHOFF, Anna : 98, 103, 119.
 HÖLTERHOFF, Carolina : 98, 103, 119.
 HÖLTERHOFF, Katharina : 97, 98, 103, 119.
 HÖLTERHOFF, Maria : 95, 98, 103, 109, 119.
 HÖLTERHOFF, Mathias : 97.
 HOMÈRE : 300.
 HONEGGER, Arthur : 692.
 HOPPENOT, Henri : 426, 428.
 HORACE : 776.
 HOUDON, Jean-Antoine : 141, 216.
 HOURCADE, Olivier : 401, 402, 523.
 HOUVILLE, Gérard d'. *Voir* : Heredia, Marie de.
 HOWARD, Cecil de B. : 696.
 HRYBUN-BAKUNOWICZ : 17.
 HUELSENBECK, Richard : 647, 648.
 HUERTA, Victoriano (José Victoriano Huerta Márques, *dit*) : 412.
 HUGO, Charles : 338.
 HUGO, Léopoldine (ép. Vacquerie) : 441.
 HUGO, Victor : 51, 89, 115, 238, 249, 297, 340, 351, 442, 559, 719, 722, 748, 760.
 HIDOBRO, Vicente : 675.
 HUMBERT (académie) : 217, 383.
 HUMBERT I^{er} : 140.
 HUMBERT, Marcelle, *dite* Eva : 403, 621.
 HUOT, Marie : 422.
 HURDEBISE, Antoine : 75.
 HURTAULT, Pierre Thomas Nicolas : 136.

- HUYSMANS, Joris-Karl : 285, 328, 536, 725, 741.
- IBSEN, Henrik : 58, 298.
- ILBECK, Georg : 119.
- ILSE : 113.
- INGRES, Jean-Auguste Dominique : 194, 538.
- IRIBE, Paul : 318, 323, 332, 538.
- ISBICKI : 504.
- ISRAILIVITCH : 504.
- ITURRINO, Francesco : 177.
- IVSIC, Radovan : 780.
- JACOB, Jacques : 177.
- JACOB, Max : II, 14, 177, 179, 183, 189, 199, 214, 229, 241, 255, 262, 271, 297, 317, 322, 385, 429, 450, 458, 467, 470, 508, 521, 536, 654, 666, 677, 679, 684, 696, 712, 717, 729, 750, 767, 777, 780.
- JACQUELINE. *Voir* : Kolb.
- JALOUX, Edmond : 648, 663.
- JAMES. *Voir* : Onimus.
- JAMMES, Francis : 138, 236, 240, 349, 387, 388, 763.
- JANCO, Marcel : 648, 663.
- JANSEN : 127.
- JARRY, Alfred : 27, 134, 146, 152, 155, 159, 168-170, 176, 184-186, 190, 198, 199, 201, 229-231, 240, 254, 298, 348, 414, 432, 452, 459, 469, 569, 697, 726, 727, 742.
- JASTREBZOV, Serge (comte de). *Voir* : Férat.
- JAUDON, René (graveur) : 387, 734, 738.
- JAURÈS, Jean : 169, 333, 438, 496.
- JEAN (artilleur) : 524.
- JEAN (saint) : 292, 555.
- JEAN D'ARRAS : 65.
- JEAN de L'ESCRITOIRE. *Voir* : Billy.
- JEAN NÉPOMUCÈNE (saint) : 116.
- JEAN-AUBRY, Georges : 244.
- JEAN-JACQUES. *Voir* : Rousseau.
- JEANNE : 142.
- JEANNE. *Voir* : Severini.
- JEANNE D'ARC : 101, 553, 577.
- JEANNERET. *Voir* : Le Corbusier.
- JEOFFROY (dessinateur) : 236.
- JOB, Alice : 70.
- JOB, Henriette : 70.
- JODELLE, Étienne : 737.
- JOFFRE, Joseph : 543, 545, 594, 598, 600.
- JOHNSON (capitaine) : 678.
- JOHNSON, Ben : 306.
- JOLIBOIS. *Voir* : Apollinaire.
- JORDENS, Jules-Gérard : 279, 656.
- JOSZ, Virgile : 134.
- JOUFFRET, Élie : 400.
- JOUHANDEAU, Marcel : 781.
- JOURDAIN, Frantz : 225, 226, 399.
- JOUVEN. *Voir* : Pieret.
- JOUVET, Louis : 309.
- JULIA. *Voir* : Kostrowicka.
- JULLIAN (académie) : 380.
- JUNG, Carl Gustav : 457.
- JUNOY, Josep Maria : 733, 734.
- JUNYENT. *Voir* : Junyer-Vidal.
- JUNYER-VIDAL, Sebastià : 178, 199.
- JUSTINE (sainte) : 537.
- KAHN, Gustave : 52, 135, 191, 234, 240, 242, 247, 255, 273, 379, 401, 456, 689.
- KAHN (Mme) : 270.
- KAHNWEILER, Daniel-Henry : 258, 259, 276, 289-291, 294, 322, 325, 360, 401, 419, 421, 508, 582, 630, 729, 742.
- KANDINSKY, Vassily : 123, 412, 413, 415, 508.
- KAPLAN, Jacob : 504.
- KARPOFF, Olga. *Voir* : Kostrowitzky.
- KARPOV, Sergei : 15.
- KASTRIOT, Gjergj, *dit* Scanderberg. *Voir* : Castriona.
- KAUFER : 527.
- KELLERMANN, François-Étienne : 578.
- KHOKHLOVA, Olga : 679, 722, 750, 754.
- KIPLING, Rudyard : 166, 257, 309, 330, 580.
- KLAUS, Franck : 387.
- KLEE, Paul : 123, 422.
- KLEMM, Wilhelm : 414.
- KLIMT, Gustav : 118.
- KLINGER, Max : 111, 127.
- KLINGSOR, Tristan (Léon Leclère, *dit*) : 167, 253, 470.
- KLIPPEL, Maurice : 84.
- KLUCK, Alexandre von : 510, 580.
- KOEHLER, Bernard : 412.
- KOLB, Amélia Emma Louise, *dite* Jacqueline ou Ruby : 656, 657, 666, 668, 684, 687, 709, 710, 725, 729, 741-743, 759, 765-768, 777, 782.
- KONITZA, Faik-beg : 153-156, 158, 159, 161, 163, 164, 206, 222, 233, 274, 409.
- KORSKOWSKY. *Voir* : Kostrowitzky.
- KOSTRAVITZKI (Mme). *Voir* : Kostrowitzky.
- KOSTRAVITZKY, Olga de. *Voir* : Kostrowitzky, Angelica.
- KOSTRO. *Voir* : Apollinaire.
- KOSTROVITZKI. *Voir* : Kostrowitzky.
- KOSTROWICKA : 22.

- KOSTROWICKA, Anna : 19.
KOSTROWICKA, Julia Floriani : 17, 18, 20-23, 25.
KOSTROWICKA, Mélanie : 19, 20, 119.
KOSTROWICKA. *Voir* : Kostrowitzky, Angelica de.
KOSTROWICKI. *Voir* : Kostrowitzky.
KOSTROWICKI, Apollinaris : 15-23, 25, 26, 101.
KOSTROWICKI, Dominik : 16.
KOSTROWICKI, Franciszek : 15, 16.
KOSTROWICKI, Lucien : 19.
KOSTROWICKI, Ludwick : 16.
KOSTROWICKI, Michel : 15.
KOSTROWICKI, Nikolaj : 16.
KOSTROWICKI, Nicolas Dadzbog : 17.
KOSTROWICKI, Samuel : 19.
KOSTROWICKI, Wincenty : 16.
KOSTROWISKY. *Voir* : Kostrowitzky.
KOSTROWISTKY. *Voir* : Kostrowitzky.
KOSTROWITZKY, Albert ou Alberto de (frère) : 23, 24, 29, 32, 33, 39, 40, 44, 47, 48, 68, 69, 78, 102, 109, 113, 120, 126, 133, 142, 157, 190, 203, 233, 255, 321, 357, 358, 360, 362, 411, 412, 479, 524, 541, 771.
KOSTROWITZKY, Angelica, Angelina ou Olga de (mère) : VI, 11-14, 17, 18, 20, 22, 23, 25, 26, 28-31, 33, 39-41, 44, 50, 58, 60-62, 64, 66, 67, 77-80, 86, 89, 98, 102, 109, 113, 120, 126, 129, 133, 142, 161, 162, 165, 190, 191, 197, 202, 203, 215, 216, 256, 347, 357, 359, 553, 556, 590, 630, 643, 767.
KOSTROWITZKY, Apollinare de. *Voir* : Kostrowicki, Apollinaris.
KOSTROWITZKY, Guglielmo Alberto Vladimiro Alessandro Apollinare de. *Voir* : Apollinaire.
KOSTROWITZKY, Gui de. *Voir* : Apollinaire.
KOSTROWITZKY, Wladimir : 81.
KOTEN, Kasimir von (baron) : 17.
KOUPRATKINE, Alexeï Nikolaïevitch : 175, 205.
KOZLINE : 504.
KRAKAMOSKY. *Voir* : Kostrowitzky.
KRASS, Friedrich Salomon : 88.
KROUGLIKOV, Élisabeth de : 145.
KUBIN, Alfred : 422.
KÜCHLER, Kurt : 415.
KUPKA, František : 399, 598.

LA FONTAINE, Jean de : 37, 38, 52, 65, 440, 470, 521, 637, 722.
LA FRESNAYE, Roger de : 345, 368, 371, 384, 398, 435, 462, 537, 561, 602.
LA ROCHEFONTAINE (Mme de) : 502.
LA ROCHEFOUCAULT, de : 44.
LA TAILHÈDE, Raymond de : 314.
LABIN (soldat) : 624.
LABORI (bâtonnier) : 356.
LABOUREUR, Jean-Émile : 447, 448, 537, 608, 631, 678, 757, 761, 778.
LACLOS, Pierre Choderlos de : 506, 591, 720, 753.
LACOMBLEZ (éditeur) : 216.
LACUZON, Adolphe : 717.
LADISLAS II JAGELLO : 16.
LAFERTÉ (M.) : 86, 102.
LAFFITTE, Paul : 682.
LAFORGUE, Jules : 192, 279, 427, 470, 722, 728.
LAGOANIÈRE, Oscar de : 87, 135.
LAGRANGE, Henri : 350.
LAGUT, Irène (Marie-Reine Onésime Lagut, *dite*) : 668-670, 684, 696, 778.
LALANNE, Louise : 269, 270, 272, 275, 278, 291, 297, 305, 754.
LALANNE, Ludovic : 269.
LAMARTINE, Alphonse de : 218, 329, 719.
LAMBEAUX, Jef : 190.
LAMENNAIS (M.) : 33.
LAMORELLE (galerie) : 466.
LAMPUÉ, Pierre : 399.
LANCRET, Nicolas : 112.
LANDOWSKA, Wanda : 145.
LANDOWSKI, Paul : 319, 602.
LANGEN, Albert : 124.
LANGEVIN, Paul : 371, 372.
LANNE, Ad. : 155.
LANSON, Gustave : 455.
LANUX, Pierre de : 344.
LAPAUZE, Henry : 630.
LARBAUD, Valery : 280, 342, 760.
LARGUIER, Léo : 540, 591, 599.
LARIONOV, Mikhaïl : 378, 483, 486, 487, 491, 508, 538, 543.
LARRONDE, Carlos : 756, 761.
LASCOUX (juge) : 78.
LASKER-SCHÜLER, Else : 457.
LATOURRETTE, Louis : 279.
LATTY (ingénieur) : 525.
LAURENCIN, Marie : 217-219, 221, 222, 234, 239, 244, 252-254, 256, 257, 265, 269, 271, 272, 276, 277, 282, 287, 289, 294, 312, 316, 321-323, 325-327, 335, 337, 345, 346, 357, 366-368, 371, 374, 375, 382, 383, 389-394, 397, 398, 401, 414, 423, 435, 440-443, 445, 448, 450,

- 461-463, 487, 488, 496, 508, 509, 511,
517, 520, 521, 527, 532, 535, 537, 570,
582, 586, 587, 679, 714, 722, 727, 729,
736, 742, 743, 750, 755, 765, 778, 781.
- LAURENCIN, Pauline : 440, 448.
- LAURENT (brigadier) : 549.
- LAUTRÉAMONT (Isidore Ducasse, comte de) : 148, 470, 659, 727, 747, 748.
- LAUTREC. *Voir* : Toulouse-Lautrec.
- LAVAUD, Guy : 231, 241, 258, 273, 279.
- LAVAUR (M.) : 751.
- LAZARE, Bernard : 55.
- LE BLOND, Maurice : 87.
- LE CORBUSIER (Charles-Édouard Jean-neret, *dit*) : 777.
- LE FAUCONNIER, Henri : 289, 294, 345, 367, 368, 375, 384, 402.
- LE NAIN, Antoine, Louis et Mathieu : 316, 760.
- LE PÉRUGIN (Pietro di Cristoforo Vannucci, *dit*) : 118.
- LE PETIT, Claude : 333.
- LE ROUGE, Gustave : 85.
- LE ROY, Jean : 621, 632, 634, 654, 697, 740.
- LEA : 142.
- LÉAUTAUD, Paul : 201, 229, 235, 236, 251, 261, 267, 397, 427, 520, 643, 766, 768.
- LEBEDEV, Matvei : 53.
- LEBEL, Jean-Jacques : 780.
- LEBLANC (Mme) : 30.
- LEBLANC, Georgette : 441.
- LEBLANC, Marthe : 41.
- LEBLOND, Marius-Ary (Maurice Leblond et Ary Merlot, *dits*) : 93, 138, 139, 150.
- LECONTE DE LISLE (Charles Marie Leconte, *dit*) : 52, 54, 719.
- LEDIEU, Apollinaire : 591.
- LEFÈVRE, Frédéric : 717.
- LÉGER, Fernand : 345, 360, 367, 368, 372, 378, 384, 387, 401, 414, 415, 419, 434, 435, 445, 464, 465, 482, 491, 522, 537, 561, 682, 764, 768, 775.
- LEHEC (libraire) : 334, 742.
- LEHMBRUCK, Wilhelm : 345.
- LEJEUNE, Émile : 661.
- LEKEU, Léopold : 252.
- LEMAIRE, Madeleine : 217.
- LEMAÎTRE, Jules : 376.
- LEMERCIER D'ERM, Camille : 242, 243, 273, 279.
- LEMONNIER, Camille : 144.
- LEMPEREUR, Edmond : 35, 200.
- LÉNINE (Vladimir Ilitch Oulianov, *dit*) : 732, 755.
- LÉON : 262.
- LÉONARD, Émile : 527, 603.
- LEONHARD, Rudolf : 413.
- LÉONIE (veuve) : 325.
- LEPÈRE (M.) : 165, 359.
- LEPRINCE DE BEAUMONT (Mme) : 37.
- LERMINA, Jules : 136.
- LEROUX, Gaston : 85, 167.
- LETELLIER, Henri : 357, 501.
- LEUBA, Henri Albert : 408.
- LEUSCHNER (plombier) : 113.
- LEVEL, André : 261, 484, 536, 539, 557, 569, 570, 577, 590, 602, 608, 617, 621-623, 627, 628, 630, 639-641, 666.
- LEVET, Henry Jean-Marie : 241.
- LÉVIDIS (M.) : 315.
- LÉVY, Sadia : 138.
- LÉVY, Sam : 160, 161.
- LEWIS (Willie, *dit* Kid) : 387.
- LHOIST (brasseurs) : 68.
- LHOTE, André : 384, 423, 562, 695, 699, 700.
- LICHENBERGER, Henri : 140.
- LILI ELBE. *Voir* : Wegener, Einar.
- LILJEVALCH, Carl Fredrik : 421.
- LILJEVALCHS (galerie) : 422.
- LINARD, Lucien : 246.
- LINDER, Max : 730.
- LINGUET. *Voir* : Restif de la Bretonne.
- LINTIER, Paul : 660.
- LIPCHITZ, Jacques : 504, 699.
- LISEUX, Isidore (éditeur) : 334.
- LISZT, Franz : 89.
- LITSCHFOUSSE, Victor : 282.
- LITUS. *Voir* : Perez-Jorba.
- LLOYD, Fabian Avenarius. *Voir* : Cravan.
- LOCQUES, Jehan. *Voir* : Luca.
- LOOS, Adolf : 481.
- LORDE, André de : 726.
- LORRAIN (Claude Gellée, *dit* le) : 316, 423.
- LORRAIN, Jean : 52, 126, 169.
- LOTI, Pierre : 137.
- LOU. *Voir* : Coligny-Châtillon.
- LOUIS I^e (duc d'anjou) : 82.
- LOUIS I^r (roi) : 120, 121.
- LOUIS II (roi) : 121-124.
- LOUIS LE PIEUX : 111.
- LOUIS XV : 526.
- LOUIS, *dit* P'tit Louis : 356.
- LOUVIGNÉ DU DÉZERT. *Voir* : Fleuret.
- LOUYS, Pierre : 183, 207, 269, 315, 456, 658, 663.
- LUCA, Ange Toussaint : 47, 50, 54, 57-59, 155, 159, 231, 245, 251, 357, 360, 362, 372, 555, 734.

- LUCAIN DE CORDOUE : 374.
 LUCE, Maximilien : 312.
 LUCI (M^e) : 30.
 LUGNÉ-POE, Aurélien : 183, 454, 458.
 LUITPOLD (prince) : 121, 124.
 LUMET, Louis : 222.
 LUVEY (Aurélien Lugné-Poe et Charles Vayre, *dits*) : 44.
- MAAR, Dora (Henriette Théodora Markovitch, *dite*) : 779.
 MAC ORLAN, Pierre : 204, 206, 210, 213, 438, 714.
 MACABRE, Guillaume. *Voir* : Apollinaire.
 MACKE, August : 413, 414, 508, 512.
 MADAILLAN, Henry de : 780.
 MADELEINE. *Voir* : Pagès.
 MADERO, Francisco (Francisco Ignacio Madero González, *dit*) : 412.
 MADSEN, Pierre : 454.
 MAETERLINCK, Maurice : 52, 144, 148, 216, 441, 689.
 MAGNELLI, Alberto : 579.
 MAGRE, Maurice : 146, 147, 241, 580, 729.
 MAHAUT, Henri : 200.
 MAHLER, Gustav : 129.
 MAHN, Berthold : 246.
 MAISONNÉE (docteur) : 640.
 MAISTRE, Joseph de : 376.
 MALACHIE (saint) : 88.
 MALFITANO, Vera : 439, 484.
 MALHERBE, François de : 526.
 MALHERBE, Henry : 716.
 MALLARMÉ, Camille : 637, 639.
 MALLARMÉ, Stéphane : III, 37, 47, 52, 53, 56, 82, 87, 134, 159, 183, 201, 227, 238, 240, 245, 248, 279, 348, 387, 414, 427, 467, 471, 475, 479, 480, 624, 637, 719, 720.
 MALLET, Robert : 267.
 MALRAUX, André : 420.
 MAMHOUD (sultan) : 153.
 MANCONY (docteur) : 640.
 MANDEL, Armand : 51.
 MANDIN, Louis : 285.
 MANET, Édouard : 143, 194, 312, 318, 423.
 MANGIN, Charles : 748, 755.
 MANGUIN, Henri : 195, 276, 312.
 MANOLL, Michel : 673.
 MANOLO (Manuel Hugué, *dit*) : 149, 176, 179, 184, 185, 199, 201.
 MANSFIELD, Katherine : 470.
 MARC, Franz : 412.
 MARCHAND, Jean : 345.
- MARCOUSSIS, Louis (Ludwig Markus, *dit*) : 26, 403.
 MARDRUS (famille) : 278, 411.
 MARDRUS, Joseph-Charles : 278, 666.
 MARE, André : 368, 371, 398, 435, 602.
 MARÉES, Hans de : 294.
 MARGARITIS, Pierre : 430.
 MARGUERITE. *Voir* : Constant.
 MARGUERITTE (famille) : 637.
 MARGUERITTE, Paul : 658.
 MARIA. *Voir* : Hölderhoff.
 MARIE : 33.
 MARIE (grande-duchesse) : 21.
 MARIE-CHRISTINE (reine) : 46.
 MARIE-LOUISE (impératrice) : 19, 118.
 MARINETTI, Filippo Tommaso : 241, 246, 279, 280, 369, 370, 373, 378, 380, 408, 434, 438, 445, 446, 455, 461, 478, 480, 481, 506, 648.
 MARION, Louise : 695.
 MARKUS, Ludwig. *Voir* : Marcoussis.
 MARMANDE, René de (comte Guilbert de Rorthays, *dit*) : 350.
 MARONE, Giovanni : 679.
 MAROT, Clément : 722.
 MAROUSSIA (Maroussia Letonovska, *dite*) : 345.
 MARQUE, Albert : 195.
 MARQUET, Albert : 195, 258, 312, 494.
 MARSEILLE, Jacques : 346.
 MARTIN DU GARD, Roger : 430.
 MARTINE (maison de mode et éditeur) : 630, 664, 711.
 MARTINEAU, Henri : 427, 607.
 MARTINS (Mlle) : 503.
 MARVAL (Mme) : 383.
 MARX, Roger : 195.
 MARY, André : 241, 664.
 MASSINE, Léonide : 664, 689, 690.
 MASSIS, Henri : 359, 582.
 MASSON, André : 588.
 MASSON, Georges-Armand : 737.
 MATISSE, Henri : 150, 172, 173, 189, 195, 198, 209, 218, 224-226, 228, 231, 233, 239, 250, 258, 263, 272, 276, 277, 312, 326, 327, 346, 367, 383, 399, 415, 435, 450, 494, 661, 666, 696, 704, 728, 729.
 MAUBEL, Renée (conservatoire) : 695, 761.
 MAUBEL (théâtre) : 656, 777.
 MAUFRA, Maxime : 172.
 MAUPASSANT, Guy de : 173, 213, 289.
 MAURRAS, Charles : IV, 55, 56, 272, 307, 314, 350, 707, 733, 734, 760.

- MAURY, Lucien : 330, 331.
 MAUSER, Alfred : 86.
 MAXIMILIEN (archiduc) : 266.
 MAXIMILIEN (roi) : 120, 121.
 MAYNE-REID (Thomas, *dit Capitaine*) : 355.
 MAYOL, Félix : 445.
 MÉDRANO (cirque) : 197, 266, 337, 380, 386, 562.
 MEIEREI (tavernier) : 647.
 MÉLARIE. *Voir* : Kostrowicka.
 MELETA. *Voir* : Becker.
 MÉLIES, Georges : 688.
 MELMOTH, Sébastien. *Voir* : Wilde.
 MÉNARD, Louis : 153.
 MENDÈS, Catulle : 93, 291, 349, 660.
 MERCIEREAU, Alexandre : 241, 246, 262, 297, 323, 336, 360, 385, 397, 416, 470, 484, 562.
 MEREDITH, George : 306.
 MÉRIC, Victor : 333, 366.
 MÉRIMÉE, Prosper : 631.
 MERLE, Eugène : 333.
 MERLINE. *Voir* : Borie.
 MERLOT, Ary : 139.
 MERRILL, Stuart : 52, 133, 145, 146, 183, 431, 432, 445.
 MESSAGER, André : 459.
 MESSAGER, Charles. *Voir* : Vildrac.
 MESSEIN, Albert (éditeur) : 394.
 MÉTIVET (docteur) : 640.
 MÉTIVIER, Lucien : 362.
 METTERNICH, Klemens Wenzel von : 528.
 METZINGER, Jean : 172, 261, 276, 312, 318, 326, 345, 346, 360, 367, 393, 399, 400, 401, 418, 419, 423, 434, 445, 450, 562, 666, 695, 699, 700, 749, 761.
 MEYER, Arthur : 118.
 MEYER, Marcelle : 715.
 MEYERHOLD, Vsevolod : 444, 445, 455.
 MEYER-SÉE, Robert-René : 350, 351.
 MIA (Rocca, Euphémia, *dite*) : 42, 43.
 MICHAUD (éditeur) : 298.
 MICHAUX, Francisque : 94, 95, 97.
 MICHAUX, Pierre : 94, 95.
 MICHEL-ANGE (Michelangelo di Lodovico Buonarroti Simoni, *dit*) : 141, 326, 379, 459.
 MICHELET, Victor-Émile : 240, 241, 251, 275.
 MICKIEWICZ, Adam : 15, 43.
 MIKHAËL, Éphraïm : 239.
 MILHAU, Élinor de (née Hölterhoff) : 94-99, 101, 103, 105, 109, 111, 113, 119, 120, 125, 126, 128.
 MILHAU, Gabrielle de : 94, 95, 97-99.
 MILHAU, Gaëtan de : 94.
 MILIUTIN (ministre de la Guerre) : 20.
 MILLE, Pierre : 459.
 MILLER, Henry : 431.
 MILLOUÉ, Léon de : 86.
 MIŁOSZ (Oscar Venceslas de Lubicz-Milosz, *dit*) : 242.
 MIOMANDRE, Francis de : 717.
 MIRABEAU (Honoré Gabriel Riqueti, comte de) : 89, 187, 288, 334.
 MIRBEAU, Octave : 144, 150, 169, 230, 239, 329, 361, 658, 660.
 MIRTEL, Héra : 268.
 MISCHIATELLI (marquise) : 642.
 MITHOUARD, Adrien : 508.
 MITTY, Jean de : 214, 255.
 MODIANO, Léon : 160.
 MODIGLIANI, Amadeo : 631, 648, 654, 661, 672, 715.
 MOLARD, Étienne : 348.
 MOLIÈRE (Jean-Baptiste Poquelin, *dit*) : 48, 141, 335, 545.
 MOLINA DA SILVA (famille) : 90, 92, 135, 141.
 MOLINA DA SILVA, Albert : 135.
 MOLINA DA SILVA, Ferdinand : 90, 92, 360.
 MOLINA DA SILVA, Jacques : 90, 95, 102, 139, 212, 322.
 MOLINA DA SILVA, Linda : 90, 91, 93, 95, 99, 102, 135.
 MOLINACCI. *Voir* : Boldi, Luisa.
 MOLLARD (brasserie) : 170.
 MOLLET, Agénor : 591.
 MOLLET, Célestin : 591.
 MOLLET, Firmin : 591.
 MOLLET (Jean, *dit le baron*) : 149, 154, 165, 166, 170, 176, 179-181, 191, 199, 200, 206, 398, 447, 492, 494, 508, 526, 527, 558, 591, 593, 780.
 MOLLET, Justin : 591.
 MOLNARD, William : 485.
 MOLTKE, Helmut Johannes Ludwig von : 111.
 MONDOUHET, Sylviane de : 512.
 MONDRIAN, Piet : 423.
 MONET, Claude : 87, 173.
 MONNA LISA (Gherardini, Lisa, *dite*) : 353.
 MONNIER, Adrienne : 702, 727.
 MONNIER, Raoul : 272.
 MONOD, Gabriel : 55.
 MONTADE. *Voir* : Apollinaire.
 MONTÈS, Lola : 121.
 MONTESQUIOU, Robert de : 246, 273.

- MONTFORT, Eugène : 97, 145, 268-270, 272, 280, 284, 291, 292, 305, 348, 365, 434, 492, 608, 667.
- MONTGOLFIER, Joseph et Étienne (frères) : 339.
- MONTICELLI, Adolphe : 256.
- MONTRÉMY (baron de) : 214.
- MORÉAS, Jean ou Jehan : 57, 65, 135, 144, 145, 149, 183, 184, 200-202, 234, 240, 254, 260, 281, 307, 314, 315, 323, 325, 331, 336, 348, 376, 387, 414, 446, 637, 722, 726, 734, 742, 760.
- MOREAU, Gustave : 143, 345, 494.
- MOREL, Eugène : 181, 334.
- MOREL, Fed. : 81.
- MORÉNO, Marguerite : 181.
- MORENVAL. *Voir* : Mollet.
- MORGAN-RUSSELL. *Voir* : Russell.
- MORICE, Charles : 180, 200, 215, 326.
- MORTIER, Alfred : 235, 511.
- MORTIER, Jane : 511, 569.
- MORTIER, Robert : 511.
- MOULAI-HAFID : 232.
- MOULINAS, V. : 155.
- MOUNET-SULLY : 35.
- MOURGUET, Laurent (guignol) : 63, 310.
- MOUTHON, François-Ignace : 744.
- MUCHA, Alfons : 144.
- MUGNIER (abbé) : 725.
- MUHLFELD, Lucien : 134, 235.
- MÜNCHHAUSEN, Thankmar von : 391.
- MURILLO, Bartolomé Esteban : 106.
- MURRY, John Middleton : 470.
- MUSELLI, Vincent : 717.
- MUSSET, Alfred de : 540, 719, 722.
- MUTT, Richard. *Voir* : Duchamp.
- MYRIÈS LE CHANTEUR. *Voir* : Apollinaire.
- NABUCHODONOSOR : 323.
- NAGEOTTE (docteur) : 642.
- NAPOLEON I^e : 16, 19, 51, 96, 112, 116, 118, 136, 137, 182, 323, 339, 492, 525.
- NAPOLEON II, *dit l'Aiglon* (prince de Reichstadt) : 14, 19, 119.
- NAPOLEON III : 82, 266.
- NASALSKI (prince) : 15.
- NATANSON, Alexandre, Thadée et Louis-Alfred (frères) : 230.
- NATANSON, Thadée : 126, 134, 327, 328, 343, 365, 649.
- NAU, John-Antoine : 155, 159, 181, 236, 260, 272.
- NAYRAL, Jacques : 385.
- NEDIM, Mahmoud : 140.
- NELL. *Voir* : Walden.
- NELSON, Horatio : 156.
- NÉPOTY, Lucien : 377.
- NERCIAT, André-Robert Andréa de : 288, 372, 591, 753.
- NÉRON : 323, 327.
- NERVAL, Gérard de : III, 53, 74, 192, 220, 237, 238, 280, 287, 289, 318, 331, 335, 336, 348, 355, 364, 471, 560, 778.
- NEVINSON, Christopher : 756.
- NEY D'ELCHINGEN, Michel : 433, 725.
- NEZVAL, Vítězslav : 117.
- NICLAUSSE, Paul : 319.
- NICOLAS II : 162, 163, 491, 496, 683, 756.
- NICOLINI : 527, 533.
- NICOSIA (famille) : 95, 135, 360.
- NICOSIA, Cécile : 86.
- NICOSIA, Marguerite : 86.
- NICOSIA, René : 13, 14, 86, 94, 135, 141, 142, 151.
- NIETZSCHE, Friedrich : 23, 136, 150, 159, 171, 172, 286, 294, 306, 457, 458, 460, 594.
- NIJINSKY, Vaslav : 439.
- NIVELLE, Robert Georges : 658, 688, 689, 693.
- NOAILLES, Anna de : 58, 93, 268, 269, 387, 580, 662.
- NOIR, Louis : 559.
- NOLLAND : 495.
- NOLLY, Émile : 330.
- NORDSTRÖM, Karl : 421, 422.
- NORVILLE, Juliette : 697.
- NOSTRADAME ou Nostradamus : 51.
- NOVALIS (Georg Philipp Friedrich von Hardenberg, *dit*) : 408, 752, 758.
- OBRENOVIĆ (roi) : 490.
- OCHSÉ, Julien : 281.
- ODILE (sœur) : 31.
- OETTINGEN, Hélène d' : 380, 391, 392, 396, 443, 446, 503, 677, 706, 768.
- OGREZ, Charles : 562.
- OKNOSKY : 504.
- OLGA. *Voir* : Kostrowitzky, Angelica de.
- OLIN, Marcel : 239.
- OLIVIER, Fernande : 178, 196, 199, 210, 218, 221, 255, 258, 265, 272, 361, 380, 394, 403.
- ONIMUS (famille) : 43.
- ONIMUS, Ernest : 38.
- ONIMUS, James : 31, 32, 47, 62, 90, 102, 128, 134, 152.
- ORANO, Paolo : 637.
- ORION. *Voir* : Charasson.
- ORLÉANS (d') : 44.

- ORMESAN (baron d') : 223, 224, 233, 327, 365, 682, 683, 775.
 ORMESAN, Ignace d' : 353, 359, 361, 366.
 ORMONT, Suzanne d' : 50.
 ORTIZ de ZÁRATE, Manuel : 325, 381, 661, 763.
 O'SQUARR, Flor : 135.
 OSTWALD, Wilhelm : 274.
 OTTIN, Augustin : 711.
 OTTMANN, Henry : 465.
 OTTON I^{er} : 121.
 OURDECK, Gérard : 155.
 OVIDE : 530, 674.
 OZENFANT, Amédée : 631, 777.
- PACCO, Bartolomeo : 22.
 PADOVANI, Jean : 46.
 PAGÈS (famille) : 626, 627, 632.
 PAGÈS (Mme) : 585, 589, 615.
 PAGÈS, Denise : 627.
 PAGÈS, Émile : 627.
 PAGÈS, Louise : 627.
 PAGÈS, Madeleine : V, 16, 26, 37, 54, 63, 361, 525, 554, 555, 561, 564, 565, 567, 570, 571, 574-576, 583-587, 590, 592, 594-596, 598, 600, 601, 605, 606, 609-612, 614-618, 620, 623-627, 629, 632, 634, 635, 638-640, 642, 643, 645, 656, 657, 665, 782.
 PAGÈS, Marthe : 627.
 PAGÈS, Pierre : 319, 627.
 PALAZZOLI (médecin-chef) : 643.
 PALOTIN : 287.
 PANADO. *Voir* : Canudo.
 PAPADIAMANDOPOULOS, Ioannis. *Voir* : Moréas.
 PAPINI, Giovanni : 465, 469, 481, 637, 639.
 PARACELSE (Philippus Theophrastus Aureolus Bombastus von Hohenheim, *dit*) : 729, 764.
 PARINAUD, André : 588.
 PARSONS, Léon : 678, 703.
 PASCAL, Blaise : 526, 760.
 PAŠIĆ, Nikola : 490.
 PASTOUREAU de LABESSE (colonel) : 539.
 PATHÉ (studio) : 390.
 PAUL-BONCOURT, Joseph : 385.
 PAULHAN, Jean : 434, 485.
 PAULUS : 180.
 PAULY, Jean de : 292.
 PAWLowski, Gaston de : 277, 285, 400, 419, 491, 502.
 PAYOT (éditeur) : 407, 448, 746, 758.
- PÉGUY, Charles : 333, 349, 510, 538, 674, 694.
 PÉLADAN, Joséphin : 400.
 PELI, Roberto : 24.
 PELLERIN, Jean : 421, 434, 470, 480.
 PELZER (Mlle) : 86, 109.
 PERCEAU, Louis : 332, 333, 337, 338, 349, 362, 418, 424.
 PEREZ-JORBA, Joan : 737, 748, 749.
 PERGAUD, Louis : 330.
 PÉRIN, Georges : 182, 262.
 PERRAULT, Charles : 37, 51.
 PERRÈS, Charles : 396.
 PERRET, Auguste, Claude et Gustave (frères) : 431.
 PÉTAIN, Philippe : 594, 646, 688, 693, 704.
 PÉTEL (M.) : 216.
 PETIT, Georges (galerie) : 371.
 PÉTRARQUE : 86, 92.
 PÉTRONE : 306, 430.
 PHILIPPE, Charles-Louis : 329.
 PHILOSTRATE : 81, 86.
 PHIPPS (sous-lieutenant) : 643.
 PIA, Pascal : 203, 216, 751.
 PICABIA, Francis Marie Martinez : 172, 386, 388, 392, 393, 399, 401, 402, 408, 419, 421, 423, 449, 450, 461, 463, 480-482, 484, 489, 492, 520, 523, 529, 578, 679, 680, 776, 778.
 PICARD, André : 496.
 PICARD, Gaston : 523, 623, 681, 719, 769.
 PICART Le DOUX, Charles : 464.
 PICASSO, Olga. *Voir* : Khokhlova.
 PICASSO, Pablo : II, 14, 24, 176-181, 183-186, 188, 189, 191, 193, 194, 196, 197, 199, 200, 202, 203, 206, 208-210, 213-215, 217, 221, 224, 225, 236, 240, 247, 248, 250, 255, 258, 259, 263-265, 267, 272, 273, 289, 292-295, 315, 320-323, 325-327, 331, 339, 345, 350, 354, 359, 361, 366-368, 378-380, 384, 387, 401, 418-421, 425, 434, 442, 449, 454, 458, 459, 466, 480, 484, 491, 504, 520, 522, 534, 535, 537, 538, 558, 582, 584, 626, 630, 641, 642, 648, 650, 652, 653, 655, 661, 662, 664, 666, 668, 672, 673, 675, 679, 684, 687, 689, 690, 692, 695, 696, 704, 705, 722, 728, 729, 734, 738, 741-743, 749, 750, 759, 760, 764, 768, 769, 778-780.
 PICQUART, Georges : 55.
 PICQUART-ATHÉNÉ : 55.
 PIE IX (pape) : 13, 14, 20, 21, 23, 62, 361.

- PIE X (pape) : 330.
 PIERET, Géry : 170, 190, 209, 215, 223,
 347, 351, 354, 359-361, 365, 366, 396,
 408.
 PIERO della FRANCESCA : 250.
 PIERRE III de RUSSIE : 171.
 PIETKIN (abbé) : 73.
 PIEUX, Léonard. *Voir* : Oettingen.
 PILLON, Edmond : 359.
 PINDARE : 760.
 PIOCH, Georges : 145, 279.
 PISANELLO (Antonio di Puccio Pisano,
dit) : 675.
 PISSARRO, Camille : 112, 144, 368.
 PLAN, Pierre-Paul : 260.
 PLATON : 51, 759.
 PLAYDEN (M.) : 99, 157.
 PLAYDEN (Mme) : 157, 164.
 PLAYDEN, Annie : 98-100, 103-105, 109,
 113, 114, 119, 122, 126-128, 135, 144,
 156-158, 163-165, 174-176, 192, 393,
 532, 781.
 PLAYDEN, Jenny : 99, 157, 163.
 POCCARDI (restaurateur) : 742.
 POE, Edgar Allan : 198, 328, 331, 719,
 720.
 POINCARÉ, Raymond : 371, 400, 412,
 421, 469, 490, 491, 493, 496, 598, 688.
 POINSOT, Maffeo Charles : 330.
 POIRET, Paul : 370, 371, 430, 630, 653,
 664, 668.
 POITEVIN (banquier) : 191, 216.
 POLAIRE (chanteuse et actrice) : 44.
 POLIGNAC (princesse de) : 707.
 POLO, Marco : 752.
 POLTI, Georges : 362.
 POMPADOUR (marquise de) : 112.
 PONCHON, Raoul : 284, 285, 388, 580.
 PONIATOWSKI (prince) : 16.
 PONSCARME, Hubert : 199.
 PONSON du TERRAIL, Pierre Alexis : 84.
 PONTICELLI, Lazare : V.
 POPPON (prince-abbé) : 72.
 PORCHÉ, François : 730.
 PORTAL (M.) : 524.
 PORTO-RICHE, Georges de : 452.
 POUEIGH, Jean (Octave Géraud, *dit*) :
 706.
 POULENC, Francis : 220, 755.
 POULLAIN, Edmond-Marie : 149, 179,
 189, 191, 196, 357.
 POUND, Ezra : 385.
 POUSSIN, Nicolas : 308, 316, 760.
 POUTHIER, Alfred : 181.
 PRAMPOLINI, Enrico : 715.
 PRATH, René : 181, 243.
 PRINCET, Alice : 199.
 PRINCET, Maurice : 199, 399.
 PRINZIP, Gravilo : 490.
 PROUDHON, Pierre-Joseph : 55.
 PROUST, Marcel : 134, 169, 235.
 PRZYBYSZEWSKI, Stanislaw : 26.
 PUTHMAN (Mme) : 255.
 PUVIS de CHAVANNES, Pierre : 172, 186.
 PUY, Michel : 225, 228, 312.
 PYTHAGORE : 458.
 PZYBYZESWKY. *Voir* : Przybyszewski.
 QING (dynastie) : 376.
 QUEVAL, Armand : 325, 381.
 QUILLARD, Pierre : 134, 140, 192, 230,
 336, 340, 359, 375.
 QUINTON, René : 389.
 RABELAIS, François : 70, 82, 146, 230,
 237, 335, 467, 479, 658.
 RABIER, Benjamin : 319, 320.
 RACHILDE (Marguerite Eymery, ép. Val-
 lette, *dit*) : 166, 167, 201, 230, 267,
 268, 270, 445, 491, 658, 666, 695, 778.
 RACINE, Jean : 37, 38, 47, 201, 203, 281,
 323, 459, 526, 637, 714, 748.
 RADIGUET, Raymond : 720, 768, 777.
 RADZIWILL, Charles : 16.
 RAIMONDI, Giuseppe : 24.
 RAIS, Gilles de : 58.
 RAITIF de la Bretonne. *Voir* : Lorrain,
 Jean.
 RAJKY, Raimon. *Voir* : Radiguet.
 RANDAU, Robert : 138, 282.
 RANQUET, Gabriel : 167.
 RAPHAËL (Raffaello Sanzio, *dit*) : 113,
 118, 180, 423, 459.
 RASPOUTINE, Grigori Efimovitch : 683.
 RAVACHOL (François Claudio Koënig-
 stein, *dit*) : 83.
 RAVAISSE, Félix : 82.
 RAVAISSE-MOLLIEN, Louis : 82.
 RAVEL, Maurice : 485, 691.
 RAYNAL, Maurice : 183-186, 264, 401,
 411, 419, 450, 459, 521, 667.
 RAYNAUD, Ernest : 155, 720, 721.
 REBOUX, Paul : 279, 285.
 REDON, Odilon : 172, 327.
 REES, Otto van : 648.
 REEVES, Harrison : 431, 450.
 RÉGNIER, Henri de : 47, 53, 54, 65, 183,
 240, 269, 285, 315, 333, 336, 387, 388,
 444, 666, 689.
 REHRMANN, Carl : 98, 100, 102.
 REICHSSSTADT. *Voir* : Napoléon II.

- REINACH, Joseph : 139.
 REINACH, Salomon : 86, 141.
 RÉJANE (Gabrielle-Charlotte Réju, *dite*) : 216.
 REMACLE (saint) : 70-71, 75.
 REMBRANDT (Rembrandt Harmenszoon van Rijn, *dit*) : 118, 210.
 RENARD (commandant) : 211.
 RENARD, Jules : 144.
 RENARD, Maurice : 85, 252, 360.
 RENÉ. *Voir* : Dupuy.
 RENOIR, Auguste : 143, 172, 173, 194, 379, 380, 423, 742.
 REPINE, Ilya Efimovitch : 88.
 RESTIF de la BRETONNE, Nicolas Edme : 143, 332, 334, 459.
 RETTÉ, Adolphe : 145.
 RETZ, Poupette de : 50.
 REVERDY, Henriette : 678.
 REVERDY, Pierre : 654, 661, 666, 675-678, 690, 695, 696, 700, 711, 717, 722, 730, 736, 763, 769.
 RÉVÉRONI SAINT-CYR, Jacques-Antoine de : 753.
 REYES, Bernardo : 412.
 REYNOLD, Berthe : 239, 279.
 RIBEMONT-DESSAIGNES, Georges : 398.
 RIBOT, Alexandre : 688.
 RICCI, Seymour de : 469.
 RICHEMOND, Lucien : 496.
 RICHEPIN, Jean : 145, 285, 387, 388, 689.
 RILKE, Rainer Maria : 458.
 RIMBAUD, Arthur : III, 90, 148, 186, 203, 237, 240, 243, 290, 297, 408, 427, 452, 459, 469-471, 475, 479, 625, 637, 659, 674, 690, 711, 717, 727, 747, 777.
 RIMSKY-KORSAKOV, Nikolaï : 483.
 RIVE, Antoine-Claudius : 360.
 RIVERA, Diego : 412, 667, 695, 699, 701, 770.
 RIVIÈRE, Jacques : 345, 484.
 ROBERT (inspecteur principal) : 354.
 ROBERT (Mme) : 759.
 ROBERT, Hubert : 540.
 ROBERT-HOUDIN, Jean-Eugène : 688.
 ROCCA, Jean-François : 43.
 ROCHÉ, Henri-Pierre : 219, 414, 484, 680, 684.
 ROCHEFORT, Henri : 55.
 ROCHE, Fernand : 465.
 RODENBACH, Georges : 52, 239.
 RODIN, Auguste : 87, 112, 115, 141, 433.
 RERICH, Nicolas : 483.
 ROHDE, Erwin : 171.
 ROI de ROME : 19, 118.
- ROI de SERBIE : 29.
 ROINARD, Paul-Napoléon : 159, 217, 234, 239, 240, 241, 251, 275, 278, 279, 284, 335, 387, 427, 666, 667, 691.
 ROLDIREFF : 504.
 ROLLAND, Romain : 140, 151, 486, 511, 582-584.
 ROLLINAT, Maurice : 729.
 ROLMER, Lucien : 280, 398, 646.
 ROMAINS, Jules (Louis Farigoule, *dit*) : 234, 236, 238, 241, 242, 245, 246, 261-263, 273, 274, 296, 297, 300, 301, 309, 343, 344, 379, 435, 465, 471, 475, 478, 666, 695, 701-703, 717, 722, 730, 736.
 ROMANOV (dynastie) : 16.
 ROMARICO, dom. *Voir* : Aspermont, Emanuele d'.
 RONSARD, Pierre de : 38, 201, 544, 722, 760.
 RONSAY, Jeanne : 701.
 ROON, Albrecht von : 111.
 ROOSEVELT, Theodore : 204, 319.
 RORTHAYS, Guibert de. *Voir* : Marmande.
 ROSE. *Voir* : Vildrac.
 ROSENBERG, Léonce : 319, 630, 631, 700, 729, 749, 776.
 ROSENBERG, Paul : 759.
 ROSENFIELD, Moïse : 428.
 ROSENTHAL, Gabrielle : 268.
 ROSTAND, Edmond : 309, 438, 580, 662, 689.
 ROSTAND, Maurice : 332, 662.
 ROUAULT, Georges : 226, 294, 312, 321, 368, 379, 742.
 ROUCHOMOVSKY, Israel : 141.
 ROUDNIEV, Serge. *Voir* : Jastrebov.
 ROUPNEL, Gaston : 330.
 ROUSSEAU (Henri Julien Félix, *dit le Douanier*) : 198, 199, 226, 243, 253, 254, 256, 264-267, 276-278, 288, 294, 313, 325, 345, 366, 380, 381, 384, 404, 422, 446, 449, 459, 485, 582.
 ROUSSEAU, Jean-Baptiste : 720.
 ROUSSEAU, Jean-Jacques : 53, 374, 446.
 ROUSSEL (docteur) : 170, 172.
 ROUSSEL, Albert : 435.
 ROUSSEL, Ker-Xavier : 170, 172, 294.
 ROUSSEL, Raymond : 386.
 ROUVEYRE, André : 225, 228, 239, 491, 494, 497, 501, 502, 513, 528, 535, 536, 570, 657, 658, 706, 713, 714, 746, 762, 781.
 ROY, Pierre : 491, 696.
 ROYAUMONT (Philippe Baudier de) : 387, 397.

- ROYER, André : 161.
 ROYÈRE, Jean : 217, 226, 227, 231, 233-
 236, 238, 240-242, 245, 248, 253, 258,
 260, 271, 272, 280-282, 284, 317, 321,
 385, 388, 427, 467, 484, 565, 570, 624,
 644, 666, 701, 727, 763, 781.
 RUBENS, Pierre Paul : 106, 118.
 RUBINER, Ludwig : 424, 457, 508.
 RUBINSTEIN, Ida : 455.
 RUBY. *Voir* : Kolb.
 RUDE, François : 412, 413, 416, 433,
 434, 567, 723, 770.
 RUDE, Léopold : 326.
 RUDOLF (prince) : 126.
 RURIK (prince) : 16, 25, 363.
 RUSSELL, Morgan : 463, 631.
 RUSSOLO, Luigi : 369, 370, 378, 379.
 RUTEBEUF : 377.
 RUYTERS, André : 278.
 RYNER, Han : 155, 236, 336.
 SADACKI HARTMAN, Carl : 432.
 SADE, Donatien Alphonse François de :
 171, 187, 205, 259, 286, 334, 372, 656,
 708, 753.
 SAGLIO. *Voir* : Drésa.
 SAGOT, Clovis : 217, 218, 240, 742.
 SAINTE-BEUVE, Charles Augustin : 141.
 SAINT-GEORGES DE BOUHÉLIER (Sté-
 phane Georges Lepelletier de Bouhé-
 lier, *dit*) : 87, 137, 241, 279, 314, 336,
 343.
 SAINT-JOHN PERSE (Saint-Léger Léger,
dit) : 717.
 SAINT-LÉGER LÉGER. *Voir* : Saint-John
 Perse.
 SAINT-PIERRE, Bernardin de : 252.
 SAINT-POINT, Valentine de : 235, 279.
 SAINT-POL-ROUX (Paul Pierre Roux,
dit) : 52, 234, 360.
 SAINT-SIMON (Louis de Rouvroy, duc
 de) : 339.
 SAINTURIER, Louis : 540, 544.
 SAÏTAPHERNÈS (roi) : 141, 494.
 SALADIN : 597.
 SALANDRA, Antonio : 505.
 SALIS, Rodolphe : 200.
 SALMON, André : II, 147, 148, 150, 154,
 155, 161, 166, 176, 179-181, 183-186,
 191, 196, 197, 199, 200, 204, 209, 210,
 211, 216, 221, 230, 234, 236, 241, 247,
 254, 260, 265, 267, 287, 288, 292, 300,
 310-312, 318, 323, 356, 360, 361, 373-
 376, 379, 392, 394, 400, 429, 463, 470,
 473, 474, 479, 483, 507, 508, 512, 522,
 557, 558, 578, 652, 655, 660, 661, 664,
 666, 667, 678, 683, 705, 717, 720, 731,
 740, 765, 767, 769, 777, 780, 781.
 SALMON, Émile Frédéric : 148.
 SALMON, Jeanne (née Marie-Jeanne
 Blazy-Escarpette) : 287.
 SALTAS (docteur) : 229.
 SALVIATI : 22.
 SALVIATI (Francisco de Rossi, *dit*
 Cecco) : 61.
 SAMAIN, Albert : 52, 719.
 SANCHEZ (M.) : 135.
 SANCHO PANÇA : 200.
 SANDBERG, Serge : 682.
 SANGNIER, Marc : 357.
 SANSOT (éditeur) : 166, 172.
 SANSOT-ORLAND, Edward : 166, 172.
 SANTOS-DUMONT, Alberto : 502.
 SARLIUS, Leonard : 504.
 SARTON (abbé) : 329.
 SATIE, Erik : 485, 511, 650, 661, 664,
 689, 706, 707, 715, 737.
 SAURET, Henriette : 715.
 SAUSER, Féla (Félicie Poznanska, *dite*) :
 408, 512, 672.
 SAUSER, Odilon : 512.
 SAUSER, Rémy : 672.
 SAUSER. *Voir* : Cendrars.
 SAUTED. *Voir* : Cendrars.
 SAUVAGE (Émile Heymann, *dit* le père) :
 209.
 SAVINIO, Alberto : 45, 458, 483-486,
 489, 508, 522, 657, 691, 715.
 SAVOIR, Alfred : 495.
 SCANDERBERG. *Voir* : Castriota.
 SCEAB, Mohamed : 745.
 SCHAFFHAUSEN : 103.
 SCHAUFLER : 30.
 SCHAUMBURG-LIPPE (duc) : 107.
 SCHEFFER, Robert : 145.
 SCHEURER-KESTNER, Auguste : 55.
 SCHIKELE : 457.
 SCHILLER, Friedrich von : 38, 140.
 SCHILPEROORT, Tom : 189, 191.
 SCHINDERHANNES (Johannes Bückler,
dit) : 146, 147, 166, 775.
 SCHLEYER, Johann Martin : 274.
 SCHLIEFFEN, Alfred von : 496, 504.
 SCHLUMBERGER, Jean : 296, 342, 538.
 SCHOEN, Wilhelm von : 504.
 SCHOLL, Aurélien : 136.
 SCHOLZ, Wilhelm von : 181.
 SCHÖNBERG, Arnold : 458, 485.
 SCHOPENHAUER, Arthur : 458.
 SCHOUMOFF : 504.
 SCHRŒDER-DEVRIENT, Wilhelmine :
 407-408.

- SCHWAB, Raymond : 330.
 SCHWOB, Marcel : 82, 83, 181-183, 356.
 SCOTT, Georges : 596.
 SCOTT, Walter : 246.
 SÉCHÉ, Alphonse : 151, 332.
 SEEGER, Alan : 482, 574, 598.
 SEGONZAC. *Voir* : Dunoyer.
 SEGRÉ, Giovanna : 642.
 SEGULA, Auque (soldat) : 624.
 SEIGNOBOS, Charles : 133.
 SELIGMANN, Jacques : 494.
 SEM (Georges Goursat, *dit*) : 538.
 SEMBAT, Marcel : 399, 523.
 SEMENENKO (père) : 19, 20, 21.
 SERNADA, Fernand : 172.
 SERRE (soldat) : 639.
 SERRURIER (galerie) : 180, 181.
 SERT, José-Maria : 649.
 SEURAT, Georges : 198, 224.
 SÈVE, Jean : 89, 93, 133, 135, 139, 142, 145, 167, 170.
 SEVERINI, Gino : 369, 370, 375, 378, 379, 442, 445, 480, 695, 699, 756, 768, 778, 780.
 SEVERINI, Jeanne. *Voir* : Fort.
 SÉVIGNÉ (Marie de Rabutin Chantal, marquise de) : 339.
 SHAKESPEARE, William : III, 38, 52, 140, 146, 156, 192, 306, 427, 438, 575, 659, 757.
 SICARD, Émile : 427.
 SIEGLER-PASCAL, Henry (Sigismond Siegler, *dit*) : 484, 493, 503, 509, 510, 512, 514.
 SIGNAC, Paul : 134, 198, 244, 267, 312, 316, 325, 413.
 SIGORET, Emmanuel : 47, 159, 239, 241.
 SIGOGNE, René de : 333, 336.
 SILCHER, Friedrich : 108.
 SILVAIN, Eugène : 315.
 SILVAIN, Louise (née Hartman) : 315.
 SIMON, Henri : 739.
 SIMON, Justin-Frantz : 762, 763.
 SIMOND, Charles : 298.
 SISLEY, Alfred : 112.
 SIX (M.) : 627.
 SMITH-HARALD : 141.
 SNELL, Victor : 737.
 SOCRATE : 140, 749.
 SOFFICI, Ardengo : 197, 313, 367, 369, 380, 413, 416, 423, 424, 434, 450, 465, 469, 470, 480, 505, 506, 557, 581, 583, 628, 719.
 SOLEMACHER (baron de) : 97, 105, 753.
 SOLER CASABÓN, José : 705.
- SONIA. *Voir* : Delaunay.
 SOPHIE DE SUÈDE : 103.
 SOPHIE-CHARLOTTE DE BAVIÈRE : 124.
 SOREL, Agnès : 532.
 SOTADÈS DE MARONÉE : 335.
 SOTO, Angel Fernandez de : 199.
 SOUDAY, Paul : 696, 698, 699.
 SOULIÉ (Eugène, *dit* le père) : 177, 264.
 SOUPAULT, Philippe : 288, 671, 673, 678, 693, 702, 704, 707, 708, 726-728, 763, 777, 778.
 SOUVARINE, Boris : 55.
 SOUVESTRE, Pierre : 85, 486.
 SOUZA, Robert de : 234.
 SPINOZA, Baruch : 55.
 SPIRE, André : 236, 273, 456.
 SPRÜNGLI (chocolatier) : 662.
 STAËL (Anne-Louise Germaine Necker, *dite* Mme de) : 269.
 STEIN, Gertrude : 196, 209, 218, 226, 265, 270, 272, 457.
 STEIN, Leo : 195, 218, 226, 265, 457.
 STEINLEN, Théophile Alexandre : 144.
 STENDHAL (Henri Beyle, *dit*) : 180, 486, 602.
 STEPHEN-CHAUVET (docteur) : 229-230.
 STERN, Anatole : 14.
 STERNY, Maud : 278.
 STEVENSON, Robert Louis : 257.
 STIEGLITZ, Alfred : 345, 481, 489, 578, 631, 679, 680.
 STIRNER, Max : 148, 172.
 STITI, Louis. *Voir* : Golberg.
 STOCK (éditeur) : 306, 311, 320, 322, 360, 390, 395, 430, 631.
 STRAUSS, Richard : 485.
 STRAVINSKY, Igor : 435, 460, 662.
 STRENTZ, Henri : 275, 282, 335, 417.
 STÜBBEN, Joseph : 102.
 STURZWAGE, Leopold. *Voir* : Survage.
 SUARES, André : 704, 705.
 SUE, Eugène : 559.
 SULLY PRUDHOMME (René François Armand Prudhomme, *dit*) : 53, 315, 514, 564, 749.
 SULTAN DE CONSTANTINOPLE : 88, 283.
 SUN, Yat-sen : 376.
 SURIER (M.) : 212.
 SURVAGE (Leopold Sturzwage, *dit*) : 486, 668-670.
 SUTER (M.) : 351, 505.
 SVETLOV, Valérien Irtchenko : 750.
 SWIFT, Jonathan : 658.
 SYNGE, John Millington : 456, 702.
 SYVETON, Gabriel : 181.
 SZITTYA, Emil : 404, 539, 647.

- TABOUROT DES ACCORDS (Étienne, sieur des Accords, *dit*) : 332.
- TAEUBER-ARP, Sophie : 648.
- TAILHADE, Laurent : 57, 169, 285, 658, 659, 664, 689.
- TAÏTOU (impératrice) : 502.
- TAMBURINI, Charles : 35, 37.
- TAYLOR, John Gray : 44.
- TÉRENCE : 699, 734.
- TERRASSE, Claude : 169, 230.
- TEXIER (Mlle) : 644.
- TEXIER (soldat) : 644.
- THARAUD, Jérôme : 410, 462.
- THÉLÈME (abbé de). *Voir* : Apollinaire.
- THÉRY, José (M^e) : 356-358, 360, 372, 373, 384, 638, 706, 707, 741.
- THEURET, Charles-Bonaventure (Mgr) : 31, 34, 41, 141.
- THEURIET, André : 330.
- THÉVENIN, Denis. *Voir* : Duhamel.
- THIBAUDET, Albert : 236, 480.
- THIESSON, Gaston : 463, 464, 583.
- THOMAS (frères) : 360.
- THOMAS (saint) : 93.
- THOMAS, Artus : 81.
- THOMAS, Louis : 311, 558.
- THRANK-SPIROBEG. *Voir* : Konitzka.
- TIPOLO, Giovanni Battista : 118.
- TINAN, Jean de : 440.
- TING-TSÉ-YING : 181.
- TIRSO DE MOLINA (frère Gabriel, *dit*) : 631.
- TITTONI (marquise) : 642.
- TOBEEN (Félix-Elie Bonnet, *dit*) : 435, 511.
- TOGRATH, Horace : 482, 697.
- TOLSTOI, Léon : 22, 53, 54, 140, 595.
- TÖPFFER, Rodolphe : 159.
- TORLONIA, Leopoldo : 11.
- TOUCHARD (vice-amiral) : 211.
- TOULET, Paul-Jean : 397, 470.
- TOULOUSE-LAUTREC, Henri de : 144, 172, 186.
- TOUSSAINT. *Voir* : Luca.
- TOUTAINT, Gustave Louis : 513.
- TRANK SPIRO BEY. *Voir* : Konitzka.
- TRESSE (éditeur) : 83.
- TRIPET-SKRIPITZINE, Oleg : 44.
- TRORTOT, Alfred : 188.
- TUDESO, André : 356, 375, 376, 392, 396, 397, 410, 678.
- TURPIN, Georges : 282, 283, 360.
- TYL. *Voir* : Apollinaire.
- TYNAIRE, Marcelle : 269.
- TYSZKIEWICZ : 15.
- TZARA, Tristan : 648, 649, 654, 662, 663, 677-679, 702, 715, 716, 718, 777, 780.
- UDINE, Jean d' (Albert Cozinet, *dit*) : 400.
- UHDE, Wilhelm : 218, 258, 508.
- ULMÈS, Renée d' : 297-298.
- UNAMUNO, Miguel de : 679.
- UNGARETTI, Giuseppe : 679, 744, 745.
- URSULE (sainte) : 106.
- VACHÉ, Jacques : 696, 697, 702, 736, 747.
- VACQUERIE, Adèle. *Voir* : Hugo.
- VACQUERIE, Arthur : 338, 441.
- VACQUERIE, Charles : 338, 441.
- VACQUERIE, Pierre : 338, 441.
- VAILLANT, Jacques : 265.
- VALÉRY, Paul : 83, 234, 315, 430, 625, 637, 717, 727, 728, 760, 761, 763, 777.
- VALLÉE, Edmond : 695.
- VALLETTE, Alfred : 134, 140, 167, 183, 190, 201, 229, 267, 268, 315, 375, 429, 431, 445, 491, 666, 686, 695, 703, 713, 768, 778.
- VALLETTE (Mme). *Voir* : Rachilde.
- VALLOTTON, Félix : 172, 294, 649.
- VALMONT, Paula : 484, 493.
- VAN BEVER, Adolphe : 147, 166, 172, 230, 251, 260, 261, 267, 332, 333.
- VAN DER VLUGT, Willem : 133.
- VAN DONGEN, Kees : 197, 243, 258, 276, 277, 294, 312, 346, 379, 463, 464, 653, 729.
- VAN DYCK, Antoine : 540.
- VAN GOGH, Vincent : 173, 224, 704.
- VAN LERBERGHE, Charles : 240.
- VANDERBILT WHITNEY, Gertrude : 631.
- VANDERPYL, Fritz : 246, 650.
- VANIER (éditeur) : 261.
- VARÈSE, Edgard : 460, 662, 691.
- VARLET, Théo (Théodore-Louis-Étienne Varlet, *dit*) : 241, 257, 259, 260, 297, 385.
- VASSILIEV, Marie : 464, 536, 669.
- VAUBAN, Sébastien Le Prestre de : 48.
- VAUTIER, Benjamin : 488.
- VAUXCELLES, Louis : 195, 244, 263, 313, 401, 421, 429, 653.
- VÉLASQUEZ, Diego : 99.
- VELLINI, Cecilia : 319.
- VENCESLAS (roi) : 116.
- VENCESLAS (saint) : 116.
- VÉRAN, Henriette : 43.
- VÉRANE, Léon : 470.

- VÉRARD (éditeur) : 290.
 VERDI, Giuseppe : 725.
 VERHAEREN, Émile : 183, 240, 296, 336, 342, 388, 456, 538.
 VERLAINE, Paul : III, 46, 47, 50, 52, 87, 145, 160, 177, 181, 186, 192, 201, 238, 240, 344, 356, 387, 408, 428, 449, 524, 666, 719, 736.
 VERNE, Jules : 36.
 VERNEUIL. *Voir* : Soupault.
 VERNOT, Henry : 191, 200, 279.
 VÉRONÈSE, Paul : 118.
 VÉRONIQUE (sainte) : 222.
 VERTEPOFF : 504.
 VERVILLE, Béroalde de (François Brouard, *dit*) : 333.
 VÈZE, Raoul : 282.
 VIBERT, Jean-Georges : 226.
 VIC, Jules (éditeur) : 33.
 VICTORIA (reine) : 110.
 VIELLÉ-GRIFFIN, Francis : 47, 52, 144, 234, 240, 307, 763.
 VIGENÈRE, Blaise de : 81, 332.
 VIGNES-ROUGES, Jean des : 660.
 VIGNY, Alfred de : 52, 169, 177, 506, 591, 635, 636, 719.
 VIGOUREUX (M.) : 482.
 VILDRA� (galerie) : 465.
 VILDRA�, Charles (Charles Messager, *dit*) : 236, 241, 246, 261, 262, 273, 279, 297, 342, 346, 375, 470, 583, 602.
 VILDRA�, Rose (née Duhamel) : 246.
 VILLA, Pancho : 412.
 VILLIERS DE L'ISLE-ADAM, Auguste de : 328, 390, 475, 659.
 VILLON, François : 38, 62, 63, 82, 181, 186, 237, 238, 284, 353, 356, 377, 427, 430, 435, 470, 524, 637, 722.
 VILLON, Jacques (Gaston Émile Duchamp, *dit*) : 368, 602.
 VINCHON, Jean : 424, 457.
 VINCI, Léonard de : 353, 397, 400, 415, 435, 461, 482.
 VIÑES, Ricardo : 650.
 VIOLET-LE-DUC, Emmanuel Louis-Nicolas : 66.
 VIOLLIS, Jean : 270.
 VIRGILE : 134, 146.
 VISAN, Tancrède de : 206, 241, 385.
 VISCONTI (librairie) : 47.
 VIVIANI, René : 491, 493, 496, 504.
 VIVIEN : 358.
 VIVIEN, Renée : 268, 269, 359, 362.
 VLAMINCK, Maurice de : 172, 173, 180, 189, 191, 195, 197, 209, 226, 244, 258,
 276, 346, 482, 487, 582, 666, 742, 761, 768, 769, 777.
 VOGADE (café) : 514, 531.
 VOIROL, Sébastien : 385, 387, 397, 453, 475.
 VOLLARD, Ambroise : 177, 197, 199, 226, 258, 313, 318, 331, 741, 742, 759.
 VOLTAIRE (Cabaret) : 647-649, 654, 662.
 VOLTAIRE (café) : 284, 445.
 VOLTAIRE (François-Marie Arouet, *dit*) : 747.
 VUILLARD, Édouard : 172, 195, 276, 294, 649, 759.
 VUILLERMOZ, Émile : 269.
 WAGNER, Richard : 121, 129, 151, 246, 306, 459, 460, 484, 538, 620, 719, 766.
 WAGRAM, Alexandre Berthier de : 118, 224, 558.
 WALCKENAER, André : 82, 136.
 WALDECK-ROUSSEAU, Pierre : 82, 94.
 WALDEMAR-GEORGE (Jerzy Waldemar Jarocinski, *dit*) : 659.
 WALDEN, Herwarth : 412, 414, 422, 424, 457, 461, 481, 556.
 WALDEN, Nell (née Roslund) : 422, 556.
 WARNOD, André : 313, 339, 379, 401, 479, 523.
 WÄTJEN, Otto von : 487, 488, 491, 506, 508, 750.
 WATTEAU, Antoine : 112.
 WAZ (clan) : 16, 17, 126, 563.
 WEBER, Max : 345, 457.
 WEDEKIND, Frank : 124.
 WEGENER, Einar : 656.
 WEGENER, Gerda : 655, 656, 675.
 WEIL (Mme) : 162.
 WEIL, Jules : 14, 44, 58, 60, 64, 66-68, 78, 81, 86, 95, 120, 133, 139, 161, 162, 177, 189, 203, 215, 771.
 WEILL, Berthe : 177, 186.
 WEL. *Voir* : Weil.
 WELLS, Herbert George : 84, 252, 274, 328, 602.
 WHITMAN, Walt : 246, 297, 431, 432, 719.
 WIEGELS, Karl : 247.
 WILDE, Oscar : 135, 318, 324, 356, 451.
 WILHELM. *Voir* : Apollinaire.
 WILHELM I^{er} (kaiser) : 97.
 WILLETT, Adolphe Léon : 144, 200.
 WILLY (Henry Gauthier-Villars, *dit*) : 44, 166, 200, 307.
 WILLY, Colette. *Voir* : Colette.
 WILSON, Thomas Woodrow : 762.
 WISNER, René : 698.
 WITTELSBACH (princes) : 124.

- WITTIG, Edvard : 26.
WOLF, Hugo : 129.
WOLFF (agence) : 765.
WOLFRAM. *Voir* : Eschenbach.
WONSCH. *Voir* : Waz.
WYSPIAŃSKI, Stanislas : 435.
- YELL, Michel : 329.
YETTE : 200, 521.
YVAIN, Maurice : 280.
YVONNE : 50.
- ZABATH, Apollonius : 88.
ZAK, Eugeniusz : 511.
ZAMACOÏS, Miguel : 580.
- ZAMENHOF, Ludwik : 274.
ZAMOVICH, Stiépan : 171.
ZAPATA, Emiliano : 412.
ZÁRRAGA, Ángel : 746.
ZAVIE, Émile : 434.
ZAYAS, Marius de : 482, 489, 492, 561,
 578, 715.
ZECH, Paul : 413.
ZETLIN (famille) : 664, 666.
ZEVINI, Alberto Eugenio Giovanni : 23.
ZOLA, Émile : 54, 55, 87, 135, 172, 460,
 663.
ZULOAGA, Ignacio : 310.
ZUROWSKI : 20.
ZWEIG, Stefan : 416.

PREMIÈRE ÉPOQUE
LES DÉMONS DU HASARD NOUS MÈNENT
(1880-1902)

1. Qui suis-je ?	11
<i>Un fils caché</i>	11
<i>Une mère seule</i>	12
<i>Des Polonais aventureux</i>	14
<i>Une famille fantôme</i>	23
2. Les dés marquent les sorts (1887-1899)	28
<i>Prestiges monégasques</i>	28
<i>Chez les marianistes</i>	31
<i>La roue tourne</i>	39
<i>Les jeunes ambitions</i>	44
3. Vers le Nord (1899)	61
<i>Entre Saône et Rhône</i>	61
<i>Un printemps parisien</i>	64
<i>Une saison en Ardennes</i>	66
4. Que faire ? (1899-1901)	80
<i>Vivre et se laisser vivre</i>	80
<i>Les destins sont rêveurs</i>	88
5. Une année allemande (1901-1902)	96
<i>Vers l'Est</i>	96
<i>Attrait du pays rhénan</i>	97
<i>À travers l'Allemagne</i>	110
<i>Par la Cisleithanie</i>	114
<i>La fin du voyage</i>	119

DEUXIÈME ÉPOQUE
DEVENIR GUILLAUME APOLLINAIRE
(1902-1909)

6. Se faire un nom (1902-1904)	133
<i>Cette vache littérature</i>	133
<i>Le soleil dans la cave</i>	144
<i>Vivre double</i>	151
7. Ombres et clartés (1905-1907)	174
<i>La croisée des chemins</i>	174
<i>Au rendez-vous des poètes</i>	178
<i>Frontières</i>	189
<i>Un cœur en guerre</i>	203
8. Des joies de toutes les couleurs (1907-1909)	208
<i>S'affranchir</i>	208
<i>La vie et l'amour renouvelés</i>	217
<i>Le premier rôle</i>	231
<i>Mille et deux visages</i>	258

TROISIÈME ÉPOQUE
LE DON D'UBIQUITÉ
(1910-1914)

9. Un homme public (1910-1911)	305
<i>Une agilité sans pareille</i>	305
<i>Le forain des lettres françaises</i>	320
<i>Les vicissitudes d'Orphée</i>	332
10. La vie variable (1911-1912)	352
<i>Le prix de l'innocence</i>	352
<i>La loi de renaissance</i>	372
<i>La vie vagabonde</i>	391
11. 1913 et ce qui s'ensuivit (1913-1914)	411
<i>S'avancer le premier</i>	411
<i>Transitions</i>	439
<i>Bannières et conquêtes</i>	456

QUATRIÈME ÉPOQUE
DE L'ORDRE ET DE L'AVENTURE
(1914-1918)

12. Étendards (août 1914-avril 1915)	501
<i>La stupeur</i>	501
<i>L'aube sanglante</i>	510
<i>L'artilleur de Nîmes</i>	517

Table des matières 819

13. Dans la case d'armons (avril-juin 1915)	543
<i>Vers le feu</i>	543
<i>Une drôle de guerre</i>	545
<i>Mutations</i>	565
14. À la lueur des tirs (juillet-novembre 1915)	573
<i>Cote 146</i>	573
<i>La colombe casquée</i>	593
15. L'honneur et la peine (novembre 1915-mars 1916)	614
<i>Cote 193</i>	614
<i>Vers le Sud</i>	625
<i>L'errance</i>	627
<i>Le bois des Buttes</i>	638
16. La ligne de crête (mars 1916-décembre 1917)	642
<i>Les stigmates de la guerre</i>	642
<i>Devenir colline</i>	668
<i>Générations</i>	687
<i>Le ressort nouveau</i>	710
17. Crépuscule de la victoire (janvier-novembre 1918)	724
<i>Les grandes douleurs</i>	724
<i>Morts et merveilles</i>	743
<i>Les regrets</i>	765
 <i>Épilogue</i>	773

APPENDICES

<i>Abréviations</i>	787
<i>Remerciements</i>	789
<i>Index</i>	791

Dans la collection NRF Biographies

Laure Adler

MARGUERITE DURAS

Claude Arnaud

JEAN COCTEAU

Antoine de Baecque, Serge Toubiana

FRANÇOIS TRUFFAUT

Jean-Claude Berchet

CHATEAUBRIAND

Jacques Body

JEAN GIRAUDOUX

Jung Chang et Jon Halliday

MAO

Alain Cresciucci

ANTOINE BLONDIN

Georges Forestier

JEAN RACINE

Henri Godard

CÉLINE

Jean-Paul Goujon

LÉON-PAUL FARGUE

Stéphane Guégan

THÉOPHILE GAUTIER

Mireille Huchon

RABELAIS

Tullio Kezich

FELLINI

Bernard Lecomte

JEAN-PAUL II

Jean-Pierre Martin

HENRI MICHAUX

Mark Polizzotti

ANDRÉ BRETON

Éric Roussel

CHARLES DE GAULLE

Éric Roussel

PIERRE MENDÈS FRANCE

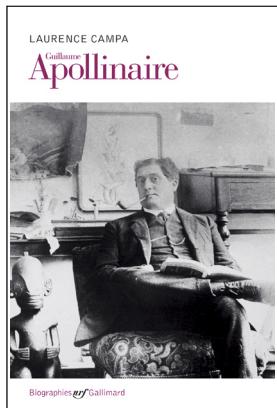
Stéphanie de Saint Marc

NADAR

Rémy Stricker

GEORGES BIZET

Jean-Yves Tadié
MARCEL PROUST
Olivier Todd
ANDRÉ MALRAUX
Michel Winock
FLAUBERT
Jackie Wullschlänger
CHAGALL
Jean-Claude Yon
JACQUES OFFENBACH



Guillaume Apollinaire Laurence Campa

« Cette édition électronique du livre
Guillaume Apollinaire
de Laurence Campa
a été réalisée le 31 mai 2013 par les Éditions Gallimard.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage,
(ISBN : 9782070775040 - Numéro d'édition : 137386).
Code Sodis : N29417 - ISBN : 9782072288784.
Numéro d'édition : 222074. »